



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



148C1

REVUE GERMANIQUE.

TOME SEPTIÈME.

TOME VII. — 31 JUILLET 1859.

1



**PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.**



REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

TOME SEPTIÈME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

7, Passage Saulnier

DÉPOT PRINCIPAL

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

1859

LA MORT DE BARNEVELT.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE HOLLANDE ¹.

L'indépendance des Provinces-Unies des Pays-Bas reconnue par l'Espagne au traité d'Anvers, est l'un des événements les plus signalés de l'histoire moderne. Je n'en connais point où le succès se rencontre plus heureusement avec le droit, et qui, par l'enchaînement visible de ses causes et de ses effets, soit de nature à fortifier davantage la croyance des peuples chrétiens en un développement ascendant, nécessaire et spontané tout ensemble, de la société humaine vers un idéal de justice et de liberté.

Incroyablement petit, faible, dénué, si l'on ne considère que l'étendue de son territoire et le nombre de ses citoyens, l'État républicain-protestant qui surgit alors et prend sa place dans le système européen en changeant l'équilibre, y paraît armé d'une force morale tout à fait extraordinaire. Et cette force surabondante, irrésistible dans son action simultanée au dehors et au dedans, exerce sur l'opinion une influence profonde.

Au dehors, la république des Provinces-Unies impose la reconnaissance générale des deux principes qu'elle porte indissolublement unis dans son sein, et pour lesquels elle a héroïquement combattu pendant quarante années. Elle fait triompher avec elle le droit sacré de l'indépendance nationale et religieuse, que la royauté catholique a tenté d'écraser sous le nom de rébellion et d'hérésie. Au dedans, elle accomplit une œuvre non moins singulière. Sous les yeux de quatre grandes puissances monarchiques et aristocratiques qui l'observent et la menacent, au

¹ Cet épisode est détaché d'un ouvrage qui occupera une belle et noble place parmi les travaux historiques de notre temps, et dont la *Revue germanique* est heureuse de pouvoir offrir les prémices à ses lecteurs. (Note de la rédaction.)

sortir d'une révolution, elle établit un gouvernement tempéré, représentatif, affranchi de toute influence féodale et de toute immixtion populaire, entre les mains d'une classe moyenne, d'une bourgeoisie de récente origine, qui doit sa prépondérance à sa richesse, sa richesse à son commerce, son commerce à sa liberté, sa liberté à sa foi et à son courage.

En subissant ou en acceptant ces *nouveautés* du protestantisme républicain, la société européenne fait un pas décisif dans une voie où, plus d'une fois encore, on la verra s'arrêter, hésiter, rétrograder, mais qui la fait sortir définitivement de l'ancienne orthodoxie religieuse et politique. Elle assiste à une généreuse expérience qui fait naître, qui excite à se produire des idées d'un intérêt puissant, des questions de l'ordre le plus haut, pour lesquelles on n'a pas cessé depuis lors de s'émouvoir et de se combattre dans le monde. Au sein de la république des Provinces-Unies commence avec éclat une longue lutte entre la politique de la bourgeoisie et l'instinct des masses, entre le pouvoir local et le pouvoir central, entre le gouvernement fédératif et le gouvernement unitaire, pour ce juste accord, en matière de religion et d'État, de la liberté et de l'autorité, qui occupe encore aujourd'hui le génie des législateurs et que poursuit, de révolution en révolution, le vœu obscur des peuples.

Je me propose de raconter ici la première phase de cette lutte courageuse, sincère, persévérante et parfois tragique, qui anime, depuis son origine jusqu'à sa fin, l'histoire des Provinces-Unies. Je montrerai, au moment où ils se personnifient dans deux chefs illustres, les deux grands partis qui se sont disputé, durant tout le cours de son existence, l'honneur et le pouvoir de conduire la république à de glorieuses destinées. J'essayerai de retracer les passions et les vertus suscitées par la guerre intestine; je dirai les vues opposées, mais le patriotisme égal des deux partis; les rivalités personnelles, le fanatisme des sectaires, les excitations de l'étranger fomentant les discordes civiles; le supplice d'un grand citoyen, qui contriste, sans apaiser les factions, la conscience publique; et nous reconnaitrons une fois de plus, dans la catastrophe qui termine mon récit, cette mystérieuse et antique fatalité des questions d'État qui semble encore à cette heure, malgré les vives protestations d'un sentiment moral épuré et d'une sagesse politique éclairée par l'expérience, se faire un jeu, d'autant plus cruel qu'il nous paraît plus vain, de la vie humaine.

Les négociations pour la trêve de douze ans signée à Anvers, le 9 avril 1609, entre le roi Philippe III et les États généraux des sept Pro-

vinces-Unies, sous les auspices de la France et de l'Angleterre, n'avaient pas duré moins de trois années; elles avaient ému le pays tout entier. Peuple, bourgeoisie, noblesse, clergé, tout s'était passionné, durant ces négociations difficiles, pour ou contre la paix ou la guerre; tout était entré en mouvement, en alarmes. Insensiblement, par la force des choses, autour du stadhouder et de l'avocat de Hollande, deux partis s'étaient constitués. Groupés suivant leurs affinités naturelles et anciennes, ils embrassaient dans cette question particulière de guerre et de paix tout l'ensemble des intérêts et des opinions entre lesquels se partageait la république.

Le parti de la guerre avait paru d'abord le plus puissant. Il avait pour lui les troupes de terre et de mer, avec cette portion très-nombreuse de la population qu'occupait la construction et l'entretien des fortifications et des flottes. Il possédait la chaire où les ministres calvinistes déclaraient, au nom de leur Dieu, que la paix avec les papistes serait une paix impie. Il disposait des plus grandes fortunes qui s'étaient faites par les entreprises maritimes, à la faveur des hostilités, en revendiquant contre la domination espagnole le principe de la liberté des mers. Il comptait dans ses rangs la Compagnie des Indes et plusieurs villes importantes, telles que Amsterdam et Rotterdam, où l'on appréhendait de voir le trafic ramené par la paix dans Anvers et les provinces wallonnes. Il avait enfin pour chef Maurice de Nassau, ce brillant héritier des prérogatives et de la popularité de Guillaume, qui tenait de la nation les plus hautes dignités civiles et militaires, le stadhoudérat des provinces de Hollande, de Zéelande, de Gueldre, d'Utrecht et d'Over-Yssel, les charges de capitaine et d'amiral général de l'Union, et qui, par ses alliances et par ses biens, étendait son influence à tout le pays.

Maurice devait son importance personnelle à la guerre; c'est de la guerre qu'il attendait l'accomplissement de sa fortune. La haine de l'Espagnol était chez lui instinct, vertu, calcul. Dans les négociations, il ne voyait, il ne voulait voir qu'un leurre; dans la paix, dans la suspension d'armes même, qu'un danger pour la patrie. Cette belle armée qu'il avait formée avec tant d'art sur les champs de bataille, elle s'allait perdre dans l'oisiveté; les alliés hésitants qu'il avait fixés par la victoire, la paix les allait distraire en d'autres soins, tourner peut-être vers une autre politique; ces flottes superbes qui sillonnaient l'Océan et portaient sous de nouveaux cieux, en des terres inconnues, le lion de Nassau, on les verrait pourrir dans les ports de la Zéelande; cette cause si juste, que Dieu avait si visiblement protégée, on l'abaisserait

jusqu'à demander pour elle à l'ennemi vaincu une sanction perfide; au sein de la paix, les dissentiments qui grondaient au fond des esprits ne pouvaient manquer d'éclater, et bientôt livreraient le pays désarmé aux vengeances royales. Telles étaient les pensées de Maurice de Nassau, pensées où se mêlaient, vagues, mais énergiques pourtant, sans qu'il les distinguât bien peut-être lui-même, les inspirations de l'ambition et celles du patriotisme, et qu'il communiquait incessamment par ses discours, par ses entretiens, par ses lettres publiques et privées, aux nombreux partisans que lui faisaient son nom, ses talents et sa fortune.

Le parti de la paix qui dominait dans les provinces orientales surtout, dans la Gueldre, l'Over-Yssel et Groningue, plus exposées que la Hollande et la Zélande aux invasions et qui ne réparaient pas comme celles-ci leurs pertes par les immenses profits du commerce maritime, ne brillait pas d'autant d'éclat que le parti de la guerre, mais il avait des fondements plus solides. Oldenbarnevelt, qui en était l'âme, ne jouissait pas d'une popularité comparable à celle de Maurice. Dès les premiers temps de la république, le peuple s'était prononcé pour ses chefs militaires contre ses magistrats civils, pour le stadhouderat contre les régences municipales; mais l'avocat de Hollande exerçait une autorité presque illimitée sur le conseil des villes et sur l'assemblée des États, où sa parole grave et forte dominait les délibérations: c'est dire qu'il était maître, ou peu s'en fallait, du maniement des affaires publiques.

D'un sang beaucoup moins illustre que Maurice de Nassau, Jean van Oldenbarnevelt, seigneur de Berckel et de Rodenrys, était cependant issu de famille noble, et tenait par sa mère à l'une des plus anciennes maisons de la Zélande¹. Né en 1547, dans la ville d'Amersford, sur le territoire d'Utrecht, de Gérard van Oldenbarnevelt et d'Elia van Weede, les belles études qu'il avait faites dans les universités de Louvain, de Bourges et de Heidelberg l'avaient mis de bonne heure en mesure d'occuper des charges considérables. Avocat à la cour de la Haye en 1570, il avait été l'un des premiers qui se déclarèrent pour le prince d'Orange. Sa foi patriotique et religieuse, vive et profonde, l'avait poussé dans les rangs des volontaires qui s'engageaient alors pour combattre, à leurs propres frais, l'ennemi de la patrie et de la religion. Guillaume l'y avait distingué; il l'avait successivement employé en diverses missions délicates, chargé de diriger ses affaires

¹ *Waerachtige historie van wylen heer J. van Oldenbarnevelt*. Amsterdam, 1669.

particulières, puis enfin admis dans l'intimité de ses conseils. De nombreux succès signalèrent Oldenbarnevelt à l'estime et à l'admiration des Hollandais, qui, malgré sa jeunesse, en dépit des anciennes coutumes qui excluaient des charges publiques quiconque n'était pas né sur le territoire de la province, le nommèrent en 1576 pensionnaire de Rotterdam.

Oldenbarnevelt montra dans l'exercice de cette charge de si grandes connaissances en administration, en finances et en jurisprudence, qu'on l'éleva en 1586 à la magistrature suprême d'avocat et de garde des sceaux de la province de Hollande.

Dans plusieurs ambassades dont il fut chargé auprès de la reine Élisabeth et de Henri IV, il fit paraître des talents extraordinaires, en même temps qu'il acquérait une connaissance approfondie et très-utile de ces deux puissances, alliées intéressées et changeantes de la république. Sa présence et son autorité dans les camps, où plus d'une fois l'opinion qu'il exprimait au nom des États l'emporta sur l'avis des chefs militaires, avait ajouté à son expérience des affaires civiles et diplomatiques une certaine habitude familière du commandement qui déconcertait ses adversaires.

Passionné sous des dehors qu'il avait su rendre impénétrables, à l'instar de ce grand Taciturne dont il avait été le conseil et l'ami, Oldenbarnevelt ne souffrait jamais aucune atteinte à l'autorité qui résidait en lui. Quand il jugeait utile de faire, en vue du bien public, quelque concession personnelle, c'était sans faiblesse, avec une fierté telle, qu'on ne pouvait s'en prévaloir ni prendre sur lui le moindre avantage. Cette noble conscience du droit, cette simple assurance du citoyen libre qui parlaient en lui et lui donnaient « une présence si majestueuse ¹ » étonnaient singulièrement les hommes de cour et les hommes d'épée. On taxait Oldenbarnevelt d'une hauteur insupportable. Jeannin lui-même le trouvait « d'un naturel assez peu respectueux, trop élevé pour sa condition, n'apportant pas la médiocrité requise pour diminuer l'envie que ceux qui, étant plus qualifiés que lui, avaient conçue ². »

Longtemps partisan de la guerre à outrance, l'avocat de Hollande était devenu favorable à la paix. Selon sa persuasion, l'Angleterre et la France étaient lassées de fournir à la république des subsides pour une guerre sans issue. Jacques I^{er}, faible et mobile, roi nouveau, mal assis

¹ Du Maurier, *Mémoires*.

² Jeannin, *Négociations*.

sur le trône d'Élisabeth, vivait en grande appréhension de la puissance espagnole, et pouvait d'un jour à l'autre se laisser entraîner à composer avec elle. Henri IV, orgueilleux de son pouvoir royal, flatté par ses confesseurs, charmé par ses maîtresses, ami de l'épargne et railleur des choses sacrées, n'inspirait plus au républicain Barneveldt la confiance qu'il avait mise naguère dans la généreuse épée du fils de Jeanne d'Albret. De l'Allemagne, il n'y avait plus rien à attendre; Rodolphe II, après avoir fait grand bruit des lois de la féodalité, selon lesquelles, disait-il, les Pays-Bas relevaient du saint-empire et ne pouvaient sans son consentement disposer d'eux-mêmes, était retombé dans le silence. Continuer à soi seul indéfiniment la guerre, se fier encore et toujours uniquement à la fortune des armes, ce serait tenter Dieu. Oldenbarneveldt jugeait d'ailleurs que la nation hollandaise avait suffisamment montré sa valeur et sa constance; le moment lui paraissait venu pour elle d'user d'habileté et d'arracher au roi d'Espagne la reconnaissance authentique de son indépendance. L'avocat de Hollande ne dédaignait pas, comme les patriotes fanatiques, cette formalité. Il connaissait trop bien le cœur humain, il avait trop bien étudié l'histoire pour ignorer qu'on mène le monde avec des mots. Il pensait, avec Sully, avec Jean-nin, avec les amis les plus éclairés de sa patrie, qu'il ne lui serait pas inutile de voir changer dans le langage diplomatique des cours le terme de provinces rebelles contre celui d'États indépendants. Oldenbarneveldt se préoccupait aussi de la dette de l'État, que les neuf dernières années avaient portée au chiffre excessif, relativement au temps et à l'étendue des provinces confédérées, de 26 millions; il voyait l'impossibilité de continuer la guerre sans écraser sous l'impôt une population à bout de ressources. C'étaient là les motifs très-sérieux qu'il mettait en avant pour faire prévaloir dans les conseils l'opinion favorable à la paix; mais son motif principal pour en hâter la conclusion, le motif qu'il ne disait pas, ou du moins qu'il ne confiait, avec d'infinis ménagements, qu'à bien peu de personnes, c'était la crainte d'un ennemi intérieur, aussi redoutable à ses yeux que l'ennemi du dehors. Oldenbarneveldt ne voyait pas sans inquiétude, depuis quelques années, le pouvoir militaire toujours croissant aux mains d'un capitaine chéri du peuple, et qu'il jugeait d'autant plus à craindre qu'il le trouvait plus digne d'être admiré. Il regardait chaque victoire de Maurice comme un péril pour l'État. Lui qui, le premier, avait deviné dans le jeune étudiant de l'université de Leyde et signalé à la détresse publique les précoces talents du futur vainqueur de Nieupoort, il avait, le premier aussi, au lendemain de la victoire, pressenti que de tels

talents, si bien servis par la fortune, usurperaient aisément la souveraineté, si l'on ne se hâtait de les rendre moins nécessaires.

De son côté, Maurice s'irritait de l'ascendant sans limite de Barnevelt, et plus il estimait haut ses vertus, plus il avait présent à l'esprit tout ce qu'il devait à ce grand magistrat, plus aussi il prenait ombrage d'un bienfaiteur trop puissant, égal à lui par ses grandes fonctions, supérieur par l'âge, par l'expérience et par le génie politique.

Plus d'une fois, en ce premier conflit au sujet de la paix, où tous deux ne paraissaient être que les organes d'une opinion générale, leur défiance personnelle et l'antipathie de leurs fortes natures faillirent éclater; mais la sagesse de Jeannin, qui, dans l'intérêt commun du roi de France et des Provinces-Unies, ne voulait pas laisser s'entre-choquer « ces deux piliers de la République », les avait contenus. L'illustre veuve du prince d'Orange, Louise de Coligny, qui chérissait presque également le fils et l'ami de l'époux qu'elle avait perdu, était même parvenue à les rapprocher.

Le compromis imaginé par Jeannin entre la paix et la guerre, cette trêve de douze ans, à laquelle il avait fait consentir Oldenbarnevelt d'abord, puis Maurice, semblait devoir amener entre eux, et par suite entre les partis, une réconciliation complète, d'autant plus que l'avocat de Hollande s'employa dans les États généraux, pour le stadhouder, avec un zèle que celui-ci fut forcé de reconnaître, et qu'il contribua fortement à faire rendre un décret par lequel la reconnaissance nationale accordait à Maurice et à toute la maison de Nassau des traitements, des pensions, des honneurs et des avantages de toute sorte qui assureraient à jamais aux descendants du prince d'Orange un rang à part et presque royal dans la république.

Tout paraissait ainsi concilié. L'œuvre de Guillaume semblait accomplie. Le droit triomphait. La république, entrée en possession de sa vie propre, de ses lois constitutives et de son Dieu, allait, on devait le penser du moins, vivre tranquille et prospère, en paix avec l'Europe et avec elle-même.

Mais bien peu de temps s'écoule dans cette confiance. Les passions religieuses et patriotiques que la guerre et la victoire avaient exaltées, arrêtées tout à coup dans leur élan d'expansion et refoulées avant d'avoir usé leur vigueur, se heurtent brusquement. La liberté et la foi, d'accord sur les champs de bataille pour repousser l'ennemi commun, ne s'entendent plus dès qu'il s'agit de se constituer dans l'État. En se

¹ Jeannin, *Négociations*.

reconnaissant, en se mesurant dans les étroites limites que la paix leur assigne, elles se sentent incompatibles. Le pouvoir civil et le pouvoir ecclésiastique entrent en lutte. Un schisme violent déchire l'Eglise. L'État se divise contre lui-même. Le faible nœud de l'Union menace de se rompre. La république est entraînée à sa ruine.

Pour mieux comprendre les étranges conflits que nous allons voir s'élever, se multiplier tout à coup sur tous les points de la république, il faut se remettre en mémoire le caractère essentiel de l'acte qui l'institue.

Cet acte, improvisé en quelque sorte dans le plus pressant péril, au bruit des armes, était bien moins une constitution dans le sens précis qu'aujourd'hui nous donnerions à ce mot, qu'une convention, un pacte mutuel tendant à concentrer les efforts d'une résistance désespérée. L'Union d'Utrecht établissait sur des provinces et des villes depuis longtemps en relations étroites, il est vrai, mais entièrement distinctes, indépendantes l'une de l'autre, sous un régime particulier, soumises à des influences locales, un droit commun, un pouvoir central. Elle dégageait, ou du moins elle tentait de dégager l'idée générale de l'État d'une agglomération de petites souverainetés provinciales et municipales toutes hérissées d'antiques privilèges. Mais la faiblesse de cet état nouveau, superposé plutôt que substitué à des législations, à des coutumes qui se perdaient dans la nuit des temps, n'était que trop apparente. Laissons parler un contemporain. « Guillaume de Nassau, dit le duc de Rohan ¹, qui le seul en ce siècle a eu l'honneur de fonder un Estat, a esté contraint d'en assembler les pièces pour en composer le corps avec telle condition que chaque province et ville a désiré : car, ayant rencontré des peuples qui en tous siècles ont affecté plus leur liberté que leurs propres vies, il n'a pu changer les conditions auxquelles ils se ioignoient à luy. Ce qui a causé en cet Estat autant de républiques que de villes, entre lesquelles, en une résolution générale, la pluralité de voix n'a point de lieu : pour ce que, si une ville ne l'approuve, elle n'est pas obligée de la suivre. Tellement qu'il a plus-tost songé à les flatter en leur liberté, pour leur oster tout à fait l'envie de s'accommoder avec Philippe, que de leur proposer de bonnes loix pour les maintenir dans la paix. » Les pouvoirs très-mal définis des États, des régences et des stadhouders, du moment que l'ennemi commun ne leur fait plus de la concorde une nécessité d'existence, entrent en rivalité, en jalousie. Chacun de ces vagues pouvoirs représente un élément essentiel des libertés publiques; il parle au nom d'intérêts

¹ *De l'intérêt des princes*. Paris, 1650.

véritables; et, soit que l'un ou l'autre l'emporte, selon la circonstance et la fortune, toute une partie de la population se sent lésée, se plaint ou proteste.

Le lien religieux n'avait pas été plus fortement noué dans l'acte d'Union que le lien civil. L'instinct fédéraliste des peuples néerlandais n'était guère plus favorable à la constitution de l'Église qu'à la constitution de l'État. L'organisation de l'Église réformée dans les Provinces-Unies avait été très-lente, et restait encore très-indéterminée au temps de la trêve. Trouvant aux Pays-Bas des éléments préparés, agités déjà en sens divers depuis plusieurs siècles par les wicléfistes, les bussites et surtout par les anciens vaudois, d'où sortait la grande secte des anabaptistes et celle des mennonistes ou téléobaptistes, la prédication qui s'était faite au milieu des troubles, entre le fer et la flamme, avec plus d'enthousiasme que de doctrine, par des hommes accourus de tous les points de l'Europe protestante, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Suisse, de la France, et qui s'inspiraient tantôt de Luther et de Mélanchthon, tantôt de Zwingle, tantôt de Calvin et de Théodore de Bèze, n'avaient enseigné ni un dogme parfaitement rigoureux, ni une règle exacte de discipline pour la future Église nationale. A ces premiers commencements, lorsqu'il ne s'agissait encore que d'abattre l'idolâtrie papiste, le mouvement de la Réforme aux Pays-Bas, principalement dans les provinces du Nord, inclinait vers le luthéranisme. C'était le catholique Érasme, « la lumière de la Hollande », et bien avant lui la grande école de libres chrétiens fondée à Deventer dès le quatorzième siècle par Gérard le Grand (Geert-Groet), sous le nom de *Frères de la vie commune*, qui lui avait frayé les voies; des moines augustins, sortis du cloître à la voix de Luther, avaient les premiers souffert le martyre¹; les premières versions de la Bible en langue flamande qui s'étaient répandues dans le peuple, de 1522 à 1543, étaient faites sur la traduction de Luther. La majeure partie de la noblesse enfin, soit qu'elle voulût se ménager à la cour, où les opinions de Luther passaient pour moins factieuses que celles de Calvin, soit qu'elle préférât véritablement la doctrine qui s'écartait le moins du catholicisme auquel elle devait bientôt retourner, paraissait s'en tenir à la Confession d'Augsbourg; on sait combien le prince d'Orange eut de peine à se déclarer pour la doctrine calviniste. Théodore de Bèze lui-même convenait que les opinions de Mélanchthon allaient mieux au naturel du peuple hollandais; en effet les écrits de ce doux réformateur, ceux

¹ Ypeij en Dermout, *Geschiedenis der Nederlandsche Hervormde Kerk*.

de Bullinger et d'Anastasius Veluanus, semblables aux siens par la doctrine, furent d'abord seuls goûtés des laïques. Aussi longtemps que le protestantisme resta flottant, indécis, aussi longtemps que les classes riches et lettrées, les commerçants, les juriconsultes, les professeurs y eurent la principale part, et que l'on prit généralement pour se désigner le nom de chrétiens non romains (*onromsche christen*), il demeura luthérien dans son esprit, et ne songea ni à se placer en dehors de la juridiction temporelle ni à contester les droits du pouvoir civil.

Mais peu à peu, de nouvelles influences prévalurent. Le zèle de quelques hommes considérables, tels que le comte Jean de Nassau, Marnix de Sainte-Aldgonde, l'électeur palatin, Frédéric III, qui le premier soutint la cause désespérée des *Gueux*; un peu plus tard, l'ascendant de Guillaume-Ludovic de Nassau, stadhouder de Frise; les rapports étroits avec les réformés des provinces flamandes et wallonnes, où la doctrine et l'organisation de l'Église étaient toutes calvinistes; l'éloquence plus vive des prédicants français qui entraînait les foules; les psaumes rimés de Clément Marot et de Théodore de Bèze traduits en hollandais et qu'on chantait en armes dans les bois; les opinions que la jeunesse rapportait de l'université de Genève; par-dessus toutes choses, le penchant naturel des masses vers les idées extrêmes, plus conformes à l'énergie des instincts, à la simplicité du sens populaire, et qui avaient, dans la circonstance présente, l'avantage de paraître plus irréconciliables avec le papisme; la prépondérance inévitable enfin que le succès des *Gueux* donnait à la voix du peuple dans la réforme, en changèrent le caractère et la firent décidément calviniste. A mesure que l'Église réformée se recrutait d'hommes nouveaux, ardents, ombrageux comme le peuple dont ils sortaient presque tous, et de pasteurs réfugiés des provinces wallonnes, elle était plus entraînée vers la rigueur dogmatique. C'est alors aussi qu'on en vint à sentir le besoin des formulaires et des confessions de foi. L'infinie diversité des opinions, née de l'interprétation individuelle des livres sacrés, parut un mal. On commença à concevoir une certaine défiance de cette liberté d'examen, qu'il avait bien fallu invoquer contre Rome, mais qui n'était guère compatible avec la notion de vérité absolue sans laquelle il n'est point de religion. Les calvinistes, dès qu'ils se sentirent forts, voulurent être exclusifs. Dès la première confession de foi, rédigée en 1561 par le pasteur wallon Guy de Brès¹, les églises

¹ Cette confession de foi était très-peu différente de celle de l'Église de France et fut approuvée par Calvin.

protestantes des Pays-Bas en prenant, à l'instar de l'Église de Genève, le nom d'Église réformée, se séparèrent de l'Église luthérienne qui gardait le nom d'Évangélique, et s'engagèrent, sans en avoir peut-être entièrement conscience, dans l'orthodoxie de Calvin.

A partir de ce moment, les ministres du culte réformé visèrent à prendre dans l'État républicain la place que le clergé catholique avait occupée naguère sous le gouvernement monarchique. Ils affichèrent hautement la prétention de ne souffrir point d'autre culte que le leur, et d'affranchir leur Église de toute subordination au pouvoir civil.

L'exemple de Genève, où Calvin, en donnant à son Église une organisation démocratique, avait créé un consistoire tout-puissant, s'offrait de lui-même aux théologiens des Provinces-Unies. A peine reconnus et salariés par l'État, les ministres prétendirent au droit de s'assembler sans l'autorisation des magistrats et sans souffrir leur présence dans les consistoires ou les synodes; ils repoussèrent comme attentatoire à la dignité de l'Église toute intervention du pouvoir civil, dans la nomination des fonctionnaires ecclésiastiques. De leur côté, les magistrats des villes, se fondant assez singulièrement sur l'ancien droit de patronage qui leur avait appartenu avant la réformation, invoquant aussi le principe que toute fonction salariée par l'État relève de l'État et qu'il ne doit point y avoir deux juridictions dans une république; s'autorisant, selon l'esprit du temps, des textes sacrés où l'on voyait que Dieu avait donné la loi à Moïse et non à Aaron, citant l'exemple de Constantin et de ses successeurs, s'efforçaient d'établir qu'eux seuls avaient le droit de convoquer les assemblées et de régler la discipline ecclésiastiques.

A plusieurs reprises, de 1576 à 1591, les États provinciaux, qui souhaitaient de garder une sorte de tempérament entre les prétentions extrêmes des régences municipales et celles du clergé, tentèrent de donner à l'Église une forme de gouvernement mixte où les droits des deux pouvoirs, spirituel et temporel, seraient ménagés. Soutenus par un certain nombre de pasteurs, les États auraient voulu substituer à l'organisation calviniste de l'Église l'organisation zwinglienne; ils promulguèrent dans ce sens plusieurs décrets; mais dans quelques villes les régences, dans quelques autres les ministres, ne tinrent nul compte de ces décrets; et comme le peuple prenait parti pour ses pasteurs contre ses régents et que les affaires politiques détournaient l'attention des États qui auraient craint d'ailleurs de s'engager trop avant en des contestations dangereuses, les ministres de la Hollande et de la Zéelande continuèrent à s'assembler en consistoire, en classes et en

synodes¹, quand il leur plut, tantôt sans autorisation, tantôt même malgré la défense expresse du gouvernement.

Toutefois, comme les décisions de ces assemblées, presque toujours incomplètes, restaient contestables, tout demeura incertain, indéfini, aussi bien dans les faits que dans les consciences, aussi bien dans l'usage que dans le droit.

Les décisions du premier synode tenu à Dordrecht en 1578, décisions qui ne furent jamais approuvées par les États et auxquelles un grand nombre d'ecclésiastiques refusèrent de souscrire, les trouvant « trop empreintes de l'esprit du papisme² », avaient été d'une extrême rigueur. Elles formulaient l'excommunication contre les hérétiques; elles interdisaient la publication et la vente des *mauvais livres*; ordonnaient des *visites pastorales* dans les maisons, des *avertissements aux libraires*, qui ne laissaient que trop voir, dans le clergé protestant, une tendance inquisitoriale aussi contraire aux principes de l'État républicain qu'à l'antique esprit d'indépendance des Provinces-Unies.

Un second synode, tenu à Middelbourg en 1581, avait cru devoir encore aggraver ces rigueurs en même temps qu'il séparait plus nettement aussi l'Église de l'État, ne laissant plus aux magistrats que le droit illusoire d'approuver l'élection des ministres après qu'elle était faite, et en leur ôtant entièrement la nomination des anciens et des diacres. Ce synode avait ordonné aussi plus explicitement qu'on n'avait osé le faire jusque-là que les ministres, anciens, diacres, professeurs de théologie et maîtres d'école seraient tenus de souscrire la *Confession de foi des Pays-Bas* avec le *Catéchisme de Heidelberg*, dont l'autorité se trouvait ainsi substituée à celle des livres saints, qui avait été seule invoquée précédemment. On avait en outre enrichi le formulaire d'excommunication contre les hérétiques d'un paragraphe qui les *vouait à Satan*.

Le gouvernement du comte de Leicester avait encouragé ces empiétements du pouvoir spirituel. Sans consulter les États généraux, ni les États provinciaux, le favori d'Élisabeth avait convoqué un synode national à la Haye en 1586. Se sentant appuyé par la force militaire, ce synode avait surpassé tous les autres en hardiesse, et il avait ordonné, en se séparant, que, pour veiller au maintien de la discipline ecclé-

¹ La réunion de tous les ministres d'une seule Église, diacres et anciens, formait le consistoire; l'assemblée des députés de toutes les églises d'une ville ou d'un district formait la classe; la réunion des classes d'une province formait le synode provincial; les députés des synodes des Sept-Provinces composaient le synode national.

² Brandt, *Histoire der Ref.*, t. I.

siaistique et à l'exécution des lois qu'il avait promulguées, un synode national s'assemblerait régulièrement de trois en trois années. Un an plus tard, une conférence de douze ministres, réunis sur l'invitation des États de Hollande, sous la présidence du célèbre Saravia, professeur à l'université de Leyde, afin de chercher des voies de conciliation entre les pouvoirs spirituel et temporel, loin de se conformer au programme qui lui était tracé, formulait des plaintes amères contre les magistrats *qui ne fréquentaient pas la Cène, négligeaient l'avancement de l'Église*, toléraient les papistes, les anabaptistes, les luthériens, et *souffraient qu'on imprimât des livres impies*. C'est alors aussi que les théologiens réformés soutinrent dans leurs écrits l'opinion de Théodore de Bèze : « qu'on doit punir de mort les hérétiques ¹. » Le gouvernement de la république devait, selon eux, à l'instar des rois de Juda, supprimer les *fausses religions*. Ils désignaient au mépris du peuple les magistrats et les pasteurs tolérants qu'ils traitaient de *libertins* et d'*athées* ; ils allaient enfin jusqu'à demander qu'on fit des recherches contre certaines personnes accusées de faire *revivre l'art diabolique et abominable de la divination et du sortilège* ².

De la sorte, par l'intolérance exorbitante du clergé et par les représailles sans ménagement des magistrats, les chocs allaient se multipliant d'année en année, et l'on était plus éloigné que jamais de s'entendre, lorsqu'une querelle théologique, qui s'était élevée dans l'enceinte de l'université de Leyde, vint à éclater au dehors et donna le signal d'une conflagration universelle.

Voici quels furent les commencements de cette histoire étrange :

François Junius ou Du Jon, qui occupait l'une des chaires de l'université de Leyde, vint à mourir (octobre 1602). Il avait exercé sur la jeunesse une influence heureuse et s'était rendu agréable aux États en enseignant les doctrines les plus favorables à la liberté de conscience, et en portant l'esprit de modération jusqu'à cette hardiesse, presque incroyable alors, de soutenir que l'on pouvait être sauvé dans toutes les Églises, même dans l'Église de Rome ³.

¹ Le livre de Théodore de Bèze fut traduit en flamand par deux ministres orthodoxes de la Frise, Goswyn Geldorp et Jean Bogerman, appelé plus tard à présider le fameux synode de Dordrecht.

² *Mémoire présenté au conseil des magistrats d'Amsterdam le 20 décembre 1598.*

³ Junius ne se faisait pas faute, non plus que tous les autres théologiens réformés, de traiter l'Église de Rome de *paillarde* et de *prostituée* ; « mais Jésus-Christ, disait-il, souffrait les déportements de cette épouse infidèle et ne l'avait point répudiée. » (Voir, entre autres, son *Irenicon*.)

Les curateurs de l'université, désirant perpétuer, dans la chaire laissée vacante par la mort de Junius, son esprit de tolérance, firent choix pour le remplacer (7 mai 1603) de Jacques Hermanson ou Arminius, qui, depuis quinze années pasteur de l'Église d'Amsterdam, y prêchait une morale pleine de douceur où ne se trahissait nul esprit de secte. Mais, par cette raison même, les ministres rigoristes ressentirent un vif déplaisir de la nomination d'Arminius, et s'efforcèrent d'empêcher sa réception en le dénonçant aux curateurs comme suspect d'hétérodoxie. François Gomar, qui professait depuis dix années la théologie à l'université, appuya fortement cette opposition qui cependant échoua. Après un examen subi devant les curateurs, les conseillers de la cour de Hollande, les pasteurs des églises de Delft et d'Amsterdam, et le fameux ministre de l'Église wallonne à la Haye, Uytenbogaert, dont le crédit était grand auprès de Maurice et d'Oldenbarnevelt, Arminius, déclaré orthodoxe, monta dans la chaire, et, dès ses premières leçons, il se rendit maître de son auditoire par sa parole éloquente et par l'exposition lumineuse d'une doctrine qui devait plaire à la jeunesse, parce qu'elle relevait la condition humaine en donnant beaucoup à la liberté.

On assure que le dépit des succès d'Arminius ne fut pas étranger à la hâte et à l'acharnement que Gomar mit à le combattre.

Ces deux hommes, rapprochés par leurs fonctions, étaient incompatibles d'esprit et de caractère. Profondément croyants l'un et l'autre, chacun d'eux avait, comme il arrive, accommodé sa foi à sa nature et s'était fait un Dieu à sa propre image. Tous deux ils avaient voulu savoir. L'intelligence d'Arminius plus ouverte, son âme plus enthousiaste et plus délicate, ses instincts plus spontanés avaient tiré d'éléments plus variés une culture supérieure. L'Italie l'avait attiré, enlevé aux rudes enseignements de Genève et aux souvenirs terribles d'une persécution dont sa famille entière était tombée victime¹. L'éloquente philosophie de Padoue², les grandeurs historiques de Rome, les arts, la musique surtout, peut-être même cette *belle religion* qui ne repoussait pas les grâces, avaient exercé sur lui un charme puissant. L'examen plus attentif des doctrines absolues du calvinisme, qu'il fit à l'occasion d'un livre qui les attaquait et qu'on l'avait chargé

¹ Pendant qu'Arminius étudiait à Marbourg, il apprit que les Espagnols étaient entrés dans Oudewater, sa ville natale. Il y courut. Il trouva la ville détruite. Sa famille entière, ses frères, sa mère, ses sœurs, avaient été égorgés par la soldatesque catholique.

² Arminius suivait, dit-on, à Padoue les leçons du fameux professeur en philosophie Jacques Zabarella.

de réfuter¹, acheva de le convertir aux sentiments modérés. Resté seul au monde, pauvre, sans asile, atteint déjà du mal dont il devait mourir, il n'en devint pas moins, par le grand don de piété qui était en lui, le plus éloquent interprète de la tendresse évangélique ; tandis que Gomar, au contraire, né rude, impérieux, jaloux, étroitement renfermé dans l'érudition de l'école, bien qu'il n'eût jamais éprouvé les rigueurs de la fortune, ne vit l'humanité qu'à travers le dogme sombre institué par Calvin, se fit zélateur des doctrines implacables et persécuteur de tous ceux qui n'entendaient pas à son sens les textes sacrés.

Le choc entre de tels esprits était inévitable. L'occasion ne s'en fit pas attendre. Arminius ayant abordé dans sa chaire la question de la grâce et du libre arbitre qu'il résolvait dans le sens le plus favorable à la liberté, Gomar, impatient d'entrer en lice avec son rival, s'empare de la même question et la tranche dans le sens contraire. Le débat s'engage avec vivacité ; la jeunesse prend parti pour et contre les deux professeurs ; on s'échauffe ; Gomar accuse Arminius d'avancer des propositions contraires aux décisions de l'Église et le cite devant les classes ; Arminius décline leur juridiction. Le synode d'Amsterdam appelle à lui l'examen des doctrines controversées ; les États de Hollande refusent de sanctionner le décret du synode. Les curateurs interviennent pour pacifier la querelle, mais en vain. De l'enceinte de l'école et des obscurités de la langue latine où elle était restée d'abord enfermée, elle était passée déjà dans la chaire. Par l'imprudence ou le mauvais vouloir des prédicants, la question s'agitait maintenant en langue vulgaire ; les deux professeurs et les deux opinions étaient traduits devant le tribunal passionné du peuple. Pressentant le danger de l'émotion produite par ces prédications, les magistrats mettent tout en œuvre pour y couper court. Les États de Hollande mandent, à diverses reprises, Gomar et Arminius ; ils les font interroger devant le grand conseil² ; celui-ci, après un long examen, déclare que les deux professeurs ne diffèrent sur aucun article fondamental, mais seulement sur des questions subtiles, incompréhensibles pour des laïques. Uytenbogaert, en justifiant les arminiens et en se justifiant lui-même du reproche d'arianisme, montre que la foi n'est pas en danger et qu'il est absolument nécessaire que les deux partis se soumettent à la déci-

¹ Martin Lydius, professeur en théologie à l'Université de Franeker, avait prié Arminius de réfuter un écrit où la doctrine de Théodore de Bèze sur la prédestination était attaquée par quelques ministres.

² Rés. St. Holl., 12 décembre 1609.

sion des États. Oldenbarnevelt emploie son éloquence à leur persuader la tolérance mutuelle. Rendant grâces à Dieu de ce que ces controverses ne concernent pas les doctrines essentielles de la religion, il exhorte les deux adversaires à se contenir, à ne rien avancer dans la chaire qui ne soit conforme à la confession de foi de l'Église nationale, à attendre en paix les décisions d'un concile.

Arminius, qui proteste toujours n'avoir pas attaqué l'opinion générale de l'Église, mais seulement le sentiment particulier de quelques docteurs, et qui d'ailleurs fait profession de reconnaître l'autorité du pouvoir civil, se soumet; il offre même de donner sa démission plutôt que de devenir l'occasion d'un schisme. Mais le violent Gomar, qui, tout en se défendant devant le conseil, n'a jamais reconnu sa compétence, soutenant que « les choses de l'Église devaient être jugées par l'Église¹ », s'emporte hors de tous respects. Il déclare que les opinions d'Arminius sont à tel point pernicieuses, qu'il frémirait de paraître devant Dieu chargé de telles erreurs. Il ne rougit pas de se faire l'écho des plus vulgaires accusations en disant que, pendant son séjour à Rome, Arminius a baisé les pieds du pape, fréquenté Bellarmín; qu'il recommande aux étudiants la lecture des livres des jésuites; qu'il parle avec mépris des écrits de Calvin; il le traite de nouvel Arius; il insinue que Uytenbogaert, son protecteur, joue devant les États le rôle de l'évêque Eusèbe.

Puis, s'adressant directement à Oldenbarnevelt, il le menace des plus effroyables calamités. « Si la pureté de la foi et l'unité du dogme ne sont assurées au plus tôt par le synode national, s'écrie-t-il, on verra s'élever autel contre autel, province contre province, ville contre ville, citoyen contre citoyen.... » Et Gomar ne disait que trop vrai.

La tenue d'un synode national avait été demandée dès l'année 1606 par les gomaristes et résolue par l'assemblée des États généraux; mais les États de Hollande s'y opposaient. Se fondant sur l'article 13 de l'Union, où il était dit que les provinces de Hollande et de Zélande en useraient en matière de religion *comme bon leur semblerait*, ils contestaient le droit des États généraux et soutenaient que les affaires religieuses relevaient de l'autorité provinciale. Ils étaient fortement appuyés dans leur protestation par Barnevelt et le parti municipal. Maurice, au contraire, et ses partisans soutenaient que le synode national était l'unique moyen de prévenir le schisme, et, par suite du schisme, la guerre civile.

¹ Ypeij en Dermout, *Gesch. d. Ned. Herv. K.* II. D., p. 187.

Les négociations de la trêve suspendirent pour un temps ces disputes.

Sur ces entrefaites, Arminius, fatigué d'une lutte sans issue, attristé par le spectacle des discordes auxquelles il servait de prétexte, abreuvé d'amertumes, calomnié, réduit à la plus grande détresse d'âme, était tombé en langueur. Il avait cessé de vivre le 19 octobre 1609, dans la quarante-neuvième année de sa carrière, en déclarant qu'il persistait dans ses sentiments, persuadé de n'avoir jamais rien enseigné qui ne fût conforme aux saintes Écritures. Sa mort laissait sans chef l'Église qui avait pris son nom. Les arminiens toutefois ne perdirent point courage. Voyant le peuple se tourner contre eux de plus en plus et leurs adversaires multiplier leurs attaques, ils invoquèrent solennellement la protection des États de Hollande. Dans le même temps qu'ils publiaient à Gouda un catéchisme succinct, entièrement composé de termes tirés des Écritures, afin de rendre plus manifeste leur parfaite orthodoxie, ils présentaient, par l'entremise d'Oldenbarnevelt, à l'assemblée des États une requête ou *remontrance* qu'Uytendbogaert avait rédigée et dans laquelle, se justifiant du reproche d'*innovation*, ils exposaient leur doctrine et réduisaient à cinq articles essentiels le sujet de la controverse¹. Voyant cela, les gomaristes, à leur tour, bien qu'ils ne voulussent pas reconnaître l'autorité civile, présentèrent une autre remontrance, d'où vint le nom de Remontrants et Contre-remontrants qui se substitua à dater de ce jour à celui d'arminiens et de gomaristes par lesquels on avait désigné jusque-là les partisans de la grâce et ceux de la liberté.

Plus embarrassés que jamais, plus désireux d'assoupir ces dangereuses querelles qui compromettaient leur autorité, les États exhortèrent une fois encore les classes à suspendre jusqu'à la convocation du synode les controverses dogmatiques et à n'enseigner au peuple que la morale de l'Évangile. Mais ils ne furent pas plus écoutés que la première fois. Loin de là. L'entrée en scène d'un personnage nouveau et l'intervention

¹ Voici quels étaient ces cinq articles : 1° Dieu a résolu de toute éternité d'élire pour la vie éternelle le petit nombre de ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui persévèrent jusqu'à la mort dans l'obéissance et dans la foi. 2° Dieu est mort pour tous les hommes; cependant aucun ne peut être sauvé immédiatement par les mérites du sang de Jésus-Christ, sans la foi et le secours de la grâce. 3° Il ne dépend pas de la volonté de l'homme de posséder cette foi sanctifiante. Elle dépend de la grâce de Dieu en Jésus-Christ. 4° Cette grâce est le commencement, le progrès et la fin du salut. On doit lui rapporter les bonnes œuvres, mais elle n'agit pas irrésistiblement. 5° La grâce donne aux vrais croyants des forces suffisantes pour vaincre le mal; mais le croyant peut s'écarter de Dieu et perdre la foi par sa propre faute.

d'un souverain vint ranimer le débat et le porta aux extrémités dernières.

A la recommandation d'Uytenbogaert, Conrad Vorstius venait d'être désigné par les curateurs de l'université de Leyde pour remplacer Arminius. Cette nomination déplut aux orthodoxes. On savait Vorstius ennemi des formulaires; on le supposait favorable aux remontrants. Gomar, blessé de ce succès remporté par ses adversaires, peu soucieux de compromettre sa renommée dans les hasards d'une lutte nouvelle, renonça à ses fonctions. Un théologien modéré dans ses opinions, Jean Polyander, le remplaça. Celui-ci n'eût pas demandé mieux que de seconder les États dans l'intention où ils étaient de garder la neutralité entre les deux partis; mais cela ne fut pas en son pouvoir. Les contre-remontrants avait déjà protesté contre l'installation de Vorstius en l'accusant de socinianisme; et l'ambassadeur du roi de la Grande-Bretagne, Winwood, venait de présenter aux États généraux une lettre officielle (6 octobre 1611) dans laquelle Jacques I^{er} leur dénonçait les erreurs de Vorstius, dont il leur envoyait une liste qu'il avait dressée de sa propre main; dans des termes d'une violence incroyable, il les sommait non-seulement de ne pas admettre Vorstius dans l'université, de ne pas commettre *cette énorme indignité envers l'Église de Dieu*, mais de le chasser du pays, menaçant, en cas de refus, les Provinces-Unies *de sa plume et de son épée*, et déclarant qu'il interdirait à tous ses sujets *de hanter une place aussi infectée d'hérésie comme l'était l'université de Leyde* ¹.

On apprenait dans le même temps que le roi de la Grande-Bretagne, en sa qualité de défenseur de la foi, faisait brûler sur la place publique à Londres, à Oxford et à Cambridge, les livres de ce *méchant athée* ².

Un tel appui porta au plus haut degré l'arrogance des contre-remontrants. Ils pratiquèrent plus ouvertement qu'ils ne l'avaient fait encore le système de l'exclusion et de la persécution. Tous les ecclésiastiques suspects furent écartés des moindres emplois par le consistoire. On recommença à fulminer dans les églises contre l'arianisme, le socinianisme, le pélagianisme. Les remontrants furent désignés aux colères du peuple, traités de *prophètes de Baal*, de *cananéens*, de *mameluks*, de *démons*. On rappelait à leur occasion les exemples de grands châtiments exercés par l'ordre de Dieu, les exterminations ordonnées par le Seigneur à son peuple. Des multitudes de livres, de pamphlets, de satires, anonymes ou signés, remplis de personnalités,

¹ *Winwood's Memorial*, t. III.

² Entre autres, le livre intitulé *De Deo sive de Natura et attributis Dei*.

d'invectives, des plus grossières calomnies, se répandaient à flots; quelques ministres, accusant la tolérance des magistrats de tout le mal fait à l'Église par les impies, s'enhardirent jusqu'à publier contre eux un jour de jeûne.

Étourdi de tout ce bruit, ne comprenant rien au fond des choses, mais entendant incessamment résonner à ses oreilles les mots de papistes, d'Espagnols, de traltres, appliqués aux arminiens, le peuple, que la trêve laissait mécontent, écrasé d'impôts, trompé, comme il arrive toujours dans les espérances sans bornes que la révolution avait fait naître, et plein de défiance, se pressant de plus en plus autour des chaires où retentissaient, dans le langage le plus brutal, les plus violentes invectives, en vint à croire de très-bonne foi que les États, les magistrats, tous les esprits politiques, qui voulaient maintenir la paix en soumettant à l'autorité civile les querelles ecclésiastiques, étaient les ennemis de la religion et de la patrie; qu'ils correspondaient avec l'étranger, avec l'Espagnol, avec le pape, et qu'ils conspiraient avec eux pour livrer la république. Les multitudes criaient avec les gomaristes que tout était perdu si l'on ne châtiât les ennemis de Dieu; et, répétant le mot d'ordre des prédicants orthodoxes, elles demandaient à grands cris le synode national.

Cependant les États, se flattant de ramener le calme, après avoir soutenu Vorstius pendant quelque temps, avaient fini par céder; et, tout en lui laissant ses appointements, ils avaient nommé pour le remplacer un homme d'opinions modérées, Simon Bishop ou Episcopius. A peu de temps de là, Grotius, député par la Compagnie des Indes à Londres pour y traiter de quelques difficultés survenues entre elle et la Compagnie anglaise, profitait de la circonstance pour entretenir l'archevêque de Cantorbéry et le roi lui-même des affaires ecclésiastiques de son pays. Secondé par Casaubon, qui depuis la mort de Henri IV vivait à Londres dans les bonnes grâces du roi Jacques, Grotius rappelait à l'attention du roi un mémoire en faveur de l'arminianisme qu'Oldenbarnevelt lui avait fait remettre naguère par l'ambassadeur des États généraux; et peu à peu tournant à son sens l'esprit infatué et mobile de ce prince théologien, il lui faisait écrire une lettre aux États de Hollande, non pour les menacer cette fois, mais pour les féliciter d'une Résolution qu'ils venaient de prendre¹ et qui interdisait absolument aux professeurs et aux prédicants toute controverse sur le dogme.

¹ Cette *Résolution*, publiée en 1614 sous ce titre : *Résolution pour la paix de l'Église*, avait été rédigée par Grotius.

Dans cette lettre, écrite en quelque sorte sous la dictée de Grotius, Jacques I^{er} exhortait les États à faire usage désormais de leur suprême puissance pour imposer aux ministres de l'Église la tolérance mutuelle, « ni l'une ni l'autre des opinions énoncées, disait le roi, n'étant incompatible avec la vérité de la foi chrétienne et le salut des âmes. » Toutefois, ni la Résolution des États, ni un règlement qu'ils promulguent sur l'avis d'Oldenbarnevelt, pour établir définitivement l'autorité civile au-dessus de l'autorité ecclésiastique, ne produisent le moindre effet. Les pasteurs de l'une et de l'autre secte n'en tiennent nul compte; on ne veut plus, ni de part ni d'autre, se tolérer; on ne se reconnaît plus mutuellement comme membre de Jésus-Christ; on se refuse la Cène. Dans les villes où les ministres sont soupçonnés d'arminianisme, le peuple déserte les églises. Comme aux premiers temps de la Réforme, le jour, la nuit, il s'assemble dans les granges, dans les chantiers, dans les brasseries, dans les barques, en rase campagne. L'autorité a beau sévir, prononcer les peines les plus dures, priver de leurs emplois, priver des droits civils, emprisonner, bannir, ruiner par des amendes et des confiscations, les pasteurs qui tiennent ces conventicules et tous ceux qu'on suspecte de les favoriser : rien n'y fait. L'enthousiasme s'exalte par la persécution. Le peuple se croit en butte aux fureurs des papistes; en résistant aux magistrats, il croit lutter contre l'Espagnol. Les prédicants le poussent à la rébellion. Des conflits répétés s'engagent entre les consistoires, les conseils des villes, les corps de métiers, les États. La prophétie de Gomar s'accomplit. Le pays est en feu. Selon qu'ils se sentent plus ou moins soutenus par les magistrats, par le stadhouder ou par le peuple, gomaristes ou arminiens, orthodoxes ou hétérodoxes, *Gueux des États* ou *Gueux du prince*, c'est ainsi qu'ils se nomment, tour à tour persécuteurs ou persécutés, se renvoient avec l'accent d'une haine furieuse la menace et l'outrage.

La milice, selon les circonstances, sert les haines de l'un ou l'autre parti. A Rotterdam, où les remontrants dominent, ils font expulser leurs adversaires. Amsterdam, où la majorité est orthodoxe, refuse de recevoir la Résolution des États; et malgré les efforts de Grotius, envoyé vers le conseil de régence avec plusieurs autres personnes d'un grand crédit en députation solennelle, les magistrats déclarent qu'ils maintiendront la *vraie religion*; ils déclinent absolument l'immixtion des États dans les affaires ecclésiastiques, et font entendre qu'au besoin ils réclameront contre eux l'appui du stadhouder.

Enfin, à la Haye, au siège même du gouvernement, le conflit, retardé jusque-là par la sagesse des hommes politiques, qui prévoient et

redoutent ses conséquences extrêmes, éclate; il s'aggrave par la présence des deux chefs de la république. L'interdiction d'un prêtre en est l'occasion.

Un jeune ministre contre-remontrant, Henry Rosæus, ayant refusé de recevoir la Cène des mains d'Uytenbogaert, et, pour ce fait, interdit par les États, va tenir le prêche au village de Ryswick (12 février 1616), à vingt minutes de la Haye. La foule le suit. Elle grossit de jour en jour autour de la chaire. Bientôt, fatigués de courir la campagne, par un hiver très-rude, pour ouïr la *vraie parole de Dieu* , les fidèles, qui se sentent en nombre, demandent à grands cris une église dans la ville. A dessein, on élude de répondre; ils insistent; on fait traîner la chose en longueur; les États se séparent sans prendre de résolution, en laissant, selon l'usage, une commission pour traiter, en leur absence, des affaires urgentes. Cette commission, pressée de se prononcer, rejette la demande des contre-remontrants. Ceux-ci alors louent dans la ville une salle de réunion; l'autorité en fait fermer les portes. Un sectateur de Rosæus, le libraire du prince Maurice, offre sa maison pour le prêche. On notifie aux contre-remontrants la défense formelle de s'y rendre. Leurs chefs déclarent qu'ils maintiendront leur droit. L'emploi de la force va devenir indispensable : le conseil s'adresse au stadhouder.

C'était un pas décisif. En appeler à l'épée du prince d'Orange pour trancher le nœud des complications religieuses, c'était les déclarer insolubles. S'en remettre au pouvoir militaire, c'était, dans la gravité des circonstances, la plus grande faute que le pouvoir civil pouvait commettre.

Du parti qu'allait prendre le stadhouder, des paroles qu'il allait prononcer dans le conseil, en réponse à cette mise en demeure qui lui était faite de se déclarer pour ou contre l'orthodoxie, dépendait, on le sentait bien, le triomphe de l'une ou de l'autre faction, l'issue définitive de la lutte.

L'inquiétude était d'autant plus vive, que personne ne pouvait prévoir avec certitude quelle serait la décision de Maurice. Jusque-là, il s'était tenu à l'écart et comme indifférent à l'objet des controverses. Par la nature de son esprit et de son tempérament, Maurice de Nassau ne pouvait ni goûter ni même comprendre les subtilités de la métaphysique. La question du salut n'embarrassait guère son génie, qu'occupaient les sciences exactes et les progrès de l'art militaire. Il prenait son plaisir dans l'entretien des mathématiciens, des ingénieurs, des inventeurs de toutes sortes; dans les combi-

naisons du jeu d'échecs et dans l'exercice du cheval, délassements appropriés aux besoins de son esprit positif et de sa constitution robuste, et pendant très-longtemps il n'avait pas caché l'intérêt médiocre, l'ennui que lui causaient les disputes scolastiques. Les calvinistes zélés, les hommes pieux, lui reprochaient ses propos railleurs, ses méprises grossières en matière de dogme, la licence de ses mœurs, auxquelles il n'avait jamais consenti à opposer le frein salutaire du mariage. Sollicité à différentes reprises tantôt par Oldenbarnevelt et Uytenbogaert, pour lequel il avait une estime particulière, tantôt par les contre-remonstrants, de se prononcer en leur faveur, Maurice avait décliné sa compétence : « Je suis un soldat, disait-il avec son parfait bon sens ; ce sont des choses théologiques auxquelles je n'entends rien et dont je ne me soucie. » « Suis-je un pape ? » répond-il une autre fois en refusant d'interdire, comme on l'en requérait, un ministre prétendu hétérodoxe ; et il demandait aux États de ne point mêler son nom à leurs débats sur ces questions épineuses. En réalité, Maurice souhaitait de rester neutre et voulait protéger l'un et l'autre parti contre l'oppression du plus fort. Néanmoins, comme il avait compris de bonne heure que de si aigres disputes pourraient bien ne se terminer que par les armes, il suivait avec attention les phases de la lutte, dont le caractère politique n'échappait pas à sa sagacité. Il voyait avec satisfaction les contre-remonstrants contester partout l'autorité des régents, exciter le peuple contre cette bourgeoisie municipale dont les prérogatives, de tout temps opposées à l'agrandissement du stadhouderat, devenaient de plus en plus insupportables à l'orgueil de Nassau. En plusieurs occasions on l'avait entendu dire que les contre-remonstrants étaient les *vrais réformés*, les *vrais amis de son père*¹. Leurs progrès d'ailleurs étaient sensibles ; cinq provinces presque entières leur appartenaient déjà, et, par leur union étroite avec le peuple, ils se montraient partout redoutables. D'autre part, les provinces arminiennes, à mesure qu'elles se sentaient plus isolées, s'irritaient davantage. On y repoussait violemment le synode national, sachant bien que l'on y serait en minorité ; l'on exigeait comme un droit le synode provincial ; l'on s'emportait jusqu'à menacer de rompre l'Union. La neutralité du stadhouder ne se pouvait guère prolonger ; aussi son langage avait-il peu à peu changé de ton. Un jour qu'il reprochait à Uytenbogaert sa prétention injuste de vouloir soumettre à sa discipline

¹ « Die L'eden die mijn heer Vader op den Zetel hebben gebracht. » Groen van Prinsterer. *Handb. der Gesch. v. h. Vaderland*, D. I, p. 241.

Rosseus et ses sectateurs : « Ils sont bien assez forts pour avoir à eux des églises ! » dit-il. « Eh quoi, s'écrie-t-il un autre jour en s'associant plus complètement qu'il ne l'a fait encore à l'intérêt des contre-remontrants, *nous* faudra-t-il aller dans les granges et dans les maisons ! Les églises *nous* appartiennent, il faudra bien qu'on nous les ouvre ¹ ! »

Indépendamment de son penchant naturel vers des hommes qu'il considérait comme les *vrais amis de son père*, Maurice était poussé à se déclarer, par de fortes et actives influences. Son cousin, Guillaume-Ludovic, stadhouder de Frise, lui en faisait un devoir patriotique. La trêve allait expirer ; l'Espagnol, disait-il, faisait des levées menaçantes, il entretenait jusqu'au cœur du pays des partisans qui se cachaient sous le masque de l'arminianisme. Si l'on ne coupait court à des divisions funestes, si l'on ne retrempait l'Union aux sources pures d'une orthodoxie rigide, si l'on ne ranimait dans la génération nouvelle la foi des temps anciens, c'en était fait de la république. Sauver la religion, c'était sauver l'État. Et le zèle du comte de Nassau rencontrait un puissant auxiliaire dans le ressentiment personnel de deux ennemis acharnés d'Oldenbarnevelt, dont l'action persistante et calculée circonvenait et devait finir par tourner à ses fins l'esprit emporté, mais irrésolu, du stadhouder.

François Aerssen, qui prit une part principale dans les événements qui vont suivre, s'était insinué très-avant dans les bonnes grâces du prince d'Orange. C'était un homme « capable et hardi, ardent et persuasif, d'une nature ingénieusement maligne, dit du Maurier, qui n'aspirait qu'à des nouveautés pour s'agrandir ² ». Ainsi que Maurice lui-même, il devait les commencements de sa fortune à Barnevelt, qui l'avait fait envoyer vers Henri IV, auprès duquel il demeura durant les négociations de la trêve. Dès cette époque néanmoins, Aerssen travailla en sens contraire de la politique de l'avocat ; et pendant les quinze années qu'il résida à la cour de France, où le premier il porta le titre d'ambassadeur et prit rang immédiatement après l'ambassadeur de la république de Venise, il ne cessa de favoriser les intérêts du stadhouder. Ses étroites liaisons, sous la minorité, avec le duc de Bouillon, beau-frère du prince d'Orange, indisposèrent la régente, qui obtint des États son rappel. Aerssen, remplacé par Van der Myle, gendre de Barnevelt, attribua sa disgrâce à l'avocat ; et dès ce mo-

¹ Uytenb.

² Du Maurier, *Mémoires*.

ment, pour se venger, il usa contre lui de toutes les ressources de son génie. Ces ressources étaient grandes. Richelieu nommait Aerssen entre les trois premiers négociateurs du temps, dont lui-même et Oxenstiern étaient les deux autres. « *In isto juvene*, écrivait, à Duplessy-Mornay, Buzanval, *sunt animi sub vulpe latentes, aut alibi nunquam.* » A peine de retour en Hollande, Aerssen saisit d'un coup d'œil la situation compliquée des partis, les côtés faibles par où l'autorité de Barneveldt pouvait être entamée; il s'appliqua à sa perte. Bien que très-indifférent en matière religieuse, il affecta, pour se donner du crédit, de fréquenter les prêches les plus violents; sa parole et sa plume acerbes, il les occupa sans relâche à répandre contre Barneveldt et les siens l'accusation de papisme, la plus aisée à retenir en même temps que la plus odieuse au peuple. Il se ligua enfin étroitement, en attaquant l'alliance française, avec l'envoyé d'Angleterre, Carleton, qui, de son côté, travaillait à ruiner Barneveldt, pour servir les ressentiments de son maître. Jacques I^{er} en voulait à l'avocat; il s'était laissé jouer par lui dans une affaire de grande importance : il avait consenti à la restitution des trois places de la Brille, Flessingue et Rammekens, que l'Angleterre tenait en gage des sommes prêtées aux États par la reine Élisabeth. L'avocat avait songé longtemps aux moyens de tirer des mains d'un allié dangereux ces trois places fortes, menace perpétuelle pour la république. Il avait saisi avec dextérité l'une de ces heures fréquentes où le roi Jacques, dans un pressant besoin d'argent, à bout de ressources, en butte à la rapacité de ses favoris et n'osant convoquer un parlement hostile, ne savait plus où donner de la tête, et il l'avait persuadé de signer la restitution des places d'otage, moyennant la somme de deux millions sept cent vingt-huit mille florins, qui formait à peine le tiers de la dette. Les murmures des Anglais, et surtout les railleries de la cour de France, avertirent le roi Jacques: il se vit pris au piège; il jura qu'il ferait repentir Barneveldt de son succès; et dès ce jour ses envoyés à la Haye eurent ordre de courtiser le stadhouder. Déjà, dans l'année 1612, à l'occasion du mariage de sa fille avec l'électeur palatin, neveu de Maurice, le roi d'Angleterre, satisfait des procédés du prince d'Orange dans l'affaire de Vorstius, lui avait fait remettre, en signe de réconciliation¹, le cordon de la Jarretière. Un moment apaisé par les sages représentations de Grotius, le monarque théologien revenait tout à coup à son

¹ Il y avait eu précédemment entre ces deux princes un sensible refroidissement, le roi Jacques s'étant fort piqué de certaines allusions du prince d'Orange à sa douteuse bravoure.

premier zèle pour les contre-remoutrants, et somrait Maurice de se déclarer pour la bonne cause.

Les choses en étaient là, quand le stadhouder, s'étant fait annoncer, est introduit dans le conseil de la Haye (14 janvier 1617). Le silence était profond; tous les yeux se tournaient vers Maurice, dont l'attitude, plus grave que de coutume, annonçait une résolution prise. Le stadhouder demande qu'on apporte le registre des placards de l'an 1585 : c'est l'année où il a été investi de ses charges. Il l'ouvre avec solennité. Debout, à haute voix, d'un accent recueilli, il lit la formule du serment par lequel lui et les États s'obligent à défendre, jusqu'à la dernière goutte de sang, la religion réformée.

« Vous l'entendez, messieurs, dit Maurice en refermant le livre, j'ai juré de défendre la vraie religion. Ce serment, je le tiendrai jusqu'à la fin de mes jours. » Et il annonce que le dimanche suivant il fera ouvrir aux ministres orthodoxes la principale église de la Haye.

Il est facile de se représenter la consternation des magistrats en se voyant ainsi désavoués, abandonnés en quelque sorte aux factions populaires par le chef de la force armée. Afin de ne laisser aucun doute, et pour donner à sa déclaration une signification positive, le dimanche suivant, pendant que Barnevelt, la princesse douairière d'Orange et le prince Frédéric-Henri, avec les remoutrants, assistent au prêche dans la principale église de la Haye, le stadhouder, en grand appareil, aux applaudissements de tout le peuple, se rend, accompagné d'un nombreux cortège de gentilshommes, au prêche des contre-remoutrants dans l'église du Cloître qu'il leur a fait ouvrir, et qui prend, à partir de ce jour, le nom d'église du Prince.

Dès cette heure, le schisme est consommé. Deux pouvoirs, deux Églises, deux États ennemis sont en présence. Le stadhouder et l'avocat de Hollande, les deux chefs de la république, qui longtemps se sont observés, ménagés, se trouvent soudain face à face, opposés l'un à l'autre en une rencontre où la vie et l'honneur sont en jeu, en une sorte de *duel d'État*, où l'un des deux doit succomber avec le parti qu'il soutient et la cause qu'il personnifie.

Oldenbarnevelt n'était pas pris au dépourvu, et, pas plus que Maurice, il n'allait reculer devant les résolutions extrêmes. Son caractère ne s'était amolli ni par l'âge ni par l'habitude d'une autorité incontestée; loin de là, il avait pris dans des succès ininterrompus je ne sais quelle trempe d'opiniâtreté plus inflexible. Les historiens du parti orthodoxe affirment que l'avocat de Hollande, au moment où nous voici venus, préparait un coup d'État; qu'il avait, à plusieurs reprises, répété dans le conseil :

« qu'il était temps de faire un exemple », et que cet exemple devait être l'arrestation de quatre des principaux chefs contre-remonstrants, auxquels, sans autre forme de procès, l'on aurait tranché la tête¹. Mais, de cette affirmation si grave, je ne trouve nulle preuve. Ce qui est avéré, manifeste, c'est la participation active de Barneveldt à la Résolution connue dans l'histoire du temps sous le nom de *Résolution tranchante* (sherpe Resolutie).

Cette Résolution téméraire, et qui devait avoir pour son auteur des conséquences si funestes, fut prise, à la pluralité des voix, par la noblesse et les neuf villes remonstrantes de la Hollande, dans la séance du 4 août 1617. Les États y déclaraient qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient consentir au synode national. Ils autorisaient les villes et les villages (*steden en dorpen*) à régler la discipline de l'Église conformément à l'édit de 1591. Ils statuaient que les causes religieuses seraient portées devant les États, et non plus devant les cours ordinaires de justice; que les officiers de l'armée, auxquels ils imposaient un nouveau serment, n'obéiraient désormais, *en dépit de tous ordres contraires*, qu'aux régences des villes. Ils ordonnaient enfin, et ce fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres, la levée des waertgelders.

Les waertgelders ou *gardes attendants*² n'étaient pas une nouveauté dans la république. C'était une sorte de milice urbaine que les régences avaient droit de lever dans certains cas extraordinaires, où la milice nationale devenait insuffisante à les protéger, soit contre l'ennemi du dehors, soit contre les tumultes populaires. Ces troupes à la solde des villes, et que l'on n'armait que pour l'occasion, mais dont les cadres restaient formés, ne prêtaient serment ni aux États ni au stadhouder, dont elles ne portaient point les couleurs³. En tout temps, les magistrats avaient usé avec discrétion du droit de les appeler sous le drapeau. Récemment, la ville d'Amsterdam les avait employées à réduire une sédition des anabaptistes; mais, dans la circonstance présente, une mesure aussi exceptionnelle, non préparée dans l'opinion publique, y devait faire l'effet d'un coup d'État. Le nouveau serment exigé des troupes et la levée des waertgelders, qui mettait une force armée de dix mille hommes aux mains des régences, portait une atteinte sensible à la puissance stadhoudérienne. Au point où en étaient venues les

¹ Groen van Prinsterer. Van der Kemp. Triglandt.

² « Ils lèvent des gens de guerre dans les villes pour leur sûreté, lesquels ils appellent *attendants*, comme étant en attente pour les défendre si on les voulait attaquer, » dit Richelleu, *Mémoires*.

³ Bilderdijke. Luzac.

choses, c'était un véritable défi jeté par l'avocat de Hollande au prince d'Orange. Maurice le comprit ainsi. Toutefois, il ne mit pas de hâte à le relever. Tout au contraire, soit lenteur de volonté, soit sagesse politique, soit surtout qu'il se persuade qu'on n'osera jamais mettre à exécution la *Résolution tranchante*, Maurice reste sur la défensive. Il entre en explication avec Episcopius, avec Oldenbarnevelt lui-même. Il se justifie des intentions qu'on lui prête de vouloir opprimer les remontrants. Il jure que, bien que personnellement attaché à ceux de l'*ancienne religion*, il gardera la neutralité entre les sectes ; il ne conteste pas en principe la souveraineté des États.

Mais, bientôt, de nouvelles rigueurs exercées sur les contre-remontrants, les décisions des cours de justice qui ont protesté contre la *Résolution tranchante*, et qui prennent parti pour les persécutés et cassent les arrêts des magistrats, les plaintes des prédicants, les cris du peuple qui partout se soulève, arbore la couleur orangée, appelle à son secours le fils de Guillaume et l'adjure de sauver la patrie, arrachent le stadhouder à son inaction. Une réunion des arminiens à Utrecht, où Barnevelt, Uytenbogaert, Hoogerbeets, et d'autres hommes des plus considérables de la république, concertent les moyens de hâter la levée des waertgelders, précipite l'événement.

Autant Maurice est lent à prendre une décision, autant sa volonté éveillée est prompte et hardie. Sans rien dire à personne, contrairement à l'usage qui veut que le stadhouder ne s'éloigne pas du siège du gouvernement sans l'agrément du conseil ou des États, il quitte de nuit la Haye, emmenant avec lui son jeune frère, Frédéric-Henri, que les arminiens s'étaient vainement flattés de gagner à leur cause, et, suivi de deux régiments, il court à la Brille.

Malgré les représentations des magistrats, il y entre avec sa troupe (29 septembre), ne doutant pas de l'appui du peuple, à qui l'on a fait accroire qu'un complot vient d'être découvert, dont Barnevelt est l'auteur et qui livre la ville aux Espagnols. Sous les yeux de la régence intimidée, il établit par sa seule présence l'omnipotence du pouvoir militaire. Encouragé par ce facile succès, Maurice croit pouvoir le poursuivre. Il écrit aux régences des villes de Hollande pour protester contre la levée des waertgelders, attentatoire à ses droits. Il les exhorte à s'unir aux cinq provinces qui demandent le synode ¹.

Mais l'influence d'Oldenbarnevelt l'emporte encore en Hollande sur le

¹ Selon l'Union d'Utrecht, le vote *unanime* des provinces était nécessaire pour la convocation légale d'un synode national.

prestige du stadhouder. Loin de se ranger à l'avis de Maurice, les neuf villes principales se liguent entre elles. Elles signent, avec les provinces d'Utrecht et d'Over-Yssel, une sorte d'union secrète par laquelle elles s'engagent mutuellement à maintenir contre la généralité le droit provincial. Par un acte attribué à Barneveldt, elles protestent ensemble, et comme si elles formaient un corps séparé, contre la Résolution des États généraux, qui viennent de lancer des lettres de convocation pour la tenue du synode à Dordrecht. Voyant cela, Maurice perd tout scrupule. Autorisé par une Résolution prise antérieurement dans l'assemblée des États généraux ¹, il décide de se rendre en personne dans les villes récalcitrantes pour y *rétablir l'ordre*.

Comme il n'oserait affronter tout d'abord l'esprit de résistance de la province de Hollande, il va en premier lieu à Nimègue, où se font en ce moment même les élections. Là, il a plus d'apparence de droit, s'étant réservé, lors de la réduction de la ville en 1591, la faculté de nommer les magistrats pendant toute la durée de la guerre; et, pour appuyer ce droit, devenu douteux depuis la trêve, il a la force. La garnison de Nimègue est tout à lui.

Aussi le stadhouder change-t-il à son gré la régence, et, courant aussitôt à Arnheim, puis à Deventer, où les États de Gueldre et d'Over-Yssel sont assemblés, il se fait approuver, remercier par un vote; et, pour achever son ouvrage, il persuade aux deux assemblées la demande du synode.

De la sorte, la ligue arminienne se trouve rompue. Les villes de la Hollande et Utrecht vont rester seules à soutenir, contre la volonté du stadhouder, contre l'autorité des États, contre les passions populaires, une lutte de plus en plus inégale et dangereuse.

La faiblesse du parti arminien se trahit tout à la fois par l'insuccès de la mesure sur laquelle il a le plus compté pour sa défense et par le discrédit où tombe son chef. La levée des waertgelders se fait mal, elle n'a pas donné jusqu'à cette heure plus de dix-huit cents hommes. C'est un bien grave échec pour l'autorité de l'avocat de Hollande, que ses ennemis enhardis osent maintenant attaquer dans son honneur par des libelles remplis d'outrages où l'on va jusqu'à préciser le chiffre de la somme qu'il a reçue d'Espagne pour livrer son pays. En voyant le facile accès que trouvent ces calomnies dans la crédulité populaire, Barneveldt croit devoir se défendre. Il adresse au prince d'Orange, sous le titre d'*Apologie*, une justification de sa vie politique; dans le même

¹ Rés. St-Gen., 7 octobre 1617.

temps et dans le même but, il présente une *Remontrance* aux États de Hollande; et ceux-ci, le voyant poursuivi, traqué par des ennemis redoutables, passent une Résolution par laquelle ils approuvent l'avocat et le prennent sous leur protection spéciale. Mais cette mesure révèle le danger bien plutôt qu'elle n'y porte remède.

De leur côté, les États généraux, assurés qu'ils n'ont plus rien à craindre de la levée des waertgelders, la déclarent *contraire à l'ordre* (12 juillet). Ils chargent le prince d'Orange de se rendre, accompagné de huit commissaires, dans la ville d'Utrecht, ce dernier boulevard de l'opposition arminienne, afin d'y opérer, *par persuasion ou par tout autre moyen*¹, le licenciement des troupes municipales.

A cette nouvelle, les États de Hollande s'indignent. Ils envoient aux États d'Utrecht une députation de trente membres pour concerter ensemble la résistance et pour s'assurer, par un nouveau serment, la garnison. Grotius porte le premier la parole dans l'assemblée. Il expose le droit ancien des villes et des provinces, atteint déjà par les usurpations criminelles d'une assemblée tyrannique, et menacé, si on ne le défend avec énergie en cette occasion décisive, d'une ruine totale. Appuyé par Ledenberg, secrétaire des États d'Utrecht, esprit véhément et intrépide, il exhorte l'assemblée à veiller à la sûreté de la ville en empêchant à tout prix l'entrée dans son enceinte des troupes *étrangères*. Mais à Utrecht, comme partout, les esprits sont divisés. Les waertgelders, la seule force de l'autorité municipale, sont mal vus par les bourgeois, qui se plaignent de leur entretien trop onéreux. Leur capitaine fait observer que ses compagnies nouvellement formées ne tiendront pas tête aux troupes aguerries du stadhouder. Interrogé à son tour, le commandant de la garnison, sir John Ogle, ami de Barnevelt, se montre disposé à une résistance vigoureuse, mais ses officiers lui déclarent qu'ils ne tireront pas l'épée contre le capitaine général de l'Union.

Pendant ces pourparlers, Maurice arrive. Les magistrats se rendent près de lui. Son accueil est brusque, familier; c'est le temps de la kermesse. « Vous n'attendiez guère un tel convive (*kermisgast*)! » dit-il en raillant aux députés. Puis, comme ils lui proposent, un peu déconcertés, de s'entendre sur les moyens de rétablir la paix publique : « J'y pourvoirai, répond-il avec hauteur. Je saurai protéger les magistrats, mais auparavant je veux savoir comment ils gouvernent. Ils ont voulu

¹ « *Met inductie of anders met de bekwaamste middelen.* » Res. St-Gen., 23 juillet 1618.

introduire cinq erreurs (*vijf valsche punten*) dans la religion¹. Ils complotent de me déposer, de me chasser du pays.... » Sur quelques observations timides relatives aux waertgelders : « Les waertgelders, reprend Maurice, sont plus dangereuses que les troupes espagnoles ! » Et rejetant tout le mal sur Oldenbarnevelt : « Il veut tout dominer ; il veut faire des États de Hollande les États généraux ; mais j'y mettrai bon ordre ! » dit le stadhouder.

Les États d'Utrecht ne savent à quoi s'arrêter, quel parti prendre. L'avocat de Hollande écrit de gagner du temps, de tenir bon jusqu'à l'arrivée de l'envoyé de France qui vient les appuyer. Mais Maurice n'attend pas. Le 31 juillet, à la pointe du jour, on entend battre le rappel ; la garnison prend les armes.

Toutes les avenues sont occupées par les soldats du stadhouder. Suivi des commissaires des États généraux, des députés des six villes orthodoxes de la Hollande qui lui apportent leur adhésion, Maurice se rend sur la place. Il y fait rassembler les waertgelders ; il les harangue, les relève de leurs serments, les congédie ; elles obéissent en silence. Pendant ce temps, la cavalerie du stadhouder parcourt au grand trot les rues de la ville pour dissiper les attroupements. Les députés des États de Hollande prennent la fuite ; l'assemblée des États d'Utrecht se disperse. Six de ses membres, restés seuls avec le bourgmestre, viennent trouver le prince d'Orange. Ils balbutient des remerciements ; ils le supplient de prendre pour la sûreté de la ville toutes les mesures, et de faire dans le gouvernement municipal tous les changements qu'il jugera convenables.

L'humiliation est complète. Le lendemain Maurice paraît dans le conseil de régence. Il en change entièrement la forme et la composition. De sa propre autorité, il nomme à vie les conseillers, qui étaient auparavant électifs et annuels ; il augmente le corps de la noblesse ; il modifie à sa guise celui du clergé. En réponse à une députation de l'*Église affligée* (c'est ainsi que se désignent les orthodoxes) il ordonne qu'on leur ouvre la cathédrale occupée jusque-là par les remontrants. Quatre jours après, le stadhouder, rentré dans la Haye, y reçoit les félicitations, les remerciements solennels des États généraux dont il vient d'assurer le triomphe. Un décret du 21 août licencie les waertgelders qui partout mettent bas les armes. Désormais, toute résistance serait insensée. Les États de Hollande cèdent au malheur des temps ; ils consentent à la tenue du synode, avec cette restriction illu-

¹ Gr. v. Pr. *handb.* D. I, bl. 247.

soire : que les décrets ecclésiastiques ne seront valables qu'après la ratification du gouvernement civil¹.

Ainsi le coup d'État du prince d'Orange est consommé. L'orgueil municipal est abaissé. Barnevelt s'est trompé en engageant la lutte. La fortune a quitté ses cheveux blancs; ou, pour parler un langage plus moderne, l'unité du pouvoir, commandée par les circonstances, la nécessité impérieuse d'une armée et d'une Église nationales pour fortifier l'Union contre l'ennemi étranger, l'emportent sur le droit ancien des provinces et sur le vieil esprit des libertés municipales.

Ce n'est pas tout : après la victoire du principe viennent les vengeances sur les personnes.

Par une Résolution secrète des États généraux, un mandat d'amener est lancé contre les chefs du parti vaincu. Oldenbarnevelt, Grotius, Hoogerbeets et Ledenberg sont arrêtés. Uytenbogaert et quelques autres n'échappent à la prison que par la fuite.

¹ Rés. St. Holl., 25 août.

DANIEL STERN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

POÉSIE POPULAIRE.

ANCIENS CHANTS POPULAIRES DANOIS ¹.

M. Svend Grundtvig a réuni en un recueil toutes les poésies populaires danoises conservées par la tradition ou dans les meilleurs manuscrits. M. Rosa Warrens a extrait de ce recueil les pièces qui lui ont semblé les plus intéressantes ; plusieurs paraissent pour la première fois en allemand. Sans pouvoir juger de l'exactitude de la traduction, nous pensons que le rythme et la simplicité de l'original ont été religieusement reproduits. Ces qualités étaient d'autant plus nécessaires, que toutes les poésies données par M. Rosa Warrens appartiennent aux époques les plus anciennes, à la période mythologique où les légendes de l'histoire et de la chevalerie n'apparaissent point encore, et où il n'est question que de héros fabuleux et du monde enchanté des elfes et des merveilles. L'imagination n'est encore réglée par aucune connaissance certaine des lois de la nature. Le ciel, la terre et l'eau sont peuplés de divinités perfides et redoutables ; quelque chose de leur fatal pouvoir semble pouvoir se communiquer à l'homme. Le talent de la musique, la science mystérieuse de l'écriture, se présentent comme le secret d'une influence surhumaine à laquelle rien ne saurait résister.

¹ *Dänische Volkslieder der Vorzeit, aus der Sammlung von Svend Grundtvig im Versmass der Originals übertragen, von Rosa Warrens.* — Anciens chants populaires danois tirés du Recueil de Svend Grundtvig, traduits avec le rythme du texte par Rosa Warrens, précédés d'une introduction de l'éditeur de l'original, 1 vol. in-12. Hambourg, Hoffmann et Campe, 1858.

De là, l'action magique des cors enchantés et des caractères runiques¹; les délices étranges de l'ivresse, leurs suites fatales sont rapportées au charme magique des philtres et des enchanteresses. Dans la lutte de l'homme contre les animaux et de l'homme contre l'homme, tout se trouble et se confond pour l'esprit du chasseur et du guerrier. Le loup, le cerf, l'ours, l'aigle, semblent revêtir l'existence de l'homme ou lui communiquer la leur. Est-ce un loup déguisé en héros ou un héros déguisé en loup contre lequel on a combattu? Ces images des êtres au milieu desquels on vit et avec lesquels les rapports sont si semblables, se mêlent et se transforment tour à tour l'une dans l'autre au milieu des pesantes lassitudes de corps et des longues et vagues rêveries qui accompagnent après la lutte le repos au fond des bois, ou sur le haut de la montagne. Dans cet engourdissement de l'esprit, la conscience même du *moi* s'efface par intervalles, et pour ramener au sentiment de la réalité, il faut les poignantes douleurs d'une âme déchirée par la perte des affections les plus chères. La guerre perpétuelle des ambitions rivales empêche que les réveils de la nature humaine révoltée se fassent longtemps attendre. C'est une femme qui a vu périr son époux et qui a été contrainte d'épouser le meurtrier. Ce sont les enfants qui ont été privés d'un père ou d'une mère, et qui gémissent sous la tyrannie d'une marâtre ou dans l'attente de la vengeance. Plus ces sentiments ont été cruellement provoqués, plus ont-ils été silencieusement comprimés, plus ils éclatent ensuite d'une manière terrible.

Par ces quelques traits, nous avons marqué le caractère et le sujet ordinaire des poésies traduites par M. Rosa Warrens. Elles sont au

¹ « L'alphabet runique, applicable au langage, mais soigneusement caché par les prêtres et les chefs, resta longtemps une science occulte, un objet de terreur, une source de sortilèges, funeste au vrai progrès des mœurs et de la civilisation nationale. »

Eichhoff, *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge*. II, *Les Normans*, poème de l'Edda.

« Dans la quatrième partie du chant de Havamal, l'origine, la transmission, l'excellence des runes sont énumérées. « Je sais que pendant neuf nuits j'ai été suspendu à un arbre que balançaient les vents, à l'arbre dont personne ne connaît l'origine. Puis, blessé par le fer consacré à Odin, je n'ai goûté ni pain ni breuvage; je regardai en bas et recueillis des runes; je les recueillis avec larmes et ensuite je tombai de l'arbre. — Tu trouveras des runes tracées sur des rameaux, sur de grands et forts rameaux, manifestées par le pontife, composées par le dieu suprême. Odin les enseigna aux Ases, Dain aux Alfes, Dvalin aux Dverges, Alsvið aux Jotes, et moi aussi je les ai révélées.... » Vient ensuite l'énumération des merveilles opérées par les runes. Elles peuvent désarmer les ennemis, briser les chaînes, arrêter les javelots, éteindre les flammes, apaiser les tempêtes, elles peuvent même ranimer les morts. » *Id.*, *ibid.*

nombre de trente-sept. Les premières nous racontent des pièges tendus aux hommes par les esprits des bois et des eaux. Ce sont des elfes, des ondins, des ondines, des nains, des trolchs¹ qui se présentent sous différentes formes à des jeunes gens, à des jeunes filles ; mais, sous quelque forme qu'ils se montrent, ils jouent le rôle de l'esprit tentateur. Ils ont beau apparaître au moment du danger et offrir un appui secourable, leur secours est plus à craindre que tous les dangers. Dès les premières pièces, nous voyons les hommes se changer en animaux ou se revêtir d'habits de plumes pour traverser les airs. Plusieurs fois il est question de belles-mères cause de tous les maux. Les caractères runiques sont employés concurremment avec les philtres pour opérer les œuvres de séduction.

L'emploi des caractères runiques constituait chez les peuples du nord, dans l'époque antéhistorique, une sorte de magie ou de science occulte. Pour en avoir le secret, il fallait une longue initiation et plusieurs années d'étude. Les rois qui n'étaient pas eux-mêmes initiés avaient auprès d'eux des hommes savants dans l'art des runes, comme plus tard ils eurent à leur cour des astronomes et des alchimistes. Le pouvoir des runes s'étend jusque sur les êtres invisibles et mal-faisants ; il apaise une tempête soulevée par un ondin et enchaîne le terrible trolch. Nul doute que les runes ne soient le talisman qui affranchit des lois de la nature, qui permet de prendre toutes les formes et d'obtenir tout ce qu'on désire. Elles sont au service de toutes les passions violentes, tyranniques, dont la nature ne se fait pas l'auxiliaire, et qui ne peuvent se satisfaire qu'en triomphant de cette résistance de la nature. C'est ainsi que la haine de la belle-mère s'arme des caractères runiques ; c'est ainsi que l'amour qui en veut à la personne et non au cœur, qui prétend commander au lieu de persuader, qui substitue la force à la douce contrainte du sentiment partagé, recourt sans cesse aux caractères runiques. Ce qui est à remarquer, c'est que l'emploi de ces caractères est souvent aussi funeste à celui qui s'en sert qu'à celui contre qui il en est fait usage. Quand le fils du roi a lancé les runes pour forcer la jeune fille à le suivre, son premier écuyer lui dit : « Je vois un grand danger pour votre corps et un danger plus grand encore pour votre âme. — Qu'importe ? répond le fils du roi ; j'abandonne volontiers ma vie, si à ce prix celle que j'aime doit m'appartenir. » Les mêmes paroles se retrouvent dans la vingt-cinquième et dans la vingt-sixième pièce. Dans l'une et dans l'autre, l'amour triom-

Géants malfaisants.

phe du maléfice et amène un saint mariage. Dans aucune des pièces où il est parlé des runes, le chevalier qui en a fait usage ne leur doit la possession de l'objet aimé : ou bien la jeune fille lui échappe par la mort, ou bien elle s'en fait aimer et il l'épouse. Mais presque toujours le chevalier a peur du pouvoir qu'il a exercé, et fait des reproches à qui l'a subi. La jeune fille contre qui ont été lancées des runes se trouve attirée malgré elle, comme par une puissance irrésistible, vers l'homme qu'elle n'a jamais vu ou qu'elle ne peut aimer. Elle sait ce qui l'entraîne, et elle arrive auprès de l'homme qui exerce sur elle cette influence fatale comme une victime révoltée. Dans trois des six pièces du recueil qui présentent une semblable situation, la jeune fille se soustrait par une mort volontaire à la contrainte qui lui est imposée. Dans la quatrième, le chevalier obtient de ses parents la main de la jeune fille qui est venue vers lui. Dans la cinquième, la jeune fille réussit, en passant sept jours et sept nuits sur la pierre primitive à Urgestein, à renvoyer au chevalier ses runes. Enfin, dans la sixième, le drame, plus compliqué, a également une heureuse issue. Le chevalier étudie les runes depuis six ans, sans jamais avoir essayé leur pouvoir. Il veut en faire l'épreuve pour obtenir la petite Christel, qu'il aime. Mais son coup d'essai n'est pas un coup de maître, et les runes, au lieu d'arriver à la petite Christel, atteignent la sœur du roi. Pour conjurer le danger, sur l'avis de sa nourrice, la nuit, quand la sœur du roi vient vers lui, le chevalier joue le rôle de Joseph, et à toutes les caresses il ne répond pas plus que s'il était mort. Mais le roi apprend ce qu'a fait sa sœur. Et comme le mal ne peut se réparer que par un mariage, il fait célébrer les noces de sa sœur et du chevalier. La vertu du héros a purifié l'emploi des runes, et au lieu des malheurs qu'il redoutait, il a obtenu du ciel un bonheur inespéré. De ces six pièces, la plus touchante et la plus poétique est sans nul doute celle qui nous montre la jeune fille opposant à l'amour profane le sentiment religieux. Elle s'est vouée à la Vierge, et elle ne veut point épouser un homme impie et pécheur. A toutes les offres de celui-ci, elle oppose les offres éternelles de son Dieu. Sauf la pureté et l'élévation de la forme, c'est l'admirable dialogue de Polycucte et de Pauline.

« Écoutez-moi, belle jeune fille, — voulez-vous être à moi ? — Vous marcherez sur la soie, — et non sur la terre nue.

» Écoutez-moi, belle jeune fille, — et donnez-moi votre foi. — Jamais, par ma faute, — vous n'éprouverez peine ni regret.

— J'ai à Notre-Dame voué — voué ma foi et mon honneur. — Jamais sur cette terre — je n'appartiendrai à un homme pécheur.

— Je viendrai vers toi demain — avec ma suite de chevaliers. — Revêts une riche toilette, — et tiens-toi prête à venir avec moi.

— Et quand tu viendrais demain vers moi, — avec ta suite de chevaliers, — jamais je ne revêtirai une riche toilette — pour aller avec toi. »

Alors il écrivit des runes puissantes — sur la robe rouge de la jeune fille, — et des yeux de celle-ci coulèrent des larmes, — et de petites gouttes de sang de ses ongles.

« Si tu viens demain vers moi — avec ta suite de chevaliers, — je revêtirai une superbe toilette, — car je veux aller avec toi. »

Le lendemain de très-bonne heure, — le soleil se levait à peine, — cent chevaliers étaient arrêtés — devant la maison de la jeune fille.

Il y avait bien cent chevaliers, — et tous sur de brillants coursiers. — Tout caparaçonné de soie — était le cheval que devait monter la jeune fille.

Alors la belle jeune fille, — avant de se laisser soulever en selle, — prit un breuvage empoisonné, — dont son cœur devait se briser.

Ils chevauchèrent à travers les bois — et à travers les profondes vallées. — « Sachez-le, sire Peder, — je vous parle pour la dernière fois.

» Si j'étais chez ma petite mère, — et qu'elle sût ma volonté, — mon corps reposerait dans l'église de Marie, — et non en terre païenne.

» Si j'étais chez ma petite mère — et que je pusse encore une fois lui parler, — mon corps reposerait dans l'église de Marie, — et non dans cette profonde vallée.

— Tu n'iras pas auprès de ta petite mère, — et elle ne saura pas ta volonté. — Ton corps reposera pourtant dans l'église de Marie, — et non en terre païenne. »

Ils arrivèrent devant le château — où ils voulaient arriver. — La terre y était couverte de soie, — d'or et de magnificence.

« Écoutez, belle demoiselle, — maintenant j'ai tenu ma parole. — Vous marchez maintenant sur la soie, — et non sur la terre nue.

— Oui, il y a ici abondance de soie, — et d'or et de magnificence. — Cependant mieux vaut encore le royaume du ciel, — auprès de la Vierge Marie. »

Et on entre dans le château, où la jeune fille meurt aussitôt. Le chevalier tient sa parole, et dépose le corps dans l'église du couvent ¹.

¹ Cette pièce, comme toutes celles du recueil, a un refrain. Chaque s'trophe, ramenant et concentrant la pensée sur l'héroïne, se termine ainsi : « Et sa pareille, je ne la connais pas ! »

Par un pouvoir magique aussi mystérieux que celui des runes, l'homme, pour arriver auprès de celle qu'il aime, peut revêtir la forme ou seulement l'enveloppe d'un animal. Dès que la jeune fille, charmée par la vue de cet être inoffensif et apprivoisé, exprime le désir de le garder près d'elle, d'en faire son compagnon, l'expression de ce sentiment naïf fait reprendre au chevalier sa forme véritable. On connaît cette légende écossaise de la fille du comte de Mar : Un jour d'été, la fille du comte de Mar se promenait dans le bois, quand elle aperçut sur l'une des tours une belle colombe. Elle exprima tout haut le souhait que la colombe descendît vers elle : elle l'aimerait bien, elle lui donnerait une cage d'or. La colombe descendit et se posa sur la tête de la jeune fille. Celle-ci la porta avec elle dans sa chambre. La nuit, la colombe surprit la jeune fille sous sa vraie forme, comme un beau jeune homme du nom de Florentin, fils d'une magicienne, demeurant dans une île au milieu de la mer, et qui lui avait appris à se changer quand il voudrait en oiseau. Il établit dès lors son domicile chez la fille du comte, et ils vécurent heureux ensemble un grand nombre d'années, pendant lesquelles elle lui donna sept enfants. Mais chaque fois qu'un enfant vient au monde, le père le prend sur ses ailes et va le confier à la garde de sa mère. — Il y avait vingt-trois ans que durait cette union, quand un puissant seigneur recherche la main de la fille du comte. Celle-ci refuse, et dit qu'elle préfère vivre dans la solitude avec son cher oiseau. Le père se courrouce et jure de tuer l'oiseau le lendemain, jour fixé pour le mariage de sa fille avec le riche prétendant. L'oiseau l'entend et il vole aussitôt demander conseil à sa mère. Le lendemain, il revient en vautour entouré de ses sept fils sous la forme de cygnes, et de vingt-quatre braves guerriers sous la forme de hérons. Il prend sa fiancée et l'emmène avec lui. — Notre recueil renferme une légende analogue. Le fils du roi d'Angleterre, après avoir envoyé de riches présents à la jeune fille qu'il aime, se voit déclarer par la mère que jamais il ne la possédera, et il s'enveloppe alors d'un vêtement de plumes et vole vers la demeure de la jeune fille. Il fait entendre de si doux chants, que celle-ci désire posséder cet oiseau merveilleux. Le fils du roi rejette aussitôt son enveloppe de plumes, et il enlève la jeune fille, sans tenir compte du désespoir de la mère.

Dans une autre pièce, le prétendant, qui a l'air d'un pirate, s'est enveloppé de la peau d'un cerf pour attirer la jeune fille vers la mer et l'enlever sur son vaisseau. Mais au moment d'être emmenée, la jeune fille s'avise d'une ruse ingénieuse : elle tente l'avarice du pirate, elle lui parle de trésors enfouis près de la forteresse, et qu'elle voudrait

emporter avec elle. Pendant que le ravisseur crédule s'occupe de cette fouille inutile, la jeune fille rentre lestement dans le château, dont elle fait précipitamment fermer les portes.

Quelque part une jeune fille, attirée par le pouvoir des runes, veut emprunter à sa sœur son vêtement de plumes. La réponse de celle-ci fait penser à l'histoire d'Icare : « Mon vêtement de plumes est usé, dit-elle à sa sœur, les plumes ne tiennent plus ; si tu voulais t'en envelopper et traverser les airs, tu tomberais dans les flots. » Sans doute, il ne faut chercher l'explication de ces légendes que dans les rêves de l'imagination amoureuse du merveilleux. C'est de même que nous trouvons dans ce recueil la fable de la Belle au bois dormant, gardée par mille enchantements qui tombent tous devant l'amour. C'est un chevalier que sa belle-mère veut forcer à épouser une jeune fille qu'il ne saurait aimer et qui va demander conseil à sa mère. Il reçoit de celle-ci un cheval merveilleux qui peut courir sur l'eau comme sur la terre, une épée trempée dans le sang du dragon, qui est dure comme le diamant, et qui la nuit brille comme une torche. Seulement, la belle endormie de notre légende a eu moins de patience que celle des Contes de Perrault : il n'y a que dix-huit ans qu'elle a été privée de la vue du soleil. Le dénoûment est le même ; mais le dernier mot est une joyeuse imprécation contre la belle-mère, le plus terrible personnage de ces légendes. « Béni soit Dieu le père dans le ciel ! me voici délivrée de peine, s'écrie la jeune fille. Béni soit Dieu le père dans le ciel ! me voici délivrée de captivité et ma belle-mère confondue, qui m'a causé tant de cruels ennuis ! »

Mais il est temps d'arriver aux légendes plus spécialement propres à la poésie des peuples du Nord.

Dans les fables poétiques de la Grèce, les fatales sirènes entraînent les navigateurs contre des brisants où ils trouvent le naufrage et la mort ; la magicienne Circé transforme les hommes en animaux immondes, oublieux de leur famille et de leur patrie. Mais à côté de ces divinités ennemies dont le contact est si redoutable, les dieux des fontaines et des fleuves, les sylvains, les nymphes et les naïades exercent des séductions plus douces. Pan tout bas en rit, et l'immortelle nature les couvre de son mystère et de son indulgence. Rien de semblable dans les fables du Nord : tous les ravisseurs, toutes les enchantresses accomplissent une œuvre de ténèbres et de destruction. Ce sont des génies auxquels il manque une âme : malheur à qui les rencontre au bord du ruisseau ou au fond de la forêt ! Il disparaît pour jamais sous les eaux ou dans le sein de la montagne, et tous ceux qu'il aimait

sur la terre, et dont il a perdu la mémoire, le pleurent comme mort pour toujours. Sire Bunge demeurait au bord de l'eau. Il avait sept fils, Boesmer était le plus beau. L'ondine songe seize ans comment elle gagnerait sire Boesmer. Un soir, à l'heure où tombe la rosée, elle s'enveloppe dans son manteau bleu et va cogner à la porte de Boesmer. Celui-ci refuse d'ouvrir. Mais l'ondine a des petits doigts si fins et si souples, qu'elle sait bien pousser le verrou et ouvrir la serrure. Elle s'assied sur le lit de Boesmer, et, en jouant avec les boucles de ses cheveux, elle lui donne rendez-vous pour le lendemain au pont de pierre. Boesmer s'éveille à minuit. Ce n'était pas un songe. Il a vu cette jeune fille, il lui a fait une promesse, il la tiendra. En vain sa mère l'avertit de se méfier de son rêve et de l'ondine, Boesmer fait seller son cheval et part pendant que sa mère se tord les mains de désespoir et pleure et se lamente. A peine est-il sur le pont que son cheval se cabre et qu'il est précipité au fond des eaux dans le séjour des ondines. L'ondine vient au-devant de lui, et elle l'interroge sur son origine, sur sa famille, sur sa vie. Boesmer parle enfin de sa jeune fiancée avec laquelle il veut vivre et veut mourir. A ces mots l'ondine ordonne d'apporter la coupe. Cette coupe est formée d'une corne de buffle. L'ondine y jette une graine magique et invite Boesmer à boire avec elle. Boesmer se rend à cette offre et boit sans hésiter. Mais aussitôt il a oublié son père et sa mère, sa sœur et son frère, et de même il a oublié sa jeune fiancée avec laquelle il voulait vivre et mourir. Et quand l'ondine lui demande encore où il est né, où il a vécu et où est son avenir : « Je suis né dans le pays des ondines, répond-il, c'est là que j'ai été élevé et que j'ai gagné mes éperons de chevalier. C'est là que vous habitez, vous, ma fiancée, vous avec qui je veux mourir. » Et depuis ce moment Boesmer repose dans les bras de l'ondine, et sa mère et son père le pleurent, et sa sœur et son frère sont en larmes, et sa tendre fiancée se consume dans le deuil ¹. Ailleurs c'est la fille d'un roi qui

¹ Voici le début de cette pièce dont notre analyse se contente d'indiquer le sujet :

« Sire Bunge demeurait au bord de l'eau. — Il avait deux filles, les plus belles du monde, — Deux filles et neuf fils, — Pendant que fleurit le tilleul.

» Et neuf fils. — Sire Boesmer était bien le plus beau de tous. — L'ondine demeurait au bord de l'eau, — Pendant que fleurit le tilleul.

» Au bord de l'eau. — Elle réfléchit bien pendant quinze hivers, — Quinze hivers, puis encore une année, — Pendant que fleurit le tilleul.

» Puis encore une année, — Comment elle obtiendrait le gentil sire Boesmer. — Tard le soir, pendant que tombe la rosée, — Pendant que fleurit le tilleul.

» Pendant que tombe la rosée, — L'ondine s'enveloppe de son bleu manteau, — De son bleu manteau, — Pendant que fleurit le tilleul, » etc., etc.

est enlevée par l'ondin et disparaît pour toujours. Celui-ci a entendu la jeune fille chantant au milieu des chœurs de danse sur la bruyère. Il se transforme en chevalier, fils de roi. Des flots il fait sortir un cheval, avec le sable de la rive il façonne une selle et une bride; puis il se rend dans la salle de bal. La jeune fille le salue par son nom, lui tend la main : « Vous danserez avec moi. — Je ne danserai point avec toi. Mais il faut que tu me suives hors d'ici; je te donnerai un diadème d'or comme jamais on n'en a vu dans ce pays. — Mais comment te suivrai-je ? Une forte garde veille ici sur moi, et mon père et ma mère veillent aussi, et huit chevaliers nobles et braves. — Quand toute ta famille veillerait sur toi, tu dois me suivre. » Et il la fait monter sur son cheval. Ils chevauchent ensemble à travers la forêt et la plaine jusqu'à ce qu'ils arrivent au bord du torrent : « Ah ! pourquoi, mon cher fiancé, vous arrêtez-vous près de ce torrent dans ce lieu sauvage ? — Je ne suis pas ton fiancé !... mon séjour est au fond de ces eaux. » Et aussitôt la jeune fille tombe précipitée dans le torrent, et on entend au loin dans le pays sa voix retentir du fond des flots.

A côté des ondins, qui habitent sous les eaux, se placent les nains, habitants du sein de la montagne. Le roi des nains, par le pouvoir des runes, attire auprès de lui une noble jeune fille. Pendant huit ans il vit avec elle et il en a huit enfants. Passé ce temps il la reconduit près de sa mère, mais sans se montrer. La mère presse en vain son enfant de choisir un époux; celle-ci lui raconte son séjour dans la montagne et sa longue union avec le roi des nains. Fatale confession ! Le roi des nains revient et ordonne à la jeune fille de le suivre dans la montagne, où à peine arrivée elle trouve la mort ¹.

Un autre nain, moins puissant, échoue dans ses tentatives de séduction. Il semble que la légende que nous allons analyser soit celle qui ait inspiré à Charles Nodier son charmant conte de Trilby : Un paysan s'était établi dans une des îles de la mer du Nord. Là il bâtit, chassa et troubla partant le silence de ce mystérieux séjour. Les nains conjurés se réunissent dans sa métairie. Le paysan effrayé met des croix partout, et tous les nains disparaissent excepté un seul. Alors s'engage entre le nain et le paysan cet étrange dialogue : « Paysan, je veux sur l'heure ta ménagère, la plus belle qui puisse exister. » Le paysan, extrêmement troublé, répond : « Laisse-moi garder ma ménagère et prends métairie et maison, et disposes-en à ta volonté. — Alors je vous

¹ L'éditeur nous apprend que cette chanson se chante encore aujourd'hui en Danemark, en Norvège, en Suède et aux îles Féroë.

prends tous deux, Éline et toi, et je vous écrase sous mes pieds. Ensuite je prends tout votre bien et je le jette au plus profond de la mer. » Le paysan se consulte avec ses gens. Mieux vaut perdre une chose que de souffrir tous la mort. Et il abandonne sa femme. Celle-ci prend Dieu à témoin que son sort lui fait horreur. Mais à peine le nain a-t-il baisé ses lèvres roses qu'il devient le plus accompli des chevaliers. Ce baiser a détruit le charme par lequel une belle-mère l'avait enchanté. Plein de reconnaissance et d'amour, le chevalier laisse à la femme du paysan le choix entre son mari et lui. Mais la noble femme du paysan, fidèle à l'honneur, lui répond : « J'ai déjà le meilleur mari, je ne puis plus en souhaiter un autre. Pour toi, noble chevalier, remercie Dieu qui t'a délivré de peine et prends pour fiancée une fille de chevalier, et vivons ainsi tous en paix ¹. »

Ailleurs, c'est un dragon qui, pour redevenir un beau fils de roi, doit obtenir aussi un baiser. Puis un géant qui a pris la forme d'un corbeau. Il sauve la reine de la tempête, mais c'est à la condition qu'elle lui livrera ce qu'elle porte sous sa ceinture. La reine croit qu'il ne s'agit que des clefs suspendues à sa ceinture et elle en fait facilement le sacrifice. Mais le corbeau n'entendait point les clefs : il voulait l'enfant que la reine portait alors dans son sein ². Pour mieux jouir de sa cruauté et du supplice de sa victime, le corbeau attend que l'enfant soit devenu un jeune homme plein de joie et d'espérance. Pour arriver plus vite vers sa fiancée, le jeune homme a emprunté à sa mère son manteau de plumes. C'est à ce moment que le corbeau l'arrête et réclame ses droits. « Ah ! laisse-moi voir encore ma bien-aimée ; je reviendrai aussitôt me livrer à toi. » Mais le corbeau veut un gage et il dévore l'œil droit du jeune homme. Celui-ci arrive avec un visage sanglant auprès de sa fiancée ; il lui fait de douloureux adieux : « Mon corps appartient à qui a pris mon œil ! » La jeune fille désespérée s'enveloppe aussi d'un vêtement de plumes et le suit au lieu où le corbeau attend. Elle blesse avec ses ciseaux tous les oiseaux ; mais elle ne peut rien contre le corbeau terrible, et quand elle va au rivage, elle n'y trouve plus que la main de son fiancé.

Le corbeau, oiseau de sinistre augure, méritait d'être le héros d'une aussi épouvantable légende. Mais l'être le plus redouté, et le

¹ Voir une version anglaise de ce récit par Walter Scot, dans les notes de la *Dame du lac*.

² L'enfant sciemment ou innocemment voué aux puissances infernales dès le sein de sa mère, est un trait qui se retrouve dans les légendes de beaucoup de peuples. Dans *Hålfssaga*, Odin reçoit une promesse semblable de Geirhild.

plus souvent accusé par la légende, c'est la belle-mère. Ici, un chevalier enchanté par elle est devenu un ours; là, un aigle. Plus loin le fils du premier lit est transformé en cheval, et comme sous cette forme il obtient encore l'amour de son père, la féroce magicienne le nourrit de feu et de poison et le fait mourir. Ce cheval, appelé dans la légende Bedeblak ou Beiarblak, fait songer au célèbre Bayard des romans héroïques et des épopées du moyen âge¹. Comme pour relever la noble origine de Bedeblak, il vient de la capitale du monde chrétien, c'est la fille de l'empereur de Rome qui en a fait présent au roi des Danois. La belle-mère est aussi impitoyable contre les filles que contre les fils du premier lit. Dans trois légendes, on voit une jeune fille métamorphosée par sa belle-mère et délivrée par un chevalier qui l'aime et qui l'épouse. Le sujet et le dénouement sont pareils, les métamorphoses seules diffèrent. Seulement le malheur des êtres jetés ainsi en dehors de l'humanité par la haine et le pouvoir d'une belle-mère, nous laisse assez froids. Cette autre nature dont la victime est revêtue nous la rend en quelque sorte étrangère. Aussi sommes-nous bien plus touchés de la légende suivante, qui n'est pas seulement la plus belle des ballades danoises que nous connaissions, mais peut-être un des chants populaires les plus touchants qui existent. C'est ce qui nous engage à la citer tout entière.

LA MÈRE MORTE.

« Svend Dyring chevauche au loin dans l'île; — Il épouse la plus belle jeune fille. — De belles paroles rejouissent bien des cœurs.

Il épouse fière Silbertad; elle était triste, jamais joyeuse. — De belles....

Ils vécurent ensemble huit années; — elle mit au monde huit enfants. — De....

La mort vint dans le pays, — et elle enleva Silbertad. — De....

Svend Dyring chevauche au loin, — et il épouse Blide la fière demoiselle. — De....

Il épouse la jeune Blide; — elle devint une farouche marâtre. — De....

On conduisit la fiancée devant la maison de Svend Dyring. — Les petits enfants sortirent au-devant d'elle. — De....

¹ On sait que tous les peuples germaniques avaient une vénération particulière pour le cheval.

Ils saisirent son fin manteau d'écarlate. — « Soyez la bienvenue, chère mère. » — De....

Elle les repoussa du pied. « Était-ce d'eux que je devais être saluée d'abord ? » — De....

Svend Dyring lui donna un manteau d'azur ; — elle devait regarder avec amour les petits enfants. — De....

Il lui donna la parure d'or brillant ; — elle devait être pour eux une tendre mère. — De....

Il lui donna aussi l'or rouge. — Les petits enfants pleuraient si amèrement pour du pain. — De....

Elle leur ôta leurs bleus coussins ; — elle coucha les petits enfants sur la paille nue. — De....

Les petits enfants pleurèrent de chagrin et de besoin. — Fièvre Silbertad l'entendit dans sa tombe. — De....

L'un pleure des larmes, l'autre pleure du sang ; — le troisième pleure tant qu'il éveille sa petite mère morte. — De....

« A midi je ne puis venir vous voir, — à minuit, je serai près de vous. » — De....

C'était un samedi soir, — toutes les âmes devaient reposer. — De....

Elle alla devant le trône des anges, — et demanda la permission à Jésus. — De....

Si elle ne pourrait pas aller à Mannheim ¹, — pour voir ses petits enfants. — De....

Elle ne cessa pas de pleurer — qu'il ne lui eût permis d'y aller. — De....

Dame Silbertad souleva ses os fatigués ; — les murs et les dalles de marbre se brisèrent. — De....

Elle souleva ses os à grand'peine. — Elle prit sur son dos son lourd cercueil. — De....

Et lorsqu'elle arriva près de la maison, — les chiens hurlèrent avec angoisse. — De....

Et lorsqu'elle arriva devant sa propre porte, — l'aînée de ses filles y est debout sur le seuil. — De....

« C'est ici que tu te tiens, ma fille aînée ; — comment vont tes chers frères et sœurs ? » — De....

« Tu n'es point ma mère, — ta petite joue est si blême. » — De....

¹ Il ne s'agit pas ici de Mannheim dans le grand-duché de Bade. *Mannheim*, pris étymologiquement, veut dire : séjour des hommes, patrie, de *mann*, homme, et de *heim*, équivalent à l'anglais *home*.

« Comment serais-je blanche et rose? voilà si longtemps que je suis couchée morte dans la tombe. » — De....

Et quand elle entra dans la petite chambre, — les petits enfants s'y tenaient dans le deuil et les larmes. — De....

Elle lissa bien vite les boucles de l'un d'eux; — elle prit un autre et le berça doucement. — De....

Le plus petit, elle le prit sur son sein, — et versa sur lui des larmes amères. — De....

« Dis-moi, ma fille aînée, — où est Svend Dyring, ton père? » — De....

« Mon père? Il dort dans sa chambre. — Il nous a amené ici une dure marâtre. » — De....

Elle frappa avec sa bière à la porte. — « Lève-toi, Svend Dyring, et ouvre-moi! » — De....

« Je n'attends personne, — et je ne laisse entrer personne ici la nuit. » — De....

« Alors éveille aussitôt frère Blide. — Elle est cruelle pour mes petits enfants. — De....

» Je lui ai donné ma parure d'or, — pour qu'elle aimât mes petits enfants. — De ...

» Je lui ai donné tout mon or rouge, — et les petits enfants pleurent si amèrement pour du pain! — De....

» J'ai laissé des coussins bleus et neufs; — mes petits enfants couchent sur la paille nue. — De....

» Cependant, si je reviens encore une fois, — malheur adviendra à frère Blide! — De....

» Si vous voyez les chiens se plaindre et se tordre, — sachez que c'est la morte qui vient! — De....

» Voici le coq noir qui chante; — il me donne le signal du départ. — De....

» Voici le coq rouge qui chante; — la morte doit rentrer sous la terre. — De....

» J'entends chanter le coq blanc; — il me faut partir d'ici. » — De....

Elle n'était pas plutôt recouchée dans sa tombe, — les petits enfants furent soignés et choyés. — De....

Frère Blide fit briller bien vite leurs boucles. — Elle les prit et les porta dans ses bras, et les berça doucement. — De....

Elle leur donna du vin, elle leur donna du pain. — Jamais plus les petits enfants ne souffrirent du besoin. — De....

Et quand elle entend les chiens aboyer, — les petits enfants jouent

dans la cour avec l'or brillant. — De belles paroles réjouissent bien des cœurs¹. »

On a pu voir, il y a quelques années, à Paris, à une de nos expositions de peinture, un tableau qui représentait le sujet de cette légende. Les couleurs, les contours étaient un peu indécis et confus, comme dans le récit du poète; mais le peintre avait ajouté des contrastes pour rendre l'effet plus saisissant. Par la porte entr'ouverte de la petite chambre où la mère morte pleurait sur ses enfants sans pain et sans autre lit que la paille nue, on apercevait une salle splendidement éclairée où éclataient toutes les joies d'un banquet ou d'une fête. Que l'impression produite par la mise en scène du vieux poète est autrement douloureuse et profonde! Tous les bruits ont cessé, tous les feux sont éteints; le père dort, la belle-mère aussi. Mais dans cette obscurité et ce silence, les chiens hurlent et se lamentent : c'est la morte qui passe; les membres engourdis par l'immobilité de la tombe, elle se traîne à peine, elle plie sous le poids de sa bière. Elle ne se montre qu'à ses enfants, elle ne voit qu'eux. Sa voix seule fait connaître à son époux son apparition mystérieuse et menaçante. L'effet a ainsi plus d'unité et de simplicité, et en même temps n'est-il pas plus terrible? Le génie allemand ne craint pas de mettre la mort sur son premier plan avec son plus lugubre appareil, et de lui faire occuper tout le tableau. Holbein n'aurait pas reculé devant la reproduction exacte des détails de la légende. Un peintre français, avec un autre génie et pour un autre public, devait mettre dans son tableau de la lumière, de la vie, comme pour adoucir l'impression.

Tous les sentiments qui n'ont pas reçu leur satisfaction ici-bas rattachent l'homme à cette terre, et doivent nécessairement, dans les vieilles croyances populaires, y ramener et y retenir son ombre. De là cette légende de la Mère morte, dont l'affection maternelle est si cruellement éprouvée et que la douleur fait sortir de sa tombe. De là cette autre légende du détenteur inique qui est mort sans restituer le bien d'autrui, et que le remords et le besoin de l'expiation empêchent de reposer dans la tombe. Sire Morten de Vogelsang était mort en donnant son or à l'Église, son cheval au couvent; son corps avait été déposé dans la terre; mais à minuit il chevauchait encore dans la vallée et sur la montagne; il suivait le jeune Polmar Schütz : « Arrête-

¹ Le thème de cette ballade se retrouve dans les chants populaires de presque tous les idiomes germaniques et slaves : en allemand, en suédois, en norvégien, en irlandais, en bohémien, en polonais, en lithuanien, en esthonien, aux îles Féroé. Le texte danois et le texte suédois passent pour les plus beaux.

toi et parle-moi, je te jure ma parole de chrétien, je ne te ferai aucun mal. » Noir était son épervier, et noir son chien, et noirs tous les serviteurs qui le suivaient au fond de la forêt : « Eh bien, Morten, pourquoi chevauches-tu ainsi par monts et par vaux ? Ce n'est pas plus tard qu'hier que nous t'avons déposé dans la tombe. — Je ne puis rester couché et je ne puis reposer jusqu'à ce que je sois venu à Vogelsang pour réparer un tort que j'ai fait ; je ne chevauche ni pour jugement et justice, ni pour gagner de l'or, mais pour un petit champ qui appartient à deux petits orphelins. Dis-le à ma belle petite femme Mette, et dis-lui qu'elle rende le petit champ, afin que mon âme trouve le repos. » Seulement, comment le messenger qui apportera à la veuve cette étrange demande se fera-t-il croire ? Que dame Mette aille à minuit dans la chambre du mort, elle y verra ses souliers pleins de sang.... Effrayée et convaincue, dame Mette rend le champ, et l'âme du mort trouve le repos.

Mais s'il est un sentiment qui doit poursuivre l'âme jusque dans la tombe, c'est le désespoir d'y avoir été précipité sans vengeance par une main ennemie ; plus la main coupable a été longtemps chère, plus le coup venu d'elle a été inattendu, plus le ressentiment doit être immense et le désir de vengeance infini. Dans toutes les traditions antiques, on retrouve cette croyance que l'ombre de la victime reste ou revient sur cette terre pour faire expier son crime au meurtrier. On se rappelle la scène terrible qui ouvre l'*Hamlet* de Shakspeare et la révélation que fait le père à son fils. Une scène semblable se trouve parmi nos légendes danoises.

L'ESPRIT D'HEDEBY.

« Je chevauchai dehors à l'heure du soir. — Je laissai mon cheval brouter la verdure au fond de la forêt.

Je mis ma tête sur le gazon.... — Je voulais reposer un peu.

Au premier assoupissement qui me prit, — l'homme mort vint vers moi.

« Si tu es de ma race, — tu dois défendre ma cause et m'obtenir justice.

» Tu dois aller pour moi à Hedeby ; — là demeurent mes dix frères d'armes.

» Là demeurent aussi mon père et ma mère, — avec mes sœurs et mon cher frère.

» Là demeure petite Christel, ma belle femme ; — et elle a trahi ma jeunesse.

» Elle et cinq de ses femmes m'ont étouffé sous les coussins, — sous les coussins bleus.

» Elles m'ont mis dans une botte de foin, — et elles m'ont porté sur la bruyère déserte.

» L'écuyer qui m'était le plus cher, — il chevauche maintenant sur mon bon cheval.

» Il mange avec mon couteau d'argent, — et ma belle femme reçoit ses baisers d'amour.

» Il s'assied à ma table, — et il raille mes enfants avec de dures paroles.

» Il leur donne à peine un peu de pain, — et il les raille parce que leur père est mort.

» Il chevauche dans la forêt avec mes chiens, — et chasse les bêtes sauvages dans le parc.

» Et quand il les chasse par monts et par vaux, — il m'éveille dans ma tombe.

» Mais si je pouvais aller le trouver dans ma maison, — il arriverait malheur à cet homme ! »

« C'est tout ce qu'on nous a conté. » Tel est le refrain de chaque strophe. Le dénoûment nous manque, et l'imagination peut se le représenter affreux et sanglant ; mais au milieu des drames qu'elle construit, elle demeure sans cesse poursuivie de cette plainte, sur laquelle le poète nous a arrêtés.

Plus loin, nous retrouvons Hamlet, Oreste exécutant leur œuvre de vengeance avec une sauvagerie barbare qui tient du délire et qui fait horreur au fer même forcé d'en être l'instrument. Ce dernier trait est caractéristique. Ailleurs, c'est le fer le conseiller terrible « *malesuadaus ensis* » qui marche devant l'homme altéré de sang ; ici, c'est le fer qui se fatigue avant lui, et qui veut se tourner contre lui pour mettre un terme au meurtre. Il faut citer ces dialogues, d'une férocité et d'une rudesse étranges. Sire Peder cherche partout le meurtrier de son père. « C'est moi le meurtrier de ton père, » lui dit le roi. Alors Peder se retire seul dans son château, et il se consulte avec sa bonne épée. « Entends-tu, mon épée, ma bonne épée, veux-tu te baigner dans le sang?... Mon épée, veux-tu m'aider?... Je n'ai pas de frère, si ce n'est toi. — Comment pourrais-je t'aider aujourd'hui ? ma poignée est brisée. » Sire Peder va chez le forgeron, et fait forger une poignée d'argent avec un bouton d'or. « Mon épée, veux-tu maintenant m'aider ? Je n'ai d'autre frère en ce monde que toi. — Sois seulement aussi ferme dans ton courage que ma pointe est aiguë ; sois aussi con-

stant dans ta résolution que ma poignée est solide. » Alors sire Peder va dans la salle où boivent tous les guerriers. Il veut éprouver sa bonne épée, et il abat huit hommes. Puis il frappe de tous côtés, n'épargnant ni femme ni jeune fille; il tue le roi et ses fils. Reste un enfant au berceau, qui lui dit : « Tu venges d'une façon odieuse la mort de ton père. Veuille Dieu que je venge aussi le mien. — J'ai bien vengé la mort de mon père, jamais celle du tien ne sera vengée. » Et il prend l'enfant, et d'un coup il le brise en morceaux. « Arrête-toi maintenant, mon épée si rouge, arrête-toi, au nom du Dieu éternel. » Toute fatiguée et triste, l'épée répond : « Maintenant, je désirerais ton propre sang, et si tu ne m'avais ainsi adjurée, je t'aurais à présent tué toi-même. » Cette conception est d'une grande beauté et bien faite pour marquer le caractère d'originalité farouche de cette époque et de cette poésie.

Les dialogues entre l'épée et son possesseur se retrouvent dans d'autres poésies du Nord. Ainsi, dans un recueil de poésies finnoises, on remarque les vers suivants :

« Kullervo, le fils de Kalervo, — tire du fourreau son épée aiguisée. — Il la tourne, il l'examine, — il l'interroge, il lui demande — si sa lame a de l'inclination, — si elle a du penchant — pour goûter d'une chair coupable, — si elle boira avec joie un sang criminel. — Le glaive comprend l'offre de l'homme, — la lame entend la parole du héros, — et elle répond en ces termes : « Comment ne déchirerais-je pas — avec joie une chair coupable — et ne serais-je pas altérée d'un sang criminel, — puisque je goûte aussi d'une chair innocente, — que je bois aussi d'un sang pur de toute faute ? »

La pièce du *Fer vengeur* nous conduit aux chants héroïques et aux fragments primitifs de la grande et multiple légende des Nibelungen. Notre recueil contient deux de ces fragments, où les noms des principaux personnages de la grande épopée se retrouvent avec ou sans altération. Les détails manquent, et bien que les meurtres se présentent et s'exécutent sans hésitation, certains caractères sont moins durs. Dans le poème, Hagen, le meurtrier de Sigfried, conserve jusqu'au bout une férocité barbare; il semble que son âme ne respire que la haine et la cruauté. N'était à la fin son obstination héroïque et son dévouement pour son frère d'armes, Hagen serait un personnage tout à fait odieux. Dans la légende danoise, cette fraternité d'armes unit Hagen à Sivard (Sigfried). Ce n'est que pour obéir à Brynild qu'il tue Sivard; mais, le meurtre accompli, il ne peut revoir qu'avec horreur celle qui l'a ordonné, ou plutôt il ne la revoit que pour venger

sur elle et sur lui-même l'horrible fatalité dont il a été l'instrument. Hagen est ainsi comme le personnage unique de la légende. C'est sur lui seul que se porte l'intérêt, car tout le reste est laissé dans l'ombre, le caractère de Sivard, la rivalité des deux femmes et le désespoir de Signild (Chrimhild). Au surplus, nous citons ici l'épopée allemande des Nibelungen, parce que ce poème est quelque peu connu en France, mais le chant danois qu'on va lire procède de la Vælsungasaga.

SIVARD ET BRYNILD.

« Sivard a un coursier, — il n'en est point de plus docile. — De la montagne de verre il emmena la fière Brynild — en plein jour.

De la montagne de verre il emmena la fière Brynild — en plein jour. Il la donna, suivant l'usage des frères d'armes, — à Hagen le héros.

La fière Brynild et la fière Signild, — les deux jeunes filles, — elles descendent au rivage — pour laver leurs vêtements.

« Écoute, fière Signild, — ma chère sœur, — d'où as-tu l'anneau — d'or à ton doigt ?

— D'où j'ai l'anneau d'or — à mon doigt ? — Je le tiens de Sivard, le héros hardi, — mon cher fiancé.

— Sivard, le héros hardi, me l'a donné — comme présent de fiançailles. — Toi il t'a donnée, suivant l'usage des frères d'armes, à Hagen le héros. »

Et lorsque la fière Brynild — eut entendu ces paroles, — elle alla dans son appartement — et se coucha très-malade.

Elle alla dans son appartement — et se coucha très-malade. — Et Hagen, le héros, — il est très-tourmenté.

« Dites-moi, demoiselle Brynild, — ma chère fiancée, — y a-t-il chose au monde — que vous désiriez ?

— Y a-t-il chose au monde — qui pourrait vous soulager ? — Cela coûtât-il tout l'or rouge, — vous l'aurez.

— Il n'y a rien au monde — pour me soulager — qu'une seule chose, — la tête de Sivard, si je pouvais — la tenir dans mes mains.

— Comment la tête de Sivard pourriez-vous jamais — la tenir dans vos mains ? — Il n'y a pas une épée au monde — qui pourrait le blesser.

— Il n'y a pas une épée au monde — qui pourrait le blesser, que sa propre bonne épée. — Et je ne puis pas l'avoir.

— Alors allez dans son palais, devant Sivard, — et demandez-lui sa bonne épée — au nom de son honneur.

— Vous lui demanderez sa bonne épée — au nom de son honneur. Vous direz : « J'ai promis une expédition — à ma bien-aimée. »

— Et quand il vous aura donné sa bonne épée, et qu'elle sera hors de ses mains ; — Je vous en prie, par le Très-Haut, — pensez à moi ! »

Alors s'enveloppe le héros Hagen — dans une fine fourrure. — Il va dans le palais, — devant Sivard.

« Tu restes ici assis, Sivard, — hardi héros, mon cher frère ? — Veux-tu me prêter ta bonne épée — au nom de ton honneur ?

— Veux-tu me prêter ta bonne épée — pour ton honneur ? J'ai promis une expédition — à ma fiancée.

— Et si je te prête ma bonne épée, — elle s'appelle Adelring, — tu ne la tireras jamais dans le combat — que tu ne seras vainqueur.

— Ma bonne épée, — elle s'appelle Adelring, je te la donne. — Cependant garde-toi des gouttes de sang — ici à la poignée.

— Cependant garde-toi des gouttes de sang, — elles sont rouges, — si elles coulaient sur ton petit doigt, — ce serait ta mort. »

Et aussitôt que la bonne épée — Hagen, le héros, l'eut reçue, — son noble frère d'armes — il l'avait tué.

Il enveloppe bien la tête sanglante — dans son vêtement, — et il la porte ainsi dans la haute ville — où se tenait Brynild.

« Voici, tu as la tête sanglante — qui était ton désir. — J'ai tué pour toi mon frère d'armes, — maintenant j'en ai un grand remords.

— Retirez loin de moi cette tête sanglante, — loin de mes yeux. — Maintenant éprouvez ma fidélité — pour votre joie.

— Tu n'éprouveras plus ma fidélité — jamais plus. — J'ai tué pour toi mon frère d'armes, — maintenant j'en ai un grand remords. »

Alors le héros Hagen — il tira son épée — et il frappa la fière Brynild, — la noble demoiselle.

Alors il appuya bien la bonne épée — contre une pierre. — La pointe entra au fils du roi — dans le cœur.

Alors il appuya bien la bonne épée — contre le sol noir. — La pointe fit au fils du roi — une blessure au cœur.

C'est à une heure fatale — que la jeune fille était née. — Par elle deux nobles fils de roi — ont perdu la vie, — les fils du roi de Danemark. »

Il faut reconnaître que les épisodes du poème des Nibelungen ont une grande supériorité sur la légende. Dans le poème, Sigfried est aussi invulnérable ; mais ce n'est pas son épée qui seule peut le blesser, il peut être blessé à une place qui n'a pas été touchée par le sang

du dragon, et où la peau n'a point pris la dureté de la corne; ce n'est pas Brunhild qui indique cette place à Hagen, c'est Chrymhild elle-même, imprudente à force d'amour, et qui, trompée par la perfidie de celui qu'elle croit l'ami de son mari, lui marque d'un signe, brodé sur le vêtement, la place qu'Hagen doit surtout protéger et où celui-ci va bientôt plonger son épée. La scène du meurtre est simple et brusque dans la légende, mais n'y a-t-il pas plus de poésie, plus d'héroïsme dans les détails du poème? Qu'on se rappelle la rapidité de Sigfried à la course, semblable à celle d'Achille, le défi qu'il accepte, le respect avec lequel il attend que le roi ait bu pour boire à son tour, respect qui doit lui être si fatal, son dernier combat, ses dernières paroles. Enfin le dénouement de la légende supprime la partie terrible du rôle de Chrymhild, ce caractère d'abord si doux transfiguré par la haine en furie implacable, ces longues années passées dans l'attente et le désir de la vengeance, enfin cette expiation terrible qui sacrifie des peuples entiers, et les plus illustres, les plus généreux des héros au long deuil d'une femme. Mais la légende n'est point l'épopée, elle n'est qu'un des mille ruisseaux qui couleront ensuite confondus dans le grand fleuve, un des rameaux réunis sur un tronc unique et qui forment l'arbre immense.

Voici un second fragment qui contient, avec d'autres détails et d'autres noms, quelque chose de la terrible vengeance de Chrymhild. Il ne s'agit plus d'un mari, mais d'un père assassiné. Les frères, appelés comme vengeurs, ont été massacrés la nuit même de leur arrivée. Après une attente de plusieurs années, la fille elle-même vengera sur son mari et sur ses enfants la mort de son père et de ses frères. Aucun des épisodes du poème ne se retrouve dans la légende, mais bien l'inspiration principale, cette froide et implacable attente de la vengeance et cette exécution atroce que Chrymhild dirige jusqu'au bout.

LA VENGEANCE DU SANG.

« Il fut marié une jeune fille, — on la donna loin au delà des mers.
— Elle pleurait des larmes si amères¹.

On la donna loin hors du pays, — et entre les mains du meurtrier de son père.

Il se passa huit ans entiers. — Fièvre Ellin ne vit jamais ses frères.

¹ Ce dernier vers est le refrain, qui se répète au bout de chaque strophe de deux vers.

Fièr Ellin fait préparer du vin, — elle invite ses frères à venir chez elle.

Sire Lovmor rit alors de tout son cœur — comme il n'avait pas ri depuis huit ans.

Fièr Ellin se tient dans la haute salle, — elle entend dans la cour la voix de ses frères.

Fièr Ellin s'enveloppe de fine fourrure, — elle va dans la salle devant sire Lovmor.

« Mon seigneur, puissiez-vous l'avoir pour agréable, — mes sept frères sont arrivés.

— Ils seront tous pour moi les bienvenus, — comme s'ils étaient mes fils. »

Sire Lovmor commença à rire — que le mur se brisa en craquant.

Et lorsqu'il fut l'heure du souper, fièr Ellin tint le repas prêt.

Elle fait asseoir son seigneur sur le siège élevé — et elle place ses frères autour de la table.

A sire Lovmor elle versa du vin rouge ; — elle versa du lait doux à ses frères.

Elle prépara leur couche sur des pierres : — elle voulait leur refuser le sommeil.

Elle mit à côté d'eux leur couteau — éprouvé dans le combat.

Elle mit sous leur chevet — leur épée nue et leur froide cuirasse.

A l'heure du premier sommeil, fièr Ellin vit — que sire Lovmor se levait secrètement.

Il va dans la salle — et égorge tous les frères de sa femme ;

Puis il prend le sang de ses frères — et le recueille dans sa corne¹.

Sire Lovmor se présente à la porte : — la joue de fièr Ellin pâlit.

« Mon seigneur sire Lovmor, dites-moi : — D'où venez-vous à cette heure de la nuit ?

— J'étais dehors, en plein air ; j'ai entendu les vautours crier.

— Que parles-tu de vautours !... — Dieu protège mes frères !

— Bois seulement, bois, bonne Ellin.... — Bois le sang de tes sept frères !

— Peu m'importent mes sept frères, — pourvu que vous, mon seigneur, me soyez conservé ! »

Il se passa huit ans entiers : — sire Lovmor ne vit pas ses fils.

Sire Lovmor fait préparer du vin ; — il invite ses fils à venir le voir.

Alors fièr Ellin rit — comme elle n'avait pas ri depuis huit ans.

¹ On sait que les anciens Germains buvaient assez habituellement dans des cornes.

Sire Lovmor se tient dans la grande salle ; — il entend la voix de ses fils.

Sire Lovmor s'enveloppe de fine fourrure ; — il va dans la salle devant frère Ellin :

« Frère Ellin, veuillez l'avoir pour agréable : — mes sept fils sont arrivés.

— Ils seront tous pour moi les bienvenus, — comme s'ils étaient mes frères. »

Elle fit asseoir les fils de Lovmor à table ; — elle leur servit de frais hydromel.

Sire Lovmor trouve bon le vin si frais. — Le souci de sa vie l'abandonne.

Frère Ellin prépare leur couche sur des coussins : — elle leur donnerait de bon cœur le doux sommeil.

Elle prépare leur lit sur des coussins, — et y écrit les runes du sommeil.

A l'heure du premier sommeil, sire Lovmor vit — que frère Ellin se levait secrètement.

Frère Ellin alla au pilier, — où étaient toutes les épées dans l'anneau.

Elle prit la meilleure de toutes les épées : — elle désire réveiller les fils de sire Lovmor.

Frère Ellin va dans la salle ; — elle égorge tous les fils de son mari.

Elle les saisit par leurs boucles brillantes, — elle abat leurs têtes sur leurs oreillers.

Elle fit ainsi dans sa colère farouche — et recueillit leur sang dans sa corne.

« Éveillez-vous, sire Lovmor, et regardez : — je ne vous trahirai jamais pendant votre sommeil.

» Buvez maintenant, buvez maintenant, bon sire Lovmor ! — buvez le sang de vos sept fils.

— Peu m'importent mes sept fils, — pourvu que toi, frère Ellin, me sois conservée ! »

Sire Lovmor voulut saisir son épée brillante : — elle lui avait lié pieds et mains.

« Arrête, frère Ellin, ne me tue pas ; — je ne te trahirai plus jamais.

— Il me semble, c'était assez de trahison — quand ton glaive frappa mon père.

» D'abord tu as tué mon père, — puis mes sept frères.

» Tu les as tous plongés dans la prompte mort, — et j'en ai eu grand souci et chagrin.

» Certainement je m'en vengerai sur toi, — comme tu les as tous tués. »

De sa manche rouge elle tira le couteau, — et elle frappa à mort sire Lovmor.

Alors l'enfant qui était au berceau dit : — « Je ferai de même un jour si je vis jusque-là. »

Elle frappa contre le berceau avec fureur, — et l'enfant répandit le sang de son cœur.

« Je sais que tu as du même sang; — je sais que tu n'aurais jamais été bon pour moi. »

Et toute la nuit elle veilla, — elle prépara les linceuls.

« Maintenant que j'ai tué tant d'hommes, — je veux retourner dans le pays de mon père. » — Elle pleurait des larmes si amères.

Les répétitions nombreuses des mêmes détails, des mêmes paroles, à la manière homérique, ou plutôt suivant la simplicité primitive commune à tous les peuples, ajoute beaucoup à l'effet. Rien de nouveau pour distraire l'attention, qui demeure tout entière attachée à la vue du crime et de la vengeance, — accomplis dans des conditions tout à fait identiques, et dont la relation fatale paraît ainsi plus saisissante.

A côté de ces scènes terribles où la cruauté joue le rôle principal, on trouve des détails touchants pour montrer l'empire d'un sentiment plus doux. C'est un jeune guerrier dont l'amour est combattu par le père de celle qu'il aime, qui est surpris près d'elle et accablé par le nombre. On le charge de chaînes de fer, il les brise comme des cordes sans résistance. La servante, qui l'a trahi, s'écrie alors : « Vous ne l'enchaînez qu'avec un cheveu de Signe, la jeune fille qu'il aime. » En effet, il demeure dès lors immobile, comme s'il était lié du fer le plus dur. Alors la fière Signe, tout en larmes, s'écrie : « Hagbard, brise le cheveu en deux ; j'en ai beaucoup d'autres dans les boucles de ma chevelure. » Hagbard ne peut se résoudre à cette profanation ; mais puisque Signe l'aime tant, pour le lui prouver, qu'elle se brûle dans sa chambre quand elle verra son amant suspendu à l'instrument du supplice. L'exécution s'accomplit, et sans hésiter la jeune fille se brûle, pour ne pas survivre à celui qu'elle aime. Admirables contrastes de cette merveilleuse passion qu'on nomme l'amour, qui transforme la mort en une joie infinie, un cheveu en une chaîne de diamants, qui nous délivre des plus grandes terreurs, qui met à la place de tels scrupules et de tels liens ! C'est surtout cette vérité naïve, dont rien n'altère la simplicité, qui fait le charme de ces légendes. Mais déjà nous touchons avec celle-ci, la dernière du recueil, à l'époque chevaleresque où

l'amour deviendra une science et un art, où la réflexion et le progrès des mœurs le rendront à la fois moins violent et moins pur.

Avant de quitter le recueil des Poésies danoises, citons encore une pièce où il est également question d'un fils qui venge son père : — le combat dure trois jours, et le quatrième jour le meurtrier tombe sous l'épée du fils de sa victime. Celui-ci se transforme alors en une sorte de sphinx. Il arrête un berger et lui pose plusieurs questions énigmatiques; les unes ne demandent qu'un peu d'expérience ou de présence d'esprit, les autres cachent un sens mythologique :

« Qu'est-ce qui est plus rond qu'une roue ? — Où se célèbre le plus joyeux Iul ¹ ?

— Le soleil est plus rond qu'une roue ². — Le plus joyeux Iul se célèbre dans le ciel.

— Qu'est-ce qui remplit toutes les vallées ? — Quel est le plus bel ornement de la salle ?

— La neige remplit toutes les vallées. — L'homme est le plus bel ornement de la salle.

— Quel est le pont le plus large ? — Quel est le plus grand ennemi de l'homme ?

— La glace forme le pont le plus large. — Le *trolld* fait le plus de mal à l'homme.

— Où trouve-t-on des poissons — et des chevaux en abondance ?

— A l'orient il y a beaucoup de poissons, — et à l'occident il y a beaucoup de chevaux.

— Et où le vent souffle-t-il du dedans et du dehors ? — Où le roi Vidrer boit-il avec les combattants ?

— Dans le Nord, le vent souffle du dedans et du dehors. — Dans la salle, le roi Vidrer boit avec ses combattants.

Le fils du roi prit un anneau d'or de sa poitrine — et il le donna au berger qui avait su les réponses. »

Le savant éditeur nous apprend que sous plusieurs de ces réponses il faut voir une allusion aux idées religieuses de l'Edda. C'est le chemin du Walhalla que le berger désigne au fils du roi, et le roi Vidrer ne serait autre qu'Odin lui-même. Sans nous arrêter à ces explications qui peuvent être justes, mais dont la signification demeure obscure, il est curieux de constater ces dialogues énigmatiques par demandes et par réponses propres à toutes les époques de demi-civilisation. Il serait

¹ Le Iul était la fête du renouvellement de l'année chez les Scandinaves; elle coïncidait avec le jour de Noël, qui en conserva le nom après l'établissement du christianisme.

² En vieux norrois, le soleil s'appelle *fagrahvel*, belle roue.

curieux de les rapprocher des dialogues échangés dans l'école du palais de Charlemagne, et dont M. Guizot, dans son *Histoire de la civilisation en France*, cite de nombreux fragments. Ce sont les mêmes bégayements de la science et de la croyance, encore confondues, les premiers essais de l'esprit, heureux de trouver des commencements d'idées et de formules, et ne se lassant point d'interroger et de répondre.

E. PALMAN.

MICHEL KOHLHAAS.

CHRONIQUE DU TEMPS DE LUTHER.

DEUXIÈME PARTIE ¹.

Dans ces conjonctures, le docteur Martin Luther, fort de son autorité dans le monde, se chargea de la tâche de ramener Kohlhaas dans la voie de l'ordre, et, s'adressant à ce qu'il y avait de généreux dans l'âme de l'incendiaire, il publia la lettre suivante, qui fut affichée dans toutes les villes et dans tous les villages de l'électorat de Saxe :

« Kohlhaas, toi qui prétends avoir reçu la mission de manier le glaive de la justice, qu'oses-tu, présomptueux, entreprendre dans le délire d'une aveugle passion, toi qui n'es qu'injustice, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds ? Parce que le souverain dont tu es le sujet t'a refusé ton droit dans une dispute pour un bien périssable, malheureux, tu te soulèves contre lui avec le fer et le feu, et, comme le loup du désert, tu fonce sur la paisible commune qu'il protège ! Toi qui séduis les hommes avec cette allégation mensongère et perfide, crois-tu, pécheur, qu'elle te suffira devant Dieu, au jour où la lumière pénétrera dans les replis de tous les cœurs ? Comment oses-tu dire que justice t'a été refusée, toi dont l'âme aigrie, excitée par le désir d'une vile vengeance, a renoncé entièrement à te faire rendre justice, après l'échec d'une première tentative insuffisante ?

¹ Voir la première partie dans la livraison de juin.

Voudrais-tu regarder comme magistrats des juges prévaricateurs ou des créatures qui interceptent une lettre, ou bien qui ne rendent pas le jugement qu'on leur demande ? Faut-il que je te dise, homme impie, que tes magistrats ne savent rien de ton affaire ? Que dis-je ? que le souverain contre lequel tu te soulèves ne sait pas même ton nom, de sorte que si un jour tu comparais devant le trône de Dieu avec l'idée de l'accuser, il pourra dire avec une pleine sérénité : « Seigneur, je n'ai pas été injuste envers cet homme, car j'ignore jusqu'à son existence. » Sache-le bien, ton glaive exterminateur est le glaive du pillage et de l'homicide. Tu es un rebelle et non pas un soldat du Dieu juste. Le terme de ta vie ici-bas est le gibet et la roue, et, dans l'autre vie, la damnation réservée aux crimes et à l'impiété.

» MARTIN LUTHER.

» Wittemberg, etc. »

Kohlhaas était au château de Lutzen, roulant dans son âme ulcérée un nouveau plan pour incendier Leipzig, car il n'ajoutait aucune foi au placard anonyme et sans signature où l'on disait le chevalier de Tronka à Dresde, quand Sternbald et Waldmann aperçurent, à leur grande surprise, la lettre affichée pendant la nuit aux portes du château. Ils espérèrent en vain plusieurs jours que Kohlhaas, à qui ils ne voulaient pas en parler, l'apercevrait. Il se montrait le soir il est vrai, mais toujours sombre et taciturne, seulement pour donner ses ordres d'un ton bref, et il ne voyait rien. Cependant, un matin, qu'il voulait faire pendre deux hommes qui, malgré lui, avaient pillé dans les environs, Sternbald et Waldmann résolurent de lui faire remarquer le placard. Il allait vers la place du supplice pendant que le peuple s'écartait timidement des deux côtés. On portait devant lui (selon l'habitude qu'il avait adoptée depuis son dernier manifeste) une grande épée de chérubin, sur un coussin en cuir rouge, à glands d'or, et il était suivi de douze valets portant des torches allumées à la main.

En ce moment Sternbald et Waldmann, leurs glaives sous le bras, tournèrent autour du pilier sur lequel la lettre était affichée.

Quand Kohlhaas, plongé dans ses réflexions et les mains sur le dos, arriva sous le portail, il leva les yeux avec surprise. A sa vue les valets se rangèrent respectueusement. Il les regarda d'un air distrait et approcha du pilier d'un pas rapide. Mais qui peut dépeindre ce qui se passa dans son âme quand il vit affiché le placard dans lequel on l'ac-

cusait d'injustice, et cela signé du nom le plus cher et le plus vénérable qu'il connût, le nom de Martin Luther ! La rougeur lui monta au front ; il ôta son casque et relut deux fois la lettre d'un bout à l'autre. Il jeta un regard indécis sur les valets comme s'il allait proférer quelque chose, puis, sans rien dire, il détacha le papier du mur, le lut pour la troisième fois et s'écria :

« Waldmann, fais-moi seller mon cheval. Et toi, Sternbald, suis-moi au château. » Puis il disparut. La lettre avait suffi pour lui ouvrir les yeux et pour le désarmer.

Il se déguisa en fermier de la campagne de Thuringe, dit à Sternbald qu'une affaire importante le forçait de se rendre à Wittemberg, remit entre ses mains le commandement de ses hommes à Lutzen, en présence de ses principaux serviteurs, il partit pour Wittemberg, après les avoir assurés qu'il serait de retour dans trois jours, et que pendant ce temps il n'y avait aucune attaque à craindre.

Sous un nom étranger il descendit dans une auberge, et à la chute du jour il entra dans la chambre de Luther, enveloppé dans son manteau et muni d'une paire de pistolets qu'il avait pris au sac du château de Tronka.

Luther était assis à son pupitre, au milieu d'écrits et de livres. Quand il vit ce singulier étranger ouvrir sa porte et la fermer au verrou, il lui demanda qui il était et ce qu'il voulait.

L'étranger, tenant respectueusement son chapeau à la main, n'eut pas plutôt répondu, avec le pressentiment de la terreur qu'il causerait, qu'il était Michel Kohlhaas, le marchand de chevaux, que Luther s'écria :

« Ote-toi de devant mes yeux ! »

Se levant aussitôt et courant à la sonnette il ajouta :

« Ton souffle est la peste et ta présence est la mort ! »

Kohlhaas, sans bouger de place, tira son pistolet et dit :

« Révérend docteur, si vous agitez la sonnette, ce pistolet m'étendra mort à vos pieds ! Asseyez-vous et écoutez-moi. Vous n'êtes pas plus en sûreté parmi les anges, dont vous écrivez les psaumes, qu'avec moi. »

Luther, en s'asseyant, demanda :

« Que veux-tu ? »

— Je veux, répondit Kohlhaas, détruire votre opinion que je suis un homme injuste. Vous m'avez dit dans votre lettre que le gouvernement ne sait rien de mon affaire. Eh bien, procurez-moi un sauf-conduit, et j'irai aussitôt à Dresde pour la lui exposer.

— Homme terrible et abominable, reprit Luther, troublé et tran-

quillisé tout à la fois par ces paroles, qui t'a donné le droit de te faire justice de ton autorité privée, d'investir le château de Tronka, et, parce que tu n'y as pas trouvé le chevalier, de porter le fer et le feu dans tout le pays qui le protège ?

— Personne, révérend docteur, répondit Kohlhaas. Une nouvelle que je reçus de Dresde m'a trompé et égaré. La guerre que je fais à la société est un crime, si je n'ai pas été repoussé de son sein, comme vous m'en donnez l'assurance !

— Repoussé ? cria Luther en le regardant. Quelle folie s'est emparée de ton esprit ? Qui t'aurait repoussé de la communauté de l'État dans lequel tu vivais ? Oui, où est-il, tant qu'il existe des États, un seul exemple d'un homme qui ait été repoussé de la communauté d'un État ?

— J'appelle repoussé, répondit Kohlhaas en serrant ses mains l'une contre l'autre, celui à qui l'on refuse la protection des lois. Car, pour exercer mon paisible état, j'ai besoin de cette protection. Oui, c'est pour en jouir que je me réfugie, avec ce que j'ai acquis, dans la communauté de l'État, et celui qui me refuse cette protection me repousse au milieu des sauvages du désert. Il me met entre les mains, vous ne le nierez pas, la massue qui sert à ma défense.

— Qui t'a refusé la protection des lois ? reprit Luther. Ne t'ai-je pas écrit que l'action que tu as intentée est inconnue du souverain à qui tu l'as présentée ? Si, à son insu, des fonctionnaires coupables interceptent des actes ou bien se jouent de son nom sacré, quel autre que Dieu peut lui demander compte du choix de tels serviteurs ? Et toi, homme impie et abominable, es-tu autorisé à le juger ?

— Eh bien, si le souverain ne me repousse pas, je rentrerai dans la communauté qu'il protège. Procurez-moi, je le répète, un sauf-conduit pour aller à Dresde ; aussitôt je licencierai la troupe que j'ai rassemblée au château de Lutzen, et je présenterai de nouveau au tribunal du pays la plainte qui a été repoussée. »

Luther, d'un air mécontent, jeta pêle-mêle les papiers qui étaient sur sa table, et garda le silence.

La position de révolte que cet homme étrange s'était faite dans l'État lui faisait horreur, et il songeait à l'arrêté que de Kohlhaasenbruck il avait adressé au chevalier de Tronka ; enfin il lui demanda ce qu'il exigeait du tribunal de Dresde.

Kohlhaas répondit :

« Je demande que le chevalier de Tronka soit puni conformément aux lois, qu'il remette mes chevaux dans leur ancien état et qu'il

m'indemnise des dommages que moi et mon valet Herse, tombé à Muhlberg, nous avons soufferts par les violences dont on s'est rendu coupable envers nous. »

Luther s'écria : « Indemnité des dommages ! Pour assouvir ton affreuse vengeance tu as emprunté chez des chrétiens et des juifs Dieu sait combien de milliers d'écus sur gages et sur lettres de change ! Réclamera-tu aussi ces sommes quand il s'agira un jour de régler les comptes ?

— Dieu m'en garde, repartit Kohlhaas. Je ne réclame ni ma maison ni le bien que j'ai possédé, ni les frais de sépulture de ma femme ! La vieille mère de Herse produira une note des frais de guérison et spécifiera en outre ce que son fils a perdu au château de Tronka. Quant au dommage que j'ai éprouvé en ne vendant pas mes chevaux, le gouvernement n'aura qu'à le faire taxer par un expert. »

Luther, regardant Kohlhaas, lui dit : « Je ne te comprends pas, homme insensé et abominable ! Après avoir tiré du chevalier la vengeance la plus affreuse qu'on puisse imaginer, qu'est-ce qui te pousse à réclamer contre lui un jugement qui, quelque sévère qu'il soit, ne le frappera jamais aussi fort ?

— Révérend, répliqua Kohlhaas, pendant qu'une larme lui coulait le long des joues, j'y ai perdu ma femme. Je tiens à faire voir au monde qu'elle n'a pas péri pour une cause injuste. Sur ce point cédez à ma volonté et laissez prononcer le tribunal. Pour tout ce qui peut encore être sujet à litige, je me soumets à vous.

— Certes, ce que tu demandes, dit Luther, est juste si toutefois les circonstances sont conformes à ce que tu dis. Mais avant d'exercer toi-même une aussi horrible vengeance, tu aurais dû chercher à porter ton affaire devant le souverain ; nul doute que ta demande ne t'eût été accordée de point en point. Mais, tout bien considéré, n'aurais-tu pas mieux fait, pour l'amour de ton Rédempteur, de pardonner au chevalier de Tronka, de reprendre tes pauvres chevaux tels quels, et de les ramener à Kohlhaasenbruck pour bien les nourrir et leur rendre leur premier embonpoint ? »

Kohlhaas, en s'avançant vers la fenêtre, répondit :

« Si j'avais su qu'il me fallait pour les remettre sur pied le payer du sang de ma bonne Lisbeth, il se peut que j'eusse fait comme vous dites, révérend, et je n'aurais pas, ma foi, regardé à un boisseau d'avoine ! Mais puisqu'ils m'ont coûté si cher, je suis d'avis que l'affaire doit avoir son cours ; faites prononcer le jugement selon mon droit, et que le chevalier me rende mes chevaux forts et bien nourris !... »

Luther retomba dans ses pensées et dit qu'il entrerait pour lui en négociation avec l'électeur de Saxe. En attendant, il lui conseillait de se tenir tranquille au château de Lutzen : si le prince lui accordait un sauf-conduit, on le lui ferait savoir par un placard.

« Mais, ajouta-t-il, j'ignore si l'électeur fera passer la grâce avant la justice ; car il a, m'a-t-on dit, rassemblé un corps d'armée et a l'intention d'aller te prendre au château de Lutzen. Cependant je ferai, comme je te l'ai dit, en ta faveur tout ce qui dépendra de moi. »

Sur ce il se leva et fit mine de le congédier.

Kohlhaas répondit que sa haute intervention le tranquillisait complètement.

Luther ayant fait un signe de la main en guise d'adieu, Kohlhaas fléchit tout à coup un genou devant lui et dit qu'il lui restait encore une grâce à demander. A la Pentecôte, où il avait l'habitude de communier, son expédition lui avait fait négliger les devoirs de l'Eglise : « Voulez-vous avoir l'insigne bonté de recevoir ma confession sans autre préparation, et m'accorder en échange le bienfait du saint sacrement ? »

Luther, après avoir réfléchi quelque temps en regardant fixement son interlocuteur, répondit :

« Oui, Kohlhaas, j'y consens. Mais Notre Seigneur, dont tu demandes à recevoir le corps, a pardonné à ses ennemis. Veux-tu, ajouta-t-il pendant que Kohlhaas le regardait d'un air consterné, veux-tu aussi pardonner au chevalier qui t'a offensé, aller au château de Tronka prendre tes chevaux et les ramener à Kohlhaasenbruck pour les nourrir et leur rendre leur embonpoint ?

— Révérend, dit Kohlhaas en rougissant et en lui prenant la main.

— Eh bien ?

— Le Seigneur ne pardonna pas non plus à tous ses ennemis. Laissez-moi pardonner aux deux électeurs, mes deux souverains, au concierge, au régisseur, aux barons Hinz et Kunz, et à tous ceux qui dans cette affaire peuvent m'avoir offensé, mais laissez-moi forcer le chevalier, si je puis, à me rendre mes chevaux forts et bien nourris ! »

A ces mots Luther, d'un air mécontent, lui tourna le dos et agita la sonnette. Un domestique avec de la lumière s'annonçant dans l'anti-chambre, Kohlhaas interdit se leva en s'essuyant les yeux, et comme le domestique cherchait en vain à entrer, le verrou étant poussé, et que Luther s'était rassis à sa table de travail, Kohlhaas alla ouvrir.

Luther, en jetant un regard de côté sur l'étranger, dit au domes-

tique : « Éclaire. » Celui-ci, un peu surpris de voir ce singulier visiteur, décrocha la clef de la maison suspendue au mur, et en attendant que celui-ci partît, il se retira jusqu'à la porte entrebâillée de la chambre.

Kohlhaas, ému et tenant son chapeau entre ses mains, dit : « Je ne pourrai donc pas, très-vénéré père, obtenir de vous le bienfait de me réconcilier avec l'Église ? »

Luther répondit d'un ton bref :

« Avec ton Sauveur, non ; avec ton souverain, cela dépendra de la démarche que je t'ai promise. »

Puis il fit signe au domestique d'exécuter son ordre.

Kohlhaas, avec l'expression d'une douleur contenue, posa ses deux mains sur sa poitrine, suivit l'homme qui l'éclaira jusqu'au bas de l'escalier, et disparut.

Le lendemain Luther adressa une lettre à l'électeur de Saxe, dans laquelle, après une sortie amère contre les seigneurs Hinz et Kunz de Tronka, qui au su de tout le monde avaient étouffé la plainte, il déclarait ouvertement avec sa franchise ordinaire que dans ces conjonctures fâcheuses il n'y avait pas autre chose à faire que d'accepter la proposition de Kohlhaas, de lui accorder une amnistie pour le passé et de recommencer son procès. L'opinion publique, ajoutait-il, se prononçait d'une manière très-dangereuse pour cet homme, de sorte que même dans Wittemberg, incendié trois fois par lui, une voix s'élevait en sa faveur ; et si son offre était refusée il le ferait savoir infailliblement, avec des insinuations odieuses, au peuple, qui pourrait facilement être entraîné et ne plus écouter la voix du gouvernement. Il terminait en disant que, dans un cas aussi extraordinaire, il fallait passer sur le scrupule d'entrer en négociation avec un citoyen révolté et en armes, que la conduite tenue envers lui l'avait en quelque sorte placé en dehors de la loi commune ; enfin, que pour sortir d'embarras il fallait plutôt traiter avec lui de puissance à puissance, puisqu'il était d'ailleurs étranger au pays, que de le considérer comme un rebelle insurgé contre les prérogatives du trône.

L'électeur reçut cette lettre juste au moment où se trouvaient réunis au château le prince Christian de Meissen, généralissime de l'empire, oncle du prince Frédéric de Meissen, qui avait été battu près de Muhlberg et souffrait encore de ses blessures ; le comte de Wrede, grand chancelier du tribunal ; le comte Kallheim, président de la chancellerie d'État, et les deux barons Hinz et Kunz de Tronka, l'un échanson et

l'autre chambellan, tous deux amis d'enfance et confidents de l'électeur.

Kunz de Tronka, qui, en sa qualité de conseiller intime, était chargé de la correspondance secrète du prince et autorisé à se servir de son nom et de ses armes, prit le premier la parole. Après avoir exposé longuement qu'il n'aurait jamais étouffé l'action intentée par Kohlhaas contre son cousin, si, abusé par de fausses allégations, il ne l'avait considérée comme une mauvaise tracasserie dénuée de tout fondement, il aborda l'état présent des choses. Il fit observer que cette erreur judiciaire n'avait donné à Kohlhaas aucun droit, d'après les lois divines et humaines, d'exercer une vengeance aussi inouïe que celle qu'il avait prise de sa propre autorité. Il peignit l'éclat qu'une transaction faite avec lui comme avec une puissance légitime répandrait sur sa tête maudite; d'un autre côté, la pensée de la honte qui rejaillirait sur la tête sacrée de l'électeur lui parut si insupportable, que, dans le feu de l'éloquence, il déclara qu'il aimerait mieux voir s'accomplir l'arrêt du furieux rebelle, et son cousin condamné à nourrir lui-même les malheureux chevaux à Kohlhaasenbruck, que de voir accepter la proposition faite par le docteur Martin Luther.

Le grand chancelier du tribunal, le comte de Wrede, s'adressant en grande partie au chambellan, lui exprima le regret qu'il n'eût pas été dans le principe animé, pour la gloire de son maître, du zèle qu'il montrait aujourd'hui.

Il dissuada l'électeur de recourir à la force pour faire exécuter une mesure évidemment injuste, et fit remarquer que, les bandes de Kohlhaas grossissant sans cesse, il était à craindre que les désordres ne prissent chaque jour une plus grande extension. Il déclara que ce n'était qu'en réparant, sans retard et sans considération de personnes, la faute commise, et en agissant selon les vrais principes de la justice, qu'on pouvait espérer de mettre un terme au scandale et de débarrasser le gouvernement de cette vilaine affaire.

Le prince Christian de Meissen, sommé par l'électeur d'énoncer son opinion, dit en se tournant respectueusement vers le grand chancelier, que les nobles sentiments exprimés par celui-ci le remplissaient de la plus haute vénération; mais qu'il ne pensait pas que, pour rendre justice à Kohlhaas, il fallût priver Wittemberg, Leipzig et tout le pays de son droit à une juste réparation, ou du moins au châtimement du coupable. L'ordre public était tellement bouleversé par cet homme, que le mal ne pouvait être corrigé par les principes ordinaires du droit. Son avis était, comme celui du chambellan, d'user des moyens

nécessaires en pareil cas, de rassembler un corps d'armée d'une force suffisante, de se saisir de Kohlhaas, campé à Lutzen, ou bien de l'écraser.

Le chambellan, en avançant d'un air gracieux des sièges, dit qu'il était charmé de voir un homme de son équité et de son intelligence s'accorder avec lui sur les moyens de terminer une affaire aussi difficile.

Le prince de Meissen, la main sur la chaise et sans s'asseoir, le regarda fixement et l'assura qu'il n'avait aucune raison de se réjouir; car, avant de sévir contre Kohlhaas, il faudrait ordonner son arrestation à lui chambellan, et lui faire son procès pour avoir abusé du nom de l'électeur. Si la nécessité exigeait, pour l'honneur de la justice, de baisser le voile sur plusieurs actes coupables qui avaient été la suite l'un de l'autre, et sur lesquels on ne pouvait plus revenir, il n'en était pas de même du premier acte qui avait provoqué tous les autres, et une accusation capitale contre lui pouvait seule donner à l'État le droit de frapper Kohlhaas, dont la cause était parfaitement juste, et à qui on avait mis entre les mains le glaive dont il s'était armé.

L'électeur, que le chambellan regarda d'un air consterné, se tourna en rougissant vers la fenêtre. Après une pause pleine d'embarras pour tout le monde, le comte Kallheim dit qu'on ne sortirait pas ainsi du cercle dans lequel on se trouvait enfermé. On pouvait avec autant de raison faire le procès du neveu du prince de Meissen, le prince Frédéric, qui avait aussi dépassé ses instructions dans sa singulière expédition contre Kohlhaas, et qui, si l'on recherchait tous ceux qui avaient amené l'embarras dont on subissait les conséquences, devrait aussi être appelé à rendre compte au souverain de ce qui s'était passé à Muhlberg.

L'électeur, indécis, se tourna vers l'échanson Hinz de Tronka.

Celui-ci prit la parole en ces termes :

« Je ne comprends pas comment la décision à prendre peut échapper à des hommes d'une aussi haute sagesse que ceux que je vois ici rassemblés. Kohlhaas, autant que j'ai pu le comprendre, a promis de licencier sa troupe si on lui accorde un sauf-conduit pour venir à Dresde, et si on examine de nouveau son affaire. Il ne s'ensuit pas qu'il faille lui accorder amnistie de la vengeance sanglante qu'il a exercée. Ce sont là deux principes de droit que le docteur Luther ainsi que le conseil d'État semblent confondre.

» Quand l'arrêt aura été prononcé, ajouta-t-il, par le tribunal de Dresde sur la question des chevaux, rien n'empêchera d'emprisonner Kohlhaas comme brigand et incendiaire. Par ce compromis politique,

on conciliera ce qu'il y a d'avantageux dans les diverses opinions, et on sera sûr des suffrages du monde et de la postérité. »

Le prince de Meissen et le grand chancelier n'ayant répondu que par un regard à l'échanson, la discussion parut close; l'électeur se contenta d'ajouter qu'il pèserait jusqu'à la prochaine séance du conseil les différents avis qui lui avaient été donnés. Il semblait que la mesure préliminaire proposée par le prince de Meissen lui avait ôté toute envie de faire l'expédition projetée contre Kohlhaas. Il retint le grand chancelier, comte Wrede, dont l'opinion lui parut la plus convenable, et comme celui-ci lui montra des lettres d'où il résultait que Kohlhaas avait déjà rassemblé une troupe de quatre cents hommes, et qui pouvait prochainement monter à une force double ou triple à cause du mécontentement général provoqué dans le pays par les injustices du chambellan, l'électeur résolut d'accepter tout simplement le conseil du docteur Luther. Il abandonna au comte Wrede la direction de l'affaire de Kohlhaas, et au bout de quelques jours il parut un manifeste dont nous rapportons ici sommairement le contenu :

« Nous, électeur de Saxe, etc.,

» Eu égard à l'intercession du docteur Martin Luther, accordons à Michel Kohlhaas, marchand de chevaux du pays de Brandebourg, sous la condition expresse que d'ici à trois jours il aura déposé les armes, un sauf-conduit pour venir à Dresde suivre la révision de son affaire; cependant, nous nous réservons, dans le cas peu probable où l'action intentée par lui au tribunal de Dresde serait repoussée, de le faire poursuivre avec toute la rigueur des lois pour s'être fait justice lui-même. Mais, dans le cas contraire, nous lui ferons grâce, à lui et à toute sa bande, et nous lui accorderons amnistie pleine et entière des actes de violence commis par lui en Saxe. »

Kohlhaas n'eut pas plutôt reçu du docteur Luther un exemplaire de ce manifeste, affiché dans toutes les places publiques du pays, que, malgré l'ambiguïté de certains termes, il licencia toute sa troupe avec force présents, remerciements et exhortations. Il déposa auprès du tribunal de Lutzen, pour être la propriété de l'électeur, tout le butin qu'il avait fait en argent, en armes et autres objets de prix. Après avoir envoyé Waldmann avec des lettres pour racheter, s'il était possible, sa métairie du bailli de Kohlhaasenbruck, et Sternbald à Schwerin pour y prendre ses enfants, qu'il désirait avoir près de lui, il quitta le château de Lutzen et se rendit incognito à Dresde avec le reste de sa petite fortune, qu'il emportait avec lui en portefeuille.

Le jour commençait à poindre et toute la ville dormait encore quand il vint frapper à la porte de sa maison du faubourg de Pirna, qui lui était restée, grâce à la probité du bailli. Thomas, le vieux portier chargé du soin de la maison, lui ayant ouvert la porte avec surprise et consternation, il lui ordonna d'aller prévenir le prince de Meissen, au château, que Kohlhaas était arrivé. Sur cet avis, le prince de Meissen jugea convenable de s'assurer par lui-même, sans perdre de temps, des rapports dans lesquels on se trouvait vis-à-vis de cet homme. Quand il parut bientôt après, avec une suite de chevaliers et d'écuyers, dans les rues qui conduisent à la demeure de Kohlhaas, il rencontra une immense quantité de monde : la nouvelle de l'arrivée de l'ange exterminateur qui poursuivait les oppresseurs du peuple par le fer et le feu avait mis sur pied toute la ville de Dresde. Il fallut fermer au verrou la porte de la maison pour se garantir de la foule curieuse qui affluait de toutes parts. Les gamins des rues grimpaient le long des fenêtres pour examiner l'incendiaire, qui déjeunait paisiblement.

Dès que le prince eut pénétré dans la maison, à l'aide de la garde qui lui fit faire place, et qu'il fut entré dans la chambre de Kohlhaas, qu'il trouva à moitié déshabillé et debout devant une table, il lui demanda s'il était Kohlhaas, le marchand de chevaux.

Celui-ci répondit que oui, en tirant de sa ceinture un portefeuille renfermant plusieurs papiers qui constataient son identité. Il le présenta respectueusement au prince, et ajouta qu'après avoir licencié sa troupe, il venait à Dresde, conformément au sauf-conduit du gouvernement, pour intenter une action devant le tribunal contre le chevalier Venceslas de Tronka.

Le prince, après l'avoir examiné rapidement de la tête aux pieds, parcourut les papiers renfermés dans le portefeuille, demanda quelques explications sur le certificat délivré par le tribunal de Lutzen au sujet du dépôt fait au profit du trésor de l'électeur. Enfin, après avoir adressé quelques questions à Kohlhaas sur ses enfants, sa fortune et le genre de vie qu'il pensait mener, et s'être assuré qu'on pouvait être tout à fait tranquille sur son compte, il lui rendit le portefeuille en disant que rien ne s'opposerait plus à son procès, et qu'il n'avait qu'à s'adresser directement au grand chancelier du tribunal, le comte Wrede, pour que son affaire fût aussitôt instruite.

« Cependant, dit le prince après une pause, en approchant de la fenêtre et en regardant avec de grands yeux la foule assemblée devant la maison, il te faudra, pour les premiers jours, une garde qui te protège aussi bien dans la maison que quand tu sortiras. »

Kohlhaas, interdit, baissa les yeux et se tut.

Le prince, en quittant la fenêtre, reprit : « Si tu ne veux pas, de tout ce qui pourra arriver, tu ne t'en prendras qu'à toi-même. » Puis, se tournant vers la porte, il se disposait à sortir de la maison, quand Kohlhaas, s'étant ravisé, lui dit : « Monseigneur, faites comme il vous plaira ; si vous me donnez votre parole de retirer la garde quand je le désirerai, je n'ai rien à objecter contre cette mesure. » Le prince répliqua que cela allait sans dire, et après avoir signifié à trois lansquenets, qui lui furent présentés à cet effet, que l'homme chez lequel il les laissait était libre, et qu'ils n'auraient qu'à le suivre s'il sortait pour le protéger contre toute insulte, il salua le marchand de chevaux d'un affable signe de la main, et se retira.

Vers midi, Kohlhaas, accompagné de ses trois lansquenets et suivi d'une foule innombrable, mais qui, prévenue par la police, ne lui fit pas le moindre mal, se rendit chez le grand chancelier du tribunal. Le comte Wrede le reçut avec bonté et affabilité dans son antichambre, s'entretint avec lui pendant deux heures entières, et après s'être fait raconter toute l'affaire depuis le commencement jusqu'à la fin, il lui désigna un célèbre avocat de la ville, attaché au tribunal, pour rédiger et intenter le procès. Kohlhaas, sans perdre de temps, alla trouver cet avocat, et aussitôt après avoir rédigé une plainte en tout conforme à la première, par laquelle il demandait que le chevalier de Tronka fût condamné à lui restituer ses chevaux dans leur ancien état, et à l'indemniser des dommages soufferts, lui et la vieille mère de son valet tombé près de Muhlberg, il retourna chez lui, toujours suivi d'une foule curieuse, et bien décidé à ne sortir de sa maison que quand il y serait forcé par des affaires indispensables.

Cependant, le chevalier de Tronka avait été délivré de sa captivité à Wittemberg, et après s'être rétabli d'un érysipèle dangereux qu'il avait eu au pied, il s'était vu sommé d'une manière péremptoire de comparaître devant le tribunal de Dresde pour répondre à l'action intentée contre lui par le marchand de chevaux Kohlhaas, au sujet de chevaux enlevés arbitrairement et détériorés. Ses cousins, le chambellan et l'échanson, dans la maison desquels il descendit, le reçurent avec la plus grande exaspération et le plus grand mépris. Ils le traitèrent de misérable faisant rejaillir la honte et l'infamie sur toute la famille, le prévinrent qu'il perdrait infailliblement son procès, et l'engagèrent à s'occuper sans retard de produire les chevaux de Kohlhaas, qu'à la risée du monde il serait condamné de rétablir dans leur embonpoint et leur lustre primitifs.

Le chevalier dit d'une voix faible et tremblante qu'il était l'homme du monde le plus à plaindre. Il jura qu'il n'avait eu que peu de connaissance de la maudite affaire qui le plongeait dans le malheur, et que le concierge et le régisseur étaient seuls cause de tout, pour avoir, à son insu, employé ces chevaux pendant la moisson et les avoir abîmés en les faisant travailler outre mesure sur leurs propres champs. Il s'assit après ces mots, et pria ses cousins de ne pas le faire retomber, par leurs offenses et leurs injures, dans le mal dont il venait à peine de guérir.

Le lendemain, les seigneurs Hinz et Kunz, qui possédaient des terres dans les environs du château de Tronka qui avait été incendié, écrivirent, sur la demande du chevalier, à leurs régisseurs et fermiers pour recueillir des nouvelles au sujet des chevaux de Kohlhaas, qui depuis le sac du château avaient disparu complètement. Mais tout ce qu'ils purent apprendre, le château ayant été détruit de fond en comble et presque tous les habitants massacrés, ce fut qu'un valet, poussé à coups de plat de sabre par l'incendiaire, avait sauvé ces chevaux d'un hangar enflammé; mais qu'à la demande où il devait les conduire, il n'avait eu pour toute réponse qu'un coup de pied de Kohlhaas.

La vieille femme de charge du chevalier de Tronka, réfugiée à Meissen, répondit, à la demande écrite de son maître, qu'après cette nuit horrible, le domestique en question s'était porté avec les chevaux vers la frontière de Brandebourg. Mais toutes les perquisitions que l'on fit de ce côté demeurèrent infructueuses. Le renseignement donné par la vieille parut être fondé sur une erreur, car le chevalier de Tronka n'avait pas de valet qui fût du pays de Brandebourg ou des contrées avoisinantes. Des gens de Dresde qui, peu de jours après le sac du château de Tronka, avaient été à Wildsruf, rapportèrent que vers l'époque indiquée il y était arrivé un valet avec deux chevaux menés par le licou. Comme ces bêtes étaient tout à fait exténuées et n'avaient pas pu aller plus loin, il les avait laissées dans l'étable d'un berger qui s'était chargé de les remettre sur pied. Plusieurs raisons faisaient présumer que ce devaient être les chevaux de Kohlhaas. Mais le berger de Wildsruf, au dire de gens venus de cet endroit, les avait déjà revendus on ne savait à qui. D'après une troisième version, dont l'auteur demeura inconnu, les malheureuses bêtes étaient mortes et déjà ensevelies dans le charnier de Wildsruf.

Les seigneurs Hinz et Kunz de Tronka, pour qui cette tournure des choses eût été la plus-agréable, comme on le conçoit facilement, puisqu'elle les eût dispensés de la nécessité de faire nourrir les chevaux de

Kohlhaas dans leurs écuries (leur cousin n'en ayant plus), désirèrent, pour plus de sûreté, vérifier le fait. Venceslas de Tronka, en sa qualité de seigneur suzerain et justicier, pria gracieusement les tribunaux de Wildsruf, par une demande formelle à laquelle était jointe une description détaillée des chevaux de Kohlhaas, qui, à ce qu'il prétendait, lui avaient été confiés et depuis enlevés à la suite d'une affreuse catastrophe, de vouloir bien s'enquérir dans quelles mains ils avaient passé, et engager leur détenteur actuel, quel qu'il fût, à les ramener, en échange d'une large indemnité, aux écuries du chambellan Kunz de Tronka, à Dresde.

Peu de jours après, on vit paraître au marché de la ville l'homme à qui le berger de Wildsruf les avait vendus, traînant derrière sa charrette les deux pauvres bêtes décharnées et éclopées. Le malheur de Venceslas de Tronka, et plus encore celui de Kohlhaas, voulut que cet homme se trouvât être l'équarrisseur de Döbbeln.

Dès que Venceslas de Tronka et son cousin le chambellan eurent appris par le bruit public qu'un homme était arrivé dans la ville avec deux chevaux noirs échappés au sac de Tronkenbourg, ils se rendirent, accompagnés de quelques valets, sur la place du Château, où était cet homme, pour se faire remettre les chevaux moyennant remboursement si c'étaient ceux de Kohlhaas, et les emmener chez eux. Mais quel ne fut point l'étonnement des chevaliers en voyant une foule qui grossissait de moment en moment entourer la pauvre charrette à laquelle les deux bêtes étaient attachées, et en entendant répéter, au milieu d'immenses éclats de rire, que les chevaux pour lesquels l'État semblait chanceler étaient déjà chez l'équarrisseur. Le baron, qui avait fait le tour de la charrette pour considérer les misérables bêtes qui semblaient à chaque instant vouloir mourir, dit avec embarras que ce n'étaient point là les chevaux qu'il avait pris à Kohlhaas; cependant M. Kunz, le chambellan, en jetant sur lui un regard plein d'un courroux indicible, qui l'aurait réduit en poudre s'il eût été de fer, s'avança vers l'équarrisseur en rejetant son manteau pour laisser voir ses chaînes et ses décorations, et lui demanda si c'était les chevaux que le berger de Wildsruf lui avait amenés et que le baron Venceslas de Tronka, à qui ils appartenaient, avait réclamés devant les juges. L'équarrisseur, qui, un seau d'eau à la main, était occupé à faire boire un gros et fort cheval qui traînait sa charrette, dit : « Les noirs ? » Puis, après avoir déposé son seau, il ajouta que les chevaux noirs attachés derrière sa voiture lui avaient été vendus par le porcher d'Hainichen. D'où celui-ci les tenait, et s'ils lui venaient du berger de

Wildsruf, il l'ignorait; seulement, dit-il en reprenant son seau et en l'appuyant entre le timon et son genou, l'huissier de Wilsdruf lui avait dit qu'il devait les mener à Dresde, dans la maison de M. de Tronka; mais le gentilhomme à qui il était adressé s'appelait Kunz.

A ces mots, il se retourna avec ce que son cheval avait laissé (l'eau dans son seau et la répandit sur le pavé de la rue. Le chambellan, qui, au milieu des regards et des rires moqueurs de la foule, ne pouvait obtenir du drôle qui continuait ses affaires avec la plus parfaite tranquillité qu'il le regardât, dit qu'il était le chambellan Kunz de Tronka, mais que les chevaux qu'il était chargé de conduire chez lui devaient appartenir au baron son cousin; qu'ils avaient été soustraits par un domestique à la faveur de l'incendie de Tronkenbourg et remis au berger de Wildsruf, et que c'étaient des chevaux appartenant primitivement au marchand de chevaux Kohlhaas. Il demanda à l'homme, qui restait les jambes écartées et tirait son pantalon pour le remonter, s'il n'en savait rien; et si le porcher d'Hainichen, ce qui était la circonstance capitale, ne les avait pas reçus du berger de Wildsruf ou d'un troisième qui les aurait lui-même achetés de celui-ci.

L'équarrisseur dit qu'il avait reçu l'ordre de conduire les chevaux à Dresde pour en recevoir le prix chez M. de Tronka; qu'il ne comprenait rien à ce qui arrivait; et que s'ils avaient été possédés par le porcher d'Hainichen Pierre ou Paul, ou par le berger de Wilsdruf, cela lui était égal, dès qu'ils n'avaient pas été volés.

Et sur ce, il s'en alla, son fouet sur l'épaule, vers un cabaret de la place, dans l'intention de prendre son déjeuner. Le chambellan, qui n'avait rien à faire des chevaux que le porcher d'Hainichen avait vendus à l'équarrisseur de Döbbeln si ce n'étaient pas ceux sur lesquels le diable chevauchait à travers la Saxe, demanda au baron de dire son mot; mais comme celui-ci, les lèvres pâles et tremblantes, répondait que le mieux était d'acheter les chevaux, qu'ils appartenissent ou non à Kohlhaas, le chambellan, maudissant le père et la mère qui l'avaient engendré, s'en alla en s'enveloppant dans son manteau et sans savoir ce qu'il devait faire, hors de la foule. Il appela le baron de Wenk, une connaissance, qui passait à cheval dans la rue, et, résolu à ne pas quitter la place, justement parce que le peuple le regardait d'un air moqueur et, les mouchoirs pressés sur la bouche, semblait n'attendre que son départ pour éclater, il le pria d'aller chez le grand chancelier comte Wrede, et de lui demander de faire venir Kohlhaas pour reconnaître les chevaux. Il se trouva que justement Kohlhaas, appelé par un huissier dans le cabinet du grand chancelier pour des explications au sujet du dépôt

fait à Lützen, s'y trouvait encore quand le baron entra pour le motif qu'on vient d'indiquer; et pendant que le grand chancelier se levait de son fauteuil d'un air de mauvaise humeur et laissait de côté, avec les papiers qu'il tenait à la main, le marchand de chevaux, que le baron ne connaissait point, celui-ci lui représenta l'embarras dans lequel se trouvaient les messieurs de Tronka. L'équarrisseur de Döbbeln, sur une réquisition irrégulière du tribunal de Wildsruh, s'était présenté avec des chevaux dans un état si misérable, que le baron Venceslas devait hésiter à les reconnaître pour ceux de Kohlhaas; de sorte que dans le cas où on devrait les retirer cependant des mains de l'équarrisseur, afin de faire, dans les écuries du chevalier, une tentative pour leur rétablissement, il serait nécessaire que Kohlhaas les vît auparavant de ses yeux pour mettre hors de doute le fait allégué. « Ayez donc la bonté, termina-t-il, de faire chercher chez lui par la garde le marchand de chevaux et de le faire conduire sur le marché où sont les chevaux. » Le grand chancelier, en retirant ses lunettes de dessus son nez, dit au baron qu'il était dans une double erreur : d'abord, s'il croyait que le fait en question ne pouvait être éclairci que par les propres yeux de Kohlhaas; puis, s'il se figurait que le chancelier fût autorisé à faire conduire par la garde Kohlhaas où il plaisait au baron. Sur ce, il lui présenta le marchand de chevaux, qui se tenait derrière lui, et s'asseyant et remettant ses lunettes, il le pria de s'adresser, pour cette affaire, à celui-ci en personne. Kohlhaas, dont le visage ne trahissait rien de ce qui se passait dans son âme, dit au baron qu'il était prêt à le suivre au marché pour examiner les chevaux que l'équarrisseur avait amenés dans la ville. Il revint alors pendant que le baron se retournait, tout étonné, vers la table du grand chancelier; et après lui avoir donné, d'après les papiers de son portefeuille, plusieurs détails concernant le dépôt de Lützen, il prit congé. Le baron, qui, la rougeur au visage, était allé vers la fenêtre, salua en même temps, et tous deux se rendirent, accompagnés des trois lansquenets du prince de Meissen et d'une foule de peuple, sur la place du Château. Le chambellan Kunz, qui, malgré les représentations de plusieurs amis, avait gardé sa place en face de l'équarrisseur de Döbbeln, au milieu du peuple, s'avança aussitôt qu'il aperçut le baron et le marchand de chevaux, demandant à ce dernier, en tenant fièrement son épée dans son bras, si les chevaux qui étaient derrière la charrette étaient les siens. Le marchand de chevaux, après s'être tourné respectueusement, en soulevant son chapeau, vers la personne qui l'interrogeait et qu'il ne connaissait point, se dirigea sans répondre, et suivi des chevaliers, vers la char-

rette de l'équarrisseur. Un rapide regard jeté à douze pas de distance sur les pauvres bêtes aux jambes chancelantes, à la tête baissée vers la terre, qui ne mangeaient rien du foin que l'équarrisseur avait mis devant elles, lui suffit. « Monseigneur, dit-il en se retournant vers le chambellan, l'équarrisseur a parfaitement raison : les chevaux qui sont attachés à sa charrette m'appartiennent. » Et se voyant au milieu de tous les seigneurs, il ôta son chapeau encore une fois et sortit de la place escorté de sa garde. A ces mots, le chambellan, d'un mouvement rapide dont le panache de son casque fut tout agité, s'avança vers l'équarrisseur, lui jeta une bourse d'argent, et pendant que celui-ci, la bourse dans une main, de l'autre passait un peigne de plomb dans ses cheveux pour les rejeter en arrière et regarder l'argent, il ordonna à un valet de détacher les chevaux et de les conduire chez lui.

Le valet, qui, sur l'appel de son maître, avait quitté un cercle de parents et d'amis qu'il avait parmi le peuple, s'avança, avec un peu de rouge au visage, vers les chevaux, par-dessus une mare de fumier qui s'était formée à leurs pieds; mais à peine avait-il pris leurs licous pour les détacher, que maître Himboldt, son cousin, le saisit par le bras, cria : « Ne touche pas ces rosses ! » et le repoussa loin de la charrette. Il ajouta que le chambellan devait chercher un valet d'équarrisseur pour ce service.

Le chambellan, écumant de rage, regarda un moment maître Himboldt; puis, se retournant, il appela la garde par-dessus les têtes des chevaliers qui l'entouraient. Sur l'ordre du baron de Wenk, un officier, avec quelques soldats du prince électeur, sortit du château; le chambellan le somma, après un court exposé de l'impudente révolte que se permettaient les bourgeois de la ville, d'arrêter le chef de l'émeute, maître Himboldt. Il accusa celui-ci, en le saisissant au collet, d'avoir repoussé de la charrette son valet, qui détachait les chevaux sur son ordre, et de l'avoir maltraité.

Himboldt, en se dégageant des mains du chambellan par un mouvement adroit, dit : « Monseigneur, montrer à un garçon de vingt ans ce qu'il doit faire, ce n'est point le pousser à la révolte. Demandez-lui si, contre tout usage et toute décence, il veut s'occuper des chevaux qui sont derrière la charrette; s'il veut le faire malgré ce que j'ai dit, soit ! Il peut les écorcher et équarrir, je ne m'y oppose point. »

A ces mots le chambellan se tourna vers le valet et lui demanda s'il refusait de remplir son ordre, de détacher les chevaux et de les conduire chez lui.

Et comme celui-ci répondit timidement, en se mêlant parmi les

bourgeois, que les chevaux devaient avoir un air plus convenable avant qu'on lui donnât cet ordre, le chambellan le suivit par derrière, lui arracha son chapeau qui portait les armes de sa maison et le foula aux pieds, dégaina ensuite son épée et chassa le valet avec de furieux coups de lame hors de la place.

Maitre Himboldt s'écria : « Jetez donc ce fer homicide à bas ! » Et pendant que les bourgeois, révoltés de cette scène, se rassemblaient et repoussaient la garde, il renversa le chambellan par derrière, lui arracha son manteau, son col et son casque, lui retira l'épée des mains, et d'un coup terrible il l'envoya tomber bien loin de la place. Le baron Venceslas, en se sauvant du tumulte, cria vainement aux chevaliers de courir au secours de son cousin ; avant que ceux-ci eussent pu faire un pas, ils avaient été dispersés par le choc du peuple, et le chambellan, qui s'était blessé à la tête en tombant, demeura livré à toute la fureur de la foule. Rien n'aurait pu le sauver sans l'apparition d'une troupe de lansquenets à cheval qui passèrent par hasard sur la place et que l'officier des soldats du prince-électeur appela à son secours. L'officier, après avoir chassé la foule, saisit maître Himboldt, et pendant que quelques reîtres le conduisaient à la prison, deux amis relevèrent le malheureux chambellan tout couvert de sang et le ramenèrent chez lui. Telle fut la triste issue d'une charitable et honnête tentative pour donner au marchand de chevaux satisfaction de l'injustice dont il avait été victime. L'équarrisseur de Döbbeln, dont l'affaire était terminée et qui ne voulait pas s'arrêter plus longtemps, attacha, au moment où le peuple commença à se disperser, les deux chevaux à un poteau de lanterne, où ils restèrent tout le jour le jouet des gamins de la rue, sans que personne s'occupât d'eux ; de sorte que, dans le manque de tout soin et de toute garde, la police dut y pourvoir, et vers la tombée de la nuit appeler l'équarrisseur de Dresde pour qu'il les logeât, jusqu'à décision ultérieure, dans la maison d'équarrissage, au faubourg de la ville.

Cet accident, quelque peu responsable qu'en fût le marchand de chevaux, éveilla cependant dans le pays, même chez les plus modérés et les plus bienveillants, des dispositions extrêmement dangereuses pour l'issue de son procès. On trouvait ses rapports avec l'État tout à fait intolérables, et dans l'intérieur des maisons comme sur les places publiques s'élevait l'avis qu'il vaudrait bien mieux exercer envers lui une injustice flagrante et renvoyer entièrement l'affaire, que de lui laisser dans une si misérable affaire obtenir justice par violence pour la seule satisfaction de sa folle obstination. Pour achever de perdre le

pauvre Kohlhaas, le grand chancelier lui-même, par excès de justice et par haine contre la famille de Tronka, contribua à fortifier et à étendre cette disposition. Il était extrêmement invraisemblable que les chevaux, confiés maintenant aux soins de l'équarrisseur de Dresde, pussent jamais être rétablis dans l'état où ils étaient sortis de l'écurie de Kohlhaasenbruck ; mais, en admettant qu'à force d'art et de soins cela fût possible, la honte qui, par suite des circonstances actuelles, retombait sur la famille du baron était si grande que, devant le tribunal de la haute cour, l'un des premiers et des plus considérés du pays, rien ne parut mieux et plus convenable que d'offrir pour les chevaux un dédommagement pécuniaire. Cependant, sur une lettre dans laquelle le président, comte Kallheim, au nom du chambellan retenu par sa maladie, fit au grand chancelier quelques jours après cette proposition, celui-ci adressa un écrit à Kohlhaas pour l'engager à ne pas rejeter une semblable proposition, si on la lui faisait, et en même temps il pria le président même, dans une courte et peu obligeante réponse, de lui épargner dans cette affaire toute commission particulière, et invita le chambellan à s'adresser directement à Kohlhaas, qu'il lui dépeignit comme un homme très-modéré et très-accommodant.

Le marchand de chevaux, dont la résolution avait en effet été brisée par l'incident qui s'était produit sur le marché, attendait seulement, d'après le conseil du grand chancelier, une ouverture du côté du baron ou de son représentant pour aller au-devant d'eux avec une entière bonne volonté et l'oubli de tout le passé. Mais cette ouverture coûtait à l'orgueil des chevaliers, et fort aigris de la réponse du grand chancelier, ils la montrèrent au prince-électeur quand le lendemain matin il vint faire visite au chambellan que ses blessures retenaient au lit.

Le chambellan, d'une voix affaiblie et touchante, lui demanda si après qu'il avait exposé sa vie pour terminer cette affaire conformément à ses désirs, il devait encore livrer son honneur au blâme du monde et aller en suppliant implorer la clémence d'un homme qui avait jeté sur sa famille et sur lui tout le mépris et toute la honte imaginables.

L'électeur, après avoir lu la lettre, demanda avec embarras au comte Kallheim si le tribunal n'était pas en droit, sans plus de pourparlers avec Kohlhaas, de s'appuyer sur le fait que les chevaux n'étaient plus en état de se rétablir, et en conséquence de rendre le jugement comme s'ils étaient morts, en fixant une indemnité en argent.

Le comte répondit : « Monseigneur, ils sont morts ; ils le sont pour la loi puisqu'ils n'ont plus aucune valeur, et ils le seront bientôt physiquement avant qu'on les ait conduits de la maison d'équarrissage dans les écuries des chevaliers. »

Sur quoi l'électeur, en mettant la lettre dans sa poche, dit qu'il en parlerait au grand chancelier en personne, calma le chambellan qui se levait à demi et saisissait sa main avec reconnaissance, puis après lui avoir encore recommandé très-gracieusement de prendre soin de sa santé, il se leva et quitta la chambre.

Les choses en étaient là à Dresde, lorsqu'il se déclina du côté de Lutzen un autre orage plus considérable, que les habiles chevaliers surent encore faire tomber sur la tête du pauvre Kohlhaas. Jean Nagelschmidt, un des hommes réunis par le marchand de chevaux et congédiés après l'amnistie de l'électeur, avait jugé bon, peu de semaines après, de rassembler de nouveau une partie de la bande sur la frontière de Bohême, et de continuer pour son compte l'entreprise dans laquelle Kohlhaas l'avait engagé. Ce coquin, tant pour intimider les archers dont il était poursuivi que pour amener les paysans à s'associer à ses brigandages, prenait le titre de lieutenant de Kohlhaas, répandait avec une habileté empruntée à son maître que l'amnistie n'avait pas été observée envers plusieurs personnes retournées tranquillement chez elles, et que Kohlhaas même, par une affreuse trahison, avait été arrêté à son arrivée à Dresde et mis sous la surveillance d'une garde ; si bien que, dans des affiches tout à fait semblables à celles de Kohlhaas, sa bande d'incendiaires paraissait une troupe militaire levée pour la seule gloire de Dieu, destinée à veiller sur l'amnistie qui leur avait été promise par l'électeur ; bien qu'elle n'agit, comme il a déjà été dit, en aucune façon pour la gloire de Dieu ni par dévouement pour Kohlhaas dont le sort lui était tout à fait indifférent, mais pour arriver, à l'aide de ces bruits, à brûler et à piller plus commodément et plus impunément.

Aux premières nouvelles qui leur en parvinrent à Dresde, les chevaliers ne purent cacher leur joie d'un incident qui donnait à l'affaire une face nouvelle. Ils rappelèrent, en prenant un air entendu et contrarié, le tort qu'on avait eu, malgré leurs instantes et fréquentes recommandations, d'accorder l'amnistie à Kohlhaas, comme si on avait eu l'intention par là d'inviter les coquins de toute sorte à l'imiter et à marcher sur ses traces ; et non contents de faire croire que Nagelschmidt n'avait pris les armes que pour la délivrance de son maître opprimé, ils disaient formellement que toutes ces manifes-

tations n'étaient qu'une tentative commandée par Kohlhaas pour effrayer l'administration et pour hâter la sentence que réclamait sa folle obstination.

L'échanson Hinz alla même jusqu'à dire à quelques courtisans réunis après le dîner autour de lui, dans l'antichambre de l'électeur, que la bande entière se tenait dans les forêts de l'électorat, et n'attendait qu'un signal du marchand de chevaux pour en sortir de nouveau le fer et le feu à la main.

Le prince Christian de Meissen, très-mécontent de cette tournure des choses qui menaçait de compromettre de la manière la plus sensible la gloire de son maître, se rendit aussitôt chez lui à son château, et pénétrant bien l'intérêt des chevaliers de ruiner Kohlhaas s'il était possible, sous le prétexte des nouveaux événements, il lui demanda la permission de faire subir sans retard un interrogatoire au marchand de chevaux.

Kohlhaas, qui se vit, non sans étonnement, amené par un garde dans le palais, parut ses deux petits enfants Henri et Léopold sur les bras; car Sternbald, son valet, était arrivé la veille du Mecklenbourg avec ses cinq enfants, et des idées de toute sorte qu'il serait trop long de développer le décidèrent à prendre les petits qui l'en priaient avec larmes et à les porter avec lui au tribunal.

Le prince, après avoir regardé d'un air bienveillant les enfants que Kohlhaas avait déposés près de lui et s'être informé avec bonté de leur âge et de leur nom, lui découvrit les libertés que Nagelschmidt, son ancien valet, prenait dans les vallées de l'Erzgebirge, et en lui présentant les papiers répandus par ce nouveau chef de bande, il lui demanda ce que lui Kohlhaas pouvait opposer pour sa défense.

Le marchand de chevaux, quelque saisi qu'il fût à la vue de ces infâmes et perfides papiers, eut peu de peine, devant un homme aussi honnête que l'était le prince, à démontrer de la façon la plus satisfaisante le défaut de fondement des accusations portées contre lui. Non-seulement il fit remarquer que dans l'état où étaient les choses pour le dénouement de son procès, qui était en très-bonne voie, il n'avait point besoin du secours d'un tiers; mais, par des lettres qu'il portait sur lui et qu'il présenta au prince, il prouva combien il était invraisemblable que Nagelschmidt eût été disposé à lui prêter un secours semblable, puisque lui-même, peu de temps avant la dissolution de la bande, à Lutzen, avait voulu faire pendre le drôle pour pillage et autres coquinerie dans le plat pays, de sorte que la publi-

cation de l'amnistie, en rompant tous les anciens rapports, l'avait seule sauvé, et que deux jours après ils s'étaient séparés ennemis mortels.

Kohlhaas, sur sa proposition acceptée par le prince, s'assit et rédigea une adresse à Nagelschmidt, dans laquelle il déclarait sa prétention de s'être soulevé pour venger la violation de l'amnistie vis-à-vis de lui et de sa troupe, une impudente et infâme invention, lui disait qu'à son arrivée à Dresde il n'avait été ni arrêté ni mis sous surveillance, que son procès était en aussi bonne voie qu'il le souhaitait; et que pour lui, Nagelschmidt, à cause des incendies commis dans l'Erzgebirge depuis l'amnistie, il l'abandonnait pour l'exemple à toute la vengeance des lois. Puis quelques fragments de l'instruction criminelle que le marchand de chevaux avait fait dresser contre lui pour ses infamies furent joints à l'adresse, afin d'édifier le peuple sur le coquin destiné dès cette époque au gibet, et que la proclamation seule de l'électeur avait sauvé.

Le prince tranquillisa Kohlhaas sur le soupçon que, forcé par les circonstances, on avait dû lui exprimer dans cet interrogatoire, l'assura que tant qu'il serait lui-même à Dresde, l'amnistie qui lui avait été accordée ne serait aucunement violée, tendit encore une fois la main aux enfants en leur donnant des fruits qui se trouvaient sur sa table, salua Kohlhaas et le congédia.

Le grand chancelier, qui reconnut également le danger qui planait sur le marchand de chevaux, fit tout pour mener son affaire à fin avant qu'il survint de nouvelles complications et de nouveaux embarras. Mais c'était justement des difficultés que voulaient les chevaliers, et, au lieu de se renfermer, comme auparavant, dans un aveu silencieux de la faute et de se borner à demander un arrêt moins sévère, ils commencèrent, avec les détours les plus subtils, à nier la faute même d'une manière absolue. Tantôt ils objectaient que les chevaux de Kohlhaas n'avaient été retenus à Tronkenbourg que par un abus de pouvoir du concierge et de l'intendant, sans que le baron en sût rien ou du moins sans qu'il en eût une connaissance exacte; tantôt ils assuraient que les bêtes étaient, avant leur arrivée au château, atteintes d'une toux violente et dangereuse, et ils en appelaient à des témoins qu'ils se faisaient fort de fournir; enfin, après de longues enquêtes et de longs débats, ils présentèrent un édit du prince-électeur, dans lequel, il y avait plus de douze ans, à cause d'une épizootie, l'importation des chevaux de Brandebourg en Saxe avait été effectivement défendue, et cette pièce devait prouver clair comme le jour non-seu-

lement le droit, mais l'obligation du baron de retenir les chevaux conduits par Kohlhaas au delà de la frontière.

Kohlhaas, qui dans l'intervalle avait racheté sa métairie de l'honnête bailli de Kohlhaasenbruck, désirait quitter Dresde pour quelques jours, à cause des semailles à faire. Peut-être avait-il encore d'autres motifs, que nous laissons à quiconque a connaissance du cœur humain le soin de deviner. Il se rendit, sans emmener la garde qui lui avait été donnée, chez le grand chancelier, et lui déclara, la lettre du bailli à la main, qu'il avait l'intention, dans le cas où, comme cela semblait être, on n'aurait pas besoin de lui devant le tribunal, de quitter la ville et de faire dans le Brandebourg un voyage de huit ou douze jours, à l'expiration desquels il promettait d'être de retour.

Le grand chancelier, après avoir regardé à terre d'un air mécontent et pensif, répondit qu'il devait avouer que sa présence était justement plus nécessaire que jamais, car le tribunal, à cause des subtiles et tortueuses allégations de la partie adverse, avait besoin de ses dépositions et explications dans mille cas qu'on ne pouvait prévoir. Kohlhaas le renvoyant à son avocat bien instruit de tout, et promettant de ne pas être absent plus de huit jours, maintint sa demande, et le grand chancelier lui dit, après une pause, en le congédiant, qu'il espérait qu'il se ferait délivrer pour cela des passe-ports chez le prince Christian de Meissen.

Kohlhaas demanda alors, sans donner de motif, au prince de Meissen, comme chef du gouvernement, des passe-ports valables huit jours pour Kohlhaasenbruck, aller et retour. Sur cet écrit, il reçut une dépêche officielle signée du capitaine du château, le baron Sigfried, et notifiant que sa demande de passe-ports pour Kohlhaasenbruck serait soumise à Sa Grâce l'électeur, sur le consentement duquel, dès qu'il l'aurait permis, les passe-ports lui seraient adressés. A la demande de Kohlhaas auprès de son avocat pourquoi la dépêche était signée d'un baron Sigfried de Wenk et non du prince Christian de Meissen, à qui il s'était adressé, il fut répondu que le prince était parti depuis trois jours pour ses terres, et que les affaires d'administration étaient confiées pendant son absence au commandant du château, le baron Sigfried de Wenk, un cousin du seigneur du même nom nommé précédemment.

Kohlhaas, dont ces contre-temps faisaient déjà battre le cœur d'inquiétude, attendit pendant plusieurs jours la décision qui serait prise sur sa demande ; mais il se passa une semaine et davantage sans que cette décision arrivât et sans que l'arrêt du tribunal, malgré une an-

nonce positive, fût rendu. Le douzième jour, bien résolu à forcer l'administration de parler, quelles que fussent ses dispositions à son égard, Kohlhaas prit encore la plume pour demander de nouveau ses passe-ports de la façon la plus pressante. Mais combien fut-il saisi quand, le lendemain soir, comme il méditait sur son sort, et surtout sur l'amnistie qui lui avait été obtenue par le docteur Luther, en se penchant à la fenêtre de sa chambre de derrière, de ne plus voir, dans le petit bâtiment qui donnait sur la cour, la garde qui lui avait été donnée à son arrivée par le prince de Meissen.

Thomas, le vieux concierge, qu'il appela et à qui il demanda ce que cela signifiait, lui répondit en soupirant : « Monsieur, tout ne va pas comme il devrait. Les lansquenets, plus nombreux aujourd'hui qu'à l'ordinaire, se sont, à l'entrée de la nuit, partagés tout autour de la maison ; deux se tiennent avec lance et bouclier à la porte sur la rue, deux par derrière à celle du jardin, et deux autres encore sont dans le vestibule sur une botte de foin, et disent qu'ils y passeront la nuit. »

Kohlhaas changea de couleur, et dit que c'était égal, pourvu qu'ils fussent là, et qu'il devait en descendant leur donner de la lumière afin qu'ils pussent y voir. Puis, sous prétexte de vider une cuvette, il ouvrit sa fenêtre sur la rue, et s'assura de la vérité du fait que lui avait appris le vieillard. Il se mit au lit, quoique sans envie de dormir, et sa résolution pour le lendemain fut bientôt arrêtée. Il ne voulait plus laisser à l'administration à laquelle il avait affaire l'apparence de justice qu'elle se donnait, tandis qu'en réalité elle violait l'amnistie qu'elle lui avait promise ; et dans le cas où il serait vraiment prisonnier, comme il ne pouvait plus en douter, il voulait la forcer à reconnaître positivement et sans détour qu'il l'était. Pour cela, le lendemain, dès le point du jour, il fit atteler et amener sa voiture par son valet Sternbald, pour aller, disait-il, chez le régisseur de Lockewitz, une ancienne connaissance qui lui avait parlé quelques jours auparavant à Dresde, et l'avait invité à venir le voir avec ses enfants.

Les lansquenets, qui, l'oreille au guet, observaient tous les mouvements dans la maison, envoyèrent secrètement un des leurs à la ville, et peu de minutes après il arriva un commissaire avec plusieurs agents de police, qui, comme s'il avait là quelque affaire, s'établit dans la maison vis-à-vis.

Kohlhaas, qui, tout en s'occupant de la toilette de ses enfants, remarquait tout, et laissait exprès la voiture attendre plus qu'il n'était nécessaire, s'avança avec ses enfants dès que la police eut achevé ses dispositions, sans paraître y prendre garde, sur la porte de la maison ;

il dit en passant aux lansquenets qui s'y tenaient qu'ils n'avaient pas besoin de le suivre, fit monter les petits garçons dans la voiture, et embrassa et consola les petites filles en pleurs, qui devaient rester, sur son ordre, avec la fille du vieux concierge.

A peine était-il monté lui-même, que le commissaire, avec sa suite d'agents, s'avança vers lui de la maison en face et lui demanda où il allait. Sur la réponse de Kohlhaas qu'il voulait aller chez son ami le régisseur de Lockewitz, qui l'avait invité quelques jours auparavant à le visiter avec ses deux petits garçons à la campagne, le commissaire répondit que, dans ce cas, il devait attendre quelques moments, pour que quelques lansquenets à cheval, suivant l'ordre du prince, pussent l'accompagner.

Kohlhaas demanda en souriant s'il croyait que sa personne ne serait pas en sûreté chez un ami qui s'était offert à le recevoir pendant un jour à sa table. Le commissaire répondit d'un ton gai et aimable que le danger sans doute n'était pas grand, mais il ajouta que les lansquenets ne lui seraient aucunement à charge.

Kohlhaas répondit sérieusement que le prince de Meissen, à son arrivée à Dresde, l'avait laissé libre de se servir de sa garde ou non, et comme le commissaire s'en étonnait et en appelait avec d'habiles circonlocutions à l'usage constant qu'il avait vu pratiquer, Kohlhaas lui raconta les circonstances dans lesquelles s'était faite l'installation d'une garde chez lui.

Le commissaire l'assura que les ordres du commandant du château, le baron de Wenk, qui était en ce moment chef de la police, lui faisaient un devoir de ne pas cesser de veiller sur sa personne, et l'invita, s'il ne voulait pas accepter son escorte, à se rendre lui-même au palais pour remédier au malentendu s'il y en avait un.

Kohlhaas, avec un regard expressif jeté sur le commissaire, et résolu à maintenir son droit à tout prix, dit qu'il ferait ainsi; il descendit de voiture, fit porter les enfants par le concierge sous le vestibule, et, laissant la voiture avec le domestique stationner devant sa maison, il se rendit avec le commissaire et la garde au palais. Le baron de Wenk était justement occupé à interroger quelques hommes de la bande de Nagelschmidt, arrêtés dans le pays de Leipzig et amenés la veille au soir, et les chevaliers qui l'entouraient questionnaient les coquins sur bien des choses qu'on aurait voulu savoir d'eux, au moment où le marchand de chevaux entrait avec son escorte dans la salle.

Le baron, aussitôt qu'il aperçut le marchand de chevaux, alla, pendant que les chevaliers se turent tout à coup et cessèrent leur inter-

rogatoire, vers lui et lui demanda ce qu'il voulait; et comme Kohlhaas lui eut exposé d'un ton respectueux son intention d'aller dîner chez le régisseur de Lockewitz et son désir de laisser les lansquenets, desquels il n'avait pas besoin, le baron répondit, en changeant de couleur et en semblant avaler d'autres paroles, qu'il ferait bien de se tenir tranquille chez lui et de remettre aussi pour le moment le dîner chez le régisseur de Lockewitz. Puis, pour mettre terme à l'entretien, il se tourna vers le commissaire, et lui dit de s'en tenir à l'ordre qu'il lui avait donné touchant cet homme, et que celui-ci ne devait pas quitter la ville sans être accompagné de six lansquenets à cheval. Kohlhaas demanda s'il était prisonnier et s'il devait croire que l'amnistie qui lui avait été solennellement jurée aux yeux du monde entier était retirée; sur quoi le baron, le visage en feu, se retourna, s'avança tout contre lui, et, le regardant dans les yeux, répondit : « Oui, oui, oui! » puis lui tourna le dos et revint vers les hommes de Nagelschmidt.

Kohlhaas quitta la salle, et bien qu'il vît que la seule voie de salut qui lui restât, et qui était la fuite, lui avait été rendue beaucoup plus difficile par sa démarche, il se loua cependant de l'avoir faite, puisqu'il se voyait délivré de l'obligation de respecter les conditions de l'amnistie. Il fit, en arrivant chez lui, dételier la voiture, et se rendit, accompagné du commissaire, dans sa chambre, très-triste et très-ému; et pendant que cet homme, avec un ton qui soulevait le cœur de dégoût au marchand de chevaux, l'assurait qu'il n'y avait qu'un mal-entendu, que tout s'expliquerait bientôt, ses agents verrouillaient, sur son ordre, toutes les issues de la maison qui donnaient sur la cour sur quoi le commissaire protesta que la porte d'entrée de la maison lui serait toujours, avant comme après, ouverte quand il voudrait.

Cependant Nagelschmidt avait été si bien pressé de toutes parts par les archers et les lansquenets, dans les forêts de l'Erzgebirge, qu'à bout de ressources pour continuer le rôle qu'il avait entrepris, il en vint à l'idée d'intéresser effectivement Kohlhaas à sa situation; et comme il avait été instruit très-exactement par un voyageur de l'état du procès du marchand de chevaux, il crut pouvoir, malgré l'inimitié déclarée qui existait entre eux, l'amener à former avec lui une nouvelle association. Il lui envoya donc un homme avec un écrit d'un allemand à peine lisible contenant ces mots : « S'il voulait venir à Altenbourg et reprendre le commandement de ce qui y restait de l'ancienne bande, lui, Nagelschmidt, s'offrait à lui fournir, pour le délivrer de sa captivité de Dresde, hommes, argent et chevaux. En même temps il lui promettait d'être à l'avenir plus soumis et aussi plus sage et meil-

leur qu'auparavant; et pour preuve de sa fidélité et de son dévouement, il offrait de venir lui-même dans le pays de Dresde pour aider à sa délivrance. »

L'homme chargé de cette lettre eut le malheur, dans un village tout près de Dresde, de tomber dans d'affreuses convulsions auxquelles il était sujet dès l'enfance; pendant qu'il était dans cet état, la lettre qu'il portait fut trouvée par les gens qui vinrent à son secours, lui-même arrêté dès qu'il fut remis, et transporté avec une garde, au milieu d'un grand concours de peuple, au palais.

Aussitôt que le commandant de Wenk eut lu cette lettre, il se rendit sans retard auprès de l'électeur, chez qui se trouvaient Kunz et Hintz, le premier tout à fait remis de ses blessures, et le président de la chancellerie, le comte Kallheim : ces messieurs furent d'avis qu'on arrêtât sur-le-champ Kohlhaas, et qu'on lui fit son procès, sur le chef d'entente secrète avec Nagelschmidt; car il était évident, disaient-ils, qu'une telle lettre n'eût pas été écrite sans une coupable et criminelle complicité entre le marchand de chevaux et les bandits pour l'exécution de nouvelles horreurs. L'électeur se refusa énergiquement à retirer à Kohlhaas, sur le seul motif de cette lettre, la liberté qu'il lui avait promise; il lui semblait plutôt vraisemblable, d'après la lettre de Nagelschmidt, qu'il n'y avait eu aucune association antérieure entre eux; et tout ce à quoi il put se décider pour éclaircir l'affaire, quoique avec beaucoup d'hésitation, sur la proposition du président, fut de laisser remettre à Kohlhaas la lettre par la même personne que lui avait envoyée Nagelschmidt, en faisant comme si celle-ci était libre, pour voir s'il y répondrait. En conséquence, l'homme qui avait été jeté en prison fut amené le lendemain au palais, où le commandant du château lui remit la lettre et lui offrit la liberté et la remise de sa peine s'il voulait porter la lettre au marchand de chevaux comme s'il n'était rien arrivé. Le drôle se prêta sans difficulté à une ruse aussi perfide, et d'une façon assez mystérieuse. Sous prétexte qu'il avait à vendre des écrevisses, il entra dans la chambre de Kohlhaas. Celui-ci, après avoir lu la lettre pendant que les enfants jouaient avec les écrevisses, aurait certainement, en toute autre circonstance, pris le coquin au collet et l'aurait livré aux lansquenets qui étaient à la porte; mais comme, dans la disposition des esprits, cet acte eût pu ne recevoir qu'une interprétation indifférente, et qu'il était parfaitement convaincu que rien au monde ne pouvait le sauver du mauvais pas où il était engagé, il regarda d'un air triste la figure bien connue du drôle, lui demanda où il demeurait, et lui dit de revenir

dans quelques heures, qu'il lui déclarerait sa résolution en réponse à la lettre de son maître. Il s'assit alors et écrivit à Nagelschmidt une lettre ainsi conçue : « Il acceptait la proposition de prendre le commandement de la bande à Altenbourg, pour se délivrer de la prison dans laquelle il était retenu avec ses cinq enfants ; on devait lui envoyer une voiture à deux chevaux à Neustadt, près de Dresde ; pour aller plus vite, il lui faudrait encore deux chevaux sur la route de Wittenberg, par laquelle, pour des raisons qu'il était trop long de donner, il pourrait passer. Les lansquenets qui le gardaient pouvaient sans doute être gagnés ; mais dans le cas où la force serait nécessaire, il voulait pouvoir compter sur la présence, à Neustadt, de deux hommes résolus et armés. Pour tous les frais nécessaires, il aurait besoin d'un rouleau de vingt souverains d'or qu'on pourrait lui envoyer par le même homme, et dont il lui rendrait compte quand tout serait terminé. Quant à l'assistance de Nagelschmidt à Dresde, elle n'était pas nécessaire, et il la refusait ou plutôt il lui donnait l'ordre positif, dans l'intérêt de la bande, qui ne pouvait demeurer sans direction, de rester à Altenbourg pour la commander. » Lorsque l'homme revint le soir, il lui remit la lettre, en le payant largement, et avec recommandation d'y faire grande attention. Son projet était d'aller avec ses cinq enfants à Hambourg et de s'y embarquer pour le Levant ou les Indes, ou pour un pays quelconque où il trouverait d'autres hommes que ceux qu'il connaissait ; le chagrin qui courbait son âme, indépendamment de l'aversion qu'il eût éprouvée à faire société avec Nagelschmidt, le faisait renoncer à obtenir que ses chevaux lui fussent rendus forts et bien nourris.

A peine l'homme eut-il porté cette réponse au commandant du château, que le grand chancelier fut déposé, le président comte Kallheim nommé à sa place chef du tribunal, et Kohlhaas, arrêté par un ordre du cabinet de l'électeur, chargé de chaînes, et conduit dans la tour de la ville. On lui fit son procès sur le fondement de cette lettre, qui fut affichée à tous les coins de la ville comme à la barre du tribunal. A la demande s'il reconnaissait l'écriture, il répondit au conseiller qui la lui présentait : « Oui. » A la demande s'il avait quelque chose à dire pour sa défense, il dit en baissant les yeux : « Non. » Il fut condamné à être déchiré avec des tenailles rouges par le bourreau, écartelé et son corps brûlé entre la roue et le gibet.

(Traduit de l'allemand de H. DE KLEIST.)

(La fin à la prochaine livraison.)

MOHAMMED,

SA VIE ET SA DOCTRINE¹.

De tous les grands personnages de l'histoire humaine, il n'en est peut-être pas un seul qui ait été aussi longtemps et aussi profondément méconnu que ce prophète de l'Arabie que, depuis des siècles, les chrétiens ont flétri du nom d'imposteur. Ces temps de haine fanatique et de condamnation aveugle sont généralement passés aujourd'hui, il est vrai. Depuis une époque assez reculée, on a commencé à considérer Mohammed d'une façon plus impartiale et plus historique. Cependant, c'est à notre siècle et en particulier à ces dernières années, qu'il était réservé de fixer par la critique les faits assurés de sa vie, d'en élaguer définitivement les fables et les fictions poétiques dont la foi pieuse ou la superstition l'avaient enrichie, de nous représenter enfin cette remarquable figure dans sa vérité humaine, son développement successif et son œuvre réelle². Malheureusement, il s'en faut de beaucoup encore que cette tâche difficile soit terminée d'une manière complète et entièrement satisfaisante.

Ce qui laisse surtout à désirer dans ce travail de reconstruction historique, c'est la conception générale de la personne de Mohammed,

¹ Cet article a été publié en 1858 dans le *Journal de théologie scientifique* (*Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*), de M. Hilgenfeld, 1^{re} année, 4^e livraison. (*Le traducteur.*)

² Comp. Weil, *Mohammed der Prophet, sein Leben und seine Lehre*. Stuttgart, 1843. (C'est un travail solide, bien réussi et destiné à faire époque; sa manière de voir touchant le prophétisme de Mohammed est la seule opinion de son livre que je ne puisse adopter. Sprenger, *The life of Mohammad*. Allahabad, 1851.)

c'est l'appréciation de son caractère prophétique, de sa nature intime, de sa pensée : on n'a pas su voir en lui la vie et le mouvement intérieur d'une inspiration religieuse. Au lieu de reconnaître le génie dans sa profondeur et dans sa force créatrice, on s'arrête à lui faire transplanter parmi les Arabes les principales doctrines de l'Ancien et du Nouveau Testament; et, quant à son prophétisme, on ne nous laisse d'autre choix que de considérer le fondateur de l'Islam ou comme un imposteur, ou comme une dupe.

Avec cela, on attache encore une grande importance à faire observer que, dans sa jeunesse, Mohammed fut sujet à l'épilepsie, et on en conclut que ses prétendues révélations durent être liées le plus souvent à des accès de ce genre. C'est ainsi qu'on prétend expliquer qu'il ait pu croire sincèrement à son inspiration divine et à son commerce avec les anges.

J'ose à peine remarquer que des indications pareilles, quand bien même elles se trouveraient mieux attestées qu'elles ne le sont en réalité, ne sauraient rendre compte de rien. En effet, il est assez connu que l'épileptique, au moment de ses attaques, perd complètement connaissance, et qu'il ne peut avoir ni rêves ni visions. Du reste, le texte arabe où l'on puise le fait allégué est loin de porter d'une manière évidente ce qu'on lui fait dire : il se sert non point d'aucun des termes propres à désigner l'épilepsie, mais d'un mot (*ighmda*) qui exprime en général un état d'évanouissement. Enfin, ce renseignement lui-même ne repose, à part les suppositions injurieuses répandues par les chrétiens, que sur une tradition orale qui n'était déjà plus, lorsqu'elle fut fixée par l'Écriture, c'est-à-dire deux siècles après Mohammed, qu'un tissu inextricable de vérité et de fiction.

Une de ces traditions porte : « Chaque fois qu'une révélation était communiquée au prophète, son âme semblait lui être ravie; il tombait dans une espèce d'évanouissement, et paraissait comme un homme ivre. » Une autre dit : « Lorsque l'ange (Gabriel) se montrait à lui, le prophète se sentait accablé; par les plus grands froids, la sueur décollait de son visage, ses yeux devenaient rouges, et souvent il rugissait comme un chameau. » Une autre encore : « Parfois il recevait une révélation pendant qu'il se trouvait assis sur son chameau; alors il lui arrivait de se mettre à trembler, au point qu'on eût pu craindre de voir se briser tous ses membres : le plus souvent cependant il se mettait à genoux. »

Je ne puis voir dans toutes ces traditions que des essais grossiers de l'imagination populaire cherchant à se représenter la nature de l'inspi-

ration prophétique et de la révélation. Le Korân, qui doit demeurer cependant notre source principale, n'offre aucun appui à des récits de ce genre. D'après lui, Mohammed semble avoir reçu le plus souvent ses inspirations au milieu du calme de la nuit; et c'est nuitamment encore, comme nous l'apprennent quelques-uns des morceaux les plus anciens (Sur. lxxiii et lxxiv), que, sur l'ordre de Dieu, il les communique au peuple. Il est écrit : « Se lever pendant la nuit est ce qu'il y a de plus favorable pour la pensée et de plus efficace pour la prédication : pendant le jour, tu es trop surchargé de besogne. » Ailleurs (Sur. xlv, 1 sq.), Dieu dit, au sujet du Korân : « Nous l'avons envoyé du ciel dans une nuit bénie,.... nuit pendant laquelle tout sage commandement est révélé par nous un à un. » Ces heures nocturnes de l'illumination sont aussi considérées par le prophète comme des heures de consécration et de béatitude suprêmes. « La nuit de la révélation, dit-il (Sur. xcvi, 3-5), vaut plus que mille mois. Dans cette nuit les anges et l'esprit (c'est-à-dire Gabriel) descendent, avec la permission de Dieu, portant ses ordres sur toutes choses. La paix accompagne cette nuit jusqu'au lever de l'aurore. »

Le Korân doit être pour nous, comme nous l'avons dit, le document fondamental pour l'étude de la vie de Mohammed. Mais, quoiqu'on ait essayé plus d'une fois, depuis trois cents ans, de traduire et d'interpréter ce livre sacré de l'Islam, il s'en faut de beaucoup qu'on soit parvenu à le comprendre suffisamment. Nous ne possédons encore ni une traduction de tous points irrécusable, ni surtout de commentaire complet. Les écrivains musulmans nous en ont laissé sans doute des gloses nombreuses, mais dont l'utilité exégétique est à peu près nulle, et, bien que jusqu'ici très-peu d'orientalistes aient osé s'élever au-dessus de l'interprétation mohammédane traditionnelle, on ne saurait douter que la science européenne, libre de tout préjugé dogmatique, ne soit seule capable d'expliquer le Korân par lui-même et abstraction faite de toute donnée étrangère. Cependant on rencontre encore souvent, même chez elle, de ces hypothèses fragiles et erronées qui présentent notre prophète sous le jour le plus faux. Je n'en veux donner qu'un exemple. Le style du Korân est très-irrégulier. Ses parties les plus anciennes sont courtes, écrites ou plutôt dictées dans cette prose sentencieuse, obscure et rimée dont se servaient aussi les devins (*kahin*) de l'Arabie. Partant de ce fait, on affirme que Mohammed a adopté plus tard avec intention la prose pure et large, afin de se distinguer par là des enseignements ordinaires des devins de sa nation. Mais il faut reconnaître que s'il avait voulu prendre une pareille pré-

caution, il eût dû le faire bien plutôt au début de sa carrière qu'à une époque où son autorité se trouvait inébranlablement établie. Du reste, il différerait si essentiellement de tous les serviteurs des faux dieux, qu'il pouvait les défier sans crainte de produire une seule surate comme celles du Korân. Quant au style même, il n'a fait que suivre une marche naturelle et normale. A la première période, c'est-à-dire celle de la tempête, de la lutte et de la poésie, au temps des combats intérieurs et extérieurs a succédé une époque de calme et de lumière, qui elle-même s'est éteinte, à la fin de la vie, dans la prolixité, la monotonie et d'interminables répétitions. Ayant à présenter sans cesse, pendant le cours d'une prédication de vingt-trois ans, les mêmes vérités premières, Mohammed ne put le faire constamment avec l'inspiration poétique primitive, et il tomba ainsi tout naturellement dans la simple prose. Au reste, les prescriptions législatives qu'il avait à donner auraient seules suffi pour le conduire à adopter cette forme, d'autant plus que le temps nécessaire pour se recueillir et pour rendre dans la même expression concise et colorée les visions qui ne cessaient de s'offrir à son esprit, lui fit nécessairement de plus en plus défaut à mesure que s'avancait sa laborieuse carrière.

Dans un tel état de choses, je voudrais consacrer la suite de cet article à montrer, sur quelques points, comment une intelligence plus précise du Korân peut nous fournir des renseignements précieux sur la vie intellectuelle et le caractère de Mohammed. Je commence, afin de nous mieux orienter dans ce travail, par rappeler brièvement les faits les plus généraux de la biographie de notre prophète.

Mohammed ou, comme disent les Arabes, Moukhàmmad naquit, l'an 571 de notre ère, à Mekka, la ville la plus importante de l'Arabie centrale, et qui possédait déjà depuis des siècles un antique sanctuaire vers lequel toutes les tribus dirigeaient leurs pèlerinages. Mohammed était encore enfant lorsqu'il perdit son père Abdallah. Abd-al-Moutalib, son aïeul, et plus tard Abou Talib, son oncle, se chargèrent de son éducation et le destinèrent au commerce. Il fit avec plusieurs de ses oncles, dans un but mercantile, quelques voyages en Syrie et dans l'Arabie méridionale; mais il demeura si pauvre, qu'il fut obligé pendant longtemps, pour fournir aux besoins de l'existence, de se mettre en service, en qualité de berger, chez des habitants de Mekka. Dès lors, cependant, sa loyauté et son honnêteté à toute épreuve lui avaient mérité le surnom de *El-Amin*, l'homme sûr et fidèle.

Ce furent ces précieuses qualités qui engagèrent Khadîdja, la veuve d'un riche marchand du pays, à confier à Mohammed la direction de

ses affaires. Celui-ci se montra tout à fait digne de la confiance qui lui était accordée ; il sut même mériter bientôt à un tel point l'estime et l'affection de sa maîtresse, qu'elle lui fit proposer de l'épouser. Malgré la différence d'âge, car Mohammed n'avait que vingt-cinq ans tandis que Khadidja se trouvait déjà avoir dépassé la quarantaine, cette offre fut acceptée avec joie, et l'union contractée demeura constamment heureuse jusqu'à ses derniers moments.

Dès qu'il se trouva dans une position indépendante, Mohammed s'efforça de se soustraire autant que possible aux agitations du monde et aux entreprises commerciales, pour suivre les instincts qui le portaient à la méditation, à la piété et aux contemplations religieuses. Ainsi, on raconte qu'il passait souvent, ou seul ou avec sa famille, des nuits et des jours, parfois même tout le mois du ramadhân, à s'exercer aux pratiques de la religion dans une caverne du mont Hara, près de Mekka.

Nous ignorons malheureusement quelles furent ses idées et ses convictions religieuses primitives ; mais nous savons que sa conversion et son illumination supérieure furent instantanées, et que lui-même présente ce fait comme un signe de sa mission divine. (Surat. x, 17 ; XLII, 52.)

Sans aucun doute, le judaïsme et le christianisme eurent une grande influence sur le développement intellectuel de notre prophète ; cependant il ne connut que par la tradition orale ces deux religions, alors très-répandues dans l'Arabie. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer ces altérations constantes des récits bibliques qui se rencontrent si fréquemment avec les apocryphes ; et rien n'est plus faux que de croire, comme le prétend encore le dernier biographe de Mohammed, que celui-ci ait lu les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Au reste, quelques éléments étrangers qu'il ait pu s'assimiler, tout prenait dans l'esprit de Mohammed une forme particulière et personnelle, et ne lui servait en quelque sorte que de matière pour l'expression de ses propres idées. Quant à ses révélations les plus anciennes, presque toujours suscitées par des circonstances particulières, lui seul semble les avoir enfantées dans une parfaite indépendance. Elles découlent, pleines d'une force originelle, des profondeurs de son âme riche et poétique ; et rien n'est plus intéressant que de considérer avec attention ces débuts de sa foi.

D'abord il ne peut être question, dans les premiers essais de l'apostolat de Mohammed, d'un plan clairement mûri et déterminé. Les idées religieuses de l'unité et de la spiritualité divines, de la soumission par-

faite de la volonté humaine à Dieu, du jugement rémunérateur après la mort, jaillissent au contraire spontanément de sa pensée et le surprennent lui-même. Ce n'est qu'avec une crainte timide, et comme pour l'apaisement de sa conscience agitée, qu'il découvre d'abord successivement à sa femme, à ses serviteurs et enfin à quelques proches, les vérités qui se manifestent à lui. La foi et la confiance mêmes qu'on lui accorde le troublent. Deux ou trois années, pendant lesquelles il s'imagine parfois être devenu la proie d'une puissance méchante, se passent encore dans le travail intérieur et les luttes secrètes de l'âme. Enfin, il se sent en possession de la charité et de la grâce divines, et il parvient à la pleine conscience de sa mission.

Le caractère spécial du sentiment prophétique exclut de soi la réflexion scientifique et la connaissance raisonnée que donne la philosophie. Essentiellement religieux, il prend sa source dans la contemplation immédiate, et se rapproche beaucoup ainsi dans ses révélations, où la faculté imaginative joue toujours un grand rôle, de l'inspiration purement poétique. Il en résulte que les visions et les songes mentionnés dans le Korân ne sont certainement point, comme l'avance son plus récent historien, de simples inventions de Mohammed, mais des images réelles qui se sont présentées à l'esprit du prophète, soit pendant le sommeil, soit pendant la veille. Elles témoignent dans tous les cas d'un état d'excitation et d'extase qui, selon toutes les apparences, n'était point rare chez Mohammed. A cet ordre appartient la vision du voyage nocturne à Jérusalem et de son ascension au ciel. Qui n'a fait dans sa vie quelque rêve de ce genre, et cela sans avoir la susceptibilité nerveuse et l'imagination ardente du prophète arabe? Une autre fois encore Mohammed se voit saluer prophète par les anges qui lisent le Korân dans le paradis. Néanmoins, cet élément visionnaire n'occupe en général dans le Korân qu'une place très-restreinte.

Lorsque Mohammed commença de se produire publiquement, il avait atteint déjà, d'après la tradition commune, l'âge de quarante ans, et n'était plus par conséquent un jeune homme emporté et enthousiaste. Rien en lui ne porte du reste la trace de la légèreté. Ses paroles jaillissent de l'abondance d'un cœur tout rempli du sentiment immédiat de la Divinité; sa conscience est en réalité le souverain dont il entend la voix. Seulement, comme cette puissance l'asservit tout entier, il la croit étrangère à son être, divine; et ainsi se forme spontanément dans son esprit l'idée d'une inspiration, d'une révélation supérieure. — Ce qui parle puissamment en faveur de la bonne foi de Mohammed, ce sont les réprimandes que, dans les premiers temps surtout, il croit

recevoir de Dieu, et dont il ne fait point mystère : le Korân lui-même nous en garde le souvenir. Ainsi, d'après la quatre-vingtième surate, le prophète, qui se montre toujours bienveillant envers les puissants et les riches, a repoussé sans pitié un pauvre aveugle : aussitôt le dieu qui se manifeste à lui, l'oracle qui parle au fond de son âme, la conscience élève la voix et le redresse.

Le succès de la prédication prophétique de Mohammed ne fut pas d'abord de nature à l'encourager. A part quelques fidèles réunis au sein de sa famille et dont le nombre ne s'accrut que bien lentement, notre prophète ne rencontra près de la foule que la raillerie et le dédain, puis la persécution la plus vive et la plus cruelle. Des assassins furent plusieurs fois attachés à ses pas. Néanmoins, il échappa avec bonheur à tous les périls, et il eut souvent même la satisfaction de voir ses ennemis les plus acharnés devenir ses plus fidèles adhérents. Ainsi Omar, le futur khalife, fut converti au moment où il s'en allait pour l'assassiner.

C'est pendant ces dix années de souffrance et d'oppression, c'est-à-dire jusqu'au temps de la fuite de Mekka vers Médine, que la conduite de Mohammed apparaît dans toute sa beauté et dans sa pureté la plus grande. Supportant toutes les persécutions avec une soumission parfaite à la volonté divine, son courage puise sensiblement des forces nouvelles dans les difficultés qui surgissent de tous côtés autour de lui. Au milieu des entraves, il croit manquer à sa mission et pécher grièvement s'il néglige d'annoncer à son peuple quelque chose de ce que Dieu lui révèle. (Comp. sur. x, 16, 17; xxxix, 14.) Par là, il montra qu'il était un vrai ministre de la parole, l'égal des prophètes d'Israël, et que l'inspiration qui l'animait n'était point terrestre.

Il est vrai que dans certains moments de sa vie il semble avoir vacillé, en essayant de se rapprocher des serviteurs des faux dieux; mais toujours il se relève promptement et se remet à prêcher la pure doctrine de l'unité, de la grandeur, de la grâce et de l'amour divins. Ainsi Dieu lui dit, surate xvii, 76 : « Si nous ne t'avions pas raffermi dans notre foi, tu te serais incliné vers les infidèles; mais, dans ce cas, nous t'aurions éprouvé par les peines de la vie et par les peines de la mort, et tu n'aurais pas trouvé de défenseur contre nous. » Et alors le prophète déclare ouvertement à ses adversaires : « O infidèles, je n'adore pas ce que vous adorez; vous n'adorez pas ce que j'adore. Je n'adorerai point ce que vous adorez, et vous n'adorerez point ce que j'adore. Vous avez votre religion, et moi j'ai la mienne! » (Sur. cix.)

Nous trouvons une preuve frappante de la pureté d'intention qui

guidait Mohammed, entre autres, dans l'intérêt que lui témoignèrent, pendant tout le temps de la persécution, quelques-uns de ses proches encore païens, et en particulier Abou-Talib, homme infiniment distingué, qui ne cessa de le protéger au péril de ses jours. Ce ne fut même, à proprement parler, qu'après la mort de son protecteur que Mohammed se trouva exposé aux traits de ses ennemis et qu'il en devint la victime. Dès lors, ceux-ci levèrent plus hardiment la tête et formèrent contre lui de nouveaux projets de meurtre, qui l'obligèrent à s'enfuir vers Médine. A peine dans cette ville, il y trouva de nombreux disciples, et une foule de fidèles adhérents ne tardèrent pas à se réunir autour de lui. Il établit d'abord parmi eux un culte réglé, et ne songea qu'ensuite à faire appel au glaive, non pas tant, comme on le dit généralement, pour propager sa croyance que pour défendre sa vie propre et celle des siens.

Mohammed déclare formellement (Sur. I.) qu'il n'est pas appelé à imposer la foi aux infidèles par la force. Et, dans une des premières surates qui aient été écrites à Médine, il dit : « Point de violence en matière de religion ! La vérité se distingue assez clairement de l'erreur. » (Sur. II, 257.) C'est là dans toute sa force le principe de la tolérance et de la liberté religieuse.

Les premiers combats livrés par les musulmans n'eurent en effet d'autre cause que les nécessités de la défense personnelle. On ne prit les armes qu'après avoir supporté pendant bien longtemps les traitements les plus iniques, et malgré les répugnances de Mohammed, qui, jusqu'au dernier moment, évita et défendit la lutte. Dans la surate XLVII, il reprend encore les fidèles trop portés à la guerre. Enfin il leur permet de se défendre lorsqu'ils sont attaqués. « Il est permis, dit-il, à ceux que l'on combat, de combattre à leur tour, car on leur fait injustice ; et Dieu est assez puissant pour les protéger. » (Sur. XXII, 40.) Et ailleurs : « Combattez dans la voie de Dieu ceux qui vous font la guerre ; mais ne dépassez pas les limites permises, car Dieu n'aime point les injustes. » (Sur. II, 186.)

Ces petits combats, dans lesquels les fidèles subissaient rarement une défaite, développèrent promptement chez Mohammed toutes les qualités d'un brave et habile chef d'armée, et doublèrent par le succès le courage moral des sectateurs de sa foi. Ceux-ci s'étaient progressivement accrus à un tel point, qu'en l'année 630 une trahison des Koraiskhites fournit à notre prophète l'occasion désirée de marcher sur Mekka à la tête de dix mille combattants, de s'emparer de cette ville sans presque de résistance, et d'en faire de nouveau le centre vénéré

du culte religieux. Lorsque Mohammed mourut, deux ans après cet événement, la plupart des tribus de l'Arabie avaient embrassé l'islamisme.

Ce fait, qui est l'œuvre personnelle de Mohammed, présente sans aucun doute le résultat le plus extraordinaire auquel l'homme ait pu atteindre. Un pays presque cinq fois aussi grand que l'Allemagne (50,000 myriam. carrés), et un peuple que divisaient depuis des siècles d'innombrables tribus et des luttes incessantes, furent mis, avec une rapidité singulière, en possession de la double unité religieuse et politique, puis par eux d'une puissance inattendue, qui donna aux Arabes, pendant plusieurs centaines d'années et dans trois parties du monde, une action décisive sur la marche de l'histoire humaine et sur le destin des nations.

Et qu'on ne croie pas que le glaive ait eu la plus grande part dans la propagation de la doctrine nouvelle. Ce fut bien plutôt la puissance radieuse de la vérité qui, découlant en flots de poésie avec une force et une beauté irrésistibles de l'âme de Mohammed, se répandit, comme une eau fraîche et bienfaisante à l'époque du printemps, sur une contrée fertile.

La vie et la pensée des Arabes se transformèrent comme par un prodige. Avec l'idée de l'unité divine qu'accompagne toujours le sentiment de la personnalité humaine, le fils sauvage et féroce du désert trouva la conscience. La vie héroïque des temps païens avait eu pour caractère spécial un individualisme illimité, une soif indomptable d'indépendance que les lois de l'honneur et de la vengeance pouvaient seules refréner. Cet esprit de liberté absolue et brutale, dont les anciens chants populaires de l'Arabie portent si profondément l'empreinte, subit, sous le souffle de la doctrine nouvelle, une transformation radicale. L'homme se sentit sous la main de Dieu, la conscience éleva la voix, et la révolution morale fut accomplie.

Pour pouvoir apprécier Mohammed dans toute sa grandeur comme prophète et comme législateur, il faut saisir plus profondément qu'on ne l'a fait jusqu'ici l'essence de l'islamisme, ses rapports avec le judaïsme et le christianisme; il faut surtout considérer d'une manière plus attentive le côté purement national d'où partit Mohammed et qu'il ne cessa de mettre en relief.

Mohammed n'eut pas pour but la conquête; il ne voulut pas, comme on l'avance communément, convertir le monde par l'épée; il n'ambitionna que d'être le prophète et le guide des Arabes. Il voulut grouper ses compatriotes dans l'unité d'une même croyance religieuse, et leur

assurer ainsi, vis-à-vis des religions juive et chrétienne, une existence propre et indépendante. Ce fait se peut démontrer par le Korân de la façon la plus décisive.

D'abord, Mohammed est convaincu que Dieu a donné à chaque peuple, par un prophète particulier, une révélation propre (Sur. x, 48; xiii, 8, etc.). Ainsi les juifs ont reçu la Thora, et les chrétiens l'Évangile, qui confirme les oracles de l'Ancien Testament. En effet — c'est encore Mohammed qui l'enseigne — la révélation divine est partout semblable; et lui-même ne proclame en définitive dans le Korân que ce que Dieu a découvert à Adam, à Noé, à Abraham, à Moïse et à d'autres prophètes. Aussi ordonne-t-il expressément à ses disciples de ne point faire de distinction entre les différents ministres de la parole céleste (Sur. ii, 285; iv, 149-151 et al.), et reproche-t-il aux juifs de ne pas vouloir reconnaître Jésus comme un envoyé de Dieu (Sur. ii, 81, 254; lxi, 6, 14). C'est en vertu de ce principe que la loi mohammédane actuelle de la Turquie, de l'Égypte et d'ailleurs, prononce la peine de mort contre celui qui blasphème Moïse, le Christ ou quelque autre prophète biblique, et que le Korân recommande la charité à l'égard des membres de ces diverses religions. Il est dit (Sur. xxxix, 45) : « Ne combattez ceux qui possèdent les Écritures (à savoir, les juifs et les chrétiens) que d'une manière convenable (c'est-à-dire seulement par des paroles), à moins que ce ne soient des hommes méchants. Dites-leur : Nous croyons à ce qui nous a été révélé, comme à ce qui vous a été révélé; notre Dieu et votre Dieu est un même Dieu, et nous lui sommes entièrement soumis. »

D'après Mohammed, cette foi originelle, mais constamment troublée et défigurée, de l'humanité réside dans l'idée de l'unité et de la spiritualité divines, ainsi que dans la soumission absolue de l'homme à Dieu. La rétablir parmi les Arabes dans sa simplicité et sa pureté premières, telle est la mission qu'il prétend accomplir. « Je ne suis pas un novateur entre les envoyés de Dieu, » dit-il (Sur. xlii, 4); et, dans d'autres passages, il s'en rapporte d'une manière plus précise, en tant qu'essentiellement d'accord dans leurs principes fondamentaux, aux révélations antérieures que l'islamisme confirme.

Chaque peuple ayant donc à attendre un prophète parlant sa propre langue, Mohammed est destiné par le ciel à être celui des Arabes, vers qui il n'était point venu, comme il le remarque si souvent, de prophète avant lui (Sur. xxviii, 46; xxxii, 2). « Le Korân, dit Dieu, est une admonition pour toi et pour ton peuple, et vous serez un jour appelés à en rendre compte. » (Sur. xliii, 43.) Et ailleurs : « C'est pour cela que

nous t'avons révélé le Korân en langue arabe, afin que tu avertisses la mère des cités (Mekka) et les peuples d'alentour; que tu les avertisses du jour du jugement, dont on ne peut douter : alors les uns iront dans le paradis et les autres dans l'enfer. » (Sur. xlii, 5.)

Mohammed ne prétend pas, du reste, détruire la pluralité des croyances religieuses. Dieu lui révèle, au contraire, dans une des dernières parties du Korân : « Nous avons donné à chaque peuple d'entre vous une religion et une règle de conduite. Si Dieu l'avait voulu, il vous eût réunis tous en une seule communauté religieuse; mais il ne l'a pas fait, afin d'éprouver la fidélité de chacun à observer ce qui lui a été manifesté. Rivalisez donc de bonnes œuvres ! Tous, vous retourneriez en commun à Dieu; et alors il vous éclairera lui-même sur l'objet de vos différends. » (Sur. v, 52 sq.) Et encore : « Si le Seigneur l'avait voulu, il aurait réuni tous les hommes en une même communauté religieuse; mais ils ne cesseront de diverger entre eux, à l'exception de ceux à qui ton Seigneur fait miséricorde. » (Sur. xi, 120.)

Ce sont surtout les révélations juive et chrétienne que Mohammed reconnaît comme également autorisées, et aux partisans desquelles il promet le salut, s'ils sont fidèles à leur foi, s'ils craignent Dieu et s'ils pratiquent la vertu. « Ceux qui croient, dit-il, et ceux qui suivent la religion juive, et les chrétiens, et les sabéens, en un mot quiconque croit en Dieu et au dernier jour, et qui aura fait le bien, tous ceux-là recevront une récompense de leur Seigneur; la crainte ne descendra point sur eux, et ils ne seront point affligés. — Ceux qui croient, et les juifs, et les sabéens, et les chrétiens, en un mot quiconque croira en Dieu et au jour dernier, et qui aura pratiqué la vertu, ceux-là seront exempts de toute crainte et ne seront point affligés. — Oh ! si les hommes des Écritures avaient la foi et la crainte du Seigneur, nous effacerions leurs péchés, nous les introduirions dans les jardins de délices. S'ils observaient le Pentateuque et l'Évangile, et les livres que le Seigneur leur a envoyés, ils jouiraient de biens qui se trouvent sous leurs pas et au-dessus de leurs têtes. Il en est parmi eux qui agissent avec droiture; mais le plus grand nombre, oh ! que leurs actions sont détestables ! » (Sur. ii, 59; v, 70, 73.)

S'il est dit, par contre, quelque part (Sur. iii, 79) : « Quiconque désire une autre religion que l'islam, ne trouvera point par elle accès près de Dieu, et il sera dans l'autre monde du nombre de ceux qui périssent ! » c'est que le mot *islam* affecte ici la signification générale dans laquelle Mohammed l'applique également à Abraham, à Moïse et à Christ. Il exprime cet abandon complet à Dieu qui constituerait,

d'après lui, l'essence même de la religion universelle que tous les prophètes ont été unanimes à annoncer. (Sur. III, 17.) Ce texte n'exclut donc en aucune manière du salut éternel ceux qui ne professent pas le mohammédisme, bien qu'on l'interprète communément dans ce sens. A défaut d'autres preuves, les versets qui le précèdent suffiraient seuls pour en fixer indubitablement la valeur. On y lit : « Désireraient-ils donc une autre religion que la religion (*din*) de Dieu, pendant qu'à ses ordres se soumet de gré ou de force tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, et que tout doit un jour retourner à lui ? Dites : Nous croyons en Dieu, à ce qu'il nous a révélé, à ce qu'il a révélé à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob et aux douze tribus, enfin aux livres saints que Moïse, Jésus et les prophètes ont reçus du ciel ; nous ne mettons entre eux aucune différence, nous sommes soumis à Dieu. » (Vers. 77, 78.) C'est alors que viennent les paroles citées : « Mais quiconque désire une autre religion que l'islam (la soumission à Dieu) ne trouvera point, etc. » Le mot *mousslim* est employé, lui aussi, dans un sens général analogue pour désigner tous ces héros de la foi. Ainsi, dans la surate III, 60 : « Abraham ne fut ni juif ni chrétien ; il était un vrai croyant, un homme tout soumis à Dieu (*mousslim*), et il n'était pas du nombre des idolâtres ¹. »

Mohammed comprenait très-bien encore que les partisans de sa foi occupaient, à proprement parler, une position intermédiaire entre le judaïsme et le christianisme. « Nous avons fait de vous, dit-il aux Arabes, un peuple intermédiaire (c'est-à-dire occupant le milieu entre les juifs et les chrétiens), afin que vous soyez un témoin vis-à-vis de tous les hommes ; mais vis-à-vis de vous, le témoin sera le prophète. » (Sur. II, 137.)

Nous croyons avoir suffisamment montré combien il est faux de prétendre que Mohammed ait considéré les religions juive et chrétienne comme une simple préparation à l'islam, et qu'il se soit déclaré le plus grand des envoyés de Dieu. Il se nomme une fois, il est vrai, « le sceau des prophètes » (Sur., XXXIII, 40) ; mais cette expression, dans l'usage de la langue arabe, ne signifie autre chose que *le dernier, celui qui clôt la succession*, dans le même sens que les rabbins appellent Malaki « le sceau des prophètes » hébreux. Et en effet, depuis Mohammed, il ne

¹ Nos traductions elles-mêmes contribuent parfois à nous induire en erreur sous ce rapport. Ainsi celle d'Ullmann porte, sur. XXI, 92 : « Votre religion est la seule véritable ; » tandis que le texte dit fort clairement : « Votre communauté religieuse est *une*.... Mais ceux-ci (les juifs et les chrétiens) se sont divisés entre eux. »

s'est plus élevé de fondateur d'une religion nouvelle qui ait eu quelque importance pour l'histoire de l'humanité.

Du reste, il se place lui-même formellement sur la ligne des autres prophètes; il va même jusqu'à reconnaître que quelques-uns d'entre eux, tels que Moïse et Christ, qui jouirent du don des miracles, ont reçu des signes plus particuliers de la grâce divine. (Sur. II, 254; XLIII, 45 *sqq.*; LXIII, 17, 31 *et alt.*) Mais les miracles, dit-il, n'opèrent ni la crainte de Dieu ni la foi; et c'est pour cela que le privilège d'en accomplir a été refusé à Mohammed. Il n'est enfin, comme il le répète souvent et avec force, qu'un homme semblable aux autres hommes, participant de la commune faiblesse et dépendant de Dieu, un homme que le Seigneur a élu dans sa miséricorde pour être près des Arabes l'interprète de sa volonté souveraine. (Sur. XVIII, 110 *et alt.*)

Ce côté purement humain de notre prophète, qui se manifeste aussi d'une façon si avantageuse dans sa vie privée, se trouve encore énergiquement accentué dans le court symbole des *mousslim* : « Il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mohammed est son prophète. » C'est répéter en d'autres mots cette parole du fondateur de l'islam : « Je suis un homme comme vous, mais j'ai reçu la révélation qu'il n'y a qu'un Dieu; » c'est dire à toute la suite des générations musulmanes que Dieu seul doit demeurer l'objet de leur culte.

Ce que Mohammed se refuse sévèrement à lui-même, il ne prétend pas l'accorder davantage à quelque autre prophète; aucun d'eux ne dépasse, à ses yeux, la pure humanité. (Sur. XXI, 7, 8.) Aussi reproche-t-il aux chrétiens, comme une idolâtrie, de croire à une Trinité divine (Sur. IV, 169; V, 77), et d'appeler Dieu le fils de Marie que le Seigneur a créé par sa parole, ainsi qu'Adam, d'une manière merveilleuse. (Sur. V, 116 *sqq.*; IX, 30, 31.)

Je termine ici ces considérations, quoique le Korân pût me fournir encore une riche et abondante moisson de matériaux propres à rectifier bien d'autres idées fausses ou inexactes qui continuent à circuler sur Mohammed et sa doctrine : par exemple, sur ces félicités sensuelles du paradis qui, quoique dépeintes en effet sous des traits enchanteurs et tout appropriés au ciel de l'Arabie, ne sont cependant pas présentées comme le but dernier et suprême. Ainsi la surate IX, 73, dit : « Dieu a promis aux croyants, hommes et femmes, les jardins arrosés par des eaux jaillissantes, pour y demeurer éternellement; il leur a promis des habitations magnifiques dans les jardins d'Éden. Mais la

satisfaction de Dieu est quelque chose de plus grand encore : c'est le bonheur immense ¹. »

Ce qui est incontestable, c'est que Mohammed est le plus grand homme qu'ait produit la nation arabe, et que par là il se place dignement à côté des principaux génies qui ont illustré la scène du monde. Seulement, pour le juger avec équité, il faut savoir s'écarter un instant du point de vue moderne, se transporter au milieu de son époque, et le voir agir comme un membre vivant de son peuple.

Il est juste encore de considérer en lui non-seulement le fondateur religieux, mais l'homme d'État et le législateur civil. Et s'il ne fut pas toujours, sur ce terrain glissant, à la sublime hauteur du prophète, si la faiblesse humaine s'y révèle parfois ; s'il lui arrive, dans les dernières années de sa vie, de décréter au nom de Dieu certaines choses, touchant la femme par exemple, qui ne sont que l'expression de la convoitise de son propre cœur, il est permis de le regretter sans doute ; mais sa grandeur et son importance réelles ne sauraient en souffrir.

Quand on songe à ce que les Arabes étaient avant Mohammed et à ce qu'ils devinrent par lui, quand on réfléchit à la prodigieuse influence que sa doctrine n'a cessé d'exercer et qu'elle exercera longtemps encore sur soixante-dix millions d'hommes, on ne peut se défendre d'admirer celui qui fut l'auteur d'un pareil mouvement. Ne regarder son apparition sur la terre que comme un événement fortuit serait méconnaître étrangement la main providentielle de Dieu.

• ¹ Il y aurait encore à parler de la doctrine korânique de la prédestination, et de plusieurs autres également comprises d'une façon incomplète.

(Traduit de l'allemand du D^r E. MEYER par A. STAP.)

ABDIAS¹.

III.

DITHA (*suite*).

Abdias s'était attaché sous les pieds des sandales, et il conduisait derrière lui l'ânesse, la tirant par sa courroie. Il n'avait pas oublié d'emporter, pour lui et Mirtha, une boîte contenant des tablettes de bouillon, de l'esprit-de-vin et un vase pour préparer le breuvage fortifiant. L'ânesse portait l'eau et le fourrage. Le juif avait sur ses épaules le manteau arabe, blanc dans l'origine, mais maintenant complètement jauni; il portait un paquet de fruits desséchés, dont il s'était chargé lui-même dans la crainte d'accabler l'animal si précieux pour Ditha. A côté de Mirtha, mais à l'opposé, afin que la selle fût maintenue en équilibre, on avait placé une corbeille dont l'intérieur était disposé en berceau : l'enfant y devait être déposée lorsque son poids trop longtemps supporté rendrait les bras de la jeune fille fatigués et douloureux. Un voile recouvrait ce berceau.

L'ânesse avançait patiemment et avec obéissance dans ce sable qui brûlait son sabot. Son maître lui donna de l'eau à plusieurs reprises, et il dut une fois aussi l'arrêter pour la traire, car le lait emporté pour Ditha commençait à aigrir par la chaleur du jour.

Ainsi marchait la petite caravane. Le soleil s'abaissait peu à peu. Mirtha ne disait mot : elle haïssait Abdias parce qu'il avait tué Déborah. Lui gardait également le silence, et poursuivait sa marche avec une ténacité telle, que la peau se détachait de ses pieds blessés. Quelque-

¹ Voir la livraison de juin 1869.

fois seulement il regardait dans la corbeille où dormait l'enfant et il s'assurait si l'ombre donnait toujours sur son petit visage.

Lorsque le soir arriva et que le soleil parut comme un gigantesque disque rouge-sang s'appuyant sur le bord de la terre, et se détachant sur le ciel comme un cercle complètement plat, Abdias jugea qu'il était temps de faire halte pour prendre le repos de la nuit. Il étendit un large drap, placé entre la selle et le dos de l'ânesse, y fit mettre Mirtha, posa la corbeille à côté et retira son manteau blanc pour qu'il servît à couvrir l'enfant et elle lorsque la nuit, tout à fait venue, aurait amené le sommeil. Il abreuva l'ânesse, mit du foin devant elle et prépara même quelques poignées de riz, pour les lui donner plus tard. Puis il sortit du paquet tout son attirail de cuisine, c'est-à-dire une lampe à esprit-de-vin, une aiguière et des tablettes de bouillon. Lorsqu'il eut allumé, fait chauffer l'eau et préparé la soupe, il donna à manger à Mirtha, mangea lui-même, prit de la mauvaise eau tiède de l'outre et lui en donna. Pour dessert, il tira du sac quelques fruits secs. Le repas achevé, la jeune servante s'arrangea pour prendre du repos, non sans avoir apaisé Ditha, qui pleurait pour la première fois de la journée, et bientôt toutes deux furent profondément et tranquillement endormies. Abdias profita du petit reste de jour pour introduire et consolider quelques-unes des pièces d'or déterrées la veille, dans le licou aux pistolets et dans la selle dont le bois offrait quelques petites cavités. Il mit les pièces dans des places creusées où elles ne pouvaient se remuer et sonner, et y fixa de vieux bouts de cuir, ou bien il détacha d'endroit en endroit le rapiécetage déjà existant, poussa les pièces dans les ouvertures et recousit ensuite ce qu'il avait séparé. Pendant ces occupations, la nuit était venue et étendait rapidement sur la terre ses ombres, si profondes dans ces contrées; Abdias dut donc mettre de côté tout travail et se disposer à dormir. Il étendit d'abord le manteau blanc, de façon que Ditha et Mirtha, en étant totalement enveloppées, fussent préservées des exhalaisons empoisonnées du désert. Enfin il se coucha lui-même sur le sable nu, tirant sur son visage le cafetan qu'il avait ôté et dont il s'était couvert. Autour d'un de ses bras, il avait entortillé le licou de l'ânesse, qui, fatiguée de la longue journée de voyage, s'était déjà assise dans le sable. A portée de l'autre bras étaient deux pistolets qui le jour étaient cachés dans le licou et que la nuit il prenait près de lui, à tout événement, bien que dans cette vaste solitude il n'y eût point à craindre les animaux et à peine même les hommes.

La nuit se passa tranquillement, et le voyage fut repris le lendemain

à la pointe du jour. Abdias, debout sitôt que le premier rebord du ciel vide se fut allumé à l'orient, avait retiré et rassemblé le foin et les chiffons qu'il avait étendus sur les courroies pour qu'elles ne devinssent pas humides, et ensuite pénibles à supporter dans la chaleur du jour; il avait sellé Kola, l'ânesse, et avait mis toutes choses en place. Après que lui et Mirtha eurent déjeuné et qu'on eut fait teter Ditha, on partit.

Une petite portion seulement de ce second jour de voyage était écoulée que déjà les montagnes bleues, étape la plus prochaine, se dessinaient grandes et nettes à l'horizon du désert; mais elles restèrent plusieurs heures aussi nettement détachées sur le ciel, sans qu'il parût qu'on s'en fût rapproché d'un seul pouce. Abdias avait choisi avec prudence un chemin notablement plus long, à la vérité, que tout autre, mais qui avait l'avantage de prolonger moins le trajet à travers le désert : il avait voulu éviter ainsi le plus possible cet air brûlant que Mirtha et Ditha n'avaient point encore respiré. Mais ce ne fut pas seulement pendant quelques heures que ces montagnes bleues restèrent devant eux, au bord de la plaine, toujours tout près d'être saisies et n'étant néanmoins jamais atteintes : de toute la journée, quoiqu'on marchât sur elles en ligne directe, elles ne changèrent ni de couleur ni de position. Seulement, lorsque vint le court crépuscule de ces climats, on atteignit — non pas elles encore, — mais du moins une oasis qui les précédait et sur laquelle se trouvaient pour Kola des plantes fraîches, pour tous trois une source limpide. Lorsqu'on se fut rendu à cette place délicieuse et qu'on eut joui de tout ce qu'elle offrait, surtout de ses ondes fraîches et pures, Abdias fit rentrer dans le désert sa petite caravane et lui choisit pour gîte une place sablonneuse où étaient dispersés à de grands intervalles des chardons et des cactus : il voulait fuir la rosée qui, d'habitude, tombe en abondance sur les oasis et est malsaine pour ceux qui y dorment à ciel ouvert. Il fit juste les mêmes préparatifs que pour la nuit précédente, et cacha ce qui restait encore de pièces d'or dans les places de la selle, de la sangle et de tout le harnais de l'ânesse qu'il jugea encore propres à ce but; mais il eut soin d'en disséminer sur lui un certain nombre, dans diverses cachettes pratiquées dans ses vêtements, afin que, si des brigands venaient à l'arrêter, ils les trouvassent et crussent que c'était là tout ce qu'il s'était efforcé de dérober à leurs regards : de cette façon, ils ne prolongeraient pas leurs recherches. Comme la nuit passée, il se coucha ensuite sur le sable nu et s'endormit.

Le jour commençait à paraître lorsque le voyageur, qui avait beau-

coup mieux dormi que la veille, fut réveillé par des sons étranges : il lui sembla que ses songes le reportaient de trente années en arrière, alors qu'il couchait au milieu des caravanes, la tête appuyée sur le cou de son chameau, dont il entendait la respiration bruyante. Il frotta ses yeux qu'avait rendus douloureux le sable fin du désert, et lorsqu'il les ouvrit, il vit réellement un chameau qui, tenant élevée sa petite tête, aspirait bruyamment l'air embrasé du désert. Il aperçut aussi un homme, compagnon de sommeil, qui sans doute lui était survenu dans la nuit : il était sur le sol, enseveli dans le plus profond sommeil, et la courroie du chameau liée autour du bras, précisément comme eût fait Abdias. Celui-ci se leva d'un bond, s'approcha du groupe mystérieux qui se trouvait à une petite distance, et lorsqu'il en fut tout près, il se fia à peine à ses yeux : — c'était Uram, effroyablement brisé par la fatigue, qui était là, à terre, couché devant le chameau. Ce visage, empreint d'ordinaire d'une fraîcheur et d'une sérénité juvéniles, était aussi changé que si, en ces deux jours, il eût vieilli de dix ans. Lorsque Abdias eut réveillé son jeune serviteur et que Mirtha, levée sur ces entrefaites, fut accourue à son tour, on apprit l'enchaînement des choses.

Lorsque l'esclave avait eu trouvé le troupeau et que, parmi les nombreux bestiaux appartenant aux habitants de la ville en ruine, il avait eu compté ceux qui portaient la marque de son maître, puis les avait comptés de nouveau pour ne point commettre d'erreur, il s'en était retourné, tout en se répétant le nombre constaté afin de ne pas l'oublier, et mangeant chemin faisant le pain et les dattes qu'il avait eu la précaution d'emporter. Arrivé dans l'après-midi à la maison, il n'avait point trouvé son maître, — il l'avait vainement cherché sous toutes les voûtes, dans l'écurie, près du foin, aux citernes, à l'aloès; alors seulement il avait remarqué que Mirtha et Ditha avaient également disparu, que l'ânesse manquait aussi, et il lui avait paru prouvé jusqu'à l'évidence qu'il s'agissait d'une émigration.

Il avait volé un chameau au juif Gad et s'était mis à leur poursuite.

D'abord il s'était occupé de chercher les traces de l'ânesse, et les avait trouvées dans les vallées, entre les ruines ayant issue sur le désert : ceci avait confirmé ses prévisions; il était monté sur le chameau et avait couru à toute vitesse jusqu'au point où les traces aboutissaient au désert; mais autant elles étaient restées nettes dans les ruines et surtout sur l'herbe molle, autant elles s'étaient complètement effacées sur le sable. Il ne voyait plus rien qui lui rappelât ces sabots dont il connaissait si bien la forme, plus rien même qui ressemblât à

une empreinte quelconque, et, tout en suivant la direction présumable, il lui fallait constamment inspecter de côté et d'autre si, sur la surface fauve qui scintillait à ses regards avec ses innombrables micas, il n'apercevrait pas au loin un point noir qui pût être le groupe qu'il cherchait, ou bien encore s'il ne découvrirait pas sur le sol quelque trace de son passage.

Cependant sa soif était devenue si ardente et la chaleur l'avait tellement dévoré, qu'il lui était devenu impossible de rien voir : le sol ondoyait et bondissait à ses regards. Alors il s'était cramponné des deux mains à son chameau, resté beaucoup plus fort que lui, et celui-ci avait couru toute cette nuit dans le droit chemin. Sans doute il avait éventé les voyageurs ou la source, plus probablement la source, car sitôt arrivé, et avant que tous deux s'abandonnassent au sommeil, il s'y était précipité et avait bu une énorme quantité d'eau.

En écoutant ce récit, Abdias caressait les cheveux et le visage du jeune homme et lui disait que maintenant il resterait toujours près de lui. Puis il prépara du bouillon et lui donna une soupe bien saine et bien réconfortante. Il y ajouta quelques fruits secs, mais exigea qu'il mangeât peu, de peur qu'une nourriture trop abondante ne lui fût nuisible, car il calculait que depuis cinquante heures il n'avait absolument rien pris. Ensuite Abdias s'occupa des animaux : il leur fit consommer du pâturage frais de l'oasis autant qu'il jugea que cela pouvait leur être salulaire, à eux qui étaient beaucoup plus accoutumés au fourrage desséché ; il leur donna, en outre, de celui-ci, mais en quantité modique, car il était maintenant beaucoup plus essentiel de le ménager, puisque Uram en amenant une bête de plus à nourrir n'avait point apporté de provisions et que le pays était loin où l'on en pourrait retrouver.

« N'as-tu pas songé, demanda Abdias, qu'avant que tu nous trouvasses le chameau serait à bout de forces et ne pourrait plus te porter ?

— J'y ai bien pensé, répondit l'esclave ; aussi, avant de partir, l'ai-je laissé boire autant qu'il a voulu et lui ai-je donné à manger des grains qui étaient dans notre habitation.

— As-tu dit à quelqu'un des voisins que tu supposais que j'étais parti ? poursuivit Abdias.

— Non, je n'ai dit mot à personne, afin que personne ne puisse nous suivre.

— Bien ! » dit Abdias en continuant à s'occuper du harnachement de l'ânesse.

Sur ces entrefaites, Uram avait mis le misérable équipement du chameau dans la meilleure situation dont il fût susceptible. On convint que le maître et le serviteur se serviraient alternativement de cette monture, suivant que l'un des deux serait le plus fatigué. Mirtha et Ditha furent placées sur l'ânesse, comme de coutume, et, lorsque tout fut réglé, on partit.

La société accrue d'un membre poursuivit donc ainsi sa route, et tels avaient été les deux premiers jours, tels furent tous les suivants. Après trois jours pleins, à compter du moment où l'on avait quitté l'oasis, on atteignit un pays fertile où la montagne s'avavançait. Le chef de la caravane se détourna un peu pour entrer dans un mauvais village où il se procura des choses nécessaires qui menaçaient de manquer; puis il rentra dans la solitude, qui était ici tout autre qu'au désert, mais certainement pas moins belle et moins capable d'inspirer un sublime effroi. Évitant les hommes, les huttes, les villages, on avançait ou par des gorges profondes, ou sur des croupes de montagnes solitaires, ou sur des terres s'élevant en gradins et garnies d'herbes embaumées. Les précautions à prendre, la nuit surtout, étaient beaucoup plus signalées que dans le désert; Abdias avait aussi armé son serviteur, car il avait apporté, dans le harnais de l'ânesse, bien d'autres armes que les deux pistolets que nous l'avons vu placer à portée de sa main dans chacune des nuits passées au désert. Il avait maintenant, le jour, quatre pistolets à la ceinture et avait enfoncé dans la gaine un poignard long d'un pied. Il donna à Uram trois pistolets et de même un poignard. Chaque matin les charges étaient examinées et refaites. La nuit, les pistolets étaient placés près des deux hommes endormis; les habits restaient naturellement sur le corps. On allumait le soir un grand feu, pour chasser les lions et les autres animaux, et il fallait jusqu'au matin l'entretenir avec les combustibles ramassés le jour à grand'peine et hissés sur le chameau. Abdias et Uram se chargeaient alternativement de l'entretien de ce feu et de la garde de la caravane; il y en avait constamment un des deux sur pied.

Mais aucun des dangers prévus ne se présenta. Les nuits se passaient calmes et silencieuses, les étoiles envoyant à la terre, du ciel bleu-foncé de ces régions, leurs regards scintillants et pénétrants. Les jours étaient resplendissants et sereins; chacun était aussi beau, peut-être même plus clair et plus splendide encore que celui qui l'avait précédé. La situation de tous les membres de la société était fort bonne; la petite Ditha, en particulier, allait bien, et le grand air, qui la caressait sous son voile dans sa corbeille, rougissait ses petites joues comme de

tendres pommes. On n'avait vu dans le trajet ni hommes, ni animaux, si ce n'est l'aigle solitaire qui parfois se suspendait bien haut au-dessus d'eux dans les espaces déserts.

Le bonheur leur avait été fidèle, comme si un ange resplendissant eût constamment plané sur leur tête.

Le vingt-neuvième jour du voyage, ils traversaient le matin une plaine sans buissons, montant doucement. Voici que cet aspect de pays qui commençait à poindre aux premières clartés du jour et qui, depuis tant de semaines, avait toujours été à peu près le même, changea tout à coup : l'horizon se déchirant laissa voir, sous la clarté de perle du ciel matinal, une immensité inconnue. Uram ouvrit de grands yeux. Ce qu'il voyait, c'était une bande bleu foncé, presque noire, se détachant à l'horizon en une ligne droite incommensurablement longue, non plus cette ligne droite du désert dont la douce beauté, se teignant souvent d'une légère nuance rose, était presque indistincte sur le ciel : c'était plutôt comme un torrent tout prêt à fondre sur la montagne.

« C'est la Méditerranée, dit Abdias, la Méditerranée, au delà de laquelle est la terre d'Europe où nous nous rendons. »

Ses deux compagnons ne purent retenir leur étonnement à la vue de cette nouvelle merveille. Plus ils avançaient, plus se développait ce torrent qui avait paru étroit au premier abord ; des teintes diverses s'y peignaient, la lumière se jouait à sa surface. A midi, ils arrivèrent au rivage : la terre se déchira brusquement et, s'abîmant devant eux, leur montra au fond, sous leurs pieds, l'immensité de l'océan. Une bande sombre et boisée de la côte africaine s'étendait sur l'humide bord, une ville blanche s'y laissait voir et des maisons de campagne formaient, au milieu des arbres, d'innombrables points blancs : voiles qui brillaient dans la verdure comme les autres dans le bleu sombre de la mer.

Il est beau le salut d'adieu que le triste pays des sables envoie à son fils qui l'abandonne pour les humides rivages d'Europe !

Abdias descendit avec les siens dans la ville, mais il ne s'y fixa pas. Il choisit de préférence le lieu voisin, mais un peu plus écarté, où une digue blanche s'avancait dans les flots bleus et où beaucoup de vaisseaux élevaient dans les airs leurs mâts, semblables à une forêt desséchée. Ce fut là qu'il loua une maisonnette, afin d'y attendre en paix l'occasion d'un vaisseau en partance pour l'Europe. Il ne sortait presque pas, si ce n'est pour aller prendre des informations dans le port, et Uram restait constamment près de lui. Le chameau avait été vendu,

comme étant désormais inutile, mais l'ânesse était logée dans la maison. Ils vécurent ainsi solitaires pendant trois semaines, au bout desquelles un vaisseau se trouva équipé et en destination pour l'endroit où voulait se rendre Abdias. Il fit ses conventions avec le capitaine et s'embarqua avec Ditha, Uram et l'ânesse. Mirtha l'avait abandonné : une affection qu'elle avait contractée la retenait dans la ville blanche, et rien n'avait pu la décider à partir. Il n'avait pas été non plus possible de la remplacer par une autre servante. Quelques généreuses offres que fit Abdias, promettant de les réaliser sitôt l'arrivée en Europe, pas une femme ne voulut le suivre, parce que pas une ne se fiait à lui. Alors il promit de compter sur le vaisseau la somme promise ; il ne réussit pas mieux, et quant à remettre l'argent à terre, il ne le jugeait nullement à propos : il savait trop bien que cela aurait uniquement servi à ce que quelque servante le trahît, sans pour cela le suivre davantage ; il connaissait ces gens, il savait combien ils tiennent à leur coin de terre, quelque mal qu'ils y puissent être, et combien ils répugnent à se rendre dans tout autre lieu, surtout dans cette Europe suspecte et détestée où habitent les infidèles. Il monta donc seul avec Uram sur le vaisseau.

Lorsque enfin le moment du départ fut arrivé et qu'ils furent tous deux sur la maison flottante, les grandes ancres de fer furent retirées de l'eau, la plage boisée commença à flotter devant eux et à s'abaisser sur l'horizon. Un peu plus loin, une portion de la côte se dessina encore à leurs yeux, et on put voir briller la maison blanche de Melek. Abdias la regarda. Mais la rive s'éloigna de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin la terre, s'affaissant dans les ondes, se fût évanouie comme un conte fantastique, et que rien ne s'agitât plus autour du vaisseau, si ce n'est les vagues semblables à d'innombrables écailles d'argent.... Abdias s'assit, et il plongea ses yeux dans la contemplation des traits de son enfant.

Le vaisseau avançait, avançait toujours, et lui était assis, tenant l'enfant dans ses bras. Toutes les fois que ceux qui voyageaient avec lui se tournaient de son côté, le même tableau s'offrait à leurs regards. Il se levait seulement et allait se mettre dans quelque coin lorsqu'il faisait boire l'enfant, ou la nettoyait, ou changeait la disposition de ses langes pour qu'elle se trouvât plus à l'aise. Uram se tenait entre un amas d'ustensiles de bois et une provision de câbles enroulés.

Il y a des hommes qui aiment diverses choses et partagent leur amour, — ils sont doucement attirés par un grand nombre d'objets. — D'autres ont à aimer un objet unique, et il faut que le sentiment de

cet amour s'agrandisse, afin qu'il supplée à ces mille charmants liens qui chaque jour enveloppent et attirent le cœur des premiers.

Abdias et Uram étaient constamment sur le pont. La traversée était très-belle, le ciel continuellement serein, et un doux vent se jouait dans les voiles. Quand un léger nuage apparaissait au ciel, les voyageurs regardaient s'il n'amènerait pas un orage — mais il n'en amenait aucun, et disparaissait bientôt; chaque jour était aussi calme que celui qui l'avait précédé; les vagues étaient petites, elles ne faisaient qu'interrompre et vivifier, mais avec calme, cette surface qui sans elles aurait été monotone. Nul incident n'avait signalé le voyage, quand, une après-midi, on vit se dessiner sur l'eau bleue la côte d'Europe, — l'Europe, après laquelle Abdias avait jadis tant soupiré! Tandis que le soleil s'inclinait doucement à l'occident, l'Océan portait le vaisseau, sur des vagues caressantes, vers le pays du Nord; des points brillants s'élevaient l'un après l'autre de la surface sombre, des lignes éclairées surgissaient, et lorsque enfin le soleil se fut complètement abaissé à l'horizon, on put voir s'enrouler autour de la baie noire toute une ceinture de palais.

Il fallait maintenant que le vaisseau restât à l'ancre, sans débarquer ni passagers ni marchandises, jusqu'à ce que le temps suffisant fût écoulé pour s'assurer s'il n'apportait point de contagion à son bord.

Lorsque la quarantaine fut faite et qu'on procéda au débarquement, quelques-uns s'étonnèrent et d'autres rirent lorsqu'un juif maigre et hideux passa sur la planche qui conduisait à la chaloupe, portant, au lieu de ballots, un petit enfant sur son sein; et lorsqu'on vit ce singulier groupe suivi d'un garçon agile et presque nu — on eût dit une belle statue de sombre bronze, — trainant derrière lui une ânesse demi-famélique. Tous trois portaient cette même empreinte de l'étranger et du désert : c'est ainsi que la robe des animaux sauvages adopte d'ordinaire une couleur étrange. Un instant la foule les considéra avec surprise, mais l'instant d'après ils étaient engloutis par le torrent de cette région fourmillant d'hommes et emportés dans ses vagues. Le tableau était redevenu ce qu'il est toujours : une foule agitée, inquiète, courant après son intérêt, après son plaisir ou après d'autres choses encore, au milieu de ces monuments grands, calmes, éclatants et souvent magnifiques.

Prenons un instant les devants sur nos voyageurs pour visiter la place où nous les retrouverons.

Il existe, dans une partie écartée de notre belle patrie, une vallée

très-solitaire. Beaucoup ne la connaîtront pas, car elle n'a pas de nom, à vrai dire, et est fort isolée de toute communication. Il n'y passe aucune route sur laquelle circulent voitures et voyageurs ; aucun cours d'eau ne la traverse et n'y amène de vaisseaux ; nulle richesse, nulle beauté spéciale n'invite à la visiter. Dix ans peuvent se passer sans que le pied d'un voyageur ait foulé son gazon. Mais un doux charme de solitude et de paix est répandu sur elle, le soleil caresse amicalement la verte plaine, comme s'il s'arrêtait avec un amour de prédilection sur ce lieu qui, protégé contre le nord par une forte et large élévation de terrain, accueille favorablement ses rayons.

Au temps où se passait notre histoire, la vallée était totalement inhabitée ; maintenant une maison blanche et soignée se détache sur son fond vert, quelques cabanes sont à l'entour : elle est d'ailleurs presque aussi solitaire qu'autrefois. Seul, quelque bloc de pierre grise venait interrompre alors cette étendue de gazon, d'où presque aucun arbre ne s'élançait dans les airs.

La plaine s'incline en formant un doux berceau qui, comme nous le disions, est fermé vers le nord par une élévation couronnée d'une forêt qui forme une bande mate sur le ciel. Mais il s'ouvre au midi, et de ce côté s'offre une perspective qu'entourent les lignes bleues de montagnes éloignées. La vallée ne présente d'ailleurs par elle-même aux regards autre chose que le vert du sol et le gris de la pierre, car le petit ruisseau qui serpente dans son sein ne contribue en rien au charme de la vue : il n'est pas visible à quiconque considère le paysage dans un médiocre éloignement.

Sur le côté septentrional de la vallée, au delà du bois que nous avons signalé, recommencent les contrées cultivées par les hommes ; de grandes étendues de terre sont surtout couvertes des fleurs bleues du lin. Du côté du midi, il ne faut pas non plus faire un bien grand chemin pour retrouver les champs ensemencés. Seul, le berceau de la vallée, comme il arrive fréquemment dans les pays agricoles, opposant effectivement au cultivateur de plus sérieuses résistances, était réputé complètement stérile. On n'avait jamais fait de tentative pour s'assurer si cette réputation se confirmerait ; mais de père en fils on l'avait reçue comme un fait acquis, et en conséquence la vallée était restée des siècles sans que personne cherchât à en tirer parti. Elle était seulement traversée par un étroit sentier, qu'on reconnaissait uniquement, à la plupart des places, à ce que le gazon était foulé. Par ce sentier passaient régulièrement un à un, au printemps et à l'automne, quelques habitants d'un village de montagnes assez éloigné : c'était leur chemin le plus

court pour se rendre en pèlerinage à une église enrichie d'indulgences, située au delà de la vallée.

Abdias avait erré dans bien des pays d'Europe pour trouver un lieu où il pût se fixer. Il vint par hasard dans la vallée stérile, et aussitôt il résolut de borner là ses recherches. Ce qui aurait détourné tout autre d'adopter ce séjour : — la solitude et l'infécondité, — c'était précisément ce qui attirait l'enfant du désert, parce que c'était une ressemblance avec sa patrie. Ces lieux lui rappelaient surtout une vallée arquée, située dans la plaine de Mossoul, près de l'emplacement que la tradition attribue à l'antique Ninive. Dans l'une comme dans l'autre vallée, le gazon tapissait le sol ; dans l'une comme dans l'autre, l'absence d'arbres était à peu près complète. Seulement, dans celle de Mossoul, des pierres grises ne surgissaient pas de la terre pour couper l'uniformité de la nuance, et la belle couleur bleue des montagnes ne venait pas border l'horizon.

Abdias s'était procuré des lettres de plusieurs princes et seigneurs, l'autorisant à voyager dans leurs domaines et à y fixer son séjour. Il profita aussi d'une relation que depuis longtemps il cultivait pour ses affaires : c'était un ami qu'il ne connaissait pas de vue, mais uniquement par correspondance. Il alla lui rendre visite, et on concerta ce plan : — que si Abdias acquérait une pièce de terre sur laquelle il construisit son habitation future, l'ami prêterait son nom, afin qu'il pût être allégué à ceux qui seraient tentés de s'immiscer dans les affaires du juif que c'était l'ami qui faisait cultiver la terre, construire la maison, et en cédait, moyennant loyer, la jouissance à Abdias. Celui-ci à son tour, pour éviter tout abus possible de la lettre de vente, lierait son prête-nom par une demande reconventionnelle de semblable valeur, qu'il pourrait faire valoir contre la lettre.

Lors donc qu'il fut venu dans la vallée déserte, il résolut d'y rester, de s'y construire une maison entourée de quelques champs, et d'organiser là sa vie. Il se mit à détacher toutes les pièces d'or du harnais de l'ânesse, et à retirer de son cafetan les papiers anglais qui étaient si bien cachés dans les poches de taffetas imperméable. Il voulait tout mettre dans le meilleur ordre, dans la situation la plus nette possible, afin que, lorsqu'il irait en Afrique plonger à Melek un couteau dans le cœur, s'il était pris et tué pour ce fait, Ditha se trouvât suffisamment pourvue. Il projetait aussi de l'élever un peu avant de partir, afin qu'elle fût en état de commencer à s'aider elle-même, si lui ne repaissait plus.

L'étonnement fut grand parmi les habitants du village de la mon-

tagne, lorsqu'un jour l'un d'eux, revenant du pèlerinage, rapporta la nouvelle qu'à un endroit de la vallée stérile la terre avait été creusée, et que des poutres, des pierres, toute sorte de matériaux déposés à l'entour, semblaient vraiment annoncer qu'on allait procéder à une bâtisse. Lorsqu'un second pèlerin se rendit à l'église, le mur était déjà élevé et des ouvriers travaillaient. Un troisième put vérifier les progrès de la construction, en faire part aux autres, et plusieurs s'empressèrent de partir, simplement à cause de cette nouveauté, sans laquelle leur voyage eût eu lieu dans un autre temps. On en parla beaucoup jusqu'à ce qu'enfin une maison blanche et polie étincelât sur la verdure, et qu'auprès fussent tracés les commencements du jardin. Aux questions multipliées sur ce qui se passait là, on reçut toujours la même réponse : « Un étranger, aux manières fort singulières, fait bâtir cette maison et a acheté le terrain qui l'avoisine. »

Mais lorsque la maison blanche eut été établie là depuis quelques temps, que le jardin fut préparé et que de solides cloisons en planches en eurent formé la clôture, les rares passants s'y accoutumèrent, puis-qu'il faut bien prendre son parti d'une chose qui, une fois pour toutes, est ainsi. Comme surtout le possesseur ne sortait jamais quand ils étaient devant chez lui, et ne leur adressait jamais la parole, ils ne pouvaient avoir grand'chose à dire de lui, et ils finirent par envisager la construction qui avait tant piqué leur curiosité, tout comme les pierres qui saillaient çà et là du gazon, ou comme n'importe quel objet qui se trouvait par hasard sur le chemin.

La bâtisse étant prête et suffisamment séchée, à l'avis de son architecte, Abdias s'occupa d'organiser l'intérieur de la maison. Il fit faire de doubles verrous à toutes les portes, mettre de forts grillages de fer devant les fenêtres, et remplacer par un mur solide les planches posées provisoirement autour du jardin. Puis vinrent des meubles, des ustensiles, tels qu'on s'en sert en Europe; mais il y mêla des arrangements semblables à ceux qu'il avait eus en Afrique. Ainsi, il mit partout des tapis, non-seulement sur le sol, mais aussi sur des meubles qui n'étaient nullement disposés pour cela; il fit établir des lits de repos, joignant aux tapis de moelleuses fourrures, afin qu'on pût s'étendre pour savourer, avec tout le bien-être imaginable, la fraîcheur de la chambre. Pour produire inmanquablement cette fraîcheur, selon qu'il l'avait appris encore en Afrique, il avait fait construire des murs très-épais, dans lesquels il n'avait fait ouvrir qu'à de larges intervalles de petites fenêtres; devant ces fenêtres, des jalousies étaient disposés de telle sorte qu'on pût, par un mouvement simple et facile, appliquer

les planchettes les unes sur les autres pour produire une obscurité absolue, ou les relever plus ou moins pour obtenir certains degrés de lumière, ou enfin les relever horizontalement afin de laisser pénétrer le jour. C'était en Europe qu'il avait connu ce genre de persienne, et il s'était proposé de l'employer pour remplacer les myrtes treillisés sur ses fenêtres, dans la ville en ruine, afin d'intercepter les brûlants rayons du soleil du désert.

Les petites fenêtres du salon ne donnaient pas immédiatement sur le dehors : elles prenaient jour sur une autre pièce, sorte de salle ou de vestibule, fermé à son tour par des portes épaisses et par des jalousies coordonnées comme celles que nous avons déjà vues. On avait voulu prendre tous les moyens de disputer le passage aux rayons du soleil et au souffle embrasé de l'air extérieur : précautions, à vrai dire, fort superflues en Europe.

Mais, de tous ses biens nouveaux, ce qui réjouissait le plus l'enfant du désert, c'était une fontaine disposée dans un coin constamment ombragé de la cour, et où il n'était besoin que de tirer un bouton de métal pour qu'aussitôt une eau claire comme cristal, froide comme glace, coulât en abondance dans le bassin de pierre. Au commencement, il voulait interdire l'usage fréquent du bouton et empêcher la grande consommation d'eau, de crainte que le précieux liquide n'allât trop vite à sa fin. Mais lorsqu'il se fut assuré que deux années d'usage abondant et constant n'avaient point diminué l'eau, et qu'elle répondait toujours aussi vite à l'appel du bouton, il reconnut que c'était là un trésor qu'on ne pouvait épuiser; trésor qu'on ne savait pas apprécier sur ces rives heureuses et fraîches, et que, dans la ville du désert, on tiendrait pour le plus grand des biens.

Dans les premiers temps surtout de leur séjour en Europe, lui et Uram étaient transportés chaque fois qu'ils voyaient une des magnifiques sources de ces contrées surgir de terre; ils ne concevaient pas que les gens de ce pays ne partageassent point leur ravissement, et, plus d'une fois, lorsque surtout, dans les montagnes, un limpide filet jaillissait de la pierre, ils y trempaient leurs lèvres par plaisir et pour l'amour de l'eau, lors même qu'ils n'étaient point altérés. Ils prisait l'eau de la montagne au-dessus de celle de la plaine, bien que la montagne elle-même ne leur plût guère, parce qu'elle les resserrait dans ses limites, et leur enlevait l'espace et l'infini, auxquels ils étaient accoutumés.

Dans le jardin entouré d'une haute muraille, il n'y avait encore que de l'herbe. En vue de futurs ombrages, Abdias y fit planter de jeunes

arbres dont il se proposa de prendre lui-même un soin fidèle, afin qu'ils crussent vite et que dans peu d'années ils répandissent leur ombre sur le gazon et sur les murs blancs de sa demeure. Quant à un potager, il comptait s'en occuper dans l'avenir; pour le moment, le mieux, pensait-il, était de mettre complètement en état ce qui lui semblait le plus nécessaire.

Les pièces intérieures étaient donc arrangées, la maison était prête et protégée contre les atteintes du dehors. Le juif avait trouvé des serviteurs et des servantes de son peuple.

La maison étant habitable, — et pour cela il avait fallu presque trois ans, — il alla s'y fixer. Il sortit l'enfant de la maisonnette de bois, leur habitation provisoire, et la fit porter dans la pièce disposée exprès pour elle, dans leur demeure définitive. Il suivit, emportant les choses bien peu nombreuses dont il s'était contenté jusque-là. La maisonnette fut aussitôt abattue : la destination pour laquelle on l'avait élevée n'existait plus.

Le but auquel Abdias avait tant aspiré sur la terre d'Europe était atteint : il avait une habitation à lui; mais, dans cette habitation, il était seul avec Ditha, car dès la première année du séjour en Europe, bien que, grâce à sa jeunesse, il eût considéré avec curiosité et souvent avec ravissement ces horizons nouveaux qui lui étaient ouverts, Uram était mort de langueur sous l'influence du climat étranger. Abdias était seul avec Ditha. Il voulut tourner vers elle toute son attention, afin de l'élever un peu, comme il l'avait résolu; mais jusqu'alors pré-occupé de lui construire une demeure, il n'avait pas eu beaucoup de temps à consacrer à sa personne. Les servantes qui lui avaient été attachées l'avaient simplement nourrie, soignée, gardée : quant au reste, elles la laissaient être ce qu'elle voulait bien. Dans son petit corps, elle était saine et florissante; mais, pour son être moral, c'était encore une énigme digne de respect dont il fallait attendre la solution inconnue.

Abdias se mit à s'occuper de Ditha avec la même ardeur qu'il avait apportée jusqu'alors à toute chose, bien qu'il ne sût point, à vrai dire, par où il devait commencer pour obtenir un heureux développement. Il se tenait presque constamment dans la chambre de la petite fille. Il la remuait, lui parlait, la mettait dans son berceau; puis sur le tapis, puis sur ses pieds, pour voir si elle pourrait marcher étant soutenue par la main; mieux encore, si elle pourrait franchir un petit espace pour peu qu'il lui présentât un objet séduisant; il tentait mille choses de cette sorte : mais bientôt il eut la certitude que l'enfant n'était point

ce qu'elle devait être; il rejeta la faute sur les servantes, qui n'avaient nullement songé à s'occuper d'exercer les facultés du petit être confié à leurs soins.

Ditha avait près de quatre ans, mais elle n'avait ni l'air ni les manières d'un enfant de cet âge. Son petit visage était indiciblement beau; chaque jour il devenait davantage la vivante image de celui d'Abdias, alors qu'il était jeune et beau; seulement l'énergie du père était adoucie par quelques traits de ressemblance avec la mère. Le corps était à peu près celui d'un enfant de quatre ans, seulement il paraissait beaucoup plus délicat et avait beaucoup moins de force dans les mouvements. Mais si la faculté de se mouvoir ne se produisait encore qu'à peine, Abdias ignorait s'il fallait l'attribuer à la négligence antérieure ou réellement à la non-existence de cette faculté. Elle ne savait pas marcher, et n'y montrait point cette tendance qui se manifeste cependant chez des enfants bien plus jeunes, lorsqu'ils s'efforcent d'atteindre quelque objet de leur goût. Elle ne cherchait même pas à se traîner, comme le font les enfants les moins développés sitôt qu'ils peuvent seulement s'asseoir. Si on la posait sur le tapis, elle restait à la place où on l'avait mise; on avait beau placer à deux pas d'elle les choses les plus séduisantes, des friandises qu'elle aimait beaucoup, elle n'allongeait pas même le bras pour les prendre. Elle pouvait se tenir debout, mais si on la mettait sur ses pieds, elle restait immobile, s'attachant à la main qui la soutenait; si l'on retirait cette main, elle restait là, toute seule, en l'air, ne tendant vers aucune direction; ses petits pieds tremblaient, et son pauvre petit visage exprimait l'angoisse et la demande de secours. Si alors on lui redonnait la main, en touchant un de ses doigts, elle la saisissait vite, y cramponnait les deux siennes et montrait le désir de s'asseoir. Si on ne lui cédait pas, elle restait debout, tenant toujours la main protectrice et n'essayant rien de plus.

C'était dans son petit lit qu'elle paraissait le plus contente; c'était là qu'elle sentait le plus d'appui autour d'elle; elle y restait avec beaucoup de douceur, comme c'était du reste sa manière, ne pleurant presque jamais, ne demandant rien; elle aimait à tenir ses mains l'une dans l'autre, les tâtant et jouant avec ses petits doigts. Son visage ne manifestait jamais cette excitation si familière aux enfants lorsqu'ils ont quelque désir, très-violent pour eux à cause de l'impossibilité où ils sont d'en satisfaire aucun par eux-mêmes. Lorsque son père, qui la connaissait très-bien, lui parlait ou la caressait, elle n'avait jamais l'animation qu'on observe chez des enfants bien plus jeunes. Les traits

de ce visage si inexprimablement beau restaient dans un repos permanent. Ces yeux au bleu ravissant, si souvent admirés par Abdias, étaient ouverts bien grands, mais ils n'allaient pas de côté et d'autre : ils étaient sans vie. La présence de l'âme ne s'était pas encore révélée dans ce beau corps. Sa langue non plus ne savait rien exprimer ; seulement, lorsque la petite fille était très en train, elle balbutiait à part elle des sons étranges qui n'avaient de rapport avec aucun langage humain.

Abdias ne pouvait s'empêcher de penser que Ditha était idiote.

Ainsi donc, il était, à vrai dire, complètement seul dans sa maison : Ditha n'était encore personne et Uram était mort. Il avait apporté Ditha en Europe pour la mettre en sûreté ; mais l'existence de cette enfant était en vérité une fiction ; ce visage sans animation, ces grands yeux toujours tranquilles, ce n'était pas la vie. Il se disait qu'il passerait bien des années assis ainsi près d'elle, puis qu'un jour il mourrait, et que ce jour-là les traits de sa fille ne changeraient pas d'expression, parce qu'elle ne saurait pas que quelqu'un fût mort ; puis, quand son visage à lui serait roidi et glacé, le vieux père mort ressemblerait à la belle jeune fille, tout comme la petite fille ressemblait maintenant à la douce mère morte il y avait longtemps déjà.

Il voulut du moins développer chez l'enfant idiote tout ce qu'il y aurait à développer. Il pensait que, s'il parvenait à rendre le corps bien sain et bien fort, s'il l'amenait à une activité extraordinaire, il pourrait pour ainsi dire déterminer une âme à y descendre.

Il transporta Ditha dans un autre endroit. Elle avait occupé jusqu'ici une de ces pièces frâches que nous avons décrites plus haut. Le nouveau local qu'il lui choisit était clair et aéré ; il consistait en deux chambres dont les fenêtres donnaient directement sur la campagne et dont les portes ouvraient sur des corridors percés de nombreuses ouvertures. Il faisait souvent pénétrer l'air de tous côtés afin que le courant traversât la chambre, et il plaçait Ditha dans ce courant pour que tout son être savourât le fluide rafraîchissant.

C'était lui qui lui donnait sa nourriture et qui réglait en quoi elle devait consister. Il la voulait à la fois légère et nourrissante ; il exigeait qu'elle fût préparée d'une manière tout à fait déterminée. C'était lui encore qui décidait des vêtements qu'elle devait porter : il fallait qu'ils ne serrassent aucune partie du corps, qu'ils ne fussent ni trop chauds ni trop froids, et qu'ils n'entravassent pas trop fortement l'accès de l'air et du soleil.

Toutes les fois que la température, si inégale dans ces contrées, le

permettait, on la portait au grand air, et souvent elle y passait toute la journée. Il la prenait par la main, la promenait, et ne s'arrêtait que lorsqu'il sentait, au petit bras le tirant de plus en plus lourdement, que l'enfant était très-fatiguée et que son corps ne se traînait plus qu'avec peine.

Lorsque les rayons du midi étaient très-chauds, sans cependant tomber d'aplomb, comme au désert, l'enfant, légèrement couverte, était assise sur le gazon du jardin, au grand soleil, et on la laissait là longtemps, jusqu'à ce que de grosses gouttes coulassent sur ses joues, son front et son cou, et que le linge fin qui couvrait son corps commençât à s'y coller. Alors on la changeait de vêtements, on l'apportait dans la chambre, et son père, la tenant par la main, la faisait aller et venir quelque temps; c'était le plus souvent le long corridor qui servait à leur promenade.

Il s'aperçut bientôt que ses petits pieds acquéraient une force progressive. Son visage était lavé chaque jour avec du savon et de l'eau fraîche; ses beaux yeux bleus prenaient tous les matins un bain de pure eau de source, et sa chevelure d'un or clair était peignée, brossée, lavée, afin que la peau fût aussi nette et aussi unie dans le fond de sa tête que sur la courbure doucement arquée de son cou.

Souvent, dans le jardin ou ailleurs, agenouillé devant elle, il l'appelait doucement : « Viens ici, Ditha! Ditha, viens ici! » puis il l'emmenait, et on la plongeait dans un bain froid, dont l'eau avait été à l'instant puisée à la fontaine. Les membres étaient entourés par le flot pur qui se jouait dans un grand bassin de marbre, des draps mouillés frictionnaient son corps, et, dans ses cheveux dorés rattachés sur sa tête, des gouttes limpides brillaient comme des diamants. Si quelquefois l'eau était trop froide ou qu'on frottât trop fort le petit corps, alors, au sortir du bain, elle frissonnait, son petit visage se contractait et elle pleurait tout doucement.

Ainsi se passait le temps. Abdias, presque incessamment près d'elle, observait les développements de son corps.

Le plus grand mouvement, le seul même, par lequel l'âme se révélait, était produit chez elle, croyait-il, par les sons : car il lui parlait souvent et de beaucoup de choses. Un jour, il songea à une jolie sonnette d'argent qu'il avait : il l'apporta et la fit branler doucement à son oreille. Elle le remarqua, ce fut évident. Et lorsque les jours suivants le son se reproduisit auprès d'elle, elle sourit, — et ce sourire devint de plus en plus prononcé et de plus en plus suave à mesure que le son

délicieux fut plus fréquent. Plus tard, elle le réclama elle-même. Elle était agitée et balbutiait vivement son langage inconnu, jusqu'à ce que le bruit commençât : alors elle devenait tranquille et quelque chose comme de la joie éclairait ses traits. Le jeu de sa physionomie devenait même très-intelligent.

Cette découverte amena une révolution dans les idées d'Abdias : une pensée traversa subitement son esprit comme un éclair, comme un météore lumineux : — « La pauvre enfant qu'il martyrisait n'était-elle pas simplement aveugle ? »

Aussitôt que cette pensée lui fut venue, il voulut en éprouver la justesse. Il coucha la petite fille, légèrement vêtue, sur son berceau ; puis il alla chercher une longue aiguille pointue et lui piqua la main : cette main tressaillit et se retira. Il fit une seconde piqûre, la main se retira une seconde fois. Il la toucha seulement avec la pointe, et c'en fut assez pour que le tressaillement se renouvelât. Maintenant, si l'enfant voyait, elle connaissait l'aiguille et elle savait que la fine pointe en était douloureuse. Ceci acquis, il approcha cette pointe du bel œil bleu, tout grand ouvert, — il l'approcha davantage, — encore davantage, — presque au point de toucher ; — il n'en résulta aucun mouvement, l'œil resta ouvert, tranquille et confiant. Abdias alla chercher à la cuisine un charbon allumé, le prit entre des pincettes et le plaça en face de l'œil, — il lui fit décrire des cercles, l'oscillation le ranima, les lignes devinrent de plus en plus enflammées : mais aucun mouvement du visage ne montra que Ditha eût seulement aperçu la lumière ; le bel œil restait toujours dans son muet repos. Il tenta encore une expérience : il frappa l'air avec le bout de ses doigts, très-vivement, mais sans bruit, tout près au-dessus des cils, mouvement qui fait involontairement cligner presque tout le monde et surtout les enfants ; mais Ditha ne savait pas que ces gestes fussent faits devant elle, si près de ses paupières.

C'était maintenant un fait acquis, et tous les symptômes précédents étaient expliqués : Ditha était aveugle. Cette jeune âme dont la présence avait été méconnue avait vécu dans une nuit permanente, sans nul pressentiment sur la nature du monde, sans nul secours extérieur, et ne sachant pas ce qui lui manquait.

Cette découverte était à peine faite que déjà un serviteur était parti pour chercher un médecin. Celui-ci ne vint que le lendemain et confirma avec sa science ce qu'Abdias avait présumé par les faits. On s'engagea dans une tout autre voie. L'enfant fut réintégrée dans sa chambre. On lui fit un petit siège sur le dossier duquel sa tête pût s'appuyer,

afin que ses yeux, ses beaux mais inutiles yeux, fussent dirigés en haut et que le médecin et le père pussent voir dedans. Abdias y regardait souvent, mais pas la moindre des choses, pas le plus petit rien ne les distinguait des yeux ordinaires, si ce n'est qu'ils étaient beaucoup plus beaux, — pauvres yeux si limpides et si doux qu'on en trouverait difficilement de semblables.

Plusieurs tentatives de guérison furent faites et longtemps poursuivies, bien que le médecin eût averti qu'il ne pouvait guère donner d'espoir. Abdias exécutait ponctuellement toutes les ordonnances et Ditha supportait tout avec patience, bien qu'elle ne sût point ce qu'on voulait d'elle et quel trésor on cherchait à lui procurer. Un jour vint enfin où le docteur déclara que tous les remèdes étaient épuisés et qu'il lui fallait répéter ce qu'il avait dit d'abord : que l'enfant ne se rétablirait jamais, selon toute vraisemblance, mais qu'elle resterait aveugle toute la vie. Alors Abdias le rémunéra de ses peines et prit un autre médecin. Seulement, au bout de quelque temps celui-ci fit la même déclaration que le premier, et ainsi en fut-il d'un troisième, puis d'un quatrième et plus encore.

Tous les médecins tombaient d'accord qu'il n'y avait aucune possibilité de donner à l'enfant la lumière. Tous les conseils des hommes les plus différents qui avaient entendu parler de la maladie et étaient venus en prendre connaissance par eux-mêmes, avaient été employés en vain : après chaque nouvelle tentative manquée, Abdias abaissait d'un degré son espoir. Il finit par abandonner tout ce qu'il lui en restait : il n'existait plus de médecin dont il pût réclamer les secours, et il était rare que quelque visiteur vint donner un conseil, ou bien si cela arrivait encore, il se trouvait que l'expérience passée avait déjà marqué le procédé au sceau de l'impuissance.

Abdias dut donc admettre dans son esprit ce fait : qu'il avait une fille aveugle et qui resterait aveugle.

Au lieu d'entreprendre alors une éducation qui eût développé dans cette intelligence et dans cette vie tout ce qu'il y avait du moins à développer, il imagina tout autre chose : il voulut amonceler autour de l'enfant des richesses immenses, afin qu'un jour, lorsqu'il serait mort, elle pût acheter des mains pour la soigner et des cœurs pour l'aimer. Il voulait que, grâce à une opulence inouïe, tous les sens dont elle avait le libre usage fussent saturés de toutes les jouissances, pour compenser celles de la vue qui devaient à jamais lui manquer.

Par suite de cette résolution, Abdias devint avare. Il congédia tous les serviteurs, à l'exception d'une femme pour Ditha et d'un homme

pour garder la maison. Pour lui, il se refusait tout; il portait de mauvais vêtements, il se nourrissait mal. — Oui, il recommençait avec des cheveux gris cet apprentissage que jadis il avait fait à quinze ans : — comment on peut amasser le plus de trésors. Il recommençait à courir de tous côtés à la poursuite de l'argent, à rassembler bénéfices et intérêts; il se mit à faire l'usure et chaque jour voyait croître son avidité. C'était comme la voracité de l'animal de proie, et chaque jour elle augmentait, disons-nous, parce que chaque jour la pensée de son âge, l'angoisse de sa mort prochaine le poursuivaient avec plus de fureur.

Il ne s'accordait aucune trêve. Il avait repris les affaires qu'il connaissait, qui déjà en Afrique lui avaient procuré la richesse, — le commerce surtout, et il le faisait comme il l'avait fait jadis dans sa patrie. Dans plus d'une nuit où la tempête se déchaînait, alors que le chien se glissait dans la hutte et le putois dans sa bâtisse, alors qu'aucun être humain ne s'aventurait sur les routes, on pouvait voir une ombre noire et penchée poursuivre sa marche à travers les champs, ou bien s'égarer et frapper à une petite fenêtre pour demander un gîte, souvent donné à contre-cœur, plus souvent encore refusé : car à présent que le juif Abdias s'était beaucoup montré parmi les hommes, il était devenu un objet de haine et d'horreur. On attribuait le malheureux état de sa fille au juste jugement de Dieu, qui voulait punir son avarice démesurée. Les serviteurs qu'il avait choisis dans sa nation ne tenaient pas pour mal de le tromper, et ils n'eussent demandé qu'à le voler davantage s'il eût eu moins de perspicacité.

Quand il était chez lui, dès qu'il avait terminé ses affaires et ses comptes, on était sûr de le trouver dans la chambre de Ditha. L'enfant avait pris en goût le petit siège à dossier, où elle appuyait sa jolie tête, et elle aimait à s'y asseoir, bien qu'il fût devenu trop petit pour elle. Son père s'accroupissait auprès sur un escabeau, et lui parlait continuellement. Il lui apprenait à dire des mots dont elle ne possédait pas le sens; elle les répétait et en inventait d'autres appropriés à son état intérieur, que lui ne comprenait pas et qu'il apprenait à son tour. Ainsi s'entretenaient-ils des heures entières, et chacun savait ce que l'autre voulait dire. Souvent, de ses mains ingénieuses, après avoir un peu cherché en l'air, elle caressait les rudes joues de son père et ses cheveux plats, qui commençaient à devenir rares. Quelquefois il lui mettait des cadeaux dans les mains : c'était, par exemple, un morceau d'étoffe dont on devait lui faire un vêtement, et dont elle pouvait sentir la finesse, — du lin surtout, dont elle s'entendait tout particulière-

ment à apprécier la souplesse, la trame unie, le tissu lisse et fin. C'était ce lin qu'elle aimait, qui, la plupart du temps, formait tout son vêtement; car, ne paraissant jamais au milieu des hommes, elle n'avait pas besoin de parure. Quand la robe de lin de dessus était mise sur celle de dessous, elle arrangeait si bien les plis et fermait si bien les agrafes, qu'on eût dit qu'elle avait ajusté sa toilette devant un miroir. Alors elle caressait de la main l'étoffe du haut en bas, la prenait entre le pouce et l'index, et disait : « Père, ce lin-ci est encore plus souple que l'autre. »

Elle posait ses petits pieds l'un à côté de l'autre sur un coussin, dont elle tâtait le degré de souplesse. Quelquefois son père lui donnait à manger quelque friandise qu'il avait apportée pour elle, quelque fruit délicat, par exemple. — Et quand elle tenait entre ses doigts le noyau ou autre chose qu'il fallait jeter, elle cherchait la tasse placée auprès d'elle, ne voulant pas que rien fût sali.

Parmi les êtres voyants, c'était d'Asu, le chien, qu'Abdias était le plus aimé. Il l'avait recueilli et élevé, parce qu'on avait tué sa mère lorsqu'il venait de naître. Devenu grand, il suivait partout son maître. Quand celui-ci passait des demi-journées dans la chambre de Ditha, ou bien auprès d'elle, sur le gazon, le chien était toujours là, et, assis en face du père et de la fille, il ne les quittait pas du regard, comme s'il les comprenait et voulait leur dire qu'il les aimait tous deux. Le soir, en rentrant dans sa chambre pour se coucher, Abdias avait grand soin de préparer sous la table un tapis pour Asu et de l'engager à s'y mettre, pour qu'il fût mollement.

Mais il advint au sujet de ce chien une de ces choses qui semblaient être inséparablement liées à l'existence de cet homme.

C'était à une époque où de nombreux cas de rage s'étaient déclarés dans différentes parties de la contrée. Abdias revenait de voyage, monté sur un mulet et, comme toujours, accompagné d'Asu. Arrivé dans un bois qui n'était qu'à quelques milles de sa maison, et qui aboutissait à cette forêt dont nous avons parlé en prenant connaissance des lieux, il remarqua chez l'animal une agitation singulière et importune. Asu poussait des aboiements de dépit, courait devant le mulet, se cabrait, puis se détournait tout à coup et s'élançait dans le chemin par où ils étaient venus. Abdias poursuivait-il, le chien revenait au bout de quelques secondes et recommençait le même manège. En même temps ses yeux brillaient d'un mécontentement si étrange, qu'Abdias, qui ne l'avait jamais vu de la sorte, commençait à concevoir des inquiétudes pleines d'angoisses. Après un certain temps, ils parvinrent à un petit

ruisseau par lequel on devait passer : cette fois, il refusa positivement de poursuivre; une légère écume se montra à sa gueule, il voulut barrer le passage, et, avec des aboiements rauques, happa les pieds que le mulet voulait mettre dans l'eau. Abdias n'eut plus de doute : il tira du licou ses pistolets barbaresques, retint un instant sa monture et déchargea son arme sur le chien; à travers la fumée, il le vit chanceler et perdre son sang.

Puis il traversa le ruisseau et continua sa route sur l'autre rive.

Après une demi-heure de marche, il s'aperçut tout à coup qu'il n'avait plus la ceinture servant de bourse qu'il portait toujours autour de son corps..... Et il reconnut l'atroce erreur qu'il avait commise au sujet de son chien. Il se souvint qu'il avait quitté sa ceinture dans un endroit du bois où il s'était un instant arrêté; évidemment, elle était restée là. Aussitôt il poussa en arrière. Le ruisseau fut vite atteint, mais Asu n'y était pas : des traces de sang marquaient seules l'endroit où il avait été frappé. Abdias poursuivit, et partout il trouva du sang. Enfin, à la place du bois dont il avait gardé le souvenir, il vit sa ceinture déposée, et devant la ceinture le chien mourant.

L'animal faisait, de joie, des tentatives infructueuses pour remuer la queue et dirigeait son œil vitreux sur son maître. Lorsque celui-ci se pencha sur lui, lui dit des paroles caressantes et examina sa blessure, le chien voulut, de sa langue épuisée et mourante, lui lécher la main une fois encore, mais ce n'était plus possible; quelques instants après, il était mort.

Abdias se leva brusquement et s'arracha les cheveux — il poussait des imprécations horribles; — il s'élança vers le mulet, arracha du licou le second pistolet chargé, y cramponna convulsivement ses doigts; un instant après, il le lança dans l'herbe. Il ramassa dix fois la ceinture, la rejeta dix fois et la pila sous ses pieds. Enfin, lorsque la nuit fut presque venue — le chien avait été frappé à peine à la moitié de l'après-midi, — il reprit la ceinture qui contenait l'argent de Ditha, et l'attacha autour de lui. Il chercha le pistolet jeté dans le gazon et l'enfonça dans le licou; puis il remonta sur le mulet et reprit le chemin de sa demeure.

Le crépuscule du matin descendait déjà sur la vallée solitaire, lorsqu'il entra chez lui, tout couvert du sang d'Asu, car il l'avait presque mis dans son giron en examinant sa blessure; il avait, du reste, même alors, bien peu d'espoir de le sauver : il savait combien sa main était devenue sûre au désert! — Le lendemain de son arrivée, il s'accorda du repos, mais le surlendemain il loua deux hommes, les em-

mena à cette place du bois.... et il leur fit mettre sous ses yeux le chien dans la terre.

Puis il revint et s'occupa de ses affaires comme auparavant.

Quelque temps après, il tomba malade. On ne sait si ce fut l'émotion que son action lui avait fait éprouver ou si ce fut l'influence de ce climat hostile pour lui, parce qu'il n'y était point accoutumé, qui le renversa : toujours est-il que la maladie fut dangereuse, et qu'il fut longtemps sans entrer en voie de guérison.

Mais justement dans le cours de cette maladie, où il semblait que tout dût se passer simplement et tranquillement, il arriva un de ces revirements soudains que nous avons déjà eu occasion d'observer dans l'existence de cet homme. Il survint un merveilleux événement, un événement qui restera merveilleux tant qu'on n'aura pas approfondi ces grandes forces de la nature, au sein desquelles se meut notre existence, tant qu'on ne saura pas lier et délier le lien d'amour qui lie ces puissances à notre vie. Jusque-là, c'est à peine si nous avons sur le caractère de ces merveilles quelque pressentiment.

Ditha était presque parvenue à sa pleine croissance. C'était maintenant une svelte jeune fille, dont les membres promettaient de prendre du développement, et chez qui tout autorisait à espérer l'épanouissement d'une grande beauté. Pendant sa maladie, Abdias n'était pas venu la voir dans sa chambre, et elle non plus n'avait pas été bien : un tremblement singulier agitait tout son être; souvent il se dissipait, d'autres fois il persistait; on le voyait se produire en divers moments, mais surtout par des jours chauds et chargés de vapeurs. Le médecin avait peine à se rendre compte de cet état : il disait que c'était un effet de la croissance, car, dans ces derniers temps, elle avait énormément grandi, et ses membres s'étaient allongés outre mesure; il espérait que lorsqu'ils auraient pris plus de rondeur, lorsque les proportions se seraient rétablies, les symptômes disparaîtraient aisément.

Abdias était dans ces jours de la convalescence où l'on peut aller et venir dans son appartement et dans les limites de sa maison, mais non pas sortir ni reprendre sérieusement ses occupations. Il était un jour dans sa chambre, se livrant à des calculs, à des projets, réfléchissant surtout comment faire pour que tout le temps de sa maladie ne portât pas préjudice à ses affaires. Un orage éclata. Il n'y fit point attention : les orages d'Europe pouvaient si peu se comparer pour leur violence avec ceux qu'il avait vus en Afrique! Mais voici que tout à coup, tandis qu'il poursuivait ses calculs et que la pluie ne dégouttait encore que faiblement sur les toits, un coup foudroyant partit, accompagné d'un

éclair qui enveloppa toute la maison d'une lueur aveuglante : il reconnut à l'instant que la foudre était tombée dans sa demeure.

Sa première pensée fut Ditha. Quelque brisés que ses membres fussent encore, il se précipita dans sa chambre. La foudre y avait passé : elle avait traversé le plafond et le plancher, de sorte qu'une poussière épaisse remplissait cette pièce; elle avait fondu les fils de fer de la cage où était l'oiseau dont le chant réjouissait tant la jeune fille, mais elle n'avait point touché le petit animal; il était sain et sauf sur son bâton. Ditha non plus n'était point frappée : elle se tenait assise toute droite dans son lit, où elle avait dû se mettre, parce que ce jour-là elle était tout particulièrement affectée de son tremblement.

Abdias, l'habitant du désert, expert dans les orages, avait tout saisi d'un coup d'œil. Il ouvrit vite une fenêtre pour chasser la violente et désagréable odeur de phosphore, puis reporta toute son attention sur Ditha. Il s'aperçut alors qu'une agitation terrible se peignait sur son visage : c'était comme le paroxysme de l'épouvante, comme l'angoisse de la mort. Il voulut s'approcher d'elle, mais elle poussa des cris perçants, comme si quelque chose d'effroyable la menaçait, et étendit les mains comme pour écarter le danger.... C'était la première fois de sa vie qu'elle étendait les mains vers quelque chose.... Une conjecture insensée traversa l'esprit d'Abdias.... Il courut au foyer de la cuisine, en arracha un charbon enflammé, courut dans la chambre de sa fille et le fit osciller à ses yeux : elle poussa un nouveau cri. Un travail violent agitait ses traits; elle voulait faire quelque chose et ne le pouvait pas. Enfin, comme si elle eût trouvé tout d'un coup ce qu'elle avait si péniblement cherché, ses yeux se remuèrent dans sa tête, par un dernier et décisif effort, et suivirent les cercles étincelants que traçait le charbon enflammé.

Le médecin n'était pas là. Abdias courut trouver le gardien de sa maison, et lui dit qu'il y aurait pour lui cent pièces d'or s'il se précipitait de toute la vitesse de son meilleur cheval jusqu'à la ville et en ramenait le docteur.

Le gardien tira un cheval de l'écurie, le sella en toute hâte et partit. Son maître le regardait par une fenêtre ouverte.

Sur ces entrefaites, Abdias avait eu la pensée de fermer toutes les persiennes de la chambre de Ditha, et de laisser, en outre, retomber les rideaux, afin que les yeux de l'enfant restassent dans cette obscurité, pour eux favorable, et ne fussent pas blessés par une lumière trop soudaine et trop abondante. Après avoir pris ces dispositions, pendant lesquelles Ditha était restée calme, il avait ouvert la fenêtre du vesti-

bule pour voir le messager partir. Il rentra ensuite doucement dans la chambre, s'approcha du lit, et, au bout de quelques instants, il commença à parler. La voix était ce que sa fille connaissait en lui avec le plus de certitude : elle ne tarda pas à subir l'influence des sons familiers et aimés. Sa frayeur se calma peu à peu, et, au sein de l'obscurité, elle oublia doucement l'effroyable et magnifique tempête de la première vision. Un peu plus tard, elle se mit elle-même à parler ; elle raconta, dans son singulier langage, les bruits perçants qu'elle avait entendus au loin, les sons incisifs, muets, droits, qui avaient pénétré dans la chambre : c'était une confusion étrange entre les sensations de l'ouïe et celles de la vue, dont elle ne se rendait aucun compte, bien qu'il lui eût été enfin donné de les percevoir. Son père répondait à tout, et lui prodiguait les bonnes et tendres paroles. Parfois, quand une courte pause se faisait dans l'entretien, il se levait, tordait dans l'ombre ses mains au-dessus de sa tête, ou bien il les serrait convulsivement l'une dans l'autre, comme dans un étau broyant, pour détourner l'agitation intérieure. Puis il se rasseyait près du lit et restait de plus en plus longtemps en place, à mesure qu'il parvenait à se calmer davantage.

Ditha, qui voulait ajouter à la voix une autre certitude encore, prenait les mains de son père et passait les siennes dessus pour se convaincre que c'était bien lui qui était là. Maintenant, il restait tout à fait assis près d'elle, et l'enfant commençait à faire revenir la conversation sur les sujets qui se rencontraient chaque jour. Elle paraissait de plus en plus fatiguée, après surtout lui avoir dit, sur sa demande, que le tremblement avait complètement cessé, ce qui était très-bon. Elle prononça encore quelques paroles familières et sans suite, puis inclina la tête sur le coussin à droite, et les paupières s'abaissèrent sur ces trésors qu'elle venait d'acquérir et qui lui étaient encore inconnus.

Lorsqu'elle fut paisiblement endormie, Abdias détacha doucement sa main, qu'elle n'avait point abandonnée, et sortit dans le jardin pour se rendre compte de l'état de la température. C'était le soir. Le même orage, qui avait apporté la lumière à Ditha, avait brisé, par la force de la grêle, le toit de sa maison, anéanti la récolte des voisins, et il ne s'en était pas même aperçu. Maintenant, se tenant là, debout, dans l'herbe humide, il vit que tout était passé. Le pays était très-calme, le soleil se plongeait dans les profondeurs du soir, et à l'orient, par où était venu l'orage, il concentrait ses rayons dans un éclatant arc-en-ciel se détachant sur le sombre fond.

Le médecin arriva dans la nuit. Il ne jugea pas à propos de réveiller

- la jeune fille doucement endormie, et décida que l'examen n'aurait lieu qu'au jour. Il approuva, du reste, ce qu'Abdias avait fait.

Le lendemain, quand le soleil fut levé, on donna à la chambre seulement assez de lumière pour pouvoir faire l'épreuve si l'enfant voyait ou non, car le médecin tenait pour préjudiciable de la livrer complètement à l'influence de la lumière. L'épreuve fut courte : le médecin déclara qu'elle voyait. Il décida que la chambre, qu'elle ne devait pas quitter, serait graduellement éclairée, afin que la jeune fille s'accoutumât aux objets qui se révélaient peu à peu à elle, et que l'œil ne devînt pas malade par suite d'une irritation trop grande et inaccoutumée. Il lui dit qu'elle était indisposée, et qu'elle devait garder la chambre, mais que sa maladie serait bientôt passée et qu'alors elle verrait avec ses yeux. Elle ne savait ce que c'était que voir; mais, douce comme toujours, elle restait patiemment assise dans son petit fauteuil, et appuyait sur le dossier sa tête voilée de vert. Les rideaux furent tirés l'un après l'autre, mais elle ne savait ce qui passait; les jalousies furent graduellement soulevées. On procédait le plus lentement possible; enfin les derniers obstacles qui retenaient la lumière furent enlevés, — et la vaste terre et l'immense ciel vinrent se refléter sur cette petite étendue de l'œil; — mais elle ne concevait pas que tout cela n'était pas elle-même, que c'était autre chose se trouvant hors d'elle, que jusqu'alors elle avait touché en partie et dont elle ne pourrait tout saisir que si, à travers l'espace, elle y atteignait en bien des jours.

Abdias se mit à lui apprendre à voir.

Il la prit par la main pour qu'elle sentît que c'était la même main qui si souvent avait guidé la sienne dans la chambre ou le jardin. Il la souleva de son petit siège. Le médecin et les trois serviteurs de la maison étaient auprès. Il la fit éloigner d'un pas, lui fit toucher le dossier qui lui était devenu si cher, puis les bras, les pieds, et ainsi du reste, et lui dit que c'était là son fauteuil, dans lequel elle avait toujours tant aimé à s'asseoir. Il ramassa l'escabeau, le lui fit sentir, et lui dit que c'était là-dessus qu'elle avait les pieds. Il lui montra sa main, à elle, son bras, la pointe de son pied; il lui apporta la baguette dont elle se servait pour se guider, la lui fit prendre et entourer de ses doigts; il lui fit toucher son vêtement, lui donna un petit morceau de toile, lui fit passer la main dessus, et lui expliqua que c'était ce lin qu'elle touchait avec tant de plaisir. Il la remit dans son fauteuil, s'accroupit auprès d'elle, lui montra ses deux yeux à lui avec les index, et lui apprit que c'est avec ces deux choses qu'on peut voir tout ce qu'on a autour de soi, tandis que cent bras les uns au bout des autres

seraient trop courts pour le saisir. Il lui fit fermer les paupières et toucher de la main les globes qu'elles voilaient; elle obéit, mais elle retira vite ses doigts et rouvrit les yeux. Il la laissa assise, et lui indiqua tous les objets de la chambre, qu'elle connaissait très-bien par l'usage, lui rappelant ce à quoi chaque chose lui avait servi. Puis, pour lui faire comprendre les distances, il la guida dans la chambre, bien qu'elle ne s'y prêtât guère, parce qu'elle craignait de heurter contre tout, et la mena d'un objet à l'autre, lui faisant remarquer ce qu'il fallait de temps pour faire le trajet, bien que toutes ces choses fussent à la fois contenues dans l'œil.

Toute la journée se passa dans cette même pièce; il ne voulut point lui montrer encore le jardin et la campagne, de crainte de lui faire mal en la surchargeant d'impressions. En mangeant, il lui montra les aliments, lui nomma la cuiller, car elle n'avait jamais manié de couteau ni de fourchette. Elle porta tout aussi maladroitement les morceaux à sa bouche que lorsqu'elle était encore aveugle.

Le soir de ce jour-là, l'enfant eut une assez forte fièvre. On la porta dans son lit.

Quand l'obscurité se fut étendue par degrés et qu'enfin la nuit fut tombée, Ditha crut qu'elle était redevenue aveugle, et le dit à son père. Mais celui-ci lui répondit que ce n'était point là la cécité, que c'était la nuit, pendant laquelle, comme elle devait bien le savoir, tout le monde se met au lit pour dormir; que la lumière du jour, qui donne à nos yeux la faculté de voir, était passée et reviendrait après ces heures où les paupières se ferment et où les hommes s'assoupissent. Il pouvait du reste, ajouta-t-il, lui montrer immédiatement qu'elle n'était point aveugle. Il alluma une grande lampe et la posa sur la table. Aussitôt tous les objets se montrèrent, mais autrement que dans le jour, éclatants et coupés de profondes et larges ombres. La flamme de la lampe rappela l'éclair à Ditha, et elle raconta qu'un souffle semblable avait pénétré auprès d'elle lorsque de si forts craquements s'étaient fait entendre et que son père s'était précipité près de son lit.

Abdias éteignit la lampe, s'assit à côté du lit, prit la main de sa fille comme aux jours de la cécité, et lui parla jusqu'à ce que, comme à l'ordinaire, elle s'assoupît.

Le lendemain, elle s'éveilla calme et fortifiée, et considéra, en faisant déjà beaucoup meilleure contenance, les objets qui l'entouraient. Son père la fit habiller, et, vers la moitié de la matinée, lorsque le soleil eut séché la rosée sur le gazon, il la conduisit dans le jardin, et non-seulement dans le jardin, mais en pleine campagne, dans la vallée.

Il lui montra le ciel, le bleu infini et profond dans lequel flottaient les champs argentés, les nuages, et il lui dit que ceci était blanc, cela bleu. Puis il lui montra la terre, lui fit remarquer comment le doux berceau de la vallée s'étendait autour d'eux, et lui dit que ce sur quoi ils marchaient, c'était la terre; que ce qui était moelleux sous leurs pieds, c'était l'herbe verte; que ce qui était éblouissant dans le ciel, ce que ses yeux ne pouvaient supporter, parce que c'était encore plus incisif et plus perçant que la lumière de la lampe la veille, c'était le soleil, la lampe du jour, qui ne manque jamais de reparaitre après le sommeil, qui fait le jour et qui donne aux yeux la puissance de voir. Il la mena dans la cour, à la fontaine, tira devant elle le bouton de métal, lui montra l'eau, pour lui si merveilleuse, et lui remplit un verre à ces flots purs, frais et cristallins.

Dans la journée, il lui montra les arbres, les fleurs, lui expliqua les couleurs, choses qui lui étaient tout particulièrement nouvelles. Non-seulement, en cherchant à répéter ce qu'il lui en disait, elle mettait une confusion extrême, mais elle l'appliquait avec une complète inexactitude, lorsque surtout les couleurs et les sons venaient à se mêler dans sa tête. Entre les herbes se trouvaient souvent de petites bêtes qu'il lui faisait observer, et lorsqu'un oiseau fendait l'air, il s'efforçait de diriger dessus ses regards.

Il fallut aussi la décider et l'accoutumer à la marche, quand, au sortir du jardin, ils foulèrent la verte pelouse de la vallée solitaire : elle éprouvait, elle tâtait le sol avec ses pieds, et n'osait mettre vite et hardiment la pointe en avant, parce qu'elle ne se rendait pas compte combien grand ou petit était l'abîme entre un pas et le suivant. Il arrivait donc que maintenant, en jouissant de la vue, la jeune fille avait une démarche beaucoup plus mal assurée qu'auparavant. Lorsqu'elle était aveugle, elle posait sans hésiter un pied devant l'autre; elle avait conscience de la terre ferme que ses pas avaient toujours rencontrée, et ne savait pas quelle foule d'objets existaient entre ce pas-ci et celui-là.

Ditha éprouvait de la joie de tout ce qu'elle voyait; elle contemplait toujours tout autour d'elle; elle admirait en particulier leur maison, seule chose de ce genre qu'elle vit s'élever sur la vaste étendue des gazons. Elle ne voulait presque pas entrer dans les chambres pour ne pas perdre le bleu du ciel, qui lui plaisait spécialement, et l'étendue illimitée de la verdure. Il y avait une chose qui l'occupait beaucoup : elle ne concevait pas comment un arbre, un morceau de mur du jardin, un pan flottant du vêtement de son père, pouvaient à l'instant

lui retrancher une si grande portion du monde, et comment sa petite main, si elle la plaçait au-dessous du front, recouvrait aussitôt tout, absolument tout.

Le soir vint, amenant comme la veille l'épuisement à sa suite, et, comme la veille aussi, le père endormit sa fille, pour poursuivre le lendemain ce que ces deux jours avaient commencé.

Abdias abandonna le commerce, auquel il s'était livré avec tant d'ardeur ; il s'occupa uniquement de Ditha, qu'il voulait continuer à guider dans le domaine nouveau de la vision.

Ce qui est donné aux autres parents goutte à goutte et réparti dans des millions d'instants, lui était, en quelque manière, conféré tout d'un coup. Onze ans, les yeux de Ditha avaient été voilés ; onze ans, elle avait été au monde et n'avait rien vu du monde, et ne l'avait possédé que par ce côté étroit, sombre, solitaire du toucher.

On raconte d'une plante fabuleuse qu'il lui faut un grand nombre d'années pour croître, et qu'encore au bout de ces années on ne possède en elle qu'une herbe sauvage et grisâtre : mais alors il suffit de quelques jours pour qu'une tige svelte s'élance et pour qu'une magnifique touffe de fleurs s'épanouisse tout d'un coup. — Ainsi en fut-il de Ditha. Depuis que les deux fleurs de sa tête avaient ouvert leurs corolles, la végétation de tout un printemps se créait autour d'elle avec la promptitude de l'éclair. Non-seulement le monde extérieur lui était donné, mais son âme elle-même commençait à s'élever et à se fortifier. Telles que les ailes du jeune oiseau se développent et se déploient sur la place même où elles ont longtemps été retenues repliées et captives, telle la jeune intelligence de Ditha, tout à l'heure encore entourée de sombres liens, prenait maintenant son essor. Chaque seconde lui apportait un nouveau trésor, chaque instant lui conférait une nouvelle portion du monde, et chaque journée accumulait tellement les richesses que c'était le soir comme un fardeau qui la surchargeait.

Si merveilleuse est l'action de la lumière, que le corps lui-même devint tout autre au bout de très-peu de temps : les joues se colorèrent, les lèvres fleurirent, les membres se fortifièrent et acquirent plus de plénitude. Abdias, lui, avait les cheveux complètement blancs ; son visage était noir et sillonné de cicatrices s'entre-croisant en tous sens ; la décadence et la ruine étaient gravées dans ses traits. Ainsi marchait-il près de sa fille, qui déjà avait pris un pas sûr, une démarche dégagée ; ils étaient presque toujours au grand air, que Ditha aimait tant et que le fils du désert ne pouvait ne pas chérir.

Mais le visage de la jeune fille ne devenait pas seulement de plus en plus beau, au point de vue physique : il s'embellissait en même temps du reflet, chaque jour plus visible, de ce que l'homme possède de plus beau, le cœur.

On avait pu observer, il y avait plusieurs années, qu'Abdias était tout d'un coup devenu avare; maintenant on n'eût pas su dire s'il l'était encore ou non. Il était toujours près de sa fille, c'était tout ce qu'on pouvait dire de sa vie. Et ceux qui haïssaient le plus les juifs reposaient avec une satisfaction manifeste leurs regards sur le pur et innocent visage de Ditha.

Ses yeux aussi, ses yeux, autrefois si fixes et si étranges, devenaient maintenant d'une amabilité charmante; ils commençaient à parler, comme parle l'œil humain, — la joie, la curiosité, l'étonnement se peignaient en eux, — l'amour s'y peignait aussi, lorsqu'au milieu de la causerie et des caresses elle regardait les traits d'Abdias, ces traits qui pour elle seule n'étaient point laids : ce que le monde extérieur était pour ses yeux, lui, il l'était pour son cœur, — il était même plus encore, car elle croyait toujours que c'était lui qui lui avait donné ce monde extérieur.

Ainsi se passa l'été; puis vint l'hiver, bien triste pour la jeune fille; puis encore un été et encore un hiver. Ditha s'épanouissait toujours davantage et embellissait toujours.

Deux particularités la faisaient différer des êtres ordinaires.

La première, c'était un phénomène qui se produit bien quelquefois, mais rarement. Il s'était aussi présenté chez Abdias, dans sa première jeunesse, mais avec l'âge il avait disparu par degrés. Depuis que la foudre tombée dans la chambre de Ditha avait opéré une révolution dans ses nerfs, on remarquait que les jours d'orage ou seulement les jours où l'orage menaçant se dessinait à l'horizon lointain, elle était tout particulièrement animée, joyeuse et sereine, au contraire des autres femmes qui redoutent habituellement les orages. Elle les aimait, et pour peu que le ciel en présageât un, elle sortait pour s'assurer s'il ne manquerait pas de venir.

Une fois, dans le crépuscule d'une soirée grosse d'orage, elle se tenait à la fenêtre ouverte et contemplait au loin les éclairs; son père, assis derrière elle, s'aperçut qu'une lueur légère, faible et pâle, planait autour de sa tête et que les rubans de soie qui liaient sa chevelure se dressaient; il ne s'effraya pas, car c'était le symptôme qui s'était souvent produit chez lui, sans occasion déterminante, dans sa plus grande jeunesse, et plus tard, à l'âge d'homme, dans des crises de forte agi-

tation, sa mère le lui avait raconté bien souvent. — Dans ces moments, lui disait-elle, il était très-enjoué ou bien il croissait très-fortement; mais jamais ce phénomène n'avait causé de préjudice à sa santé. — Il resta donc fort tranquille sur sa chaise, derrière sa fille, et ne lui dit rien de ce qu'il voyait.

Depuis le jour où la foudre était tombée dans sa chambre, il avait transféré son séjour dans une autre pièce. Dès qu'il eut observé le nouveau phénomène, il fit mettre sur la maison des paratonnerres, comme il en avait vu en Europe sur divers monuments. Il se souvint aussi qu'en Orient on lui avait raconté que la nuit, lorsqu'il fait des éclairs et que l'orage s'efforce en vain d'éclater, les fleurs qui se trouvent au-dessous de cette partie de la nue laissent parfois échapper une légère flamme de leur calice, ou que sur leur corolle plane une lueur compacte et immobile qui ne cède pas et cependant ne consume jamais les pétales et les tendres fibres. Ces fleurs sont alors les plus belles de toutes.

Abdias observa sa fille avec plus de précision encore que jamais. Dans ce même été, le phénomène se reproduisit deux fois encore. L'hiver, il n'y eut rien à signaler.

La seconde chose particulière à Ditha était, à vrai dire, une suite naturelle des circonstances de sa vie, si différentes de celles où se trouvent ordinairement les hommes : c'était le résultat de sa situation première et de son solitaire développement. Pour les autres, la vie du jour est séparée et distincte de la vie des songes : pour elle, elles étaient mêlées et confondues. Pour les autres, le jour est la règle, la nuit l'exception : pour elle, c'était plutôt le jour qui était l'exception. Sa longue nuit, à elle; sa nuit de onze années, étendait, pour ainsi dire, maintenant encore des ombres sur ses jours. Les tableaux capricieux et incompréhensibles aux autres hommes qu'elle s'était créés dans son monde intérieur, s'alliaient aux images du monde extérieur, et de là se formait un caractère rêveur et pensif interrompu quelquefois par une activité ardente : c'était du reste la nature d'Abdias. De là résultait une manière de penser, de s'exprimer, qui devait produire à ceux qui ne la connaissaient pas un effet aussi inouï que si une fleur parlante se fût mise à les entretenir. Si longtemps seule dans sa nuit, elle avait continué à aimer la solitude absolue ou la société de son père, qui la comprenait très-bien.

De cette longue nuit venait peut-être encore que les couleurs ardentes lui étaient désagréables; elle préférait les nuances voilées, et, entre toutes, le bleu lui plaisait. Un jour qu'ils se promenaient à

quelque distance de leur demeure, ils traversèrent ce bois dont nous avons déjà parlé; au delà, ils trouvèrent un grand champ de lin en fleur.

« Père, vois donc, s'écria-t-elle, comme tout le ciel *résonne* sur les extrémités de ces tiges droites et vertes ! »

Elle exprima le désir d'emporter un morceau de ce bleu à la maison. Mais Abdias la conduisit plus près du lin, en cueillit quelques brins, lui montra une à une les fines petites fleurs et lui rendit ainsi évidente l'impossibilité d'enlever ce bleu tout d'une pièce : pour s'en consoler, il lui promit que bientôt elle aurait chez elle un champ semblable.

Elle parlait aussi des *sons* violets et disait qu'ils lui plaisaient bien mieux que ceux qui sont droits, roides et désagréables comme des bâtons luisants. Sa voix, que, dans les derniers temps de sa cécité, elle avait toujours élevée plus volontiers pour chanter que pour parler, s'était tournée de bonne heure en une haute-contre douce et claire. Ainsi vivait-elle dans un monde de vision et de cécité à la fois : et le bleu de ses yeux, comme celui de notre ciel, était fondu de lumière et de nuit.

Lorsqu'elle eut reçu l'usage de ses yeux et qu'Abdias eut cessé, comme nous l'avons dit plus haut, d'employer son temps au commerce et aux voyages, il commença à s'occuper d'autre chose. En même temps que le terrain sur lequel étaient sa maison et son jardin, il avait acquis une portion encore assez grande de la vallée stérile; il l'avait d'abord laissée sans emploi; seulement, quand il foulait du pied cette terre, il se disait : « Ceci est à moi. » Maintenant il songea à la cultiver et à la convertir peu à peu en un champ semblable à celui qu'il avait possédé derrière les deux palmiers desséchés de la ville du désert, et où poussaient quelques légumes et un maïs grêle et bas. Il loua des valets, acheta des instruments agricoles et se mit à l'œuvre. Pour donner à la terre la première façon et pour la nettoyer de manière à pouvoir lui confier la semence, il avait fait venir de loin des journaliers en grand nombre. En même temps, il entreprenait la construction des granges et des autres bâtiments destinés à contenir la récolte. — Le plus fort étant fait, il congédia les travailleurs étrangers et se contenta de ses serviteurs. — Dès son arrivée, il avait planté des arbres dans le jardin, pour se procurer de l'ombrage; mais à présent il y ajouta toutes sortes d'arbrisseaux, fit bêcher une partie du sol que le gazon avait seul orné jusqu'alors, et y mit des plates-bandes de fleurs. De l'autre côté de la maison, on disposa des planches de légumes.

Dès le premier printemps que virent les yeux de Ditha, un beau

champ de blé faisait ondoyer ses épis verts à une place où il n'avait existé jusqu'alors que des pierres grises et une herbe courte, d'un vert cendré. Lorsque les épis furent devenus jaunes, des cyanes bleues vinrent s'y mêler, comme pour s'offrir aux regards et à la main de Ditha.

Abdias allait et venait au milieu de tout cela; et souvent, le matin, lorsqu'un vent léger faisait onduler comme des vagues dorées les épis mûrissants, on pouvait voir sa haute taille s'élever du milieu des tiges : le turban blanc ceignait son front noir, le sombre cafetan flottait au vent, et la grande barbe qui descendait sur sa poitrine était plus blanche encore que son turban.

Aussitôt le premier été, une pièce de terre fut disposée et semencée de lin. Lorsque les fleurs parurent, la jeune fille fut transportée, et son père lui dit que tout le ciel qui *retentissait* sur les extrémités de ces tiges vertes lui appartenait. Bien souvent on pouvait la voir devant son champ bleu, le contemplant avec bonheur; puis, en revenant, elle se composait un bouquet avec les cyanes des blés.

Vers le milieu de cet été, une voiture surchargée d'épis dorés entra dans la grange nouvellement bâtie d'Abdias, et donnait un éclatant démenti au préjugé répandu dans tout le pays : que le vert berceau de la vallée recouverte de gazon et de pierres était stérile. Cette voiture fut suivie d'une seconde, d'une troisième, — et on continua longtemps à les décharger, puis à les recharger, avant que le produit surabondant de ces premières semailles pût être rentré entièrement.

Une autre partie de la vallée fut défrichée pour servir, l'année suivante, à l'agrandissement du champ.

Ainsi vivait Abdias, au sein d'une activité toute nouvelle pour lui et qu'il exerçait chaque jour davantage. Au bout de quelques années, il avait mis en culture tout le terrain qui lui appartenait, et il songeait déjà à écrire à son ami pour obtenir, par son entremise, la cession d'un nouveau morceau. Il avait étendu son jardin et fait prolonger le mur autour de la portion annexée. Les bâtiments qu'il avait fait élever pour son exploitation rurale devenaient trop petits, et les bâtisses se succédaient pour leur donner, à proportion des besoins, des dimensions convenables. Et tout en défrichant, tout en construisant, il réfléchissait sur ce qu'il entreprendrait ensuite.

Le juif avait repris des serviteurs et des servantes. Son intérieur était organisé à peu près comme l'avait été, au temps d'Esther, l'habitation de la ville en ruine. Il étendait de moelleux tapis; il faisait construire, avec des cloisons recouvertes de soie, des niches dans les

murailles; dans ces niches il faisait mettre des lits de repos, et par-dessus retombaient des rideaux de soie jaune que l'on tirait à volonté. Dans plusieurs compartiments il disposa diverses choses, afin que sa fille les trouvât quand il serait mort, et qu'elle aurait les clefs entre les mains. Dans la cour et même au dehors, dans la vallée, il plantait de jeunes arbres qui lui donneraient de l'ombrage un jour, lorsqu'elle serait vieille. La nuit, quand il ne pouvait dormir par l'effet de l'âge ou que le long crépuscule de l'Europe l'ennuyait trop, il se levait, s'approchait du lit de l'enfant et la regardait sommeiller, fraîche comme une tendre rose; puis il s'en allait de côté et d'autre dans le jardin, regardant ceci, arrangeant cela.

Pour ce qui était de faire apprendre à Ditha à lire dans les livres ou quoi que ce fût de ce genre, la pensée ne lui en était pas seulement venue. Il n'entrait jamais d'étrangers dans la maison; et si par hasard un voyageur traversait la vallée, on le voyait tout au plus boire dans le creux de sa main une gorgée de l'eau du ruisseau, puis il poursuivait sa marche. Les serviteurs d'Abdias cultivaient ses champs, conduisaient ses grains au marché et rapportaient le prix fixé, car leur maître connaissait d'avance le cours. Hors de là, ils restaient entre eux d'ordinaire dans les communs construits à l'autre extrémité du jardin; car, bien qu'il les eût choisis dans sa nation, ces gens s'effarouchaient devant lui : son caractère extraordinaire les éloignait et les intimidait. Ils étaient tous de même. La femme de chambre de Ditha restait presque toujours dans l'appartement, occupée à coudre ou à lire : on l'avait fait venir de la ville, et elle avait horreur de l'air et du soleil. Le père et la fille étaient à peu près constamment dehors. Des arbres avaient été plantés pour donner de l'ombre; mais le fils du désert ne connaissait pas alors le ciel d'Europe ou n'avait pas réfléchi; ici, il n'avait point besoin d'ombre. Lorsque les rayons du soleil étaient bien chauds, et que chacun, accablé par leur ardeur brûlante, se renfermait chez soi, cherchant la fraîcheur, Ditha aimait à s'asseoir sur le sable du jardin, près des fèves en fleur abattues par la chaleur du jour, et laissait tomber sur elle les rayons du midi en chantant doucement un air qu'elle-même avait inventé.

Ainsi croissait la jeune fille : on eût dit, au milieu des genévriers et des aunes, la tige élancée d'un aloès du désert. Ainsi vivaient-ils seuls tous deux, et sur la vallée planait pour ainsi dire un rayon du soleil africain.

Toutes les aspirations d'Abdias s'étaient dirigées vers l'Europe : il était maintenant où il avait tant souhaité d'être. Ici, il n'était plus

frappé ; ici, son bien ne lui était plus ravi : seulement il avait apporté avec lui en Europe la nature africaine et l'esprit de la solitude.

Souvent Ditha s'asseyait en haut du talus garni de blé et voisin de la forêt jusqu'où s'étendait maintenant la propriété de son père. Elle considérait les épis de blé, ou les herbes qui s'y mêlaient, ou les nuages qui flottaient au ciel ; ou bien elle égrenait la semence de quelque fleur ou de quelque herbe et la regardait tomber et sautiller sur la soie grise de sa robe.

Abdias se plaisait à l'habiller richement ; et lorsqu'elle ne portait pas le blanc lin qui lui était toujours resté cher, elle était vêtue de soie de couleur foncée, ou bleue, ou violette, ou grise, ou brun-clair, mais jamais noire. La coupe de ses vêtements rappelait bien de loin les formes européennes, puisque c'était sa femme de chambre qui les faisait, mais il fallait qu'ils eussent une ampleur extrême et retombassent en plis abondants : les usages de son pays ne l'avaient accoutumée à aucune pression, et elle n'en supportait aucune.

Souvent, lorsqu'elle avait été longtemps assise à cette place aimée, elle se levait et se promenait seule sur la lisière du champ : et l'on voyait au loin dans la vallée la blancheur du lin éclairer ses formes élancées, ou bien la soie les dessiner avec un éclat plus faible et plus indécis. Abdias allait habituellement la chercher là, et ils revenaient ensemble à la maison. Il pensait qu'il devait lui parler sagement, pour qu'elle-même devînt sage et pût continuer le cours de sa vie quand lui ne serait plus là pour la diriger. Et tandis qu'ils marchaient ainsi côte à côte, il l'entretenait : il lui répétait les contes arabes du désert, lui retraçait les tableaux du Midi, et jetait ses pensées de Bédouin, comme s'élançait le vautour de l'Atlas, dans son cœur. Il se servait pour cela de préférence de la langue arabe, qui était celle de son père. Il est vrai que, grâce à l'habitude qu'il avait acquise tout jeune dans le cours de ses années errantes, il avait très-promptement appris la langue du pays : il s'en était servi avec tous ceux qu'il avait fréquentés pour ses affaires, et l'employait journellement avec ses serviteurs ; mais, avec Ditha, il aimait mieux parler arabe. Cependant, comme quelquefois il recourait encore, dans leurs causeries, à quelque autre langage de l'Orient, et comme d'un autre côté elle recueillait, tant de sa bouche que de celle des domestiques, les expressions du pays, elle savait, à vrai dire, plutôt un mélange de toutes ces langues qu'elle n'en savait positivement une seule : c'était dans ce langage mixte qu'elle s'exprimait, et chez elle la pensée revêtait des formes appropriées à ce langage.

Quand Abdias réfléchissait à l'avenir, quand il songeait à un époux futur, il lui venait au cœur la belle et amicale figure d'Uram, — à lui, il l'eût bien donnée ; — mais Uram étant mort, il ne pouvait plus rien se figurer, si ce n'est que Ditha deviendrait toujours plus florissante et plus belle, et continuerait à vivre ainsi.

Et, dans le fait, il parut que ce vœu devait recevoir son accomplissement. Dans ces derniers temps, son être avait pris un notable accroissement de perfection. Son corps était plus fort, son œil plus beau, plus foncé, plus expressif ; son caractère avait pris plus de vigueur ; elle unissait à l'ardeur de son père la nature rêveuse de sa mère. Son amour pour son père était indicible ; souvent, lorsqu'elle était pressée par l'élan sauvage et indompté de sa tendresse, elle prenait sa vieille main et la serrait contre ses yeux, son front et son cœur. Ditha ne connaissait pas le baiser, parce qu'elle n'avait pas de mère ; et lui ne l'embrassait jamais : il se trouvait trop affreux.

Pendant sa cécité, elle avait presque toujours été assise, ou du moins n'avait mis que faiblement ses pieds en mouvement ; la plus grande partie de sa vie s'était passée au lit. Son développement en avait souffert. Depuis qu'elle jouissait de la lumière, il avait pris sans doute une marche plus prompte, mais cependant le temps de la maturité vint chez elle plus tardivement que de coutume ; elle avait déjà seize ans lorsqu'elle parut avoir atteint cette période de la vie. Sa nature ardente se calma ; son œil devint plus doux, toute sa personne plus dégagée et plus joyeuse, comme il arrive à tout être accompli sur cette terre.

Abdias s'infligeait volontairement une douleur, ou bien il sacrifiait quelque chose qui lui était cher, afin que la destinée ne demandât pas une plus grande offrande.

Chez toutes les jeunes filles, de grands changements signalent leur entrée dans l'adolescence ; dans la race de Ditha en particulier, on observe quelque chose de calme et de dégagé dans le corps, quelque chose de tendrement timide dans le regard. Ainsi en fut-il tout spécialement chez Ditha. Son être corporel paraissait dans une sorte de tension, et bien qu'elle eût gardé son enjouement et presque toute sa hardiesse, il semblait cependant qu'une douce souffrance eût répandu sur elle son expression.

C'était alors l'été et le temps de la moisson.

Par une après-midi qui paraissait excessivement chaude à tout autre, Ditha monta sur un coteau formant la lisière d'un champ de blé que son père avait fait faucher la veille. Elle avança jusqu'à l'extrémité

supérieure; elle avait là un champ de lin qui avait été ensemencé tard, et auquel, tant que le blé avait été debout, elle n'avait pu arriver que par des détours; elle en attendait maintenant tous les jours la floraison. Seule, elle était montée à travers les chaumes, et, debout sur le rebord de la colline, son corps formait la saillie la plus haute qui s'élevât dans le paysage, si l'on en excepte toutefois les arbres de la forêt qui à l'horizon dessinaient leur cime sur le ciel. Les valets d'Abdias l'avaient vue monter par le champ de blé, tandis que, par le même chemin, ils revenaient à la maison, de crainte de l'orage; mais ils ne s'étaient pas davantage mis en peine de leur jeune maîtresse. Seulement un peu plus tard l'un d'eux, voyant Abdias qui paraissait chercher sa fille, lui dit qu'elle devait être sur la colline. Effectivement il la cherchait; car le manteau de nuages qui d'abord s'étendait, léger et presque transparent, était devenu plus épais et se déployait peu à peu sur une plus vaste étendue du ciel, bien que la plus grande partie conservât sa belle couleur bleue et que le soleil ne cessât pas d'envoyer des rayons plus chauds encore. Ayant reçu par le domestique ce renseignement sur sa fille, il monta par le même champ de blé où nous l'avons vue, l'aperçut debout sur la lisière du lin, et se dirigea vers elle. Le champ était d'un bout à l'autre en fleur, et sur les petits pétales frémissants que ne caressait aucun zéphir un grand nombre d'insectes se reposaient.

« Que fais-tu donc ici, Ditha ? demanda Abdias.

— Je contemple mon lin, répondit la jeune fille. Vois, hier il n'y avait pas une seule fleur, et aujourd'hui elles sont toutes ouvertes. Je crois que le calme et la chaleur en ont hâté l'épanouissement.

— Ne vois-tu pas ces nuages au ciel ? ils viennent sur nous ; il faut vite nous en aller à la maison ; sinon tu seras mouillée, et cela te rendra malade.

— Je vois les nuages, répondit Ditha, mais ils ne viendront pas encore sitôt que nous n'ayons bien le temps de redescendre ; d'ailleurs, quand ils arriveraient plus rapidement qu'ils ne promettent, je ne serai pas mouillée pour cela, car j'entrerai dans une de ces maisons construites en gerbes, je m'y assoirai, et je verrai les gouttes argentées descendre sur ces tiges dont il ne reste plus debout qu'un petit morceau fauché. Et pendant ce temps il fera sec et chaud où je serai. »

Abdias regarda vers l'occident, et dans le fait la dernière prévision de l'enfant semblait devoir se réaliser : que les nuages viendrait plus vite qu'ils ne le promettaient ; car la muraille uniforme et faiblement colorée qui tout à l'heure encore s'élevait à l'occident s'était dissoute et séparée en globes qui, suspendus au ciel et entourés de blanc, chan-

geaient à tout moment de couleur. Au-dessous, un reflet gris-rougeâtre bordait l'horizon.

Abdias reconnut qu'ils parviendraient difficilement chez eux avant la pluie, et que le conseil de Ditha serait peut-être le meilleur. Mais comme il ne se fiait pas, en cas de vent, à la solidité de l'abri par elle indiqué, il se mit à y apporter de ses mains des gerbes plus nombreuses. Lorsque Ditha comprit son dessein, elle l'aida, et ils continuèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent rassemblé une quantité suffisante pour protéger le côté du vent par une épaisse muraille de gerbes et donner au tout une solidité telle que l'ouragan ne pût facilement l'ébranler. Du côté de l'orient, une ouverture fut laissée libre, pour qu'on pût regarder le jeu de la pluie et assister à la retraite de l'orage. L'abri était prêt, mais il ne se remuait pas un seul souffle d'air et il ne tombait pas une goutte de pluie. Les chaumes dorés étaient devant eux; les tendres petites herbes, privées de l'appui des tiges de blé, ne bougeaient même pas; au-dessus du champ de lin, une alouette gazouillait dans l'air, et son chant était quelquefois interrompu par les sons profonds du tonnerre grondant au loin.

Ditha avait son enjouement des jours d'orage. Elle se tournait vers le couchant :

« Que c'est magnifique ainsi! disait-elle; que c'est indiciblement magnifique! Parce que tu es là avec moi, ô mon père, cela me plaît encore mieux. »

Ils se tenaient devant la hutte, contemplant les nuages, et prêts à chaque instant à entrer, si la pluie commençait. Le vent devait déjà régner dans la partie supérieure du ciel, car les voiles gris qui précèdent les orages couraient à vue d'œil : ils avaient déjà dépassé le soleil, ils planaient sur les têtes d'Abdias et de Ditha et se précipitaient vers l'orient.

Abdias avait formé dans leur abri un siège de gerbes : il entra s'asseoir. Ditha, avec l'amour du mystère particulier aux enfants, alla s'installer avec lui dans la petite maisonnette jaune. L'espace laissé libre vers l'orient leur permettait de voir à leurs pieds une petite partie des chaumes, puis un petit morceau du champ de lin, et là-haut les voiles gris et aériens qui se déployaient sur le ciel; ils entendaient chanter l'alouette, toujours au-dessus du lin. Le tonnerre continuait à être éloigné, bien que les nuages eussent déjà rempli tout le ciel, et, après avoir dépassé leurs têtes, se fussent beaucoup avancés vers le levant.

Ils causaient dans leur cachette.

« Ne crois-tu pas comme moi, demandait Ditha, que les nuages ne sont pas extrêmement épais et que certainement ils ne nous enverront pas des gouttes trop grosses et trop lourdes ? Cela me ferait de la peine si elles renversaient les belles et délicates fleurs de mon lin qui ne sont ouvertes que d'aujourd'hui.

— Je pense que même de lourdes gouttes ne pourraient pas détacher les pétales bleus de ton lin, précisément parce qu'ils ne sont ouverts que d'aujourd'hui et qu'ils tiennent solidement, dit Abdias.

— J'aime beaucoup le lin, reprit Ditha après un instant de silence. Il y a bien longtemps, quand le triste voile noir était encore sur ma tête, Sara m'en a raconté bien des choses, sur ma demande, mais je ne les comprenais pas alors : maintenant, je les comprends et je les ai moi-même observées. C'est un ami de l'homme que le lin, me disait Sara, et je sais maintenant qu'il en est ainsi. D'abord, cette plante porte ses belles fleurs bleues sur sa petite tige verte ; puis, quand elle est morte et préparée par l'air et par l'eau, elle nous donne ces souples fils d'un gris argenté dont les hommes font ce tissu qui est le plus véritablement leur habitation, du berceau jusqu'à la tombe, comme disait encore Sara. Et, vois-tu, Sara avait bien raison : — il est si merveilleux, ce lin, qu'il devient comme une neige éblouissante ; puis, quand les enfants sont tout petits, comme j'étais, on les met dedans et on leur en enveloppe les membres. — Sara a donné beaucoup de lin à sa fille, lorsqu'elle s'en est allée pour épouser cet homme étranger qu'elle voulait ; car elle était fiancée, et plus une fiancée est riche, plus on peut lui donner une grande montagne de cette neige. — Nos domestiques portent les blanches manches de lin sur leurs bras nus — et quand nous sommes morts, tu sais, ils nous enveloppent dans des draps blancs. »

Elle se tut tout à coup. Il sembla à Abdias qu'il avait vu une douce lumière sur la gerbe, et il pensa que Ditha avait sa lueur des jours d'orage, d'autant plus qu'il avait vu auparavant les extrémités de ses rubans et de ses cheveux se dresser.

Mais elle n'avait pas eu sa lueur. Lorsqu'il regarda, tout était déjà passé. Un craquement sourd et bref avait suivi l'éclair. Ditha se penchait sur une gerbe : elle était morte.

Il ne tombait pas une goutte de pluie : seulement les nuages glissaient, comme un voile rapidement tiré, sur le ciel.

Le vieillard ne fit pas entendre un son. Il regardait fixement ce qui était devant lui et ne croyait pas que cette chose pût être sa fille.

Elle avait les yeux fermés et cette bouche qui parlait tout à l'heure était devenue muette.

Il la secoua, il lui parla, mais elle retomba de ses mains : elle était bien morte.

Lui-même n'avait pas éprouvé la plus légère commotion. Rien au monde n'indiquait qu'un orage eût passé en ce lieu. Les coups de tonnerre suivants étaient aussi éloignés que l'avaient été les premiers, il ne passait pas sur le lin un souffle d'air, et l'ajouette chantait encore.

Alors Abdias se leva, chargea machinalement la jeune morte sur ses épaules et l'emporta à la maison.

Deux bergers qui le rencontrèrent furent surpris de le voir avancer par le vent qui s'était élevé durant sa marche, et épouvantés de la manière dont retombaient en arrière sur son épaule la tête et le bras de l'enfant.

La nouvelle merveille, le nouveau châtiment, comme on le nomma, vola de bouche en bouche dans le pays. Le troisième jour après le malheur, des coreligionnaires vinrent mettre le lis dans la terre.

L'orage, dont la flamme légère avait donné à l'enfant ce baiser qui ôte la vie, répandit sur la nature des bénédictions abondantes et, comme celui qui avait donné à ses yeux la lumière, il se termina par un bel arc-en-ciel qui parut le soir à l'orient.

Depuis cet événement, Abdias s'asseyait sur le petit banc devant sa maison : il ne disait rien, mais il contemplait le soleil. On put bien des années l'y voir assis. Ses serviteurs cultivaient les champs, conformément aux ordres de l'ami dont nous avons déjà parlé souvent ; des fleurs et des herbes poussaient sur le corps de Ditha, les jours succédaient aux jours, les étés s'en allaient rejoindre les étés. Abdias ne savait pas combien de temps il avait passé là, car, d'après des dires bien croyables, il était devenu idiot.

Une seule fois il se réveilla et il voulut aller en Afrique, pour plonger à Melek un couteau dans le cœur ; mais il ne le pouvait plus, car ses serviteurs devaient, chaque matin, le sortir de la maison et l'y rentrer à midi et le soir.

Trente ans après la mort de Ditha, Abdias vivait encore. Combien il a vécu en outre depuis, on ne le sait pas. Dans la dernière vieillesse, sa couleur noire s'était effacée : il était redevenu blanc, comme dans sa jeunesse. Bien des personnes l'ont vu sur le banc, devant sa maison.

Un jour, il n'y fut plus assis. Le soleil éclaira la place vide et le tertre frais d'où sortaient des pointes de gazon.

Quel âge il avait atteint, on l'ignore. Beaucoup disaient qu'il avait bien plus de cent ans.

Depuis ce temps, la vallée solitaire est fertile. La maison blanche existe toujours, elle a même été agrandie et embellie, et le tout est la propriété du fils de l'ami d'Abdias.

Ainsi finit la carrière du juif Abdias.

(Traduit de l'allemand de M. ADALBERT STIFTER.)

LA GÉOLOGIE EN ALLEMAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ÉCOLE DES CAUSES ACTUELLES.

LA TERRE ET L'ÉTERNITÉ

Histoire naturelle de la terre envisagée au point de vue d'un développement régulier
en opposition avec la théorie géologique des révolutions et des catastrophes,

Par G. H. OTTO VOLGER.

Francfort-sur-le-Mein, 1857.

L'Allemagne est le pays des systèmes : ce n'est pas moi qui l'en blâmerai. J'aime cette tendance de l'esprit à rattacher les observations et les découvertes les plus nouvelles à quelque grande synthèse : les systèmes sont des vêtements dont la vérité doit se couvrir, et qu'elle doit seulement savoir rejeter à temps, avant qu'ils soient tombés en lambeaux. Ceux qui suivent avec quelque intérêt le mouvement des idées au delà du Rhin savent quelle place importante les sciences ont prise aujourd'hui dans le travail philosophique, que l'Allemagne n'abandonne jamais un jour, mais qui, suivant les temps, modifie son impulsion principale. Si les sciences mathématiques pures étaient les seuls auxiliaires de l'esprit philosophique, ce ne serait point la première fois qu'on serait témoin d'un pareil spectacle : la France l'a donné à l'Europe pendant le règne de la philosophie cartésienne ; mais ce sont surtout les sciences naturelles qui aujourd'hui prêtent, en Allemagne, un concours nouveau aux études philosophiques. A la place des grandes écoles qui depuis cinquante ans ont livré la pensée,

en Allemagne, aux doutes les plus poignants, et l'ont ballottée entre les doctrines les plus opposées, nous avons aujourd'hui sinon une école, au moins une réunion de penseurs indépendants qui, renonçant à trouver la vérité dans le travail unique de la pensée sur elle-même, étudient le monde extérieur, en recherchant les lois, et lui demandent tout ce qu'il peut nous révéler sur le mystère de notre propre existence. Les découvertes de la physique moderne ont éclairé d'une lumière nouvelle cette partie de la métaphysique qui a rapport à l'origine, aux lois du mouvement et à l'essence même de la substance matérielle. Le gouffre qui a si longtemps séparé le monde organique de celui qui est inorganisé a déjà été rempli, en partie du moins, par la science : la minéralogie, en constatant dans les corps une tendance à revêtir des formes géométriques particulières, y a saisi, on peut le dire, une sorte d'individualité, inerte encore il est vrai, mais néanmoins bien définie ; la chimie organique compose de toutes pièces, avec des éléments purement inorganiques, des substances variées nécessaires à la vie animale ; la physiologie travaille à saisir les liens délicats et si longtemps invisibles qui unissent, dans les êtres animés, les phénomènes de la sensibilité et ceux de l'entendement ; la géologie et la paléontologie, sans parvenir à saisir complètement le secret du développement des formes organiques sur notre globe, ont cependant mis hors de doute les variations nombreuses qu'elles ont subies depuis les époques les plus anciennes jusqu'à nos jours ; l'astronomie elle-même, favorisée par le perfectionnement des instruments d'optique, préside aujourd'hui, dans les cieux, à la formation de mondes nouveaux, et cherche dans les nébuleuses et les comètes le secret du développement général de l'univers. Que de magnifiques horizons ouverts à la pensée ! et de quel secours la science, qui commence à embrasser tant de phénomènes variés, ne doit-elle pas être à une philosophie compréhensive, qui embrasse le monde aussi bien que l'homme dans le champ de ses études : sous l'influence des magnifiques découvertes modernes est née, en Allemagne, toute une littérature scientifique d'un ordre particulier, qui, ne se bornant pas à l'exposé de faits isolés, tend à les rattacher à de grandes conceptions synthétiques. Le plus admirable de ces ouvrages a été, sans contredit, le *Cosmos* d'Alexandre de Humboldt ; pourtant le célèbre auteur de cet ouvrage a moins prétendu présenter un système théorique sur l'ensemble du monde qu'un exposé fidèle de l'état actuel de nos connaissances positives ; bien que doué d'une imagination singulièrement riche, l'auteur du *Cosmos* a toujours été retenu par son esprit critique sur le chemin dangereux des hypothèses, ou du moins

il n'a jamais accepté que celles qui avaient reçu la sanction des savants les plus éminents. En astronomie, il est resté fidèle aux idées de Laplace; en géologie, à celles de ses amis Léopold de Buch et Élie de Beaumont.

Du vivant même de Humboldt, plusieurs écrivains allemands, astronomes ou naturalistes, ont écrit, sur le système général du monde, des ouvrages où l'on ne retrouve pas la réserve du savant prussien : nous en avons entre plusieurs choisi un qui, sous le titre bizarre de « la Terre et l'Éternité », est un exposé de doctrines cosmogoniques et géologiques nouvelles. — Je ne veux point dire par là qu'elles soient originales, car la théorie géologique de l'auteur, M. Otto Volger, n'est, à peu de chose près, que celle qui, depuis longtemps déjà, a trouvé en Angleterre un défenseur aussi habile qu'éloquent dans sir Charles Lyell : je dirais volontiers de ce dernier ce que le poète latin dit d'Hector : « Si quelqu'un avait pu sauver Troie, c'est lui ! » Si la théorie des causes actuelles devait triompher, ce serait par les efforts de l'ingénieux géologue anglais.

Il n'y a plus aujourd'hui de *doctrines* en Allemagne, relativement aux grandes questions que soulèvent la géologie et l'histoire des animaux fossiles. Si dans la patrie de Léopold de Buch beaucoup de savants sont demeurés fidèles aux enseignements de ce maître fameux, il en est beaucoup qui repoussent aujourd'hui l'idée des grandes révolutions terrestres et, comme Otto Volger, cherchent à expliquer tous les phénomènes par des actions lentes, qu'aucun cataclysme ne vient jamais déranger. L'histoire des êtres fossiles soulève autant d'incertitudes; les uns, comme le savant M. Bronn, de Heidelberg, cherchent à établir une filiation entre les formes organiques et à y constater l'indice d'un progrès. La doctrine embryogénique d'Agassiz rencontre aussi au delà du Rhin quelques adhérents et a fourni à Charles Vogt, par exemple, le thème de sa doctrine matérialiste. Les théories négatives, si on me permet ce mot, de d'Orbigny ont recruté beaucoup de partisans, et beaucoup de paléontologues croient, comme lui, que les espèces animales ne peuvent passer d'un étage géologique à un autre, qu'il y a entre les diverses faunes des lacunes que rien ne peut combler, et qu'il est impossible de saisir dans l'ensemble de la création animée, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, les traces d'une filiation uniforme et d'un progrès continu.

Je ne puis prétendre à présenter l'ensemble complexe des études géologiques de l'Allemagne moderne; pour en donner une idée exacte, il vaut mieux, ce me semble, analyser quelques ouvrages où les esprits

les plus novateurs se sont donné carrière; de ce nombre est « la Terre et l'Éternité » d'Otto Volger : toutes les grandes questions sur lesquelles s'exerce la sagacité des naturalistes qui étudient l'histoire de notre planète y sont sinon traitées à fond, au moins indiquées en termes généraux; et si la solution que l'auteur en donne est le plus souvent incomplète, il a du moins l'avantage de faire bien comprendre toutes les difficultés des problèmes qu'il ose se poser. Malgré ces difficultés, il se résigne rarement au doute; le scepticisme ne loge pas volontiers dans les têtes allemandes. Les affirmations de l'auteur sont aussi nettes que sa critique est inexorable. Sans imiter cette sévérité, il suffira, je pense, de faire connaître dans leur enchaînement naturel les théories que défend Otto Volger, pour en faire apercevoir sur beaucoup de points l'insuffisance et le côté chimérique. C'est un édifice soutenu sur quelques étais, les uns solides, les autres bien fragiles; il n'est pas nécessaire de le renverser, car on peut prévoir qu'il tombera de lui-même.

L'histoire complète de la terre doit débiter par une cosmogonie. Avant de s'occuper des roches, des minéraux divers qui forment la portion de la planète accessible à nos recherches, il faut examiner la place qu'elle occupe dans le système solaire, rendre compte de sa forme, de ses révolutions, de son rôle cosmique en un mot. La théorie qui porte le nom illustre de Laplace est celle qui explique le mieux les caractères généraux de ce grand système dont le soleil est le centre. Rappelons-la en peu de mots. Il faut concevoir que la matière aujourd'hui concentrée dans cet astre et dans les planètes qu'il entraîne avec lui était primitivement répandue dans tout l'espace où elles se meuvent; cette masse cosmique, à peu près sphérique, était animée d'un mouvement général de rotation. Un temps a dû venir où, dans la région équatoriale de cette sphère, la force centrifuge a contrebalancé exactement la force générale d'attraction : dans cet état d'équilibre instable, la moindre perturbation a suffi pour détacher de la masse une sorte d'anneau qui est demeuré libre; le reste de la masse s'est condensé graduellement par l'effet du refroidissement en diminuant de rayon : l'anneau détaché s'est brisé, et toute la matière s'en est finalement concentrée par l'effet de l'attraction. Cette masse partielle a vu se renouveler les mêmes phénomènes : concentrée sous forme de planète, elle a perdu peu à peu, sous forme d'anneaux, des bandes cosmiques qui se sont converties en satellites. L'anneau de Saturne, la

position des orbites planétaires, toutes peu éloignées d'un même plan général, donnent un grand degré de vraisemblance à l'hypothèse grandiose de Laplace.

M. Otto Volger revendique pour le célèbre philosophe Kant l'honneur d'avoir, avant l'astronome français, pénétré le mode de formation de notre système planétaire. Dès l'année 1755, Kant avait énoncé sa doctrine cosmique dans le remarquable ouvrage qu'il intitulait *Histoire naturelle générale du ciel*. Il ne faut jamais perdre une occasion de remarquer que la raison peut s'élever par intuition à la compréhension des lois générales, dont, par d'autres méthodes, la science démontre l'existence. De pures considérations métaphysiques conduisirent le profond philosophe de Königsberg aux aperçus où Laplace fut amené par la plus magnifique série de travaux astronomiques. On peut donc faire remonter en partie jusqu'à Kant les éloges qu'Arago décernait au système de Laplace : « Les idées de l'auteur de la *Mécanique céleste* sont les seules qui, par leur grandeur, leur cohérence, leur caractère mathématique, puissent être vraiment considérées comme formant une cosmogonie physique ; les seules qui trouvent aujourd'hui un puissant appui dans les résultats des études récentes des astronomes sur les nébulosités de toute forme et de toute grandeur dont le firmament est parsemé. »

Dans les idées de Laplace, c'est le refroidissement qui a graduellement resserré les bornes de la nébuleuse solaire, et chaque planète, provenant d'une partie détachée de cette masse en retrait, doit conserver encore à son intérieur un reste de la chaleur primitive qui animait la masse entière. Sur ce point, M. Otto Volger émet des idées différentes : il ne croit point à la fluidité ignée de notre terre, et ne pense pas qu'elle soit remplie intérieurement par des matières fondues et soumises à une très-haute température. La nébuleuse solaire, suivant lui, devait être à une température si basse, que nous pouvons à peine nous en faire une idée. Celle des espaces interplanétaires n'est pas supérieure, aujourd'hui, à 40° au-dessous de zéro. Le soleil n'est point un foyer incandescent, comme l'admet le vulgaire, et dans ce vulgaire on peut hardiment faire entrer les savants eux-mêmes ; la chaleur qu'il envoie aux planètes n'est qu'une transformation de la force d'attraction, une manifestation extérieure (*äusserung*) de l'action de la pesanteur exercée entre le soleil et la terre. La terre n'est point pleine ; les molécules, qui obéissent à l'attraction universelle, se réunissent sous forme de sphères creuses ; la densité de la surface extérieure de la terre n'est que deux fois et demie plus grande que celle de l'eau, tandis que la

densité moyenne de la terre, mesure astronomique, est cinq fois et demie plus grande. M. Volger ne voit pas, dans ces chiffres, un argument contre l'hypothèse d'un vide intérieur ; comme la lumière et la chaleur ne sont, suivant lui, que des manifestations de la force attractive exercée par le soleil, il est disposé à admettre que ce monde intérieur, qui aurait, comme la surface externe, des mers et une atmosphère, jouit aussi de lumière et de chaleur. Pourquoi ne pas y faire circuler, comme l'ont fait certains physiciens, les deux astres nommés Pluton et Proserpine ? « Déjà, vers la fin du dix-septième siècle, dit Humboldt dans son *Cosmos*, le célèbre Halley a creusé ainsi l'intérieur de la terre : il supposait qu'un noyau, tournant librement dans cette cavité souterraine, produit les variations annuelles et diurnes de la déclinaison de l'aiguille aimantée. Ces idées, qui ne furent jamais qu'une pure fiction pour l'ingénieur Holberg, ont fait fortune de nos jours, et l'on a cherché, avec un sérieux incroyable, à leur donner une couleur scientifique. »

Toutes les divagations auxquelles a donné lieu la question de la constitution centrale du globe auraient dû à jamais tomber devant les travaux rigoureux de Fourier. Se fondant sur des observations certaines et sur les principes rigoureux de l'analyse mathématique, le célèbre auteur du « *Traité de la chaleur* » a démontré jusqu'à l'évidence que la terre possède une chaleur propre indépendante du soleil ; son analyse étant fondée sur les observations faites à la surface terrestre, les conclusions qu'il en a tirées sont absolument indépendantes de l'état particulier où se trouve le centre même de la terre ; lors même qu'on admettrait, avec Poisson, que la solidification terrestre a commencé par le centre et non par la surface, lors même que le noyau se trouverait, contre toute vraisemblance, à la température de la glace fondante, il n'en est pas moins vrai que dans l'enveloppe extérieure le refroidissement terrestre s'opère suivant les lois fixées par Fourier. Ces lois ont les conséquences les plus importantes ; elles nous démontrent de la façon la plus rigoureuse que, dans l'état actuel de notre planète, les couches sphériques qu'on y peut imaginer par la pensée se refroidissent avec des vitesses variables : c'est à cette différence dans la vitesse du refroidissement que sont dus les mouvements, tantôt lents, tantôt violents, qui accidentent la surface extérieure du globe. C'est là, et ce n'est pas ailleurs, qu'il faut chercher la cause des révolutions qui ont imprimé à nos continents des formes si accidentées, et ont à de si fréquentes reprises changé le lit des mers.

La nature même de la cause perturbatrice que nous invoquons ici

ne peut se concilier qu'avec des effets périodiques : l'équilibre mécanique de la surface terrestre ne peut être altéré qu'à de longs intervalles, quand le refroidissement a agi pendant des périodes dont la longueur échappe entièrement à nos mesures; un nouvel équilibre se fonde à la suite de chaque révolution terrestre; jusqu'à ce qu'il soit rompu de nouveau, les formes extérieures de la planète ne subissent que de faibles changements; les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, l'action des eaux, de l'air, les affinités chimiques sont les seules forces qui se fassent sentir. Il y a une école qui donne à ces forces le nom de *causes actuelles*, et qui prétend expliquer par elles toute l'histoire de la terre; c'est à cette école que se rattache M. Otto Volger. Non-seulement cette école n'admet point qu'il y ait eu jamais sur notre globe de révolutions brusques et violentes, mais encore elle suppose que les *causes* nommées *actuelles* n'ont jamais agi avec plus d'énergie qu'aujourd'hui. Le tableau de la nature terrestre n'a jamais changé, et les scènes dont nous sommes aujourd'hui les témoins ressemblent en tout point à celles des âges les plus reculés. Des actions naturelles, peu énergiques, mais prolongées pendant la série indéfinie des siècles, altèrent graduellement les accidents de la surface de notre terre, la composition des couches solides qui en forment le manteau, président au développement de la vie végétale et animale, aux réactions chimiques qui composent et décomposent tour à tour les diverses substances minérales. On pourrait nommer cette théorie la doctrine du *statu quo* terrestre. Je n'examinerai point, d'une manière générale, comment elle est compatible avec les notions que l'astronomie propage sur le développement cosmique des corps célestes; tout nous indique qu'il n'y a rien de stable ni de permanent dans la nature, et loin d'admettre le principe célèbre du géologue écossais Hutton, qui le premier jeta les principes de la doctrine des causes actuelles : « Je ne puis, dans l'économie du monde, trouver ni traces d'un commencement, ni perspective d'une fin », on pourrait dire avec plus de raison que toute chose a eu un commencement et doit avoir une fin. Notre grand poète Lamartine avait, mieux que Hutton, l'instinct de la vérité quand il écrivit ces beaux vers qui pourraient servir d'épigraphe à cette étude :

Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir;
 Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir;
 Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
 Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
 Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
 Les cieux mêmes, les cieux commencent à pâlir.

LAMARTINE.

Une vérité bornée devient une erreur : les partisans des causes actuelles ont parfaitement compris et exposé le rôle des agents qui modifient sous nos yeux la forme des côtes, envasent les lagunes, dépouillent les montagnes, nivellent le fond des mers, exhausent certaines régions, en abaissent d'autres; mais l'on a singulièrement exagéré l'importance de ces actions journalières en leur attribuant des effets qu'elles sont absolument incapables de produire. Il n'est pas besoin d'être géologue pour savoir que les sédiments déposés horizontalement par les eaux n'ont point conservé la position qu'ils occupaient primitivement : il suffit de voyager en chemin de fer, dans quelque pays un peu accidenté, pour s'apercevoir dans les tranchées que les couches sont souvent relevées sous de très-fortes inclinaisons, plissées, contournées de mille façons diverses; les lignes qui séparent les couches de diverse nature dessinent en quelque sorte les contours d'une moire gigantesque. Ces prodigieux effets s'observent surtout dans les pays de montagnes; ils ne peuvent échapper, par exemple, au voyageur qui parcourt en bateau à vapeur le lac enchanteur des Quatre-Cantons.

Mais il ne faudrait point croire que les strates terrestres ne soient dérangées que dans les montagnes; la perturbation s'est souvent fait sentir sur des espaces extrêmement considérables : elle n'est plus attestée par les formes de la surface, parce que celle-ci a ultérieurement été entièrement nivelée par l'action des eaux. On n'en retrouve plus la preuve que dans l'inclinaison même des couches, qui, parfois sur une province entière, se tiennent très-rapprochées de la verticale, et portent souvent des dépôts postérieurs étendus sur leur tranche. On peut dire sans exagération que le redressement des couches est le phénomène le plus important de la géologie, celui qui a dessiné les traits les plus vigoureux et les plus généraux de la superficie terrestre. La doctrine des causes actuelles s'est condamnée à en voiler l'importance, à en déguiser la portée, et a par là même enlevé à la science sa base la plus large, en même temps que son caractère le plus grandiose. Ce point est si bien, si on me permet ce mot, le défaut de la cuirasse de la nouvelle théorie, que ceux qui la défendent évitent soigneusement d'y toucher. Ils passent très-rapidement sur ce difficile sujet : dans le même ouvrage, quelques pages à peine seront consacrées à expliquer, tant bien que mal, le phénomène du redressement des couches, tandis qu'aucun chapitre ne sera jugé trop long s'il s'agit de raconter comment, dans les vallées de quelques hautes montagnes, les glaciers transportent quelques blocs de rocher, de combien de

millimètres par siècle s'élève la vallée du Nil ou celle du Mississipi, de quelle façon les colonnes du temple de Sérapis ont été baignées en partie par la mer, et se sont depuis graduellement relevées. Il faut indiquer cependant, si insuffisante qu'elle soit, l'explication que donne l'école des causes actuelles des perturbations subies par les couches terrestres : pour la plupart de ses défenseurs, le relief des continents et tous les accidents qu'on observe à la surface terrestre sont uniquement dus, d'une part, à des mouvements progressifs d'élévation ou d'abaissement pareils à ceux qu'on signale aujourd'hui encore sur les côtes de la Méditerranée et sur celles des mers du Nord ; de l'autre, aux mouvements précipités qui constituent les tremblements de terre

Ces effets, même en les multipliant à l'infini et en les répartissant sur une série incommensurable de siècles, ne nous paraissent point capables d'expliquer la formation des chaînes de montagnes qui sillonnent tant de régions terrestres ; les déplacements qui se produisent pendant les tremblements de terre sont infiniment petits, comparés à ceux qu'il est nécessaire d'imaginer pour comprendre comment des couches jadis ensevelies au fond de l'Océan se trouvent transportées à la hauteur des neiges éternelles. Il est, d'ailleurs, essentiel de remarquer que le mouvement qui caractérise les tremblements de terre est, comme l'indique ce nom lui-même, une vibration, une oscillation, et non un véritable transport : il représente, à la surface externe et solide du globe, l'agitation d'une matière intérieure fluide qui retombe après quelques moments dans le repos. On conçoit bien comment la force vive qui, durant un pareil phénomène, vient en quelque sorte mourir à la surface du sol, occasionne par une réaction tout à fait analogue à un choc des accidents très-variées, écroulements d'édifices, fissures ouvertes dans le terrain, déplacements des objets superficiels. Mais l'examen attentif de ces phénomènes montre qu'ils ne résultent que d'un choc, et qu'à des profondeurs assez faibles, ils sont à peine sentis. On a des exemples de tremblements de terre qui n'ont pas été éprouvés dans le fond de certaines mines, tandis que le sol était ébranlé au-dessus d'elles. Cela vient de ce que la force vive, qui vient se perdre dans les objets superficiels, les remuer, les lancer à distance, n'a qu'une valeur très-insignifiante quand elle demeure répartie dans de grandes masses, pareilles à celles qui composent l'enveloppe terrestre ; il n'est donc pas permis d'admettre que ces masses soient dérangées sensiblement par les effets des tremblements de terre, il faut que des actions bien plus puissantes entrent en jeu : elles ne produisent pas de simples vibrations autour d'une position d'équilibre, mais détruisent

entièrement cet équilibre. Le phénomène qui a ployé les assises jurassiques en montagnes allongées leur a imprimé des formes si régulières et dessiné ces larges contours, dont l'œil le moins scientifique saisit promptement les lois, peut-il être confondu avec celui qui fait périodiquement écrouler quelques édifices dans certaines régions d'Amérique ou d'Asie, et n'atteint en quelque sorte que l'œuvre des hommes, sans altérer, dans les traits principaux, la topographie des contrées où il s'exerce? Assurément, des événements pareils à celui qui, cette année même, a encore détruit la ville de Quito et coûté la vie à cinq mille personnes, sont de terribles catastrophes, mais on n'a jamais observé aucun fait qui permette d'admettre qu'ils ont présidé au modelage de nos montagnes. Tout au plus comprendrait-on qu'un violent tremblement de terre pût déterminer la rupture et l'écroulement d'une masse de rochers, mais on ne voit pas comment les simples effets d'un choc peuvent se concilier avec les puissants phénomènes dynamiques dont on retrouve l'expression stable et majestueuse dans la forme des chaînes montagneuses.

On cite bien des régions, telle que le Chili, où, à la suite d'un tremblement de terre, tout un district s'est trouvé placé à trois ou quatre pieds au-dessus de son altitude primitive; mais de pareils mouvements s'opèrent surtout sur les côtes, dont la forme est elle-même déterminée par de grandes lignes de fracture terrestre; et il n'y a rien d'irrationnel à admettre qu'à la faveur d'un tremblement de terre il s'opère sur ces lignes de fracture un mouvement analogue à celui qui relève inégalement les deux côtés d'une faille, ou fait frotter l'une sur l'autre les deux parois d'un filon. De pareils mouvements s'expliquent aisément par l'action d'une force qui agit simplement de bas en haut; ce qui distingue essentiellement le phénomène dynamique auquel il faut attribuer la formation des montagnes, c'est que, outre des forces verticales, il a mis en jeu des forces horizontales de compression ou, pour emprunter une énergique expression de Saussure, d'*écrasement*. Il faut concevoir, en effet, que chaque partie de l'enveloppe terrestre est comprimée comme une pièce de bois serrée dans un étau : cette compression résulte de ce que l'enveloppe déjà solide suit le mouvement lent de retrait du noyau intérieur, à mesure que celui-ci se refroidit : elle diminue donc forcément de volume, et se comprime elle-même jusqu'à ce que l'élasticité atteigne sa dernière limite. La compression lente explique les mouvements séculaires des continents, cette espèce de *gauchissement* qui élève certaines parties tandis que d'autres s'abaissent. Quand les pressions deviennent trop considéra-

bles, l'équilibre se rompt, la surface externe se développe en longs plis, et les pressions se trouvent ainsi, d'un même coup, soulagées. Le *soulèvement* des montagnes est donc toujours accompagné d'un *écrasement* latéral : parmi les chaînes que cette double action a modelées de la manière la plus simple, il faut citer celles du Jura et les immenses ondulations des Alleghanys, qui, au point de vue des formes, rappellent si exactement le Jura. Les effets combinés du soulèvement et de l'écrasement ne se retrouvent pas seulement dans les formes extérieures des montagnes; elles ont laissé des traces à l'intérieur même des couches. Des fossiles, parfaitement reconnaissables, se trouvent pourtant entièrement déformés, écrasés dans un sens et allongés dans un autre; qui n'a observé ce fait surtout sur les fossiles des terrains paléozoïques? La *schistosité* des roches anciennes, c'est-à-dire cette faculté qu'elles ont de se diviser en plaques, en feuillets, est sans doute aussi, en partie du moins, le résultat de puissantes compressions; la direction générale de ces feuillets est en effet toujours la même que celle des axes de soulèvement des chaînes où on les observe, bien que l'inclinaison des schistes soit entièrement indépendante de celle des couches.

« Il ne faut point, disait Saussure, étudier les montagnes avec un microscope. » C'est ce qu'on a fait trop souvent dans ces dernières années; on a étudié le moindre détail des roches, minutieusement observé les restes animaux qui y sont renfermés, et l'on a fermé les yeux devant ces larges traits où sont traduits avec tant de force les phénomènes dynamiques du passé.

Les soulèvements ont pour effet de changer, sur une grande partie de la surface terrestre, la répartition des continents et des mers; ils marquent ainsi la séparation entre les dépôts formés dans les océans successifs, et peuvent servir de base naturelle à la classification des terrains. A cette méthode, fondée sur les discordances de stratification, on objecte que le parallélisme des couches appartenant à deux formations successives n'est altéré que dans la région même où les phénomènes de soulèvement se sont produits, région qui ne représente qu'un dix-huitième environ de la surface terrestre. La réponse à cette objection est fort simple. Les terrains géologiques doivent être étudiés de proche en proche, depuis les points où la discordance de stratification en rend la distinction facile jusqu'à ceux où on les retrouve parallèles; les caractères minéralogiques et paléontologiques fourniront, dans ce dernier cas, des éléments suffisants pour la classification : les mêmes soulèvements n'ont point affecté les mêmes régions; mais en avançant d'une région à une autre, on arrive peu à peu à remplir les lacunes de

la série qu'on avait primitivement adoptée. Les mers, dira-t-on, rompent la continuité. C'est vrai, mais nous ne sommes pas encore près d'avoir exploré tout l'ancien monde ni même toute l'Europe, et quand cette œuvre sera terminée, nous aurons sans doute résolu la plupart des apparentes contradictions qu'on prétend constater aujourd'hui entre la classification géologique fondée sur l'étude des soulèvements et celle qui ne reconnaît d'autre base que les différences zoologiques.

Quoi qu'il en soit, pour M. Volger comme pour tous les partisans de l'école nouvelle, les soulèvements ne sont que des accidents, les discordances de stratification n'ont qu'une valeur locale, et les terrains sédimentaires forment une série non interrompue, dont la répartition inégale sur les diverses parties du globe ne tient qu'aux balancements insensibles des terres. « On avait autrefois, dit M. Volger, eu recours à des actions dynamiques peu naturelles, contraires même à la nature, pour expliquer les déluges subits et généraux qu'on imaginait alors; mais on a trouvé depuis que l'altération graduelle des altitudes terrestres, aujourd'hui à peine mesurable dans le cours de plusieurs siècles, a modifié la surface de notre sol en livrant peu à peu sur les côtes une zone de plus en plus large aux flots, en découvrant ailleurs le lit de la mer : cette action est bien suffisante pour expliquer la variété de la composition des couches terrestres et leur position, telle que nous l'observons aujourd'hui. » Rendons, au reste, à M. Volger cette justice, qu'il a compris l'insuffisance de la doctrine qui attribue la formation des montagnes aux effets des tremblements de terre et aux mouvements insensibles des continents. Sur ce point vraiment fondamental, il émet des idées nouvelles qui méritent d'être connues. Suivant lui, le soulèvement et le plissement des couches est dû à l'effet d'une pression qui tend à les allonger et à leur faire occuper un espace horizontal plus grand que celui qu'elles couvraient au moment de leur dépôt. « Les couches les plus profondes ne sont pas seulement soumises à une plus forte pression que celles qui les surmontent, mais les changements moléculaires et la formation des cristaux qui s'y lie y sont développés d'une manière particulière. (Ces changements, suivant M. Volger, ont eux-mêmes pour effet une augmentation de pression.) Là où ces couches sont le moins chargées, la force d'allongement a vaincu la pression et a donné naissance à des replis et à des fissures. Si puissante que nous paraisse l'action qui a produit ces résultats quand nous les embrassons dans un horizon borné, elles doivent nous sembler bien peu considérables dès que nous envisageons toute la superficie terrestre, la grandeur du bassin des mers et l'étendue horizontale des couches qui s'y

forment, et devant laquelle s'efface la hauteur des plus puissantes montagnes. » Plus loin, il complète ainsi l'exposé de sa théorie : « On ne peut supposer que l'allongement des diverses couches d'une formation ou de plusieurs formations s'effectue avec une parfaite uniformité. Tandis que les unes cèdent plus facilement à la pression, les autres subissent des transformations moléculaires plus rapides, toutes sont gênées par le frottement qu'elles exercent contre les couches sous-jacentes et supérieures. Par suite de ces circonstances, la tension dans les couches qui s'étendent et font effort atteint quelquefois un point très-élevé. Quand l'obstacle est enfin vaincu, il doit s'opérer une réaction instantanée. » C'est à ces ruptures d'équilibre que M. Volger attribue les mouvements précipités des tremblements de terre. Ils ne sont donc, dans son opinion, qu'une conséquence du phénomène général de tension qui a pour effet de plisser graduellement les couches en montagnes. Les effets de tension analysés par M. Volger sont véritables, seulement il en a singulièrement exagéré la portée : il est bien vrai que, lorsque, par une raison quelconque, notamment par une dénudation, des couches terrestres sont délivrées du poids qui les comprimait, la pression qui s'y exerçait auparavant n'ayant plus de contre-poids, elles se détendent en quelque sorte et ondulent légèrement. On peut voir dans le bassin tertiaire parisien de nombreux effets de la dénudation puissante qui a laissé debout les buttes qui environnent Paris ; mais on s'assurera facilement que les effets que nous indiquons ici sont de véritables *infiniment petits* comparés à ceux qui se lisent dans les formes gigantesques des montagnes. Les ondulations des couches tertiaires dues à la dénudation, subies par ce terrain, ne s'aperçoivent que dans des excavations artificielles et n'ont produit aucun accident visible à la surface. En les examinant, il n'est pas possible un seul instant d'assimiler un tel phénomène à celui du soulèvement des montagnes.

Quand l'équilibre de l'écorce terrestre se trouve rompu, des matières intérieures se font jour à travers les lignes de rupture, relèvent les couches sédimentaires, et souvent les altèrent profondément dans leur structure ; l'origine ignée d'un grand nombre de roches est encore, on peut le dire, un des dogmes de la géologie, bien qu'on ait reconnu qu'il n'est pas nécessaire d'admettre qu'au moment même de leur éruption certaines d'entre elles aient été à une température très-élevée. Quand une roche s'épanche à l'état de fusion, elle a pour ainsi dire un cortège de matières scoriacées et de conglomérats ; quand on voit une roche surgir au milieu des terrains sans en être accompagnée, on peut affirmer qu'elle s'est fait jour à l'état pâteux, souvent même solide.

L'on sait aujourd'hui qu'une haute température n'est pas nécessaire pour produire ces effets puissants, qu'on comprend sous le nom général de *métamorphisme*, et par conséquent on s'explique comment certaines roches ont pu altérer les couches sédimentaires, tout en se trouvant à un état bien éloigné de la fusion ignée. Mais nous n'en croyons pas moins que primitivement les roches autour desquelles se groupent les effets du métamorphisme ont été en relation directe avec les matières qui forment l'intérieur de notre globe et ont partagé la haute température qui les anime. Sur ce point, M. Volger repousse les doctrines de la géognosie actuelle; il se rattache à cette école, qu'on pourrait nommer l'école *chimique*, en y faisant rentrer tous ceux qui cherchent à rendre compte de la composition et de la structure des roches sans faire entrer en ligne de compte la chaleur.

Étudions avec M. Volger ce qu'il appelle les métamorphoses du règne minéral : « C'est, dit-il, par une conséquence nécessaire de la courte vue de l'homme, qu'il s'agisse de l'espace ou qu'il s'agisse du temps, que nous ayons inaperçu pendant si longtemps les métamorphoses du règne minéral. Pendant que dans le règne animal et végétal l'échange des éléments s'opère chaque jour devant nous, les variations dans l'ordre minéral, qui ont lieu principalement dans le sein de la terre, caché à nos regards, ou prennent place à la surface, avancent avec tant de lenteur, que leur action nous devient le plus souvent insaisissable. Combien de temps l'homme n'a-t-il pas cru que son corps lui appartient depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, que le mouvement des éléments n'est qu'un simple passage dont le corps, sans changer lui-même, est le simple véhicule! De même beaucoup se figurent aujourd'hui que le manteau des couches terrestres, qui a recouvert ce corps céleste pendant ce qu'ils considèrent comme son âge *primitif*, ne doit jamais être altéré. On ne considère les métamorphoses que comme des phénomènes tout à fait subordonnés, sans portée générale; on n'y fait rentrer que les destructions atmosphériques et d'insignifiantes *régénérations* auxquelles on peut à peine attribuer un rôle important dans l'ordre général de la nature. L'expression même de « roches primitives » montre qu'on considère les espèces minérales dont elles sont composées comme des produits spontanés d'une époque ancienne. »

C'est par l'action de l'eau que M. Volger prétend expliquer la conversion des dépôts sédimentaires en roches cristallisées. « L'eau qui s'infiltre de couche en couche dans le sol dissout et entraîne les sels de la surface. De nouveaux éléments pénètrent dans les profondeurs et prennent la place des éléments qui ont été déjà dissous. Une couche

qui a traversé toute la série des métamorphoses ne conserve plus aucune trace des éléments qui la composaient au moment où elle se déposa. Si nous pouvions embrasser dans une période limitée le phénomène qui remplit des millions de siècles, la terre nous présenterait le même phénomène que l'eau en ébullition, où les parties liquides inférieures s'élèvent constamment à mesure que descendent les parties supérieures. »

M. Volger admet sans hésitation l'hypothèse de l'origine aqueuse du granite, et répète contre l'hypothèse contraire les objections que soulève l'association dans cette roche de cristaux de fusibilité différente : il ne tient aucun compte des ingénieuses explications que divers géologues ont données de ce phénomène, en se fondant sur les propriétés particulières de la silice, sur le rôle que la vapeur d'eau ou d'autres vapeurs peuvent jouer sur le refroidissement de substances avec lesquelles elles sont mélangées; pour lui, le granite n'est que du calcaire modifié, qui s'est d'abord pénétré de mica, puis de feldspath et enfin de silice, par des infiltrations successives et séculaires. « Bien plus, aucun des cristaux, dit-il, qui se montrent dans les laves volcaniques, et qui parfois les caractérisent si parfaitement, n'a été formé par voie de fusion; tous ont été formés dans les couches terrestres, régulièrement, suivant les termes déterminés d'une série, sous l'influence de l'humidité et dans un milieu calcaire. Ce n'est qu'à la surface des masses de laves et d'autres matières rejetées par les volcans que, par l'effet de l'humidité, se forment de nouveaux cristaux, — et nommément les nombreuses espèces de la famille des zéolithes qui remplissent les amygdales des laves. »

Ceux qui admettent la transformation des calcaires en roches lithoïdes invoquent fréquemment le phénomène des *pseudomorphoses*. On nomme ainsi les corps qui présentent les formes d'une certaine espèce minérale, mais qui n'ont point la composition qui est en rapport avec cette forme. Grohenhorst, Breithaupt, Haidinger, Landgrebe et Blum ont recueilli de très-nombreuses observations relatives à ce phénomène, qui ne peut s'expliquer que par un remplacement moléculaire si lent, que les parois de l'espace où il s'opère ne sont nullement modifiées. On voudrait aujourd'hui nous présenter ces singularités comme des règles et nous faire croire que le granite et toutes roches dites éruptives ne sont que des pseudomorphoses des roches sédimentaires : l'assimilation nous paraît un peu forcée; dans les cristaux métamorphosés, la forme subsiste si la composition chimique change; dans le granite, à supposer qu'il ne soit qu'une métamorphose de roches sédimentaires, la forme a disparu comme la composition primitive, car l'on ne peut saisir aucune trace de la division ou de la disposition des couches.

A l'appui de ses idées, M. Volger cite la présence fréquente dans des couches calcaires de cristaux de silice formés par voie humide : aux exemples qu'il cite, on peut ajouter le calcaire de la Beauce, dont les fissures sont tapissées de petits cristaux de silice. « On trouve aussi, dit-il, des feldspaths répandus en une foule de points dans des masses calcaires. Qu'on dissolve certains calcaires où l'œil n'aperçoit aucune trace de corps étrangers, et il reste un sable qui souvent à l'œil nu paraît formé de petits cristaux de feldspath. J'ai trouvé en examinant un calcaire du mont Sella, qui appartient à la chaîne du Saint-Gothard, dans un pied cube 300 millions de cristaux de *péricline* (feldspath sodique) qui sont presque tous encore disséminés dans la masse calcaire, tandis que dans certains endroits le calcaire ayant été dissous et les cristaux de péricline s'étant soudés, il en résulte une roche feldspathique grenue. Il n'y a pourtant que quelques années, ajoute l'auteur un peu plus loin, qu'on considérait le moindre grain de feldspath comme un cristal sorti du bain igné primitif ou des profondeurs actuelles de la terre ! » Il y a peut-être quelque exagération dans cette protestation : il y a longtemps que les défenseurs du métamorphisme ont montré que les roches sédimentaires peuvent être transformées au point de présenter tous les caractères des roches proprement dites. Qui, parmi les géologues, ne se rappelle la comparaison saisissante que faisait, il y a déjà maintes années, M. Élie de Beaumont quand il comparait les roches métamorphiques à un tison brûlé à un bout et charbon à l'autre ? Tous les phénomènes de transformation souterraine des roches aux grandes profondeurs, que M. Volger nous présente comme des nouveautés, ont été traités par le savant géologue français sous le nom de *métamorphisme normal* ; il distinguait ainsi ce métamorphisme profond, permanent, du métamorphisme produit par les roches éruptives. Le seul point sur lequel l'école de M. Volger se distingue en réalité de celle des géognostes ordinaires est facile à définir : tandis que la première ne reconnaît d'autre agent métamorphique que l'eau aidée par l'affinité chimique, la seconde est accoutumée à faire intervenir la chaleur dans les phénomènes qu'elle cherche à expliquer, sans néanmoins méconnaître l'importance des actions chimiques. Des observations assez récentes pleines d'intérêt et dues principalement à M. Daubrée, professeur de géologie à Strasbourg, ont montré que certains phénomènes de métamorphisme peuvent se produire à des températures peu élevées : on s'explique désormais comment des empreintes végétales ont pu être conservées dans la roche pétrosiliceuse qu'on nomme en Bretagne la *Pierre carrée* et dans des roches analogues qu'on rencontre dans les

Vosges; mais de ce qu'une chaleur modérée soit suffisante pour transformer profondément les roches, il est bien peu philosophique de conclure qu'on n'est plus tenu de compter la chaleur parmi les agents métamorphiques.

Dans le système de M. Volger, on ne se rend d'ailleurs compte en aucune façon de la distribution générale des roches lithoïdes dans l'écorce terrestre; pour ce géologue, il n'y a qu'un métamorphisme, c'est celui que tout à l'heure nous nommions le métamorphisme normal; les parties profondes de l'enveloppe terrestre prennent graduellement la texture des porphyres, des granites, etc. Comment donc M. Volger, qui n'admet point la théorie ordinaire des soulèvements, expliquera-t-il que nous trouvions de pareilles roches à la surface même de la terre? Des mouvements analogues à ceux qu'il imagine pour expliquer la formation des montagnes, c'est-à-dire des plissements provenant d'un excès de pression horizontale, ne pourraient faire arriver au jour que des granites surmontés de toute la série des terrains sédimentaires qui auraient servi de filtre aux matières qui ont formé la roche cristalline. La structure des montagnes n'a pas la moindre analogie avec une disposition pareille; le noyau granitoïde ou porphyrique atteint généralement les plus hautes altitudes et supporte sur ses flancs le manteau des roches métamorphiques et des roches sédimentaires. En faisant la part aussi large que possible au phénomène qui, sous les influences combinées de l'eau, de la pression, de la chaleur, préside à la formation souterraine des roches, il faut bien admettre que, si de puissantes actions dynamiques n'entraient quelquefois en jeu, elles ne viendraient pas s'injecter dans les portions les plus élevées de l'enveloppe terrestre; ne les voit-on pas quelquefois s'étaler sur les terrains sédimentaires eux-mêmes? Les roches les plus métamorphiques du mont Blanc ne recouvrent-elles pas des couches jurassiques sur les deux versants de ce vaste massif dont la structure en éventail a tant occupé l'attention des géologues? La force d'écrasement latéral n'est pas la seule qui entre en jeu dans la formation des montagnes; M. Volger en a bien compris l'importance, tout en lui attribuant une origine qui n'en explique pas suffisamment l'intensité; il ne s'occupe pas assez de la force verticale qui amène des masses éruptives dans les fissures terrestres, remplit les filons injectés, et dans nos volcans actuels fait monter la lave jusqu'à l'orifice des cratères.

La doctrine des forces actuelles appliquée à l'étude de la géognosie n'est pas arrivée à des conclusions qui puissent être victorieusement opposées aux idées de l'école plutonique. Cette dernière, sans aucun

doute, a été obligée de réformer ce qu'il y avait de trop absolu dans ses conceptions; elle a dû attribuer à l'eau, aux actions chimiques, une importance de plus en plus grande; mais, par la croyance à la chaleur terrestre centrale, elle repose sur une fondation qui n'est pas encore ébranlée, et qui demeure, pour les esprits familiers avec les études mathématiques, au-dessus de toute contestation. En repoussant cette croyance, on se jette volontairement au-devant des erreurs; les unes découlent des autres; les soulèvements des montagnes n'étant plus que des accidents, aucune démarcation stratigraphique ne sépare les divers terrains; il faut nier les déluges violents, par conséquent mettre tous les effets qu'ils ont produits sur le compte d'actions lentes et séculaires; attribuer les plus effrayantes dénudations à la simple usure de flots, ni plus ni moins puissants que ceux dont nous observons les effets sur nos falaises actuelles; il faut que chaque bloc erratique, si loin que nous le rencontrons des montagnes dont il s'est détaché, ait été porté à sa place par un glacier ou un radeau de glaces flottantes; la terre n'étant le théâtre d'aucune révolution violente, il faut que la succession des êtres qui y ont paru et disparu tour à tour n'ait aucun rapport avec des perturbations physiques, et soit complètement indépendante des soulèvements des montagnes. L'insecte, qui naît le matin et meurt le soir d'un beau jour, n'entend pas rouler le tonnerre et ne sent pas tomber la pluie en torrents; durant le jour le plus serein, l'air est pourtant chargé d'électricité et de vapeur d'eau; mais les effets des mêmes causes n'ont pas toujours la même intensité. L'homme est cet insecte; il peut croire que la terre a toujours été ce théâtre où il se meut aujourd'hui, que rien n'y a changé et n'y changera; que l'ordre immuable des mêmes causes y ramènera toujours les mêmes effets; mais ce repos n'est que passager, cet équilibre sera troublé comme il l'a déjà été tant de fois; l'homme, dernier habitant de cette planète, tombeau de tant de faunes éteintes, disparaîtra à son tour.

Nous n'avons dans cette rapide étude examiné que la partie de l'ouvrage de M. Volger qui se rapporte à la lithologie : à vrai dire, c'est la plus importante du livre, celle où il a accumulé le plus d'arguments en faveur de la doctrine des causes actuelles. Les chapitres consacrés au développement des êtres animés sur le globe présentent des vues moins originales; les questions qu'ils soulèvent ont d'ailleurs une si haute importance que nous leur consacrerons un article spécial, où nous essayerons de faire connaître, dans leurs résultats généraux, les travaux les plus récents de la paléontologie allemande.

AUGUSTE LAUGEL.

UNE CITÉ ALLEMANDE.

ÉTUDES SUR AUGSBOURG ¹.

I.

La ville d'Augsbourg n'offre, vue du dehors, aucune perspective intéressante. On ne peut en saisir l'ensemble que du dedans ou à vol d'oiseau. Ce n'est pas en se plaçant à l'extérieur ou en bas, mais bien sur la hauteur de la tour Perlach, disent les Augsbourgeois, que Robert Peel a pu déclarer Augsbourg la plus belle ville d'Allemagne.

¹ Ces études sont détachées des *Culturhistorische Skizzen*, de M. G. Riehl, auquel nous avons déjà emprunté les *Variations de l'oreille musicale* (livraison de mars 1859). Les « Études de culture » sont, comme nous avons déjà eu occasion de le faire observer, fort à la mode en Allemagne, et constituent, à vrai dire, une branche nouvelle et particulière de l'histoire. Elles ne sont ni la philosophie de l'histoire, ni l'histoire de la civilisation; elles voient et restituent le passé par le menu et le détail; elles se proposent l'histoire de la mode, du goût, du costume, des mœurs populaires, etc. En disant que dans les manifestations historiques de l'esprit elles recherchent la physionomie des faits plutôt que l'idée, la raison d'être et les résultats, nous croyons signaler avec équité leur utilité réelle et leur infériorité relative. Il ne faut pas en abuser, sous peine de tomber dans une prétention puérile; mais nous osons croire que la présente étude, sur une des plus intéressantes villes d'Allemagne, se recommande à l'attention de nos lecteurs. Elle indique une voie qui peut être frayée partout et conduire à d'heureux résultats. Avec combien plus d'intérêt ne lirions-nous pas des études semblables sur nos vieilles cités flamandes, bretonnes ou méridionales! Il y a là, ce nous semble, une mine inépuisable pour les talents dispersés en province, et qui ne cessent de déclamer contre le monopole de Paris et contre la centralisation littéraire, sans presque rien faire pour s'en affranchir.

(Note de la rédaction.)

Les vieux Augsbourgeois racontent que quatre rivières coulaient aux pieds de l'empereur qui fonda leur ville, et dont la statue décore la fontaine d'Auguste.

Celui qui ne connaît pas la localité a grand besoin d'une carte spéciale pour retrouver ces quatre rivières. Quand par ce moyen il a découvert, à côté de la Singold et du Bremmenbach, la troisième et la quatrième rivière, le Lech et la Wertach, il sourit : sourire trop prompt, car ces rivières, déjà recommandables par leurs propres masses d'eau, rallient en outre chacune une foule de petits courants qui forment tout un réseau de sources, et ces sources, alimentant les petits fossés des vallées du Lech et de la Wertach, défendent les abords d'Augsbourg et fournissent à la ville un trésor de la meilleure eau.

Les bords de ces petites rivières du pays plat offrent à l'observateur une promenade intéressante. En deçà de l'ancienne frontière de la ville d'Augsbourg, quand on a remonté d'une lieue à peine le cours du Lech, on se trouve à la source d'une douzaine de petites rivières qui, dans le plus proche voisinage du Lech, suivent presque à la même hauteur la même ligne que la rivière principale ; souvent à peine une portée de fusil les sépare : elles se croisent, elles s'embrouillent, et donnent naissance à de nouvelles rivières. Il en est de même de l'autre côté quant à la Singold et à sa famille de rivières. Elle coule depuis Schwabmünchen jusqu'à Augsbourg, environ un quart d'heure de chemin, côte à côte avec le Lech, auquel elle envoie dix bras, et va se grossissant toujours de nouvelles sources ; le peuple prétend même qu'elle traverse la Wertach près de Göggingen, pour continuer ensuite sa route côte à côte de sa rivale durant un certain laps de temps.

Pareille originalité hydrographique valait déjà bien à ces remarquables cours d'eau une statue aux pieds de l'empereur Auguste ; mais ils en avaient une autre plus remarquable encore et plus utile. Au moyen âge, Augsbourg était renommée pour sa richesse en poissons, surtout en truites, qui foisonnaient dans ses eaux claires. Jusqu'en 1643, beaucoup d'employés municipaux touchèrent en truites une partie de leur traitement. Une telle abondance de poissons frais et indigènes rendit les Augsbourgeois, soit dit en passant, quelque peu méfiant à l'égard du poisson de mer. Les trop vieux harengs furent, jusqu'au quinzième siècle, considérés comme pestilentiels, et partout où on les découvrait on les faisait brûler par la main du bourreau.

Dans ces derniers siècles, le bourgeois d'Augsbourg mettait son plus grand orgueil à constater qu'entre toutes les villes de l'Empire, sa ville possède le plus grand nombre de fontaines et de puits, et que dans

toutes ou presque toutes les maisons riches sans cesse l'eau pure afflue. De nos jours encore, on compte parmi les plus intéressantes antiquités de la ville les nombreux puits ornés de petites figures en bronze; la sculpture monumentale a fait de son mieux aux trois grandes bornes de la rue Maximilien; et les réservoirs et les aqueducs, véritables œuvres d'art, sont toujours montrés aux étrangers comme les grandes merveilles de la ville.

Mais Augsbourg a tiré de ses sources et de ses rivières un autre profit que de l'eau potable : elle leur a dû un grand développement industriel qui remonte à des temps reculés. Frédéric List aimait à dire qu'elle possède à elle seule plus de chutes d'eau naturelles que tous les districts fabricants de l'Angleterre. Quand, voici quelques années, les fabriques d'Augsbourg manquèrent d'eau, on estima le préjudice à des sommes énormes, quoique la plupart de ces fabriques travaillassent à la vapeur, et tout le monde, avec une naïveté tout allemande, courut chez le magistrat pétitionner de l'eau, comme le daim de la Bible.

Dans les limites de son canal, au dedans et au dehors du mur d'enceinte, le Lech rend à l'ouvrier de faciles et paisibles services; mais, une fois rentré dans son lit naturel, il reprend toute la rapidité et la violence d'un fleuve de montagnes; il démolit les ponts, et accomplit sur ses bords toute une œuvre de dévastation. Il ruine le paysan, mais il enrichit le citadin; à la fois protecteur et père nourricier, au dehors il défend la ville, au dedans il l'aide à travailler. La réunion du Lech et de la Wertach sous les murs de la ville, quoique fort avantageuse pour celle-ci, se fait sur un point presque inabordable. C'est un terrain sauvage qu'on appelle l'île du Bourreau, la maison la plus proche a nom la Dent du loup, et dans le voisinage immédiat l'équarisseur a élu domicile.

En quittant ce terrain sauvage, un fouillis de pierres et de vases où poussent de grosses plantes et des bois épais, le Lech traverse la banlieue, puis continue sa course à travers une nature agreste. Un jour ce fleuve rapide entraîna de la forêt aux portes de la ville un daim, une autre fois un sanglier, et de la plus aimable façon jeta ce gibier aux pieds des honorables bourgeois.

On peut dire qu'Augsbourg est le seul point de sa longue course, de Landsberg à l'embouchure, où le Lech daigne se montrer l'ami des hommes. Ce privilège, octroyé à la ville par la nature, est plus précieux que tous les privilèges impériaux dont elle fut autrefois si généreusement dotée.

Important comme défense stratégique et moteur industriel, le Lech

n'eut jamais pour Augsbourg une valeur commerciale. Le moyen âge, grand amateur de tournois, y a célébré des régates; mais en aucun temps ce fleuve n'a brillé dans les annales de la navigation. Aujourd'hui nul ne songe même plus aux régates; car, ou les eaux sont basses; ou, quand elles sont fortes, le danger devient extrême. Aussi sommes-nous tenté de regarder comme une satire le privilège de libre navigation sur le Lech dont l'empereur Sigismond dota la ville. Et comme, de plus, dans sa grâce inépuisable, il lui conféra des droits de douane percevables à ses portes, les Augsbourgeois crurent bien faire en installant la statue en pierre de l'empereur sous la voûte de la tour de Jacob, à la porte du Lech, où l'on peut maintenant encore contempler ce douanier impérial.

Quand, il y a un siècle, tombèrent la puissance et la richesse d'Augsbourg, on accusa, grâce à l'habitude qu'ont les villes et les peuples de chercher en dehors d'eux-mêmes les causes de leur adversité, la situation géographique, qui, disait-on, n'était plus favorable aux nouveaux errements du commerce. Mais l'importance commerciale d'Augsbourg a toujours dépendu, non de la topographie, mais de l'activité industrielle. Après la guerre de Trente ans, Augsbourg reconquit sa richesse par son industrie; le commerce seul la lui eût rendue alors aussi peu qu'aujourd'hui. La vieille constitution des corporations ouvrières réserve aux marchands le premier rang que l'équité historique donne aux tisserands; en effet, cette dernière corporation a fourni à la ville ses plus illustres marchands et à l'Empire ses plus illustres familles.

Une ville appelée à marquer dans l'histoire doit être située de façon qu'on puisse caractériser l'originalité de sa position en quelques mots.

Augsbourg, si bien isolée par la nature et en même temps si ouverte aux relations industrielles, fut pendant des siècles le centre stratégique du haut Danube, la citadelle de la ligne du Lech et du Danube: ce qui invita les anciens ducs de Bavière à élever en face d'Augsbourg, comme une menace, la forteresse de Friedberg.

La puissance militaire d'Augsbourg lui fut nécessaire et naturelle au temps des Romains et au moyen âge, comme plus tard sa grandeur industrielle. Aussi la corporation autrefois célèbre des tisserands se vante-t-elle autant de ses exploits guerriers que de sa noblesse industrielle, et de fait, elle a amplement gagné sur le champ de bataille les brillantes couleurs de ses armoiries, rouge et or.

De nos jours, il n'est pas prudent de parler trop haut de la position stratégique d'Augsbourg, car les fabricants s'imagineraient qu'on plaide

pour la conservation du vieux mur d'enceinte, complètement tombé en disgrâce,

Augsbourg, située à l'extrémité de la plaine du Lech, qui touche au Danube et à ses collines, est comme penchée sur le versant inférieur d'une montagne. L'immense étendue rocailleuse de la plaine forme en même temps la frontière extrême des hautes plaines de la Bavière méridionale. Autant la plaine supérieure du Lech est inculte et triste, autant la plaine inférieure est précieuse pour la ville privilégiée. Elle s'élève au-dessus des marais où aboutissent toutes les eaux environnantes, rassemble les riches sources que le plateau semble accumuler, sur une étendue de plusieurs lieues, uniquement au profit des Augsbourgeois, et fait de la ville la paisible souveraine de tous ces trésors aquatiques, tandis que le voisinage est tout entier à la merci des eaux furieuses.

Augsbourg, construite sur un terrain montueux, se divise en ville haute et ville basse; une anapolis patricienne domine le quartier industriel du faubourg, que de nombreux canaux traversent, et le patriote augsbourgeois, moyennant quelques frais d'imagination, peut croire sa ville natale bâtie sur sept collines, tout aussi bien que Rome ou Constantinople. La plaine du Lech donne aux environs un aspect de pauvreté et d'agriculture médiocre que nous croyons, pour ainsi dire, nécessaire au développement des grandes villes. Ne voyons-nous pas les grands hommes surgir d'un maigre entourage? Dans les contrées favorables à l'agriculture, on trouve bien des villages riches ou beaucoup de petites villes, mais rien n'y force les hommes, trop heureux dans leur solitude, à se rallier étroitement¹. La colonie d'Auguste, *splendidissima Rætia colonia*, n'a rien à envier à Rome : Rome a sa Campagne et Augsbourg sa plaine du Lech.

Augsbourg est donc la dernière avant-garde de la haute Allemagne contre l'Allemagne centrale, la forteresse de la ligne du Lech et du Danube, la métropole de l'industrie de tout le haut Danube, le carrefour obligé des chaussées entre le Danube et les Alpes, aussi bien aujourd'hui où l'on construit des chaussées pour affranchir les peuples, qu'au temps jadis où les Romains traçaient des voies à la conquête. Rien d'étonnant que l'originalité de la position ait fait croire aux anciens Augsbourgeois que la fondation de leur ville remontait tout au moins au déluge, et que les premiers habitants de l'endroit durent être sinon des aborigènes ou les fils de Japhet, du moins les Amazones.

¹ La fécondité des environs de Paris montre assez que cette règle n'est pas générale.

II.

Une ville comme Augsbourg, qui représentait en même temps un État et deux puissances distinctes, la puissance spirituelle du clergé incarnée dans la personne de l'évêque, et la puissance temporelle organisée en république bourgeoise, doit nécessairement offrir dans sa physionomie des traits singuliers. Non-seulement la ville entière était un monde à part, mais chaque quartier, chaque rue exprimait une face différente de la vie du peuple.

Autrefois, la ville de l'évêque était si bien isolée de la ville des bourgeois, que le chapitre métropolitain, vers le quatorzième siècle, en interdisait l'accès à tout bourgeois, et plus tard même à tout fils de bourgeois. Vint la réforme, et avec elle la division des bourgeois en deux fractions, la catholique et la protestante. Dès les portes de la ville cette division se fait visible pour le voyageur, car il aperçoit du côté du Lech la maison catholique des chasseurs de la ville, du côté de la Wertach la maison protestante de la même institution; par ici les étables à porcs catholiques et par là les étables à porcs protestants, c'est-à-dire les étables de la corporation catholique et de la corporation protestante des boulangers. Les vieillards assurent avoir lu sur le devant des étables protestantes les deux lettres *C A* (confession augsbourgeoise), et sur les étables catholiques *C C* (confession catholique).

La tradition populaire sépare également la ville en deux parties politiques, souabe et bavaroise. La seconde, ou la ville basse, est longée par le fleuve bavarois le Lech; la première, ou la ville haute, baignée par la Wertach, fait face à la Souabe. Il y a même deux marchés au bois, l'un dit de Souabe et l'autre de Bavière.

Au temps des corporations, chacune se massait en un groupe de maisons, chacune avait un quartier et des rues à elle. Dans nos villes modernes, édifiées par une bourgeoisie égalitaire, les différences de quartier sont des différences de fortune ou d'éducation; ainsi nos capitales ont bien un quartier des conseillers intimes, nos grandes villes commerciales une rue aux millionnaires, nos villes de fabriques un quartier des ouvriers, mais on ne retrouve guère que dans les vieilles rues d'Augsbourg cette expression individuelle et positive donnée à chacune d'elles par le métier qui l'occupait sans partage.

Et d'abord, aux environs de la cathédrale, nous trouvons le quartier du clergé, les rues dites « rues du Clergé », rues propres et correctes,

bâties comme par un nouvelliste, tranquilles et si bien éloignées du bruit de la ville, qu'en plein midi l'écho répète les pas du promeneur.

Généralement étroites, ces rues sont bordées de maisons modestes et agréables, avec de grands jardins protégés par de hauts murs; seulement des deux tours ou du chœur de la cathédrale, un regard indiscret peut plonger dans ces jardins, où régnèrent autrefois le calme et la sécurité, en dépit et au milieu des tapages politiques de la vieille Augsbourg. Mais ce calme ne fut pas le privilège exclusif des prêtres. Grâce au soin des bourgeois de ce temps-là, les soldats mêmes retrouvaient en pleine ville forte les joies de la campagne natale. Construite au sommet du mur d'enceinte, large comme un rempart, toute une ligne de petites maisons fut affectée, vers le seizième siècle, aux lansquenets de la ville. Cette colonie originale n'a aucun des inconvénients d'une caserne; les maisonnettes qui la composent, hautes d'un étage seulement, sont entièrement indépendantes l'une de l'autre. Chacune a un petit pré qui sert à la fois et de cour et de jardin, chaque pré a sa treille et ses bancs, et la façade, tournée vers les fossés de la ville, ouvre aux habitants une large et charmante perspective sur la campagne, sur la promenade publique plantée de grands arbres, ou bien encore sur les jardins des patriciens; le soleil ne quitte guère ces maisonnettes exposées au sud-ouest; les vieilles femmes, les enfants et les chats jouent ou se reposent devant les portes, loin des voitures et du bruit. Des escaliers de pierre conduisent à cette ancienne colonie militaire, habitée de nos jours par des ouvriers et des manœuvres. Au milieu d'Augsbourg, c'est le village des petites gens, comme la Fuggerei en est la ville. Admirez enfin l'esprit de nos ancêtres, qui, en logeant les soldats sur le mur d'enceinte, leur donnaient à entendre qu'en défendant la ville ils défendaient tout d'abord leurs maisons et leurs foyers.

Ce village embarrassa fort nos édiles modernes en quête de casernes véritables pour la garnison d'Augsbourg. On se décida à loger les soldats dans les cloîtres antiques de Saint-Ulrich et de la Sainte-Croix, et ne trouvez-vous pas qu'en effet les couvents représentent bien les casernes du moyen âge dont la chevalerie et la bourgeoisie étaient la vie, mais dont le centre était l'église?

Le monde aristocratique se confine dans la fière rue Maximilien et ses alentours. Toutes les belles maisons d'Augsbourg sont situées sur le plateau de la ville. Assise sur l'emplacement de la colonie romaine, la vieille ville, avec son vénérable arbre généalogique, est restée depuis des siècles la cité noble. On assure d'ailleurs que les matériaux de

fondation de ses principaux monuments ont été pris dans les ruines des édifices de l'ancienne Augusta romaine. Quant aux monuments mêmes de la puissance romaine, ils ont disparu — les cloaques exceptés.

On ne retrouve pas plus de restes des habitations patriciennes du moyen âge. Une seule subsiste à peu près entière, la maison de Imhof, presque une petite forteresse rappelant les palais fortifiés des grandes familles italiennes. La porte couverte est habilement disposée sur le côté du fort. L'aspect général de l'édifice nous reporte au temps des Hohenstaufen, et un ton gris-fané, le voile du temps, assombrit les murs. Non loin de là cependant, on peut voir un autre survivant de ces vieux jours, la Tour de la porte aux Femmes (Frauenthorthurm), construite au cœur de la ville par les Augsbourgeois qui, en leur qualité de gibelins et partisans de Conrad IV, s'attendaient à une attaque de Henry Raspe.

Mais le plus orgueilleux de ces antiques forts patriciens, la maison Imhof elle-même, chante la victoire des corporations sur la noblesse; en effet l'ancienne maison du seigneur est devenue une simple maison à louer, et les vitrines marchandes ont percé le rez-de-chaussée qui autrefois, pour des motifs de défense, se privait de fenêtres. La maison de la corporation la plus importante, celle des tisserands, s'étale au beau milieu de la grande ligne de palais de la rue Maximilien; et la maison des Boulangers s'élève majestueusement sur le mont Perlach au centre du quartier ouvrier, d'où elle toise fièrement la grande rue des gens riches.

La position sociale des habitants d'Augsbourg correspond à la position plus ou moins élevée que la maison occupe sur le terrain de la ville; en quittant le plateau aristocratique du mont Perlach, on descend dans les rues industrielles. Au sommet de la colline dominant les patriciens; plus bas, sur ses flancs, se groupent les corporations; à ses pieds et plus bas enfin dans la plaine végètent les petites gens et les prolétaires.

Sur la hauteur, les rues sont larges, grandes et s'affublent de noms aristocratiques; plus bas, elles s'étrécissent, mais les vieilles maisons anguleuses attestent encore l'activité et l'aisance. Dans les régions infimes, on ne voit que petites maisonnettes, ruelles étroites, enfin la ville des pauvres, la Fuggerei, et les noms seuls des rues disent déjà que là de tout temps ont habité les classes inférieures; exemples : la rue de la Misère, le Sac, la rue des Hérétiques, la rue des Avars, la rue du Paradis, la petite et la grande rue du Trou, le marché et la rue

aux Cochons, tous noms d'un parfum peu agréable, malgré le voisinage de la rue des Roses et de la rue des Oranges.

A cet ensemble ajoutez la Force, la Poudrière, l'Hôpital des malades de la petite vérole, la rue de la Maison des Pèlerins, l'Hôpital des malades vénériens, la Clinique d'opérations chirurgicales, etc., etc., et vous ne serez pas médiocrement étonné de retrouver au centre de pareille réunion, qui confère à ce quartier le privilège des établissements désagréables, le théâtre, dont la façade d'ailleurs rappelle plus un dépôt de besogneux ou de pèlerins qu'un temple de l'art.

La poudrière cependant n'a pas toujours eu sa place en ce faubourg. Les Souabes sont des gens prudents; aussi au quinzième siècle reléguèrent-ils la dangereuse fabrication de la poudre dans leur maison la plus solide — l'hôtel de ville. Plus tard, les riches éloignèrent de leur quartier la poudrière et en firent cadeau au quartier des prolétaires.

De même qu'au dix-huitième siècle on ne construisit que par ordre ou par force les belles rues encombrées de résidences princières, de même on construisit par force à une époque plus reculée le quartier du Temple, le faubourg des Jacobins. Au quatorzième siècle, le droit de citoyen n'était accordé aux nouveaux venus que sous condition de bâtir une maison aux environs de Saint-Jacques.

Il est, du reste, bien entendu qu'il ne faut pas prendre à la lettre cette distinction corporative des rues, mais en gros seulement, comme fait le diable des paysans, car on trouve dans le faubourg des Jacobins, par-ci, par-là, des maisons qui sont les débris d'un luxe patricien, et tout le monde sait que, non loin de l'Hôpital de la petite vérole, s'étendaient les splendides jardins des Fugger. La haute ville, le plateau nobiliaire, n'a pas été toujours et quand même aristocratique, à l'exception du centre pourtant, perpétuellement et exclusivement occupé par la noblesse.

Quand on va de la rue Maximilien aux portes supérieures, les rues, aux approches du mur d'enceinte, prennent un caractère de plus en plus bourgeois. Tout près du mur, la physionomie plébéienne s'accroît, et, sur le mur même, nous retrouvons les maisonnettes de l'ancienne colonie militaire.

Les hôtels des riches, à l'envers de nos villes modernes, affectionnent non les quartiers déserts, mais les quartiers industriels. Ceci prouve que la noblesse est sortie ici du cœur même de la bourgeoisie : elle a édifié ses palais non pas entre ville et campagne, mais au milieu de la poussière et des rumeurs du travail bourgeois. Là où est l'hôtel de ville, là où est la maison des Tisserands, là était la rue aux Palais. Ce

n'est, du reste, que par une étude sérieuse de la séparation corporative et sociale des rues d'Augsbourg qu'on devine le mystère de la Fuggerei, cette bonne petite ville nécessaire au milieu de cette grande ville. Les architectes d'Augsbourg avaient modelé leur plan sur celui des divisions sociales, et les travailleurs pauvres n'avaient pas honte d'habiter le quartier des pauvres. Si de nos jours un bienfaiteur de l'humanité voulait imiter le généreux exemple des frères Ulrich, George et Jacques Fugger, qui construisirent la Fuggerei, il trouverait tout au plus pour locataires de sa ville des mendiants et des vauriens, mais des travailleurs pauvres, point : car, de nos jours, l'ouvrier pauvre aime mieux payer fort cher un taudis ignoré que d'occuper gratis une jolie petite maison désignée par la badauderie publique sous le nom de maison des pauvres. Sa bière même le soir à la taverne ne le désaltérerait pas si son voisin pouvait dire de lui : « Cet homme que voici habite la ville des pauvres. »

Rien plus que la physionomie des divers quartiers d'Augsbourg ne nous démontre la distance qui sépare la vie populaire du moyen âge de celle d'aujourd'hui. Les vieux Augsbourgeois veulent se souvenir qu'autrefois chaque quartier avait son accent. Dans le quartier des ouvriers forgerons, notamment dans la rue des Forgerons, on voit que jadis toutes les maisons étaient taillées sur le même patron ; de vraies maisons d'artisans dont tout le rez-de-chaussée était occupé par les ateliers, puis l'appartement avec ses toutes petites fenêtres au premier étage qui avançait sur le rez-de-chaussée, puis le grand pan de mur sans fenêtres du grenier avec ses magasins de provisions ; enfin, sous la toiture basse, une galerie ouverte couronnant la singulière façade. En ce temps-là, il y avait la maison de l'artisan comme de nos jours il y a encore des maisons de paysans ; quant à l'habitation de l'ouvrier moderne, elle ne se distingue plus de l'habitation bourgeoise. Le bourgeois bâtit d'une façon tout individuelle ; il n'y a guère que le paysan qui semble avoir adopté un genre uniforme d'architecture.

Ajoutons que chaque maison d'artisan au moyen âge est visiblement construite pour une seule famille, système aujourd'hui abandonné aux paysans. Mais la plupart des descendants des grandes familles de la ville impériale ont conservé la coutume d'habiter seuls les palais de leurs pères, si vastes qu'ils soient. Aussi, malgré le nombre et l'étendue des propriétés, est-il toujours très-difficile de se procurer un appartement spacieux et élégant.

Auprès des rues marchandes pleines de vie prospère, Augsbourg contient des rues presque mortes. Ces dernières sont pour la plupart

situées du côté nord-ouest de la ville haute, dénuée d'eau, aux abords de Saint-George et de Saint-Étienne. De grandes maisons bien peintes témoignent ici d'une splendeur passée ; mais à l'intérieur règne le calme plat, et dans les caves seulement l'on entend le bruit monotone des tisserands, souvenir mélancolique de l'ancienne corporation des tisserands d'Augsbourg.

Dans les petites ruelles avoisinantes, l'herbe pousse à travers le vilain pavé. Si mauvais pourtant que soit ce pavé, il est intéressant pour l'historien, à qui il offre le meilleur souvenir de l'art des paveurs au moyen âge.

Augsbourg, renommée plus tard pour le piteux état de ses rues, avait été au quatorzième siècle la première pavée entre toutes les villes allemandes, et de tous les coins de l'Empire on s'arrachait les paveurs d'Augsbourg, qui composaient leurs trottoirs avec des cailloux pointus auxquels résistaient seuls les souliers de bois du moyen âge. Ce pavage dura quatre siècles, et, le 10 octobre 1805, Napoléon déclara aux députés du commerce augsbourgeois qui venaient demander la neutralité pour l'ancienne ville de l'Empire « qu'il devait donner un souverain à leur ville, afin qu'elle eût un meilleur pavé ». Depuis, les habitants d'Augsbourg ont tiré vengeance de ces paroles du conquérant corse par d'excellents trottoirs installés dans les principales rues.

Au moyen âge, les villes libres allemandes de l'Empire eurent le pas, quant à la beauté des rues et la grandeur des lignes architecturales ; plus tard, au temps du rococo, elles furent éclipsées par les résidences princières. Les villes de l'Empire, les premières pour le pavé, avaient un éclairage détestable en comparaison de celui des résidences princières. Peut-être que dans ce triste temps les bourgeois d'Augsbourg se consolaient de cette obscurité en songeant que la lumière abondait plus dans leurs cerveaux que dans leurs rues.

Les rues ouvrières de la ville supérieure, privées d'eau, dépeuplées par la guerre et les crises industrielles, symbolisent, par leur contraste avec les rues florissantes de la ville basse où l'eau afflue, un fait historique qui nous rompra la tête au moins un bon siècle encore : je veux dire la décadence de la petite industrie amenée par le développement de la grande, tout au rebours de ce qui se passa pour les vaches de Pharaon. L'ancienne ville prolétaire, la ville basse, est la plus fréquentée de nos jours ; et là où se trouvait autrefois la maison des Besoigneux, près de la porte de l'Oiseau (Vogelthor), nous voyons aujourd'hui les splendides salons d'un des plus grands industriels d'Augsbourg et de la Bavière.

Le beau tableau des rues d'Augsbourg exige un riche cadre. De même que l'on entoure une maison agréable d'une cour et d'un jardin, de même les Augsbourgeois ont entouré leur ville d'un mur, d'un fossé et d'un rempart, qui peu à peu se sont transformés en une promenade agréable, et qui, au lieu d'effrayer par leur aspect guerrier, attirent par leur physionomie pittoresque et historique. Il est vrai que la campagne à la ronde n'offre plus aucune ruine coquettement jetée sur des collines; mais le mur en débris, avec ses charmantes lignes près du Luginsland, et la Vieille-Entrée, avec son armée de grandes et petites tourelles de tous les siècles, ses splendides ponts en pierre, et les aqueducs, le ravin ombragé du fossé de la ville, et les paisibles et délicieuses parties sur l'eau près de la porte de Jacob et celle de l'Obla, remplacent dignement bien des douzaines de ruines.

Ce n'est point là une romantique artificielle; elle est ancienne, s'est faite elle-même, et, le seuil de la ville à peine franchi, elle nous développe et l'histoire et le caractère d'Augsbourg. L'allée de châtaigniers centenaires voisine du rempart nous apprend que les fortifications construites par les anciens habitants de la ville de l'Empire n'avaient pas une allure bien formidable. Dès le seizième siècle, on élève des daims et des chevreuils dans les fossés supérieurs, les cygnes nagent sur l'eau transparente à l'abri des murs du faubourg, et sous l'herbe des remparts on récolte de fines truffes.

Devant aucune porte de la ville ne manque un immense tilleul avec un banc sur lequel les gardes, de temps immémorial, se reposaient à l'ombre des rameaux et buvaient fort paisiblement leur bière. De nombreux enfants jouent sur le gazon des remparts, surtout auprès de la porte de l'Oiseau, et à ce propos, lorsqu'un beau jour un édile résolut de louer ces terrains, menaçant ainsi d'enlever à toute cette jeunesse l'asile préféré de ses jeux, on vit un riche fabricant s'en emparer pour le conserver à tout jamais aux petits enfants d'Augsbourg. Acte digne en tout point d'un patricien de la ville impériale. On attribue à Albert Dürer le plan de quelques tours des portes de Nuremberg; mais ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs tours des portes d'Augsbourg ont été construites par le plus célèbre architecte de la ville, Élias Holl. Une porte, ce nous semble, ne sert pas seulement à la défense, mais bien encore à la représentation d'une cité. Elle doit annoncer de loin au voyageur qu'il n'entrera pas dans une bourgade secondaire. Aussi les anciens ornaient-ils les portes de leurs villes d'une façon symbolique et ingénieuse; une cité sans murs ni portes leur apparaissait comme un homme sans cuirasse, ou mieux

encore comme un homme sans habits. A la porte de l'Oiseau nous trouvons de belles sculptures gothiques ; au Klinkerthor, une puissante fresque ; à la porte de la tour de Jacob, la statue de l'empereur ; la tour fortifiée du Luginsland, aujourd'hui démolie, passait pour la tour gothique la plus riche de la ville ; et sous la voûte de chaque porte est appendu un tableau représentant une scène de la Passion. Voilà qui est imposant et digne. Nous autres modernes, nous avons imaginé sous les voûtes de nos portes une pancarte avec ces mots : « *Côté des hommes* ; » ceci vraiment n'est ni digne ni imposant, et les anciens eussent considéré l'arrivée d'un personnage bénéficiant tout d'abord de l'institution ci-dessus mentionnée comme la plus grave insulte faite à une ville.

Prenez à Augsbourg ses portes pittoresques et ses murs, et d'un seul coup vous effacerez le trait le plus beau et le plus original qui soit resté de l'ancienne ville de l'Empire. Les habitants de Nuremberg, de leur côté, l'ont bien compris, car, en construisant à droite et à gauche de leurs orgueilleuses portes à tourelles des chemins de transport exigés par les besoins du jour, ils ont respecté les tours et les portes elles-mêmes. Toute ville nouvelle peut se procurer au prix coûtant des jardins anglais ; mais ces remparts et ces murs d'Augsbourg et de Nuremberg, ces portes et ces promenades avec toute leur poétique originalité ne s'achètent pas. Il en est de tout cela comme de la vieille noblesse de race : quiconque ne l'a pas héritée de ses pères ne la gagnera jamais.

III.

Il existe de charmants petits tableaux de Breughel de velours, des paysages dont l'effet serait admirablement saisi par un homme aplati contre terre, touchant presque de son nez les premiers plans, et faisant glisser son regard à droite et à gauche par-dessus les montagnes et les vallées. Ainsi nous rencontrons sur le premier plan un détail, une feuille par exemple, finie jusque dans ses moindres veines, et nous ne pouvons savoir si cette feuille n'est pas le principal motif du tableau, tout aussi bien que le grand paysage encombré d'hommes, d'arbres et de maisons, comme la plante du premier plan est encombrée de mouches et d'insectes : cela tient à l'infinie perfection que ce maître en miniature a apportée dans les infiniment petits détails de son œuvre. Et, chose étrange, le même fond vert a servi pour la

plante du premier plan et pour le fond éloigné de plusieurs lieues, ce qui donnerait presque envie de les confondre tous deux.

Augsbourg nous rappelle ces tableaux. La ville, qui tout d'abord intéresse par elle-même nos yeux, ouvre bien vite à notre esprit une perspective profonde sur l'histoire de la culture allemande, et spécialement sur l'époque de la renaissance. Augsbourg ne doit pas à l'architecture seulement le titre de Pompéi de la renaissance : l'attrait principal de son histoire se concentre dans la transition entre le moyen âge et l'ère nouvelle. Chaque rue, chaque église nous apprend que l'originalité de la ville impériale ne remonte pas au moyen âge, mais bien à la révolution qui le termina. Augsbourg se fit originale, et s'éleva dans l'histoire par le soin qu'elle mit à s'assimiler d'une façon définitive les nouveautés et les découvertes importantes, telles que la réforme, les idées humanitaires, le rajeunissement par l'antique de la vieille monotonie germanique.

Augsbourg, depuis quatre-vingts ans, possède un livre précieux, une chronique locale des arts et des industries, depuis les tisserands jusqu'aux artificiers et alchimistes, depuis l'architecture et la peinture jusqu'à cet autre art qui consistait à écrire lisiblement sur un noyau de cerise tout le *Credo* apostolique. Représentant toute l'histoire industrielle de l'Allemagne, cette ville devait la première avoir un tel livre qui servît de fondement à l'histoire de l'industrie allemande.

En trois maîtres se résume toute la puissance avec laquelle la renaissance s'empara de l'intelligence augsbourgeoise : Conrad Peutinger le savant, Hans Holbein le peintre, et Elias Holl l'architecte. Commençons par le dernier, de qui émana l'impulsion la plus active.

Au commencement du dix-septième siècle, Elias Holl rapporta de Venise l'architecture moderne. Son père avait pris part aux dernières constructions gothiques. L'influence du fils, un des plus fervents disciples de la nouvelle école, fut tellement grande, qu'il nous apparaît comme un des plus audacieux révolutionnaires parmi les architectes. Dans le même espace de quatre ans que mit Holl à construire l'hôtel de ville d'Augsbourg, l'hôtel de ville de Nuremberg fut érigé également en style de la renaissance par Eucharius Holzschuer ; mais Nuremberg, malgré ce monument renaissance, resta une ville moyen âge, tandis que Holl, parti de l'hôtel de ville, remania tout Augsbourg. Il enleva aux tours gothiques leurs chapeaux pointus et orna leurs chefs de casquettes rondes, si bien que dans toute la ville on ne retrouve pas une seule pyramide de tour gothique. Les maisons des corporations, les églises, les palais et les fortifications entrèrent si complète-

ment dans le système renaissance, que de nos jours encore la moitié de la ville en porte l'uniforme. Ce que Holl laissa de gothique fut détruit par ses successeurs, car, en art pas plus qu'en politique, les révolutions ne pardonnent aux traditions.

L'architecture populaire de quelques quartiers, cette architecture genre moyen âge dont nous parlions plus haut, dut se courber devant la main puissante d'Elias Holl. La même différence qui existe entre la poésie populaire et la poésie réfléchie sépara également la vieille et la nouvelle Augsbourg. Je ne connais pas une seconde ville où cette révolution se soit aussi rapidement et aussi victorieusement accomplie par l'action d'un seul homme. Aussi la postérité augsbourgeoise a-t-elle donné à Elias Holl une célébrité du premier ordre entre tous les architectes.

Le chemin de l'Italie avait été de tout temps si familier aux Augsbourgeois, que le nouveau goût italien trouva chez eux un facile accès. Au moyen âge déjà ils buvaient de préférence le vin italien, *vinum latinum*. Maintenant encore Augsbourg est renommée pour ses dépôts de vins italiens et grecs ; et le plat de résistance du dîner y est une dinde de Vérone. Les fruits du Sud se donnent rendez-vous sur les marchés avec les raisins et les pommes du Tyrol, et, malgré le chemin de fer, les fruits wurtembergeois sont peu goûtés à Augsbourg. Des noms italiens se croisent souvent encore avec des noms allemands, et les musiciens d'Augsbourg exercent, de tradition, à côté de leur art un petit métier. La première flûte, par exemple, à ses heures perdues, fabrique du vermicelle ; le cor est vitrier, la contrebasse est forgeron, tout comme à Florence, du temps de Benvenuto Cellini, les fifres de la ville étaient ouvriers en laine ou en soierie. Une ville qui toujours fut la station la plus importante du trafic entre l'Italie et l'Allemagne devait joyeusement ouvrir ses portes au soleil italien de la renaissance.

Quand nos ancêtres démolirent tant de constructions du moyen âge pour les remplacer par des édifices du style renaissance, ils eurent au moins assez de goût et de patriotisme pour conserver à l'hôtel de ville des modèles en bois des édifices démolis.

On sait que pendant la renaissance les plus puissantes créations vinrent non des architectes, mais des peintres. A l'exemple de son confrère Dürer, le plus grand peintre et le plus grand artiste d'Augsbourg, Hans Holbein, brisa les chaînes dont le moyen âge avait lié la peinture, et, tout en restant fidèle aux traditions de sa patrie, il conquit à son art tout un nouveau monde, ouvert au génie par l'étude de la nature et

de la forme classique et l'abondance moderne des idées. Holbein compte parmi les vrais prophètes de la renaissance.

Mais il n'entre point dans mon cadre d'écrire l'histoire de l'école de peinture d'Augsbourg. Je n'ai absolument à parler que de l'art populaire qui s'y développa plus que dans tout le reste de l'Allemagne. C'est ce que nous apprend une promenade dans les rues de la ville. Il y a cinquante ans encore, dit-on, elles avaient l'aspect d'un immense livre d'images dont les feuilles étaient les murs des maisons couverts de fresques. De nos jours ce livre est très-mutilé, comme un livre d'enfant : on a déchiré la moitié des feuilles ; l'autre moitié est fort endommagée.

Mais n'importe, on peut encore, en déchiffrant les feuillets déchirés, y trouver une chronique illustrée de la vie intime du peuple de la vieille cité impériale, chronique plus instructive que bien des livres d'histoire. Moi-même j'ai regardé pendant des années ces tableaux de la rue, et, avant d'avoir feuilleté toute autre chronique locale, j'y ai appris l'histoire augsbourgeoise. Tout le secret, en effet, de l'étude d'un peuple consiste à examiner tout d'abord les documents bâtis avant de regarder, même de loin, les sources écrites. Les premiers nous apprennent des choses nouvelles, tandis que les livres ne nous transmettent que de vieilles histoires.

Avant tout, les fresques des maisons d'Augsbourg nous apprennent un fait remarquable de l'histoire de l'art. De grands maîtres ont essayé là leur talent : ce sont, entre tous, Hans Burkmayer, Albrecht Altdorfer, Hans Rottenhammer, Matthäus Kager, Jean Holzer, Jules Licinius dit Pordenone le Jeune, et Antonio Ponzano. Ils mirent tous dans ces fresques plus d'habileté et plus de génie que dans le reste de leurs œuvres, et l'on peut dire d'eux qu'ils exposèrent en pleine rue leurs chefs-d'œuvre, devenus l'ornement de modestes maisons bourgeoises. Ceci s'applique surtout aux cinq derniers. Les tableaux de chevalet de Rottenhammer au musée de Munich sont froids et maniérés, tandis que les fresques de la Grottenau d'Augsbourg comptent parmi les plus charmantes productions que l'école vénitienne ait jamais inspirées à un Allemand. Nous retrouvons, il est vrai, même dans ces fresques, des tons de chair crus et invraisemblables ; mais la composition et le dessin des groupes d'enfants nus qui représentent les quatre Saisons sont, il faut l'avouer, d'une pureté et d'un charme qui rappellent la plus belle époque de la peinture italienne du seizième siècle. Et notez que cette perle des fresques d'Augsbourg se trouve dans une petite ruelle obscure où personne n'irait chercher l'école vénitienne, et que

le propriétaire de la maison en ignorait certainement la valeur lorsqu'il enfonça, voici quelque temps à peine, une enseigne à travers le corps de ces génies d'une grâce toute raphaélesque.

Licinius le jeune était un enragé maniériste, et sans ses fresques d'Augsbourg on l'eût sans doute oublié. Le sujet de ces fresques est une immense composition allégorique et mythologique qui orne la maison de la rue Philippine Welser; c'est une œuvre créée par l'imagination la plus aventureuse, dont aucun mortel ne peut déchiffrer le sens : mais au milieu d'inventions baroques, il s'y rencontre une telle hardiesse et tant de beaux détails, qu'à l'ensemble commande tout d'abord l'admiration avant que l'on ait pu se fâcher du manque de goût qui règne dans beaucoup de ses parties. Si Licinius avait peint un grand nombre de fresques aussi étranges, il eût passé à l'immortalité comme un géant parmi les démolisseurs du goût. On peut en dire autant d'Antonio Ponzano, un maître à peine connu ailleurs qu'à Augsbourg. Pendant longtemps on prit les fresques cachées dans l'intérieur des maisons Fugger pour l'œuvre du Titien. Depuis quelques années seulement on a reconnu Ponzano, élève du Titien, pour le véritable auteur de ces peintures où l'on s'obstinait à voir une preuve du séjour du maître à Augsbourg. Matthäus Kager, en vrai bourgmestre de la ville de l'Empire, a décoré de ses compositions l'hôtel de ville, la maison des Tisserands, la prison et deux tours.

Holzer et lui nous étonnent; nous ne croyions pas que le dix-septième et le dix-huitième siècle eussent pu produire deux maîtres allemands peignant avec tant de bravoure et de style. Quant à Kager, ses tableaux à l'huile ne valent pas non plus ses fresques, et parmi ces dernières, nous admirons moins les peintures ambitieuses du salon doré de l'hôtel de ville que les fresques simples de la maison des Tisserands. L'Allemagne ne possède pas beaucoup de compositions historiques de ce genre contemporaines de la guerre de Trente ans, et puis il est assez curieux de remarquer que le bourgmestre d'Augsbourg travaillait paisiblement ses fresques, pendant qu'au dehors on entendait gronder le tonnerre de la guerre.

Ces observations nous mènent à ce résultat, que les mêmes artistes conservaient encore dans les rues la dignité et la pureté du style historique dont ils semblaient avoir perdu le souvenir dans les églises, les salons et les galeries. Pour l'église, en effet, il leur manquait le sentiment naïf; ils ne cherchaient que la manière pour les salons dorés, et pour les galeries publiques ils étaient forcés de faire la pirouette à la façon des virtuoses académiques. Dans les peintures murales des

maisons bourgeoises, ils suivirent au contraire la liberté de leur inspiration, qui leur suggéra toujours le style le plus pur. Là ils travaillèrent pour tous, fièrement convaincus d'attirer à eux ce grand mouvement de la vie publique qui aux seizième et dix-septième siècles avait conservé un reste de l'indépendance politique du moyen âge. Comme toute, ils retrouvèrent dans les rues de la ville de l'Empire un souffle puissant de cette animation populaire si contestée par les historiens, et, soutenus par l'opinion, ils s'élevèrent une fois encore au grand style historique.

Les vieux Augsbourgeois honoraient si bien les fresques de leurs maisons, qu'ils les firent graver sur cuivre; plusieurs même ajoutèrent à ces gravures une explication imprimée. Ce ne fut qu'après la chute complète de l'ancienne bourgeoisie qu'on se mit à mépriser ces témoins de la grandeur artistique du passé, et à détruire impitoyablement les meilleures peintures. De nos jours heureusement, on restaure et raccommode ce qu'on peut trouver encore.

L'antiquaire fera remonter bien haut l'origine des fresques d'Augsbourg. Il nous racontera qu'au quinzième siècle déjà les Souabes et les Bavarois possédaient, plus qu'aucune autre nation allemande, un grand nombre de fresques d'église en harmonie avec l'architecture gothique; il nous apprendra que la gothique en briques de la Bavière avait, dès cette époque, essayé de substituer à la sculpture en pierre de taille sur les murs extérieurs (à Saint-Martin, par exemple, de Landshut, à l'église de Peppeng) une sculpture peinte *al fresco*, et qu'en ce temps-là même on avait commencé à orner de fresques les maisons publiques et particulières d'Augsbourg, la ville entre Souabe et Bavière : selon l'antiquaire enfin, les documents constatent que, déjà en 1448, on avait peint sur de la *chaux humide*.

Tout cela nous semble possible, mais ne dit pas pourquoi Augsbourg fut seule, parmi les villes de la Souabe et de la Bavière, transformée en une véritable galerie de fresques en plein air. Il ne fallut, selon nous, pour arriver à ce résultat, rien moins qu'un vaste mouvement de l'esprit et des arts, tel que celui de la renaissance.

La ville d'Augsbourg, si haut placée par l'empereur Maximilien, embrassa les idées nouvelles qui trouvèrent dans la peinture leur plus saillante expression. Konrad Peutinger, le plus grand homme d'État et savant d'Augsbourg, préconisa dans l'art « le nouveau genre romain », Il désigna lui-même le sujet des peintures de l'hôtel de ville et des maisons Fugger : ce sont des scènes de l'histoire du temps, l'apothéose de l'empereur Maximilien. Par plaisanterie, on appela « bourgmestre

d'Augsbourg » ce prince, le dernier chevalier parmi les empereurs. Celui qui sait deviner la physionomie d'Augsbourg dans les années de la renaissance trouve à cette plaisanterie un côté sérieux. Cette peinture historique, telle que la demandait Peutinger en l'honneur de Maximilien, c'est l'apothéose du temps nouveau.

Peutinger comprit tout à fait le sentiment historique dans le sens moderne : formé en Italie, il transplanta à Augsbourg la civilisation italienne. Il collectionna des monnaies et des livres, et c'est à son exemple qu'on doit les riches collections des patriciens d'Augsbourg. Il revendiqua les manuscrits rares comme un denier du butin des guerres de Maximilien; il se fit l'éditeur des historiens originaux; il sauva des monuments romains; il transforma sa maison en musée, et commença de réunir les documents de l'histoire de sa ville natale. Le soleil du moyen âge, on le voit, était à son couchant. Les meilleurs citoyens de la ville partagèrent l'enthousiasme de Peutinger pour les arts et les sciences, et la ville commerçante se glorifia du titre qui lui fut décerné de ville artistique. Quand en 1555 un Fugger pria le conseil municipal de lui accorder une maison de la cour Sainte-Anne pour y construire un manège, le conseiller répliqua qu'il ne croyait pas convenable de dresser des chevaux à côté de l'École des sciences, et que d'ailleurs il avait choisi cet emplacement pour y construire une bibliothèque.

Ce Fugger, amateur de chevaux, était un véritable enfant de son siècle, un siècle d'activité puissante, aussi entraîné vers le luxe et la vie sensuelle que vers les recherches profondes et les luttes intellectuelles. Un Fugger — le même peut-être — avait pour devise :

Rien de plus agréable sur la terre
Qu'une belle femme et un beau cheval!

Cette devise est symbolisée par des fresques dans mainte maison d'Augsbourg. Toute la vie, avec sa surface riante et ses profondeurs sérieuses, défile dans cette innombrable galerie. Tout ce qui se passait à Augsbourg devait forcément servir de sujet aux artistes. Les danses et les dîners-galas des grandes familles patriciennes décoraient leurs salons d'honneur, et la « danse des paysans », le mur extérieur d'un cabaret. Hans Burkmeyer peignait dans ses fresques les métiers et les états, un autre la vie publique d'Augsbourg dans sa peinture des Quatre Saisons de l'hôtel de ville. Tout était mis à contribution, l'Allégorie, la Mythologie, la Bible et la Légende. Mais n'importe le sujet — que ce fût Castor et Pollux ou les Trois Rois peints au-dessus de la

porte d'entrée — on y ajoutait toujours une scène de la vieille Augsburg, si bien qu'en dernier lieu toute l'histoire de l'époque et de la cité se trouva peinte sur les murs des maisons.

Non-seulement les palais de la bourgeoisie, mais encore les maisons ouvrières furent couvertes de fresques, dont la valeur surpassa souvent celle des baraques elles-mêmes. Seuls, les murs extérieurs des églises restèrent sans peintures, mais en revanche le pinceau badigeonna de toutes sortes de couleurs les murs intérieurs.

Peu soucieuses de l'harmonie, les églises exigeaient la nudité au dehors et la pompe surchargée au dedans.

A la fin du moyen âge, Augsburg était en retard pour ses décorations architecturales. Assise dans une contrée dénuée de pierres de taille, elle était restée en arrière des autres villes, et ce ne fut qu'en 1385 que le Dinghaus, construit en bois, fut changé en hôtel de ville, et devint une construction en pierre d'ailleurs peu importante. Plus tard, les grands pans de murs en briques, si défavorables au genre gothique, offrirent tous les avantages possibles à la peinture monumentale. L'influence italienne survint, et dès lors tout concourut à développer un courant artistique qui s'étendit fort vite et que les désastres du dix-septième siècle ne purent étouffer. Loin de là, Augsburg construisit les plus beaux monuments en ce temps si pauvre d'argent; elle entreprit même alors la grande construction de son hôtel de ville pour procurer aux malheureux du travail et du pain, et le bourgmestre peignit les fresques de l'hôtel de ville au bruit de la fusillade de la guerre de Trente ans. Aussi l'activité artistique d'Augsbourg survécut-elle à cette guerre horrible, tandis que d'autres villes furent énervées pour plus d'un siècle.

Et comme la ville fut alors, elle resta jusqu'à nos jours. Nuremberg partage avec d'autres villes allemandes la gloire de posséder les plus beaux monuments du moyen âge. Augsburg, seule dans son genre, est dans notre patrie la Pompéi de la renaissance.

IV.

Les tisserands d'Augsbourg conservent tout un cycle de légendes corporatives dont on peut nier l'authenticité historique, mais qui ont une grande vérité symbolique. Cette corporation, qui se vante d'avoir pris part à la fameuse bataille contre les Hongrois sur la plaine du Lech, en célébrait autrefois l'anniversaire par des cavalcades, mu-

sique en tête. L'importance corporative des tisserands, qui a donné naissance à ce mythe, ne date du reste que de quatre siècles après la bataille. Ils prétendent avoir reçu leurs armoiries d'Othon I^{er}, ce qui est en contradiction complète avec la chronologie de la critique héraldique. Ils montrent dans leur maison un tissu que les Fugger ont soi-disant fabriqué du temps où ils n'étaient que de simples tisserands; mais la légende seule a imposé le nom de Fugger à ce tissu, sorti des mains d'un membre pauvre de la corporation. Le prestige poétique et historique de ces contes de corporations subsiste néanmoins, et si de nos jours l'humble ouvrier qui fait aller son métier dans une cave peut perdre la conviction des exploits de ses aïeux à la fameuse bataille des Hongrois, il peut, d'un autre côté, se souvenir avec orgueil de cette autre victoire que les tisserands, commandés par maître Hans Witzig, remportèrent dans la guerre des corporations contre la noblesse.

Quelques siècles plus tard, la corporation des bouchers fut considérée comme la plus florissante. De là l'usage suivant lequel des étrangers libres qui voulaient habiter Augsbourg, et qui étaient forcés d'appartenir au moins pour la forme à une corporation, se faisaient inscrire sur les registres de la corporation des bouchers. Comme les tisserands sont grands par la légende, les bouchers le sont par l'histoire locale. La boucherie d'Augsbourg formait dans les anciens temps un métier isolé. Un étal était soit une propriété libre, soit un privilège que le fils héritait toujours du père. De là cette circonstance que les plus anciens noms de famille se conservèrent dans la boucherie, dont l'histoire exige une étude profonde. Plusieurs de ces noms remontent jusqu'au quinzième siècle, et les deux familles de bouchers Thenn et Raùshele, qui existent encore aujourd'hui, paraissent dès le quatorzième siècle. Cette corporation se distingue maintenant encore par son esprit aristocratique. La chronique parle d'un boucher qui, au dix-septième siècle, faisait honte par son patriotisme au conseil municipal. Quand en 1615 le vieil hôtel de ville fut démoli, un boucher sauva la magnifique boiserie artistique de la grand'salle; il la reçut en cadeau, et respecta si bien cet objet d'art que ses descendants actuels le possèdent encore.

Les charcutiers modernes, avec leurs saucissons étrangers et leur assortiment de viandes fumées, se sont glissés dans le cercle de la vieille corporation des bouchers; mais ici même on a sauvé encore un reste des vieilles traditions. Les charcutiers sont autorisés à fabriquer toutes sortes de saucissons, excepté l'antique saucisson national d'Augsbourg, le saucisson tout de bœuf. Le privilège en appartient

aux maîtres bouchers en leur qualité de plus anciens citoyens de la ville : les charcutiers étrangers fabriquent pour le palais moderne, les bouchers sont les conservateurs du vieux goût populaire.

Les institutions modernes ont détruit le côté le plus original des corporations d'Augsbourg; cependant la tradition a su encore se maintenir par-ci par-là à côté de la loi nouvelle, et non-seulement l'ouvrier, mais encore le bourgeois surveille en vrai censeur le maintien des costumes. Le mouvement démocratique des corporations contre la noblesse s'opéra plus tard et d'une façon moins violente que dans les autres villes de la Souabe. En général, Augsbourg se distingue plus par son développement permanent que par de violentes crises politiques. L'esprit lourd et conservateur des voisins bavarois s'est mêlé à l'intense activité des Souabes du Lech. Ainsi l'histoire des corporations augsbourgeoises se caractérise par des traits au premier abord fort opposés : progrès sans relâche de l'art et du métier, et puis respect des traditions et des mœurs anciennes. Je trouve dans les annales de la ville grand nombre d'hommes célèbres, qui, partis d'en bas, ont su s'élever aux plus hautes dignités, malgré les barrières aristocratiques et la constitution sociale. De même que les habits des corporations d'Augsbourg ne se distinguaient que par l'étoffe et fort peu par la coupe de la mise des gens riches, de même que les gens riches, de leur côté, s'entouraient d'un luxe princier; de même les simples ouvriers, pour les formes générales de leur vie corporative, rivalisaient-ils avec les patriciens, voire avec les princes. Dans les livres d'une corporation, on retrouvait les armoiries des maîtres de la corporation, et la chronique corporative des tisserands montrait les portraits de tous les tisserands qui avaient été autrefois bourgmestres. Chaque groupe social avait soin de perpétuer le souvenir de ses membres. Tout un côté de la cathédrale forme galerie des portraits de tous les évêques. Les livres de sermons ont conservé tous les portraits des prédicateurs protestants. Les portraits de tous les magistrats et dignitaires de la ville sont réunis dans le livre « des dignitaires urbains ». La noblesse avait son Livre d'or plein d'armoiries, de portraits et de scènes représentant de hauts faits, et orné de chefs-d'œuvre de calligraphie. Les Fugger avaient leur *pinacotheca Fuggerorum*, un musée de portraits de tous les membres de cette famille célèbre. La famille faisait ici ce que chez les ouvriers faisait la corporation; les deux manières sont fondées sur le même sentiment historique et le même orgueil d'une renommée corporative. Mais aux individus aussi chaque famille voulait donner un morceau d'immorta-

lité terrestre, ce qui fit naître aux deux derniers siècles l'usage de distribuer avec les oraisons funèbres d'innombrables portraits gravés sur cuivre. Nüremberg, pour ce dernier usage, renchérit sur Augsbourg. Nos contemporains ne se doutent pas de l'immense prodigalité des particuliers et des corporations de ces deux villes impériales en souvenirs gravés sur cuivre de faits et de personnes. Ce qu'au moyen âge et dans l'antiquité avaient fait l'architecture et la sculpture, la gravure le fit aux deux derniers siècles. Il y avait à Augsbourg et à Nüremberg quantité de bons artistes qui passaient leur vie à graver les portraits destinés à illustrer les oraisons funèbres, ou les scènes allégoriques pour la dissertation des docteurs, ou bien encore à faire les *tableaux d'histoire*, c'est-à-dire à retracer des scènes d'un intérêt tout local.

Nous nous contentons aujourd'hui d'un calendrier lilliputien; le riche augsbourgeois avait, depuis 1680, un immense calendrier dit de l'Église, calendrier géant composé de plusieurs grandes planches gravées sur cuivre, couvert de figures allégoriques, et entouré des armes de tous les membres du conseil. J'ai mesuré un calendrier semblable de l'an 1784, et j'ai compté, sans la marge et le cadre, six pieds et demi de longueur sur trois pieds quatre pouces de largeur. L'amour du portrait remonte, à Augsbourg, au moyen âge; au seizième siècle, il avait pris déjà de larges proportions, et nous y retrouvons peut-être une des causes qui firent de l'Augsbourgeois Hans Holbein le plus grand portraitiste de l'Allemagne. Des temps, vivait à Augsbourg un nommé Matthäus Schwarz, amateur passionné de portraits, poussait la folie jusqu'à réunir en volumes tous ceux qu'il avait fait faire de sa personne; il saisissait le moindre prétexte pour en ajouter un nouveau; il se faisait graver toutes les fois qu'on lui coupait les cheveux ou qu'il étrennait un habit, de face, de profil, de trois quarts, de dos, si bien qu'il eut ses portraits sans solution de continuité, depuis son âge le plus tendre jusqu'à ses derniers jours. Cette galerie curieuse, qui nous est conservée, commence avec le portrait de sa mère, enceinte du petit Matthäus.

Dans le petit monde d'une ville isolée, mille petites choses acquièrent rapidement une importance que le reste de la terre n'aperçoit que plus tard. Ainsi, dès la fin du moyen âge, les Augsbourgeois collectionnèrent les modes, devinant par avance tout l'intérêt que l'avenir attacherait à leurs variations. Au temps du rococo, les Augsbourgeois s'amusaient déjà de leurs propres modes et les reproduisaient dans des jouets semblables à nos modernes figures de porcelaine. Et cependant ils en étaient fiers

à juste titre ; on les imitait volontiers , et , même après la paix de Westphalie , la *robe augsbourgeoise* gouvernait encore une grande partie de l'Allemagne méridionale. Cette robe était d'un beau caractère : on la dit d'une étoffe rugueuse , roide et solide , si bien que la même robe pouvait servir à la grand'mère et à la petite-fille , au besoin à plusieurs générations. Elle suivit le cours ordinaire de toutes les modes : partie des classes élevées , elle se propagea dans la bourgeoisie et descendit aux servantes ; mais elle survécut à cette décadence , et finit par devenir robe de deuil. En dernier lieu , on en fit l'uniforme des femmes chargées d'annoncer les mariages en ville et de recruter les convives.

V.

Uhland a raconté à la réunion des antiquaires allemands , à Augsbourg , que l'on n'avait qu'à tirer un certain cordon de sonnette de l'hôtel de ville pour recevoir aussitôt toutes les notices désirables sur l'histoire spéciale de la ville. J'ai , moi , tiré maintes fois le susdit cordon , et chaque fois je l'ai lâché , emportant des matériaux précieux que j'ai utilisés pour ce travail. Cette sonnette de l'appartement de l'archiviste Herberger m'a procuré , entre autres , une nomenclature complète des cabarets augsbourgeois de l'ancien et du nouveau temps. J'essaye d'y puiser quelques détails intéressants , car une ville comme Augsbourg offre encore de ce côté-là d'amusantes antiquités qui proclament la naïveté et l'humour des habitants , et la solidité des traditions.

Autrefois on donnait aux cabarets eux-mêmes des noms religieux , et , parce qu'on ne se doutait d'aucune profanation , cette profanation ne pouvait exister. Ainsi l'on trouve à Augsbourg des cabarets : « aux Noces de Cana , » « à la Pêche de saint Pierre , » « au Bon Pasteur , » « à la Brebis de Pâques , » « à Saint Georges , » « à Saint Jacques » et « aux Trois Mages . » Les transformations que subirent ces enseignes sont fort intéressantes. Ainsi , « aux Noces de Cana » était dans l'origine « à la Vieille Sorcière . » Plus tard , le cabaret prit le nom « aux Noces de Cana ; » mais , plus tard encore , on s'effraya de la profanation contenue dans ce titre , et de nos jours ce même cabaret porte une enseigne digne d'un rédacteur de l'Almanach des Muses : « à l'Éclat des fleurs . »

Ces changements sautent encore plus aux yeux dans les vieilles enseignes , pleines de rudesse , de cynisme et d'humour (trois proches parents) qui ont paru trop bizarres à la pruderie moderne. Cela ne nous empêche pas de prendre plaisir à retrouver dans la haute Alle-

magne tant de ces folles enseignes qui prouvent que le peuple ose quelquefois encore montrer du caractère. J'en nomme quelques-unes dont une partie existe encore : « à la Mare aux grenouilles, » « à l'Arc-en-ciel, » « à la Maisonnnette des mendiants, » « au Justaucorps sanglant, » « à l'École des femmes, » « à la Chambre obscure, » « au Bonnet bavarois, » « au Trou aux vaches, » « sous l'Escalier, » « au Coin aveugle, » « au Cabaretier de la Farstât, » « au Cabaretier du Trou, » « au Saucisson de fole, » « au Roi de la bière. » Nommons encore « la giroflée à quatre feuilles, » chantée par Kobell : « à la Tête du Nègre, » « à la petite Tête du Nègre, » « au Roi des Nègres » et « aux Trois Nègres. »

Quelques-unes de ces enseignes, telles que « le Justaucorps sanglant » et « l'École des femmes, » rappellent certains traits de l'histoire populaire d'Augsbourg. Ces deux maisons sont voisines et situées derrière l'abattoir, qui raconte la gloire de l'ancienne corporation des bouchers. « A l'École des femmes » se réunissaient autrefois et se réunissent encore aujourd'hui, le matin, les femmes des bouchers pour se reposer et déjeuner avec du saucisson et du vin, tandis que leurs maris en font autant au « Justaucorps sanglant ». Chaque Augsbourgeois connaît le gâteau de « l'École des femmes, » utile invention sortie de ces réunions féminines.

Voici encore d'autres enseignes de cabaret que je rapporte à cause de leur parfum antique et au profit de messieurs les nouvellistes, telles que : « le Chapeau de fer, » « la Haute Mer, » « la Maison des Enrôleurs impériaux, » « le grand Cruchon, » « le Cruchon bleu, » « la Voiture du roulier, » « la Brune et la Blanche Scherer » (Scherer est le nom de deux familles qui, il y a cent ans, fabriquaient l'une de la bière blanche, l'autre de la bière brune), « le grand Banc, » « à Dame Fortune, » « à la Chasse au sanglier, » etc., etc., etc. La plupart de ces enseignes existent encore aujourd'hui; d'autres ont fait place à des désignations plus fines, mais survivent néanmoins dans le langage du peuple. Quelquefois il nous semble que ce changement des enseignes est le symbole de la marche de l'histoire. Ainsi, à la fin du dix-huitième siècle, « l'Empereur romain » disparut, et le dix-neuvième siècle a vu naître « la Maison allemande. » « Le Chevalier doré » et « la Cuirasse rouillée » ont fait place de nos jours « à l'Agriculture. » Nous recommandons à M. Elihu Burret ce cabaret dont les changements d'enseigne prêchent comme une feuille d'olivier.

Mais ne plaisantons pas ! — Réjouissons-nous plutôt de voir qu'Augsbourg, somme toute, est encore une ville à traces caractéristiques, quel que soit l'aspect sous lequel on l'examine, entourée de ses cent

tours fortifiées, dont quatre servaient autrefois de maisons de correction pour les jeunes gens qui avaient follement dépensé leur patrimoine; ornée de tant de monuments de l'art, remarquable en bien des points par l'originalité de ses mœurs; bref, une ville entière et fortement individuelle jusque dans ses enseignes de cabaret; en un mot, une grande Pompéi de la renaissance, et, malgré tout, une cité vivante qui s'agrandit chaque jour dans la grande lutte de la vie moderne.

VI.

Une longue décadence a heureusement pris fin et fait place à un nouvel et sain développement.

L'esprit communal de notre cité impériale, esprit tout aristocratique (au point de vue des mœurs plutôt qu'à celui de la politique), a dû tomber, comme l'aristocratie elle-même, devant la société bourgeoise. Cet esprit s'est glacé, évanoui. Très-peu de villes impériales sont mortes de la fièvre brûlante de la démocratie, mais la plupart ont succombé à la maladie héréditaire de la noblesse, le marasme.

Sous de rians dehors, la ville cachait le ver rongeur de la décadence. La réforme avait donné à Augsbourg une indépendance assez grande pour contre-balancer le pouvoir impérial; mais la division religieuse entraîna la division politique, et la ville retomba plus bas que jamais sous la domination de l'empereur. La population s'accrut d'année en année jusqu'à la guerre de Trente ans : elle se doubla dans l'espace de cinquante ans, car, au commencement du quinzième siècle, on comptait cinq mille familles; en 1560, on en comptait dix mille, et les annales rapportent, comme un fait extraordinaire, que la ville avait consommé treize mille bœufs en une année; mais la richesse ne s'accrut pas à proportion du nombre des familles et des bœufs; une masse prolétaire envahit peu à peu la ville, triste présage dans un temps où la force du travail individuel n'avait encore qu'une valeur minime. Les hasards de la guerre abolirent complètement l'ancienne splendeur. Tout se perdit, excepté l'art, qui eut, aux dix-septième et dix-huitième siècles, une seconde floraison à rendre jalouses les autres cités allemandes.

Mais l'esprit politique, l'esprit d'indépendance, avait à tout jamais disparu. Le margrave Louis de Bade, qui avait établi ses quartiers à Augsbourg pendant la guerre de la Succession espagnole, écrivait à l'empereur le 29 septembre 1703 : « La maladie des citoyens est d'être

peureux et timorés. » La ville subit dans son ensemble le sort de ses corporations. On se cramponna à la coquille, aux formes de la vieille indépendance, pendant que le fruit de la noix, c'est-à-dire la liberté et la force, se perdait de plus en plus. C'est l'histoire de plus d'une ville allemande à cette époque.

Mentionnons encore un fait. De même que la noblesse du dix-huitième siècle perdit le vrai sens historique et, tout en se montrant d'une fierté intraitable sur l'arbre généalogique, laissa disperser et détruire ses souvenirs les plus vénérables de maison et de famille, de même agirent les villes de l'Empire. Le peu d'importance qu'une ville attachait à ses monuments prouve plus que toute autre chose combien le vieil esprit allait se dégradant. Ce symptôme fut plus visible à Augsbourg que partout ailleurs, et l'évidence devint complète au temps de la révolution française et de la puissance napoléonienne.

Dans ce temps aussi disparut de la cité l'éclat des fêtes populaires. On n'alluma plus le feu de la Saint-Jean, ce bûcher de quatre-vingt-quinze pieds de hauteur, autour duquel l'empereur Maximilien avait autrefois daigné danser avec la belle Susanne Neidhart; les cortèges, les mascarades, les dîners publics des fêtes et du caveau, « la boisson sucrée » des dîners aux frais de la ville, tout cela disparut ou bien se traîna quelque temps comme une ombre sans corps. Les célèbres dîners à perdrix que les anciens cabaretiers donnaient autrefois à leurs habitués tombèrent également en désuétude, non pas que les perdrix fussent plus rares qu'autrefois, mais bien parce que les cabaretiers généreux étaient devenus rares dans la vieille ville de l'Empire. Une seule chose resta, l'usage le plus mesquin, un véritable enfantillage, mais la plus vieille fête populaire et historique d'Augsbourg : je veux parler du « Perlachmichel. » Ce Michel du Perlach est une petite figure en bois de l'Archange qui plonge son dard dans le corps du diable. Au jour de la Saint-Michel, on l'exhibe toutes les heures à la fenêtre intérieure de la tour de Perlach, et là, à la grande joie de la foule amassée sur la place, l'Archange transperce le corps du diable autant de fois que la cloche sonne d'heures. Autrefois, la Saint-Michel était une fête importante, inaugurée dès la veille par un cortège solennel. Pendant des siècles on dorlota le petit Michel de bois. C'est Élias Holl qui l'a arrangé tel qu'on le voit encore de nos jours; seulement l'Archange ne franchit plus la fenêtre poussé par un mécanisme intérieur, mais, aux cris d'allégresse des gamins, on aperçoit aujourd'hui la main qui le dirige, lui et le diable. L'antiquaire pourrait aisément écrire un gros volume sur le Michel du Perlach que l'on montre en commémoration

de la chute de l'Augusta Vindelicorum romaine, reconquise par les Allemands. Le Michel Perlach est pour les Augsbourgeois ce qu'est pour les Westphaliens le monument d'Hermann. En sa qualité du plus victorieux de tous les saints, l'Archange prit la place de Wodan et symbolisa à la fois la victoire du christianisme sur le paganisme et celle de la race germanique sur la race romaine.

Mais je reviens à la décadence d'Augsbourg, au siècle des perruques poudrées. Le mépris dans lequel tombèrent les monuments artistiques s'explique par le despotisme stupide du goût académique. Un fait d'ailleurs plus important, c'est la négligence des archives de la ville, négligence commune à toutes les villes de l'Empire, après la chute de l'Empire lui-même.

La commune étant en même temps l'État, les archives avaient une double importance, au point de vue politique comme à celui du droit des gens. Mais quand disparurent les vieilles libertés et les anciennes franchises, la conscience publique ne songea plus à en conserver les documents : où meurt l'esprit politique, là meurt aussi l'intérêt pour les sources historiques et juridiques du passé. L'historien patriotique de la ville d'Augsbourg, Paul de Stetten, déclare la fouille des archives de la ville le travail le plus pénible et le plus dégoûtant. En dernier lieu, on plaça les archives sous le toit de l'hôtel de ville pour donner aux roides parchemins l'occasion de se tremper dans l'eau qui dégouttait du toit. De notre temps seulement, on a mis ces trésors à l'abri ; on en a du moins coordonné et sauvé les restes. La bourgeoisie d'Augsbourg montre du reste, à l'heure présente, beaucoup de zèle pour la conservation des monuments patriotiques. Depuis dix ans, on n'a plus détruit volontairement les fresques des maisons ; on en a même restauré quelques-unes ; on a orné d'une façon architectonique pleine de caractère plus d'une ancienne habitation. Le musée Maximilien est devenu le dépôt d'une précieuse collection d'antiquités locales ; on a rangé cette collection avec une telle intelligence historique, que l'observateur, loin d'y voir une boutique de bric-à-brac, croit lire dans un livre d'art et de style l'histoire de la culture augsbourgeoise.

Je vais avancer ici une thèse qui pourra paraître étrange, mais qui n'en est pas moins d'une grande vérité.

Depuis qu'Augsbourg est devenue une ville d'industrie moderne, on y honore et conserve les antiquités historiques, tandis qu'à l'époque où elle n'était que la momie d'une vieille cité corporative, on les méprisait et les détruisait sans pitié. Cette thèse ne parle ni pour les fabriques ni contre les corporations ; elle vient seulement à l'appui

d'une de mes assertions précédentes, à savoir : qu'un peuple en décadence dédaigne son histoire, qu'un peuple florissant et progressant l'honore au contraire.

Quant à la moderne ville industrielle, elle est presque entièrement située en dehors des portes de la ville ancienne, dont elle n'altère pas la physionomie extérieure.

Au delà des portes se sont élevées de gigantesques fabriques, véritables casernes; en deçà, depuis quelques dizaines d'années, on ne compte que de rares constructions nouvelles. Fort peu d'ouvriers se sont casernés dans la ville proprement dite. Beaucoup demeurent dans les villages avoisinants et viennent de loin, de la vallée de Schmutter même, à leur travail journalier. Beaucoup sont étrangers, circulent par bandes, affluent et refluent. Les fabriques se distinguent par beaucoup d'excellentes institutions favorables au bien-être social des travailleurs, si bien qu'on n'a pas encore à craindre ici les influences nuisibles d'un prolétariat ouvrier.

Augsbourg est, tout au contraire, un exemple consolant de la transition naturelle entre la vieille et la nouvelle industrie, sur un terrain aussi favorisé par la nature que par l'histoire. On s'aperçoit du changement plutôt dans les classes élevées de la société que parmi les petits bourgeois; le banquier, le capitaliste et le fabricant modernes s'emparent de plus en plus de la position occupée autrefois par le marchand, le patricien et l'artiste. Dans la petite bourgeoisie et dans le pauvre peuple, le vieil Augsbourgeois vit encore, mais l'homme riche est devenu généralement un homme du monde, de bourse et de fabrique.

VII.

La vie populaire reçoit sa pleine originalité de la vie religieuse. Que l'on examine les mœurs et les traditions, de tous côtés l'on retrouvera l'opposition et l'égalité des confessions. Les lettres *C. A.* et *C. C.*, inscrites aux frontispices des étables à cochons protestantes ou catholiques et répétées sur tous les monuments ou objets publics, avaient cours pour la désignation des partis. On nommait un bon protestant *C. A.* et un catholique *C.* Pourtant il est bien plus facile de faire des plaisanteries sur les étables à porcs que d'en comprendre le sens historique. Elles ne sont tout d'abord que l'expression de la séparation religieuse de la corporation des boulangers en particulier et des corporations en général. Au seizième siècle, la plus grande énergie de la vie

religieuse apparut bien plus chez les corporations que chez la noblesse, et le feu de Saint-Jean qui brûla sur le Frohnhof pendant cette assemblée de l'Empire de 1530, immortalisée par la Confession d'Augsbourg, fut comme l'auréole d'un des plus petits du peuple, un ouvrier cor-donnier qui gagna la couronne du martyr en présence de Charles-Quint. En affaires de réforme, les corporations décidèrent souvent le conseil municipal à marcher de l'avant ou à se tenir ferme; leur entêtement religieux ne cessait de se manifester dans les institutions corporatives et confessionnelles. Pour preuve, nous rappelons encore les étables à porcs.

Au dix-huitième siècle, il y avait à Augsbourg huit cafés, dont quatre protestants et quatre catholiques. Quand, en 1762, on établit deux nouveaux cafés, on mit l'un dans les mains d'un protestant, l'autre dans celles d'un catholique, pour ne pas troubler l'égalité des confessions, égalité qui devait exister partout dans la bourgeoisie, au conseil, tant au civil qu'au militaire. Dans la garde municipale, il y avait une lieutenance protestante et une lieutenance catholique. Ces distinctions se font remarquer aujourd'hui encore. Le protestant achètera-t-il sa viande chez un boucher catholique? Le catholique doit-il faire raccommoder une chaise cassée par un menuisier protestant? Ce sont là des questions embarrassantes pour maint Augsbourgeois. Mais les mœurs s'opposent formellement à ce que des serviteurs catholiques soient au service des protestants, et réciproquement; et plus encore, elles défendent à une femme catholique d'avoir recours à une sage-femme protestante.

Le sérieux se mêle ici au comique, surtout dans le domaine religieux. Augsbourg est une inépuisable mine de comédie. L'hospice de Saint-Jacques, par exemple, servait aux catholiques et aux protestants. L'usage voulait que la salle commune fût éclairée de bougies, dont les restes appartenaient de droit aux habitants de l'hospice, qui les usaient dans leurs chambres; mais une discussion confessionnelle s'éleva où l'on agita la question suivante : Quels étaient les restes de bougies catholiques? quels étaient les protestants? Si bien que, le 4 octobre 1816, l'administration dut décréter que « pour en finir avec ces disputes sur les restes de bougies catholiques ou protestants, on brûlerait désormais de l'huile. »

Un fabuliste pourrait mettre en vers cette dispute et en conclure, comme morale finale, toute l'histoire moderne d'Augsbourg. Un seul regard sur la chronique de la guerre de Trente ans ou de la guerre de Succession espagnole montre que, par la séparation confessionnelle, la

force défensive et la force politique de la ville se sont perdues. Les Bavarois étaient-ils devant les murs d'Augsbourg, ils avaient pour alliée la fraction catholique; si c'étaient les Suédois, ils pouvaient compter sur la fraction protestante : de sorte que la vieille forteresse était facile à prendre par l'une ou l'autre des deux armées, qui n'avait à faire le siège que de la moitié de la ville. La bourgeoisie subit à la fin le même sort que les gens de l'hospice Saint-Jacques. On prit à ceux-ci les restes de bougies, et à celle-là les libertés impériales pour leur donner un éclairage royal et bavarois à l'huile.

L'histoire longue et compliquée de l'introduction du calendrier grégorien à Augsbourg est une comédie tout entière, mêlée de quelques intermèdes tragiques. Nous ne parlons pas de l'opposition du clergé protestant ni de l'insurrection du peuple, insurrection si grave que l'on fit entrer les soldats dans la ville et braquer des canons pour protéger le calendrier perfectionné. Ces scènes, du reste, ne sont pas particulières à Augsbourg : elles se sont répétées dans toute l'Allemagne protestante ; mais ce qui est original et caractérise bien l'idée augsbourgeoise de la parité des confessions, c'est un traité daté de 1584 qui permit aux protestants de fêter la Pentecôte d'après le calendrier Julien, tout en les forçant pour le reste d'obéir au calendrier grégorien.

Au dernier siècle encore, on reconnaissait aux vêtements les catholiques ou les protestants. La coiffure surtout indiquait un C. A. ou bien un C. Chez le sexe féminin et conservateur avant tout, cette distinction n'a pas encore disparu de nos jours. Les demoiselles protestantes de la bourgeoisie ne mettent pas de bonnets ; les demoiselles catholiques, au contraire, portent le bonnet bavarois quand elles se rendent à l'église. Jamais une demoiselle protestante ne portera cet insigne bonnet catholique, et le connaisseur verra de suite une tendance catholique dans l'enseigne de cabaret « au Bonnet bavarois. » Un cabaret de ce nom n'a admis dans l'origine que des consommateurs catholiques. Le droit de la parité est sauvegardé par une enseigne « au Cabaretier de la Parité » (l'Aigle d'or). Le bonnet protestant, l'opposition protestante au bonnet bavarois, n'existe malheureusement plus que dans quelques exemplaires, dits « bonnets du Saint-Esprit », munis d'ailes aux deux côtés de la tête.

Que les bonnets du Saint-Esprit et la séparation des sages-femmes en catholiques et protestantes aient survécu chez ce peuple entêté de ses mœurs, il n'en est pas moins vrai que la superstition populaire, plus vieille que la séparation de l'Église et que l'Église elle-même, a franchi de tout temps l'abîme qui sépare les religions. Des protes-

tants, vieux Augsbourgeois, qui, en cas de maladie, hésiteraient beaucoup avant de mander un médecin catholique, envoient secrètement à l'église de la Sainte-Croix commander une messe anonyme pour leur guérison, sous l'invocation du « bien miraculeux », hostie changée en chair dont l'efficace intervention a mérité la vénération populaire, et que l'on rencontre même en peinture au-dessus de beaucoup de portes d'entrée des maisons d'Augsbourg.

De même les mères protestantes qui refuseraient des sages-femmes catholiques envoient mystérieusement chercher à Sainte-Ursule un coussin à miracles, sur lequel on dépose les enfants pour les préserver des crampes. Les Allemands sont donc beaucoup plus unis dans la superstition que dans la foi.

Dès les premiers temps de la réforme, les Augsbourgeois étaient divisés en deux partis religieux, retranchés l'un dans la ville de l'évêque, l'autre dans celle des bourgeois, et ces partis semblaient à tout jamais irréconciliables. Frères ennemis vivant sous le même toit, ils durent de bonne heure apprendre à pratiquer la bonne harmonie. Aux époques de guerre qui suivirent, il arriva que tantôt l'on prêcha la foi protestante partout, même dans la cathédrale, et que tantôt la religion catholique eut seule cours et droit.

Ces exceptions de force majeure ne firent que consolider l'harmonie réciproque et aussi la distinction des droits confessionnels. L'égalité des cultes existait donc à Augsbourg dans un temps où partout ailleurs on forçait tout un pays à se soumettre au culte de son maître, et dès le siècle de Luther, on faisait, au berceau même de la confession d'Augsbourg, défense aux clercs-chanteurs de chanter dans les rues ces vers de Luther :

Conserve-nous, Seigneur, dans ta parole,
Et détruis enfin le pape et la prétraille!

vers qui mécontentaient fort les catholiques. Mais naturellement, il y a trois cents ans, on concluait les pactes sous un point de vue plus individuel, plus mesquin et plus enfantin que de nos jours. Ces vieux pactes, dont l'héritage constitue encore une des plus vivantes curiosités religieuses d'Augsbourg, prouvent combien différerait l'harmonie confessionnelle inaugurée par la réforme et la paix de Westphalie, de l'égalité confessionnelle et de la tolérance pratiquées par les modernes. Ces dernières, basées non-seulement sur un consentement formel au droit extérieur, mais encore sur la nécessité intérieure du droit moral et historique de chacune des parties adverses, ont tout naturellement pénétré à Augsbourg, comme dans le reste de l'Allemagne instruite et civilisée.

Malgré tout, ces singulières traditions de l'égalité des cultes, reposant sur les vieux fondements d'un pacte historique, puisent dans la contradiction leur côté humoristique. Augsbourg, la ville de l'évêque de Saint-Ulrich, se croyait le fort du catholicisme; Augsbourg, la ville impériale, se déclarait le berceau de la confession augsbourgeoise : le développement simultané de ces deux rivaux inspira à chacune d'elles une grande énergie, et fit naître plus d'une institution bienfaisante. Aucune ville allemande ne peut se mesurer avec Augsbourg quant aux fondations de bienfaisance et d'éducation. C'est le résultat d'une lutte qui dura trois siècles, et dans laquelle les deux cultes voulurent se surpasser en bonnes œuvres. Bien d'autres institutions utiles en naquirent. Quand les jésuites, solidement installés à Augsbourg sur le terrain des Fugger, se saisirent de l'éducation publique avec leur remuante activité, les protestants, piqués d'émulation, fondèrent immédiatement, afin de prendre part, eux aussi, à l'instruction scientifique de la jeunesse, le collège Sainte-Anne, devenu depuis fort célèbre. Augsbourg devint au dix-huitième siècle le centre de la librairie catholique de tout l'Empire, qui voulut rivaliser avec la fécondité de la librairie protestante. Des livres de dévotion et des œuvres théologiques, plus tard des livres destinés à l'enfance catholique sortirent des imprimeries d'Augsbourg, qui possède encore aujourd'hui tout un clan de journaux catholiques. On ne put même se contenter d'une feuille neutre pour les annonces et les nouvelles locales. Une annonce catholique dans le *Journal* (organe catholique) et une annonce protestante dans la *Feuille d'annonces* (organe protestant), supplient à la fois l'honnête homme de rapporter un mouchoir perdu.

Quoque la statistique actuelle compte vingt-cinq mille catholiques et seulement quatorze mille protestants, la plus grande part de richesse et, depuis 1848 même, la plus grande part d'influence politique dans l'administration communale sont du côté de la minorité protestante, tandis qu'au dernier siècle la population catholique avait été la plus puissante et la plus riche.

Les Augsbourgeois ont de tout temps été des gens fort zélés pour l'église, dont la fréquentation stricte est exigée par les usages des deux confessions. Sans la lutte confessionnelle, ici comme ailleurs on eût eu moins d'ardeur.

Pour dédier un monument honorifique à la bonne harmonie entre la commune protestante et son clergé, on établit l'usage de donner en souvenir à la commune les portraits gravés sur cuivre de tous les membres du clergé protestant depuis la Réforme jusqu'au dix-huitième

siècle. Depuis, on regrava les planches usées, on réunit la collection en un seul volume, auquel fut ajouté un texte biographique qui peut servir de chronique communale.

Schartlin de Burtenbach détruisit, au seizième siècle, les vieux tableaux catholiques dans les églises protestantes d'Augsbourg. Au siècle suivant, les protestants rivalisèrent avec les catholiques par l'ornement artistique de leurs temples. Les murs se couvrirent de tableaux et de fresques, d'allégories, de sujets historiques et même de sujets religieux, si bien que l'on chercherait en vain, dans toute l'Allemagne, des églises protestantes aussi remplies de couleurs et de figures. Le zèle protestant a tellement orné l'intérieur des églises luthériennes, qu'on les prendrait pour des églises catholiques.

La lutte confessionnelle d'Augsbourg me paraît avoir été également favorable au développement de la musique religieuse. A différentes époques la musique des églises catholiques de la ville fut célèbre. Parmi un grand nombre de maîtres distingués, je citerai Leo Hassler, qui tint brillamment l'orgue de la chapelle d'Octavian Fugger. Digne compagnon de Palestrina et d'Orlando di Lasso, ce maître sut fondre dans les formes sévères de la musique religieuse l'esprit italien et l'esprit allemand. Les protestants d'une ville aussi fière de son art et si riche en excellente musique catholique durent nécessairement disputer la victoire, et jusqu'au temps présent on a entretenu une musique spéciale de l'Église protestante.

Il exista cependant une différence entre les orchestres catholique et protestant comme entre les bonnets bavaïrois et ceux du Saint-Esprit.

L'orchestre protestant, aux jours de fête, réunissait tous les instruments, les violons exceptés. La chanterelle était interdite; le ton catholique se distingua par les notes criardes du violon. Dans les cantates si profondément religieuses et en même temps si mondaines de Bach, la chanterelle était protestante. Méhul a, comme chacun sait, écrit un opéra sans violons, avec des altos seulement; mais il ne le fit pas du tout dans une intention protestante, son désir étant de rendre en musique les figures nuageuses et fantastiques des héros d'Ossian. Ainsi se touchent les extrêmes, ainsi sont unis dans la négation du violon le paganisme et le protestantisme.

Dans une ville qui a vu tant de querelles religieuses et qui ne rassemble même pas dans un cimetière commun les fidèles des deux confessions, on célèbre toujours, en dépit et peut-être à cause de tout cela, chaque année, en commémoration de la paix de Westphalie, une fête de la réconciliation religieuse. Cette fête a changé peu à peu de

caractère; autrefois surtout catholique, elle est devenue tout à fait protestante. Pour cette fête protestante, feu Drobisch avait l'habitude de composer une cantate annuelle de la paix, tandis que du temps des catholiques on distribuait dans la commune des « tableaux de la paix », gravures allégoriques avec des légendes. A cette fête on en réunit une autre dite « de la paix des enfants », fête qui rassemble dans l'église tous les enfants, même les tout petits dans les bras de leurs nourrices. C'est, il nous semble, un usage fort ingénieux de mener les enfants pour la première fois à l'église le jour même où l'on prêche la paix religieuse.

Le plus grand prédicateur de la paix à Augsbourg, c'est le Temps, qui a transformé les mœurs et reculé les frontières de l'ancienne égalité, purement juridique. La maison dans laquelle la confession d'Augsbourg fut proclamée a dû céder la place à un vrai palais. D'un autre côté, le marché aux laines se tient dans l'église des Jésuites, et, il y a quelques années, on discuta vivement la permission que demandaient des écuyers pour y établir un cirque.

Cependant, au mur du cimetière catholique on voit le tombeau qui renferme les ossements transportés des vieux jésuites, et on y lit cette inscription douteuse :

*In hoc tumultu ossa patrum Soc. Jesu, queis neque viventibus neque mortuis
genius sæculi quietem concessit..... carnis resurrectionem expectant.*

(Traduit de l'allemand de M. G. RIEHL.)

UN TOURISTE MILITAIRE

AU QUARTIER GÉNÉRAL AUTRICHIEN.

(Extraits du journal de M. HANS WACHENHUSEN ¹.)

..... A Vienne, comme dans toutes les autres grandes villes, les rues étaient remplies de volontaires se rendant aux gares, le bouquet à la casquette et précédés d'un drapeau improvisé de mouchoirs, ou occupés à se débarrasser dans les cabarets de leur prime d'engagement avec ce terrible humour qui fait considérer dix florins comme une

¹ *Tagebuch vom Kriegsschauplatz*. 1^{re} livraison. Berlin, 1859. A. Dominé. — Pour n'être un journal ni politique ni militaire, la *Revue germanique* n'est pas tenue de s'isoler tout à fait du grand intérêt du jour, ou du moins d'hier. M. Wachenhusen, dont des publications antérieures du même genre, notamment sur la guerre de Crimée, ont fondé la renommée en Allemagne, s'était rendu au quartier général autrichien pour suivre les opérations de la guerre et rendre compte de ses impressions. Les extraits qu'on va lire sont empruntés aux deux premières livraisons de son journal, les seules que nous ayons reçues jusqu'à présent. Après une courte esquisse du voyage de Vienne à Milan, ils commencent après Montebello et finissent à Magenta. Encore M. Wachenhusen, établi à Garlasco, au dernier quartier général autrichien sur le sol piémontais, n'avait-il réussi à voir de sa personne aucun engagement. Ce qu'il a vu, ce qu'il rend, c'est la vie, ce sont les impressions du quartier général, notamment pendant les journées de Palestro, et ensuite le mouvement en arrière derrière le Tessin. — La paix aujourd'hui rétablie, et aussi le caractère essentiellement pacifique et international de notre recueil, nous commandaient, dans le choix de ces extraits, une réserve que nous croyons avoir strictement observée. M. Wachenhusen écrivait pendant la guerre, dans le camp autrichien, sur des témoignages autrichiens. Sa relation doit nécessairement porter les traces de son origine, aussi bien que les relations particulières adressées du camp français à des journaux français. Notre règle a été de ne rien admettre qui fût de nature à ranimer des souvenirs ou à soulever des débats irritants.

(Note de la rédaction.)

richesse californienne. Une apparition toute nouvelle pour le public, c'étaient, dans leur uniforme vert et gris, avec leur chapeau pointu et panaché et leurs écharpes de brocart, les officiers des bataillons de volontaires organisés par les villes ou par le patriotisme individuel. Toujours, à toute heure, dans les rues, la musique et les tambours pour conduire en Italie les régiments ornés de vertes branches de chêne.

Je trouvai la gare du chemin du Sud fourmillant de troupes et encombrée de transports. Le train s'avança plus lentement que de coutume : deux locomotives s'épuisaient à tirer la lourde artillerie.

A toutes les stations, campements de soldats, canons et équipages de train; des rangées entières de boutiques à victuailles, vin et eau-de-vie, établies aux stations; aux arrêts, les soldats, descendus à la hâte, fondent comme des essaims sur les rafraîchissements.

La charmante et tranquille vallée de la Mur devait sans doute déjà s'être habituée à tout ce fracas de la guerre, qui était venu faire irruption dans son idylle; des millions de cigales chantaient dans les prés, la rivière babillait en écumant sur les pierres, et sur les flancs verdoyants des Alpes styriennes, les coquettes villas, les églises et les paisibles habitations des paysans nous souriaient comme les châteaux enchantés des songes. Mais les chanteurs styriens étaient muets, et les chants alpestres qui m'environnaient autrefois quand je venais ici appuyé sur mon bâton de voyage, ils avaient cessé depuis longtemps. Placés sur leurs hauteurs, les paysans nous regardaient passer en silence, et nul ne songeait aux cadences tyroliennes.

Sur les hauteurs avant Adelsberg, nous trouvâmes trois pouces de neige fraîchement tombée. Aussitôt les soldats se divisèrent en Autrichiens et en Piémontais, et commencèrent une escarmouche à coups de balles de neige, dont la cloche du train marqua promptement la fin.

Il était nuit quand nous arrivâmes à Nabresida, à une demi-heure de chemin de fer de Trieste. De là, il fallait, depuis le commencement du blocus de Venise, prendre la pénible route de terre par Udine, aller en voiture jusqu'à Casarsa, pour ensuite se faire transporter par le chemin de fer à Venise.

Ma gondole glissait sans bruit sur les noirs canaux; par endroits seulement, une lanterne solitaire projetait sa lueur sur la sombre embarcation.

Les palais, mornes, éteints, plongeaient leurs assises dans les eaux tranquilles; toutes les fenêtres étaient fermées, les escaliers de marbre déserts. De rares gondoles passaient devant moi.

— *Ecco, signore!* cria le gondolier en me débarquant enfin à l'albergo de la Luna.

Ma première sortie du lendemain fut pour le palais des doges. Je montai l'escalier des Géants, la *scala d'auro*, et courus à la fenêtre d'où l'on voit la mer Adriatique.

Là était la flottille française, enveloppée de soleil, dans les eaux de Venise : trois pauvres vaisseaux qui suffisaient pour imposer à l'ancienne dominatrice des mers.

Venise est endimanchée. Les gondoles sont recouvertes de tapis noirs qui leur donnent l'aspect de montagnes flottantes. Le soleil éclaire les coupoles de Saint-Marc et son quadrigé de bronze. Du haut de sa colonne, le lion a l'air de provoquer la mer; les drapeaux devant l'église flottent au souffle du matin, et la vie la plus animée se répand sur la place.

Malheureusement, il ne m'est pas permis de jouir de l'une des délicieuses soirées de la place Saint-Marc. Je jette un dernier coup d'œil sur cette place incomparable, sur les Vénitiens assis sous les colonnes et consommant au son de la musique leur glace ou leur granit, et descends dans la gondole qui doit me conduire à l'embarcadère du chemin de fer de Milan.

Bruits sur bruits se répandent à Venise. On parle de combats sanglants qui ont déjà eu lieu, de rudes rencontres avec les troupes françaises. Il est temps d'arriver au but.

Me voici à Milan, attendant du commandant de place les papiers qui doivent me permettre d'aller plus loin.

D'Allemagne, plus de nouvelles; du théâtre de la guerre, rien que des bruits confus, bien que je ne sois qu'à quatre lieues du quartier général.

Au moment de me rendre à Mortara, j'apprends que le quartier général est transféré à Garlasco. Déjà des blessés ont été envoyés à Pavie, ainsi que des prisonniers français. Hier, on a entendu le canon toute la journée. Il faut donc se dépêcher, mais les voituriers d'ici ont grand-peur d'une course au camp. Par le manque de moyens de transport qui se produit là où il y a de grands rassemblements militaires,

quelques-uns de ceux qui se sont risqués ne sont pas encore revenus, et ont été retenus pour le service de l'armée.

Les dispositions qu'on a pu remarquer à Venise ne sont rien auprès de l'aspect sombre et contenu de Milan. Ici règne une agitation muette, mystérieuse, un esprit de révolte boutonné jusqu'aux oreilles, qui attend et guette, n'ouvre pas la bouche, et communique par gestes et par signes, par paroles rapides échangées à voix basse en passant.

Dans les cafés, nul bruit, nulle conversation. Tous les consommateurs ont le nez plongé dans les gazettes; le nouveau venu qui s'approche d'une table voit les yeux défiants des voisins se braquer sur lui. Dans les mêmes cafés où anciennement j'avais fumé mon cigare sans nul encombre, le garçon s'approche maintenant et dit de l'air d'un Hamlet ou d'un Posa : *Non se fume!* Probablement un symptôme de la démonstration des cigares, qui fait qu'à l'exception des soldats, personne en effet ne fume ni dans les rues ni au café.

Les journaux allemands sont très-rare et ne se trouvent que dans les cafés fréquentés par les officiers; et même ces pauvres papiers sont compris dans la démonstration. On n'y touche pas. J'aurais grande envie de savoir ce qui se passe dans le saint-empire romain, mais il me faut ici apprendre la continence. Je n'ose m'en approcher, quelle que fût mon envie, de peur de scènes désagréables; et ce n'est qu'après avoir lu tous les journaux italiens que je me risque à la fin à prendre pour un moment la feuille excommuniée et à la parcourir d'un prompt regard.

Les étrangers, habituellement si nombreux à Milan, ont tout à fait disparu. La vieille Angleterre même n'a pas laissé de traces. A Casarsa, j'avais vu un seul Anglais prendre un billet pour Milan; mais celui-là même je n'ai pu le retrouver. Tous les hôtels sont vides, les magasins déserts.

Ce soir, il y a une sourde excitation. Les postes en dehors de la ville ont été doublés. Il se confirme qu'en deux endroits il y a eu des chocs très-sanglants. Demain matin, je serai au quartier général.

A Pavie, la *Croce del Bianca*, où nous descendîmes, avait l'aspect le plus tumultueux et le plus martial. La veranda fourmillait d'uniformes, et dans les sombres salles il n'était pas aisé d'étendre les pieds sous la table.

Au pont du Tessin, on travaillait à des retranchements grandioses; des centaines d'ouvriers enfonçaient des palissades dans le sol. Le pont regorgeait de soldats, et l'on cherchait de toutes les manières à mettre ce point en état de défense. Notre chemin nous conduisait à travers

des rizières en ce moment artificiellement inondées, des prés et de jeunes pousses de bois. Mais que de ravages la hache n'avait-elle pas faits tout alentour ! Les saules de la rive, dont quelques-uns avaient atteint un âge des plus vénérables, gisaient renversés dans les fossés. Tous les arbres et branchages qui avaient contrarié les vues stratégiques étaient coupés et avaient été employés en palissades et en fascines. Quelques centaines de paysans et de soldats travaillaient à une redoute gigantesque presque terminée ; d'autres étaient occupés à tresser des gabions.

Vers six heures du soir, j'atteignis le quartier général. Les officiers s'étaient établis dans la rue principale et devant le café sur la place du Marché. Une sentinelle, placée vis-à-vis, indiquait la résidence du commandant en chef. Des troupes campaient sur la place même. Les habitants du bourg regardaient.

J'avais espéré trouver un lit à l'*albergo del Vapore* ; mais au moment où j'entrais dans la cour transformée en écurie, je vis accourir de la cuisine le patron, tenant un grand gigot à la main. Il m'assura qu'il ne pouvait plus recevoir personne, et que lui-même et sa famille couchaient au grenier. Je lui laissai mes bagages, et le priai de me permettre de passer cette nuit dans le vestibule ou sur la galerie de la maison, ajoutant que j'allais remettre mes lettres à leur adresse, et que nous nous entendrions après.

— *Benissimo* ! s'écria l'aubergiste, fort heureux d'être débarrassé de moi ; et il rentra avec son gigot dans la cuisine pour le mettre dans la poêle.

Contemplant un peu le quartier général. D'une sortie à l'autre de Garlasco, c'est une file interminable de troupes qui passent, de voitures et de transports de toute espèce. Devant le bourg, c'est une cité de chariots. Des parcs d'artillerie, de la cavalerie, se sont abrités à l'ombre des bois. Les avant-postes sont placés jusqu'à un quart de lieue des maisons, et demandent à chaque passant le visa de l'état-major ; des hussards hongrois, montés comme peut-être pas une autre cavalerie, passent au galop ; puis viennent les uhlans avec leurs petits guidons jaune-noir, et les régiments-frontières, des figures slaves bruniées par le soleil. D'immenses convois de pain arrivent de la Lombardie. Entre-temps un convoi de malades et de blessés passe en s'acheminant vers les hôpitaux de Pavie : les malades sont assis en silence sur les chariots plats, et souvent ils portent aux lèvres leur coupe de fer-blanc pour humecter leurs gosiers desséchés ; les blessés, couchés ou étendus, passent également en silence et sans plainte.

Dans la principale rue de Garlasco, l'une des églises a été convertie en écurie, et sur la petite place, devant le portail, les soldats font leur cuisine. Les édifices publics et les maisons des notabilités de Garlasco ont été affectés aux bureaux militaires. Dans la cour de celle qu'habite le général en chef, on voit stationner les officiers de l'état-major général. Riche et hospitalier, le général Gyulai tient tous les jours table ouverte pour eux.

Le soir, il y a musique militaire sur la place; les soldats se groupent autour de l'orchestre. Le poste qui bivouaque sur le marché se met à allumer son feu et à préparer son souper; et pendant que les bœufs attelés aux chariots dressent les oreilles avec surprise, le maître de chapelle Farbach fait exécuter les paisibles mélodies de Lanner et de Strauss.

A la nuit, la musique se tait; mais alors un quatuor de soldats entonne, sous les arcades des cafés, de joyeuses chansons styriennes et autrichiennes.

Puis ces chants s'arrêtent à leur tour, au signal donné par les trompettes; les feux de la place s'éteignent peu à peu, le bivouac s'endort, et tout devient tranquille.

- Nous autres, nous prolongeons peut-être bien encore d'une petite heure la soirée devant le café, entourés de forts et vigoureux ronflements, nous racontant des histoires et fumant un cavourino.

Comme les Français ne font toujours pas encore mine de nous attaquer sérieusement, bien que l'eau des fleuves ne soit plus si haute, et comme les Autrichiens se garderont de sortir de leurs positions, il est difficile de se garder d'un certain ennui, à moins de vaguer perpétuellement aux avant-postes pour y aider à passer le temps aux officiers, qui, privés de toute lecture, s'ennuient encore bien plus que nous. Un livre est un précieux trésor ici; mais ceux que j'avais apportés sont déjà dispersés à tous les vents, l'un peut-être au Pô, l'autre au Tessin, le troisième à la Sesia.

- Même les excursions dans les camps ont quelque chose de fatigant dans cette contrée monotone et peu riche en surprises. Ces éternelles et uniformes rizières, entre lesquelles on chemine à cheval ou en voiture, transporteraient sans doute d'aise un éléphant; mais, artificiellement inondées, comme elles le sont en ce moment, jusqu'à ce que le riz ait terminé sa floraison, elles n'offrent au regard que des sillons d'eau réguliers, et pendant les grandes chaleurs les exhalaisons de leur sol marécageux doivent nécessairement engendrer des fièvres. Quel aspect offrirait le pays si, l'ennemi passant le Tessin, les Autrichiens ouvraient toutes les écluses pour transformer cette plaine en lac!

Sur les traits de la population, on lit les funestes effets de ces ma-raï. Je n'ai pas encore réussi à découvrir un seul frais visage. Paysans et citadins ont la figure d'un brun jaunâtre, maladive et ridée; leurs yeux sont profondément enfoncés, et même les enfants montrent ces traces d'un dépérissement prématuré. Les paysannes, dans les champs; ressemblent à des momies, et je doute que les signorinas des villes les surpassent beaucoup en fraîcheur et en beauté.

Avant-hier 30 mai, comme nous bavardions tranquillement à l'*albergo del Vapore*, arrangeant mon propre plan de campagne, comment je m'attacherais à un des corps, pour assister à l'une des prochaines affaires, les visages brunis de notre cercle perdirent tout à coup leur expression insouciant. Un des officiers avait rapporté l'ordre que le lendemain matin, à quatre heures, les bataillons devaient se trouver en position hors de la porte Vercelline, près d'une petite pépinière que nous appelions bois de Boulogne. A cinq heures, la soupe devait être faite, et les soldats se mettre en marche en emportant la viande; quant à leur destination, il était dans les règles qu'on ne la dirait qu'au dernier moment.

C'était une bombe dans notre réunion. Plusieurs des officiers, qui avaient été à l'affaire de Montebello, n'avaient pas reposé de plusieurs nuits; d'autres avaient à écrire à leurs familles, à changer de l'argent, et à prendre toutes les mesures qu'on prend quand on a la certitude de faire une marche forcée de six à huit heures pour arriver droit au feu.

Malgré tout, nous avions encore le temps de faire une visite au nouveau restaurant de Vienne, qui devait avoir, ce soir même, ouvert au quartier général, et d'y déguster une bouteille de wœslauer, car le vin d'Asti des auberges était devenu intolérable: les trop spirituels aubergistes, voyant leur provision toucher à sa fin, l'avaient renouvelée par une trop forte addition d'eau. Quant à la viande, qui se présentait sous les noms sonores de *manzo*, de *vitello*, de *fricandello*, elle était devenue tellement coriace, qu'on eût cru avoir sous la dent des semelles de Croate.

En nous dirigeant vers les rues sombres sur la place du Marché, nous reçûmes tout à coup la nouvelle: « Tout le monde prêt à marcher! le quartier général quitte Garlasco! »

Cette nouvelle ne me surprit pas beaucoup. Dès le matin j'avais

appris que les chancelleries étaient fermées au public, qu'on y travaillait à force, et qu'on se proposait d'entreprendre plusieurs fortes reconnaissances.

A midi, le ciel avait ouvert ses écluses et inondé les rues. L'après-midi, on avait annoncé que les Français avaient profité de ce mauvais temps pour une attaque sur la Sésia. Les nouvelles de l'aile droite m'étaient restées incompréhensibles; elles étaient si contradictoires, qu'il ne semblait pas possible de les débrouiller. Ce qui était certain, c'est que Garibaldi avait paru à Varèse et y avait fait prisonniers quelques employés et gendarmes, qu'il armait les habitants, lançait proclamation sur proclamation, et qu'il ne visait à rien de moins qu'à insurger les Lombards sur les derrières du quartier général, et à nous prendre en toute amitié entre deux feux.

Je savais que la Lombardie n'était que faiblement gardée du côté de la frontière suisse, et j'avais eu occasion de m'en étonner en route. Mais j'avais reconnu bien vite que cela provenait de la nécessité de ne pas affaiblir les positions en face de la ligne ennemie, très-étendue.

Garibaldi avait ainsi trouvé un chemin ouvert pour pénétrer en Lombardie. Le général Urban, un des plus déterminés sabreurs et commandant des corps volants, qui venait de se distinguer à Montebello, était allé de Milan à sa rencontre, s'était porté à Côme, et s'était aussitôt établi au télégraphe pour correspondre avec le général en chef à Garlasco.

On pensait que Garibaldi était l'avant-garde du général Niel, et que les Franco-Sardes préparaient une grande démonstration sur l'extrême droite; mais on était assez rassuré à ce sujet, parce que des masses considérables de troupes venant d'Allemagne étaient à tout moment attendues à Milan.

Cependant les nouvelles qui avaient déterminé le changement du quartier général restaient obscures. On parlait d'une reconnaissance étendue. On disait aussi — et c'était le plus probable — que l'ennemi avait allumé de grands feux sur notre gauche, près de Voghera, et que lorsqu'on avait tiré dans cette direction, les boulets n'avaient trouvé personne. On avait donc voulu, par une fausse alarme, nous faire prendre le change sur les opérations futures.

Dans un quartier général on apprend mille choses, mais rarement celle qu'on voudrait savoir; celle-là, deux ou trois personnes de l'état-major la savent, et sont fort discrètes.

Quoi qu'il en soit, vers neuf heures du soir les rues s'étaient soudain repeuplées. Trois équipages conduits par des soldats s'arrêtèrent devant

la demeure du feld-zengmeister Gyulai, qui monta en voiture avec son plus proche entourage et quitta Garlasco sans nulle escorte.

Aussitôt après, un escadron de cavalerie vint au galop se poster devant le quartier général sous le commandement de l'officier de service. L'état-major à cheval se réunit. Ce n'était que hussards et uhlans, panaches flottants et blancs manteaux. Au bout de très-peu de temps toute cette troupe disparut dans la direction de la porte Vercelline.

Tout redevint tranquille à Garlasco. La soirée était triste; le café, habituellement peuplé d'officiers supérieurs, était désert. Ainsi donc, en marche! Nous devions être prêts à quatre heures du matin. Nous pensions qu'on retournait à Mortara.

.
Le lendemain, à cinq heures du matin, je retournai au café. Les officiers étaient là, impatients. A tout moment, on attendait la dépêche du général en chef qui nous appellerait à Mortara. L'ennui ne tarda pas à revenir. Les soldats campés sur la place avaient déjà fait la soupe; ils faisaient leur toilette, chantaient leurs chansons hongroises, ou roulaient leurs manteaux.

Les heures passèrent. Il eût été imprudent de s'éloigner, parce que l'ordre pouvait arriver à tout moment. Dès huit heures, nous nous rendîmes au *Vapore* pour dîner et remplir nos gourdes.

Là nous retrouvâmes à notre joie ceux de nos amis qui avaient pris congé de nous la veille au soir, et que nous croyions au milieu du feu. Ils avaient reçu contre-ordre au moment du départ, s'étaient arrêtés devant la porte de la ville, et étaient comme nous sur le qui vive.

Dans le cours de la matinée, on prétendit qu'on entendait distinctement le bruit de la canonnade. La surprise faite la veille à la Sesia pendant l'orage s'était confirmée, mais les détails nous manquaient.

A midi se répandit le bruit d'une rencontre sanglante près de Verceil, qui devait durer depuis le matin. Les troupes stationnées devant la porte avaient reçu par estafette l'ordre de marcher dans cette direction. On disait qu'on avait en face des Français et des Sardes, quarante mille hommes, parmi lesquels des zouaves et des turcos.

La terre me brûlait les pieds, je maudissais ma négligence de ne m'être pas plus tôt rendu à ces corps.

Cependant l'état-major n'était pas revenu à la maison du général Gyulai, où les officiers supérieurs avaient l'habitude de dîner tous les jours à trois heures. Une brigade qui avait été à Montebello traversa Garlasco, musique en tête, pour se rendre au nouveau champ de bataille. Tous les yeux se portaient sur le troisième bataillon de chas-

seurs, qui s'était si bien battu et avait tant souffert à Montebello. Il n'avait plus d'officiers supérieurs et était commandé par un capitaine.

Après les chasseurs vint un régiment hongrois, qui avait aussi été à Montebello : tous de beaux hommes, et parmi eux beaucoup de Tsigalnes aux figures olivâtres. Devant le régiment, derrière le corps de musique, s'avancait la grosse caisse, traînée par un chien.

Cependant les bruits ne faisaient que croître et devenir plus alarmants. Le combat commencé le 30 avait repris le 31, et on prétendait que la boucherie avait été terrible. On disait le régiment Guillaume décimé, toute une batterie perdue, les soldats autrichiens inondés de poix et de soufre par les habitants de Robbio, les blessés massacrés, et mille autres rumeurs de ce genre. On pouvait en rabattre les trois quarts, le reste était encore assez inquiétant.

Et nous étions obligés de rester tranquillement à Garlasco !

La nuit passa. Le lendemain à cinq heures, nouvelle agitation au quartier général. Un courrier avait apporté des nouvelles. Le train du quartier général dont nous faisons partie pour le moment devait se tenir prêt à partir au premier signal.

En même temps étaient arrivées des nouvelles qui faisaient paraître sous un jour un peu moins sombre les événements des deux derniers jours. Cependant la situation restait obscure.

Le lieutenant-colonel de L... envoya un courrier à Mortara, à l'état-major général, pour apprendre quelque chose de précis. Ce courrier revint au bout de peu d'heures.

Le 30, l'ennemi avait attaqué les avant-postes à Palestro, près de Verceil ; ceux-ci avaient dû se retirer après un combat fort vif et abandonner Palestro, qui fut occupé par les Piémontais.

Le lendemain matin, le général Zobel attaqua Palestro avec deux brigades, celle du général Weigl opérant de Robbio, et celle du général Szabo de Rivoltella. La première seule arriva jusqu'à Palestro, et réussit à s'emparer de la partie nord-ouest de l'endroit. Le général Szabo, au contraire, vivement pris en flanc par un fort détachement de zouaves qui avaient traversé la Sesia, et ne pouvant se développer à cause des accidents de terrain, fut obligé de se retirer dans son ancienne position. Le général Weigl, menacé de tous les côtés par un ennemi supérieur, et blessé au bras, dut alors abandonner sa conquête et se retirer de même.

Dès le 31 à midi, nous vîmes un convoi de cent soixante-quinze blessés, traîné par des bœufs, traverser le quartier général pour se rendre à Pavie. A quatre ou cinq par voiture, les pauvres garçons

offraient un aspect lamentable, et cependant ils nous regardaient d'un air si dévoué, si résigné ! Beaucoup d'entre eux avaient la tête en sang, d'autres étaient blessés aux jambes, à la poitrine ou aux bras, mais la plupart aux mains. La chaleur avait sans doute fortement brûlé leurs plaies, et le mouvement de la voiture devait leur être très-douloureux. Ils avaient déjà cheminé ainsi depuis quatre heures, et vu la lenteur de l'attelage, ils en avaient au moins encore cinq jusqu'à Pavie. Il peut paraître dur de soumettre les blessés à un si long transport, mais il importe avant tout de les mettre à l'abri de toutes les chances de la guerre. On les laisserait volontiers à Mortara, mais c'est trop près de la ligne ennemie.

Il y a quelques jours, un officier, grièvement blessé, succomba aux fatigues du transport ; il avait insisté pour être transporté de Mortara à Pavie, et il expira en route.

Une heure après ce transport, le général Weigl parut avec sa blessure au dîner de l'*albergo del Vapore*. Au moment où il traversa la place, les troupes qui l'occupaient lui envoyèrent des hourras et beaucoup d'eljens.

Le soir, en nous promenant hors de la ville, nous rencontrâmes un second transport de blessés, il y avait là beaucoup de chasseurs des 7^e et 21^e bataillons, qui avaient montré une grande bravoure dans le combat. Quelques-uns étaient très-grièvement blessés, et cependant aucune plainte ne leur échappait. Malgré leurs souffrances, ils nous donnèrent tous les renseignements qu'ils purent et se montrèrent heureux des cigares et de la petite monnaie que nous leur distribuâmes. Nous les suivîmes à la ville, où ils devaient s'arrêter pour manger, ce que la plupart d'entre eux n'avaient sans doute pas fait depuis avant-hier.

.
Bientôt peut-être, c'est Novare qui sera en jeu. L'ennemi pousse avec la plus extrême énergie sur l'aile droite des Autrichiens. On annonce que de fortes divisions s'avancent de la Lombardie sur Magenta pour renforcer cette aile.

L'Ascension se passa fort mélancoliquement pour nous. Toutes les nouvelles étaient inquiétantes. De nouveau on disait les Autrichiens aux prises avec des forces triples. Les pauvres troupes semblaient en quelque sorte condamnées à être toujours en minorité, et la raison de ce malheur était un mystère.

Malgré toute la confiance que nous inspiraient les soldats et surtout les braves chasseurs, l'issue, dans notre opinion, ne pouvait être que malheureuse — et c'est ce qu'elle fut.

Vers cinq heures du soir, je fus attiré dans la rue par trois eljen des troupes bivouaquant sur la place. L'état-major revenait de Mortara, et c'était au général en chef que s'adressaient les vivats des Hongrois. Dans mon cœur, il n'y eut pas d'écho pour ces cris.

Pendant que l'état-major défilait devant moi avec ses panaches verts, je cherchais à lire dans la mine des officiers.

Le comte Gyulai ne paraissait pas d'humeur contente, et n'avait aussi nulle raison pour cela. Quant aux figures calmes et même parfois gaies de son escorte, je crus m'apercevoir qu'elles n'étaient pas l'expression d'un sentiment intérieur.

J'arrêtai un des officiers au moment où il descendait de cheval pour lui demander des nouvelles précises. Il sourit, mais n'en secoua pas moins la tête d'un air assez contrarié.

Cela me suffit. On annonçait maintenant ce que j'avais prédit, que le quartier général serait transporté derrière le Tessin.

Une heure après vint l'ordre de partir le lendemain matin à trois heures. Ainsi donc en arrière !

Le soir, Garlasco fut triste et monotone ; au *Vapore*, la table des officiers resta déserte. Le café était fermé à neuf heures ; les officiers s'étaient hâtés vers leurs demeures pour chercher le repos.

Soirée lugubre ! J'avais le cœur serré en pensant à tous les amis que j'avais si promptement trouvés ici parmi le corps d'officiers, qui m'avaient témoigné tant de prévenance, et qui hier, en prenant congé de moi, m'avaient si cordialement tendu une main déjà froide peut-être à présent. On disait en effet que toutes les troupes, qui depuis hier avaient quitté Garlasco, avaient été engagées et que l'engagement avait été meurtrier.

.

Le lendemain matin, au moment où de faibles bandes de lumière commençaient à diviser les nuages, les voitures du quartier général se mirent en mouvement, et quand le soleil eut dompté la nuit, je me vis au beau milieu d'une file immense d'équipages de toute espèce, qui s'avavançait comme un grand serpent à travers les rizières.

A cinq heures du matin, nous atteignîmes les bords du Tessin.

Divisé en deux bras, le fleuve roulait comme un torrent entre ses rives bordées de bois et de broussailles. Nous arrivâmes au premier

pont de bateaux, quand déjà la tête de la file franchissait le second, jeté sur l'autre bras.

Vivement établis, ces ponts sont encore plus vivement enlevés, maintenant que les choses ont pris depuis avant-hier une tournure si malheureuse et que toute l'armée a repassé le Tessin.

De nouveau, nous rencontrâmes de longs transports de blessés. A moitié morts de chaleur, ils s'arrêtaient sous l'ombre épaisse des chênes et des acacias qui bordaient la route, et d'un morne et avide regard, ils cherchaient la source désaltérante au bord du chemin.

Au-dessus d'eux, les rossignols chantaient dans la cime des arbres et dans les bouquets d'acacias; autour d'eux, toute la nature regorgeait de vie et de richesse; la terre récompensait au centuple les fatigues du laboureur; partout une pure lumière, une luxuriante abondance. Eux seuls, les infortunés, étaient une dissonance dans cette harmonie, et paraissaient là comme les avant-coureurs de la destruction dont la guerre menaçait ces campagnes bénies.

Je revis là l'officier de chasseurs de Wurmbrand, le rejeton de l'une des plus anciennes et des plus nobles familles du Tyrol. Pendant que les autres blessés se trouvaient sur des chariots découverts, il pouvait au moins reposer dans une carriole recouverte par de la toile. Il avait reçu une blessure au cou par la bouche, et son visage était si enflé qu'il n'avait presque plus forme humaine; déjà la fièvre traumatique s'était déclarée. Le docteur M.... le déclarait perdu, parce que le projectile avait lésé trop de parties essentielles.

Je restai longtemps sous l'impression de ce douloureux aspect, et cependant la bonne humeur n'avait pas tout à fait abandonné les blessés. Au moment où nous passions devant eux, un chasseur blessé cria au soldat qui accompagnait notre voiture: « Eh! camarade, voilà, ce me semble, notre partie de campagne en Piémont terminée. »

Il y avait une amère ironie dans cette saillie, car nous nous trouvions effectivement en retraite. Le pauvre chasseur était sans doute vexé d'avoir été abîmé pour rien, et toujours prêt à gloser comme l'est toute cette arme, il avait soulagé son cœur par cette raillerie.

On disait aujourd'hui que l'ennemi avait passé le Tessin presque en même temps que nous, au-dessus de Magenta, et se trouvait sur le territoire lombard.

Vraiment, il fallait toute notre philosophie pour conserver quelque bonne humeur. De tous les côtés, rien que des nouvelles malheureuses, pas une consolante.

A Bereguardo, village à une lieue du Tessin, nous retrouvâmes un

nouveau transport de blessés, qui attendait des soins, et l'état-major, arrivé avant nous, et établi à l'hôtel de la poste.

A la fenêtre ouverte du premier étage, j'aperçus le comte Gyulai, et à côté de lui une figure de soldat très-caractéristique, noble, sévère, imposante. C'était le feld-zeugmeister baron Hess, arrivé de Milan, général vénéré de l'armée, et dont la vue inespérée produisit un effet électrique sur les troupes réunies en bas.

Il y eut un conseil de guerre. Le bruit se répandit que la campagne allait prendre un tout autre caractère, qu'on allait occuper des positions toutes nouvelles; mais on disait aussi que la retraite n'était pas approuvée par Hess, et qu'il n'y eût pas consenti, s'il nous eût encore trouvés à Garlasco.

C'était un vendredi que les troupes autrichiennes avaient franchi le Tessin pour entrer dans la Lomelline, et ce fut encore un vendredi qu'ils le repassèrent cinq semaines après.

Par Casorate, nous atteignîmes le village de Rosate, où Barberousse fut autrefois battu par les Milanais, et où on montre aussi les ruines d'un château de la famille Visconti, dans lequel doit avoir été décapitée autrefois la malheureuse Béatrice de Tenda.

Les quartiers-maîtres nous avaient précédés et requis des logements. Nous trouvâmes nos chambres prêtes, mais bien dénuées. D'autres furent moins heureux, et errèrent des heures entières dans les rues avant de trouver un abri. Nous eûmes à quatre deux chambres communiquant entre elles dans une maison qui avait été un hôpital. Cette maison était tout à fait inhabitée; le propriétaire absent s'était fait représenter par sa fille qui présida de bonne grâce aux soins de l'hospitalité. Elle avait apporté les lits nécessaires, le linge était propre, les murs nouvellement blanchis, mais les meubles manquaient tout à fait. Toute cette immense maison ne contenait qu'une table; deux cuvettes devaient servir au moins à six personnes.

Il était évident que nous ne resterions pas longtemps à Rosate, et que le signal du départ pouvait être donné à chaque instant, et nous surprendre avant le déjeuner. Nous entreprîmes donc une reconnaissance pour trouver un *albergo*.

L'état-major proprement dit avait été logé à la *Casa prepositurale*, chez le clergé. Devant la porte, qui conduisait d'abord à un jardin ombragé de pampres, on avait établi une espèce de bureau volant où se tenaient les adjudants et la gendarmerie qui attendait leurs ordres. Sur la porte, on avait collé en toute hâte des billets donnant le nom des officiers qui y logeaient.

J'entrai pour chercher l'un d'eux, et me trouvai, à mon grand étonnement, à l'étage supérieur, dans une espèce de palais de serpents. Tout autour de moi se mouvait de petites lignes serpentines; des milliers de vers à soie longs comme le doigt rampaient autour de moi. Le vénérable clergé de Rosate consacrait donc ses moments de loisir au divertissement profitable de la sériciculture.

N'ayant pas trouvé l'officier que je cherchais, nous descendîmes à deux dans le village, et nous heurtâmes tout de suite à l'entrée d'un *albergo antico* qui nous parut avoir assez bonne mine.

De même que le Français est fier de pouvoir inscrire sur son établissement « ancienne maison », de même l'Italien dira volontiers « *albergo antico, caffè antico.* » Mais la plupart de ces antiquités ne valent rien, et les *albergos* notamment ne sont le plus souvent que des tavernes de voituriers.

La salle à manger dans laquelle nous entrâmes était un antre, les tables, les bancs, les murs, visqueux et suintants de saleté. Une nuée de mouches s'abattit sur nous. Plusieurs officiers étaient déjà occupés à déchirer de leur mieux un *manzo* qui offrait à leurs dents la plus tenace résistance et faisait perler la sueur à leur front. D'autres se plaignaient de l'acidité du vin et criaient à l'empoisonnement.

Dans la Lomelline, sur le territoire ennemi, notre subsistance avait été fort médiocre, et en revenant « chez nos amis les Lombards » nous espérions trouver mieux, mais cette entrée était décourageante. Nous avions positivement épuisé la Lomelline jusqu'au dernier épi, et y avions souvent eu la présomptueuse pensée de requérir ce qu'on ne voulait pas donner de bonne grâce et contre argent. Mais ici, « chez nos bons amis », le droit de réquisition cessait, et toute pensée semblable eût été une tache à notre loyauté.

Après le diner, nous nous enfonçâmes dans la principale ou peut-être l'unique rue de Rosate, pour trouver un café. Il n'y en avait qu'un en titre où, à côté de quelques gars déguenillés, ne se trouvaient que de vieilles femmes. On nous dit que le barbier, quelques maisons plus loin, débitait aussi du café; mais comme, pour me servir d'une expression arabe, plusieurs Croates venaient de mettre leurs barbes dans les mains de ce cafetier, nous renonçâmes aussi à cet établissement.

Un assez grand bruit nous attira vers l'osteria de la *Croce bianca*. La salle à manger était remplie d'officiers dont une partie se tenait, des assiettes à la main, près du feu, pour attraper au passage le premier morceau de viande qui sortirait de la marmite. Je pus me convaincre

qu'on dînait très-bien ici, tandis que nous autres, poussés par la faim, nous étions tombés dans la première maison venue. A ma grande joie, je découvris près du foyer une cafetière en cuivre. Je m'insinuai près de la padrona, qui, une grande cuiller à la main, pêchait dans la marmite les quartiers de viande fumante, visitai la cafetière, vis qu'elle était remplie d'eau, et obtins enfin qu'elle la mît en riant sur le feu. De ce moment, j'y veillai comme sur un trésor. En dépit de la mêlée, malgré les truelles, les marmites, les cuillers et les couteaux qui s'agitaient autour de moi, je maintins ma position, me fis donner par la padrona la boîte au café et le sucre, et me rendis en triomphe devant la porte de la maison.

Là je fus reçu par un cercle d'officiers dont la soif attendait ce moment avec impatience, et n'avait cessé d'épier mes manœuvres. Ma mission était remplie.

En retournant à notre hôpital, nous vîmes dans la maison où s'était établie la chancellerie un groupe d'officiers de l'état-major. D'autres groupes et des officiers de l'intendance étaient épars dans la rue et chuchotaient ensemble.

Tout d'un coup les officiers se dispersèrent dans toutes les directions. Personne ne voulut s'arrêter pour répondre à une question. Nous entendîmes dire néanmoins que le comte Gyulai s'était démis du commandement, et que le baron Hess allait le remplacer.

Tout le monde parlait des grands changements qui seraient la conséquence de cette mutation.

La nouvelle était trop importante pour que je voulusse rester un seul instant dans le doute.

Je courus à la cure, pour y voir un officier qui me donnait journellement des nouvelles authentiques, et j'appris que la nouvelle était fausse de tout point.

Depuis mon entrée en Lombardie, et notamment depuis qu'à partir de Milan j'avais pu me rendre un peu compte de la position, j'avais acquis la conviction que le général en chef manquait de coup d'œil pour le terrain considérable, pour la ligne étendue qu'il avait entrepris de défendre, ou qu'il se berçait d'une confiance qui devait devenir fatale, surtout vis-à-vis d'un adversaire dont les qualités guerrières auraient requis chez les Autrichiens un général par excellence.

Mes craintes au sujet de l'aile droite ne se confirmèrent que trop tôt. Un des officiers d'état-major m'avait bien dit qu'il y avait là trois corps tout entiers, et que l'ennemi, s'il voulait pénétrer au-dessus de Magenta, aurait à s'en repentir; mais dès notre arrivée à Rosate, il avait transpiré qu'il n'en était pas tout à fait ainsi, que nous étions au contraire tournés, que le feld-maréchal lieutenant Clam Gallas, qui avait occupé la position de Magenta avec environ 7,000 hommes du premier et du deuxième corps, avait abandonné la tête de pont comme ne pouvant être défendue, et s'était retiré; que le cinquième corps n'était arrivé que le 3 au soir à Abbiate-Grasso, après une marche très-fatigante; que le cinquième n'y était pas encore arrivé.

« Entendez-vous le canon, monsieur le lieutenant-colonel ? » criai-je à un officier qui, tandis que ses troupes dormaient sur le gazon à côté de l'église, avait cherché un abri contre le soleil derrière un mur de jardin.

Il l'avait entendu comme moi, et pensait que le bruit venait d'Abbiato-Grasso ou de Magenta.

Plus de doute ! on se battait peut-être à une lieue de nous, pendant que nous faisons la sieste à Rosate.

Il sonna deux heures de l'après-midi. Tout le monde était dans la plus anxieuse attente. Pas de nouvelles !

Tout d'un coup nous entendîmes une musique militaire : le corps du général Benedeck traversait Rosate avec ses équipages. Le général lui-même était arrivé depuis une heure, disait-on, et déjeunait à la maison curiale.

Ce corps, le plus considérable de ceux qui étaient entrés en Piémont, avait séjourné à Lomello, à peu près au centre de la ligne du Pô à la Sesia, sans avoir tiré un coup de fusil. Conduit par un général qui, dans la précédente guerre italienne, avait gagné la croix de Marie-Thérèse, et dont on attendait tout, il n'avait même pas eu occasion de voir l'ennemi. Benedeck, un des jeunes généraux, beau soldat aux traits accentués, à l'œil plein de feu, pouvait débiter aujourd'hui dans cette campagne, s'il n'arrivait pas trop tard. Ses soldats étaient couverts de poussière et de sueur ; ils avaient fait en un jour et demi le chemin de Lomello à Rosate, et, ployant sous le poids de leurs bagages, ils devaient encore aujourd'hui marcher au feu.

Le canon se tut pendant un quart d'heure. Nous attendions des nouvelles : pas de courrier ! La canonnade reprit vers quatre heures. L'impatience me gagna, et de mes deux jambes je me dirigeai vers

Cogiano pour aller de là sur Corbetto, où on disait que l'armée autrichienne avait ses positions. Mais à peine eus-je marché un quart d'heure, que je vis le chemin barré par deux convois venant en sens opposé et tellement embourbés, que plusieurs chariots gisaient dans les fossés. Les voituriers criaient et juraient, et l'embarras augmentait à chaque instant. Au delà des fossés s'étendaient d'immenses rizières où une cigogne même eût été embarrassée, à plus forte raison moi.

Il fallait donc revenir à Rosate.

Autour de la table de la *Croce bianca* se pressaient des officiers qui n'avaient aucune nouvelle authentique du champ de bataille. Quelques-uns étaient montés vers sept heures sur la tour, mais n'avaient vu que de la fumée entrecoupée de flammes, d'où ils avaient conclu que Buffalora était en feu. C'était tout ce qu'on savait à deux pas, pour ainsi dire, du champ de bataille. Ni l'intendance générale, ni personne, n'avait reçu de nouvelles.

On se sépara dans une excitation fiévreuse. Tout le monde savait que Magenta était la clef de la Lombardie ; que si on y était battu, on aurait à reculer par delà l'Adda jusqu'au Mincio, et que la révolution se déclarerait sur nos derrières à Milan. Tout le monde savait aussi ou sentait du moins que les troupes avaient été surprises, et il était facile de calculer que Benedeck n'arriverait pas à temps sur le champ de bataille.

J'avais dormi environ une heure, quand j'entendis des pas à côté de mon lit. On m'appela par mon nom.

Une de mes connaissances, qui habitait la chambre à côté de moi, et dont j'avais remarqué le lit vide en me couchant, se tenait devant moi, la tête enfoncée dans son manteau.

« Dormez-vous ? me dit-il d'une voix émue.

— Non ! Qu'y a-t-il ?

— Nous avons perdu la bataille ! »

Je fus sur mon séant comme par un ressort. Il faisait petit jour, et une lumière grisâtre tombait sur le visage du messager : je vis qu'il avait dit vrai.

Vers huit heures du soir, il avait eu la fortune de mettre, avec un ami, la main sur une timonella, et, trouvant le chemin libre, s'était dirigé sur Cogiano. Là, il avait appris l'issue de la bataille d'un capitaine du 14^e bataillon de chasseurs, qui, du haut de la tour de Cogiano, avait suivi la mêlée tant qu'il y eut un soldat autrichien à Magenta.

Je m'étais habillé pendant son récit. Tout le monde dormait encore, et personne n'avait le moindre soupçon.

Je me promenai à peu près une demi-heure dans Rosate. Enfin les rues se peuplèrent ; on entendit des signaux, les habitants se montrèrent en habits de fête dans les rues : c'était dimanche.

« Ordre de marche ! crie-t-on soudain : dans une demi-heure nous partons. »

Où ? c'est ce que personne ne savait.

Pendant ce temps, les bruits sur la bataille de la veille avaient commencé de circuler. Un des officiers présents à l'affaire m'assura que nous avions subi une défaite complète, parce qu'on avait encore combattu sans réserves, et que les corps arrivaient toujours trop tard ou avaient été postés trop loin pour arriver au moment voulu.

D'autres, au contraire, prétendaient que nous n'avions pas été battus, qu'il n'y avait de victoire d'aucun côté, que notre position était bonne, que nous avions fait des pertes énormes, mais les Français de même. Ils ajoutaient qu'on avait pris le premier canon rayé, sur lequel un patriote avait mis un prix de cent ducats, et qu'on avait fait deux cents prisonniers, dont une partie allait arriver à Rosate.

En effet, à ce moment même il se forma derrière nous un grand concours de monde, et nous vîmes arriver quarante-trois prisonniers, qui composaient comme un échantillon de toute l'armée française : il y avait là un zouave qui portait la médaille de Sébastopol, plusieurs grenadiers avec leurs hauts bonnets à poil, deux artilleurs, plusieurs chasseurs d'Afrique, des soldats de la légion étrangère, et enfin de la ligne.

Mille souvenirs variés surgirent en moi à la vue de cette société française, petite, mais choisie : de chers souvenirs d'Orient, d'Afrique, de France même ; et au premier moment il me sembla que j'étais de leur côté et que nous nous étions déjà vus et nous étions parlé plus de cent fois : premier mouvement d'autant plus explicable que j'avais campé d'innombrables fois avec ces troupes françaises, et avais toujours reçu chez elles un accueil hospitalier, tandis que je me trouvais pour la première fois dans un camp autrichien.

L'arrivée des prisonniers avait attiré tout le village. Les grenadiers se laissèrent escorter, les bras croisés sur la poitrine ; le zouave jetait des regards de défi ; les chasseurs et les autres s'en allaient les mains dans leurs pantalons rouges. Au moment où leur escorte, attendant de nouveaux ordres, s'arrêtait auprès d'un mur de jardin, je m'approchai d'eux pour causer, et je vis alors que plusieurs officiers et soldats

autrichiens avaient déjà engagé une conversation très-cordiale avec quelques-uns d'entre eux, des Suisses et des Allemands du Palatinat, de la Westphalie et du grand-duché de Bade, qui servaient dans la légion étrangère. Les prisonniers parurent satisfaits de la manière dont on les traitait. « On nous traite à merveille, monsieur, je suis content, » dit le zouave à peu près de l'air dont, en quittant une auberge, on reconnaît que le service a été bien fait.

Le quartier général se mit en mouvement, mais personne ne songea à demander de quel côté nous allions nous diriger : nous étions habitués à partir sans savoir pour où, et d'arriver quelque part, et nous étions encore plus heureux que les officiers marchant avec leurs troupes, lesquels, à moins qu'ils n'aient la fortune de lire en marche le nom des localités sur quelque inscription publique, ne savent jamais où ils passent.

Notre chemin traversait de nouveau les plus belles campagnes, mais il était défoncé par la pluie de la veille au soir et de la nuit, et à chaque quart d'heure il y avait des arrêts forcés.

Après une heure et demie de marche, on s'arrêta devant un groupe de maisons. Nous étions à Binasco, le point où, comme les journaux l'ont dit, l'armée prit une position de flanc après la bataille. Toutes les colonnes de Magenta y arrivèrent et formèrent un chaos si effrayant, qu'il ne fallut pas songer à pénétrer dans la ville en voiture. Nous descendîmes donc, et arrivâmes les premiers à l'*albergo dei Tre Rei*, qui, au bout d'une heure, se trouva être le rendez-vous de tous les officiers.

Chaque jour me donne occasion d'admirer cette armée; chaque combat met en lumière la bravoure des soldats aussi bien que des officiers, leur dévouement et leur vénération pour l'empereur. Je les vois faire des marches forcées pendant deux ou trois jours, jeûner en marche pendant vingt-quatre heures, et n'en opposer pas moins à toutes ces fatigues la patience la plus tenace et un visage content. Je les ai vus camper dans l'humidité et la tempête sans montrer d'humeur; j'en ai vu transporter de mutilés, qui ne pouvaient trouver partout les soins qu'il eût fallu, et je n'ai pas entendu un soupir, pas une plainte.

Presque aucun officier n'était revenu de la mêlée sans quelque blessure. Le général Hess s'était trouvé au combat, et souvent au milieu des balles; mais on prétend qu'il a répondu à un officier qui lui demandait des ordres qu'il n'était là que comme volontaire.

Les rues de Binasco étaient remplies d'équipages de train et de voitures traînées par des bœufs, qui convergeaient ici de toutes les directions. Des soldats de toutes les armes allaient et venaient à travers ce chaos; et quand il arriva quelques forts transports de blessés, tout mouvement devint impossible pour quelque temps.

Ce n'étaient pas des blessés de Magenta, Dieu sait où ceux-ci se trouvaient encore à ce moment : c'étaient des blessés de plus ancienne date. La plupart venaient encore du Piémont.

Quelle que fût en général à notre égard l'hostilité des habitants de la Lombardie, je n'eus pas moins occasion de constater ici de nouveau le cœur compatissant des femmes.

J'avais souvent vu comment, sur la grande route, elles suivaient les voitures des blessés, leur portant assistance et les accompagnant même souvent jusqu'à la ville prochaine, pour y aider à renouveler le pansement, leur donner de l'eau, leur procurer des vivres et rafraîchir leurs brûlantes blessures.

A Binasco, je revis les femmes réunies autour des chariots : « *Povero animo!* » disaient-elles en contemplant ces visages contractés par la douleur, mais néanmoins contenus et résignés. Elles s'approchaient des blessés, demandaient ce dont ils avaient besoin, leur donnaient ce qu'elles pouvaient et même parfois quelque monnaie de cuivre, et comprenaient toujours, quand l'un de ces malheureux montrait le bandage de son bras ou de sa main, qui avait besoin d'être renouvelé, ou indiquait du doigt sa bouche altérée : scènes émouvantes où l'on apprenait à doublement estimer le cœur des femmes !

(Traduit de l'allemand de M. HANS WACHENHUSEN.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

Extraits des recueils philologiques allemands de l'année 1858.

(Suite et fin.)

Kuhn : Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung (Journal de philologie comparée), vol. VII, cah. 1. *M. Stier* donne un aperçu complet des formes de la troisième personne plurielle du verbe substantif *as* (être). La forme primitive devait être *asanti* (racine *as*, terminaison *nti*, voyelle de liaison *a*). C'est la forme sanscrite *santi* qui s'en rapproche le plus. Les autres langues de la même famille se rangent, d'après la lettre initiale, en quatre classes. La première, qui est la plus nombreuse, commence par *s* : lat. *sont* (depuis 134 av. J. C., *sunt*); ombr. *sent*; osque *set*; gothique et anglo-saxon *sind*; anc. haut allem. *sint* (*seynd*); vieux slave *sati*; russe *suti*, *sutj*; serbe *cy*. La deuxième classe commence par *h*; elle ne comprend que le zend *henti*. La troisième comprend les formes grecques commençant toutes par une voyelle, *a*, *e* ou *i* : épique *ἔοντι* et *ἔασι*; dorique *ἐντί*; éol. *εὔτι*; hellénique *εἰσι*; le grec du moyen âge a *ἐνε* ou *ἐν*; le grec moderne *εἶναι* est dérivé d'une forme médiate *εἴναι*, et n'a rien à faire avec l'infinitif *εἶναι*. La quatrième classe commence par *ja* ou *je* : albanais *jávu*, *jäv*; serbe *jécý*. Les trois formes du messapien *zenti*, du béotien *ἔανθι* et de l'ancien albanais *jávθι* sont encore douteuses. On remarquera encore que, dans ces différentes séries la terminaison *nti* est mutilée graduellement en *nt*, *nd*, *ñd*, *t*, *s*, *n*, *ñ*, ou disparaît tout à fait, comme dans le serbe *cy*. La même observation se répète dans les formes romanes dérivées de la forme latine *sunt* : valaque *sënt*; français *sont*; ital. *son* (*sono*); roman *sun*; portugais *são*. — *L. Meyer* essaye de trouver l'étymologie, déjà si souvent cherchée, du mot allemand *Gott* (dieu). Il la trouve dans la racine sanscrite *dyut* (briller). Cette dernière, à son tour, se rattache à la racine *dyu* (ou *div*), qui a donné naissance au mot grec *θεός* (de *θειός*, *θειφος*, *δειφος*) et au mot latin *deus* (de *dēos*, *dēvos*, *deivos*), de sorte que les expressions désignant *dieu* dans ces trois langues seraient empruntées de la même racine, qui, par une autre branche, a produit les mots *Zeús*, *Jupiter* et *Zio*. — *C. Lottner*, dans une dissertation fort étendue sur « la position qu'occupe le latin parmi les langues indo-européennes », arrive à ce résultat tout à fait contraire aux opinions généralement reçues jusqu'à présent, que la grammaire latine ne montre aucune affinité spéciale avec le grec, et qu'au

contraire, sous plusieurs rapports, elle se rapproche de celle des langues du Nord (le germain, le lithuanien, le slave, le celtique). — *Th. Benfey* retrouve la formation causale si fréquente dans le sanscrit, par le suffixe *paya*, dans les mots grecs et latins ἀμείβω, στείβω, φόβος, σκίπαρον, *scabo*, ἀμείω, φαύω, ξίω, ξύω, λαξεύω, *rapio*, θάλλω, *ferreo*, *febris*, *stirps*; *sap* dans ἄπτω, ἔπομαι, σέδομαι; *supat*, *dissupo*, *hebes*, *capiō*, κώπη, *iubeo*. — *A. Kuhn* démontre la tendance qu'avait le latin d'éviter les lettres *dr* au commencement d'un mot. Ainsi le verbe *ruere* correspond à la racine sanscrite *dru*, tandis que dans *congruere* et dans *ingruere* le *d* a été changé en *g*. Le substantif *ros* (rosée) correspond à δρόσος, *racemus* (raisin), à δρᾶξ; *rīna* (nom d'une arme), à *drūna*. Dans *trux* et *truncus*, le *dr* s'est changé en *tr*. Les seuls exemples où *dr* au commencement du mot se soit conservé en latin sont *draucus*, *drenso*, *drindio*, *drungus*, *Drusus* avec ses dérivés. Plusieurs de ces mots semblent d'origine étrangère. Enfin, dans le vieux latin, on rencontre les formes *drua* et *andruare*, avec leurs dérivés *truare*, *antroare*, *trua*. — *G. Legerlotz* dérive les mots grecs τρέγνος ou τέργνος (tige) et le mot latin *truncus* d'une racine sanscrite *drh* qui signifie croître. — Le même compare les trois mots κριθή (= κριθή), *hordeum*, *gersta*, qui, en grec, en latin et en allemand, signifient orge, avec la racine sanscrite *grdh* (désirer). Ainsi le sens primitif de ces mots serait : « ce qu'on désire, » de même que *vinas*, *vinum*, *Ῥῖνος*, *wein*, *vin*, signifie « ce qu'on aime. » La circonstance que le sanscrit ne connaît pas encore cette dénomination de l'orge fait présumer que la culture de l'orge doit être postérieure au départ des peuples européens de l'Asie.

Cab. 2. *A. F. Pott*, dans sa dissertation sur Ixion, Eurytos et Athamas, a ajouté quelques belles pages à la mythologie comparée. Cet Ixion qui, croyant embrasser Junon, et condamné pour cet attentat à rester attaché éternellement à une roue tournante, étreint un nuage; ces centaures, moitié homme, moitié cheval, qui sont nés de cette étreinte; cette longue série d'Eurytos qui tous sont vaincus, chacun à son tour, par Hercule; ce tissu de fables qui s'entrelacent d'une manière bizarre autour des noms d'Athamas, de Phrixos et Hellé, de Danaé, des Danaïdes, et tant d'autres fictions étranges qu'autrefois on attribuait volontiers à l'imagination extravagante des Grecs, se résolvent comme par enchantement, sous l'analyse puissante de la linguistique comparée, en un petit nombre de conceptions d'une simplicité grandiose. Ixion, c'est celui « qui asperge, qui féconde », de la racine *sic*. Il est attaché à la roue tournante du soleil. Les centaures (de χεντ-χῶρα, qui aiguillonnent les airs) se comparent aux Gandharvas indiens, représentant des cavaliers sauvages montés sur des nuées. Eurytos lui-même est un centaure, et le nombre étonnant des Eurytos vaincus par Hercule sont autant de nuages qui, percés par les rayons de soleil, se répandent en pluie fertile. Leur nom signifie donc *beau fleuve*. Athamas est le dieu des tempêtes, du sanscrit *tham*, « souffler ». Il a deux femmes, Ino (équivalent à ἰς ἀνέμοιο, « force des vents ») et Néphélé (nuage). De cette dernière lui naissent deux enfants, Phrixos, avec son bélier doré, symbole du nuage doré par le soleil, et Hellé, la douce lumière du printemps. Les Danaïdes enfin, caractérisées par ce tonneau percé qui ne s'emplit jamais, sont de véritables naïades (de δια = ζα et de ναῖδες ναῖαδες), déesses des fleuves et des sources du pays d'Argos. — *Th. Benfey* expose les étymologies des mots ὀφθαλμός (de *akshan-mant*), κτήγυνον (comparatif de κτήγυν, du sanscrit *clāgh*), κάλλιον (de καλύ = sanscr. *cāru*), *facio* (= *bhavadāmi*, « je fais devenir »), *jacio* (= *cyavadāmi*, « je fais tomber »), *lacio* (= *lavadāmi*,

« je fais délier »), διαίωω, contracté δέωω (dénominateur de la racine *dih*, « enduire »), ἰθὺ ἰθαρός (de ἰτῑαν = sanscr. *i-tvan* « allant, » lat. *itor*, *itin-er.*); γυνή (de γυνή = γυνήFι γυνήFι, de la racine γανυ, nomen agentis de *gan*, « faire naître »); σύν, ζύν, la dernière forme la plus ancienne, de la racine *sac* « joindre ». — *Leo Meyer* compare le mot allemand *woche* (semaine) aux mots goth. *vikon*, sanscr. *vic*, grec *Feixiv*, lat. *vicis*. Le sens de la racine était d'abord « séparer », puis « se succéder ». Ainsi le mot *woche* exprime l'idée d'une succession dans le temps. — *G. Legerlotz* trouve l'origine commune des mots suivants : μέλας, μολύνω, μορῖσσι, ἀμερδής, ἀμορδός, ἀμπαρδός, μορφνός, ὀρφνός, dans une forme primitive *smar-vant*. — *D. J. Maurophrydes* énumère les cas dans lesquels la demi-consonne *j* se prononce comme telle en grec moderne, quoique ordinairement elle soit écrite γ (gamma). Ainsi qu'on le sait, cette lettre *j*, à en juger par les documents écrits, avait complètement disparu du grec classique, où elle fut remplacée de différentes manières. Il est donc assez important pour l'histoire de la langue, pour sa grammaire, pour l'étymologie surtout, d'en retrouver les traces dans le grec moderne. — *Th. Kind*, pour faire comprendre le rôle que jouent les idées de la patrie et de l'étranger dans la poésie grecque moderne, explique le sens des mots ξένος, ἔρημος, νόστος, etc. — *H. Schweizer* annonce la deuxième édition de la « *Grammaire comparée* » de F. Bopp. M. Bopp a fondé cette science par sa dissertation, publiée en 1816, « sur le système de conjugaison ». Sur cette première assise, il a élevé, dès 1833, le magnifique édifice de la « *Grammaire comparée* », qui abrite l'histoire à peu près complète de huit ou neuf langues. Depuis, il a eu le plaisir de voir à l'œuvre un nombre toujours croissant de disciples fervents, qui apportent et qui façonnent, avec une rapidité infatigable, un immense matériel : de sorte que M. Bopp, voulant compléter aujourd'hui son œuvre, n'a eu qu'à suivre le courant auquel il avait donné lui-même l'impulsion il y a quarante ans ou plus. Nous nous abstenons de toute remarque de détail. — *A. Kuhn* annonce le « *Glossarium Latino-Germanicum* » de L. Diefenbach, qui forme un supplément du « *Lexicon mediæ et infimæ latinitatis* » de Ducange et Henschel. — *G. Stier* compare les trois mots : messapien βρένδος, lithuanien brėdis, albanais drėni, qui signifient *cerf*.

Cah. 3. *C. Lottner* essaye de justifier son opinion, que les langues italiques se rapprochent moins de la langue grecque que celles du Nord, par un recueil de 123 mots, qui sont communs au grec et au latin, et par un autre recueil de 160 mots que le latin possède en commun avec les langues du Nord. — *L. Meyer* donne un aperçu des formes homériques commençant par les lettres δF. — *H. Ebel* ajoute aux deux racines qui commencent par *sm* : *smi* et *smar*, encore deux autres, *smard* et *smath*, dont la première se retrouve dans l'ancien haut allemand *smerso*, comparé au zend *ahmartana*, et la seconde dans le verbe allemand *schmeissen*, comparé au verbe *cosmittere* en vieux latin. — Le même dérive *plaustrum* de *pluere*, *quicumque* ou *quicunque* de *qui-cum-que*, en constatant ainsi la priorité de cette dernière forme. — *H. Schweizer*. Annonce de la *Grammaire comparée* de Bopp (suite). — *G. Legerlotz* dérive χαί et χάς de χασί. Avec le mot ossétique *chath* « cohabiter », il compare les mots grecs χάσσα, χάσσις, χάσις (χάσσις, χάσσις), χαστήρ et les composés Κασσιφρόνη, Κάσσανδρα, Καστεάνειρα, Κασσιπέα, Κασσιόπη.

Cah. 4. *A. F. Pott* explique le mot Κορύδαντες par « *in orbem saltantes* ». La racine se trouve dans les mots χύρβεις, ῥύμβος, χορυφή, κόρυμβος, lat. *orbis*,

russe *korobit*, anc. haut allem. *hwerban*. La terminaison *ac*, *avt* est fréquente en grec, surtout dans les noms propres. M. Pott en donne un aperçu à peu près complet, avec l'indication précise de la racine. — H. Ebel compare les mots ombriens *derrew* avec *δρασός*, *vas* avec *vacuus*, *vanus*; il explique *armor dersecor* par *arma fortia*; il dérive le mot osque *lamatir* (pour *lamattid*, sub. parf. act.) du verbe *lamaum* « *clamare* », et il traduit *neip mais* par « *et jamais* ». Le verbe latin *colere*, d'après M. Ebel, vient de la racine *shav* (*ars*. *χαίρω*, *ξύρομαι*, *scheeren*), et signifie d'abord « *labourer* ». Le verbe *mereo* est comparé à *mers* en ombrien et à *meddis* en osque, qui désignent un « *juge* ». — H. Hern indique quelques faits qui, d'après lui, fournissent la preuve d'une parenté plus proche du grec avec le zend et le sanscrit qu'avec le latin et les autres langues européennes. Ainsi, la syllabe négative est *in* en latin (comme en français), *un* en allemand, tandis que le grec, le zend et le sanscrit ont *a* (*alpha privativum*) à la place. — Le même dérive le mot *fœmina* « *femme* » de la racine *fi*, sanscr. *dhé*, qui signifie « *teter* ». *Fœmina* est un *participium medii*, et veut dire « *celle qui donne à teter* ». Le mot *pœna*, d'où vient *punire*, se compare au sanscr. *pîg*, qui veut dire « *poursuivre* ». Le même sens convient au mot *piare*, et *pîus* « *pieux* » signifie « *celui qui a poursuivi* », c'est-à-dire « *qui a exercé la vendetta* ». — Leo Meyer compare les trois mots, allem. *kufe* (charrue de terre), lat. *campus* (champ), grec *χῆπος* (jardin), avec le verbe sanscrit *kshapáyami*, de la racine *kshi* « *demeurer* ». La même racine se retrouve encore dans *habere*, *habitare*, *κτάομαι*, *κτίζειν*, etc. — G. Legerlotz rassemble et explique tous les mots grecs dérivés de la racine *div* ou *diu* (« *brûler* », « *briller* »), au nombre de plus de soixante. — Th. Aufrecht distingue deux verbes *δαίω* en grec, dont le premier signifie « *brûler* » et provient de la racine *du*, tandis que le second (dans *δαίωμα*, *δαίνυμι*) signifie « *partager* », de la racine *day* « *rompre* ». — D. J. Maurophrydes identifie le mot *πεζούλι* (siège) en grec moderne avec le mot *πειδωλίον* du grec ancien. — A. Kuhn annonce deux dissertations de G. Curtius : 1^o « *Corollarium commentationis de nomine Homeri scriptæ* ». Cette dissertation répond à celle de M. Sengebusch (voyez *Rev. germ.*, 1859, cah. 1). 2^o « *De anomalie cujusdam græcæ analogia* ». M. Kuhn compare *φράσσω*, *farcio*, sanscr. *prc*, *prnc*. — G. Legerlotz compare les mots *γοῖτα*, *haedus*, *geit*. — A. Kuhn retrouve la forme grecque *ἀπίδραν* dans le sanscr. *apadran*. — A. Schleicher nie la transition de *x* *c* en *p* dans le latin; pour cette raison, il déclare que les formes *palumbes* (à côté de *columba*) et *popina* (à côté de *coquina*) doivent être empruntées à d'autres dialectes.

Cah. 5. A. F. Pott, pour expliquer le nom propre *Ἀδδραχος* (père de Laïos, grand-père d'OEdipe), le décompose en *Ἀαρός* et *δαχος* (de *δέχομαι*), de sorte qu'il serait synonyme de *Δημόδοκος* « *hospitalier envers le peuple* ». A cette occasion, il parcourt les noms grecs qui sont composés avec *λαός*, *δῆμος*, *στρατός*, *ἀγορά*, *ἄστυ*, *πόλις*, et qui tous témoignent du grand intérêt que les anciens prenaient aux affaires publiques. Une deuxième série de noms en *οίτας*, *οίτης* (de *οἶτος* « *sort* ») et en *τλας* (de *τλῆναι* = *tollere*, *dulden*) désigne une autre vertu capitale des Grecs, la constance dans l'adversité. — D. J. Maurophrydes rassemble les exemples qui prouvent que l'usage des voyelles de liaison *a* et *u* (prononcez *ou*) et des formes composées avec la syllabe *σα* (= *ἔσα*, prétérit du verbe *εἶναι*), a duré, dans la conjugaison grecque, depuis les temps les plus reculés jusqu'à présent, et que surtout ces dernières formes sont devenues fréquentes dans le

grec moderne. — Il ajoute une explication détaillée des différentes significations du verbe *χαίρειν*. — *J. Savelsberg* trouve pour première signification des mots *ἡμαρ* et *ἡμέρα* « clarté du jour ». Il les compare avec *ἡέριος* (« matinal »), *ἡρι* (« de bon matin »), *αὔριον* (« demain »), *ἡFός* (« aurore ») et le sanscrit *usár* « matin », de la racine *ush* « brûler ». La même racine revient dans *ῥα* (= *Fóσαρα*), dont la première signification est « printemps » et « grâce », « beauté. » — *Leo Meyer*. Réfutation du livre de L. Ross, intitulé « *Italiker oder Gräken*. »

Cah. 6. *Leo Meyer* décrit en trente pages l'histoire et l'extraction du mot *ἐπιούσιος*, qui ne se trouve qu'une fois dans la prière dominicale, où les termes *ἄρτος ἐπιούσιος* sont généralement entendus dans le sens de « pain quotidien ». *M. Meyer*, tout en acceptant cette interprétation, prouve jusqu'à l'évidence que la traduction littéraire ne serait autre que « pain suffisant ». — *G. Legerlotz* remarque que la signification « frère » du mot *φρατήρ* (= *frater*, goth. *bróthar*, sanscr. *bhrátr*), qui avait fait place à la signification plus vague de « membre d'une même corporation politique », subsiste encore dans une glose d'Hésyche, *φρητήρ ἀδελφός*. Ce même auteur nous a conservé le mot *χισχίν* « lièvre », qui correspond exactement au mot sanscrit *çaca*. Enfin *M. Legerlotz* discute l'origine de quelques noms masculins en *ειρος*, *αιρος* qui proviennent de noms féminins en *ειρα*, *αιρα* = *επια*, *απια*. — *Leo Meyer* annonce le livre de J. Budenz, « *Das suffix χός (υχός, αχός, υχός) im griechischen* ». — *H. Schweizer-Sidler* donne une analyse de la dissertation de G. Corssen, « *De Volscorum lingua commentatio* », qui contient l'interprétation des inscriptions volsques, avec une caractéristique de cet idiome.

HUNZIKER.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE.

JOURNAUX.

Hollenberg. *Zeitschrift für christliche Wissenschaft und christliches Leben* (*Journal allemand pour la science et la vie chrétiennes*), nos 24 et 25 : Le polémiste catholique Nicolas; De la mission chez les païens.

Protestantische Kirchenzeitung, nos 22, 23, 24 et 25 (*Gazette ecclésiastique protestante*) : H. Krause, Humboldt et l'Église moderne; Weinhold, Hymnologie; M..., Les Juifs et l'Église chrétienne.

Rudelbach. *Zeitschrift für die gesammte lutherische Theologie und Kirche* (*Journal pour la théologie et l'Église luthérienne*), 3^e cahier trimestriel : Gerlach, Du vœu de Jephthé; Althaus, L'immutabilité de Dieu; Becker, De la mort de quelques martyrs luthériens à Paris.

Hengstenberg. *Evangelische Kirchenzeitung* (*Gazette ecclésiastique évangélique*), nos 36-43 : Les refus de mariage; La discipline de l'Église évangélique et le droit naturel; Contre le mariage civil.

Gelzer. *Protestantische Monatsblätter* (*Feuilles protestantes mensuelles*), livraison

de mai : Voix de et sur Rome; De l'économie politique du temps présent au point de vue éthique et religieux; Paolo Sarpi et le patriotisme italien au commencement du dix-septième siècle; Situation de l'Europe au mois de mai.

J. H. Fichte, Ulrici et Wirth. *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* (*Revue de philosophie et de critique philosophique*), 2^e cahier du 34^e volume : Seydel, Rosmini et Gioberti; Schildner, De la doctrine de la connaissance; Ulrici, La force vitale et l'idée de l'organisme au point de vue des sciences naturelles; Critiques¹.

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU QUATRIÈME JUSQU'À LA FIN DU SIXIÈME SIÈCLE, DANS LES POINTS PRINCIPAUX DE SON DÉVELOPPEMENT (*Die christliche Kirche vom anfang des vierten bis zum ende des sechsten Jahrhunderts, in den haupt momenten ihrer entwicklung*), par F. C. Baur. Un volume in-8°; x-326 pages. — Tübingue, Fues, 1859.

Dans le présent livre, l'éminent professeur de Tübingue qui tient depuis si longtemps et avec tant de vaillance, du double droit de l'érudition et de la philosophie, la tête du mouvement scientifique dans la théologie allemande, nous donne la suite de son ouvrage classique sur le christianisme des trois premiers siècles : suite entièrement digne du commencement, et sur laquelle nous aurons à revenir, nous bornant aujourd'hui, pour ainsi dire, à en signaler la date. M. Baur est un penseur complet, armé de toutes pièces, maître de l'analyse et de la synthèse. Nul n'a jeté plus de lumières sur les origines complexes et spontanées du christianisme, mais nul surtout n'a si bien fait voir l'ordre, le mouvement et le jeu naturel des idées dans cette époque obscure. On peut contester quelques-uns de ces résultats partiels, car les problèmes de l'histoire ne se résolvent jamais avec la même précision que ceux des mathématiques, mais il est impossible de ne pas se sentir subjugué par la nécessité de sa méthode.

Son nouvel ouvrage appartient naturellement, comme l'histoire des trois premiers siècles, au côté synthétique de son génie, et chez lui la synthèse n'est pas un simple résumé, une juxtaposition des résultats de l'analyse. Il ramène à l'unité la multiplicité des phénomènes, et fait voir l'esprit toujours présent, se mouvant et se diversifiant dans l'épanouissement des faits.

Voici les divisions et l'ordonnance du livre :

Première partie : rapports du christianisme et du paganisme; les peuples germains et le nouveau monde chrétien; lutte de l'esprit païen contre l'esprit chrétien dans le monde gréco-romain, Julien et la littérature païenne, Augustin, le platonisme de Synesius de Cyrène, et de Denys l'Aréopagite; le manichéisme et les priscillianistes.

¹ Parmi les articles de critique de ce numéro, il en est un qui nous touche plus spécialement; c'est l'examen des articles philosophiques publiés par la *Revue germanique* en 1858, par M. le docteur J. B. Meyer. Comme il arrive toujours en pareil cas, nous ne sommes pas d'accord sur tous les points, mais nous sommes très-reconnaissants à notre critique de la justice bienveillante qu'il rend à nos efforts, aussi bien que de la franchise avec laquelle il formule ses objections.

Deuxième partie : le dogme, les controverses théologiques sur la Trinité, les ariens, les nestoriens et les eutychiens, les monophysites; le dogme du péché et de la grâce, Pélagie et Augustin, le semi-pélagianisme; l'idée de l'Église.

Troisième partie : la hiérarchie, l'épiscopat, ses formes, ses degrés, son développement en système; rapport de l'Église et de l'État au point de vue de l'épiscopat.

Quatrième division : le culte, la vie chrétienne, la vie monastique, tentatives de réformes des adversaires de la division ecclésiastique.

Voici la courte introduction placée en tête du volume :

« La conversion de Constantin marque avec netteté la conclusion de la première période de l'histoire de l'Église chrétienne : le christianisme a atteint le but vers lequel il a tendu dans les trois premiers siècles; il est assis sur le trône impérial et possède l'empire du monde; le christianisme et le paganisme ont changé de rôle, et le monde paraît aussi chrétien qu'il avait jamais été païen auparavant. Mais ce n'est là que la situation extérieure, et déjà le regard de l'historien découvre au-dessous de la surface le germe d'oppositions nouvelles. Déjà christianisme et Église chrétienne ne sont plus des expressions identiques, depuis que, dans le sein de l'Église, toute la valeur du christianisme s'est concentrée dans le clergé et dans l'épiscopat, et que par là s'est produite une nouvelle forme de domination universelle, vis-à-vis de laquelle l'empire chrétien lui-même ne pouvait que se trouver dans un rapport d'opposition. Le christianisme, je le répète, a atteint le but, mais aussitôt l'Église chrétienne en voit un nouveau devant elle; une nouvelle antinomie s'est posée. Pourquoi le christianisme n'emporterait-il pas de nouveau une victoire aussi absolue que la première? De même qu'anciennement on avait à peine admis que jamais les empereurs pussent devenir chrétiens, de même l'idée d'une Église élevée au-dessus de toute puissance mondaine était sans doute encore fort éloignée; mais l'effort vers ce but suprême n'en était pas moins dans la force des choses. Dès que l'Église était devenue une puissance, elle devait tendre à devenir la puissance absolue, tout comme le christianisme est la religion absolue.

» L'historien, dès qu'il croit de son devoir de ne pas négliger les rapports même indirects entre les faits antérieurs et les faits postérieurs, devra considérer comme un changement important et décisif, à côté de la conversion de Constantin, la translation du siège de l'Empire dans la nouvelle capitale construite à la limite de l'Orient et de l'Occident. La situation de l'Empire, obligé dès lors à recourir à tous les moyens pour son salut, fut sans doute le motif principal de cette grave mesure; une autre raison fut que la nouvelle religion d'État semblait ne pouvoir prospérer que sur un sol abrité contre toutes les traditions païennes. Mais la vraie portée historique de cet acte de Constantin est ailleurs, et ne pouvait entrer dans aucune prévision humaine au moment de l'accomplissement. En délaissant et abandonnant pour ainsi dire à elle-même l'ancienne capitale du monde, le nouveau souverain chrétien frayait les voies à une papauté indépendante de l'Empire. La tradition romaine d'une prétendue donation de Constantin est fautive de tout point, mais l'idée qu'elle impliquait est fondée et légitime : l'Empire lui-même, en effet, livrait à la papauté le terrain sur lequel elle devait fonder une puissance supérieure à lui. Et plus se relâchèrent les liens qui rattachaient la vieille

Rome à l'Empire oriental, plus il fut donné aux papes de jeter avec indépendance et liberté, et avec une conscience de plus en plus assurée de leur situation, les fondements de la domination nouvelle. Au seuil du moyen âge, des évêques, comme Léon le Grand et Grégoire le Grand, se présentent déjà comme le prototype de la papauté naissante. L'Occident renfermait donc depuis Constantin les conditions de l'avenir de l'Église, tandis qu'en Orient l'Empire et la hiérarchie se limitèrent réciproquement, de façon à n'arriver ni l'un ni l'autre à une indépendance absolue; en apparence, l'empereur dominait absolument l'Église; mais lui-même dépendait de la hiérarchie, dont l'influence embrassait et pénétrait tout; à son tour, celle-ci ne put jamais franchir la barrière que lui opposait la présence immédiate de la puissance impériale. Ce qu'on appelle le despotisme byzantin est cette réciprocité d'action des deux puissances, qui marchent de front et exercent, sous des noms divers, la même autorité absolue.

» De même que, dans cette sphère suprême où le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel se disputent avec des prétentions égales la supériorité absolue, Constantin ne termine pas la lutte, et la fait, au contraire, seulement entrer dans une phase nouvelle et très-importante; de même aussi l'opposition entre le christianisme et le paganisme n'a point disparu. Loin d'avoir remporté une victoire complète, le christianisme n'eut, même après Constantin, pas d'ennemi plus dangereux que le paganisme, et se laissa pénétrer d'éléments païens bien plus profondément que ne le ferait penser la continuation de la lutte.

» Même le dogme de Nicée n'est pas encore à l'abri de toute contestation; le point de fixité que la conscience dogmatique a atteint en lui ne sera sans doute plus dérangé; mais le mouvement, commencé par une lutte sérieuse, se précipite, avance de degré en degré, pour fixer et délimiter le dogme en tout sens selon les aspirations de l'Église. A nul autre moment l'histoire du dogme n'est aussi importante; c'est en elle que le principe moteur de l'Église manifeste sa plus grande énergie, et c'est elle qui imprime son cachet à toute cette période du développement de l'Église.

» L'intense activité avec laquelle l'Église s'applique au développement et à la fixation du dogme paraît avoir complètement épuisé la mesure des forces spirituelles qui lui étaient départies pour les temps anciens. Aussitôt après le synode de Chalcédoine, qui arrête pour longtemps l'évolution dogmatique, une modification remarquable se produit dans la vie de l'esprit. Quelle abondance de forces ne possédait pas encore l'Église au quatrième siècle et dans la première moitié du cinquième! Avec des docteurs comme Athanase, Arius, Apollinaire, les trois Cappadociens, Basile le Grand et les deux Grégoire, avec Jean Chrysostome et les docteurs d'Antioche, qui se rattachaient à lui, l'Église traversa ce qu'on peut appeler sa période classique, aussi bien au point de vue théologique qu'au point de vue scientifique dans l'acception générale du mot, d'autant plus que ces hommes, nourris de la littérature grecque, s'éclairaient encore du crépuscule de l'antiquité classique. Et l'Église d'Orient ne manifestait pas seule cette vie pleine de séve; celle d'Occident lui tenait tête avec Augustin, supérieur à tous les autres en originalité et en profondeur, avec la science biblique de Jérôme, et avec beaucoup d'autres individualités plus ou moins caractérisées, plus ou moins remarquables. Mais quel contraste entre la deuxième moitié de la période et la première! En Orient comme en Occident, la physionomie de l'Église devient tout autre subitement; au mouvement de l'esprit succède une insipide monotonie, et

toute trace de vie achève de disparaître pendant la longue durée des controverses monophysitiques et semi-pélagiennes. L'invasion des peuples barbares et la dissolution du monde ancien acheva d'éteindre ce que la science avait pu conserver de points lumineux; l'esprit s'affaissait tout à fait sous la pression des circonstances. Une foi mécanique ne s'attacha plus qu'à la tradition, et l'unique activité qui subsista consista à colliger et à résumer de l'œuvre des temps précédents ce qui parut utile et digne d'être conservé. A la fin de la période, les choses en étaient venues au point que le chef de l'Église d'Occident put, avec un mépris monastique, bannir de l'Église les sciences laïques. »

Comme nous l'avons dit, nous reviendrons sur cette publication importante, qui réclame autre chose qu'une appréciation sommaire.

A. Tholuck. *LEBENSZEUGEN DER LUTHERISCHEN KIRCHE AUS ALLEN STÄNDEN VOR UND WAHREND DER ZEIT DES DREISSIGJÄHRIGEN KRIEGS* (*Témoins de l'Église luthérienne avant et pendant la guerre de Trente ans*), un vol. in-8°, x-452.

Nous ne pouvons traduire exactement le titre de cet ouvrage. « Témoins » est trop faible, « martyrs » serait trop fort et, de plus, tout à fait inexact; la plupart des personnages dont M. Tholuck nous retrace la biographie non-seulement ont vécu sans aucun encombre et n'ont pas été persécutés, mais ont même été persécuteurs, comme cet électeur Auguste de Saxe, qui, pour un soupçon de calvinisme, fit condamner à des peines dures et cruelles le conseiller intime Cracov, mort de faim sur la paille dans un cachot souterrain de Pleissenbourg, son médecin Peucer et ses deux chapelains. Nous n'aimons pas non plus cet évêque danois, acharné à prêcher l'ascétisme à ses ouailles, tandis qu'il fermait les yeux sur les déportements de son roi, un Henri VIII au petit pied. En somme, le nouveau volume du fécond théologien est tout simplement une biographie de luthériens notables du dix-septième siècle, laquelle tourne trop souvent au panégyrique. C'est une triste époque que l'auteur a choisie, époque d'intolérance, de formalisme, de fanatisme et de persécution réciproque entre les diverses Églises protestantes. Il vaudrait mieux ne pas raviver ces souvenirs.

BIBELSTUDIEN (*Études bibliques*), par H. G. Hœlemann, 1^{re} partie, un vol. in-8°, VIII-182 pages. — Leipzig, Haynel, 1859.

DAS DEUTERONOMIUM (*le Deutéronome*), par F. W. Schultz, un volume in-8°, VIII-716 pages. — Berlin, Schlawitz, 1859.

Nous réunissons ces deux ouvrages, qui reposent tous les deux sur le même principe inadmissible, mais encore fort en vogue dans certaines écoles théologiques, et qui consiste à subordonner à des exigences préconçues le droit absolu de la critique. M. Schultz soutient, à grand renfort de subtilités et d'injures, contre « la mauvaise critique historique » de M. Ewald et autres, que le Deutéronome est de Moïse. Nos lecteurs n'ont qu'à se reporter à l'article de M. Nicolas (livraison d'août 1858 de la *Revue germanique*) pour savoir ce qu'il y a lieu de penser de cette thèse. L'ouvrage de M. Schultz se compose d'une introduction et d'un

commentaire. L'introduction comprend trois divisions : Intention du livre, — l'auteur soutient que Moïse a voulu y commenter et compléter sa législation antérieure; — Contenu et disposition organique; Origine. Cette troisième partie était, au point de vue de l'auteur, impliquée dans la première.

M. Hœlemann paraît appartenir à la même école que M. Schultz, et, de plus, il a le travers de vouloir faire servir ses recherches critiques à des réformes pratiques dans l'Église, confondant ainsi, comme on fait encore beaucoup trop souvent, la science et la foi, qui ne doit procéder que du sentiment intérieur. Ainsi, il recherche très-laborieusement les formes de l'adoration dans la Bible, et comme les juifs faisaient un usage fréquent de la gémulation et de la prosternation, il veut que les protestants les imitent. C'est la complète méconnaissance du vrai sentiment religieux. En vraie religion, tout acte qui n'est pas immédiatement suggéré par le sentiment, tout ce qui est d'imitation extérieure ou d'habitude, est mauvais et de nulle valeur. Si votre cœur vous porte à témoigner de votre humilité devant Dieu en fléchissant le genou, fléchissez-le; mais dès que vous ne vous agenouillez que parce les juifs ont fait ainsi, votre acte n'a point le caractère religieux. M. Hœlemann traite successivement : Des idées fondamentales de la Bible sur la vérité; Du sens et de la prononciation du mot Jéhovah; Des formes bibliques de l'adoration; De la terminologie biblique concernant la mantique et la magie, — cette dernière étude est assez curieuse, — et enfin De l'immortalité de l'Âme dans Job.

SCHELLING UND DIE PHILOSOPHIE DER ROMANTIK, EIN BEITRAG ZUR CULTURGESCHICHTE DES DEUTSCHEN GEISTES (*Schelling et la philosophie du romantisme, pour servir à l'histoire de l'esprit allemand*), par L. Noack, professeur à l'université de Giessen, première partie, un vol. in-8°, xi-524 pages. — Berlin, Mittler, 1859.

Cet ouvrage, dont le premier volume seulement a paru jusqu'à présent, est en quelque sorte le pendant de celui de M. Haym sur Hegel. L'intention est la même, mais l'entreprise de M. Noack paraît à la fois plus motivée, plus légitime et plus facile. Schelling résiste bien moins à l'analyse que Hegel; on accusera tout à la fois ses brillantes et nombreuses qualités et ses graves défauts, en disant qu'il a été en philosophie un véritable poète et même un improvisateur. Il a passé sa longue carrière à improviser et à jeter dans le monde des hypothèses dont les dernières ont trop peu ressemblé aux premières. L'imagination chez lui était abondante et facile; il avait autant d'inconsistance que de spontanéité; et surtout dans sa jeunesse, alors qu'à vingt ans il supplantait Fichte, en éblouissant plutôt qu'en persuadant les philosophes, il lui arriva plus d'une fois de modifier son système, pour ainsi dire, en corrigeant ses épreuves. Sa vie, dans son ensemble, reflète et résume toutes les évolutions du romantisme allemand. Il en a connu et manifesté, autant que personne, toutes les hardiesses juvéniles, les crises malades et la pénitence finale. M. Noack, — le titre qu'il a choisi le prouve, — a embrassé son sujet dans toute sa vaste étendue; mais il n'est encore arrivé qu'à la moitié de sa tâche, et nous nous réservons de parler plus longuement de son ouvrage quand il sera complet. Ce sera aussi l'occasion de dire un mot des œuvres posthumes de Schelling, qui viennent de paraître pour la première fois dans une édition complète de ses œuvres.

A. N.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE.

JOURNAUX.

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit (*Indicateur pour la connaissance du passé germanique*), 5^e n° de 1859 : Gaupp, D'un document du 12 mai 1268, concernant les incursions des Tartares en Silésie; Deux poèmes de Pamphile Gengenbach, communiqués par A. Bube; Bartsch et Tucher, Un drame allemand inconnu du quinsième siècle; Wagner, Des énigmes par images.

Mone's Zeitschrift für die Geschichte der Oberrheins (*Journal pour l'histoire du Rhin supérieur*), 4^e cahier de 1859 : Indications pour l'histoire ancienne du Rhin supérieur; Documents sur le Vorarlberg et le Tyrol, du douzième au dix-septième siècle; Mayence et la Thuringe du onzième au treizième siècle; Documents pour servir à l'histoire des couvents de la Souabe; Notices historiques.

Müller et Falke. *Zeitschrift für deutsche Culturgeschichte* (*Journal pour l'histoire de la culture allemande*), livraison de juin: J. Falke, Les douanes allemandes au moyen âge; Barack, Des maîtres chanteurs à Nuremberg; Müller, Une dot princière au seizième siècle.

Communications de l'Institut géographique de Perthes, par le docteur Petermann. Gotha, 5^e cahier de 1859 : E. G. Squier, le lac Yojoa dans le Honduras, d'après les explorations de Stanton et d'Edward en 1858; E. Behm, la Polynésie américaine et la situation politique dans les autres parties de l'océan Pacifique en 1859; Notices géographiques; Cartes; le lac Yojoa, réduction à 1/1000000; Deux cartes de la Polynésie et du littoral de l'océan Pacifique, par Petermann.

Revue de géographie générale, publiée par Neumann, avec le concours de la Société de géographie de Berlin; Berlin, Reimer, 1859; nouvelle série, t. VI, cahiers 4 et 5 : Récapitulation des travaux astronomiques et géodésiques en Russie; Itinéraire du voyage de Tschitatschef dans l'Asie Mineure en 1858, communiqué à Ch. Ritter par l'auteur, avec deux cartes de H. Kiepert; Neumann, Études sur le Chili; Biernatzki, la Micronésie, esquisse géographique; A la mémoire d'Alexandre de Humboldt; Miscellanées.

LIVRES.

DR. H. BARTHS REISEN UND ENTDECKUNGEN IN NORD UND CENTRAL AFRIKA IN DES JAHREN 1849-1855, im Auszuge bearbeitet, nach dem in fünf Bänden erschienenen Tagebuche (*Voyages et Découvertes du docteur Barth au nord et au centre de l'Afrique dans les années 1849-1855*, en extraits, d'après le journal publié en deux volumes), 1^{re} livraison, brochure in-8°, 80 pages.

Comme le titre l'indique, cette publication n'est qu'un extrait de la grande relation publiée par le docteur Barth; nous ne connaissons pas le nom de l'écri-

vain qui s'est chargé de ce travail, mais celui de l'éditeur, si justement renommé dans le monde entier pour ses publications géographiques, dit suffisamment qu'il ne s'agit pas ici d'une compilation de hasard, mais d'un résumé consciencieux et intelligent, et c'est aussi l'idée que donne la première livraison, la seule que nous ayons jusqu'à présent sous les yeux. L'ouvrage est accompagné d'estampes coloriées faites avec soin, et de nombreuses gravures sur bois intercalées dans le texte. Le docteur Petermann y ajoutera une carte.

GEOGRAPHISCHE WANDERUNGEN (*Promenades géographiques*) de Charles Andree,
2 vol. in-8°. — Dresde, Kuntze, 1859.

Les « Promenades géographiques » de M. Andree embrassent les deux mondes, mais la géographie n'y règne pas seule : les mœurs et l'économie politique y tiennent une grande place. Ce sont des études isolées, faites avec esprit et savoir, et qui ont paru d'abord dans des recueils périodiques. Voici le sommaire des deux volumes : L'Angleterre et les Anglais; les grandes races humaines, leurs dispositions et leurs facultés; La France et les Français; Études sur l'Amérique du Nord, la société et les femmes; Le peuple, l'État, les partis et l'élection du président; *Le Go ahead* des Yankees; La langue anglaise dans l'Amérique du Nord et les américanismes; New-York; Chicago, le grand marché des grains dans l'Illinois; Le bassin du Mississipi; L'État de Minnesota; Les forêts et les bûcherons du Maine, Louis-Ville en Kentucky; Coup d'œil sur la Californie; Extrait d'un album californien; Les Mormons et leurs habitations au grand Lac Salé; Voyages de découvertes dans l'Ouest; Exploration de Bartlett au Rio-Gila; Les Constructeurs des Casas-Grandes et les ruines de Gran-Quivira au Nouveau-Mexique; Découverte du Red-River dans le Texas; Coup d'œil sur l'Amérique centrale; Le canal de Suez au point de vue géographique, commercial et politique; Le chemin de fer de l'Euphrate; Les Russes et les Anglais dans l'Asie intérieure; L'Inde et la Chine; Promenade dans Canton; Deux missionnaires à l'extrême Orient; La république de Liberia et les hommes de couleur aux États-Unis; Dans la patrie primitive de l'oncle Tom.

INDIEN UND SEINE REGIERUNG, NACH DEN VORZUGLICHSTEN QUELLEN UND NACH HANDSCHRIFTEN (*L'Inde et son gouvernement, d'après les meilleures sources et des documents manuscrits*), par L. d'Orlich, 1^{er} vol. grand in-8°; 537 pages. Histoire générale de l'Inde depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1857. — Leipzig, 1859.

L'auteur de cet ouvrage, M. Léopold d'Orlich, a visité l'Inde. On a de lui un « Voyage aux Indes orientales, en lettres à A. de Humboldt et C. Ritter. » Sa qualité d'officier supérieur de l'armée prussienne a facilité ses relations avec des généraux et des officiers de l'armée anglaise dans les Indes. C'est ainsi que, parmi les documents manuscrits dont parle le titre, figurent des lettres du général Outram. Ces indications suffisent pour marquer la valeur de l'ouvrage au point de vue politique et militaire. L'auteur attribue l'insurrection qui a donné de si graves embarras à l'Angleterre à une vaste conjuration des mahométans qui surent

tirer profit de l'irritation des Hindous. « Depuis des années, dit-il, l'administration avait fait fausse route en froissant les préjugés des Hindous par des réformes intempestives. L'abolition de l'immolation des veuves, la défense de l'infanticide, l'introduction de la vaccine, la loi qui permettait aux jeunes veuves de convoler en secondes noces, l'enseignement des collèges, l'établissement d'écoles pour les jeunes filles, étaient autant de mesures qui ébranlaient l'autorité et l'influence de la caste sacerdotale. Rien de plus aisé que d'égarer l'esprit crédule et enfantin des Hindous. De vieilles prophéties volèrent de bouche en bouche; la domination des brahmanes touchait à sa fin, et l'unique moyen de la sauver était de se réunir contre l'ennemi commun. Le pressentiment d'une tempête s'empara peu à peu de tous les esprits, des Européens aussi bien que des Hindous et des musulmans. Les indigènes attendaient un nouvel Avatar; les Européens reconnurent qu'il n'y avait plus de confiance à mettre dans les cipayes. Dans les vingt dernières années, tous les rapports des gouvernants dans l'Inde ont été pleins d'appréhensions pour l'avenir.

» Les princes mahométans et leurs alliés, les prêtres, avaient vu tomber leur puissance; une dynastie mahométane avait disparu après l'autre: la dernière à laquelle se rattachassent les souvenirs de l'empire du Grand Mogol, le royaume d'Oude, marchait rapidement à sa ruine. Quoi d'étonnant si, chez les princes mahométans de la Perse, le roi d'Oude et d'autres, la pensée surgit de fomenter l'irritation et de gagner les mécontents parmi les cipayes pour une grande cause, la restauration du trône du Mogol? On ne peut que conjecturer de quels moyens se servirent en cette circonstance les Indiens, si féconds en intrigues; il est toutefois certain qu'on noua des relations épistolaires et que les prêtres et les fakirs contribuèrent le plus à attiser le feu. On répandit même des pamphlets et on afficha des placards subversifs sur les murs des mosquées.

» Le principal grief fut la religion menacée : on y rattacha tous les autres. Cependant les Indiens étaient depuis longtemps convaincus qu'un jour le christianisme doit l'emporter sur le brahmanisme et le mahométisme, et la génération actuelle se console par la pensée qu'elle ne verra pas cette révolution des esprits. On n'a presque signalé nulle part de persécutions religieuses contre les chrétiens, et des missionnaires mêmes ont été protégés.

» La procédure judiciaire, le mode de l'impôt foncier, la conviction de ne pouvoir arriver à rien dans l'État, nourrissaient chez beaucoup d'Indiens un sentiment de haine et de vengeance. Il y avait entre l'Indien et l'Anglais de toute caste la même séparation qu'entre le brahmane et le paria. Il est au contraire complètement faux, comme le général Outram le démontre surabondamment, de considérer l'annexion d'Oude comme la cause de l'insurrection. L'insurrection ne commença pas à Lakhno, et quand, le 30 mai, les troupes y refusèrent l'obéissance, il ne se manifesta pas la moindre sympathie pour le roi déchu. Tous voulaient aller à Delhi. »

A quelques points de vue, l'ouvrage de M. d'Orlich laissera à désirer, et ne saurait être comparé à celui du docteur Neumann, publié il y a deux ans, par la raison que l'auteur, n'étant pas orientaliste, n'a pu consulter pour son Histoire des Indes que des sources européennes. Il esquisse à peine l'histoire primitive de l'Inde, mais son ouvrage sera précieux pour l'histoire de la domination anglaise, et surtout pour la connaissance des derniers événements.

A. V.

SCIENCES NATURELLES et MÉDECINE.

JOURNAUX.

Bonplandia, nos 9, 10 et 11 : Voyage botanique de Teysmann, dans l'intérieur de Palembang à Sumatra; Vins américains, Esquisses d'aroidées.

Botanische Zeitung (Journal botanique), nos 23, 24, 25 et 26 : Marchke, De quelques métamorphoses dans les cellules du fruit de *solanum nigrum* pendant la maturation; Hoffmann, Germination de champignons; C. Müller, Supplém. nov. ad *Sinopsin muscorum*; Peyritsch, Supplément aux nouvelles espèces de l'hippogaste.

Moleschott. *Untersuchungen sur Naturlehre des Menschen und der Thiere (Recherches pour l'histoire naturelle de l'homme et des animaux)*, 3^e cahier du 5^e volume : Fick, Nouvelles recherches sur les positions des yeux; E. Brücke, Des facultés de réduction de l'urine des hommes bien portants; le même, De la présence du sucre dans l'urine des hommes bien portants; Czermak, Des voyelles pures et des voyelles nasales; Valentin, Du sommeil d'hiver des marmottes; May, De la température à laquelle le fourrage profite le plus aux vaches.

Giebel et Heintz. *Zeitschrift für die gesammten Natur-Wissenschaften (Journal pour l'ensemble des sciences naturelles)*, livraison de mars : Ulrich, Du Zechstein entre Osterode et Radenhausen; Holmgren, De la manière de vivre des ichneumonides; Sæchting, Cristaux de feldspath dans le quartz.

Wæhler, Liebig et Kopp. *Annalen der Chemie und Pharmacie (Annales de chimie et de pharmacie)*, livraison de juin : Buff, De l'électrolyse à des degrés de combinaison supérieurs; H. Lasiwetz, D'un nouveau mode de décomposition de l'acide trinitrophényle; Nachbaur, Du cyanoforme; Beketoff, De l'action de l'hydrogène à diverses pressions sur quelques solutions de métaux; Knopp, D'un minéral semblable à l'amphibole; Des combinaisons de camphre, d'après M. Berthelot; Wæhler, Composition du météorite du Cap; Beketoff, De quelques phénomènes de réduction.

Viertel ahrschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zurich (Revue trimestrielle de la société des naturalistes de Zurich), 1^{er} cahier de 1859 : Hunley, Observations sur la structure de la glace des glaciers; Mousson, Coquilles terrestres et fluviatiles recueillies dans l'Orient par le docteur A. Schlafli; Denzler, Solution des équations des 2^e, 3^e et 4^e degrés à coefficients complexes; Wolf, Des taches du soleil; Schweizer, De l'ammoniaque d'oxyde de cuivre; Cramer, Formation des cellules chez les plantes; Reuleaux, D'un phénomène acoustique particulier; Wild, Du baromètre; Bolly, De la pourpre française, ou orseille solide, nouvelle matière colorante récemment introduite dans le commerce.

Deutsche Klinik (Clinique allemande), nos 23, 24, 25 et 26 : Fock, Rapport sur vingt-quatre opérations de trachéotomie effectuées à la dernière période du croup; Abelles, Diagnostic des maladies du cœur; Strohmeier, De la maladie granuleuse des yeux; Séances de la Société de médecine scientifique de Berlin.

Wiener medizinische Wochenschrift, nos 23, 24, 25 et 26 : Sigmund, De l'enflure chronique des glandes lymphales au point de vue pathologique et thérapeutique; Zaigmondy, La méthode galvano-caustique; Moleschott, Aperçus théorique et pratique concernant la diététique.

Homœopathische Vierteljahrschrift (Revue trimestrielle homéopathique), 1^{er} cahier de 1850 : Buchmann, Examen de l'æsculus hippocastanum; Tüllf, Développement et pathologie des maladies; Müller, De l'usage du fer dans la phthisie.

Virchow. *Archiv für pathologische Anatomie und Physiologie, und für Klinische Medicin (Archives d'anatomie et de physiologie pathologiques et de médecine clinique)*, 3^e cahier du 16^e volume : Rosenstein, De la néphritis parenchymateuse; E. Rose, Action des parties essentielles du santonicum; Haeckel, Anatomie normale et pathologique du plexus choroïde; Dermocystoïde dans le mediastinum anticum, décrit par Cordes; Fahrner, Diagnostic des lésions anatomiques du cerveau; Friedberg, Cas de struma cystica; Virchow, La pathologie cellulaire et la médecine physiologique; Hoppe, Composition chimique du fluide cérébro-spinal.

Reichert et du Bois-Reymond. *Archiv für Anatomie, Physiologie und Wissenschaftliche Medicin (Archives d'anatomie, de physiologie et de médecine scientifique)*, 2^e cahier de 1859, 2^e partie : Kühne, Irritation directe et indirecte des muscles au moyen d'agents chimiques; Reissner, Des écailles de polypterus et de lepidosteus; Claus, De l'œil des saphirines et des pontelles; Platner, Études d'helminthologie; Baur, De la structure de l'enchondrome.

LITTÉRATURE et PUBLICATIONS DIVERSES.

JOURNAUX.

Die Grenzbotten (Messager de la frontière), nos 25, 26, 27 et 28 : Schiller historien; lord Palmerston; Coup d'œil sur le théâtre de la guerre; Un couvent près de Gênes.

Morgenblatt (Feuille du matin), nos 24, 25, 26 et 27 : Voyage en chemin de fer à travers l'Alsace et la Lorraine; D'une gibecière de pèlerin (suite); Monothéisme et polythéisme; Extraits des lettres de Varnhagen d'Ense à une amie; Hermann Kurtz, tableaux de l'histoire de Souabe; Vie et œuvres de Beethoven.

Preussische Jahrbucher (Annales prussiennes), 6^e cahier du 3^e volume : L'Autriche de 1848 à 1858; Les Fabiens, la chute de la Pologne et les puissances orientales; le premier acte de la guerre d'Italie.

Deutsches Museum (Musée allemand), nos 25, 26, 27 et 28 : Meyr, De l'art allemand à l'exposition de Munich; La guerre; Du système représentatif en Allemagne et de la responsabilité des ministres; Kœnig, Souvenirs de Varnhagen d'Ense; Paul Heyse, Une caractéristique; Erhard, Venus victrix, cycle de chants; De l'avenir du protestantisme principalement chez les nations romanes de l'Europe; De l'histoire des postes.

Blätter für literarische Unterhaltung (*Feuilles de récréation littéraire*), n^{os} 25, 26, 27 et 28 : Maygraff, Helmina de Chézy et ses souvenirs; O. Heubner, Religion et poésie; Ulrici, Des travaux concernant Shakspeare; Zeising, Esthétique de la sculpture; Fanny et Daniel de M. Feydeau; Berneck, Influence politique et sociale de l'armée; La duchesse d'Orléans; O. Heubner, De la littérature pour le peuple.

Frankfurter Museum, n^{os} 23, 24, 25 et 26 : La situation; Zehender, La rose des Alpes, nouvelle; Altmann, Souvenirs du voyage de Kolenati; Les écrivains patriotes de l'Italie; Speyer, Un paradis en Sicile.

Das Jahrhundert (*Le Siècle*), n^{os} 24, 25, 26 et 27 : Les sceptiques français; La question du pape; Situation; L'Allemagne et l'Italie, la dernière note russe.

Berliner Revue (*Revue Berlinoise*), cahiers 10, 11, 12 et 13 du 17^e volume: L'emprunt; D'Iéna à Königsberg (roman), littérature de la guerre; Le dernier ouvrage de Demidoff; La mobilisation; Poésie française; La politique de l'avenir en Autriche.

Cahiers mensuels illustrés de Westermann, Brunswick, livraison de juin : Max Ring, Une princesse allemande à la cour de Louis XIV; Klemm, Les vases, pour servir à l'histoire de la culture humaine; Impressions de voyage en Russie au moment du sacre, par un témoin oculaire; Næggerath, le Mammouth; Brahe, Un hiver chez les Tschuksches; Reisewitz, Dans l'Archipel; Maurice Hartmann, Stephen Heller; Melchior Meyr, Poésie et morale; Nodenberg, Travaux récents sur Shakspeare; Vogel, De la falsification de quelques denrées alimentaires; La culture du thé en Chine; Colonie sucrière à Natal; Dernières nouvelles des pays lointains.

Livraison de juillet : Gaseck, Un intermède, nouvelle; Simrock, Contes allemands; Haermann, De l'armée de l'empire allemand au dix-huitième siècle; Scherzer, La vie à la Havane; Grube, Le cheval et l'homme; Uhde, De l'aberration de la lumière, du bruit particulier des fils électriques; Chryxander, Des chants populaires; Beerten, L'argent métallique, étude financière; Oppermann, Lettres de la Cafrerie.

Das Ausland (*L'Étranger*), n^{os} 24, 25, 26 et 27 : L'empereur Faustin Soulouque; les cimetières à Londres; la Cafrerie; Ch. Zill, Contes du scheich Abdallah-bou-Rema; Une aventure de chasse au Kamtchatka; Esquisses d'un voyage en Épire en 1858; Les Basques; Les Anglais et lord Elgin à Yeddo; L'eau et ses propriétés; Une justification de la polygamie musulmane en Algérie et dans le désert; L'île de Banka et sa population; Chasses dans l'Inde; Lettres de l'Amérique centrale, par un naturaliste allemand; L'isthme de Suez; Aventures d'un chasseur et trappeur dans l'Amérique du Nord; Culture des roses en Chine et dans le royaume de Siam; le Malstroem.

Europe, n^{os} 26 et 27 : La plus grande fabrique d'armes du monde; La Julie de Beethoven; Les nègres à Haïti; Les princes de la maison d'Orléans; Les sources du *Don Carlos* de Schiller.

La Nature, n^{os} 25, 26, 27 et 28 : Ule, Mesure des ondulations lumineuses; les légumes comprimés; Berghaus, Les prétentions des Arabes en ce qui touche la diffusion du papier, du compas et de la poudre à canon; Müller, De l'or;

Tableaux des zones de la flore indienne; de Kittlitz, Les oiseaux chanteurs de l'Allemagne; Hamm, Les steppes de la Russie méridionale; Kell, L'aveline; Habicht, De l'influence du progrès des sciences naturelles sur le droit.

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences de Berlin, mai 1859 : Hofmann, Théorie des polyammoniacs; Dove, Preuve que les tons de Tartini ne sont pas subjectifs, mais objectifs; Borchardt, D'un problème touchant l'élimination; Peters, D'un nouveau serpent; Bekker, Sur l'usage que faisait Homère de $\delta\tau\iota$, et $\delta\tau\iota$, $\delta\tau\alpha$ et $\delta\tau\alpha$, $\dot{\iota}\theta\acute{\alpha}\lambda\omega$ et $\theta\acute{\alpha}\lambda\omega$; Kühne, De la manière dont les nerfs finissent dans les muscles, et de la double faculté conductrice de la fibre nerveuse motrice; Peters, D'un nouveau genre et d'une nouvelle espèce de grenouilles à Caracas.

DER KLOSTERHOF, EIN FAMILIEN ROMAN (*la Maison du cloître, roman intime*), par O. Müller, 3 vol. in-12. — Francfort; Meidinger, 1859.

M. Otto Müller n'en est pas à son coup d'essai; l'Allemagne l'aime comme un de ses romanciers et conteurs à la fois les plus populaires et les plus distingués. Le roman nouveau que nous annonçons est une œuvre considérable, où tout sans doute n'est pas parfait, mais qui a des parties excellentes. Un jeune Allemand du Rhin supérieur, favorisé de tous les dons de l'esprit et de la fortune, mais d'humeur un peu inquiète, et arrivé à cette phase critique où les illusions de la jeunesse se heurtent aux réalités de la vie, a pris la résolution d'abandonner sa patrie et d'émigrer au Texas. Déjà il est arrivé au port de l'Allemagne du Nord où il veut s'embarquer; mais là, il se trouve retenu par toutes sortes de circonstances imprévues, et engagé peu à peu dans des relations qui, après toute sorte de traverses, lui font trouver le bonheur domestique et le ramènent au sol natal. La famille au milieu de laquelle le hasard l'a introduit, et où il choisira sa femme, se compose de deux et même de trois branches. M. Frank, chef d'une maison de commerce qui fait des affaires immenses et prospères, appartient à une direction religieuse étroite et intolérante; il pratique une dévotion outrée, qui, sans étouffer en lui le sentiment humain, fait avorter ses intentions les plus généreuses. Il a recueilli deux orphelins, son neveu et sa nièce, les enfants d'une sœur sans fortune; mais il a voulu contraindre son neveu à se vouer au ministère sacré, pour lequel il n'a aucune vocation. Constantin, — c'est le nom de ce dernier, — a étudié à l'université les sciences profanes au lieu de la théologie, est devenu un savant de premier ordre, mais a encouru la malédiction de son oncle; c'est dans toute la force du terme un excentrique, un déclassé, un bohème. Sa sœur, étouffant dans la froide atmosphère et sous la rigide discipline de la maison de l'oncle, aspire naturellement au monde et à la vie; elle fréquente le théâtre en cachette, et devient amoureuse d'un premier ténor. C'est dans le sort de ces deux orphelins que l'auteur a placé l'intention morale et tragique de son livre. Constantin, abandonné de ses proches et méprisé pour sa vie excentrique, irrité, poussé à bout, au lieu de faire un usage avouable de la science qu'il a acquise, conçoit le projet de se venger du monde en le mystifiant; il sait assez de grec pour fabriquer, au point de tromper les philologues les plus exercés, un manuscrit qu'il attribue à Pythagore. Sa publication fait beaucoup de bruit, lui procure d'abord de l'argent et de la gloire;

mais il est bientôt assailli de remords trop concevables; son faux est découvert par un philologue plus savant que tous les autres; la honte l'étouffe, et il expire en portant un toast à l'honnête homme qui l'a démasqué; sa sœur Annette meurt aussi de son amour pour le ténor Hohenbaum et de la mort de son frère. Dans l'esprit de l'auteur, c'est évidemment Christian Frank qui est responsable de ces deux destinées.

L'oncle a un frère cadet, négociant comme lui, mais d'une fortune et d'un caractère bien différents. Il n'est pas dévot et ses affaires n'ont pas prospéré; son frère ne manque pas d'attribuer à son impiété ses infortunes commerciales. L'âge et les revers en ont fait un original; il vit dans « la maison du cloître » avec ses trois charmantes filles, délaissé de son fils qui a fait fortune. C'est une espèce de roi Lear parmi les négociants hambourgeois, avec cette différence qu'il a trois Cordelia pour une, et que c'est ici le fils et la bru qui représentent Regane et Gonerille. Rien de plus réussi que la peinture de cet intérieur pauvre et ruiné, mais éclairé, vivifié par la grâce des trois charmantes sœurs. C'est ici que le jeune Allemand du Rhin supérieur se sent arrêté, et c'est l'ainée des trois filles sans dot qu'il épouse. Toute cette partie du roman est très-bien conçue et exécutée; la figure du vieux négociant ruiné est bien étudiée et bien rendue; les trois jeunes filles sont heureusement esquissées, l'ainée surtout: c'est une figure créée sans effort, et dont la délicate image subsiste après qu'on a fermé le livre. Nous n'en voudrions pas dire autant de celui qu'elle aime, et qui est après tout le principal personnage; son caractère, sa figure sont à peine indiqués, et le lecteur peut en faire ce qu'il veut. Le négociant riche et dévot est dessiné avec soin, mais sa maison, son entourage sont bien mélodramatiques. Constantin ne nous plaît pas du tout; l'acte qu'il commet est injustifiable de tout point; il n'est pas motivé et lui doit retirer tout l'intérêt du lecteur. Un homme tellement fort sur le grec n'a pas besoin de faire un faux pour conquérir une situation honorable en Allemagne, où la philologie est en si grand honneur. La mort de sa sœur Annette étonne aussi plus qu'elle n'émeut, parce qu'on n'a pas eu le temps de prendre suffisamment au sérieux sa passion pour le ténor Hohenbaum. Enfin le magistrat qui survient à la fin, un peu comme un *Deus ex machina*, sans néanmoins grandement intervenir dans l'action, nous paraît un personnage à peu près superflu, tellement que nous devons y voir un hommage que l'auteur a voulu rendre à quelque ami. On ne peut concevoir d'autre motif de cette addition.

Le style de M. Otto Müller est très-soigné; il a de l'élégance et de la fermeté.

A. V.

GESCHICHTE DER FRANZÖSISCHEN REVOLUTIONS LITTERATUR, 1789-1795 (*Histoire de la littérature révolutionnaire en France*), par Schmidt Weissenfels, 1 vol. in-8°; VIII-395. — Prague, Kober, 1859.

Cet ouvrage est d'une lecture agréable et conçu dans un assez bon esprit; mais un Français, quelles que soient d'ailleurs ses opinions et ses sympathies, n'en signerait pas volontiers tous les jugements. Nous croyons, par exemple, que l'auteur a entrepris une tâche impossible, et dont personne ne se serait avisé chez nous, en voulant analyser la *Marseillaise*, la faire admirer vers par vers

et la présenter comme un bijou fini dans tous ses détails. Ce qu'il faut admirer dans ce chant patriotique, c'est l'entraînante inspiration de l'ensemble, l'heureuse hardiesse du premier jet, et l'intime union de la musique et des paroles. Quant à éplucher les détails, il n'y faut pas songer, et nous croyons franchement qu'ici le zèle de M. Weissenfels l'a entraîné trop loin. Le livre est d'ailleurs complet et même minutieux; il sera d'une incontestable utilité en Allemagne, et est une nouvelle preuve du zèle et de l'attention dont notre littérature est l'objet chez nos voisins.

A. V.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 25 juillet.

Décidément, Monsieur, l'été, et surtout un été comme celui-ci, n'est point une saison littéraire, et l'esprit se trouve bien mieux de la chaleur artificielle de l'hiver que de ces exagérations de chaleur naturelle. Cette fois, du reste, la politique a bien sa part dans la stagnation littéraire, et dès que je n'ai pas à vous entretenir des nombreuses brochures que les circonstances ont fait pousser comme des champignons, je ne vois pas de quoi je pourrais vous parler, si le grand nom de Humboldt ne venait fournir quelques faits à ma chronique. Il s'agit d'abord, — mais ceci vous intéresse moins, — de la publication de la relation de son grand Voyage en Amérique. Vous possédez cette relation dans l'original français; mais nous ne l'avions jusqu'à présent que dans une très-défectueuse et exécrable traduction, dont Humboldt était profondément chagrin, à ce point, qu'il disait souvent n'avoir pas même le courage d'ouvrir le malencontreux livre. La traduction nouvelle, qu'il eût probablement fini par entreprendre lui-même si les dernières années de sa vie n'avaient été absorbées par la rédaction du *Cosmos*, a été faite, de son assentiment et sous sa direction, par M. le bibliothécaire Hauff. Il a fait subir quelques réductions et quelques changements à l'original, et a rédigé pour le premier volume une petite préface, probablement les dernières lignes qu'il ait destinées au public. Cette publication, je le répète, n'intéresse que les Allemands; mais ce qui est d'un intérêt tout à fait général, ce qui mérite et obtiendra les sympathies de toutes les nations civilisées, et particulièrement de la France, où Humboldt a si longtemps vécu et qui lui élève des statues, c'est le noble et fécond projet conçu et déjà exécuté en partie par nos plus hautes notabilités scientifiques et par quelques-uns des plus importants personnages de l'État. Il s'agit de créer un fonds pour l'encouragement des travaux scientifiques, et spécialement des explorations géographiques. Nous avons la *fondation Schiller*; nous aurons, nous avons déjà la *fondation Alexandre de Humboldt*: seulement les destinations seront différentes, comme l'ont été ces deux génies également populaires. Schiller a donné son nom à une institution de secours et d'encouragement pour les poètes; par la fondation nouvelle, Humboldt devient à perpétuité le patron de la science et des savants. Il y a encore une autre différence: la gloire de Schiller est plus exclusivement nationale; la science est bien plus cosmopolite que les lettres, et Humboldt en particulier a été, dans toute l'acception du mot, un citoyen des deux mondes. Aussi le comité qui vient de se former adresse-t-il en toute confiance son appel à toutes les nations, et on m'assure que les souscrip-

tions débutent très-bien. Il va de soi que, de même que tout le monde est admis à souscrire, sans distinction de nationalité, de même le bénéfice de l'institution est acquis aux savants de tous les pays. C'est là, vous en conviendrez, le meilleur monument qu'on puisse élever à une telle mémoire, ce qui ne veut pas dire, tant s'en faut, que je désapprouve celui que viennent de voter en son honneur nos autorités municipales; mais j'avoue que je n'aime pas beaucoup l'épithaphe qu'on lui a faite, consistant en un distique dont le sens est :

Après avoir embrassé et pénétré tout ce qui se ment dans la lumière,
Il est, pour chercher encore, descendu dans la nuit.

Cela me paraît précieux et mesquin.

A propos de monuments et de mémoires illustres, je me suis rendu, comme beaucoup de monde d'ici, au commencement du mois à Halle, pour assister à l'inauguration du monument de Hændel. Celui-là a longtemps attendu, mais le dix-huitième siècle était beaucoup plus chiche de statues que le dix-neuvième. Inutile de dire que la partie musicale de la fête s'est uniquement composée des chefs-d'œuvre du maître. La statue fait grand honneur à Heidel, élève de Schwanthaler. Il nous a rendu l'auteur du *Messie* et des *Machabées* dans toute sa solide majesté, avec la puissante perruque et dans le costume suffisamment plastique du dernier siècle. L'artiste s'est abstenu de tout symbole et de toute allégorie, et il a pleinement réussi à exprimer Hændel par lui-même.

Puisque la statue de Hændel m'amène à parler beaux-arts, laissez-moi vous dire un mot de la salle de Raphaël, ouverte depuis quelque temps dans la nouvelle orangerie, près de Sans-Souci. Elle est uniquement consacrée à des copies, dont plusieurs extrêmement réussies, la plupart convenables, quelques-unes médiocres, du peintre unique. L'origine de cette collection remonte assez haut, et vous touche quelque peu. En 1814, une bonne partie des plus importants tableaux de Raphaël se trouvait réunie à Paris. Le roi Frédéric-Guillaume III les y vit, les admira et les fit copier sur place pour en orner les appartements du château de Berlin. Le nombre de ces copies augmenta dans la suite des temps. En faisant bâtir la nouvelle orangerie sur les bords du parc de Sans-Souci, le roi Frédéric-Guillaume IV leur y réserva une salle spéciale. Cette salle occupe le pavillon central de l'édifice, qui reproduit lui-même le portique du palais des Offices, à Florence, du côté de l'Arno. On y pénètre par une porte dont les poteaux sont en marbre de Seravezza, les battants en palissandre à l'intérieur, en chêne sculpté à l'extérieur. Les murs sont revêtus de tentures de soie rouge; le parquet est en mosaïque de marbre vert veiné de grèce et de marbre de Carrare; le plafond en stuc blanc, avec des arabesques, des inscriptions et des emblèmes dorés. Il y a là, entre autres, la Madone del Granduca, la Tempi, la Belle Jardinière, la Madone de Fuligno, la Madone Colonna et celle de la maison d'Albe, la Madone au Poisson, la Madone à la Chaise, la Perle, et enfin la Madone Sixtine; puis le Sposalizio, la Mise au tombeau, les Sibylles, la Vision d'Ézéchiel, le Spasimo, l'Archange Michel, la Transfiguration; puis, en dimensions réduites, la Dispute, l'École d'Athènes, la Messe de Bolzena, Attila devant Rome, et la Bataille de Constantin. En portraits, je citerai celui de la Femme anonyme de la tribune de Florence, celui de Jeanne d'Aragon, le Joueur de violon, le groupe du pape Léon X et des cardinaux Jules de Médicis et Ludovic de Rossi. Il reste des places vides dont quelques-unes seront prochainement rem-

plies, entre autres par la Galathée et par le portrait de Bindo Altoviti. Trois des copies de Madone sont de Steuben, et ce sont les meilleures.

Rien des théâtres, si ce n'est le succès de mademoiselle Gossmann, soubrette du Théâtre-Impérial de Vienne, qui, dans la série de représentations qu'elle a données ici, a tourné la tête aux Berlinoises, comme elle l'a tournée aux Viennoises, en dépit de la critique.

F. W.

FONDATION ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

A ce que nous dit notre correspondant de Berlin de ce projet, qui sera, nous n'en doutons pas, accueilli partout avec le plus vif applaudissement, nous croyons devoir ajouter la circulaire même du comité, conçue en ces termes :

« Si, dans le cours des siècles, il ne surgit que peu d'hommes qui, comme Aristote et Leibniz, résument en eux, par l'analyse et la synthèse, la science multiple de leur temps, Alexandre de Humboldt appartient sans conteste, par la hardiesse et la précision, la profondeur et l'étendue de ses recherches, à ces rares et puissants esprits, la joie et l'orgueil des contemporains dans les deux hémisphères. L'impulsion qu'il a donnée aux sciences est immortelle, et continuera de produire des résultats. Mais sa place dans la vie ne sera plus occupée ; cet amour actif et toujours prêt, ce zèle infatigable et bienfaisant que les jeunes forces scientifiques de tous les pays trouvaient en lui, ont disparu. Nul ne pourra fournir une telle assistance avec l'efficacité d'Alexandre de Humboldt ; mais c'est un vœu naturel d'assurer au moyen d'une fondation la continuité de l'action de cette grande âme, même au delà de sa vie.

» Notre intention est donc d'établir, sous le nom de *Fondation de Humboldt*, une institution dont l'objet sera de prêter assistance à tous les talents qui se produiront en n'importe quelle contrée, dans toutes les directions où Alexandre de Humboldt a manifesté son activité, et notamment pour des travaux scientifiques et de longs voyages. Nous proposons de confier l'administration de la fondation à la corporation scientifique dont il a été le membre actif et dévoué pendant près de soixante ans de sa vie, et jusqu'à sa mort, où peu de semaines avant son décès, il a encore fait entendre sa parole vivifiante : à l'Académie royale des sciences de Berlin. Elle s'est déclarée prête à établir, d'accord avec le comité, et dans la mesure du capital qui sera réuni, les statuts de la fondation, et à pourvoir à l'utile emploi des fonds, en faveur de talents déjà éprouvés ou qui donneront des espérances.

» En poursuivant un tel but, nous ne méconnaissons pas les difficultés extraordinaires des circonstances. Mais nous ne redoutons pas de poursuivre, même en des temps belliqueux¹, l'impérissable et pacifique tâche de la science qui unit les peuples. Dès qu'il s'agit de donner un témoignage de reconnaissance à la mémoire d'Alexandre de Humboldt, et d'élever à son nom un monument vivant et fécond à travers les générations, il ne paraît pas impossible de réunir pour un tel objet les princes qui l'honoraient, la noblesse à laquelle il appartenait par la naissance, les amis de la science qui l'admirent, les savants que son esprit central avait

¹ La circulaire est datée du 28 juin.

groupés autour de lui, le commerce et l'industrie qui ont profité de ses recherches et de ses relations, tous les esprits éminents des peuples d'Europe au milieu desquels il a vécu et créé, et des pays des deux mondes qu'il a ouverts à la science et à l'avenir.

» C'est dans cet espoir que nous ouvrons une souscription pour la fondation Humboldt. Les fonds seront centralisés à la maison de banque Mendelssohn et C^{ie}, de Berlin, qui les recevra directement ou par l'intermédiaire des soussignés. Les intérêts du capital seront affectés aux destinations indiquées. »

Les membres du comité signataires de la circulaire sont :

MM. Abecken, conseiller intime de légation ; de Bethmann-Hollweg, ministre de l'instruction publique et des cultes ; Boeckh, secrétaire de l'Académie des sciences ; de Bunsen, conseiller intime actuel ; colonel de Bergh ; Dove, de l'Académie des sciences ; du Bois-Reymond, *id.* ; Ehrenberg, secrétaire de l'Académie des sciences ; Encke, directeur de l'observatoire, secrétaire de l'Académie des sciences ; Flottwell, ministre d'État ; Haupt, de l'Académie des sciences ; Krausnick, bourgmestre ; Lepsius, de l'Académie des sciences ; Magnus, de l'Académie des sciences ; A. Mendelssohn, conseiller de commerce, trésorier du comité ; le prince de Radziwill ; Reichenheim, conseiller de commerce ; C. Ritter, de l'Académie des sciences ; Stüler ; Trendelenburg, secrétaire de l'Académie des sciences ; Virchow, professeur ; Wagner, consul de Suède et de Norvège ; le général Willisen, grand écuyer du roi.

ADOLPHE SCHLAGINTWEIT.

Nous trouvons dans les *Cahiers mensuels illustrés de Westermann*, livraison de juin, les indications suivantes sur la mort tragique du voyageur allemand A. Schlagintweit, d'après une communication faite par lord Hartwicke, ministre des Indes dans le cabinet Derby, à sir R. Murchison, président de la Société royale de Londres :

« Hermann et Robert Schlagintweit quittèrent l'Inde au printemps de 1857 ; leur frère Adolphe y voulut encore rester quelques mois pour terminer ses recherches géologiques et magnétiques dans l'Himalaya. Il se sépara de ses frères à Rawul-Pindi en décembre 1856 ; de là il se rendit par Attok à Peshawer, où il séjourna presque tout le mois de janvier. De Peshawer, il continua ses recherches, avec une bonne escorte de cipayes et de cavalerie irrégulière, sur les hauteurs de Kolat, Kalabagh et Bounou, et sur les montagnes isolées, jusqu'à Dehra-Ismaïl-Chan ; il y trouva des gisements de roches très-riches en fossiles de toute espèce, dont il put recueillir une collection appartenant presque à toutes les formations sédimentaires. En mars et avril, il traversa le Pendjab, et visita Lahore, Hoskéarpour, Kangra et Duramsala. Il se rendit ensuite dans le district de Mandi, pour rechercher l'âge de la formation saline qui s'y trouve. Puis il se dirigea vers Koulou, petit État situé au nord-est de Mandi, sur le Blass supérieur et dont la capitale est Sultanpour. Son projet était de parcourir les hautes chaînes de Dhauladhar et d'explorer les sources du Ravi dans le district de Tschamba. C'est de Kamahad, localité du Koulou, qu'il adressa, à la date du 25 avril, sa dernière lettre au colonel Sykes, à Londres. Il y disait : « J'ai toujours joui d'une

» excellente santé, et espère vous revoir l'hiver prochain en Europe. » Mais il n'en devait pas être ainsi. D'après le récit d'un de ses compagnons, Abdallah, revenu à Peshawer par Borhare et Caboul, et d'après les communications écrites adressées par un autre de ses compagnons, Mohamed Emir, au colonel Edwards, Adolphe Schlagintweit paraît avoir été bien reçu à Yarkand, après avoir atteint cette ville à travers mille difficultés. Il paraît ensuite avoir passé l'hiver de 1857-1858 au delà des monts Kuen-lün. Voulant ensuite pénétrer au nord-ouest, vers Kokand, il tomba à Kargarch (41 degrés de latitude nord, 70 degrés 30 minutes de longitude ouest de Greenwich), dans une bande de musulmans fanatiques qui le décapitèrent devant les murs de cette ville, sur l'ordre de leur chef, nommé Wulki-Khan. Les autorités anglaises dans les Indes n'ont pas encore perdu l'espoir de retrouver et de sauver une partie des précieux travaux de l'infortuné voyageur. »

Un des principaux journaux allemands vient de commettre une erreur que nous tenons d'autant plus à relever qu'elle touche un de nos excellents amis et collaborateurs. Voici ce qu'on pouvait lire il y a quelques jours dans la *Nouvelle Gazette de Prusse* :

« Dans un des derniers numéros des *Feuilles d'entretien littéraire*, il est question d'un article sur la littérature allemande publié par un Français, M. E. Seinguerlet, dans une revue parisienne. Déjà dans d'autres organes, nous nous souvenons d'avoir trouvé le nom de ce monsieur rappelé de la même façon : partout on s'étonnait, on se réjouissait de voir poindre chez nos voisins d'outre-Rhin une connaissance si rare de l'esprit et des mœurs de l'Allemagne. Celui qui écrit ces lignes regrette d'être obligé de mettre un terme à cette illusion : *M. Seinguerlet est un honnête Souabe, du nom de ZOENGERLE, qui vit depuis quelque temps à Paris et qui, par pitié sans doute pour la langue française, a changé l'orthographe de son vieux nom wurtembergeois.* »

Sauf la justice bien méritée qu'on rend à M. Eugène Seinguerlet, il y a dans cette note singulière autant d'erreurs que de mots : M. Seinguerlet n'est pas Wurtembergeois, il est Français; il n'habite pas Paris, il habite Heidelberg depuis huit ans; et enfin il n'a pas changé l'orthographe de son nom. Cela prouve tout simplement que celui qui a si bien informé la *Nouvelle Gazette de Prusse* n'est pas autant au courant des choses dont il parle que M. Seinguerlet de l'esprit et des mœurs de l'Allemagne.

A. N.

CHRONIQUE PARISIENNE.

C'est assurément un des plus grands, un des plus rares bonheurs de l'esprit de rencontrer inopinément un livre original, une pensée forte et libre, et nous l'avouons sans détour, ce bonheur s'accroît encore pour nous quand il s'agit de philosophie, et que l'auteur nous entraîne loin du sentier étroit et battu où l'éclectisme a trop longtemps enfermé l'esprit français. Nous venons de le goûter pleinement en parcourant *l'Introduction à une esthétique nouvelle*, de M. Noël Séguin¹. C'est un nom que nous rencontrons pour la première fois, et nous ne croyons pas qu'il y ait jamais eu plus remarquable début. M. Séguin est un penseur armé de toutes pièces, et complètement au courant des grands travaux qui, dans notre siècle, ont si fort avancé la connaissance de l'histoire de l'esprit humain. Il doit beaucoup aux Allemands, comme le prouve déjà sa façon large et synthétique de comprendre l'esthétique; il doit quelque chose à Fichte, davantage à Hegel, mais il doit plus encore à lui-même. Il a une manière de voir et de présenter les choses qui est à lui, des formules originales et cette précision qui est toujours le sûr indice de la maturité de la pensée. L'esthétique est pour lui la science tout entière des formes de l'idée; elle embrasse ainsi toutes les manifestations, toute l'histoire de l'esprit. L'Introduction qu'il vient de publier est donc tout naturellement une étude de l'esprit considéré en lui-même, une philosophie de l'histoire et une philosophie des religions. Nous sommes loin de penser que ses vues échappent à toute contradiction; nulle doctrine philosophique ne rencontrera jamais un assentiment unanime; elle n'y aspirera même pas, dès qu'elle se sera rendu compte d'elle-même; elle a beau exprimer des idées générales, le moi qui les aura pensées leur aura toujours donné une expression individuelle, et il y a justement quelque chose de très-individuel dans la manière et dans le raisonnement de M. Séguin. Nous aurions aussi des réserves à faire et des objections à présenter, mais au lieu d'entamer un débat qui serait nécessairement écourté ici, nous préférons détacher du livre une page qui nous paraît rendre assez bien les vues fondamentales de l'auteur :

« L'idée est le moi en acte. Or, quand l'idée aura pour objet l'être absolu, elle ne pourra être égale à son objet et le saisir absolument, parce qu'elle est l'acte d'un être fini. Elle devra donc prêter une forme à cet objet, le concrétiser en quelque sorte pour le faire rien. Cette concrétion, produit d'une intuition spontanée de l'idée, fera plutôt entrevoir et pressentir la vérité cachée qu'elle ne

¹ Paris, Chamerot, 1859, 1 vol. in-8°.

la montrera nette et dégagée de nuages. Il appelle art cette symbolisation de l'idée.

» Plus tard, l'idée reflétera le moi en tant qu'intelligence; dès lors elle ne sera plus soumise à cette nécessité de donner une forme à son objet, parce que l'intelligence est déjà une détermination de l'être. Elle précipitera donc les symboles précédemment posés, pour en dégager l'abstraction qu'ils recélaient; elle prendra pour objet cette vérité abstraite, ne correspondant par conséquent à aucun des êtres réels, les dominant au contraire et contenant en elle-même leur raison d'être. Cette négation de la forme de la thèse première est la science. Enfin l'idée reflète le moi en tant qu'amour; elle fait dès lors descendre dans l'application la vérité qu'elle contient. L'élément contingent et formel qui dominait dans l'art, qui avait été éliminé dans la science, apparaît de nouveau, mais dans des conditions différentes. L'idée se comporte avec lui comme une reine et non plus comme une esclave. La vérité, tombée par la science dans le domaine de la conscience de l'homme, sera par celui-ci réalisée dans l'acte en connaissance de cause. Cette application de l'idée, cette synthèse dernière est la loi.

» L'art divin, ou la religion, est bien véritablement une partie de l'art, car il symbolise les êtres intelligibles, il leur donne un corps, il les fait accessibles à l'intelligence, c'est l'art par excellence, le plus élevé et le plus vrai. Les religions ne sont pas l'œuvre du raisonnement et de la sagesse humaine, elles sont la création spontanée et presque inconsciente de l'esprit humain, qui, mis en présence d'une vue nouvelle de l'être, la recueille et la forme en lui prêtant un élément négatif pour lui enlever son indétermination. Les vues de l'être peuvent être plus ou moins complètes, plus ou moins profondes; le symbole religieux sera donc divers; mais, au moment de son apparition, il sera toujours vrai et toujours en tout conforme à l'idée qu'il recèle, parce que la science ne l'aura pas modifié en essayant de l'éclaircir et de le perfectionner. La religion est longtemps considérée par l'esprit humain comme vraie, non pas seulement dans l'affirmation et dans la définition du moi qu'elle contient, mais encore dans la forme qui rend possible cette même définition. Œuvre irréfléchie de la conscience, elle est longtemps acceptée sans raisonnement par l'humanité qui s'attache à elle, comme à son plus cher trésor, et soutient à cause d'elle ces combats les plus longs et les plus douloureux. C'est qu'en effet la religion est la semence sainte qui contient la moisson de l'avenir; c'est qu'elle garde en elle-même la raison d'être du peuple qui se pense en elle, et qu'elle explique tous les développements ultérieurs qu'elle pourra réaliser. Mais après avoir été longtemps le guide des croyants, l'unique inspiration des artistes et des poètes, l'unique objet des méditations des savants, le seul frein des masses, elle laisse entrevoir la vérité qu'elle cache, elle la livre à la science qui s'en empare et l'abstrait. Dès lors, le dogme devenu inutile sort de la vie; il reste la pâture des esprits indolents ou bornés; mais il est délaissé par tous ceux qu'anime le souffle nouveau. L'étude de Dieu est abandonnée pour l'étude de l'homme, la théologie fait place à la psychologie, l'art à la science, et une nouvelle évolution est accomplie par l'humanité.... Le temps des religions, c'est-à-dire celui des symboles pris au sérieux, va passer. Celui de l'art humain, c'est-à-dire celui des symboles pris en tant que symboles, va commencer. »

Ici nous ferons une objection, rien que pour montrer comment les questions changent de face selon le sens qu'on attache aux mots. Nous nous accordons

pleinement avec l'auteur quand il annonce la fin des symboles, surtout en ce sens, que l'état où est parvenu l'esprit humain ne permet plus d'admettre, ni dans le présent ni dans l'avenir, la possibilité de formations de ce genre. Mais tout le monde ne concédera pas que les dogmes et les symboles soient l'expression nécessaire de la religion, ni que le sentiment religieux doive suivre le sort des religions historiques qui l'ont manifesté. Prise dans une acception qui nous paraît légitime et au sens le plus général, comme sentiment de la relation du fini à l'infini, la religion durera autant que le fini lui-même, autant que l'individu, autant que l'humanité. En fait d'ailleurs, et pour serrer la question de plus près, le christianisme s'est montré une religion essentiellement progressive, et dont la physionomie a changé avec les siècles. Le catholicisme lui-même, en dépit de ses prétentions à la fixité, a, dans sa tradition vivante, un principe de développement; en proclamant récemment un dogme nouveau, il n'a pas cédé à un caprice; il a, pour son bien ou pour son mal, obéi à une nécessité intérieure. Quant au protestantisme, il ne faut pas plus le confondre avec les diverses Églises auxquelles il a donné naissance, qu'il ne faut confondre la religion avec les religions. Nul dogme, nul symbole ne lui est essentiel : il n'est, en dernière analyse, que le sentiment religieux individuel, ayant Jésus-Christ pour idéal. Lui-même ne l'a pas toujours su, et grande a longtemps été la distance entre la liberté scientifique absolue qu'il implique et la rigidité des dogmes par lesquels il a formulé sa foi. Il s'en aperçoit aujourd'hui, et nous signalerons, notamment dans le protestantisme français, un mouvement remarquable et qui peut devenir fécond. Nous avons déjà eu occasion de constater le succès des sermons si libres et pourtant si chrétiens de M. Colani; *Le Christ et la conscience*, de M. Pécaut¹, est un ouvrage qui appartient à la même direction, et dont le titre indique parfaitement la tendance et le contenu. Compris de cette manière, le christianisme n'est en contradiction ni avec le temps actuel ni avec l'avenir.

¹ Paris, Cherbuliez.

A. N.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

LE PARSISME,

D'APRÈS LES TRAVAUX ALLEMANDS MODERNES.

PREMIER ARTICLE.

LES LIVRES SACRÉS DES PARSES.

Il n'y a pas encore un siècle qu'on ne pouvait connaître de l'antique religion des parses que ce qu'en rapportent quelques ouvrages persans d'un âge comparativement moderne et les écrivains grecs, entre autres Hérodote et les quelques fragments qui nous restent de Théopompe et de Ctésias. Des premiers, les uns, écrits par des musulmans, ne reproduisent que des traditions populaires, recueillies, il est vrai, sur les lieux, mais que ceux qui nous les ont transmises n'avaient eu ni les moyens ni le désir de soumettre à une critique éclairée ; et les autres, tels que le Zerdouscht-Nameh et le Sadder, sont d'une époque à laquelle l'ancienne doctrine avait subi de nombreuses modifications, et d'hommes qui étaient incapables de distinguer ces modifications de la forme primitive du mazdéisme. Les uns et les autres, très-propres à donner une idée fidèle de l'état des esprits et des croyances au moment et dans les pays auxquels ils appartiennent, ne pouvaient qu'égarer celui qui les prenait pour guides dans l'étude de la religion antique de Zoroastre. Les indications données par les Grecs méritent une plus grande confiance, par cette double raison qu'Hérodote, Théopompe et Ctésias s'étaient assurés par eux-mêmes des faits dont ils parlent, et qu'ils étaient en état de discerner la vérité de l'erreur. Mais, d'un côté,

ces indications sont insuffisantes, soit parce qu'il ne nous reste de deux d'entre eux que des fragments, soit parce qu'ils s'étaient préoccupés avant tout de ce qui existait de leur temps, sans chercher à remonter aux origines; et, d'un autre côté, ils avaient, si l'on peut ainsi dire, habillé à la grecque des croyances fort différentes de leur propre manière de penser, et dans l'absence des livres originaux de la religion des Perses avec lesquels on pût comparer leurs récits, il était impossible de rétablir dans leur véritable forme les doctrines mazdéennes. L'ouvrage de Th. Hyde sur la religion de la Perse antique est l'expression la plus parfaite de ce qu'on pouvait faire avec le secours de ces deux classes de documents.

C'est à deux Français, Anquetil-Duperron et Eugène Burnouf, qu'on doit d'avoir pu pénétrer enfin dans la connaissance du parsisme. Le premier a donné au monde savant les livres originaux de cette antique religion, livres qu'il était allé demander lui-même avec une persévérance extraordinaire, et non sans exposer sa vie, aux guèbres de Surate. Le second a donné la clef de la langue dans laquelle sont écrits les plus anciens et les plus importants de ces livres, et a ouvert la voie dans laquelle il ne reste plus qu'à s'avancer.

Anquetil-Duperron fit une traduction française des écrits sacrés des parses en suivant les indications que les prêtres guèbres lui avaient données; mais, soit que ces indications fussent erronées ou simplement insuffisantes, les prêtres guèbres de l'Inde n'étant plus en état de bien comprendre eux-mêmes les antiques documents de leur propre religion, soit qu'il manquât des connaissances philologiques nécessaires et de ce sentiment de l'antiquité sans lequel les ouvrages anciens ne sont qu'une lettre morte, défauts qu'il faut imputer pour le moins autant à son temps qu'à ses études personnelles, cette traduction est une œuvre imparfaite, pleine d'erreurs, et plus capable de faire prendre le change sur le sens des croyances des Perses que d'en donner une idée véritable. Elle aurait suffi à elle seule pour égarer Creuzer, s'il ne s'était pas déjà condamné lui-même à une constante erreur en ne regardant l'antiquité qu'à travers les principes erronés du néoplatonisme. De tous ceux qui n'ont pu étudier le parsisme que dans cette traduction, Rhode est le seul qui, sans se débarrasser toutefois entièrement des erreurs qu'il y puisa, ait su, par un effort de critique, arriver à quelques idées heureuses sur la religion des anciens Perses. Mais si la version d'Anquetil-Duperron ne peut pas être d'une utilité réelle, il n'en est pas de même des précieux renseignements qu'il a donnés sur les usages religieux des guèbres, usages qui remontent certainement à

une haute antiquité et qui sont très-propres à jeter du jour sur un grand nombre de passages du Zendavesta.

Il s'écoula un demi-siècle avant qu'on reprît l'examen des écrits sacrés des parses. Eugène Burnouf l'aborda enfin. Il y apporta des ressources qui avaient manqué à Anquetil-Duperron : la connaissance du sanscrit, avec lequel la langue des plus anciens livres du Zendavesta offrait, comme l'avait déjà remarqué Rask, la plus grande analogie, et qui lui permit de faire usage d'une traduction sanscrite de ce recueil faite au quinzième siècle par Nériosengh ; un sentiment profond de l'esprit de l'antiquité orientale, dû à l'ensemble des travaux entrepris depuis le commencement de ce siècle sur la littérature de l'Orient ; enfin des principes de linguistique comparée, qui lui rendaient possible l'application raisonnée de la langue des Védas à l'interprétation de textes écrits dans une langue encore inconnue. Le *Commentaire sur le Yacna*, qu'il publia en 1833¹, est malheureusement resté inachevé ; mais tel qu'il est, cet ouvrage suffit pour rendre désormais accessible l'étude de la langue des plus anciennes parties du Zendavesta et pour mettre en garde contre la traduction d'Anquetil-Duperron.

Aux noms de ces deux savants français il convient d'ajouter celui de Sylvestre de Sacy. Sans avoir fait de la religion des Perses l'objet particulier de ses recherches, cet habile orientaliste a contribué aux progrès de ces études, soit en expliquant, dans ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, plusieurs questions qui se rattachent à l'histoire du parsisme, soit en écartant, par une critique pleine de sagacité, les préjugés de Malcolm et ceux de Creuzer et de son école sur le *Désatir*, livre comparativement moderne, qu'on inclinait cependant à considérer comme un document capable de jeter quelque lumière sur les croyances de la Perse antique.

Depuis les travaux d'Eugène Burnouf, le Zendavesta a provoqué en Allemagne des recherches aussi nombreuses que profondes. Les textes originaux du Zendavesta ont été reproduits par l'imprimerie ou par la lithographie ; diverses parties ont été traduites et commentées au point de vue philologique. Une version complète a été entreprise ; elle comprend aujourd'hui toute la partie qui est désignée par le nom spécial d'Avesta. Des notes abondantes et des introductions étendues l'accompagnent et mettent le lecteur, pour peu qu'il soit exercé dans ces matières, en état de se faire une idée claire de ces livres antiques.

¹ Il faut y joindre ses *Études sur la langue et les textes zends*, dans *Journal asiatique*, 1840.

Enfin des mémoires, des monographies, des articles du journal de la Société asiatique allemande, ont été consacrés à la discussion d'un grand nombre de points obscurs du parsisme, comme aussi à sa comparaison avec le védisme. Ces divers travaux n'ont pas sans doute dissipé toutes les obscurités qui enveloppaient naguère le mazdéisme tout entier, mais ils ont jeté un jour nouveau sur son génie, sur ses origines et sur son développement, et les résultats auxquels ils sont arrivés méritent d'autant plus de confiance, qu'ils sont fondés, non sur des considérations métaphysiques, mais sur une étude critique des textes.

Il nous a semblé qu'un résumé des recherches contemporaines de l'érudition allemande sur une religion aussi remarquable par sa pureté que par son importance historique pourrait offrir quelque intérêt, et aurait, dans tous les cas, l'avantage d'en donner une idée plus vraie que celle qu'on s'en fait généralement parmi nous. Et comme pour les religions qui se fondent sur une révélation écrite il importe avant tout de savoir à quoi s'en tenir sur leurs livres saints, nous commencerons par l'examen de la littérature sacrée des parses. Ce sera l'objet de cet article.

I.

Le recueil des livres sacrés des parses se compose de six parties différentes : ce sont le Vendidad, le Yaçna, le Vispered, le Sirozê, le Yescht et le Boundehesch. Jetons un rapide coup d'œil sur chacun d'entre eux.

Le Vendidad est écrit dans une langue qu'on désigne sous le nom de zend, mais que, pour éviter toute équivoque, il serait plus convenable d'appeler langue bactrienne, comme le propose M. Martin Haug¹, ou encore langue bactro-persique. Il est divisé en vingt-deux chapitres ou *fargards* (c'est-à-dire péricopes)². Sa forme est en général celle du dialogue. Zoroastre (Zarathoustra) adresse des questions à Ormuzd (Ahoura-Mazda), et celui-ci lui répond. Les chapitres III-XVII se rapportent à un sujet qui tient une grande place dans la religion des parses. Il y est question des souillures légales et des purifications par lesquelles on peut les effacer; et ici le Vendidad n'est pas sans offrir une

¹ Martin Haug, *Die Gâthds Zarathustra's*, p. 1.

² Spiegel, *Avesta, Die heilige Schriften der Parsen aus dem Grundtexte übersetzt*, t. I, p. 45.

certaine analogie avec quelques parties des livres de Moïse¹. Ces chapitres III-XVII ne se lient pas trop les uns aux autres, mais enfin ils traitent d'un même sujet, et cela seul nous explique pourquoi on a rapproché les fragments qui les composent ; mais ils n'ont aucun rapport ni avec les deux premiers, ni avec les cinq derniers, qui de leur côté n'ont rien de commun entre eux.

Le premier fargard est, sous la forme d'un discours d'Ormuzd adressé à Zoroastre, une nomenclature de seize contrées créées par le principe du bien, mais souillées aussitôt par Ahriman (Agra-Mainyou), le principe du mal. On le considère soit comme le tableau des connaissances géographiques des anciens mazdéens (*mazdayaṇas*)², soit comme l'énumération des lieux dans lesquels ils s'étaient successivement propagés. Cette dernière opinion, proposée d'abord par Rhode, paraît être aujourd'hui généralement adoptée. Ce fargard, qui est pour les mazdéens à peu près ce qu'est le dixième chapitre de la Genèse pour les enfants d'Israël, n'a pas soulevé moins de discussions que lui, et si toutes les difficultés qu'il présente n'ont pas été écartées, on est arrivé cependant, sur le plus grand nombre des lieux qui y sont mentionnés, à des explications satisfaisantes et d'une grande importance pour l'histoire d'une époque dont il sera toujours impossible de dissiper les obscurités.

Le second fargard est encore un discours d'Ormuzd, provoqué par des questions de Zoroastre. Il s'agit ici d'un personnage évidemment mythologique, nommé Yima, fils de Vivaghão, le premier des mortels, auquel Ormuzd fit connaître sa loi, en le chargeant de la propager parmi les hommes³. La terre s'étend devant les conquêtes spirituelles de Yima ; mais enfin, pour prévenir les embûches d'Ahriman, Ormuzd lui ordonne de construire un parc (*var*) immense dans lequel vivront, au milieu des douceurs de la paix, de la pureté et du bonheur, tous les serviteurs d'Ormuzd, avec les animaux qu'il a créés et les arbres et les plantes utiles et agréables, qui sont aussi son ouvrage. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'est plus question du var de Yima dans les anciens livres du Zendavesta, et qu'il n'en est fait mention de nouveau

¹ Entre autres avec *Exode*, XXI, XXIII ; *Lévitique*, IV, V, XI-XV, XVII, XVIII, XXIV ; *Nombres*, V, XIX.

² Le mot *mazdayaṇa*, qui est le nom religieux des peuples qui ont fait profession de zoroastrisme, se compose de *Mazda*, le nom du principe du bien, de Dieu, et signifie : *Celui qui fait le sacrifice à Mazda*, l'adorateur de Mazda.

³ Rhode, *Die heilige Sage der alten Bektrr, Meder und Perser*, p. 69 et suiv.

⁴ Yima est le Djemschid de la tradition postérieure.

que dans le *Boundehesch*, le plus récent des écrits de ce recueil, ainsi que dans quelques-uns des livres qui se rattachent à celui-ci et lui sont postérieurs. Le nom même de Yima ne revient que trois fois dans les autres livres sacrés des perses¹, et encore entouré de détails inconnus au second fargard du *Vendidad*. On ne remarquera pas sans doute sans quelque étonnement qu'il en est à peu près de même du mythe hébreu du jardin d'Éden, qui offre la plus grande analogie avec le var de Yima. On sait en effet qu'il n'en est parlé, après la Genèse, dans aucun des livres canoniques de l'Ancien Testament, et qu'il ne reparaît que dans les livres apocryphes, qui appartiennent aux derniers temps de la littérature juive.

Les cinq derniers fargards portent un caractère fragmentaire encore plus prononcé que ceux qui les précèdent, et semblent se composer d'un mélange assez incohérent de pièces plus antiques et d'autres plus récentes. Dans le dix-huitième, qui se compose de trois parties bien distinctes, la dernière seule rentre dans le ton ordinaire des chapitres précédents. Les deux autres s'en éloignent par la forme et plus encore par les idées. Dans la première², le dialogue a toujours pour interlocuteurs Ormuzd et Zoroastre; mais c'est le premier qui interroge et le second qui répond, contrairement à ce qui a lieu dans les premiers fargards. Quant au fond, il y est question d'hommes qui n'accomplissent la loi mazdéenne que partiellement et avec négligence; ce qui suppose un relâchement dans la foi, et par conséquent aussi une époque postérieure à celle à laquelle nous reporte l'ensemble des fargards précédents. La seconde partie³ est plus extraordinaire encore. Elle renferme un dialogue entre Craoshang et une druks (démon du sexe féminin), dialogue qui est le premier dans le *Vendidad* dont les interlocuteurs ne soient pas Ormuzd et Zoroastre. Il s'agit ici de quatre péchés qui rendent la druks enceinte, comme s'il y avait eu entre elle et celui qui commet un de ces péchés des rapports charnels, et de la pénitence que le pécheur doit accomplir pour se laver de sa faute, pénitence qui a en même temps le singulier résultat d'anéantir la conception de la druks. C'est la première fois, nous le croyons du moins, qu'on rencontre dans l'histoire des religions quelque chose qui ressemble, quoique de loin cependant, aux contes du moyen âge sur les succubes. Ce fragment, dans lequel sont associés des péchés de nature fort différente, se rattache bien en un

¹ *Yescht*, xciii; *Cardé*, xxix; et *Boundehesch*, xxiii et xxxii.

² *Vendidad*, farg. xviii, 1-69.

³ *Ibid.*, farg. xviii, 70-121.

certain sens à l'esprit du mazdéisme antique, mais le rôle qu'on y fait jouer au démon femelle est sans analogie avec l'ensemble de l'enseignement zoroastrien. Le parsisme postérieur aux Sassanides, malgré son attachement à la lettre de la loi, l'a répudié; et le Sadder, qui insiste sur trois de ces péchés, ne dit pas un mot de la druks¹. Ce fragment se trouve ainsi isolé dans la tradition religieuse des parses, et il est difficile de déterminer son origine.

Le dix-neuvième fargard, qui contient le récit de la tentation de Zoroastre par Ahriman, est dans un état critique déplorable. Un long fragment, qui n'a pas le moindre rapport ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit, coupe le récit en deux, ou, pour mieux dire, semble avoir été inséré là pour remplir une lacune qui se trouvait dans le récit lui-même. Enfin, le dernier fargard est une pièce qui n'est pas terminée ou qui du moins a perdu sa dernière partie.

En somme, le Vendidad est moins un livre bien ordonné qu'un recueil de fragments presque toujours mal ajustés ensemble. Nous allons voir qu'il en est à peu près de même de la plupart des autres écrits du Zendavesta.

Le Yaçna est un recueil de soixante-douze hymnes dont les uns, d'un caractère poétique et vraiment élevé, peuvent soutenir la comparaison avec les plus beaux psaumes des Hébreux, et dont les autres ne sont que de longues répétitions rappelant entièrement, par la forme et par le ton, les litanies du culte catholique ou celles du culte anglican. Ce livre est divisé en deux parties, dont la première comprend vingt-sept hymnes et la seconde les quarante-cinq autres, groupés en six ou sept divisions qui portent le titre de *Gâthâ*. Cette dernière partie est d'un âge plus reculé que la plupart des prières de la première : on en a la preuve dans le dialecte dans lequel elle est écrite, et que tous les orientalistes qui se sont occupés de l'étude de ce livre s'accordent à regarder comme plus ancien que celui qui est propre à la première partie du Yaçna, au Vispered et au Vendidad. Il y a d'autres indices encore de l'antériorité des Gâthâs. Plusieurs d'entre eux sont cités textuellement dans le Vendidad, qui les rapporte comme les prières imposées dans certaines cérémonies purificatoires². Enfin les idées et les sentiments qui y sont exprimés supposent une époque fort différente de celle à laquelle on est forcé de rapporter le Vendidad et le Vispered, et à plus forte raison un ordre de choses encore plus dif-

¹ Sadder, porta xii, lx et lxxix. Anquetil, *Zend-Avesta*, t. II, p. 119. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 234-238.

² Vendidad, fargard x, 3-10, 13-23. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 174.

fèrent de celui qui se montre dans le Boundehesch. En général, les gâthâs paraissent appartenir aux premiers moments du mazdéisme. Quelques-uns portent l'empreinte évidente de la lutte de Zoroastre et de ses premiers disciples contre un culte grossier qu'ils voulaient renverser.

Le Yaçna renferme ainsi des pièces d'époques fort diverses, depuis des poésies dans lesquelles on ne peut s'empêcher de reconnaître la main du fondateur du mazdéisme¹, jusqu'à des hymnes qui supposent une longue tradition et dans lesquels Zoroastre est invoqué lui-même comme un être divin. Les pièces qui le composent paraissent se suivre au hasard. Il est déjà singulier que les plus anciennes ne soient placées qu'après les plus modernes. Enfin le désordre éclate surtout dans ces deux faits, que quelques hymnes sont répétés deux fois et que plusieurs sont formés de fragments empruntés à d'autres.

Le Vispered a de grandes analogies avec le Yaçna. C'est aussi un recueil de prières ou d'hymnes, dont quelques-uns ont la forme de litanies et n'ont pu être composés que pour le culte.

Le Sirozé comprend vingt-neuf invocations, dont la plupart ne se composent guère que d'une phrase. Ces invocations portent les noms des jours du mois. Étaient-elles, dans le principe, des prières journalières? C'est possible. Mais le Sirozé est actuellement consacré à une cérémonie funèbre commémorative qui a lieu trente jours après le décès d'un parse.

Le Yescht est un recueil bien plus considérable. Il renferme quatre-vingt-dix-sept pièces de dimensions fort différentes, les unes ne se composant que de quelques phrases et les autres comprenant plusieurs péricopes étendues. Ces pièces sont toutes des prières; mais quelques-unes sont coupées par des récits ou par des dialogues entre Ormuzd et Zoroastre, récits et dialogues qui rappellent singulièrement le Vendidad et qui viennent probablement d'un livre analogue, peut-être même de celui dont le Vendidad n'est lui-même qu'un extrait. La plupart des pièces du Yescht ont une forme liturgique. La trente et unième, par exemple, est ce qu'on pourrait appeler la liturgie du mariage. D'autres sont des prières pour les diverses circonstances de la vie, pour les malades, pour les femmes en couche, pour les épouses rebelles qui reviennent à résipiscence, pour implorer la bénédiction divine sur la nourriture qu'on va prendre, etc. Il en est qui ont un caractère politique et religieux plus élevé, entre autres les dix-sept

¹ Martin Haug, *Die Gdthâs Zarathustra's*, p. xiii-xvi.

dernières, qui sont des prières à Ormuzd, aux Amschaspands, à Mithra, à l'eau ou au génie de l'eau. Enfin il faut mentionner celles qui sont des confessions des péchés¹; elles portent le nom de *Patets*, mot qui signifie repentante, d'après Anquetil-Duperron.

Ce recueil se distingue cependant moins encore par la variété des pièces qu'il renferme que par la diversité des langues dans lesquelles ces pièces sont écrites. Il en est dont la langue est la même que celles des livres du Zendavesta, dont nous avons déjà parlé; il en est d'autres en pehlvi; d'autres enfin, et les *Patets* sont de ce nombre, sont en parsi. Que les pièces de ces deux dernières classes ou la plupart d'entre elles soient des traductions dont l'original en langue antique s'est perdu², hypothèse qui nous paraît d'ailleurs peu probable, ou qu'elles aient été composées dans la langue dans laquelle elles nous sont parvenues, peu nous importe, en vérité; car dans l'un comme dans l'autre cas on est obligé d'admettre que, dans sa forme actuelle, le *Yescht* est une compilation désordonnée et comparativement moderne de pièces d'âges différents. Tandis que quelques-unes d'elles, les dernières surtout, peuvent soutenir la comparaison avec les hymnes du *Yaçna*, d'autres, en particulier celles qui sont en pehlvi et en parsi, indiquent, par leurs doctrines, leur ton et leur esprit, un ordre de choses postérieur. Des assurances réitérées d'un attachement inébranlable à la foi mazdéenne font supposer des temps où le mazdéisme était menacé dans son existence. Des répétitions sans fin et une confiance puérile dans les avantages que le fait seul de la profession de cette foi doit assurer au croyant, marquent une époque de décadence ou du moins une époque où le formalisme avait succédé à la simplicité religieuse primitive.

Enfin le *Boundehesch*, livre écrit en pehlvi, diffère, par sa forme et ses doctrines, non moins que par la complication de ses traditions, des autres écrits sacrés du Zendavesta. Les parses le tiennent pour la traduction d'un des ouvrages de Zoroastre. Kleuker y voit un extrait de plusieurs pièces antiques traduites de la langue zend en pehlvi, et réunies sous un titre commun, parce qu'elles traitent d'un même sujet, l'origine des choses et la disposition de l'ensemble du monde³. Rhode ne le regarde, au contraire, que comme une compilation sans unité. Il fait remarquer que des pièces qui devraient logiquement se suivre sont séparées par d'autres qui n'ont avec elles aucun rapport;

¹ Les *Patets* forment les chapitres xv-xviii.

² Rhode, *Die heilige Sage der Baktrer, Meder und Perser*, p. 43.

³ Kleuker, *Zend-Avesta*, partie III, p. 1.

que l'on a même laissé subsister dans le corps de l'ouvrage les titres particuliers de quelques-uns des écrits qu'on n'a fait que juxtaposer¹; que plusieurs des fragments qui le composent appartiennent certainement à des sectes nées dans des temps peu reculés et s'écartant dans leurs opinions religieuses du système de Zoroastre, dont elles se prétendent cependant la véritable expression².

Citons enfin l'opinion de M. Martin Haug sur ce livre : « Le Bundehesch, dit-il, contient en trente-quatre chapitres (d'après la division d'Anquetil³) une esquisse complète de la doctrine persane. Il se compose de diverses pièces empruntées à des livres religieux plus anciens, qui ne nous ont pas été conservés. Cette circonstance lui donne une très-grande importance pour l'histoire du parsisme. Vraisemblablement il était, dans le principe, écrit en langue zend, car la traduction se trahit clairement à plusieurs traits. On ne peut déterminer son âge qu'approximativement. Dans tous les cas, il est plus jeune que le reste du Zendavesta. Il est probable qu'il date des premiers siècles de l'ère chrétienne. La traduction n'a dû être faite que vers les derniers temps de la dynastie des Sassanides; et si la fin de ce livre, où il est parlé de la domination des Arabes, est authentique, elle est postérieure à la conquête de l'empire perse par les musulmans⁴. »

Ces diverses opinions s'accordent toutes en un point : c'est que le Bundehesch est le plus moderne des six livres du recueil sacré des perses⁵. Nous pouvons le regarder comme hors de contestation. Quant aux autres points, nous ne saurions admettre aucune des trois explications que nous venons de rapporter sur l'origine de ce livre. Sauf quelques interpolations, il forme un ensemble plus ou moins habilement ordonné : ce qui ne veut pas dire que l'auteur n'ait pas mis en œuvre des passages empruntés à des ouvrages antérieurs. Il ne nous paraît pas possible d'admettre qu'il ait été écrit primitivement dans la langue du Yaçna et du Vendidad. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, cette langue était certainement hors d'usage; tout au plus était-elle quelque peu intelligible aux prêtres. La version pehlvi de l'Avesta, qui est de cette époque, prouve surabondamment par ses obscurités et par ses erreurs qu'on ne la possédait pas même assez

¹ Par exemple, au commencement des chapitres x, xxiii et xxix.

² Rhode, *Die heilige Sage d. r. Baktrer, Meder und Perser*, p. 44-52.

³ M. Westergaard n'a pas tenu compte de cette division dans l'édition qu'il a donnée du Bundehesch.

⁴ Martin Haug, *Ueber die Pehlewisprache und den Bundehesch*. Göttingue, 1854, p. 30.

⁵ Excepté toutefois les parties en parsi du Yescht.

pour la bien traduire. Comment aurait-on pu s'en servir pour la composition d'un livre étendu? C'est en pehlvi que le Boundehesch fut écrit; et s'il s'y montre, comme l'assure M. Martin Haug, des indices indubitables de traduction, ce ne peut être que dans les fragments que son auteur a empruntés à des ouvrages antérieurs et traduits lui-même.

II.

Quand Anquetil-Duperron eut publié sa traduction du Zendavesta, il s'éleva une vive polémique sur l'authenticité de ce recueil. Cette polémique eut sans doute son utilité à ce moment; elle n'a plus pour nous ni intérêt ni valeur réelle. Elle portait sur une question qui, dans l'état actuel des connaissances sur la littérature sacrée des parses, et avec les principes généraux acquis sur l'histoire comparée des religions, ne peut plus même être posée désormais. Dans le débat entre Anquetil et ses opposants, il s'agissait de savoir si le Zendavesta était ou non l'œuvre de Zoroastre. L'examen rapide que nous venons de faire des parties qui le composent prouve suffisamment qu'elles ne sont ni de la même main ni de la même époque, et que tandis que les unes remontent jusqu'à Zoroastre et ses premiers disciples, deux mille ans avant l'ère chrétienne, d'autres appartiennent à la fin de la dynastie des Sassanides, vers le milieu du septième siècle de notre ère, et peut-être même à des temps postérieurs.

Cette indication générale ne saurait cependant suffire au dessein que nous nous proposons. Une religion qui a eu une si longue existence a passé nécessairement par des phases diverses. Il ne peut donc être question d'une exposition en bloc de ses doctrines. Il faut la suivre dans son développement historique et marquer ce qu'elle a gagné ou perdu dans chacune de ses évolutions. Or les livres du Zendavesta, qui ont été composés à des époques fort différentes, doivent représenter divers moments du mazdéisme. On peut donc les prendre pour guides dans l'histoire de cette religion, mais ce n'est qu'à la condition de connaître l'âge de chacun d'eux et même celui de leurs différentes parties. On ne peut, il est vrai, arriver ici à des dates précises; la critique n'est pas encore parvenue à ce résultat, et elle ne peut guère se flatter de l'atteindre jamais. Mais cet excès de précision n'est pas indispensable; il suffit, à la rigueur, de déterminer leur âge relatif, et cette détermination ne présente plus de bien sérieuses difficultés.

Et d'abord, il est une indication générale de l'âge comparatif des

diverses parties du Zendavesta qui frappe les yeux les moins exercés aux travaux de la critique historique : c'est celle que donnent les différentes langues dans lesquelles elles sont écrites. On a pu ne pas en tenir compte aussi longtemps qu'on n'a eu de ces langues que des idées confuses : il ne saurait plus en être de même aujourd'hui.

On se trouve ici en présence d'un fait, sinon identique, du moins analogue à celui que nous offre la littérature religieuse des enfants d'Israël. Cette littérature, on le sait, renferme des livres écrits en hébreu, d'autres en hébreu et en chaldéen alternant ensemble, d'autres encore en chaldéen, d'autres enfin en grec¹. Ces langues, considérées en elles-mêmes, n'ont pas sans doute existé successivement, mais elles n'ont été employées par les enfants d'Israël que dans des temps et des pays différents. Il suit de là que la langue dans laquelle chacun de ces livres est écrit détermine d'une manière certaine son âge relatif. Il en est de même dans la littérature sacrée des parses. Les livres ou les fragments de livres composés dans l'idiome généralement désigné sous le nom de zend remontent plus haut que les livres ou les parties de livres dont la langue est le pehlvi, et ce qui est écrit en parsi est incontestablement ce que le Zendavesta contient de plus moderne.

Les travaux de Rask et, mieux encore, ceux d'Eug. Burnouf ont mis hors de doute la parenté du zend et du sanscrit. Depuis, l'étude des inscriptions cunéiformes persiques de Darius, d'Artaxerxès II et d'Artaxerxès III a prouvé que leur langue est également voisine des deux précédentes, et l'on regarde aujourd'hui ces trois idiomes, celui de l'Avesta, celui des inscriptions cunéiformes persiques et celui des Védas, comme des dialectes d'une même langue², qui fut sans le moindre doute celle de la famille aryenne tout entière avant sa division en deux grandes branches, celle des Indiens et celle des Bactriens ou des Perses. La langue de l'Avesta, dont la seconde partie du Yaçna nous offre la forme la plus ancienne, autant du moins qu'on peut en juger aujourd'hui, et dont l'idiome des inscriptions cunéiformes persiques n'est aussi qu'un dialecte particulier, fut parlée par les ancêtres de Cyrus et apportée dans la Babylonie par les armées victorieuses de ce conquérant.

¹ Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que nous comprenons dans la littérature des enfants d'Israël non pas seulement les livres canoniques, mais aussi la version des Septante, les paraphrases chaldaïques, ainsi que les apocryphes et même les pseudépigraphes de l'Ancien Testament.

² Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 10 et 11.

Il est probable qu'elle commença dès lors à s'altérer. Les relations obligées du vainqueur, parlant une langue aryenne, et du peuple vaincu, qui parlait une langue sémitique, donnèrent naissance à une langue nouvelle, mélange des deux autres ¹. Elle ne fut sans doute d'abord qu'un informe jargon, mais elle se régularisa peu à peu. Cette langue fut le pehlvi. Quelque explication qu'on donne de sa formation, il est un fait incontestable : c'est qu'elle suppose nécessairement le contact des Aryens et des Sémites. Dans quelle autre condition aurait pu naître une langue dont la syntaxe est aryenne et le vocabulaire en général sémitique ? Cette langue hybride ² atteignit son plus complet développement sous les Sassanides, qui l'employèrent dans leurs inscriptions et sur leurs monnaies ³.

Le parsi, plus ancien que le persan moderne, est plus jeune que le pehlvi, dont il se distingue surtout par l'élimination de l'élément sémitique et par la modification, d'après des lois assez constantes, des mots d'origine aryenne qui avaient été conservés dans le pehlvi ⁴. Cette langue, usitée sous les derniers rois de la dynastie sassanide, fut peut-être le produit d'une réaction contre le sémitisme et d'une recrudescence du mazdéisme cherchant à se retremper tout entier dans ses formes primitives. Elle dut s'éteindre vers le milieu du dixième siècle ⁵. Il ne serait pas impossible cependant que les prêtres parses s'en fussent servis pendant quelque temps encore pour la composition de prières et de formules religieuses.

Tel est l'âge de ces trois langues. Il fixe d'une manière certaine celui des diverses parties du Zendavesta. Les livres et les fragments écrits dans l'antique idiome bactrien ou persique ne peuvent pas être de beaucoup postérieurs à la fin de la dynastie des Achéménides, époque à laquelle il cessa d'être en usage ; mais ils peuvent remonter beaucoup plus haut, et plusieurs sont en effet d'un âge bien plus reculé. Le Boundehesch et les Yeschts écrits en pehlvi appartiennent, d'après

¹ M. Spiegel explique autrement la présence des termes sémitiques dans le pehlvi, *Avesta*, t. I.

² Le pehlvi a été étudié dans ces derniers temps par M. Müller de Munich (*Essai sur la langue pehlevie*, dans *Journal asiatique*, 1839) ; par M. Martin Haug (*Ueber die Pehlevi-sprache*, 1854), et par M. Spiegel. Ce dernier annonce une grammaire de la langue huzvaresch ou pehlvi, qui, à ce que nous croyons, n'a pas encore paru.

³ Sylv. de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 71-124, 166-210, et 211-270. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 277-285.

⁴ Müller, *Journal asiatique*, 1839, t. I, p. 327. Spiegel, *Grammatik der Parsisprache*, p. 116.

⁵ Spiegel, *ibid.*, p. 117.

toutes les vraisemblances, à l'époque de la dynastie des Sassanides. Enfin les Yeschts qui sont en parsi, les Patets en particulier, ont dû être composés vers la fin de cette dynastie et peut-être même après sa chute.

On a prétendu, il est vrai, que les livres et les parties du Zendavesta que nous ne connaissons qu'en pehlvi ou en parsi, sont des traductions d'anciens textes écrits primitivement dans la même langue que le Yaçna, le Vispered, le Vendidad et le Sirozê. Cette supposition ne s'appuie sur aucune bonne raison, et elle a contre elle des arguments irrésistibles. Il nous suffira d'en indiquer quelques-uns.

Si les parties du Zendavesta qui nous sont parvenues en pehlvi ou en parsi ne sont que des traductions, pourquoi n'avons-nous plus les textes originaux, que la vénération des parses pour leurs livres saints aurait dû, ce semble, conserver? Qu'on ne dise pas que la traduction a fait oublier les textes primitifs: il existe une traduction pehlvi du Yaçna, du Vispered et du Vendidad, et on n'a pas laissé perdre pour cela les textes originaux de ces livres.

Si les parties actuellement en pehlvi ou en parsi sont des traductions, pourquoi n'a-t-on pas traduit tous les Yeschts en pehlvi et ensuite en parsi? Pourquoi un choix qui n'a pas de motifs?

Pourquoi surtout les livres et les fragments qui se distinguent par la langue se distinguent-ils en même temps par la doctrine? N'est-ce pas parce qu'ils appartiennent à des temps différents et qu'ils représentent des phases diverses du mazdéisme? Et s'ils appartiennent à des temps différents, pourquoi n'auraient-ils pas été écrits chacun dans la langue usitée à l'époque de sa composition?

Ce n'est pas cependant seulement sur des considérations empruntées à la différence des langues qu'on peut s'appuyer pour déterminer l'âge relatif de ces livres et de leurs diverses parties. Nous venons de dire que dans le recueil sacré des parses les doctrines ne diffèrent pas moins que les langues. En effet, le mazdéisme du Boundehesch n'est pas précisément identique à celui du Yaçna et du Vendidad. La légende s'y montre surchargée de détails nouveaux; les croyances y sont arrondies, si l'on peut ainsi dire, ou achevées par des explications inconnues aux auteurs de l'Avesta; une certaine tendance spéculative a pris la place de l'antique simplicité. A ces caractères, il est impossible de ne pas voir que le Boundehesch n'est pas du même âge que le Yaçna et le Vendidad. Nous ne voulons pas cependant insister sur ces considérations. Nous aurons à faire connaître plus loin les différentes phases par lesquelles a passé le mazdéisme: le tableau que nous en

tracérons ne laissera plus de doute sur l'âge comparatif des livres du Zendavesta.

Nous pouvons enfin trouver dans la tradition parse la confirmation de la conclusion à laquelle on arrive sur l'âge relatif des parties de ce recueil, soit que l'on considère les diverses langues dans lesquelles elles sont écrites, soit que l'on tienne compte des doctrines et des tendances qui les distinguent.

Tout en attribuant le Zendavesta tout entier à Zoroastre, les parses le regardent cependant comme composé de trois parties. « Le saint prophète Zoroastre, dit l'Ulema-i Islam, a apporté l'Avesta, le Zend et le Pazend ¹ » : « l'Avesta, est-il dit dans ce même livre, qui est la parole d'Ormuzd; le Zend, qui est notre langue (c'est-à-dire la parole sainte traduite dans la langue communément entendue); et le Pazend, qui est ce par quoi chacun comprend ce dont il parle (c'est-à-dire les explications qui rendent la révélation claire et intelligible) ². » Ailleurs, les deux parties appelées ici le Zend et le Pazend sont confondues ensemble, et il n'est plus question de l'Avesta et du Zend. C'est qu'en effet le Zend et le Pazend sont moins distincts entre eux que tous les deux de l'autre partie. Quand le Yaçna exalte comme dignes de tous les désirs du mazdéen les deux discours qu'a donnés Ormuzd ³, la glose de la version pehlvi fait remarquer que ces deux discours sont l'Avesta et le Zend ⁴. C'est aussi dans l'Avesta et le Zend que le destour doit être versé ⁵.

Qu'est-ce donc que l'Avesta, le Zend et le Pazend? Pour l'Avesta, il n'y a pas de doute possible : c'est la réunion des trois premiers livres du Zendavesta, c'est-à-dire du Vendidad, du Yaçna et du Vispered ⁶. Si l'Avesta est une partie du Zendavesta, il est probable que le Zend en est une autre. Et en effet le Zend n'est pas une langue, comme on l'a admis jusqu'ici sur la foi d'Anquetil-Duperron; il est, comme le fait remarquer M. Spiegel, le commentaire, l'explication de la révélation, soit, dans un sens restreint, la traduction pehlvi de l'Avesta, soit, dans un sens général, tous les écrits qui peuvent donner de la révélation une connaissance plus complète, et sous ce rapport le Zend

¹ Spiegel, *Grammatik der Parsisprache*, p. 206.

² Spiegel, *ibid.*, p. 207. Martin Haug, *Die Gâthâs Zarathustra's*, p. 1.

³ Yaçna, xxx.

⁴ Spiegel, *Grammat. der Parsisprache*, p. 206.

⁵ *Fragments relatifs à la religion de Zoroastre*, p. 11. Spiegel, *Gramm. der Parsisprache*, p. 208.

⁶ Spiegel, *Avesta*, t. II, p. lxxv.

renferme le Pazend, qui est plus particulièrement l'ensemble des gloses qui accompagnent la traduction pehlvi ¹.

Que le Zend et le Pazend comprennent uniquement la traduction pehlvi de l'Avesta avec ses gloses, ou qu'ils renferment, avec cette traduction et ses explications, tous les livres écrits soit dans la même langue, soit en parsi, et par conséquent le Boundehesch et les Yeschts en pehlvi et en parsi : c'est un fait que, d'après la tradition parse, les livres qui forment l'Avesta, c'est-à-dire le Yaçna, le Vispered et le Vendidad, contiennent la révélation divine, et que tout le reste n'en est que le développement et le commentaire. Il suit nécessairement de là que l'Avesta l'emporte en dignité et certainement aussi en antiquité sur les autres livres du Zendavesta. Que les parses attribuent ensuite à Zoroastre des livres entre lesquels leur propre tradition établit une différence si considérable, c'est là l'effet d'un préjugé dont la source n'est pas difficile à découvrir et qui se retrouve chez tous les peuples dont la religion se fonde sur des documents écrits. C'est ainsi que les juifs rapportent, sans la moindre hésitation, à Moïse et la loi et la tradition qui en est pour eux l'explication, quoique celle-ci n'ait commencé à se former qu'avec Esdras, plus de dix siècles après le législateur hébreu.

III.

L'examen des divers livres du Zendavesta a prouvé, sans le moindre doute, qu'ils ne se composent que de fragments qu'on ne semble pas même avoir essayé d'unir par aucun autre lien que par le sujet général auquel chacun d'eux se rapporte. Ce fait est hautement reconnu par la science moderne. « Qu'on se représente, dit M. Martin Haug, quelques psaumes, quelques anciens chants, tels que celui de Déborah, quelques pièces des prophètes, quelques lois du Pentateuque, réunis à des morceaux plus étendus de la Mischna et de la Ghémare, on aura une idée approximative de la composition du Zendavesta ². » Les livres qui forment l'Avesta sont ceux dans lesquels se montre au plus haut degré ce caractère fragmentaire. Nous ne pouvons le considérer que comme la collection des débris d'une riche littérature religieuse, qui a péri dans quelque grand naufrage.

¹ Spiegel, *Grammatik der Parsisprache*, p. 206 et 297. Martin Haug, *Die Gdthds Zarathustra's*, p. 1.

² Martin Haug, *Die Gdthds Zarathustra's*, p. 1.

Que les anciens Perses aient possédé de nombreux écrits religieux, c'est déjà ce qu'on peut conclure de l'état fragmentaire des livres qui nous restent. On arrive à la même opinion quand on considère le génie particulier du mazdéisme. Des peuples chez lesquels le cérémonialisme fut presque inconnu, qui n'eurent pendant longtemps point d'autre temple que la prairie et la voûte des cieux, point d'autre sacrifice que la simple libation d'une liqueur fermentée, point d'autre symbole que le feu, image terrestre de l'astre qui éclaire et vivifie la nature; des peuples au milieu desquels, bien des siècles avant que la lecture de la loi et la récitation des psaumes fussent en usage en Israël, la prière et l'instruction occupaient la principale place dans le culte, et la discussion de la loi formait une partie essentielle de l'éducation de la jeunesse, longtemps avant que s'ouvrit parmi les Juifs la première école des docteurs de la loi¹; des peuples, en un mot, dont la religion suivait une tendance si décidément spiritualiste, devaient naturellement attacher une importance extrême à l'expression du sentiment religieux par la parole, à l'exposition poétique ou oratoire de leur foi, aux exhortations de leurs sages, aux chants et aux hymnes de leurs prophètes. C'est par la parole que les fondateurs de leur religion avaient triomphé des adorateurs des faux dieux². Comment n'aurait-on pas suivi leur exemple pour continuer leur œuvre? La demeure de l'être sage et vivant, d'Ormuzd, retentit continuellement des chants des poètes qui le célèbrent³. Comment n'aurait-on pas sur la terre imité les chœurs célestes? Ainsi, par sa nature même, le mazdéisme poussait au développement de la littérature religieuse.

Ces inductions sont confirmées par la tradition des parsès. Elle assure que la révélation mazdéenne se composait anciennement de vingt et un nosks, dont chacun formait un ouvrage considérable, et qu'un seul, le vingtième, a survécu à la perte de tous les autres. Cette tradition offre, à la vérité, de nombreuses difficultés. On ne peut la prendre à la lettre. Mais quand on considère qu'elle s'accorde en général avec les inductions que nous venons de faire valoir, on ne peut s'empêcher de voir en elle un souvenir embelli et peut-être amplifié d'un fait réel, et d'admettre, comme elle le rapporte, que toutes les compositions religieuses des anciens mazdéens ne sont pas arrivées jusqu'à nous.

¹ Xénophon, *Cyropédie*, liv. VIII, ch. 1.

² Martin Haug, *Die Gâthas Zarathustra's*, p. 32. *Yaçna*, xxix, 4; xxxii, 15; xxxiii, 13; xxxiv, 5.

³ *Ibid.*, p. 34. *Yaçna*, xxxiv, 2.

Comment cette antique littérature a-t-elle péri, et par quel concours de circonstances ne nous en est-il resté que les fragments réunis dans l'Avesta? Voici comment l'explique la tradition parse :

Elle raconte qu'après la conquête de la Perse par Alexandre, le vainqueur fit traduire en grec les ouvrages dont il jugea la connaissance utile à ses compatriotes, et livra ensuite au feu tous les textes originaux. Quelques fragments furent sauvés; c'est de leur réunion que se forma plus tard l'Avesta ¹.

Encore ici cette tradition ne peut être acceptée dans tous ses détails. La domination grecque fut sans doute funeste au mazdéisme. Le vainqueur prit des mesures pour façonner les vaincus aux mœurs de la Grèce ², mais il ne brûla pas de livres. Rien n'était plus éloigné de l'esprit grec qu'une persécution quelconque pour cause de religion. Antiochus Épiphane lui-même ne se porta plus tard à des actes de violence contre les Juifs et contre les Perses que dans l'espoir d'arracher plus facilement à leurs temples les trésors qu'il y croyait entassés. Enfin, détruire des livres dont des exemplaires étaient répandus dans la vaste étendue de l'empire des Perses, en supposant même qu'Alexandre eût pu en concevoir le projet, était une entreprise absolument impossible. On sait combien peu ont réussi, dans des exécutions semblables, des gouvernements disposant de moyens de police inconnus au monde antique.

Cette tradition parse n'explique pas mieux l'origine de l'Avesta. Si la destruction de la révélation mazdéenne s'était accomplie de la manière qu'elle le prétend, le zèle des prêtres aurait pu sauver quelques livres; mais comment aurait-il pu sauver seulement des fragments détachés de quelques-uns d'entre eux? supposera-t-on que ces fragments étaient les parties de leurs livres saints qui étaient confiés à leur mémoire, et que c'est ainsi qu'ils survécurent à tout le reste? Le problème revient alors tout entier, quoique sous une autre forme. Pourquoi ces pièces et non pas d'autres, et non pas les documents sacrés tout entiers, étaient-elles confiées à leur mémoire? La tradition parse ne le dit pas, et c'est là cependant que se trouve le nœud de la question.

La destruction de la littérature religieuse de l'antique mazdéisme ne fut pas certainement préméditée. Elle fut le résultat fatal d'un malheureux concours de circonstances, et elle ne s'accomplit que peu à peu. Quelques-unes de ses parties périrent peut-être déjà dans le massacre

¹ Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 41. *Journal asiatique*, 1839, t. I, p. 260.

² Plutarque, *Vie d'Alexandre*, § 86.

des mages, au sixième siècle avant l'ère chrétienne. Il est vraisemblable, cependant, que le plus grand nombre disparut au milieu des désordres de toutes sortes qui marquèrent la domination grecque; mais certainement la faute en doit être attribuée pour le moins autant à la négligence des parses qu'aux agitations publiques et aux calamités qui fondirent sur la Perse.

La foi semble avoir baissé vers la fin de la dynastie des Achéménides. Il ne serait pas peut-être difficile d'en trouver quelques indices dans l'histoire de cette époque. Or, quand une religion qui doit son existence à une tradition orale ou écrite, peu importe, languit et sommeille, la tradition est de plus en plus délaissée. Si elle est écrite, on prend peu de soin de la transcrire, et les copies en deviennent rares; si elle est orale, on ne la transmet qu'avec indifférence; elle s'obscurcit peu à peu et menace enfin de s'éteindre.

Mais ce qui contribua avant tout à la perte des antiques documents de la religion zoroastrienne, ce fut, sans le moindre doute, la liturgie. Du moment qu'il exista un recueil de ce genre, composé de passages des livres saints, la conservation de ces livres cessait d'être garantie, et leur disparition devenait, sinon inévitable, du moins grandement probable.

Et en effet les prêtres durent concentrer tout leur intérêt sur la liturgie. Elle devint leur affaire principale. Plus occupés d'elle que des documents sacrés qui avaient servi à sa composition, ils durent en venir à la regarder comme une expression suffisante des enseignements révélés. De là à tenir pour superflus les livres dont elle n'était cependant qu'un extrait, et à les laisser dans un oubli qui devait enfin entraîner leur ruine, il n'y avait qu'un pas. Les troubles où la conquête macédonienne jeta la Perse hâtèrent nécessairement leur perte; mais cette conquête n'en fut pas en réalité la véritable cause. Sans elle, les antiques documents mazdéens auraient aussi bien fini par disparaître. La liturgie produisit inévitablement les mêmes effets par rapport aux livres de la révélation mazdéenne, que les anthologies et les épitomés, qui, dans les anciennes littératures de la Grèce et de Rome, ont presque toujours amené la perte des ouvrages dont ils étaient tirés.

Après que les malheurs publics eurent ranimé la foi, il ne restait plus que cette liturgie et le souvenir que dans les temps anciens il avait existé un bien plus grand nombre d'hymnes, de prières, de prescriptions religieuses. A qui l'imagination populaire pouvait-elle attribuer leur perte, sinon aux vainqueurs qui avaient renversé le grand roi,

détruit la nationalité perse et enlevé au mazdéisme ses privilèges de religion de l'État?

On voit déjà comment ont été conservés les fragments divers qui composent les trois livres de l'Avesta : c'est par la liturgie qu'ils sont arrivés à la postérité. Il ne saurait rester le moindre doute à ce sujet, quand on considère que cette liturgie que l'on possède encore, et qui est connue sous le nom de Vendidad-Sadé, renferme précisément les mêmes pièces que l'Avesta, avec cette seule différence qu'elles y sont disposées dans un autre ordre. Les hymnes réunis dans le Yaçna forment le fonds essentiel du Vendidad-Sadé, et cette disposition est assez naturelle, l'hymne étant la partie importante d'une liturgie. Ils y sont divisés en dix-neuf sections. Les prières contenues dans le Vispered sont distribuées dans dix-huit d'entre elles, et les pièces réunies dans le Vendidad ne le sont que dans neuf. De ces dix-neuf services liturgiques, un seul n'est formé que d'hymnes du Yaçna, neuf contiennent des hymnes du Yaçna et des prières du Vispered et du Vendidad¹. Dans l'Avesta, au contraire, les pièces du Vendidad-Sadé sont réunies en général d'après le sujet auquel elles se rapportent, pour former trois livres différents.

Mais l'Avesta ne serait-il pas, contrairement à notre hypothèse, antérieur au Vendidad-Sadé? c'est peu probable. On ne trouve de raison suffisante à l'existence d'une anthologie aussi mal ordonnée que le premier de ces recueils, qu'autant qu'on le suppose formé après la perte des documents antiques, des fragments qui avaient été sauvés. Et alors revient la question de la conservation de ces fragments, question qui ne peut guère recevoir, pour le moment du moins, d'autre solution que celle que nous lui avons donnée. Ajoutons que dans la supposition de la priorité des livres de l'Avesta, bien des faits restent inexplicables. Pourquoi, par exemple, si ces livres furent formés en dehors de tout rapport avec la liturgie, les Gâthas, qui sont les pièces les plus antiques, forment-ils la seconde partie du Yaçna et non la première? Pourquoi encore la répétition de plusieurs pièces? Toutes les difficultés disparaissent, dès que l'on admet que l'Avesta n'est que le Vendidad-Sadé transcrit d'après l'ordre des matières. Des répétitions n'ont rien d'extraordinaire dans une liturgie; la place des hymnes et des prières y est déterminée par d'autres raisons que par l'âge de ces pièces.

¹ On peut voir cette classification détaillée dans Anquetil, *Zend-Avesta*, t. I, 2^e partie, p. 165; et Spiegel, *Avesta*, t. II, p. LXXV et LXXVI.

Tandis qu'on ne trouve pas de raison à la formation d'un recueil tel que l'Avesta, on s'explique très-bien l'existence du Vendidad-Sadé. Une liturgie, qu'elle fût destinée au culte, ou qu'elle dût servir de bréviaire à la caste sacerdotale, était un besoin presque indispensable dans une religion qui reposait sur des textes révélés et qui avait un sacerdoce fortement organisé. S'il faut en croire Xénophon, Cyrus ordonna aux mages de réciter chaque jour, au lever de l'aurore, les hymnes sacrés¹. Il est probable que c'est alors que fut formée la liturgie; mais quoi qu'il en soit, il est vraisemblable qu'un recueil de fragments des documents sacrés fut fait, dans le principe, plutôt par suite de la nécessité du culte que dans le but vague et indéfini d'une simple anthologie.

Dès qu'on admet l'existence d'une liturgie sous les Achéménides, et il nous semble impossible de ne pas l'admettre, tout s'explique, aussi bien la perte des documents antiques que la forme fragmentaire de l'Avesta. Quand après la conquête macédonienne la sécurité fut rétablie et que l'asservissement eut rendu plus chers les souvenirs d'un passé glorieux, on chercha à réparer les pertes éprouvées, et on reconstitua les livres anciens qui avaient disparu de la seule manière qu'il fût possible de le faire, c'est-à-dire en réunissant les fragments qui en existaient encore dans la liturgie. Telle fut l'origine de l'Avesta².

Il s'était cependant conservé d'autres pièces qui n'étaient pas entrées dans la composition de la liturgie probablement, parce que, d'un âge moins reculé, elles n'avaient pas encore la sanction du temps. Ces pièces n'étant pas comprises dans la liturgie, ne purent pas avoir de place dans l'Avesta. Elles faisaient peut-être partie de quelque office liturgique particulier, et à mesure que le culte se compliqua, leur nombre s'accrut. On finit par les réunir dans un recueil particulier, qu'on nomma le Petit Avesta (Khorda Avesta). « Ce recueil, dit M. Spiegel, est d'un moindre intérêt liturgique que le Yaçna, le Vispered et le Vendidad. D'après ce qu'en rapporte M. Westergaard, il paraît qu'il ne fut formé que sous Aderbât-Mareçpand. Les documents qu'il renferme sont, comme ceux de l'Avesta, d'âges très-différents. On y trouve des pièces en langue plus moderne, par exemple les Patets ou confessions des péchés. En outre de plusieurs petites prières, ce recueil se compose principalement des Yeschts³. »

¹ Xénophon, *Cyropédie*, livre VIII, ch. 1.

² Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 13.

³ Spiegel, *Avesta*, t. II, p. LXXIX et LXXX.

IV.

A quelle époque le Boundehesch prit-il place dans le canon de l'Écriture sainte des parses? nous l'ignorons complètement. On ne sait ni d'après quel principe ce canon fut constitué, ni quand il fut formé, ni pour quelle raison on n'y a pas admis certains autres livres qui semblent avoir autant de droit que le Boundehesch d'en faire partie. On ne peut cependant s'étonner des nuages qui couvrent ce sujet, quand pour la formation du canon des livres saints des Israélites, dont l'histoire nous est bien autrement connue, on est réduit à des conjectures.

A cette période de la littérature religieuse des parses appartient un document de la plus grande importance pour l'histoire du mazdéisme : nous voulons parler de la traduction de l'Avesta en langue pehlvi. Cette version, probablement antérieure à la composition du Boundehesch, ainsi qu'aux Yeschts écrits soit en pehlvi, soit en parsi, fut sans doute une des premières productions de la restauration du zoroastrisme, sous les Sassanides. Elle dut son origine à la même cause qui donna lieu aux Targums chez les Juifs de la Palestine, et à la version des Septante chez ceux d'Alexandrie ¹. La langue de l'Avesta étant oubliée depuis longtemps, ce recueil n'était qu'une lettre morte. Pour le rendre intelligible aux fidèles, il fut nécessaire de le traduire dans la langue vulgaire.

Il ne paraît pas que l'auteur ou les auteurs de cette version possédassent toutes les connaissances requises pour un travail de ce genre. M. Spiegel nous apprend qu'en un grand nombre de passages ils n'ont pas eu une parfaite intelligence du texte, et qu'ils se sont contentés souvent de rendre les mots, dans l'impossibilité de rendre le sens. Le littéralisme y est poussé au point de traduire les prépositions de l'original qui ne conviennent pas à la phrase pehlvi ; mais cette fidélité barbare a du moins l'avantage de faire connaître l'état du texte de l'Avesta à l'époque où cette version fut composée ².

A cette traduction sont jointes des gloses, dont la présence indique pour le moins que l'Avesta avait alors besoin de commentaires. Mais il

¹ Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 20.

² Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 19 et 46.

s'en faut de beaucoup qu'elles entrent toujours dans le sens antique de ces documents. On voit que la tradition s'est brisée, et que le mazdéisme s'est transformé. Les causes de cette transformation ne sont plus aujourd'hui un mystère. On les trouve dans l'influence exercée sur la religion de Zoroastre par les diverses religions qui se rencontrèrent dans les lieux qui, depuis Cyrus, étaient devenus le centre de l'immense empire des Perses.

L'action de ces religions, du judaïsme surtout, vers lequel une certaine analogie de caractère devait entraîner le mazdéisme, se montre en de larges proportions dans le *Boundehesch*. Elle est plus sensible encore dans quelques autres écrits de l'époque des Sassanides, écrits qui, quoique n'ayant pas été admis dans le canon des livres saints, occupent cependant une place considérable dans l'histoire religieuse des perses, et qui sont au *Boundehesch* ce que les apocryphes de l'Ancien Testament et les apocalypses juives sont au livre du prophète Daniel.

Le premier et le plus important de ces écrits est le *Minokhired*¹. Dans ce livre, dont l'original était en pehlvi, mais qui ne nous est parvenu que dans une traduction parsi², un sage persan et l'Intelligence céleste sont mis en scène et s'entretiennent à la manière de Zoroastre et d'Ormuzd, dans le *Vendidad*. La forme du dialogue est à peu près la même, mais l'esprit est différent. Il s'agit ici, en général, d'une métaphysique religieuse qui s'éloigne en une foule de points des doctrines simples et concrètes de l'Avesta. Le choix de l'Intelligence céleste pour interlocuteur du sage persan trahit déjà des préoccupations spéculatives tout à fait étrangères au mazdéisme antique, en même temps qu'il annonce un élément nouveau dont l'origine judéo-alexandrine ne peut se dissimuler.

Cependant l'auteur du *Minokhired* est loin de se douter qu'il expose une doctrine tout imprégnée d'éléments étrangers. Il la croit parfaitement conforme aux enseignements de Zoroastre. Son principal but, en prenant la plume, est de faire l'apologie de cette antique révélation, d'en faire ressortir la vérité et la divinité, et d'en montrer l'excellence par rapport aux autres religions, qui ne sont toutes que des inventions du père du mensonge, d'Ahriman, qui, en aveuglant les esprits des hommes par de fausses croyances, a voulu les empêcher de rendre hommage au mazdéisme.

¹ Spiegel, *Grammatik der Parsisprache*, p. 168-177.

² On en a aussi une version en sanscrit.

Cette tendance polémique indique la date du livre. Il fut évidemment composé à une époque où des systèmes étrangers étaient accueillis avec faveur dans la Perse et commençaient peut-être d'y répandre des germes d'incrédulité, ou tout au moins d'affaiblir l'autorité jusque alors incontestée de la foi mazdéenne. Cette époque est, sans le moindre doute, celle où un grand nombre de jeunes Persans allaient étudier la science des Grecs à l'école d'Édesse; où un philosophe de la Perse, Paul, de la ville de Déiscliar, écrivait en syriaque un traité de dialectique qu'il présentait à Chosroës Nouschirvan, grand admirateur de la littérature grecque; où les néoplatoniciens chassés d'Athènes par l'édit de Justinien, et les nestoriens persécutés par les orthodoxes, se réfugiaient dans l'empire des Sassanides et y trouvaient une bienveillante hospitalité¹? Les destours durent se croire obligés de combattre ces tendances dangereuses et de plaider la cause de la foi de leurs pères, attaquant à la fois les philosophies et les religions étrangères et cherchant à retenir dans les croyances nationales ceux qui étaient tentés de s'en écarter. Il paraît qu'ils réussirent en partie. On peut conjecturer, du moins, qu'ils ne manquaient pas d'habileté et qu'ils savaient faire valoir leurs triomphes. C'est ce que peut faire supposer avec quelque vraisemblance le soin avec lequel la tradition a conservé le souvenir d'un fait aussi insignifiant pour la postérité que la conversion au mazdéisme du philosophe Paul dont nous venons de parler.

L'esprit et la tendance du Minokhired se retrouvent dans le Bahman-Yescht, qui ne lui est pas peut-être de beaucoup postérieur. On remarque encore dans ce livre des intentions polémiques contre les philosophies et les religions étrangères², et en même temps l'empreinte de doctrines dont l'origine juive est manifeste. Les idées eschatologiques, entre autres, y tiennent une très-large place.

Il est un troisième ouvrage de cette époque, l'Arda-Viraf-Naméh, qui nous dévoile les rapports dans lesquels le mazdéisme était alors avec le judaïsme. Ce livre, écrit en parsi et traduit plus tard en persan moderne et en guzerate³, est une simple copie, disons mieux, une traduction du pseudépigraphe juif, l'*Ascension d'Esaïe*⁴. Arda-Viraf, ce sage vénéré que Dieu suscita, sous le règne d'Ardeschir-Babékan, pour rétablir la révélation mazdéenne, est substitué à Esaïe et passe par les mêmes aventures que le prophète hébreu dans le pseudépigraphe juif. Au

¹ *Journal asiatique*, 1852, t. I, p. 311. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 26.

² Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 28.

³ Ou la traduction anglaise.

⁴ Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 21 et 22.

milieu d'une conversation avec sept autres sages persans sur l'excellence de la loi sainte, son âme se détache de son corps et parcourt pendant sept jours le ciel et la terre, sous la conduite d'un esprit céleste qui lui en explique les merveilles¹. Le huitième jour, elle redescend dans son enveloppe mortelle. Arda-Viraf raconte alors les mystérieux prodiges dont il a été témoin.

L'existence de ce livre est une preuve irrécusable des rapprochements qui s'étaient opérés entre le mazdéisme et le judaïsme, puisqu'un même écrit pouvait à la fois représenter à peu près et avec de très-légères modifications les croyances de l'une et de l'autre des deux religions. Il suffirait seul pour nous révéler l'origine juive d'une foule d'idées qui distinguent le mazdéisme de l'époque des Sassanides de celui de l'époque des Achéménides.

L'Arda-Viraf-Naméh nous montre le parsisme dans la même position que celle que font supposer le Minokhired et le Bahman-Yescht. On s'aperçoit aux plaintes de l'auteur que la foi est chancelante : « S'ils ne font point quelque miracle, s'écrie Ardeschir, la religion excellente disparaîtra certainement de l'univers². » Il est toujours nécessaire de faire l'apologie de la religion de Zoroastre et de presser ses partisans peu fervents de lui rester fidèles. « Revêts-toi une bonne fois, est-il dit à la fin de ce livre, du vêtement de la religion excellente. Travaille sans relâche pour cette excellente religion³. »

V.

La littérature religieuse des Mazdéens ne s'éteignit pas cependant avec la dynastie des Sassanides. « C'est une grande erreur, dit M. Spiegel, de croire que l'islamisme, en arrivant dans la Perse, a fait disparaître aussitôt l'ancienne religion. Minée, il est vrai, de tous les côtés, elle ne put opposer une résistance efficace aux progrès du culte du vainqueur. Mais avant son entière extinction, il s'écoula, non pas des années, mais des siècles. On en a les témoignages les plus positifs. Ibn-Hauqal, qui parcourut au seizième siècle de notre ère la province de Tars, ne trouva pas un district, pas une ville, pas un village sans un temple du Feu ; et ces temples, à ce qu'il rapporte, étaient les objets de la vénération publique. L'histoire du Tabéristan parle de soulèvements parses

¹ Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 41.

² Sylvestre de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 77.

³ *Ibid.*, p. 78.

sous le règne d'Haroun-al-Raschid. Même du temps de Motasem, on put encore concevoir la pensée de relever le trône des Sassanides et de rétablir le parsisme comme religion de l'État. Ce ne fut que l'an 240 de l'hégire que le prince tabéristanien Karin-ben-Schahriar embrassa l'islamisme. On trouverait bien d'autres faits semblables, si l'on examinait de plus près l'histoire de cette époque ¹. »

Les Parses, il est vrai, étaient des objets d'horreur pour la foule grossière des sectateurs de l'islam. Le fanatisme musulman les peignait précisément sous les mêmes traits que l'ignorance des chrétiens de l'Occident donnait presque à la même époque aux juifs. Les contes des *Mille et une Nuits* parlent d'eux comme d'odieux magiciens et les accusent d'enlever de jeunes musulmans pour les sacrifier dans leurs fêtes religieuses ². On a là un écho des préjugés populaires. Mais des hommes plus graves assurent que ce furent des parses convertis à l'islamisme qui propagèrent les sciences au milieu des musulmans et qui, les premiers, les initièrent à la connaissance de la grammaire, de la philosophie et du droit ³.

Il y avait donc encore une certaine vie littéraire parmi les vaincus. Peut-être même la défaite eut-elle pour effet, aux premiers moments, de ranimer leurs sentiments religieux et de les attacher plus fortement à la foi de leurs pères. Ce qui est certain, c'est qu'on trouve dans quelques écrits parses postérieurs à la chute de la dynastie des Sassanides un dogmatisme aride et un formalisme étroit qui forment un contraste frappant avec les tendances spéculatives du Boundehesch, du Mino-khired, de l'Arda-Viraf-Naméh et du Bahman-Yescht. La légende devient en ce moment de plus en plus puérile, et la casuistique prend un développement plus considérable encore qu'on n'aurait pu l'attendre, même dans une religion dont elle semblait cependant devoir être l'écueil le plus menaçant et qui déjà, dans le principe, avait prétendu réglementer la vie tout entière.

La légende a atteint ses dernières limites dans le *Zerdouscht-Naméh*, livre dont on place communément la composition à la fin du treizième siècle et que l'on attribue à Zerdouscht-Behram, mais que les guèbres orthodoxes font remonter à la plus haute antiquité, et auquel ils accordent une entière confiance. Un vieux destour, Edal Dara, qui, il y a une vingtaine d'années, composa, à l'occasion des discussions des

¹ Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 38 et 39.

² Par exemple, dans l'histoire du prince Beder, vers la fin, et dans celle de la princesse Badoore, 120^e nuit.

³ Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 39.

guèbres avec M. Wilson, un ouvrage sur les miracles de Zoroastre, soutient que le Zerdouscht-Naméh avait été écrit primitivement sous le titre de *Wajir-Kard*, par Medionah, frère d'Arjaçp et disciple de Zoroastre lui-même ¹. La critique ne peut pas partager cette opinion; mais il est certain que ce livre se rattache à une antique légende qui est déjà mentionnée dans le dix-neuvième fargard du Vendidad et qui a dû, avant de fournir la matière du Zerdouscht-Naméh, recevoir peu à peu de l'imagination populaire une grande extension. L'ouvrage de Zerdouscht-Behram est un récit de la vie de Zoroastre. Le merveilleux y tient la plus grande place. On y voit le révélateur mazdéen sans cesse aux prises avec Ahriman, qui le poursuit de ses tentations et lui dresse de continuelles embûches ².

On a une preuve du formalisme dominant dans le mazdéisme de la Perse, pendant les siècles qui suivirent la chute des Sassanides, dans le *Sadder* (les Cent portes), livre écrit en persan et qui est, dit-on, du quinzième ou du seizième siècle. Les actes les plus vulgaires de la vie y sont réglementés avec plus de soin encore que dans le Vendidad ³, quoique cette minutieuse sévérité ne semble plus avoir de raison à une époque où les mœurs s'étaient depuis longtemps pliées à des habitudes de décence. En même temps l'autorité du prêtre a grandi. C'est un devoir de lui obéir dans les choses de la religion, et dans le mazdéisme la religion s'étend sur tous les détails de l'existence; c'est un devoir de le prendre pour directeur spirituel et de le consulter dans tous les cas douteux ⁴. C'est un devoir plus impérieux encore de lui payer la dîme ⁵. Comment ne l'aurait-on pas pris pour guide? c'est lui seul qui tient les clefs du ciel. « Si le destour n'est pas content de toi, déclare formellement le Sadder, tu n'entreras pas en paradis ⁶. » Peut-être espérait-on par ces prescriptions multipliés rendre plus solide la barrière qui séparait les mazdéens de l'islamisme. Soins superflus! l'apostasie devenait chaque jour moins rare. On en a la preuve dans l'amertume des expressions avec lesquelles elle est flétrie dans ce livre ⁷.

¹ *Journal asiatique*, 1843, t. I, p. 513 et 514.

² Spiegel, *Avesta*, I, 242. On a une traduction anglaise de ce livre, par Eastwick, dans *The Religion Parsi unfolded*, par J. Wilson. Bombay, 1843, p. 477 et suivantes. Comparez même ouvrage, p. 417-427. T. Hyde en a donné la table des matières dans son *Veterum Persarum religionis historia*, 2^e édit., p. 333-335.

³ *Sadder*, porta 7 et 60.

⁴ *Idem*, porta 8 et 39.

⁵ *Idem*, porta 8.

⁶ *Idem*, porta 8.

⁷ *Idem*, porta 66.

Ce n'est pas cependant dans le mazdéisme orthodoxe qu'il faut chercher le mouvement religieux le plus intéressant de cette époque. A côté des livres que nous venons de mentionner, il en est quelques autres animés d'un esprit différent. A vrai dire, les auteurs de ces écrits, tout en troublant l'antique religion de Zoroastre par le mélange de principes nouveaux, ne font que suivre les tendances de la spéculation éclectique qui se manifestait déjà si clairement dans le Boundehesch, le Minokhired et les autres ouvrages de l'époque des Sassanides. Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, le mazdéisme s'était assimilé tous les éléments étrangers qui lui avaient paru un complément utile de ses doctrines. C'était principalement au judaïsme qu'il s'était adressé. Maintenant, sur un autre terrain, dans un nouveau milieu, il essaye d'étendre son cercle en appelant à lui des théories avec lesquelles il se trouve en contact pour la première fois. C'est dans l'Inde que ce nouveau travail d'assimilation s'opère. Il prend dès le premier moment les proportions les plus étonnantes. Il ne s'agit de rien moins que de fondre ensemble dans un vaste éclectisme toutes les religions connues. Nous sommes bien loin, comme on le voit, de l'exclusisme du Minokhired et du Bahman-Yescht.

La première impulsion vint sans doute du suffisme, déjà accoutumé à accommoder son mysticisme à toutes les religions positives au sein desquelles vivaient ces sectateurs ¹. Mais ce mouvement fut régularisé, si l'on peut ainsi dire, par Akbar le Grand. Ce prince avait conçu le projet gigantesque de ramener toutes les religions à une seule dont le fond aurait été la croyance en un Dieu unique, souverainement bon, juste et puissant. Le Grand Mogol et ceux de ses confidents qui partageaient ses vues partaient de ce principe, que tous les cultes sont d'origine divine, et que, sous l'infinie variété de leurs formes, ils n'ont tous cependant qu'un même but. Il n'y avait, en conséquence, qu'à les comparer pour en dégager les éléments communs, parties essentielles et constitutives du culte nouveau qu'on projetait. L'étude des religions fut entreprise sur une vaste échelle. Des docteurs musulmans, des brahmanes, des jésuites, des prêtres parses, furent attirés à la cour d'Akbar. Un parse nommé Ardeschir y jouissait en particulier d'une haute considération. Comme on en aura la preuve bientôt, il ne fut pas le seul parse qui s'associa aux projets du Grand Mogol.

Ce mouvement religieux extraordinaire gagna de proche en proche. Une circonstance particulière paraît l'avoir favorisé. C'était une opinion

¹ Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 48.

généralement répandue en ce moment dans l'Orient, que chaque mille ans il apparaît un nouveau prophète qui vient retoucher et compléter les révélations précédentes. Mahomet avait été le dernier prophète connu, et il y avait dix siècles qu'il avait accompli son œuvre. Une nouvelle révélation était donc prochaine. On l'attendait, on la préparait. Plusieurs prophètes parurent en effet. Mais les religions qu'ils prêchèrent ne vécurent qu'un jour, et, ce qui ne saurait surprendre, leur chute rapide fut le résultat de la seule vertu qu'elles avaient : elles proclamaient la tolérance, et chacune d'elles se trouva par là désarmée contre toutes les autres. Une seule réussit, précisément parce qu'elle fut intolérante. En prêchant la haine de l'islamisme autant pour le moins qu'en excitant le sentiment national, Nanek, le prophète des Sikhs, assura à sa réforme religieuse un succès certain ¹.

C'est sous l'influence de ce mouvement, et en partie pour le servir, que furent composés le *Désatir* et le *Dabistan*.

Le premier de ces écrits se donne lui-même pour l'œuvre de quinze prophètes dont le premier est Mahabad, et qui se succédèrent jusqu'au règne de Chosroës-Parviz (590-628). Le dernier de ces prophètes assure qu'il a traduit le texte original en persan, en ajoutant toutefois ses propres prédictions à celles de ses prédécesseurs supposés. Ce que le prétendu traducteur appelle le texte original, écrit, selon lui, dans une langue antique, est composé en réalité dans une langue factice, imaginée sans le moindre doute pour donner à ce livre un vernis d'antiquité et pour augmenter en même temps son prestige. Ce texte serait absolument inintelligible, si l'auteur lui-même n'avait pris la précaution de le faire suivre d'une traduction persane. Une sorte de panthéisme naturaliste paraît faire le fond de cet écrit, qui est plein d'hymnes en l'honneur du principe premier, du soleil, de la lune et des étoiles. Molla-Firuz-Ben-Kanç, chef des prêtres parses, a publié le *Désatir* à Bombay en 1818. Sylvestre de Sacy en a mis la non-authenticité hors de contestation ², à une époque où l'on fondait de grandes espérances sur ce livre pour la découverte de l'antique sagesse orientale.

Le *Dabistan* se rattache au *Désatir*; il a du moins avec lui une origine commune. Ce livre, écrit en persan, est l'œuvre d'un guèbre converti à l'islamisme, nommé Mobed-Schah. Il contient une histoire des religions. La première dans l'ordre des temps, et probablement aussi dans l'ordre de mérite, est celle des mahabadéens. Le prophète Mahabad,

¹ Spiegel, *Aresta*, t. I, p. 41.

² *Journal des savants*, 1821.

dont il est question dans le Désatir, en est le fondateur. Ce qui en est rapporté dans le Dabistan n'est, ainsi que s'exprime M. Mohl, qu'un tissu de fables incohérentes. Il est ensuite traité de la religion des parses, de celle des Indiens, du judaïsme, du christianisme, de l'islamisme, des illuminés, des suffites et de quelques autres sectes de l'Orient. L'auteur, qui vivait à la cour d'Akbar et qui composa ce livre dans le dessein de fournir une base historique à la réforme religieuse projetée par ce prince ¹, prétend avoir travaillé sur d'anciens manuscrits et d'après des instructions qu'il reçut de certains initiés qui professaient en secret une religion plus pure que les religions populaires ².

Il est probable que le Désatir et le Dabistan ne sont pas les seuls ouvrages de ce genre composés au seizième siècle, sous l'impulsion du mouvement dont Akbar fut le principal promoteur. Il doit s'en trouver beaucoup d'autres, selon toutes les vraisemblances, entre les mains des mille sectes mystiques qui se couvrent dans l'Orient du nom de Mahomet ou de l'autorité des Védas. Tel est peut-être cet écrit d'un certain sabéen nommé Thébit dont parle Malcolm ³, et qui passe pour être perdu depuis longtemps.

VI.

Quelque rapide qu'ait été l'examen auquel nous venons de soumettre la littérature religieuse des parses, il prouve jusqu'à l'évidence que leur religion n'a pas fait exception à la règle commune et que, comme toutes les autres, elle a subi de nombreuses transformations en traversant des phases diverses. Déjà le Zendavesta, malgré l'état d'imperfection dans lequel il nous est parvenu, nous présente deux moments religieux bien tranchés, et il est probable que si nous possédions toute l'ancienne littérature mazdéenne, nous saisissons dans ces deux grandes périodes, dans la première surtout, des changements successifs qui se trahissent cependant dans plusieurs traits de détail, mais dont l'absence de documents suffisants empêche de bien définir les caractères précis. Il est impossible que le mazdéisme ait été dans sa

¹ *Journal asiatique*, 1842, t. II, p. 37 et 38.

² Le texte a été publié en 1809 à Calcutta, et traduit en anglais par Dav. Shea et Anth. Troyer. Paris, 1843, 3 vol. in-8°.

³ *Histoire de la Perse*, trad. franç., t. I, p. 279.

forme primitive ce qu'il se montre sous les Achéménides. Quand on voit le mosaisme prendre un développement nouveau avec les prophètes, on peut bien croire que la conception de Zoroastre et de ses premiers disciples diffère en quelques points de celle qui domina au milieu des Perses de Cyrus. On sait positivement que certaines doctrines, par exemple celle de la résurrection, ne sont pas entrées dans le cercle des croyances mazdéennes bien longtemps avant la conquête de la Perse par Alexandre¹; et, d'un autre côté, l'étude que M. Martin Haug a commencée sur les Gâthâs semble ouvrir des vues nouvelles sur les premiers moments de cette religion.

A plus forte raison faut-il distinguer du mazdéisme des Achéménides et de celui des Sassanides la forme éclectique qu'il prit vers le seizième siècle, et que nous avons signalée comme le résultat du mouvement religieux qui se rattache au nom d'Akbar. Il n'est plus permis aujourd'hui de parler d'une tradition secrète et continue qui se serait transmise, dans toute sa pureté, des premiers zoroastriens qui l'auraient reçue eux-mêmes de sages antérieurs, aux auteurs du Boundehesch et des gloses de la traduction pehlvi de l'Avesta, et encore moins d'une prétendue sagesse primitive qui, née avec l'espèce humaine, n'aurait été divulguée que quand il aurait plu aux auteurs du Désatir et du Dabistan de la tirer, il y a trois ou quatre siècles, de l'ombre mystérieuse dans laquelle elle se cachait depuis des milliers d'années. Cette tradition et cette sagesse, on sait aujourd'hui d'où elles viennent. Les Gærres et les Creuzer ont pu l'ignorer. Ces savants éminents ont ouvert la carrière; ils ont provoqué, par leurs travaux, l'idée première de l'histoire comparée des religions : c'est là un assez beau titre de gloire. Mais depuis qu'ils ont élevé à la hauteur d'une science des études faites jusqu'à eux sans critique et sans esprit philosophique, l'Orient s'est ouvert devant des recherches opiniâtres, et s'il n'a pas encore livré tous ses secrets, il en a déjà dit assez pour qu'on puisse saisir ce qui a échappé à leur perspicacité.

Ces modifications successives du mazdéisme, que l'on était porté naguère à rapporter à un rayonnement devenant de plus en plus apparent d'une sagesse antique et traditionnelle, ne sont que les effets des influences qu'il a subies tour à tour du judaïsme, du bouddhisme, du brahmanisme, de la philosophie grecque, du suffisme, à mesure qu'il s'est trouvé en relation avec les formes diverses de la pensée religieuse. Tout n'est pas encore clair, tant s'en faut. Quelques-uns des principes

¹ Spiegel, *Avesta*, t. 1, p. 15.

qui ont agi sur lui sont encore mal connus, entre autres la religion chaldéenne, au milieu de laquelle les conquêtes de Cyrus le transportèrent¹. Mais, en général, il est déjà possible de suivre d'assez près sa marche depuis ses premiers pas jusqu'au moment où il est allé se perdre dans un mélange incohérent de toutes les traditions mystiques de l'Orient.

¹ Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 3, 11, 269-276.

MICHEL NICOLAS.

LA MORT DE BARNEVELT.

ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE HOLLANDE ¹.

Depuis un certain temps déjà Oldenbarnevelt était averti qu'il se tramait contre lui quelque chose. Dès avant les affaires d'Utrecht, Grotius, sachant qu'il avait été question de mettre la main sur les principaux membres des États de Hollande, conseillait à ses amis de se retirer ensemble dans une des places fortifiées de la province. Un peu plus tard, d'autres personnes bien intentionnées prévenaient l'avocat de songer à sa sûreté. Mais, tout en écoutant ces avis, Oldenbarnevelt n'en tenait pas compte. « Je sais que mes ennemis sont bien méchants, dit-il un jour au conseiller Berckhout, qui le pressait de prendre un parti; n'importe, je ne fuirai pas. Quel que soit l'événement, j'ai résolu de l'attendre. »

Cette détermination ne semble guère conforme à la prudence accoutumée de l'avocat; mais autant Barnevelt apportait de circonspection aux affaires d'État, autant dans ses affaires propres il inclinait à une sorte de piété fataliste qui s'en remettait volontiers à Dieu du soin de sa vie. D'ailleurs, fort de ce qu'il considérait comme son droit, protégé par les antiques lois du pays, par ses cheveux blanchis au service de la République, comment l'ami de Guillaume d'Orange, le protecteur de Maurice, aurait-il pu concevoir la pensée de ce qu'on allait oser ?

¹ Voir la livraison de juillet 1859.

Il était triste pourtant, soucieux. La violence du synode et les emportements du stadhouder lui causaient de graves inquiétudes, non pour lui, mais pour la patrie. La veille du jour où il devait être arrêté, un avis positif de ce qui se préparait lui parvint. Le matin (29 août) le ministre Uytenbogaert, entré de très-bonne heure dans son cabinet pour lui communiquer une *Remontrance* qu'il adressait aux États touchant le synode, au lieu de le trouver au travail comme de coutume, le surprit tout affaissé dans son fauteuil, la tête dans ses mains, absorbé dans une rêverie profonde. Uytenbogaert, en proie lui-même à de fâcheux pressentiments, et comme pour s'associer à la pensée intime d'Oldenbarnevelt, mit l'entretien sur les grands hommes de l'antiquité dont la vertu avait subi, sans en être altérée, les revers de la fortune. Il parla avec une éloquence qu'exaltait l'appréhension d'un danger prochain, de la justice de Dieu qui plane immuable, infaillible, au-dessus des caprices du sort et des opinions du vulgaire. Mais à mesure qu'il relevait les esprits abattus du vieillard, Uytenbogaert se sentait plus troublé; et bientôt, craignant de ne pouvoir plus se contenir, il s'interrompit, serra en silence la main de Barnevelt et quitta brusquement la chambre. Ce fut la dernière rencontre des deux amis. Ils ne devaient plus se revoir.

Neuf heures allaient sonner. Oldenbarnevelt monte en voiture pour se rendre à la séance des États généraux qui se tenait, selon l'usage, dans une salle du palais des anciens comtes de Hollande, résidence actuelle du stadhouder. Comme il passait le pont par lequel on entrait dans la cour intérieure (*binnenhof*), un valet de chambre de Maurice se présente à la portière et dit à l'avocat que son maître désire lui parler avant la séance. Il n'y avait rien là d'inusité. Oldenbarnevelt suit le valet; à peine introduit dans le salon d'audience, il est arrêté par le capitaine des gardes, Nythof, au nom des États généraux; et, sans autre explication, on le conduit dans une chambre voisine, où les hallebardiers du prince le gardent à vue.

Dans le même temps, de la même manière, on appréhendait Grotius et Hoogerbeets, et les trois nobles amis, ignorant le sort l'un de l'autre, séparés seulement par quelques cloisons, étaient prisonniers d'État dans les mains de l'audacieux stadhouder. Tout s'était fait sans bruit, sans résistance. Au bout d'une heure environ, les députés de Hollande, venus au-devant de l'avocat dans la cour du palais, où sa voiture continuait de stationner, commencent à s'étonner de ne le pas voir descendre. Sur de vagues rumeurs, quelques hommes du peuple se rassemblent; peu à peu la foule grossit : elle interroge le cocher, qui ne sait rien. Le

vieux serviteur Franken, arrêté en même temps que son maître, puis relâché, n'en sait pas davantage. « Sans doute, dit-il, l'avocat est retenu à dîner chez Son Excellence. » Mais bientôt les gens du prince annoncent à Franken qu'il n'est plus besoin d'attendre. A la surprise générale, la voiture s'éloigne. Un député des États de Hollande accourt vers ses collègues; il leur parle à voix basse, d'un air mystérieux; il les emmène avec lui dans la salle des délibérations : plus de doute, le pensionnaire de Rotterdam, le pensionnaire de Leyde, l'avocat de Hollande, les trois premiers magistrats de la République sont arrêtés; pour quels crimes, par quels ordres? On se perd en conjectures.

Grotius, la plus grande renommée scientifique de la Hollande; Hoogerbeets, un citoyen dévoué que la régence de Leyde vient de désigner pour la charge de pensionnaire en récompense de ses longs services; Oldenbarnevelt, enfin, dont le pouvoir a si longtemps surpassé, égale encore celui de Maurice, arrêtés, emprisonnés! cela semble à peine croyable; et pourtant, dès les premiers instants de cette confusion bruyante que jette dans les foules l'annonce inattendue d'un grand événement, on aurait pu surprendre sur les visages et dans les propos plus de curiosité que d'indignation, plus d'indifférence que de sympathie. Les pamphlets, les libelles, les chansons, les images satiriques, répandus à profusion contre Oldenbarnevelt et les arminiens, ont produit leur effet. Quelqu'un, dans un groupe populaire, ayant remarqué que Jean van Oldenbarnevelt est arrêté le jour de la décollation de saint Jean-Baptiste et que c'est là une rencontre de mauvais augure, on rit¹; rire cruel et sinistre, qui absout les violences du stadhouder, prend parti contre les victimes et les livre sans défense à l'inimitié des juges.

L'assemblée des États de Hollande, entrée en séance pour aviser à ce que commande l'événement, est bien plus agitée que le peuple. Atteinte dans ses droits, elle voudrait douter encore que, sans son aveu, à son insu, trois de ses membres lui sont enlevés; qu'on ose toucher surtout à la personne d'Oldenbarnevelt, doublement sauvegardée par les anciens privilèges et par un acte récent de la souveraineté provinciale. « Toutes les lois sont violées! s'écrie-t-on; toutes les libertés sont foulées aux pieds! Il faut protester, protester énergiquement, et sur l'heure; il faut aller en corps dans l'assemblée des États généraux, lui demander satisfaction pour une si grave offense, exiger qu'elle révoque

¹ L'une des plus répandues entre les innombrables caricatures de Barnevelt représentait son image sur l'autel de saint Jean-Baptiste au moment de la messe, et les fidèles en adoration devant lui.

un acte illégal, qu'elle fasse immédiatement relâcher les prisonniers. » Mais quelques-uns, à qui l'entraînement général n'ôte pas le souci de ses conséquences probables, émettent des doutes sur l'avantage d'une telle démarche. Ils demandent qu'on y réfléchisse. Quelle réponse peut-on raisonnablement attendre des États généraux ? peut-on se flatter qu'elle soit favorable ? ne va-t-on pas au-devant d'une offense nouvelle ? ne serait-il pas plus sage d'intéresser aux prisonniers le prince Maurice, et de requérir de lui qu'en sa qualité de stadhouder il ordonne la mise en liberté de l'avocat de Hollande ?

Cette proposition étrange et tout à fait dérisoire, car il n'était guère possible à un seul entre les députés de méconnaître la main de Maurice dans l'offense dont on lui voulait demander réparation, semble encore trop hasardée à plusieurs. « Ils ne sont pas autorisés par leurs supérieurs (*principalen*), disent-ils, à prendre l'initiative en des affaires de cette importance. » La discussion s'engage sur ce point ; le temps s'écoule ; la première chaleur de l'indignation se refroidit. Les députés des six villes qui appartiennent au parti contre-remontrant finissent par prendre le dessus. On se rend chez Maurice, à la vérité, mais, affaibli par le partage des opinions, au lieu de parler en maître et de notifier des volontés souveraines, on intercède ; on écoute, sans oser les interrompre, les défaites du stadhouder. Maurice déclare qu'il ne peut rien, qu'il n'a rien fait, en tout ceci, que sur l'ordre exprès de leurs Hautes Puissances. « La question de juridiction ne le concerne pas, dit-il ; c'est un point à traiter entre les deux assemblées. Il est à croire, toutefois, que pour en user comme ils l'ont fait envers de si grands personnages, messieurs les États généraux doivent avoir des raisons bien fortes. » Puis Maurice se répand en éloges de l'avocat, et congédie enfin les députés en les assurant que la détention d'Oldenbarnevelt ne sera certainement pas de longue durée et que le prisonnier sera traité avec tous les égards imaginables¹. Rentrés dans la salle des délibérations, plus hésitants qu'ils n'en étaient sortis, les députés de Hollande reçoivent le message des États généraux qui leur notifie les arrestations faites ; ils n'y trouvent rien à répondre, si ce n'est *qu'ils en demeurent consternés* ; puis ils conviennent entre eux de ne prendre aucune résolution avant d'avoir consulté leurs supérieurs, et s'ajournent à un mois pour se donner le temps de rentrer dans leurs foyers. Cet ajournement les perdait. Trop de vigueur, trop d'initiative, en admettant qu'ils eussent échoué, eût mieux valu pour eux que cette prudence extrême. Il y avait là tout

¹ Van der Kemp : *Maurits van Nassau*, 4^{de} deel.

ensemble une question d'État et d'honneur. En de si hautes questions, rien de moins habile que l'habileté commune, rien de moins sage que la sagesse vulgaire.

Après avoir eu si bon marché des États de Hollande, il n'était pas difficile à Maurice de se roidir contre les sollicitations de la famille. Le fils d'Oldenbarnevelt et ses deux gendres, MM. Veenhuyzen et Van der Myle, lorsqu'ils viennent demander au prince d'Orange pour quel crime leur père, un si grand citoyen, est traité comme un malfaiteur, n'en obtiennent que des réponses évasives. En vain ils supplient le stadhouder de souffrir que du moins le vieillard puisse rester prisonnier dans sa propre maison; en vain même ils demandent à le voir, ne fût-ce qu'un instant; Maurice, tout en les recevant de l'air le plus affable, refuse tout, et s'obstine à ne donner aucun éclaircissement. Il les renvoie aux États généraux, dont il n'a fait, répète-t-il invariablement, qu'exécuter les ordres. Leur père d'ailleurs ne court aucun danger. « Soyez certains, leur dit-il, qu'il ne lui sera pas fait plus de mal qu'à moi-même ¹. » Une tentative pour délivrer de vive force le prisonnier ne devait pas avoir une issue plus favorable. Deux des membres les plus jeunes de la noblesse de Hollande, MM. de Schagen et d'Asperen, ayant réussi à se frayer passage, l'épée à la main, jusqu'à la chambre où Barnevelt est gardé à vue, sont arrêtés à la porte, désarmés par les hallebardiers du prince; et celui-ci, certain de la complicité des États généraux et témoin de l'indifférence du peuple, affecte de dédaigner ce qu'il appelle « une escapade d'ivrognes » (*een dronkenmansstuk*). Les sieurs de Schagen et d'Asperen en sont quittes pour quelques heures d'arrêts et pour une réprimande sévère. Avant la fin du jour, on les rend à la liberté. Le même soir, Maurice, qui les jours précédents avait introduit secrètement dans la ville quelques soldats pour renforcer sa garde, y fait entrer ouvertement un régiment tout entier. Dans l'intervalle, on a placardé sur les murs la Résolution des États généraux. Il y est dit que : « Par l'opposition apportée à l'exécution de leurs commandements, à Utrecht et ailleurs, vu la découverte de *plusieurs choses préjudiciables à l'intérêt des provinces, périlleuses pour l'État*, et qui eussent plongé le pays tout entier dans un bain de sang ², lesquelles choses avaient pour auteurs les sieurs Oldenbarnevelt, de Groot et

¹ « 'T 'is het werk der Staten general. Uwen Vader zal geen leed geschieden, nit mer dan mij zelf. » Van der Kemp, 4^{de} deel.

² Rés. St-Gen., 28 aug. 1618. *Verscheidene Zaken, strekkende tot groot nadeel en prejudicie van de Provincien, nit zonder apparent gevaar en perikel van der staat van 't land*, etc., etc.

Hoogerbeets, leurs Hautes Puissances, MM. les États généraux, afin de prévenir de tels malheurs et pour ramener entre les citoyens l'union et l'amitié, ont résolu qu'on s'assurerait de ces trois personnages. » Le placard annonçait en outre que les prévenus seraient traduits devant une cour de justice extraordinaire (*builengewone rechtbank*). La lecture de ce placard, pas plus que l'arrestation, n'éveilla dans la population de la Haye d'autre sentiment que celui de la curiosité, et d'une curiosité plutôt maligne que compatissante. S'occupant peu de Grotius et d'Hoogerbeets, l'imagination populaire accueillait sans hésitation, quant à Barnevelt, les suppositions les plus injurieuses. Il trahissait; il s'était vendu à l'étranger; il s'était ligué avec les papistes; il conspirait avec l'Espagnol pour rétablir la messe. Quelques-uns de ses partisans, des patriotes éclairés, des arminiens, essayaient bien de parler en sa faveur dans les groupes; ils firent même, de leur côté, afficher des placards qui protestaient contre les violences exercées; ils allèrent jusqu'à répandre dans le peuple des rimes hardies qui appelaient au secours de la liberté un *nouveau Brutus*¹; mais le peuple demeurait froid. Il entendait le mot de liberté autrement que la bourgeoisie, et ne se sentait pas atteint dans la personne et dans les privilèges des chefs de l'oligarchie.

Ce fut dans les conseils des villes (*vroedschappen*), dans ces antiques foyers des libertés municipales, où jamais, sous aucun régime, on n'était parvenu à les détruire entièrement, qu'une sérieuse opposition au coup d'État se déclara. Sur les rapports de leurs députés, le plus grand nombre des régences arrêta, par une Résolution secrète, que l'on résisterait aux États généraux; que l'assemblée des États provinciaux réclamerait énergiquement son droit de juridiction sur les prévenus; qu'elle les soumettrait à une procédure légale, compatible avec leurs privilèges; qu'étant accusés de connivence avec l'Espagnol, ils seraient interrogés en présence des représentants des puissances alliées, les envoyés de France, d'Angleterre et de Suède. Malheureusement pour les prisonniers, le secret de cette Résolution, aussi vigoureuse qu'habile, transpire avant qu'on ait concerté les moyens de l'exécuter. Engagé comme il l'était dans la violence, Maurice ne pouvait plus reculer. Son parti est bientôt pris. Il résout d'achever en Hollande l'œuvre commencée dans la Gueldre et d'y changer immédiatement toutes les régences. L'ambassadeur d'Angleterre, Carleton, et les ministres contre-remou-

¹ *Hollanders uw privilegien en vryhied zoet worden nu t'eenmaal getreden onder de voet! Een Brutus kan ons helpen.* (Cerisier, *Tableau de l'Histoire des Pays-Bas*, t. V.)

trants l'excitent à ces mesures extrêmes. La prorogation de l'assemblée des États de Hollande est une circonstance favorable. Maurice la saisit. A la tête de sa garde, il se présente successivement (7, 10, 15, 24 septembre) devant Schoonhoven, Delft, Schiedam, Harlem, Gorcum, Oudewater, etc., etc. Sans s'inquiéter des anciennes coutumes, il y fait entrer ses hallebardiers. Puis il rassemble les magistrats; à peu près partout il leur tient le même langage. La patrie, dit-il, est en danger. Il vient avec la force armée, sur l'ordre des États généraux, non pour effrayer ou pour opprimer, mais pour protéger les bons citoyens, *Niet te schrikken, maar om te beschermen*; pour éteindre les factions; pour couper court à des nouveautés fâcheuses; pour prévenir la guerre civile; pour *que Dieu accorde au pays ses bénédictions*. Il est nécessaire que les magistrats se démettent de leurs charges, mais cela ne préjudicie en rien, assure Maurice, ni à leur honneur, ni aux privilèges de la ville, etc., etc. Ces procédés, ces discours inusités, la présence plus inusitée encore des troupes qui cernent l'hôtel de ville, les acclamations du peuple, la soldatesque familiarité avec laquelle Maurice parle aux magistrats, qui le connaissent presque tous depuis son enfance et qui l'aiment encore; plus que tout cela, l'ascendant de l'initiative personnelle sur des volontés obligées de se concerter, la pensée aussi qu'Oldenbarnevelt n'est plus là pour les diriger et les soutenir, paralysent les esprits. Partout, dans les villes secondaires, le stadhouder accomplit sans difficulté la révolution. Il installe les magistrats nouveaux, qu'il a choisis lui-même. Puis, assuré par ces changements de la majorité aux États de Hollande, et après avoir reçu des États généraux de nouveaux témoignages d'approbation et de sollicitude ¹, il se risque à braver l'opposition des deux villes les plus considérables, les plus indépendantes et les plus arminiennes de la province : Hoorn et Amsterdam.

La ville de Hoorn était renommée de temps immémorial pour sa vigilance à garder ses privilèges. Cette année même, elle avait refusé de recevoir garnison. Dès qu'on y apprend que Maurice approche avec sa troupe, on lui envoie une députation pour le prier de ne point entrer dans les murs avec un aussi nombreux cortège. Dans le même temps, les régents font fermer les portes, et les capitaines de la milice arment leurs compagnies. Mais à Hoorn comme ailleurs, on délibérait longuement, et Maurice, qui ne délibérait pas, touchait déjà aux murs

¹ Les États généraux le firent prier de songer à sa sûreté en s'entourant d'une bonne garde. (Rés. St-Gén., 27 oct. 1618.)

d'enceinte quand les députés en sortaient pour aller à sa rencontre. Une telle proximité de la force armée les déconcerte. La réponse du stadhouder n'était pas de nature à les rassurer. « Si les habitants de Hoorn n'ont pas envie de me recevoir, leur dit-il avec une indifférence hautaine, qu'à cela ne tienne, je prendrai un autre chemin, et je verrai alors ce que j'aurai à faire; mais vous pouvez, dès à présent, déclarer à messieurs de la régence que je ne retrancherai pas de ma suite un seul page. » Ces paroles rapportées au conseil, celui-ci n'ose persister dans son refus. Les portes de Hoorn s'ouvrent au stadhouder. Cependant, comme pour lui faire honneur, les milices bourgeoises sont sur pied; elles forment la haie de manière à isoler Maurice de sa troupe, elles l'escortent jusqu'à la maison où il allait loger, et passent la nuit sous les armes, prêtes à répondre au premier son des cloches, au premier appel du bourgmestre.

Cette contenance de la milice inquiète Maurice: il ne ferme pas l'œil de la nuit, croyant sans cesse ouïr le signal d'un conflit qui pouvait ne pas se terminer à son avantage, et, s'il tombait aux mains des bourgeois de Hoorn, faire misérablement échouer son entreprise. Toute la journée du lendemain se passe en observations mutuelles. Le surlendemain, la régence présente à Maurice une pétition par laquelle on le requiert, avec beaucoup de fermeté, de ne pas violer les privilèges de la ville, lui offrant, par transaction, d'adjoindre à la municipalité actuelle telle ou telle personne qu'il aurait pour agréable. Le stadhouder feint de goûter cette proposition. Il demande trois jours pour y réfléchir, il se plaint des précautions offensantes que l'on prend contre lui, et réclame le désarmement immédiat de la milice. La ruse était grossière, mais les honnêtes bourgeois s'y laissent prendre et s'empressent de congédier les citoyens armés pour leur défense. Aussitôt Maurice, qui pendant ces trois journées a fait avancer près de Hoorn des compagnies frisonnes, les y fait entrer. Il les distribue dans les postes importants; puis, vers la fin du troisième jour, il annonce qu'il va rendre réponse aux magistrats, et se dirige vers l'hôtel de ville. Un corps considérable de troupes lui fait cortège; sur son ordre, elles entourent la maison commune. Alors Maurice entre dans la salle du conseil. En quelques brèves paroles, il déclare que la régence est dissoute. Plusieurs des conseillers demandant le motif de leur dissolution, il répond: « Le salut public. » Après quoi il proclame le nom des nouveaux magistrats qu'il a choisis. Ce sont des noms obscurs, ignorés ou méprisés. A propos de l'un d'entre eux, on fait observer au stadhouder que la personne qui le porte n'a pas même droit de bourgeoisie dans la ville. Impatienté,

Maurice s'écrie d'un ton railleur et dédaigneux : « Et que m'importe à moi ? est-ce que je connais ces gens ? *K'en ik de lieden ?* » Il achève l'opération commencée en cassant, l'un après l'autre, tous les capitaines de la milice. « Vous vous repentirez de ce que vous faites aujourd'hui ! » s'écrie-t-on de toute part. Maurice ne répond plus ; et laissant dans la ville une forte garnison pour protéger les nouveaux élus, il quitte Hoorn, bien certain qu'il n'a plus à craindre aucune opposition et que tout cédera désormais à la force ou à la ruse.

Le stadhouder avait réservé, pour l'humilier après toutes les autres, la ville d'Amsterdam ; il s'y prit là un peu différemment. La majorité du conseil appartenait à l'opinion contre-remonstrante ; il ne s'agissait donc pour lui que de fortifier cette majorité par quelques voix nouvelles et surtout de faire acte d'autorité en cassant ceux-là même, entre les conseillers, qu'il se proposait de réélire. Il se vit obligé aussi à plus de respect dans la forme par la présence du vieux bourgmestre Cornelius Hooft, l'un des hommes les plus honorables de la province, le même qui s'était opposé jadis à la souveraineté de Guillaume et qui défendait depuis plus de quarante années, dans le conseil d'Amsterdam, où il jouissait d'une autorité comparable à celle de Barnevelt, les libertés civiles.

Le vieillard parla longuement dans le conseil assemblé (2 novembre). Maurice n'osait pas l'interrompre ; il ne voulait pas davantage le réfuter, et se bornant à protester de nouveau du déplaisir avec lequel il exécutait une mesure que les États généraux jugeaient indispensable : « Que voulez-vous, bon père (*beste vader*), dit-il en serrant la main du bourgmestre, il faut qu'il en soit ainsi, quant à présent ; c'est le salut du pays qui l'exige (*de nood en dienst van 't land vereischen het*). » Puis le stadhouder, après s'être plaint aux conseillers de la divergence de leurs opinions qui cause tout le mal, les destitue, les réélit pour la plupart séance tenante, et reçoit leur serment, tout en certifiant que rien de ce qui se passe là ne porte la moindre atteinte ni à leur honneur ni aux privilèges de la province.

Le lendemain, Maurice rentrait dans la Haye aux acclamations de la multitude. Il se présente dans l'assemblée renouvelée des États de Hollande, où la majorité désormais lui appartient. Il déclare qu'en tout ce qu'il vient d'accomplir, il n'a obéi à aucun sentiment personnel ; qu'il n'a jamais eu, qu'il n'aura jamais d'autre ambition que le bien public sans aucun préjudice des libertés municipales et provinciales (*zonder prejudicie van der steden rechten*) ; il exige que cette déclaration soit couchée sur les registres de l'État. L'assemblée lui vote un remerciement

solennel du soin qu'il a pris, non sans péril (*niet zonder perikel*), de la conservation de la république. Oubliant Oldenbarnevelt et sa dure captivité, oubliant les traditions qu'elle est chargée de maintenir et sa dignité propre, elle prend une Résolution qui légitime, par une approbation s'étendant au passé et à l'avenir pleine et entière, le coup d'État du stadhouder ¹.

Une dernière velléité d'opposition se manifeste dans l'ordre équestre. Maurice venait d'y faire entrer, de son autorité privée, cinq nouveaux députés, pensant qu'il n'en faudrait pas davantage, dans un corps composé de quatorze personnes seulement, pour changer la majorité; mais voyant que son calcul l'a trompé et que l'esprit républicain de la noblesse lui résiste encore, il veut achever de la dompter en lui imposant l'admission de deux membres nouveaux : Daniel de Haultain, seigneur de Marquette, et François Aerssens, que les lois excluaient positivement, attendu que ni l'un ni l'autre n'étaient nés dans la province de Hollande. Une vive indignation repousse d'abord la proposition du stadhouder; et tout autre que Maurice aurait craint de pousser à bout par trop d'exigence un corps formé du plus vieux, du plus illustre sang de la république; mais le fils de Guillaume ne connaissait plus la circonspection. Ayant mandé les députés opposants (19 janvier 1619), il leur parle en maître. Sans leur laisser le temps de discuter son autorité, il leur fait de véhéments reproches, les accusant d'avoir voulu changer la religion du pays et d'y avoir fomenté les discordes civiles. Aux reproches, il fait succéder les menaces. Il leur signifie enfin qu'il faut que le corps équestre soit modifié, soit par l'admission, soit par la suppression de certains membres. Son accent ferme la bouche aux plus hardis. L'acte d'admission est voté, et l'on se borne, pour sauver les apparences, à stipuler qu'un tel acte est exceptionnel et *ne tirera pas à conséquence*. A partir de ce moment, le stadhouder est assuré de la majorité dans tous les corps délibérants.

En présence d'hommes nouveaux partout mis à la place des anciens fondateurs de la république, poussé par les passions du clergé et par le cri populaire qui le salue du nom de sauveur (*verlosser*), approuvé et félicité par les États provinciaux et généraux ², le prince d'Orange paraît souverain unique, absolu de l'État, maître d'en disposer à sa guise; et l'on attend, dans le silence universel, la proclamation du titre qu'il lui plaira de prendre.

¹ *Uytendogaert*, K. H. bl. 1012.

² Rés. St-Gen., 23 jan. 1619.

Cependant Oldenbarnevelt était traité avec une extrême rigueur¹. Laissé seul et gardé à vue dans une chambre du palais durant toute la journée de son arrestation, il n'avait appris que le soir, par son serviteur Franken, le sort de Grotius et de Hoogerbeets. Nythof, en se chargeant, le lendemain, de faire parvenir trois lettres que le prisonnier adressait; l'une à sa femme et à ses enfants, l'autre aux États de Hollande, la troisième au prince d'Orange, lui avait retiré l'encre et la plume, et depuis lors, malgré ses instances, on n'avait pas consenti à les lui rendre. Toutefois, malgré les précautions extraordinaires et la stricte surveillance dont il se voyait l'objet², Barnevelt ne laissait voir aucune inquiétude. « Ce malentendu ne saurait se prolonger, disait-il avec beaucoup de calme; il n'y a aucun motif de me retenir prisonnier. » Mais lorsqu'on vint lui signifier l'ordre des États généraux de le transférer dans la prison définitive (7 septembre), il se récria : « Les États généraux n'ont pas le droit de disposer de moi, dit-il. A tout ce qui sera fait sur le commandement de mes seigneurs et maîtres les États de Hollande, ou de Son Excellence le prince d'Orange, en vertu de ses pouvoirs de stadhouder, j'obéirai; mais je proteste contre un acte arbitraire et qui attente aux lois du pays. » En dépit de sa protestation, il fut conduit à la prison nouvelle que l'on avait préparée dans l'aile du château où se tenaient les séances de l'assemblée. Cinq fois durant le trajet, le vieillard, qui marchait péniblement, fut obligé de s'asseoir. En entrant dans la chambre disposée en prison d'État par des travaux que Maurice avait lui-même inspectés, Oldenbarnevelt la reconnut pour celle où il avait, au temps de sa plus grande puissance, visité l'amiral Mendoza, captif.

Durant tout le temps qui s'écoula (du 31 août au 15 novembre) entre son arrestation et son premier interrogatoire, la patience, la résignation de Barnevelt ne se démentirent pas une minute. Mais ses forces déclinaient visiblement dans l'étroite reclusion où il se voyait confiné. Point de visites de ses proches ni de ses amis; point de réponse à ses lettres et à ses messages; point de livres, aucune communication, même par l'intermédiaire de ses gardiens, avec le dehors. « Ces messieurs ne le veulent pas », telle était la formule invariable qui accueillait les discrètes demandes du prisonnier. A diverses reprises, son linge et ses effets furent brutalement fouillés. Ce fut ainsi, dans l'isolement le

¹ *Waerachtige historie.*

² Le capitaine Nythof et un lieutenant des gardes couchaient tout habillés sur le seuil de la porte, et deux gentilshommes de la maison du prince se relevaient nuit et jour dans la chambre du prisonnier.

plus complet, dans l'ignorance la plus entière du sort qui lui était réservé, que Barnevelt, malade, privé de toute consolation du cœur ou de l'esprit, vit s'écouler le jour anniversaire qui ouvrait la soixante-treizième année d'une vie consacrée tout entière au bien public¹. Sa plus vive anxiété, tant il avait de confiance dans son bon droit, c'était de mourir sans avoir été interrogé. « Si l'on ne se hâte, répétait-il avec son inaltérable douceur, je serai surpris par la mort avant d'avoir pu répondre à ce que l'on veut savoir de moi. »

Le 15 novembre enfin, il fut mandé devant la commission d'enquête. Cette commission, qui se composait de treize personnes, était nommée par les États généraux; l'assemblée des États de Hollande, par une Résolution secrète, ayant abandonné ses droits. La commission procéda à l'instruction avec une lenteur mystérieuse qui frappa les esprits de terreur. La fuite précipitée de trois des personnes les plus compromises avec Oldenbarnevelt, Uytenbogaert, de Haan, pensionnaire de Haarlem, et Tresel, secrétaire des États généraux, avait dès le début fait pressentir que l'on devait s'attendre aux choses les plus graves. La mort de Ledenberg, qui se coupa la gorge dans sa prison, acheva de jeter sur la procédure une ombre sinistre.

Gillis van Ledenberg, secrétaire des États d'Utrecht, accusé d'avoir favorisé les desseins de Barnevelt, avait été saisi dans sa maison le jour même où l'on arrêta à la Haye l'avocat de Hollande. On avait espéré, par l'intimidation, lui arracher des aveux. Le ton menaçant du premier interrogatoire lui fit appréhender la question. Ce fut par défiance de ses propres forces et pour échapper aux surprises de la douleur qu'il résolut de se donner la mort. Et pourtant, comme la plupart des hommes de son temps et de son pays, Ledenberg était un croyant sincère; mais, avec tous ceux qui avaient reçu la culture des lettres païennes, son esprit, par une noble inconséquence, associait les vertus du stoïcisme antique à la foi de l'Église chrétienne. Sa conscience ne trembla pas plus que sa main dans l'accomplissement du suicide. La veille, il remettait à son fils une lettre écrite en langue française, que celui-ci n'entendait point, où, lui expliquant les motifs de sa mort, il disait : « Je vais à Dieu par le plus court chemin. » A l'entrée de la nuit où il allait se porter le coup mortel, on le vit s'agenouiller et prier avec ferveur. Pas une plainte, pas un gémissement ne lui échappa avec le dernier soupir. Son fils, qui dormait

¹ Oldenbarnevelt, dans l'espace de quarante années, avait été constamment membre des États de Hollande et des États généraux, pensionnaire de Rotterdam, avocat et garde des sceaux des provinces de Hollande et West-Frise.

près de lui, ne fut éveillée que par le bruit sourd et continu du sang qui ruisselait par trois larges blessures. A ses cris, les gardiens accourus ne trouvèrent plus qu'un corps inanimé.

Ledenberg était mort, pour aller à Dieu, selon sa belle expression, par le plus court chemin, pour sauver son honneur et l'honneur de ses amis; pour prévenir, il s'en flattait du moins, la peine de la confiscation des biens, et transmettre à son enfant l'héritage paternel ¹. Ses espérances furent déçues. La cruauté des passions politiques s'en fit un jeu. On lit dans la Résolution des États généraux que le prisonnier s'est tué avec *la conscience de son crime*, sans avoir été aucunement menacé de la question, ce qui implique la peine de la confiscation des biens ²; plus tard, par un raffinement de l'esprit de vengeance et comme pour mieux frapper d'ignominie sa mémoire dans l'imagination populaire, le cercueil qui renfermait son corps fut pendu au gibet.

Cependant l'examen des prisonniers se poursuivait. Hoogerbeets, interrogé le premier, fit paraître beaucoup de fermeté. Il confessa la part qu'il avait prise à l'affaire des waertgelders, et soutint hautement le droit des villes de pourvoir à leur sûreté; mais on ne put lui arracher aucun aveu compromettant pour ses amis. Grotius, plus abattu par la prison, montra moins de fierté. Quant à Oldenbarnevelt, vers qui se tournèrent les principaux efforts et toutes les ruses de l'esprit de procédure, son attitude et ses paroles exprimèrent constamment la parfaite tranquillité de son âme. La plupart des chefs d'accusation de l'enquête se rattachaient au projet criminel attribué à l'avocat de changer la religion et la constitution de l'État pour remettre les Provinces sous le joug espagnol. Ils portaient plus particulièrement sur des points relatifs au schisme et au synode, à l'affaire d'Utrecht, aux relations secrètes d'Oldenbarnevelt avec les cours étrangères, et notamment à ses intelligences prétendues avec l'Espagne. On s'étonne en lisant l'interrogatoire de voir à quelles circonstances puérides s'arrêtaient les curiosités des commissaires, à quels détails infimes descendait une enquête qui avait pour objet le crime de lèse-majesté, où les plus hauts intérêts de l'État, la vie du plus grand citoyen de la république étaient en jeu.

¹ « Contre l'homme mort ne tombe confiscation de bien, » écrivait-il dans sa lettre à son fils.

² Rés. St-Gen., 29 septembre 1618, 30 septembre 1618. *Dat Ledenberg, den voorleden nacht hem zelven hadde omgebracht conscientia sceleris.... Zonder det hem eenige dreigementen von Scherfer examinie zijn gedaan. Welk een delict is meriterende confiscatie van gaderen, etc., etc.*

« Pourquoi le prévenu a-t-il dit à certaines personnes que les papistes étaient les meilleurs patriotes ?

— Pourquoi a-t-il dit à certaines autres que, dans la question de la prédestination, ce n'est pas Uytenbogaert qui l'a converti, mais lui qui a converti Uytenbogaert ?

— Pourquoi, plus d'une fois, les Remontrants sont-ils sortis de ses audiences très-encouragés (*wel getroost*) et les Contre-remontrants mal satisfaits ?

— Quelle tolérance a-t-il pu croire possible entre deux partis dont l'un estime les sentiments de l'autre abominables (*gruwelijk*), conformes à ceux des Turcs et des serviteurs du diable (*by Turken en duivelsdienaars gelijkt*) ?

— Pourquoi a-t-il voulu persuader (*wijs maken*) à diverses personnes que la guerre contre l'Espagne n'a pas été faite pour la défense de la religion, mais seulement pour la défense des privilèges et des libertés du pays ?

— Pourquoi a-t-il dit dans des réunions privées, et à plusieurs députés, que Son Excellence (le prince Maurice) aspirait à la souveraineté ?

— Pourquoi a-t-il dit que ceux de Bourgogne et d'Autriche « *die van Bourgoengien en Oostenrijk* » ont toujours bien gouverné le pays ?

— Pourquoi a-t-il dit et écrit que la tenue du synode accroîtrait la confusion dans le pays et qu'elle serait préjudiciable à l'autorité des magistrats ¹ ? »

Tel est l'esprit, telle est à peu près la forme des questions adressées à Oldenbarnevelt par la commission d'enquête; et l'on ne sait de quoi s'étonner davantage, ou de la persistance avec laquelle on s'acharne à le prendre en défaut, ou de la fermeté d'esprit qui préside à ses réponses. Et pourtant on ne lui permettait pas d'aider sa mémoire par des notes écrites; on lui avait refusé l'assistance d'un conseil; on ne le mit pas une seule fois en présence de ses accusateurs. En prolongeant, en multipliant les interrogatoires (il n'y en eut pas moins de treize dans l'espace de quinze jours), d'où il sortait épuisé, on n'eut égard ni à son grand âge, ni à la maladie qui le minait. Jamais procédure plus brutale ne s'était attaquée à une plus noble existence.

L'enquête terminée (20 février 1619), la commission n'ayant pas de pouvoirs judiciaires, les États généraux nommèrent un tribunal

¹ *Verhooren van Johan van Oldenbarnevelt uitgegeven door het historisch genootschap gevestigd te Utrecht. 1850.*

extraordinaire, une cour suprême, pour juger en dernier ressort les accusés.

Tous trois déclinerent la compétence de cette cour ¹, qui, dans le doute où elle était vraisemblablement elle-même à cet égard, se crut obligée de réserver *pour l'avenir* les droits de la province de Hollande. Après quoi, l'inutilité de toute protestation bien démontrée, les accusés consentirent à se défendre.

La défense d'Oldenbarnevelt, simple, grave, précise, est un des beaux monuments de l'histoire du droit. Elle repose tout entière sur les maximes d'État et sur les traditions anciennes de la république.

L'avocat de Hollande y soutient le double principe de la souveraineté provinciale et de la tolérance religieuse, qu'il considère comme la base même de l'Union d'Utrecht. Loin de chercher à nier la part qui lui revient dans l'affaire des waertgelders, ou d'en atténuer l'importance, il la revendique hautement. « Dès l'année 1583, dit-il, après la tentative d'usurpation du duc d'Anjou, il a conseillé aux régences de Hollande et de West-Frise de pourvoir à leur sûreté en entretenant à leur solde un certain nombre de soldats; plus récemment, dans l'assemblée des États de Hollande, il s'est prononcé pour la levée d'un corps de quatre mille waertgelders; cinquante années d'une constante pratique des affaires lui ayant appris, dit-il, que la chose la plus nuisible au gouvernement de l'État, c'est de rester à la merci des tumultes populaires, et que mieux vaut encore subir le despotisme des maîtres que le despotisme des valets (*dat beter is verheert als verknegt te zijn* ²), attendu que les maîtres usent du moins de quelque discrétion dans l'exercice du pouvoir, tandis que les valets n'en gardent aucune ³. En ce qui concerne l'autorité légale du stadhouder et du capitaine général, Barnevelt nie avoir travaillé à la diminuer; il nie également avoir cherché à rendre le prince Maurice suspect de viser à la souveraineté; mais il avoue avoir craint que, sous couvert des différends religieux, le commun peuple et d'autres personnes (*'t gemeene volk of andere*) ne voulussent amener des changements dans l'État; c'est pourquoi, à diverses reprises, depuis l'année 1616, il a, par écrit et dans ses entretiens, exhorté MM. du conseil et de la noblesse à résoudre ce qu'il convenait de faire

¹ Elle se composait de vingt-quatre juges, douze de la province de Hollande et deux de chacune des autres provinces.

² Il est impossible de rendre en français l'énergique et originale précision de ces deux expressions *verheert* et *verknegt*.

³ *Gebruikende de heeren altijd eenige discretie maar de Knechten geen. Verhooren, etc.*

pour le plus grand bien du pays. En répondant aux diverses interrogations qui se rapportent aux affaires religieuses, Oldenbarnevelt s'élève à la plus grande hauteur de sentiments et d'idées. Sa parole est d'un homme d'État, d'un chrétien, d'un sage. En butte à la fureur des sectaires, aux ombrages farouches des théologiens; à deux pas de ce synode impatient qui le menace du glaive de l'orthodoxie, Oldenbarnevelt, avec une sérénité digne des temps antiques, confesse au-dessus de tous les autres le principe sacré de la liberté de conscience. Ce principe, selon lui, a été celui des fondateurs de la république. Le prince d'Orange l'a constamment pratiqué. Dans les articles de l'Union et dans tous les traités passés depuis, les États de chaque province se sont soigneusement réservé le droit de statuer chez eux sur les choses de la religion; ils ont toujours entendu veiller à la paix religieuse, non pas en décidant entre les opinions particulières de tel ou tel docteur, mais en maintenant dans l'État la vraie religion chrétienne, aussi bien celle de Mélanchthon que celle de Calvin ou de Bèze, et sans souffrir qu'aucune contrainte en matière de foi soit jamais exercée sur personne. L'avocat de Hollande ose déclarer que la guerre de l'indépendance a été faite avant tout pour la conservation des libertés et des droits du pays¹, entre lesquels il estime que l'un des plus sacrés est la liberté de conscience. En raison des difficultés qui se sont élevées dès le commencement touchant la doctrine de la prédestination, le mieux serait, selon son opinion, de s'en tenir à la tolérance mutuelle qui ne nuirait pas plus à l'unité de l'Église réformée que ne nuisent à l'unité de l'Église romaine les différends des docteurs catholiques touchant la conception de la Vierge Marie. Quant à lui, il n'a jamais favorisé ni les Remontrants ni les Contre-remontrants; il reconnaît que même parmi les papistes il y a eu et il y a encore d'excellents patriotes; il pense que la religion doit être maintenue dans la république (*dat de religie most wesen in republika*), mais il a cherché à éviter le schisme, et, conformément aux devoirs de sa charge, il a tenu la main à ce que les Résolutions des États fussent respectées. Ses sentiments personnels sur le point en question (*de kwestieuse point van de predestinatie*), il ne les a empruntés ni d'Arminius ni de Uytenbogaert; dès le temps de ses études à l'université de Heidelberg, en 1568, et pendant cinquante années de sa vie, il a été d'opinion qu'un bon chrétien doit se croire en toute simplicité (*simpel en eenvoudig*) prédestiné à la béatitude éternelle, attendu que la passion de Notre-

¹ *Vooralde tot conservatie der vrij- en geregtigheden der landen, steeden, dorpen ende ingezeeltenen. Verhooren.*

Seigneur Jésus-Christ a plus d'efficace pour le salut que la colère de Dieu et le péché d'Adam n'en sauraient avoir pour la damnation. Il avoue sans difficulté qu'il a conseillé un synode provincial; les principales dissidences religieuses s'étant élevées en Hollande, elles devaient, selon lui, se résoudre en Hollande. A l'absurde, à l'ignominieuse accusation d'avoir vendu à l'étranger les intérêts de la patrie, Oldenbarnevelt, indigné, oppose un démenti formel.

Il défie, le front levé, tout homme impartial et sensé¹ d'oser soutenir contre lui cette double et contradictoire accusation d'intelligence avec la France et avec l'Espagne qui se détruit d'elle-même. Il montre avec évidence, par le simple exposé des faits, comment, dès l'origine du soulèvement (1572), à partir du jour où, l'un des premiers en Hollande, il a reconnu l'autorité légale du prince d'Orange et repoussé, comme tyrannique, la domination du duc d'Albe, jusqu'à la signature de la trêve d'Anvers, où les Provinces-Unies traitent d'égal à égal avec le roi d'Espagne, il n'a pas cessé de rendre lui et le pays, par des actes notoires et multiples, irréconciliables avec l'Espagnol. Il fait tomber enfin pièce à pièce tout l'échafaudage de suspicions, d'insinuations, d'interprétations perfides, au moyen duquel on se flatte d'atteindre jusqu'à son honneur; il porterait la conviction dans toutes les consciences, si toutes les consciences n'étaient prévenues et faussées par la plus aveugle et la plus fanatique partialité.

Pendant que l'accusé se défendait avec tant de noblesse et supportait d'une âme si résignée les longs ennuis de la captivité, ses amis et ses proches n'étaient pas demeurés inactifs. De concert avec ses enfants, madame Barnevelt multipliait auprès des deux assemblées toutes les démarches compatibles avec la fierté républicaine. Durant tout le cours de la procédure, depuis le lendemain de l'arrestation de son mari jusqu'au jour où la sentence est prononcée, elle ne se rebute ni ne s'humilie. Incessamment elle présente aux États de Hollande et aux États généraux des requêtes où, parlant toujours au nom du droit, elle réclame pour l'accusé *prompte et bonne justice*. Elle évoque en sa faveur les témoignages de l'histoire. Le tribunal exceptionnel, la procédure secrète auxquels Oldenbarnevelt est soumis, elle les flétrit en les comparant aux tribunaux institués par le duc d'Albe. Elle rappelle le privilège de *non evocando*, cet *habeas corpus* de la Hollande. Alors même que l'avocat de Hollande eût attenté, dit-elle, à l'Union d'Utrecht et commis le crime de lèse-majesté dont on le charge, il ne relèverait pas des

¹ *Benig ongepassioneerd vertandig men.*

États généraux, n'étant point à leur service, mais uniquement de ses justiciers et souverains naturels, les États de Hollande. Les exemples viennent à l'appui des principes.

En 1583, Cornelius de Hooge, accusé du crime de lèse-majesté, est traduit devant la cour provinciale; Balthasar Gérard a pour juges les échevins et le tribunal de Delft; l'attentat de Leyde, en 1587, est jugé par la ville de Leyde; Pierre Panne comparait devant les juges ordinaires. Mais pas plus les exemples que les principes invoqués ne paraissent exercer la moindre action ni sur l'une ni sur l'autre assemblée. Les supplications en faveur d'un vieillard, les protestations en faveur d'un citoyen illustre vont se perdre dans le silence. Pour toute réponse à la première requête de madame Barnevelt, les États généraux font écrire en marge une dérisoire exhortation à la patience, signée de l'adversaire le plus acharné de Barnevelt, François Aerssen ¹. Et lorsque enfin, n'espérant plus soustraire son mari à la juridiction du tribunal extraordinaire, madame Barnevelt essaye de le rendre moins défavorable en récusant comme ennemis personnels de l'accusé trois des membres de la cour, Aerssen, Buys et Regnier Pauw, bourgmestre d'Amsterdam, une Résolution des États, conçue dans les termes les plus durs, déclare que ses paroles sont attentatoires à l'honneur des trois membres désignés, et les prend tous trois sous la protection spéciale de l'assemblée.

L'intervention des envoyés de France ne devait pas obtenir un meilleur succès.

L'arrestation de l'avocat de Hollande avait produit dans les cours étrangères une sensation très-grande; mais nulle part elle n'avait excité autant d'indignation qu'en France. A la première nouvelle du coup qui frappait Oldenbarnevelt, MM. du Maurier et de Boissise reçurent l'injonction de parler en sa faveur et d'offrir la médiation du roi aux États généraux et au stadhouder ². M. de Boissise, qui avait été envoyé extraordinairement aux États pour porter plainte d'un libelle diffamatoire publié par Aerssen à la Haye, en était reparti mal satisfait, n'ayant rien obtenu, et il avait, en signe de mécontentement, refusé le présent d'usage. Sur l'ordre exprès du roi, qui lui parvient à Anvers, il rebrousse chemin, et s'étant rendu avec du Maurier dans l'assemblée, il y expose, dans un discours d'une véritable éloquence, la singulière affection que le roi portait aux États, et leur offre ses bons offices pour

¹ Rés. St-Gen., 20 décembre 1618.

² Collection Harlay, 229-3, Bibl. imp.

procurer la paix dans la république¹. Mais il ne rencontre pas dans les esprits des dispositions plus conciliantes. Les temps étaient changés. Henri IV n'était plus. Le nouveau roi, en butte aux discordes civiles, n'inspirait point de crainte. Le vent des passions nationales soufflait à cette heure contre la France. On répondit, sans trop de respect, par un refus aux offres amicales de l'envoyé français. Les affaires de la république, lui dit-on, n'allaient pas aussi mal qu'on le voulait persuader au roi. Les discordes survenues avaient été promptement pacifiées par la sagesse du prince d'Orange, et les troubles de l'Église allaient finir au sein du synode national. Par une allusion ironique à la mort du maréchal d'Ancre, les États insinuaient qu'ils étaient les maîtres d'en user envers un sujet factieux de la manière qu'on avait fait en France, et ils finissaient en suppliant le roi d'autoriser, ce qu'il n'avait pas fait jusqu'ici, les ministres protestants de son royaume à se rendre au synode de Dordrecht. Après quelques démarches encore, tout aussi infructueuses, M. de Boissise fut rappelé, et du Maurier resta seul, l'envoyé anglais Carleton refusant formellement de joindre ses efforts aux siens, à lutter contre le courant de l'opinion et l'acharnement croissant des ennemis de Barnevelt. Découragé par l'inutilité des efforts qu'il avait faits pour empêcher la tenue du synode et pour prévenir la procédure, soupçonnant de plus en plus les intentions secrètes du stadhouder, du Maurier espérait cependant encore que les prisonniers échapperaient à la sentence capitale; mais cet espoir fut de courte durée.

La condamnation des Remontrants et de leur doctrine, proclamée par le synode assemblé en présence de tout le peuple, dans l'église de Dordrecht, ce triomphe éclatant du parti orthodoxe, hâta l'issue funeste du procès.

La cérémonie solennelle qui terminait l'œuvre du synode avait eu lieu le 9 mai; le 12, la sentence qui condamnait à mort l'avocat de Hollande fut prononcée².

Vers les six heures du soir, c'était un dimanche, Oldenbarnevelt vit entrer dans sa prison les deux procureurs fiscaux, Sylla et Leeuwen. Il se leva pour les recevoir; leur attitude était grave; ils ordonnèrent à Franken, qui était auprès de son maître, de s'éloigner. Puis, après un moment de silence, Barnevelt ayant refusé de se rasseoir :

¹ *Collection Dupuy*, t. XXXIX, Bibl. imp.

² Le rapport qui existait entre ces deux événements est exprimé par un jeu de mots resté célèbre : « Les canons du synode ont emporté la tête de Barnevelt, » écrivait D'iolati, l'un des théologiens qui se signalèrent dans le synode par l'emportement du zèle calviniste.

« Nous venons, lui dit Leeuwen, au nom de MM. les États généraux, vous prévenir que demain matin vous aurez à paraître devant eux pour ouïr prononcer votre sentence de mort.

— Ma sentence de mort ! répéta par deux fois Barnevelt avec l'accent de la surprise. Je ne m'y attendais pas ; je croyais que l'on m'entendrait encore. »

Et comme Leeuwen balbutiait quelques mots d'excuse :

« Je ne vous en veux pas, lui dit le prisonnier. Que ceux qui ont porté un tel jugement en répondent au tribunal de Dieu !... Est-ce ainsi, ajouta-t-il, que l'on traite un bon citoyen ? Encore si je savais pour quelle cause ils vont m'ôter la vie ! » Puis il demanda de l'encre et du papier pour écrire ses dernières volontés, et Leeuwen étant sorti pour en chercher : « O Sylla, Sylla ! s'écria le vieillard d'un accent pénétrant en regardant ce jeune homme qu'il avait vu tout enfant dans sa famille, que dirait votre père, si, de là-haut, il vous voyait ici ! » Ce fut son seul reproche. Sylla garda le silence.

L'encre et le papier apportés par Leeuwen, Oldenbarnevelt commença d'écrire une lettre à sa femme. « Prenez bien garde à ce que vous allez écrire, lui dit alors Sylla, de peur de donner aux juges un motif de ne pas faire remettre la lettre. » Le vieillard sourit. « Allez-vous me dicter à ce dernier moment ce que je dois écrire, Sylla ? » dit-il avec une douce ironie. Puis, Leeuwen l'engageant à écrire librement, attendu, lui dit-il, qu'il n'avait reçu à cet égard aucun ordre, Oldenbarnevelt reprit la plume et continua d'écrire sans laisser paraître sur son visage la moindre altération ¹. Comme il écrivait encore, le ministre Walæus entra. Barnevelt ne le connaissait point. Impatienté qu'on l'interrompît : « Que venez-vous faire ici ? lui dit-il.

— J'y viens parce j'ai une fonction à remplir, répondit le prédicant. Je suis envoyé vers vous par messeigneurs les États pour vous assister et vous consoler.

— Je suis un homme, reprit Oldenbarnevelt avec calme. Je ne suis pas arrivé à mon âge sans savoir comment je dois m'assister et me consoler moi-même ². Laissez-moi. En ce moment j'ai autre chose à faire. » — Walæus répondit qu'il attendrait, et le prisonnier, sans s'émouvoir, acheva les lettres qu'il avait commencé d'écrire ; il les remit à Leeuwen ; alors, se tournant vers le ministre, il se montra disposé à l'entendre. Walæus, bien que calviniste orthodoxe et membre du

¹ Carleton, III, 71-80.

² *Ik ben en man, gekoomen tot mijne dagen ende wete hoe Ik my sol trosten.*

synode, était un esprit élevé, étendu. Son entretien fut pour le prisonnier, privé depuis longtemps de tout commerce d'idées, un soulagement véritable. L'âme de Barnevelt avait toujours été d'ailleurs plus accessible aux douceurs de la piété humaine qu'aux aigres disputes de la théologie. Il retint Walæus jusqu'à l'heure de son repas qu'il partagea avec lui; et la nuit approchant, qui devait être pour lui la dernière, il le pria d'aller de sa part trouver le prince Maurice pour lui recommander ses enfants et le supplier de ne pas faire porter sur eux le ressentiment qu'il avait contre leur père. « Assurez Son Excellence, dit le vieillard, que j'ai toujours été sincèrement affectionné à sa maison, à sa personne, et prêt à le servir en tout ce qui n'était pas contraire aux devoirs de ma charge. » Walæus très-ému, et que l'entretien qu'il venait d'avoir avec le condamné pénétrait de respect, lui demanda alors s'il ne l'autorisait point à prier le stadhouder d'user envers lui de son droit de grâce. Barnevelt, resté pensif un moment, s'y refusa. « Rapportez fidèlement au prince d'Orange ce que je viens de vous dire, reprit-il, je ne souhaite rien autre chose. »

L'entretien de Walæus avec le stadhouder a été très-diversement raconté par les historiens hollandais. Selon qu'ils appartiennent à l'un ou à l'autre des deux partis qui n'ont pas encore cessé de diviser les Pays-Bas, ils s'attachent à représenter Maurice implacable, froid, cruel en sa vengeance; ou bien obéissant à regret à la raison d'État, agité, attendri jusqu'aux larmes, et n'attendant du condamné qu'un signe pour lui faire grâce¹. Il n'est pas difficile d'admettre qu'en une telle circonstance plus d'une hésitation, plus d'un souvenir troublèrent la résolution du fils de Guillaume; que les paroles que lui porta Walæus arrachèrent à la violence de son tempérament quelques pleurs. On peut croire aisément que son orgueil eût été satisfait de l'humiliation de Barnevelt plus que de sa mort, dont il entrevoyait déjà peut-être pour lui-même, pour sa popularité, pour sa gloire, les effets funestes. Mais il n'en est pas moins constant qu'il écarta toutes les représentations, toutes les prières, et que, tenant dans ses mains le sort de Barnevelt, il souffrit, il voulut que l'échafaud fût dressé sous ses fenêtres.

L'assurance rapportée par Walæus que le stadhouder aurait égard à sa recommandation et protégerait ses enfants s'ils ne se rendaient pas indignes de son intérêt, parut soulager Barnevelt d'une vive inquiétude, et le ministre ajoutant que Maurice, visiblement ému, lui avait exprimé son étonnement, son regret, de ce que le condamné ne parlait pas de

¹ Groen van Prinsterer, Van der Komp.

pardon : « Son Excellence s'est trompé, dit Barnevelt, si jamais elle a pu croire que je lui demanderais ma grâce. J'ai gouverné selon les maximes des temps anciens et je suis condamné selon les maximes des temps nouveaux, » ajouta le vieillard avec une fierté calme.

Dès ce moment il ne s'occupa plus que de se préparer à la mort.

Deux ministres de la Haye, Lamotius et Beyerus, étaient venus se joindre à Walæus pour l'assister de leurs prières. Le prisonnier leur demanda quelques nouvelles du dehors. En apprenant les décisions du synode et la condamnation rigoureuse des Remontrants, il s'étonna : « L'on voudrait nous ramener aux temps des papes, s'écria-t-il, mais cela n'est plus possible ; le temps a marché, on ne le ramènera pas en arrière. » Puis l'entretien se porta tout entier sur les choses de la religion. Exhorté à sonder sa conscience, à se décharger de ses fautes par un aveu sincère avant que de paraître devant le Juge éternel : « Ma conscience est en paix, dit le vieillard ; j'espère en la miséricorde de Dieu pour les fautes échappées à la faiblesse humaine. Quant aux crimes dont on m'accuse, je ne les connais pas. J'ai agi selon les devoirs de ma charge et selon mon honneur. J'ai défendu le droit. Je ne saurais comprendre pourquoi l'on me fait mourir. » Puis, comme il démontrait l'incompétence du tribunal et l'illégalité de la sentence rendue, l'un des ministres lui ayant assez durement fait observer que les juges n'étaient point des enfants et n'avaient apparemment pas commis à la légère un acte aussi grave que celui d'ôter la vie à son semblable : « La plupart sont bien jeunes, dit Barnevelt ; ils n'ont point encore participé au gouvernement du pays ; ils ont vu, ils ont lu peu de chose. Après ma mort, et quand ils auront appris à gouverner, ils connaîtront ce que je sais, moi, qui ai vu et lu beaucoup de choses : c'est que de pareils exemples d'iniquité n'ont jamais eu nulle part de suites heureuses. »

Lorsque les prédicants vinrent à l'interroger sur sa foi, particulièrement en ce qui touchait le dogme de la prédestination, Barnevelt leur répondit avec une si profonde conviction de chrétien, avec une sagesse si imperturbable et si droite, avec tant de simplicité tout ensemble et de doctrine, qu'ils en furent émerveillés.

Par une étude sérieuse des principes essentiels du christianisme, Oldenbarnevelt était parvenu à dégager des disputes de l'école, des rigidités orthodoxes, des passions fanatiques de son temps et de son pays, une religion conforme à l'Évangile, tolérante, compatible avec tous les devoirs de l'homme d'État et du citoyen, véritablement *humaine* dans le sens le plus haut et le meilleur qui se puisse donner à ce mot.

La confiance la plus entière en la miséricorde de Dieu en faisait le fond. « Je n'ai jamais pensé, dit-il aux prédicants, que l'on dût s'embarrasser l'esprit des subtilités de la scolastique, m'en remettant à Dieu de tout ce qui était au-dessus de ma raison. Si vous aviez tous pensé comme moi, si vous aviez été moins remplis de partialités et fait quelques pas les uns vers les autres, le pays ne serait pas aujourd'hui en de tels troubles. » On ne parvenait pas à l'entraîner hors de là dans le champ des disputes; et les ministres n'osant plus tourmenter d'arguties cette grande âme confiante en un grand Dieu, pénétrés malgré eux d'admiration pour la piété virile de ce vieillard qu'ils venaient exhorter à bien mourir et qui leur enseignait à bien vivre, gardèrent le silence et s'unirent à lui en prières. Au bout de quelque temps, Walceus lui demanda une fois encore s'il était bien préparé à mourir et s'il avait entièrement renoncé à toutes les choses d'ici-bas : « Il y a longtemps, » répondit Barnevelt; et, sur l'observation de Walceus qu'il ferait bien de prendre un peu de repos, il congédia les ministres de Dieu, qui s'offraient à veiller près de lui, en les priant de revenir dans quelques heures.

En se déshabillant, il remit à son serviteur une bague avec son sceau pour l'aîné de ses fils et voulut lui dire en secret quelques paroles. Les soldats de faction s'y opposèrent et forcèrent même Franken de se tenir éloigné du lit, disant que telle était leur consigne.

Ayant en vain essayé de dormir, Oldenbarnevelt se fit donner le psautier de l'Église française dans lequel il lut fort longtemps. Vers cinq heures du matin, Franken l'avertit qu'il venait d'entendre à plusieurs reprises, à l'étage inférieur, agiter une sonnette, ce qui indiquait que les juges étaient rassemblés. Barnevelt se leva. Sa tranquillité augmentait à mesure qu'approchait l'heure fatale. Après avoir ordonné à Franken de couper le col de sa chemise, sans doute en vue du supplice : « Vous resterez avec moi jusqu'à la fin, n'est-ce pas ? » lui dit-il. Celui-ci lui répondit qu'il avait fait demander cette grâce aux juges, mais qu'il n'était pas certain de l'obtenir. Puis, comme le pauvre homme ajoutait, dans la naïveté d'une foi plus vive qu'éclairée et mêlée, comme il arrivait encore aux Pays-Bas aux plus zélés calvinistes, de plus d'un reste de catholicisme, qu'il prierait pour l'âme de son maître jusqu'à la fin de ses jours : « Non, Jean, reprit avec douceur Oldenbarnevelt, ce serait être avec le pape. C'est maintenant qu'il faut prier pour moi; après la mort, on ne prie plus. »

Barnevelt but alors un peu de vin auquel il mêla un tonique qu'il avait coutume de prendre chaque jour.

Une heure s'était écoulée; six heures sonnaient; les ministres de Dieu rentrèrent. Sur leur demande s'il avait pu dormir : « Non, leur dit Barnevelt; mais voici un livre (montrant le psautier français) dans lequel j'ai trouvé de bien belles et consolantes paroles. » Et comme l'un des prédicants lui disait que toute la nuit ils avaient parlé ensemble de son admirable profession de foi, que l'on n'aurait pas attendue de sa bouche : « Ma croyance n'a jamais varié, » dit Barnevelt. Puis il s'informa auprès d'eux du lieu où l'on avait préparé l'échafaud, demandant si son cher Grotius et Hoogerbeets y seraient conduits avec lui.

Les ministres l'ignoraient. « Ce serait un malheur véritable, ajouta-t-il. Moi, je suis vieux, épuisé; j'ai fait au delà de mes forces, et Dieu me délivre d'un fardeau dont j'avais demandé depuis longtemps d'être déchargé. Mais eux, ils sont jeunes encore et pourraient rendre au pays de grands services. » Puis ayant demandé à Walœus de réciter la prière du matin, il s'agenouilla et pria avec une grande ferveur. Comme il restait plongé dans une adoration silencieuse : « Dites *Amen*, monseigneur, » dit l'un des ministres. « *Amen*, » dit le vieillard.

A ce moment, l'on entendit battre la caisse qui rassemblait les troupes dans la cour, et Barnevelt fut appelé dans l'assemblée des juges.

Le secret de la procédure avait été gardé si strictement, que la famille et les amis de Barnevelt ne le croyaient point en péril. Le mauvais succès de leurs requêtes successives, les vains efforts de l'envoyé de France; plus que tout cela, un placard des États généraux affiché le mois précédent (17 avril) pour ordonner des prières et pour annoncer au peuple que bientôt le repos public allait être affermi par le *juste supplice de ceux qui, par des vues ambitieuses, avaient voulu troubler l'État et l'Église*¹, aurait dû les éclairer; mais, dans leurs appréhensions les plus vives, ils ne s'étaient point arrêtés à l'idée du dernier supplice. Selon l'avis des principaux jurisconsultes de la Hollande, qu'ils avaient consultés, la sentence capitale serait un acte exorbitant, contraire à toutes les lois du pays. Plus encore qu'aux hommes de loi, à tous les hommes de bien, à tous les hommes de sens, elle devait paraître impossible. L'adieu du prisonnier à sa femme, cet adieu qu'il datait avec trop de vérité de sa *chambre de désolation*² tomba comme la foudre sur le foyer domestique. Le temps pressait. Il n'y avait plus rien à espérer qu'une triste faveur : celle de pouvoir du

¹ Uytenbogaert, *Kerk. Hist.*

² *Kamer der Droefenis*.

moins, avant le supplice, embrasser le condamné et lui dire l'adieu éternel.

En toute hâte la famille adresse aux juges une requête suppliante. Dans le même temps, les deux plus puissants amis de Barnevelt, du Maurier et la princesse Louise, tentent auprès du stadhouder et des États un effort suprême. Mais Maurice s'est rendu inaccessible. La consigne est si bien donnée dans son palais, que la porte ne s'en ouvre pas pour la veuve de Guillaume d'Orange. Du Maurier n'est pas plus heureux; sous le prétexte de l'heure indue, l'audience qu'il sollicite des États lui est refusée, et la lettre qu'il leur fait parvenir alors pour les conjurer *de ne pas abréger des jours si prochains de leur terme naturel, de ne pas verser inutilement le peu de sang qui reste à un pauvre vieillard*¹ n'obtient pas de réponse.

Tout espoir était évanoui : les heures de Barnevelt étaient comptées. Une dernière rigueur des juges en accrut l'amertume. Redoutant l'effet de cette entrevue sollicitée par la famille, mais n'osant prendre sur eux l'odieux d'un refus, ils usèrent d'artifice. Walœus fut envoyé au condamné pour lui demander s'il souhaitait de voir les siens, mais sans lui faire connaître le vif désir qu'ils témoignaient de l'embrasser une dernière fois; et Barnevelt, par crainte d'amollir son courage, écarta d'une vertu stoïque cette consolation suprême. « Le temps est trop court, dit-il, il faut rester calme. » Les juges furent cruels à ce point de faire dire à sa femme et à ses enfants, qui attendaient dans l'angoisse l'autorisation de se rendre à la prison, que son mari, que leur père, refusait de les voir².

Vers huit heures et demie, Oldenbarnevelt parut devant ses juges. Jusque vers la fin du procès, il y avait eu parmi eux de grandes hésitations touchant la peine qui serait prononcée. La plupart opinaient pour la prison perpétuelle; d'autres proposaient de prononcer la sentence capitale, mais d'en suspendre indéfiniment l'exécution. Voyant les choses aller si loin, Guillaume Ludovic, qui avait à l'origine tourné contre l'avocat toute son influence, en usait maintenant avec le plus grand zèle pour tâcher de le sauver. Il exhortait Maurice à ne pas pousser à bout le parti municipal; il l'engageait à se défier des conseils des politiques anglais, qui connaissaient mal l'état du pays; à ne pas laisser condamner Barnevelt, à moins que son crime ne fût aussi clair que le jour³.

¹ Richelieu, *Mémoires*. — Carleton.

² « Le mari et le père des suppliants, interrogé s'il désire que quelqu'un des suppliants vienne vers lui, a répondu qu'il ne le trouvait pas bon. » *Waar. hist.*

³ *So klaar als den dag*. Groen van Prinsterer, archiv. s. II, t. II.

Toute l'Europe avait les yeux sur le prince d'Orange, disait le stadhouder de Frise; par la modération, par la générosité, il se couvrirait de gloire. Mais Aerssen et Carleton s'étaient emparés totalement de l'esprit de Maurice. Quelques soulèvements en faveur des Remontrants à Hoorn, à Alkmaar, à Leyde, disposèrent les juges à la rigueur. La fierté avec laquelle la famille d'Oldenbarnevelt se refusait à demander sa grâce fit le reste¹. « L'État exige un exemple, » dit le plus intègre et le plus considéré entre les juges, Junius, qui se rendit le dernier à l'avis de la majorité; et la sentence capitale fut prononcée à l'unanimité des voix.

La lecture de la sentence fut longue. Il y était dit que l'avocat de Hollande était jugé criminel de lèse-majesté pour avoir, « par ses machinations et conspirations, non-seulement tâché de plonger la ville d'Utrecht dans un bain de sang, mais de jeter l'État et la personne du stadhouder dans le plus grand péril²; en conséquence de quoi il était condamné à être exécuté par le glaive dans le *binnenhof*, et tous ses biens confisqués. »

A plusieurs reprises, pendant cette longue lecture, Oldenbarnevelt se leva et voulut parler, mais on ne lui en laissa pas le temps. Quand le secrétaire du tribunal eut achevé : « Il y a bien des choses dans cette sentence, dit le vieillard, qui ne sont pas conformes à mes dépositions. J'aurais cru, ajouta-t-il en faisant allusion à la confiscation de ses biens, que messeigneurs les États généraux auraient assez de mon sang, et qu'on n'aurait pas dépouillé ma femme et mes enfants de tous mes biens. C'est donc là la récompense de quarante années de services rendus à la république! »

L'un des juges l'interrompant brusquement : « Votre sentence est lue, lui dit-il; allez! allez! » (*voort! voort!*) Barnevelt ne répondit pas; il se leva tranquillement et sortit, appuyé sur le bras de Franken. Plus heureux que la famille, le bon serviteur avait obtenu la grâce de suivre son maître.

Il était dix heures environ. Dressé devant l'escalier de la grande salle, à la hauteur des fenêtres, l'échafaud attendait. Une compagnie d'un régiment anglais et la garde du stadhouder étaient rangées au-

¹ « Nous ne pouvons, disait madame Barnevelt à la princesse Louise, consentir à cette démarche avilissante; et dût-il perdre la vie, nous ne dirons pas une parole qui le déshonore. »

² *Condempneren hem mit desen, Gebracht te werden op 't Binnenhof, ter plaatse dar toe bereyt, ende aldaar geëxecuteert te werden metten sweerte, datler de dood nae volcht, ende verklaaren alle sijne goederen geconfisqueert. Verhooren.*

tour. La foule, que l'on avait laissée entrer dans le *binnenhof*, commençait à s'impatienter d'une trop longue attente. « Le voici! le voici! » s'écria-t-elle en apercevant le condamné. Barnevelt s'avancait lentement et d'un air plein de noblesse. A ses côtés se tenait Lamotius, derrière lui venait Nythof. Barnevelt portait une longue robe en damas couleur de feuille morte; sa tête était découverte. Quelques soldats raillèrent cette tête blanchie. « Grand Dieu! qu'est-ce que de nous? » s'écria le vieillard en voyant les apprêts du supplice; puis, regardant autour de lui comme pour chercher la place où il devait s'agenouiller, il parut s'étonner de n'y pas voir un coussin; mais comme le prévôt se disposait à en faire chercher un, il le prévint en s'agenouillant sur le sable. Alors Lamotius commença de réciter les dernières prières : elles durèrent près d'un quart d'heure. Quand Barnevelt se releva, son visage avait une expression admirable de calme et de sérénité. Comme le bourreau s'approchait pour lui ôter un vêtement, il le repoussa doucement et se fit aider par Franken. Puis, s'avancant sur le bord de l'échafaud et s'adressant au peuple : « Mes amis, dit-il en élevant la voix, ne croyez pas que je sois un traître à la patrie. J'ai agi loyalement, et je meurs en bon citoyen ¹. » Son serviteur lui mit alors sur la tête un bonnet de velours, qu'il abaissa lui-même sur ses yeux. Et, s'agenouillant de nouveau : « Père céleste, s'écria-t-il en tendant vers le ciel ses deux mains jointes, reçois mon esprit! » Ce furent ses dernières paroles. Le bourreau trancha sa tête d'un seul coup.

Aussitôt, rompant la haie des gardes, la foule envahit l'échafaud. Elle se précipite vers le tronc décapité. On trempa des mouchoirs dans le sang qui coule encore. Quelques-uns arrachent de petits morceaux de planche, d'autres ramassent à poignées du sable imbibé de sang; Plusieurs, assure-t-on, recueillent de ce sang pour le mêler au vin et le boire. Est-ce vénération, remords, haine insatiable, goût pervers des choses horribles? Qui le dira? Tout spectacle violent qui frappe les multitudes y surexcite à la fois les meilleurs et les pires instincts de l'homme. Ce n'est pas tout : un trafic de ces reliques sinistres s'improvisait au pied de l'échafaud. Quelques-uns s'en indignent, et l'on rapporte qu'un paysan, un arminien sans doute, tendant vers les vendeurs son mouchoir, s'écrie d'un air sombre : « Vendez-moi pour un demi-ryxdaler de sable bien trempé du sang de Barnevelt; que je le garde jusqu'au jour des vengeances! »

¹ *Mannen, gelooft mit dat ik een landverrader ben; ik heb opregt en vroom gehandelt, als een goed patriot, en die sterf ik.* Gr. v. P. archives, série II, t. II.

Les obsèques de l'avocat de Hollande se firent sans aucune pompe. Un cercueil grossier, commandé pour un malfaiteur auquel le prince Maurice avait fait grâce, reçut le corps du premier magistrat de la République. On interdit à sa famille de suspendre, selon l'usage, au-dessus de la porte de sa maison l'écusson de ses armes. L'échafaud, qu'en d'autres circonstances on aurait fait enlever en toute hâte, resta pendant plusieurs jours debout dans la cour d'honneur du palais, comme pour prolonger l'effet de terreur qu'avait produit le supplice. Cependant, par un de ces retours subits de la conscience humaine, sur qui la mort semble avoir des prises que n'a point la vie, les États de Hollande, restés sourds à la voix de Barneveldt aussi longtemps qu'il leur avait été possible de le sauver, s'empressèrent, aussitôt qu'il eut cessé de vivre, d'inscrire dans le registre de leurs *Résolutions* ces paroles mémorables, qui témoignent, autant que de ses vertus, de leur faiblesse et de leur ingratitude :

« Aujourd'hui a été exécuté monseigneur van Oldenbarnevelt, etc., avocat de Hollande et de West-Frise, etc., après avoir servi cet État pendant trente-deux ans deux mois et cinq jours, etc. C'était un homme de grand zèle, activité, mémoire et prudence; oui, extraordinaire en toutes choses. Que le fort songe à ne pas tomber ! Et que Dieu fasse grâce à son âme ! Amen ¹. »

Quant à Maurice, sans admettre, avec les écrivains hostiles à la maison de Nassau, qu'il vit de sa fenêtre, qu'il regarda avec une lorgnette l'exécution, et qu'au moment où s'agenouillait le condamné il laissa échapper une exclamation cynique ², il est impossible d'excuser la dureté opiniâtre avec laquelle il repoussa toutes les prières qui lui demandaient la vie de Barneveldt, et souffrit, lui tout-puissant, lui présent, que le bourreau portât la main sur cette noble tête que tant de souvenirs et de liens lui devaient rendre sacrée.

La lettre qu'il écrit, peu d'heures après l'événement, au comte Guillaume Ludovic, étonne par la sécheresse du récit que n'accompagne aucune réflexion, si ce n'est une sorte de plainte sur l'*impertinence* de la famille, « laquelle, dit le stadhouders, au lieu de s'humilier, de supplier pour tâcher d'obtenir grâce, n'a parlé jusqu'à la fin que de droit et de justice ³... » tant l'acharnement de la lutte et l'irritation de l'amour-propre avaient fini par fausser le jugement de Maurice !

¹ *Een man van grootem bedrijve, besogne, memorie en directie, ja singulier in alles.* Rés. St. Holl., 13 mai 1619.

² Grotius, du Maurier, Cerisier.

³ Kluit, *Hist. der Holl. Staatsr.* III.

C'est ainsi que le peuple hollandais, au lendemain de sa glorieuse indépendance, vit mourir de la mort des malfaiteurs le grand citoyen que l'Europe considérait et honorait à bon droit comme le second fondateur de la république, le magistrat qui, depuis la mort du Taciturne, gouvernait seul l'État par l'irrésistible ascendant de son génie et de sa vertu politique.

Le mystère qui enveloppait les causes de cette mort en augmentait l'impression lugubre. Ses circonstances cruelles, ses effets presque nuls l'ont rendue avec le temps de moins en moins explicable. La conscience nationale en paraît encore aujourd'hui troublée. Les historiens n'en parlent pas sans passion. Le droit des États, la compétence du tribunal, l'impartialité des juges, l'innocence du condamné, la conduite et jusqu'aux remords du prince d'Orange, tout a été l'objet d'une vive controverse. Après que deux siècles et plus ont passé sur la tombe de Barnevelt, on l'interroge encore ; et chacun, selon le penchant de son esprit, ses traditions, ses croyances, selon le système qu'il adopte ou l'école à laquelle il appartient, en interprète diversement le silence tragique.

Presque sans exception favorable à la cause municipale, les plus anciens écrivains des Pays-Bas, les Hooft, les Wagenaër, etc., et les auteurs étrangers qui les ont suivis au dix-huitième siècle, ont vu dans Oldenbarnevelt le défenseur des lois, le martyr de la liberté ; dans Maurice de Nassau l'usurpateur, le despote ¹. A cette opinion tranchée, une école historique contemporaine, qui s'appuie sur des documents ignorés jusque-là ² et sur le travail général de la critique au dix-neuvième siècle, oppose la thèse contraire. Dans les écrits des Bilderdijke, des Groën van Prinsterer, des Grovestin, des van der Kemp, des da Casta, des van Lennep, le stadhouder représente l'idée nationale, l'unité religieuse et politique ; tandis que l'avocat de Hollande y apparaît comme le soutien opiniâtre de privilèges particuliers, oppressifs, incompatibles avec les grandes maximes d'État, dangereux pour l'union ; d'où il suit qu'en ces ouvrages, tout pénétrés de l'esprit monarchique, le procès, la sentence et jusqu'à l'exécution de Barne-

¹ Entre autres ceux qui ont été publiés dans les *Archives de la maison d'Orange-Nassau* ; le procès et la sentence d'Oldenbarnevelt publiés par la Société historique d'Utrecht, etc., etc.

² L'erreur qui confond le parti républicain avec le parti populaire est très-générale chez les historiens français, même les plus modernes. « La Hollande s'alliait à l'Angleterre ou à la France, selon que le parti du stathouder ou celui du peuple dominait dans la république, » dit, entre autres, M. Mignet, dans son bel ouvrage sur la Révolution française.

velt sont, si ce n'est approuvés en fait, du moins légitimés en droit par les mêmes arguments, en vertu des mêmes principes qui dictent aux historiens les plus démocratiques de la révolution française l'apologie de la condamnation de Louis XVI.

Après le récit qu'on vient de lire et que j'ai dégagé, non sans peine, de la partialité des historiens, de l'insuffisance des documents, des complications d'un état social fort peu semblable au nôtre, et des préventions involontaires de mon propre esprit, touché par la grandeur morale du vaincu, je me persuade que le lecteur ne se rangera ni à l'une ni à l'autre des opinions qui s'attaquent à la mémoire des deux adversaires illustres dont j'ai tâché de reproduire les traits fidèles. Le langage politique est trompeur. Les plus beaux mots de ce langage viril : *Liberté, République*, en sont aussi les plus variables. On les voit changer selon les temps, les lieux. La république de Périclès n'est pas la république de Calvin; la liberté de Brutus ou de Tacite n'est pas la liberté de Machiavel ou de Danton, et la vertu civique sera longtemps encore de mourir pour des vérités obscures.

La grande querelle de Barneveldt et du prince d'Orange ne saurait plus aujourd'hui être considérée, au point de vue du dix-huitième siècle, comme une lutte entre la liberté et la tyrannie, entre la république et la dictature. La question était moins simple. C'était un conflit à peu près inévitable au sein d'une constitution très-vague, entre deux pouvoirs mal définis, entre deux principes de l'État républicain, qui tous deux tendaient à s'exagérer; et dont l'un, le stadhoudérat, issu de la monarchie, y retournait presque fatalement par l'abus de la force militaire et par l'hérédité dynastique; tandis que l'autre, le patriciat bourgeois, par sa propension à absorber les richesses, les lumières, les fonctions, inclinait de plus en plus vers une oligarchie exclusive et jalouse, d'autant plus insupportable au peuple qu'elle n'était protégée par aucun prestige royal, et que la différence des classes, si marquée dans la vie politique, n'empêchait pas la confusion des rangs dans la simplicité et la familiarité des mœurs républicaines.

Barneveldt et le prince d'Orange, dans leur entreprise opposée, se fondaient l'un et l'autre sur le droit. Chacun d'eux agissait de concert avec l'un des grands pouvoirs de la république. Les États de Hollande étaient solidaires de l'avocat; les États généraux approuvaient le stadhouder. La légalité du procès de Barneveldt, la compétence du tribunal devant lequel il fut cité, ne sont guère soutenables en regard de l'ancien droit provincial. Il est évident aussi que l'avocat de Hollande fut condamné par ses ennemis politiques; mais l'on se demande comment

le crime de lèse-majesté, commis envers la généralité de l'État, pouvait être du ressort des tribunaux particuliers de chaque province, ainsi que l'exigeait le privilège de *non evocando*; de quelle manière la complicité des prévenus aurait pu être établie devant des cours de justice séparées, compétentes chacune pour un seul d'entre eux. Quand le pays tout entier se partageait en deux factions, en deux sectes armées l'une contre l'autre et déterminées à s'entre-détruire, on ne voit pas davantage comment il se serait trouvé des juges qui ne fussent pas pour les accusés, ou bien des adversaires, ou bien des amis politiques.

On ne saurait admettre un instant que Barnevelt ait pu être condamné sur les charges vagues, puériles et contradictoires qui figurent au procès. Les accusations plus sérieuses qui se rapportent à la levée des milices et à la tenue du synode, sont victorieusement repoussées par le texte non équivoque de l'acte d'union et par les précédents de l'histoire municipale. La seule accusation capitale, celle de correspondance avec l'Espagne, est abandonnée dès le commencement faute de preuves.

Aussi voit-on dans la lettre officielle aux États de Hollande, qui accompagne l'envoi de la sentence (16 mai 1619), les États généraux, comme embarrassés de la justifier, insinuer mystérieusement qu'elle repose sur *certaines faits* non relatés dans le jugement, pour lesquels, en considération de son grand âge, on n'a pas voulu mettre l'accusé à la question, mais *qui donnent fort à penser* qu'il s'entendait avec l'ennemi¹.

La vérité est qu'entre Barnevelt et Maurice, entre les États de Hollande et les États généraux, il n'y avait pas de juge compétent, pas de tribunal légal, pas de précédents établis, pas d'autorité souveraine. Il y avait le droit du plus fort, la raison d'État, le salut public. Tout le reste était mensonge, hypocrisie, vain appareil d'une justice dérisoire.

Chose étrange, le fanatisme religieux, qui intervint dans la lutte politique, lui souffla ses fureurs et en précipita la catastrophe, était complètement étranger aux deux chefs des partis qui se disputaient le pouvoir. Maurice croyait en soldat; Barnevelt croyait en sage. Tous deux étaient tolérants, l'un par instinct, l'autre par principe; mais tous deux furent poussés comme hors d'eux-mêmes par une certaine logique de situation qui voulait que le prince d'Orange embrassât, comme l'avait fait son père, le dogme religieux le plus irréconciliable

¹ *Ypelij en Dermout*, IV.

avec le papisme espagnol; et qui forçait Barneveldt à prendre pour auxiliaire l'Église persécutée, contrainte elle-même, par le malheur des temps, d'acheter par sa soumission l'appui de l'État. Ni l'un ni l'autre des principes que nous venons de voir si violemment aux prises n'était assez puissant pour absorber dans son triomphe le principe contraire.

La mort d'Oldenbarneveldt, le suicide de Ledenberg, la prison de Grotius et d'Hoogerbeets, la proscription des arminiens, leur complet désastre changèrent pour un moment la face des choses, ils n'en atteignirent pas le fond.

On vit dans les municipalités des personnes nouvelles; l'ancien esprit resta. Au bout de peu de temps, tout y reprenait les allures accoutumées. « Nous avons d'autres hommes, écrit à son gouvernement Carleton, mais pas une autre conduite. »

En effet, soit que le prince d'Orange, avec son grand sens pratique, lorsqu'il se vit sans contradicteur, sentît mieux la force latente des mœurs républicaines; soit que le soudain retour de l'opinion, provoqué par le deuil des familles et les criantes injustices du parti vainqueur, cette réaction de la *pitié publique* que signale dans notre propre histoire un écrivain de génie¹, rendît une complète usurpation de pouvoir plus difficile qu'il ne l'avait pensé d'abord; soit plutôt enfin que le prince d'Orange, très-susceptible en ce qui touchait l'honneur militaire, mais au fond très-peu soucieux de porter le fardeau des affaires publiques, n'eût jamais conçu fortement le dessein qu'on lui prêtait, et qui lui avait été suggéré par la France d'abord, plus récemment par l'Angleterre², il ne poussa pas sa victoire sur Barneveldt jusqu'à ses conséquences extrêmes. Le pouvoir qui était dans ses mains, il ne s'en servit pas, comme on s'y était attendu et comme le devait faire croire sa persistance à poursuivre la mort de son adversaire, pour s'emparer d'un titre nouveau; on ne le vit prendre aucune initiative. S'il intervint dans les affaires de l'Église et de l'État, ce fut pour tempérer l'esprit de persécution et pour mettre un terme à ce qu'il appelait dédaigneusement *les misères et les sornettes de la théologie militante*³.

Bientôt l'expiration de la trêve le ramène sur les champs de bataille; il y retrouve Spinola, le glorieux rival de sa glorieuse jeunesse, dont il avait pu dire, sans trop étonner l'opinion, qu'il était le *second capi-*

¹ Michelet, *Histoire de la Révolution française*, t. IV.

² Jeannin, *Négociations*; Buzanval, *Correspondance*; Carleton.

³ Van der Komp, t. IV.

taine de son siècle¹. C'était là, vers le renom des armes bien plus que vers l'éclat du souverain pouvoir, que le portaient ses ambitions véritables. Mais la fortune distraite, ou ses esprits fatigués ne secondèrent plus son génie. La tristesse et la maladie envahirent sa constitution robuste. *Il ne renouvela pas sa gloire envieux*². Il mourut, atteint dans l'orgueil de sa maison par la prise de Breda, inquiet pour la perpétuité de sa race³, assombri par le déclin rapide de sa popularité, et sans avoir conquis dans la postérité la place qu'il s'y était marquée par sa noble devise⁴. Moins heureux que le Taciturne, bien qu'il ait échappé au poignard des assassins et qu'il emporte en mourant les bénédictions de l'Église, qui lui promet *auprès de Jésus-Christ la gloire céleste*⁵, malgré le retentissement de ses armes, ses hautes capacités, son patriotisme, Maurice de Nassau n'égale point son père, dont il n'a pas hérité la bonté héroïque. Rude, railleur, cynique en ses mœurs et en son esprit, le fils d'Anne de Saxe ne connut jamais cette douceur, cette générosité d'âme qui valurent à Guillaume d'Orange le surnom de *Père du peuple*. C'est en vain que le génie de la guerre proclame les talents du capitaine; c'est en vain que la religion et la raison d'État semblent d'accord pour approuver les vues du stadhouder, l'humanité offensée se détourne de Maurice. Un meurtre odieux, inutile, le bannit de la compagnie des grands hommes. L'histoire, avec le paysan hollandais, ramasse sur l'échafaud de Barnevelt le sable ensanglanté qui dépose contre le meurtrier au tribunal de l'éternelle justice.

¹ « On lui demandait un jour quel était le premier capitaine de son temps : « Spinola est le second, » dit-il. (Cerisier, *Tableau de l'histoire générale des Provinces-Unies*.)

² Du Maurier.

³ Le prince d'Orange n'avait que des enfants naturels. Sentant sa fin venir, il hâta le mariage de son frère avec la comtesse de Solms pour assurer l'hérédité dans la branche aînée de Nassau.

⁴ « Pour faire connaître le désir passionné qu'il avait de suivre les traces glorieuses de son père, le prince Maurice d'Orange prit pour le corps de sa devise le tronc d'un arbre coupé à deux pieds de haut, duquel sortait un scion vigoureux avec ces mots : *Tandem fit surculus arbor*. » Du Maurier.

⁵ Expression du ministre Bogerman dans un écrit sur la mort du prince Maurice, qu'il avait assisté à ses derniers moments.

DANIEL STERN.

MICHEL KOHLHAAS.

CHRONIQUE DU TEMPS DE LUTHER.

TROISIÈME PARTIE ¹.

Les choses en étaient là pour le pauvre Kohlhaas à Dresde, quand l'électeur de Brandebourg intervint pour le sauver de l'abus du pouvoir et de l'arbitraire, et, dans une note adressée à la chancellerie de Saxe, le réclama comme sujet du Brandebourg. Le brave commandant Henri de Gensau l'avait instruit, dans une promenade sur les bords de la Sprée, de l'histoire de cet homme extraordinaire; puis, pressé par les questions du prince étonné, il n'avait pu s'empêcher de dire la faute dont, par les maladresses de son archichancelier et du comte Sigefroi, la responsabilité pesait sur lui-même; sur quoi l'électeur, vivement irrité, après avoir interrogé son archichancelier et trouvé que la parenté de celui-ci avec la maison de Tronka était cause de tout, sans plus longue enquête le destitua, avec plusieurs marques de son ressentiment, et nomma pour le remplacer Henri de Gensau.

Mais il se trouva que la cour de Pologne, alors en querelle avec la maison de Saxe pour un motif que nous ignorons, adressa des instances répétées à l'électeur de Brandebourg pour faire cause commune avec elle contre la Saxe; de sorte que l'archichancelier Gensau, qui était assez habile dans ces sortes de choses, put espérer de remplir le désir

¹ Voir les livraisons de juin et de juillet 1859.

qu'avait son maître de faire rendre justice à tout prix à Kohlhaas, sans exposer plus qu'il ne convenait la paix publique pour un intérêt individuel. Il ne demanda pas seulement, pour mettre un terme à des procédés tout arbitraires qui outrageaient Dieu et les hommes, la remise sans condition et sans délai de la personne de Kohlhaas, pour le faire juger, s'il était coupable, suivant les lois du Brandebourg, sur la plainte que la cour de Dresde pourrait faire présenter à Berlin par un avocat; mais il demanda en même temps des passeports pour un avocat que l'électeur voulait envoyer à Dresde, afin de faire rendre justice à Kohlhaas contre le baron Venceslas de Tronka pour les chevaux qu'on lui avait enlevés et d'autres injustices et violences abominables. Le chambellan Kunz, qui, par le changement des hauts fonctionnaires en Saxe, avait été nommé président de la chancellerie d'État, et qui pour plusieurs motifs ne voulait pas blesser la cour de Berlin, répondit, au nom de son maître très-abattu par cette note, que l'on s'étonnait de l'incertitude et de l'injustice avec lesquelles on contestait à la cour de Dresde le droit de juger suivant les lois Kohlhaas pour des crimes qu'il avait commis dans le pays, quand il était notoire qu'il possédait un bien considérable dans la capitale et ne refusait pas de s'avouer lui-même bourgeois saxon. Cependant comme la cour de Pologne, pour soutenir ses prétentions, rassemblait déjà sur la frontière une armée de cinq mille hommes, et que l'archichancelier de Gensau déclarait que Kohlhaasenbruck, l'endroit duquel le marchand de chevaux avait pris son nom, était situé dans le Brandebourg, et qu'on tiendrait l'exécution de la sentence de mort prononcée contre lui pour une violation du droit des gens, l'électeur, sur l'avis du chambellan sire Kunz lui-même, qui désirait se débarrasser de cette affaire, rappela de ses terres le prince Christian de Meissen, et se décida, sur quelques mots de ce sage conseiller, à livrer Kohlhaas à la cour de Berlin, comme on le lui demandait.

Le prince de Meissen, bien que mécontent des irrégularités qui avaient eu lieu, avait sur-le-champ désiré, dans l'embarras de son maître, prendre la conduite de l'affaire, et il lui demanda quelle accusation il voulait maintenant faire porter contre Kohlhaas devant la cour de Berlin. Comme on ne pouvait pas s'appuyer de sa malheureuse lettre à Nagelschmidt, à cause des circonstances obscures et équivoques où elle avait été écrite, et qu'on ne pouvait parler des pillages et incendies à cause du placard où ils lui avaient été pardonnés, l'électeur se résolut à adresser à Sa Majesté l'empereur à Vienne un rapport sur l'attaque à main armée de Kohlhaas en Saxe, de se plaindre de la violation de

la paix publique qu'elle avait occasionnée dans le pays, et de la prier, puisqu'elle n'était liée par aucune amnistie, de faire poursuivre Kohlhaas devant le tribunal de sa cour de Berlin par un accusateur impérial.

Huit jours après, le marchand de chevaux fut, par les soins du chevalier Frédéric de Malzahn, que l'électeur de Brandebourg avait envoyé avec six reîtres à Dresde, chargé, enchaîné comme il l'était, sur une voiture, et avec ses cinq enfants qu'on avait retirés sur sa demande de la maison des orphelins, transporté à Berlin.

Il arriva que l'électeur de Saxe, sur l'invitation du prévôt provincial, le comte Aloysius de Kallheim, qui possédait alors sur la frontière de Saxe des propriétés considérables, s'était rendu à Dahme en compagnie du chambellan Kunz et de son épouse madame Héloïse, fille du prévôt et sœur du président, et d'autres seigneurs, dames et courtisans, pour assister à une grande chasse au cerf dont on voulait lui donner le divertissement. Si bien que toute la compagnie, encore couverte de la poussière de la chasse, était à table à l'abri d'une tente pavoisée dressée sur une colline qui dominait la route, et au bruit d'une douce musique qui retentissait au pied d'un chêne, quand le marchand de chevaux vint à passer avec son escorte. L'indisposition d'un des petits enfants de Kohlhaas avait forcé le chevalier de Malzahn qui l'accompagnait à s'arrêter pendant trois jours à Herzberg; et, responsable de sa conduite seulement devant le prince qu'il servait, il n'avait pas jugé nécessaire d'en donner avis à Dresde. L'électeur, la poitrine à moitié ouverte, son chapeau à plumes orné d'une branche de pin, à la mode des chasseurs, était assis auprès de madame Héloïse, qui, au temps de sa jeunesse, avait été son premier amour, et animé par la gaieté de la fête, il lui dit :

« Descendons et offrons au malheureux, quel qu'il soit, cette coupe de vin. » Dame Héloïse, avec un regard étincelant, se leva aussitôt, et remplit, en dépouillant toute la table, un plateau d'argent qu'un page lui présentait, de fruits, de gâteaux et de pain; déjà toute la société avait quitté la tente avec des rafraîchissements de toute sorte, quand le prévôt vint au-devant d'eux d'un air embarrassé et les pria de s'arrêter.

A la demande étonnée de l'électeur, sur ce qui était arrivé et pourquoi il était si troublé, le prévôt répondit, en balbutiant et en regardant le chambellan, que Kohlhaas était dans la voiture. A cette incompréhensible nouvelle, car il était bien connu que Kohlhaas était parti depuis six jours, le chambellan Kunz prit sa coupe, et se retournant vers la tente la répandit dans le sable. L'électeur, démesurément

rouge, posa la sienne sur une assiette que, sur un signe du chambellan, un page lui présenta à cet effet; et pendant que le chevalier Frédéric de Malzahn, au milieu des saluts respectueux de la société qu'il ne connaissait pas, passait lentement devant la ligne des tentes qui bordaient la route dans la direction de Dahme, les seigneurs, sur l'invitation du prévôt, rentrèrent dans la tente sans s'inquiéter davantage de l'incident. Le prévôt, dès que l'électeur se fut assis, envoya sous main à Dahme pour donner ordre au commandant de la ville de faire partir immédiatement le marchand de chevaux; mais comme le chevalier déclara qu'à cause de l'heure avancée il était décidé à passer la nuit dans l'endroit, on dut se contenter de le transporter sans bruit dans une métairie appartenant au commandant et située à l'écart au milieu d'un bois. Maintenant il arriva que vers le soir, quand la société eut oublié dans le vin et les plaisirs d'un splendide dessert tout ce qui s'était passé, le prévôt mit en avant l'idée de se placer encore une fois à l'affût d'une troupe de cerfs qui s'était laissé voir. Cette proposition fut accueillie avec joie par toute la société, et tout le monde courut, après s'être pourvu de fusils, vers la forêt voisine, en enjambant les fossés et les haies.

L'électeur et madame Héloïse, qui s'était pendue à son bras pour assister au spectacle, furent conduits par un guide, qu'on avait mis à leurs ordres, par la cour de la maison dans laquelle Kohlhaas se trouvait avec les reîtres du Brandebourg. La dame, en l'apprenant, dit : « Venez, monseigneur, venez; » et elle cacha la chaîne qui pendait au cou du prince dans son pourpoint de soie : « Glissons-nous, avant que la foule vienne, dans la métairie pour voir le singulier personnage qui s'y trouve. »

L'électeur saisit sa main en rougissant : « Héloïse, quelle idée vous vient? »

Mais elle le regarda avec étonnement, et, en l'assurant que dans son costume de chasse personne ne le reconnaîtrait, elle l'entraîna. Au même moment, deux seigneurs, qui avaient déjà satisfait leur curiosité, sortirent de la maison en disant que, grâce à un conte qu'avait fait le prévôt, ni le chancelier ni le marchand de chevaux ne savaient quelle société était réunie dans les environs de Dahme. L'électeur s'enfonça alors gaiement le chapeau sur les yeux, en disant : « Folie! tu gouvernes le monde, et ton trône est une jolie bouche de femme! »

Kohlhaas était assis sur une botte de paille, le dos contre la muraille, et faisait manger à son petit enfant, qui avait été malade à Herzberg,

du pain trempé dans du lait, au moment où les visiteurs entrèrent dans la métairie.

La dame lui ayant demandé, pour engager la conversation, qui il était et ce qu'avait l'enfant, quel crime il avait commis et où on le conduisait sous une telle escorte, il retira sa casquette de cuir, et à toutes ses questions fit de courtes mais satisfaisantes réponses, tout en continuant son occupation. L'électeur, qui se trouvait derrière les deux seigneurs, remarqua au cou de Kohlhaas une petite cassolette de plomb suspendue à un fil de soie, et comme il ne trouvait rien de mieux à dire, il lui demanda ce que cela signifiait et ce qu'il y avait dedans.

Kohlhaas répondit : « Oui, Votre Grâce. Cette cassolette... » — et il la détacha de son cou, l'ouvrit et en tira un petit billet cacheté avec un pain à cacheter, — « cette cassolette rappelle une étrange circonstance. Il y a environ sept mois, juste le lendemain de l'enterrement de ma femme, je partis, comme vous le savez peut-être, de Kohlhaasenbruck pour m'emparer du baron de Tronka, qui avait commis envers moi bien des injustices, quand, pour une négociation qui m'est inconnue, l'électeur de Saxe et celui de Brandebourg se réunirent à Jüterbock, petite ville où se tient un marché et par où mon expédition me conduisait. Après s'être entendus suivant leurs désirs, le soir ils s'en allaient, dans un entretien familial, par les rues de la ville pour visiter la foire, qui était dans tout son éclat. Ils rencontrèrent une bohémienne assise sur un escabeau, et qui faisait des prédictions au peuple en lisant dans un calendrier; ils lui demandèrent en plaisantant si elle n'avait pas aussi à leur apprendre quelque chose qui leur ferait plaisir. Je venais de descendre avec ma troupe à une auberge, et j'étais présent sur la place où cela se passait, mais derrière tout le peuple. De l'entrée d'une église où je me tenais, je ne pouvais entendre ce que l'étrange femme disait aux seigneurs; cependant, comme l'on se murmurait les uns aux autres qu'elle ne communiquait pas sa science à tout le monde, et qu'on se pressait beaucoup pour voir le spectacle qui se passait, moins par curiosité que pour faire place aux curieux, je montai sur un banc qui était derrière moi sous le porche de l'église.

« A peine de cette place, d'où la vue était tout à fait libre, ai-je aperçu les seigneurs et la femme assise devant eux sur un escabeau, et qui semblait griffonner quelque chose, que celle-ci se lève tout à coup sur ses béquilles en regardant autour d'elle le peuple, puis se met à m'envisager, moi qui n'avais de ma vie échangé un mot avec elle ni rien voulu savoir de sa science; s'ouvre passage à travers la foule

épaisse jusqu'à moi, et dit : « Eh bien, si monseigneur veut le savoir, il n'a qu'à t'interroger ! »

» Et en même temps elle me tendit de ses longues mains sèches et ossues le billet que voici. Et comme tout le peuple se tournait vers moi avec étonnement, je lui dis : « Petite mère, que me donnes-tu là ? » Elle répondit, après beaucoup de paroles inintelligibles parini lesquelles cependant, à mon grand étonnement, je reconnus mon nom : « Un amulette, à toi, Kohlhaas, marchand de chevaux ; garde-le bien, il te sauvera un jour la vie ! » Et elle disparut.

» Eh bien, continua gaiement Kohlhaas, j'avoue qu'à Dresde ma vie l'a échappé belle. Que m'arrivera-t-il à Berlin, et serai-je aussi heureux ? l'avenir me l'apprendra. »

A ces mots, l'électeur s'assit sur un banc, et, tout en répondant à la dame, qui lui demandait avec surprise ce qu'il avait : « Rien, absolument rien, » il tomba à terre sans connaissance, avant qu'elle eût le temps de le secourir et de le recevoir dans ses bras. Le chevalier de Malzahn, qui entra au même moment pour une affaire dans la chambre, dit : « Mon Dieu ! qu'a ce seigneur ? » La dame s'écria : « Apportez de l'eau ! » Les gentilshommes le relevèrent et le portèrent sur un lit dans la chambre à côté ; le désordre fut à son comble quand le chambellan, amené par un page, après beaucoup de peines prises en vain pour le rappeler à la vie, eut déclaré qu'il y avait tous les signes d'une apoplexie. Le prévôt, pendant que l'échanson envoyait un messenger à cheval à Luckau pour chercher un médecin, le fit, comme il ouvrait les yeux, porter dans une voiture et conduire au pas à son pavillon de chasse, qui se trouvait dans les environs ; mais ce voyage lui causa, après son arrivée, deux nouvelles pertes de connaissance, et ce ne fut qu'assez tard dans la matinée du lendemain, à l'arrivée du médecin de Luckau, qu'il se remit un peu au milieu des symptômes d'une fièvre nerveuse.

Dès qu'il eut repris ses sens, il se dressa sur son séant dans son lit, et sa première question fut : « Où est Kohlhaas ? » Le chambellan, qui se méprit sur sa demande, lui dit, en lui prenant la main, de se tranquilliser au sujet de cet abominable homme ; que, sur son ordre, après cet étrange et incompréhensible accident, il était resté à la métairie de Dahme, sous la garde de son escorte de Brandebourg. Puis, avec les protestations du plus vif intérêt, avec l'assurance qu'il avait fait à sa femme, pour l'impardonnable légèreté de l'avoir mis en contact avec cet homme, les plus amers reproches, il lui demanda ce qui l'avait si prodigieusement saisi dans son entretien avec lui.

L'électeur dit que la vue d'un billet insignifiant que cet homme portait sur lui dans une cassolette de plomb avait été cause de tout le désagréable accident qui était arrivé. Il ajouta, pour éclairer le fait, beaucoup de détails que le chambellan ne comprit point. Puis, il l'assura tout à coup, en lui serrant la main dans les siennes, que la possession de ce billet était pour lui de la plus haute importance, et il le pria de monter à cheval aussitôt, d'aller à Dahme, et de le lui rapporter, à quelque prix que ce fût.

Le chambellan, qui avait de la peine à cacher son embarras, l'assura que si ce billet avait quelque valeur pour lui, rien au monde n'était plus nécessaire que de taire ce détail à Kohlhaas ; car si, par un aveu imprudent, celui-ci en avait connaissance, tous les trésors qu'il possédait ne suffiraient point à le racheter des mains de cet homme farouche et insatiable de vengeance. Il ajouta, pour le tranquilliser, qu'on pouvait user d'un autre moyen, et que peut-être par ruse, par l'entremise d'un tiers non prévenu, comme sans doute le coquin n'y tenait pas beaucoup, il serait possible de se procurer ce billet d'une si grande importance. L'électeur, en essuyant la sueur de son front, demanda si on ne pouvait pas envoyer immédiatement à Dahme pour faire suspendre provisoirement le voyage du marchand de chevaux jusqu'à ce que, d'une manière quelconque, on se fût emparé du billet. Le chambellan, qui n'en croyait pas ses sens, repartit que malheureusement, suivant toute vraisemblance, le marchand de chevaux avait déjà quitté Dahme et devait se trouver au delà de la frontière, sur le sol et territoire du Brandebourg, où l'entreprise d'arrêter le transport de Kohlhaas ou de lui faire rebrousser chemin pourrait amener des difficultés désagréables et même insurmontables. Comme l'électeur s'était remis en silence, avec l'expression du désespoir, la tête sur l'oreiller, il lui demanda ce que contenait donc le billet, et par quel hasard inexplicable il savait que le contenu l'intéressait ?

Mais l'électeur jeta quelques regards équivoques sur le chambellan, à la discrétion duquel il ne se fiait pas assez en cette circonstance, et ne répondit rien. Il restait immobile, le cœur lui battant avec force, les yeux fixés sur son mouchoir, qu'il tenait tout pensif entre ses mains. Tout à coup il pria le chambellan de faire venir le baron de Stein, un jeune homme hardi et habile, dont il s'était déjà souvent servi pour des intérêts secrets, sous le prétexte qu'il avait à traiter avec lui d'une affaire difficile. Après avoir instruit le baron de tout et lui avoir dit l'importance de l'objet en possession duquel était Kohlhaas, il lui demanda s'il voulait acquérir un droit éternel à son amitié et

lui procurer le billet avant que le marchand de chevaux eût atteint Berlin.

Le baron, après avoir réfléchi un moment sur l'étrangeté de la situation, répondit qu'il était tout au service du prince.

L'électeur le chargea alors de courir après Kohlhaas, et, comme on n'obtiendrait sans doute rien avec de l'argent, de lui offrir, dans une conversation habilement conduite, la liberté et la vie, et enfin, s'il consentait à se dessaisir du billet, de l'aider, quoique avec prudence, de chevaux, d'hommes et d'argent pour s'enfuir des mains des reîtres du Brandebourg qui l'escortaient. Le baron, après s'être fait donner une lettre de créance de la main de l'électeur, partit aussitôt avec quelques valets, et, en ne ménageant pas les chevaux, il eut le bonheur d'atteindre Kohlhaas dans un village de la frontière, au moment où il dînait, avec le chevalier de Malzahn et ses cinq enfants, à une table dressée devant la porte d'une maison. Le chevalier de Malzahn, à qui le baron se présenta comme un étranger désireux de voir en passant l'homme singulier qu'il conduisait avec lui, le força aussitôt de la manière la plus obligeante de s'asseoir à table. Et comme ensuite le chevalier allait et venait pour veiller au départ, que les reîtres étaient à une autre table de l'autre côté de la maison, le baron trouva bientôt l'occasion de découvrir au marchand de chevaux qui il était et de quelle mission particulière il était chargé auprès de lui. Mais le marchand de chevaux savait déjà le rang et le nom de la personne qui, à la vue de la cassolette en question, avait perdu connaissance à Dahme, et qui, pour compléter le trouble dans lequel cette découverte l'avait mis, tenait tant à savoir les secrets du billet; il dit donc qu'à cause des traitements indignes que, malgré sa bonne volonté de faire tous les sacrifices, il avait dû subir à Dresde, il voulait garder le billet. Le baron lui demanda ce qui le poussait à cette étrange résolution, puisqu'on ne lui offrait rien de moins en échange que la liberté et la vie. Kohlhaas répondit : « Noble seigneur, quand votre maître viendrait me dire qu'il veut s'anéantir avec toute la bande de ceux qui l'aident à porter le sceptre, — s'anéantir, entendez-vous? ce qui est le plus grand désir de mon âme, — je lui refuserais pourtant ce billet, qui semble lui être plus précieux que l'existence, et je dirais : Tu peux me faire aller sur l'échafaud, mais je puis te faire souffrir, et je veux le faire. » Et sur ce, il appela un des reîtres pour lui dire de prendre un morceau de viande qui restait dans le plat. Et pendant tout le reste de l'heure qu'il passa dans l'endroit, il fut pour le baron comme s'il n'était pas là, et ne le regarda plus qu'en montant en voiture pour lui faire un salut d'adieu.

L'état de l'électeur en recevant cette nouvelle empira tellement, que pendant trois jours le médecin trembla pour sa vie. Cependant la force de sa nature l'emporta, et, après quelques semaines de souffrance, il fut assez rétabli pour qu'on pût le mettre dans une voiture, bien enveloppé de coussins et de couvertures, et le transporter à Dresde pour qu'il y reprit la direction des affaires. Dès qu'il fut arrivé dans la ville, il fit mander le prince Christian de Meissen, et lui demanda comment s'était terminée la mission du conseiller Erbenmayer, qu'on avait songé à envoyer à Vienne comme avocat, pour y représenter à Sa Majesté Impériale l'attentat commis contre la paix publique de l'Empire.

Le prince lui répondit que conformément à l'ordre qu'il avait laissé avant son départ pour Dahme, le conseiller était parti pour Vienne aussitôt après l'arrivée du jurisconsulte Zäuner, que l'électeur de Brandebourg avait envoyé comme son avocat à Dresde pour soutenir sa plainte contre le baron Venceslas de Tronka relativement aux chevaux de Kohlhaas.

L'électeur rougit, se mit à sa table de travail, et s'étonna de cet empressement, puisqu'il avait exprimé la volonté que le conseiller s'entendît d'abord avec le docteur Luther, qui avait obtenu l'amnistie à Kohlhaas, et ne partît qu'après de nouveaux ordres plus précis. Puis il jeta les uns sur les autres des actes et lettres qui étaient sur sa table avec une expression de mécontentement contenu.

Le prince de Meissen, après une pause pendant laquelle il ouvrit de grands yeux, repartit qu'il était fâché de n'avoir pas agi en cette affaire selon les vœux de l'électeur; cependant, qu'il pouvait lui montrer l'arrêt du conseil d'État où il lui était fait un devoir d'envoyer l'avocat dans le délai fixé. Il ajouta qu'au conseil d'État il n'avait été nullement question d'un entretien avec le docteur Luther; qu'il aurait été bon peut-être plutôt de montrer des égards à ce docteur; mais qu'il n'en était plus temps après qu'on avait violé l'amnistie aux yeux du monde entier, qu'on avait arrêté et livré Kohlhaas aux tribunaux du Brandebourg, pour être condamné et exécuté.

L'électeur dit que la faute d'avoir fait partir Erbenmayer n'était pas effectivement fort grande, cependant qu'il souhaitait que celui-ci provisoirement ne parût pas à Vienne en sa qualité d'accusateur; et il pria le prince de lui transmettre immédiatement à ce sujet, par un exprès, les instructions nécessaires.

Le prince répondit que malheureusement l'ordre arriverait un jour trop tard, car Erbenmayer, d'après une lettre reçue le jour même,

s'était déjà présenté en sa qualité d'avocat et avait déposé sa plainte devant la chancellerie de Vienne.

L'électeur s'étonnant que tout se fût fait si vite, le prince ajouta qu'il s'était écoulé trois semaines depuis le départ du conseiller, et que l'instruction qu'il avait reçue lui ordonnait de terminer immédiatement cette affaire. Un retard eût été, remarqua le prince, d'autant plus maladroit en cette circonstance, que l'avocat du Brandebourg avait engagé une vive poursuite contre le baron Venceslas de Tronka, et avait demandé devant la cour de justice qu'on retirât provisoirement les chevaux de chez l'équarrisseur pour pourvoir à leur futur rétablissement, sans tenir compte des objections de la partie adverse.

L'électeur, en agitant sa sonnette, dit : « Peu importe ! cela ne fait rien. » Puis, après des questions indifférentes sur ce qu'il y avait d'ailleurs de nouveau à Dresde et ce qui s'était passé en son absence, il se retourna vers le prince, le salua de la main, hors d'état de cacher son état intérieur, et le congédia.

Il lui demanda encore le même jour par écrit, sous prétexte qu'à cause de son importance politique il voulait traiter l'affaire lui-même, tous les actes relatifs à Kohlhaas ; et comme la pensée de perdre un homme qui seul pouvait lui découvrir les secrets du billet lui était insupportable, il écrivit une lettre autographe à l'empereur, dans laquelle il le priait instamment, pour des raisons importantes qu'il pourrait bientôt lui expliquer plus clairement, de remettre provisoirement l'examen de la plainte qu'Erbenmayer avait portée contre Kohlhaas.

L'empereur, dans une note rédigée par la chancellerie d'État, lui répondit que le changement qui semblait s'être fait soudain dans ses sentiments l'étonnait extrêmement ; que le rapport qui lui avait été présenté par la cour de Saxe avait élevé l'affaire de Kohlhaas à la hauteur d'une question intéressant tout le saint-empire romain ; qu'en conséquence, lui empereur, comme chef de cet empire, s'était vu obligé de se présenter comme accusateur, dans cette affaire, devant la cour de Brandebourg. Et comme l'assesseur de cour, François Muller, s'était déjà rendu à Berlin, en qualité d'avocat, pour y poursuivre Kohlhaas comme violateur de la paix publique, l'accusation ne pouvait plus d'aucune façon être retirée, et l'affaire devait suivre son cours conformément aux lois.

Cette lettre consterna l'électeur. Pour mettre le comble à son trouble, il arriva bientôt des rapports privés de Berlin, dans lesquels on annonçait l'ouverture du procès devant la chambre du conseil, et on

remarquait que vraisemblablement Kohlhaas, malgré toutes les peines de son avocat, finirait sur l'échafaud. Le malheureux prince se résolut alors à faire une nouvelle démarche, et il écrivit de sa main à l'électeur de Brandebourg pour lui demander la vie de Kohlhaas. Il donnait pour raison que l'amnistie accordée à cet homme ne permettait point contre lui l'exécution d'une peine capitale; il assura que, malgré la sévérité apparente avec laquelle il l'avait lui-même poursuivi, son intention n'avait jamais été de le faire mourir, et il disait combien il serait inconsolable si la protection qu'on avait paru vouloir accorder à Kohlhaas à Berlin, par un revirement inattendu, aboutissait à un résultat plus cruel pour lui que s'il fût resté à Dresde et que son affaire eût été décidée suivant les lois de la Saxe.

L'électeur de Brandebourg, à qui, dans cette requête, bien des choses parurent équivoques ou obscures, répondit que l'énergie avec laquelle l'avocat de Sa Majesté Impériale poursuivait l'affaire ne permettait absolument point de s'écarter des prescriptions sévères de la loi. Il remarquait que ces nouveaux scrupules allaient, en fait, trop loin, puisque l'accusation pour les crimes pardonnés à Kohlhaas dans l'amnistie ne venait pas de lui électeur de Saxe, qui avait accordé l'amnistie, mais du chef suprême de l'Empire, qui n'était lié d'aucune façon par elle, et qui seul avait saisi la cour du conseil à Berlin. Puis il représentait combien il était nécessaire, vu les violences non interrompues de Nagelschmidt, qui avec une impudence inouïe les commettait jusque sur le territoire du Brandebourg, de faire un exemple capable d'épouvanter; et il pria enfin l'électeur, dans le cas où il ne voudrait pas accepter ces raisons, de s'adresser à Sa Majesté même, qui seule pouvait faire grâce à Kohlhaas.

De dépit et de chagrin de l'insuccès de ses démarches, l'électeur fit une nouvelle maladie; et un matin que le chambellan lui rendait visite, il lui montra les lettres qu'il adressait à la cour de Vienne et à celle de Berlin pour conserver la vie de Kohlhaas et gagner ainsi du temps, afin de s'emparer du billet qu'il possédait.

Le chambellan se jeta à ses genoux et le supplia, par tout ce qui est saint et sacré, de lui dire ce que contenait ce billet. L'électeur lui dit de mettre le verrou et de s'asseoir sur son lit, et, après avoir saisi sa main et l'avoir pressée sur son cœur, il commença de la manière suivante : « Ta femme t'a déjà raconté, je le sais, que l'électeur de Brandebourg et moi, le troisième jour de notre réunion à Iuterbock, nous rencontrâmes une bohémienne. L'électeur, avec son humeur enjouée, résolut de s'amuser de cette femme, dont on avait justement à table

beaucoup vanté l'art extraordinaire, et de ruiner sa réputation par une plaisanterie à la vue de tout le peuple. Il s'avança donc vers elle les bras croisés, et lui demanda, pour la prédiction qu'elle lui ferait, un signe de sa vérité qu'il pût éprouver le jour même; autrement, fût-elle la sibylle de Rome, il ne croirait point ses paroles. La femme nous regarda de la tête aux pieds, et dit que le signe serait le grand cerf que le fils du jardinier élevait dans le parc, que nous verrions venir au-devant de nous sur le marché même où nous nous trouvions avant de l'avoir quitté. Or il faut que tu saches que le cerf, destiné à ma cuisine de Dresde, était gardé, sous serrure et verrou, dans un enclos avec un haut treillage à l'ombre des chênes du parc, et qu'à cause d'autre plus petit gibier et des volailles, le parc et le jardin qui y conduisait étaient bien fermés; de sorte qu'il n'était point à prévoir que l'animal, objet de cette étrange prédiction, pût venir à notre rencontre sur la place où nous nous trouvions.

» Cependant l'électeur, par crainte de quelque friponnerie, envoya aussitôt après en être convenu avec moi, l'ordre au château de tuer immédiatement le cerf et de le préparer pour être servi sur la table le lendemain. Puis il se retourna vers la femme devant qui cette affaire avait été traitée à haute voix et lui dit : « Eh bien, maintenant, qu'as-tu à m'apprendre de l'avenir ? »

» La femme, après avoir regardé dans sa main, dit : « Salut, mon électeur et seigneur ! Ta Grâce régnera longtemps ; la maison dont tu descends se maintiendra longtemps, et tes descendants deviendront grands et puissants parmi les princes et maîtres du monde. »

» L'électeur, après une pause pendant laquelle il considéra la femme avec des regards pensifs, dit à demi-voix en faisant un pas vers moi, qu'il regrettait presque d'avoir envoyé un messenger pour rendre vaine sa prédiction, et, tout en prenant de l'argent des mains des chevaliers qui le suivaient, et en le jetant gaiement par poignées sur les genoux de la femme, il lui demanda en tirant lui-même de sa poche une pièce d'or qu'il joignit au reste, si le compliment qu'elle avait à me faire sonnerait aussi bien que le sien.

» La femme, après avoir ouvert une cassette qui était à côté d'elle et y avoir placé et rangé minutieusement son argent, en séparant les diverses pièces, et refermé sa cassette, mit sa main devant le soleil, comme s'il la gênait, et me regarda. Je lui renouvelai la demande, et pendant qu'elle me regardait dans la main, je dis en plaisantant à l'électeur : « Il me semble qu'elle n'a rien de bien agréable à m'annoncer. »

» Alors elle saisit ses béquilles, se leva lentement de son escabeau, et, s'avancant tout contre moi les mains étendues d'un air mystérieux, elle me murmurait distinctement à l'oreille : « Non ! »

« Ah ! » fis-je un peu troublé, et je reculai d'un pas devant la femme, qui retomba assise avec un regard froid et mort, comme si ses yeux étaient de marbre, sur l'escabeau qui était derrière elle.

« Et de quel côté le danger menace-t-il ma maison ? »

» Elle prit un petit charbon et un papier, et, croisant ses jambes, elle me demanda si elle devait me l'écrire. J'étais embarrassé ; mais comme il n'y avait rien autre chose à faire dans les circonstances actuelles, je répondis : « Oui, fais-le. » Alors elle ajouta : « Bien, je t'écirai trois choses : le nom du dernier prince régnant de ta maison, la date du jour où il perdra son royaume, et le nom de celui qui s'en emparera par la force des armes. »

» Cela fait aux yeux de tout le peuple, elle se lève, cache le billet avec un pain à cacheter qu'elle mouille dans sa bouche flétrie, appuie dessus un anneau de plomb à cachet qu'elle portait au doigt du milieu. Et comme je voulais, avec une curiosité que tu comprends facilement et que les mots ne sauraient exprimer, saisir le papier :

« Non pas, monseigneur, » dit-elle en levant en l'air une de ses béquilles. « C'est de cet homme à chapeau à plumes, qui est là debout sur ce banc, derrière tout le peuple, à l'entrée de l'église, que vous saurez, s'il lui plait, le contenu du billet. » Et aussitôt, sans que j'eusse bien compris ce qu'elle disait, elle me laisse sur la place muet d'étonnement ; et, saisissant sa cassette qu'elle jette sur son dos, elle se mêle, sans que je puisse bien démêler ce qu'elle faisait, au milieu de la foule qui l'entourait.

» A ce moment arriva à ma grande joie le chevalier que l'électeur avait envoyé au château, et il lui annonça d'une bouche riante que le cerf avait été tué et porté devant ses yeux par deux chasseurs dans la cuisine. L'électeur, en mettant gaiement son bras sous le mien pour m'emmener de la place, dit : « Eh bien, la prophétie n'était qu'une jonglerie ordinaire qui ne valait ni l'or ni le temps qu'elle nous a coûtés. »

» Mais quel ne fut pas notre étonnement quand, au milieu même de cette repartie, un cri s'éleva dans la foule, et tous les yeux se tournèrent vers un gros chien échappé de la cour du château, qui avait saisi comme une bonne proie le cerf par le dos, et, poursuivi par les garçons et les servantes, laissa tomber l'animal à trois pas de nous. Ainsi la prophétie de la femme se trouvait effectivement accomplie dans ce

qu'elle avait dit à l'appui de toutes les prédictions, et le cerf, bien que mort, était venu à notre rencontre jusque sur le marché. La foudre serait tombée du ciel sur moi qu'elle ne m'eût pas plus anéanti que cette vue, et mes premiers soins, quand je me fus séparé de la société avec laquelle je me trouvais, fut de découvrir l'homme au chapeau à plumes que la femme m'avait montré. Mais aucun de mes gens, envoyés continuellement aux informations durant trois jours, ne put me rapporter la moindre nouvelle.... Et il y a quelques semaines, mon cher Kunz, j'ai vu l'homme de mes propres yeux à la métairie de Dahme. »

Et lâchant la main du chambellan pour essuyer la sueur de son front, il retomba la tête sur l'oreiller.

Le chambellan, qui jugea inutile de contrarier et de rectifier les idées de son maître sur cet événement par celles qu'il avait lui-même, l'engagea à trouver quelque moyen de s'emparer du billet et d'abandonner ensuite l'homme à son sort.

Mais l'électeur répondit qu'il ne voyait absolument aucun moyen, bien que la pensée de devoir s'en priver ou de voir les chances de le connaître périr avec cet homme le mit dans le plus affreux désespoir; et, à la demande de son ami s'il avait tenté de retrouver la personne même de la bohémienne, l'électeur répondit que la police, sur un ordre qu'il lui avait transmis sous un faux motif, avait cherché en vain jusqu'ici cette femme sur toutes les places de l'électorat; d'où il concluait, pour des raisons qu'il refusait d'expliquer davantage, qu'il était très-douteux qu'elle fût en Saxe.

Cependant le chambellan, pour des biens considérables qui étaient échus à sa femme par la succession de l'archichancelier, comte Kallheim, mort peu de temps après sa déposition, voulut se rendre à Berlin, et comme il aimait réellement l'électeur, il lui demanda s'il voulait lui laisser entière liberté en cette affaire. Celui-ci serra sa main sur son cœur en lui disant : « Agis comme si tu étais moi-même, et procure-moi ce billet. »

Kohlhaas cependant, comme on l'a dit, était arrivé à Berlin, et, sur un ordre spécial de l'électeur, avait été mis dans une prison seigneuriale où il se trouvait avec ses cinq enfants aussi bien que possible. Aussitôt après l'arrivée de l'avocat impérial de Vienne, il avait été cité à la barre de la haute cour pour violation de la paix publique de l'Empire, et bien qu'il alléguât dans sa défense qu'il ne pouvait être poursuivi pour son attaque à main armée en Saxe, et les violences qui y avaient été commises, à cause de la stipulation conclue avec l'électeur de Saxe à

Lutzen, il dut reconnaître que Sa Majesté Impériale, dont l'avocat présentait ici l'accusation, ne tiendrait aucun compte de cela. Mais on lui expliqua qu'il lui serait en même temps donné pleine satisfaction par la cour de Dresde dans son affaire contre le baron Venceslas de Tronka, et il accepta tout.

Le jour même de l'arrivée du chambellan, la sentence fut prononcée et Kohlhaas condamné à subir la peine capitale. Mais personne ne croyait qu'elle fût exécutée, et la ville entière espérait, à cause de l'intérêt que l'électeur portait à Kohlhaas, qu'il lui serait fait grâce de la mort, et que la peine serait commuée en une longue réclusion.

Le chambellan, qui vit pourtant qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour s'acquitter de la commission de son maître, commença un jour que Kohlhaas était tranquillement à sa fenêtre occupé à regarder les passants, à se montrer à lui dans son costume de cour, et comme à un subit mouvement de tête il crut que le marchand de chevaux l'avait remarqué, et surtout qu'il surprit chez lui avec un grand plaisir un mouvement involontaire de la main vers la poitrine où était la cassolette, il jugea que ce qui s'était passé à ce moment dans l'âme de celui-ci était une préparation suffisante pour faire un pas de plus dans la tentative de s'emparer de ce billet. Il fit venir chez lui une vieille mendiante qui se traînait sur ses béquilles, et qu'il avait remarquée dans les rues de Berlin au milieu d'une foule de gueux en guenilles; et comme pour l'âge et le costume elle était assez semblable à celle que l'électeur lui avait dépeinte, que d'ailleurs Kohlhaas ne devait pas trop se rappeler les traits de la femme qui, dans une apparition rapide, lui avait remis le billet, il résolut de la substituer à celle-ci et de lui faire jouer auprès de Kohlhaas, si c'était possible, le rôle de la bohémienne.

En conséquence, pour la préparer, il l'instruisit en détail de tout ce qui s'était passé à Iuterbock entre l'électeur et la bohémienne; et comme il ne savait pas jusqu'où la femme était allée dans ses révélations à Kohlhaas, il n'oublia pas de lui bien répéter surtout les trois articles mystérieux contenus dans le billet, et après lui avoir bien expliqué ce qu'elle devait laisser tomber dans des propos interrompus et inintelligibles, de dispositions prises pour s'emparer par force ou par ruse du billet qui était d'une extrême importance pour la cour de Saxe, il la chargea de redemander à Kohlhaas le billet, sous prétexte qu'il n'était plus en sûreté chez lui, pour le garder pendant quelques jours.

La mendiante se chargea aussitôt, sur la promesse d'une riche récom-

pense, dont sur sa demande le chambellan dut lui payer une partie d'avance, de tenter l'entreprise; et comme la mère du soldat Herse, tombé à Muhlberg, visitait souvent Kohlhaas, avec la permission du gouvernement, et qu'elle connaissait cette femme depuis quelques mois, elle réussit un des jours suivants, au moyen d'un petit cadeau fait au géôlier, à obtenir l'accès auprès du marchand de chevaux.

A son entrée, Kohlhaas crut, à un anneau à cachet qu'elle portait au doigt et à une chaîne de corail qui pendait à son cou, reconnaître la bohémienne en personne qui lui avait remis le billet à Luterbock.

En effet, bien que la vérité ne soit pas toujours vraisemblable, il s'était produit un accident que nous certifions, sans contester à qui le voudra le droit de le mettre en doute : le chambellan avait commis la plus énorme méprise, et dans la vieille mendicante qu'il avait arrêtée dans les rues de Berlin pour lui faire jouer le rôle de la bohémienne, il avait rencontré cette même bohémienne mystérieuse qu'il voulait faire imiter.

Au moins la femme appuyée sur ses béquilles, tout en caressant les joues des enfants qui, effrayés de son air étrange, se serraient contre leur père, raconta qu'il y avait longtemps qu'elle était revenue de la Saxe dans le Brandebourg, et que, sur une question imprudemment faite du chambellan sur la bohémienne qui, au printemps de l'année précédente, avait été à Luterbock, elle s'était aussitôt rendue chez lui, et sous un faux nom s'était chargée de l'affaire qu'il voulait terminer.

Le marchand de chevaux remarqua une ressemblance étonnante entre elle et sa défunte femme Lisbeth, et il allait lui demander si elle n'était pas sa grand'mère, car ce n'étaient pas seulement les traits du visage, c'étaient les mains toutes décharnées mais belles, et surtout les gestes qu'elle faisait en parlant, qui lui rappelaient sa femme de la manière la plus frappante; il n'y avait pas jusqu'à un signe que celle-ci avait sur le cou que l'autre n'eût comme elle. Le marchand de chevaux, au milieu des idées singulières qui se croisaient dans son esprit, la fit asseoir et lui demanda quelles affaires du chambellan la conduisaient vers lui.

La femme, tout en caressant le chien de Kohlhaas qui tournait autour d'elle et remuait joyeusement la queue, répondit : que la commission dont le chambellan l'avait chargée était de découvrir la réponse aux trois questions si importantes pour la cour de Saxe contenue dans le billet, de le prémunir contre un envoyé qui se trouvait à Berlin pour s'en emparer, et lui redemander le billet sous prétexte qu'il n'était plus en sûreté sur sa poitrine où il le portait. Mais l'inten-

tion dans laquelle elle était venue était de lui dire que la menace de lui enlever le billet par ruse ou par violence était inventée et seulement un leurre, que sous la protection de l'électeur de Brandebourg, en la garde de qui il se trouvait, il n'avait rien à craindre à ce sujet, que le papier était beaucoup plus en sûreté chez lui que chez elle, et qu'il devait bien se garder de s'en dessaisir. Pourtant elle conclut qu'elle trouverait habile de faire du billet l'usage pour lequel elle le lui avait remis à la foire d'Iuterbock, de prêter l'oreille à l'offre qu'on lui avait fait faire sur la frontière par le baron de Stein, et de livrer le billet, qui ne pouvait plus d'ailleurs lui servir, à l'électeur de Saxe en échange de la vie et de la liberté. •

Kohlhaas, qui était transporté du pouvoir qui lui était donné de blesser mortellement au talon son ennemi au moment où celui-ci l'écrasait dans la poussière, répondit : « Pour rien au monde, petite mère, pour rien au monde ! » Et il serra la main de la vieille ; il voulait seulement savoir quelle réponse aux étranges questions était contenue dans le billet.

La femme, en prenant sur son sein le plus jeune des enfants qui s'était accroupi à ses pieds, dit : « Pour rien au monde, Kohlhaas ? pas même pour ce beau petit blondin ? » elle sourit à l'enfant, qui la regardait avec de grands yeux, et elle le serra dans ses bras et le baisa en lui offrant de ses mains sèches une pomme qu'elle prit dans sa poche.

Kohlhaas dit, tout troublé, que ses enfants, même quand ils seraient grands, le loueraient de sa conduite, et qu'il ne pouvait rien faire de plus utile pour eux et leurs descendants que de garder le billet. Puis il demanda qui pourrait, après l'expérience qu'il avait faite, l'assurer contre une nouvelle tromperie, et s'il n'irait pas enfin sacrifier aussi inutilement le billet à l'électeur que dernièrement la troupe qu'il avait rassemblée à Lutzen. « Je ne me fierai point à qui a une fois violé sa parole, et une demande de toi, précise et sans équivoque, pourrait seule me séparer, bonne petite mère, d'un papier qui me donne pour tout ce que j'ai souffert une satisfaction si inattendue. »

La femme, en remettant l'enfant à terre, dit que sous bien des rapports il avait raison, et qu'il pourrait faire ce qu'il voudrait. Et elle reprit ses béquilles pour s'en aller. Kohlhaas répéta sa question concernant le contenu du malheureux billet. Il voulait encore avoir d'elle, avant qu'elle le quittât, des explications sur mille choses : qui elle était ? comment elle avait acquis les connaissances qu'elle possédait ? pourquoi elle avait refusé le billet à l'électeur pour qui cependant elle l'avait

écrit, et lui avait remis, justement à lui qui n'avait jamais rien réclamé de sa science, le merveilleux papier?

A ce même moment retentit sur l'escalier le bruit de plusieurs agents de police qui montaient, et la femme par crainte d'être surprise par eux en cet endroit, répondit brusquement : « Au revoir, Kohlhaas, au revoir. Quand nous nous reverrons, tu n'ignoreras plus rien de ces choses. » Et se tournant vers la porte : « Adieu, mes petits enfants, adieu », dit-elle, et elle les baisa chacun à la ronde et sortit.

Cependant l'électeur de Saxe, en proie à ses lamentables réflexions, avait mandé deux astrologues du nom d'Oldenholm et d'Olcarius, qui jouissaient alors d'une grande considération en Saxe, et les avait consultés sur le contenu du mystérieux billet si important pour lui et pour ses descendants; et comme, après une profonde recherche continuée pendant plusieurs jours dans la tour du château de Dresde, les savants ne purent s'accorder si la prophétie s'appliquait à des siècles éloignés ou au temps présent, et si c'était la cour de Pologne avec laquelle les rapports étaient toujours à la guerre qui y était désignée, ce savant état, loin de dissiper l'inquiétude, pour ne pas dire le désespoir dans lequel ce malheureux prince se trouvait, ne fit que l'accroître et la pousser aux dernières limites. A la même époque, le chambellan chargea sa femme, qui était sur le point de le rejoindre à Berlin, d'apprendre d'une manière adroite à l'électeur, avant son départ, l'insuccès d'une tentative qu'il avait faite avec une vieille femme qui ne s'était plus laissé revoir, et du peu d'espoir qui restait de s'emparer du billet en la possession de Kohlhaas, puisque la sentence de mort, après une révision minutieuse des actes, avait enfin été signée par l'électeur de Brandebourg et l'exécution fixée au lendemain du dimanche des Rameaux.

A cette nouvelle, l'électeur, le cœur déchiré de chagrin et de regrets, s'enferma comme un désespéré pendant deux jours dans sa chambre, dégoûté de la vie, refusant toute nourriture; et tout à coup, le troisième, après rapide avis à l'administration qu'il allait chez le prince de Dessau pour chasser, il disparut de Dresde. Où il se rendit précisément et s'il se dirigea vers Dessau, c'est ce que nous ne saurions dire, car les chroniques que nous confrontons pour notre récit se contredisent sur ce point d'une façon déplorable. Ce qui est certain, c'est que le prince de Dessau, hors d'état de chasser, était alors malade à Brunswick, chez son oncle le duc Henri, et que madame Hétotse arriva le lendemain soir en compagnie d'un comte de Königstein, qu'elle faisait passer pour son cousin, à Berlin, chez son époux le chambellan de Kunz.

Cependant, sur l'ordre de l'électeur, sa sentence avait été lue à Kohlhaas ; on lui avait retiré ses chaînes et rendu les papiers relatifs à sa fortune et qui lui avaient été refusés à Dresde. Les conseillers qui avaient dirigé son jugement lui ayant demandé comment il voulait disposer après sa mort de ce qu'il possédait, il rédigea, avec l'aide d'un notaire, un testament en faveur de ses enfants, et établit son brave ami le bailli de Kohlhaasenbruck leur tuteur. Rien n'égala ensuite le calme et la sérénité de ses derniers jours. Sur un ordre spécial de l'électeur, la prison dans laquelle il se trouvait fut ouverte, et libre entrée accordée nuit et jour à ses amis, qui étaient en grand nombre dans la ville. Il eut même la satisfaction de voir dans sa prison le théologien Jacob Freising, envoyé du docteur Luther avec une lettre autographe de celui-ci, sans doute très-remarquable, mais qui a été perdue, et de recevoir de cet ecclésiastique, en présence de deux pasteurs du Brandebourg, qui l'assistaient, le bienfait de la sainte communion.

Enfin arriva, au milieu d'une grande agitation dans la ville, où l'on ne voulait pas désespérer de la grâce du condamné, le fatal lundi d'après les Rameaux, où il devait expier devant le monde sa trop brusque tentative de se faire lui-même justice. Au moment où, suivi d'une forte garde, ses deux garçons sur les bras (car il avait expressément demandé cette faveur devant la barre du tribunal), et conduit par le pasteur Jacob Freising, il franchissait la porte de sa prison au milieu d'une presse de connaissances et d'amis qui lui serraient la main et lui disaient adieu, le concierge du palais électoral se précipita vers lui tout troublé et lui donna un papier que, disait-il, une vieille femme lui avait remis pour lui. Kohlhaas regarda d'un air distrait l'homme, qui lui était peu connu, et ouvrit le papier, dont le cachet empreint sur le pain à cacheter lui rappela tout à coup la fameuse bohémienne.

Mais qui décrira son étonnement quand il y lut :

« Kohlhaas, l'électeur de Saxe est à Berlin ; il a pris les devants sur la place d'exécution ; tu le reconnaitras à un chapeau avec des plumes bleues et blanches. Je n'ai pas besoin de te dire l'intention qui l'amène ; il veut, aussitôt que tu seras enterré, déterrer la cassolette et faire ouvrir le billet qui s'y trouve.

» TON ÉLISABETH. »

Kohlhaas se tourna, dans le plus grand trouble, vers le concierge, et lui demanda s'il connaissait la femme extraordinaire qui lui avait remis le billet.

Le concierge avait à peine dit : « Kohlhaas, la femme.... », qu'il

balbutia, trembla de tous ses membres; et Kohlhaas, entraîné par le cortège qui se remit en marche, ne put apprendre ce que l'homme pouvait avoir à lui dire.

Sur la place de l'exécution il vit l'électeur de Brandebourg à cheval avec sa suite, parmi laquelle se trouvait l'archichancelier sire Henri de Gensau, au milieu d'une foule immense. A sa droite était l'avocat impérial François Muller, une copie de la sentence à la main; à sa gauche, avec l'arrêt de la haute cour de Dresde, un avocat privé, le jurisconsulte Antoine Zäuner. Un héraut se tenait au milieu du demi-cercle que fermait le peuple, avec un paquet d'objets et les deux chevaux brillants de santé et frappant la terre de leurs sabots.

En effet, l'archichancelier sire Henri avait poursuivi de point en point, au nom de son maître, l'action qu'il avait intentée à Dresde contre le baron Venceslas de Tronka; si bien que les chevaux, après avoir été retirés des mains de l'équarrisseur qui les nourrissait, avaient été bien engraisés par les gens du baron et remis, en présence d'une commission nommée *ad hoc*, à l'avocat sur le marché de Dresde.

L'électeur, quand Kohlhaas, suivi de sa garde, s'avança vers lui sur la hauteur, dit: « Eh bien, Kohlhaas, voici le jour où justice t'est faite. Regarde, je te remets tout ce qui t'avait été enlevé par violence à Tronkenbourg, et que moi, ton seigneur, je devais te faire rendre. Voici tes chevaux, ta cravate, tes florins d'or, ton linge, jusqu'aux frais de traitement de ton valet Herse, tombé à Muhlberg. Es-tu content de moi? »

Kohlhaas, tout en lisant avec de grands yeux étincelants l'arrêt qui lui avait été présenté sur un signe de l'archichancelier, mit à terre ses deux enfants qu'il avait sur les bras, et en y voyant un dernier article par lequel le baron Venceslas était condamné à deux ans de prison, il s'inclina de loin, les mains croisées sur la poitrine, et tout entier dominé par ses sentiments, devant l'électeur. Il assura l'archichancelier, en se relevant et la main sur son cœur, que son plus grand souhait sur cette terre était accompli. Il s'approcha des chevaux, les examina, leur passa la main sur le cou, et déclara au chancelier, en revenant vers lui, qu'il les donnait à ses deux fils Henri et Léopold.

Le chancelier sire Henri de Gensau, se tournant vers lui du haut de son cheval, lui promit du ton le plus affectueux que sa dernière volonté serait accomplie, et il l'invita à disposer aussi des autres objets contenus dans le paquet comme il le jugerait convenable. Kohlhaas appela alors la vieille mère d'Herse, qu'il avait aperçue sur la place, et en lui remettant les objets, il lui dit: « Tiens, bonne mère, voilà

pour toi » ; et ajoutant encore la somme qui avait été mise comme indemnité pour lui à côté de l'argent dans le paquet, il le donna à la vieille pour aider au soulagement de ses vieux jours.

L'électeur dit : « Eh bien, marchand de chevaux Kohlhaas, maintenant que satisfaction t'a été faite, prépare-toi à faire à ton tour satisfaction à Sa Majesté Impériale, dont l'avocat est ici, pour la violation de la paix de l'Empire. »

Kohlhaas retira son chapeau, et, le jetant à terre, dit qu'il était prêt à ce faire. Il remit ses enfants, après les avoir encore une fois pris dans ses bras et serrés sur son cœur, au bailli de Kohlhaasenbruck, et pendant que celui-ci, versant des larmes, les emmenait hors de la place, il s'avança vers le billot. Il détachait sa cravate de son cou et ouvrait son pourpoint, quand, dans un rapide regard sur le cercle que formait le peuple, à peu de distance de lui, entre deux chevaliers qui le couvraient à moitié de leurs corps, il aperçut l'homme bien connu au chapeau à plumes bleues et blanches.

Kohlhaas s'avança, par un brusque mouvement qui étonna ses gardes, tout contre cet homme, et s'arrachant la cassolette de la poitrine, il en tira le billet, le décacheta, le lut, et, les regards fixement tournés vers l'homme aux plumes bleues et blanches, qui commençait à concevoir une douce espérance, il mit le papier dans sa bouche et l'avalait. L'homme aux plumes bleues et blanches tomba, à cette vue, sans connaissance et dans des convulsions. Pendant que ses compagnons stupéfaits se penchaient pour le relever, Kohlhaas se tourna vers l'échafaud, et sa tête tomba sous la hache du bourreau.

Ici finit l'histoire de Kohlhaas. On mit le corps, au milieu des lamentations de tout le peuple, dans un cercueil, et pendant que les porteurs l'emportaient pour l'enterrer décemment dans le cimetière du faubourg, l'électeur appela les enfants du mort et les fit chevaliers, en déclarant à son archichancelier qu'ils seraient élevés dans son école de pages. L'électeur de Saxe revint bientôt, l'âme et le corps brisés, à Dresde, où ce qui lui arriva depuis peut se lire dans l'histoire. Pour Kohlhaas, il avait encore au siècle dernier, dans le Mecklenbourg, quelques braves et joyeux descendants.

(Traduit de l'allemand de H. DE KLEIST.)

POÈTES ET ROMANCIERS

DE L'ALLEMAGNE.

CHARLES IMMERMANN¹.

« C'était un homme trapu, à larges épaules, qui, serré dans sa redingote brune, donnait énergiquement de sa canne contre terre à chaque pas. Il avait un grand nez, un front accentué dont les protubérances annonçaient néanmoins plus de caractère que de talent, une bouche finement découpée qu'enveloppaient des plis coniques enroulés comme de petits serpents — non venimeux, bien entendu. Sur ses passe-ports, ses yeux étaient, d'ordinaire, signalés comme gris; mais des dames de sa connaissance, qui lui voulaient du bien, assuraient qu'ils avaient un aspect bleu fort agréable, et depuis lors il crut tout le premier à ce bleu. Un singulier mélange de force, de rudesse même, et de quelque chose de tendre qui allait parfois jusqu'au fondant, se manifestait non-seulement sur le visage de cet homme, mais dans toute sa manière d'être. » C'est ainsi que dans *Munchhausen*, Immermann lui-même décrit et interprète son extérieur. Quiconque l'a connu et a lu ses écrits sera frappé de la justesse du portrait et de l'interprétation.

¹ De même que nous avons pu récemment publier des *Études sur Schiller* de M. Kuno Fischer, nous avons aujourd'hui la bonne fortune de faire connaître à nos lecteurs un autre poète allemand par le travail d'un critique non moins éminent, M. D. F. Strauss. Comme il s'agit ici d'un auteur avec lequel le public français est bien moins familiarisé qu'avec Schiller, l'addition de quelques notes nous a paru indispensable. (*Note de la rédaction.*)

Le fils paraît avoir tenu beaucoup de son père, à en juger par l'image frappante qu'il a tracée de celui-ci dans ses *Mémoires*¹, où, chose singulière, il ne fait aucune mention de sa mère, femme excellente et qu'il aimait beaucoup, ainsi que je l'ai appris depuis d'un de ses amis de jeunesse.

Immermann le père, qui, à l'époque de la naissance du poète (vers l'an 1796), exerçait les fonctions de conseiller à la chambre royale militaire et domaniale de Magdebourg, était un homme de l'école du grand Frédéric, ou plutôt « du roi », comme il continuait de dire tout simplement, même après que le second successeur de Frédéric II fut monté sur le trône. Il avait passé ses meilleures années à son service, en qualité d'auditeur de régiment; il avait assisté aux revues annuelles de Körbelitz, où, comme il aimait à le raconter, lorsque le roi s'avancait à cheval devant le front des troupes, dans le silence absolu qui s'établissait, chacun croyait voir venir le bon Dieu en personne. « Aussi, continue Immermann, me fut-il impossible, dans mon enfance, de faire aucune différence entre le grand roi et le bon Dieu. » Et de même que le roi dans l'imagination des enfants, le père leur apparaissait dans la réalité comme un être d'un ordre supérieur. Sa tenue habituelle était d'une sévérité martiale, et s'il se laissait aller parfois à la plaisanterie, ce n'était du moins jamais sur les choses générales et importantes, qu'il traitait toujours avec une gravité simple. Avec cela, sa méthode d'éducation ne procédait nullement de la vieille schlague prussienne; au contraire, il n'agissait que par un regard, par quelques mots brefs, qui inspiraient plus de crainte aux jeunes Immermann que n'auraient fait les plus rudes châtiments.

« Sans doute, dit Immermann², la sévérité, pour s'imposer à la jeunesse comme une chose sainte, doit procéder d'une pureté qui ne souffre sur soi-même aucune souillure, et de l'amour qui jaillit d'un caractère ferme comme la source du rocher, et surtout de la puissance de se sacrifier tout entier aux êtres soumis à la discipline. Toutes ces conditions, je les ai vues remplies dans la contrainte où nous étions tenus, et c'est pourquoi je puis le dire, notre éducation, d'une sévérité romaine, a été une bénédiction pour toute ma vie. » Sans être phrénologue, on devine que chez le fils et l'élève d'un tel homme, les protubérances du front aient marqué surtout le caractère. » Mais ce n'est probablement point de son père qu'Immermann a reçu

¹ *Memorabilien.*

² *Memorabilien.*

le don de poésie; et de sa mère, nous avons déjà dit que nous ne savions rien. Mais nous apercevons la figure d'un oncle — paternel ou maternel, nous l'ignorons encore, — qui montre qu'une veine de fantaisie et d'humour ne faisait point défaut dans la famille. L'oncle Yorick, ainsi l'appelle son neveu, était un original arrivé par le travail et la probité à l'aisance. Après une jeunesse malheureuse, fermier d'une propriété considérable de l'État, il voulut rattraper le temps perdu; et, selon le récit d'Immermann, « toutes les folies, aventures, caprices, coups de tête, dont d'autres hommes se purgent dans la première jeunesse, percèrent tout à coup chez lui à l'âge de quarante ans comme une fièvre éruptive, et avaient persisté à l'époque de mes premiers souvenirs, c'est-à-dire lorsque mon oncle avait déjà fourni son demi-siècle. Il fut le Puck, le Prospero, le comte Hoditz de notre jeunesse. Lorsque enfants nous faisions du pays d'Anhalt des courses dans les montagnes de Mansfeld, et quand plus tard, étudiants, arrivant par la route de Halle, nous nous enfoncions dans la gorge verdoyante dont la lisière supérieure nous annonçait Holzzelle (un ancien couvent de nonnes devenu la demeure de l'oncle), de la cime des arbres, des profondeurs du feuillage, des sentiers étroits, nous nous sentions assaillis de joyeux pressentiments, de bouffées de plaisir et de liberté. » Parmi les jeux que l'oncle incomparable encourageait et organisait, bien loin de les interdire comme les oncles moroses, les représentations dramatiques, les bergeries, etc., occupaient le premier rang; c'était d'ailleurs une habitude héréditaire dans la famille Immermann, de célébrer ses fêtes par toutes sortes de choses théâtrales.

Le caractère, la vocation supérieure de l'enfant se manifestèrent de bonne heure par une soif insatiable de lectures: il dévorait non-seulement voyages, biographies, pièces de théâtre et romans, mais des ouvrages moins attrayants de science et d'économie sociale, et sut même tromper les défenses de son père. Ajoutez à cela que tout ce qui était obscur ou mystérieux imprimait les plus vives secousses à cette jeune imagination. Il écoutait volontiers les entretiens des hommes faits, et préférait la société des gens âgés à celle de ses camarades. Ce jeune esprit, à la fois si impressionnable et si sérieux, eut à connaître, dès l'âge de dix ans, la destinée formidable de sa patrie. Sa ville natale vit la marche enthousiaste de l'armée prussienne à l'ennemi, et quelques semaines plus tard, la lamentable retraite de cette même armée après la bataille d'Iéna. Le court effroi du siège, la honte de la reddition, le poids d'une garnison française, se suivirent rapidement. Les dernières années de l'enfance et la première jeunesse du poète s'écou-

lèrent dans la situation violente qu'amena l'incorporation de Magdebourg au royaume de Westphalie. Dans cet intervalle, Immermann l'a déclaré avec reconnaissance, ce fut avant tout le noble génie de Schiller qui éleva son âme, comme celle de toute la jeunesse allemande, et nourrit en lui la flamme de l'enthousiasme.

Au printemps de 1813, Immermann se rendit à l'université de Halle pour y étudier le droit. Il semble cependant qu'après la jouissance toute nouvelle de sa liberté, après les excursions au Giebichenstein et à Crellwitz, la littérature poétique, surtout les œuvres de Tieck et bientôt aussi le théâtre, l'aient occupé plus que ses études spéciales. « La compagnie de Weimar, écrit-il, alors dans toute sa fleur, jouait à Halle, et c'est ainsi que m'échut ce qui est un bienfait inestimable dans la destinée d'un homme : mon âme ouverte et vierge connut soudain ce qui, en ce genre, était le beau suprême. Depuis mon bas âge, je me sentais passionnément attiré vers les choses dramatiques, mais jusqu'à ma dix-septième année on ne m'avait accordé que trois ou quatre fois une partie de spectacle : ainsi le faux ne m'avait pas encore séduit, quand je connus tout à coup cette révélation de la finesse, de la dignité, cette musique de la diction, ce rythme de la marche et du geste, et toute cette atmosphère idéale de poésie par où le grand poète¹ avait fait de son théâtre l'image de son être harmonieux. Ce ne fut point du plaisir pour moi, ce fut du ravissement, de l'extase. L'ancienne église où l'on avait dressé la scène fut à mes yeux un sanctuaire béni ; la dévotion au culte divin de la parole y brûlait plus ardente sans doute que celle de l'ancien culte de ce lieu. Ces impressions sont restées décisives pour toute ma vie. » Mais les jeux de la scène durent bientôt céder au drame sérieux de l'histoire. Au mois d'août, Napoléon, passant de nuit à côté de la ville, irrité du départ d'une troupe d'étudiants pour l'armée prussienne, supprima l'université. Immermann retourna chez ses parents, bien que son père lui eût défendu de venir avant les vacances. Le vieillard était resté le même sous le sceptre westphalien. Ce qu'il avait dit, il l'avait dit. Il obligea donc son fils à se rendre de nouveau à Halle, après deux jours de repos dans la maison paternelle. L'université n'avait plus ni cours ni étudiants. Plongé dans la lecture solitaire de Fouqué, d'Arnim et de Brentano, le jeune Immermann pensa devenir fou, quand le mouvement qui précéda la bataille de Leipzig le sauva et l'entraîna sous les drapeaux des volontaires.

¹ Goethe.

Immermann n'a conduit ses Mémoires que jusqu'à cette date. De la part qu'il prit à la guerre, nous ne savons rien, si ce n'est que son service fut interrompu, en 1813, par une fièvre nerveuse, tandis qu'au contraire il fit toute la campagne de 1815. Après la paix il se rendit encore une fois à Halle pour l'achèvement de ses études, et un fait remarquable, c'est que le premier de ses écrits n'est point une œuvre poétique, mais une manifestation de caractère. Une association d'étudiants qui avait la prétention de terroriser l'université, la *Teutonia*, avait maltraité à coups de fouet un étudiant sur la place publique. Immermann, ainsi qu'un de ses camarades, se déclara, par écrit, libre de tout engagement vis-à-vis de cette association brutale, et comme il n'y avait aucune protection à attendre contre ses attaques et ses offenses de la part de l'autorité académique, il publia un petit écrit « sur les querelles des étudiants à Halle, en 1817 » avec l'épigraphe suivante du *Guillaume Tell* de Schiller :

Le meilleur même ne peut rester en paix,
Si la paix déplaît au voisin pervers.

Cet opuscule eut la gloire d'être brûlé à la fête de la Wartbourg¹. Ses études académiques terminées, Immermann travailla d'abord comme référendaire dans sa ville natale, ensuite passa à Münster en qualité d'auditeur, vers 1822, puis, en 1827, reçut la place de conseiller au tribunal de Düsseldorf, qu'il conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1840.

Les principales œuvres d'Immermann appartiennent à deux genres : le drame et le récit. Si Immermann est un poète, c'est dans ces deux genres ou dans l'un des deux qu'il nous le prouvera. Comme lyrique, il a peu d'importance, bien que dans ses œuvres complètes² un volume entier soit composé de poésies lyriques, et que l'on en rencontre d'autres éparses dans les autres volumes. Dans le nombre, il s'en trouve assurément de louables, d'intéressantes et d'attrayantes; mais il en est de la vraie poésie lyrique comme des moineaux que, dans la légende, l'enfant Jésus pétrit de boue : il frappe des mains et ils s'envolent; c'est ce miracle qui n'a jamais réussi à Immermann. Il semble que sa main fût trop lourde pour l'accomplir. Ainsi, dès

¹ Grande démonstration patriotique qui se termina par un auto-da-fé de toutes sortes de livres impopulaires à tort ou à droit. (Voir l'article de M. Venedey, sur les *Fêtes d'Iéna*, dans la livraison de septembre 1838.)

² Düsseldorf, 1834-1843; 14 volumes.

la première pièce de son recueil, parlant d'une apparition féminine, il termine par ces mots :

Je ne vis la femme adorable
Plus jamais après ces paroles.
Des pièces de son vêtement, de son corps,
On en vit en beaucoup d'endroits.

Des pièces! oui certes, et taillées à coups de cognée!
Une autre fois, il chante :

J'entends beaucoup d'hommes se plaindre
D'être souvent si entièrement seuls.
Oh! que ne puis-je en dire autant de moi!

Peut-on s'envoler avec une telle charge de prose dans le corps? Notre poète se propose-t-il d'être léger et badin, il se montre alors doublement maladroit. C'est pourquoi le poème qu'il a nommé « Caprice de printemps¹ » contient des morceaux particulièrement faibles. Écoutons seulement ces deux stances :

X.

Svelte, chère brune petite,
Ta faucille coupe ensemble l'herbe et les fleurs,
Donne l'herbe à la bonne vache rouge,
Mais les fleurs, donne-les-moi.

XI.

Oserai-je te poser la corbeille sur ta tête
Et te soutenir ensuite sur le penchant escarpé?
— Non, monsieur; c'est la besogne de Joseph....
Et je me détournai en larmes.

C'est dans les dix dernières années de sa vie qu'Immermann était encore capable de composer une idylle si niaise! Cependant, comme je l'ai déjà dit, il ne manque point de meilleurs morceaux dans le recueil. Le premier, « Parole du poète », avec ce refrain :

O jeunesse! joie, bonheur de la jeunesse!

est un poème rempli d'âme, mais ce n'est qu'un prologue en iambes. Il y a une jolie idée lyrique dans la petite pièce : « Am Toos, » dans le « Voyage en Franconie »; mais combien l'exécution reste en deçà du charme de la pensée! Dans le recueil lyrique on peut signaler encore « l'Heureux Bosquet », une fraîche et joyeuse chanson où l'on retrouve

¹ *Frühlings-Capriccio.*

le mouvement et l'écho de quelques-unes des plus charmantes inspirations de Gœthe, telles que la « *Chanson à boire* », la « *Confession générale*. » Mais c'est justement ainsi qu'en suivant le fleuve de la poésie d'Immermann, nous échappons à un mal pour tomber dans un autre, qui ne nous laissera plus en repos, la réminiscence :

Comme ils trichent, comme ils amassent !
On peut encor le supporter ;
Mais comme ensuite ils se prélassent,
Voilà qui me fait éclater.

Voilà un couplet excellent (dans l'*Aventurier*), si seulement il ne rappelait pas si expressément la manière de Gœthe. « Le Berger » commence aussi sur un air trop connu :

Assis au bord de la roche,
Mes brebis tout à l'entour.

et dans le « *Liedesegen* », le vieux chanteur s'écrie :

Je veux entrer chez mon vieux maître,
Je veux entrer chez mon seigneur.

« Le Coudrier » est, par le mètre et par le retour symétrique de la demande du fils et des avertissements du père, une réminiscence assombrie du « Chasseur des Alpes » de Schiller. Au-dessus des « Idéals » plane la « Mauvaise Étoile » d'Uhland. Et lorsque nous lisons dans « Berceau et rêve » (sur le duc de Reichstadt) :

Monsieur de Talleyrand parle de principes,
Mais la nourrice s'est enfuie ;
Elle s'est ensuite engagée
Par principe auprès du duc de Bordeaux.

nous voyons que la manière de l'ami Heine a également excité Immermann à l'imitation.

A propos de ce reproche de l'imitation, Immermann a dit une fois que, tout en se basant sur des modèles, il croyait avoir toujours mis dans sa maturité une part d'originalité dans ses œuvres, et qu'il n'avait pas cherché à éviter les réminiscences, précisément parce qu'il sentait qu'il possédait quelque chose en propre. Pour cette raison, il veut qu'on le nomme disciple, mais non imitateur. Nous reviendrons sur ce point à propos des drames et des romans. Quant à présent, nous nous en tenons à cette proposition : qu'Immermann n'est pas un poète

¹ Les Allemands emploient fréquemment ce mot au pluriel.

lyrique, parce qu'il parvient rarement à donner à sa pensée une forme vraiment lyrique, et que lorsqu'il y parvient, c'est le plus souvent par le secours d'un modèle étranger. Si maintenant nous le trouvons un vrai poète dans le genre épique ou dans le genre dramatique, ce sera toujours un défaut qu'il ne le soit pas en même temps dans le genre lyrique. Il y a quelque chose de très-particulier dans la relation entre la poésie lyrique et les autres genres de poésie. Un lyrique excellent, mais uniquement lyrique, nous le nommerons poète, dans l'entière mais non dans la plus haute acception du mot. Nous considérons donc les deux formes plus impersonnelles de la poésie comme supérieures, Et cependant, lorsque, au contraire, nous remarquons chez un romancier ou un poète dramatique l'absence complète du lyrisme, nous trouvons aussi à redire, et nous ne le tenons pas pour un vrai poète ni, à plus forte raison, pour un poète supérieur. Le dernier défaut nous semble donc plus grave encore que le premier. A un Horace, à un Béranger, purs lyriques, nous offrons le laurier sans marchander, tandis que nous hésitons à le donner à Jean-Paul, qui, à côté de ses romans, n'a fait que peu ou point de vers; à H. Kleist, dont les essais lyriques s'effacent presque entièrement de toutes les manières devant ses drames et ses nouvelles. Et nous ne tardons pas à reconnaître que l'absence de musique lyrique dans l'oreille et dans l'âme de ces hommes n'a pas seulement donné à leur langage la dureté qui nous fait souffrir chez Kleist et nous torture chez Jean-Paul, mais que leurs compositions mêmes résonneraient avec plus de plénitude et d'harmonie en nous, si leur âme eût été susceptible de dispositions lyriques. La faculté lyrique est le ton fondamental, même pour le poète épique ou dramatique; on peut le dépasser, mais il y faut toujours revenir, comme au foyer inextinguible de l'inspiration.

C'est dans le genre dramatique qu'Immermann a montré le plus de fécondité. J'ai là devant moi dix-neuf pièces, dont une trilogie, sans compter les pièces de circonstance et les prologues; encore ceci ou cela pourrait-il bien m'avoir échappé, car Immermann n'a compris que quatre de ses pièces dans le recueil de ses œuvres : *André Hofer*, appelé d'abord *la Tragédie dans le Tyrol*; la trilogie d'*Alcxis*, le « Mythe » de *Merlin* et la petite pièce *la (Femme) disparue*. On peut louer cette sévérité, mais on s'inquiétera de ce qu'elle ait été nécessaire. Il doit y avoir quelque chose à redire à une fécondité qui se décide ensuite à retrancher les trois quarts de ses productions. Ce qu'un critique a dit des premiers travaux d'Immermann, qu'ils sont des études, tantôt d'après Shakspeare, tantôt d'après Goethe, etc., où perce çà et là une

invention propre, est vrai en général, mais plus particulièrement des premiers ouvrages dramatiques. Dans *le Prince de Syracuse* (1821) et dans *les Trois Tragédies* (1822), on reconnaît, avec un mélange d'éléments goethéens, le Shakspeare des romantiques, aussi différent du vrai Shakspeare que l'Aristote des scolastiques différerait du véritable Aristote : une intrigue amoureuse ou autre, qui nous laisse froids, entremêlée de scènes comiques où l'on n'est pas toujours forcé de se chatouiller pour rire. La forme aussi est mêlée de prose et d'iambes. Les rythmes lyriques voudraient bien s'insinuer par endroits, pour que Calderon reçût aussi son dû, mais il y a lieu de se féliciter ici que la muse du rythme et de la rime ait tenu rigueur à Immermann toute sa vie durant. Dans le *Pétrarque*, que nous choisissons comme exemple parmi les *Trois Tragédies*, nous avons naturellement un second Tasse, qui se conduit, il est vrai, un peu moins convenablement que celui de Goethe; car le soir même de sa première rencontre avec Laure, il veut escalader sa chambre à coucher. Luigi est un Carlos-Antonio qui a les poches pleines de bons mots shakspeariens; puis il y a encore une manière d'Ophélie, mais qui se pend, etc. Dans *le Roi Périandre et sa maison* (1823), le poète a ajouté un ingrédient antique, d'où il résulte une combinaison répugnante qui tourmente le lecteur jusqu'au dénouement plein de dissonances. Les personnages principaux rivalisent de monstruosité; mais celle qui l'emporte, et de beaucoup, est une jeune fille, qu'on pourrait nommer l'antipode d'Iphigénie, car elle s'écrie, parlant d'elle-même :

De cette voix du sang je n'ai jamais rien su.

Mais en passant en revue ces pièces et d'autres (*l'Oeil de l'amour*, 1824, *les Travestissements*, 1828), je risquerais de dire plus qu'il ne faudrait, ou trop peu pour motiver un jugement, et je préfère m'arrêter à la pièce la plus importante de cette époque, *Cardenio et Célinde*, de 1826. Börne en a fait, dans les *Feuilles dramaturgiques*, une critique aussi équitable que pénétrante. Il y trouve de l'inspiration, à laquelle il ne manque plus que la réflexion; de la force, à laquelle il manque encore la grâce. Börne accuse parfaitement le vice du plan de l'ouvrage : « Par une fantaisie bizarre, dit-il, Immermann a taillé en deux méchants pourpoints l'étoffe qui lui aurait fait un bon manteau, c'est-à-dire qu'il a distribué les personnages et l'action en deux groupes qui divisent le sentiment et l'intérêt. » Le premier groupe s'ordonne ainsi : Cardenio, jeune Espagnol étudiant à Bologne, avait aimé Olympia, qui déjà lui

était promise, lorsque tout à coup le bruit se répand qu'un soir on a trouvé dans la chambre de celle-ci un homme inconnu, lequel s'est dérobé à la faveur du tumulte. Devant un tribunal de famille, Olympia, de bonne foi, a accusé Cardenio; celui-ci a nié le fait à bon droit. Les relations se sont rompues pour ce motif, et peu de temps après Olympia est devenue la femme de Lysandre. Alors (c'est ici le commencement de la pièce) Cardenio projette d'abandonner l'université; cependant cette aventure le tourmente encore, et il se décide à demander une explication à son ancienne fiancée elle-même. Il la détermine à un rendez-vous secret, où elle lui confesse qu'elle a appris depuis son mariage seulement que le mystérieux visiteur n'était autre que son époux actuel, prétendant rebuté, et qui n'avait pu se flatter de la conquérir que par la brèche de sa réputation. Que par suite de cette révélation, qui attise en lui l'ancien amour et une haine nouvelle, Cardenio poignarde Lysandre à la première rencontre : c'est tout à fait dans l'ordre italien ou espagnol, et la conclusion naturelle de l'un des deux drames enchevêtrés. Mais cette première action se croise avec une autre. Tandis que les pensées du jeune Espagnol sont encore tournées vers sa fiancée perdue, il inspire un ardent amour à Célinde, une sorte de personne émancipée. Elle se plaint de son insensibilité à Tyché, une vieille sorcière de famille, et lui demande s'il n'y a nul moyen de se rendre favorable un cœur indifférent. Peut-être, répond la vieille, et elle finit par avouer, non sans hésitation, que le cœur d'une personne qui nous aime tendrement, arraché, brûlé avec accompagnement de paroles magiques, puis réduit en cendres que l'on mêle au vin pour en faire boire à celui dont on veut être aimé, est le moyen sûr d'accomplir le miracle. La belle Célinde ne manque pas de cœurs qui l'aiment tendrement; parmi ces amoureux languissants se distingue surtout Marcellus, chevalier de Malte. L'adieu inattendu, galant mais froid, de Cardenio avant son départ exalte à l'extrême la passion de Célinde. Un soir que le chevalier se présente chez elle et par sa grandeur d'âme conquiert de nouveaux droits à sa reconnaissance, elle s'éloigne à dessein, afin de donner occasion à la vieille de le tuer. Le breuvage mêlé aux cendres du cœur, et porté à Cardenio, agit de telle sorte, que soudain l'inclination de celui-ci saute d'Olympia à Célinde, avec laquelle il commence une vie d'amour libre, qui cependant se heurte bientôt à la répugnance de l'indépendante beauté contre le joug du mariage. C'est alors que, rejeté par ce refus dans son trouble, Cardenio tue Lysandre. Sur ces entrefaites, les autorités se mettent sur la trace du double meurtre. Célinde meurt d'effroi à

l'aspect de l'ombre du chevalier, et Cardenio devance le glaive de la justice par le suicide.

On conçoit que cette pièce, en dépit du feu et de la noblesse du discours et de mainte scène entraînante, ne produise pas une impression harmonieuse et n'ait pu se soutenir à la scène. « Cinq hommes meurent, dit Börne, nous voyons le sixième mené à la mort, et nous restons froids. Cinq hommes aiment sept fois, et aucun de ces amours ne nous émeut. » Sans compter tous les autres défauts, rien que cette histoire cannibalesque du chevalier dépecé ruine la pièce, et nous fait prendre en exécution et en dégoût Célinde et l'amour de Cardenio pour elle, auquel nous devrions nous intéresser; de sorte qu'on ne peut donner tort à Platen, lorsque, dans son *Œdipe romantique*, il nomme ce drame « la plus grande et plus que dégoûtante boucherie » que jamais la fausse poésie ait commise.

En même temps qu'il composait ces drames aux allures plus libres, Immermann s'essayait aussi dans la comédie de forme française et en alexandrins : *une Plaisanterie du matin*, 1824; *l'École des dévots*, 1829; *l'Espiègle comtesse*, 1830. Nous connaissons maintenant notre auteur suffisamment pour être certains d'avance que « l'homme trapu aux larges épaules » qu'il est aussi en poésie, ne peut avoir l'habileté légère qui convient à ce genre. Et en effet, nous trouvons l'intrigue de ces pièces presque toujours lourde ou faible, les leviers appliqués aux mauvais endroits, le langage sans charme; ce que le poète ne voit surtout pas, c'est qu'il charge ses personnages principaux d'un poids de misère morale infiniment trop considérable pour la force comique au moins de sa poésie. Lorsque M. de Caméléon (tel est le nom par trop marqué du nouveau Tartuffe dans « l'École des dévots ») reçoit, pour terminer, le baiser de réconciliation de l'ami dont il a vainement tenté de souffler la maîtresse, on voudrait plutôt lui cracher au visage. Quant au mari de l'espiègle comtesse, c'est un Almaviva sans tenue, et elle-même une Susanne sans esprit.

En 1828, Immermann fit paraître à la fois deux drames historiques, l'un tiré de l'histoire contemporaine, l'autre du moyen âge : *l'Empereur Frédéric II* et *la Tragédie dans le Tyrol*. Il n'a pas admis le premier dans ses œuvres complètes, où cependant il ferait plus brillante figure que *la Femme disparue*, drame d'une entière insignifiance, qui a dû sa place dans l'édition définitive uniquement à la prédilection toute personnelle du poète pour l'atmosphère de fantaisie qu'on y respire. A la vérité Immermann s'est prononcé plus tard contre la possibilité de tirer des drames de l'histoire des Hohenstaufen, par ce motif que la lutte

entre la Papauté et l'Empire est un intérêt trop en dehors des préoccupations de notre temps, opinion qu'il aurait peine à soutenir aujourd'hui. D'ailleurs son *Frédéric II* est un ouvrage très-respectable. Sans doute, — et nous voici de nouveau en présence d'un défaut déjà signalé, — le *Wallenstein* de Schiller a visiblement dominé le poète lorsqu'il a tracé son héros et ses destinées. Son Frédéric se débat aussi contre une puissance insaisissable comme un fantôme, qui agit dans les âmes, détache de lui ses amis l'un après l'autre, et le laisse accablé juste au moment où il se croit le plus fort. Le dialogue entre Frédéric et son fils Enzo rappelle, à ne pas s'y tromper, celui de Wallenstein et de Max. Enzo et Manfred, tous deux épris de celle qu'ils ignorent être leur sœur, sont les frères ennemis de *la Fiancée de Messine*. A part cela, il reste à la pièce plusieurs caractères vigoureusement dessinés et des scènes saisissantes. Mais quand l'empereur, tombé dans l'infortune, oublie l'indépendance de ses vues religieuses au point de s'accuser lui-même, de se reprocher d'avoir combattu l'esprit de Dieu sur la terre et d'avoir méprisé, par orgueil, la Source de vie, et qu'il tombe ainsi dans la trivialité, on doit condamner cette conversion au point de vue de l'histoire aussi bien qu'au point de vue de l'art, et reconnaître qu'Immermann a simplement mis dans la bouche de l'empereur son propre jugement à lui sur les opinions religieuses de l'empereur.

De tous les drames d'Immermann, celui qui a produit le plus d'effet, à cause de son rapport avec l'histoire contemporaine, c'est *la Tragédie dans le Tyrol*. Cette pièce aussi a été critiquée à fond par Börne. En 1833 l'auteur la refondit et la plaça dans ses œuvres complètes, sous cette forme modifiée et sous le titre nouveau d'*André Hofer*. En comparant les deux versions, on voit qu'Immermann a opéré la refonte avec zèle, conscience et une complète abnégation. Beaucoup de longueurs et de discours inutiles ont disparu. De plus, tandis que le premier drame était tout en iambes, dans le second les scènes populaires sont écrites en prose, qui ne manque pas de rappeler tout aussitôt celle de Goethe. La pièce s'est allégée de plusieurs figures et actions accessoires. Le fou Népomucène de Kolb disparaît entièrement, le traître prêtre Donay est fort diminué. L'intrigue amoureuse entre la femme de l'hôtelier de l'Isel et l'officier français, que la pierre infernale de Börne avait, il est vrai, brûlée au vif, s'est très-proprement détachée, de même que l'apparition de l'ange, que, déjà dans la première version, le poète avait donnée seulement à condition¹. Ce sont là les deux motifs « d'une sen-

¹ En français dans le texte.

timentalité maladive » qu'Immermann se loue, dans la préface de ses œuvres complètes, d'avoir supprimés. Mais une chose n'a pas été supprimée, et c'est justement le cordon ombilical qu'on a l'habitude de retrancher de tout ce qui reçoit la vie. Depuis son enfance, nous dit Immermann, le soulèvement du Tyrol avec ses héros et sa fidélité reposait dans ses souvenirs : « J'entendis un soir de beaux chants tyroliens, et mon poème surgit devant moi. » C'est pourquoi il faut aussi que son Hofer, avant la bataille de l'Isel, en attendant l'attaque de l'ennemi, fasse appeler les frères Rainer : c'était eux qu'Immermann avait sans doute entendus, et il faut qu'ils chantent, d'abord dans le premier texte, une profonde allégorie de chamois¹ qui ne ressemble en rien aux chansons tyroliennes, et dans la nouvelle édition quelques flonflons qui ne sont pas du tout en scène. Dès qu'Immermann tenait à introduire des tyroliennes dans son drame, il pouvait le faire avec beaucoup plus de naturel dans les scènes populaires, où un ou plusieurs personnages les eussent entonnées spontanément ; mais il avait entendu des virtuoses gagés, les frères Rainer, et c'est pourquoi Hofer mande également les frères Rainer, et cela dans un moment où il devrait songer à tout autre chose, rien que pour faire en vrai héros de théâtre parade de son indomptable courage. Une scène a été ajoutée dans la refonte, celle qui se passe à la chancellerie aulique de Vienne entre le chancelier et un conseiller de légation, et qui doit établir le contraste entre le dévouement absolu du peuple et les calculs froids et perfides de la diplomatie. On voit que le poète, sans se ménager dans son second travail, a enlevé mainte faute et comblé une lacune ; mais la faute capitale est restée et devait rester, car elle tient au sujet même ; elle tient à ce que le soulèvement du Tyrol est un épisode incompréhensible en lui-même, que ses héros n'embrassent pas l'ensemble de l'action à laquelle ils prennent part, que partant ils ne portent pas leur destinée en eux-mêmes, que leur sort se décide en dehors d'eux et les accable comme une force extérieure. A la pitié que nous inspire leur catastrophe se mêle ainsi un sentiment de mésestime incompatible avec l'impression tragique ; et, d'autre part, notre haine se détourne des ennemis qu'on produit sur le théâtre, vers ceux qui restent invisibles, et dont la scène intercalée de la chancellerie aulique ne nous donne elle-même qu'une représentation symbolique et comme un reflet².

¹ Le chamois y est la personnification du Tyrol : il se précipite dans l'abîme plutôt que de tomber entre les mains du chasseur français.

² A toutes ces critiques fort justes, le lecteur français serait tenté d'en ajouter une autre qui porterait aussi plutôt sur le sujet que sur l'exécution, et qui mettrait surtout

Dans *Hofer*, Immermann avait donné en quelque sorte son *Guillaume Tell*; maintenant un *Faust* fermentait en lui, dont il se débarrassa en 1831 par son *Merlin*. « *Merlin*, nous dit l'auteur lui-même, devait être la tragédie de la contradiction. Les choses divines, lorsqu'elles se manifestent dans le monde phénoménal, s'y brisent et s'y décomposent. Le sentiment religieux lui-même est soumis à cette loi. Il ne peut

en lumière l'impossibilité presque absolue qu'il y a de faire parler dans une tragédie un langage convenable à des personnages modernes. Presque rien de ce que disent les personnages français dans le cours de la pièce n'est admissible, bien que l'auteur se soit évidemment efforcé de leur faire tenir le langage le plus approprié. Pour quiconque a entendu parler du maréchal Lefebvre, c'est la plus singulière impression de voir ce brave mais peu lettré capitaine employer ici des iambes mesurés et prétentieux et des images dont il ne s'est certainement jamais avisé dans le cours de sa vie. L'éloignement seul peut faire admettre de tels solécismes. Les autres personnages français, le prince Eugène, le comte Baraguey, le colonel Fleury, le lieutenant-colonel Lacoste, ne tiennent pas un langage plus approprié. Qu'on lise, par exemple, ce fragment de conversation entre le vice-roi d'Italie et le comte Baraguey, après la nouvelle d'une défaite du maréchal Lefebvre :

BARAGUEY.

Le maréchal a commis une grande faute.

LE VICE-ROI.

Oh ! laissez-moi pleurer avant de blâmer, pleurer la mort amère de tant de braves ! Je ne me plains pas quand tombent des hommes : ainsi le veulent malheureusement notre temps, notre destinée ; mais quand ils succombent inutilement en luttant contre les rochers, contre l'aveugle et furieuse nature, alors mon âme se révolte ! Parce que notre France ne produit que des héros, chacun se croit autorisé à prodiguer sans mesure le sang des braves. Quoi ! qui donc en a donné la permission au maréchal ?

BARAGUEY.

Je répète qu'il a mal fait ; mais c'est avec effroi, Monseigneur, que je vous vois plongé vous-même dans une douleur qui me paraît extraordinaire. Qui peut troubler ainsi le repos de votre grande âme ?

LE VICE-ROI.

Oui, mon cher comte, je puis bien vous l'avouer. Vous êtes mon ami ; portez-le donc avec moi. Je me sens métamorphosé dans mon plus profond intérieur, et d'une dent silencieuse des terreurs secrètes rongent mon cœur malade.

BARAGUEY.

Est-ce possible ? Mais pourquoi donc, mon cher prince ? Examinons sérieusement, mais sans alarmes, cette pénible aventure.... Qu'est-ce que le Tyrol ? Un grain de sable dans le fleuve des choses sur lequel, nouveaux Argonautes, nous naviguons vers le pays des prodiges inconnus. Cette poussière troublera-t-elle nos flots ? Les vagues roulent par-dessus avec mépris....

Toute la conversation est sur ce ton. Le prince Eugène parle de la boule de la fortune, de l'empire élevé jusqu'aux étoiles, d'un temple d'or bâti sur la terre fragile, de matière morte, des produits mystérieux de l'époque enceinte, des larmes du passé, etc. Il est évident que la prose même du Cirque est infiniment préférable.

se préserver de la caricature qu'en se tenant en deçà de certaines limites, mais en renonçant aussi par cela même à se manifester pleinement. Dès qu'il veut aller jusque-là, il crée des fanatiques, des bigots. Je doute qu'un saint se soit jamais entièrement préservé du ridicule. Ces considérations, je les ai sublimées, spiritualisées dans *Merlin*. Sur la voie qui mène à Dieu, le fils de Satan et de la Vierge, ivre de ferveur religieuse, tombe dans la plus lamentable folie. » Quant à l'exécution de ce thème, Immermann se fait, à l'endroit même où nous avons pris cette citation, dans *les Débuts de Dusseldorf*, adresser par quelques amis des objections qui prouvent qu'au bout de quelques années il avait reconnu parfaitement les défauts de son travail, sans pour cela se résoudre à le sacrifier. « C'est dommage, y lit-on, que ce poème se meuve dans un monde si éloigné, si impopulaire. Klingsor, Artus, Merlin, Lancelot, Ginevra, les gardiens du Gral, qui peut se figurer quelque chose sous ces noms ? Or plus un sujet est immatériel et obscur, plus il lui faut des personnages saisissables et transparents. D'ailleurs, pour avoir la transparence et la grâce d'une œuvre poétique, celle-ci est trop surchargée de vues intellectuelles du genre le plus bizarre. Les figures succombent presque sous le poids de leur armure métaphysique. » Ainsi que nous pouvons en juger par plus d'une de ses paroles, Immermann ne fut pas peu sensible à l'indifférence du public allemand envers son *Merlin* ; quant à nous, nous ne pouvons que louer ce public de n'avoir pas voulu se laisser gâter l'estomac par cette lourde pâte de légendes surannées et de rêveries gnostiques.

En homme avisé, Immermann revint aussitôt au drame historique par sa trilogie d'*Alexis* (1832). Dans la première partie, *les Boyards*, un de ceux-ci, de connivence avec Eudoxie, la femme répudiée de Pierre, profite d'une absence du tsar pour répandre la fausse nouvelle de sa mort. Alexis doit monter sur le trône ; mais bien qu'opposé aux réformes violentes de son père, il ne veut pas être non plus la marionnette de l'aristocratie, et refuse la couronne qui lui est offerte à ce prix. Entre-temps, le retour inopiné de Pierre surprend les conjurés, contre les poignards desquels Alexis fait à son père un rempart de son corps, sans que la mésintelligence qui règne entre eux, par l'opinion préconçue du tsar et l'arrogance taciturne du prince, cesse d'exister. Le père veut laisser son fils libre, comme un poltron sans conséquence ; mais celui-ci exige un jugement en forme qui lui est accordé.

Tel est le sujet de la première pièce. Les caractères et les situations

y sont dessinés en traits énergiques. L'ambition anarchique, la fourberie égoïste des boyards, la soif de vengeance qui dévore la tsarine répudiée, la bassesse de Menzikow, la position incertaine et les hésitations de Catherine : tout cela ressort très-nettement. Dans la tempête ainsi qu'au milieu des conjurés, Pierre déploie toute sa présence d'esprit et sa nature impérieuse; et dans Alexis éclatent avec sympathie, quoique altérés par une longue pression, le courage et la fierté d'une noble nature. Néanmoins, Alexis est un caractère trop maladif et trop dévoyé, et l'autre personnage principal, Pierre, une figure trop peu noble et humaine pour que nous attachions tout notre cœur à l'un d'eux, et nous assimilions leur sort, ce qui est la condition nécessaire de l'action de la tragédie sur nous.

La deuxième partie, *le Tribunal de Saint-Petersbourg*, pivote sur la destinée d'Alexis. Il y a lieu d'espérer d'abord que le tribunal assemblé prononcera l'acquittement, et l'on voit que Pierre s'en réjouit en secret. Cependant, à la fin, les ennemis du prince réussissent à arracher à la frayeur d'une fille de pêcheur, l'amante d'Alexis (qui a déjà représenté, dans la première pièce, la pureté et le dévouement), un aveu qui fait honneur au cœur du prince, mais le conduit à sa perte. Dans une scène du tribunal, où le tsar, en uniforme d'amiral, parait comme témoin, où l'accusé présente à ses juges une liste de leurs fourberies, celui-ci est condamné à mort. Pierre incline à lui faire grâce, mais Catherine (qui la veille de la condamnation avait pénétré dans sa prison et lui avait donné un conseil de salut qu'il avait rejeté avec mépris), Catherine, offensée, persuade avec art à son mari qu'il doit ou laisser exécuter la sentence, ou la casser; et tout en feignant de vouloir déterminer Pierre à ce dernier parti, elle agit de telle sorte qu'il résout la mort. Lorsque, pour combler la mesure, les députés du vieux parti russe viennent demander la grâce du prince, en souvenir du vote qu'ils ont donné au premier des Romanow, Pierre se transporte dans le cachot, et présente lui-même à son fils le breuvage empoisonné.

La pièce abonde en scènes habilement conçues et saisissantes. Mais l'atrocité du dénouement n'a rien qui nous élève, car dans ce crime, ni dans le vainqueur, ni dans le vaincu, ni dans la destinée qui s'accomplit entre les deux, on n'aperçoit l'action d'une puissance morale. L'auteur n'a pas la ressource d'invoquer la troisième pièce, *Eudoxie*, épilogue, où la Némésis atteint le père inhumain, mais à laquelle il a donné une forme dont l'étrangeté ne permet pas de la considérer comme appartenant au même ensemble que les deux précédentes. Séduit vrai-

semblablement par le fantastique rôle de sibylle où il montre la tsarine répudiée, le poète lui fait exprimer ses plaintes à moitié folles et ses oracles en une espèce de trimètres; et, dès lors, c'est comme si l'esprit de Platen descendait sur son ennemi pour le perdre : Catherine, Menzikow, Pierre et tout le peuple russe ne parlent plus qu'en trimètres, tétramètres et anapestes.

Tout est bien qui finit bien! voudrions-nous pouvoir dire en abordant le dernier drame d'Immermann : *les Victimes du silence*, 1837. Il semble que le conte de Boccace (Giorn. IV, nov. 1) poursuive les poètes allemands : c'est le même conte que Bürger a arrangé en ballade dans *Lénardo et Blandine*. Immermann n'a point suivi celui-ci dans la voie de l'enflure et de la brutalité; il en a pris le contre-pied, car il a gaspillé et affadi le sujet. Chez Boccace, Tancredi, prince de Salerne, aimant trop tendrement sa fille pour consentir à s'en séparer, a tardé beaucoup à la marier; puis, après la mort prématurée de son mari, il la garde auprès de lui, sans vouloir la donner à un second. La fille, qui ne veut point solliciter son père pour un autre mariage, songe à prendre elle-même souci de son jeune corps, et cherche à la cour de Tancredi un brave jeune homme avec qui elle puisse nouer une mystérieuse liaison d'amour. En Guiscardo, page d'une humble origine, elle croit avoir trouvé ce qu'elle souhaite, et elle lui donne un rendez-vous. Par hasard le père qui était venu chercher Ghismonda dans sa chambre, ne la trouvant pas, s'endort en l'attendant sur le lit de sa fille, lorsque le bruit que fait celle-ci en arrivant avec le page le réveille. Il se glisse dehors en silence, résolu de faire cesser promptement la faute. Guiscardo, interrogé le premier, répond : « Seigneur, l'amour est plus puissant que vous et moi. » Ghismonda, appelée à son tour, et croyant d'après les paroles de son père que son amant est déjà tué, avoue avec une dignité calme ses relations, et accuse son père de n'avoir pas fait ce qu'il devait à sa jeunesse pour la détourner de telles mauvaises voies. De là, le meurtre de Guiscardo, et l'histoire du cœur telle qu'on la retrouve aussi, dans ses traits essentiels, chez Bürger.

Au début, Immermann a suivi Bürger en un point où il s'éloigne de Boccace. Ghismonda n'est pas veuve, c'est une jeune fille que recherche un prétendant de haute naissance. Le père ne la contraint pas, il laisse seulement apercevoir son désir de la garder. Le prétendant, dont elle-même ne veut pas, est déjà résigné et au moment de partir, quand elle le retient et lui promet sa main s'il veut se contenter d'un mariage sans amour. Il faut en convenir dès à présent : si la Ghismonda d'Im-

mermann commet d'abord une pareille faute, elle est moins excusable que celle du Décaméron. Le soir des fiançailles, on doit arranger des tableaux vivants où la princesse elle-même figure. Quoi! la princesse elle-même? le jour des fiançailles? demandent les courtisans en hochant la tête; et cette fois nous ne pouvons nous dispenser de donner raison aux courtisans. Mais nous et eux, nous ignorions peut-être qu'Immermann, directeur de théâtre, avait un faible pour les tableaux vivants. Dans le cas présent, il les introduit pour mettre en présence, d'une façon significative, le héros et l'héroïne. Guiscardo amené à la cour par son père, vieux vassal et frère d'armes du prince, est aussitôt engagé pour faire Endymion dans le tableau où la princesse doit jouer le rôle de la Lune. La cour est rassemblée; le page Endymion dort, contemplant par la princesse Luna. « Tes songes, dit l'homme chargé d'expliquer le tableau, tes songes embrassent d'un doux enlacement.... — Le bonheur infini! » s'écrie Guiscardo qui se relève et se jette aux pieds de la princesse. Après que le premier effroi des spectateurs à la vue d'un tel passage du tableau à la vie est un peu calmé, on passe au jardin, où le jeune couple se rencontre dans un coin retiré. La déclaration d'amour, que Guiscardo fait d'abord sans espoir de retour, échauffe enfin la statue. Elle aussi se sent attirée vers lui, mais

Elle n'a pas oublié qui elle est.

Aussi un baiser est-il la seule faveur qu'elle accorde à son Endymion. Il faut qu'il se retire, après lui avoir promis solennellement de ne jamais avouer à personne ce qui s'est passé entre eux. Hélas! dit Ghismonda,

Hélas! il fut trop court ce beau bonheur!
Mais que ceci nous console, il fut innocent!

Innocent! Oui certes, mais aussi incomplet, tronqué, indécis, sans caractère. Et pour ce petit fragment d'amour, il faut que deux êtres meurent! C'est très-lamentable, et on se consolerait bien mieux s'ils s'étaient aimés sans réserve! Mais n'oublions pas qu'ils doivent être victimes non de l'amour, mais du silence. Le père et le fiancé, — celui-ci comme chez Bürger est un affreux drôle, — ont entendu la scène d'amour du jardin, et par suite le père interroge Guiscardo. La rage croissante et puis le tremblement du père lorsque Guiscardo lui nie en face ce qu'il a vu de ses yeux sont admirablement rendus par le poète. Mais nous aussi nous nous irritons contre cet adolescent effronté, et nous ne donnons pas grand tort au père lorsqu'à la fin il repousse

Guiscardo : car comment celui-ci aurait-il le droit de s'envelopper de silence après qu'au tableau vivant il a, comme un niais, corné son secret aux oreilles de l'assistance ? Comme victime du silence, ce devrait être un jeune homme fort enfermant son cœur dans sa poitrine murée : par son éclat intempestif, Guiscardo a renoncé à nous intéresser à ce titre. De même, nous ne pouvons accorder qu'un demi-regret à Ghismonda lorsqu'elle se donne la mort, puisqu'elle n'a donné son cœur qu'à demi.

L'ensemble de la carrière dramatique d'Immermann ne fait pas une impression heureuse. Un si sérieux effort, des tentatives si variées, un travail si constant sur soi-même, et pourtant de si nombreuses erreurs, et même les choses bien prises jamais bien réussies ! Il est visible que le goût de la chose était chez notre poète plus grand que la force, et qu'il lui manquait le talent décidé, la vocation prononcée. Dans le maniement pratique de la scène, l'action du poète fut plus satisfaisante et plus individuelle. Il est dommage que la mort l'ait empêché de raconter sa direction du théâtre de Dusseldorf, ainsi qu'il avait l'intention de le faire, afin de montrer au public de quelle manière on pouvait entamer la réorganisation de la scène allemande. Nous sommes réduits pour cela à des notices dans les « Débuts de Dusseldorf » et à un article d'Uchtritz sur Immermann directeur de théâtre, dans les *Entretiens littéraires*.

Aux pauvres représentations d'une troupe qui jouait dans un local misérable vinrent s'ajouter, dans les premières années du séjour d'Immermann à Dusseldorf, des représentations d'amateurs dans le cercle des artistes ; et des lectures dramatiques qu'il faisait lui-même, à la manière de Tieck, pour un auditoire choisi et soigneusement limité. Il fit cependant étudier à la troupe son *Hofier*, et, à l'occasion de la fête mortuaire de Goethe, le *Clavijo* ; mais ce ne fut qu'après l'érection du nouveau théâtre qu'il conçut le dessein d'une action plus forte et plus directe. Une société théâtrale se forma, comme organe de laquelle Immermann se mit en relations suivies avec les comédiens. Il commença, dans les hivers de 1832 à 1833 et 1833 à 1834, par faire exécuter, en dehors des représentations ordinaires, un certain nombre de pièces choisies par lui et étudiées à fond. Ce furent des représentations typiques. Avec quelle peine, quelle pénétration de l'ensemble et de détail il procéda ! « Premièrement, écrit-il, je lisais à haute voix, devant les acteurs, la pièce que l'on devait jouer. Puis je faisais avec chacun des répétitions particulières de l'action, à la suite desquelles avait lieu l'épreuve d'une lecture générale. Si quelques disparités résonnaient encore dans la diction, les passages imparfaits étaient corrigés

et, s'il le fallait, *serinés* jusqu'à ce que l'ensemble de la récitation pût être considéré comme achevé. Je fixais ensuite l'action dans des répétitions de chambre où l'on ne jouait souvent qu'un acte, quelquefois même seulement deux ou trois scènes. Lorsque le poème était ainsi à point, soutenu uniquement par l'imagination des acteurs sans le secours de nulle illusion théâtrale, sans décorations, etc., alors seulement j'allais avec mon monde sur le théâtre, et la représentation n'avait lieu que lorsque chacun, jusqu'au domestique chargé d'annoncer, jouait son rôle aussi bien que la nature et le zèle pouvaient le lui permettre. L'événement prouva qu'avec des sujets médiocres, obéissant à un chef, on peut donner des représentations correctes et de nature à contenter le vrai connaisseur, tandis qu'ailleurs nous voyons les belles compositions mises en lambeaux par des acteurs de talent. » Le public de Düsseldorf sentit alors un peu qu'il avait à sa portée quelque chose de supérieur à la cabotinerie vulgaire. Le concours de riches particuliers permit de fonder un théâtre municipal dont Immermann prit la direction pour l'exercer pendant trois ans jusqu'à la fin de l'institution, qui arriva au printemps de 1837. Shakspeare et Calderon parurent, auprès de Lessing, Goethe et Schiller, sur les planches d'un théâtre allemand de province ; on faisait avec *Barbe-Bleue*¹ une tentative peu digne d'encouragement, à vrai dire, et on tirait *le Prince de Hombourg*² d'un oubli peu mérité. Comme beaucoup de ces pièces, surtout les espagnoles, exigeaient un remaniement en vue de la scène, et que les études étaient d'ailleurs tellement approfondies, la direction occupa presque tout le temps d'Immermann. Il ne manqua pas de difficultés avec les artistes d'une part, avec le public de l'autre ; mais rien ne pouvait abattre son zèle ou plier sa volonté de fer. Les acteurs, que certes il ne ménageait pas, se trouvèrent, après tout, tellement avancés dans leur art par sa direction, et conçurent un tel respect de sa fermeté et de sa justice, qu'à la fin plusieurs comédiens des meilleurs théâtres s'offrirent à jouer à Dusseldorf avec des engagements inférieurs, pourvu qu'Immermann restât directeur ; mais les capitalistes de Dusseldorf se dégoûtèrent de la subvention annuelle, et l'institution périt. Immermann réunissait à un degré rare toutes les aptitudes d'une haute direction de la scène. A une intelligence à la fois esthétique et technique, en faveur de laquelle on pouvait bien lui pardonner quelques lubies romantiques, se joignaient, chez lui, une personnalité imposante,

¹ De Tieck.

² De Henri de Kleist.

la fermeté et la persévérance de la volonté, l'esprit de suite et de méthode. Qu'une sphère digne de lui ne lui ait pas été offerte, c'est un préjudice réel et durable pour le théâtre allemand, et pour les hommes qui le gouvernaient à cette époque un grave reproche ¹.

Tout le temps depuis 1820 aux premières années de 1830, pendant lesquelles Immermann a été si fécond en productions dramatiques, nous ne le voyons que peu occupé de fictions narratives. Cependant un de ses premiers ouvrages avait été une sorte de roman par lettres :

¹ Débarrassé des soucis du théâtre, Immermann se donna ceux d'une société littéraire sur laquelle nous trouvons d'assez piquants détails dans un article de M. Wolfgang Müller de Koenigswinter, intitulé « Dans le vieux pays romantique », et inséré dans la dernière livraison des *Cahiers mensuels illustrés* de Westermann (août 1859) :

« Le 31 mars 1837, le théâtre prit fin. Le poète se retourna aussitôt vers le monde qu'il avait été obligé de négliger, et fonda le jour des Morts la « Société sans objet, » qui devait réunir les meilleures et les plus éveillées têtes de Dusseldorf. On y compta les écrivains Charles Schnaase et Frédéric d'Uechtritz, les peintres Schadow, Lessing, Sohn, Schrödter, Hildebrand, Reinick, le compositeur Jules Rietz, et quelques familles distinguées de fonctionnaires, parmi lesquelles il faut nommer surtout celle de Sybel. Madame de Sybel, la mère de l'historien, femme d'une supériorité réelle, et animée du plus vif intérêt pour tous les arts, était une des plus chaudes amies du poète. Le premier paragraphe des statuts portait que l'objet de la « Société sans objet » était de n'en pas avoir. Les membres se hiérarchisaient en germes, génies, âmes et supérieurs inconnus. Les germes étaient les étrangers invités; les génies, les femmes et les filles des sociétaires; les âmes, ceux qui avaient conscience d'avoir agi sans objet; les supérieurs inconnus, ceux qui trois fois avaient prouvé par écrit qu'ils agissaient sans objet. Au-dessus de tous était Sarastro (le grand prêtre de la *Flûte enchantée* de Mozart); c'était le nom que prenait à chaque séance le président quelconque de la réunion.

« J'ai assisté à deux de ces séances. Dans la première, Immermann lut les premiers chapitres de *Münchhausen*; et, dans la deuxième, le poème *Dread Nought* de F. Freidigrath; et j'eus ainsi occasion d'admirer le grand talent du poète pour la lecture. Il lisait d'une manière moins coulante que Tieck, mais l'organe qui sortait de cette puissante poitrine était d'un tout autre métal. Aux scènes comiques de *Münchhausen*, je le trouvai un peu forcé, comme l'est quelquefois l'esprit de ce roman lui-même. Les séances se terminaient par un joyeux banquet, où Jules Rietz savait se servir du livret de la *Flûte enchantée*, qui était le code de la société pour toutes sortes de citations pleines d'à-propos et de contrastes.

« En somme, l'attitude d'Immermann vis-à-vis de la Société ne me semblait pas être celle d'une intime et facile réciprocité. Je crus m'apercevoir qu'avec sa large stature et son visage d'empereur romain, qu'on eût volontiers dit la tête de Napoléon traduite dans le type germanique, il aimait à imposer, ce que la plupart des assistants encourageaient en se laissant imposer. L'entretien n'avait en rien l'abandon d'une causerie entre égaux. Hors Schadow et Rietz, tous étaient fort réservés, et accueillaient ses lectures avec une vénération qui semblait s'interdire la critique. Par intervalles, aux endroits comiques, les dames poussaient un rire contenu par le respect. A table, et plus tard autour d'un bol de punch, la parole restait toujours à Immermann, et il me parut être le Sarastro perpétuel de la Société. »

« les Fenêtres en papier d'un ermite, 1822 » : c'est le « Werther-Schoppe »¹ d'Immermann, assemblage bizarre sans doute, mais c'est ainsi. Après l'inévitable histoire de l'amour malheureux, viennent des « Remarques alphabético-dramaturgiques », une « Annonce d'une société de bois nouvellement inventée », « l'Oraison funèbre du satirique Mücke », puis des « Considérations matérielles sur la queue des chiens », etc., etc. Le cadre de toutes ces choses rappelle aussi Jean-Paul. Le Werther du début, devenu ermite et humoriste, s'est retiré dans une tour ruinée, où il bouche les ouvertures des fenêtres avec ses correspondances et ses manuscrits, qu'après sa mort l'auteur découvre. Depuis cet essai de jeunesse, insignifiant quoiqu'à un certain point de vue malheureusement trop significatif, je ne trouve aucun récit d'Immermann jusqu'aux deux nouvelles qu'il a fait paraître ensemble, en 1830, dans ses *Mélanges*. La première, *le Nouveau Pygmalion*, montre d'une manière agréable que l'amour n'est pas chose d'intention et de raisonnement, mais qu'il nous est toujours départi comme un libre don du cœur et du ciel. Dans le second, plus considérable, *le Carnaval et la Somnambule*, le poète a placé dans un cadre attrayant les aspects nouveaux de la vie de Cologne, dans le voisinage de laquelle ville il s'était récemment établi, avec des réflexions sur le magnétisme, et de profondes observations sur la fragilité du bonheur conjugal, qui dans cet exemple est détruit par la curiosité jalouse de la femme.

Dans la même année parut aussi un conte en vers, *le Petit Tulifant*, en trois chants, dont le héros est une sorte de Petit Poucet. Des personnes bien informées affirment que c'est une satire contre Platen, ce que ce gentil badinage ne laisse guère apercevoir. Quoi qu'il en soit, c'est peut-être le moment de dire un mot de la fameuse querelle entre Platen et Immermann. On conçoit que la nature positive et un peu lourde d'Immermann n'ait pris aucun goût à la miroitante jonglerie lyrique des *Gazels*. De là les épigrammes de lui que Heine a insérées dans les *Reisebilder* et dont une seule a quelque pointe :

Des fruits qu'aux jardins de Schiraz ils vont voler, les malheureux,
Ils se gorgent, pour finir par vomir des gazels creux.

Là-dessus l'irritabilité malade de Platen s'exalta hors de toute mesure et se fit jour dans son « Œdipe romantique » contre le poète *Nimmermann*². Immermann, qui ne voulut point lire le bizarre factum

¹ Schoppe est un personnage de Jean-Paul.

² Jeu de mots : *Immermann*, toujours homme ; *Nimmermann*, jamais homme.

de Platen de peur de se faire de la bile, s'en fit rendre compte, et écrivit, en réponse, *les Zigzags du cavalier dans le labyrinthe de la métrique*, 1829; une dissertation en forme de préface; des parodies de sonnets et de trochées; puis enfin, l'année suivante, si l'information est exacte, *le Petit Tulifant*. En tout cas, Immermann a conduit ce débat avec plus de raison et de dignité que Platen. Celui-ci lança à son adversaire, avec beaucoup de coups en l'air, quelques traits bien visés; mais il se fit à lui-même des blessures bien plus dangereuses par l'exagération presque insensée de la louange personnelle. Immermann, au contraire, après avoir pris sa revanche, selon son droit, s'honora lui-même en déclarant dans *Münchhausen* son adversaire, qui venait de mourir, digne d'occuper une place dans le Walhalla.

En 1835 parurent *les Epigones*, auxquels Immermann travaillait par intervalles depuis l'année 1823. Même par ce côté, ce roman est donc son *Wilhelm Meister*; par tous les autres, les *Epigones* le sont à ce point que lorsque je les lus pour la première fois, trompé d'ailleurs par le titre, je ne m'attendis pas à autre chose qu'à reconnaître dans Hermann le descendant de Wilhelm, dans le Conseiller de commerce l'héritier de Werner, dans la Duchesse une parente de la Comtesse, etc. Il m'était moins aisé de rattacher Fiammetta à Mignon et à Philine, qu'elle a la prétention de rappeler toutes les deux. Telle n'est pourtant pas la signification du titre. Mais, fait dire Immermann à un des personnages de son roman, « nous sommes des Épigones, et nous portons les charges attachées à toute descendance et à tout héritage. Le grand mouvement dans l'empire de l'esprit que nos pères ont entrepris nous a procuré une foule de trésors qui s'étalent à la portée de tout le monde. Sans grands efforts, la plus mince capacité peut acquérir au moins la petite monnaie de l'art et de la science. Mais il en est des idées d'emprunt comme de l'argent : l'étourdi qui vit sur le fonds d'autrui s'appauvrit chaque jour. De la clémence de la destinée envers les imbéciles il est résulté une corruption particulière du discours. Pour l'apparence la plus vaine, pour l'opinion la plus creuse, pour le cœur le plus vide, se trouvent partout sans la moindre peine les façons de parler les plus spirituelles, les plus nobles, les plus fortes. » Tout cela n'est que trop vrai; mais, dans ce sens, les figures principales de ce roman ne sont nullement des Épigones. Les paroles suivantes, que l'on trouve vers la fin du roman, justifient mieux ce titre : « Dans nos destinées se joue comme le combat entier des temps anciens et nouveaux, qui n'est point encore décidé. La noblesse avait terriblement ébranlé ses propres racines; ses vices avaient fait de désolants ravages

dans les maisons des bourgeois. Fort de son arme, l'argent, le tiers état se venge par une guerre d'extermination calculée; mais cette guerre non plus n'atteint pas son but. De toutes ces luttes, de l'explosion de toutes ces mines souterraines que le débordement aristocratique et la convoitise plébéienne ont poussées les unes contre les autres, du conflit entre l'inconnu et le connu, de la confusion des lois et des droits, sont nées des combinaisons nouvelles auxquelles nul des acteurs n'avait songé, et l'héritage de la féodalité et de l'industrie finit par tomber à une troisième puissance qui participe des deux états et n'appartient à aucune des deux. »

Le roman se passe durant les dix années qui précèdent la révolution de juillet. « Les sentiments et les tendances de cette période, dit l'auteur de son point de vue plus récent, sont déjà aussi éloignés de nous qu'un passé mythique. La paix régnait, l'ancien état de choses semblait restauré, le nouveau était reconnu avec tous ses droits, toutes les aspirations avaient une précision naïve. Les derniers événements ont dévoyé toutes les directions et les ont poussées dans l'incertain. La noblesse cherchait à reconstituer le moyen âge. L'argent croyait de bonne foi qu'après en avoir fini avec les classes privilégiées, le monde appartiendrait aux écus sonnants. La démagogie voulait enlever la forteresse d'assaut, à la manière des étudiants. Les hommes d'État se flattaient de pouvoir gouverner avec des idées... Qu'est-il arrivé de tout cela? Le changement de dynastie en France a de nouveau changé la face du monde, et si peu enclin que je sois à me lamenter sur cet événement et ses suites, je dois dire cependant que les années qui le précéderent ont surpassé le présent par le contingent de l'esprit et par une certaine consistance de la vie. » Sur l'état moral, social, économique et politique de cette époque on trouve dans les *Épigones* des trésors d'observations et de pensées; et l'auteur a même réussi, en général, à les incarner dans ses personnages et à les vérifier dans leurs actes et leur destinée. Le Duc amoureux de restaurations, le Conseiller de commerce, étudié à ce qu'il semble sur nature parmi les fabricants de Berg; le Médecin, matérialiste railleur, qui néanmoins compose en secret des romances langoureuses pour la Duchesse et à la fin en arrive à une sorte de vision extatique et corporelle de l'existence de Dieu; l'hypochondriaque scribe et prud'homme Wilhelmi, collectionneur de curiosités et de bric-à-brac; puis, dans le personnel féminin, la sensible, faible, dévote et bornée Duchesse; madame Meyer, la Juive baptisée; par-dessus toutes les autres, Cornélie, à laquelle nous reviendrons, sans compter nombre de personnages secondaires : ce sont

autant de figures, peut-être pas entièrement neuves et spontanées, mais qui vivent et s'impriment dans l'imagination. Jeanne et Medon qui rappellent Linda et Roquairol de *Titan*¹, sont moins nettement caractérisés. Une imitation tout à fait fâcheuse et manquée de Jean-Paul, c'est lorsqu'au huitième livre d'une œuvre jusque-là tout impersonnelle, nous tombons tout à coup sur une correspondance de l'auteur et du médecin qui soigne les principaux personnages du roman. L'auteur envoie au médecin le manuscrit des *Épigones* jusqu'au point où il l'a conduit; le médecin donne son avis sur la question de savoir si les personnages et leur destinée ont été représentés fidèlement, et détermine les acteurs à communiquer eux-mêmes tout ce qui leur est arrivé en dernier lieu. En un roman exécuté jusque-là dans la manière tout impersonnelle de Goethe, il est clair qu'une telle fantaisie à la Jean-Paul, qui rapproche tellement de nous les personnages que nous sommes obligés de les reconnaître pour des fictions, fait tout juste l'effet d'un coup de poing sur l'œil. C'est évidemment l'indice d'une irritation malade et d'un esprit tourné à la destruction de ses propres œuvres : l'auteur est poursuivi d'un doute secret et n'est pas assez assuré de la réalité de ses créations pour les prendre au sérieux jusqu'au bout.

Dans *Münchhausen, histoire en arabesques*, le dernier roman d'Immermann, publié en 1838 et 1839, le poète voulut dans le principe, à ce qu'il semble, se décharger de tout ce qui s'était amassé en lui d'éléments polémiques et satiriques contre les tendances régnantes et contre certaines individualités littéraires. Tout d'abord la littérature, puis aussi la pédagogie, la médecine, le magnétisme et le commerce avec les esprits, la théologie et la philosophie, l'aristocratie, le journalisme, les compagnies par actions, les sociétés de bienfaisance; bref, tout ce qui se présentait à son esprit comme folie de la mode, ou maladie de l'époque, devait avoir son tour, ainsi que les individus frappés de ces travers. Il ne manquait plus qu'un fil où l'on pût commodément relier tout cela. Immermann avisa la figure connue du fanfaron grotesque Münchhausen, dont son Münchhausen à lui se donne pour le petit-fils. « Dans cet archihableur, — tel est le portrait qu'on fait de lui en un endroit du roman — Dieu a voulu condenser une bonne fois, comme dans une outre, tous les souffles du siècle : la raillerie sans cœur, la froide ironie, la fantaisie sans âme, la raison sentimentale, pour que, le drôle venant à crever, le monde eût du repos pendant quelque temps.

¹ De Jean-Paul.

Ce spirituel satirique, menteur, humoriste et mystificateur universel est l'esprit du moment en personne, non pas l'esprit du temps ou plutôt de l'éternité qui accomplit dans les profondeurs tranquilles son œuvre mystérieuse, mais l'arlequin bariolé que le vieux surnois a envoyé parmi la foule turbulente, afin de l'occuper de farces de carnaval et de déclamations de sycophantes, et la détourner de son propre travail insondable, afin qu'elle ne troublât pas la naissance de l'avenir par sa niaise curiosité et son maladroit applaudissement. » La satire s'exécute donc, principalement par le moyen de ce personnage, de la manière suivante. Dans un vieux manoir à peine demeuré habitable, Münchhausen raconte à un vieux baron ruiné, à sa timbrée de fille, et à un maître d'école auquel l'étude d'une nouvelle grammaire allemande a fait perdre la tête, ses aventures. Le « Messie de l'humanité avide de miracles », lui-même, d'après les indications mystérieuses qu'il donne sur sa personne, non engendré par les voies ordinaires de la nature, mais produit chimiquement, Münchhausen se vante d'avoir trouvé le secret de convertir l'air en pierres de taille au moyen de la compression; il s'agit de monter par actions la fabrication de ces pierres; les employés seront tous payés en produits. Cette plaisanterie est une des mieux réussies, tant pour le fond que par la gaieté de la forme. Quant à la satire littéraire, elle se produit sous des formes diverses. Les défauts de certains romanciers aimés du public, par exemple la manie d'emboîter les épisodes les uns dans les autres, sont caractérisés par la manière de conter de Münchhausen lui-même, et par le désespoir où elle jette ses auditeurs. Dès le début aussi, Immermann a recours à un moyen bien usé. Le relieur a interverti l'ordre des feuillets du manuscrit, afin, dit-il, de donner plus de tension au récit. Puis c'est le Baron qui a connu dans ses voyages tel auteur ou tel personnage de roman, comme Wally, Séraphine¹ et « *L'Enfant* »² dans la position sociale de cuisinière d'un prélat; entre temps, ce sont des coups furtifs portés çà et là en passant. Ces discussions littéraires qui s'étalent par tout le livre font aussi peu de plaisir au lecteur qu'en in manifestent, dans le roman, les auditeurs. Elles sont parfois glaciales et dénuées de goût, comme les railleries que nous venons de citer contre Gutzkow et Bettina; parfois lourdes et traînantes, comme l'épanchement concernant Raupach³, désigné sous le nom

¹ Personnages de M. Gutzkow.

² M^{me} Bettina d'Arnim, à cause du titre de sa correspondance avec Goethe.

³ Fécond auteur dramatique, connu surtout par tout un cycle de pièces sur l'histoire des Hohenstaufen.

d'Isidore Hirsewenzel, qui tient vingt pages, et tout particulièrement l'histoire mortellement ennuyeuse des chèvres de l'Hélicon, dont on ne comprend pas même clairement la signification, en soixante-trois pages¹. Ailleurs, on ne trouve que de la mauvaise humeur sans esprit, comme, par exemple, lorsqu'il est dit, à propos d'Hotho², qu'il a montré par son propre exemple, dans ses *Préludes de la vie et de l'art*, qu'on pouvait écrire *Don Ramiro*, travailler aux articles d'esthétique dans l'*Annuaire de critique scientifique*, et cependant se croire un homme important.

Immermann n'a pas assez de légèreté de main pour rendre la satire vraiment poétique. Cela se voit surtout à la ténacité fatigante avec laquelle il fait passer par toutes les combinaisons la plaisanterie qu'il a eu la chance de saisir. Combien de fois faut-il que le jeune Souabe répète que l'étranger qu'il cherche se nomme *Schrimbs* ou *Peppel* ! Quel supplice que les noms consonnants des chèvres ! Qui nous délivrera du vingt-quatrième remède des vingt-quatre médecins de Münchhausen malade, et des platitudes qui concluent toute l'histoire ! C'est dans la formation des noms comiques qu'Immermann se montre surtout pesant. Le château délabré du vieux baron s'appelle « Schnick-Schnack-Schnurr³ », ce qui signifie que les préjugés nobiliaires ne sont que cracs et balivernes. Une ligne collatérale de sa maison se nomme Châteauteigneux de la Marecroupie⁴. Un duché voisin, mais où le vieux seigneur et le spirituel prince héritier font penser à un royaume de notre connaissance, a nom « Ballonbouffi⁵ ». Toutes ces choses sont trop massives, trop palpables pour être gaies. D'autres noms sont simplement disgracieux, sans même réussir à être caractéristiques, comme « Eschenmichel » pour Eschenmayer⁶. Kernbeisser surtout, pour Kerner⁷, est de la dernière maladresse, car rien n'est plus contraire à la tendre nature de ce poète que

¹ Il y a pourtant à la fin de cette histoire une satire assez spirituelle de la philanthropie prétentieuse et malentendue. Les chèvres se constituent en société de bienfaisance pour l'éducation et la régénération des insectes malpropres. Il y a là des traits toujours un peu forcés, mais justes et piquants.

² Un des disciples d'Hegel, éditeur de l'*Esthétique*.

³ *Schnick-Schnack*, galimatias ; *Schnurr*, bouffonnerie, conte en l'air. En français, nous avons eu *M. de Crac en son petit castel*.

⁴ Traduction à peu près.

⁵ *Idem*. Il s'agit de la Prusse.

⁶ Philosophe obscurantiste ; Eschenmichel ne signifie rien du tout.

⁷ M. Justinus Kerner, un des premiers poètes de l'école souabe. Kernbeisser signifie « qui mord dans des noyaux », ou bien peut-être « qui mord à fond ». M. Kerner s'est beaucoup occupé de magnétisme et de seconde vue.

tout ce qui rappelle l'idée de mordre ou de déchirer. Il y a d'ailleurs dans la satire beaucoup trop délayée des « Spectres de Weinsperg » beaucoup de traits justes et qui frappent, particulièrement tout ce qui concerne l'absurdité des théories d'Eschenmayer et son noir fanatisme. Mais le coup de théâtre de la fin, où Kerner et Eschenmayer se trouvent être deux vieilles femmes déguisées et échappées de l'hôpital Jules à Wurtzbourg, est on ne peut plus glacial et de mauvais goût.

Mais la satire purement négative ne pouvait suffire à la nature positive d'Immermann, ni lui fournir les éléments complets d'une création poétique. « Je me tiens au positif, fait-il dire au jeune héros de son roman; l'enthousiasme et l'amour sont le seul aliment digne des nobles âmes. Je supporte bien une plaisanterie, mais le rire, les commentaires, les grimaces, autour des halayures qui ne valent pas même la peine d'être nommées, tout cela m'est antipathique au plus profond de mon cœur. » Fort bien! seulement, par ces paroles, le poète a lui-même prononcé la sentence sur une bonne partie de son *Münchhausen*: à quelles histoires, à quels incidents éphémères, dès aujourd'hui complètement oubliés de la plupart des lecteurs, ne s'est-il pas acharné! à quelles attaques souvent mesquines n'est-il pas descendu! A ces bulles de savon, à ce néant, à cette prétention, il s'agissait maintenant d'opposer quelque chose de vrai, de naturel et de fort. Comme un chêne nouveau, le Hofschultze westphalien se dresse au milieu de la partie positive de la fiction d'Immermann, et à l'ombre de ce chêne nous voyons assis un jeune Souabe et une fille svelte et blonde. Quelques années passées à Münster, puis dans le voisinage, aux bords du Rhin, avaient donné au poète l'occasion d'étudier l'originalité du paysan westphalien; et comme il vit encore à l'ancienne manière germanique, sur de vastes domaines isolés, conservant les mœurs des ancêtres; il avait pu connaître la force et la roideur, la fidélité et la ruse de cette race remarquable: de cette étude est née la figure du Hofschultze. Cette fois, enfin, Immermann n'est plus un Épigone, il n'a tourné la tête ni vers Goethe ni vers Jean-Paul; il a plongé son regard dans la vie, il est descendu dans son propre cœur viril, et c'est pourquoi le Hofschultze est une figure qui restera aussi longtemps qu'il y aura une littérature allemande, et qui compte déjà elle-même une foule d'Épigones dans toutes les histoires de village de ces dernières années. L'autre figure principale de ce cadre, la blonde Lisbeth, vient aussi du bon endroit. Elle et la Cornélie des *Épigones* sont des sœurs jumelles; à elles deux, elles caractérisent l'idéal féminin d'Immermann. Et si l'on peut juger un homme d'après son idéal féminin, et je

crois qu'on le peut, le jugement sera entièrement favorable à Immermann. Il paraît le plus viril des hommes, justement parce que son imagination a pu créer des êtres si vraiment féminins. A propos de la Cornélie des *Épigones*, on a rappelé la Thérèse de *Wilhelm Meister*, parce que l'une et l'autre sont de parfaites ménagères. Néanmoins, la comparaison est cette fois inexacte : Thérèse est sans doute une saine et excellente, mais prosaïque nature ; elle est intérieurement vieillie, et doit l'être dans son rôle. Sur Cornélie, au contraire, est répandue la plus fraîche atmosphère de jeunesse, comme la rosée sur la grappe. De même Lisbeth peut remettre en mémoire Frédérique de Sesenheim¹, mais on oubliera bientôt celle-ci, et on sentira dans l'autre une création originale et neuve. Le poète, il est vrai, se démène tant qu'il peut pour nous retenir dans le monde des réminiscences et des *Épigones*. A peine nous trouvons-nous bien dans l'*Oberhof*, parmi les figures sérieuses et grotesques qui vont et viennent, qu'il décrie aussitôt sa création en prenant soin de nous rappeler « le monde de Tristram Shandy », et il croit devoir à sa blonde Lisbeth le compliment de dire que Goethe l'eût nommée « une nature ». A l'égard du jeune Souabe, on souhaiterait que le poète eût fait pour le peindre des études locales, comme il en a fait avec succès pour son échevin de Westphalie, mais il semble qu'Immermann n'a jamais été en Souabe, tant sont confuses ses idées du pays et des gens. Le bon cœur du jeune comte ne se trouve pas qu'en Wurtemberg. Bref, on voit que l'auteur n'a pas décrit la Souabe d'après nature, comme la Westphalie, mais d'après des idées fort vagues, et les préjugés que l'on conserve à cet endroit dans le duché de Ballonbouffi.

Dans *Münchhausen* s'entrelacent deux fables et deux séries de personnages, l'une comique et l'autre sérieuse, et de même les scènes se passent tantôt dans le château délabré, tantôt à l'*Oberhof* et dans la petite ville voisine. Toutefois la blonde Lisbeth, qui appartient essentiellement au cercle sérieux et positif, est non-seulement élevée dans le château comique, mais il se découvre qu'elle est une enfant naturelle de Münchhausen et de la fille du vieux baron. Que telle puisse être l'origine d'un être comme Lisbeth, qu'elle ait pour parents un aventurier et une folle, et pour éducateurs la même folle et son imbécile de père, c'est moralement et physiquement contestable, poétiquement c'est impossible. Le jeune comte lui-même oublie les scrupules que lui suggère cette descendance, plutôt qu'il ne les surmonte. Dans

¹ Des Mémoires de Goethe.

un excellent travail sur Immermann, Grabbe l'a comparé, pour ses âpres contrastes extérieurs et intérieurs, au roi composite des métaux, dans le conte connu de Goethe, lequel, après que les langues des feux follets ont épuisé les veines d'or de son corps, s'affaisse, moitié forme, moitié chaos; la même image s'applique au *Münchhausen*. Malheureusement, quand le temps aura fini de détruire le métal vulgaire de la partie satirique, les parties nobles elles-mêmes auront perdu ce qui les tenait ensemble.

Après de longs tâtonnements, Immermann avait enfin pris le bon chemin, et le bruyant applaudissement du public dut assez lui montrer qu'il avait touché le but. Continuer en une manière et des sujets conformes à la vigueur et à la sincérité de sa propre nature, rejeter les béquilles de l'imitation, et avant tout la vaine jonglerie romantique avec son propre esprit, l'insipidité du bavardage littéraire et les cabrioles humoristiques, pour lesquelles il manquait d'agilité : voilà quelle était, à ne s'y plus tromper, la voie ouverte devant lui. Mais au lieu de poursuivre, il se permit un travail de délassement, au milieu duquel la mort le surprit.

Après avoir, pendant de longues années, traîné une de ces liaisons si fréquentes alors parmi les romantiques, — où le poète rendait à une dame plus âgée et noble de préférence, par un dévouement qu'elle et parfois lui-même prenaient pour de l'amour, l'hommage et peut-être aussi les gâteries dont elle entourait son talent et sa personne, — il épousa, le 3 octobre 1839, Marianne Niemeyer, petite-fille du chancelier de Halle; et dans ce temps heureux, dans ce renouveau de vie et d'espérance qui lui vint à l'âge de quarante-trois ans, il entreprit de rajeunir poétiquement la vieille légende d'amour de *Tristan et Isolde* :

Le cœur était mort et clos dans le cercueil,
Ton doux charme l'a réveillé;
Il bat, il sent la vie nouvelle,
Son premier cri est *Tristan et Isolde* !

Telle est la dédicace du poème. *Tristan et Isolde* est le chant des fiançailles et le chant du cygne de notre poète. On voit avec attendrissement, dans les parenthèses lyriques qu'il a mêlées au récit, ainsi que dans plusieurs tableaux du poème, percer la flamme nouvelle que le dieu a allumée en lui. Mais il faut convenir qu'une légende si ancienne, et fondée sur des mœurs et des situations si éloignées, est toujours un sujet difficile, et devait l'être en particulier pour Immermann. La fable ne peut prendre une vraie réalité pour nous autres modernes, et le

poète contemporain tombe ainsi parfois nécessairement dans la parodie. De là vient aussi qu'Immermann s'est rapproché plus qu'il ne le pensait probablement de Wieland dans ce poème ; il va sans dire qu'il ne s'agit pas des scènes d'amour, qui chez notre poète ont de l'ardeur sans doute, mais conservent toujours de la noblesse. Pour lui, une difficulté technique se joignait à toutes les autres. Il avait disposé son poème, calculé sur un plan assez étendu, en strophes rimées et régulières. Or la rime, et même le vers en général, lui ont donné beaucoup à faire toute sa vie durant. Même l'iambe sans rime du drame arrête plus souvent son pas qu'il ne lui donne des ailes. Dans la poésie lyrique, la rime lui impose souvent des constructions dures et gauches, et vient rarement d'une manière légère et musicale. Les vers hachés de *Tristan et Isolde* donnent, par leur ensemble, l'impression d'une traduction ; tandis que la comparaison avec Godefroy de Strasbourg fait voir que le poète a très-librement traité la légende. Par endroits seulement, le joyeux enthousiasme a surmonté l'obstacle et s'est épanché en beaux vers bien coulants. Je citerai comme exemple la scène entre Tristan et Isolde sur le vaisseau, après qu'ils ont bu le philtre d'amour. Mais au milieu de l'allégresse du travail, au milieu d'un bonheur tardivement conquis, la mort saisit le poète : il décéda, le 25 octobre 1840, d'une attaque d'apoplexie, n'ayant écrit que la moitié de *Tristan et Isolde*¹.

Plus encore que ce poème, il est regrettable qu'Immermann n'ait pas eu le temps d'achever ses *Mémoires*, dont le premier volume, souvent utilisé par nous au commencement de cet article, parut peu de temps avant sa mort. Ce ne devait être ni une biographie ni une his-

¹ Dans l'article déjà cité de M. Wolfgang Müller, nous lisons :

« A mon retour de Berlin en 1840, madame Immermann attendait ses couches, et peu de jours après on apprit en effet dans la ville que le poète était devenu l'heureux père d'une robuste petite fille. Et puis, tout d'un coup, le bruit se répandit qu'Immermann était grièvement malade. Après un vif refroidissement, il s'était assez bien remis le lendemain, s'était néanmoins senti fatigué, et était resté huit jours dans cet état. Pendant que son incomparable constitution faisait espérer aux médecins une prompte guérison, une fièvre violente se présenta soudain. Cet accès passa, mais revint. On crut à une fièvre intermittente. Le 25 août, la nouvelle de sa mort parcourut la ville. Dans une chambre était couchée la jeune femme avec l'enfant nouveau-né ; dans l'autre était étendu le cadavre de l'époux et du père.

» Le poète était mort le jour anniversaire de la naissance de Herder ; nous l'enterrâmes le jour anniversaire de la naissance de Goethe. Un grand concours d'artistes, de fonctionnaires, de professeurs et d'hommes de toutes les classes, le conduisit à sa dernière demeure aux accents de la marche funèbre de Beethoven. Des mains de femmes avaient chargé le cercueil de guirlandes de fleurs et d'une couronne de lauriers. »

toire générale du temps, mais un milieu entre les deux, en ce sens que l'auteur, selon sa propre expression, « ne voulait raconter de l'histoire que ce qui en avait passé à travers son esprit. » Indication féconde pour les auteurs de mémoires, où l'individuel alors n'entre dans la narration que pour la signification typique qu'il a dans l'ensemble, et l'ensemble, à son tour, que pour tant qu'il est éclairé par l'expérience personnelle. Cependant Immermann a enchevêtré dans son récit des considérations générales qui parfois ne se perdent que trop dans les régions abstraites. Ses *Mémoires* sont une source très-précieuse pour la connaissance de l'état moral, social et intellectuel de l'Allemagne du Nord, de la Prusse surtout, de 1806 à 1813, et l'auraient été peut-être plus encore pour le temps de la guerre de l'Indépendance, à laquelle l'auteur avait pris part, si à ce moment la mort n'avait arrêté l'écrivain.

Que de choses il nous resterait à dire et à rappeler d'un homme tel qu'Immermann, dont le caractère et l'intelligence s'étendaient beaucoup au delà de ses facultés poétiques ! Combien de mots frappants, de vues profondes et parfois aussi paradoxales à faire connaître ! Il faudrait signaler ses jugements sur Napoléon, Goethe, Schiller, Jean-Paul. La clef des plus intimes convictions d'Immermann en religion et en politique est l'idée qu'il se faisait de la personnalité, laquelle idée n'était elle-même que le reflet de sa propre personnalité si fortement accentuée. « L'histoire, dit-il, n'est pour moi que la biographie des héros, des rois, des hommes de génie, des prophètes : car j'ai vérifié que toute impulsion vraie qu'a reçue l'humanité est toujours venue de la tête d'un seul, et que jamais rien de nouveau n'a surgi de l'addition de millions de têtes médiocres. Ce qui est grand descend d'en haut ; on ne monte pas jusqu'à lui. La masse est là pour donner un corps à l'idée, pour admirer, ou pour faire obstacle à l'arbitraire d'un seul. » Il semble qu'avec cette vue de l'histoire, Immermann se soit choqué de la critique nouvelle des Évangiles, qu'il parodie en effet dans *Münchhausen*, bien que dans les *Épigones* il se fût prononcé contre la dévotion factice du jour, et qu'il sût bien faire valoir contre l'ancienne méthode biographique ce que la nouvelle école historique concédait à l'action des circonstances et du milieu. En politique, ce *personnalisme* fit d'Immermann un monarchiste à l'ancienne mode prussienne, souvent injuste envers l'élément constitutionnel. En général, comme poète, il se sentait peu attiré vers la politique. « Beaucoup de choses, écrit-il en 1831, que l'on nomme aujourd'hui très-importantes, me laissent complètement indifférent, parce que je n'y trouve aucune idée. Je dois avouer, par exemple, qu'un seul trait, dérobé à la nature dans une chau-

mière m'intéresse bien plus que toute une liasse de journaux remplis de comptes rendus d'assemblées d'états, bien que celles-ci, observées de près, doivent avoir assurément leur mérite théâtral et mimique. » Il s'exprime encore plus rudement et avec un dédain plus romantique une autre fois, — toutes ces citations se trouvent dans les lettres du deuxième volume des Œuvres complètes : — « Que me fait à moi notre grande époque (après la révolution de Juillet), que, pour l'amour de Dieu, je dispense de me compter au nombre de ses fils. Je n'ai pas du tout en moi la veine politique, et il m'est parfaitement indifférent que maître Hinz paye quelques sous d'impôt de plus, ou que le professeur Kunz soit empêché d'imprimer son méchant pamphlet. J'ai souffert des épreuves tout autres, et pour de plus grands objets; d'autres que moi de même, et nous sommes pourtant restés des hommes qui portons la tête librement, et ne pensons pas que pour nos petites incommodités le monde soit prêt à sortir de ses gonds. » Que l'antipathie d'Immermann pour la politique n'était point un manque de flair politique, c'est ce que prouve sa prophétie au sujet des Polonais : « Je crois que ces infortunés deviendront une sorte de juifs politiques qui s'éparpilleront dans tous les pays, indestructibles comme les juifs, et aussi incapables de se constituer de nouveau en groupe social. Il n'est pas vrai que le gouvernement du monde soit juste dans le sens humain du mot. Il lui faut peut-être un dissolvant de plus pour la grande opération chimique qui a commencé, et peut-être a-t-il choisi les Polonais pour cela, parce qu'il les trouvait propres à ses fins. »

Pour porter à la fin de cette étude un jugement général sur Immermann, il nous suffira d'additionner les résultats partiels que nous avons obtenus. Avec une volonté forte et persistante, un esprit observateur et méthodique, un sentiment vif, une imagination active, Immermann a montré en poésie plus de réceptivité que de fécondité, plus de penchant que de talent. C'est aussi la raison pour laquelle, dominé par les préférences du jour et de l'école régnante, il s'obstina si longtemps dans un genre pour lequel il n'était pas doué. Son entente pratique de la scène ne saurait être invoquée comme preuve de sa vocation dramatique. Ce qui fit de lui un maître excellent pour ses acteurs, ce furent, avec le sens esthétique, des qualités qui, dans d'autres circonstances, l'eussent aussi bien servi comme maître d'exercices, pédagogue, etc. La possibilité d'une création n'existait pour Immermann que dans le champ où, l'expérience et l'observation fournissant le fond, l'esprit et le caractère déterminant le point de vue, il ne faut plus ensuite qu'un moindre degré d'imagination et de virtuo-

sité pour produire un ensemble attrayant, c'est-à-dire dans le champ de la narration poétique; et, là même, la spontanéité n'eut point assez de puissance pour écarter tout à fait l'imitation et la manière. Aussi, tandis que toutes les compositions dramatiques d'Immermann ont sombré, le premier de ses romans est-il aujourd'hui plus estimé que lui, et le second est-il aussi manifestement mort-né dans une de ses parties qu'immortel par la seconde.

(Traduit de l'allemand de M. D. F. STRAUSS.)

LA JEUNE FILLE DE TREPPI.

Sur les hauteurs des Apennins, à l'endroit où elles séparent la Toscane du nord des États de l'Église, se trouve un village de bergers isolé nommé Treppi. Les sentiers qui y conduisent sont impraticables aux voitures. Beaucoup plus loin vers le sud, la route de poste et des voiturins fait un long circuit pour traverser les montagnes. Il ne passe guère à Treppi que les paysans qui ont commerce avec les bergers, de temps en temps un peintre, un voyageur à pied évitant les grandes routes, et, pendant la nuit, des contrebandiers avec leurs mulets. Ceux-ci savent fort bien trouver le village solitaire, où ils font de courtes haltes, par des chemins plus escarpés encore et qu'eux seuls peuvent franchir.

C'était vers le milieu d'octobre, dans une saison où, à cette hauteur, les nuits conservent une grande clarté. Mais ce jour-là, après une chaleur étouffante, un brouillard léger, s'élevant peu à peu des ravines, s'étendait lentement sur les rochers dont il voilait les formes pittoresques. Il pouvait être environ neuf heures du soir. Dans les huttes basses et dispersées, qui pendant le jour ne sont gardées que par les femmes les plus vieilles et les plus jeunes enfants, on voyait encore quelques rares et faibles lumières. Autour des foyers, sur lesquels pendaient de grandes chaudières, dormaient les bergers entourés de leur famille; les chiens s'étaient étendus sur les cendres. Quelque vieille grand'mère, dont les yeux ne connaissaient plus le sommeil, assise sur un tas de peaux, agitait machinalement son fuseau en murmurant une prière, ou berçait dans sa corbeille un enfant au sommeil agité. L'air humide des nuits d'automne passait à travers les larges fentes des murailles. La fumée du paisible foyer près de s'éteindre, repoussée par le brouillard, rentrait dans la hutte et s'étendait sous le

toit, sans incommoder la vieille fileuse, qui finissait par s'endormir aussi, autant qu'elle le pouvait, les yeux ouverts.

Dans une seule maison, il y avait encore du mouvement. Elle n'avait qu'un étage comme les autres, mais les pierres en étaient mieux jointes, la porte plus large et plus haute, et à la vaste salle carrée qui formait la pièce principale s'adossaient quelques hangars, plusieurs chambres et un four solidement construit en pierres. Devant la porte stationnait une troupe de chevaux chargés; un garçon enlevait leurs mangeoires vides, tandis que six ou sept hommes armés sortaient de la maison, et, s'avancant dans le brouillard, rebridaient leurs chevaux en toute hâte. Seul, un vieux chien couché sur le seuil salua leur départ en agitant sa queue, puis il se leva péniblement et rentra lentement dans la maison, où un feu clair brillait encore. Devant le foyer se tenait debout sa maîtresse, d'une taille majestueuse, la figure tournée vers le feu, immobile, les bras pendants le long des hanches; quand le vieux chien vint de son museau lui caresser doucement la main, elle tressaillit comme réveillée en sursaut d'un songe. « Fuoco, dit-elle, ma pauvre bête, tu souffres! va te coucher. » Le chien fit entendre une plainte, agita sa queue en signe de remerciement, puis il se traîna sur la vieille peau qui l'attendait auprès du foyer, et s'y étendit en toussant et gémissant.

Pendant ce temps étaient entrés quelques domestiques, qui se placèrent autour de la table et de l'écuelle que les contrebandiers avaient laissée à moitié vide, mais qu'une servante venait de remplir de nouveau; puis elle prit une cuiller, et s'assit à côté des autres. Durant le repas, on n'entendit point une parole; la flamme petillait, le chien gémissait en dormant, et la sérieuse fille, assise sur les pierres du foyer, sans toucher à la tasse de polenta qu'on lui avait servie à part, laissait errer dans la salle son regard distrait. Devant la porte, le brouillard formait déjà comme une blanche muraille, et la lune, à demi pleine, se levait derrière les rochers. Alors on entendit des pas d'hommes et de chevaux s'avancer sur la route. « Pietro! » fit la jeune hôtesse du ton calme d'un commandement habituel. Un grand garçon se leva aussitôt de table et disparut dans le brouillard. Le bruit des pas se rapprochait toujours. Bientôt un cheval s'arrêta devant la porte, puis trois hommes apparurent et entrèrent avec un court salut. Pietro s'approcha de la jeune fille, qui regardait le foyer sans s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle: « Ce sont deux hommes de Porretta sans marchandises, lui dit-il; ils conduisent par la montagne un signor dont les papiers ne sont pas en règle.

— Nina ! » dit l'hôtesse. La vieille servante se leva et s'approcha du foyer.

« Ce n'est pas seulement la table qu'ils demandent, padrona, continua le garçon ; le signor désire aussi trouver à coucher pour la nuit, et ne veut pas se remettre en route avant le jour.

— Arrange de la paille dans une chambre. »

Pietro fit un signe de tête et se remit à table.

Les trois survenants s'étaient attablés sans que les domestiques parussent y prendre garde. C'étaient deux contrebandiers bien armés, la veste jetée légèrement sur l'épaule, le chapeau enfoncé sur les yeux. Ils saluèrent les autres comme d'anciennes connaissances, et, après avoir donné la meilleure place à celui qu'ils conduisaient, ils firent le signe de la croix et se mirent à manger.

Le signor ne mangeait pas. Après avoir découvert son large front, il passa la main dans ses cheveux, et laissa son regard errer dans la salle et sur ceux qui s'y trouvaient. Sur la muraille, il lut quelques versets pieux tracés au charbon ; il vit dans un coin l'image de la Madone avec la petite lampe ; à côté, les poules dormaient sur leur perchoir ; plus loin, des tiges de maïs enfilées à des cordes pendaient au plafond ; puis une planche avec des cruches et des bouteilles, des tas de peaux et des corbeilles d'osier. Enfin, la fille au foyer attira ses yeux distraits. Le sombre profil se dessinait beau et sévère sur la flamme rougeâtre et mobile ; une profusion de tresses noires descendaient sur ses épaules ; ses mains entrelacées reposaient sur ses genoux, pendant que son pied s'appuyait sur le sol. Il ne pouvait deviner son âge, mais il reconnut à son attitude qu'elle était la maîtresse de la maison.

« Avez-vous du vin, padrona ? » dit-il enfin. A peine avait-il prononcé ces mots, que la jeune fille se leva comme frappée de la foudre, et, s'appuyant des deux mains sur les pierres de l'âtre, se tint droite à côté du foyer. Au même instant, le chien s'éveilla en sursaut. Un grondement sauvage sortit de sa poitrine haletante, et l'étranger vit soudain braqués contre lui quatre yeux étincelants.

« N'ose-t-on pas demander si vous avez du vin ? » répéta-t-il. Mais il n'avait pas prononcé le dernier mot, que le chien, dans une fureur inexplicable, accourut en hurlant et lui arracha le manteau de dessus les épaules : il se serait rué de nouveau sur lui, si la voix impérieuse de sa maîtresse ne l'avait retenu.

« Arrière, Fuoco, arrière ! la paix ! » Le chien restait au milieu de la salle, le poil hérissé et ne quittant pas l'étranger du regard. « Enferme-le dans l'écurie, Pietro, » dit-elle à demi-voix. Elle se tenait

toujours comme pétrifiée à la même place, et elle répéta son ordre en voyant Pietro hésiter, car depuis bien des années la couche du vieux chien avait toujours été auprès du feu. Les domestiques parlaient bas entre eux. Le chien obéit à contre-cœur, et ses hurlements lugubres se firent longtemps entendre au dehors, jusqu'à ce qu'ils parurent cesser d'épuisement.

Sur un signe de sa maîtresse, la servante avait apporté du vin. L'étranger but, tendit la coupe à ses compagnons, et se demanda tout bas quelle était la cause du trouble qu'il avait excité sans le vouloir. Les domestiques, l'un après l'autre, posèrent leur cuiller et sortirent en disant : « Bonne nuit, padrona. » Il ne restait plus que les trois voyageurs, l'hôtesse et la vieille servante.

« Le soleil se lève à quatre heures, dit à demi-voix l'un des contrebandiers à l'étranger, et Votre Excellence n'a pas besoin de partir plus tôt pour arriver de bonne heure à Pistoie; de plus, il faut que le cheval ait ses six heures de repos.

— C'est bien, mes amis; allez coucher.

— Nous vous réveillerons, Excellence.

— Oui, mais, la Madone le sait, je dors rarement six heures de suite. Bonsoir, Carlone; bonsoir, maître Giuseppe. »

Les deux hommes saluèrent avec respect et se levèrent. L'un d'eux s'approcha du foyer et dit : « Padrona, j'ai à vous saluer de la part de Costanza, de Bologne, et il demande si c'est chez vous qu'il a laissé son couteau?

— Non, fit-elle d'un ton sec et impatient.

— Je lui avais bien dit que vous le lui auriez renvoyé, et puis....

— Nina, dit-elle en l'interrompant, montre-leur le chemin de leur chambre, s'ils l'ont oublié. » La servante se leva.

« Je voulais seulement vous dire encore, padrona, continua l'homme avec le plus grand sang-froid et en clignant de l'œil, que ce monsieur là-bas ne regarderait certainement pas au prix si vous lui faisiez un lit un peu plus doux qu'à nous autres. Voilà ce que je voulais vous dire, padrona; et à présent, que la Madone vous donne une bonne nuit, signora Fenice. » Il se tourna vers son compagnon; tous deux s'inclinèrent devant l'image placée dans le coin, firent un signe de croix, et sortirent accompagnés de la servante. « Bonsoir, Nina! » lui cria la jeune hôtesse. La vieille se retourna encore sur le seuil comme pour interroger, puis elle sortit vite en tirant la porte derrière elle.

Dès qu'ils furent seuls, Fenice prit rapidement une lampe en laiton placée près du foyer, et l'alluma avec précipitation. Le feu s'éteignait

peu à peu dans l'âtre, et les trois petites flammes rouges de la lampe n'éclairaient qu'une faible partie de la grande salle. L'obscurité semblait avoir assoupi l'étranger, car, assis à la table, il avait posé la tête sur ses bras et s'était enveloppé de son manteau, comme s'il eût voulu passer ainsi la nuit. Il s'entendit appeler, et releva la tête. La lampe brûlait devant lui sur la table, et en face se tenait la jeune padrona qui l'avait appelé. Son regard puissant rencontra le sien.

« Filippo, dit-elle, ne me reconnaissez-vous plus ? »

Pendant quelques moments, il regarda d'un air scrutateur ce beau visage, sur lequel on pouvait lire l'angoisse causée par l'attente de la réponse qu'elle allait entendre. Cette figure méritait pourtant d'être reconnue. La sévérité du front et de la forme droite du nez était adoucie par de longs cils qui se relevaient et s'abaissaient lentement. Sa bouche vermeille avait la fleur et l'éclat de la jeunesse; mais, quand elle était fermée, il s'y peignait une expression de résignation austère, douloureuse et presque sauvage, que ses yeux noirs ne démentaient pas. La jeune fille s'appuyait sur la table, et, pour la première fois, il put remarquer les sévères beautés de sa taille, surtout celles des épaules et du cou. Après une courte réflexion, il répondit pourtant :

« Je ne vous reconnais vraiment pas, padrona.

— Cela n'est pas possible, répondit-elle avec un accent singulier de conviction. Vous avez eu pourtant depuis sept années le temps de vous souvenir de moi. C'est long. L'image a eu le temps de se graver. » A ces paroles étranges, il parut se débarrasser enfin des pensées qui l'obsédaient : « Oui, ragazza! celui qui aura employé sept ans à se rappeler la belle tête d'une jeune fille devra bien la savoir par cœur.

— Oui, reprit-elle pensive, c'est bien ainsi que vous disiez alors : que vous ne pourriez plus penser à rien d'autre.

— Il y a sept ans? Il paraît qu'alors j'aimais encore à plaisanter. Et tu as cru cela sérieusement? »

Elle inclina par trois fois la tête d'un air très-sérieux. « Pourquoi n'aurais-je pas dû le croire? J'ai éprouvé sur moi-même que vous aviez raison.

— Enfant, dit-il d'un air de bonté qui allait bien à ses traits prononcés, cela me fait de la peine. Il y a sept ans, je pensais encore que toutes les femmes savaient bien que les paroles d'amour d'un homme ont à peu près la valeur de ces jetons qu'on échange volontiers à l'occasion contre de bon argent quand on en est convenu d'avance. Que ne pensais-je pas alors de vous toutes, femmes! Maintenant, pour

parler vrai, je pense rarement à vous. Chère enfant, on a tant de choses plus importantes dans l'esprit! »

Elle se tut, comme si elle ne comprenait pas, et qu'elle attendît quelque chose qui s'adressât réellement à elle.

« Je crois me rappeler en effet, dit-il encore après un peu de réflexion, avoir une fois déjà visité cette partie des Apennins. Sans le brouillard, j'aurais reconnu peut-être le village et la maison. Oui, oui, il y a en effet sept ans que le médecin m'envoya dans vos montagnes, et j'en courais les sentiers escarpés comme un jeune fou.

— Je le savais bien! dit-elle, et une touchante lueur de joie apparut comme un éclair sur ses lèvres; je savais bien que vous ne pourriez l'avoir oublié; le vieux chien Fuoco lui-même ne l'a pas oublié, ni son ancienne haine contre vous...; ni moi... mon ancien amour. »

Tout cela fut dit avec tant de sévérité et de sérénité tout ensemble, qu'il la regarda de plus en plus surpris. « Et à présent, je me rappelle aussi une jeune fille que je rencontrai un jour sur les hauteurs de l'Apennin, et qui me conduisit chez ses parents. Sans elle, j'aurais dû passer la nuit sur les rochers. Je sais aussi qu'elle me plut.

— Oui, beaucoup, interrompit-elle.

— Mais je ne plus pas à la jeune fille. J'eus avec elle un long entretien, dans lequel elle ne plaça pas dix paroles. Lorsque enfin je pensais réveiller avec un baiser sa petite bouche sombre et endormie, je vois encore comme elle se jeta de côté, saisissant une pierre de chaque main, et ce fut à grand'peine que je pus me sauver sans être lapidé. Si tu es cette jeune fille, comment peux-tu me parler de ton ancien amour?

— J'avais quinze ans, Filippo, j'étais bien honteuse, je ne savais comment m'exprimer. J'avais toujours été si fière, si seule! et puis j'avais peur de mes parents, qui alors vivaient encore. Mon père possédait beaucoup de troupeaux; il tenait cette auberge, et il avait beaucoup de bergers. Depuis, il n'y a pas eu de grands changements; seulement on ne l'entend plus travailler et gronder.... Que son âme soit en paradis! C'était ma mère que je craignais le plus. Vous en souvenez-vous? vous étiez assis tout à la même place où vous voilà, et vous vantiez notre vin de Pistoie. Je n'en entendis pas plus, car ma mère me regarda fixement; alors je sortis, et je me mis derrière les carreaux pour vous voir à mon aise. Vous étiez sans doute plus jeune, mais non plus beau qu'à présent. Vous avez encore ces yeux avec lesquels vous saviez gagner les cœurs quand vous le vouliez, et la même voix grave, au son de laquelle le chien, ce pauvre animal, s'emporte

de jalousie ! Jusqu'alors je n'avais aimé que lui ; il sentit bientôt que je vous aimais davantage ; il le sentit mieux que vous.

— C'est vrai, dit-il, cette nuit-là il était comme fou. L'étrange nuit ! Tu m'avais ensorcelé, Fenice, et je me rappelle que je ne pouvais trouver le repos : ne te voyant pas revenir, je sortis pour te chercher. Je vis encore le mouchoir blanc que tu avais noué sur ta tête, puis je ne vis plus rien. Tu t'étais sauvée dans la chambre à côté de l'écurie.

— C'était ma chambre à coucher, Filippo ; vous ne pouviez pas y entrer.

— Mais je le voulus. Combien de temps je restai là, à frapper et à supplier, croyant, mauvais garçon que j'étais, que ma pauvre tête se briserait si je ne te revoyais une dernière fois.

— Non pas la tête, le cœur, disiez-vous alors ; je me rappelle bien tous les mots, tous !

— Et pourtant alors tu ne voulais pas les entendre !

— Il me semblait que j'allais mourir. Je me tenais dans le coin le plus éloigné, et j'aurais voulu avoir le courage de m'avancer doucement jusqu'à la porte pour appuyer ma bouche à la fente et respirer votre haleine.

— Folle et amoureuse jeunesse ! Si ta mère n'était pas survenue, je crois que j'y serais encore et que tu aurais fini par m'ouvrir. Je suis presque honteux à présent de m'en être allé plein de colère et de rage ; et pendant la nuit je fis un long rêve de toi.

— Moi, j'étais assise dans l'obscurité et je veillais. Vers le matin, je m'endormis. Réveillée en sursaut, je vis briller le soleil, mais... où étiez-vous ? Personne ne me le dit, et je n'osais pas le demander. J'avais une haine contre toute figure humaine, comme s'ils vous avaient tué pour que je ne vous visse plus. Je sortis comme j'étais ; je courus les montagnes, vous appelant quelquefois à grands cris, pour vous maudire un instant après ; car, à cause de vous, je ne pouvais plus aimer personne. A la fin, je me trouvai dans la plaine ; saisie de frayeur, je revins sur mes pas. J'avais été deux jours dehors, mon père me battit, ma mère ne me dit pas une parole. Ils savaient bien pourquoi je m'étais sauvée. Je n'avais avec moi que mon chien Fuoco, et quand, dans la solitude, je criais votre nom, il poussait un hurlement. »

Il se fit un silence, pendant lequel les regards des deux interlocuteurs se reposèrent l'un sur l'autre ; puis Filippo dit : « Depuis quand tes parents sont-ils morts ?

— Il y a trois ans. Ils moururent la même semaine. Que leur âme soit en paradis ! Après, j'allai à Florence.

— A Florence !

— Oui ; vous aviez dit que vous étiez de Florence. Quelques contrebandiers m'adressèrent à la femme du cafetier près de San Miniato. J'y suis restée un mois, et j'envoyais tous les jours pour demander après vous. Le soir, j'allais moi-même vous chercher. Enfin nous apprîmes que vous étiez parti depuis longtemps, et personne ne voulut savoir au juste où vous étiez allé. »

Filippo se leva et se mit à marcher à grands pas dans la chambre. Fenice, tournée vers lui, le suivait des yeux, mais sans paraître partager son agitation. Il finit par s'arrêter devant elle, et, après l'avoir regardée quelques instants, il lui dit : « Pourquoi me confies-tu tout cela, poveretta ?

— J'ai eu sept ans pour en prendre le courage. Ah ! si je vous l'avais avoué alors, il ne m'aurait pas rendue si malheureuse, ce lâche cœur ! Mais je savais que vous reviendriez, Filippo ; seulement je ne pensais pas que cela durerait si longtemps, et c'est ce qui m'a fait tant souffrir. Je suis une enfant de parler ainsi ; que me fait le passé ? Vous êtes là, Filippo, et me voici à vous pour toujours, à jamais.

— Chère enfant, » commença-t-il d'une voix douce, puis il s'arrêta, retenant ce qu'il avait sur les lèvres. Elle ne sentit pas qu'il se tenait devant elle immobile, silencieux, et que son regard fixe, attaché sur la muraille, passait au-dessus de sa tête. Elle continua tranquillement, comme si les paroles qu'elle prononçait lui fussent familières et qu'elle se fût déjà répété des milliers de fois : Il viendra, et tu lui diras ça et ça.

« J'ai eu souvent l'occasion de me marier ici, sur la montagne, et à Florence. Je ne voulais que toi. Quand un homme me parlait d'amour, à l'instant j'entendais ta voix et tes paroles de cette nuit, plus douces que tout ce qui peut se dire sous le ciel. A présent ils me laissent en repos, bien que je sois jeune encore et aussi belle. C'est comme s'ils savaient tous que tu viendrais bientôt. » Puis elle continua :

« Où veux-tu me conduire à présent ? Veux-tu rester ici ? Non, cela ne te conviendrait pas. Depuis que j'ai été à Florence, je sais que c'est triste sur la montagne. Nous vendrons la maison et les troupeaux ; alors, je serai riche. J'ai assez de la sauvagerie de ces gens-là. A Florence, j'ai appris ce que doit savoir une femme de la ville. Ils étaient étonnés de la facilité avec laquelle je comprenais tout. Mais j'étais pressée ; je n'avais pas beaucoup de temps, car tous mes songes me disaient que c'était ici que tu viendrais me chercher. J'ai aussi consulté la devineresse, et ce qu'elle m'a dit est arrivé.

— Et si j'étais déjà marié? »

Elle le regarda avec de grands yeux étonnés. « Tu veux m'éprouver, Filippo : tu ne l'es pas. La strega me l'a dit aussi ; mais elle ne savait pas ta demeure.

— Elle avait raison, Fenice : je ne suis pas marié. Mais savez-vous, elle et toi, si je veux prendre femme?

— Comment pourrais-tu ne pas vouloir de moi? dit-elle avec une inébranlable confiance.

— Assieds-toi là, à côté de moi, Fenice! J'ai bien des choses à te dire. Donne-moi ta main, et promets-moi de m'écouter raisonnablement jusqu'à la fin, ma pauvre amie! » Comme elle ne fit rien de tout cela, il s'arrêta. Attachant sur elle un regard triste, il continua de parler avec des battements de cœur; tandis que les yeux de Fenice étaient tantôt fermés, tantôt attachés à terre, comme en présence de la mort.

« Il y a déjà des années que j'ai dû m'enfuir de Florence. Tu le sais, c'était pendant les troubles politiques qui y ont régné si longtemps. Je suis avocat, je connais une foule de personnes, j'écris et je reçois une masse de lettres pendant l'année; avec cela, j'étais indépendant et je ne cachais pas mon opinion quand il fallait la dire. J'étais haï sans avoir jamais voulu me mêler à leurs menées secrètes. A la fin, il a fallu m'expatrier pour éviter la prison et des interrogatoires sans fin comme sans utilité. Je me suis rendu à Bologne, travaillant toujours, vivant retiré et voyant peu de monde, surtout peu de femmes; car du jeune fou dont tu as si fort troublé le cœur il y a sept ans, il n'est rien resté que cette tête, ou, si tu l'aimes mieux, que ce cœur qui voudrait se briser encore quand je ne puis forcer quelque chose; et il ne s'agit plus, aujourd'hui, des verrous de la chambre à coucher d'une jeune fille. Tu as appris peut-être qu'à Bologne aussi il y a eu de l'agitation dernièrement. On a arrêté des hommes estimés; parmi eux, il en est un dont j'avais connu toutes les démarches depuis des années, et je savais que son esprit était bien loin de toutes ces choses-là. Car vouloir améliorer par de semblables moyens un mauvais gouvernement, c'est comme si, quand vos moutons sont malades, vous lâchiez le loup dans l'étable. Mais à quoi sert tout ce que je dis là? Bref, mon ami me pria de le défendre, et je sauvai sa liberté. A peine fut-ce connu, qu'un jour, dans la rue, je fus coudoyé et comblé d'injures par un misérable. Pour me défaire de lui, je me vis forcé de le frapper à la poitrine, car il était ivre et ne méritait pas une réponse. J'entrai dans un café; j'y fus suivi à l'instant par un parent de cet homme;

celui-ci n'avait pas bu, mais il était ivre de colère et de haine : il me demanda raison pour avoir, comme un homme sans honneur, répondu à des paroles par des coups de poing, et n'avoir pas agi comme tout galant homme l'eût fait à ma place. Je répondis en me modérant de mon mieux, car je voyais que tout ce jeu était mené par le gouvernement pour me forcer à un duel et se débarrasser de moi. Mais un mot en amenait un autre, et à la fin mes ennemis avaient gagné la partie. Mon adversaire prétendit que l'affaire devait avoir lieu en Toscane, où il était, disait-il, obligé de se rendre. J'y consentis, car il était temps qu'un homme raisonnable prouvât à nos esprits inquiets que notre modération ne venait pas d'un défaut de courage, mais du manque de confiance dans le succès de trames secrètes contre un pouvoir si fort. Avant-hier, quand je demandai un passe-port, on me le refusa sans daigner m'en donner les raisons. On me dit que c'était par ordre de l'autorité supérieure. Je vis clairement qu'on voulait me forcer ou à subir la honte d'avoir évité le duel, ou à passer la frontière dans quelque travestissement sous lequel j'aurais été pris comme dans un piège. Alors ils auraient eu un prétexte pour me faire un procès, qu'ils auraient fait durer aussi longtemps que cela leur aurait convenu.

— Les misérables ! les impies ! s'écria la jeune fille en serrant les poings.

— Il ne me restait plus qu'à me confier aux contrebandiers de Porretta. Ils m'ont promis que nous arriverions encore demain de bonne heure à Pistoie. Le duel est arrangé pour l'après-midi, dans un jardin hors de la ville. »

A ces mots, elle pressa vivement de ses deux mains la sienne : « N'y descends pas, Filippo, ils veulent te tuer !

— Certainement, mon enfant, c'est ce qu'ils veulent, et rien de moins. Mais comment sais-tu cela ?

— Je le sens là, dit-elle, et là, en posant le doigt sur son front et son cœur.

— Tu es donc aussi une strega ? continua-t-il avec un sourire. Oui, mon enfant, ils veulent me tuer. Mon adversaire est le meilleur tireur de la Toscane. Ils m'ont fait l'honneur de m'envoyer un ennemi redoutable. Mais je ne me ferai pas honte non plus. Qui sait pourtant si tout ira loyalement ? qui le sait ? As-tu peut-être un charme pour voir aussi cela dans l'avenir ? Mais à quoi cela servirait-il ? Cela ne changerait rien.... Tu le vois bien, il faut que tu cesses de t'abandonner à ce fol amour. Peut-être tout a-t-il dû arriver ainsi pour qu'avant de quitter ce monde je te rendisse libre, libre de toi-même, libre de ta funeste

fidélité, ma pauvre enfant. Vois-tu, peut-être nous ne nous serions pas convenus. Tu gardais ta fidélité à un autre Filippo, un étourdi aux paroles légères, n'ayant d'autres soucis que ceux de l'amour. Qu'aurais-tu fait du rêveur, du solitaire ? »

Ces derniers mots furent dits moitié pour lui, moitié pour elle, en allant et venant ; puis il s'approcha pour lui prendre la main, mais il fut effrayé de l'expression de sa figure. Toute la douceur de ses traits, toute la rougeur de ses lèvres, s'étaient enfuies. « Tu ne m'aimes pas, » dit-elle lentement et presque sans voix, comme si un autre parlait en elle et qu'elle ne fût qu'écouter. Alors, elle repoussa sa main en jetant un cri qui faillit éteindre la flamme de la lampe, et auquel répondit du dehors un hurlement lugubre du vieux chien.

« Non, non, tu ne m'aimes pas ! cria-t-elle comme hors d'elle. Peux-tu mieux aimer te jeter dans les bras de la mort que dans les miens ? Peux-tu revenir, après sept années, pour me faire tes adieux ? Peux-tu parler ainsi sérieusement de ta mort, comme si ce n'était pas aussi la mienne ? Il vaudrait mieux que mes yeux se fussent fermés avant de t'avoir revu, et que mes oreilles fussent devenues sourdes avant d'avoir entendu cette voix cruelle qui est ma vie et ma mort. Pourquoi le chien ne m'a-t-il pas déchiré avant que je sache que tu reviendrais me déchirer le cœur ? Pourquoi ton pied n'a-t-il pas glissé au bord d'un abîme ? Hélas ! hélas ! vois ma douleur, ô Madone ! »

Elle se jeta à terre devant l'image, les bras étendus ; son front touchait le sol : elle semblait prier. Il entendait au dehors les plaintes du vieux chien ; dans la salle, le sourd murmure de la malheureuse jeune fille. La lune, s'élevant de plus en plus, éclairait la chambre. Mais avant qu'il eût pu se recueillir et prononcer une parole, il sentit ses bras se nouer autour de ses épaules, sa bouche s'appuyer sur son cou, et des larmes brûlantes couler sur son visage. « Ne te livre pas à la mort, Filippo ! dit la pauvre fille en sanglotant. Si tu restes auprès de moi, qui pourra te trouver ? Laisse-les dire ce qu'ils voudront, ces assassins, ces misérables traitres, plus mauvais que les loups des Apennins ! Oui, tu restes ! dit-elle, et son regard brillait à travers les larmes. La Madone t'a rendu à moi pour que je te sauve. Mon Filippo, je ne sais plus les méchantes paroles que je t'ai dites, mais j'en sens la méchanceté au frisson mortel qui m'a serré le cœur et me les a fait dire. Pardonne-moi ! c'est que c'est l'enfer de penser que l'amour peut être oublié et la fidélité foulée aux pieds. Viens, nous voulons nous asseoir pour délibérer. Veux-tu une autre maison ? nous en bâtirons une. D'autres serviteurs ? nous les renverrons, même la Nina et le chien.

Crains-tu qu'ils aillent te dénoncer? nous nous en irons, aujourd'hui même, à l'instant : je connais tous les sentiers, et ayant le lever du soleil nous serons bien loin vers le nord, dans les gorges des rochers, et nous marcherons jusqu'à Gênes, jusqu'à Venise, où tu voudras !

— Arrête ! dit-il sérieusement ; assez de ces folies ! Ne pense pas à devenir ma femme, Fenice. Si ce n'est pas demain qu'ils me tuent, ce sera bientôt, car je sais que je suis sur leur chemin. « Et avec précaution, mais avec fermeté, il dégagea son cou des bras qui l'entouraient. « Vois-tu, mon enfant, tout cela est assez malheureux déjà ; nous n'avons pas besoin de le rendre plus pénible encore par notre manque de raison. Plus tard peut-être, quand tu entendras parler de ma mort, tu seras heureuse, en regardant ton mari et tes enfants, de ce que le défunt aura été plus raisonnable que toi cette nuit-ci, bien que la première fois ce fût le contraire. Laisse-moi aller reposer ; vas-y toi-même, et prends soin que nous ne nous revoyions pas demain matin. Tu as une excellente réputation : les contrebandiers me l'ont dit en chemin. Si nous nous embrassions ce soir, demain, il y aurait une scène... n'est-ce pas, mon enfant ? Maintenant, adieu ! Bonne nuit, Fenice ! »

Il lui offrit encore une fois affectueusement la main, mais elle ne la prit pas. Il la voyait toute pâle à la lueur de la lune, les sourcils froncés, les cils abaissés, ce qui la rendait encore plus sombre. « N'ai-je pas assez expié d'avoir eu trop de raison cette nuit d'il y a sept ans ? dit-elle à demi-voix. Et maintenant, il veut que cette raison mille fois maudite me rende de nouveau misérable, et cette fois pour l'éternité ! Non, non, non ! je ne le laisse plus : je serais honteuse devant tout le monde s'il s'en allait pour mourir ! »

« N'entends-tu pas que je veux dormir, et seul ? interrompit-il avec vivacité. Pourquoi te rendre encore plus malade ? Si tu ne sens pas que mon honneur me force à partir, tu n'aurais jamais été faite pour moi. Suis-je une poupée que tu prends sur tes genoux pour la caresser et te servir de jouet ? Ma route est tracée ; elle est trop étroite pour deux. Montre-moi la peau sur laquelle je dois passer la nuit, et puis... oublions-nous.

— Non, quand tu me frapperais pour me chasser, je ne m'en irais pas ! Quand la mort elle-même se mettrait entre nous deux, je lui ferais lâcher prise à la force de mes bras. A la vie, à la mort, tu es à moi, Filippo !

— Silence ! cria-t-il, et le rouge de la colère lui montait au visage pendant que des deux mains il repoussait la jeune fille qui s'attachait à lui ; silence ! et que ce soit fini pour aujourd'hui et pour toujours !

Suis-je donc une chose dont s'empare qui veut, à son gré, à sa fantaisie ? Je suis un homme, et je me donne à qui doit m'avoir. Si tu as soupiré pour moi pendant sept années, as-tu acquis par là le droit de me déshonorer moi-même dans la huitième ? Si tu as voulu me séduire, le moyen était mal choisi. Il y a sept ans, je t'aimais parce que tu étais tout autre qu'aujourd'hui. Si tu t'étais alors jetée à mon cou pour prendre mon cœur de force, j'aurais opposé ma volonté à la tienne comme je le fais maintenant. A présent, tout est fini entre nous deux, et je sens que la pitié qui s'est élevée un moment dans mon cœur n'était pas de l'amour. Pour la dernière fois, où est ma couche ? »

Il avait dit tout cela d'un ton dur et impérieux, et quand il se tut, le son de sa voix l'effraya lui-même. Cependant, il n'ajouta pas un mot, s'étonnant en silence de la tranquillité inattendue avec laquelle elle acceptait tout. Il aurait voulu adoucir par quelques paroles bienveillantes la peine qu'il lui causait ; mais elle passa froidement à côté de lui, et ouvrant une porte massive, elle lui en désigna du doigt le verrou, puis se retira muette auprès du foyer.

Il entra et ferma derrière lui la porte, mais il resta quelque temps auprès pour écouter ce qu'elle ferait. Rien ne remua dans la chambre ; le silence de la maison n'était troublé que par l'inquiétude du chien, le piétinement du cheval dans l'écurie, et les plaintes du vent qui chassait les dernières bandes du brouillard. La lune brillait au ciel dans toute sa magnificence, et quand Filippo eut retiré le bouquet de bruyères qui bouchait le trou servant de fenêtre, la chambre fut tout éclairée. Il vit alors que ce ne pouvait être que la chambre de Fenice. Auprès du mur était le lit propre et étroit ; à côté, un buffet ouvert, une petite table et un escabeau de bois. Le mur était couvert d'images de saints et de madones ; un crucifix et un bénitier à côté de la porte.

Il s'assit sur le lit, et sentit un orage s'élever dans son sein. Plus d'une fois il se dressa pour courir auprès d'elle et lui dire que s'il lui avait fait tant de peine, c'était uniquement pour la guérir : « C'était le seul moyen qui me restât pour que la faute et la malédiction ne devinssent pas encore plus lourdes. Sept années !... pauvre enfant ! » Un large peigne orné de petits morceaux de métal était posé sur la table, il le prit machinalement dans ses doigts. Alors lui revint en pensée la belle chevelure, puis la fierté du col sur lequel elle reposait, la noblesse du front qu'elle entourait de ses boucles, et ses joues brunes. Enfin, il rejeta le tentateur dans le coffre, où il vit rangés des robes, des mouchoirs et de petits bijoux. Il baissa lentement le couvercle, et s'en fut à la lucarne regarder au dehors.

La chambre se trouvait derrière la maison, et aucune autre cabane de Treppi ne lui masquait la vue des roches déchirées. Vis-à-vis, derrière un ravin, s'élevait la croupe nue d'un rocher éclairé par la lune, qui devait se trouver alors au-dessus de la maison. De côté, il vit quelques hangars auprès desquels descendait la route. Un petit pin égaré, aux branches chauves, avait pris racine entre les pierres; partout ailleurs, le sol n'était couvert que de bruyères, et çà et là un maigre buisson. « En vérité, se dit-il, le lieu n'est pas propre à faire oublier ce qu'on a aimé. Je voudrais que tout fût autrement! Oui, oui, elle eût été la femme qu'il me fallait; elle m'eût aimé plus que la parure, les promenades et les flatteries des muscadins. Quels yeux ferait mon vieux Marco si je revenais tout à coup avec une jolie femme! On n'aurait pas besoin de changer de logis; l'étrange malaise que parfois j'y ressens vient de ce qu'il est vide, et pour moi, vieux solitaire, il serait bon d'entendre quelquefois le rire d'un enfant. Mais folie, folie, Filippo! que ferait la pauvre fille, veuve à Bologne? Non, non, rien de cela. N'entassons pas une nouvelle faute sur l'ancienne. Je réveillerai les guides une heure plus tôt, et je fuirai avant que personne soit levé. »

Au moment où il voulait quitter la lucarne pour étendre sur le lit ses membres fatigués d'une longue course à cheval, il vit sortir de l'ombre projetée par la maison et se dessiner à la clarté de la lune la forme d'une femme. Elle ne se retourna pas, mais il ne pouvait douter que ce ne fût Fenice. D'un pas allongé, mais régulier, elle s'éloignait de la maison et se dirigeait vers la ravine. Il frissonna de tout son corps à l'idée qu'elle allait se nuire. Sans réfléchir, il courut à la porte pour en tirer le verrou, mais il semblait que le vieux fer rouillé se fût fixé dans sa gâche, et tous ses efforts restèrent inutiles. Il cria en secouant la porte, en la poussant des pieds et des poings, mais sans pouvoir la forcer. Il l'abandonna enfin, et courut à la fenêtre. Déjà il sentait une pierre du mur céder sous sa main, quand il vit soudain reparaitre la haute taille de la jeune fille, qui revenait par le même chemin. Elle portait à la main quelque chose qu'il ne put reconnaître dans cette lueur vague; il ne vit que sa figure, sévère et pensive, mais sans passion. Elle ne tourna pas une seule fois les yeux vers la fenêtre, et disparut dans l'ombre.

Il était encore debout, respirant à pleins poumons pour se remettre de ses efforts et de ses angoisses, quand il entendit un grand bruit qui semblait venir du vieux chien. Ce n'était pas pourtant des aboiements ni des gémissements. Cette énigme lui parut de plus en plus inexplicable.

Il avança, autant qu'il le put, la tête hors de la lucarne, mais il ne vit rien que la nuit, descendue immobile sur la montagne. Tout à coup un gémissement court et fort, suivi d'une plainte déchirante du vieux Fuoco, vint frapper son oreille; puis, malgré toute son anxiété, il n'entendit plus rien que le bruit d'une porte et les pas de Fenice sur les dalles de pierre. En vain se tint-il longtemps auprès de la porte, d'abord pour écouter, puis pour conjurer Fenice de lui dire un seul petit mot, tout resta silencieux. Il se jeta sur le lit, comme pris de la fièvre, veillant et songeant, jusqu'à ce qu'enfin, vers une heure après minuit, la lune disparut, et la fatigue assoupit ses mille pensées tumultueuses.

Une faible lumière entraînait dans la chambre quand il se réveilla; mais lorsqu'il eut retrouvé ses sens et qu'il se fut levé, il vit très-bien que ce n'était pas la clarté grisâtre du matin avant le lever du jour. Un faible rayon passait à travers les bruyères qui bouchaient de nouveau la fenêtre; il les repoussa en dehors, et fut ébloui par la grande clarté d'un soleil déjà fort. Saisi de colère contre les guides, contre son sommeil, et surtout contre la jeune fille, à laquelle il devait attribuer cette fourberie, il courut à la porte, dont le verrou céda sans résistance, et il entra dans la salle.

Fenice était assise seule auprès du foyer, et semblait l'attendre depuis longtemps. Toute trace des tempêtes de la veille avait disparu; et dans ses traits Filippo ne pouvait découvrir aucun signe de tristesse ou d'effort.

« Tu as tout arrangé pour que j'oublie l'heure en dormant ?

— Oui, répondit-elle avec indifférence. Vous étiez fatigué, et vous arriverez toujours assez tôt à Pistoie, puisque ce n'est que dans l'après-midi que vous devez vous rencontrer avec les assassins.

— Je ne t'ai pas dit de prendre soin de ma fatigue. Veux-tu donc me poursuivre encore ? Cela ne te servira de rien, jeune fille. Où sont mes guides ?

— Partis.

— Partis ! Veux-tu te moquer de moi ? Où sont-ils ? Comment seraient-ils partis avant d'avoir été payés ? » Et il fit un pas vers la porte comme pour sortir.

Fenice resta impassible et dit du même ton insouciant : « Je les ai payés. Je leur ai dit que vous aviez besoin de repos et que je vous accompagnerais moi-même jusqu'à la plaine; car la provision de vin est épuisée, et il faut que j'en achète du nouveau, une lieue avant Pistoie. »

Pendant un instant la colère l'empêcha de parler. « Non, dit-il enfin, pas avec toi ! Avec toi, jamais, perfide serpent qui veux sans cesse m'enlacer dans ses replis ! Prétention ridicule ! Nous sommes plus séparés que jamais. Je te méprise, puisque tu me crois assez stupide pour espérer me gagner par de semblables manèges. Je n'irai pas avec toi. Donne-moi un domestique, et prends ce que tu as payé aux contrebandiers. »

Il lui jeta une bourse et ouvrit la porte pour chercher quelqu'un qui pût le conduire : « Ne prenez pas tant de peine, dit-elle, vous ne trouverez pas un seul domestique. Ils sont tous dans les montagnes. Il ne reste à Treppi personne qui puisse vous servir. De pauvres vieilles femmes cassées, des vieillards et des enfants qu'on est obligé de garder encore. Si vous ne me croyez, allez voir vous-même. »

» Après tout, continua-t-elle en le voyant indécis, en proie au dépit et à la colère, debout sur le seuil et lui tournant le dos, que voyez-vous d'impossible et de dangereux à ce que je vous conduise ? J'ai eu cette nuit des rêves qui m'ont dit que je n'étais pas faite pour vous. Il est vrai que je vous aime toujours un peu, et j'aurais du plaisir à causer encore quelques heures avec vous. Faut-il pour cela que je vous tende des pièges ? Vous êtes libre de me quitter et d'aller où bon vous semble, dans la vie ou dans la mort. Seulement j'ai tout arrangé pour pouvoir faire encore un bout de chemin à côté de vous. Je puis vous jurer, si cela vous tranquillise, que ce ne sera qu'un bout de chemin ; pas jusqu'à Pistoie, pour rien au monde ! Seulement jusqu'à ce que vous soyez sur la bonne route. Car, si vous alliez seul, vous vous égareriez bientôt à ne plus pouvoir avancer ni reculer. Vous devez vous rappeler cela, puisque vous êtes déjà venu dans nos montagnes.

— Peste ! » murmura-t-il en se mordant les lèvres. Il voyait cependant le soleil monter toujours sur l'horizon, et, tout bien considéré, qu'avait-il de sérieux à craindre ? Le plus sérieux, il ne voulait pas se l'avouer. Il se tourna vers elle, et put lire dans ses grands yeux indifférents que ses paroles ne cachaient nulle fausseté. Il lui sembla qu'elle était devenue tout autre que la veille, et il se mêlait presque un peu de mécontentement à sa surprise quand il dut se dire que cet accès de douloureuse passion était passé si vite et sans laisser de traces. Il la regarda longtemps, mais rien ne vint réveiller sa méfiance.

« Puisque tu es devenue si sage, dit-il alors d'un ton sec, cela se peut ; viens donc ! »

Sans un seul signe de joie, elle se leva et dit : « Il faut d'abord manger, car nous ne trouverons rien pendant plusieurs heures. » Elle

mit devant lui un plat et une cruche, et mangea elle-même en s'accoudant sur la cheminée, mais elle ne toucha pas au vin. Lui, pour en finir plus vite, prit quelques cuillerées, but à longs traits, et alluma son cigare aux charbons du foyer. Pendant ce temps, il ne lui avait pas donné un regard, mais quand il se trouva près d'elle, et qu'il l'examina, il vit une singulière rougeur colorer ses joues, et dans ses yeux comme une expression de triomphe. Elle se leva soudain, saisit la cruche et la brisa sur le sol. « Personne ne doit plus y boire, dit-elle, depuis que vos lèvres l'ont touchée. »

Pendant une seconde, un soupçon lui traversa l'esprit : « T'aurait-elle empoisonné ? » Mais il aima mieux croire que c'était un reste de la folie amoureuse qu'elle avait abjurée, et il sortit avec elle de la maison.

« Ils ont remmené le cheval avec eux à Porretta, dit-elle quand il parut le chercher des yeux. Vous n'auriez pu d'ailleurs descendre à cheval sans danger, les chemins sont plus étroits que ceux d'hier. »

Elle prit donc les devants, et bientôt ils laissèrent derrière eux les huttes de Treppi : elles semblaient mortes ; aucune fumée n'en sortait, et le soleil les frappait de ses rayons. Alors, pour la première fois, Filippo put voir toute la majesté de ce désert, sur lequel s'arrondissait un ciel pur et transparent. Le chemin, ce n'était qu'une faible trace à peine visible sur les durs rochers, se dirigeait vers le nord, et de temps en temps, quand les lignes parallèles des montagnes s'abaissaient, on voyait la mer briller à l'horizon lointain. Autour d'eux, nulle trace de végétation, excepté les herbes courtes et sèches des montagnes et quelques buissons. Mais bientôt ils quittèrent la hauteur pour descendre dans le ravin ; là ils rencontrèrent des sapins ; des sources jaillissaient, et ils entendaient en bas l'eau se briser avec violence. Fenice marchait devant, choisissant d'un pied sûr les pierres les plus solides, sans se retourner, sans prononcer une parole. Il ne pouvait détacher d'elle ses regards, et il admirait la force et la souplesse de ses membres. Son visage était caché par un long mouchoir blanc ; mais toutes les fois qu'ils pouvaient marcher l'un près de l'autre, il était obligé de faire un effort pour en détourner les yeux, tant il se sentait attiré par le caractère grandiose de ses traits. Alors seulement, à la vive clarté du jour, il remarqua sur son visage une expression singulièrement enfantine, sans pouvoir dire en quoi elle consistait, comme si depuis sept années quelque chose n'avait pas changé en elle pendant que tout le reste s'était développé.

Enfin il rompit le premier le silence, et elle lui répondit convena-

blement et sans effort. Seulement sa voix, qui d'ordinaire n'avait pas le son grave et dur habituel aux filles de la montagne, semblait aujourd'hui monotone et plus triste encore quand elle parlait des choses les plus indifférentes. La route qu'ils suivaient avait été, dans les derniers temps, parcourue par des proscrits qui, pour la plupart, s'étaient reposés à Treppi. Filippo demandait des nouvelles de l'un et de l'autre, dont il lui faisait le portrait : mais elle s'en souvenait rarement, bien qu'elle sût que les contrebandiers en avaient souvent amené coucher dans sa maison. Il y en eut un pourtant dont elle ne se souvint que trop bien. A sa description le sang lui monta au visage et elle s'arrêta. « Celui-là est mauvais, dit-elle d'un air sombre ; j'ai été forcée de réveiller les domestiques pendant la nuit et de lui fermer ma porte. »

Tout en causant, l'avocat ne remarquait point que le soleil montait toujours et qu'on n'apercevait rien des plaines de la Toscane ; aussi ne pensait-il pas le moins du monde à la manière dont cette journée devait finir. C'est si ravissant de marcher à cinquante pieds au-dessus du torrent, sur un sentier boisé, de sentir de temps en temps la poussière humide qui s'élève de la cascade, de voir les lézards glisser sur les pierres, les papillons voler autour des rayons de soleil qui percent l'ombre, qu'il ne s'aperçut pas qu'ils remontaient le cours du ruisseau, au lieu de se diriger vers l'ouest. Dans la voix de sa compagne il y avait un charme qui lui faisait oublier tout ce qui l'avait occupé la veille, quand il suivait les contrebandiers. Mais, lorsqu'au sortir du ravin, ils trouvèrent devant eux un nouveau pays de montagnes, se succédant à perte de vue, des hauteurs arides et brûlées, d'autres ravins sauvages, il s'arracha soudain à ce sommeil enchanté et s'arrêta pour regarder le ciel. Il reconnut alors qu'ils avaient marché dans un sens complètement opposé, et qu'ils se trouvaient de deux lieues plus éloignés de leur but qu'au moment du départ.

« Arrête ! s'écria-t-il, je m'aperçois encore à temps que tu me trompes. Est-ce ici le chemin de Pistoie, perfide ?

— Non, dit-elle sans peur, mais en baissant les yeux.

— Alors, par toutes les puissances de l'enfer, les démons peuvent aller à ton école pour y apprendre à feindre. Malédiction sur mon aveuglement !

— On peut tout et on est plus puissant que les démons et les anges quand on aime, dit-elle d'une voix profonde et triste.

— Non, s'écria-t-il dans un accès de colère, ne te réjouis pas encore, arrogante fille, non, pas encore ! La volonté d'un homme ne sera pas brisée par ce qu'une fille folle appelle de l'amour. Retourne avec moi.

à l'instant, et montre-moi le chemin le plus court, ou je t'étrangle sur l'heure de mes propres mains ! Ne comprends-tu donc pas, insensée, qu'il faut que je haisse celle qui fait de moi un misérable devant le monde ? »

Il s'avança sur elle les poings fermés, car il ne se connaissait plus. « Étranglez-moi donc, dit-elle d'une voix haute mais tremblante. Fais-le seulement, Filippo ! Mais, après, tu te jetteras sur mon corps, pleurant des larmes de sang de ne pouvoir me réveiller. Ta couche sera ici à côté de moi, tu disputeras mon cadavre aux vautours qui voudront me déchirer ; le soleil du jour te brûlera, la rosée de la nuit te mouillera, jusqu'à ce que tu tombes mort à mes côtés, car, à présent, tu ne peux plus me quitter. As-tu pensé que la pauvre fille stupide, nourrie et élevée sur la montagne, rejetterait sept années comme un jour ? Je sais ce qu'elles m'ont coûté, combien elles ont été chères, et je crois t'acheter à un prix honorable en te payant à ce prix. Te laisser aller à la mort ! mais ce serait risible. Quitte-moi seulement, tu t'apercevras bien que je te force à revenir auprès de moi à jamais : car dans le vin que tu as bu ce matin était mêlé un *sort d'amour* auquel nul homme sur terre n'a encore pu résister. »

Elle avait un air de reine en prononçant ces mots, le bras étendu vers lui, comme si sa main eût tenu un sceptre au-dessus d'un esclave. Mais il répondit par un rire sec et lui dit : « Ton *sort d'amour* te sert bien mal, car jamais je ne t'ai haï davantage qu'en ce moment. Mais je suis un fou de haïr une folle. Tu ne me reverras plus : puisse cela te guérir de ton amour et de ta folie. Je n'ai pas besoin que tu me conduises. Je vois là-bas, à la descente, une hutte et des troupeaux autour... un feu brille. Là-bas on saura bien me guider. Adieu, pauvre serpent, adieu ! »

Elle ne répondit rien quand elle le vit s'éloigner. Elle s'assit tranquillement à l'ombre du rocher, plongeant ses grands yeux dans le vert sombre des sapins qui s'élevaient du fond de la ravine.

A peine l'avait-il quittée qu'il se trouva perdu au milieu des broussailles et des rochers, sans nulle trace de route, car il était forcé de s'avouer que les paroles de l'étrange fille avaient fait sur son cœur une profonde impression, et troublé son esprit. Il voyait toujours, cependant, sur la pelouse, la hutte de berger de l'autre côté du ravin, et il entreprit résolument la descente. A la hauteur du soleil, il jugea qu'il pouvait être dix heures. Arrivé au bas de l'escarpement, il trouva un chemin ombreux, et, bientôt après, un pont sur un autre ruisseau qui courait dans un autre sens et promettait de le conduire à la

pelouse. Il le suivit ; à ses détours, il vit bientôt qu'il n'allait pas droit à son but ; mais dans la ligne directe s'élevaient des rochers inaccessibles, et, à moins de retourner sur ses pas, il était forcé de suivre sa route. D'abord il marcha vite, et comme un homme délivré de ses chaînes, cherchant de temps en temps du regard la hutte qui semblait s'éloigner. Peu à peu, à mesure que ses sens se calmaient, tous les détails de la scène qui venait de se passer se représentaient à son esprit. Il voyait aussi la belle figure de la jeune fille, il la voyait alors distinctement et non plus à travers le brouillard de la colère. Il ne pouvait se défendre d'une profonde pitié. « La voilà assise là-haut, la pauvre fille, elle compte encore sur ses sortilèges. C'était donc pour cela qu'elle quittait la hutte à la clarté de la lune, afin d'aller cueillir on ne sait quelle herbe inoffensive ? Mais oui, mes braves contrebandiers aussi me montrèrent ces singulières fleurs au blanc calice entre les rochers, en me disant qu'elles étaient puissantes pour l'amour. Innocente plante, que dirent-ils de toi ? C'était aussi pour cela qu'elle brisa la cruche et que le vin parut si amer à mes lèvres. Plus l'enfantillage devient vieux, plus il devient fort et vénérable. Elle se tenait devant moi comme une sibylle, profondément convaincue de la vérité de ses paroles, comme celle qui autrefois, à Rome, jeta ses livres au feu. Pauvre cœur de femme, combien tes erreurs t'apportent de charmes et de misères ! »

Plus il s'éloignait et plus il sentait ce qu'il y avait de touchant et d'élevé dans cet amour, et le pouvoir de sa beauté que la séparation semblait rendre plus radieuse encore. « Je n'aurais pas dû la punir d'avoir voulu me faire oublier un devoir fatal, dans l'intention de me sauver. J'aurais dû lui tendre la main et lui dire : Je t'aime, Fenice, et, si je survais, je reviens auprès de toi pour t'emmener... Faut-il que j'aie été aveugle pour n'avoir pas trouvé cela plus tôt ! Quelle honte pour l'avocat ! J'aurais dû la quitter en l'embrassant comme une fiancée, elle n'aurait pas pensé que je la trompais. Mais j'ai fait la mauvaise tête et j'ai tout gâté. »

Il rêvait maintenant à ce qu'auraient pu être de tels adieux, et il croyait sentir son haleine, la fraîcheur de ses lèvres sur les siennes. Il lui sembla entendre son nom. Fenice !... répondit-il du fond du cœur avec un profond saisissement. Le ruisseau murmurait sous ses pieds, le feuillage des sapins restait immobile : au loin, le silence, l'ombre et la solitude.

Déjà le nom revenait sur ses lèvres ; la honte lui ferma à temps la bouche. La honte et l'effroi tout ensemble. Il se frappa le front : « En

suis-je déjà, s'écria-t-il, à rêver de toi tout éveillé ? Avait-elle raison, et nul homme ne saurait-il résister à ce philtre ? Je serais donc pour toute ma vie l'esclave d'une femme ! Non ! dans l'enfer, belle diablesse trompée ! »

Il avait pour un moment retrouvé ses esprits : il vit alors que le sentier le menait à contre-sens. Il ne pouvait pas retourner en arrière, à moins de se jeter dans le péril qu'il voulait fuir. Il résolut de regagner à tout prix une hauteur d'où l'on pût apercevoir la hutte de berger qu'il avait perdue de vue. La rive qu'il suivait devenait trop rapide, il roula son manteau sur ses épaules, et, choisissant une place sûre, d'un saut il fut de l'autre côté de la ravine, dont les bords se rapprochaient en cet endroit. Son courage était revenu ; il gravit la pente opposée et revit le soleil.

Sa tête brûlait, sa langue était desséchée ; la peur le saisit à l'idée qu'après tant de fatigues il n'arriverait peut-être pas encore à temps. Le sang lui montait de plus en plus au cerveau ; il maudit le vin qu'il avait bu au départ, et fut forcé de se rappeler de nouveau les fleurs qu'on lui avait montrées la veille. Voilà qu'il en croissait encore autour de lui ! il eut un frisson : « Si pourtant c'était vrai ! pensa-t-il ; s'il existait des puissances qui, maîtrisant la tête et le cœur, courbent la volonté d'un homme sous le caprice d'une jeune fille ! Tout plutôt que cette honte ! Plutôt la mort que la servitude ! L'erreur n'a de pouvoir que sur celui qui y croit. Sois un homme, Filippo, marche ; voilà la hauteur ; encore un effort, et tu laisseras pour toujours derrière toi ces montagnes maudites et leurs enchantements. »

Et pourtant, rien ne pouvait calmer la fièvre qui le brûlait ; chaque pierre, chaque endroit glissant, chaque branche de sapin, devenait un obstacle qu'il ne pouvait franchir sans des efforts inouïs. Lorsqu'il fut enfin parvenu au sommet en s'accrochant aux derniers buissons, le sang affluait à ses yeux, et les rayons du soleil, que lui renvoyait la roche polie, l'aveuglaient. Il se frotta le front avec fureur, ôta son chapeau et passa la main dans ses cheveux ; mais cette fois, il entendit son nom prononcé distinctement, et regarda épouvanté du côté où on l'appelait. A quelques pas de lui, sur le rocher, était assise Fenice, comme il l'avait laissée, le regardant d'un air heureux et calme.

« Reviens-tu donc enfin, Filippo ? dit-elle tendrement ; je t'attendais plus tôt.

— Spectre de l'enfer ! cria-t-il hors de lui, pendant que l'horreur et le désir luttèrent dans son sein ; te moques-tu encore de moi, quand pour ajouter à l'angoisse d'être perdu dans ces montagnes, le soleil

me fond la cervelle ? Triomphes-tu de ce que je suis forcé de te revoir encore une fois pour encore une fois te maudire ? Si je t'ai retrouvée, par le Dieu tout-puissant, je ne t'ai pas cherchée, et tu vas me perdre de nouveau. »

Elle secoua la tête avec un singulier sourire. « Il t'attire sans que tu le saches, dit-elle. Tu me retrouverais quand toutes les montagnes de la terre seraient entre nous, car dans ton vin j'ai mêlé sept gouttes de sang tirées du cœur d'un chien. Pauvre Fuoco ! Il m'aimait et te haïssait. Ainsi tu haïras le Filippo d'autrefois, celui qui me repoussait, et tu n'auras de repos qu'en m'aimant. Avoue donc que je t'ai vaincu, Filippo ! Viens maintenant, que je te guide vers Gênes, mon bien-aimé, mon mari, mon amant ! »

A ces mots, elle se leva et voulut l'entourer de ses bras, quand soudain elle eut peur en le regardant. Il était devenu tout d'un coup pâle comme la mort ; seulement, le blanc de ses yeux était d'un rouge de sang, ses lèvres remuaient sans prononcer une parole, son chapeau était tombé, et des deux mains il repoussait toute approche.

« Un chien ! un chien ! ce furent les premiers mots qu'il parvint à faire entendre. — Non ! non ! non ! tu ne l'emporteras pas, démon ! Mieux vaut un homme mort qu'un chien vivant ! » Un rire effroyable éclata sur ses lèvres ; lentement, comme luttant à chaque pas, il recula en chancelant, et fixant sur la jeune fille des yeux immobiles, il se lança en arrière dans l'abîme qu'il venait de gravir.

La nuit tomba sur les yeux de Fenice. Elle appuya ses deux mains sur son cœur en poussant un cri qui retentit comme un cri de faucon au-dessus de la ravine, quand elle vit sa haute stature disparaître derrière le bord du rocher. Elle fit quelques pas en chancelant, puis elle s'arrêta ferme et droite, les mains toujours pressées sur son cœur. « Madonna ! » dit-elle, mais sans penser à rien. Regardant toujours devant elle, elle s'approcha rapidement du précipice, et se laissa couler le long de la muraille rocheuse en s'aidant des sapins. Ses lèvres hale-tantes murmuraient des paroles sans suite ; d'une main elle pressait son cœur, de l'autre elle se retenait aux branches des arbres, aux angles des rochers. Elle arriva ainsi jusqu'au pied des sapins. — Il était là, les yeux fermés, le front et les cheveux inondés de sang, le corps appuyé contre un arbre. Son habit était déchiré, sa jambe semblait aussi blessée. Elle ne put voir d'abord s'il vivait encore ; elle le chargea sur ses deux bras, et alors elle sentit que la vie ne l'avait pas abandonné. Le manteau qu'il portait serré autour de ses épaules paraissait avoir amorti la violence de la chute. « Jésus soit béni ! » dit-elle en

respirant enfin. Elle se sentit la force d'un géant quand elle se mit à remonter la ravine, portant sur ses bras ce corps inanimé. Cela dura longtemps : quatre fois elle le posa sur la mousse entre les rochers, et il ne donnait toujours pas signe de vie.

Quand elle eut enfin atteint la hauteur avec son malheureux fardeau, elle tomba elle-même sur les genoux et resta ainsi couchée quelques instants évanouie ; mais elle se releva bientôt, et courut dans la direction de la hutte du berger. Lorsqu'elle fut assez près, elle fit entendre un cri d'appel qui retentit dans la vallée. D'abord, l'écho seul lui répondit, puis une voix humaine. Elle appela de nouveau, et retourna sans attendre la réponse ; elle revint auprès du corps sans vie, le reprit et le porta à l'ombre du rocher où elle s'était assise pour l'attendre.

C'est là qu'il se trouva encore quand il reprit connaissance et rouvrit les yeux pour la première fois. Il vit auprès de lui deux bergers, un vieillard et un jeune garçon d'environ dix-sept ans. Ils lui jetaient de l'eau au visage et lui frottaient les tempes. Sa tête reposait doucement ; il ne savait pas que c'était sur les genoux de Fenice.

Il semblait l'avoir complètement oubliée. Il poussa un soupir qui la fit frémir jusqu'à la plante des pieds, et referma de nouveau les yeux. Enfin il dit d'une voix entrecoupée : « Qu'un de vous, mes braves gens, aille à Pistoie ; — mais vite, on m'y attend. La miséricorde divine récompensera celui qui dira à l'aubergiste de *la Fortune* l'état dans lequel je me trouve. Je me nomme.... » Ici, la voix lui manqua et il perdit de nouveau ses sens.

« J'irai, dit la jeune fille. Pendant ce temps, vous le porterez à Treppi, et vous le coucherez dans le lit que vous montrera la Nina. Qu'elle appelle la vieille Chiaruccia pour le soigner et bander ses blessures. Toi, Tommaso, soulève-le par les épaules, toi, Bippo, par les jambes. Ainsi, allez doucement, doucement ! Lorsque vous monterez, Tommaso passera devant. Et puis, attendez ; — trempez ceci dans l'eau, et posez-le sur son front. Vous le mouillerez de nouveau à chaque source. Avez-vous compris ? »

Elle déchira le large mouchoir de fil blanc qu'elle portait sur la tête, puis elle en prit un grand morceau qu'elle trempa dans l'eau, et l'attacha sur la chevelure sanglante de Filippo. Les hommes le portèrent à Treppi. La jeune fille, après les avoir suivis d'un regard morne, descendit rapidement les sentiers tortueux de la montagne.

Il était environ trois heures après-midi quand elle atteignit Pistoie. L'auberge de *la Fortune* se trouvait à quelques centaines de pas de la

ville, et, à cette heure de la sieste, elle était peu fréquentée. A l'ombre du grand toit saillant, il y avait des chars dételés, les voituriers dormaient à leur poste; dans la grande forge, vis-à-vis, le travail était suspendu : nul souffle de vent ne passait à travers les branches chargées de poussière des arbres qui bordaient la route. Tout semblait dormir, excepté la fontaine dont l'eau tombait en murmurant dans un large bassin; Fenice s'en approcha, et rafraîchit son visage et ses mains; puis, elle but lentement et longtemps pour apaiser la faim et la soif à la fois, et elle entra dans l'auberge.

L'hôte, à moitié endormi, se leva du banc sur lequel il reposait dans la salle, mais se recoucha quand il vit que c'était une fille de la montagne qui l'avait dérangé.

« Que veux-tu? demanda-t-il brusquement : si tu veux manger et boire, va dans la cuisine.

— Vous êtes l'aubergiste? dit-elle tranquillement.

— Qui donc serait-ce, si ce n'est moi? Je suis connu, il me semble. Baldassare Fizzi, de *la Fortune*. Que m'apportes-tu, belle fille?

— Un message du signor avvocato Filippo Mannini.

— Eh! eh! est-ce cela? Oh! alors c'est autre chose. — Et il se leva soudain. — Ne vient-il pas lui-même, mon enfant? Il y a ici des messieurs qui l'attendent.

— Menez-moi donc vers eux.

— Eh! eh! la discrète! ne peut-on savoir ce qu'il leur fait dire?

— Non.

— C'est bien, mon enfant, c'est bien; chacun a ses secrets, cette jolie petite mauvaise tête aussi bien que le crâne épais du vieux Baldassare. Eh! eh! il ne vient donc pas? cela sera fort désagréable pour ces messieurs : ils paraissent avoir avec lui des affaires importantes. »

Il se tut, en regardant la jeune fille de côté et en clignant de l'œil; mais comme, loin de paraître le moins du monde disposée à lui faire des confidences, elle ouvrait la porte, il prit son chapeau de paille et sortit avec elle en hochant la tête.

Ils traversèrent une petite vigne située derrière la cour, le vieux ne cessant ni ses exclamations ni ses demandes, auxquelles la jeune fille ne répondait pas un mot. Au bout de l'allée principale était un petit pavillon masqué; les volets étaient fermés, et derrière la porte vitrée il y avait un épais rideau. A quelques pas de distance, l'aubergiste dit à Fenice de s'arrêter, et se présenta seul à la porte, qui s'ouvrit quand il eut heurté. Fenice remarqua qu'on dérangeait le rideau, et qu'on la

regardait. Puis le vieux ressortit et lui dit que ces messieurs l'attendaient pour lui parler.

Quand elle entra, un homme qui était assis tournant le dos à la porte se leva et fixa sur elle un regard rapide et scrutateur. Deux autres restèrent sur leurs chaises. Sur une table il y avait une bouteille et des verres.

« Le signor avvocato ne vient pas, comme il l'avait promis ? dit celui devant lequel elle se trouvait. Qui es-tu, et quelle preuve apportes-tu de ta mission ? »

— Je suis une jeune fille de Treppi, monsieur, Fenice Castaneo. Des preuves, je n'en ai d'autres que ma sincérité.

— Pourquoi le signor avvocato ne vient-il pas ? Nous le croyions un homme d'honneur ?

— Aussi l'est-il ; mais il a fait une chute du haut d'un rocher et s'est blessé à la tête et à la jambe ; de sorte qu'il avait perdu connaissance. »

Le questionneur échangea un regard avec les autres, puis il continua.

« Tu dis en effet la vérité, Fenice, car tu ne sais pas bien mentir. S'il a perdu connaissance, comment a-t-il pu t'envoyer ici pour nous le dire ? »

— La parole lui est revenue un moment ; il a dit qu'il était attendu à *la Fortune* et qu'on devait y faire savoir ce qui lui était arrivé. »

Un des assistants fit entendre un rire sec. « Tu vois, dit celui qui parlait, que ces messieurs ne croient pas non plus ton histoire. Il est vrai qu'il est plus facile de faire le poète que l'homme d'honneur.

— Si cela veut dire que le signor Filippo n'est pas venu par lâcheté, c'est un infâme mensonge dont puisse le ciel vous punir, dit-elle avec force, et regardant les trois hommes l'un après l'autre.

— Tu t'échauffes, petite, dit l'homme avec ironie. Tu es probablement la bonne amie du signor avvocato, et...

— Non ! la Madonna le sait, » dit-elle de sa voix la plus profonde.

Les hommes s'entretenaient tout bas, et elle entendit l'un d'eux qui disait : « Le nid est encore en Toscane. — Je pense bien que vous ne donnez pas dans le piège, dit le troisième : il est aussi peu à Treppi que.... »

— Venez le voir vous-même, dit Fenice interrompant la chuchotterie ; mais si je vous y conduis, vous y viendrez sans armes.

— Petite folle, dit celui qui avait parlé le premier, crois-tu donc que nous en voulions à la vie d'une aussi jolie créature que toi ?

— Non, mais à la sienne : je le sais.

— As-tu encore d'autres conditions à faire, Fenice Castaneo ?

— Oui, qu'un chirurgien vienne avec nous. Est-il déjà parmi vous, messieurs ? » Elle n'obtint pas de réponse, et les trois hommes rapprochèrent leurs têtes. « Quand nous sommes arrivés, il était sur le seuil de la porte : il faut espérer qu'il ne sera pas encore retourné en ville, » dit l'un d'eux en quittant le pavillon. Il revint un instant après, avec un quatrième à qui la société paraissait inconnue.

« Vous aurez bien la complaisance de monter avec nous jusqu'à Treppi ? demanda celui qui portait ordinairement la parole ; pendant le trajet on vous dira de quoi il s'agit. »

L'autre inclina la tête et se tut, et tous quittèrent le pavillon. En passant devant la cuisine, Fenice se fit donner un morceau de pain et mangea quelques bouchées ; puis elle prit les devants sur le chemin de Treppi. En route, elle ne fit nulle attention à ses compagnons, qui parlaient ensemble avec chaleur, mais elle se hâta autant qu'elle le put, et plus d'une fois ils durent la rappeler pour ne pas la perdre de vue. Alors elle s'arrêtait pour attendre, et, la main sur son cœur, elle jetait autour d'elle un regard désespéré. Le soir était arrivé quand ils atteignirent la hauteur.

Le village de Treppi ne semblait pas plus animé que d'habitude. Seulement quelques têtes curieuses d'enfants parurent aux fenêtres, quelques femmes se tinrent sur la porte lorsque passèrent Fenice et ses compagnons. Elle ne parla à personne, et, de la main rendant à ses voisins leur salut, elle s'approcha de sa maison. Là, un groupe d'hommes se tenait à causer, les domestiques étaient occupés autour de chevaux chargés, des contrebandiers allaient et venaient. Quand les étrangers arrivèrent, il se fit dans le groupe un silence subit, et tous se rangèrent pour livrer passage. Fenice échangea d'abord quelques mots avec Nina dans la grande salle, puis elle ouvrit la porte de sa chambre.

On vit alors, dans une demi-obscurité, le blessé étendu sur le lit ; près de lui, accroupie à terre, une vieille femme de Treppi.

« Comment va-t-il, Chiaruccia ? demanda Fenice.

— Pas mal ; bénie soit la Madone, » répondit la vieille, mesurant d'un regard rapide les hommes qui entraient derrière la jeune hôtesse.

Filippo s'éveilla en sursaut de son demi-sommeil ; son visage était en feu. « C'est toi ? dit-il.

— Oui. J'amène celui avec lequel vous deviez vous battre, pour qu'il voie par lui-même qu'il vous était impossible de venir. Et voilà aussi le chirurgien. »

Les yeux éteints du malade se promènèrent lentement sur quatre

visages inconnus. « Il n'est pas là, dit-il ; je ne connais aucun de ces messieurs. »

Il refermait les yeux après avoir dit ces mots, lorsque celui qui portait la parole s'avança et dit : « Il suffit qu'on vous connaisse, seigneur Filippo Mannini. Nous avons l'ordre de vous arrêter. On a saisi des lettres de vous qui prouvent que ce n'est pas seulement pour un duel que vous avez remis les pieds en Toscane, mais pour renouer avec certaines associations qui doivent aider votre parti à Bologne. Vous voyez devant vous le commissaire de police, et voici mes instructions. »

Il tira de sa poche un papier et le mit sous les yeux de Filippo. Mais celui-ci, après avoir regardé sans paraître y rien comprendre, retomba dans sa léthargie.

« Visitez les plaies, signor dottore, dit le commissaire au médecin ; si son état le permet, il nous le faut transporter sur l'heure ; j'ai vu des chevaux dehors, ils sont chargés de contrebande ; nous les saisirons, faisant ainsi deux actes de justice à la fois. Il est bon que l'on sache enfin quelle sorte de gens viennent à Treppi. »

Pendant qu'il parlait et que le chirurgien visitait Filippo, Fenice avait disparu. La vieille Chiaruccia restait tranquillement assise et se parlait bas. Au dehors, on entendait des voix et de singulières allées et venues, des figures d'hommes paraissaient à la lucarne et s'éloignaient aussitôt. « Il sera possible de le transporter quand on aura solidement doublé ses bandages, dit le chirurgien ; mais il guérirait plus vite si on le laissait ici, aux mains de cette vieille sorcière dont la science, en ce qui touche la vertu des herbes salutaires, ferait honte aux plus savants médecins. La fièvre peut le tuer en chemin, et je ne veux prendre sur moi aucune responsabilité, signor commissaire.

— Inutile, inutile ! répondit l'autre ; peu importe comment on s'en sera défait. Bandez ses plaies aussi solidement que vous le pourrez, pour que rien ne soit négligé, et après, en route. Il fait clair de lune ; nous prendrons un guide. Pendant ce temps, Molza, sortez et assurez-vous des chevaux. »

Le sbire auquel s'adressait cet ordre ouvrit rapidement la porte de la chambre pour sortir, mais il resta pétrifié devant un spectacle inattendu. La grande salle était remplie d'une foule de bergers ayant deux contrebandiers à leur tête. Fenice leur parlait encore quand la porte s'ouvrit. Alors elle se plaça sur le seuil, et dit avec une grande énergie :

« Vous allez quitter à l'instant cette chambre, messieurs, et sans le blessé, ou vous ne reverrez pas Pistoie. Le sang n'a jamais encore coulé

dans cette maison depuis que Fenice Castaneo en est la maîtresse, et veuille la Madone empêcher de telles horreurs à l'avenir ! N'essayez pas de revenir avec de nouvelles forces : vous vous rappellerez le passage où il faut grimper l'un après l'autre l'escalier du rocher ; un enfant le défendrait en faisant rouler les pierres qui sont semées sur ses bords. Nous allons y placer une sentinelle jusqu'à ce que le malade soit en sûreté. Allez maintenant, et vantez-vous de vos exploits, d'avoir trompé une jeune fille et voulu assassiner un homme blessé ! » Les faces des sbires devenaient toujours plus pâles, et il se fit un silence après ces derniers mots. Puis, tous trois, comme à un signal, tirèrent des pistolets de leurs poches, et le commissaire dit avec sang-froid : « Nous venons ici au nom de la loi ; si vous ne la respectez pas vous-mêmes, empêcherez-vous d'autres de l'exécuter ? Votre rébellion, si vous nous obligez d'employer la force, peut coûter la vie à six d'entre vous. »

Un murmure sourd s'éleva dans l'autre groupe. « Silence, amis ! dit Fenice avec résolution. Ils ne l'oseront pas ! ils savent bien que chaque mort ici leur en coûterait six là-bas. Vous parlez comme un insensé, dit-elle ensuite au commissaire ; la peur écrite sur vos fronts vous conseille plus sagement, écoutez ses avis. Le chemin est libre, messieurs ! »

Et elle montrait la porte de la maison. Après s'être un moment consultés à voix basse, le commissaire et les sbires, faisant assez bonne contenance, traversèrent la foule irritée qui les accompagnait de malédictions dont le bruit montait toujours. Le chirurgien ne savait s'il devait les suivre, mais sur un geste impérieux de la jeune fille, il se hâta d'aller les rejoindre.

A demi soulevé sur son lit, le malade avait suivi toute cette scène d'un œil étonné. La vieille vint alors auprès de lui pour arranger ses coussins. « Restez tranquille, mon fils, dit-elle, il n'y a pas de danger. Dormez, dormez, pauvre fils ; Chiaruccia veille, et notre Fenice, cette enfant bénie, prend soin de votre sûreté ! Dormez, dormez ! »

Elle l'endormit comme un enfant, avec des chants monotones. Mais il emporta le nom de Fenice dans ses rêves.

Filippo resta dix jours dans la montagne, sous la garde de la vieille. Ses nuits étaient calmes ; et pendant le jour, assis devant la porte, il respirait l'air pur et jouissait de la solitude. Dès qu'il fut en état d'écrire, il envoya un messenger à Bologne porter une lettre dont il reçut la réponse le jour suivant. Était-elle bonne ou mauvaise ? c'est ce qu'on ne put lire sur son visage. Excepté sa garde et les enfants de Treppi, il ne parlait à personne, et n'apercevait Fenice que le soir quand elle

s'occupait auprès du foyer : car, au lever du soleil, elle quittait la maison, et restait tout le jour sur la montagne. Ce n'était pas autrefois son habitude, ainsi qu'il l'apprit par hasard ; mais alors même qu'elle restait à la maison, il ne trouvait pas l'occasion de lui parler. Elle semblait ignorer sa présence ; on eût dit que rien n'était changé à sa vie d'autrefois ; mais ses traits semblaient être devenus de marbre, et ses yeux paraissaient morts.

Un jour, Filippo, séduit par la beauté du temps, s'étant éloigné de la maison plus que de coutume, et sentant pour la première fois renaître ses forces, avait gravi une pente assez douce ; il fut pris d'un saisissement quand, au détour d'un rocher, il se vit tout à coup en présence de Fenice assise sur la mousse auprès d'une fontaine. Elle tenait la quenouille et le fuseau, et semblait plongée dans ses réflexions. Au bruit des pas de Filippo, elle redressa la tête, mais sans dire un mot, sans changer d'expression ; elle se leva, emportant son ouvrage, sans répondre à son appel, et disparut aussitôt.

Le lendemain matin, il venait de se lever, et ses premières pensées étaient pour elle, quand la porte s'ouvrit, et la jeune fille entra tranquillement chez lui. Elle se tint sur le seuil, et l'arrêta d'un geste quand il voulut quitter la fenêtre pour se rapprocher d'elle.

« Vous êtes guéri, dit-elle froidement : j'ai parlé avec la vieille. Elle croit que vous êtes assez fort maintenant pour voyager à cheval à petites journées. Demain matin, vous quitterez Treppi pour n'y plus revenir. J'exige de vous cette promesse.

— Je te le promets, Fenice... sous une condition. »

Elle se tut.

« C'est que tu viendras avec moi ! » dit-il avec une grande émotion non contenue.

Une sombre colère glissa sur ses sourcils, mais elle se retint, et dit en saisissant la poignée de la porte : « Comment ai-je mérité ces railleries ? C'est une promesse sans condition que je demande et que j'attends de votre honneur, signor.

— Veux-tu me repousser ainsi, après avoir fait pénétrer le filtre d'amour jusque dans la moelle de mes os ? après m'avoir fait à toi pour toujours, Fenice ? »

Elle secoua lentement la tête : « Il n'y a plus de charme entre nous, dit-elle d'un air sombre. Vous avez perdu du sang avant que le filtre ait opéré : le charme est rompu. Et cela est bien ainsi, car j'ai eu tort. N'en parlons plus. Dites seulement que vous partirez. Un cheval et un guide seront prêts pour vous mener où vous voudrez.

— Si ce n'est plus ce charme qui m'attache à toi, il faut qu'il y en ait un autre sur lequel tu ne peux rien, jeune fille, aussi vrai que Dieu me fasse grâce.

— Silence, interrompit-elle en plissant sa lèvre morne, je suis sourde pour de telles paroles. Si vous croyez me devoir quelque chose, et si vous avez pitié de moi, partez, et nous serons quittes. Ne pensez pas que cette pauvre tête ne puisse rien apprendre. Je sais à présent qu'un homme ne s'achète pas : aussi peu par de misérables services qui vont d'eux-mêmes que par sept années d'attente qui n'ont pas plus de valeur devant Dieu. N'emportez pas l'idée de m'avoir rendue malheureuse. Vous m'avez guérie. Allez, et emportez mes remerciements.

— Réponds-moi devant Dieu ! cria-t-il hors de lui et se rapprochant d'elle : t'ai-je aussi guérie de ton amour ?

— Non ! répondit-elle fermement. Que demandez-vous là ? Mon amour est à moi. Vous n'avez sur lui aucun droit, aucune puissance. Allez ! »

En disant ces mots, elle quitta le seuil ; au même instant, il se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux.

« Si ce que tu dis est vrai, s'écria-t-il au comble du désespoir, sauve-moi, accepte-moi, reçois-moi auprès de toi, ou cette tête, qu'un miracle a préservée, éclatera en mille pièces avec ce cœur que tu repousses. Le monde est vide pour moi ; ma vie est à la merci de mes ennemis ; banni de mon ancienne et de ma nouvelle patrie, qu'ai-je besoin de vivre encore si je dois aussi te perdre ? »

Il leva le regard sur elle et vit des torrents de larmes s'échapper de ses yeux. Sa figure était toujours immobile ; bientôt elle respira fortement, ses yeux se rouvrirent, ses lèvres s'agitèrent, sans prononcer un mot. La vie semblait tout d'un coup reflleurir en elle. Elle s'inclina sur lui, et le releva de ses bras puissants. « Tu es à moi, dit-elle tremblante, je veux être à toi ! »

Lorsque le soleil se leva le lendemain, il vit le couple sur la route de Gênes, où Filippo avait résolu de se rendre pour éviter les poursuites de ses ennemis. L'homme grand et pâle montait un cheval au pied sûr que sa fiancée conduisait par la bride. Des deux côtés se montraient les hauteurs et les belles vallées des Apennins dans tout l'éclat de l'automne. Les aigles planaient sur les abîmes, la mer brillait au loin ; et, calme et brillant comme la mer, s'étendait devant eux l'avenir.

(Traduit de l'allemand de M. PAUL HEYSE.)

DE

LA LITTÉRATURE APOCALYPTIQUE

CHEZ LES JUIFS ET LES PREMIERS CHRÉTIENS ¹.

L'APOCALYPSE DE SAINT JEAN.

Il est malaisé de se faire et de donner une idée de l'état des esprits en Judée lors de la naissance du christianisme. Nous connaissons les opinions qui avaient cours, les espérances qui s'étaient accréditées; mais l'état de fièvre où ces espérances avaient dû mettre les imaginations nous est trop étranger pour que nous puissions pleinement l'apprécier. On ne connaît les sentiments que par l'expérience propre,

¹ Cet article ne fait pas immédiatement suite à ceux que nous avons publiés sur le livre de Daniel et sur la sibylle juive (juillet et septembre 1858). Pour suivre la série, nous aurions dû parler des Apocalypses d'Hénoch et d'Esdras; mais à mesure que nous sommes entré dans le développement des idées apocalyptiques, le sujet s'est tellement étendu devant nous, que nous avons dû renoncer à le faire entrer tout entier dans le cadre de la *Revue germanique*. Nous le réservons pour une publication spéciale. Quant au présent article, nous le publions surtout pour répondre à une question qui nous a été adressée par plusieurs de nos lecteurs. En consacrant, il y a deux mois, quelques lignes au compte rendu d'un ouvrage d'ailleurs très-peu scientifique, mais qui touchait aux idées apocalyptiques, nous disions que l'Apocalypse n'avait plus de mystères, et cela est littéralement vrai. Il n'y a pas de prophétie plus percée à jour. On nous a demandé l'explication : nous la donnons telle qu'on peut la trouver même dans des travaux français, dans la *Théologie du siècle apostolique* de M. Reuss (2 vol., Strasbourg, 1852), et dans une excellente étude de M. Réville, *Néron l'Antechrist*, publiée par la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne* (juillet et août 1852). Il n'y a plus rien à dire de nouveau sur l'Apocalypse après ces travaux.

et, quoi que nous fassions, nous ne pouvons nous mettre à la place d'une génération qui attendait avec une entière certitude la fin du monde et la rénovation des choses. Les terreurs de l'an mil, plus rapprochées de nous et attestées par tous les documents historiques, ne sont qu'un faible rappel de cette prodigieuse attente. Pour les Juifs contemporains de Jésus-Christ, les temps étaient venus, dans toute la force de l'expression. Un moment fugitif, insaisissable, le présent, s'interposait entre un passé odieux et un avenir de gloire et de délices, et il n'y avait plus qu'un pas à faire du monde de la corruption au monde de la béatitude. Contenue en germe dans le sentiment national, maintenue et développée au milieu des malheurs de la nation, et en raison même de ces malheurs, fortifiée par les prophètes, devenue plus concrète et plus fantastique à la fois dans les apocalypses, l'espérance messianique avait enfin acquis une intensité qui devait rendre inévitable le passage de l'idée au fait. Quelle ne doit pas avoir été sa puissance à son foyer, puisque nous la voyons communiquer ses vibrations au loin, dans un milieu tout à fait étranger, et que le monde romain s'ouvre au pressentiment des choses attendues dans un coin imperceptible et dédaigné de l'empire! « C'était, dit Suétone, une opinion vieille, constante, et qui avait pénétré tout l'Orient, qu'à ce moment de nouveaux conquérants du monde partiraient de la Judée. » C'est le côté politique et primitif de l'idée, amplifié par sa durée même et développé pour ainsi dire par une croissance naturelle; mais à ces espérances patriotiques étaient venues s'ajouter, comme on l'a vu, de bien autres perspectives, qui enjambaient l'abîme entre le monde naturel et le monde surnaturel, et qui devaient naturellement laisser beaucoup de jeu à l'imagination. L'idée messianique n'était pas un corps de doctrine. Amplifiant la tradition, interprétant les textes, chacun formulait à sa manière les espérances qui couvaient dans tous les cœurs, et qui étaient comme le fonds commun de la nation. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la variété des noms qui désignent le Sauveur attendu. Celui de Messie, Oint du Seigneur, alors populaire, mais plus anciennement appliqué à divers personnages de la Bible dans un sens nullement surnaturel, comportait des interprétations diverses. Ce Messie était tantôt appelé, par une désignation à la fois vague et caractéristique : « Celui qui doit venir », c'est-à-dire l'homme de l'avenir par excellence; tantôt le Roi d'Israël, l'Élu de Dieu ou le Pasteur. On rencontre les désignations contradictoires de Fils de David et de Fils de Dieu. Les conséquences de son apparition, conçue tantôt d'une manière

naturelle, tantôt d'une manière surnaturelle, embrassaient depuis la restauration du peuple d'Israël, sa régénération religieuse et sa domination sur les autres peuples, jusqu'à la résurrection des morts et la transfiguration ou le renouvellement du monde. Les points sur lesquels on s'entendait encore le mieux, c'étaient les signes précurseurs, et particulièrement le premier, les calamités de la fin, qu'on appelait les douleurs de l'enfantement du Messie, temps d'épreuves où les justes devaient être accablés de toutes les horreurs physiques et morales et du spectacle de tous les maux et de tous les épouvantements, guerre, famine, peste, éclipses, tremblements de terre, impiété, apostasie, profanation des lieux saints. Puis se lèverait au ciel une étoile extraordinaire, l'astre du Sauveur, que l'histoire évangélique nous montre dans la légende des rois mages. Un ou plusieurs prophètes morts, Élie, Moïse, Jérémie, reviendraient comme les hérauts du Messie. Sentant alors sa fin, le mal concentrerait et résumerait ses efforts, et l'Ante-christ paraîtrait dans le monde. Le dénouement de la lutte ne pouvait naturellement donner lieu au moindre doute.

La conception du premier signe est l'expression naïve de la foi la plus intense qui fut jamais. Elle formule avec force l'idée que les fidèles ne peuvent périr, et que, lorsque toute espérance naturelle leur sera retranchée, ils seront sauvés par un secours mystérieux, surnaturel : le Sauveur arrivera quand on ne pourra plus s'en passer. On l'avait anxieusement attendu sous la domination grecque, et il n'était pas venu, et maintenant la domination universelle de Rome fermait encore bien plus les voies à l'affranchissement naturel d'Israël. Les temps étaient bien certainement venus : aussi les espérances messianiques se métamorphosent-elles tout naturellement en faits messianiques. Saint Jean-Baptiste se lève, et la foi populaire reconnaît en lui le prophète précurseur. Ses dehors et sa véhémence rappellent Élie. Le peuple se groupe en foule autour de lui pour entendre la bonne nouvelle : Le royaume de Dieu est proche ! Mais pour y pénétrer, il faut rentrer en soi-même et faire pénitence. Il ne suffit pas de descendre d'Abraham et d'appartenir au peuple élu, car ce peuple a péché, et c'est justement pour cela que Dieu l'a abandonné. L'amendement, le renouvellement intérieur sont donc la condition préalable d'où dépend la participation aux splendeurs promises : déduction toute logique, quoique probablement sentie plutôt que raisonnée, et par laquelle, plus encore que par son annonce de la révolution imminente, saint Jean se montre le vrai préparateur du christianisme. C'est de l'intérieur que doit procéder la réforme, et pour qu'une révolution s'accomplisse dans

les choses, il faut qu'elle soit d'abord accomplie dans les esprits : tel est, formulé en langage moderne, le principe de saint Jean et de l'Évangile même, et c'est par ce principe que l'Évangile a triomphé. D'autres Baptistes, d'autres Messies surgirent à cette époque marquée par les espérances communes pour l'accomplissement des promesses, depuis Dosithée, disciple lui-même de saint Jean-Baptiste, et Simon le Magicien, poursuivi d'une haine si ardente dans la légende chrétienne, jusqu'à Bar Chochba, dont la révolte amena la ruine définitive de la nationalité juive. Rien n'empêche, tout au contraire permet de croire à leur sincérité, à la foi qu'ils avaient en eux-mêmes; mais ils n'avaient pas mis le levier au bon endroit. Tandis que les uns faisaient dépendre le salut de pratiques extérieures, les autres, plus aveuglés qu'éclairés par la foi, poursuivaient par les armes le triomphe d'Israël, et tentaient l'entreprise insensée de renverser la puissance romaine. A tous manquait l'idée éthique qui était au fond du christianisme et qui elle-même à son tour n'eût pas pénétré les masses, si elle ne se fût fondue avec la foi messianique.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, cette idée n'était encore chez les premiers chrétiens qu'un germe inaperçu de la plupart d'entre eux. La grande affaire, c'était toujours la fin du monde ancien au sens littéral du mot et l'avènement d'un monde nouveau; et la plus essentielle différence entre les Juifs et les premiers judéo-chrétiens, c'est que les premiers attendaient la venue et les seconds le retour du Messie¹, mais le retour prochain, presque immédiat. La même génération qui l'avait vu dans ses souffrances et dans son abaissement croyait ardemment qu'elle le reverrait dans sa gloire, jugeant les vivants et les morts. Tout pivote autour de cette idée, tout en procède au premier siècle de l'ère chrétienne. Seule, elle en éclaire tous les phénomènes. L'idée d'un Messie souffrant et persécuté était à ce point contraire aux séculaires espérances des Juifs, que les plus immédiats disciples ne l'avaient acceptée qu'avec peine. C'est peut-être la plus grande victoire que l'ascendant individuel ait jamais remportée, de l'avoir imposée à des esprits possédés d'aspirations si différentes. Mais le retour prochain et triomphant était la condition de la foi et la foi même. Tout le Nouveau Testament est plein de cette attente, bien plus forte encore chez les chrétiens que ne l'était l'ancien espoir messianique chez les Juifs. Tous les documents de cette époque attestent

¹ C'est ce dont conviennent encore les *Récognitions clémentines* au deuxième siècle de notre ère. « Les Juifs se sont trompés au sujet de la première venue du Messie, et c'est l'unique différend entre eux et nous. »

une excitation, une fièvre au delà de toute imagination. Ce ne sont qu'extases, visions, prophéties. Il suffit de rappeler le phénomène de la glossolalie¹ et ce que nous apprend saint Paul de l'état des esprits dans la communauté de Corinthe : « Voyez, dit cet apôtre lui-même, » je vous révèle un mystère; nous ne nous endormirons pas tous; » c'est-à-dire que tous les contemporains n'arriveront pas à la fin de leur vie avant le retour du Messie, « mais nous serons tous métamorphosés » (transfigurés), et soudain, en un clin d'œil, au temps de la dernière » trompette. Car la trompette retentira, et les morts ressusciteront à » une vie incorruptible, et nous serons métamorphosés, car cette chose » corruptible doit revêtir l'incorruptibilité, cette chose mortelle doit » revêtir l'immortalité. Alors sera accomplie la parole qui est écrite : » La mort est engloutie dans la victoire.... C'est pourquoi, mes frères, » soyez fermes et inébranlables pendant que vous attendez la manifes- » tation de notre Seigneur Jésus-Christ. Les impies n'hériteront point » du royaume de Dieu; mais nous jugerons les anges, et le monde » sera jugé par nous, car c'est sur nous qu'est venue la fin des temps. » Et plutôt à Dieu que vous régniez déjà, afin qu'il nous fût donné de » régner avec vous! » Il était impossible de donner une plus forte expression à la foi de l'époque.

Cette foi étant donnée, on conçoit que l'intention des apôtres ait été bien moins de propager un système de doctrines pour les temps futurs que de préparer la génération contemporaine au retour du Messie et à ses conséquences. C'était là l'objet essentiel de leur activité, de leur prédication. Le dogme s'est formé peu à peu, la théologie a été fille de la controverse. Dans les premiers temps, tout se résumait en trois mots : s'amender, croire et attendre, et la foi n'avait que deux articles principaux : que Jésus-Christ était le Messie, et qu'il reviendrait pour sauver ceux qui croiraient en lui. Propositions bien simples, et qui cependant renfermaient les germes de tous les développements du dogme, de toutes les oppositions qui se sont manifestées dans le sein du christianisme. Et d'abord, qu'était-ce que le Messie? Sur ce point, comme sur toutes les autres parties de la dogmatique future, les idées restaient flottantes, et les vues naturelles et surnaturelles subsistaient paisiblement les unes à côté des autres, ou se pénétraient sans effort et sans choc. « Il faut se rappeler, dit M. Reuss, que la théologie des Juifs n'était guère parvenue à cette époque à formuler des thèses bien précises, à

¹ Qui n'était pas du tout le don des langues, mais une façon de parler extatique, par paroles inintelligibles, et même par sons inarticulés.

établir un système unique et définitif sur la personne du Messie, bien que tout ce qui regardait son œuvre fût depuis longtemps l'objet de la plus sérieuse attention des écoles. Nous ne serons donc pas étonnés de trouver, dès la première génération chrétienne, des idées diverses à ce sujet, et tellement diverses en partie, qu'elles s'excluent même les unes les autres. Cependant la tendance pratique de l'Église et de son enseignement était si puissante, que ces divergences, purement théoriques, n'exercèrent dans le principe aucune influence pernicieuse ou retardatrice, et ne paraissent pas même avoir excité l'attention à un haut point. Elles ont pu subsister longtemps sans troubler la paix de l'Église, et ce n'est que dans les siècles suivants qu'elles créèrent des difficultés et se consolidèrent par des schismes. » Les discours attribués à Pierre et à Paul dans les Actes des apôtres, et dont le fond avait pu être conservé par la tradition ou noté dès le principe, paraissent exprimer l'opinion vraisemblable et moyenne de la primitive Église. Jésus est un homme muni par Dieu de dons surnaturels, assisté de Dieu dans sa vie, un prophète égal à Moïse, élevé au ciel après sa mort, recevant alors le Saint-Esprit pour le verser sur les siens, et *fait* ainsi par Dieu Seigneur et Christ. Dans un de ces discours, il est expressément l'*homme* choisi par Dieu pour procéder au jugement. Ce discours, il est vrai, est mis dans la bouche de saint Paul, qui, dans ses éptres et dans la même éptre, appelle indifféremment Jésus homme ou Dieu, en raison de ses vues sur la double nature. Dans le premier et dans le troisième évangile, le récit de la conception miraculeuse nous transporte tout à fait dans la sphère surnaturelle. L'Apocalypse enfin réunit, sans trop chercher à les concilier, toutes les vues anciennes et nouvelles, légendaires et spéculatives, prophétiques et rabbiniques. Ramenée par son sujet et par les antécédents du genre aux racines de l'idée messianique, mais fortement pénétrée en même temps du flot confus des idées contemporaines, elle fait à la fois du Messie le rejeton de David, le lion de Juda, le Fils de Dieu, la parole de Dieu, le commencement de la création, Dieu. Par une figure que les rabbins avaient déjà empruntée à l'alphabet hébraïque, il est, comme Dieu lui-même, le premier et le dernier, le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga. « L'Apocalypse, dit M. Baur, confère au Messie les plus hauts attributs, mais seulement comme des qualifications extérieures dont l'idée ne se confond pas encore avec son être; le lien interne manque entre les attributs divins et la personnalité historique qui doit les revêtir. Ils ne sont pas encore des qualités immanentes à la substance du Messie. On ne les lui donne que pour lui

concéder une dignité adéquate à la grande attente eschatologique qui se rattache à lui ¹. »

Que prouvent ces contradictions ? que l'époque n'était pas à la critique, à la controverse, à la réflexion. Plus tard, les esprits calmés en seront frappés, voudront les résoudre, et chercheront leur satisfaction dans des systèmes. Au moment où nous sommes, ils attendent et espèrent. Le point essentiel qui les réunit tous, c'est le retour du Messie ; quant à sa personne, ils l'exaltent selon leur foi naïve ou leurs aspirations spéculatives, et s'ils avaient pu se choquer des divergences qui se manifestaient dès le premier moment, ne se seraient-ils pas facilement résignés jusqu'au jour prochain de la révélation finale qui devait résoudre tous les problèmes ? « Nous voyons maintenant obscurément par un miroir, dit saint Paul, mais alors nous verrons face à face. » Les controverses sur la personne du Christ, qui ont tant agité l'Église aux époques suivantes, n'avaient donc aucune raison d'être dans la période primitive : aussi voyons-nous qu'elles ne se sont pas produites. Mais il y avait une autre question d'un intérêt plus immédiat et d'une plus grande urgence : A qui s'adressait la Bonne Nouvelle ? Les premiers disciples, qui se considéraient toujours comme Juifs, et Israël comme le peuple élu, circonscrivaient leur mission dans le cercle de leurs coreligionnaires, et ne voulaient admettre les païens qu'en les faisant passer par la porte de la circoncision. On sait comment saint Paul rompit cette barrière, et étendit à toute l'humanité le bénéfice de l'Évangile : Tous ont péché, et le Christ est mort pour tous. Sa lutte avec les autres apôtres n'entre point dans notre sujet ², mais nous devons la rappeler, parce que l'opposition des judéo-chrétiens à saint Paul complète les éléments de l'Apocalypse.

Nous pouvons, après ces considérations générales, aborder le livre même, expression classique, pour ainsi dire, des espérances du premier siècle. Le titre indique le sujet. Ce n'est pas l'Apocalypse de Jean, comme on a coutume de dire ; c'est l'Apocalypse du Messie, c'est-à-dire son apparition, sa manifestation victorieuse, la vraie révélation de sa personne, annoncée ou racontée par Jean ; et nous apprenons dès le début que cette révélation est imminente. Le temps est proche, et trois ans et demi seulement séparent la vision de l'accomplissement. De même que l'auteur de Daniel avait puisé dans Jérémie les éléments du calcul des soixante et dix semaines, de même celui de

¹ Baur, *le Christianisme et l'Eglise chrétienne*, p. 292.

² Nous renvoyons nos lecteurs à l'article de M. Nicolas : *Théologie des apôtres. Revue germanique*, mars 1859.

l'Apocalypse emprunte à Daniel et applique à une situation nouvelle les trois ans et demi. L'événement avait trompé Jérémie, donc sa prophétie devait avoir un sens caché, et l'auteur de Daniel se flattait de l'avoir découvert; il avait de même trompé Daniel, puisque le Messie n'était pas venu au bout de trois ans et demi : donc cette fixation, qui ne pouvait être erronée, devait trouver son emploi plus tard, s'appliquer à d'autres circonstances; et ce que Daniel avait cru prédire pour les temps d'Antiochus Épiphanes n'était plus que l'indication déguisée de ce qui devait arriver l'an 72 ou 73 de notre ère. Les apocalypses sortaient ainsi les unes des autres, et les précédentes, précisément parce qu'elles n'avaient pas été confirmées par l'événement, devenaient la source et la garantie des suivantes. La nôtre a été employée aux mêmes fins. Après avoir consolé les contemporains, ses prédictions ont dû servir à tous les temps et à toutes les circonstances. D'autres rapports, d'autres analogies la rattachent encore à Daniel et à tous les autres écrits antérieurs du même genre. La littérature apocalyptique a des règles constantes; la prophétie y affecte la forme de la vision symbolique, et l'avenir s'y déroule en tableaux incompréhensibles pour ceux qui n'en ont point la clef, mais qui s'éclairent tout à coup de la moins douteuse lumière dès qu'on a obtenu l'intelligence de quelque point capital où est concentré le mystère des mystères. Notre Apocalypse n'a pas manqué à cette loi; bien plus, elle a porté tous les caractères du genre à leur plus haute perfection, à leur dernier raffinement, et elle a justement mérité ainsi de donner son nom à toute cette branche de la littérature sacrée. Elle est unique par la savante ordonnance des visions, par la suspension ingénieuse et l'habile gradation de l'intérêt. Le dénouement, attendu dès le début, est sans cesse retardé; et l'attention, loin de se lasser, est excitée de plus en plus. L'avenir est renfermé dans le livre aux sept sceaux; il semble qu'il ne s'agisse que d'ouvrir ce livre, et en effet la rupture des six premiers sceaux amène la révélation d'autant d'indices de la fin des temps; le septième doit donc fournir la conclusion; mais il se déroule en sept trompettes, dont les six premières amènent de nouveau six plaies distinctes; la septième, à son tour, amène sept coupes, dont le contenu répandu dans l'air produit de nouvelles plaies, jusqu'à ce qu'enfin la dernière donne le signal de la catastrophe finale. Il y a donc trois séries de sept scènes qui procèdent les unes des autres; mais dans chaque série, les quatre premières scènes, étroitement reliées entre elles, sont séparées des trois dernières par des figures épisodiques : entre la sixième et la septième, il y a chaque fois un entr'acte ou un

intermède. De plus, quelques scènes ont reçu encore une division trinaire. La composition du livre est donc au plus haut point savante et artificielle, et ce sera toujours un étonnement pour le lecteur moderne de voir une foi ardente combiner avec un soin subtil et minutieux des arrangements aussi compliqués. La contradiction est réelle, et il n'y a pas autre chose à dire, si ce n'est qu'elle est la loi du genre. On la remarque, quoique à un moindre degré, dans tous les écrits du même ordre. La composition artificielle se trahit encore par la reproduction d'images et de descriptions déjà connues. L'auteur a largement puisé, pour l'ornement de ses tableaux, dans les prophètes et dans les écrivains apocalyptiques ses prédécesseurs.

Il est un point par lequel notre Apocalypse se distingue des autres. Tandis que, pour se donner du crédit, celles de Daniel, d'Énoch et d'Esdras s'attribuent elles-mêmes à des auteurs qui ne peuvent les avoir écrites, rien n'empêche de croire que l'apôtre Jean ne soit véritablement l'auteur de celle qui porte son nom. Aucune circonstance connue ne s'y oppose, et nous croyons que l'authenticité compte aujourd'hui parmi la critique plus de partisans que d'adversaires; elle a gagné tout le terrain qu'a perdu le quatrième Évangile, car il est assez généralement admis que les deux ouvrages ne peuvent être du même auteur. La question n'est toutefois que secondaire au point de vue de l'histoire des idées, qui est le seul important. L'essentiel, c'est que l'Apocalypse exprime avec autorité les vues du premier siècle, et à cet égard il n'y a pas le moindre doute. La date est certaine, et des données irréfragables attestent qu'elle a joui d'un crédit universel à une époque où d'autres écrits plus anciens mêmes, les épîtres de saint Paul, par exemple, ne circulaient encore que dans des cercles limités.

L'écrivain apocalyptique adresse directement ses révélations à sept communes, d'après l'ordre qu'il a reçu de Dieu : « Moi, Jean, votre » frère et copartageant à la détresse et au règne et à l'attente de » Jésus-Christ, j'étais à Patmos pour la parole de Dieu et le témoignage » de Jésus, et je fus ravi en esprit au jour du Seigneur, et j'entendis » derrière moi une grande voix comme d'une trompette, et je vis sept » chandeliers, et quelqu'un semblable au fils d'un homme et qui tenait » dans sa droite sept étoiles et qui disait : « Je suis le premier et le » dernier et le vivant, et je fus mort, et voici, je suis vivant aux Éons » des Éons, et je tiens les clefs de la mort et de l'enfer. » Après cet exorde général viennent des adresses particulières aux sept Églises, qui reçoivent des encouragements, des promesses et des menaces. Ces adresses ne sont pas sans importance pour la connaissance des conflits

internes dans la primitive Église. Celle que reçoit l'Église de Pergame signale la présence d'une secte de nicolaïtes ou de disciples de Bileam¹, que les Éphésiens ont au contraire repoussée. Le prophète syrien Bileam, mentionné dans les *Nombres*, était devenu, dans la légende juive et même chez des écrivains comme Josèphe et Philon, le type du faux prophétisme. Qui doit-il désigner ici : Simon le Magicien ? Paul ? M. Baur se prononce pour Paul, et l'ardeur judaïque de l'Apocalypse donne de la force à cette hypothèse. Mais que faire alors des Éphésiens, qui, sans devenir nicolaïtes, n'en ont pas moins eu le tort d'oublier leur première charité et leurs premières œuvres ? Il est aussi question de gens qui s'imaginent être Juifs et qui sont la synagogue de Satan ; et il faut se rappeler ici que l'auteur considère l'Évangile comme le vrai judaïsme, comme le judaïsme accompli : « L'Évangile, pour les premiers disciples, n'était point une religion nouvelle opposée au judaïsme, c'était l'accomplissement de l'ancienne. Tous les hommes qui s'étaient groupés autour de Jésus-Christ ne lui demandaient pas tant une nouvelle doctrine, comme on se l' imagine bien gratuitement, qu'une manifestation prochaine et extraordinaire de sa gloire. Ce qu'il fallait à la piété des Juifs, ce n'était point un article nouveau à ajouter à leur code ; c'était l'apparition, l'avènement du personnage qui devait former, pour ainsi dire, la clef de voûte de l'édifice fondé sur le Sinaï. Le christianisme était moins le résumé de l'enseignement formulé par Jésus qu'une forme nouvelle de la doctrine concernant le Messie². »

Le drame apocalyptique commence immédiatement après ce prologue de louanges et de réprimandes adressées aux Églises. L'auteur est ravi en esprit au ciel, et il voit la majesté divine à peu près comme l'avaient vue avant lui Ézéchiël et Daniel : un trône est posé au ciel et quelqu'un est assis sur le trône, semblable à une pierre de jaspé et de sardoine, et entouré d'un arc-en-ciel semblable à une émeraude. Le trône est supporté par les quatre figures d'homme, de lion, d'aigle et de taureau, qui personnifient déjà dans Ézéchiël les principaux attributs de la Divinité, avec cette différence qu'au lieu de quatre ailes ils en ont six ici, comme les séraphins d'Esaië. De même sept flambeaux placés devant le trône symbolisent, comme le texte a soin de l'indiquer, les sept manifestations de Dieu que la théologie juive avait déduites d'un passage d'Esaië et personnifiées en quelque sorte. Autour

¹ Nicolaos est à peu près la traduction grecque de l'hébreu Bileam : Nicolaos, vainqueur du peuple ; Bileam, séducteur du peuple.

² Reuss, *Histoire de la théologie chrétienne*, t. I, p. 207.

du trône sont aussi, sur des sièges, vingt-quatre anges rappelant les vingt-quatre classes de prêtres qui desservent le sanctuaire terrestre. Les animaux chantent les louanges de l'Éternel, et les anges s'inclinent sur leurs sièges. Toute cette description des splendeurs divines n'offre presque pas un trait nouveau.

La main droite de Dieu tient un livre à sept sceaux ; un ange convie les habitants du ciel et de la terre à l'ouvrir, mais nul ne peut même en soutenir l'aspect. Seul, le lion de Juda, le rejeton de David, l'agneau immolé, mais armé de la plénitude de l'esprit de Dieu — ses sept cornes et ses sept yeux répondent aux sept chandeliers, symbole des sept esprits —, le Messie enfin, revêtu de tous ses attributs anciens et nouveaux, est digne de le manier et de l'ouvrir. Il le saisit, et les animaux, les anges par millions, et toutes les créatures du ciel, de la terre et de la mer, saluent par de nouveaux chants ce moment solennel. Les quatre premiers sceaux sont rompus et font paraître les premiers précurseurs de la fin. Ce sont les figures, devenues presque populaires et proverbiales, des quatre cavaliers représentant la conquête, la guerre, la famine et la peste. Le prophète Zacharie a fourni les chevaux, et Jérémie l'allégorie des fléaux. L'enfer personnifié, terminant cette première série et la résumant, galope après eux pour engloutir leurs victimes. L'ouverture du cinquième sceau fait changer la scène. On voit les âmes des saints, des martyrs de la foi : elles s'impatientent, elles réclament comme une satisfaction la vengeance qui leur est due : conception toute judaïque encore, et bien différente des idées auxquelles d'autres prédications avaient déjà donné cours à cette époque. Dans la doctrine de saint Paul, l'homme n'a pas de mérite ; tout est grâce, faveur gratuite, et les martyrs eux-mêmes n'ont rien à réclamer : ici leurs plaintes sont admises, et on les engage seulement à prendre patience encore un peu de temps, parce que leur nombre n'est pas complet et que d'autres doivent encore être mis à mort ; en attendant, on leur donne des robes blanches, vêtement sacerdotal. Le sixième sceau semble singulièrement rapprocher le dénouement : la nature, l'univers entier sont bouleversés, les montagnes et les îles se déplacent, il y a une double éclipse de soleil et de lune, et les étoiles tombent du ciel comme les fruits des arbres secoués par le vent. A ces signes formidables, les rois, les grands de la terre et tous les hommes sont remplis d'épouvante et expriment leurs terreurs en paroles empruntées aux prophètes, notamment à Ésaïe et à Osée : « Et » ils disaient aux montagnes et aux rochers : « Tombez sur nous et » cachez-nous. » Voici le septième, le dernier sceau : tout va finir.

Déjà quatre anges, postés aux quatre coins de la terre¹, s'apprêtent à déchaîner la destruction, mais une voix les arrête; avant tout, il est indispensable de marquer du sceau de Dieu les fidèles, afin qu'ils soient préservés des catastrophes. Leur nombre, inappréciable au regard, mais révélé au prophète par l'ange, et calculé sur le nombre même des tribus d'Israël, est de cent quarante-quatre mille à raison de douze mille par tribu, mais ils sont pris « dans toutes les nations, tribus, » peuples et langues. » C'est le nouvel Israël composé des disciples du Messie. On leur donne des robes blanches, et ils chantent les louanges du Seigneur et de l'Agneau.

Rien maintenant ne retarde plus l'ouverture du septième sceau : « Et il se fit un silence au ciel d'environ une demi-heure. » Sept anges paraissent armés de trompettes. Les saints envoient vers Dieu de nouvelles prières. Un autre ange, armé d'un encensoir d'or, en répand la braise sur la terre, en signe du courroux céleste. Éclairs, tonnerre, tremblement de terre. Les quatre premières trompettes retentissent; il tombe de la grêle, du sang et du feu qui consume le tiers des végétaux; une montagne de feu s'engouffre dans la mer et en change le tiers en sang, fait périr le tiers des poissons et des navires; une étoile de feu tombe sur la terre, et convertit en absinthe le tiers des fleuves et des sources; le soleil, la lune et les étoiles sont également frappés pour un tiers. Ce n'est rien encore : à ce moment un ange traverse l'espace, criant : « Malheur, malheur, malheur aux habitants de la terre à cause du son des trois dernières trompettes. » A la cinquième, des sauterelles fantastiques sont vomies par l'abîme; elles sont comme des chevaux caparaçonnés, cuirassés de fer, elles portent des diadèmes flamboyants, elles ont des cheveux de femme, des dents de lion, des queues de scorpion. L'ange de l'abîme les mène contre les hommes qu'elles ont le pouvoir non de tuer, mais de tourmenter pendant cinq mois. A la sixième, on déchaîne le samoum, personnifié par des anges liés sur l'Euphrate; la légion tourbillonnante s'élance sur des chevaux à tête de lion, vomissant le feu, la fumée et le soufre, et un autre tiers des hommes est moissonné par cette nouvelle plaie. Malgré tout cela, ceux qui subsistent restent endurcis comme Pharaon, et s'obstinent « dans leurs meurtres et leur impudicité. » Vienne donc la septième trompette. Mais elle ne sonne pas encore, et cette fois l'intermède se prolonge en raison même de la tension de l'intérêt. Il faut avant tout que, par une opération déjà imposée à Ézéchiël, le prophète acquière

¹ Les anges des quatre vents cardinaux.

la force de connaître et de révéler ce que la trompette doit amener. Un ange, qui a le pied droit sur la terre et le gauche sur la mer, lui fait manger un rouleau (un livre) doux à sa bouche comme du miel, mais qui remplit ses entrailles d'amertume. Il faut ensuite qu'il mesure le temple de Jérusalem, non pas d'une Jérusalem idéale, mais le vrai temple historique; mais il n'en mesurera que l'enceinte intérieure, qui servira d'asile aux fidèles précédemment marqués du sceau de Dieu; les abords seront livrés aux gentils avec tout le reste de la ville pendant trois ans et demi. Il faut noter ici en passant une première donnée historique : dès que le temple est encore debout et intact, l'Apocalypse a été écrite avant la prise de Jérusalem par Titus. Pendant tout le temps que les païens resteront maîtres de la ville, deux prophètes, vraisemblablement Moïse et Élie, précurseurs du retour du Messie, adresseront au peuple des exhortations et des prophéties, mais sans grand succès. Finalement, la bête dont il est fait mention ici pour la première fois, mais qui va bientôt passer au premier rang, les tuera; ils ressusciteront et monteront au ciel. Un tremblement de terre fera périr sept mille hommes; alors enfin, conformément à un espoir auquel le prophète judaïsant n'eût pas aisément renoncé, la masse des Juifs se convertira. Toute cette prédiction est une explication incidente donnée par l'ange qui a ordonné de mesurer le temple.

Le septième ange embouche maintenant sa trompette. A ce moment la solennité de la scène redouble; les vingt-quatre anges entonnent d'avance le chant de triomphe. Le temple céleste, type du temple terrestre, s'ouvre et laisse voir l'ancienne arche d'alliance. Les ennemis du Christ entrent en scène. D'abord le diable. Une femme revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et portant un diadème de douze étoiles (les douze tribus), a mis au monde un fils qui doit gouverner le monde avec une verge de fer : le Messie, comme juge du monde corrompu. Un grand dragon roux, « le serpent ancien appelé le diable ou Satan », veut dévorer le nouveau-né; mais l'enfant est ravi au ciel, et la mère s'enfuit au désert, où elle est nourrie pendant les trois ans et demi que doit durer le règne du diable. Battu dans le ciel par l'archange Michel et précipité sur terre, le dragon poursuit les autres enfants de la femme. En même temps surgit de la mer la bête indiquée plus haut. « Elle a sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes » dix diadèmes, et sur ses têtes un nom de blasphème. » Le diable lui remet sa puissance. L'une de ses têtes est comme blessée à mort, mais sa blessure est guérie; elle a la bouche pleine de blasphèmes, elle combat les saints, et il lui est donné de les vaincre. Une autre bête, qui a

deux cornes semblables à celles de l'Agneau, mais qui parle comme le dragon lui-même, l'assiste par des miracles et induit à l'adorer tous les habitants de la terre, excepté ceux dont le nom est écrit dans le livre de l'Agneau. La bête à sept têtes marque de son nom tous ceux qui n'ont pas été marqués par l'ange. « Aucun ne pouvait acheter ni » vendre s'il n'avait la marque ou le nom de la bête, ou le nombre de » son nom. Ici est la sagesse, que celui qui a de l'intelligence compte » le nombre de la bête, car c'est un nombre d'homme, et son nombre » est six cent soixante-six. »

Il convient ici de suspendre l'analyse. Jusqu'à présent, le lecteur a marché dans le nuage de la mise en scène apocalyptique, et n'a vu passer que des tableaux sans réalité, empruntés aux prophètes et aux précédentes apocalypses. Ici nous sommes en pleine histoire en même temps que nous tenons la clef du livre. Il est visible que le prophète veut tout particulièrement concentrer l'attention sur la bête à sept têtes et sur son nombre, qui est un nom d'homme, et c'est en effet à ce nombre que, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, on n'a cessé de demander le mot de l'énigme. Toutes les communions chrétiennes n'ont cessé de vouloir l'interpréter à leur bénéfice. De là une suite interminable de commentaires et d'hypothèses qui devaient inévitablement faire fausse route, bien qu'avec un juste instinct, guidé d'ailleurs par l'expresse indication du livre, tout le monde eût mis le doigt sur la vraie difficulté. Qu'un nom propre, un nom d'homme, pût être exprimé par des chiffres, cela n'avait rien d'extraordinaire, puisque le grec, le latin et l'hébreu suppléaient à l'absence de signes particuliers des nombres par une valeur conventionnelle donnée aux lettres de l'alphabet. Il s'agissait donc simplement de trouver un nom qui, par l'addition de la valeur numérique de ses lettres, reproduisit le nombre apocalyptique; mais, d'une part, un même total peut être le résultat d'une combinaison très-variée de chiffres, et par conséquent on pouvait retrouver le chiffre 666 dans une variété infinie de noms; d'autre part, l'Apocalypse étant écrite en grec, on s'obstina fort longtemps à demander la solution à l'alphabet grec. Enfin, l'Apocalypse étant tenue pour un livre indéfiniment prophétique, on promena l'hypothèse dans tous les siècles de l'ère chrétienne, au lieu de la circonscrire dans le premier. C'étaient trois causes d'erreur pour une. On connaît des essais d'interprétation depuis le deuxième siècle. Irénée hésite entre trois noms, dont l'un, *Αρτεμίδος*, a longtemps fait fortune, et après l'honneur d'avoir été adopté par Newton, a encore eu la chance assez peu méritée de trouver de nos jours des défenseurs comme

l'illustre Lücke¹. Il a longtemps séduit la théologie protestante, qui le tournait contre le pape. Sous Dioclétien, l'évêque Victorin traduisait par Genseric. Julien l'Apostat eut son tour, et Luther, et des papes, et des rois, et dans les temps tout à fait modernes, l'empereur Napoléon I^{er} et le roi Louis XVIII. Bossuet avait trouvé Dioclétien (*Diocles Augustus*) en n'additionnant que certaines lettres de ce nom. Par un procédé absolument semblable, on peut trouver *Ludovicus*, et beaucoup d'autres noms². Généralement, ces interprétations ne pouvaient satisfaire que ceux qui les trouvaient. Un autre système, mais manifestement contraire à la lettre du texte, fut de prendre le nombre d'homme pour un nombre de temps, pour une date. Innocent III, proclamant la croisade contre les Sarrasins, soutint que Mahomet était l'Antechrist, et que le nombre apocalyptique limitait la durée de l'islamisme, en comptant naturellement depuis l'hégire. Luther compta 666 depuis Grégoire VII, et arriva ainsi à prédire la chute de la papauté pour la seconde moitié du dix-septième siècle. Un théologien protestant du siècle dernier, qui a joui d'une grande autorité, Bengel, fit entrer le nombre dans un calcul compliqué, en vertu duquel il fixait au 18 juin 1836 la défaite de Satan et l'inauguration du règne de mille ans.

Tous ces tâtonnements ne procédaient que du caprice individuel et n'attestaient tout au plus qu'une subtilité parfois ingénieuse. On construisait le mot arbitrairement, et on faisait ensuite entrer le livre tout entier dans l'interprétation trouvée, tandis qu'il eût fallu au contraire se pénétrer d'abord de l'esprit et des intentions de l'ensemble et chercher à réunir toutes les données du problème. En opérant de cette manière, on eût découvert bientôt certaines indications précises qui enferment les recherches dans un cercle restreint, et ne leur permettent pas de s'égarer dans le champ infini de l'avenir. La bête que le prophète nous montre après la septième trompette reparait plus loin. Elle porte une femme, la grande prostituée, laquelle est une grande ville régnant sur les rois de la terre, posée sur des peuples et une multitude, sur des nations et des langues, assise en même temps sur sept collines, et qui a bu le sang des saints et des martyrs. Il serait difficile de ne pas reconnaître Rome, connue dans l'antiquité tout entière pour la ville aux sept collines, et Rome déjà signalée pour avoir

¹ Même dans la seconde édition de son introduction à l'Apocalypse, après que la vraie, l'évidente solution eut été trouvée.

² M. Réville cite encore Bylderbeck, théologien hollandais, qui traduisait par Louis XVIII, parce qu'il trouvait dans le $\chi\zeta\varsigma$ apocalyptique les trois initiales des trois prénoms de ce souverain : $\chi\lambda\omicron\delta\omicron\alpha\iota\omicron\varsigma$ $\Xi\alpha\upsilon\upsilon\eta\rho\epsilon\omicron\varsigma$ $\Sigma\tau\alpha\upsilon\tau\iota\sigma\lambda\omicron\varsigma$ (Louis-Stanislas-Xavier).

fait couler le sang des chrétiens. De plus, les sept têtes sont un double symbole : elles signifient les sept collines, et en même temps sept rois, dont cinq sont tombés, c'est-à-dire morts, dont le sixième est sur le trône et dont le septième ne durera que peu de temps. Il est évident qu'il ne s'agit pas des sept anciens rois de Rome : le prophète ne s'occupe pas de reconstruire les origines de l'histoire romaine. D'ailleurs, la persécution des martyrs indique manifestement Rome impériale. Les rois sont donc des empereurs, et l'Apocalypse en connaît six, le septième restant à venir. Puisqu'elle n'indique aucun autre point de départ, elle compte évidemment depuis le commencement de la série, c'est-à-dire depuis Auguste, comme Daniel compte les rois de Syrie depuis Alexandre le Grand. Le sixième empereur de Rome est Galba, et dès à présent nous connaissons la date à peu près précise du livre. Galba est monté sur le trône en juin 68, à l'âge de soixante-treize ans, et à prendre tout à fait au pied de la lettre les indications qu'elle donne, l'Apocalypse a été écrite dans les six mois de ce règne. Mais peut-être cette limite doit-elle être un peu étendue. La vieillesse avancée de Galba permettait certainement d'escompter sa mort, et, d'un autre côté, la force consacrée du nombre sept suffisait pour faire placer après lui un dernier empereur, qui ne pouvait subsister longtemps, puisque son règne et celui de Galba réunis ne se devaient composer que de trois ans et demi. On se demande néanmoins, la durée assignée à l'Empire étant si courte, s'il était invraisemblable que même un vieillard de soixante-treize ans pût en atteindre la fin, et si le prophète avait une connaissance assez précise de la situation des empereurs pour prévoir à coup sûr la mort violente de Galba. Il nous semble que, publiée un peu de temps après la mort de cet empereur, elle n'en pouvait pas moins se donner comme écrite sous son règne, et que même elle recevait alors une confirmation nouvelle d'un événement réalisé après avoir été prédit. Nous aimons donc mieux croire que l'écrivain a connu le septième empereur, soit Othon, s'il a voulu tenir compte de ce règne de trois mois, soit plutôt encore Vespasien, proclamé en Palestine même par les légions; Vitellius, n'ayant jamais été reconnu en Orient, reste naturellement en dehors du calcul. Quoi qu'il en soit, la date de l'Apocalypse garde toujours une précision suffisante. Elle ne peut pas être plus ancienne que la seconde moitié de l'an 68 ni plus récente que l'an 69, car Jérusalem n'est pas encore prise. L'époque trouvée porte au plus haut point tous les caractères de celles qui avaient suggéré la suite des révélations apocalyptiques depuis Daniel. Jamais Jérusalem n'a été plus près de sa ruine. De-

puis 65, les Juifs soutiennent contre Rome une guerre désastreuse. Qui l'emportera de Rome ou de Sion, des païens ou du peuple élu ? Jamais la détresse de celui-ci n'a été plus grande, donc jamais son triomphe n'a été plus proche.

La bête à sept têtes est donc, à n'en pas douter, la grande monarchie qui a concentré toutes les forces du paganisme, l'empire romain. L'allégorie n'est pas nouvelle et appartient aux conditions du genre. On se rappelle les animaux qui représentent les quatre grandes monarchies chez Daniel. Par une synthèse plus ingénieuse que pittoresque, notre prophète les a fondus en un monstre unique, à la fois léopard, ours et lion, et, de plus, muni de dix cornes, comme la dernière bête de Daniel. Mais, ne l'oublions pas, le nombre de la bête est un nombre d'homme, et cette indication si précise veut être prise au pied de la lettre. Il faut donc que l'histoire nous fournisse un homme qui soit par excellence l'expression de l'empire romain vu par la lunette apocalyptique, c'est-à-dire la quintessence de l'abomination. Évidemment, il n'y a pas à le chercher ailleurs que parmi les empereurs connus du prophète, et en effet, parmi les sept têtes, il en est une que l'auteur identifie avec la bête tout entière. Celle qui est comme blessée à mort, mais dont la blessure a été guérie, devient la bête elle-même dans la suite de la description. C'est donc un des premiers empereurs qui porte le nom mystérieux ; et ici le sens devient tellement transparent, que l'explication du nombre ne sera plus qu'une sorte de contre-épreuve. S'il s'agissait simplement de trouver un nom odieux au genre humain, on aurait le choix parmi plusieurs ; mais il faut que l'empereur personnifie surtout l'opposition contre l'Église, et dès lors on n'en trouve qu'un parmi les sept premiers pour satisfaire aux conditions du problème : c'est l'empereur Néron ; et en effet, la traduction du chiffre par la juxtaposition d'un certain nombre de lettres donne très-exactement et très-régulièrement : NÉRON CÉSAR. Mais non par l'alphabet grec : il y avait de fortes raisons pour que le prophète ne s'en servît pas. En premier lieu, malgré la variété des combinaisons possibles, le hasard eût pu faire découvrir le secret à des curieux auxquels il n'était pas destiné ; en second lieu, l'écrivain ne voulait probablement rien livrer du tout au hasard : impénétrable pour les uns, le mystère devait être transparent pour les autres, pour ceux auxquels s'adressait le prophète, et qu'il voulait encourager, reconforter, et non tourmenter par des problèmes difficiles. En disant « que celui qui a de l'intelligence compte le nombre » de la bête, » il n'a pas l'intention de proposer une énigme à la per-

spicacité du premier venu; il s'adresse à des initiés, aux hommes rompus à des opérations de ce genre : que ceux-là comptent qui savent compter. Or les Juifs, et par conséquent les judéo-chrétiens, étaient habitués à faire servir l'hébreu à ces jeux, inventés par le rabbinisme comme un moyen d'exégèse. La solution devait être évidente pour eux. Encore le prophète avait-il abrégé l'opération de moitié, car, en vertu des lois de la ghematria (géométrie ou arithmétique des lettres), il eût eu le droit d'exprimer le nom mystérieux, non par son chiffre, mais par un autre nom ou mot quelconque dont les lettres additionnées eussent formé une somme identique.

C'est donc l'alphabet hébreu qui a fourni la clef¹ et révélé d'une manière irréfragable le nom d'homme de la bête principale. Quant à l'autre, qui sert d'auxiliaire à la première, et qui a les attributs de l'Agneau tout en parlant comme le diable, elle est l'allégorie très-saisissable, et d'ailleurs interprétée par l'Apocalypse même, du faux prophétisme, soit pris dans son ensemble, soit personnifié dans son principal représentant légendaire, Simon le Magicien². A une époque où les prophètes pullulaient, cette figure ne pouvait pas manquer, et

¹ Voici l'addition :

N = 50		K = 100
R = 200		S = 60
O = 6		R = 200
N = 50		
306	+	360 = 666

Cela fait NeRON KeSaR. Les voyelles, n'étant pas exprimées en hébreu par des lettres, sont naturellement absentes, sauf l'O, mis ici pour remplacer la consonne qui l'accompagne en hébreu, et qu'on ne prononce pas.

Un fait véritablement curieux, et qui montre en même temps combien le vrai sens était généralement connu des croyants, c'est qu'une variante même vienne le confirmer. Irénée mentionne des manuscrits qui contiennent 616 au lieu de 666 : c'est cinquante de moins dans l'addition numérique; c'est un N de moins dans le nom; c'est *Nero* prononcé à la façon des Latins, au lieu de *NeroN* prononcé à la façon des Grecs; c'est par conséquent une correction faite par des copistes occidentaux parfaitement initiés au mystère.

Après avoir été si longtemps et si vainement cherchée, la vraie solution fut trouvée presque en même temps par plusieurs exégètes : « Je puis revendiquer l'honneur de la » priorité, dit M. Reuss, quoique plusieurs savants allemands l'aient trouvée bientôt » après moi et sans connaître ma solution. » Avec la variante 616, M. Ewald avait lu CÉSAR DE ROME.

² C'est l'opinion de MM. Réville et Noack; et ce qui paraît la fortifier, c'est que la deuxième bête finit par être appelée purement et simplement le faux prophète. Mais pour l'appréciation de cette hypothèse, comme de celle qui trouve Simon le Magicien dans Bileam, il faudrait savoir ce qui existait de la légende de ce personnage au moment de la rédaction de l'Apocalypse.

elle était surtout indispensable pour la caractéristique de Néron, entouré de magiciens et d'astrologues¹.

Une fois introduit en scène, Néron y reste comme le principal personnage du drame apocalyptique, après le Messie et le diable. La tête qui le représente a été blessée mortellement, mais elle est guérie ; la bête, qui le représente également, « a été et n'est plus, mais elle doit » encore monter de l'abîme pour aller à la perdition, et la multitude » s'étonnera, voyant la bête qui était et qui n'est plus, bien qu'elle » soit. » En d'autres termes, Néron est mort, mais il ressuscitera. Il est l'*Antechrist*. Le prophète met ici en œuvre une croyance généralement répandue dans le monde ancien. A Rome, le peuple n'avait pu se résoudre à croire à la mort de son empereur préféré. Il se le figurait retiré chez les Parthes et attendait son retour à la tête d'une armée d'Orientaux. Il y eut des Pseudo-Nérons. Les chrétiens adoptèrent l'opinion populaire et la firent entrer dans le cadre de leurs croyances apocalyptiques. En même temps que l'Apocalypse et longtemps après elle, jusqu'à la fin du deuxième siècle, la sibylle chrétienne prophétise le retour « du grand fugitif, qui a quitté Rome et qui reviendra » de l'Euphrate, de celui qui porte 50 à sa corne² et qui se fera égal » à Dieu ; du grand roi qui a chanté sur les théâtres et qui a tué sa » mère. » Une autre apocalypse, l'*Ascension d'Ésaïe*, rapporte les mêmes choses, et saint Augustin atteste que la croyance existait encore de son temps. Comment s'était-elle formée ? Il paraît que les devins et magiciens de l'Orient, que Néron consultait fréquemment, avaient commencé par la lui inculquer à lui-même : « Les mathématiciens, dit Suétone, avaient prédit à Néron qu'il serait un jour renversé ; mais certains lui avaient promis après sa chute la domination de l'Orient, quelques-uns nommément le royaume de Jérusalem, la plupart le rétablissement de sa première fortune. » Sa mort, entourée de peu de témoins, parut mystérieuse ; on ne trouva pas son corps, brûlé tout entier d'après ses ordres. L'idolâtrie de la populace romaine et l'exécration vouée par les chrétiens à sa mémoire firent le reste³.

¹ Elle achève aussi le contraste entre l'Antechrist et le Christ, précédé de vrais prophètes.

² C'est-à-dire N à la tête de son nom. La sibylle emploie fréquemment cette manière de désigner les empereurs romains.

³ La question de *Néron l'Antechrist* est traitée à fond et épuisée dans tous ses détails dans l'étude de M. Réville. M. Réville a accumulé les preuves et les citations, et n'a négligé aucun des rapprochements possibles entre les données de l'histoire et celles de l'Apocalypse. Ainsi le faux prophète s'applique à faire adorer Néron par toute la terre, et Tacite con-

Retournons maintenant aux scènes de l'Apocalypse. La description des trois ennemis n'a point terminé l'entr'acte entre la septième trompette et les sept coupes. Les 144,000 fidèles, que le prophète ne perd point de vue, sont maintenant avec l'Agneau sur la montagne de Sion, à l'abri des combats qui vont avoir lieu, et la marque de leur front n'est rien de moins que l'ineffable nom de Jéhovah, c'est-à-dire qu'ils sont égaux en dignité au Messie lui-même. Seuls, ils comprennent le cantique des anges et des animaux placés devant le trône. Trois anges, volant à travers le ciel, font la proclamation prophétique du jugement, annoncent la chute de Babylone, la grande cité (Rome), et promettent aux croyants le repos après toutes leurs tribulations; trois autres anges confirment cette proclamation par une prophétie symbolique en action : La moisson de la terre est mûre et fauchée; ses grappes sont mûres et foulées « dans la grande cuve de la colère de Dieu, et de la » cuve il sort du sang jusqu'aux freins des chevaux, dans une étendue de mille six cents stades. » Ces images sont encore empruntées à l'ancienne prophétie.

L'action recommence. Paraissent enfin les sept derniers anges avec les sept coupes de la colère divine. Les quatre premières coupes envoient aux hommes de nouveaux fléaux; mais il semble que la verve descriptive se soit épuisée, car ces dernières plaies n'égalent pas celles qui les ont précédées : la première est un ulcère malin qui frappe les adorateurs de la bête; la deuxième et la troisième rougissent la mer, les fleuves et les sources; la quatrième rend la chaleur du soleil intolérable, sans que les hommes se repentent pour cela. La cinquième coupe est versée sur la bête, et la sixième sur l'Euphrate, qui se dessèche afin de livrer passage aux rois de l'Orient destinés à faire cortège à l'Antechrist. Une dernière action épisodique se place avant la septième coupe. Trois crapauds, esprits diaboliques faisant des prodiges, sortent de la gueule du dragon infernal et de celle de la bête, et de la bouche du faux pro-

state en effet que Néron s'est tout particulièrement distingué par la soif des apothéoses. Le passage où il est dit que ceux qui ne seront pas marqués du signe de la Bête ne pourront plus ni vendre ni acheter, fait allusion au droit de cité romain. « Néron s'en était montré fort libéral, dit M. Réville, et il était naturel de penser, probablement même les Pseudo-Nérons le donnaient à penser, que, lors de son retour agressif contre Rome et ses ennemis les vieux Romains, il récompenserait toutes les provinces qui l'aideraient dans l'accomplissement de ses vengeances par le don de la cité romaine. Mais il est aisé de concevoir que ce qui était considéré comme un privilège désirable par l'immense majorité des provinciaux fût regardé d'avance avec terreur par ceux qui, pareils à l'auteur de l'Apocalypse, voyaient dans Rome et l'empire romain l'œuvre du diable et la puissance de l'Antechrist.

phète. Ils vont recruter l'armée de l'Antechrist. Le rendez-vous est au mont Thabor.

« Puis le septième ange versa sa coupe dans l'air, et il sortit du temple une voix tonnante, disant : C'est fait. » Des éclairs, des tonnerres et un épouvantable tremblement de terre préludent au combat suprême entre le ciel et l'enfer, mais ce combat se divise en trois parties fort distinctes. Les ennemis commencent par s'attaquer les uns les autres. La bête qui était, qui n'est plus, et qui est encore, le huitième roi « qui vient des sept premiers, » c'est-à-dire qui en a fait partie, Néron l'Antechrist, a d'abord à tirer vengeance de Rome. La bête se tourne contre la prostituée, elle est assistée de ses dix cornes, « dix rois qui n'ont pas encore commencé de régner, mais qui prendront puissance comme rois en même temps que la bête, » c'est-à-dire que l'Antechrist. Il est évident que la bête s'est armée de dix cornes principalement pour ressembler à la quatrième bête de Daniel ; mais l'écrivain apocalyptique n'aime pas les détails inutiles, et dès qu'il s'est décidé à faire figurer ces cornes, bien plus, à les faire agir, il faut qu'il ait trouvé leur emploi dans le drame réel qu'il veut figurer. Les rois sortis des cornes sont les généraux qui se disputent l'Empire après la mort de Néron ; ils se mettront du côté de la bête contre la prostituée, c'est-à-dire que l'auteur espère qu'ils se joindront à Néron revenant de l'Orient pour le châtimement de Rome : « Au moment de la mort de Néron, l'Empire fut menacé d'une dissolution extérieure. La chute de Néron fut précédée de la révolte de Vindex dans les Gaules. Immédiatement après, on apprit le pronunciamiento de Galba en Espagne. En Afrique, en Germanie, en Mœsie, en Judée, en Asie, les légions se donnaient tous les jours le plaisir de proclamer un nouvel empereur. L'auteur de l'Apocalypse put aisément se persuader que les provinces se sépareraient, que chacune d'elles se donnerait un chef, et que ces chefs se ligueraient avec Néron pour châtier la capitale et lui faire expier son ancien despotisme ¹. »

Entre Rome et l'Antechrist la victoire n'est pas douteuse, il est nécessaire que Rome soit punie et qu'elle succombe ; et il n'est pas moins nécessaire que l'Antechrist soit réservé pour être défait par le Messie. Elle tombe donc, la grande Babylone, pleurée par les rois de la terre qui ont péché avec elle, et par les marchands de vêtements et d'objets de luxe qui ne trouveront plus le débouché de leurs marchandises, et par les marins qui ont trafiqué avec elle. Les animaux du

¹ *Néron l'Antechrist*, deuxième article, p. 78.

trône au contraire, les anges et toutes les phalanges célestes se réjouiront de ce que vengeance ait été tirée enfin du sang des fidèles versé par la prostituée.

C'est maintenant le tour du Messie contre l'Antechrist, et naturellement ce deuxième engagement est encore bien moins douteux que le premier. D'avance, un ange convoque tous les oiseaux qui volent sous le ciel « afin qu'ils mangent la chair des rois, la chair des » capitaines, la chair des puissants, la chair des chevaux et de ceux » qui sont montés dessus », et généralement la chair de tous les alliés et féaux, grands et petits, de l'Antechrist. Quant au Messie, il n'a qu'à paraître pour vaincre, car la bataille n'est pas racontée. Ce n'est plus l'Agneau sacrifié; il s'avance « monté sur un cheval blanc, revêtu d'une robe sanglante, et chargé de tous les insignes terribles et splendides de la majesté divine. Sur son vêtement est écrit : le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, et il est salué des épithètes réservées par les prophètes anciens à Dieu seul; le fidèle et véridique, qui juge et combat justement. » Ses armes, ce sont les résolutions souveraines, la volonté divine, « la parole de Dieu » figurée par le glaive à deux tranchants sortant de sa bouche. Les légions célestes marchent à sa suite sur des chevaux blancs, et revêtues du blanc vêtement sacerdotal. Toute l'armée ennemie périt par le glaive aux deux tranchants, la parole de Dieu; l'Antechrist est pris avec son acolyte, le faux prophète, et tous deux sont jetés tout vifs dans l'étang ardent de feu et de soufre. Quant au diable, destitué de ses auxiliaires, de ses créatures, il est lié d'une forte chaîne et jeté dans l'abîme, qui est scellé sur lui pour mille ans. De même, dans l'Apocalypse d'Énoch, Asasiel et ses compagnons, les séducteurs de la terre, sont liés et jetés dans les ténèbres, où ils restent soixante-dix âges d'hommes. Le mal a donc disparu de la terre. C'est la première résurrection, et les martyrs sont récompensés de leurs souffrances en régnant seuls pendant mille ans avec le Messie, avant toute résurrection générale des morts. Ils sont impeccables, et la seconde mort, le jugement universel qui suivra, n'aura point de puissance sur eux. C'est le fameux règne de mille ans qui nourrit encore de nos jours l'attente de croyants avides de récompense. Dans l'Apocalypse d'Esdras, l'empire messianique ne dure que quatre cents ans, après quoi le Messie et tous les hommes meurent, pour que le monde puisse être entièrement renouvelé. Chez saint Paul, le Messie résigne ses pouvoirs entre les mains de son Père, après avoir complètement terminé son œuvre. L'idée d'une division des temps futurs n'était donc pas absolument nouvelle, et pouvait avoir été suggérée

dans le principe soit par le besoin d'incidenter l'infini, soit par le vague des idées sur la nature du Messie, qui subsistait malgré l'accumulation des épithètes et ne devait céder qu'à la rigueur des définitions dogmatiques. L'Apocalypse veut surtout mettre en relief le privilège des martyrs, appelés pendant un long intervalle de temps à une félicité exclusive, et concilier ainsi la résurrection générale avec la croyance pharisienne de la seule résurrection des justes. Après les mille ans, Satan est délivré pour la péripétie finale. Il va jusqu'aux confins de la terre, et appelle à lui les nations de Gog et de Magog, anciennement découvertes par Ézéchiël. La dernière armée de l'enfer attaque Jérusalem, mais elle est consumée par le feu du ciel, et le diable va définitivement rejoindre l'empereur Néron et le faux prophète dans l'étang de feu et de soufre. « Et je vis les morts, grands et petits, se tenant devant Dieu, et on ouvrit le livre. Et le livre de la Vie fut ouvert, et la mer rendit ses morts, et la Mort et l'enfer rendirent les morts qui s'y trouvaient, et ils furent jugés chacun selon ses œuvres, mais la Mort et l'enfer furent jetés dans la mare de feu. C'est la deuxième mort, et tous ceux dont le nom n'a pas été trouvé dans le livre de Vie sont jetés dans la mare de feu. » Puis vient, comme dans l'Apocalypse d'Énoch, le renouvellement du monde, car il faut que l'univers entier subisse la même métamorphose que les corps des ressuscités. Partout l'incorruptible est substitué au corruptible. « Et je vis un nouveau ciel et une nouvelle terre, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et je vis la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, descendre d'auprès de Dieu dans le ciel, parée comme une fiancée pour son époux. Et j'entendis une grande voix, partant du trône, dire : Voici la tente de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux, et Dieu lui-même sera leur Dieu parmi eux, et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux. Et la mort ne sera plus, ni le deuil, ni la douleur, ni la peine. Quant aux timides, aux incrédules, aux faiseurs d'abomination, aux assassins, aux fornicateurs, aux magiciens, aux idolâtres et à tous les mensonges, leur part sera dans la mare de feu et de soufre, qui est la deuxième mort. » Le prophète est transporté en esprit sur une haute montagne, d'où il contemple la fiancée de l'Agneau, la nouvelle Jérusalem descendue du ciel sur la terre. Elle a douze portes, sur lesquelles sont inscrits douze noms qui sont les noms des douze tribus d'Israël, et ses murs ont douze fondements où sont gravés les noms des douze apôtres de l'Agneau, où l'apôtre Paul par conséquent ne trouve pas de place. Et les gentils marcheront dans sa lumière (au dehors), et les rois de la terre y porte-

ront leurs magnificences; et il n'y entrera aucune souillure, ni aucun faiseur d'abomination ni de mensonge, mais seulement ceux dont les noms sont écrits au livre de Vie de l'Agneau. Et le trône de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le serviront, et ils verront sa face, et ils régneront aux Éons des Éons.

Ainsi finit le livre, et voilà quelle était la foi des premières générations chrétiennes et le prix qu'elles en attendaient. On a pu voir par notre analyse même que l'auteur a tiré peu de chose du fonds de sa propre fantaisie, et presque tout des prophètes et des précédentes apocalypses, c'est-à-dire de la tradition nationale. Ses visions expriment les croyances populaires, croyances illusoire sans doute, mais qu'il ne faut pas traiter légèrement pour cela, car leur action a été grande sur les destinées du monde. Elles ont été la force invincible du christianisme naissant; elles ont constitué cette foi dont il est dit dans l'Évangile qu'elle transporte les montagnes. Au milieu des révolutions de l'antiquité, parmi les empires et les systèmes qui surgissent et qui tombent, l'idée messianique apparaît comme quelque chose de fixe, d'indestructible et de constamment progressif. Quand le monde ancien s'affaisse, les idées qu'il a dégagées et qui surnagent vont se grouper autour du rejeton de la souche d'Isaï, seul debout et vivace au milieu de la ruine universelle, se retremper et revivre à sa séve. Rien de ce que promettaient les apocalypses n'est arrivé, rien de ces rêves impossibles ne pouvait se réaliser, et cependant tout a été accompli, car le monde a été renouvelé. Pour ne point ressembler à l'œuf, l'aigle n'en est pas moins sorti de lui.

Il y a plus, et l'un des récents historiens du christianisme fait un rapprochement spécieux : l'empire messianique n'a-t-il donc jamais été réalisé avec toute son autorité spirituelle et toute sa puissance matérielle, avec sa hiérarchie d'élus et toute la pompe des visions apocalyptiques ? Cette ville sainte qui voit les peuples se mouvoir dans sa lumière, et où les rois de la terre apportent leurs magnificences; cette ville, le siège de Dieu et du Messie, l'abri de la Divinité, le but de tous les pèlerinages, le centre de toutes les harmonies, ne la trouverons-nous point sur la terre et dans l'histoire ? Et lui-même, le Saint et le Vrai, qui tient les clefs de David, qui ouvre et nul ne peut fermer, qui ferme et nul ne peut ouvrir, le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois, celui dont la colère met en fuite les rois, les grands et les puissants de la terre, ne l'a-t-on point vu parmi les hommes ? Reportons-nous au moyen âge et contemplons la splendeur de la papauté romaine. C'est l'Apocalypse même, et la plus entière réalisation des rêves mes-

sianiques : « Fort par la conviction que Pierre vivait en lui, le prêtre romain Léon le Grand avait déclaré la communauté romaine le roc de l'Église universelle. Toutes les autres communautés de fidèles ne sont que des membres de celle de Pierre, elle est leur mère, et elles sont ses filles qui lui sont soumises; elle commande à tous, même aux rois, aux empereurs et aux princes; elle les institue et les dépose. L'évêque de Rome est le premier de la chrétienté, car il occupe la place du Messie sur la terre. Il appartient au corps séculier d'obéir au siège pontifical et de reconnaître l'autorité de Pierre et de ses successeurs, et en eux la suprématie du Messie. Qui lui résiste et fait violence à l'Église romaine n'est pas un enfant de l'Église, mais du diable. Le monde est conduit par deux lumières : la plus grande, le soleil, est la puissance apostolique; la plus petite, la lune, est la puissance royale. Comme la lumière de la lune n'est que par celle du soleil, ainsi les empereurs, les rois et les princes ne sont que par le pape, parce que celui-ci est par Dieu. Le spirituel et le temporel doivent se courber devant le tribunal du pape. Tels étaient les principes de ce fils de charpentier né à Savone et qui, dans la seconde moitié du onzième siècle, entreprit avec une audace grandiose de réaliser dans la hiérarchie romaine la représentation du Messie sur terre, et résolut le problème de réunir l'empire du monde avec la théocratie judaïque¹. Le grand Innocent III vit ensuite la puissance papale à son apogée, et la suzeraineté du vicaire messianique sur les rois et les princes devenue une réalité de l'histoire. Mais, dès la fin de son siècle, les temps étaient devenus autres, et un Boniface VIII, qui possédait à la fois l'intelligence et la force d'entrer dans les voies de Grégoire VII et d'Innocent III, vit déjà en face de lui des hérétiques qui ne voulaient plus admettre que les rois des fidèles fussent soumis au temporel comme au spirituel au vicaire romain du Messie². »

M. Noack eût pu compléter ce rapprochement par un autre. Non-seulement l'entier ascendant et la pleine splendeur de la domination pontificale eurent une durée relativement courte; mais ce qui est plus intéressant, plus important peut-être que les révoltes du pouvoir temporel, c'est de voir, au sein de l'Église, le même mouvement qui du judaïsme avait abouti au christianisme préparer d'autres changements par une action semblable, et des temps nouveaux par des manifestations identiques. Attaqué du dehors, l'édifice est encore plus ébranlé

¹ Grégoire VII.

² L. Noack, *Origine du christianisme*, t. I, p. 139-140.

du dedans. Impatient de son œuvre, l'esprit s'agite de nouveau. Ce sont, bien qu'à un degré moindre, les mêmes inquiétudes, les mêmes angoisses, les mêmes espérances qu'à l'enfantement du christianisme. La sibylle fait entendre sa voix, les prophètes surgissent, et le regard des croyants s'ouvre aux visions apocalyptiques. L'Église est jugée aussi sévèrement par les croyants du moyen âge qu'Israël par les prophètes. On prêche la pénitence, on suppute les temps, et, semblables par l'intention et le rôle aux sectes ascétiques chez les Juifs, les nouveaux ordres mendiants se présentent maintenant comme les phalanges de l'avenir. Saint Norbert est convaincu que sa génération verra l'Antechrist; Guillaume de Saint-Amour se croit à l'avant-dernière période et attend le renouvellement du monde; l'abbé Joachim de Calabre fortifie ces visions de son prestige, et, — nouvelle ressemblance avec les temps anciens, — son nom devient après sa mort ce qu'avaient été ceux de Daniel, d'Énoch, d'Esdras, la couverture et le passe-port d'apocalypses de plus en plus précises et impatientes. Lui-même avait fixé à 1260 le commencement de la troisième ère. Dès le milieu du treizième siècle, les commentaires pseudépigraphiques des prophètes Esaïe et Jérémie, circulant sous son nom, annoncent que « le septième jour » est proche, où l'ordre des lévites s'élèvera des ténèbres de la lettre à la lumière de l'esprit, où le monde, qui déchire ses entrailles, s'apaisera au son de la trompette de l'archange. Déjà la faux du jugement est mise au pied des nations, prête à faucher. L'empire des nouveaux Chaldéens, c'est-à-dire des Germains, va s'écrouler; la dynastie de Hohenstauffen, envoyée dans le monde comme la verge de l'Église corrompue, subit à son tour le châtiment après avoir accompli sa mission; la destinée de l'empereur Frédéric II et de ses fils est retracée en détail; les Sarrasins font justice des Germains, les Tartares des Sarrasins. Que ceux qui aspirent au salut suivent l'appel des deux ordres mendiants et fassent pénitence. Le monde s'est corrompu par la confusion du spirituel et du temporel, les princes ont empiété sur les droits de l'Église; les clercs se sont gorgés de biens temporels. Selon la parole d'Esaïe, « toute la tête est malade, tout le cœur est fatigué; du talon à la tête il n'y a plus rien de sain; rien que des plaies, des enflures et des ulcères. » Le temps est vieux; l'humanité épuisée. Ensemble tomberont l'Église caduque des clercs et l'orgueilleux empire des nouveaux Babyloniens. Mais un noyau subsiste qui échappera à la destruction; une étoile se lèvera qui, des ténèbres de la détresse, conduira l'Église à une transfiguration nouvelle. Ce noyau, c'est la petite troupe des soldats de l'esprit, des hommes spiri-

tuels, des docteurs de vérité; cette étoile, ce sera la chevalerie céleste des ordres mendiants qui viendra fortifier les hommes spirituels, et qui, après l'extermination ou la conversion des fils de Babel, réalisera de nouveau la perfection de l'Église apostolique. On saisit la pleine analogie de ces aspirations nouvelles avec les anciennes données apocalyptiques. Et l'abbé Joachim continue de prophétiser jusqu'à la fin du moyen âge, jusqu'aux confins de la réforme, c'est-à-dire que les espérances d'avenir et les attaques contre l'ordre établi continuent de se propager à l'abri de son nom vénéré. A la fin du quatorzième siècle, le livre « des Souverains Pontifes » désigne comme l'Antechrist Clément VII, l'antipape d'Urbain VI; à la fin du quinzième, la prophétie « des Trente Pontifes » embrasse la série des papes de Nicolas III à Innocent VIII¹. Gardons-nous de voir dans ces nouvelles supputations apocalyptiques l'insignifiant caprice et les visées fantastiques d'individus isolés. Elles sont un signe du temps, elles sont la voix de l'esprit. Les grands conciles, où se débat à cette époque sans fruit la réforme de l'Église, ne sont eux-mêmes que des manifestations secondaires, de simples conséquences en comparaison de ces manifestations spontanées et directes. Ici nous voyons à nu le travail intérieur, le feu qui se propage sous l'enveloppe solide, la sève ardente qui circule. Et de nouveau la foi fait son miracle, l'aspiration devient réalité, et l'aspect du monde change parce que l'humanité a cru que les temps étaient venus. Après tant d'autres, mais avec plus de succès, avec un plein triomphe parce que les esprits sont mûrs, le moine saxon tourne contre la papauté les foudres de l'Apocalypse, et par cet infailible instinct qu'on saisit au fond de toutes les grandes révolutions de l'esprit, et que l'antiquité a montré dans la philosophie socratique aussi bien que dans le christianisme, il ramène l'humanité sur elle-même, et s'adresse directement à la conscience, au moi, l'accablant d'abord du poids de son indignité pour l'affranchir ensuite par la foi, et constituant en définitive, plus efficacement que tous les systèmes, cet atome souverain, le moi moderne. Plus sûre aujourd'hui d'elle-même et de son avenir, l'humanité n'éprouve plus le besoin de se le peindre sous des couleurs fantastiques; la notion démontrée du progrès la dispense de recourir aux mirages apocalyptiques. Ce qu'elle n'a pas encore, elle sait qu'elle l'obtiendra, et les générations actuelles ont la certitude de semer la moisson de leurs descendants, mais il faut

¹ Voir : Recherches critiques sur les commentaires d'Ésaïe et de Jérémie attribués à l'abbé Joachim de Floris, par M. Friderich, dans *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1859, 3^e cahier.

qu'elles la sèment. La philosophie de l'histoire ne doit pas être pour l'esprit un simple spectacle qui le distraie ou même qui l'élève : elle doit être un aiguillon, un principe moteur. La foi, pour avoir en apparence changé d'objet, ne doit pas disparaître, et, en nous dégageant des illusions de nos pères, n'abandonnons pas leur enthousiasme. De ce que nous entrevoyons le but, ce n'est pas une raison pour cesser d'y marcher.

A. NEFFTZER.

LES ENFANTS.

POÉSIES TRADUITES DE L'ALLEMAND.

I.

Aux Mères.

Croître, se transformer, c'est le sort des enfants.
Un jour, et puis un jour, les voilà déjà grands !
Leurs ailes ont poussé : de voyager l'envie
Leur prend ; un beau matin ils partent : c'est la vie !

Mais ceux qu'en leur avril la mort a moissonnés
Restent toujours petits et toujours nouveau-nés ;
Vous les pouvez bercer, ô mères ! dans un rêve
Qui commence à leur mort et jamais ne s'achève.

RUCKERT.

II.

Regard d'Enfant.

L'œil d'un enfant, c'est un miroir
Plus profond que le ciel ! Je tremble,
Car, en le sondant, il me semble,
O Seigneur ! que je vais vous voir !

Regard d'enfant, droit et sans voile,
 Tu fais frissonner mon orgueil ;
 Regard d'enfant, suave étoile,
 Tu me consoles dans mon deuil !

Ah ! je le sais bien, j'eus moi-même
 Un cœur sans détour, un cœur d'or,
 Et je pourrais l'avoir encor,
 Car on est enfant dès qu'on aime :

Comme un enfant parle l'amour,
 Comme un enfant l'amour regarde !...
 Mais plus heureux celui qui garde
 L'innocence du premier jour !

WACKERNAGEL

III.

Bonheur maternel.

Enfant, tu pleures sur mon sein :
 Dis-moi, bel ange au front serein,
 D'où vient cette tristesse amère ?
 Pourquoi pleurer près de ta mère ?
 Comment ! déjà, mignonne fleur,
 Dans ton calice une douleur !

Mais pleure, va, car l'âme humaine
 Est ainsi faite que la peine
 Et l'ivresse, comme des sœurs,
 S'unissent dans ses profondeurs ;
 Que sous le bonheur elle ploie,
 Et qu'elle pleure dans la joie !

O mère ! tu parlais encor,
 Qu'à la pointe de tes cils d'or
 Je vis étinceler des larmes :
 Vous n'avez point de plus doux charmes,
 Gouttes d'eau pure qui parez,
 Au petit jour, l'herbe des prés !

TANNER.

IV.

Le Tombeau de la Mère.

Le père est à genoux près de la tombe et prie ;
 Le fils semble plongé dans une rêverie,
 Et ses yeux sont fixés sur le tertre : un lilas
 Y fleurit au milieu de « ne m'oubliez pas ! »
 Or voici que l'enfant, sérieux, presque austère,
 Cueille un rameau bien droit, qu'il pousse dans la terre.

« Cet arbuste, ô mon fils, c'est moi qui l'ai planté :
 Pourquoi l'avoir blessé ? » dit le père attristé.
 Mais l'enfant : « Cher papa, ne crois pas que je veuille
 Perdre ou jeter au vent la plus petite feuille ;
 Je creuse, avec ce bois, dans la tombe un chemin
 Par où pauvre maman me donnera la main ! »

KERNER.

V.

A un petit Garçon.

Pourquoi cet air si désolé ?
 Pourquoi ces pleurs sur ton visage ? —
 Oui, je le vois bien, de sa cage
 Ton bel oiseau s'est envolé !

Tu regardes la maisonnette
 Toute pleine encor de son chant,
 Puis les arbres où le méchant
 De loin redit sa chansonnette.

Il est parti ! qui l'eût pensé ?
 Sa mangeoire était bien garnie :
 Quand la forêt sera jaunie,
 Qui le nourrira, l'insensé ?

Tu vas trouver longues les heures,
Privé de ton mignon trésor;
Pleure, mon enfant, pleure encor!
Il est bien juste que tu pleures.

Ah ! puisses-tu, petit enfant,
Contemplant ton âme entr'ouverte,
Un jour ne point pleurer la perte
D'un bien mille fois plus charmant !

Dieu veuille qu'une main de glace
N'étreigne pas ton pauvre cœur,
Où le plaisir et la douleur
Auront laissé chacun sa trace ;

Ton cœur d'où se serait enfui
Le plus bel oiseau que je sache,
Celui dont la plume est sans tache,
Le plus délicieux, celui

Dont le nom vaut toute parole,
L'innocence ! O mon cher amour !
Quand il part, il fuit sans retour ;
On le connaît quand il s'envole !

LENAU.

VI.

L'Arbre de Noël.

C'est demain Noël ! Les petits sapins,
Partout répandant leur chaste lumière,
Font battre le cœur des blonds chérubins :
Or un pauvre enfant sans père ni mère,
Triste, parcourait la ville étrangère.

Bien qu'il grelottât sous le ciel d'hiver,
L'enfant se collait aux fenêtres closes ;
Il vous admirait, petits cierges roses,
Si bien mariés au feuillage vert :
Ah ! vous éclairiez de si belles choses !

Il pleurait pourtant, le pauvre orphelin ;
Mais il s'essuyait les yeux de sa manche,
Curieux encor, malgré son chagrin :
« Tous ils ont leur arbre, et moi, c'est en vain
Que je mendierais la plus laide branche ! »

Puis, se rappelant le toit paternel :
« Mon père et ma mère, en notre demeure,
Me donnaient aussi l'arbre de Noël :
Hélas ! ils sont morts tous deux à cette heure,
Et nul n'a souci de l'enfant qui pleure !

» Qu'on me laisse entrer pour l'amour de Dieu !
N'est-il pas un coin, parmi ces rangées
De grandes maisons, même loin du feu,
Où je puisse aller me chauffer un peu,
Tout en regardant l'arbre et les dragées ?

» Je ne veux avoir ni les fruits vermeils,
Ni les beaux présents mêlés au feuillage ;
Je veux respirer la senteur sauvage
De ces pins chargés de gentils soleils :
Qu'on me laisse entrer, je serai bien sage ! »

Ainsi gémissant, de son doigt discret
L'enfant va frapper à chaque fenêtre :
Mais nul ne répond, ni valet, ni maître ;
On n'a point le temps, et quand on l'aurait,
Qui donc prendrait garde à ce petit être ?

Les enfants, joyeux, bien mis, bien-aimés,
Dansent tout autour de l'arbre qui brille ;
Leurs parents sont fiers : heureuse famille !
Comme les maisons les cœurs sont fermés
Au pauvre orphelin, vivante guenille !

« O mon doux Jésus ! ô mon doux Jésus !
Je n'ai plus de père et n'ai plus de mère !
Ah ! remplacez-les pour moi sur la terre !
Ne m'oubliez pas ! sans vous je n'ai plus
Qu'à mourir ici de froid, de misère ! »

Dans un angle obscur le pauvre s'assoit :
Son manteau troué le protége à peine ;
Il chauffe ses doigts de sa tiède haleine,
Et se fait petit pour avoir moins froid.
La lune est au ciel et la nuit sereine !

Mais qui vient là-bas ?... c'est un autre enfant !
Il tient un flambeau fait de cire exquise ;
Son vêtement blanc flotte avec la brise ;
Il s'approche, il parle : ô céleste chant !
O Verbe incréé ! splendeur inconnue !

» Je suis ton Jésus ; comme toi jadis
Je fus un enfant souffrant et débile ;
De tous les bonheurs si chacun t'exile,
Moi, je pense à toi dans mon paradis :
Va, sèche tes pleurs et te tiens tranquille !

» Dans ce beau logis où l'on a planté
L'arbre de Noël, qui charme ta vue,
Je suis ! mais je suis aussi dans la rue !...
Enfant, jusqu'à moi ta voix est venue,
Et pour toi mon cœur est plein de bonté.

» Je veux te donner un arbre superbe ;
Je le placerai dans l'éther profond ;
Il va se dresser, admirable gerbe :
Près de celui-là les autres seront
Comme auprès d'un chêne un menu brin d'herbe ! »

A peine eut fini le petit Jésus,
Que l'arbre apparut dans l'azur sans voiles ;
Ses rameaux portaient des fruits inconnus
Et resplendissaient de milliers d'étoiles :
Les saints l'entouraient, d'amour éperdus !

L'arbre était bien loin, bien loin dans l'espace :
Il semblait pourtant au pauvre orphelin
Qu'il eût pu cueillir, en levant la main,
Ces fruits merveilleux et remplis de grâce
Dont il avait soif, dont il avait faim.

Comme il y songeait, il vit d'une branche
Vers lui s'élancer un ange du ciel :
L'ange vole, vole, arrive, se penche,
Le met doucement sur son aile blanche,
Et le porte au pied de l'arbre immortel....

L'enfant a revu sa belle patrie!
Il vit saintement près de son Jésus,
Et depuis longtemps son âme est guérie :
Ah ! je vous réponds qu'il ne souffre plus,
Lui qui sait le nom des fruits inconnus !

RUCKERT.

PAUL VRIGNAULT.

LA VENGEANCE DES FLEURS.

La vierge est sur sa couche au duvet si soyeux :
Prise d'un lourd sommeil, tranquille, elle repose ;
Ses deux cils, longs et noirs, s'inclinent sur ses yeux,
Et sa brûlante joue est semblable à la rose.

Sur la chaise d'osier, près d'elle, au pied du lit,
Une coupe étincelle, et les fleurs odorantes
Que la vierge au matin pêle-mêle cueillit
Confondent vaguement leurs senteurs pénétrantes.

C'est l'été. Dans la chambre une lourde chaleur
Pénètre et se répand comme une tiède haleine.
Tout est calme au dehors, point d'air... plus de fraîcheur ;
La fenêtre est bien close : on respire avec peine.

Tout à coup, au milieu de ce repos profond,
Des fleurs et des boutons à la tige légère
Un doux chuchotement s'élève et se confond,
Murmure insaisissable et rempli de mystère !

Des sylphes, à l'instant, esprits malicieux,
Abandonnent les fleurs en essaim qui bourdonne ;
Ils ont tous pour habits des brouillards vaporeux,
Au bras, un bouclier ; au front, une couronne.

La rose voit s'enfuir de son sein empourpré
Une femme aux doux yeux, que la beauté décore ;
Elle est souple en sa taille, et permet qu'à leur gré
Flottent ses longs cheveux où se perle l'aurore.

Bientôt un cavalier, le regard plein d'ardeur,
Déserte l'aconit à la sombre verdure :
Un casque orne son front ; l'orgueil est dans son cœur ;
Le fer qu'il tient en main complète son armure ;

Sur son cimier brillant la plume du héron,
Aux reflets gris d'argent, se balance avec grâce ;
Puis du lis une vierge, échappant par un bond,
Se voile de ces fils que l'araignée enlace.

Aussitôt apparaît un nègre menaçant,
Qui surgit fièrement de la tulipe noire :
Il a ceint le turban surmonté d'un croissant ;
Un sourire infernal court sur ses dents d'ivoire !

L'impériale alors, superbe dans sa fleur,
Enfante un porte-sceptre à l'orgueilleuse mine ;
Et l'iris au teint bleu, plus humble en sa couleur,
Des cavaliers armés, d'humeur fort peu badine.

L'œil ardent de désir, un jeune adolescent
S'élance du narcisse ; il vole vers la couche
De la vierge, qui dort d'un sommeil innocent,
Et ses lèvres en feu se collent sur sa bouche.

Le signal est donné!... Le bataillon méchant
Enlace autour du lit sa ronde fantastique ;
Il voltige sans bruit, et l'on entend ce chant
Se répéter en chœur sur un ton prophétique :

« Vierge trois fois maudite, au cœur trop inhumain,
» Devais-tu nous priver des douceurs de la terre,
» Et nous contraindre ensuite, exilés de son sein,
» A mourir tristement dans cette coupe amère ?

- » Sur ce sein, cependant, comme on était heureux!
- » Qu'à loisir on goûtait le prix de ses tendresses!
- » Le soleil nous donnait des baisers amoureux,
- » Nos rameaux verts rendaient moins chaudes ses caresses!

- » Doucement rafraîchis au souffle des zéphyrus,
- » Nous sentions au printemps se balancer nos têtes,
- » Et, la nuit, nous allions, avides de plaisirs,
- » Aux elfes nous mêler pour partager leurs fêtes.

- » La pluie et la rosée autrefois nous baignaient;
- » Maintenant, nous mourons dans une eau croupissante!
- » Toi qui fus sans pitié quand nos voix t'imploraient,
- » Comme nous, dans ta fleur, meurs, ô vierge imprudente! »

Le chant cesse. Aussitôt les sylphes, doucement,
 S'abaissent vers la couche; après un court silence
 Ils font entendre encore un sourd chuchotement;
 La joie est dans leur cœur : ils tiennent la vengeance.

Quels sons mystérieux!... quel fantastique bruit!...
 Comme elle a sur la joue une chaleur brûlante,
 La vierge à qui les fleurs ont versé cette nuit
 De leurs tièdes parfums la liqueur enivrante!

Cependant le soleil vient comme un jeune amant,
 Et fait évanouir la sinistre cohorte :
 Sur les coussins du lit, un cadavre charmant
 Repose déjà froid : c'est la vierge... elle est morte!...

On dirait, en voyant son calme et sa pâleur,
 Qu'elle dort mollement près de ses sœurs fanées,
 Sa joue est tiède encor d'un reste de chaleur;
 Elle est morte pourtant!... et les fleurs sont vengées!

F. FREILIGRATH.

CHARLES DE LORBAC.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE.

JOURNAUX.

Hilgenfeld. *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie* (*Revue de Théologie scientifique*), deuxième année, troisième cahier : Hilgenfeld, Des plus récents jugements sur l'Évangile de saint Jean (1^{er} article); Friderich, Recherches critiques sur les Commentaires d'Isaïe et de Jérémie, attribués à l'abbé Joachim de Floris (1^{re} partie); Baur, Remarques exégétiques et critiques sur quelques passages des Évangiles, notamment de celui de saint Marc.

Sauf le travail de M. Friderich, qui jette un jour intéressant sur la littérature apocalyptique et pseudépigraphique au moyen âge, toute la livraison est, on le voit, consacrée à la critique des Évangiles. En ce qui touche le quatrième Évangile, M. Hilgenfeld défend les vues de l'école de Tubingue contre MM. Weizsacker et Ewald, qui soutiennent l'opinion traditionnelle concernant l'origine de cet Évangile. Il fait remarquer que, pour en défendre l'authenticité, M. Weizsacker est obligé d'en nier en quelque sorte l'originalité, de le rapprocher autant que possible des trois premiers, dont il est si profondément séparé, et de nier notamment, contre toute évidence, que le Christ s'y donne pour la personnification du Logos. Quant à M. Ewald, il soutient, d'une part, que l'idée du Logos était déjà répandue et accréditée chez les Juifs bien avant Jésus-Christ; et, d'autre part, que les discours mis dans la bouche de Jésus-Christ par saint Jean ne sont autre chose que des compositions libres de l'apôtre. Le travail de M. Hilgenfeld n'est pas encore terminé. — M. Baur réfute une opinion de M. Hitzig sur quelques variantes de l'Évangile de saint Marc, laquelle n'allait à rien moins qu'à faire du troisième Évangile le plus ancien de tous, et à établir qu'il existait déjà l'an 57 de notre ère. M. Baur considère au contraire Marc comme un abrégiateur de Matthieu et de Luc.

Ulmann et Umbreit. *Theologische Studien und Kritiken* (*Études et critiques théologiques*), 4^e cahier de 1859 : Schmidt, Girolamo Zanchi; Brenske, Observation exégétique sur les Actes des apôtres, xv, 19-21; Steitz, Caractère esthétique de l'eucharistie et du jeûne dans l'ancienne Église; G. Baur, Caractéristique de Schleiermacher.

L'article qui se recommande le plus à l'attention dans ce numéro est l'étude sur Girolamo Zanchi, un des champions assez nombreux que l'Italie fournit à la

Réforme. Il est de M. C. Schmidt, professeur à la Faculté de théologie de Strasbourg, dont de nombreux travaux historiques, publiés tantôt en français, tantôt en allemand, ont également fait estimer le nom des deux côtés du Rhin. — L'article de M. Steitz sur l'eucharistie est un nouvel épisode d'une controverse qui dure depuis longtemps, et qui n'est pas sans importance pour la détermination de l'âge du quatrième Évangile.

Dorpat. Zeitschrift für Theologie und Kirche (Revue de Dorpat pour la théologie et l'Église), 1^{re} année, 2^e cahier : A. d'Oettingen, La théologie et l'Église; Kurtz, Le mariage du prophète Osée.

L'université de Dorpat (Livonie) est un des centres de l'érudition allemande en Russie, mais la faculté de théologie y enseigne l'orthodoxie la plus étroite, et c'est à cette tendance qu'appartient la Revue dont nous recevons le premier numéro. L'article sur le mariage du prophète Osée eût fort réjoui Voltaire, qui s'est tant égayé de ces noces. Le texte dit que Dieu ordonna au prophète Osée d'épouser une prostituée, et que le prophète obéit. La plupart des interprètes ont donné à ce passage un sens parabolique ou symbolique. Par respect pour la lettre, M. Kurtz veut que la chose ait été accomplie au pied de la lettre.

Hollenberg. *Deutsche Zeitschrift für christliche Wissenschaft und christliches Leben (Journal allemand pour la science et la vie chrétiennes)*, 1859, nos 26, 27, 28 et 29 : Moll, Du mariage civil; Schneider, Des études récentes sur le livre de Job; Diestel, La religion de Zoroastre d'après les dernières recherches.

Niedner. *Zeitschrift für historische Theologie (Revue de Théologie historique)*, 1859, 4^e cahier : Wiggers, Histoire de l'anthropologie de saint Augustin, depuis la condamnation du semi-pélagianisme aux synodes d'Orange et de Valence en 529, jusqu'à la réaction augustinienne du moine Gottschalk; Helfferich, Relations épistolaires d'Érasme avec l'Espagne, d'après des sources manuscrites; Otto, De l'emploi des écrits du Nouveau Testament par Théophile d'Antioche.

Gelzer. *Protestantische Monatsblätter (Feuilles mensuelles protestantes)*, 1859, 6^e cahier : Helfferich, Louis XIV et l'édit de Nantes, pour servir à l'histoire des idées de tolérance en France; Stähelin, Séjour de Calvin en Italie, et ses relations avec la duchesse Renée de Ferrare; L'Autriche; de 1830 à 1848; G. Müller, Entretiens avec la grande-duchesse Catherine et l'empereur Alexandre I^{er}.

LIVRES.

J. G. Fichte's *REDEN AN DIE DEUTSCHE NATION (Discours à la nation allemande de J. G. Fichte)*, nouvelle édition, par J. H. Fichte; un vol. in-8°. — Tubingue, Laupp, 1859.

Après avoir été fortement épris de la Révolution française, Fichte devint ensuite, après les désastres de l'Allemagne pendant les guerres de l'Empire, l'ennemi de la France, et pour contribuer de son mieux au réveil du sentiment national, il prononça et publia les *Discours à la nation allemande*. Pendant la

dernière guerre, celle qui vient de finir, M. Fichte fils les a réédités dans des intentions semblables, quoique dans des circonstances fort différentes de celles où les avait écrits son père. Les *Discours à la nation allemande* se présentent donc, à première vue, comme un ouvrage de circonstance, ce qui est rarement une recommandation, et, de plus, comme un brûlot international. Eh bien, on se tromperait si on jugeait à première vue. Ce livre vaut mieux que cela, et, par ses meilleurs côtés, il s'adresse à toutes les nations et à tous les hommes, aussi bien qu'aux Allemands, au moins par sa manière de poser et de résoudre le problème de la régénération d'un peuple. Tout est dans l'éducation, et l'éducation doit avoir surtout en vue de former et de tremper le caractère. « L'éducation que nous connaissons n'a fait tout au plus que conseiller la moralité, mais ces conseils ont été infructueux pour la vie pratique, sortie de facteurs complètement inaccessibles à cette éducation. Il faut, au contraire, que la nouvelle éducation soit en mesure de former et déterminer chez ses élèves, d'une manière certaine et infaillible, les mobiles de la vie et des actions. On me dira : Comment peut-on exiger d'un système d'éducation plus que de montrer le bon chemin à l'élève et de l'exhorter instamment à le suivre? N'est-ce pas ensuite à lui à voir s'il veut déférer à ces conseils, et s'il ne le fait pas, n'est-ce pas sa propre faute? N'a-t-il pas le libre arbitre, que nulle éducation ne peut lui ravir? Je répondrai alors que la première erreur de l'ancienne éducation et le clair aveu de son impuissance est précisément le fondement qu'elle fait sur le libre arbitre de ses élèves. Car, en confessant qu'après sa plus énergique action, la volonté de l'élève n'en reste pas moins libre, c'est-à-dire flottante et indécise entre le bien et le mal, elle reconnaît qu'elle n'a le désir ni la vertu de former la volonté, c'est-à-dire l'homme lui-même, et qu'elle considère la chose comme absolument impossible. Il faudrait, au contraire, que l'éducation nouvelle s'attachât et réussît à anéantir complètement le libre arbitre dans le sol qui lui est confié, et qu'elle imprimât aux résolutions de l'élève le caractère d'une rigoureuse nécessité, excluant la possibilité même du choix opposé. C'est sur une volonté ainsi formée qu'on pourrait alors compter avec assurance.

» Former, c'est créer une manière d'être définie, constante, arrêtée, et qui ne peut être autre chose que ce qu'elle est, ou bien ce n'est qu'un jeu sans objet. Tant qu'une telle manière d'être n'est pas produite, la tâche de l'éducation n'est pas achevée. Celui qui a besoin de s'exciter ou d'être excité au bien n'a pas encore une volonté ferme et constante; il est obligé de s'en faire une pour chaque cas particulier; mais celui qui a une telle volonté veut ce qu'il veut pour toute éternité; il ne peut en aucun cas vouloir autre chose que ce qu'il veut toujours : la liberté de la volonté a disparu pour lui et s'est changée en nécessité. En voulant améliorer les hommes par des exhortations et des sermons, et en s'affligeant de l'inefficacité de leurs efforts, le passé et le présent ont montré qu'ils n'avaient aucune idée de la vraie éducation, et qu'ils étaient incapables d'y arriver. La volonté de l'homme est antérieure au sermon et indépendante de lui; si elle s'accorde avec lui, le sermon est tardif et inutile : l'homme aurait fait sans vous ce que vous avez voulu lui conseiller; mais si votre conseil est en contradiction avec sa volonté, vous pourrez tout au plus l'étourdir pour quelques minutes, mais à la première occasion il oubliera vos conseils et lui-même, et suivra son penchant naturel. Si vous voulez avoir de l'action sur lui, il faut plus faire que lui parler; il faut le créer lui-même, et de manière qu'il ne puisse pas vouloir

autre chose que ce que vous voulez qu'il veuille. Il est inutile de dire de voler à qui n'a pas d'ailes et que toutes vos exhortations ne soulèveront pas à deux pieds au-dessus du sol ; mais développez , si vous pouvez , les ailes de l'âme , fortifiez-les par l'exercice , et votre élève prendra son essor par une nécessité naturelle , sans conseil de votre part.

» C'est cette volonté constante et ferme que l'éducation nouvelle doit produire , d'après une règle sûre et exclusive de toute exception. Les bons résultats obtenus jusqu'à présent , nous les devons à la bonté de la nature , qui a triomphé de la mauvaise action du milieu , et nullement à l'éducation , qui autrement eût dû faire bon tout ce qui lui a passé par les mains. Ce qui a péri n'a pas péri non plus par l'éducation , car autrement tout ce qu'elle a manié eût dû périr , mais par soi-même et par vice naturel. L'éducation a été nulle , et le seul principe formateur a été l'esprit spontané de l'humanité. Des mains de cette force inconnue , et dont l'action se dérobe au calcul , il faut que l'éducation passe à l'activité réfléchie de l'homme et qu'elle devienne un art , une discipline agissant avec certitude , atteignant toujours le but , ou du moins , si elle ne l'atteint pas , sachant qu'elle est restée en deçà et que l'éducation n'est pas encore complète. L'éducation nouvelle doit être la méthode sûre et réfléchie de former dans l'homme la volonté sûre et infallible du bien. »

Nous avons cité cette page , autant pour montrer que l'idéologue Fichte n'était pas tant idéologue qu'on le croit généralement , et que son esprit avait une tendance pratique fortement prononcée , que pour les belles vérités qu'elle exprime sous une forme qui , à première vue , paraît friser le paradoxe. A une lecture superficielle , on pourrait se demander s'il veut l'oppression ou l'affranchissement de l'âme. La réponse ne serait pas douteuse ; mais on ne peut nier que des doctrines tout opposées à celles de notre philosophe n'aient tenu et ne tiennent à peu près le même langage. C'est qu'ici comme partout , il est littéralement vrai que les extrêmes se touchent. La suppression du libre arbitre peut être obtenue par des voies très-différentes , par la corruption et l'abaissement , ou par l'exaltation et l'ennoblissement de la nature humaine. C'est la deuxième manière qui est celle de Fichte. Il veut que l'œil interne de l'homme , incessamment tourné vers l'idéal moral comme vers un pôle immuable , ne se puisse égarer ni à droite ni à gauche. Il veut , en un mot , que la vertu humaine soit de la sainteté , laquelle exclut en effet , non pas le principe , mais l'usage du libre arbitre , et est inconciliable avec toute idée de choix et d'hésitation. Y aura-t-il jamais une méthode d'éducation assurée de faire des saints de tous les hommes par des moyens infallibles ? Nous ne voulons pas trancher la question , et nous croyons qu'en donnant au problème cette forme absolue , Fichte est sorti des conditions de son époque et de la nôtre. L'humanité sait beaucoup , mais elle ne sait pas encore assez pour qu'elle puisse oser vouloir transformer en science pédagogique les procédés spontanés de la nature ; mais il est évident qu'elle y doit tendre , et la page que nous citons marque avec une incomparable netteté le caractère et le but de l'éducation vraie.

Quoique inspirés par les circonstances et ressuscités ensuite après des circonstances qui déjà ne sont plus , on voit que les *Discours à la nation allemande* sont beaucoup mieux qu'une publication de circonstance. Ils sont l'effort d'un puissant génie qui , même en croyant faire du patriotisme exclusif , servait les intérêts généraux de l'humanité.

A. N.

PHILOLOGIE.

Extraits des recueils philologiques allemands de l'année 1859.

Rheinisches Museum (Musée Rhénan), XIV^e année, cah. 1. *E. Herzog*, partant du principe que tous les peuples d'origine arienne se trouvaient placés primitivement sous le régime patriarcal, cherche à déterminer plus exactement quelle avait été la forme de l'état patriarcal chez les Romains et quelle était son influence sur les institutions politiques qui lui succédaient. La base de l'état patriarcal est la famille. Deux traits la caractérisent chez les Romains : la monogamie, qui leur est commune avec les autres peuples et la même race, et l'autorité presque sans limites, comme elle ne se trouve nulle part ailleurs, du père de famille, autorité dont les attributs se trouvent compris dans le terme technique *manus* et qui était consacrée par la croyance religieuse (*fas*). L'intermédiaire entre la famille et l'État, c'est la tribu appelée *gens*. C'est une famille élargie, composée originellement de plusieurs familles qui, par leurs chefs, descendaient d'une seule et même souche (*agnati*). Son organisation imitait celle de la famille. Elle avait pour chef le *paterfamilias* le plus âgé, dont le pouvoir du reste était limité par celui des autres pères de famille, et elle possédait en commun, outre les deux acres qui revenaient à chaque famille, certains biens de terre; de même qu'elle formait, pour l'exercice d'un culte commun à tous, une corporation religieuse (*sacrorum communio*). Si le développement, qui de la famille a fait sortir la *gens*, a été tout à fait spontané, l'État au contraire qui a dû son existence à la réunion de plusieurs *gentes* se trouve basé sur un *contrat politique* qui déterminait les droits de chacune et qui faisait alterner d'abord entre elles le choix du roi. Ainsi donc, la royauté chez les Romains ne se réclamait point, comme la royauté germanique, du droit privé et naturel, mais bien au contraire elle formait le premier élément du droit public. Ses attributions étaient assimilées à celles du chef de famille et tout aussi illimitées que celles-là, à condition toutefois de respecter le pacte et les institutions qui lui avaient donné naissance : ce que les rois, par une tendance naturelle à tout pouvoir de s'étendre, négligeaient de faire, en transformant la composition et l'organisation des *gentes*, et en essayant d'éluder la forme légale qui leur conférait le pouvoir suprême ; dans le double but d'arriver par là à l'unité complète de l'État et à l'hérédité de leur propre dignité. La conséquence en fut, pour le moment, une révolution et l'expulsion du dernier roi, Tarquin le Superbe. Mais le moyen que les rois avaient employé, d'opposer les plébéiens aux patriciens, de communiquer aux premiers l'organisation politique des derniers et de les faire participer à la magistrature, n'en continuait pas moins d'avoir ses effets. Pour terminer le conflit, une transaction entre les deux partis devint nécessaire, et un second *contrat politique* se trouva former la loi fondamentale de la république. Ce contrat, modifié cent fois, ne fut définitivement aboli que par la fondation de la monarchie absolue sous César. — *J. P. Binsfeld*: *Quæstiones Ovidianæ criticæ*. — *E. Müller* : le cycle de Méton et sa valeur légale à Athènes. Réfutation des opinions de

M. A. Mommsen sur ce sujet (dans le Musée Rhénan, XIII^e année, cah. 3; voyez notre bulletin du mois de février). — Th. Mommsen établit que les *ludi magni Romani*, au lieu d'être célébrés chaque année dès le règne de Tarquin l'Ancien, comme on l'avait supposé d'après l'interprétation généralement reçue d'un passage de Tite-Live (1, 35), ne devinrent une fête annuelle que depuis l'introduction de l'édilité curule, en 386 a. u. c., sans cesser en outre d'être célébrés à des occasions extraordinaires. La fête annuelle s'appelait *ludi Romani*, l'autre *ludi magni*. — C. Jessen soutient les thèses suivantes : que l'*Histoire des plantes* qui nous est parvenue sous le nom de Théophraste n'est inférieure, quant au contenu, à aucun des écrits d'Aristote d'un genre analogue; que le style et la rédaction de cet ouvrage portent le cachet des œuvres d'Aristote, avec lesquelles, partout où il y a des points de comparaison, il s'accorde parfaitement, quelquefois même littéralement; qu'Aristote le cite plusieurs fois comme son ouvrage, une fois du moins d'une manière qui ne laisse aucun doute; que par conséquent cet ouvrage n'est autre que l'*Histoire des plantes* par Aristote qu'on avait crue perdue; enfin que le neuvième livre de cet ouvrage forme un traité à part qui est dû à un auteur différent, probablement à Théophraste. — O. Ribbeck essaye de reconstruire, d'après les fragments qui nous en sont restés, le plan de quelques satires de Varron. — F. Ritschl : Lettres épigraphiques adressées à M. Th. Mommsen (1.). L'inscription en l'honneur de Marcellus à Nola (Mommsen, *I. R. N.* 1984; Henzen, Orell. III, 5347). M. Ritschl prouve que cette inscription doit appartenir à un falsificateur du quinzième ou seizième siècle. — K. Th. Pyl. Sur la statue appelée « Diana Colonna », du musée de Berlin. — E. Gerhard explique les quelques fragments de l'orateur Lycurgue qui se rapportent à la fête des *Procharisteria*. — J. Becker constate quelques nouveaux exemples du mot IEURU tirés de l'ouvrage « Ethnogénie gauloise, etc., par Roget, baron de Belloguet » (crr. Musée Rhénan, XIII^e année, cah. 2; voyez notre Bulletin du mois de février). — Cah. 2. M. Oserbeck combat l'opinion de M. Petersen (*Zeitschrift f. d. Alterthumswissenschaft*, 1857, pr. 25, etc., 49, etc.), que les scènes représentées sur la frise du Parthénon se rapportaient aux Arrhéphories et aux Plyntéries, et il essaye de prouver que de toutes les pompes athéniennes il n'y a que les Panathénées qui puissent y être représentées. — C. Schaarschmidt : Étude sur Jean de Salisbury dans son rapport avec la littérature classique. Jean de Salisbury, évêque de Chartres, qui est mort en 1180, a été le bibliophile le plus célèbre et le connaisseur le plus distingué de la littérature classique au douzième siècle. Les trois ouvrages principaux que nous possédons de lui, le *Policraticus*, le *Metalogicus* et l'*Entheticus* (publié par Ch. Petersen en 1813) sont remplis de citations ou plutôt sont de véritables mosaïques composées de fragments d'auteurs classiques. Cette circonstance a donné à penser que, par une vérification critique de tous ces fragments et de leur provenance, on arriverait à former un tableau à peu près complet de tout ce que l'Occident, vers le milieu du douzième siècle, connaissait encore en fait de littérature classique. Ce travail, qui ne laisse pas de présenter certaines difficultés, a été entrepris d'abord par Birger Thorlacius (dans les Programmes de l'université de Copenhague des années 1819-1820), puis par Julius Schmidt (dans sa Dissertation aulique, Breslau, 1829) et Ch. Petersen (dans son édition de l'*Entheticus*). M. Schaarschmidt, en reprenant ce travail et en rectifiant les résultats obtenus par ses prédécesseurs, arrive aux conclusions suivantes : 1^o Parmi les historiens latins, Salisbury connaît Suét-

tone (avec les *Cæsares*), les Épitomes de Justin et d'Eutrope, Valerius Maximus, Julius Frontinus (avec les *Strategematica*) et Flavius Vegetius *De re militari*. Quant aux œuvres de J. César et de Tacite, il paraît qu'il ne les a point connues du tout, quoiqu'elles existassent dans quelques rares exemplaires; enfin il est fort douteux si de Tite-Live et de Salluste il avait autre chose entre les mains que la troisième décade et le *Catilina*. Pour les anecdotes, il exploitait largement les *Noctes Atticæ* de Gellius et les *Saturnales* de Macrobe, duquel il avait lu aussi le Commentaire du *Somnium Scipionis*. 2° Parmi les philosophes et les rhéteurs, il avait étudié à fond Cicéron, Sénèque et Quintilien. Du premier il connaissait les *Disputationes Academicæ*, les *Quæstiones Tusculanæ*, les livres *De divinatione*, *De natura deorum*, *De officiis*, *De amicitia*, probablement aussi *De senectute* et les *Paradoxa*, de plus le livre *De inventione rhetorica*, ad *Herennium*, et les lettres ad *familiares*, tandis que les lettres ad *Atticum* ne se trouvent citées nulle part. Il est fort peu probable qu'il ait connu les *Discours* de Cicéron, et les citations du livre *De re publica* sont empruntées à d'autres auteurs. L'ouvrage de Quintilien *De institutione rhetorica* lui est tout à fait familier, et quant à Sénèque, il a possédé, ou peu s'en faut, ses œuvres complètes, telles que nous les avons maintenant, avec les *Declamationes* qu'il attribue au philosophe. 3° Parmi les autres prosateurs latins il distingue très-bien les deux Pline, et il semble avoir connu l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien; mais il ne mentionne jamais les *Lettres* de Pline le Jeune. Du *Satiricon* de Pétrone, il possédait un exemplaire plus complet que ceux que nous avons avant la découverte du Codex Traguriensis. Apulée tout entier, tel que nous le connaissons à présent, semble avoir fait partie de sa bibliothèque. Restent encore les grammairiens Nonius Marcellus, Donatus, Servius, Priscianus, Martianus Capella; et de plus le *Corpus iuris*. 4° Parmi les poètes il admire Virgile, qu'il interprète d'une manière allégorique; de plus Lucain, Stace, et surtout Horace et Ovide, mais les odes du premier sont citées si rarement qu'il paraît douteux qu'il les ait connues. Viennent ensuite : Juvénal, Perse, Martial, Publius Syrus, Denis Caton, Claudien, Sidoine Apollinaire. Catulle et Avien se trouvent cités une seule fois chacun : De Térence, il ne semble avoir lu que l'*Eunuque*, et de Plaute, le *Querolus*. Lucrèce n'a laissé aucune trace; en revanche il connaît les poésies sur la médecine (*De medicina præcepta saluberrima*) de Serenus Sammonicus. 5° Enfin les huit ouvrages classiques perdus pour nous et que Thorlacius, égaré par des citations de deuxième main, avait énumérés parmi le nombre des auteurs lus par Salisbury, se réduisent à un seul : le livre *De vestigiis sive dogmate philosophorum*, par (Viriū Nicomachus) Flavianus, qui a vécu au temps de Théodose le Grand. Ce livre doit avoir été une compilation d'anecdotes, de sentences, etc., dans la manière de Diogène Laërce. Quant à la question si Salisbury s'est servi d'un ouvrage *De nugis philosophorum* de Cæcilius Balbus, M. Schaarschmidt croit devoir s'abstenir d'une décision prématurée. Il établit enfin, d'accord avec les *Recherches critiques* de M. Jourdain, que Jean de Salisbury ne savait point le grec et que les seules traductions latines qu'il ait eues sous sa main étaient le *Timée* de Platon (par Chalcidius), l'*Organon* d'Aristote en entier, et le livre du pseudo-Plutarque *De institutione principis epistola ad Trajanum*. — A. de Gutschmid se pose la question, si la chronologie de Manéthon est cyclique ou rigoureusement historique? La réponse qui résulte de sa recherche fort détaillée est que les dates depuis la dix-huitième dynastie sont purement historiques, tandis que celles qui précèdent

sont arrangées d'après un système cyclique. — *H. Jordan*, dans une dissertation sur les apophthegmes et les sentences de Caton, essaye de classer ces fragments et de démêler ceux qui sont authentiques. — *Fr. Ritschl*: Lettres épigraphiques adressées à M. Th. Mommsen (2). L'inscription en l'honneur de *Juno Seispes* (Sospita) à Bâle: cette inscription, qui se trouve sur une tablette d'ardoise découverte à Rome et conservée au musée de Bâle, forma pendant longtemps un sujet de dispute, parce que d'un côté le caractère de l'écriture trahissait une main moderne, tandis que la rédaction et le contenu de l'inscription elle-même témoignaient d'une grande authenticité. Il fallait en conclure que c'était une copie moderne d'un monument ancien. Depuis, cette hypothèse a été confirmée par la découverte de l'original près de Civita-Lavigna, l'ancien Lanuvium. M. Ritschl, en publiant cet original pour la première fois et en le comparant avec la copie, profite de cette occasion pour y joindre plusieurs remarques fort intéressantes au point de vue de la paléographie et de l'archéologie (3). Le milliaire de Popillius à Adria: Cette inscription est de l'an 622 a. u. c. M. Mommsen, qui l'a publiée pour la seconde fois (dans le Musée Rhénan, vol. x, p. 141, etc.), en s'appuyant sur la remarque que la quatrième lettre du mot *POPILLIVS* présente un *i* allongé, en avait conclu que cette orthographe qui exprimait *i long* par un *i allongé* était contemporaine avec la reduplication des voyelles a, e, u, introduite par le poète Attius vers l'an 620, et que dès cette époque on exprimait *i long* tantôt par *xi*, tantôt par *i allongé*. M. Ritschl au contraire prouve que depuis cette époque, pendant cinquante ans, les inscriptions ne présentent aucun exemple d'un *i allongé*, qui n'a commencé à être en usage qu'au temps de Sulla; de plus il cite le témoignage exprès de Marius Victorinus (dans Putschius, p. 2456) qui dit qu'Attius exprimait le *i long* par *ei*, sans rien ajouter sur le *i allongé*. M. Ritschl soutient donc que le *i allongé* sur le milliaire en question doit être dû à une erreur quelconque. Ce qui vient d'être confirmé par un examen plus exact, qui a prouvé que cette pierre a subi une restauration par une main moderne, à laquelle est dû entre autres cet allongement de la lettre *i*. M. Ritschl nous prévient encore que cet allongement de la lettre *i* ne saurait être pris pour un *apex*, par la triple raison que les *apices* indiquent toujours la quantité, jamais l'accent, qu'ils ont été mis sur les voyelles a, e, o, u, pour indiquer que ces voyelles étaient longues de nature, seulement depuis environ 690; qu'enfin l'*apex* mis sur *i* pour exprimer *i long* ne se trouve qu'à une époque encore beaucoup plus récente.

Nouvelles Annales (Neue Jahrbücher) de philologie et de pédagogie, vol. LXXIX et LXXX. Cah. 1. Sur le genre des ἀπομνημονεύματα dans la littérature grecque, par *E. Köpke*. Définition plus exacte du mot; indication des ouvrages qui portaient ce titre; preuve que la traduction latine « *Memorabilia* » est fautive. — *H. Bonitz*. Additions à la critique du texte des deux ouvrages attribués à Aristote, « *Ethica Eudemia* » et « *Magna Moralia* ». Annonce d'un programme: « *Observationes criticae in Aristotelem* »; scripsit *Hermannus Rassow* (Berlin, 1858). — *L. Preller*, dans un article remarquable sur le « *Traité des dieux grecs* » (*Griechische Götterlehre*, 1^{er} vol.), par *F. G. Welcker*, expose les principes qui ont présidé à la conception de ce livre aussi savant qu'original, et il indique en même temps par où ses propres opinions diffèrent de celles de l'auteur. M. Welcker commence par distinguer les mythes primitifs des mythes secondaires, qui, d'après lui, ne sont, pour la plupart, qu'une reproduction affaiblie et variée à l'infini des premiers. Laissant donc de côté les derniers, parmi les-

quels il comprend, entre autres, presque toutes les légendes héroïques, il ne s'occupe que des mythes soi-disant primitifs. M. Preller a raison de faire remarquer ce que cette division doit avoir d'arbitraire et peut-être d'injuste, parce qu'il n'est pas prouvé que les mythes secondaires ou supposés tels n'aient point une valeur particulière. De plus, M. Welcker suppose que les mythes primitifs reposent sur deux dogmes : le monothéisme, exprimé, d'après lui, dans la religion de Zeus, et le polythéisme, représenté par les autres grands dieux. Ce serait par le mélange et par la fusion graduels de ces deux dogmes fondamentaux que le système des dieux olympiques aurait pris naissance. M. Preller, tout en constatant la position centrale et proéminente du culte de Zeus dans la religion grecque, doute cependant si cette centralisation *relative* peut être comparée à l'unité *absolue* et surnaturelle du monothéisme proprement dit. Il incline plutôt à croire que les Grecs, de même que tous les peuples ariens, sont nés polythéistes. Que ce soit un désavantage sous beaucoup de rapports, personne ne le nie, mais il est certain aussi que les progrès que ces peuples ont fait faire à l'humanité sont intimement liés à ce même défaut. — *P. Langen*. Annonce et critique du livre de MM. *H. Weil* et *L. Benloew* : « Théorie générale de l'accentuation latine. »

Cah. 2. *K. Scheibe*. Annonce et critique des quatre éditions d'Horace, par *A. Meineke* (Berlin, 1854), *G. Stalbaum* (Leipzig, 1854), *Th. Schmid* (Leipzig, 1855) et *G. Linker* (Vienne, 1856). M. Scheibe caractérise l'état de la critique du texte d'Horace par les mots suivants : « Dans la critique d'Horace, la superstition a été de tout temps beaucoup plus forte et beaucoup plus répandue que la conviction scientifique. Soit inertie, soit manque du courage de regarder en face la vérité, on n'osait guère suivre les traces de Bentley, dont la grandeur imposante faisait reculer la médiocrité... Ceci n'a été changé en mieux que dans ces derniers temps, par suite des recherches admirables de Lachmann, Ritschl, Mommsen, G. Hermann, F. Jacobs, Bernhardt, Döderlein, etc., et par suite de l'impulsion donnée par l'édition des odes par Hofmann-Peerlkamp et par l'édition de M. Haupt. Enfin, en 1855, F. Pauly eut la pensée heureuse de ramener le texte d'Horace aux leçons des Mss. blandiniens, surtout du plus ancien parmi eux. A la vérité, la pensée a été plus heureuse que l'exécution, etc.... Quant au rapport de ces quatre éditions que nous annonçons ici, avec les progrès indiqués de la critique, toutes les quatre, comme c'était juste, ont choisi pour guide le plus ancien des Mss. blandiniens et les autres en seconde ligne; mais Minecke et Linker en ont fait usage avec plus de conséquence et avec plus de décision, surtout ils ont puisé beaucoup plus souvent et beaucoup plus efficacement que les deux autres éditeurs à la source fraîche de la critique de Bentley; de plus, dans les odes, ils ont pris en considération sérieuse et sans prévention les athétèses de Hofmann-Peerlkamp, en rejetant ou en mettant entre parenthèses les strophes qui ne semblaient pas pouvoir se justifier. Au contraire, Stalbaum a signalé comme suspects seulement deux vers (*od.* iv, 8), et ceci, forcé par l'assentiment qu'il avait donné à la règle établie par Meineke et Lackmann sur la formation des strophes. Enfin, M. Schmid, fidèle à l'ancienne tradition, ne tient aucun vers pour non authentique. — *H. Keil* annonce : *G. Aurelii Augustini de dialectica liber*. recensuit et adnotavit *W. Crecelius*. Elberfeldæ, 1857.

Cah. 3. Annonce du Glossaire homérique de *L. Döderlein* (3^e vol.). — *Mythologie des tribus grecques* (*Mythologie der griechischen Stämme*), par *H. D. Müller*.

1^{re} partie : La légende héroïque grecque dans ses rapports avec l'histoire et la religion. M. *Preller*, en signalant cette publication et quelques autres du même auteur (Ares, addition à l'histoire du développement de la religion grecque, Brunswick, 1848. — Sur le Zeus Lykaïos, Gœttingue, 1851), déplore les absurdités auxquelles cet auteur s'est laissé aller en outrant une pensée de K. O. Müller, qu'il prétend continuer. K. O. Müller avait posé en principe que le polythéisme grec était le résultat de la réunion d'un certain nombre de cultes isolés au commencement et qui se sont fondus ensemble sous l'influence des événements historiques. Cette thèse, qui n'est point à l'abri de toute attaque et qui certainement ne suffit pas pour expliquer le jeu compliqué des idées mythologiques, a été poussée à l'extrême par H. D. Müller, qui soutient que chaque tribu, quelque petite qu'elle pût être, a eu d'abord son dieu particulier, et que partout où l'on rencontre le culte de deux ou de plusieurs dieux il faut supposer le mélange de deux ou de plusieurs tribus. Ainsi, par exemple, Zeus, comme il dit, était le dieu des Achéens, et par conséquent partout où l'on rencontre le culte de Zeus il faut qu'il y ait eu des Achéens. C'est de cette manière étrange que M. Müller transforme la mythologie en histoire. — P. W. *Forchhammer* donne une description de l'Érechtheion, à Athènes, d'après les dernières publications de Thiersch, Tetaz et Beulé. — Th. *Bergk* rend compte de quelques inscriptions grecques qui viennent d'être découvertes ou examinées de nouveau, entre autres la célèbre inscription de Krisa (Bœckh. *C. I. G.*, n° 1) et une nouvelle inscription de cent dix-huit lignes qui traite des mystères d'Andania, ancienne capitale de la Messénie. Cette dernière inscription, découverte par A. Blastos à Andritsena en Messénie, a été publiée en entier par la Revue athénienne, ὁ Φιλόπατρις, dans les numéros du 29 novembre 1858 et du 5 janvier (ancien style) 1859. — Le Droit privé et le procès civil chez les Romains depuis les premiers temps jusqu'à Justinien, manuel devant servir à l'explication des classiques et des sources du droit, travaillé d'après les sources pour des philologues et pour des étudiants en droit, par W. *Rein*, Leipzig, 1858. On constate le mérite de cet ouvrage, qui atteint parfaitement le but qu'il s'est proposé. M. Rein, du reste, s'est fait connaître depuis longtemps par plusieurs travaux fort estimés sur l'histoire du droit romain. — Les Annales de Tacite, seconde édition de K. *Nifferdey* (Berlin, 1855-57). Annonce et critique.

Cah. 4. C. *Bursian* rend compte des deux publications suivantes : « Sur la plaine de la Thessalie », par G. L. *Kriegh* (programme du gymnase de Francfort, 1858), et « Voyages et études en Grèce », par J. L. *Ussing* (Copenhague, 1857). La première partie de la dernière publication s'occupe également de la géographie de la Thessalie. La seconde partie comprend deux dissertations, l'une sur le « Hermes Propylæos et les Charites de Socrate » (il s'agit du groupe que Socrate, pendant qu'il était encore sculpteur, devait avoir exécuté dans les Propylées), l'autre, « Sur le plan et la disposition du Parthénon ». — *Friderici Haasii* de Cornelli Taciti vita, ingenio, scriptis commentatio (préface de l'édition Tauchnitz: Leipzig, 1855). Analyse détaillée de ce travail sur la vie, les écrits et les opinions politiques, philosophiques et religieuses de Tacite.

Cah. 5. *Georgii Friderici Schœmanni* Opuscula Academica. Vol. I : Historica et antiquaria. Vol. II : Mythologica et Hesiodica. Vol. III : Miscellanea (Berlin, 1856-1858). M. *Preller* donne un aperçu complet du contenu de ces dissertations, qui, au nombre de 73, se répandent sur une grande partie de l'histoire, de la

littérature et de la mythologie anciennes. L'espace nous manque pour entrer dans aucun détail; du reste, ces dissertations sont assez connues, même en France. M. Preller y ajoute quelques mots sur un recueil tout semblable qui a été publié par K. Lehrs (Populare Aufsätze aus dem Alterthum, vorzugsweise sur Ethik und Religion der Griechen; Leipzig, 1856). Ces dissertations étaient ce qu'on appelle en Allemagne « des cours mêlés », c'est-à-dire des cours faits devant un auditoire composé de personnes des deux sexes, et qui sont plutôt des hommes du monde que des savants. Quant aux études mythologiques qui font partie de ce recueil, M. Preller remarque qu'elles se placent trop exclusivement au point de vue moral et esthétique.

Cah. 6. E. Müller continue sa polémique contre A. Mommsen au sujet de Métou et des cycles grecs (cfr., Musée Rhénan, cah. 1 de cette année). — E. Hübner parcourt les trois dissertations : « Disputatio critica de annalibus maximis », par I. G. Hulleman (Amsterdam, 1855); « Disputatio de diurnis aliisque Romanorum actis », par W. A. Renssen (Groningue, sans date); « Ferienschriften von K. Zell., nouvelle série, 1^{er} vol., Heidelberg, 1857 » (p. 1-248, sur les journaux chez les Romains); il les trouve insuffisants sous différents rapports, et pour preuve, il fait suivre une nouvelle étude fort savante sur les Annales maximæ.

Leipziger Repertorium (Répertoire de Leipzig), xvii^e année, vol. I, cah. 1. Pallas Athénæ. Dissertation mythologique, par H. J. Otto (Nordhausen, 1858). — Sur la prononciation du latin dans les anciens drames, par C. E. Geppert (Leipzig, 1858). Cet auteur expose des opinions différentes de celles qui règnent maintenant sur la prosodie et la versifications des comiques latins, entre autres, il nie qu'ils aient observé aucune loi de prosodie ordinaire.

Cah. 3. Mythologie romaine, par C. Preller (Berlin, 1858). — Carmina Homœrica, par Immanuel Bekker. Vol. I. Bonne, 1858 (voyez la Revue de janvier).

Cah. 4. Sur le pont du Danube construit par Trajan, par J. Aschbach (Vienne, 1858).

Cah. 6. G. Schœmanni Opuscula Academica. Vol. III. — J. Valtheri in M. Terentii Varronis Saturarum Menippearum reliquias Conjectanea. Lipsiæ, 1858.

Vol. II. cah. 1. Histoire de la philosophie grecque, par A. Schwegler. Tubingue, 1859. OEuvre posthume de l'auteur célèbre de l'Histoire romaine. — Cours d'antiquités romaines donné à l'université de Bonne par B. G. Niebuhr, publié par M. Isler. Berlin, 1858. Ce cours, lu pour la première fois de 1825 à 1826, pour la seconde fois en 1827, et repris pour la troisième fois en l'hiver de 1830, n'était pas encore terminé lorsque le célèbre historien est mort, au commencement de 1831. C'est d'après le manuscrit plus ou moins achevé qu'on a trouvé parmi les papiers du défunt que cette publication vient d'être faite. Elle ne saurait prétendre à la nouveauté, mais il faut savoir gré à l'éditeur qui fait revivre encore une fois, dans toute sa force et dans toute son originalité, cette pensée mâle qui a transformé l'historiographie moderne.

HUNZIKER.

HISTOIRE, GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE.

JOURNAUX.

H. de Sybel. *Historische Zeitschrift (Revue historique)*, 2^e livraison de la 1^{re} année : Lœbell, L'élément réel et l'élément idéal dans la tradition et l'exposition historiques; Mommsen, L'hospitalité et la clientèle romaines; Helbig, Affaires polonaises et diplomatie française; Strauss, Klopstock et Ch. Frédéric de Bade; Maurer, Lutte constitutionnelle de l'Islande contre le Danemark.

Mone. *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins (Journal pour la connaissance du Rhin supérieur)*. Documents impériaux du huitième au quatorzième siècle : Les Grisons et la Valteline; Saint-Gall, La vallée du Neckar, d'Heidelberg à Wimpfen, du treizième au dix-septième siècle; Documents pour l'histoire sous des couvents souabes; Notices historiques; Vestiges romains.

Archiv für Kunde Österreichischer Geschichtsquellen (Archives pour les sources de l'histoire d'Autriche), publiées par la Commission historique instituée par l'Académie impériale des sciences, 21^e volume, 1^{re} livraison : Zappert, Des bains au moyen âge et dans les temps plus récents; Documenta historica Forojuliensis sæculi XIII, ab anno 1200 ad 1299, summatim regesta a P. Josephi Bianchi Utinensi.

Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit (Indicateur pour la connaissance du passé allemand), organe du Musée germanique, 1859, n° 6 : Gaupp, D'un document du 12 mai 1856 concernant les incursions des Tartares en Silésie (fin); Bartsch, D'un vieux catalogue de manuscrits; Gall Morel, Un drame religieux du douzième siècle; Découverte de figures de terre glaise du quatorzième siècle; Fickler, De belles femmes en fief; Herschel, Les tribunaux wehmiques.

Petermann. *Mittheilungen aus J. Perthes geographischer Axtalt (Communications de l'Institut géographique de Perthes)*, 1859, n° 6 : E. de Sydow, La cartographie européenne à la fin de 1858; Rils, Topographie et hypsométrie du groupe central de la forêt de Thuringe, avec une carte au 1/60,000.

N° 7. *Voyages de Roth en Palestine*, journal de sa dernière excursion de Jérusalem au Jourdain : Hypsométrie du bassin du Jourdain à l'ouest et au nord; Voyage de MM. Hahn et Rath dans le sud-ouest de l'Afrique en 1857, avec une carte de Petermann; Chodzko, chef du dépôt topographique de l'état-major général de l'armée du Caucase, Hypsométrie du Caucase, avec le profil du Caucase de Poti à Bakou; Notices géographiques.

Neumann. *Zeitschrift für Allgemeine Erd-Kunde (Revue de Géographie générale)*, 6^e vol., 6^e livraison : Dove, Distribution de la pression atmosphérique sur la surface de la terre; Burmeister, Description physique de la contrée de Parana; Ravenstein, Communications statistiques et géographiques sur les possessions anglaises en Europe et en Amérique, avec une carte d'une partie de British-Columbia; Notices sur les colonies françaises du Sénégal; Voyage de Schtschukin d'Irkutsk aux sources chaudes de Turansk, d'après le russe; Séance de la Société de géographie de Berlin du 11 juin 1859.

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT ARCHÉOLOGIQUE DE ROME :

Monumenti ed annali pubblicati dell' Istituto di corrispondenza archeologica sul 1856. — Lipsiæ, F. A. Brockhaus, 119 pages in-fol., avec 30 planches.

Bullettino dell' Inst. di corr. arch. per l'anno 1856. Gotha, H. Scheube. — Lipsia, F. A. Brockhaus, 190 pages in-8°.

Annali dell' Inst. di corr. arch. vol. XXIX. — Roma, tipografia Tiberina, 1857 ; 363 pages in-8°, avec 23 planches in-8° et in-fol.

Bullettino dell' istituto di. corr. arch. per l'anno 1857. — Roma, tipografia Teberina, 1857 ; 194 pages in-8°.

L'Institut archéologique de Rome est, par ses collaborateurs, une entreprise à la fois italienne, allemande, française et anglaise, mais principalement italienne par son siège et par la langue qui sert à la plupart de ses publications, et allemande par son origine, sa direction et la majorité de ses collaborateurs. Il fut fondé à Rome en 1829 sous les auspices du prince royal de Prusse, le roi actuel, par les soins de MM. Bunsen, Panofka et Gerhard. Le secrétaire général actuel, chargé de la centralisation et de la publication des travaux, est M. Brünn. L'Italie est représentée dans la direction par le comte Borghesi ; l'Allemagne par M. Welcker, la France par M. le duc de Luynes ; l'Angleterre par M. Hamilton. L'Institut a pour objet la centralisation des travaux archéologiques et épigraphiques. Après avoir, sous le précédent secrétaire général, traversé une phase assez périlleuse, et subi des modifications que l'expérience n'a pas justifiées, il est revenu, sous le secrétaire général actuel, à ses premiers et meilleurs errements.

Les publications que nous annonçons, et qui ont toutes été menées à bonne fin en 1858, sont riches en travaux intéressants, dont nous voulons brièvement signaler quelques-uns des plus remarquables. M. Welcker a donné un travail sur le lion de Chéronée ; l'architecte Rosa, qui s'occupe de dresser une grande carte de toute la Campagne romaine, a découvert les vestiges de l'ancien sanctuaire de la Diana Nemorensis ; M. Descemets rend compte des fouilles de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, qui ont fait trouver des restes importants de l'ancienne muraille Servienne. On peut maintenant suivre sur tout le mont Aventin les traces de cette fortification ; M. Visconti expose les résultats des fouilles d'Ostie, qui ont mis à nu jusqu'à présent une partie de la voie funéraire qui conduisait à Rome, un corps de garde à la porte et une place dans l'intérieur de la ville, et enfin des thermes qui paraissent être ceux bâtis par Antonin le Pieux ; M. Desjardins exhume une autre ville ensevelie, Velleja, près de Parme ; un savant russe, M. Avdeef, annonce la découverte de l'ancienne Tanaïs à l'embouchure du Don ; M. Cavallari décrit des galeries souterraines et sous-marines à Syracuse, dont la destination paraît avoir été de relier Acradyne et Otygie. Les antiquités étrusques occupent aussi une place considérable. Il faut citer notamment la découverte et la description d'une tombe étrusque, très-intéressante, à Vulci, par MM. François et Noël des Vergers. — Les planches donnent en quantité des représentations de dieux et de héros, quelquefois avec des attributs jusqu'à présent inconnus, des sarcophages, des vases, etc. Les inscriptions en ont fourni également une abondante et précieuse moisson.

MANUEL DE L'HISTOIRE DU DROIT POLITIQUE DE L'EMPIRE ET DES ÉTATS ALLEMANDS (*Handbuch der deutschen Recht und Staatenrechts Geschichte*), par A. de Daniels, conseiller supérieur de justice, membre de la chambre des seigneurs de Prusse et syndic de la couronne. Première partie : Temps germaniques; un vol. de xvi-597 pages. — Tübingue, Laupp, 1859.

L'étude du vieux droit germanique intéresse la France presque autant que l'Allemagne, puisque sous la dynastie des Mérovingiens et celle des Carlovingiens l'histoire des deux pays se confond, pour ainsi dire. Les Allemands ont accumulé sur cette matière des travaux nombreux et importants, et le nouvel ouvrage de M. de Daniels s'annonce comme égal à ce qu'ils ont fait de mieux en ce genre. Le premier volume, qui seul a paru jusqu'à présent, traite des anciennes peuplades germaniques, des origines du droit et des États fondés par les Germains après l'invasion du monde romain. Il débute en récapitulant les diverses hypothèses auxquelles ont donné lieu la classification et la caractéristique des diverses tribus germanes qu'on trouve mentionnées chez César, Tacite, Pline et Strabon; mais sur ce terrain purement conjectural, l'auteur s'abstient sagement d'ajouter de nouvelles suppositions aux anciennes. Il donne avec plus de précision l'état des tribus au commencement de la migration des peuples et leur groupement à la fin de cette période. Dans la seconde partie (les fondements du droit), on doit signaler une étude approfondie et lucide des Capitulaires. La troisième partie débute par des recherches sur l'état social primitif des Germains. L'idée fondamentale de la société était, d'après l'auteur, celle de la paix, l'individu trouvant la garantie de sa personne et de sa propriété dans une série d'associations embrassant en cercles plus ou moins larges tout l'ensemble de la vie publique, et déterminées par l'attraction des personnes, ou des rapports topographiques, ou des rudiments d'organisation politique : maison, parenté du sang, voisinage, peuplades, margraviats, confraternité de frontières, communes, association de communes, diète populaire, royaumes. M. de Daniels ne croit pas qu'il y eût une noblesse privilégiée, et il pense que les *nobiles* mentionnés par Tacite sont uniquement des familles supérieures de fait et par la tradition aux autres hommes libres. On élisait dans leur sein les rois, les princes chefs de canton et les autorités populaires, mais elles n'avaient pas seules le droit d'avoir des vassaux. Parlant du gouvernement des Mérovingiens et des Carlovingiens, l'auteur soutient que l'autorité des rois francs était plus limitée sur les Francs que sur les Gallo-Romains, les Allemands et les Burgondes vaincus. Il croit aussi que, sous Charlemagne, l'idée de l'empire d'Occident ne se confondit pas avec celle de la royauté franque, l'Empire impliquant des devoirs et des droits tout à fait distincts de ceux de la royauté : le protectorat du saint-siège et de Rome, la suzeraineté sur les royaumes chrétiens de l'Occident et la diffusion du christianisme parmi les populations germanes non encore converties et les Slaves. L'organisation de la monarchie carlovingienne est exposée avec détail jusqu'au moment de sa décadence, qui marque la fin du premier volume.

D.

LA CONSTITUTION PRIMITIVE D'ATHÈNES, par F. Haase (*Extrait des Mémoires de la Société historique et philosophique de Breslau.* — 1858.

Le mémoire que M. F. Haase a présenté à la Société historique et philosophique de Breslau sur les origines de la constitution athénienne offre une foule de vues neuves et intéressantes, appuyées sur la logique plus encore que sur les faits. Le premier principe de M. Haase, c'est que nous sommes placés aujourd'hui à un meilleur point de vue, pour connaître les institutions primitives de la Grèce, que ne l'étaient Hérodote et Thucydide. Son second principe, c'est que dans toutes les transformations successives d'une constitution consacrée à l'origine par la religion, comme l'était l'organisation politique en Grèce, on doit retrouver les caractères ineffaçables de l'état primitif. Enfin son troisième principe, c'est que si les éléments de la société se trouvent plus tard divisés et livrés au changement, leur condition première est la simplicité et l'immobilité.

Quelque différentes que soient les données des anciens sur la première constitution de l'Attique, dans leur division tripartite ou quadripartite comme dans leur division en douze cités, il faut reconnaître, sous les noms les plus différents, une organisation simple et qui demeure sans changer.

Il n'y a jamais eu une division de l'Attique en douze cités qui fût indépendante de la division tripartite ou quadripartite. Ce n'est pas une confédération de douze villes, ayant chacune leur roi, qui a existé d'abord pour faire place à une réunion de quatre États, puis à l'unité monarchique; mais l'on trouve à l'origine quatre races distinctes établies en Attique avec quatre rois. L'organisation intérieure de chacune de ces races est d'abord assez imparfaite. Elles sont dispersées. Cecrops les réunit en douze cités. Il nomme la capitale de son nom Cecropia, puis il fonde deux Tetrapolis contenant chacune quatre villes, et donne aux trois autres villes le nom d'Epacrides et au lieu dans lequel elles se trouvent celui d'Epacria. Le témoignage de Philochorus détruit ainsi la contradiction qui semblait exister entre la division quadripartite et celle en douze villes.

Les trois cités d'Epacrie seraient Plothica, Semachida et Ergadeis. Des inscriptions portant que les habitants de ces villes offrent des sacrifices *es Athenaïous* et *es Epacreas* semblent indiquer que, de même qu'ils se rattachaient par leur culte à la capitale, ils se rattachaient à une race particulière de l'Attique.

Pour Cecropia, c'est Athènes, Acte. Des deux Tetrapolis l'une est très-connue, elle était située dans la Diacria et contenait les villes de OEnoe, Probalinthos, Marathon et Tricorynthos; c'était le siège du culte d'Apollon: c'est là que les Héraclides trouvèrent un refuge et qu'ils tuèrent Eurysthée. Si l'Epacrie était dans la Paralie, la seconde Tetrapolis devait être située dans le Pedion ou la Mesogaia; les habitants s'appelaient Mesogeioi, et si nous apprenons que dans le troisième siècle avant notre ère ils formaient une confédération ayant un archonte à sa tête, une fête et des sacrifices en l'honneur d'Hercule, et un culte commun comme les Epacreis, sans que ces conditions eussent aucune valeur politique, nous devons y voir les restes de l'association primitive à laquelle appartenaient les habitants de la Mesogaia et de la Tetrapole qu'elle renfermait. Le point central semble avoir été le dème de Bate à huit stades d'Athènes.

N'est-on pas ainsi amené à reconnaître l'identité entre la division en quatre

parties constituées par la Cecropie, les deux Tetrapolis et les trois villes de l'Eparie, et les quatre divisions du sol de l'Attique connues sous le nom d'Acte de Mesogaia ou Pedion, de Diacria et de Paralia, puisque pour Cecropia et Acte l'identité est évidente, qu'elle est prouvée pour la Tetrapole et la Diacria, que le nom même l'établit pour la Mesogaia, et que pour l'Eparia et la Paralia elle est au moins vraisemblable?

Que signifie donc cette division quadripartite qui se retrouve avec des noms divers sous les différents gouvernements et aux diverses époques? N'a-t-elle qu'une valeur géographique ou plutôt ne correspond-elle point à une distinction de classes et de races? M. Haase se range à cette dernière opinion, et la partie la plus considérable et la plus intéressante de son travail tend à la mettre en lumière. « Pourquoi en effet, dit-il, si ces noms n'avaient désigné que des localités, les verrait-on servir, sous Solon, à désigner les partis si différents, par leur condition et leurs prétentions politiques, des Pedieens, des Paraliens et des Diacriens? Une preuve plus convaincante encore, c'est le rapport qui existe entre le caractère des lieux et les races qui les occupaient. Les *ægikoreis* ou chevreiers sont les mêmes que les *georgoi* de Strabon ou les *geomoroi* du temps de Thésée. Ce sont de petits propriétaires moins occupés de l'agriculture que de l'élevage des bestiaux; ils possèdent des pâturages sur les plateaux élevés. Aucune portion de l'Attique ne semblait mieux disposée pour eux par la nature que la Diacria.

Les *argadeis*, leur nom l'indique, formaient une classe d'artisans et d'ouvriers, les *demourgoi* de Strabon, l'*ergatikon* de Plutarque. Le territoire le mieux approprié à leurs besoins était la Paralie; la côte leur ouvrait la pêche, la navigation et le commerce, l'intérieur du pays contenait des mines et fournissait des matériaux aux diverses industries.

Les *hoplates* sont évidemment l'ordre des chevaliers, les *phulakes* de Strabon, le *machimon* de Plutarque. Leur titre reposait sur des propriétés. Ces propriétés s'étendaient dans la riche et fertile Pedion. Elles leur donnaient les moyens d'entretenir un cheval et de tenir leur rang.

Il ne reste plus ainsi pour les *galéontes* d'autre résidence qu'Acte. De cette formule de transition M. Haase tire une explication, qu'il juge très-vraisemblable, du nom d'Acte. Le chef suprême résidait à Athènes. Les galéontes formaient la noblesse royale. A l'appui de cette dernière idée, M. Haase cite le mot *gelas* qui en Carie signifiait *roi*, et qu'il retrouve dans les noms de deux princes originaires de Carie : Galanor, roi d'Ayos, et Gelon de Sicile. Si, plus tard, les galéontes sont présentés comme des sacrificateurs, ça ne prouverait pas qu'ils n'ont point appartenu d'abord à une famille royale, mais seulement qu'ils n'avaient conservé de leur ancienne royauté que les attributions religieuses.

La conclusion de cette analyse, c'est qu'il y avait à l'origine en Attique quatre races ayant une résidence et des occupations distinctes, unies par le seul besoin qu'elles avaient l'une de l'autre, séparées d'ailleurs par la naissance et par toutes les barrières de l'esprit de caste.

Ainsi les familles, les phratries, les races étaient attachées au sol. Il était défendu de disposer des fonds de terre par testament, donation ou vente. La religion avait consacré le sol, comme elle avait consacré le foyer domestique. Le maintien de la famille et de la propriété intéressait le culte des dieux. La même raison religieuse retenait les enfants dans la main de leur père. La divinité de la famille et du lieu qu'elle occupait n'était souvent que celle qui présidait à

l'industrie ou à l'occupation de la famille. Pour consacrer cette séparation des races, les mariages étaient interdits entre personnes de différentes classes et de localités différentes.

Mais n'objectera-t-on pas, se demande M. Haase, le caractère même du peuple athénien, si jaloux de liberté et qui n'eût pas admis de telles entraves ou qui du moins les eût bientôt brisées? Il importe donc de rechercher par quels degrés cet esprit d'indépendance s'est dégagé d'une situation si contraire. D'abord il faut remarquer qu'il s'agit d'une époque où l'esprit ne soupçonnait guère la différence entre la liberté et la privation de liberté, et où chacun se soumettait sans résistance à sa condition comme à la seule possible. Il ne pouvait alors être question de rivalités et de luttes entre les classes, le roi remplissant ses fonctions avec la plus grande simplicité, comme le paysan remplissait les siennes. Il y avait quatre rois comme il y avait quatre classes. Nul doute que chez les galéontes il n'y eût un roi particulier à côté du roi suprême. Si l'opposition entre le génie grec et le génie oriental semble d'abord empêcher d'admettre le régime des castes en Attique, cette opposition même doit paraître moins radicale, moins nécessaire, si on admet, comme la science moderne tend à l'établir, l'origine orientale de la race grecque. Platon, dont la république idéale repose sur la distinction des castes, ne présente pas sa constitution comme l'œuvre de la raison, mais il la fonde sur une tradition venue d'Egypte.

Cette organisation immobile dut changer par les progrès de l'industrie, par l'augmentation de la population et des besoins, par des déplacements de familles, par les événements de l'histoire; mais au milieu de ces changements subsiste la trace de la division primitive. Sous Thésée, il n'y a que trois classes : les eupatrides remplacent ou plutôt représentent les hoplètes et les galéontes. Acte ne forme plus un territoire distinct : elle est réunie avec la Mésogaia, et toutes deux forment le pays de Pedion. Ce pays est possédé pour la première fois par Égée, et l'on dit de ce roi qu'il avait épousé la fille d'Hoples. La fille d'Hoples est-elle autre que la fille d'un Hoplète, et ne faut-il pas voir dans ce mariage du fils de Pandion le symbole de cette réunion de la race royale et de l'ordre des chevaliers, qu'on attribue d'ordinaire à Thésée. A la même époque, la fusion des races se complète par le rapprochement des deux classes inférieures qui se mêlent par les mariages et la communauté d'existence. Il n'y a plus ainsi en présence que l'aristocratie et le peuple.

Si nous suivons les transformations de la constitution athénienne, nous voyons à la place des rois héréditaires des rois nommés à vie, puis pour dix ans, et l'archontat décennal substitué à la royauté, ouvert par l'élection à tous les eupatrides. L'autorité n'est bientôt plus concédée que pour un an, et ses fonctions partagées entre les neuf archontes, ou plutôt entre les trois premiers, puisque les six thesmothètes existaient sans doute depuis longtemps comme une haute cour de justice établie auprès du roi. Il ne subsiste de l'ancienne constitution que le titre d'archonte-roi; tout le pouvoir est entre les mains de l'aristocratie. Chacun cherche à l'exercer à son sens et à son profit, et les intérêts du peuple sont sans cesse sacrifiés. Sous cette oppression, le peuple acquiert une certaine maturité politique, et un jour il réclame des droits. En vain Dracon prête à l'aristocratie l'appui de ses lois redoutables, en vain le premier soulèvement dirigé par Kylos est comprimé dans le sang : les deux partis restaient en présence. La constitution de Solon vient les rapprocher. Encore à cette époque, dans ces partis,

nous retrouvons, d'un côté, les *pedieis* ou les *eupatrides*, les anciens *galéontes* et *hoplètes*, la noblesse qui a la fortune territoriale; de l'autre, les *diacriens* et les *paraliens*, les anciennes races de *Epikoreis*, ou *Gennoris*, et des *Argadeis*, ou *Demiurgoi*. Sans rappeler tous les détails de la situation dont Solon corrigea les vices, pour ne nous attacher qu'aux réformes qui nous intéressent en ce moment, on peut dire que, bien que la distinction des classes consacrée par la religion et par le temps ne soit pas directement supprimée, au moins toutes les barrières par lesquelles elle subsistait sont à la fois détruites. La liberté des mariages, la liberté de tester, la liberté d'arriver aux charges est donnée à tous. A côté des quatre classes distinguées par la naissance se place la distinction des classes établie sur le cens. La prépondérance exclusive de l'aristocratie semble ainsi diminuée; mais, en réalité, l'aristocratie conserve tous les privilèges de la fortune et de l'intelligence, et elle peut confisquer à son profit les réformes faites dans l'intérêt du peuple. Celui-ci ne peut triompher de l'aristocratie qu'en la désunissant, en lui empruntant un chef: Pisistrate et le fils de Pisistrate règnent pour le peuple. Ils sont renversés par l'aristocratie, soutenue de l'étranger. Cependant le peuple est devenu plus fort; il peut maintenant seul la constitution de Solon. Il y a seulement une réforme nécessaire pour empêcher la tyrannie de la noblesse; c'est d'empêcher Acte et Pedion de demeurer réunis. Pour cela, on les partage dans les différentes tribus, on les rattache à toutes les divisions du territoire. Athènes peut-être subit le même partage.

Les dix nouvelles tribus établies par Clisthène ne suppriment pas les quatre tribus anciennes. Celles-ci cessent bien d'exister comme division politique, mais il subsiste une trace ineffaçable de leur existence. Les nouvelles tribus sont consacrées, comme les anciennes, par la religion; elles ont leurs *heroes eponumoi*, mais ces héros ne sont point regardés comme les ancêtres des nouvelles races, mais seulement comme le symbole de leur unité; ces divisions en dîmes ne répondent pas à des divisions de naissance, mais à des divisions politiques, militaires et de police. L'antique parenté des quatre tribus et des phratries n'est en rien touchée par la nouvelle organisation. Elle continua à subsister dans le culte domestique, de famille et de phratrie.

L'association des quatre tribus conserva même encore une certaine valeur sociale. Une naissance illégitime, un crime, un meurtre, font exclure des sacrifices de la phratrie, et la vie privée conserve ainsi les traces de l'ancienne division.

M. Haase s'arrête sur cette indication intéressante. Il est à regretter qu'il n'ait pas employé sa vaste et ingénieuse érudition à justifier cette dernière assertion par les faits. L'histoire et les monuments littéraires offrent des témoignages plus nombreux pour cette époque que pour celle qui a précédé. C'est avec ces témoignages que M. Haase aurait pu surtout confirmer sa savante hypothèse et répondre d'avance aux objections.

E. PALMAN.

MYTHOLOGIE GRECQUE (*Griechische Götterlehre*), par F. E. Welcker. 2^e vol., première livraison. 1 vol. in-8°, 384 p. Göttingue; Dieterich, 1853.

Nous nous contentons pour aujourd'hui d'annoncer cette suite d'un ouvrage que la haute réputation de son auteur avait, pour ainsi dire, rendu classique dès avant sa publication, et qu'un critique éminent a bien voulu se charger de faire connaître aux lecteurs de la *Revue Germanique*. Cette première livraison du deuxième volume traite, en deux parties, de la deuxième période de la mythologie grecque.

Première partie. Introduction : Les oracles, la religion d'État, influences politiques sur la mythologie, culte, poésie, Homère, Hésiode, les lyriques, les tragiques, Aristophane, l'art plastique, superstition religieuse, magie, opinions sur les dieux et les héros.

Deuxième partie. Les douze dieux; Zeus, dieu suprême; Rhéa et l'enfant Jupiter, ou le Zeus né en Crète; autre Zeus crétois; Le Prométhée d'Eschyle, Athènes, Héro, Apollon, Leto.

Ce volume se distingue encore plus que le premier, à côté de tous ses mérites scientifiques, par un grand attrait de l'exposition. La grâce et la fraîcheur du génie grec se sont communiquées à son historien.

A. V.

LITTÉRATURE ET PUBLICATIONS DIVERSES.

JOURNAUX.

Le Messager de la frontière (*Grenzboten*), nos 29, 30, 31, 32. La Valteline; Le théâtre de la guerre; De la frontière prussienne; Tableaux de l'histoire allemande : la vie militaire pendant la guerre de Trente ans; La corporation et l'association libre; Pèlerinage à Jérusalem; L'Allemagne et la paix de Villafranca; Les reliques de sainte Élisabeth.

Lectures du matin (*Morgenblatt*), nos 28, 29, 30, 31. Une gouvernante, nouvelle; La vie et les œuvres de Beethoven; Kurtz, Tableau de la vie souabe; Fischer, Les carbonari; Le plan de l'*Oberon* de Wieland; Helferich, La puissance des mœurs.

Musée allemand (*Deutsches Museum*), nos 29, 30, 31, 32. La guerre en Italie; Lettres d'un Anglais patriote à un publiciste allemand, avec des notes de ce dernier; Médecine populaire; La paix; Monte Cassino, le plus ancien couvent de l'Occident; Poésies par Dahn, Erhard et Prutz; Lettres égyptiennes; Le système représentatif en Allemagne et la responsabilité des ministres; Waldau, Caractéristique historique des danses nationales de la Bohême.

Entretiens littéraires (Blaetter für literarische Unterhaltung), nos 29, 30, 31, 32. Dieu dans l'histoire; Les écrits sur Radetzki; Littérature allemande en Italie; Markgraff, poésies nationales et militaires; Heubner, Récits et contes populaires; Moerike, quatre nouvelles; Brückner, Histoire de la superstition; Voyage de Kolenati au Caucase; Le père Enfantin pour la paix universelle; Fortlage, Nouvelles recherches sur la psychologie et la physiologie; Alexandre Herten; H. Hettner, Un trait de l'enfance de Lessing; Correspondance de Frédéric Grand.

Europe, nos 28, 29, 30, 31, 32. Esquisse de mœurs du Montenegro; Les hommes du jour en Autriche : le comte de Rechberg, les généraux Wimpffen et Urban, le comte de Grünne; Hommes et monuments antédiluviens; Aventures d'un fugitif anglais dans la guerre indienne; Ascension de l'Etna; Les noms de guerre en littérature; Les mères d'hommes célèbres; Magenta et Solferino; Schiller et son temps; L'état de choses à Rome.

Revue Berlinoise (Berliner Revue), tome XVIII, nos 1, 2, 3, 4. Le moment actuel et la confusion des opinions; Généalogie et héraldique; Associations pour l'instruction des détenus libérés; L'industrie dans l'art; Le grand Frédéric et le petit Thiers; Le fils d'un grand poète; La noblesse espagnole; Les fortifications de Berlin.

L'Étranger (Das Ausland), nos 28, 29, 30, 31. L'explosion du Nanne-Loa aux îles Sandwich; Lettres d'un naturaliste allemand sur l'Amérique centrale; La Cafrerie; Le fleuve Amour au point de vue du trafic; Les fous en Grèce; L'ours dans l'antiquité; Excursion botanique autour de Savannah (États-Unis); Le jardin d'acclimatation à Alger; Traces d'hommes antédiluviens en France et en Angleterre; De divers objets découverts dans les tombeaux des anciens Grecs; Les oiseaux de la haute mer; Les sacrifices humains; Valeur statistique de la Lombardie; L'industrie de la soie en Chine; Chasse en Algérie; Course à cheval à travers les Andes et les Pampas; Situation du Mexique; La colonie allemande d'Herakli, près d'Athènes; Richesse minérale du Chili.

Westerman. Illustrierte deutsche Monatshefte (Cahiers mensuels illustrés), août 1859 : Henri Koenig, Un cœur éprouvé, nouvelle; Otto Klopp, Caractéristique du duc de Marlborough; Biedermann, Frédéric le Grand et son rapport avec le développement de l'esprit allemand; Hirth, Petermann, Esquisse biographique; M. Schmidt, Libanius, ou les professeurs et les étudiants chez les Grecs au quatrième siècle après Jésus-Christ; Winckler, Voyage en Irlande, la côte Sud; Germar, Du flux et du reflux de la mer; Noeggerath, pseudomorphoses de racines de plantes d'après des os humains; Lichterfeld, la Californie; Landgrebe, Des montagnes et des rochers sonores, les deux colosses de Thèbes; Weingaertner, Les Nilotés, fête des anciens Égyptiens; Deutsch, Poésie juive populaire; Schellen, La presse hydraulique et son travail mécanique; Voyages de découvertes dans l'Amérique du Nord; Le docteur Maurice Wagner dans l'Amérique du Sud; Expédition de la Novarra; exhaussement de la côte occidentale de l'Amérique du Sud; H. Oppermann, Lettres de la Cafrerie.

La Nature, nos 29, 30, 31, 32. Weinland, Le chant des oiseaux; Les tableaux des Alpes; Hamm, Les steppes de la Russie méridionale; Grüner, Les races canines; Müller, Tableau des zones de la flore indienne; Bettziech-Beta, Odeurs géologiques.

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences de Berlin.

Juillet : Gerhard, Des ansthésies et du rapport du Dionysos attique avec le culte de Cora ; Rammelsberg, De la composition des oxydes de fer naturels rhomboédriques et cristallisés régulièrement ; H. Rose, Du chlorure de niob ; Compte rendu d'un travail de M. Heintz sur de nouvelles combinaisons de l'acide saccharique.

Août : H. Rose, Du niob de soufre, du fluorure de niob ; Lepsius, De quelques points de contact des chronologies égyptienne, grecque et romaine ; Encke, Du retour de la comète de Pons en octobre de cette année.

Der Zauberer von Rom (l'Enchanteur de Rome), par Ch. Gutzkow, 4^e vol. Leipzig, Brockhaus, 1859.

Nous recevons le quatrième volume de ce roman ; mais comme il doit en avoir neuf, on conçoit qu'il ne soit pas encore possible de préjuger l'effet final. Ce qu'il est permis de dire, c'est qu'il y a là un très-grand effort, qui met en mouvement tout un monde de figures. Jusqu'à présent, les caractères, énergiquement accusés, se développent dans la logique de leur nature. La tendance de l'œuvre ressort ainsi de plus en plus. *L'Enchanteur de Rome* est ou du moins veut être une étude très-fouillée du catholicisme. Le fond historique sur lequel se détachent les peintures de M. Gutzkow est plus fortement accusé dans ce volume que dans les trois précédents. Le lieu de la scène est, si nous ne nous trompons, Cologne au moment des démêlés de l'archevêque avec le gouvernement prussien, sous Frédéric-Guillaume III. Les principaux personnages sont toujours les deux convertis, mademoiselle Schwartz, ancienne femme de chambre, ancienne actrice, ancienne demoiselle de compagnie, et qui maintenant a mis ses talents au service de la Compagnie de Jésus, et son ancien fiancé, devenu le capucin Sébastus, et puis l'abbé Bonaventure Asselin, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, doit personifier, à côté de beaucoup de repoussoirs, les vertus du sacerdoce catholique. Autour d'eux se meut tout un monde de femmes, de prêtres, de nobles, de négociants juifs. Le ton dominant est une *humour* âpre et sèche.

Pour donner une idée de la manière de M. Gutzkow dans ce roman, nous allons en traduire quelques pages. Il s'agit des préparatifs d'une soirée dans la haute finance de Cologne, chez M. Piter Kattendyk :

« La grande journée arriva. Depuis longtemps les préparatifs avaient absorbé tous les moments de Piter. Il allait enfin célébrer le triomphe de ses murs percés, de ses cheminées nouvellement établies, de ses tentures, de ses portières. De nombreuses réformes dans le domestique lui avaient paru nécessaires. Il n'avait pu éloigner les vieux, mais il avait eu soin de protéger le nouveau bon ton contre les incartades de leur zèle. Catherine s'était maintenue dans la cuisine, bien que Théobald eût dit un soir : « Il faut un homme pour mettre de l'esprit dans » la cuisine. » Proposition d'où naquit une controverse de cinq heures qui déterminait Piter à acheter le nouveau livre : *Esprit de la cuisine*. Mais il ne congédia pas la cuisinière, parce qu'il était constant, chez les amis, qu'on ne trouvait

nulle part la choucroute, les pois et la viande fumée aussi « fameusement » accommodés que chez lui. Parfois aussi, Joseph Moppes avait développé dans le petit cercle de vraies dissertations sur la manière de verser à boire; et malheur aux domestiques s'ils violaient la théorie que Piter ne manquait jamais de leur inculquer de nouveau au moment de faire ouvrir les portes de la salle à manger. Il était là, comme Napoléon dans une bataille, préparé à tout, même aux plus grandes contrariétés, même aux lettres d'excuse. Sa prompte imagination voyait les lampes fumer, les verres éclater, la causerie s'arrêter. Il récapitulait tous les contre-temps possibles, et cherchait à prendre ses mesures. Il s'était fait une provision d'anecdotes, de bons mots. Sa petite barbe était admirablement teinte; le fer du coiffeur avait donné des airs victorieux à ses cheveux. Le devant de sa chemise était un vrai jardinage de broderies. Le tailleur seul faisait attendre jusqu'à six heures un habit qu'il lui avait presque confectionné sur le corps : il avait fait son atelier de Piter, et dans ses nombreux essais et retouches, il avait failli coudre la peau ensemble avec le drap. Mais « sur l'honneur et le salut » l'habit devait être prêt à six heures. Toute la maison était chauffée, même les escaliers garnis de vitres, couverts de tapis et de fleurs. C'est pour cela que Piter pouvait encore, à six heures moins un quart, arpenter les escaliers en manches de chemise.

« Bonsoir, Kattendyk! » cria-t-on derrière lui au moment où il se laissait tomber sur un de ses fauteuils neufs. C'était Joseph Moppes. « Avez-vous mis du blanc? vous avez une mine d'enterrement! » continua l'ami tout en allant déposer ses cahiers de notes dans une autre pièce.

« Vous trouvez? » répliqua Piter; et il se leva pour s'examiner dans la glace au-dessus de l'une de ses nouvelles cheminées, qu'on essayait pour la première fois, et qui malheureusement fumaient un peu.

« Je connais cela... dans de telles soirées. Prenez un petit verre de cognac, » lui criait Moppes de l'autre chambre.

Piter se plut beaucoup dans la glace. Il trouva son *languish* intéressant, admira sa cravate de satin blanc, son gilet de satin blanc brodé, sa chemise brodée à boutons de brillants. Mais il était vraiment trop pâle; il sonna et fit apporter du cognac.

L'habit vint enfin; mais le tailleur ne l'apporta point lui-même : le malheureux reposait épuisé sur ses lauriers péniblement conquis. Mais l'habit allait à la merveille.

« Ne vous heurtez pas, » cria Piter à Moppes, qui, dans l'obscurité de l'autre chambre, prenait les dispositions pour la partie musicale de la fête. Tonnerre! qu'on allume donc là dedans! »

Tout le monde se précipita.

« Tonnerre! » cria-t-il encore, pas le grand lustre! »

Les domestiques allumèrent en tremblant une girandole à trois branches.

Se versant un autre verre de cognac, il passa ses troupes en revue. Certes, il eût pu commander une armée, il le sentait au feu de ses veines. Ses commandements portaient sur l'éclairage, le thé, le silence pendant la musique, les tables de whist dans une des dernières pièces, l'arrangement des groupes au souper, et surtout sur la manière de verser à boire. Quoique son auditoire ne manquât pas de ponctuer chacune de ses phrases par un : « Très-bien, monsieur Kattendyk! il ne put se retenir de développer avec feu toute la théorie de Moppes.

« Il y a verser et verser, s'écria-t-il. Le maître et le domestique se distinguent par la manière dont ils saisissent la bouteille. Attention! Au début d'un dîner ou d'un souper, le maître et le domestique prennent la bouteille par le bas!... Est-ce compris?... Le maître.... » et il reproduisait tous les mouvements en se servant du flacon de cognac, « le maître étend l'index jusqu'à la taille de la bouteille, voilà son privilège! Qu'aucun de vous ne s'avise de ça!... Est-ce compris?... C'est ainsi que moi j'ai le droit de verser... Approchez!... Moi, le maître! Paix!... De l'index j'ai le droit de presser la bouteille. Cela signifie nonchalance, affabilité, indifférence. C'est comme si je disais : « Mes convives et moi, nous buvons du laffitte comme de l'eau. » Vous autres, vous maintiendrez l'index près des trois autres doigts : autrement vous avez l'air d'être chez vous. C'était bon autrefois, Joseph!... Avancez, vieux!... Bonsoir, Joseph!... Autrefois, quand mon père donnait à dîner.... Est-ce compris?... Cette familiarité des domestiques : « Je vous en prie, monsieur Timpe, ou monsieur Schmitz, ou monsieur de Jonge, servez-vous donc!... Attendez, monsieur Effingh, que je vous cherche encore une tranche de filet de chevreuil!... Oui, bien, prenez cela, monsieur Maus, c'est du bon endroit! » Et puis étendre le bras sur la table, Joseph, et servir quelque chose vous-même à M. Moppes! Joseph! Joseph! Joseph!... Ces temps ne sont plus, Joseph! et par-dessus tout, un domestique ne touche jamais le cou d'une bouteille, jamais, jamais! »

A. V.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 25 août.

Les journaux politiques vous ont sans doute déjà appris que notre gouvernement se propose d'envoyer une expédition maritime en Chine et au Japon. Je rappelle ici le fait parce que les intérêts de la science n'ont pas été oubliés. Deux zoologistes et un botaniste ont été attachés à l'expédition. En attendant que nous entendions parler des résultats de leurs recherches, on s'entretient ici des épisodes d'un voyage beaucoup moins éloigné, mais qui a failli coûter cher au naturaliste qui l'avait entrepris : je veux parler de l'ascension du mont Blanc entreprise par le docteur Pitschner. Ce savant était parti de Berlin au commencement du mois dernier, et était arrivé le 15 juillet à Chamouni. Il choisit un guide expérimenté, Balma, dont le père avait été le guide de Saussure à la première ascension ; mais, comme le temps ne paraissait pas très-favorable, on consacra la fin de juillet à diverses excursions de moindre importance. L'ascension du mont Blanc commença dans la nuit du 31 juillet, à minuit. Le thermomètre marquait 28 degrés Réaumur au-dessus de zéro. Le voyageur s'était muni d'appareils microscopiques, car c'était surtout la vie microscopique qu'il voulait étudier sur les flancs et la cime de la montagne. Le 1^{er} août, à midi, on était heureusement arrivé au but, après de pénibles efforts. Le docteur Pitschner procéda, dans les limites que lui laissait la fatigue, aux recherches qu'il s'était proposées. Il voulut ensuite se faire descendre dans la gorge, pour y continuer ses observations ; mais là sa lassitude devint si grande, qu'il fallut les plus sérieuses représentations de son guide pour l'empêcher de céder au sommeil. La descente dans le ravin s'était effectuée sans encombre, mais en se faisant remonter, il eut un des côtés gravement endommagé. On se mit en route pour le retour. Dès l'arrivée à Chamouni, M. Pitschner, accablé de fatigue, s'abandonna au sommeil qui le domptait. A son réveil, il crut se trouver dans une chambre complètement obscure. Ce n'était pas une illusion, c'était la plus triste réalité. Par suite du changement de température et de l'excès de fatigue, M. Pitschner avait perdu la vue, et ce fut dans un état de complète cécité qu'il se mit en route pour revenir à Berlin. La vue revint en partie pendant le voyage, mais elle n'est pas encore complètement rétablie. M. Pitschner nous est revenu le 23 août. On pense qu'il publiera la relation de son voyage pour le prince Alexandre, qui lui avait donné son concours pécuniaire.

La mort a enlevé à notre université un de ses professeurs, M. Dieterici, en même temps président du bureau de statistique, et certainement en statistique

l'une des plus fortes têtes du globe. C'est à lui que l'on doit la dernière évaluation de la population de la terre, qu'on dit communément être d'un milliard en nombre rond, mais qui, d'après Dieterici, dépasserait ce chiffre de deux ou trois cents millions. Un tel dénombrement ne peut être encore que conjectural, mais Dieterici s'était entouré des meilleurs documents, et son évaluation a tout au moins une grande vraisemblance. Sa chaire et le bureau de statistique resteront, dit-on, réunis, et j'entends parler de trois candidats pour ces doubles fonctions, entre lesquels hésiterait jusqu'à présent le choix du gouvernement : ce sont MM. Schubert de Königsberg, Hansen de Göttingue, et Roscher de Leipzig, dont le grand ouvrage d'économie politique a été, je crois, traduit en français.

W.

Iéna, 25 août.

Notre université vient encore de faire une de ces pertes auxquelles nos petites et moyennes universités doivent se résigner, en face de la concurrence des grands centres. Quand la réputation d'un professeur est bien établie, que son enseignement est devenu populaire, Berlin ou Munich lui font des offres brillantes, et l'université dans laquelle il a grandi le voit partir. Vous savez que le traitement des professeurs n'est pas, comme ailleurs, soumis, en Allemagne, à des règles fixes. On se les dispute presque comme les ténors, et j'en connais qui se font des revenus de première danseuse. A Dieu ne plaise que je m'en afflige ! j'aime à voir, au contraire, les gouvernements estimer la science à ce prix. Mais dans ce steeple-chase aux talents, dans cette enchère des renommées universitaires, les petits et les faibles ont le désavantage, comme dans tous les steeple-chases. Quand la Prusse veut conquérir un professeur, elle le conquiert, à moins que de très-fortes raisons de famille ou d'habitude ne fassent échouer la négociation. C'est ainsi qu'après un autre professeur distingué, M. Leibuscher, nous perdons en ce moment même l'éminent historien Droysen, qui a fait le 12 de ce mois son dernier cours à nos étudiants. Comme tout le monde, il va à Berlin, le grand centre d'attraction de la science allemande. C'est affligeant pour notre université, mais c'était inévitable. Les quatre petits gouvernements thuringiens, à qui elle appartient en commun, ne peuvent pas lutter avec le gouvernement prussien, ni Iéna avec Berlin. Une chaire à Berlin est, de toutes les manières, le bâton de maréchal des professeurs allemands.

En face de cet état de choses et de cette concurrence impossible à soutenir, j'entends souvent exprimer, d'une part des craintes pour l'avenir des petites universités, et d'autre part le vœu qu'on les supprimât tout de suite pour centraliser dans deux ou trois villes l'enseignement supérieur de l'Allemagne. Les craintes ne me paraissent pas plus fondées que le vœu ne me paraît bien entendu. La centralisation de l'enseignement ferait sortir l'Allemagne de traditions glorieuses et dont elle n'a point à se plaindre : ses universités occupent certes un assez haut rang dans l'estime du monde savant. D'autre part, je crois et j'espère fermement que les centres du second et même du troisième ordre auront toujours leur raison d'être, du moins ne dépend-il que d'eux-mêmes qu'il en soit ainsi : les réputations hors ligne leur échapperont toujours à un moment donné, c'est-

à-dire précisément dès qu'elles paraîtront hors ligne; mais elles ne les auront pas moins possédées, et souvent à leur meilleure période, car la jeunesse et la verdeur ont aussi quelque prix de l'enseignement. Disputer les sommités à Berlin serait insensé et impossible; mais les universités du second ordre se soutiendront toujours et au grand avantage commun, en ayant l'œil ouvert sur les jeunes talents et sur ce grand nombre de jeunes *privat-docents* qui encombre les avenues du professorat. Le talent est de savoir y choisir ceux qui promettent à coup sûr.

Au surplus, l'université d'Iéna est encore assez désintéressée dans cette observation générale que me suggère le départ regrettable à coup sûr de M. Droysen. Elle n'est sans doute plus au premier rang, comme elle le fut anciennement, mais elle est très-loin d'être au dernier. Sa position est à peu près moyenne; elle tient fort bien sa place, et on ne peut lui souhaiter mieux que d'avoir toujours la main aussi heureuse qu'en accueillant, il y a une dizaine d'années, M. Droysen, éloigné par les circonstances du Schleswig-Holstein, et quelques années plus tard M. Kuno Fischer, exilé de Heidelberg par le fanatisme des piétistes du grand-duché de Bade. Il est vrai qu'on peut prédire à coup sûr que celui-ci ne nous restera pas non plus indéfiniment, bien qu'il ait refusé il y a quelque temps de retourner à Heidelberg.

G.

Vienne, 28 août.

On s'entretient beaucoup ici du très-affable accueil fait par M. de Hubner, le nouveau ministre de la police, à MM. les journalistes. Il est vrai que son prédécesseur, M. de Kempen, était aussi la bienveillance même, et cependant... mais je ne veux ni ne dois vous parler politique, et si je fais allusion aux espérances qui ont quelque raison de se manifester aujourd'hui, c'est uniquement parce que tout ce qui se fait dans l'intérêt de l'esprit public en général profite aussi, par une conséquence naturelle, à la science et à la pensée pure. Nous avons d'excellents éléments en Autriche, et nous sommes fort en état de marcher de front avec le reste de l'Allemagne; je n'en veux d'autre preuve que le haut rang qu'occupe notre Académie impériale des sciences. Par diverses institutions d'ordre très-différent, par nos théâtres, par notre enseignement médical, nous tenons, de l'aveu de tout le monde, le premier rang. Notre enseignement secondaire n'est pas du tout aussi inférieur qu'on se l'imagine volontiers à l'étranger. Pour le dire en passant, on vient de rendre aux gymnases hongrois — nos gymnases répondent à vos lycées et collèges — l'enseignement en langue nationale. Un ouvrage qui a paru il y a quelque temps à Leipzig, sans nom d'auteur et sous ce titre : *les Gymnases d'Autriche et les jésuites*, continue à faire grande sensation ici. L'écrivain anonyme soumet à une sévère censure la méthode et le plan d'études de l'ordre célèbre, et il n'a pas de peine à démontrer que cette méthode, que ce plan, ne sont plus du tout en harmonie avec l'état de la science et les exigences actuelles de l'éducation; il montre en même temps une si exacte et si complète connaissance de l'état des choses en Autriche, qu'on est obligé de reconnaître dans son livre une plume des plus compétentes et des plus autorisées. Son secret, toutefois, est bien

gardé, et rien de vraisemblable n'a transpiré jusqu'à présent touchant son nom. Son livre avait du reste plutôt en vue un danger futur que la situation actuelle, car le système de nos gymnases n'est pas celui des jésuites.

Au moment où je vous écris cette courte lettre, j'apprends que la *Novarra* arrive à Trieste de retour de son voyage scientifique autour du monde. Quelques résultats de cette expédition sont déjà connus par des correspondances adressées des points de relâche à divers journaux; mais nous allons sans doute avoir maintenant des relations d'ensemble. Un fâcheux épisode avait marqué les débuts de ce voyage. Un des savants attachés à l'expédition, le docteur Lallemand, n'avait pu s'entendre avec le commandant, M. de Wüllersdorf, et s'était fait débarquer à Rio-Janeiro, d'où il était allé porter au vieux Bonpland les derniers saluts de Humboldt. Des explications sur cet incident ont été dans le temps publiées par la voix de la presse. Du reste, l'autorité d'un capitaine étant absolue sur son navire, la résolution de M. de Wüllersdorf, même si les torts sont de son côté, ce que je ne suis à même ni de contester ni d'affirmer, échappe à toute censure et à tout contrôle. Puisque je parle de navigation lointaine, laissez-moi vous dire à cette occasion qu'on attend à Trieste un autre navire, simple bâtiment de commerce, le *Splendido*, qui n'a pas revu l'Europe depuis son premier départ en 1851, et qui, en réunissant toutes ses courses aux ports de toutes les parties du monde, s'est trouvé avoir fait deux fois, dans ce laps de temps, le tour du globe, avec un équipage composé de pas plus de onze hommes. On annonce qu'il est question de lui conférer un pavillon d'honneur à son retour.

K.

VOYAGES ET EXPLORATIONS SCIENTIFIQUES.

Nous avons fait part à nos lecteurs (livraison de juin) des inquiétudes conçues sur le sort du voyageur allemand Maurice Wagner. On craignait qu'il n'eût été assassiné, ou qu'il n'eût péri dans le grand tremblement de terre de Quito (21 mars). Une lettre de lui, datée du 20 avril, est venue dissiper toutes les craintes. M. Wagner se trouvait en effet à Quito au moment du tremblement de terre; il en ressentit les premières secousses à huit heures et demie du matin, et préserva sa vie en sautant de sa chambre dans le jardin de la villa qu'il habitait, au moment où s'écroulaient une partie du toit et une galerie de pierre. — M. Wagner est prochainement attendu en Europe.

A la date des dernières nouvelles (30 avril), la frégate autrichienne *la Novara*, qui fait un voyage scientifique autour du monde, était arrivée à Valparaiso, venant de Taïti, où elle avait été bien reçue. Elle est attendue à Trieste dans le cours du présent mois.

Aux États-Unis, le colonel Noblet de Saint-Paul de Minnesota et le général Olmstead de Fort Ripley ont organisé une expédition qui a pour objet l'exploration du territoire qui s'étend au nord-ouest de Minnesota jusqu'aux montagnes Rocheuses, et l'ouverture d'une route vers British-Columbia. — Un autre Américain, M. Robert Kinnicott, a entrepris un voyage par terre à l'embouchure du Mackensie, pour l'exploration botanique et zoologique des côtes de la mer polaire à l'est et à l'ouest de ce fleuve.

HISTOIRE NATURELLE. — LA NATURE EN CHAMBRE.

Lorsque Liebig appelait l'attention, il y a une dizaine d'années, sur les « microcosmes » qu'on établissait en Angleterre d'après ses conseils et sur les données de ses *Lettres chimiques*,¹ et qui y sont devenus en peu de temps la distraction favorite des vieux et des jeunes, des riches et des pauvres, il donnait en même temps la première idée des « aquariums » si rapidement devenus populaires dans l'Allemagne du centre. Le « microcosme » est une armoire en verre hermétiquement fermée de tous les côtés, dans l'intérieur de laquelle des plantes croissent au bord d'un petit étang, tandis que des animaux marins et des escargots remplissent le reste de l'espace; les petits poissons mangent les jeunes escargots, les escargots consomment les plantes fanées, les plantes se nourrissent des animaux morts, et reçoivent la rosée de l'évaporation de l'eau. Quand on a observé une juste proportion dans le nombre et la grosseur des animaux et des plantes, le petit espace peut rester fermé des années entières sans rien recevoir du dehors, sans rien céder et sans que la vie cesse d'y prospérer. Elle s'y conserve elle-même par l'action des diverses créatures les unes sur les autres, et offre véritablement en petit l'image de la grande économie terrestre. Mais, à côté de son grand mérite scientifique, le microcosme a un inconvénient : la vapeur humide qui se dépose sur les parois du verre fait obstacle au regard, et ne permet qu'imparfaitement l'observation des plantes et des animaux. Les aquariums n'ont pas ce défaut. Bien disposés et convenablement entretenus, on y peut suivre chaque changement de plantes, chaque mouvement des animaux, et observer avec la dernière précision tous les phénomènes curieux et intéressants du petit monde. Et la nouvelle forme d'aquarium dont nous allons parler présente cet avantage encore plus que toutes les autres.

Il y en avait trois connues jusqu'à présent : l'aquarium à bassin, petit étang de plusieurs mètres de diamètre, creusé dans un jardin, et peuplé de plantes et d'animaux; le bassin d'une fontaine est ce qu'il y a de plus approprié; l'aquarium à armoire, grande cage en verre ouverte par le haut; et l'aquarium à calice, grand bassin rond, reposant sur une table ou console. Plus petit que les autres, ce dernier prend encore trop de place dans l'espace resserré de nos appartements. L'aquarium à suspension, que nous voulons recommander ici, est d'un établissement plus facile que tous les autres et tient moins de place. Il est plus petit, il est vrai, mais les autres aussi sont imperceptibles en comparaison de la nature, et on a d'ailleurs plus de certitude de le réussir et de le maintenir en bon état, en raison même de sa petitesse. Tout aquarium demande à être soigné avec un peu d'adresse et de précaution; le nôtre est celui qui exige le moins de soins, parce qu'on y aperçoit aussitôt le plus léger trouble, et qu'on peut observer avec la plus grande précision le succès du remède employé.

On prend une cloche en fort verre blanc, de quinze pouces de diamètre et de vingt pouces et demi de haut, ou bien on fait couper en deux par un vitrier un de ces grands globes de verre dans lesquels on expédie l'acide sulfurique. On établit une suspension mobile comme pour une lampe, et on dispose l'appareil dans l'embrasure d'une fenêtre. Il faut éviter les expositions au couchant et au midi, parce qu'en été la chaleur serait trop forte; on choisira l'est ou le nord; pour

toute la durée de l'année, l'exposition nord-est sera la meilleure. En hiver, on peut choisir le midi, à la condition de changer l'exposition avec la saison.

Quand la cloche est suspendue, on la remplit jusqu'à la hauteur d'un ponce et demi de sable blanc soigneusement lavé, sur lequel on répand ensuite quelques pouces d'eau pour vérifier si celle-ci reste claire. On prend de belles coquilles marines ayant une cavité profonde, et on les lave soigneusement plusieurs fois à l'eau bouillante. Elles seront comme les pots à fleurs de l'aquarium. On y plante les végétaux de la manière suivante : plaçant la racine bien lavée et bien nette dans la cavité de la coquille, on répand lentement tout autour, avec une cuiller à thé, de la fine terre de marais parfaitement séchée, tandis que de l'autre main on tient ensemble la coquille et la plante, et secoue doucement jusqu'à ce que toute la cavité soit également remplie. On verse ensuite de l'eau dans la coquille, et on presse dans la surface de la terre de petites pierres ou de petits coquillages. On place la coquille ainsi remplie au fond de l'aquarium, et on l'enfonce dans le sable de manière à la faire tenir immobile. On agit successivement de la même manière avec toutes les plantes, on ajoute au fond de la cloche de petits coquillages ou des coraux; enfin, quand la plantation est terminée, on verse de l'eau dans le vase.

Les végétaux remplissent dans l'aquarium la même fonction que dans la nature : ils purifient l'atmosphère. On sait que les plantes consomment dans leur croissance de l'acide carbonique et de l'ammoniaque qu'elles puisent dans les parties de l'air qui seraient dangereuses aux poumons des hommes et des animaux, les décomposent, et restituent en échange de l'oxygène; les plantes marines font la même besogne dans l'intérieur de la cloche; toutes leurs parties vertes purifient l'eau, en absorbant les gaz délétères qui s'y trouvent en dissolution, et en rendant de l'oxygène qu'on peut voir se dégager à la surface des végétaux sous l'influence de la lumière solaire, sous forme de petites bulles de gaz qui passent dans l'eau. Il importe donc à la santé des animaux qu'il y ait dans l'aquarium bon nombre de plantes bien venues. Et, pour le dire en passant, ce qui est bon pour les animaux n'est pas à dédaigner pour l'homme : il faudrait donc entretenir dans les villes, dans le voisinage immédiat des maisons, autant de végétation verte que possible, et dans les chambres des malades de belles plantes à large feuillage et à rapide croissance. L'aquarium devient ainsi en même temps une institution d'hygiène modèle. Les plantes qui croissent vite et demandent peu de soins sont celles qu'il faut y mettre de préférence. Nous recommanderons la vallisneria qui croît dans les fossés et les marais de l'Italie et de la France méridionale, et appartient par conséquent à la végétation des pays chauds, mais qui en été subsiste très-bien à l'air libre dans des régions plus tempérées, et ne réclame la chaleur de l'appartement qu'en hiver. On la trouve dans toutes les serres des jardins botaniques; par son feuillage herbacé, elle imite les roseaux dans l'aquarium et donne ainsi à notre petit lac suspendu l'apparence d'un étang véritable. Un pied pousse bien dans l'année dix à quatorze tiges, et cette rapide croissance contribue tout particulièrement à maintenir l'eau pure. Il y a plutôt lieu d'arrêter que de stimuler son développement, et il faut surtout avoir soin de détacher les feuilles quand elles sont devenues jaunes. La vallisneria a cette particularité remarquable que la fleur femelle monte jusqu'à la surface de l'eau, au bout d'une tige longue et mince, tournée en tire-bouchon, tandis que la fleur mâle pousse au fond de l'eau, au bout d'un épi très-court,

d'où elle se détache ensuite pour monter également à la surface et rejoindre la fleur femelle, laquelle, après avoir reçu la poussière fécondante, contracte son tire-bouchon et retourne au fond de l'eau où mûrit le fruit. A côté de la vallisneria, nous recommanderons la hottonia qui, souvent semblable à un palmier, pousse sur une longue tige de fines et minces feuilles empennées. A la floraison, la tige s'élève au-dessus de l'eau, avec une grappe de fleurs roses. Moins beau, mais très-utile aussi pour l'assainissement de l'eau, est le cératophylle, qu'on trouve dans presque tous les étangs, mares et fossés, et qui à l'air libre montre le vert sombre des pins et des sapins, mais dont les verticilles brillent dans l'eau du plus bel éclat de l'émeraude. Il se propage très-facilement, même avec de simples tiges sans racine. La millefeuille, semblable au cératophylle, est plus délicat, et d'une transplantation plus difficile; il pousse jusqu'au-dessus de l'eau de jolies fleurs roses. Bien plus charmant encore, et d'une vigoureuse et riche croissance, est le callitriche, qu'on trouve en tout pays dans les ravins des bois et des prairies, et dont les feuilles d'un vert frais s'élèvent jusqu'à fleur d'eau au bout de tiges minces comme des fils. Il faut toujours choisir les échantillons les plus petits, pour que les plantes en croissant n'occupent pas toute la place. A ces végétaux plantés au fond de la cloche viennent s'ajouter les plantes nageantes, parmi lesquelles nous recommanderons notamment la lentille d'eau, qui se trouve dans tous les étangs et fossés, et dont les tendres petites feuilles sont fort recherchées des poissons et assez goûtées des grenouilles. Nous en dirons autant de l'hydrotharis dont les racines délicates pendent dans l'eau, tandis que ses blanches fleurs à trois feuilles se dressent au-dessus sans se fatiguer. La salvinia est une plante plus rare; on trouve ses petites feuilles ovales dans les mares de l'Allemagne du Nord; une fois introduite dans l'aquarium on ne peut presque plus la détruire. Si l'on veut des plantes s'élevant au-dessus de l'eau, nous recommanderons la sagittaire, qu'il faut prendre en juin ou en juillet, et qu'on récolte sur les bords des étangs et des fleuves et dans des fossés profonds, mais auquel on ne peut arriver qu'en bateau ou en nageant. L'hippuris vulgaris se recommande aussi par la bizarrerie de la forme et le peu de place qu'il réclame; sa tige épaisse, couverte de petits verticilles, sort de l'eau presque perpendiculairement.

Quant aux animaux, il faut, avant tout, n'en prendre que de pacifiques, pour éviter des ravages désastreux. On écartera donc tous les scarabées aquatiques, les punaises d'eau, le scorpion d'eau, les larves des libellules et des plicépennes, ainsi que les salamandres, d'apparence gentille il est vrai, et dont les mâles se distinguent par une belle crête festonnée, mais qui sont très-friands de petits poissons. On donnera la préférence avant tout au poisson doré, un aborigène des mers chinoises, et une des rares créatures aquatiques qui aient été transplantées en Europe. Il est parmi les poissons ce que le canari est parmi les oiseaux, et le cochon d'Inde parmi les quadrupèdes. Élevé depuis des siècles en captivité, il est par cela même particulièrement approprié à l'aquarium. Aucun autre poisson ne s'y conserve aussi aisément. On pourra encore prendre de petites carpes et des cyprinoides. Les goujons et les perches ne prospèrent pas dans l'aquarium; mais, si l'on peut, il ne faut pas manquer d'y mettre quelques misgurnes, dont les mouvements gracieux et serpentins animent et égayent l'eau. Ils sont couchés au fond, ne trahissant la vie que par un souffle paresseux, puis tout à coup les voilà qui s'élancent comme une flèche, pour prendre de l'air ou danser à la surface de

l'eau en cherchant de la nourriture. Ils redescendent ensuite au fond avec une circonspecte lenteur. Leur retour trouble dans ses méditations philosophiques une petite grenouille verte, qui nage maintenant vers le côté opposé, en poussant les poissons devant elle, ou qui va se cacher entre les plantes dans la position d'un jongleur exercé. La grenouille est la personne comique de l'aquarium, et ses jeux feraient rire la mélancolie même; les jeunes lamproies sont aussi fort amusantes. La puce d'eau et l'aselle d'eau se font remarquer par un mouvement continu et très-vif. Pendant ce temps, l'escargot vivipare des marais et le planorbe ovipare accomplissent lentement et tranquillement leur travail. Ce sont les balayeurs de l'endroit; ils font dans l'aquarium la besogne des chiens et des vautours en Orient. Sans trêve, ils lavent de leur rude langue les parois de la cloche, débarrassent la surface de l'eau du limon et des algues, et enlèvent les parties jaunes et mortes des plantes. On peut observer à la loupe l'intéressant développement de leur frai sur le verre. Quant aux gros cordons bleus (grands escargots des marais) il faut s'en garer, parce qu'ils mangent les plantes au lieu de nettoyer l'appartement. Le caprice du propriétaire et le hasard de la trouvaille peut encore introduire dans l'aquarium beaucoup d'autres petits animaux aquatiques; mais dans tous les cas il faut écarter les écrevisses et les sangsues.

La juste proportion entre le règne végétal et le règne animal est une question vitale pour la prospérité de l'aquarium. Si la colonie ne se composait que de plantes vigoureuses et d'escargots, il ne serait jamais nécessaire de renouveler l'eau, et il suffirait de remplacer celle qui se perd par l'évaporation, mais il faut la renouveler à cause des poissons. Dans mon aquarium à suspension, du diamètre indiqué plus haut, il y a dix-sept plantes, vingt poissons, une grenouille et soixante-douze escargots. L'événement a prouvé que cette proportion est assez juste. Il suffit alors de renouveler l'eau toutes les six semaines, elle est encore limpide, mais elle a pris une teinte jaune verdâtre. Au printemps il faut un plus grand nombre d'escargots, parce qu'autrement les basses algues usurperaient trop de place. L'eau calcaire de puits et de rivière, et les petites roches de tuf favorisent le développement de ces algues qui finissent par recouvrir les poissons et par les tuer; il faut donc éviter de les employer. De l'eau de pluie bien claire paraît la plus favorable. Le renouvellement de l'eau doit se faire au moyen d'un siphon composé de deux tuyaux de verre gros comme le doigt, reliés par un tuyau de caoutchouc vulcanisé, et si on a de tout petits animaux, il faut adapter à l'instrument un filtre de gaz. L'air frais n'est pas moins important que l'eau, et si l'aquarium reste toujours suspendu dans le même appartement, il faut, autant que possible, ouvrir la fenêtre à toutes les nuits sans gelée, du 1^{er} février au dernier novembre. C'est le plus sûr moyen de maintenir l'eau limpide et les animaux en bonne santé. Quand on n'a pas beaucoup d'escargots, il faut de temps en temps enlever les parties jaunes des plantes. Il faut donner tous les soirs aux poissons des œufs de fourmi, entiers aux plus grands, écrasés entre les doigts aux petits; à défaut d'œufs de fourmi, on se servira de viande crue coupée très-menu, et on donnera aussi de temps en temps quelques pains à cacheter blancs. Ce qui de cette nourriture va au fond est cherché par les poissons dans la journée. Quand on nourrit tous les jours les habitants de la cloche à la même heure, et qu'on les avertit à l'aide d'une sonnette, ou en faisant tinter un verre, ou en sifflant, ils s'habituent peu à peu à leur maître, et, au bout d'un mois, ils viennent tous, y compris la grenouille, lui manger dans la main. Pour maintenir

un aquarium dans un état prospère, il faut, autant que possible, lui procurer tout ce qui dans la nature agit sur les étangs et les mares : de l'eau de pluie claire, de l'air pur, du froid pendant la nuit, du frais pendant le soleil (à cause du peu d'évaporation), autant de calme que possible, et pas trop de nourriture. Habituellement, on est plutôt enclin à pécher par trop de soins. Plus on pourra abandonner à lui-même le petit lac suspendu, et plus les observations seront intéressantes. (Extrait du *Cosmos, journal pour les sciences naturelles appliquées*. 3^e année, 5^e cahier.)

CHRONIQUE PARISIENNE.

L'Académie française vient de tenir sa séance publique annuelle pour la distribution de ses récompenses littéraires et de ses prix de vertu. Prix de vertu paraîtra toujours malsonnant et contradictoire, la vertu ne voulant ni ne pouvant être récompensée, surtout par de l'argent. Cette critique toutefois, déjà bien des fois faite, porte plutôt sur le mot que sur la chose. En exécutant les intentions de M. de Montyon, l'Académie n'entend point payer la vertu : elle l'honore, la met en relief, la propose en exemple, l'indemnise tout au plus, et souvent la met en état de se manifester de nouveau. Convenons du reste que, pour qui chercherait la gloire plutôt que le charme de la vertu, il ne saurait y avoir de meilleur stimulant que la perspective d'être loué en beau langage dans une si illustre compagnie. M. Guizot a encadré le récit des actes que l'Académie a distingués de quelques considérations sur notre temps, fort concises, mais dont la noble, forte et consolante philosophie a paru généralement approuvée. Quant aux prix littéraires, ils ont été ratifiés par le sentiment public, notamment le grand prix Gobert donné pour la seconde fois à la longue et consciencieuse Histoire de France de M. Henri Martin. Un autre prix d'institution récente, et qui n'a pu encore être décerné, le prix triennal de 30,000 francs, vient d'avoir ses conditions heureusement modifiées. Il devait, dans le principe, être décerné à l'œuvre quelconque, littéraire, scientifique ou critique, laquelle eût paru aux cinq classes de l'Institut honorer le plus le génie national. Dans ces termes, la comparaison, le jugement étaient difficiles, presque impossibles. Comment choisir entre une œuvre littéraire et une invention de chimie, entre un opéra et des découvertes scientifiques ? L'opinion des juges était nécessairement déterminée d'avance par leur manière de voir sur la prééminence des genres, et la science et l'érudition se fussent rarement trouvées d'accord avec les lettres et les arts. Par sa nouvelle institution, le prix, réduit à 20,000 francs, devient biennal et alternera entre les lettres, la science et les arts, le jugement restant déferé aux cinq classes de l'Institut. Ces modifications sont heureuses et faciliteront beaucoup l'exécution du programme.

Parmi les publications littéraires du mois, il en est une qui se signale d'elle-même à l'attention de cette revue : c'est la nouvelle traduction de *Faust*, en vers, de M. le prince Alphonse de Polignac. Rien de plus difficile en général qu'une pareille traduction, où il faut à la fois dompter l'original pour le faire entrer dans un moule étranger, et assouplir le moule même pour l'approprier à une matière le plus souvent très-récalcitrante. *A priori*, on peut dire que la perfection est impossible, car les exigences auxquelles il faut satisfaire sont contradictoires. Les difficultés deviennent surtout prodigieuses quand il s'agit d'une

œuvre comme *Faust*, tellement précise malgré l'exubérance de la fantaisie que tous les mots, tous les mouvements, tous les rythmes ont leur valeur et veulent être rendus. M. le prince de Polignac s'est beaucoup approché du but où doit tendre tout traducteur, mais que nous ne croyons donné à aucun d'atteindre complètement. Sa version, tout en serrant l'original de près, a presque constamment un tour français qu'on ne trouvait pas au même degré dans les précédents essais du même genre. Quant à la part de la critique, nous hésitons presque à la faire, parce qu'ici surtout on peut dire que la critique est aisée et l'art difficile. Tout le monde peut signaler à première vue et d'un jugement infaillible les défauts d'une pareille tentative : les conditions du problème sont nettement indiquées, l'original est devant nous et il suffit de comparer ; mais le traducteur a le droit d'alléguer ses efforts, sa bonne volonté, et, si vous n'êtes pas satisfait, de vous défier à faire mieux que lui si vous pouvez. Cependant nous ne pouvons nous retenir de soulever quelques chicanes, et de signaler quelques taches que le traducteur fera aisément disparaître à la seconde édition. Dans la scène entre Méphistophélès et l'écolier qui vient consulter Faust sur les cours à suivre, on parle d'abord du droit ; l'écolier confesse qu'il n'a pas beaucoup de goût pour cette étude, et Méphistophélès répond, dans la version de M. de Polignac :

Franchement, je ne puis pas trop vous en vouloir,
Et votre aversion est simple à concevoir.
De peuple en peuple, comme un mal héréditaire,
Les lois, les règlements se succèdent sur terre :
D'âge en âge transmis, portés de lieux en lieux,
Ils se suivent sans cesse et n'en valent pas mieux !
Ils font du bien le mal, du bon sens la sottise....
Malheur à toi ! malheur surtout à tes neveux !
Car cette loi qu'en nous la nature avait mise
Avec le temps sera de moins en moins apprise !
Chez nous il n'en sera bientôt plus question.

En allemand, il y a :

Je ne puis trop vous en vouloir,
Je sais ce qu'il en est de cet enseignement.
La loi, les droits se transmettent
Comme une éternelle maladie,
Se traînant de générations en générations,
Se déplaçant tout doucement de lieu en lieu.
La raison devient folie, le bienfait tourment.
Malheur à toi d'être un descendant !
Du droit né avec nous,
De celui-là, hélas, il n'est jamais question.

Il y a, dans cet important passage, une forte nuance entre la traduction et l'original. Dans la traduction, Goethe — car c'est lui-même évidemment qui parle ici par la bouche de Méphistophélès — paraît revendiquer le droit naturel à la manière de Rousseau et l'opposer à toute loi positive. Il n'était pas assez chimérique et savait bien trop d'histoire pour s'approprier cette thèse radicale et radicalement fautive. Ce qu'il veut relever, c'est que la loi écrite reste immobile, tandis que l'esprit marche ; elle n'est pas mauvaise en elle-même, mais elle le

devient par son immobilité. Les formules qui avaient exprimé la raison de leur temps, et le droit même qui est né avec nous, deviennent folie aux siècles qui suivent; le bienfait devient tourment. Il faut que les lois, pour ne pas se changer en gêne, se modifient avec la marche même de la société. Goethe ne fait donc qu'exprimer une loi généralement reçue en philosophie de l'histoire, et il est permis de croire que les vices et les complications surannées de droit allemand de son temps lui ont principalement suggéré cette sortie.

Après avoir rencontré Marguerite, Faust s'écrie (traduction française) :

Par le ciel, cette enfant est belle ;
Je n'avais rien vu de pareil,
Ce maintien chaste et cette mine
Modeste et cependant mutine !
Cette bouche et ce teint vermeil !
Je ne l'oublierai de ma vie,
Son regard doucement baissé
Ne sera jamais effacé
De mon âme émue et saisie ;
Et sa taille souple, arrondie !...
En vérité, c'est à ravir.

L'allemand porte :

Par le ciel, cette enfant est belle ;
Je n'ai jamais rien vu de pareil,
Elle est si décente, si pieuse et si douce,
Et néanmoins un peu pincée ;
Le rouge des lèvres, la lumière des joues,
De ma vie je ne l'oublierai,
L'aspect de ses yeux baissés
S'est profondément gravé dans mon cœur,
Et la manière dont elle s'est redressée (ou m'a courbé)
Achève de me ravir.

On voit qu'il n'est pas question de figure mutine ni surtout de taille souple. Goethe n'a pas l'habitude de procéder par analyse dans ses portraits, ni de les dessiner. Il crée tout d'une pièce, et il lui suffit d'accuser la vie en quelques touches profondes et pour ainsi dire jetées au hasard. De cette fugitive vision de Marguerite, Faust ne se rappelle que l'expression et la couleur. Disons encore que Marguerite, se rappelant sa rencontre avec Faust, ne dit pas qu'il avait été « effronté », ce qui est toujours pris en mauvaise part; elle dit qu'il avait l'air brave, et qu'il devait être de bonne maison, puisqu'il avait été si osé. A cette époque, les seigneurs avaient le droit d'être effrontés avec les classes inférieures, et ne l'étaient ainsi véritablement pas : ils n'étaient qu'entrepreneurs. Ces observations, et quelques autres du même genre que nous pourrions faire, peuvent paraître méticuleuses, mais nous les soumettons à M. de Polignac comme la meilleure preuve de la sympathie que nous inspire son entreprise. En pareille matière, précisément parce que le bien absolu est impossible, il y a toujours place pour le mieux.

M. Charles Hugo vient de publier dans la collection Michel Lévy un roman que la Presse avait déjà fait connaître au public. Par l'idée et par l'exécution, par

la pensée, par l'observation et par le style, *la Bohême dorée* se distingue à son honneur de ce flot de romans dont ne cessent de nous inonder des écrivains dont les excès de la production ont visiblement épuisé la verve et tari l'invention. Un autre roman qui mérite aussi, à tous les égards, d'être tiré de la foule, c'est *Lysis*, de M. Charles Gouraud. *Lysis* est un titre fâcheux, sous lequel on ne deviendrait pas un sujet contemporain, ni surtout un membre de notre Assemblée législative de 1851 ; il rappelle la fadeur des pastorales, mais le livre n'y répond pas. C'est une œuvre fortement conçue et qui laisse une bonne impression. La donnée est à peu près la même que celle qui a fourni à M. Guizot la péroraison à laquelle nous faisons allusion plus haut. M. Gouraud n'était connu jusqu'à présent, croyons-nous, que comme publiciste et économiste. L'ouvrage d'imagination qu'il vient de publier est un nouvel exemple de ce fait, qu'il n'est pas précisément nécessaire d'être romancier en titre, et rien que romancier, pour créer une œuvre qui ait de la vie et qui intéresse le public. Tout au contraire, car les romanciers qui se sont fait une profession de leur talent arrivent bien vite à substituer les procédés de la fabrique à ceux de l'art ; or ces procédés sont complètement dissemblables. L'industrie s'accommode fort de créer toujours les mêmes produits, mais l'artiste et l'écrivain doivent incessamment se renouveler ; même dans l'industrie, la division du travail, excellente au point de vue de la production, abrutit les ouvriers qui s'y trouvent astreints. Or l'écrivain qui se condamne à réinventer toujours les mêmes intrigues et les mêmes aventures, nous paraît dans une situation assez semblable à celle d'un ouvrier perpétuellement voué aux têtes d'épingles. A mesure qu'il acquiert de la pratique, il fait de mieux en mieux jouer ses ficelles, mais ce ne sont plus que des ficelles. Arrive alors, comme dans le cas présent, un galant homme, infiniment moins expert, mais qui puise dans son esprit et dans sa conviction, et non dans un magasin de décors, et qui réussit. Seul peut-être, Balzac avait pleinement résisté à la fatigue et à l'épuisement, parce qu'il se renouvelait constamment par le travail et par l'observation, mais ce n'est point la méthode habituellement suivie. On produit pour produire, et le fonds, de jour en jour plus épuisé, ne se renouvelle pas.

A. N.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE

DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE¹.

SIXIÈME ARTICLE.

L'ÉGYPTE.

Lepsius. Brugsch.

LA GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE DES TEMPS PHARAONIQUES.

XXIV.

L'Égypte est une des grandes conquêtes scientifiques de notre âge. Il était réservé à l'esprit d'investigation universelle qui a déchiré les voiles dont s'enveloppait l'Inde et soulevé à demi ceux où se dérobent encore les temps antiques de Babylone et de Ninive, de reconstituer les annales de cette terre des Pharaons, dont les origines, de même que les sources de son fleuve, se perdent dans un lointain mystérieux que les siècles ont interrogé longtemps en vain. L'histoire des rois y est écrite sur les indestructibles monuments dont une longue suite de dynasties couvrit les rives du Nil; mais l'intelligence des hiéroglyphes ou *signes sacrés* qui formaient l'écriture monumentale était réservée aux ministres du culte, et le christianisme les enveloppa dans la même destruction. Depuis

¹ Voir les livraisons de juin, août et octobre 1858; février et avril 1859.

lors, les inscriptions sans nombre qui décorent les monuments ne furent plus qu'une lettre morte. L'érudition classique des deux derniers siècles essaya inutilement d'en retrouver le sens. On sait à quoi aboutirent les immenses travaux du P. Kircher; avec plus de critique et de pénétration, ceux de Zoéga n'avancèrent pas beaucoup plus le problème. En même temps qu'un point de départ certain, il manquait à ces recherches une méthode rationnelle.

Une découverte fortuite, faite en 1799 par un des officiers français de l'expédition d'Égypte, vint fournir le point de départ et préparer la méthode qui devait conduire au déchiffrement.

En faisant creuser près de Rosette, à l'angle nord-ouest du Delta, les fondations d'un ouvrage de défense, on trouva, enfouie dans le sol, une pierre mutilée de trois pieds de hauteur environ sur deux pieds de largeur, portant une longue inscription votive décernée par le corps des prêtres au cinquième Ptolémée (Ptolémée Épiphanes), en reconnaissance des dons qu'il avait faits aux temples lors de son couronnement à Memphis (196 avant l'ère chrétienne). Par une des dispositions mêmes du décret sacerdotal, l'inscription est rédigée en deux langues, en égyptien et en grec, et, de plus, la rédaction égyptienne est inscrite dans les deux écritures principales usitées en Égypte, en écriture hiéroglyphique, qui était celle des prêtres et l'écriture monumentale par excellence, et en écriture démotique ou vulgaire. Ce précieux monument de Rosette, le seul de ce genre qu'on eût jusqu'alors trouvé sur les bords du Nil, fournit donc un texte authentique en deux langues, le grec et l'égyptien, et, pour celui-ci, une double transcription en hiéroglyphes et en écriture usuelle. On put pressentir dès le premier moment quel inappréciable service une pareille découverte allait rendre à l'étude de la philologie égyptienne. Elle devait, à bien dire, en être la base et y ouvrir une ère toute nouvelle.

Le sort des armes avait fait tomber la pierre de Rosette entre les mains des Anglais; mais des empreintes et des copies exactes en avaient été prises, et bientôt les savants de tous les pays de l'Europe purent se livrer à l'étude de ce précieux débris. La partie grecque de l'inscription fut naturellement l'objet des premiers travaux; la partie égyptienne, sous sa double forme hiéroglyphique et démotique, n'était pas d'un abord aussi facile. On était certain, il est vrai, d'avoir dans le grec une version littérale du texte égyptien; mais pour tirer partie de cette donnée, il fallait avant tout retrouver la clef des deux écritures. Il fallait reconnaître la valeur des signes dont elles se composent; il fallait, en un mot, en reconstituer le double alphabet. Ici, comme

auparavant, on se trouvait en face de l'inconnu. On ignorait même, quant aux hiéroglyphes, si les signes avaient une valeur phonétique ou seulement idéographique, en d'autres termes s'ils représentaient des sons et des articulations, comme les lettres de nos alphabets, ou s'ils exprimaient directement les choses et les idées, comme les groupes de l'écriture chinoise et comme nos propres chiffres, indépendamment de la prononciation qu'y attache la langue parlée. Tout était à découvrir et à constater.

Pascal a dit qu'il n'était pas impossible de déchiffrer une langue entièrement inconnue. Le problème que s'était posé le grand géomètre et le profond penseur, le génie philologique de notre époque l'a résolu. On a reconstitué des alphabets inconnus avec une certitude mathématique, et par les alphabets on a retrouvé des langues perdues depuis des siècles. Pour quiconque a suivi les méthodes de fine analyse par lesquelles on arrive à de tels résultats, pour quiconque a pu apprécier l'intuition presque divinatrice qui ouvre la voie, la sûreté de coup d'œil qui trace la route, la sagacité qui évite ou tourne les écueils, l'érudition ferme et vaste à la fois qui éclaire et dirige en ces difficiles recherches, il est impossible de n'y pas reconnaître un des plus rares et des plus puissants efforts de l'intelligence humaine.

Ce sera une des gloires de notre siècle de l'avoir vu s'accomplir. Il est ainsi dans l'histoire de chaque science un temps marqué pour les grandes découvertes. De longues périodes se sont écoulées sans aucun avancement des notions acquises; souvent même, et c'est le cas actuel, le flambeau s'est éteint ou sa clarté s'est affaiblie. Un travail latent s'est opéré, néanmoins; la vie a circulé dans ce corps qui semble frappé d'inertie. Un progrès lent, insensible, inaperçu, a préparé, sans que nul en ait conscience, l'avènement d'une époque nouvelle. Puis, quand cette gestation séculaire est arrivée à son terme; quand l'ensemble tout entier des études, des connaissances, des idées d'une époque a atteint un certain niveau qui appelle et rend plus faciles les acquisitions ultérieures; quand tout est mûr, en un mot, et que l'heure a sonné, alors éclatent et se succèdent avec une rapidité merveilleuse les découvertes les plus inattendues. L'humanité régagne en quelques années un arriéré de quinze siècles. Les sciences physiques et les sciences naturelles, l'astronomie, la navigation, la géographie, aussi bien que les arts et les sciences historiques, ont eu dans leur histoire cette heure glorieuse qui en marque l'apogée.

Ainsi en a-t-il été pour le déchiffrement des écritures monumentales de l'Orient. Et l'heure était si bien venue, que des savants de diverses

contrées de l'Europe arrivaient presque simultanément à la même découverte ou à des découvertes analogues. Dès l'année 1802, dans le temps même où M. Silvestre de Sacy, une des grandes lumières philologiques du siècle, déterminait dans l'inscription démotique de la pierre de Rosette les groupes qui expriment les noms propres, Georg Grotefend, d'illustre mémoire, publiait ses premières idées sur le déchiffrement des cunéiformes de Persépolis. Dans les recherches du philologue français et dans celles du savant allemand, le problème était le même et les procédés identiques, bien que l'application en fût différente. Enfin, quelques années plus tard (de 1818 à 1822), Champollion et le docteur Young retrouvaient en même temps, chacun de son côté, le secret depuis si longtemps perdu de la lecture des hiéroglyphes ! Une longue polémique s'est engagée sur la question de priorité. La France et l'Angleterre ont retenti de ce grand débat. Ce débat a quelque chose d'analogue à celui qui s'éleva, il y a cent trente ans, entre le grand Newton et notre savant Fréret, le représentant le plus éminent et le plus complet de l'érudition française au dix-huitième siècle. Séduit par une vue dont la simplicité eût été digne de son génie, si le fait même eût été bien démontré, Newton avait cru trouver dans l'énoncé d'un point de la sphère grecque la base d'une réforme radicale de toute l'ancienne chronologie ; non moins habile dans le maniement de l'astronomie théorique, et plus profondément versé dans la connaissance des textes, Fréret renversa d'un souffle le système tout factice de son illustre adversaire. Comme Newton, le docteur Young est un physicien du premier ordre, et la science moderne lui doit une de ses plus belles découvertes. Il est même entré — c'est une justice que personne ne lui a refusée — dans la vraie route de la lecture des hiéroglyphes : mais il n'en a pas franchi le seuil. Sa méthode d'interprétation est demeurée stérile pour la science et pour lui. Il a trouvé la clef, et avec cette clef il n'a su rien ouvrir. La méthode et les principes de Champollion, au contraire, tels qu'il les a pour la première fois exposés en 1822 dans son célèbre mémoire sur les hiéroglyphes phonétiques, et qu'il les a repris et développés dans son *Précis*, dans sa *Grammaire*, dans son *Dictionnaire*, dans tout l'ensemble de ses travaux et de ses publications, cette méthode et ces principes, après trente-sept années d'épreuve, se sont trouvés d'une application universelle et sûre. Les objections et les discussions n'ont fait qu'en démontrer davantage l'excellence, ainsi qu'il arrive pour tout ce qui est fort et vrai ; les découvertes et les travaux de ses successeurs en ont à peine modifié ou étendu quelques détails, sans toucher à la base fondamentale, si ce n'est pour en faire

mieux ressortir la solidité. Champollion est resté le législateur de la science des hiéroglyphes, comme il en est le créateur.

Soit qu'on la mesure aux difficultés de la tâche, soit qu'on l'apprécie par la grandeur des résultats, la gloire de cette découverte est immense. Elle a restitué à l'histoire une nation qui pendant bien des siècles y occupa la première place; bien plus, elle a reculé immensément les limites connues de l'histoire du monde. Les listes de rois de l'ancienne Égypte données par les fragments du livre de Manéthon et par les chronographes chrétiens fournissaient, à la vérité, des nombres dont la somme totale atteignait une très-haute antiquité; mais cette antiquité même, mise en regard du comput biblique, devenait un objet de doute. Ou l'on en contestait la légitimité, ou l'on cherchait à en atténuer la portée par la combinaison des dynasties collatérales. Tout y restait livré à l'incertitude et à l'arbitraire. La lecture des hiéroglyphes sur les monuments a déjà conduit à deux résultats d'une immense importance. Elle a pleinement confirmé l'authenticité générale des listes de Manéthon, plus ou moins exactement reproduites par les chronographes, en même temps qu'aux transcriptions altérées du grec elle a substitué la véritable forme égyptienne du nom des princes; en second lieu, elle a complété ou rectifié les listes, et elle a déjà permis d'en reconnaître en beaucoup de cas la succession et l'arrangement historique. La place laissée aux combinaisons arbitraires s'est de plus en plus resserrée, si elle n'a pas encore disparu complètement. Il est dès aujourd'hui bien constaté que les commencements du royaume d'Égypte — du royaume de Khém, selon l'appellation antique toujours employée dans les hiéroglyphes — ne remontent pas à moins de trois mille six cents ans, peut-être trois mille neuf cent, avant notre ère ¹. Les plus anciens monuments (les grandes pyramides) sont presque de cette époque.

Pour apprécier toute la signification historique de ce chiffre, il faut le mettre en regard des autres dates authentiques de l'histoire du monde. C'est le même, à quelques années près (4004), que le texte hébreu des livres saints assigne à la création d'Adam et à l'origine des choses ². L'histoire traditionnelle de la tribu hébraïque ne commence, avec Abraham, que vers 2900; déjà à cette époque dix ou onze dynas-

¹ La date assignée par M. Bunsen dans le dernier volume de son grand ouvrage (1857) est 3623; M. Lepsius, en 1853, avait adopté 3893.

² Le texte samaritain recule cette date de sept cents ans, ce qui est encore bien insuffisant; le texte grec des Septante (5872) laisse seul un espace convenable aux premiers développements de l'humanité.

ties avaient régné sur l'Égypte et avaient érigé toutes les grandes pyramides de la vallée inférieure du Nil. Les royaumes de Ninive et de Babylone sont antérieurs au temps d'Abraham, mais de peu de siècles seulement, d'après leurs propres traditions, que confirment à cet égard les données que l'on a pu tirer jusqu'à présent des inscriptions cunéiformes. Les événements antérieurs dont ces riches contrées furent le théâtre se perdent dans un lointain traditionnel tout à fait dénué de monuments. Le rôle historique de la race de Ham a donc précédé de bien des siècles l'apparition des Sémites, et bien plus encore le développement des peuples de Japet, auxquels un avenir alors bien éloigné réservait la domination de la terre. Dans cette famille biblique des Japétides, qui sont les Ariens de l'histoire asiatique et les Indo-Européens de la science actuelle, tout est relativement moderne. On entrevoit au fond d'un obscur horizon le souvenir confus d'un temps où les branches principales de la race vécurent d'une vie commune dans les plaines de la Sogdiane et vers les hautes vallées du Jaxartes et de l'Oxus, avant de se répandre en grandes migrations dans des directions diverses, mais les traditions de cette époque primordiale et de ces antiques migrations ariennes sont d'une rédaction trop récente¹ pour avoir aucune autorité chronologique. L'origine du royaume de Bactriane, qui paraît avoir été le premier siège historique de la race arienne, est d'une époque certainement ancienne, mais inconnue. Les Aryas du nord de l'Inde, frères des Ariens de la Bactriane et de l'Iran, ont une existence historique encore plus rapprochée. Leur établissement sur le Sindh est du vingtième siècle au plus; la composition des hymnes védiques, du vingtième au quinzième siècle; l'extension des tribus dans les plaines du Gange et la fondation des premiers royaumes brahmaniques, du quinzième siècle au douzième². Ces époques ne sont qu'approximatives, mais d'une approximation à peu près certaine. C'est vers le douzième siècle que se place la grande guerre qui fait le sujet du Mahābhārata, le poème historique de l'Inde ancienne, comme la guerre de Troie, qui est presque contemporaine, a fourni le sujet des chants homériques. Toutes ces grandes époques auxquelles se rattachent les plus anciens souvenirs des nations ariennes n'ont dans la

¹ I^{er} fargard du Vendidad.

² Il serait aisé de démontrer, par les inductions qui se tirent des hymnes védiques, rapprochés des premiers monuments de la littérature brahmanique (et ce sont là en définitive les seuls documents sur lesquels on puisse baser une appréciation réellement historique), que les évaluations chronologiques de M. Bunsen (*Ägyptens Stelle in der Weltgeschichte*, fünftes Buch, 1857) sont prodigieusement exagérées.

chaîne des temps qu'une valeur relative; la chronologie positive ne commence, chez la plupart des peuples de l'ancien monde, même en y comprenant les Chinois¹, que du huitième au septième siècle avant l'ère chrétienne.

Telles sont dans l'antiquité les bornes générales de l'horizon historique : du septième au huitième siècle, la limite extrême de la certitude chronologique; au-dessus du huitième siècle jusqu'aux environs du vingt-deuxième, une longue période d'histoire traditionnelle et de traditions héroïques, où l'on voit se fonder les grandes cités et les grands empires. Au delà, les souvenirs se perdent bientôt au sein d'une nuit profonde, d'où se détachent çà et là quelques lueurs incertaines qui permettent à peine de saisir ou plutôt de deviner les contours généraux des premières origines. A cette période primitive appartiennent les grandes migrations des races et la formation des nationalités, tantôt par le contact et le mélange d'éléments divers, plus fréquemment par la séparation d'un élément homogène dont les fractions se diversifieront assez profondément dans leurs développements respectifs, pour que la suite des temps en laisse difficilement reconnaître l'affinité originaire. C'est ainsi qu'entre les races sœurs de Ham, de Sem et de Japet, la science a peine aujourd'hui à retrouver les traces effacées d'une parenté d'origine que proclame encore le premier livre de la Bible.

L'Égypte seule, parmi les anciens peuples, franchit le niveau commun de la tradition historique. Au lieu du huitième siècle, où s'arrête la chronologie des nations les plus favorisées; au lieu du quinzième ou du vingtième siècle, où très-peu d'entre elles remontent par leurs traditions écrites, c'est au trente-cinquième siècle que nous portent les fastes authentiques de l'Égypte, tracés de règne en règne sur ses monuments presque depuis l'origine de la monarchie : car tel est le caractère de ces monuments égyptiens, dont la masse et la matière ont bravé l'action du temps et la main des hommes. Sur les monuments des autres peuples, une inscription de quelques lignes suffit pour en rappeler, avec une concision devenue proverbiale, l'auteur et l'objet; en Égypte, l'inscription est en quelque sorte le monument même. Les statues et les obélisques, les temples des dieux et les monuments funéraires des princes, sont également couverts d'inscriptions hiérogly-

¹ Les traditions primordiales de la Chine, telles que Confucius les a consignées le premier dans le livre des Antiquités chinoises (le *Chou-king*), 484 ans avant notre ère, remontent au vingt-troisième siècle; mais la chronologie certaine ne dépasse pas le huitième siècle, ou tout au plus le neuvième.

phiques et de représentations figurées qui ont souvent un immense développement. Les actions et les vertus du roi, si c'est un prince pacifique, ses hauts faits et ses victoires, si c'est un prince conquérant, sont rapportés dans le plus grand détail, ainsi que le nom de ses femmes et de ses enfants, et celui des rois ses prédécesseurs jusqu'à l'origine de sa dynastie. On comprend de quel intérêt est ce dernier point pour la confrontation des listes de Manéthon et la restitution complète de la chronologie égyptienne. Déjà des ouvrages importants, et à leur tête celui de M. Bunsen, sans même attendre que tous les monuments soient connus ni que tous les monuments connus soient déchiffrés et expliqués, ont entrepris de restituer l'histoire de l'Égypte des Pharaons. Bien que ces travaux aient nécessairement un caractère un peu provisoire et que sur bien des points encore ils laissent prise au doute et à la controverse, ils suffisent déjà pour montrer la solidité des bases sur lesquelles repose cette grande page historique, et pour établir d'une manière désormais inébranlable « la place de l'Égypte dans l'histoire du monde », selon le titre même que M. Bunsen a inscrit en tête de son livre¹. Comme nation policée et politiquement organisée, les Égyptiens sont les aînés de l'humanité. Ce n'était donc pas sans raison qu'ils se glorifiaient, ainsi que le rapporte Hérodote, d'être les plus anciens des hommes. Leur chronologie, qui dépasse de quinze ou vingt siècles l'histoire connue de tous les autres peuples, pourrait servir maintenant d'échelle commune pour la mesure des temps historiques.

XXV.

Voilà ce qu'a fait pour l'histoire l'immortelle découverte de Champollion. Dès qu'on eut rendu ainsi aux monuments toute leur valeur historique, on comprit la nécessité d'en recommencer une étude nouvelle. L'expédition de 1798 avait rapporté d'immenses et précieux matériaux. Pour l'architecture, pour l'histoire naturelle, pour l'ethnographie, pour la description géographique, elle avait laissé peu à faire, et la *Description de l'Égypte*, qui a été formée de ces matériaux, malgré son défaut d'unité et l'excentricité fâcheuse de son format, restera toujours elle-même un grand et beau monument. Mais il était

¹ *Ägyptens Stelle in der Weltgeschichte*. Cinq livres ou parties in-8°. Hamburg, 1844-57.

impossible que l'ouvrage, dans quelques-unes de ses parties, ne se ressentît pas des circonstances souvent peu favorables au milieu desquelles on en a réuni les éléments. Comme on avait dû en bien des cas travailler à la hâte, presque sous le feu de l'ennemi, on s'était attaché naturellement à l'ensemble plus qu'aux détails. Les inscriptions surtout devaient laisser beaucoup à désirer, maintenant que la science en avait la clef, et qu'elle y attachait plus de prix qu'à tout le reste. Il était donc de toute nécessité que les copies rapportées par la commission d'Égypte fussent soumises à un nouveau contrôle, en même temps qu'on pourrait combler les lacunes que l'expédition de 98 avait laissées forcément dans ses recherches. Champollion, dont la belle découverte avait eu dans toute l'Europe savante un immense retentissement, fit aisément comprendre au gouvernement de Charles X l'utilité d'un voyage scientifique en Égypte. L'administration pourvut libéralement aux dépenses nécessaires; sept dessinateurs habiles et un architecte y furent adjoints. Mais l'âme de l'expédition, ce fut Champollion lui-même, qui s'était réservé la tâche exclusive de relever personnellement les inscriptions, sachant bien que la première condition d'un travail de cette nature, c'est de comprendre ce que l'on copie.

L'expédition employa seize mois depuis son débarquement à Alexandrie jusqu'à son départ d'Égypte; elle était de retour à Paris au mois de mars 1830. Champollion en a raconté jour par jour les travaux et les incidents dans des lettres qui ont été réunies et publiées après sa mort¹. Cette correspondance, toute pleine d'entrain et d'enthousiasme, n'annonçait guère la catastrophe qui devait bientôt, hélas! interrompre si brusquement des travaux qui déjà avaient tant donné à la science, et qui lui promettaient encore tant de beaux résultats. A peine Champollion avait-il tracé le plan de la publication de son voyage, en même temps qu'il mettait la dernière main à sa *Grammaire égyptienne* et à son *Dictionnaire*, qu'une mort soudaine et bien inattendue vint le frapper à moins de quarante-deux ans. Ce fut un jour de deuil profond pour la science, dans cette année 1832 qui fut si fatale aux lettres orientales². L'illustre égyptologue laissait une nombreuse collection de dessins recueillie dans le voyage; mais qui pourrait le remplacer dans la rédaction du texte qui devait accompagner ces riches matériaux, et dans l'interprétation de cette masse énorme de légendes qu'il avait relevées lui-même et copiées avec tant de soin? Ses notes, quoi-

¹ *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie*. Paris, 1833, in-8°.

² Abel Rémusat, Saint-Martin et Champollion succombèrent à quelques mois d'intervalle. Le grand nom de Georges Cuvier vint s'ajouter à cette liste funèbre.

qu'elles fussent étendues¹, ne formaient nécessairement que la moindre partie des développements que sa mémoire et sa science profonde des hiéroglyphes, servie par une admirable sagacité, devaient fournir à la rédaction définitive. Bien qu'une main pieusement dévouée² se soit consacrée à la coordination et à la mise au jour de ces matériaux; bien qu'une commission toscane, qui avait obtenu l'autorisation d'accompagner Champollion, ait aussi de son côté, dans une grande publication parallèle dirigée par M. Ippolito Rosellini, livré à la science les résultats de ses propres études, rien n'a pu remplacer complètement la tête et la main du maître. La plus grande et la meilleure partie des fruits de l'expédition ont été à tout jamais perdus pour la science.

XXVI.

Cependant les germes laissés par Champollion avaient porté des fruits rapides. Des disciples et des émules, formés par ses leçons et par ses ouvrages, se faisaient connaître non-seulement en France, qui en compte aujourd'hui plusieurs du premier ordre, mais en Angleterre, patrie de Thomas Young, et en Allemagne où toutes les grandes études trouvent un sol, si favorable. Un philologue prussien, Richard Lepsius, déjà connu par de savants travaux sur les anciens idiomes de l'Italie, avait aussi porté de bonne heure son attention sur les hiéroglyphes, et dès 1836 il avait marqué sa place dans cette branche d'études, si nouvelle encore et si difficile, par une remarquable Analyse de l'alphabet hiéroglyphique. Quelques années plus tard, M. Lepsius conçut la pensée d'une nouvelle exploration de la vallée du Nil, pour y rechercher, sur les pas de Champollion et de Rosellini, les vestiges encore existants de l'ancienne civilisation de l'Égypte et de l'Éthiopie. Ce que la mort prématurée de Champollion laissait à désirer dans la publication de ses *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, joint à la rapidité avec laquelle l'expédition franco-toscane de 1828 avait passé

¹ Son carnet de voyage, qui forme un volume petit in-folio rempli de notes, de plans et de croquis, fait partie des manuscrits dont l'État a fait l'acquisition en 1833, et se conserve précieusement au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

² Celle de son frère aîné, M. Champollion-Figeac, auteur lui-même d'un grand nombre de productions estimables en divers genres d'érudition historique. M. Champollion-Figeac s'est aussi beaucoup occupé de l'Égypte ancienne, mais seulement de la période des Ptolémées.

sur certaines parties de la vallée, faisait présager en effet un large champ à des investigations nouvelles. Il est bon d'ailleurs, dans une science d'observation encore près de son début, que des travailleurs différents reviennent à plusieurs reprises sur le même labeur : les recherches, ainsi que les études, se complètent ainsi et se contrôlent tout à la fois. Enfin, Champollion avait été contraint de s'arrêter à la grande cataracte (Ouadaï-Halfa); le savant prussien se proposait en outre de pousser son exploration archéologique dans la haute vallée du fleuve, jusqu'aux sites de Napata et de Méroé, sur lesquels on n'avait, depuis le voyage de Cailliaud (1821), que les recherches intéressantes mais fort insuffisantes de Hoskins (1833). Cette exploration sérieuse de la haute Éthiopie, indépendamment de tout autre objet d'étude, présentait un très-grand intérêt; on pouvait espérer que, par l'examen comparé des monuments et par la lecture des inscriptions, on serait conduit à la solution d'une grande question historique soulevée depuis l'antiquité, celle de la priorité de civilisation de l'Éthiopie par rapport à l'Égypte. Cette prévision n'a pas été trompée; les études locales de M. Lepsius ont fourni enfin tous les éléments d'une solution certaine et définitive de ce problème, sur lequel on n'avait eu jusque-là que des discussions sans base et des vues systématiques.

Les dispositions personnelles du roi Frédéric-Guillaume IV, jointes à l'intervention puissante de M. Bunsen et d'Alexandre de Humboldt, assuraient un accueil favorable à ce projet; l'exécution en fut résolue. Le roi de Prusse, comme autrefois Charles X pour Champollion, pourvut libéralement aux frais de l'entreprise. Un ingénieur, un mouleur, un architecte, des dessinateurs, formèrent, avec le service accessoire, une véritable caravane, à laquelle s'adjoignit un archéologue exercé, le conseiller de légation Abeken.

Tous les membres de l'expédition étaient réunis à Alexandrie au milieu du mois de septembre 1842. Sept semaines plus tard, le 9 novembre, le docteur Lepsius plantait ses tentes au pied des grandes pyramides de Ghizèh, les premières que l'on rencontre en venant du nord, vis-à-vis du Caire. Ici commença une série de recherches et de fouilles qui s'étendit au champ tout entier des pyramides, depuis Ghizèh jusqu'à Dahchour, c'est-à-dire sur un espace de cinq lieues du nord au sud, le site de l'antique Memphis se trouvant à peu près au milieu de cet intervalle. Quoiqu'une multitude de voyageurs aient parlé des pyramides, que plusieurs aient été décrites depuis longtemps, et que deux Anglais, le colonel Wyse et l'architecte Perring, en eussent fait en 1837 une étude spéciale qui a été l'objet de magnifiques pu-

blications, cette première partie des travaux de la commission prussienne a été une des plus importantes et des plus fructueuses de l'expédition ; six mois entiers y furent consacrés sans interruption, et les résultats, selon les propres expressions du docteur Lepsius¹, dépassèrent toute attente. L'heureux explorateur, à chaque pas qu'il fait au milieu de cette inappréciable moisson d'antiquités, a peine à se persuader que tant de choses nouvelles soient restées à découvrir dans la partie de l'Égypte la plus communément sillonnée par les voyageurs. Tout ce groupe de pyramides appartient aux plus anciens temps de la monarchie pharaonique, à la quatrième et à la troisième dynastie ; il n'est aucune de ces prodigieuses constructions qui ne remonte au delà de trois mille ans avant l'ère chrétienne. Ce sont les plus vieux monuments de l'Égypte, comme l'Égypte est la plus vieille monarchie du monde. Les fouilles du docteur Lepsius auraient achevé de démontrer, s'il était resté quelque doute à cet égard, que les pyramides furent des tombes royales. Autour de ces gigantesques mausolées, il existe, comme dans une vaste nécropole, un très-grand nombre de tombes privées, dont deux ou trois à peine avaient été signalées et décrites ; le docteur Lepsius en a fait connaître cent trente, parmi celles qu'il a ouvertes, comme particulièrement remarquables par les peintures qu'elles renferment et les inscriptions qui les accompagnent. Toutes ces tombes sont du même temps que les pyramides ; elles appartiennent pour la plupart à de hauts fonctionnaires et à des personnages éminents de la cour des Pharaons. L'antiquaire y trouve une suite de matériaux d'une valeur inappréciable pour l'étude des arts et des habitudes de la vie civile chez les Égyptiens, à une époque qui précède de beaucoup l'origine historiquement connue de tous les autres peuples.

Les pyramides, toutes construites sur la rive gauche du Nil, deviennent de moins en moins nombreuses à mesure que l'on remonte au sud ; les plus méridionales ne dépassent pas le Faïoum. Ce sont des monuments propres aux parties moyenne et inférieure de la vallée du Nil égyptien ; ils sont restés étrangers à la haute Égypte. Cette remarque est fort importante pour la détermination des grandes époques de la chronologie égyptienne et des origines mêmes de l'Égypte. Comme

¹ Nous suivons, dans cet exposé des travaux de l'expédition prussienne, l'aperçu sommaire que M. Lepsius en a donné, comme prospectus de sa grande publication, sous le titre de *Vorläufige Nachricht über die Expedition*, 1849, in-4°, et les *Briefe aus Ägypten, Äthiopien und der Halbinsel des Sinai*, 1852, in-8°, où le savant archéologue, à l'exemple de Champollion, raconte jour par jour les incidents du voyage.

les pyramides appartiennent toutes, ainsi que le prouvent les noms royaux qui y sont inscrits, aux Pharaons des premières dynasties, il est clair que ce fut l'Égypte inférieure, non la haute Égypte, qui fut le siège originaire de la monarchie. La domination des Pharaons remonta de la région inférieure vers l'Éthiopie; elle ne descendit pas de l'Éthiopie vers la région inférieure. Les monuments de la haute Égypte appartiennent à des époques toutes différentes et très-postérieures, au double point de vue de l'histoire des princes et de l'histoire de l'art. Ceci est un point capital qui déjà avait été entrevu, mais que les études du docteur Lepsius ont mis dans la plus complète évidence.

Certaines particularités de construction intérieure que l'examen de quelques pyramides ruinées lui donna lieu d'observer, le conduisirent à la solution d'un problème qui depuis longtemps, dit-il, occupait son esprit, à savoir, la manière dont furent élevées ces masses formidables¹. L'habile et diligent explorateur a cru pouvoir constater que la construction commençait par le centre, de telle sorte qu'autour d'une pyramide de moyenne grandeur, formant comme un noyau central, on ajoutait successivement une ou plusieurs couches extérieures épaisses de quinze à vingt pieds, chaque couche augmentant ainsi graduellement la grosseur et l'élévation de la construction primitive. Pour se rendre compte de ce procédé, il faut savoir que chaque prince, dès son avènement au trône, faisait commencer la construction de sa pyramide tumulaire, et cela sur de médiocres proportions, afin d'en assurer l'achèvement, dût-il ne régner que peu de temps; mais à mesure que son règne se prolongeait, il faisait superposer de nouvelles couches, si bien que la grandeur de la pyramide était toujours en raison de la durée du règne. C'est ce qui explique pourquoi quelques-unes des pyramides ont de si vastes proportions, tandis que d'autres sont restées à l'état embryonnaire. Cette théorie du savant archéologue est d'ailleurs justifiée par les faits bien connus des temps postérieurs de la monarchie. Les nombreuses hypogées royales de la moyenne et de la haute Égypte présentent absolument la même particularité, les tombeaux des princes dont le règne fut court n'ayant qu'une ou deux chambres hâtivement décorées, tandis que pour les rois qui occupèrent longtemps le trône, le sarcophage se trouve déposé à l'extrémité d'une longue suite de salles et de galeries toutes couvertes de peintures et de légendes historiques ou symboliques. Le nombre des pyra-

¹ Le docteur Lepsius a écrit à ce sujet un mémoire particulier, *Ueber den Bau der Pyramiden*, qu'il envoya d'Égypte à l'Académie de Berlin, et qui a été imprimé dans les *Monatsberichte* de l'Académie, de l'année 1843, p. 177-203.

mides examinées par le docteur Lepsius depuis le Caire jusqu'au Faïoum n'a pas été de moins de soixante-sept, indépendamment des cent trente tombes ouvertes et décrites. Qu'on juge de la richesse des matériaux sortis de cette longue exploration ! Et cependant les trésors de ce sol consacré étaient bien loin d'être épuisés, témoin la merveilleuse découverte du Serapeum de Memphis, que M. Mariette a faite sept ans plus tard, précisément dans les mêmes lieux. Ce dont on a lieu de s'étonner, ce n'est pas que la commission prussienne ait consacré six mois à un pareil champ d'études, c'est que dans cet espace de temps elle ait pu tant voir et tant faire. Il faut avoir eu sous les yeux les admirables planches qui sont consacrées, dans le grand ouvrage de la commission ¹, à cette première partie de ses travaux, pour se former une juste idée de ces magnifiques résultats. M. Lepsius n'hésite pas à les présenter comme la partie la plus importante du voyage. Ils en sont en effet la partie la plus neuve, et ils restituent à l'histoire les plus anciens titres de la civilisation de la race humaine.

La seconde station fut dans le Faïoum ; trois mois furent consacrés à l'exploration archéologique de cette province, la seule partie de l'Égypte qui s'éloigne de la vallée du Nil : aussi est-elle une conquête faite sur le désert au moyen de canaux, de dérivations, et finalement d'un lac artificiel célèbre depuis une haute antiquité sous le nom de lac *Mœris*. Ce lac, au rapport des anciens, était disposé de telle sorte qu'il recevait les eaux du fleuve au temps des grandes inondations, et qu'au moyen d'écluses habilement ménagées il pouvait fournir à son tour une inondation artificielle, soit durant la saison sèche, soit quand la crue du Nil était insuffisante. Comme utilité publique et comme travail d'art, l'exécution de ce lac, due à un des rois de la douzième dynastie, est une œuvre comparable à nos plus belles conceptions modernes, et l'exécution de cette œuvre remonte à deux mille ans au moins avant notre ère ! La négligence des générations suivantes laissa s'engorger les travaux de communication et de dérivation qui aboutissaient au lac. Plin, à deux reprises, en parle comme s'il n'eût déjà plus existé de son temps. Les paroles de l'encyclopédiste latin ne doivent pas se prendre, toutefois, dans un sens absolu ; mais depuis la conquête musulmane, la destruction a été complète. On a souvent confondu le Mœris avec le vaste lac qui existe encore aujourd'hui dans le Faïoum sous le nom de Birket-el-Kéroun ; un examen plus rigou-

¹ *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien, herausgegeben und erläutert von R. Lepsius*, format atlantique. Cet ouvrage splendide n'est pas encore entièrement achevé ; il se composera de six volumes de planches et d'un volume de texte in-4°.

reux a montré que cette identité est impossible. Le Birket-el-Kéroûn est un bassin naturel dont la surface est à une trop grande profondeur au-dessous de la vallée du Nil (soixante-dix pieds, selon les mesures de M. Linant) pour que l'eau que le Nil y verse pendant les crues ait jamais pu retourner du lac au fleuve; et, de plus, les ruines d'un temple ancien qui existent encore près de ses bords prouvent que son niveau a toujours été ce qu'il est aujourd'hui. Ces difficultés géographiques ont été levées par les études locales d'un habile ingénieur, M. Linant (aujourd'hui Linant-Bey), attaché depuis longtemps au service du gouvernement égyptien. M. Linant a découvert sur une étendue de plusieurs milles, entre le Birket-el-Kéroûn et la vallée du Nil, les restes de larges digues d'une construction très-ancienne, qui dominent une partie basse et concave de la vallée; c'est cet emplacement que M. Linant regarde comme ayant dû être occupé par le bassin artificiel du lac Mœris. Le docteur Lepsius, qui gardait encore quelques doutes à cet égard avant d'avoir vu les localités, n'en a plus conservé aucun après avoir vérifié les indications de l'ingénieur français¹. Indépendamment de ce point capital de l'ancienne géographie, l'exploration du Faïoum présentait des objets d'une grande importance. La province elle-même était peu connue, et sa reconnaissance était d'un véritable intérêt. Le docteur Lepsius a relevé avec un très-grand soin les ruines du Labyrinthe, incomplètement déterminées par la commission française de 1798, et il en a décrit la construction; il a aussi examiné les pyramides qui en sont voisines, et cet examen lui a fait reconnaître le nom et la place chronologique du prince auquel appartiennent ces grands travaux. Les Grecs lui attribuèrent fautivement le nom de *Mœris*, qui était celui du lac (*Méris*); son véritable nom, d'après les inscriptions locales, était *Aménemhé*, dans lequel on retrouve l'*Aménémès* de la douzième dynastie de Manéthon. Ce prince, qui par ses travaux d'utilité générale mérite de prendre rang parmi les plus illustres, éleva sa pyramide tumulaire sur les bords du lac, et fit construire en avant de la pyramide un temple magnifique; il fit ensuite achever le Labyrinthe, commencé par un de ses prédécesseurs. Cet édifice célèbre se composait de plusieurs centaines de chambres communiquant toutes entre elles, avec un grand nombre de fausses sorties et seulement

¹ L'écrit, très-rare en France, où M. Linant a exposé sa découverte, a été imprimé en 1843 à Alexandrie par les soins de la Société égyptienne, sous le titre de *Mémoire sur le lac Mœris*, 28 pages in-4°. La carte de M. Linant est reproduite, avec une traduction analytique du mémoire, par M. Parthey, dans les *Monatsberichte* de la Société de géographie de Berlin, 2^e série, t. II, 1846, p. 175 et suiv.

quelques issues finales. Le nom actuel de la province, Faïoum, vient du lac qui en forme le trait principal ; car *phiom*, en copte, signifie *le lac*.

Le 23 août, le docteur Lepsius et ses compagnons s'embarquèrent à Bénisouéf pour remonter le Nil. Leurs stations sur les deux rives du fleuve étaient fréquentes. Les monuments et les tombes royales de cette partie de la moyenne Égypte appartiennent encore pour la plupart aux Pharaons des anciennes dynasties, jusques et y compris la treizième. C'est avec cette treizième dynastie manéthonique que se termine, aux environs de deux mille ans avant Jésus-Christ, ce qu'on a nommé l'*Ancien Empire*, auquel mit fin l'invasion de ces nomades, de race arabe ou cananéenne, que l'histoire a désignés sous la double dénomination d'*Hyksos* et de *Pasteurs*. Ce sont les Scythes du Midi. Durant la période qui précéda immédiatement cette invasion destructive, la partie de l'Égypte étudiée par la commission prussienne au-dessous de Bénisouéf devait être dans un état florissant, à en juger par le nombre et la splendeur de ses monuments. Ce fut certainement une des périodes brillantes de la monarchie pharaonique.

Béni-Hassân, à trente-trois lieues de Bénisouéf et à soixante du Caire, appartient encore par ses monuments au temps de la douzième dynastie. Cette localité a fourni de belles pages aux albums de la Commission. On remarque surtout parmi les planches du grand ouvrage une scène tirée des représentations murales d'un tombeau. Cette scène, qui se déploie sur un espace de huit pieds de long, représente l'entrée en Égypte d'une famille de nomades du Nord, venant sûrement des plaines de l'Arabie septentrionale ou de la Palestine. N'était-ce que l'arrivée de la famille de Jacob est postérieure au moins de trois siècles, on croirait retrouver ici un des incidents de cette immigration dont la Genèse nous a conservé le vivant souvenir. La représentation de Béni-Hassân est du règne de Sésourtésèn H, prédécesseur immédiat d'Aménémhé, le constructeur du lac Mœris et du Labyrinthe. Un scribe royal introduit la famille immigrante, au nombre de trente-sept personnes, devant le haut fonctionnaire auquel la tombe appartient, et il lui présente une feuille de papyrus où se lit le nom du prince régnant, alors dans la sixième année de son avènement. Le chef de la famille étrangère est appelé Abcha ; les étrangers eux-mêmes sont désignés sous le nom d'*Aamou*, nom de peuple que l'on retrouve sur d'autres scènes des peintures murales de l'Égypte, appliqué, comme ici, à une race au teint clair. Sur les tombes royales de la dix-neuvième dynastie, les Aamou (dans lesquels on a cru

reconnaître le nom des Ammonites) figurent comme une des quatre races générales entre lesquelles les Égyptiens partageaient le monde. Wilkinson regarde les Aamou de Béni-Hassân comme représentant un groupe de prisonniers, ce qui ne saurait guère s'accorder avec leurs armes et leurs instruments de musique, non plus qu'avec les femmes et les enfants, les ânes et le bagage qui figurent dans la scène. L'opinion de M. Lepsius, qui y voit une famille de pasteurs immigrants, est infiniment plus vraisemblable. Ces immigrations partielles des nomades du nord-est eurent un résultat funeste pour l'Égypte; en ouvrant les portes du pays aux pasteurs sémites, elles préparèrent en quelque sorte la voie à la grande invasion des Hyksos.

Ainsi que nous en avons déjà fait la remarque (mais cette observation a une telle importance qu'on n'y saurait trop insister), les monuments de l'Égypte deviennent de plus en plus modernes à mesure qu'on remonte la vallée du Nil : c'est précisément l'inverse de l'opinion qu'on s'était généralement formée à ce sujet, d'après cette vue systématique que la civilisation du pays des Pharaons était descendue, comme son fleuve, de la région du midi. Tandis que les pyramides de l'Égypte inférieure, ainsi que les monuments tumulaires qui les entourent, déploient avec une si merveilleuse abondance les témoignages de la civilisation des cinq premières dynasties, c'est dans l'Égypte centrale que l'on trouve les monuments de la sixième dynastie, et la période la plus florissante de la douzième. Plus au sud, Thèbes, la cité fameuse, qui même aujourd'hui, dans son état de ruine, reflète encore quelque chose de la splendeur de l'Égypte à sa plus grande époque, — Thèbes, qui surpasse toutes les autres cités du Nil par le nombre et la magnificence de ses monuments, fut la capitale du *Nouvel Empire*, et en particulier des premières dynasties qui suivirent l'expulsion des Hyksos. Remontons plus haut encore la vallée du fleuve. L'art, qui eut de belles créations même à son déclin, sous les Ptolémées et sous les Romains, a laissé des monuments considérables à Dendérah, à Ermènt, à Esnèh, à Edfou, à Koûm-Ombo, à Débôd, à Kalabchèh, à Dendôûr, à Dakkèh, toutes places, à l'exception de Dendérah, situées dans la partie sud de la Thébaïde ou dans la basse Nubie. Enfin, les monuments les plus méridionaux de la vallée du Nil, ceux de l'île de Méroé, sont aussi les plus récents, et la plupart même appartiennent aux premiers siècles de notre ère.

M. Lepsius et ses compagnons ne jetèrent qu'un coup d'œil rapide sur les splendeurs de Thèbes et sur les autres places de la haute Égypte, non-seulement parce que les savants français, en 1798, et

Champollion, en 1829, avaient étudié ces cantons de l'Égypte monumentale avec un détail particulier, mais parce qu'ils en réservaient l'examen pour le retour. Ils avaient hâte d'arriver à l'exploration des contrées éthiopiennes. Cette partie de leur tâche, avec l'étude maintenant achevée du territoire des pyramides, en étaient en effet les côtés les plus neufs, et par cela même les plus importants. Champollion et Rosellini s'étaient arrêtés, nous l'avons dit, à Ouâdi-Halfa; la description si exacte, et si riche en renseignements, que Wilkinson a donnée de la terre du Nil et de ses monuments ¹, ne va qu'un peu plus haut, jusqu'à Semnèh. On en était encore aux conjectures, et aux conjectures les plus diverses, sur l'âge, l'origine et la signification historique des monuments du mont Barkal et de Méroé. Il importait d'examiner à fond ce qui reste de ces monuments du midi, pour embrasser sous leur véritable point de vue les rapports qui relièrent autrefois entre elles l'histoire et la civilisation de l'Égypte et de l'Éthiopie.

Aussi, après une visite rapide aux ruines de la vallée jusqu'à Ouâdi-Halfa, l'expédition partit de Korousko le 8 janvier 1844 pour traverser le désert nubien par la route ordinaire des caravanes, qui vient aboutir à Aboû-Hammed sur le grand coude du Nil. Vingt jours après, la Commission arrivait au site de Méroé, dont la découverte a immortalisé le nom de Cailliaud. On sait qu'à l'exception de quelques fondations informes, on ne trouve plus trace de l'ancienne cité; les restes de ce qui fut la métropole de l'Éthiopie n'offrent maintenant que des groupes de pyramides, qui étaient, comme les pyramides de Memphis, la nécropole royale. Ces pyramides, de dimensions diverses, sont toutes plus ou moins ruinées; plusieurs ne présentent plus que des monceaux de décombres. En même temps qu'il faisait copier par ses dessinateurs tout ce qui peut, dans ces ruines, servir à l'appréciation de l'art éthiopien, M. Lepsius y relevait avec soin les inscriptions encore lisibles. Ces inscriptions sont ou en signes hiéroglyphiques, ou en un caractère analogue au démotique égyptien. Le savant égyptologue ne paraît pas avoir été très-loin dans le déchiffrement de ces deux écritures; on trouvera sans doute, dans la partie du grand ouvrage où seront reproduits les monuments éthiopiens, des lumières nouvelles sur ce sujet. M. Lepsius, lorsqu'il écrivait ses Lettres d'Éthiopie, pensait que les hiéroglyphes n'avaient guère été employés sur les monuments de Méroé que comme moyen d'ornementation consacrée, et sans qu'on

¹ *Modern Egypt and Thebes : being a Description of Egypt; by sir Gardner Wilkinson.* London, 1843, 2 vol. — *Manners and Customs of the ancient Egyptians.* 5 vol., 1847.

en eût une intelligence bien exacte : avec toute la déférence qu'on doit au profond savoir de l'éminent archéologue, cette opinion semble bien hasardée. Il paraît plus vraisemblable que les inscriptions hiéroglyphiques, de même que les légendes démotiques de l'Éthiopie, ne sont obscures ou indéchiffrables que parce qu'on ne les a pas lues dans l'idiome où elles ont été écrites. De même que les hiéroglyphes des monuments égyptiens se lisent sinon précisément par le copte moderne, du moins à l'aide des radicaux de la langue copte (qui faisaient également le fond de l'ancien égyptien), de même les hiéroglyphes des contrées du sud doivent sûrement se lire par l'éthiopien ancien. Reste à savoir quelle était cette langue de l'ancienne Éthiopie. Est-elle représentée, et dans quelle mesure, par le bedjaouèh, ou par l'ababdèh, ou par le berber de la haute Nubie, ou bien enfin par les dialectes aborigènes du plateau abyssin ? C'est un problème d'une solution assez épineuse, et qui jusqu'à présent n'a pas été, à notre connaissance, abordé d'une manière un peu sérieuse. L'étude des idiomes actuels de la Nubie, que M. Lepsius a commencée sur les lieux mêmes, au milieu de ses investigations archéologiques, lui en aura sans doute facilité l'éclaircissement. Il y a là une langue inconnue à restituer, au moyen d'éléments incertains dont il faut reconnaître l'usage et la portée. C'est un problème analogue à celui que présentait, il y a soixante ans, la pierre de Rosette, avec cette différence que la connaissance que l'on a maintenant de l'alphabet démotique permet dès à présent de lire des légendes éthiopiennes, et d'en rechercher immédiatement les rapports avec les idiomes nubiens, pour arriver par là à l'intelligence des légendes hiéroglyphiques.

L'étude des monuments de Méroé terminée, et après avoir poussé différentes excursions vers les parties plus méridionales de la péninsule, le docteur Lepsius reprit avec ses compagnons la route du nord. Ils avaient encore à examiner un site éthiopien très-important, celui du mont Barkal. Ils y arrivèrent le 6 mai, après avoir coupé, à travers le désert de Bahiouda, la vaste courbure que décrit le Nil au-dessous du confluent de l'Atbara. Là fut la plus ancienne capitale du royaume éthiopien, et aussi la plus importante à en juger par ses restes. Des inscriptions y rappellent le passage d'un prince de la famille des Ramessides, à laquelle appartenait le conquérant fameux que les Grecs ont connu sous le nom de Sésostris. Ramessès III, quatrième successeur de Sésostris, construisit au mont Barkal un temple dont M. Lepsius a reconnu l'emplacement. Ceci nous fait remonter à douze siècles et demi avant l'ère chrétienne. Ces vestiges sont les plus anciens de ce

site remarquable; le style en est purement égyptien. Une seconde époque commence avec Tahraka, prince éthiopien qui porta au loin ses armes, en Afrique et en Asie, et qui fit de la ville du mont Barkal, par le nombre et la grandeur de ses monuments, une résidence véritablement royale. Ces monuments, qui subsistent encore en partie, offrent une imitation fidèle du style égyptien. Le nom de la ville, donné par les historiens et par les inscriptions, était *Napata*; on a quelque raison de croire qu'elle fut aussi désignée sous le nom de *Méroé*, de même que la seconde capitale fondée plus tard dans l'île formée par le Nil et par l'Atbara ¹. Même après la fondation de la Méroé du sud, Napata ne perdit pas son rang de cité royale; le royaume eut deux capitales, comme en Égypte, Memphis et Thèbes. C'est à Napata que résidait, quelques années avant notre ère, la reine Candace, qui suscita contre elle les armes romaines. La ville fut sacagée dans le cours de cette guerre, et ne paraît pas s'être relevée de ses ruines. Sa situation était des plus heureuses. Les habitations couvraient au nord les bords du fleuve, abritées par les escarpements du mont Barkal, aux flancs duquel étaient creusés la plupart des temples; aussi ces hauteurs sont-elles désignées dans les inscriptions hiéroglyphiques sous la dénomination de *Montagne sacrée*. Ici se retrouve dans l'établissement des villes un contraste dont on est frappé en Égypte, et qui est commun à presque tout l'Orient. Aux temples des dieux sont réservées toutes les recherches, toutes les conditions qui assurent la perpétuité d'une œuvre humaine: à eux seuls la grandeur imposante des proportions, la richesse des détails, la splendeur des ornements. A côté de ces magnificences de l'architecture religieuse, l'homme ne semble pas s'être préoccupé un seul instant de sa propre habitation. Des masures sordides, étroites, tenant à peine au sol: un peu de boue et quelques roseaux. Même les demeures des grands de la terre ne présentent guère plus de garantie de durée. Nulle part l'homme n'a manifesté d'une manière plus éclatante le sentiment de sa nullité devant les objets de son adoration. Si sa pensée se reporte sur lui-même, c'est seulement pour préparer le dernier asile qui protégera

¹ Du moins l'emplacement de *Méroé*, tel que le désigne Hérodote, se rapporte infiniment mieux, il faut le reconnaître, au site de Napata qu'à celui de la Méroé classique. Il faut ajouter que le nom de Méroé, qui dans sa signification étymologique désigne des *rochers blancs*, est assez connu dans toute l'étendue du Nil éthiopien; près de Napata même, un village garde encore aujourd'hui le nom de Méraoui. Ce sont là sans doute de fortes raisons d'identifier la *Méroé* d'Hérodote avec *Napata*; néanmoins, en l'absence du témoignage direct des inscriptions, nous n'oserions être à cet égard aussi affirmatif que M. Lepsius.

ses restes mortels. Vivant, il s'anéantit devant ses dieux ; mort, il aspire à l'éternité. Que les fureurs de la guerre, armées du fer et de la flamme, se répandent sur ces contrées, ils en balayent, comme l'ouragan du ciel, toutes les habitations humaines et jusqu'aux palais des rois. De tant de vieilles cités qui couvrirent autrefois la vallée du Nil éthiopien, rien n'est resté, pas même des ruines ; le voyageur qui cherche aujourd'hui le site de ces villes anciennes ne le reconnaît qu'à deux indices : des temples et des tombeaux....

La grande et fertile province de Dongola, où les explorateurs descendirent à leur départ de Napata, leur présenta peu de vestiges d'antiquités ; l'île d'Argo a néanmoins des monuments de la treizième dynastie, c'est-à-dire du vingtième siècle avant notre ère. Les monuments deviennent plus nombreux sur la frontière nord de la province, d'où une suite presque ininterrompue de cataractes et de rapides s'étend jusqu'à Ouâdi-Halfa. Près de Tombos, vers la limite du Dongola et du Dâr-Mahas, M. Lepsius trouva des traces de la domination égyptienne sous la dix-septième et la dix-huitième dynastie (de quinze à seize cents ans avant l'ère chrétienne), époque où les Hyksos étaient déjà en partie refoulés vers la basse Égypte, et où les Pharaons commençaient à reprendre pied sur la terre de leurs ancêtres, après n'avoir eu bien longtemps pour asile que la basse Éthiopie. Sésébi, dans le Dâr-Mahas, a des temples du premier Séthos de la dix-neuvième dynastie, prédécesseur immédiat du grand conquérant Ramessès-Méïmoun, qui est le Sésostris des Grecs. Le grand temple de Soleb fut bâti par deux Aménophis de la dix-huitième dynastie. Sédeïnga et l'île de Saï, un peu au nord de Soleb, ont des temples qui datent des mêmes époques. Cette longue série de ruines, qui se succèdent dans la haute vallée du Nil, y marquent tout à la fois les étapes de la domination des anciens Pharaons et celles de la civilisation égyptienne se propageant avec la conquête. Les temples qui s'élevaient de proche en proche devenaient autant de foyers d'où l'instruction religieuse et la civilisation rayonnaient sur les tribus environnantes. Cette période antique de la vie éthiopienne doit être celle qui valut aux peuples de ces contrées intérieures le renom de ferveur religieuse qui se répandit en Égypte et hors de l'Égypte, et qui trouva un écho lointain jusque dans les poésies d'Homère.

Semnèh, à quelque distance au-dessous de Ouâdi-Halfa et au milieu même de la région des Cataractes, donna lieu à une observation d'une autre nature à laquelle M. Lepsius attacha d'abord une grande importance. Parmi les constructions et les inscriptions pharaoniques qui

couvrent ici les hautes rives du fleuve et qui appartiennent en partie à la dix-huitième dynastie, en partie aux époques bien plus anciennes de la douzième dynastie et de la treizième, l'archéologue prussien remarqua une suite de légendes indiquant le plus haut point de la crue du Nil durant une série d'années, notamment sous le règne d'Aménémhé (treizième dynastie), celui-là même qui fit creuser ou qui du moins termina le lac Mœris. Or, ces marques nilométriques constatent ce fait singulier, que le fleuve s'y élevait alors de vingt à vingt-deux pieds au-dessus de ses crues actuelles. M. Lepsius avait cru pouvoir conclure de ce fait authentique qu'au temps où il nous reporte, au vingtième siècle avant Jésus-Christ, cette partie du lit du fleuve était plus élevée de vingt pieds qu'elle ne l'est aujourd'hui; en d'autres termes, que depuis lors le Nil éthiopien aurait creusé de cette quantité le lit où coule la masse de ses eaux. Mais un examen plus sérieux de cette question intéressante à plus d'un titre a démontré, tant par des rapprochements historiques et topographiques que par des considérations physiques, qu'un pareil changement de niveau dans le lit du fleuve n'a pu avoir lieu, et que le fait signalé à Semnèh a dû être produit par une cause purement locale, telle, par exemple, qu'un barrage établi pour élever à volonté les eaux du fleuve à un point donné ¹.

Nous ne suivrons pas M. Lepsius dans la suite de son exploration de la basse Éthiopie, depuis Ouâdi-Halfa (la grande Cataracte des anciens) jusqu'à la frontière égyptienne, ni même sur le sol de Thèbes, où la Commission prussienne passa sept mois entiers, trouvant toujours une ample matière à ses recherches et à ses travaux après ceux de Champollion, de Wilkinson et de tant d'autres, comme elle-même laissait encore à faire de nombreuses découvertes au milieu de cette mine que l'on peut dire inépuisable. Nous aimons mieux retracer dans un aperçu d'ensemble ce que la science a gagné à cette expédition mémorable. Elle avait été conçue principalement à un point de vue d'études historiques, et c'est là en effet le grand côté de ses résultats. C'est celui auquel le chef de la Commission revient constamment avec une prédilection d'ailleurs bien justifiée. Si l'expédition du docteur Lepsius n'a pas été, comme le fut celle de Champollion, un voyage de découvertes, si elle n'en a pas eu la glorieuse initiative, elle a eu les avantages propres à une seconde exploration. Elle avait l'expérience acquise et une route déjà tracée; connaissant mieux les lacunes, elle pouvait mieux choisir

¹ Un savant géologue anglais, M. Léonard Horner, a consacré à cette question un mémoire élaboré et tout à fait décisif, dans l'*Edinburgh New Philosophical Journal*, de juillet 1850.

sa voie. Mais aussi le plan que le docteur Lepsius s'était tracé a été complètement et ponctuellement rempli, sans préjudice des découvertes que l'on n'avait pu prévoir et qui ont été nombreuses. Les recherches de Champollion avaient laissé intacte l'investigation des plus anciens temps de l'histoire d'Égypte, c'est-à-dire toute la période de la première monarchie, ou l'*Ancien Empire*, qui commence avec Ménéès et s'étend jusqu'à la fin de la domination des Hyksos. C'est une période de plus de deux mille ans, depuis trois mille neuf cents environ jusqu'à mille sept cents ans avant Jésus-Christ. Cette immense lacune a été remplie, ou du moins les grands jalons en ont été posés, par l'exploration des pyramides et des vastes nécropoles de Memphis. Les premières dynasties de l'empire égyptien ne sont plus maintenant réduites aux listes arides, incomplètes et souvent douteuses que nous donnent Manéthon et les chronographes. Non-seulement elles ont repris un arrangement plus sûr et nombre de vides sont déjà comblés, mais les peintures et les légendes des hypogées ont rendu la vie à cette société primordiale ensevelie depuis bientôt six mille ans dans la poussière des tombeaux. C'est un résultat du premier ordre non-seulement pour l'histoire de l'Égypte, mais pour l'histoire de l'humanité. Les investigations qui se rapportent aux temps du *Nouvel Empire* (depuis le commencement de la dix-huitième dynastie jusqu'à la fin des Lagides) ont un autre caractère; leur importance, très-grande à plusieurs égards, est dans les notions qu'on y trouve sur les rapports de l'Égypte avec les contrées étrangères durant cette période, et sur l'état des pays et des peuples du sud-ouest de l'Asie et du nord de l'Afrique. Il s'en faut encore de bien des siècles qu'il soit question de notre Europe.

Le voyage a été aussi d'un grand profit pour la philologie égyptienne. Plusieurs centaines de signes ou de groupes dont on a acquis la connaissance ont accru d'autant le Dictionnaire hiéroglyphique, et la Grammaire a reçu un grand nombre de corrections. Parmi les découvertes importantes qui ont été faites dans cet ordre d'études, il faut mettre au premier rang celle de deux décrets bilingues (en hiéroglyphes et en caractères démotiques) trouvés dans l'île de Philæ, l'un desquels reproduit le décret de l'inscription de Rosette s'étendant à la femme de Ptolémée Épiphane.

Malgré les nombreux écrits qui ont été publiés sur la mythologie égyptienne, il lui manquait jusqu'à présent une base qui s'appuyât sur les monuments. M. Lepsius a relevé dans le temple de Thèbes une série de représentations dont la signification n'avait pas encore été reconnue, et qui lui ont paru fournir des conclusions toutes nouvelles pour la

détermination et le développement du Panthéon égyptien. L'étude attentive des monuments a fait connaître aussi un fait doublement important au point de vue de l'histoire religieuse comme au point de vue purement historique. La succession directe de la famille royale fut interrompue vers la fin de la dix-huitième dynastie. Les monuments font connaître plusieurs rois de cette période qui plus tard ne furent pas compris dans les listes. Parmi ces rois considérés comme illégitimes, il faut noter en particulier un Aménophis IV, qui, durant un règne très-rempli de douze années (vers 1450 avant Jésus-Christ, suivant la chronologie de M. Lepsius), s'efforça d'introduire une réforme complète des institutions civiles et religieuses. Il se construisit une nouvelle capitale dans l'Égypte centrale, près du village actuel de Tell-el-Amarna (entre Siout et Miniéh), il introduisit de nouveaux offices et de nouveaux usages, et ne visa à rien moins qu'à abolir le système religieux tout entier des Égyptiens pour y substituer le culte du soleil. C'est un fait bien curieux et jusqu'à présent ignoré, qui nous révèle inopinément les mouvements religieux de ces temps. On conçoit sans peine que la haine des prêtres ait à son tour poursuivi ce prince après sa mort, et qu'elle ait fait disparaître son nom des listes authentiques reproduites par Manéthon.

L'histoire de l'art égyptien n'avait pas encore été considérée au point de vue de son développement et de ses grandes époques. Elles se fondaient dans l'uniformité générale. M. Lepsius, secondé par les artistes de l'expédition, a donné une grande attention à cet objet important. Les différentes phases de l'art égyptien apparaissent maintenant d'une manière claire et distincte, chacune d'elles marquée de son caractère particulier et en connexion intime avec le développement général du peuple. Il est inutile d'ajouter que l'archéologie, dans le sens le plus large du mot, a pris une partie considérable de l'attention et du temps de l'expédition. Il serait également superflu d'insister sur ce que la géographie générale de la région du Nil, la topographie et la géographie comparée, ont gagné par les recherches locales de M. Lepsius et de ses compagnons de travaux. Suivant en ceci l'exemple fécond du Rév. Edward Robinson dans ses explorations de la terre sainte, M. Lepsius s'est constamment attaché, en Égypte et dans la basse Nubie, à recueillir exactement les noms arabes et coptes des localités. C'est le seul moyen d'éviter les corruptions de noms dont fourmillent nos cartes, et la déplorable confusion qui en résulte.

Au total, l'expédition, remarquable à tant de titres, de la Commission prussienne, est du petit nombre de celles qui, par le nombre, la variété

et l'importance des résultats acquis, aussi bien que par les travaux critiques dont elles fournissent les éléments, laissent une trace profonde dans la science et prennent place parmi les entreprises dont un siècle s'honore.

XXVII.

Après une expédition aussi largement conçue et aussi heureusement exécutée que celle du docteur Lepsius, il ne semblait pas qu'il dût y avoir lieu de sitôt à une entreprise analogue; mais ce champ des antiquités égyptiennes est si vaste et le sujet si riche, que la moisson la plus abondante ne saurait l'épuiser. Aujourd'hui même, lorsque tant d'explorations successives ont fourni depuis cinquante ans la matière d'un si grand nombre d'ouvrages et enrichi tous les musées de l'Europe, ne voyons-nous pas le travail régulier de fouilles et de déblaiements entrepris à la fois dans toute l'étendue de l'Égypte par ordre du vice-roi, sous la direction de notre savant compatriote M. Mariette, donner dès les premiers pas des résultats d'une importance inattendue et en promettre d'immenses pour un avenir prochain¹? C'est qu'aussi l'Égypte est par excellence la terre monumentale. C'est que pendant quatre mille ans, sous un ciel qui conserve merveilleusement les œuvres de l'homme, cent cinquante générations ont travaillé comme à l'envi à couvrir la vallée de constructions religieuses embellies par la munificence des princes; c'est que le sol recèle des milliers et des milliers de tombeaux chargés d'inscriptions et de tableaux, qui sont des pages historiques, et tout remplis d'une quantité incalculable d'objets qui montrent quels furent d'âge en âge l'état et le progrès des arts. Soit qu'on explore, soit qu'on fouille le sol, on trouve à chaque pas un souvenir des temps anciens.

M. Lepsius, de retour depuis huit ans, avait à peine commencé la publication de son grand ouvrage lorsque le plan d'un nouveau voyage scientifique dans la vallée du Nil fut conçu et arrêté. Ce fut encore la Prusse qui fournit le nouvel explorateur. M. Brugsch était préparé à cette entreprise par des études spéciales et par des publications qui avaient déjà marqué sa place parmi les égyptologues². Son projet,

¹ M. Mariette lui-même vient de faire à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les deux dernières séances du mois d'août, une communication du plus haut intérêt, dont il a été rendu compte dans la *Presse* du 1^{er} septembre.

² Les plus importantes parmi ces premières publications de M. Brugsch sont : *Scriptura*

appuyé par l'Académie de Berlin, obtint le patronage du roi Guillaume IV, protecteur éclairé de tout ce qui pouvait contribuer à l'avancement des sciences. C'était surtout sur les inscriptions et sur les documents en caractères démotiques que devaient se porter les investigations de M. Brugsch.

Son séjour en Égypte a été de treize mois, depuis le commencement de mars 1853 jusqu'au milieu d'avril 1854. Sa première pensée, en venant au Caire, fut de voir notre compatriote, M. Mariette, et ses remarquables fouilles du Serapeum, près du site de Memphis. Sur la rive opposée du Nil, à quatre lieues au-dessus du Caire, le village de Toura a dans son voisinage des carrières curieuses à visiter. Dans les documents hiéroglyphiques, il est fait mention d'un lieu nommé Tahra (ce qui signifie le champ du soleil) : c'est sûrement notre Toura. Par une transformation singulière, qui a donné lieu à de plus singulières suppositions, les Grecs avaient changé ce nom en *Troja*. De Memphis même il reste à peine quelques vestiges, tant le sol, depuis l'arrivée des Arabes, a été profondément fouillé et retourné : *etiam periere ruinae*. Un bois de palmiers couvre en partie l'espace qu'occupa la première capitale des Pharaons.

Après avoir achevé l'examen des antiquités de la province du Caire, le voyageur se dirigea vers la haute Égypte. Bêni-Hassân fut sa seconde station archéologique. Il y recueillit de nouvelles inscriptions, dont une du règne de Sésourtèsén, le second roi de la douzième dynastie. Il vit ensuite Menchiéh (*Ptolémaïs*), Syout (*Lycopolis*), Arâbat (*Abydos*), Dendérah (*Tentyris*), et enfin Thèbes, la splendide métropole des Pharaons du Second Empire. L'île de Philæ, près d'Assouân, fut le terme du voyage. Les documents rapportés ont été nombreux ; beaucoup sont nouveaux et d'une grande valeur. On voit par cet exemple ce que peut faire en peu de temps un voyageur bien préparé, même sans le personnel nombreux et le coûteux appareil d'une mission proprement dite.

Ægyptiorum demotica ex papyris et inscriptionibus explanata, 1848 ; *Die demotische Schrift der alten Ägypter und ihre Monumente*, 1849 ; *De naturâ et indole linguæ popularis Ægyptiorum*, 1850 ; *Die Inschrift von Rosette, nach ihrem ägyptisch-demotischen Texte erklärt*, 1850 ; *Inscriptio Rosettana hieroglyphica*, 1851. On peut en voir la liste complète dans la *Bibliotheca Ægyptiaca* de M. Jolowicz, nos 1226 à 1238.

XXVIII.

Indépendamment de la relation instructive que M. Brugsch a donnée de son voyage¹, trois ouvrages de longue haleine sont sortis des matériaux qu'il en a rapportés : d'abord sa Grammaire démotique, dont il avait depuis longtemps posé les bases²; en second lieu, un choix de monuments destinés à servir de complément aux grands recueils archéologiques de Champollion, de Rosellini, de Lepsius, etc.³; enfin, un travail considérable sur la géographie des temps pharaoniques, d'après les monuments⁴.

Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance toute particulière de cette dernière partie des études de M. Brugsch. La connaissance exacte des lieux et celle de leur synonymie dans le cours des siècles est la base indispensable des études historiques. Les recherches déjà anciennes de M. Étienne Quatremère et de Champollion⁵ n'avaient pu toucher qu'aux rapports de la nomenclature copte avec celle de la géographie gréco-romaine; la lecture des hiéroglyphes permet aujourd'hui de remonter à la nomenclature pharaonique, qui est le point de départ des deux autres. Les matériaux abondent sur les monuments, et M. Brugsch a donné à cette partie des inscriptions une attention particulière. Il s'est attaché à recueillir et à classer toutes les indications de cette nature; le travail de l'actif explorateur aura beaucoup avancé, s'il ne l'a pas épuisé, ce labeur préparatoire.

¹ *Reiseberichte aus Ägypten. Geschrieben während einer auf Befehl S. M. des Königs Friedrich Wilhelm IV von Preussen, in den Jahren 1853 und 1854, unternommenen wissenschaftlichen Reise nach dem Nilthale.* Leipzig, 1855, in-8°.

² *Grammaire démotique contenant les principes généraux de la langue des anciens Égyptiens*, in-folio. Berlin, 1855.

³ *Monuments de l'Égypte, décrits, commentés et reproduits*, gr. in-folio. L'ouvrage est en cours de publication. La première livraison a paru en 1857.

⁴ *Geographische Inschriften altägyptischer Denkmäler.* Leipzig, 1857-58, 2 parties in-4°. La première partie a pour titre spécial *Die Geographie des Alten Ägyptens*, 304 pages avec 58 planches et 2 cartes; le titre spécial de la seconde partie est *Die Geographie der Nachbarländer Ägyptens*, 96 pages avec 25 planches.

⁵ Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Égypte, recueillis et extraits des manuscrits coptes*, 1811, 2 vol., et *Observations sur quelques points de la géographie de l'Égypte*, 1812. — Champollion le jeune, *l'Égypte sous les Pharaons : Introduction*, 1812, 2 vol.

Comme il y a deux classes de noms dans les éléments dont se compose la géographie pharaonique, l'ouvrage de M. Brugsch se divise en deux parties : l'une est consacrée aux noms qui appartiennent à l'Égypte elle-même, l'autre aux noms de la géographie extérieure. Bien différentes sont les conditions sur lesquelles repose l'élaboration critique de ces deux catégories de noms ; bien différentes en sont aussi les difficultés. En tout ce qui se rapporte à l'Égypte, les études antérieures ont déjà singulièrement aplani la voie ; les difficultés de la tâche ne dépassent plus maintenant, malgré sa nature spéciale, celles qui accompagnent habituellement les recherches de géographie critique. Il était donc possible de reconstituer dès à présent, au moins dans ses traits essentiels, sinon dans la totalité de ses détails, la géographie de l'Égypte durant la période des Pharaons. Il est bien loin d'en être ainsi pour les noms de pays et de peuples en dehors de l'Égypte. Pour ceux-là, les moyens de comparaison manquent en beaucoup de cas, ou leur détermination exige des recherches très-longues, très-difficiles, soutenues par une vaste et profonde érudition géographique en même temps que par une critique éprouvée. Là, d'ailleurs, tout est encore à faire ; c'est un monde à créer de toutes pièces. Il n'est pas étonnant, dans ces conditions générales, que les deux parties du savant ouvrage de M. Brugsch aient un caractère très-différent et une valeur relative fort inégale.

Nous ne nous proposons nullement d'entrer dans l'examen approfondi, et bien moins encore dans la critique détaillée du livre. D'abord, cela nous supposerait des connaissances spéciales que nous n'avons pas ; et puis, fussions-nous un égyptologue, de pareils détails seraient ici hors de place. Mais nous pouvons tirer de ce grand travail de M. Brugsch quelques notions générales de nature à entrer dès à présent dans la circulation scientifique, et aussi présenter, sur certaines parties de ce travail, quelques remarques qui ne dépassent pas les limites où, à tous égards, il convient de nous renfermer.

Une observation qui a déjà été faite plus d'une fois, c'est que les noms sous lesquels l'Égypte est le plus universellement connue lui sont originellement étrangers. C'est un fait sans doute assez singulier, et qui cependant se rencontre fréquemment dans la géographie historique de tous les pays du monde. Ni l'*Ægyptus* de nos auteurs classiques, qui est passé dans l'usage moderne de toutes les nations de l'Europe, et qui est aussi l'origine du nom des *Coptes*, ni le *Mitzraïm* des livres saints, qui se retrouve chez d'autres peuples de l'Asie ancienne, et d'où s'est formé le *Misr* des Arabes modernes, n'appar-

tiennent à la nomenclature indigène ¹. On ne les trouve jamais sur les monuments. Le seul nom sous lequel la terre des Pharaons y soit désignée depuis les temps les plus anciens, le seul qui ait cours dans la langue usuelle comme dans l'écriture hiératique, est le nom de *Kém*, ou *Kémi* ². Ce mot paraît devoir se rattacher au radical *kém*, ou *kémé*, qui signifie *noir*. *Kémi* était la [terre] Noire, appellation que suggéra naturellement l'aspect d'un sol formé par les alluvions du Nil, en opposition avec le sol ardent et sablonneux du désert qui borde les deux côtés de la vallée. Cette origine n'a pas été ignorée de l'antiquité, et elle trouve un excellent commentaire dans un passage d'Hérodote, au douzième chapitre de son deuxième livre : « L'Égypte ne ressemble ni à l'Arabie qui lui confine, ni à la Libye, ni même à la Syrie. C'est une terre noire et meuble, formée par le limon et les alluvions que le fleuve lui amène de l'Éthiopie; au lieu que le sol de la Libye est, on le sait, rouge et sablonneux, de même que celui de l'Arabie et de la Syrie est plus argileux ou plus pierreux. »

On sait que l'ancienne Égypte était partagée en un certain nombre de districts appelés *nomes*. Ce nom, qu'on trouve déjà dans Hérodote, est d'origine purement grecque ³; il est probable qu'il ne devint d'une application générale qu'au temps des Ptolémées. Une tradition rapportée par Diodore attribuait au grand Sésostri (le Ramessès Melamoun des monuments hiéroglyphiques ⁴) la première division de l'Égypte en trente-six provinces ou nomes. Il n'est guère probable que la monarchie pharaonique, qui florissait depuis deux mille cinq cents ans à l'époque de Ramessès, n'eût pas eu jusque-là de divisions administratives; et, en effet, l'étude récente des monuments de l'Ancien Empire a fourni la preuve qu'une division de cette nature était en usage dès les premières dynasties. Le nombre des provinces a, du reste, varié selon les époques; les auteurs classiques, aussi bien que les monuments égyptiens et les documents coptes, fournissent à cet égard des

¹ A cette occasion, M. Brugsch fait une correction heureuse et tout à fait certaine au passage de l'article *Αἴγυπτος* d'Étienne de Byzance, où il est dit que les Phéniciens donnaient le nom de *Μούρα* à l'Égypte. Cette leçon se trouve même dans l'édition de Westermann. Il est cependant bien évident qu'il faut lire *Μούρα*.

² *Kém* est plutôt la forme hiéroglyphique (exprimée par les deux consonnes KM); *Kémi* est la forme usuelle ou démotique.

³ *Νῶμος*, diviser, distribuer, partager. Le substantif *νόμος*, qui signifie à la fois *pâturage* et *demeure*, nous fait remonter à l'origine première du fait social que le verbe implique. En copte, demeure se dit *monèh*; *mooné*, pâtre; *man*, pasteur.

⁴ Le troisième prince de la dix-neuvième dynastie, dont l'avènement au trône se place vers le milieu du quatorzième siècle avant l'ère chrétienne, aux environs de 1370.

données très-diverses. Le nombre auquel s'arrête M. Brugsch est quarante-quatre : vingt-deux pour la haute Égypte, depuis Syène jusqu'au Delta ; vingt-deux pour l'Égypte inférieure, depuis la tête du Delta jusqu'à la côte. La majeure partie du premier volume de M. Brugsch est consacrée à la description de ces quarante-quatre provinces, d'après les données locales fournies par les monuments, en reprenant successivement la liste de ces anciennes provinces dans trois chapitres séparés, au triple point de vue de la nomenclature des nomes, de leurs divinités protectrices, et enfin des localités particulières que les inscriptions y indiquent. Chacun de ces trois chapitres est rempli d'informations neuves et de faits importants ; seulement on peut douter que la marche adoptée par le savant auteur dans la disposition de ses précieux matériaux soit la plus simple et la plus naturelle. Il semble qu'en réunissant une fois pour toutes sur chaque nome l'ensemble des faits qui s'y rapportent, sauf à développer à part certaines vues générales, le sujet aurait gagné en précision aussi bien qu'en clarté. Nous avouerons aussi qu'il nous est difficile de nous habituer à ce dédain absolu de la forme dans les choses littéraires, qui va, par exemple, jusqu'à employer dans le style courant de fréquentes abréviations typographiques que l'on supporte tout au plus dans les notes et les renvois. Cela donne aux pages d'un livre un certain aspect de formule algébrique qui n'a rien de fort attrayant. Il nous semble qu'une bonne chose n'a jamais rien perdu à être bien dite. Laplace, qui s'entendait comme un autre à aligner des π , n'a pas cru qu'il fût au-dessous de lui et de sa science, quand il a voulu exposer les lois du « Système du monde », d'employer la langue d'un écrivain. Nous insistons à regret sur cette observation, parce qu'elle s'applique à une habitude fâcheuse qui n'est pas, tant s'en faut, particulière à M. Brugsch. Nous savons bien que sur ce point on n'a pas, au delà du Rhin, les mêmes délicatesses que de ce côté-ci du fleuve ; nous n'en croyons pas moins que les lois du goût, même dans les choses de science et d'érudition, sont de tous les lieux aussi bien que de tous les temps, et à cet égard l'Allemagne elle-même trouverait dans son propre sein des exemples illustres, dont la voix parle bien plus haut et avec plus d'autorité que la nôtre.

De quelque intérêt que soit la restitution de la géographie primitive de l'Égypte, un intérêt bien plus grand encore et plus général s'attache aux indications des inscriptions pharaoniques qui se rapportent aux contrées et aux peuples étrangers. Il y a là à reconstruire la carte d'une partie considérable de l'ancien monde, pour des époques sur lesquelles l'antiquité classique est muette ou nous apporte à peine quel-

ques indications vagues et confuses. Ce monde ignoré, jusqu'à présent perdu pour l'histoire, les inscriptions pharaoniques nous le rendent dans toute la réalité de sa vie extérieure, par une longue suite de témoignages contemporains qui commencent au delà du vingt-troisième siècle avant notre ère et qui s'étendent jusqu'au septième. Elles nous en rendent au moins les grands traits et la physionomie générale. Elles nous font connaître les peuples nombreux que les rois de l'Égypte soumirent à leur domination; elles énumèrent les pays, souvent très-éloignés, où ils portèrent leurs armes ou avec lesquels ils entretenaient des relations. Vers le sud, elles nous portent ainsi jusqu'au fond de l'Éthiopie; au nord et à l'orient, elles nous conduisent vers les contrées qui bordent le Pont ou avoisinent l'isthme Caspien, et elles s'étendent au moins jusqu'à la région montueuse du Tigre et aux plaines du bas Euphrate. Peut-être remontent-elles plus haut dans la direction de la Bactriane, mais d'une manière plus vague et avec moins de détails. Telles paraissent être les limites extrêmes de la mappemonde égyptienne, comme aussi ce sont les limites de la mappemonde de Moïse au dixième chapitre de la Genèse.

Les indications géographiques que les monuments égyptiens fournissent dans ce vaste espace sont nombreuses, avons-nous dit; mais dans beaucoup de cas l'application en est fort difficile. Les inscriptions énumèrent, elles ne décrivent ni ne précisent. Soit que l'on recherche la synonymie classique ou actuelle des noms de peuples et de pays donnés par les monuments, soit qu'on veuille fixer leur position sur la carte, on éprouve à chaque pas l'indispensable besoin de renseignements subsidiaires. Malheureusement pour ces époques reculées les moyens de comparaison sont bien rares, ou manquent absolument. Notez que nous admettons que la lecture même des noms dans les inscriptions égyptiennes est bien fixée, de telle sorte que le même nom soit invariablement transcrit d'une manière identique par tous les égyptologues, ce qui n'est pas encore, nous le craignons, un cas sans exceptions.

La restitution complète de la géographie pharaonique est donc aujourd'hui une rude et lourde tâche; hâtons-nous d'ajouter, toutefois, que, si difficile qu'elle se présente, elle n'est ni impossible ni désespérée. Les faits géographiques ou ethnographiques vis-à-vis desquels les inscriptions nous placent, sont de ceux qui se maintiennent avec le plus de persistance, surtout dans ces contrées stationnaires de l'Afrique et de l'Asie. Sans doute il y a eu dans l'Asie antérieure des invasions et des révolutions politiques; des tribus ont été déplacées ou

anéanties, des villes ont été détruites ou ont pris de nouveaux noms : mais ce sont là des accidents, des faits exceptionnels. Au fond, les mêmes populations sont restées attachées au sol, et si les noms primitifs ont éprouvé des changements partiels, la trace en est communément restée dans l'histoire ou dans la tradition. Les plus grandes difficultés proviennent souvent de la différence des transcriptions étrangères. En thèse générale, mieux un pays nous est connu, moins nous trouvons de changements dans sa nomenclature géographique. Ceci n'est pas absolu, sans doute, — qu'est-ce qui est absolu dans les choses humaines ? — mais c'est la règle commune et le fait habituel. Voyez la Palestine : depuis que les belles explorations de MM. Smith et Robinson en ont restitué sur nos cartes la nomenclature actuelle dans toute son exactitude, n'y retrouvons-nous pas, toujours vivante et inaltérée après trois mille ans d'intervalle, la nomenclature tout entière des livres bibliques ? Nous ne voudrions pas trop généraliser cet exemple ; l'application, cependant, en est plus fréquente qu'on ne semble le croire. Ainsi en sera-t-il, en beaucoup de cas, de la géographie pharaonique.

Quels en sont, après tout, les moyens d'élucidation ?

C'est d'abord son étude intérieure, minutieuse, attentive, et surtout complète. Ceci est la condition première de toute recherche de géographie critique : réunir et rapprocher tous les textes où le même nom se trouve mentionné, afin de les éclaircir s'il se peut et de les compléter l'un par l'autre. Il est rare que ce rapprochement seul, quand on y apporte la critique et la sagacité que de telles investigations exigent, ne mette pas au moins dans la bonne voie, s'il ne conduit pas au but. M. Brugsch, cela va sans dire, a suivi cette marche, et sans doute il s'y sera scrupuleusement attaché sur chaque point. Mais tous les textes hiéroglyphiques sont bien loin encore d'être connus ; et aujourd'hui que, grâce à la volonté éclairée du vice-roi d'Égypte, les investigations archéologiques se poursuivent avec un ensemble, une activité et des moyens tout nouveaux¹, on doit s'attendre à ce que, dans un court délai, bien des textes encore ignorés soient mis au jour, et aussi à ce que bien des points obscurs de l'ancienne géographie hiéroglyphique en reçoivent de nouvelles lumières.

Le second moyen que l'on ait d'éclaircir et de contrôler les inscriptions géographiques, c'est le parallélisme des textes de la Bible. Non-seulement les livres historiques de l'Ancien Testament et les livres des

¹ Nous renverrons encore à la communication de M. Mariette, déjà précédemment citée.

prophètes renferment, sur les localités et les tribus de la Palestine, du Chanaan, du nord de l'Arabie et des contrées avoisinantes, une multitude de détails qui sont en parfait accord avec nombre de textes hiéroglyphiques d'époques correspondantes; mais le tableau généalogique des peuples de la terre qui se trouve au dixième chapitre de la Genèse fournit un précieux élément de comparaison avec les grandes indications ethnologiques des inscriptions, en remontant jusqu'aux plus anciennes. Cet inappréciable document, rédigé par Moïse après les grandes conquêtes de Ramessès Méïamoun (le Sésostris des Grecs), qui avait étendu si loin en Asie la domination pharaonique, reflète indubitablement les notions égyptiennes, bien plus que les notions chaldéennes qui auraient pu se transmettre par tradition parmi les descendants d'Abraham. Il est donc naturel qu'on en ait tiré déjà, et qu'on en doive tirer encore d'excellents rapprochements. Il s'en faut que la veine soit épuisée.

Après les documents bibliques, il faut descendre à la grande et riche période de nos écrivains classiques, qui commence avec Hérodote, puis à la période des écrivains arabes, puis enfin aux explorateurs des temps modernes. Ce sont, malgré la diversité des temps, autant de sources où doit puiser l'exégèse hiéroglyphique. Tout ce qui est de nature à nous faire mieux connaître, et d'une manière plus intime, les contrées et les peuples compris dans la circonscription de la mapemonde égyptienne, est propre par cela même à en éclaircir l'antique nomenclature. Il est telle partie sur laquelle on n'a eu quelque lumière que par les voyageurs les plus récents. Ainsi le nom des *Bicharo*, que M. Mariette a lu sur un monument de Thouthmès III à Karnak (entre quinze et seize cents ans avant notre ère), se retrouve identiquement dans celui des Bicharis, que nous savons aujourd'hui être la dénomination la plus générale des pasteurs nomades de la Nubie; mais il ne faudrait demander cet ethnique ni aux écrivains arabes, chez lesquels il a pris la forme contractée de Bedja, ni avant eux aux auteurs grecs ou latins, qui appliquent à ces populations de la basse Éthiopie l'appellation toute conventionnelle de Blémyes. Cette remarque pourrait s'étendre à d'autres noms pharaoniques de la même région.

Ce sont là de nombreux et puissants auxiliaires, dont les égyptologues disposent dès à présent pour l'éclaircissement des inscriptions de la vallée du Nil, puissants surtout selon l'usage que sait en faire la critique qui les emploie. Ajoutons que, pour être fructueuse, leur application suppose la parfaite exactitude des lectures hiéroglyphiques. A côté, au-dessus devrions-nous dire, de ces moyens d'élucidation, il

en est un autre dont nous n'avons pas parlé encore et qui est destiné peut-être à devenir le premier de tous. Ce sont les inscriptions cunéiformes de Babylone et de Ninive. Les anciens rois de la Chaldée et de l'Assyrie, de même que les Pharaons d'Égypte, ont laissé sur leurs monuments d'innombrables inscriptions, dans lesquelles ils racontent aussi leurs expéditions militaires, où ils disent les peuples qu'ils ont vaincus, les provinces qu'ils ont soumises, les villes qu'ils ont prises ou détruites. C'est toute une reconstitution de l'histoire et de la géographie de ces grands empires de l'Asie occidentale, comme les inscriptions hiéroglyphiques sont la reconstitution de la vieille histoire de l'Égypte. Ces inscriptions du Tigre et de l'Euphrate sont en partie des mêmes époques que les inscriptions du Nil ; beaucoup peuvent se rapporter aux mêmes événements. On doit donc trouver là un précieux élément de comparaison, tout à la fois pour déterminer plus sûrement les positions inconnues, et pour rétablir la vraie forme des noms asiatiques que les transcriptions égyptiennes ont plus ou moins altérée. L'importance de ce moyen de contrôle n'échappe à personne ; elle est telle, que de son emploi seul on peut attendre, en un grand nombre de cas, la restitution complète et définitive de la géographie extérieure des monuments pharaoniques.

Le malheur est que le déchiffrement des écritures cunéiformes, — car il y en a plusieurs classes fort distinctes, malgré leur physionomie commune, de même qu'elles ont servi à transcrire des langues différentes que la science aujourd'hui s'efforce de reconnaître, — le malheur est, disons-nous, que le déchiffrement de ces écritures est encore une étude en voie d'exploration. Si les égyptologues ne sont pas fixés sur la lecture d'un certain nombre de groupes, les incertitudes qui planent encore sur la lecture d'une partie des signes cunéiformes sont jusqu'à présent bien autrement nombreuses et les interprétations bien plus diverses. On conçoit que là où tout repose sur la lecture exacte et sûre des noms propres, de pareilles hésitations tiennent tout en suspens. Mais la science marche vite aujourd'hui. Quand des hommes comme M. de Rougé et M. Lepsius, comme M. Birch et M. Brugsch, appliquent leur haute intelligence et leur vaste savoir à dégager de ses dernières entraves la voie que Champollion leur a ouverte ; quand des philologues d'un ordre aussi élevé que M. Oppert, que M. Hincks, que M. Rawlinson, travaillent incessamment à surmonter les derniers doutes qui obscurcissent encore l'interprétation des écritures cunéiformes, on doit s'attendre à des résultats prompts et sûrs. Les objections mêmes et les difficultés que leur oppose une critique habituée aux déductions

rigoureuses des langues régulières, ne font qu'augmenter leurs forces en les obligeant d'assurer leur marche. Sans aucun doute, le jour approche où la géographie critique, armée des moyens de comparaison que la philologie lui aura fournis, et entourée des autres secours qu'elle possède dès à présent, pourra attaquer d'une main ferme une tâche devant laquelle elle reculerait aujourd'hui.

Et ce sera une belle étude. Déjà l'on peut se figurer par la pensée cette grande œuvre de restitution de la carte du monde, pour des époques que l'insuffisance de nos sources communes avait fait rejeter jusqu'à présent dans les temps antéhistoriques. Nous voyons reparaitre dans leurs vastes limites les grands empires qui se disputèrent, à ces époques lointaines, la domination de l'Asie Antérieure : Memphis, Ninive, Babylone. Au premier plan on voit se détacher, riche de détails, le noyau même des trois empires. Ici l'Égypte, toute couverte de villes au milieu desquelles brillent ses deux splendides métropoles, Memphis et Thèbes; là-bas, la Babylonie et ses larges plaines que féconde l'Euphrate; l'Assyrie et ses riches vallées, qui versent leurs eaux dans le Tigre, l'une et l'autre remplies de tribus pastorales et de populations belliqueuses. Entre les plaines mésopotamiennes et l'Égypte, une grande contrée se fait remarquer par l'abondance extrême de ses détails topographiques : c'est la terre d'Israël avec ses douze tribus, auxquelles confinent le pays de Canaan, que les Grecs nommèrent Phénicie, et la terre d'Aram ou de Damas. L'immense péninsule arabe, à côté de ses populations nomades qui débordent de toutes parts sur les contrées voisines, a déjà des États sédentaires dans les heureux territoires de sa région du sud, dont l'or et les parfums attirèrent plus d'une fois les armes des Pharaons. Enfin, au-dessus même de l'Égypte, les landes sablonneuses où le Nil déroule sa vaste spirale, — la terre de Kousch des Égyptiens et de la Bible, l'Éthiopie des Grecs et des Romains, la Nubie de nos cartes actuelles, — sont occupées déjà, jusqu'aux confins des peuples nègres de l'Afrique centrale, par les ancêtres des populations actuelles qui n'ont pas changé de nom; tandis que plus à l'ouest en remontant vers le nord, d'autres tribus de la même famille que la race kouschiste se déploient dans la région littorale, depuis les bouches du Nil jusqu'au mont Atlas, et elles y forment un groupe de populations dont la Genèse (qui reproduit indubitablement ici une notion égyptienne) connaît la généalogie et les grandes divisions. Ce sont nos Berbers; le nom même de leurs principales tribus orientales se retrouve dans la Table de Moïse. D'autres travaux de l'érudition contemporaine permettront d'étendre sur plusieurs points

les limites extérieures de la mappemonde égyptienne, en y ajoutant des indications d'origine différente, mais d'époques correspondantes. La Bactriane et la Sogdiane, premier siège de la civilisation iranienne, y pourront trouver place avec les seize stations géographiques énumérées par les livres de Zoroastre ¹; en même temps qu'à l'orient du Sindh on pourra montrer les Aryas védiques établis dans les larges plaines du Sapta-Sindhou — le Pendjab des âges postérieurs — et s'avancant au sud-est dans la direction du Gange où vont bientôt se fonder de grandes monarchies. Plus loin encore, aux dernières extrémités de l'Orient, on peut noter déjà, comme un des foyers des civilisations asiatiques, ce vaste et beau pays qui fut nommé plus tard la Chine, et dont Confucius, contemporain d'Hérodote, dans son livre des annales antiques intitulé le *Chou-king*, fait remonter les traditions historiques jusqu'au vingt-deuxième siècle avant notre ère ². Le reste du monde n'était pas né encore à l'histoire. La terre était livrée aux forêts et les hommes à la barbarie.

Si des parties importantes de ce vaste tableau attendent, pour être remplies, que les inscriptions de Ninive et de Babylone aient aussi livré leur géographie à la science, pour d'autres parties on a dès à présent tous les éléments de comparaison et de critique nécessaires, ou du moins on ne peut guère espérer que le temps les augmente notablement. La terre d'Israël, dont nous avons déjà prononcé le nom, est de ce nombre. La carte biblique de cette contrée, après le partage que s'en firent les douze tribus, peut être restituée aujourd'hui avec un très-grand détail et une exactitude archéologique qui ne laisse rien à désirer; sur cette carte on peut suivre les expéditions égyptiennes, et retrouver les nombreuses localités nommées dans les inscriptions à partir du treizième siècle. Bien que ce travail de restitution occupe, comme on peut s'y attendre, une large place dans le second volume de M. Brugsch, et que l'auteur y déploie une profonde et sage érudition, il laisse encore beaucoup à faire à ceux qui reprendront le sujet après lui.

Ce que nous disons de la Palestine, quant à l'étendue des moyens d'identification que nous y possédons dès à présent, on peut le dire aussi de la terre de Kousch (l'Éthiopie), au midi de l'Égypte. Nous avons déjà fait remarquer que d'après l'identité de quelques-uns des ethniques donnés par les monuments avec le nom des principales tribus actuelles, on peut conclure avec toute certitude que les populations de

¹ Voyez le cahier précédent de la *Revue*, p. 245, dans l'article *Parsisme* de M. Nicolas.

² Quoique la chronologie certaine ne dépasse pas, ainsi que nous l'avons dit précédemment, le milieu du neuvième siècle.

la Nubie n'ont pas éprouvé de changement notable depuis les temps pharaoniques. Or, Burchhardt et les explorateurs venus après lui ont donné de très-grands détails sur les tribus pastorales qui habitent à l'orient du Nil, depuis la frontière égyptienne jusqu'à l'Abyssinie, surtout sur les tribus du pays de Taka (qui est la partie méridionale de la Nubie) et des territoires limitrophes. Si nous connaissions d'une manière encore plus circonscrite toutes les subdivisions comprises sous les dénominations générales de Bicharis et d'Ababdèh (qui occupent la Nubie centrale et septentrionale), nous n'aurions plus rien à désirer de ce côté. Dès à présent, on peut retrouver, parmi les tribus connues, des identifications qui ont échappé à M. Birch, dans un travail d'ailleurs remarquable sur le monument de Thouthmès III, à Karnak, aussi bien qu'à M. Brugsch; outre que bon nombre de rapprochements proposés par ces deux savants sont très-hasardés, pour ne rien dire de plus. La science philologique ne suffit ici qu'à la moitié de la tâche; la critique du géographe n'y est pas moins nécessaire. Notre grand égyptologue, M. de Rougé, s'occupe depuis longtemps d'une traduction complète et commentée du monument où est consigné le récit des expéditions de Thouthmès III (entre 15 et 1600 ans av. l'ère chrétienne), monument dont les fouilles récentes de M. Mariette ont mis à jour plusieurs parties nouvelles fort importantes; la science a beaucoup à espérer de ce travail.

Il ne faut pas s'attendre, au surplus, à ce que tous les noms de l'ethnologie pharaonique puissent retrouver leurs correspondances dans nos listes actuelles de peuples ou de tribus. Un seul des fragments du monument de Thouthmès, retrouvé par M. Mariette, donne la nomenclature de *cent quinze* peuples de Kousch à physionomie asiatique, qui défilent parmi les captifs. C'est plus que n'en pourraient fournir pour cette partie de l'Éthiopie les auteurs de l'antiquité réunis aux voyageurs modernes. Beaucoup de ces *peuples* sont sûrement les habitants d'un petit canton ou d'une vallée; beaucoup aussi ont disparu dans le cours du temps. La vallée du Nil, en particulier, depuis Syène jusqu'aux approches du site de Napata ou même de Méroé, a reçu à diverses reprises de nouvelles populations de l'ouest, qui ont absorbé ou anéanti les populations antérieures. Il suffit que les grands noms subsistent, les noms dominants et caractéristiques, pour constater la permanence générale de la population antique de cette grande région.

La terre de Kousch ou d'Éthiopie, dont le nom revient si fréquemment dans les inscriptions hiéroglyphiques et dans les livres juifs, est une des quatre grandes divisions du monde égyptien. Cette quadruple

division est celle des grandes régions du monde : le Nord, le Sud, l'Orient et le Couchant. Dans un monument de Ramsès III à Médinet-Abou (entre 1250 et 1300), le dieu Ammon, promettant au roi la domination de tous les peuples de la terre, emploie cette formule quatre fois répétée : « Je tourne ma face vers le Sud, où est la terre de Kousch ; je tourne ma face vers l'Orient, où est la terre de Pount (c'est l'Arabie méridionale ou une de ses contrées) ; et de même pour l'Ouest et le Nord. Cette classification des peuples ou des contrées, selon les quatre grands points de l'horizon, est d'ailleurs commune à toutes les géographies primitives. C'est la seule que connaissent les deux poèmes héroïques de l'Inde ; on la trouve chez les Grecs eux-mêmes à l'aurore de la géographie positive¹. Dans les représentations figurées des temples et des tombeaux, les races des quatre régions sont distinguées par des couleurs différentes. Celles du Nord sont peintes en couleur claire, tirant ou sur le jaune doré, comme les tribus des chaudes campagnes de l'Euphrate, ou sur le blanc rosé, comme les Assyriens. Celles de l'Est (les Arabes) sont en brun rougeâtre, comme les Égyptiens eux-mêmes ; celles de l'Ouest (les Berbers du littoral méditerranéen) ont une nuance aussi claire que les peuples blancs du Nord ; enfin les peuples du Sud (les Kouschites) sont invariablement représentés en noir, les uns avec le type régulier des Asiatiques (ce sont les Kouschites de la moyenne région du Nil), d'autres avec le type nègre très-exactement caractérisé. Ces derniers sont toujours désignés dans les inscriptions sous la dénomination générique de Nahhésou ou Nahhésiou. Cette distinction des races par la couleur de la peau est encore un trait qui appartient exclusivement aux monuments de la vallée du Nil ; on en comprend l'importance pour l'étude de l'ethnologie antique.

Nous ne pouvons, nous l'avons déjà dit, suivre M. Brugsch dans les intéressants détails auxquels son livre nous initie ou qu'il nous rappelle. Nous soumettrons cependant un doute au savant auteur. Les monuments donnent fréquemment un nom qui se lit *Kesh* ou *Kash*, parmi ceux des contrées du Sud. M. Brugsch prend ce mot comme synonyme de Kousch. Cette identité est-elle bien certaine ? Nous le répétons, c'est un simple doute que nous exprimons ; et ce doute se fonde sur l'existence bien connue de l'appellation de Khas ou Kasch dans la contrée de Taka et à l'extrémité nord du Plateau abyssin, comme un ethnique

¹ Eudoxe, et après lui Ephore, qui écrivaient dans la première moitié du quatrième siècle antérieur à notre ère, moins de cinquante ans avant Alexandre, partagent encore la terre en quatre grandes régions : celle des Indiens à l'Est, des Scythes au Nord, des Celtes à l'Ouest, et des Éthiopiens au Midi.

autrefois très-important de cette région. On le trouve sous la forme *Gasi* dans l'inscription d'Adulis, et sous celle de *Kasou* dans les inscriptions d'Axoum. Les anciens auteurs arabes écrivent *Khasa*, et le nom s'est perpétué jusqu'à nos jours. Les Hadendoa du Taka donnent encore le nom de *Khasi* à la langue qui se parle dans le Tigré, c'est-à-dire au ghez. Il est bien connu que le ghez (que les lettrés abyssins, et nous d'après eux, appelons très-improprement l'éthiopien) est un rameau de la souche sémitique, apporté en Afrique à une époque inconnue par une immigration du sud de l'Arabie; il paraît donc que l'usage indigène aurait transporté à l'idiome des immigrants le nom antérieur du territoire où ils s'établirent.

Les peuples désignés dans les inscriptions comme appartenant aux races de l'Occident sont aussi très-nombreux. L'intérêt de cette nomenclature touche moins à l'histoire qu'à l'ethnologie. Nous avons là, dans les monuments de la dix-huitième dynastie (qui sont antérieurs à la rédaction du dixième chapitre de la Genèse), la plus ancienne mention de ces populations libyennes auxquelles la science a aujourd'hui consacré l'appellation des Berbers. La profonde obscurité qui enveloppe le berceau et les antiques établissements de cette race multiple n'est un peu dissipée que par ces premières mentions des monuments égyptiens, dont il ne faut pas séparer la Table moisiaque. Nous avons vu que dès cette époque le nom des Bérabérata était connu (comme il l'est encore aujourd'hui) dans la vallée supérieure du Nil, au-dessus de l'Égypte. On ne le voit pas figurer parmi les peuples de l'Ouest. Les inscriptions emploient, pour désigner les régions occidentales, deux appellations générales : Théhennou et Kafa. Ces deux dénominations sont inconnues aujourd'hui dans l'ethnologie berbère. La première paraît être purement égyptienne et signifier la Terre du Nord; dans la seconde, M. Brugsch croit retrouver le pays de Caphthor de la Genèse et des Prophètes, patrie originaire des Philistins. Nous nous bornons à citer ce rapprochement, qui ne manque pas de probabilité. On en peut d'ailleurs trouver ici plusieurs autres entre la nomenclature hiéroglyphique et celle de la Bible. Une des désignations principales dans les inscriptions est *Lbou*, où se reconnaissent tout d'abord et les Loubim de la Genèse, et le nom de Libye qui fut chez les Grecs la dénomination générale du nord de l'Afrique. On sait depuis longtemps que cette dernière appellation tira son origine d'une des grandes divisions de la race berbère, de même que le nom d'Afrique, qui la remplaça chez les Romains et qui s'est graduellement étendu à tout le continent, était proprement celui d'une autre tribu berbère du terri-

toire de Carthage. M. Brugsch croit reconnaître les Machava, une des tribus des inscriptions, dans les Maxyes d'Hérodote. L'analogie nous paraît bien faible. Elle le devient plus encore si on remonte à l'ethnique indigène, Mazigh, dont le nom employé par l'historien grec n'est qu'une altération. Il serait plus naturel, à notre avis, de rapprocher les Machava de la grande tribu des Messoûfa, bien que dans les temps postérieurs cette race puissante n'ait plus été connue qu'aux extrémités occidentales du Maghreb. Nous n'insistons pas sur d'autres rapprochements moins notables. Nous ajouterons seulement cette remarque, que la généalogie des peuples hamitiques, au dixième chapitre de la Genèse, renferme sur les populations libyennes des indications plus précises, quoique sommaires, que celles qui se tirent des inscriptions. Cela tient d'abord à la nature différente des documents, et puis il ne faut pas oublier que nous sommes bien loin encore de connaître toutes les inscriptions des temps pharaoniques. Les données de cette partie de la Table de Moïse sont devenues plus précieuses encore depuis qu'on a pu les comparer à celles que nous fournit, sur les peuples berbères et leurs ramifications historiques, la grande Histoire d'Ibn-Khaldoun. L'exégèse biblique fera de ce côté un pas considérable. Il nous paraît impossible, par exemple, de méconnaître les *Naphtouchim* dans la tribu des Nefzaoua, grande division des Berbères orientaux qui habita de temps immémorial vers le fond des Syrtes, où ils furent connus des Grecs et des Romains sous le nom devenu célèbre de Nasamons. Nous croyons même qu'on peut, sans beaucoup d'hésitation, rapprocher *Pout*, frère de Mitsraïm, de l'appellation de Botr, appliquée à la généralité des Berbères orientaux dans les généalogies africaines. C'est un nouveau point de contact entre les classifications purement indigènes et les notions que nous en donnent les documents égyptiens ou d'origine égyptienne, à partir du seizième siècle au moins avant notre ère. Une race tout entière, qui n'avait pour nous hier encore qu'un passé sans gloire et sans souvenirs, retrouve ainsi des titres d'une authenticité incontestable et d'une date inattendue.

Nous n'aurons pu donner qu'une bien incomplète idée de l'intérêt qui s'attache aux monuments antiques de l'Égypte et aux études actives dont ils sont l'objet. L'ouvrage de M. Brugsch, malgré l'inégalité forcée de ses différentes parties, y prend une place éminente. Ce n'est qu'un premier essai sur une matière aussi neuve que difficile, mais un essai qui sera toujours un excellent point de départ pour les recherches ultérieures.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

PHILOSOPHIE DU BEAU.

ÉTUDES SUR LE SYSTÈME D'ESTHÉTIQUE DE M. TH. VISCHER.

(*Aesthetik oder Wissenschaft des Schönen.*

VON DR FIEDRICH THEODOR VISCHER. — 1846-1857. 4 B.)

I.

L'esthétique a beaucoup d'ennemis aujourd'hui. Ce fait, qui prouve la puissance qu'elle a conquise, ne saurait nous étonner. Assurément, à l'époque où cette science sortit des mains de Baumgarten, son fondateur, elle ne pouvait inspirer de méfiance à personne. Mais depuis que, s'étayant d'une métaphysique hardie, elle n'a prétendu à rien moins qu'à pénétrer l'essence même de la beauté et de l'idéal, et à rédiger une législation des arts; certains esprits positifs, hostiles aux théories, ont, au nom du bon sens et du sentiment instinctif, soulevé une objection fondamentale contre la science du beau.

On sent le beau, disent-ils, on le contemple, on l'admire. On ne le comprend ni ne le définit; on ne le sait point. Dans le beau tout est mystère, l'enthousiasme qu'il nous inspire, et la puissance de création artistique. L'art est à nos yeux bien plus qu'un passe-temps et un délassement aimable; aussi voulons-nous lui faire sa part dans la culture et l'éducation morale de l'homme; mais nous n'admettons pas qu'on nous puisse conter l'histoire secrète de ces inspirations fatales et fortuites dont l'artiste lui-même n'a pas la clef, et qu'en nous disant pourquoi Shakspeare et Mozart furent Shakspeare et Mozart, on nous donne en quelque sorte la recette du génie. Pour expliquer le beau, la raison se livre à des recherches vaines. Elle ne peut qu'affaiblir l'enthousiasme et détruire le sentiment du beau en lui appliquant la mé-

thode de l'analyse. La beauté est chose vivante. Essayer d'arracher de son sein le secret de sa vie, c'est la frapper de mort. Il appartient à la métaphysique de spéculer sur le nombre, sur l'essence, sur le sujet et l'objet; mais qu'ont de commun avec ses abstractions les couleurs, les formes et les harmonies? Vous voudriez emprisonner dans vos théorèmes les spectacles de la nature et les passions du cœur de l'homme? Mais la nature et le cœur protestent. Est-il rien de plus antipathique à une âme enthousiaste que la prétention qu'affiche un froid raisonneur de lui expliquer à elle-même le mystère de ses douleurs et de ses joies! Laissez la nature et l'art émouvoir, consoler, épurer nos cœurs. Faites silence pour les écouter parler, et renoncez à traduire dans vos formules d'algèbre leur langage divin.

A ces objections, nous ne pouvons répondre que par l'esthétique même. On lui dénie le pouvoir d'expliquer les secrets de l'art; c'est en les expliquant qu'elle réfutera ses dépréciateurs. Quant aux arguments tirés du sentiment, de ces joies intimes de l'âme, de ces émotions du cœur que le moindre examen détruit, c'est les reconnaître bien fragiles que de tant craindre pour elles. « Rappelez-vous, disait un philosophe, que votre cœur est le cœur d'un esprit. » Et qui nous oblige à respecter des plaisirs que l'intelligence ne saurait avouer et qui s'évanouissent comme une ombre aussitôt qu'on essaye d'en prendre conscience? Si la nature et l'art nous procurent des jouissances où vous dites que la raison n'a point de part, c'est vous qui méconnaissiez l'art et la nature, car la raison préside à leur œuvre, et l'âme des choses, comme le génie de l'artiste, est en rapport constant avec elle. Les dieux n'ont rien à redouter de la pensée. Elle n'est dangereuse qu'aux fantômes, elle ne tue que ce qui est indigne de vivre. L'analyse est une opération violente, mais salutaire, qui dépouille les choses de leurs apparences menteuses et les réduit à leur pure essence. Elle ne fait courir aucun péril à la vraie beauté. Que Vénus Uranie descende dans le tombeau, elle est assurée d'en sortir triomphante et s'écriant avec orgueil : « Je suis une fille de l'esprit, l'esprit ne peut rien contre moi. »

II.

Cependant, si l'esthétique a raison d'éconduire le bon sens, quand il entreprend de lui contester son droit d'être, elle ne peut se dissimuler qu'elle a des comptes à lui rendre. L'esthétique, en effet, est du nombre de ces sciences d'application qui confinent d'une part à la

métaphysique et de l'autre à l'expérience, ou, pour mieux dire, elle est une de ces provinces frontières par où la métaphysique devient limitrophe des sciences d'observation. Ses prémisses et sa méthode, elle les emprunte à la spéculation, mais l'objet qu'elle considère, et dont elle est appelée à construire la théorie, appartient au domaine des faits, et le simple observateur ou l'*empiriste* a le droit de soumettre cette théorie à son contrôle et au besoin de la condamner au nom des faits qu'elle peut être tentée de violenter pour les accommoder à sa guise.

La philosophie est appelée à tout expliquer ; car toute philosophie repose sur un principe, et sur un principe supérieur dont tout le reste découle. Ce principe est semblable à l'œuf divin qui, selon d'anciennes cosmogonies, renfermait en germe l'univers. Le bon sens admet des *vérités*, la philosophie croit à la *vérité*, et qu'est-ce que la vérité, sinon l'unité suprême de toutes les pensées dont se compose l'univers, et qui tombant éparses et isolées sous les sens du simple observateur, se présentent au génie du philosophe comme dépendantes les unes des autres et reliées par les anneaux de la dialectique qui est la méthode de l'esprit créateur. En un mot, le philosophe conspire avec Dieu contre l'anarchie des existences, il arrache les choses à leur isolement apparent et les coordonne dans un vaste organisme dont il va chercher le principe dans les profondeurs de la pensée divine. Tout expliquer est donc l'aspiration légitime de la philosophie ; lui demander de rabattre de ses prétentions, c'est lui demander de renoncer à être. Tout ou rien, voilà sa devise, — elle n'est rien, si elle n'est la science du Tout. Et l'on peut se faire une idée de l'accroissement graduel de ses conquêtes en mesurant la portion de l'univers qu'à diverses époques de son histoire elle a été en mesure d'éclairer de sa lumière. Mais plus elle progresse, moins elle peut éviter de se commettre dans de hasardeux conflits avec les sciences d'observation. Ces collisions, la philosophie ne doit pas les redouter, elles sont la condition même de ses progrès. Un fait nouveau, constaté par l'expérience et dont un système ne peut rendre compte, dénote dans celui-ci une lacune ou une contradiction et provoque la formation d'un nouveau système qui corrige le précédent en le complétant. Il n'y a pas bien longtemps que la philosophie s'est sentie de force à tenter d'expliquer les religions, l'histoire et l'art ; ce n'est que d'hier qu'elle a conquis à la spéculation ces nouvelles provinces, et c'est sur ce terrain que le dernier système de la métaphysique allemande a aujourd'hui le plus d'attaques à essuyer de la part de l'empirisme qui voudrait s'en réserver l'exclusive possession.

Tout ce qui est, est rationnel, dit la philosophie ; à quoi le bon sens répond qu'il n'y paraît guère. Et, pour prouver son dire, la philosophie est tenue d'expliquer les apparences contraires qu'on lui objecte. Il en est à cet égard de l'esthétique comme de la philosophie de l'histoire. Sur quoi repose la philosophie de l'histoire ? Sur ce principe que les idées gouvernent le monde, que l'histoire est la manifestation progressive d'une pensée, et que l'humanité se rapproche incessamment d'un but qui est la cause finale de sa longue aventure. Or l'histoire se présente bien différemment de prime abord aux regards de l'observateur. Il y voit un ensemble gigantesque et confus de faits souvent difficiles à rattacher les uns aux autres, et il désespère de trouver le fil d'Ariane pour se guider à travers ce tortueux labyrinthe. Partout ce sont d'étranges vicissitudes de la fortune, des revers ou des succès inattendus qui révoltent la raison, de sublimes combinaisons déconcertées par un incident puéril, de nobles causes perdues sans retour et ceux qui les soutenaient condamnés par le droit du sabre, de petits hommes faisant de grandes choses et de petites causes engendrant d'incalculables effets, des catastrophes inouïes produites par le nez de Cléopâtre ; partout des entreprises inachevées, des desseins traversés, des dénouements manqués, des reculs ou des indécisions, de misérables avortements, des souffrances inutiles et des luttes sans résultat ; les dieux eux-mêmes se faisant une guerre aveugle, et dispersés dans la nuit par ce tourbillon qui emporte tout ; par intervalles la folie s'asseyant sur le trône de l'univers et l'assourdissant du bruit de ses grelots, le génie de l'humanité se plaisant à anéantir ses œuvres, dévorant ses enfants comme Saturne, et égalant les terreurs de ses destructions à la fécondité de ses enfantements ; partout enfin l'imprévu, l'inexplicable, l'absurde, l'anarchie, le triomphe de l'accident. En présence de ce spectacle, l'homme d'esprit écrit à son fils : « Vous ne savez pas, mon fils, par combien peu d'esprit ce monde est gouverné. » Le croyant joint les mains et s'incline devant une Providence qui ne dispose du sort des empires qu'à la seule fin d'éprouver les âmes et d'assurer les destinées de son Église ; le superstitieux fléchit ses genoux tremblants devant une Némésis aveugle et jalouse à qui toutes les grandeurs font ombrage et qui égalise tout dans la poussière ; plus tranquille et plus heureux, le sceptique retient sa loge au grand théâtre et considère avec curiosité ce jeu de l'intrigue et du hasard, cette grande comédie de cape et d'épée où le dénouement, comme dans les pièces de Calderon, est à la merci d'une porte dérobée qui s'ouvre ou se referme à propos. — Que le philosophe fasse justice

de ces illusions, qu'il retrouve l'ordre dans le désordre, la règle dans l'anarchie, le progrès dans les reculs apparents, la logique dans les tâtonnements ; qu'il justifie l'humanité à ses propres yeux et dévoile le Dieu caché dans la nue : rien de mieux, c'est son droit, c'est sa mission, c'est le service que nous attendons de lui. Mais nous devons être attentifs à ce qu'il n'altère pas arbitrairement les faits dans l'intérêt de sa démonstration. Préoccupé de retrouver la raison dans l'histoire, il peut être tenté de simplifier celle-ci, d'y introduire une régularité factice, d'y opérer des retranchements, un émondement habile qui transforme la forêt touffue et impraticable en un bocage géométriquement taillé et percé d'allées droites tirées au cordeau. Sous peine de manquer son but, le philosophe doit respecter religieusement la vérité des faits, il importe surtout qu'il tienne compte de l'accident, qu'il lui assigne une place dans son système et qu'il nous démontre comment la divine logique des idées se concilie dans les annales des sociétés humaines avec le jeu et les caprices du hasard. On pourrait citer plus d'un spéculatif qui, sous prétexte d'embellir l'histoire ou d'y rétablir l'ordre, l'appauvrit et la dépouille ; elle lui dirait volontiers : Laissez-moi mon désordre ; mieux vaut le chaos que le vide.

L'accident ne joue pas un moindre rôle dans le domaine de l'esthétique que dans celui de l'histoire. Rien ne paraît plus accidentel et plus fortuit que la beauté ; c'est un heureux caprice des choses, c'est une rencontre favorable dont les conditions semblent échapper à toutes les recherches. Comment assigner des lois et des causes déterminées à des apparitions si fantasques, si inconstantes, si passagères, si fugitives ! La beauté, disait lord Chesterfield, est une question de trois semaines au plus. On dirait de ces fleurs qui naissent sous les pas d'un dieu ; le dieu volage court çà et là, se promène dans le monde au gré de ses mobiles fantaisies, et, s'il a des séjours favoris, les steppes mêmes sont quelquefois honorées de sa présence et s'embellissent soudain sous ses regards. Impossible de ramener à une règle fixe, à un principe invincible des phénomènes si divers et si changeants. On sait les efforts qui furent tentés pour rédiger le code et la charte de la beauté, depuis le *canon* institué par un grand artiste grec, jusqu'aux aphorismes de Hutcheson, de Hogarth et de Burke. Vous établissez que telle ligne ou telle combinaison de lignes répond mieux que toute autre à l'idée du beau, et tout à l'heure le génie, déjouant vos calculs, vous ravira par un caprice qui viole toutes vos prescriptions. L'histoire de l'architecture, de la peinture, de la musique, de la poésie, est pleine de démentis donnés par le talent aux sentences des législateurs du goût. Qu'est-ce

que les grands maîtres qui ont illustré les époques classiques de l'art ? des esprits indisciplinés qui se sont insurgés contre les règles établies par leurs devanciers et qui se sont ouvert des voies nouvelles où le succès les attendait.

Le caractère accidentel du beau se manifeste encore par la diversité des jugements et des opinions en matière d'esthétique. Il n'est pas de questions où les sentiments soient plus sujets à différer, où les collisions soient plus vives et les litiges plus difficiles à accommoder. Chacune des parties finit par alléguer son sens intime, impute l'opposition de son adversaire à un vice originel de l'esprit, et le plus raisonnable des deux contendants coupe court à la discussion en invoquant cet adage : « Il ne faut pas disputer des goûts. » Ce qui est plus frappant encore, c'est la divergence des jugements esthétiques que le même homme porte sur le même objet à différents moments de sa vie. La beauté ne nous trouve pas toujours également accessibles à ses séductions ; ce qui tantôt nous ravissait en extase, à cette heure nous laisse froids. Souvent même nous nous étormons de nos premières admirations, nous éprouvons cette impression de honte qu'on ressent d'ordinaire à la pensée d'avoir été dupe, nous en voulons aux apparences trompeuses qui nous ont arraché un acte d'adoration ; se donner est chose si grave, que nous ne pardonnons pas facilement à l'idole qui nous a enlevés à nous-mêmes par surprise. A qui n'est-il pas arrivé d'éprouver de telles humiliations ? Qui ne s'est jamais démenti dans ses appréciations du beau ? Qui n'a jamais revisé ses premières sentences ? Qui n'a jamais eu à rougir de certaines idolâtries de son jugement surpris par des prestiges ? Et encore savons-nous bien si l'erreur est dans cet enthousiasme dont nous revenons ou dans l'infidélité que nous lui faisons ? Avons-nous eu tort de goûter un plaisir ou avons-nous tort de ne le goûter plus ? Dans tous les cas, ne ressort-il pas de ces contradictions que la jouissance du beau suppose un certain état de l'âme et dépend de certaines conditions subjectives aussi variables que les caprices de notre humeur ou de notre santé ?

Enfin l'esthétique se flatte de découvrir une règle dans le développement historique de l'idéal et des arts. Ici encore combien le premier aspect des choses semble démentir ses prétentions ! Certes, c'est une entreprise délicate de vouloir rédiger l'histoire philosophique de la fantaisie humaine. Son nom est Liberté. Elle se joue de l'espace et du temps ; tantôt elle anticipe sur les siècles et évoque par ses enchantements l'image de ce qui n'est pas encore ; tantôt, s'enfonçant dans la nuit du passé, elle ressuscite les âges qui ne sont plus. Affranchie de

toute entrave, ignorant ou dédaignant ce qui se passe autour d'elle, elle quitte la terre, elle se plonge dans le royaume des ombres où la raison ne peut la suivre. Quelles idées fausses ne se ferait-on pas d'une époque, si on en jugeait sur la foi des poètes ! L'art est un jeu, il use librement des réalités comme d'une matière qu'il façonne à son gré. Tantôt avec Homère la poésie métamorphose les dieux du passé ; tantôt avec Virgile elle appelle et devine le dieu de l'avenir. Et comment se rendre un compte exact des mille circonstances fortuites qui influent sur la conception d'une œuvre d'art déterminée ? L'artiste lui-même n'en a pas conscience ; ses plus belles inspirations sont souvent des hasards. La Muse le visite pendant son sommeil et dépose sur son front un de ces baisers sacrés qui fécondent la pensée humaine. A son réveil il sent qu'un miracle s'est accompli en lui ; le nuage qui recouvrait ses yeux s'est dissipé, le mystère des choses s'est révélé à lui.

III.

On le voit, dans les trois grands problèmes que l'esthétique est appelée à traiter, l'existence objective du beau, le sentiment subjectif du beau, la création des arts et l'histoire de l'idéal, l'accident joue un rôle que la science ne saurait méconnaître sans se mettre en contradiction avec les faits. Quelle solution peut-elle donner de cette difficulté ? Comment peut-elle faire la part de l'accident sans renoncer à revendiquer les droits de la raison ? Quelle conciliation peut-elle trouver dans un différend si compliqué ? C'est au point de vue de cette importante question que nous nous proposons d'examiner l'esthétique de M. Théodore Vischer, l'ouvrage le plus systématique qui ait encore paru sur cette matière et qui se recommande à l'attention et au respect du lecteur par la sévérité de la méthode, l'originalité des vues, la générosité et l'élévation de la pensée, la richesse des développements et la solidité d'une érudition vraiment encyclopédique. Cet ouvrage demande un examen d'autant plus sérieux que, pour l'estimer à son prix, il faut faire abstraction de la forme, qui n'a rien d'engageant. M. Vischer a jugé à propos de donner à ses spéculations sur le beau la forme de cahiers d'université. Son livre se compose de théorèmes résumés dans neuf cent vingt-six paragraphes aussi concis et aussi secs que des propositions de géométrie, lesquels sont développés et commentés dans des notes intercalées dans le texte et numérotées. Ce ne sont que chiffres, divisions, subdivisions, démonstrations, classifications,

parenthèses de renvoi, scolies et corollaires. L'éminent professeur, il le confesse lui-même, a plus songé, en rédigeant son Esthétique, à ses étudiants de Zurich ou de Tubingue qu'au grand public, et il est à craindre que le commun des lecteurs, s'il se décide à aborder une lecture aussi scolastique, ne se trouve un peu dans la situation du renard convié à dîner chez la cigogne.

Le style laisse également beaucoup à désirer. M. Vischer, qui a prouvé dans l'occasion qu'il sait écrire, s'est montré cette fois par trop indulgent pour les caprices et les négligences de sa plume. C'est, nous semble-t-il, une inspiration malheureuse que de définir la grâce : *le mouvement dans la beauté en tant qu'écoulement harmonique dans le sujet*. Nous nous croyons en droit d'attendre de celui qui vient de passer près de la rose qu'il nous apporte un peu de son parfum, et, au demeurant, une pirouette de la Rosati en apprend plus sur la grâce que la formule de M. Vischer. Nous n'aimons pas non plus qu'on nous dise, dans une analyse du Roi Lear, que *dans la blessure béante de Gloucester coula rapidement l'huile de la nouvelle action d'Edgard qui tua Oswald et qui sauva physiquement le père, après l'avoir sauvé moralement; qu'Edgard s'éleva ainsi à la même hauteur que Cordélie, et que ces deux joyaux, égaux en pureté, différents de couleur, étincelaient dans les ténèbres*. A coup sûr voilà des images bien disparates et que Lessing ne se fût point permises, non plus que ce Wieland si dédaigné aujourd'hui des esthéticiens allemands. Mais nous aurions mauvaise grâce à insister; dans l'avant-propos de son dernier volume, M. Vischer a passé condamnation sur son style avec une candeur qui désarme la critique. En nous occupant de sa théorie, oublions le pédantisme de la forme et la bizarrerie des images, et recherchons jusqu'à quel point le savant auteur est parvenu à résoudre les difficultés dont nous venons de signaler l'importance.

IV.

Disciple de Hegel, M. Vischer a introduit plus d'une réforme dans la théorie esthétique de son maître. Plusieurs de ces innovations pourraient fournir matière à discussion; mais nous ne relèverons ici que celles qui se rapportent au point qui nous occupe. M. Vischer a estimé que son maître avait eu des torts envers cette puissance qu'on appelle l'accident, et il s'est attaché à les réparer.

La grande découverte métaphysique par laquelle Hegel a renouvelé la face des sciences philosophiques consiste à avoir reconnu que les

catégories ou les notions primitives, qui sont la substance des choses et de l'esprit humain, et que les Aristote et les Kant énuméraient sans les classer, ou distribuait en groupes artificiels, au lieu d'être des entités irréductibles, dérivent toutes les unes les autres, et constituent un système étroitement lié dont la dialectique est l'âme et le principe. De l'idée de l'*être*, la plus indéterminée et la plus vide de toutes les idées, la méthode dialectique vous fait parvenir, par une suite de termes intermédiaires qui ne sont que les métamorphoses successives du premier, jusqu'à la notion de la *personnalité*, notion supérieure où l'être est conçu comme se possédant par la pensée. En d'autres termes, saisissez et définissez Dieu comme l'être, et une série de définitions plus riches et plus complètes, émanant de la première par une nécessité logique, vous amènera à le concevoir comme la *personnalité absolue*. Cette découverte, l'une des plus grandes qui aient jamais honoré le génie philosophique, est analogue à celle que fera le grand chimiste de l'avenir, qui, inventant de nouveaux moyens d'analyse d'une puissance à nous inconnue, démontrera que les prétendus corps simples se résolvent les uns dans les autres, et établira ainsi l'unité de la matière.

La même filiation, la même unité se retrouve dans la nature, manifestation des pensées divines dans le temps et dans l'espace, laquelle se présente à nous partagée en régions distinctes qui s'étagent les unes au-dessus des autres dans un ordre de perfection graduée. Nous la retrouvons encore dans l'esprit humain, qui n'est que la nature concentrée, et dont les facultés diverses, considérées par l'ancienne psychologie comme des fonctions indépendantes les unes des autres, représentent les moments successifs du développement de la conscience. Et de même les différentes sphères de la vie, les manifestations de l'humanité dans l'État, dans la société civile, dans l'art, dans la religion, ne sont que les métamorphoses d'un seul et même principe, multipliant ses manières d'être pour réaliser son essence infinie.

Cette unité suprême de toutes les pensées et de toutes les réalités, ce principe absolu qui est la source de toute intelligence et de toute existence, et qui circule à travers le monde comme un fleuve inépuisable de vie, c'est l'Idée, dont la forme supérieure est l'esprit absolu se réalisant dans la communauté des esprits finis.

L'idée ne se manifeste d'une manière adéquate sur aucun point de l'espace ni du temps; elle ne trouve son expression complète dans aucun de ses modes; ils sont tous finis, et elle est infinie : chacun d'eux participe de son essence, aucun d'eux ne l'épuise. La vague qui

roule vers le rivage ses volutes écumeuses est fille de l'Océan, elle n'est pas l'Océan; aussi, après avoir blanchi de son écume la surface des ondes, elle vient se briser contre la falaise ou mourir silencieusement sur le sable de la grève; une autre lui succède et une autre encore, qui s'effacent et disparaissent comme elle; l'Océan subsiste, et les siècles ne peuvent tarir ses insondables abîmes. La mort est le témoin de l'Idée dans le monde, aussi bien que la vie. En mourant, chaque être fini se rend justice, prononce lui-même sa sentence, proclame son insuffisance; il porte en lui une limite qui le condamne à n'être pas éternel; il rend hommage encore à l'absolu en cessant d'être. L'Idée est le tout; elle ne se réalise entièrement que dans l'ensemble des êtres, dans l'infini de l'espace et du temps. Ajoutez les mondes aux mondes, ajoutez les siècles futurs aux siècles passés, il ne faut rien moins qu'un infini de phénomènes pour exprimer complètement l'Idée infinie. Encore un coup, le Tout est seul l'expression adéquate de l'Idée, et la seule pensée où elle soit présente tout entière est la pensée du Tout. Quand l'esprit fini, franchissant de toutes parts ses limites, considère sa propre essence infinie, qui est aussi l'essence des choses, c'est l'Idée elle-même qui se contemple en lui. Que cette contemplation soit la prière silencieuse du cœur humble qui s'élève à l'infini par le sentiment, ou l'effort de la pensée réfléchie qui prend possession de l'absolu par la raison, dans l'un et l'autre cas, l'esprit humain devient un miroir où l'univers se réfléchit. L'Idée trouve son expression complète dans l'ensemble des choses et dans la pensée de l'ensemble; toute chose comme toute pensée particulière provient d'elle, mais ne l'exprime qu'imparfaitement.

Il en est de même des idées déterminées dans lesquelles se particularise l'Idée absolue; aucune d'elles ne se réalise immédiatement sur un point quelconque de l'espace et du temps; il lui faut la multitude innombrable et le mouvement incessant des êtres. A proprement parler, il n'y a pas d'*arbres* dans la nature. Qui a jamais vu l'arbre? qui a entendu le bruissement de ses feuilles? qui s'est assis sous son ombrage? Il y a des oliviers, des chênes, des figuiers, des sapins. L'arbre est un être de raison qui n'existe que dans la multiplicité de ses espèces et dans la conception que s'en forme l'entendement. Semblablement, l'olivier n'existe pas dans la nature; l'olivier est un être invisible, impalpable, insaisissable, qui n'a jamais nourri personne de ses fruits. Il y a, dans la nature, des oliviers dont aucun n'est l'olivier pur; son idée est présente dans tous les individus de l'espèce; chacun d'eux a sa manière propre de la réaliser; dans chacun, le

port, la forme de la cime, les rugosités et la direction du tronc, la disposition des branches, affectent des caractères particuliers et nuancés à l'infini. En un mot, la nature ne nous offre que des individus, lesquels représentent l'espèce déterminée et particularisée. Ajoutons que ces individus sont soumis à la loi du temps; la plante revêt l'une après l'autre toutes les formes de la vie organique; tour à tour graine, feuilles, fleur et fruit, elle devient sans cesse, elle n'est jamais; parcourant incessamment le cycle de ses métamorphoses, elle en épuise successivement toutes les phases; il n'est aucun moment de cette éternelle évolution où son être soit entièrement réalisé; elle n'est jamais pour ainsi dire qu'une fraction d'elle-même, un souvenir de ce qu'elle fut et une promesse de ce qu'elle sera.

Ainsi, l'homme se trouve placé entre deux mondes avec lesquels il entre en rapport par des organes différents, par des truchements qui ne s'entendent pas entre eux. Par nos sens, nous communiquons avec la foule innombrable des êtres individuels et des existences phénoménales; par la pensée, nous prenons possession du royaume des idées; entre ces deux provinces de notre esprit s'élève une barrière infranchissable. Nous ne pouvons voir ni entendre les idées; ces divins fantômes sont insaisissables à nos sens; comme l'ombre de Patrocle, dès que nous les voulons étreindre de nos bras, ils s'évanouissent en fumée. D'autre part, nous ne pouvons penser l'individuel, le concret, aussitôt que notre intelligence cherche à le concevoir, elle le généralise par voie d'abstraction; elle ne peut avoir affaire qu'au général qui s'y trouve représenté. Ce dualisme est pour l'esprit une gêne et une souffrance. Il lui arrive par moments de prendre en pitié le monde des sens et cette diversité de phénomènes changeants et passagers qui ne lui offrent qu'une image confuse des immuables vérités, reflets incertains des astres éternels se réfléchissant dans une onde sans cesse agitée, qui brise et éparpille leurs clartés. Tourmentée de la soif de l'absolu, de l'éternel, l'âme se détourne des choses sensibles; elle s'envole dans la sphère sublime des idées; mais elle s'y sent bientôt prise de tristesse et d'ennui. L'effort de cette contemplation la fatigue. Elle a quitté les réalités imparfaites pour les divines vérités; mais ces vérités, dans leurs régions éthérées, sont muettes, froides, immobiles, impassibles; ce sont des ombres qui ne disent rien au cœur. Comme Pygmalion, l'âme ne tarde pas à désirer que le marbre prenne vie, tressaille, s'échauffe, palpite. Elle sait que les idées se réalisent nécessairement, qu'elles sont l'activité suprême; elle voudrait s'enfuir dans ce monde bienheureux où elles ont déposé leur pure image, où

être et paraître sont un, où les essences se manifestent dans leur perfection, où les intelligibles se révèlent directement aux sens, où le divin se laisse voir et palper. La seule pensée de trouver accès dans ce ciel de ses rêves l'exalte et la transporte; il coule en elle comme une abondance secrète de joie et de tendresse; elle sent pousser ces ailes dont parle Platon : « Elles font effort et battent comme des artères. » Dans son délire, l'âme ne s'appartient plus, elle se fuit; ses désirs ailés l'emportent déjà dans les profondeurs de l'Empyrée. Mais qui la guidera jusqu'au séjour bienheureux? où l'aller chercher? Et, supposé qu'elle le puisse atteindre, comment en forcer l'entrée? Elle consulte la raison, elle lui demande de la conduire à cette conquête. La raison s'y refuse, lui répond froidement que ce monde des perfections est un vain songe, que l'espace et le temps sont les indispensables conditions de toute existence réelle, que l'Idée ne se manifeste que par la dispersion dans l'espace et la succession dans le temps, que les membres épars du grand poète, *disjecti membra poetae*, ne peuvent être rassemblés que par la pensée, et que c'est le propre d'une faiblesse superstitieuse de prétendre à voir le divin et à le toucher de ses mains. Dieu ne se réalise complètement que dans le *process* de l'univers et dans les incessantes révolutions des choses. C'est là le calvaire éternel que gravit l'idée en l'arrosant de ses sueurs; sa vie est un perpétuel et douloureux travail; c'est bien le moins que l'esprit qui la veut posséder se mortifie, se macère et s'impose le rude labeur de la méditation. « A force de solliciter l'Idée de se révéler à tes sens, prends garde qu'elle ne se rende invisible à tes pensées, frappées d'une subite cécité. » L'âme entend ce langage, elle en reconnaît la justesse, mais elle ne se peut résigner, et elle soupire en se voyant repoussée incessamment des formes aux idées et des idées aux formes, des individus aux espèces et des espèces aux individus, sans pouvoir jamais rassembler dans une seule vision ces puissances contraires dont l'entendement reconnaît l'indissoluble union.

Mais un jour, ô miracle! le monde se transforme à ses yeux; un magicien inconnu l'a touché de sa baguette, et rien n'a pu résister à ses enchantements. Le divorce entre ce qui est et ce qui doit être se trouve subitement anéanti; en contemplant les phénomènes, l'âme croit y retrouver les pures essences; il lui semble que l'infini s'est répandu tout entier dans le fini, et que les créatures ne sont qu'une enveloppe diaphane qui laisse paraître dans tout leur éclat les puissances divines. Quel est ce mystère? quel est ce grand magicien par qui s'est réalisé un rêve que la raison déclarait chimérique? C'est le Beau, médiateur

désiré qui résout les contradictions et réconcilie les fictions et les réalités.

Qu'est-ce que le phénomène du beau ? un objet particulier qui semble se confondre avec son espèce et en épuiser l'essence. On sait que, pour constater le degré de courbure d'une ligne en un certain point, les géomètres s'attachent à déterminer le rayon du cercle qui, passant par ce point, s'approche le plus possible de la courbe. Le cercle, qui n'a de commun avec la ligne mesurée qu'un arc infiniment petit, se nomme le *cercle osculateur*. Les idées sont le cercle osculateur des phénomènes ; sur un espace infiniment petit, elles coïncident avec eux ; la perception du beau étend et généralise cette coïncidence ; dans l'esprit qui le perçoit, la courbe et le cercle ou la ligne parfaite arrivent à se confondre entièrement. Ce n'est pas encore ici le lieu de rechercher le secret de cette illusion, mais remarquons qu'elle renferme une vérité, puisqu'elle rend visible l'immanence de l'infini dans le fini, de l'âme universelle dans chacune de ses œuvres. La beauté est l'apparence à demi trompeuse d'une vérité ; la beauté est un demi-mensonge où se révèle le divin mystère des choses à la raison qui sait l'interpréter.

L'Idee absolue, comme nous l'avons reconnu, réside en quelque mesure dans toutes les idées particulières où elle se spécifie. Il en résulte que l'objet beau, en représentant son espèce, représente davantage encore ; il sort des limites où son existence finie semblait le confiner, il devient un foyer lumineux où se concentre la vie universelle ; le monde entier se résume en lui. Ainsi le miracle sacré de la beauté rend présent dans un objet particulier ce qui ne se manifeste réellement que dans le Tout et dans l'infinie succession des temps. L'objet beau est tout un monde ; en le contemplant, l'âme oublie le rang déterminé qu'il occupe dans la hiérarchie des êtres ; elle l'affranchit des bornes qui le resserrent, elle voit en lui non-seulement son espèce, mais le principe vivant de toutes les espèces, l'unité du Tout, un abrégé de l'univers.

Ce principe se présente avec évidence à l'esprit quand on l'applique aux formes les plus élevées du beau, et particulièrement à la beauté humaine. L'homme n'est pas seulement l'espèce supérieure de la création ; en lui la nature se connaît et se possède, en lui la nature se surpasse elle-même pour enfanter la conscience et la pensée. Aussi la figure humaine n'est-elle pas seulement le type le plus parfait de l'animalité, elle est le simulacre vivant de l'intelligence ; on n'y trouve pas seulement ce concert merveilleux de toutes les lignes et de toutes les

couleurs que Bernardin de Saint-Pierre s'est plu à détailler dans ses *Études* ; sur le front de l'homme réside la majesté de la pensée ; les regards inspirés qu'il promène sur le monde révèlent l'infini se contemplant lui-même, et dans le feu de ses yeux embrassé par la passion paraît l'éternel amour, qui échauffe l'univers de ses flammes et se répand dans toutes ses veines en torrents de vie.

Descendons plus bas dans l'échelle des êtres. Considérons un arbre, un platane, par exemple, l'un de ces platanes gigantesques qui sont l'un des plus beaux ornements de certaines localités du Nord et du Midi. Ce platane se présente à mes yeux comme le roi des platanes ; mon attention s'absorbe en lui, je ne conçois plus qu'il y ait d'autres platanes au monde ; il réalise, semble-t-il, le type de l'espèce. Il y a plus, ce platane devient pour moi en ce moment l'arbre par excellence ; tous les caractères, toutes les activités de la nature végétale se résument en lui. La végétation est une des formes de la vie ; la plante entre en rapport avec les forces élémentaires, elle s'en sert, elle en prend possession. Dans ce tronc blanchâtre, sous cette écorce froide et polie, les fluides vitaux montent et descendent incessamment ; les spongioles des racines, plongeant dans le sol, y pompent avec abondance les sucs nourriciers, et la sève circule dans ce tronc puissant et va se répandre jusqu'aux extrémités des branches et des rameaux. Les stomates de ses feuilles aux larges contours nettement découpés décomposent et absorbent les matières atmosphériques ; sa cime audacieuse se dresse vers le ciel et va y chercher la lumière. Tous ces rapports, dont la science me donne le secret, me deviennent sensibles à mon insu dans l'intuition de la beauté. Je sens que le monde entier est présent dans cet arbre ; le courant d'eau qui baigne ses pieds moussus, la terre où il enfonce ses racines, l'air qui circule et se joue entre ses branches, ce ciel bleu qui enveloppe comme un dôme son front superbe, tout se mêle à son être et à la représentation que je m'en fais ; mais je sens également que l'arbre géant domine toutes ces puissances étrangères qu'il fait servir à ses fins ; il se les assimile, il les convertit en sa vie propre ; il laisse le monde entrer en lui, sans cesser jamais d'être lui-même. Ainsi, dans le moment que je le considère et que je l'admire, il m'apparaît à la fois comme un monde et comme un individu, et tels sont les effets de la beauté. D'où il résulte que ceux qui avaient défini le beau, l'unité dans la diversité, en avaient saisi l'un des caractères essentiels, mais que leur définition était incomplète, faute d'avoir remonté jusqu'au principe. L'objet beau est à la fois un et divers, parce qu'il nous apparaît comme un microcosme,

ce qui veut dire, dans la langue de Leibniz, l'univers s'individualisant.

Ainsi l'objet beau est un individu déterminé qui paraît s'égaliser à son espèce et auquel elle semble avoir communiqué la plénitude d'existence qu'elle tient de ses relations avec l'ensemble des êtres. Ce principe de l'individualité du beau, auquel Hegel n'avait pas donné toute sa valeur, est un principe essentiel en esthétique, et nous nous hâtons de reconnaître que M. Vischer en a senti l'importance et s'est appliqué à le mettre dans tout son jour. Contradiction singulière! tout à l'heure nous considérons l'individualité comme une limite ou comme un vice originel des créatures, et maintenant elle nous apparaît comme un de leurs privilèges. C'est précisément parce que les choses sont individuelles qu'elles ne sauraient être adéquates à l'idée, et en même temps, plus elles sont individuelles et plus facilement naît cette illusion en vertu de laquelle nous les égalons à l'idée, et nous croyons contempler l'essence même dans le phénomène qui ne la révèle qu'incomplètement. La solution métaphysique de cette contradiction, comme de tant d'autres, doit être cherchée dans la logique de Hegel. La contradiction, jusqu'à ce grand philosophe, était la terreur de la philosophie; nouveau Thésée ou nouvel Hercule, Hegel est allé droit au monstre, l'a dompté, emmuselé, et, courbant sous le joug sa tête frémissante, il l'a attelé au char de la métaphysique, que cet étrange coursier a entraîné dans des régions jusqu'alors inconnues. Mais si l'esthéticien doit laisser à l'ontologie le soin de résoudre le problème en question, il peut en trouver par la simple analyse un éclaircissement qui suffit au but qu'il se propose. Qu'est-ce en effet qu'une individualité? c'est un être qui se détache du monde non en s'en isolant, mais en ramenant à l'unité spéciale de sa nature toutes les modifications que lui font subir les choses et en leur imprimant sa marque. L'individu, entretenant des rapports avec les autres êtres et en recevant des impressions multiples, n'est pas un miroir inerte où les choses se réfléchissent en désordre et à l'aventure; de ces images éparses il compose un tableau auquel il donne son cachet, et dont le caractère et l'harmonie résultent de sa nature propre et des lois que lui impose son espèce. Aussi remarquons, s'il nous est permis d'anticiper ici sur la suite de ces déductions, que l'art se fourvoie de la manière la plus dangereuse quand il cherche à atteindre l'idéal au prix de l'affaiblissement de l'individualité, comme faisait, par exemple, l'école de Bologne dans ses efforts pour réaliser la beauté en sacrifiant le caractère. Cette méthode, que Winkelmann a eu le tort de paraître approuver, serait

bonne si les idées étaient de simples abstractions auxquelles on pût remonter en élaguant les innombrables modifications des choses; il en résulterait que l'idéal ou le divin se trouve dans l'absolue indétermination, ou que, pour nous servir d'un mot trivial mais expressif de Hegel, l'absolu réside dans cette nuit où tous les chats sont gris. Loin de là, comme le pressentait Aristote et comme Hegel l'a démontré, le général est concret; il est l'unité vivante de toutes les puissances que les choses particulières manifestent partiellement; l'infini et le fini, le général et l'individuel, sont des termes à la fois corrélatifs et contradictoires, qui s'opposent l'un à l'autre précisément parce qu'ils sont indissolublement unis. Un être se rapproche davantage du type de son espèce à proportion qu'il est plus individuel, et inversement il s'individualise davantage, dans la mesure qu'il est l'expression plus complète de ce type. En effet, plus l'individu est riche en déterminations, plus il diffère de tous les autres, plus il est lui-même; et d'autre part, plus il est déterminé, plus il se développe dans tous les sens et plus il s'approche de réaliser toutes les puissances que contient virtuellement son espèce. C'est ainsi que le grand homme est à la fois plus individuel que tous les autres et plus rapproché du type général de l'humanité. L'immense richesse de sa vie intérieure semble épuiser toutes les formes de l'activité humaine; sa pensée embrasse l'ensemble des choses; l'infailible logique de l'histoire devient la règle de ses desseins et de ses entreprises; il vit pour tous et en tous, son cœur est le cœur d'un monde, et c'est ce qui légitime aux yeux des peuples son influence décisive sur leur destinée; il semble que l'espèce se soit concentrée en lui pour régler elle-même son sort; c'est le destin personnifié. Et en même temps il n'est pas moins vrai que le grand homme est plus original que tous les autres; car, tandis que le vulgaire ne réussit à mettre en œuvre qu'une petite portion de son être et laisse le reste à l'état brut, lui seul est en possession de façonner à sa guise toute la matière que la nature a mise en lui; il donne sa forme à la moindre de ses actions et de ses paroles; sa vie est une révélation continuelle de son âme. Il en va de même dans l'art. Que l'on compare une Vierge de l'un des Carrache à la Vénus de Milo, et que l'on dise si l'honneur de s'approcher davantage de l'idéal de la beauté humaine n'est pas échu à celui des deux artistes qui sut donner à son œuvre le plus de caractère!

Mais les individualités ne diffèrent pas seulement entre elles par la richesse relative de leurs déterminations, elles se classent encore par l'intensité de leur vie, je veux dire par le degré de force dont elles sont douées pour se posséder elles-mêmes. La hiérarchie de la nature ou

l'échelle des êtres forme une ligne ascendante où la vie va se centralisant toujours davantage et prenant toujours plus possession d'elle-même. Le sommet de l'échelle, le point culminant de l'existence, c'est la personnalité. La créature qui peut dire : *Moi*, n'est pas seulement le centre vivant de toutes les modifications qu'elle reçoit du dehors, elle réussit pour ainsi dire à s'emparer de soi, elle oppose à son être pur son être modifié, elle le détache d'elle-même pour s'en faire un objet, lequel est au fond identique à elle-même. Le moi se compose de ces deux êtres à la fois différents et identiques, et l'existence ainsi redoublée, se transformant en pensée, prend conscience de soi. L'être simplement individuel diffère de tous les autres, l'être personnel s'en distingue lui-même. La personnalité est une individualité qui se crée et se proclame elle-même. Et c'est ici que l'Idée célèbre son triomphe; car si elle est virtuellement, comme l'a démontré Hegel, la personnalité absolue, elle n'a entrepris le gigantesque travail de la création que pour arriver, par une série de degrés qui sont les phases successives de son enfantement, à se créer une réalité identique à elle. Le moi humain est le divin miroir où elle se contemple, le glorieux milieu où elle apparaît dans sa vérité, le théâtre où elle se donne à elle-même le spectacle du grand drame de la création. Or le beau, avons-nous vu, est toujours un objet particulier, devenu, par l'effet d'une sorcellerie dont nous n'avons point encore recherché le secret, le représentant adéquat de son espèce, et conséquemment de l'Idée absolue dont cette espèce est une manifestation particulière. Il s'ensuit que l'Idée absolue qui apparaît ainsi dans l'objet beau lui imprimera sa forme, celle de la personnalité. Ainsi le sentiment du beau ne nous fait pas seulement découvrir, dans le monde des êtres inférieurs, des individualités achevées, expressions accomplies de l'Idée, mais il prête à ces individualités une sorte de vie personnelle. En un mot, le sentiment du beau est un anthropomorphisme qui, transformé en religion populaire par le génie de la Grèce, est encore aujourd'hui la religion de l'art et des artistes.

Tout à l'heure, avons-nous tout dit sur ce platane qui nous retenait dans une contemplation délicieuse? Avons-nous pénétré jusqu'à la raison cachée du charme infini par lequel sa beauté remuait notre âme dans ses profondeurs? Cet arbre magnifique, dont les extrémités seules sont mobiles et dont le tronc massif repose immobile sur le sol où s'enfoncent ses pieds, nous présente l'image d'une vie saine, vigoureuse et robuste, le symbole du calme, de la force, et si notre vie est troublée, si nous sommes las de la lutte contre le monde et contre

nous-mêmes, cette image d'un fier repos qui défie les tempêtes nous rafraîchit et nous retrempe. Cette vie même est assez puissante pour en abriter d'autres; ce platane — platane d'Orient, si l'on veut — est un lieu de refuge; aux extrémités de ses branches noueuses, des cigognes ont construit leur nid, et, debout, immobiles, dessinent leurs formes blanches sur le vert des larges feuilles. Séjour favori des habitants de l'air, il verse sur le sol une ombre hospitalière qui convie au repos le voyageur fatigué. Il est midi, la chaleur est ardente, une lutte s'est engagée entre les rayons embrasés du soleil et l'arbre géant; victorieux et triomphant, il répand la fraîcheur autour de lui; des chameaux accroupis se reposent à ses pieds en ruminant, et le chamelier, nonchalamment couché, savoure les douceurs du sommeil. Ainsi sa beauté s'enrichit d'accessoires nouveaux; comme sa vie elle-même, elle absorbe ce qui l'entoure. Mais cet arbre fait plus que de vivre, il sent, il pense; on le dirait plongé dans une molle rêverie; cette existence silencieuse paraît se contempler elle-même; il goûte un secret contentement en se repaissant de sa propre beauté; ses branches énormes, dont les extrémités s'abaissent vers le sol, semblent considérer vaguement leur ombre dormant à son pied, et par intervalles le bruissement léger de ses feuilles remuées par le vent est comme le soupir d'une âme assoupie qui s'entrevoit en songe.

Et la même illusion s'impose à nous, quel que soit l'objet qui se revêt à nos yeux des prestiges de la beauté. Un paysage que j'admire se présente à mes yeux comme un ensemble harmonieux; point de beau paysage pour moi si je n'y aperçois une unité, une harmonie, la succession et la dégradation de plans autour d'un point central dont ils semblent être le rayonnement. Il y a plus, tout cet ensemble, les jeux de la lumière et de l'ombre, les détours accidentés des montagnes, les ondulations des arbres balancés par le vent, les vapeurs bleuâtres de l'horizon, tout cela se spiritualise, devient le signe, l'expression vivante d'une âme qui, de proche en proche, se répand sur tous ces objets divers et leur communique à tous son repos ou sa passion, et à coup sûr il n'est pas un artiste, quelles que soient la facilité coulante de son crayon, la dextérité de sa brosse et l'éclatante variété de sa palette, le paysagiste qui ne sait pas surprendre ces secrets de l'âme des choses et qui ne les fait pas redire à sa toile!

Je quitte mon platane, à regret il est vrai, mais toute contemplation a sa fin, et ma raison s'éveillant m'avertit qu'un platane n'est pas le monde. Je fais quelques pas dans un fourré de verdure et j'arrive au bord d'une pièce d'eau. Un ruisseau limpide a rencontré dans son

cours un petit bassin arrondi, où il épand mollement ses ondes claires comme le cristal. Ce bassin est enfermé de talus doucement inclinés, revêtus de genévriers d'un vert cendré, de lierre aux feuilles lustrées, de myrtes blancs et de lauriers-roses; au-dessus se dresse une haie épaisse de buissons d'égantiers fleuris; des grenadiers, s'avancant de toutes parts, marient le rouge incarnat de leurs fleurs au tendre éclat des roses blanches; au-dessus de cette courtine ondoyante, une vigne folle court en tous sens et y suspend ses festons capricieux, dont elle va enlacer plus loin les oliviers et les térébinthes qui bordent ce délicieux rivage. L'eau transparente réfléchit cette verdure, ces fleurs, ces formes diverses, ces teintes contrastées, cette luxuriante végétation, et les nuages blancs que le caprice des vents promène dans le ciel bleu y laissent tomber leur ombre errante; tout se reflète dans le clair bassin; on dirait que la nature se penche sur ce miroir pour y contempler ses grâces. Immobile, je considère ce miracle de beauté, que publie à plein gosier un rossignol bercé sur une branche d'olivier. Le lac s'anime à mes yeux : assurément il respire, il vit; c'est une âme qui reçoit l'empreinte de tout ce qui l'environne, qui recueille dans son sein toutes les formes de la vie, et qui, dans son rêve, regarde flotter en elle les choses du ciel et de la terre. Un vent frais, chargé de parfums, vient de passer dans l'air; tout a frémi : les égantiers, les grenadiers et les térébinthes se sont inclinés; les fleurs ont balancé leur tête odorante, le lac se ride et pousse à petits plis pressés son onde émue vers ses bords verdoyants qu'elle caresse avec un doux frisson. Et toutes les images qu'elle reflétait se brisent et se dispersent, les couleurs se mêlent aux couleurs, les contours aux contours; tout s'agite et se confond. Quelle passion mystérieuse vient de troubler cette âme endormie? Mais déjà la brise a suspendu son haleine, l'onde se calme, les contours des choses se dessinent de nouveau sur sa surface unie, et de cette âme rentrée dans son repos se dégage je ne sais quel calme divin qui se communique à mon cœur. En vérité, je ne me sens pas seul ici; les choses vivent, un autre cœur est près du mien, lui parle, l'émeut et le console.

Nous l'avons dit, le sentiment du beau est une sorte d'anthropomorphisme que la conscience antique prenait au sérieux, et dont notre imagination subit le joug, en dépit de notre raison, chaque fois que, dans nos entretiens avec la nature, nous prenons la beauté pour truchement. Et pourquoi nous défendre de cette illusion? ne serait-elle donc qu'un mensonge? La nature tout entière s'efforce vers l'esprit, elle l'appelle, les pierres mêmes crient son nom. L'esprit est la vérité,

toutes les formes de l'existence universelle le préparent, l'annoncent, le préfigurent, en sont les ébauches plus ou moins grossières, les rudiments plus ou moins développés ; tout aboutit à lui, comme les cérémonies de l'ancienne Alliance annonçaient à l'avance la venue du Messie, et au sein des choses, dans les mille voix de la terre, dans le tumulte de sa fiévreuse activité, dans ces cris profonds qui sortent de ses entrailles, se révèle comme un vague pressentiment de ce Messie qui doit réaliser toutes les promesses et montrer au monde la figure de la vérité. La nature, a dit un philosophe, est une ravissante erreur, mais cette erreur est le commencement de la vérité, et la beauté ne nous trompe pas quand, touchant les êtres inférieurs de sa baguette magique, elle nous fait contempler à travers leur enveloppe transparente l'esprit naissant, balbutiant dans les langes de la nature les premiers mots de son mystère.

Ainsi, dans tous les phénomènes de la nature que nous qualifions de beaux, l'espèce à laquelle ils ressortissent se produit sous la forme d'une individualité nettement déterminée, où nous croyons retrouver plus ou moins l'image de cette vie personnelle dont la beauté humaine est, pour ainsi dire, la seule expression officielle et légitime. Mais d'où provient cette individualisation des choses dans la nature, qui est une des conditions de la beauté ? L'art, comme la science, est intéressé à en pénétrer le secret. L'esthéticien ne peut négliger ce problème, et c'est en en cherchant la solution que M. Vischer s'est vu conduit à compléter sur un point important la théorie de son maître, et à faire sa place à ce facteur dont nous avons constaté l'influence sur tous les phénomènes qui se rapportent au beau : nous voulons parler de l'accident.

Tout grand génie a ses faiblesses. Hegel, cet intrépide et puissant dompteur du monstre de la contradiction, avait peur de l'accident, et il s'est étudié à l'évincer le plus promptement possible de tous les domaines que sa vaste intelligence s'occupait de soumettre à l'empire de la logique. Mais, comme le fait remarquer M. Vischer, l'accident joue un rôle considérable dans la vie, et on ne saurait sans injustice rayer d'un trait de plume ses états de service. Supprimez l'accident de l'histoire, et vous en supprimez le drame, lequel consiste précisément dans la lutte des idées avec les mille obstacles fortuits qui s'opposent à leur réalisation. Supprimez l'accident de la nature, vous l'appauvrissez, vous la mutilez, vous lui enlevez tout ce qui fait sa diversité et son charme. Retranchez l'accident de la vie humaine, que deviendra-t-elle ? une vapeur grisâtre où s'agitent des fantômes. L'accident est ce prin-

cipe d'individualisation qui donne leurs formes déterminées à toutes les existences.

Qui détermine la figure, le port, toute la manière d'être d'un cerisier ? Les qualités secrètes du noyau qui lui a donné naissance, l'orientation du terrain où le hasard a voulu qu'il fût planté, les propriétés et la configuration du sol qui l'a vu grandir, léger ou profond, sec ou humide, argileux ou sablonneux, sol plat ou pente abrupte ; ce sont encore les pluies, les frimas ou les soleils qui présidèrent à sa croissance, toutes les fantaisies changeantes des saisons. Le jardinier aura beau biner, sarcler, pailler, abriter, chaperonner : il tirera parti de l'accident, mais il ne le supprimera point, et de cent arbres de même espèce auxquels il aura rendu les mêmes soins, il n'y en aura pas deux qui soient identiques l'un à l'autre. — Vous admirez la forme hardie d'une montagne qui, surplombant la vallée, dresse vers le ciel sa cime altière. Quel est le grand artiste qui découpa ces lignes si grandioses et si majestueuses ? C'est peut-être un tremblement de terre, une éruption volcanique, un éboulement. Vous vous arrêtez à considérer sur la pente d'une montagne calcaire, au fond d'un vallon, un bloc gigantesque de granit, recouvert d'arbres verdoyants qui entre-croisent de toutes parts leurs racines à demi déchaussées. Calculez, si vous le pouvez, la série d'accidents qu'il a fallu pour apporter cette roche erratique en ce lieu, pour y amasser une couche de terre végétale et pour faire lever toutes les semences que les vents du ciel y déposèrent dans leurs caprices. Quelle est la naissance où l'accident n'ait présidé ? Certes, elle est un accident, quelque part qu'y puisse avoir cette prédestination des cœurs qu'aime à se figurer la passion, la rencontre sur les chemins tortueux de la vie et l'union féconde de deux êtres humains, appartenant à tel pays, à telle province, à telle classe de la société, et qui en mettent au monde un troisième, dont le sort a été dicté d'avance par les entrailles d'où il est sorti. La santé des deux parents, le tempérament, le sang qui coule dans leurs veines, leur humeur, la nature de leurs occupations et de leurs plaisirs, les circonstances qui accompagnèrent la conception du germe, les impressions qui troublèrent ou favorisèrent la gestation, mille détails, mille incidents ont contribué à déterminer le caractère du nouveau-né ; à vrai dire, c'est une aventure que cet enfant qui vagit dans son berceau, c'est je ne sais quelle félicité du hasard que sa mère baise avec orgueil sur ce front. Mais l'accident n'a pas achevé son œuvre ; il va veiller près de son berceau ; quand l'enfant en sortira, cette nourrice fidèle ne le quittera point, elle lui fera faire peut-être ses premiers pas, à

coup sûr elle sera pour quelque chose dans le premier sourire qu'il fera à la vie, dans les premières impressions qui épanouiront cette âme à peine éclosée. Jusqu'à la mort, elle lui tiendra compagnie, et ce n'est pas sans son agrément que se décidera sa destinée. Tout être vivant porte au fond de lui-même des puissances endormies que les excitations du dehors peuvent seules éveiller et appeler à la vie. Telle qualité, tel don du cœur ou de l'intelligence existait en nous à l'état latent et n'attendait qu'un hasard pour se manifester; souvent aussi nous maudissons tel événement fortuit qui vient brusquement traverser nos plans, et en suivant la direction nouvelle où il nous a jetés, nous rencontrons notre vraie vocation. Il y avait à Athènes un autel consacré au dieu inconnu; élevons-en un à l'imprévu, lui seul peut faire de nous ce que nous sommes appelés à devenir, lui seul peut enfler la voile de nos destins et les pousser au port.

C'est grâce à l'accident que tous les individus appartenant à une même espèce acquièrent et développent ce caractère propre qui les distingue les uns des autres; c'est grâce à l'accident qu'il n'y a dans la nature que des originaux et point de copies; il n'est pas d'être qui ne porte l'estampille du hasard. L'accident est à ses heures un grand artiste, et M. Vischer a raison de le réhabiliter. Mais quelle est sa provenance? Est-il un agent autorisé de la raison ou un rebelle qui conspire contre ses lois? S'il est vrai que l'univers est une grande pensée, et qu'il n'est pas dans les profondeurs du ciel ni sur la surface de la terre un soleil, une planète, un brin d'herbe, un ciron où la raison divine ne se manifeste, comment s'expliquer cette puissance mystérieuse qui intervient partout, et dont l'action semble un attentat contre la législation de l'univers?

L'accident, comme le fait observer M. Vischer, résulte de la coexistence dans le temps et dans l'espace de toutes les espèces différentes et des différents individus qui représentent ces espèces. Chaque sphère de la nature, depuis la matière inorganique jusqu'aux régions les plus élevées des êtres organisés, obéit à des lois fixes, immuables; la raison est présente dans la planète décrivant son orbite autour du soleil, dans l'attraction et la répulsion de deux fils conjonctifs, dans les affinités chimiques, dans le cristal formant sur un plan géométrique ses triangles et ses quadrilatères, dans les métamorphoses des plantes, dans l'unité de composition des espèces animales, comme dans la pensée humaine, dans les contemplations du philosophe et dans les desseins inspirés du grand homme. Mais toutes ces sphères d'existence si régulières, où rien n'est laissé au hasard, coexistent dans le temps et dans l'espace, et elles n'y sont point isolées les unes des autres,

elles se rencontrent, elles se heurtent, elles entreprennent sur leurs droits respectifs, et de leurs actions et réactions réciproques découlent mille résultats inattendus, mille combinaisons imprévues qui échappent à tout calcul et qui se nomment des accidents; à quoi il faut encore ajouter toutes les influences occultes ou manifestes qu'exercent les uns sur les autres les êtres innombrables appartenant à la même espèce. Les influences se retrouvent, comme nous le disions, à tous les étages de la nature; mais elles sont moins nombreuses et plus appréciables dans les régions inférieures du monde inanimé. L'astronomie parvient à se rendre compte des dérangements éprouvés par les astres dans leurs mouvements de révolution autour de leurs centres d'attraction, et plus d'une fois la recherche des causes de ces perturbations a conduit la mécanique céleste à d'immortelles découvertes. Encore pour résoudre des problèmes si compliqués a-t-il fallu que les mathématiques, faisant pour ainsi dire violence à leur nature, enfantassent un nouveau calcul qui saisît les questions dans leur essence intime et les quantités dans leur génération, calcul découvert par le génie, scandale et folie de la géométrie ordinaire, et dont les principes métaphysiques n'ont encore été établis par aucun mathématicien d'une manière qui puisse satisfaire la philosophie. Mais à mesure que nous nous élevons dans l'échelle des êtres, les déviations produites par les actions réciproques embarrassent davantage la science.

Platon et Aristote célébraient les astres comme des divinités, leur tenant à gloire la régularité majestueuse et la simplicité relative de leurs mouvements, et opposant leur marche uniforme dans l'espace aux vagabondages des êtres libres. Mais à proportion qu'un être tient un rang plus élevé dans la nature, il est plus accessible à toutes les influences externes, plus exposé à toutes les sollicitations du dehors; son espèce étant plus générale, il entretient plus de relations avec les choses, il a partout des intelligences, des pratiques secrètes; et en retour tout agit sur lui; sa vie, plus complète, se relie à tout; il est susceptible d'impressions plus nombreuses et plus profondes. La lumière, les astres, toutes les forces élémentaires, l'électricité, le magnétisme, les affinités chimiques, influent incessamment sur l'existence de l'animal; et l'animal supérieur, l'homme, trouverait à peine dans l'univers entier un être, un atome qui ne fût en possession de troubler ou d'exalter sa vie.

Plus les êtres vont s'individualisant, plus l'accident a de prise sur eux, et inversement plus ils sont modifiables par l'accident et plus leur

individualité se complique et se nuance. Il en résulte que l'individualité étant la condition de la beauté, l'accident devra paraître dans le caractère, dans la manière d'être de l'objet beau. Rien de beau, en effet, qui n'offre à quelque degré l'apparence de l'accident. La géométrie analytique ne peut s'occuper que de lignes susceptibles d'une définition rigoureuse; on pourrait dire que toute ligne qui est du ressort de l'analyse n'a rien à démêler avec l'esthétique. Les astres eux-mêmes se présentent aux regards de l'observateur disséminés au hasard dans l'espace, et cet apparent désordre du ciel est une des conditions de sa beauté. Les peuples pasteurs de l'Asie, qui les premiers s'éprirent jusqu'à l'adoration des splendeurs des nuits, crurent retrouver dans ce spectacle l'image agrandie de leur vie errante; ils cherchèrent du regard le pâtre invisible qui poussait devant lui son troupeau de mondes rayonnants, vaguant à travers les steppes infinies du firmament. Ces nomades, qui sur les hauts plateaux de l'Asie déplaçaient chaque jour leurs tentes et chaque jour changeaient de logis et d'horizon, adorèrent des dieux vagabonds comme eux, les nomade de l'Empyrée, et ils glorifièrent dans leurs pensées la sublime aventure des cieux étoilés.

Le cristal présente une figure trop régulièrement géométrique, et la force latente qui le produit agit sur une matière trop homogène pour qu'il occupe un rang bien élevé dans la hiérarchie de la beauté. Partout où la vie se manifeste, la forme se complique; aux lignes droites et symétriques se substitue cette forme onduleuse et serpentante qu'Hogarth tenait pour la ligne esthétique par excellence, parce qu'elle est l'expression du mouvement et du caprice. Rien de plus faux que la théorie qui prétendait ramener l'idée de la beauté à une simple notion de proportion et de symétrie; rien de plus juste que les considérations par lesquelles Kant établit que dans tout objet beau nous percevons confusément une certaine convenance finale sans y discerner aucune fin déterminée; rien enfin de plus chimérique que de vouloir instituer un *canon* des arts ou de former une forme typique qui, à l'exclusion de toute autre, ait eu le privilège de représenter le beau. Sans doute les phénomènes esthétiques portent l'empreinte d'une règle, puisque en eux se manifeste l'idée; mais cette règle doit se dissimuler et se déguiser sous les apparences d'une liberté capricieuse. Notre platane, pour en revenir à lui, offre bien, dans ses formes et dans son attitude, des répétitions, des convenances et des contrastes où se retrouve une certaine symétrie. A son tronc arrondi, dont le cylindre est le type géométrique, s'oppose sa couronne évasée en demi-sphère; de ce tronc

vertical se détachent des branches horizontales avec lesquelles leurs rameaux, couverts de feuilles pentagonales, forment des angles plus ou moins réguliers. Mais ici la géométrie est vaincue et subjuguée par la vie. Étrange cylindre que ce tronc noueux, bosselé et qui a grandi sans l'aveu du cordeau ni du fil d'aplomb ! Étranges horizontales que ces branches qui se déjetent à droite et à gauche, qui s'abaissent, s'élèvent, gauchissent, se contournent dans tous les sens, se tordent comme des serpents, et entremêlent leurs larges feuilles, dont il n'est pas deux exactement semblables ! C'est à ces désaccords au sein de l'harmonie, c'est à ce défi perpétuel jeté à la géométrie, que mon imagination doit de pouvoir personnifier ce platane. L'accidentalité de ses formes est l'image des caprices de la volonté. — « Toutes les expressions harmoniques, dit Bernardin de Saint-Pierre, sont réunies dans la figure humaine.... La forme de la tête de l'homme approche de la sphérique, qui est la forme par excellence. Sur sa partie antérieure est tracé l'ovale du visage, terminé par le triangle du nez et entouré des parties radiées de la chevelure. La tête est, de plus, supportée par un cou qui a beaucoup moins de diamètre qu'elle, ce qui la détache du corps par une partie concave. Cette légère esquisse nous offre d'abord les cinq termes harmoniques de la génération élémentaire des formes. Les cheveux présentent la ligne ; le nez, le triangle ; la tête, la sphère ; le visage, l'ovale ; et le visage au-dessous du menton, la parabole.... Ces formes ne sont pas tracées d'une manière sèche et géométrique, mais elles participent l'une de l'autre en s'amalgamant mutuellement, comme il convenait aux parties d'un tout. Ainsi, les cheveux ne sont pas droits comme des lignes, mais ils s'harmonisent par leurs boucles avec l'ovale du visage. Le triangle du nez n'est ni aigu, ni à angle droit, mais, par le renflement onduleux des narines, il s'accorde avec la forme en cœur de la bouche, et, s'évidant près du front, il s'unit avec les cavités des yeux. Le sphéroïde de la tête s'amalgame de même avec l'ovale du visage. Il en est ainsi des autres parties, la nature employant, pour les joindre ensemble, les arrondissements du front, des joues, du menton et du cou, c'est-à-dire des portions de la plus belle des expressions harmoniques, qui est la sphère. » C'est ainsi que dans les chefs-d'œuvre de la nature il n'est rien qui sente le compas ni l'équerre. La beauté, c'est la raison portant le masque de la fantaisie, c'est la déesse de la sagesse, dont la chevelure et la ceinture ont été dénouées par la main des Grâces, et qui a bu dans la coupe profonde du dieu de l'ivresse une folie sacrée que trahissent son geste et son regard. Comme la nature, et plus

qu'elle encore, l'artiste doit dissimuler soigneusement les nécessités intérieures de son œuvre. Toute œuvre d'art est profondément rationnelle, et en même temps elle doit nous apparaître comme un accident heureux dont nous avons peine à nous expliquer la provenance. L'art est un jeu, selon le mot profond de Schiller, aux vues esthétiques duquel M. Vischer n'a peut-être pas rendu suffisamment justice. Comme Shakspeare, Homère nous présente dans ses poèmes les lois éternelles de la vie, la logique immuable du sort et des passions; et cependant dans l'Iliade, comme dans le Songe d'une nuit d'été, les orages des passions, les vicissitudes du sort, les trahisons et les inconstances de la fortune se révèlent à nous comme le jeu de la fantaisie divine qui créa le poème des destinées, et tant que nous restons au point de vue où nous transporte la poésie, nous nous sentons nous-mêmes de force à jouer avec l'univers.

Mais, sans contredit, ce serait pousser trop loin la réhabilitation de l'accident que de le considérer uniquement comme le serviteur et l'allié de la beauté. L'accident est une puissance à double face, qui produit les effets les plus contraires avec la même facilité et le même succès : tour à tour il arrange et il déränge, il brouille et il débrouille, il crée et il détruit, il restaure et il mutile; tour à tour il a de merveilleuses inspirations d'artiste et de sauvages caprices de vandale, et la beauté est embarrassée de décider si elle a plus à se louer de lui ou à s'en plaindre. L'accident est le principe de l'individualisation des choses; mais il faut distinguer entre la vraie et la fausse individualité; toutes les deux sont également son œuvre. En se caractérisant, il arrive souvent que les êtres entrent en révolte ouverte contre les lois de l'espèce dont ils relèvent; souvent ils ne trouvent l'originalité que dans l'anomalie, et ils s'écartent de leur type originel par de nombreuses et graves déviations que ni la raison ni l'esthétique ne sauraient approuver. On sait l'influence décisive qu'exerce sur l'histoire de l'humanité la diversité des climats; le développement varié des peuples en dépend, ainsi que ces contrastes harmonieux des races, nécessaires à l'accomplissement des destinées du genre humain. Mais l'action exercée par le climat est loin d'être toujours bienfaisante. Il y avait quelque chose du ciel et de l'air de l'Attique dans l'âme de Phidias et de Platon, comme dans le miel des abeilles du mont Hymette; l'air et le ciel de certaines contrées produisent des gâtreaux et des idiots. Supprimez de l'histoire cette variété très-déterminée de l'espèce humaine qui s'appelle le peuple athénien, l'histoire en sera bouleversée; mais en revanche vous rendriez un service essentiel à

certains pays si vous en faisiez disparaître cette autre variété de l'espèce humaine qui s'appelle les crétins. Toutes les sphères diverses de la nature, qui coexistent dans le temps et dans l'espace, s'ignorent les unes les autres; ce sont des forces aveugles qui n'ont pas conscience de leurs effets, et leurs collisions ne font pas toujours le compte de la beauté. Les phénomènes météorologiques, par exemple, sont soumis à des lois aussi rigoureuses que celles qui régissent les affinités chimiques ou la cristallisation des corps, et jamais le moindre désordre ne pénétra dans ce laboratoire céleste où se préparent les chaleurs, les frimas, les vents, la grêle et les orages. Quand la pluie tombe, c'est assurément qu'elle a ses raisons de tomber; elle n'est point un caprice de l'atmosphère, elle est le résultat nécessaire de circonstances également nécessaires. Mais elle ne prit jamais en considération les intérêts des champs et de l'homme; c'est hasard si elle les sert, c'est hasard si elle les contrarie. Aveugle, indifférente, peu lui importe de submerger un pays et de ruiner ses habitants, de déconcerter un plan de guerre, de troubler l'éclat d'une fête, d'enlaidir un paysage, de glacer les inspirations d'un poète ou de déranger les contemplations d'un astronome; elle tombe parce qu'elle doit tomber; elle ne s'occupe que de faire son métier, et ne songe pas à se demander si elle aide les agriculteurs, les conquérants ou les touristes à faire le leur. Rien de moins maternel que la nature; toutes les puissances qui la constituent se déploient et agissent librement sans se soucier les unes des autres, et l'action collective de ces forces, soumises chacune à une règle inviolable, présente souvent dans son ensemble l'apparence de l'anarchie. C'est affaire à l'industrie humaine d'accommoder leurs différends quand elle le peut, mais sa puissance à cet égard est encore bien limitée. Le pommier a le droit de croître, de grandir, de se couvrir de feuilles, de fleurs et de fruits; mais le puceron lanigère n'a pas moins qualité que lui pour jouir de la vie, et qui lui reprochera de ne voir dans le pommier qu'une table servie à son intention par la nature? Le ciel, de son côté, a-t-il jamais fait vœu de prendre sous sa garde la prospérité des vergers? Les printemps sont ce qu'ils peuvent; mais il suffit d'une gelée tardive, d'un brusque changement de température, d'un coup de soleil succédant à des pluies froides, et les feuilles des arbres se boursofflent, se crispent, se roulent sur elles-mêmes, le bourgeon languit, la plante dépérit; la *claque* est un accident très-rationnel, mais le jardinier n'a pas moins raison de la maudire. C'est un train de guerre que la vie de l'homme des champs; la nature lance sur ses plantations son innombrable armée de champignons, de

mousses, de parasites, de chenilles, de hannetons, de taupes, de loirs, de mulots, de forficules, de pucerons, de kermès, de limaçons, qu'assistent dans leurs dévastations les légions aériennes des oiseaux, et, pour conjurer le fléau de cette formidable invasion, c'est à peine assez des épouvantails, des poisons, des pièges, de l'échenillage, des fumigations ou du chaulage. Les grâces des vergers et des jardins sont sujettes à de rudes atteintes; les grâces de la vie humaine sont-elles moins exposées? Toute beauté, hélas! a son ennemi caché qui la guette dans l'ombre et qui n'attend que le moment de lui porter le coup mortel.

Ainsi l'accident tour à tour sert ou trahit la cause de la beauté. Ou plutôt il y a deux sortes d'accidents : les uns favorisent et provoquent le développement de l'individualité, les autres le faussent ou le font avorter; les uns produisent la seule originalité que puisse avouer la raison, les autres enfantent les excentricités de tout genre, les monstres, les avortons, les existences rabougries, étiolées, indigentes, tantôt la pléthore et tantôt l'atrophie, dans tous les cas un désaccord attristant entre les phénomènes et leur essence, entre les individus et l'idée immanente à leur espèce : tous les êtres se trouvent ainsi en puissance de deux génies, l'un favorable et propice, l'autre funeste et malfaisant, un Ormuzd et un Ahriman qui se disputent le gouvernement de leur vie. Heureux quand le premier l'emporte! la raison est contente et la beauté triomphe. Mais ce triomphe n'est jamais absolu; les existences les mieux réussies portent toujours la marque de quelque accident perturbateur qui en altère la perfection. Comme l'a remarqué Bichat, il n'est pas d'être dont l'existence ne soit incessamment attaquée et menacée par le milieu dans lequel il subsiste et hors duquel il ne pourrait subsister. Les choses de ce monde ne sont pas comme les Olympiens d'Homère, qui « vivaient facilement ». Sur cette terre, où tout est pourtant ce qu'il doit être, respirer est un labeur, se mouvoir est un danger, désirer est une infortune, vouloir est une imprudence que le destin châtie souvent comme un crime. Qui se flatterait de sortir sans blessure des éternels conflits et des meurtriers combats de la vie, et comment la beauté pourrait-elle espérer de surmonter tous les dangers et les hasards que lui font courir ces chocs tumultueux? Un vaste complot est ourdi contre elle au sein de l'univers; victorieuse aujourd'hui, elle succombera demain; que ce revers soit suivi d'une nouvelle victoire, l'éclat de son triomphe n'effacera pas de son front les ombres qu'y auront amassées les fatigues de la lutte et les humiliations d'une défaite. Aussi beauté physique ou beauté morale, rien

ici-bas n'est complet. Où sont, dans la nature, les formes sans défaut ? où sont, dans l'histoire, les destinées dont aucun obstacle n'a traversé le développement ? où sont, dans le présent ou dans le passé, les situations qui ne laissent rien à désirer et au delà desquelles l'imagination ne peut rien rêver ? dans quelle partie du globe le sublime est-il séparé du ridicule par une infranchissable barrière ? dans quelles régions favorisées, des disconvenances subites, des désaccords imprévus s'abstiennent-ils de troubler les plus belles harmonies ? Par moments, l'âme réussit à se faire illusion ; elle pense avoir rencontré dans le monde des réalités la beauté parfaite, que lui représentaient ses rêves ; elle en jouit sans arrière-pensée, tous ses désirs sont satisfaits. Mais elle ne tarde pas à se désabuser : elle découvre dans les objets de son admiration quelque lacune, quelque défaut secret qui la chagrine, et, reconnaissant les bornes de la nature, elle charge une autre divinité plus puissante de lui créer un monde nouveau où réside la beauté parfaite, sans ombre, sans tache et sans défaillances !

Expliquer la perception du beau dans la nature et la création de cette seconde nature glorifiée qui s'appelle l'art, tels sont les problèmes qui s'imposent à l'esthétique. Ajoutez-y la question très-délicate de savoir comment l'artiste doit s'y prendre pour introduire dans son œuvre l'accident qui individualise et pour en écarter l'accident qui trouble et qui déforme, — question résolue de fait depuis des siècles par le génie des grands artistes au moyen de procédés instinctifs que la science doit étudier pour en dévoiler le secret et le traduire dans le langage de la raison. M. Vischer s'est attaché à résoudre ces importants problèmes, et la solution qu'il en propose, satisfaisante sur plus d'un point, insuffisante sur d'autres, mérite d'être examinée avec soin.

VICTOR CHERBULIEZ.

(Le deuxième article à une prochaine livraison.)

CLÉMENT DE ROME.

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE PRIMITIVE DE L'ÉGLISE.

Parmi les remarquables travaux d'histoire auxquels les premiers siècles de l'Église chrétienne ont donné lieu en Allemagne, il n'en est guère de plus intéressants et de plus instructifs que ceux qui concernent la personne de saint Clément. Ce nom, que tous les partis se sont approprié, qui a été le symbole de la conciliation et parfois aussi de la lutte, sous lequel se range une longue série d'écrits dont la date varie depuis les premières années du second siècle jusqu'au quatrième, est mêlé à tous les événements importants de l'Église naissante, et nous transporte au cœur même de sa vie. La critique moderne devait nécessairement le rencontrer sur son chemin, et en faire l'objet de ses investigations les plus attentives. Elle n'y a point manqué, et ce sont ces recherches que nous nous proposons de signaler dans cet article. Mais avant d'aborder un sujet qui doit nous offrir des résultats si différents des opinions reçues, il peut être utile de montrer que la critique la plus sévère n'outre-passe point ses droits, et de commencer par quelques considérations sur le caractère des premières histoires du christianisme, sur l'autorité de la tradition et des documents qui leur ont servi de base, sur la confiance qu'on leur peut accorder.

I.

Au temps où l'Église grandissait, l'esprit critique n'était pas né encore. L'humanité n'avait soif que de croyance. C'était l'époque du syncrétisme religieux, des mystères, des fables naïves ou merveilleuses, des miracles, des possessions démoniaques, de la sorcellerie, des enchantements de tous genres. Le vieux paganisme divinisait ses empereurs, habillait ses philosophes de la robe des magiciens, personnifiait chacune de ses pensées sous la figure de héros ou de démons, donnait à toute chose une forme, un nom et une histoire. Comment la jeune génération chrétienne, plus neuve, plus ardente, plus crédule encore, se fût-elle soustraite à cette influence, à ce besoin général ? La légende, déjà si active ailleurs, marche chez elle avec une rapidité prodigieuse. Elle s'impose sans opposition aux esprits charmés, et y revêt promptement l'autorité souveraine de l'histoire. Pour ne rien dire de tant de récits évangéliques si précieux et si riches, lorsqu'à travers la lettre qui tue on sait reconnaître l'esprit qui vivifie, que ne nous raconte-t-elle pas de ses apôtres, de ses premiers docteurs, de ses solitaires, de ses martyrs, de ses hérésiarques, de ses persécuteurs ? C'est Pierre qui, après avoir fondé les Églises d'Antioche et de Rome¹, après avoir rempli de sa prédication et de ses débats avec le magicien Simon une partie des villes de l'Empire², finit, comme le Christ, par être battu de verges et par mourir du supplice de la croix, crucifié, sur sa demande, la tête en bas, pour que dans la parité même il y eût entre le disciple et le maître la distance convenable³. — C'est Jacques qu'on nous dépeint consacré à Dieu dès sa naissance sous le titre de Nazaréen, ne mangeant rien de ce qui ait eu vie, ne possédant qu'un seul manteau et une seule tunique de lin, ayant la peau du front et des genoux durcie plus que celle du chameau par la fréquence de l'oraison, faisant descendre la pluie sur la terre dans des temps de sécheresse, portant la lame d'or

¹ Cette prétention est inconciliable avec les Actes des apôtres et les épitres de Paul. Cf. Lutterbeck, *Neutestamentliche Lehrbegriffe*, t. I, p. 118; t. II, p. 13 sqq., 128.

² *Clementis Romani Recognitiones et Homiliae*.

³ Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*. Paris, 1693, t. I, p. 167, 170, 189 sqq. — Nous renvoyons généralement à Tillemont, parce qu'il est l'écho fidèle des Pères, et qu'il note toujours les sources où il puise. En le consultant, on verra que tout ce que nous avançons est emprunté aux écrivains les plus autorisés des premiers siècles. — Cf. sur la légende de Pierre : Baur, *Paulus*, p. 223-237, 671 sqq. Schwegler, *Nachapost. Zeitalter*, t. I, p. 301 sqq. Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, article *Petrus*.

du grand prêtre et ayant seul le droit de pénétrer chaque jour librement dans le lieu saint, jouissant enfin de la confiance des Juifs, au point d'être pris par eux comme arbitre de leur foi¹. — C'est Jean qu'on envoie à Rome pour y être plongé dans une cuve d'huile bouillante, dont il sort sain et sauf, et qu'on dit endormi dans son tombeau à Éphèse, où il attend, sans connaître la mort, le jour du Seigneur². — C'est Paul que, sur l'expression d'un simple désir renfermé dans un verset plus ou moins authentique de l'Épître aux Romains³, on fait voyager longuement en Espagne⁴. — Thomas, André, Barthélemy, Matthieu, Philippe, se partagent la Phrygie, la Perse, l'Inde, la Scythie, l'empire des Parthes et bien d'autres contrées encore⁵, après avoir rédigé préalablement à Jérusalem, en commun avec les autres apôtres, le symbole qui porte leur nom⁶. — Tous ceux-ci, à l'exception de Jean, périssent par le martyre, et les détails en sont exactement connus⁷. — Thadée, l'un des soixante-dix disciples, est envoyé à Édesse pour y accomplir ce que Jésus avait promis dans sa lettre à Abgare, à savoir : la guérison du roi et l'évangélisation de son peuple⁸. — Une grande partie des noms relatés dans les livres du Nouveau Testament servent à doter les Églises d'évêques primitifs : ce sont à Césarée le publicain Zachée et le centenier Corneille, Évode à Antioche, Denis l'Aréopagite à Athènes, Silas à Corinthe, Caïus à Pergame, Lucius à Cenchrée, Crispus à Égine, etc. Annien, le cordonnier si merveilleusement converti par Marc à son entrée à Alexandrie, ne manque pas d'en devenir le premier pasteur⁹.

¹ Hégésippe, *apud* Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, II, 23. Tillemont, *ibid.*, t. I, p. 313 sqq.

² Tillemont, t. I, p. 358. *Ev. de Jean*, XXI, 22, 23. Gieseler, *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, 4^e édit., 1844, t. I, 1, p. 139, note 1. — Cf. Baur, *Pastoralbriefe*, p. 103 sqq.

³ xv, 24.

⁴ Tillemont, *ibid.*, p. 314 sqq., 609. Gieseler, *ibid.*, p. 99, note 9. Baur, *loc. cit.*, p. 63 sqq. *Paulus*, p. 212-232.

⁵ Eusèbe, *H. E.* III, 1; V, 10. Tillemont, *ibid.*, pass. Thilo, *Acta S. Thomæ*, 1823, p. 87 sqq.

⁶ Cf. sur le Symbole des apôtres l'excellente étude de M. Kayser dans la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, vol. X, livraison 3^e.

⁷ Cf. Thilo, *loc. cit.*, p. 105. — Ce ne sont pas seulement les apôtres, mais leurs femmes, qu'on fait mourir en témoignage de la foi. Eusèbe rapporte, d'après Clément d'Alexandrie, que « Pierre, voyant sa femme menée au supplice, fut ravi de joie de ce que Dieu l'appelait à sa patrie, et l'exhorta à mourir avec courage en lui disant : Femme, souviens-toi du Seigneur. » *Histoire ecclésiastique*, III, 30.

⁸ Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, I, 13.

⁹ *Constitutions apostoliques*, VII, 32. Tillemont, *ibid.*, t. II, p. 101.

Ce besoin de personnification et de développement légendaire, qui est la propriété des sociétés nouvelles comme des esprits simples et de l'enfance, n'est pas moins fécond sur les autres points. L'auteur de l'Apocalypse avait reproché à certains chrétiens de s'être laissé séduire par une doctrine pareille à celle de Balaam, et, jouant sur le mot, il les avait nommés des nicolaïtes¹ : on en fait une secte à laquelle on donne pour chef l'un des premiers membres de l'Église de Jérusalem, le diacre Nicolas (Actes, vi, 5)². Un autre parti considérable au sein du christianisme conserve en propre le titre qui servait à désigner d'abord tous les disciples du Christ, celui d'ébionites³ : on crée un Ébion qui devient son fondateur, et dont on raconte minutieusement l'histoire⁴. Nous pourrions en dire autant d'Elxai, le maître prétendu des elcésaites⁵. Mais c'est surtout le nom de Simon le Magicien que la légende s'est plu à illustrer de ses plus riches fantaisies. On connaît les interminables récits qui s'y rattachent, à partir du jour où Simon prétend acquérir des apôtres, à prix d'argent, le pouvoir de conférer le Saint-Esprit, jusqu'au moment où il apparaît obtenant à Rome les honneurs de la divinisation, et arraché enfin par la vertu apostolique du ciel vers lequel il s'envole⁶. Pour les fidèles des premiers siècles, il est le père ou plutôt l'incarnation même de la gnose et de l'hérésie ; dans la littérature judéo-chrétienne, il représente d'une façon peu voilée celui qui est pour elle l'homme ennemi et odieux par excellence, l'apôtre Paul⁷.

Quelles merveilles ne dut pas produire cette imagination si impressionnable et si riche en s'appliquant à ce qui la touchait plus que toute autre chose, aux gloires du martyr ! Nous ne songeons pas à nier le fond réel de cette sanglante histoire ni à en méconnaître les sublinités. Nous comprenons que la société chrétienne ait placé toujours en première ligne ces généreux dévouements. Que peut faire l'homme de plus

¹ *Apocalypse*, II, 6, 14, 15. — Balaam, en hébreu, a la même signification que la racine grecque du mot Nicolas : νικᾶν τὸν λαόν.

² Tillemont, *ibid.*, p. 45 sqq. Lutterbeck, *ibid.*, t. II, p. 42 sqq.

³ En hébreu, les pauvres, les humbles.

⁴ Tillemont, *ibid.*, p. 118 sqq. Cf. Gieseler, *ibid.*, p. 131. Lutterbeck, *ibid.*, p. 70 sqq.

⁵ Dénomination propre au caractère de la secte : (*elkhesch*) conjurateurs, magiciens. Hilgenfeld, *Zeitschrift für wiss. Theologie*, 1858, p. 419. Cf. Gieseler, *ibid.*, p. 133.

⁶ Tillemont, *ibid.*, p. 37 sqq., 521 sqq. Lutterbeck, *ibid.*, p. 9 sqq.

⁷ Nous ne pouvons nous arrêter ici davantage à cette légende, si précieuse pour la connaissance des origines de l'Église ; mais nous renvoyons ceux qui voudraient mieux la connaître à Zeller, *Die Apostelgeschichte*, 1854, p. 158 sqq. Volkmar, *Theol. Jahrbücher*, 1856, p. 279 sqq.

grand sur la terre que d'y mourir pour sa foi¹ ? Mais il faut bien reconnaître aussi que rien ne pouvait émouvoir davantage les masses et se mieux prêter au miracle. Cette soif ardente du supplice, cette attente extatique des félicités du ciel, ces membres déchirés, ce sang répandu à flots, ces honneurs mystérieux rendus à la tombe, toute cette redoutable poésie de la mort ne devait-elle pas transformer promptement en des faits indubitables l'illusion des sens et l'expression de l'enthousiasme ? Nous ne nous étonnerons donc pas si, parmi les actes des martyrs qui nous sont parvenus, il en est tant d'apocryphes ou d'interpolés². Nous ne nous étonnerons pas de tous ces récits qui nous dépeignent tantôt la flamme des bûchers s'écartant de la victime et se creusant devant elle comme pour la protéger, ou répandant autour du corps qu'elle consume l'odeur de l'encens et des parfums les plus exquis ; tantôt les bêtes du Cirque, qui, saisies d'un mystérieux effroi à la vue du martyr, n'osent s'en approcher, opposent une résistance invincible à toutes les provocations et se rejettent sur les bourreaux eux-mêmes, ou bien encore s'élancent vers leur proie ivres de rage, puis se calment soudain et se retirent sans leur faire aucun mal³.

Nous en avons appelé aussi aux légendes de la solitude. Qui ne se rappelle ces histoires fantastiques et merveilleuses qu'Athanase ébauchait déjà⁴, que Jérôme racontait avec une naïveté ravissante et une inimitable poésie aux hommes de son temps, et qui font de nos jours encore les délices de l'enfance ? Qui ne se rappelle ces tentations tour à tour séduisantes ou burlesques, ces animaux étranges doués de toutes les facultés humaines, ce dragon affreux forcé de venir se mettre lui-même sur le bûcher prêt à le consumer, ces corbeaux apportant aux solitaires le pain de chaque jour, ces lions accourus du fond du désert pour creuser leur tombe, ces âmes transportées ostensiblement au ciel

¹ Voir, pour les persécutions, les belles considérations et le résumé remarquable de M. Baur, *Das Christenthum und die Christl. Kirche der 3 ersten Jahrhunderte*, 1853, p. 416-435. Cf. Burckhardt, *Die Zeit Constantin's der Grosse*, 1853, p. 340 sqq.

² Ceux de saint André (Cf. Ceillier, *Hist. gén. des auteurs sacrés*, t. I, p. 487), de saint Ignace d'Antioche (Hilgenfeld, *Apost. Väter*, p. 212 sqq.), de saint Polycarpe (Hefele, *Patrum ap. opera*, éd. 4, prol., p. 84), de saint Clément, de sainte Sérapie et de sainte Sabine, de saint Eustache, de saint Alexandre, de saint Epipode, de saint Symphorien, de saint Marcel, de saint Valérien ; etc. (Ceillier, *ibid.*, t. I, p. 612, 671 ; t. II, p. 96, 98 sqq.), de saint Maurice et de la légion thébéenne (Gieseler, *ibid.*, p. 265), etc.

³ Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, IV, 15 ; VIII, 7. Ruinart, *Acta sinc. martyrum*, passim.

⁴ Cf. Mähler, *Athanasius der Grosse*, 2^e Aufl., p. 381.

au milieu du chœur des anges et de la mélodie des cantiques¹? Mais pourquoi nous arrêter davantage à recueillir des faits particuliers de cette nature dans une époque où le miracle était la loi commune et la propriété de tous? « Les uns, dit Irénée, chassent les démons, les autres connaissent et prédisent l'avenir, d'autres guérissent les malades en leur imposant les mains, d'autres enfin ressuscitent les morts². » Celui-ci change l'eau en huile pour fournir aux lampes du sanctuaire; celui-là est désigné évêque par une colombe, figure du Saint-Esprit, qui descend sur sa tête³. Tantôt une main invisible enchaîne, au milieu de leur acte criminel, les ravisseurs de la propriété des saints; tantôt les morts eux-mêmes sont forcés de retrouver le souvenir et la parole pour indiquer le lieu où ils ont celé un dépôt⁴. Les cadavres croisent les mains en s'unissant à la prière funèbre du prêtre, ou se déplacent au fond de leur tombe pour recevoir celui qui les rejoint⁵. Rien n'étonne la pensée altérée de prodiges.

La légende chrétienne, si libérale envers ceux qu'elle honore, n'oublie pas non plus ses ennemis et ses tyrans. Tous sont invariablement des hommes sans foi, sans mœurs et chargés de crimes. Aussi ne manque-t-elle pas de leur faire sentir dès ici-bas la vengeance céleste. Parmi les hérétiques, les uns, comme Simon et Théodote, ayant entrepris de s'élever en l'air avec l'aide du démon, sont précipités à terre et se tuent; les autres, comme Montan et Priscille, se pendent misérablement à l'exemple de Judas. Ceux que Dieu veut ramener à la vérité en sont quittes pour être battus toute une nuit par les anges⁶. Quant aux tyrans, on possède dans l'Antiochus du livre des Machabées⁷, cet idéal du persécuteur mourant, un type dont on ne se départira plus guère. Quelques-uns, il est vrai, meurent de mort violente ou, comme Pilate⁸, par le suicide; mais la plupart sont livrés vivants aux vers et à la pourriture. « Zacharie annonce à ceux qui combattent Jérusalem, dit saint Jérôme, qu'ils verront leur corps tomber par lambeaux, leurs yeux pourrir dans leurs orbites, leur langue se sécher et se corrompre dans leur bouche : et cette prédiction s'est accomplie à la lettre dans les oppresseurs de l'Eglise, dans Valérien, dans Dèce, dans Dioclétien,

¹ Athanasius, *Vita S. Antonii*. Hieronymus, *Vita S. Pauli et S. Hilarionis*.

² *Contra hæreses*, lib. II, c. xxxii, n. 4, apud Eusèbe, *ibid.*, v, 7. Cf. iii, 29.

³ Eusèbe, *ibid.*, vi, 9, 29.

⁴ Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, I, 11.

⁵ Tertullien, *De anima*, c. li.

⁶ Tillemont, *ibid.*, t. I, p. 187 sqq. Eusèbe, *ibid.*, v, 16-28.

⁷ II *Machabées*, c. ix.

⁸ Eusèbe, *ibid.*, II, 7.

dans Maximin le plus cruel de tous, et dans Julien ¹. » Seul, Néron, personnification de l'Antechrist, ne meurt pas ; il est conservé vivant dans les régions de delà l'Euphrate, pour revenir présider, avec une puissance satanique, aux horreurs de la persécution finale ².

On le voit, les seuls critères historiques des Pères sont la foi et l'édification : entre l'histoire et la poésie, il n'est pas chez eux de limite. Mais, pour compléter ce tableau, il nous reste à les suivre de plus près sur le terrain purement littéraire, et en particulier sur celui de la littérature canonique. Nulle part ailleurs, peut-être, cette absence d'esprit critique que nous avons constatée jusqu'ici ne se montre d'une façon plus saisissante et n'a de plus étranges résultats. Le premier effet est la production d'une quantité énorme d'écrits pseudépigraphiques lancés, sans scrupule aucun et avec les meilleures intentions possibles, sous le nom et l'autorité de tel ou tel personnage biblique, des apôtres surtout, parfois de Jésus-Christ lui-même ³. Nous sommes loin de les connaître et de les posséder tous, et cependant les titres seuls de ceux qui nous restent rempliraient bien des pages. Parmi les livres recueillis dans le Nouveau Testament, il en est au moins un, la deuxième épître de Pierre, qui, de l'aveu général, appartient à cette catégorie d'ouvrages ⁴. La seconde des épîtres de Paul aux Thessaloniciens ⁵ nous dit clairement que plus d'un auteur, à l'époque où elle fut écrite, se déguisait sous le nom de cet apôtre : on lui attribue encore, en effet, une épître aux Laodicéens, une troisième aux Corinthiens, et des Actes. Viennent ensuite les Testaments des douze patriarches, l'Ascension d'Isaïe, les parties les plus récentes du livre d'Hénoch et du quatrième livre d'Esdras, l'Apocalypse d'Élie, la Correspondance de Jésus-Christ et d'Abgar, celle de Paul et de Sénèque, la Prédication et l'Apocalypse de Pierre, sa lettre à Jacques et ses Voyages, une grande partie du Combat apostolique d'Abdias, le Voyage de Philippe, l'épître de Bar-

¹ *Comment. in Zachariam*, xiv, 12. Cf. *Actes des apôtres*, xii, 23. Eusèbe, *ibid.*, ii, 10; viii, 16; ix, 10. — On sait combien peu cela est conforme avec l'histoire. Cf. Tillemont, *Histoire des empereurs*. Paris, 1704, t. III, p. 283-314; t. IV, p. 547. Burckhardt, *loc. cit.*, p. 364.

² Voir, sur Néron l'Antechrist, la bonne monographie de M. Réville, dans la *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, vol. XI, liv. 1 et II.

³ Scherer, *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, vol. X, p. 202. — Nous négligeons les livres publiés sous des noms profanes, tels que ceux d'Hermès Trismégiste, d'Hystaspe, des Sibylles, etc., quoique les chrétiens y aient aussi grandement coopéré.

⁴ De Pressensé, *Histoire des trois premiers siècles de l'Église chrétienne*, 1858, t. II, p. 484 sqq.

⁵ II, 2; III, 17.

nabas, la deuxième de Clément aux Corinthiens¹, ses Récognitions, ses Homélie et ses Constitutions apostoliques, une foule d'Évangiles et d'Actes divers, etc., toutes œuvres apocryphes qui remontent aux premiers temps du christianisme, et que nous possédons aujourd'hui en grande partie dans les collections des Fabricius, des Thilo, des Tischendorf.

Le zèle littéraire ne s'arrête pas cependant à l'enfantement de ces nombreux pseudépigraphes : il va jusqu'à remanier les écrits existants. Malgré le respect qui semble devoir entourer les livres du Nouveau Testament, on les traite parfois avec une liberté surprenante. Origène se plaint amèrement de la diversité qui règne déjà de son temps dans les exemplaires, et il l'attribue en partie à la négligence, en partie surtout à l'arbitraire des copistes, qui se permettent d'en retrancher et d'y ajouter, selon leur convenance personnelle². Nous voyons, en effet, que des mots, des phrases, des versets entiers se trouvent transportés d'un livre dans un autre³; que des textes qui favorisaient l'argumentation des hérétiques ont été changés⁴; qu'on en a intercalé quelques autres⁵, un surtout de la plus haute importance dogmatique et qui figure depuis lors dans tous les traités de théologie comme le principal document en faveur de la doctrine trinitaire⁶. Il ne faut pas s'attendre, après cela, à plus de délicatesse à l'égard d'écrits moins respectés : bien peu ont pu se soustraire à toute altération de ce genre⁷. Nous rappellerons seulement, comme singulièrement significatives, celles qu'ont eu à subir les œuvres de l'historien Josèphe⁸.

Si la création d'une littérature pseudépigraphique aussi considérable peut paraître surprenante, la confiance qu'on lui accorde, et surtout

¹ Il faut dire la même chose des épîtres d'Ignace; mais nous ne les comprenons pas dans cette énumération, parce qu'on n'est pas unanime à leur égard. Cf. Hilgenfeld, *Apost. Väter*, p. 187 sqq. Dressel, *Patrum apost. opera*, 1857. Prolegom., p. 27 sqq.

² *Comment. in Matth.*, t. XV, n. 14. — Saint Jérôme répétait plus tard au pape Damase : « *Tot sunt pene exemplaria quot codices.* » *Præf. in Evangelia*.

³ Cf. Tischendorf, *Novum Testam. græce*, edit. VII critica major, 1859. Proleg., p. 39 sqq.

⁴ De Wette, *Einleitung in die Kan. Bücher des N. T.*, 5^e Aufl., 1848, § 34 a, b. Volkmar, *Das Evang. Marcions*, 1852, p. 189, 207 et al.

⁵ *Marc*, xvi, 9-20; *Jean*, vii, 53; — viii, 11; xx, 30; — xxi, 25. Cf. Tischendorf, *ibid.*, ad hos locos. Baur, *Untersuch. über die Ev.*, 1847, p. 235 sqq.

⁶ I *Jean*, v, 7, 8. Cf. Tischendorf, *ibid.*, ad hunc loc.

⁷ Denys, évêque de Corinthe au deuxième siècle, se plaint de ce qu'on falsifie ses lettres presque sous ses yeux. Eusèbe, *ibid.*, iv, 23. — Tous les livres apocryphes cités plus haut ont été eux-mêmes l'objet de remaniements nombreux.

⁸ *Antiq.*, xviii, 3. Cf. Gieseler, *ibid.*, p. 81, note 1.

l'incroyable rapidité avec laquelle certaines productions s'imposent à la crédulité publique le sont bien davantage encore. Donnons-en quelques exemples¹. L'épître de Jude² se fait l'écho d'un livre apocryphe aujourd'hui perdu, l'Assomption de Moïse³; elle cite comme authentique et inspiré le livre d'Hénoch⁴. Tertullien, invoquant les textes messianiques de ce dernier écrit, ajoutés à peine depuis un demi-siècle, reproche à quelques Juifs de le rejeter, et s'efforce d'établir qu'il a pu fort bien survivre à la destruction universelle du déluge, ou tout au moins être réparé par Noé sous l'inspiration de l'Esprit⁵. Justin, Clément d'Alexandrie et Lactance en appellent à des oracles sibyllins composés de leur temps, comme à la parole de Dieu; Justin, en particulier, accorde une foi entière aux prophéties d'Hystaspe. Les épîtres de Barnabas⁶ et de Clément⁷ citent des livres apocryphes que nous ne possédons plus; la dernière⁸ s'appuie sur le faux Esdras. Sous le nom de Mémoires des Apôtres, Justin emploie un ou plusieurs évangiles que le canon n'a pas admis⁹. Eusèbe nous apprend qu'Hégésippe, au milieu du deuxième siècle, se servait de l'Évangile des Hébreux; l'épître d'Ignace aux Smyrniens¹⁰, Clément d'Alexandrie et Origène le citent également¹¹. Clément d'Alexandrie considère la Prédication de Pierre comme la parole authentique de cet apôtre; et nous savons que l'Église de Rhossus en faisait, vers la même époque, un usage canonique¹². Anastase le Sinaïte accepte sans restriction les données historiques du Voyage de Philippe. L'Apocalypse de Pierre se trouve placée, dans les Commentaires de Clément d'Alexandrie, sur la même ligne que les épîtres catholiques : on la lisait publiquement à

¹ Nous les empruntons en grande partie à l'ouvrage cité de M. Schwegler, t. I, p. 52 sqq., auquel nous renvoyons pour toutes les pièces justificatives que nous n'indiquons pas nous-même.

² §. 9.

³ Arnaud, *Recherches sur l'épître de Jude*, 1851, p. 129 sqq. — M. Rampf (*Der Brief Judæ*, 1854, p. 201 sqq.) prétend que ce n'est pas à cette source que Jude a puisé; mais alors ce ne pourrait être que quelque tradition rabbinique de même valeur.

⁴ Hilgenfeld, *Die jüdische Apokalyptik*, 1858, p. 182.

⁵ *De cultu feminarum*, I, 3. Cf. Hilgenfeld, *ibid.*

⁶ Ch. XII.

⁷ Ch. XIII.

⁸ Ch. L.

⁹ Hilgenfeld, *Die Evangelien Justins*, 1850. Volkmar, *Über Justin der Märtyrer*, 1858, p. 12-23. Zeller, *Theol. Jahrb.*, 1855, p. 138 sqq.

¹⁰ Ch. III.

¹¹ Schwegler, *ibid.*, p. 208-210. Eusèbe, *ibid.*, IV, 22.

¹² Eusèbe, *ibid.*, VI, 12. Cf. *Revue de théologie et de philosophie chrétienne*, vol. X, p. 144.

Rome vers la fin du deuxième siècle; et quelques Églises de Palestine lui rendaient encore du temps de Sozomène un pareil hommage. Le Pasteur d'Herma, que le pape Gélase rejeta plus tard parmi les apocryphes, est tenu par Irénée pour un livre saint; Origène le dit divinement inspiré¹. Clément d'Alexandrie ne doute point que les auteurs des épîtres de Barnabas et de Clément ne fussent des apôtres. Origène, Jérôme et autres regardent les Récognitions comme une œuvre authentique de Clément de Rome. Épiphane ne parle des Constitutions apostoliques que sous une forme² qui montre assez la vénération et la confiance qu'il leur accorde. L'édit *Ad commune Asia* d'Antonin le Pieux, dont la supposition n'est plus douteuse, circule déjà comme authentique sous le règne suivant, et serait même invoqué, s'il était permis de se fier ici au témoignage d'Eusèbe, par un auteur contemporain³. Nous ne finirions pas s'il fallait tout citer⁴.

Telles étaient les dispositions des esprits et la nature des documents historiques existants, lorsque Eusèbe entreprit le premier, au commencement du quatrième siècle, de réunir les annales éparses de l'Église. Cette œuvre de compilation, pour offrir une valeur beaucoup plus grande que les matériaux employés, eût dû être exécutée par un homme exempt des préjugés de son époque, très-supérieur à elle et doué au suprême degré du sens critique. Eusèbe possédait-il ces qualités, si indispensables et si rares? Il est difficile de le croire. N'avons-nous pas pris ou retrouvé chez lui la plupart des faits signalés dans les pages précédentes? ne s'y est-il pas montré en parfaite harmonie avec la pensée contemporaine? Loin de partir du principe du doute et de l'examen, l'existence seule d'un titre quelconque est presque toujours pour lui un motif suffisant de crédibilité. Il a vu dans les archives d'Édesse de prétendues lettres de Jésus-Christ et d'Abgar, et il les transcrit aussitôt dans son Histoire, comme le monument le plus sacré et le plus précieux de l'antiquité chrétienne⁵. Certains édits impériaux, d'une invraisemblance ou certaine ou probable, circulent de son temps: il les accepte sans la moindre hésitation et nous en conserve religieusement le texte⁶. Il ne trouve aucune difficulté à admettre,

¹ *Comment. in epist. ad Rom.*, l. x, n. 31.

² Οἱ ἀπόστολοι λέγουσιν — ὁ θεῖος λόγος φάσκει.

³ Eusèbe, *ibid.*, iv, 13. Cf. Gieseler, *ibid.*, p. 173, note 4.

⁴ Voir encore Gieseler, *ibid.*, p. 84, note 3; p. 176, note 10.

⁵ *Histoire ecclésiastique*, t. 1, 13. Cf. R. Ceillier, *ibid.*, t. 1, p. 474 sqq.

⁶ *Ibid.*, iv, 9, 13. Cf. Keim, *Theol. Jahrb.*, 1856, p. 387 sqq. Gieseler, *ibid.*, p. 173, note 4.

sur l'autorité de Tertullien, que Tibère ait rendu compte au sénat « de ce qu'il avait appris de Palestine touchant la divinité du Sauveur », et qu'il l'eût mis au rang des dieux sans l'insurmontable opposition de ce corps¹. Se faisant l'écho d'une tradition populaire de Panéas, il assure avoir vu, dans une des rues de cette ville, le monument que la femme au flux de sang dont parle l'Évangile² aurait fait élever, en mémoire de sa guérison miraculeuse, à Jésus, son bienfaiteur, et tout à côté une plante inconnue qui guérissait tous les maux³. — Nous croyons inutile de multiplier ces exemples : après tous ceux qui ont été donnés déjà, l'insuffisance de la critique d'Eusèbe nous semble abondamment prouvée. Il est vrai de dire, cependant, que certaines qualités de son Histoire ont pu faire quelque illusion sous ce rapport. Ainsi, nous ne nions pas que la sobriété ordinaire des détails, une forme plus arrêtée et plus mûre, la marche suivie du récit et des listes régulières de noms propres ne puissent lui donner au premier abord une véritable apparence d'exactitude. Mais ce caractère est plutôt la conséquence de l'époque que du mérite de l'auteur. Lorsque Eusèbe écrivait, la tradition était à peu près fixée ; la légende, en prenant les droits de l'histoire, avait revêtu une forme plus concrète et plus simple, ses lacunes se trouvaient comblées. Mais la réalité en était-elle devenue plus grande ? La partie relative au canon de l'Écriture, par exemple, qu'Eusèbe traite avec un soin tout particulier, et où la certitude historique paraît faire les plus grands progrès, ne s'éloigne-t-elle pas infiniment davantage de la vérité que les hésitations primitives ? Reconnaissons donc que, là même où il semble apporter l'ordre et la lumière, le premier historien de l'Église ne fait souvent, grâce à l'absence de toute critique sérieuse, que consacrer l'erreur. N'hésitons pas, dans tous les cas, à lui appliquer ces paroles de M. Ritschl, qui eussent pu servir d'épigraphe à notre travail : « Les Pères n'ont su qu'étonnamment peu de chose de tout ce qui concerne l'époque apostolique, et encore ont-ils ordinairement une notion erronée du peu qu'ils en savent⁴. »

Ces considérations nous conduisent à une autre tout aussi impor-

¹ *Histoire ecclésiastique*, II, 2. Cf. Gieseler, *ibid.*, p. 106, note 2.

² *Marc*, V, 25 sqq.

³ *Histoire ecclésiastique*, VII, 18. — On pense, d'après l'analogie d'un grand nombre de monnaies, qu'il s'agit d'un monument érigé en l'honneur de l'empereur Adrien. Conf. Gieseler, *ibid.*, p. 86. Il ne faut pas oublier que, selon l'Évangile, la femme avait dépensé en médecins tout ce qu'elle possédait, *τά παρ' αὐτῆς πάντα*. Cf. *Luc*, VIII, 43.

⁴ *Entstehung der altkatholischen Kirche*. 2^e Aufl., 1857, p. 124.

tante pour la connaissance des procédés historiques de l'époque que nous envisageons. Nous l'avons dit, au quatrième siècle, le dogme était en grande partie élaboré, la hiérarchie reposait sur des bases solides, l'unité catholique triomphait dans l'Église. Dominée par le principe de la perpétuité, l'histoire ne sut dès lors reconstruire le passé qu'à l'image du présent. La différence des temps et la marche progressive de l'idée disparurent. Les événements, jetés dans un seul moule, en sortirent tous avec la même empreinte. Ce fut un continuel anachronisme de faits, de pensées et de nuances édifié presque toujours sur une base dogmatique¹. Nous n'en voulons donner qu'un court mais frappant exemple emprunté encore à Eusèbe. Dans sa lettre aux Galates, Paul raconte que s'étant trouvé avec Céphas à Antioche, il fut obligé de lui résister en face, parce qu'il était répréhensible et qu'il ne marchait pas droit selon la vérité de l'Évangile². S'il y a quelque chose d'évident et de certain sous le soleil, c'est que la personne dont Paul entend parler ici n'est autre que Pierre. Mais comment accorder ce fait avec la doctrine de l'infailibilité personnelle des apôtres et de leur constante inspiration? L'exégèse des Pères n'en est guère embarrassée. « Clément nous apprend dans ses Hypotyposes que Céphas, auquel Paul dit avoir résisté en face à Antioche, était un des soixante-dix disciples qui portait le même nom que l'apôtre Pierre. » Ainsi parle Eusèbe, trop satisfait d'une explication qui ramène si bien l'histoire aux exigences du dogme pour en suspecter la légitimité³. — Il faut le reconnaître, si la sincérité des premiers écrivains ecclésiastiques ne peut être mise en doute⁴, au moins leur bonne foi

¹ Cf. Schwegler, *ibid.*, t. I, p. 85 sqq. — Le principe catholique qui dit « tout ce qui, à une époque quelconque, se trouve unanimement admis dans l'Église sans qu'on puisse en marquer l'auteur, est censé venir des apôtres, » (Cf. Bellarmin, *De verbo Dei non scripto*, IV, 9, et S. Augustin, *De bapt. cont. Donat.*, IV, 9; Epist. LIV, 1) n'est que l'expression fidèle de ce fait. Quelles que soient du reste les formes et les nuances qu'il affecte, on le retrouve partout sur le terrain de la doctrine comme de la discipline. C'est ainsi, par exemple, que le pape Léon I^{er} n'hésite pas à taxer d'erreur l'Église d'Alexandrie, qui différerait de Rome sur quelques points, par le motif que l'Église de Pierre ne pouvait avoir décliné de la foi ni de la pratique primitives, et que tout ce qui s'écartait d'elle devait être naturellement abus ou corruption : *Unum nos sentire oportet*, dit-il, *et agere.... Cum enim B. Petrus apostolicum a Domino acceperit principatum et Romana Ecclesia in ejus permaneat institutis, nefas est credere quod sanctus discipulus ejus Marcus, qui Alexandrinam primus Ecclesiam gubernavit, aliis regulis traditionum suarum decreta formaverit, cum sine dubio... non aliud ordinatus tradere potuerit quam quod ab ordinatore suscepti.* (Ep. IX, ad Diosc. Alexandr.)

² *Gal.*, II, 11 sqq.

³ *Histoire ecclésiastique*, I, 12. — Voir encore Schwegler, *ibid.*, p. 64-73.

⁴ Nous ne voudrions pas faire ici d'exception pour Eusèbe; cependant l'auteur qui a

atteint-elle les dernières limites de la simplicité. La conscience des droits absolus de l'histoire et le scrupule littéraire leur font presque totalement défaut. Sous l'empire du préjugé dogmatique, la fraude perd son caractère, ou plutôt elle devient pour ainsi dire involontaire, et ne tarde pas à revêtir, aux yeux mêmes de son auteur, l'aspect de la vérité.

Lorsque l'œuvre d'Eusèbe parut, elle répondit si parfaitement au type arrêté et à la pensée commune, que nul ne songea à douter de son exactitude ni à en contrôler les détails. Elle put être considérée dès lors comme l'histoire officielle et classique de la première période de l'Église. Aussi lui a-t-il été donné pendant des siècles d'avoir des continuateurs ou des copistes, mais point de critique¹. Quant à nous, nous croyons avoir acquis le droit d'estimer à sa juste valeur cet assentiment traditionnel, et de ne pas nous laisser détourner par lui des résultats nouveaux auxquels peut conduire une enquête plus éclairée et plus impartiale.

Nous terminons ici ces considérations préliminaires, qui, bien qu'un simple abrégé, se sont étendues plus que nous ne pensions et que ne l'eût demandé l'harmonie de notre cadre ; mais comme elles nous ont paru ne pas s'appliquer seulement à notre sujet et s'étendre au contraire à toutes les questions du même genre, nous avons cru pouvoir nous y arrêter utilement.

II.

Une des manifestations les plus caractéristiques de l'œuvre de conciliation qui s'opère, dans le courant du deuxième siècle, au sein de l'Église, est le rapprochement de plus en plus intime des noms jusque-là rivaux de Pierre et de Paul. A part quelques partis extrêmes, qui persistent à maintenir dans toute leur rigueur les divergences primitives et à se réclamer, qui de l'apôtre des gentils, qui de l'apôtre de la circoncision, Πέτρος καὶ Παῦλος semble être devenu la devise générale de l'époque et comme le sceau de toute légalité.

Cette préoccupation nouvelle des esprits affecte les formes les plus diverses et consacre par cent légendes cette naissante union. Nulle part cependant elle ne se produit d'une façon plus marquée et plus

écrit l'*Histoire* et le *Pandgyrique* de Constantin peut et doit être surveillé avec une attention spéciale. Cf. Burckhardt, *loc. cit.*, p. 346 sqq., 374 sqq., 390.

¹ Baur, *Die Epochen der Kirchlichen Geschichtschreibung*, 1852, p. 25 sqq.

singulière que dans ce qui a rapport à l'origine des Églises. Presque toutes, celles en particulier où la lutte a été la plus vive, s'efforcent de faire concourir à leur fondation les deux grands apôtres de la chrétienté. Corinthe, cette Église que Paul a engendrée et dont il revendique avec tant d'insistance la paternité¹, oublie ses recommandations pour lui adjoindre Pierre : elle déclare, par l'organe de Denys, son évêque, qu'ils lui ont apporté ensemble la semence de l'Évangile². L'Église de Rome, qui ne doit son existence ni à Pierre ni à Paul³, se prétend fondée par l'un et par l'autre⁴. Celle d'Antioche, que Paul et Barnabas confirmèrent les premiers dans la foi, est rapportée, contre toute évidence, à l'initiative de Pierre⁵.

La même pensée génératrice préside à l'enfantement des traditions épiscopales. On veut tenir ses évêques de la main de Pierre et de Paul, ou en commun, ou alternativement de l'un, puis de l'autre. Seulement, comme ces prétentions n'ont d'autre base que l'arbitraire ou l'illusion, elles suscitent en général une foule de difficultés qui en démontrent le néant. Antioche peut encore nous servir ici d'exemple. « A Antioche, dit Pierre dans les Constitutions apostoliques⁶, Évode a été ordonné évêque par moi, et Ignace par Paul. » Telle est la thèse fondamentale dont le sentiment public se contente. Mais lorsque l'historien songe à en préciser les données, il se trouve devant des incertitudes et des impossibilités nombreuses. Ainsi, d'après Théodoret, ce serait Pierre, et non Paul, qui aurait ordonné Ignace. Les Constitutions semblent insinuer que l'épiscopat d'Ignace et d'Évode à Antioche fut simultané ; mais les Pères ne les y mettent que successivement. Eusèbe et Jérôme donnent la priorité à Évode ; Athanase et Chrysostome, à Ignace. Tous supposent qu'Ignace a été intronisé par l'un des deux apôtres même ; et cependant Eusèbe ne place son ordination qu'après leur mort⁷. Les modernes n'ont pas manqué d'accumuler des hypothèses plus ou moins malheureuses pour résoudre ces contradictions : nous ne pouvons y voir que les conséquences inévitables de la

¹ I *Corinth.*, III, 6 sqq ; IV, 14, 15 ; IX, 1, 2. II *Corinth.*, XI, 2 et al.

² Καὶ γὰρ ἄμω καὶ εἰς τὴν ἡμετέραν Κόρινθον φερέσθαι ἡμᾶς βούλων ἐδίδασκον. Ap. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, II, 25.

³ Voir plus haut, et *Rom.*, I, 8-15. Cf. Maier, *Einleitung in die Schriften des N. Ts.* 1852, p. 270-76.

⁴ A gloriosissimis duobus apostolis Petro et Paulo Romæ fundata et constituta Ecclesia. Irenée, *Contra hæc.*, III, 3.

⁵ Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques*, t. I, p. 167. Cf. *Actes des apôtres*, IX, 19 sqq.

⁶ VII, 46.

⁷ Cf. Tillemont, *ibid.*, t. II, p. 618 sqq.

fiction d'où elles partent. M. Volkmar a émis sur l'origine des noms choisis par la légende, sur la cause intime des fluctuations auxquelles ils ont donné lieu, sur leur véritable sens historique, quelques remarques ingénieuses que nous voudrions pouvoir reproduire¹; mais ce serait ouvrir une nouvelle digression et reculer encore l'objet particulier de cette étude, qu'il nous tarde de rencontrer.

Le mouvement hiérarchique que nous venons de constater à Antioche agit non moins puissamment à Rome et y produit les mêmes phénomènes : c'est à lui que nous devons l'évêque Clément². A en croire la tradition, rien ne serait plus certain que l'existence, vers la fin du premier siècle, d'un évêque de Rome ou, comme on le dit plus tard, d'un pape nommé Clément : depuis Denys de Corinthe (vers 170-180), le fait est unanimement attesté et ne soulève aucun doute³. Cependant, lorsqu'on y regarde de plus près, toutes les difficultés que nous avons rencontrées pour Ignace et Évoûde se représentent ici avec une force nouvelle. Quel était ce Clément ? de qui fut-il le disciple ? par qui a-t-il été ordonné évêque ? quand et après qui gouverna-t-il l'église de Rome ? Ce sont là autant de questions auxquelles on n'obtient que des réponses contradictoires.

Clément, compagnon ordinaire des travaux des apôtres, selon les uns⁴, et membre illustre, selon les autres, de la famille des Césars⁵, est, quant à sa position au sein des partis qui partageaient l'Église, l'objet d'une double tradition. Les *Récognitions* et les *Homélies clémentines*, qui tinrent une place beaucoup trop importante dans la littérature des quatre premiers siècles pour qu'il soit permis de ne s'en point préoccuper, le mettent au premier rang sous la bannière de Pierre ; Tertullien semble partir d'un point de vue analogue, et le pape Zosime n'est que leur écho en affirmant que Clément a été

¹ *Theologische Jahrbücher*, 1857, p. 147 sqq.

² Nous suivons ici : Baur, *Die sogenannten Pastoralbriefe des Ap. Paulus*, 1835, p. 110 sqq. *Paulus der Apostel Jesu Christi*, 1845, p. 469 sqq. Alb. Schwegler, *Das nachapostolische Zeitalter*, 1846, t. II, p. 29, 125 sqq. A. Hilgenfeld, *Die apostolischen Väter*, 1853, p. 53 sqq. *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1858, p. 589 sqq. G. Volkmar, *Theologische Jahrbücher*, 1856, p. 287 sqq.

³ Volkmar, *loc. cit.*, p. 331 sqq. Hilgenfeld, *Apost. Vät.*, p. 92 sqq.

⁴ Tillemont, *ibid.*, t. II, p. 163.

⁵ Les *Clémentines*, le Livre pontifical, le Catalogue des pontifes romains, Eucher, Nil, le Bréviaire romain. Cf. Hefele, *Patrum apost. opera*, edit. 4, Proleg., p. 18. — Ces deux opinions, longtemps réunies, s'excluent au fond. Tout nous défend de croire que les apôtres aient jamais compté parmi leurs aides habituels un personnage de cette importance. Si Clément est l'allié de Tibère ou de Domitien, il n'a été le compagnon ni de Pierre ni de Paul, et réciproquement.

instruit à l'école du bienheureux apôtre Pierre¹, et qu'il a corrigé, sous sa conduite, ses erreurs anciennes. Origène, Eusèbe, Épiphane, les Constitutions apostoliques, Jérôme, le désignent au contraire formellement comme un disciple de Paul, tout en reconnaissant, il est vrai, au moins la plupart, l'existence de quelques rapports directs ou indirects entre lui et Pierre, et en lui laissant ainsi d'une certaine façon ce caractère conciliateur qui est le trait général de sa physionomie². Nous verrons plus loin ce qui donna lieu de lui faire jouer ce rôle dans l'histoire de l'Église, et comment on l'utilisa.

Dans sa lettre apocryphe à Jacques, Clément raconte que Pierre, prévoyant sa fin prochaine, le présenta à l'Église de Rome, le lui donna pour évêque³, et le força à prendre place dans sa chaire⁴. Nous lisons dans les Constitutions apostoliques : « Lin fut ordonné d'abord évêque des Romains par Paul; et après la mort de Lin, moi, Pierre, j'ordonnai Clément⁵. » Tertullien et d'autres après lui disent la même chose⁶. Cependant, Eusèbe affirme que l'épiscopat de Clément ne commença qu'en 92, c'est-à-dire vingt-quatre ans après la mort de Pierre; et cette difficulté semble avec raison si grande à Épiphane, qu'il n'ose décider si l'ordination a été conférée par Pierre ou par Clet⁷.

Au début de sa note sur l'époque de l'épiscopat de Clément, Tillemont s'exprime en ces termes : « Il est très-difficile d'accorder les anciens entre eux touchant les premiers successeurs de saint Pierre, et peut-être encore plus difficile de trouver sur cela quelque chose de certain⁸. » Il nous suffira d'énumérer rapidement les divers avis pour constater la vérité de ces paroles. Tertullien, les Clémentines, la plupart des Latins, au témoignage de Jérôme, et Jérôme lui-même, dans ses derniers écrits, considèrent Clément comme le successeur immédiat de Pierre et le premier évêque de Rome après lui. Selon Augustin, Optat de Milève et les Constitutions apostoliques, il ne vient qu'en second lieu et cède le pas à Lin. Irénée, Eusèbe et Jérôme, avant qu'il eût changé d'opinion, font suivre Lin d'Anaclet ou d'Anenclét, comme

¹ *Beati Petri apostoli disciplinis imbutus.*

² Voir les textes chez Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 93 sqq.

³ Κλημένα τοῦτον ἐπίσκοπον ὑμῖν χειροτονῶ.

⁴ Cap. II, 19.

⁵ VII, 46.

⁶ « *Romanorum ecclesia Clementem a Petro ordinatum refert. Perinde utique et cæteræ exhibent quos ab apostolis in episcopatum constitutos, apostolici seminis traduces habeant.* » *De præscript. hæret.*, c. XXXII.

⁷ Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, III, 15. Tillemont, *ibid.*, p. 588.

⁸ *Ibid.*, p. 587.

disent les Grecs ¹, et renvoient ainsi Clément au troisième rang. C'est aussi l'avis d'Épiphane, à l'exception qu'il ne nomme jamais le second que Clet. Un ancien Pontifical du quatrième siècle dédouble un des noms, et met dans son catalogue Lin, Clément, Clet, Anaclet. Enfin l'Église catholique, marchant dans cette dernière voie, semble avoir consacré l'ordre suivant : Lin, Clet, Clément, Anaclet ².

Devant un tel conflit d'assertions, tout essai de concordance est inutile. Si nous voulons les résumer, nous trouvons en présence deux autorités fondamentales et également imposantes : d'une part, celle de Tertullien et des Latins, d'après laquelle Clément succède à Pierre; d'autre part, celle d'Irénée qui, en plaçant entre Pierre et Clément Lin et Anaclet, entend bien qu'ils fassent, comme s'exprime Tillemont, un degré dans la chaîne de cette succession, et d'Eusèbe qui recule jusqu'à l'année 92 le début de l'épiscopat de Clément. Cette contradiction est insoluble. Rufin, qui s'en était aperçu, suppose que Lin et Anaclet ont gouverné l'Église de Rome durant la vie de Pierre, et que, de cette façon, Clément a pu être tout à la fois leur successeur et celui de l'apôtre. Il n'y a sans doute rien de mieux à dire. Néanmoins, c'est là un expédient en opposition radicale avec la pensée des deux partis ³, et auquel en particulier Irénée et Eusèbe ne se plieront jamais.

On a vu combien les différentes données que nous possédons sur l'évêque Clément se combattent entre elles. Reste à savoir jusqu'à quel point leur hypothèse commune et fondamentale s'accorde avec l'histoire. Au temps présumé de Clément, c'est-à-dire vers la fin du premier siècle, l'épiscopat, dans le sens catholique du mot, semblerait n'avoir été connu ni à Rome, ni en général dans aucune des Églises ethnico-chrétiennes. A en juger par les principaux documents de l'époque, il n'y aurait même pas existé encore plusieurs années après ⁴.

¹ Ἀνέγκλητος

² Voir pour les textes Tillemont, *ibid.*, p. 587 sqq., 597 sqq. Hefele, *loc. cit.*, p. 19 sqq.

³ Le but dans lequel ils énumèrent tous ces noms est purement dogmatique. Ce qu'ils veulent, Tertullien (*loc. cit.*) comme Irénée (*Contra hæres.*, III, 3), ce n'est pas recueillir un simple fait historique, mais prouver que, depuis les apôtres, l'Église de Rome n'a cessé d'avoir, pour conserver et se transmettre le dépôt de la foi, une succession constante d'évêques. En parlant de Lin, d'Anaclet, de Clément, ils prétendent donc désigner des successeurs de Pierre.

⁴ Baur, *Ursprung des Episcopats*, 1838. *Das Christenthum und die Christl. Kirche*, 1853, p. 239 sqq. Volkmar, *Die Religion Jesu*, 1857, p. 487 sqq. Lechler, *Apostol. und nachapostol. Zeitalter*, 1857, p. 487 sqq. Gieseler, *ibid.*, p. 140 sqq. Ritschl, *Altkathol. Kirche*, p. 399 sqq.

On sait que les livres du Nouveau Testament, dont plusieurs ont été rejetés par la critique de Tubingue dans la première moitié du second siècle, ne connaissent que des collèges d'anciens¹, et ne font aucune différence entre le prêtre et l'évêque. La fonction du prêtre consiste, d'après eux, à être évêque²; et les deux mots servent au fond à désigner une même chose. Dans les Actes des apôtres (vers 100-120 ap. J.-C.), Paul s'adresse aux *prêtres* de la ville d'Éphèse, et il les qualifie du titre d'*évêques*³. L'épître aux Philippiens (vers 125) commence par saluer tous les fidèles, *les diacres et les évêques* de la cité⁴. Ne s'y serait-il pas trouvé de prêtres? ou bien ceux-ci auraient-ils été exclus de cette salutation? L'un et l'autre cas est impossible; et il faut admettre que les *prêtres* sont désignés encore ici par le mot *ἐπίσκοπος*. Si nous passons aux épîtres pastorales, la I^{re} à Timothée décrit longuement les qualités nécessaires aux *évêques* et aux *diacres*⁵. Pourrait-elle ne pas parler des *prêtres*, dont elle suppose cependant la présence au sein de la communauté⁶? et ce silence apparent n'indique-t-il pas assez que, sous ce nom d'*évêques*, eux seuls sont mis en cause? L'épître à Tite⁷ nous offre la même particularité et nous conduit toujours à un résultat pareil⁸. Nous pouvons donc conclure, avec Jérôme, que dans tous ces livres il n'est pas fait de distinction entre évêque et prêtre⁹.

Après la littérature canonique, la lettre aux Corinthiens, qui est réputée l'œuvre authentique de Clément de Rome, vient témoigner, elle aussi, contre la thèse des Irénée et des Tertullien : elle révèle un régime ecclésiastique tout semblable à celui que nous venons de constater. Dans sa pensée, il n'a été légué à l'Église par les apôtres que deux ordres

¹ Προσβύτεροι.

² Surveillant, ἐπίσκοπος.

³ Actes, xx, 17-28.

⁴ Phil., i, 1.

⁵ Cap. iii.

⁶ v, 17-19.

⁷ Tit., 1-2.

⁸ Mack, *Commentar über die Pastoralbriefe*, 2^e Aufl. 1841, p. 61 sqq. Winer, B. RW., art. *Bischof*. — Il faut reconnaître cependant que ces dernières épîtres, tout en manifestant un état de choses non modifié encore à cet égard, annoncent, par des tendances épiscopalistes assez sensibles, un changement prochain. Mais M. Baur, qui s'accorde avec les principaux exégètes de notre temps, avec Eichhorn, Credner, de Wette, Ewald, pour en rejeter l'authenticité, soutient qu'elles ont été écrites à une époque où les dangers de la gnose hérétique commençaient à préoccuper vivement les esprits, et où le besoin de la défense enfantait l'épiscopat. *Die sogen. Pastoralbriefe*. Cf. de Wette, loc. cit., §§ 151 sqq.

⁹ « Apostolus perspicue docet eosdem esse presbyteros quos episcopos. » Ep. 101 ad Evangelum.

de ministres, des évêques et des diacres¹, lesquels en sont les chefs². Ce terme *ἐπίσκοπος* est donc employé encore ici dans le sens primitif : il y désigne en effet visiblement et formellement les prêtres³, dont la charge est l'épiscopie⁴, qui dirigent la communauté et auxquels il convient d'être soumis avec respect⁵. Ainsi l'épître prétendue de Clément ne connaît également que des prêtres-évêques. Ce fait est si peu contestable, qu'on a voulu l'expliquer par la vacance momentanée du siège épiscopal de Corinthe. Mais c'est ce qu'il eût fallu établir ; et rien dans notre lettre ne donne à soupçonner qu'il y soit question d'une situation purement temporaire. Elle constate qu'une communauté s'est révoltée contre une partie de ses prêtres légitimes ; et elle ne fait pas plus appel, en faveur de la paix, à une prompte réélection qu'à un évêque présent ou absent⁶. Le livre du Pasteur d'Hermas, écrit à Rome vers l'an 128 de notre ère, vient nous prêter à son tour son autorité. Ceux qui président aux Églises ne sont encore pour lui que des prêtres⁷, qu'il nomme indifféremment *ἐπίσκοποι*⁸, *προηγούμενοι*⁹, et qui remplissent les diverses charges ecclésiastiques¹⁰. Un passage de la traduction latine, où il est parlé des apôtres, des évêques, des docteurs et des diacres¹¹, pourrait à la vérité, en appliquant le titre de *doctores* aux prêtres, donner quelque prétexte à soutenir qu'Hermas les distingue de l'évêque. Mais il a été suffisamment prouvé que la qualité de docteur ne constituait pas, à cette époque, une fonction essentiellement sacerdotale, et qu'on ne pouvait par conséquent l'assimiler à celle de prêtre¹². Au reste, le texte grec récemment mis au jour, en rendant

¹ Ἐπισκόπους καὶ διάκονους, c. xlii.

² Ἡγουμένους, c. i. L'expression ἡγουμένοι est empruntée à *Hébr.*, xiii, 7 et al.

³ Πρεσβύτεροι.

⁴ Ἐπισκόπη, c. xliii.

⁵ C. xlvii, liv, lvii.

⁶ Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 75 sqq., 70 sqq. Lipsius, *De Clement. Rom. Epistola ad Corinthios priore disquisitione*, 1855, p. 16 sqq. Gundert, *Zeitschrift für die lutherische Theol. und Kirche*, 1854, p. 50 sqq.

⁷ Πρεσβύτεροι οἱ προϊστάμενοι τῆς ἐκκλησίας. *Visio*, ii, 4.

⁸ *Simil.*, ix, 27.

⁹ *Visio*, ii, 2. Pour l'expression πρωτοκαθεδρίται (*Visio*, iii, 9), comparez les traductions latines, chez Dressel, *ibid.*

¹⁰ *Visio*, iii, 9. *Sim.*, ix, 26, 27.

¹¹ *Visio*, iii, 5.

¹² Ritschl, *loc. cit.*, p. 351. — Tertullien fait mention du *Frater doctor gratia scientiæ donatus* (*De præsc. hæc.*, c. xiv) ; et les Constitutions apostoliques disent : « Le aïque pourra donner l'instruction aux catéchumènes pourvu qu'il en soit digne et capable ; car il est dit que tous seront enseignés de Dieu. » (viii, 33.) Cf. Bordas-Demoulin, *les Pouvoirs constitutifs de l'Église*, 1855, p. 109 sqq.

très-probable que le mot diacre (*minister*) n'appartient pas à la rédaction primitive, renverse toute l'économie de l'argumentation, déjà bien peu fondée, par laquelle on s'évertue, depuis Cotelier, à méconnaître la vérité. Ainsi, tout dans le livre du Pasteur, jusqu'à ce blâme jeté sur quelques prétentions individuelles à une usurpation de pouvoir¹; tout, disons-nous, tend à indiquer que de son temps, à Rome, on ne possédait encore que des prêtres égaux entre eux et parmi lesquels le *primus inter pares* lui-même n'était point solidement établi². S'il était permis de croire que ces divers documents ne contribuent pas à nous tromper³, nous aurions donc le droit d'en conclure que la supposition de l'existence d'un évêque ou d'un pape de Rome au premier siècle est l'erreur première, fondamentale de toute notre légende et un des signes qui en déterminent le mieux la nature. Ce fait n'aurait du reste rien qui dût nous étonner, lorsque nous nous rappelons les procédés historiques des Pères, et l'effet rétroactif qu'y a presque toujours le préjugé dogmatique.

Puisque tout concourt à démontrer que le Clément des premiers annalistes de l'Église est une fiction, il n'y a plus qu'à voir si cette fiction ne repose pas, comme il est permis de l'augurer, sur quelque fondement réel. L'histoire a été consultée à cet égard, et elle semble avoir répondu d'une manière satisfaisante. Elle nous apprend, par l'organe de Dion et de Suétone, qu'à l'époque même où Eusèbe place l'épiscopat de Clément, un cousin germain de l'empereur Domitien, le consul Flave Clément, fut mis à mort sur le soupçon d'avoir embrassé les mœurs des Juifs et d'être tombé dans l'athéisme : elle ajoute qu'il avait

¹ *Visio*, III, 9. *Man.*, XI. *Sim.*, VIII, 7.

² Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 161 sqq. Ritschl, *loc. cit.*, p. 402 sqq.

³ Les épîtres connues sous le nom d'Ignace n'ont été rédigées que dans la seconde moitié du deuxième siècle, et probablement vers 169. (Baur, *Ursprung des Episcopats*, p. 148 sqq. *Die Ignatianischen Briefe*, 1848. Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 187 sqq. Volkmar, *Die Religion Jesu*, p. 491. Hase, *Kirchengeschichte*, 8^e Aufl., 1858, p. 82 sqq. Dressel, *loc. cit.*, p. 27 sqq.) Les *Récognitions* et les *Homélies clémentines* sont également postérieures à la date marquée. (Entre 140-170. Hilgenfeld, *Die Clement. Recog. und Hom.*, 1848. Volkmar, *loc. cit.*, p. 492 sqq.) Elles émanent au reste du parti ébionite, chez lequel le principe épiscopal paraît s'être développé en premier lieu sur la base du sacerdoce mosaïque et de la synagogue. (Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 40.) — La lettre de Polycarpe (vers 150, moins les interpolations) est fort propre à faire assister à l'établissement progressif de la forme monarchique. Elle nous montre l'Église de Philippe gouvernée encore, au milieu du deuxième siècle, par un collège de simples prêtres (cap. v, vi. — Ritschl, *loc. cit.*, p. 402. Volkmar, *loc. cit.*, p. 410), tandis qu'à Smyrne règne déjà une espèce de primauté, qui peut se rapprocher de l'épiscopat catholique : Πολύκαρπος καὶ οἱ σὺν αὐτῷ πρεσβύτεροι, cap. i.

fait preuve de la plus méprisable indolence (*contemptissima inertia*¹). A ces traits on ne peut s'empêcher de reconnaître un chrétien. Dion paraît ne parler, il est vrai, que d'une conversion au judaïsme². Mais le judaïsme et le christianisme n'étaient pas toujours parfaitement distingués alors³; et on les pouvait d'autant mieux confondre qu'une partie des chrétiens continuait, comme nous le savons aujourd'hui, à se réclamer de la loi de Moïse et à garder avec ses sectateurs plus d'un point de ressemblance. Quoi qu'il en soit du reste, l'accusation d'athéisme⁴, qui ne désignait jamais qu'un disciple de Jésus, ne peut laisser aucun doute. Pour Rome, le vrai Juif, sans adorer les dieux de l'empire, avait son dieu traditionnel et national auquel le Panthéon pouvait au besoin s'ouvrir : il n'était pas athée. Le christianisme seul, par son principe universaliste et révolutionnaire, était *deorum, imperatorum, legum, morum, natura totius inimicum*⁵. Enfin, la *contemptissima inertia* était encore un des reproches fréquents qu'on adressait aux chrétiens⁶, et qu'ils méritaient en effet, jusqu'à un certain point, par l'abandon d'une partie des devoirs civils et sociaux que leur inspirait l'attente de la fin du monde et de l'avènement prochain du Christ. M. Volkmar a fait remarquer judicieusement qu'un consul avait dû, plus qu'aucun autre, donner prise à ce dernier grief par son inévitable répugnance à prendre part aux cérémonies religieuses et à toute la vie publique de la Rome païenne. Ainsi, Flave Clément, ou simplement Clément, comme on l'appelle d'habitude⁷, proche parent des empereurs et personnage consulaire, mort martyr de la foi ou tout au moins de sympathies chrétiennes, ne pouvait manquer d'enflammer les imaginations et d'être une des gloires les plus précieuses de la religion nouvelle. De plus, gentil d'origine et amené à la connaissance du Christ, comme il est permis de l'induire des paroles de Dion, soit par l'entremise du prosélytisme juif⁸, soit par le judéo-christianisme,

¹ Dio Cassius, LXVIII, 14. Suétone, *Domitian*, cap. xv.

² Ες τὰ τῶν Ἰουδαίων ἥθη ἐξοκλῶν.

³ « *Secta... sub umbraculo insignissimæ religionis, certe licitæ.* » Tertullien, *Apolog.*, cap. xxi. Cf. Suétone, *Claude*, cap. xxv. Origène, *Contra Celsum*, l. I.

⁴ Ἀθεότητος.

⁵ Tertullien, *Apolog.*, cap. II, xxiv. Cf. Volkmar, *Theol. Jahrb.*, 1856, p. 306. Gieseler, *ibid.*, p. 163 sqq.

⁶ Tertullien, *loc. cit.*, cap. XLII.

⁷ Tillemont, *ibid.*, p. 136 sqq. — Le nom de la *gens* était communément négligé. Pour ne citer que la famille de Clément, Flave Vespasien et Flave Domitien ne s'appellent guère que Vespasien, Domitien. Cf. Tacite et Suétone.

⁸ Ce fait n'aurait rien de particulier. Cf. Lutterbeck, *loc. cit.*, t. I, p. 412 sqq. *Clement. Homilia*, IV, 24, 26, 27.

il devait être également cher aux deux partis qui partageaient l'Église, et prédestiné à jouer entre eux le rôle de conciliateur. Dans de telles conditions et avec les habitudes intellectuelles de l'époque, on comprendrait difficilement que le nom de Clément, transmis de bouche en bouche et célébré à tous les foyers persécutés, n'eût été bientôt l'objet favori de la légende chrétienne. Il le fut en effet; et devenu par elle le compagnon des apôtres et la grande figure de l'Église romaine, Clément se trouva tout naturellement, lorsque les besoins hiérarchiques l'exigèrent, le premier successeur de Pierre au trône épiscopal¹.

Cette tradition occupe une place assez considérable dans la littérature du temps pour qu'il soit facile d'en constater la marche et les progrès. Le premier écrit où l'on rencontre le nom de Clément est l'épître aux Philippiens², dont M. Baur conteste l'authenticité et qu'il place, comme nous l'avons dit, vers 125 après Jésus-Christ³. Le pauliniste auquel nous devons cette lettre n'a pas manqué de le mettre au nombre des compagnons de Paul, dans le double but, et de glorifier son maître en lui attribuant un disciple aussi renommé, et de travailler à l'accord des partis en unissant intimement à l'apôtre que les judéo-chrétiens refusaient de reconnaître un des hommes qu'ils honoraient le plus. Clément n'est pas encore ici l'évêque de Rome, mais simplement un coopérateur apostolique. Quant à sa naissance impériale, elle est connue et indiquée; car à qui se rapporteraient, si ce n'est à lui ou, plus exactement, au personnage historique de Flave Clément et à son épouse Domitille⁴, ces succès obtenus dans le prétoire et cette mention, si étrange pour l'époque de Paul, des saints de la maison de César⁵?

Le livre d'Hermas est le second qui se serve du nom de Clément. Cet ouvrage, quoique tout au moins postérieur au règne de Trajan⁶,

¹ L'opinion qui attribue à Clément la priorité dans la succession épiscopale de Rome est effectivement, comme nous le verrons plus loin, celle qui naquit d'abord. Cf. Hilgenfeld, *Apost. Vater*, p. 96 sqq. Schwegler, *loc. cit.*, p. 29.

² I, 13.

³ Nous devons nous abstenir de donner les considérations historiques et dogmatiques sur lesquelles cette opinion repose. Cf. Baur, *Paulus*, p. 458 sqq. *Theol. Jahrb.*, 1849, p. 502 sqq.; 1852, p. 133 sqq. Schwegler, *loc. cit.*, p. 133 sqq. Volkmar, *loc. cit.*, p. 510 sqq.

⁴ Nous savons aussi par Dion que Domitille, femme de Clément, et comme lui de la famille de l'empereur, fut reléguée dans l'île Pandataria pour le même crime d'*athéisme*. (*Ibid.*)

⁵ I, 13; IV, 22.

⁶ Cela n'est plus contesté, que nous sachions, par personne.

simule avoir été écrit du temps de Clément (vers 96) par un des principaux membres de l'Église de Rome, contemporain des apôtres et signalé comme tel dans le dernier chapitre de la lettre aux Romains ¹. Voici ce que nous y lisons : « L'Église m'apparut sous la forme d'une vieille, et me demanda si j'avais déjà remis aux prêtres le livre qu'elle m'avait donné. Je lui répondis que je ne l'avais pas fait encore. Elle m'approuva, en ajoutant qu'il lui restait plusieurs choses à me dire, et que je devais attendre qu'elle eût tout achevé pour le communiquer aux élus. Alors, dit-elle, tu en feras deux copies que tu remettras, l'une à Clément, l'autre à Grapte. Clément l'expédiera aux villes de l'extérieur, car il en a le pouvoir ²; Grapte s'en servira pour exhorter les veuves et les orphelins. Toi, tu liras le tout dans cette ville (Rome) avec les prêtres qui y président l'Église ³. » Mieux encore, si c'est possible, que dans l'épître aux Philippiens, nous retrouvons ici le souvenir du véritable Clément. Il n'est pas davantage évêque; même il semble ne point faire partie du collège sacerdotal, tant il se trouve nettement distingué des prêtres. Par contre, il est un personnage très-connu et très-considéré, en rapport avec toutes les villes de l'empire, et particulièrement à même d'y faire parvenir le livre qu'on lui confiera. A ces marques, qui ne reconnaîtraient le parent de l'empereur et le consul?

Les Reconnaissances et les Homélies s'emparent à leur tour de Clément comme de leur bien propre. Œuvres du judéo-christianisme, elles font un pas sensible vers les gentils en prenant parmi eux leur héros principal. Cependant, c'est à leur propre parti, et probablement avec raison, que sa conversion est attribuée; c'est à lui seul qu'en revient l'honneur. Clément, que nous avons vu ailleurs le compagnon des travaux de Paul, est ici le disciple préféré de Pierre, son aide le plus actif et son successeur immédiat au siège pontifical de Rome. Notre roman ébionite est donc le premier, comme nous l'avons déjà dit, qui parle de l'épiscopat et qui songe à en revêtir Clément. Il n'en maintient pas moins sa parenté avec les Césars ⁴. Mais comme il sent fort bien que le consul de l'an 96 se prête peu à jouer en 65 un rôle d'évêque, il se permet une nouvelle transformation des plus transparentes : Clément cesse d'être l'allié de Domitien pour le devenir de Tibère ⁵. A ce der-

¹ XVI, 14. — Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 158 sqq., 180 sqq. Hefele, *ibid.*, p. 95 sqq.

² La version vulgate dit simplement qu'il en a la faculté : *Illi enim permissum est*.

³ *Visio*, II, 4.

⁴ *Clementis Romani Recognitiones*, edit. Gersdorf, 1838, lib. IX, c. xxxv. *Clement Rom. Homilæ*, edit. Dressel, 1853, *Hom.*, XIV, 10.

⁵ Κλήμης... ἀνὴρ πρὸς γένους Τιβερίου Καίσαρος. *Homil.*, IV, 7.

nier trait, qui nous dévoile si clairement les évolutions de la légende, comment douter encore que ce personnage ecclésiastique soit autre chose qu'un mythe enté sur le Flave Clément de Dion et de Suétone ?

La tradition opposée, qu'Irénée représente, plus fidèle sous ce dernier rapport à la vérité historique, reporte Clément à sa date réelle, c'est-à-dire tout à la fin du premier siècle. Si Clément n'a occupé le siège de Rome qu'après l'année 91, il n'a donc pas succédé à Pierre, et d'autres évêques ont dû le précéder. C'est de la réponse à cette question que sont nés Lin et Anaclet¹, et qu'ils sont venus s'interposer successivement entre Clément et Pierre.

Jusqu'ici nous n'avons eu qu'un seul personnage du nom de Clément réunissant progressivement à ses titres primitifs de prince et de chrétien ceux de compagnon des apôtres et d'évêque de Rome. Eusèbe, plus familier avec les historiens profanes et averti par eux, ne pouvait manquer de découvrir le vice radical de cette construction historique. Mais lié en même temps à la tradition de son Église, il ne sut se tirer d'embarras qu'en distinguant deux Clément contemporains, l'un membre de la famille impériale des Flavius² et consul, l'autre disciple de Paul et évêque³. Cette combinaison, qui a fait loi depuis lors, serait sans doute utile, si elle n'était une pure hypothèse qui, pour fuir une difficulté, vient se briser à d'autres, et dont la fragilité nous semble suffisamment dévoilée par la lumière qui a éclairé dans tous les sens la base sur laquelle elle pose.

D'après ce que nous savons des mœurs littéraires des premiers siècles chrétiens, il est aisé de prévoir que les causes par lesquelles le nom de Clément est arrivé à jouer un rôle si important sur la scène de l'histoire ont dû l'enrichir aussi de nombreux écrits. On lui attribue en effet deux épîtres aux Corinthiens, deux autres à des vierges, une

¹ Quelle que soit la cause qui ait porté d'abord l'attention sur le nom de Lin, on ne peut guère douter qu'il ne soit venu ici de la deuxième épître à Timothée, iv, 21. Cf. Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, III, 4. Quant à celui d'Anaclet (Ἀνέκλητος, l'irréprochable), il peut fort bien n'avoir été, comme le pense M. Volkmar, que la personification de la première des qualités exigées de l'évêque par l'épître à Tite : Δεῖ γὰρ τὸν ἐπίσκοπον ἀνέκλητον εἶναι, I, 7. (*Theol. Jahrb.*, 1857, p. 151.) Cf. Baur, *Pastoralbriefe*, p. 111.

² Φλαυῖος Κλήμης.

³ *Histoire ecclésiastique*, III, 18; III, 15, 21, 34. Cf. Volkmar. *Theol. Jahrb.*, 1856, p. 304 sqq. Lipsius, *loc. cit.*, p. 167 sqq., 184.

épître à Jacques, les *Récognitions* et les *Homélies* dites *Clémentines*¹, les *Constitutions apostoliques*, les *Canons des Apôtres*, deux abrégés des *Actes de Pierre*, et quelques autres productions aujourd'hui perdues ou dont il ne reste que des fragments. De toutes ces œuvres, une seule, la première des épîtres aux Corinthiens, a été généralement considérée comme authentique : depuis Denys de Corinthe jusqu'à Baur, ce titre ne lui a pas été contesté d'une manière sérieuse². Mais quoi qu'il en soit de cet avis, nous commençons par faire observer qu'il ne saurait plus être question ici pour nous du personnage mythique, qui doit disparaître définitivement de l'histoire. Si la lettre prétendue de Clément émane en effet de lui, c'est Flave Clément, l'allié des empereurs et le consul, qui l'a écrite. Or, il n'y a point là, nous en convenons, d'impossibilité absolue, d'autant moins que la date de la composition de notre épître se trouve rapportée au règne de Domitien par celle des deux opinions émises jusqu'à nos jours à ce sujet qui soit seule réellement fondée³. C'est donc au degré plus ou moins grand de vraisemblance à décider de la réalité du fait.

¹ Ces deux ouvrages, dont M. Baur a le mérite d'avoir le premier indiqué sérieusement la signification et l'importance, sont sans aucun doute les plus intéressants de toute cette littérature pseudépigraphique, après la première épître aux Corinthiens. Très-goutés de leur temps, ils sont encore précieux aujourd'hui pour la connaissance des origines historiques et dogmatiques de l'Eglise. Les *Récognitions* et les *Homélies* doivent être regardées comme des rédactions différentes d'une même œuvre. Les unes et les autres, à part des interpolations plus récentes, datent du deuxième siècle, et ont pour auteurs des judéo-chrétiens à une époque où le parti ébionite n'était pas encore exclu comme hérétique de la société chrétienne. Les *Récognitions*, au moins pour la plus grande partie, furent rédigées les premières; et elles-mêmes ont pour base deux autres écrits plus anciens encore, la *Prédication de Pierre* et les *Voyages de Pierre*, qu'elles enveloppèrent d'un nouveau récit dans lequel on les retrouve assez distinctement : *Κήρυγμα Πέτρου*, *Recogn.*, I, 27-72; *Περίοδοι Πέτρου*, *Recogn.*, IV-VI. Avant ce remaniement, Pierre était seul l'objet de ces compositions; ce n'est que depuis lors que Clément s'y trouve mêlé et qu'il en est le héros. Les *Homélies* qui viennent en second lieu retravaillèrent le tout en y mettant communément plus d'ordre et d'élégance. — Ces résultats, dont plusieurs au moins doivent être regardés comme définitifs, sont dus aux travaux de M. Hilgenfeld, qui s'est surtout occupé de ces productions littéraires, et qui a eu l'honneur de les élucider : *Die clementinischen Recognitionen und Homilien nach ihrem Ursprung und Inhalt dargestellt*, 1849, *Die apostolischen Väter*, p. 287 sqq.; *Theologische Jahrbücher*, 1850, p. 63 sqq.; 1854, p. 483 sqq.; *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1858, p. 408 sqq.

² Ceux qui l'ont tenté autrefois l'ont fait sans motifs suffisants. Leclerc et Mosheim se sont bornés à la croire interpolée.

³ Elle aurait été écrite vers 96 : ainsi pensent Cotelier, Tillemont, Ceillier, Mœhler, Fessler, Bunsen, Lipsius, Dressel, Lechler, Hilgenfeld, etc. — Hefele a essayé récemment de relever l'opinion qui la place à l'année 68; mais son argumentation n'est pas de

Et d'abord, chose digne de remarque, l'épître elle-même ne nous apprend rien relativement à son auteur. Elle est écrite au nom de l'Eglise de Rome¹, et demeure d'un bout à l'autre parfaitement collective et impersonnelle. Anonyme par essence, elle ne saurait donc dans aucun cas, quelle que soit la conclusion à laquelle on s'arrête, être traitée d'apocryphe. Le voile qui recouvre son origine est soulevé pour la première fois, quoi qu'on ait pu prétendre, par Denys de Corinthe². Ce témoignage sans doute est déjà bien ancien; cependant, soixante ans au moins le séparent de la lettre dont il parle, et cette distance, si grande pour une époque où rien ne résiste à l'attrait d'un nom propre et dans laquelle les témoins oculaires mêmes peuvent être suspectés, suffit pour en infirmer l'autorité, et la subordonner au jugement de la critique interne.

Tout cela admis, est-il ou non probable que la lettre de l'Eglise de Rome à celle de Corinthe ait été rédigée par Clément? Disons-le sans détour, nous ne saurions nous déterminer que pour la négative. Dès qu'une communauté se trouve présidée par un collège de prêtres dûment constitué, et notre épître semble prouver qu'il en était ainsi à Rome lorsqu'elle fut écrite³, il y a tout lieu de croire que c'est à l'un d'entre eux qu'incombera la charge de parler au nom de l'Eglise. Quelle que soit l'influence dont puisse jouir un laïque, elle ne sera jamais assez grande, sauf le cas d'extrême nécessité, pour l'égaliser à ceux que la confiance générale et des aptitudes personnelles ont investis du pouvoir ministériel. Or Clément n'a point été prêtre. Il ne l'a pas été sans doute avant son consulat, et encore moins l'a-t-il été depuis, car son supplice a suivi de si près, comme nous l'apprend Suétone⁴, que Dion a pu dire qu'il était mort consul⁵. Au reste, ce qui tranche la question, c'est que Clément, loin d'avoir fait partie du presbytère, paraît même n'avoir jamais occupé au sein de la communauté chrétienne une position assez nette et assez déclarée pour qu'il fût possible de le convaincre pleinement de ce crime d'athéisme dont il était accusé. Il mourut sur un simple soupçon, *ex tenuissima suspicione* : c'est encore Suétone qui

nature à ébranler celle de ses adversaires. Cf. Hilgenfeld, *Apost. Väter*, p. 88 sqq. Lipsius, *loc. cit.*, p. 144 sqq. Volkmar, *Theol. Jahrb.*, 1856, p. 290.

¹ La suscription porte : « L'Eglise de Dieu qui est à Rome, à l'Eglise de Dieu qui est à Corinthe : Ἡ Ἐκκλησία τοῦ Θεοῦ, ἡ παροικεῦσα Ρώμην, τῇ Ἐκκλησίᾳ τοῦ Θεοῦ τῇ παροικοῦσῃ Κόρινθον. » C. 1.

² Volkmar, *loc. cit.*, p. 331-343. Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 92.

³ Cap. XLIV.

⁴ *Tantum non in ipso ejus consulatu.*

⁵ Ὑπατεύοντα.

l'assure. Ce fait n'est-il pas exclusif de tout ce qu'implique l'hypothèse traditionnelle, et ne renverse-t-il pas d'une manière radicale les prétendus droits de Clément à l'œuvre en question? Quant à l'épître elle-même, elle n'est point sans nous fournir aussi quelques indices favorables à notre opinion. Sa doctrine est pauliniste¹, tandis que Clément, s'il avait eu à exprimer sa pensée, l'eût fait probablement, comme nous l'avons vu plus haut, dans le sens opposé. Le ton peu accentué dont elle est empreinte ne semble pas non plus très en rapport avec les allures d'un noble romain. Enfin, un prince de la famille impériale n'eût peut-être pas parlé aussi humblement de ses chefs temporels qu'il l'est fait quelque part².

Jusqu'ici, nous sommes parti de la supposition que l'épître aux Corinthiens avait été réellement écrite du temps de Clément. Cependant, s'il est impossible de lui assigner une date plus reculée, il l'est beaucoup moins de la rapprocher de nous, comme le font Baur, Hitzig, Schwegler, Zeller et Volkmar. D'abord, toutes les considérations qui ont conduit à la mettre sous le règne de Domitien se rapportent au moins aussi convenablement à ceux de Trajan ou d'Adrien, et on peut l'abaisser jusque vers l'année 120, c'est-à-dire jusqu'au moment des premières apparitions de la gnose, sans que rien en elle s'y refuse³. Mais on ne s'est pas tenu à ces simples possibilités. M. Volkmar s'est efforcé de démontrer d'une manière positive qu'elle avait en effet été écrite de 119 à 121. Il le prouve surtout, et par l'épître de Barnabas, qui, visiblement rédigée en même temps que la nôtre, devrait se placer aussi à l'époque indiquée, et par le livre de Judith, qui, quoique cité par elle (c. 55), ne serait cependant qu'une production de la fin de 117 après Jésus-Christ⁴. Si ce dernier argument, à savoir : la composition du livre de Judith vers 117, auquel M. Volkmar a consacré une dissertation très-remarquable⁵, et que M. Baur a appuyé de son incontestable autorité⁶, était bien établi, la date de notre lettre serait sans aucun doute fixée de la façon la plus rigoureuse. Mais en présence des graves objections que M. Lipsius vient d'y opposer⁷, il convient

¹ Hilgenfeld, *Apost. Väter*, p. 86 sqq. *Zeitschrift für wiss. Theologie*, 1858, p. 572 sqq.

² Ὑγουμένους ἡμῶν, cap. 37. Cette dernière remarque est de Hilgenfeld, *Zeitschrift für wissenschaftl. Theologie*, 1858, p. 592.

³ Volkmar, *loc. cit.*, p. 293 sqq., 344 sqq.

⁴ *Theologische Jahrbücher*, 1856, p. 350 sqq.

⁵ *Ibid.*, 1857, p. 441 sqq.

⁶ *Lehrbuch der christlichen Dogmengeschichte*. 2^e Aufl., 1858, p. 82.

⁷ *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, 1859, p. 39 sqq.

d'attendre, pour se prononcer en toute sûreté, qu'un plus long débat ait définitivement élucidé la question. Quels que puissent être du reste les résultats auxquels on aboutisse sur ce point particulier, la rédaction par Clément de l'épître de l'Église romaine aux Corinthiens n'en demeure pas moins, pensons-nous, un fait impossible.

Nous avons essayé, à propos de Clément de Rome, de faire connaître quelques-uns des travaux critiques de la théologie allemande, et en particulier de cette phalange d'infatigables travailleurs qu'on désigne assez improprement sous le nom collectif d'école de Tubingue. Tout en les exposant, nous nous sommes réservé le droit de les contrôler nous-même, de les comparer entre eux et de faire un choix parmi les opinions divergentes. Peut-être sommes-nous parvenu ainsi à les préciser davantage ou à les compléter sur quelque point : puissions-nous ne pas les avoir défigurés sur d'autres. Ceux de nos lecteurs qui sont au courant de la matière en jugeront sans peine; et c'est afin de les mettre tous à même d'en prendre une connaissance plus approfondie, que nous n'avons pas craint de traîner après nous cette longue suite de citations, pour laquelle il ne nous reste qu'à réclamer l'indulgence.

A. STAP.

MÉMOIRES D'UN VAURIEN¹.

I.

La roue du moulin de mon père tournait et écumait déjà fort joyeusement, la neige se hâtait de dégoutter du toit, les moineaux gazouillaient et prenaient leurs ébats. J'étais assis sur le seuil de la porte; je me frottais les yeux encore mal ouverts, et je trouvais qu'il faisait bon au chaud soleil du matin. Mon père sortit de la maison : dès la pointe du jour, il s'était démené dans le moulin, et son bonnet de coton était de travers sur sa tête. Il me dit : « Vaurien, te voilà encore à te chauffer au soleil et à t'étendre et t'étirer les bras, tandis que tu laisses toute la besogne sur les miens. Je ne puis plus te nourrir comme ça. Voici le printemps, va-t'en donc une bonne fois par le monde, et gagne toi-même ton pain. — C'est bon, dis-je, puisque je suis un vaurien, je m'en vais aller par le monde et faire fortune. » Et vraiment cela m'allait beaucoup. L'idée de voyager m'était venue peu de temps

¹ *Aus dem Leben eines Taugenichts*, par Joseph, baron d'Eichendorff. — Cette nouvelle ne rappelle aucun des genres qui dominent aujourd'hui : elle n'est ni réaliste, ni fantastique, ni historique, ni philosophique, et elle se fait remarquer avant tout par l'absence de toute prétention; elle ne veut rien enseigner, rien redresser, rien démontrer. Comme les œuvres des anciens maîtres du genre, elle raconte pour raconter, et ne peut s'imposer que par le charme du récit. Le sujet est insignifiant, et pas un vaudevilliste n'en voudrait. C'est avec rien, pour ainsi dire, que l'auteur a fait un chef-d'œuvre, un bijou d'humour, de fantaisie et de grâce charmante. Ce qu'on admirera le plus, c'est le profond sentiment de la nature, toujours aussi finement que fraîchement rendu.

Le baron Joseph d'Eichendorff, qui vivait encore il n'y a pas longtemps, était né dans la Silésie prussienne le 10 mars 1788. On a de lui des romans, des nouvelles, des drames et des poésies lyriques. Il appartenait à l'école romantique allemande, dont il était un des écrivains les plus originaux et les mieux doués.

auparavant à moi-même. C'étaient les merles qui me l'avaient soufflée : tout l'automne et tout l'hiver, je les avais vus battre notre fenêtre et chanter tristement : « Paysan, prends-moi. » Et maintenant, depuis le beau printemps, ils se tenaient tout fiers et tout gais sur les arbres, et je les entendais dire : « Paysan, je ne veux plus de toi. »

J'entrai donc dans la maison et je décrochai mon violon, dont je jouais fort gentiment. Mon père me donna quelques sous pour la route, et je sortis tout en flânant par la grande rue du village. J'étais vraiment tout content en moi-même en voyant tous les vieux amis et camarades, à droite et à gauche, sortir aux champs, bêcher et labourer comme la veille, et l'avant-veille, et toujours, tandis que moi je m'en allais sans façon parcourir le monde. Tout fier et joyeux, je jetais de tous côtés des adieux à ces pauvres gens, mais personne n'y faisait grande attention. J'avais comme un dimanche éternel dans l'âme ; et quand enfin je me trouvai en plein champ, je pris mon bon violon et m'en allai jouant et chantant tout le long de la route :

Le bon Dieu, pour ceux qu'il préfère,
Ouvre le monde à deux battants ;
Il leur révèle son mystère
Aux champs, au bois, au fleuve, aux champs.

La joie à jamais est ravie
Aux peureux près de l'Âtre assis ;
Ils ne connaissent de la vie
Que les labeurs et les soucis.

Le ruisseau dans le bois murmure,
Les oiseaux chantent dans les cieux :
Je mêle aux chants de la nature
A pleins poumons mon chant joyeux.

En mon bon Dieu j'ai confiance ;
Celui qui tient tout dans sa main,
Oiseaux, bois, terre et ciel immense,
Saura bien marquer mon chemin.

Comme je m'en allais regardant de côté et d'autre, voici que vient tout sur moi un magnifique carrosse de voyage, qui pouvait bien avoir été sur mes talons depuis quelque temps sans que je m'en doutasse, tant mon cœur était plein de musique, car il allait très-lentement. Deux belles dames avaient mis la tête hors de la portière et m'écoutaient. L'une surtout était très-belle et plus jeune que l'autre ; mais, à vrai dire, elles me plaisaient toutes les deux. Quand j'eus cessé, la

plus âgée fit arrêter, et m'adressa la parole de l'air le plus affable du monde : « Eh, gai compagnon, tu chantes là de bien jolis airs ! » Moi, pas bête : « J'en sais encore de bien plus beaux, pour servir madame. » Puis elle, de nouveau : « Où vas-tu donc de si grand matin ? » J'eus honte alors de ne pas le savoir moi-même et je dis hardiment : « A W*** ; » et voilà que toutes deux se mirent à causer dans une langue étrangère que je ne comprenais pas. La plus jeune secoua plusieurs fois la tête ; mais la plus âgée rit tout d'un trait, et me dit enfin : « Tu n'as qu'à monter derrière, nous allons aussi à W***. » Qui fut content ? Je fis une révérence, et d'un bond je fus derrière le carrosse. Le fouet claqua, et nous volâmes sur la route brillante, si vite que le vent me sifflait aux oreilles.

Derrière moi disparaissaient villages, jardins et clochers, aussitôt remplacés par d'autres villages, des châteaux, des montagnes. Au-dessous de moi passaient au galop les moissons, les fourrés et les prairies ; au-dessus, d'innombrables alouettes dans le bleu clair du ciel. Si ce n'eût été la honte, j'aurais crié tout haut, mais j'éclatais en moi-même, je trépignais, je dansais sur le siège, tellement que j'aurais presque perdu mon violon que je tenais sous le bras. Mais quand ensuite le soleil monta toujours et que les gros nuages blancs de midi commencèrent à s'élever à l'horizon tout alentour, tout dans l'air et dans la vaste plaine, et sur les vagues murmurantes des blés, devint vide, lourd et silencieux ; je repensai soudain à mon village, à mon père et à notre moulin, et comme il faisait bon et frais près du vivier ombragé, et comme tout cela était maintenant loin, bien loin derrière moi. Il me vint je ne sais quoi, et il me sembla que je devais m'en retourner. Je plaçai mon violon entre mon habit et mon gilet, m'assis tout pensif sur le siège et m'endormis.

Comme je rouvrais les yeux, le carrosse était arrêté sous de hauts tilleuls, près d'un large perron à colonnes qui conduisait à un superbe château. A travers les arbres on voyait les tours de W***. Les dames étaient, à ce qu'il semblait, descendues depuis longtemps, les chevaux dételés. Je fus tout interdit en me voyant là tout seul, et m'élançai prestement dans le château. Au-dessus de moi, on riait à une fenêtre.

Dans ce château j'eus toutes sortes d'aventures. D'abord, comme je regardais autour de moi dans le vaste et frais vestibule, quelqu'un me frappe sur l'épaule avec sa canne. Je me retourne, et je vois un grand monsieur en habit de gala devant moi, avec une large bandoulière d'or et de soie descendant jusqu'aux hanches, une canne à pomme d'argent à la main et un extraordinairement long nez électoral à bec

de corbin au milieu de la figure; il s'étale et se rengorge comme un coq d'Inde, et me demande ce que je veux. J'étais tout abasourdi, et de peur et d'étonnement je ne pus rien dire. Voilà que passent plusieurs domestiques montant et descendant les escaliers en courant. Ceux-là ne me disaient rien du tout, et se contentaient de me toiser des pieds à la tête. Puis une femme de chambre, comme je sus plus tard, qui vient droit à moi et me dit que j'étais un charmant garçon, et que madame la comtesse me faisait demander si je voulais servir au château comme garçon jardinier. Je portai la main à mon gousset : mes quelques sous étaient partis; il faut croire qu'en sautant sur la voiture je les avais fait tomber de ma poche. Il ne me restait que ma musique, pour laquelle le monsieur à la grosse canne me dit en passant qu'il ne me donnerait pas un liard. Dans l'angoisse de mon cœur, je dis oui à la femme de chambre, sans quitter des yeux la figure mystérieuse qui allait et venait comme le balancier d'une horloge sous le vestibule, et qui revenait justement alors du fond avec une majesté terrible.

Enfin parut le jardinier murmurant dans sa barbe je ne sais quoi de vagabond, de lourdaud, de paysan. Il me conduisit au jardin, et chemin faisant il me tint encore un long sermon : comme je devais être bien sobre et bien laborieux, ne pas flâner de par le monde, ne pas m'occuper de fadaïses et de choses qui ne rapportent rien, et que si j'observais tout cela, je pourrais avec le temps arriver à quelque chose. Il me débita encore d'autres maximes bien gentilles, bien dites et bien utiles; seulement j'ai presque tout oublié depuis. En général, je ne me rappelle plus du tout comment tout cela s'était fait. Je disais toujours oui à tout : j'étais comme un oiseau dont les ailes sont mouillées. Enfin, grâce au ciel, j'avais mon pain assuré.

La vie était bonne au jardin; j'avais chaque jour de la nourriture chaude tant que j'en voulais et plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour avoir du vin. Mais aussi il fallait travailler. Les temples, les berceaux et les belles allées vertes me plaisaient fort; seulement j'aurais voulu pouvoir m'y promener tranquillement et discourir à mon aise, comme les beaux messieurs et les belles dames que j'y voyais venir chaque jour. Dès que le jardinier avait tourné les talons et que je me trouvais seul, je sortais ma petite pipe et je me mettais à fumer en rêvant aux beaux et gentils discours que je tiendrais à la belle jeune dame qui m'avait amené au château, si j'étais un cavalier et si je me promenais avec elle dans le parc; ou bien, dans les chaudes après-midi, je me couchais sur le dos, quand tout était si calme qu'on n'entendait que le bourdonnement des abeilles, et je regardais les nuages au-dessus de

ma tête s'envoler du côté de mon village et les plantes et les fleurs se balancer autour de moi. Je songeais alors à la dame, et il arrivait souvent que je la voyais passer de loin dans le jardin, une guitare ou un livre à la main, tranquille, haute et douce comme une figure d'ange, et je ne savais alors si je veillais ou si je rêvais.

Un jour, en passant devant un pavillon pour aller au travail, je chantais devant moi :

Partout où vont mes pas, mes yeux, mon âme,
Dans les vallons, dans les prés, dans les bois,
Des monts au ciel, ta grâce je proclame,
Tant belle et noble dame,
Et te salue et mille et mille fois.

Voilà que du pavillon obscur, à travers les jalousies entr'ouvertes et les fleurs, je vois briller deux beaux yeux bien jeunes et bien clairs. Tout bouleversé je ne chantai pas l'air jusqu'au bout, et sans oser me retourner j'allai de suite à mon ouvrage.

Le soir, — c'était juste un samedi, et pour célébrer les approches du dimanche je me tenais avec mon violon à la fenêtre de la maison du jardinier, — je songeais encore aux yeux brillants, quand je vois la femme de chambre se glisser vers moi à travers le crépuscule.

« Voici ce que vous envoie la tant belle et noble dame. Elle veut que vous buviez cela à sa santé, et vous souhaite le bonsoir ! » Ce disant, elle posa une bouteille de vin sur la fenêtre, et disparut aussitôt parmi les fleurs et les haies comme un lézard.

Mais moi je restai encore longtemps en face de la merveilleuse bouteille, ne sachant ce qui m'arrivait. Si auparavant j'avais gaiement raclé du violon, ce fut alors seulement que j'y allai de tout cœur. Je chantai en entier l'air de la belle dame et toutes les chansons que je savais, jusqu'à ce que tous les rossignols se fussent éveillés. La lune et les étoiles brillaient depuis longtemps au-dessus du jardin. Oui, ce fut là une bonne et belle nuit.

« Personne n'a entendu au berceau sa bonne aventure. Une poule aveugle trouve bien aussi quelquefois un grain. Rira bien qui rira le dernier ! La fortune aime les surprises. L'homme propose et Dieu dispose. » Telles étaient mes pensées le lendemain, quand, assis dans le jardin, ma pipe à la bouche et m'examinant attentivement de la tête aux pieds, il me sembla cependant qu'à tout prendre je n'étais qu'un pauvre hère. Contrairement à mon habitude, je me levai depuis ce temps de très-bonne heure, et avant que le jardinier et les autres

ouvriers se fussent fait entendre. Quelle beauté, quelle fraîcheur dans le jardin ! Les fleurs, les jets d'eau, les bosquets de roses, tout étincelait au soleil du matin comme de l'or et des pierres précieuses. Dans les hautes allées de hêtres, c'était un silence, une fraîcheur, un je ne sais quoi, comme dans une église. Les oiseaux seuls voltigeaient et donnaient des coups de bec sur le sable. Tout devant le château, sous les fenêtres de la belle dame, il y avait un arbuste en fleur. C'était là que j'allais chaque jour de très-grand matin, et je me blottissais derrière les branches pour lever les yeux vers la croisée ; car pour me montrer je manquais de courage. De ma cachette je voyais la plus belle de toutes les comtesses encore à moitié endormie, et, dans une robe blanche comme neige, venir à la fenêtre ouverte. Tantôt elle tressait ses cheveux d'un brun sombre en promenant sa mobile prunelle sur les buissons et le jardin ; tantôt elle arrangeait et attachait les fleurs devant sa fenêtre, ou bien elle appuyait la guitare sur son bras blanc et chantait d'une voix si séduisante que je ne puis point aujourd'hui encore, sans avoir le cœur remué, me rappeler un de ces chants. Et cependant il y a de cela bien longtemps !

Cela dura plus d'une semaine. Mais un matin, elle était justement à la fenêtre et un profond silence régnait tout alentour, une maudite mouche m'entre dans le nez, ce qui me fait éternuer d'une façon terrible et sans fin. Elle se penche en dehors de la croisée, et aperçoit ma malheureuse figure l'épiant derrière l'arbuste.

Je fus tout confus et demurai de longs jours sans y retourner.

Enfin je me risquai à revenir ; mais la fenêtre resta close. Je me blottis quatre, cinq, six matins derrière l'arbuste, elle ne reparut plus. Le temps me durait trop, je m'armai de courage et m'en allai tous les matins me promener librement le long du château sous toutes les fenêtres. Mais la belle dame que je cherchais était toujours invisible. A quelque distance, j'apercevais toujours l'autre dame se tenant à la croisée. Jusque-là je ne l'avais pas encore vue aussi bien. Elle était réellement magnifique avec sa belle grosse figure rouge et épanouie ; elle était superbe à contempler comme une tulipe. Je lui faisais chaque fois un salut respectueux, et, je ne puis pas dire autrement, elle me le rendait toujours avec beaucoup de politesse et un signe de tête aimable et en clignant des yeux. Une seule fois je crus remarquer que la belle dame était aussi à sa fenêtre et regardait cachée derrière son rideau.

Cependant bien des jours passèrent sans qu'il me fût donné de la voir. Elle ne vint plus au jardin ni à la fenêtre. Le jardinier me trai-

tait de fainéant. Je me mis de mauvaise humeur, et mon propre nez me gênait quand je voulais regarder dans le vaste monde du bon Dieu.

Un dimanche, dans l'après-midi, j'étais couché dans le jardin, et, suivant des yeux les bleus nuages de ma pipe, j'étais fâché de ne pas avoir choisi un autre métier qui m'aurait procuré le dimanche la perspective de faire le lundi. Les autres garçons bien endimanchés étaient partis pour leurs salles de danse au faubourg voisin. Tout le monde en toilette allait et venait, jouissant de l'air tiède et circulant gaiement entre les maisons luisantes et les joueurs de vielle. Et moi, comme un butor dans les roseaux d'un vivier solitaire, je me tenais au jardin et me balançais dans un canot amarré. J'entendais les cloches de la ville qui appelaient aux vêpres, et je voyais les cygnes passer et repasser lentement à côté de moi sur l'eau. J'avais le cœur serré à mourir.

Tout à coup je distingue de loin des voix, des paroles qui se croisent, des rires bruyants qui approchent de plus en plus ; je vois briller à travers la verdure des écharpes blanches et rouges, des chapeaux et des plumes. Une bande de jeunes messieurs et de jeunes dames, débouchant du château par le pré, vient droit à moi, mes deux dames au milieu. Je me levai et voulus m'en aller, quand la plus âgée des deux m'aperçut : « Eh ! te voilà fort à propos, me cria-t-elle en riant ; conduis-nous donc sur l'autre rive. »

Les dames entrèrent l'une après l'autre dans le canot d'un pied timide et prudent, aidées par les messieurs, qui firent un peu trop valoir leur hardiesse sur l'eau. Quand elles se furent toutes assises sur les bancs de côté, je détachai le canot et je partis. Un des jeunes gens, placé tout à fait sur le devant, se mit insensiblement à faire balancer le bateau. Alors les dames effrayées se tournèrent de tous côtés ; quelques-unes même poussèrent des cris. La belle dame, tenant un lis à la main, était assise tout contre le bord du bateau ; avec un doux sourire elle baissait ses yeux sur les vagues limpides qu'elle touchait avec le lis ; de sorte que toute sa figure était reflétée dans l'eau, entre les nuages et les arbres, comme celle d'un ange passant légèrement dans le bleu profond du ciel.

Pendant que je la regarde, voilà que l'autre de mes deux dames, la grosse joyeuse, s'avise de me demander de lui chanter un air pendant le trajet. Tout aussitôt, un petit monsieur très-coquet, avec une lunette sur le nez, assis à côté d'elle, se retourne, lui baise délicatement la main, et s'écrie : « Je vous remercie de cette idée heureuse ; un chant

populaire chanté par le peuple, en plein air et sous les arbres, c'est une rose des Alpes sur les Alpes mêmes, — les cors enchantés¹ ne sont que des herbiers, — c'est l'âme de l'âme nationale. » Mais moi je dis que je ne savais rien qui fût assez beau pour une si noble société. Alors la soubrette pincée, qui se tenait tout près de moi avec un panier plein de tasses et de bouteilles, et que je n'avais pas encore du tout aperçue, se mit à dire : « Eh ! vous savez une bien jolie chanson sur une tant belle et noble dame. — Oui, oui, chante-nous cela hardiment, reprit aussitôt la grosse dame. » Je rougis jusqu'au blanc des yeux. La belle dame leva alors ses yeux de dessus l'eau et me jeta un regard qui me transperça corps et âme. Je ne réfléchis pas plus longtemps, je pris du cœur, et je chantai à pleine gorge et de toute mon âme :

Partout où vont mes pas, mes yeux, mon âme,
Dans les vallons, dans les prés, dans les bois,
Des monts au ciel, ta grâce je proclame,
Tant belle et noble dame,
Et te salue et mille et mille fois.

Dans mon jardin toute fleur je moissonne,
Rose penchée et blancs lis élancés,
Et je les tresse en guirlande, en couronne;
J'y joins mille pensers,
Mille saluts, mille dévots baisers.

Mais, las ! elle est bien trop haute et trop belle,
Je n'oserais l'approcher seulement !
Mourez, mes fleurs ! vous n'êtes point pour elle....
Seul mon amour fidèle
Dedans mon cœur vit éternellement.

Je creuse et plante, et cachant mon martyre
Je vais, je viens au jardin, dans le pré.
Bien que mon cœur se torde et se déchire,
Je veux chanter, sourire....
Bientôt, hélas ! ma tombe creuserai.

Nous abordâmes; tout le monde descendit; plusieurs des jeunes messieurs, — je m'en étais bien aperçu, — chuchotant d'un air malicieux avec les dames, s'étaient moqués de moi pendant que je chantais. Le monsieur aux lunettes me prit la main en partant, et me dit je ne sais plus quoi. La plus âgée de mes deux dames me regarda d'un air

¹ Allusion à un recueil de chants populaires très-réputé en Allemagne : *le Cor merveilleux*.

affable. Pendant tout mon chant la belle dame n'avait pas levé les yeux, et maintenant elle s'en allait avec les autres sans rien dire du tout. J'avais déjà eu les larmes aux yeux en chantant. Mon cœur allait se briser de honte et de douleur. Je me représentai bien tout en ce moment : combien elle était belle, et combien j'étais pauvre, méprisé et abandonné. Et quand ils eurent tous disparu derrière les buissons, je ne pus plus me retenir, je me jetai sur l'herbe et pleurai amèrement.

II.

Tout contre le parc du château passait la grande route, et elle n'en était séparée que par un mur élevé. Là il y avait une jolie maisonnette couverte en tuiles rouges, et derrière un petit parterre entouré de haies et de feuillage, et qui touchait par une brèche dans le mur à la partie la plus ombragée et la plus retirée du parc. C'était la demeure du receveur de péages qui venait de mourir. Voilà qu'un jour, de grand matin, quand j'étais encore profondément endormi, le secrétaire du château vint m'appeler en toute hâte auprès de M. le bailli.

Je m'habillai au plus vite et marchai en flânant derrière le secrétaire, qui, chemin faisant, cueillait par-ci par-là une fleur et la mettait à sa boutonnière, ou bien agitait sa hadine en l'air et me jetait toutes sortes de discours que le vent emportait, et dont je ne saisis pas un mot parce que j'avais encore les oreilles et les yeux pleins de sommeil. Quand j'entrai dans la chancellerie, où il ne faisait pas encore bien jour, le bailli, assis derrière une énorme écritoire et une grosse pile d'actes et de livres, sortit sa tête de dessous une respectable perruque, comme un hibou du fond de son nid, m'examina des yeux et me dit : « Comment vous appelez-vous ? D'où êtes-vous ? Savez-vous écrire, lire et calculer ? » Quand j'eus répondu affirmativement, il reprit : « Eh bien, madame la comtesse, en considération de votre bonne conduite et de tous vos mérites particuliers, vous a destiné la place de receveur. » Je récapitulai promptement en moi-même ma conduite et mes manières, et je finis par m'avouer après tout que le bailli avait raison. Et c'est ainsi que je me trouvai receveur de péages avant de m'en douter.

Je m'établis aussitôt dans ma nouvelle demeure et y fus installé en peu de temps. J'y trouvai plusieurs objets que le receveur défunt avait laissés à son successeur, entre autres une superbe robe de

chambre rouge à pois jaunes, des pantoufles vertes, un bonnet de nuit et quelques pipes à tuyaux longs. Je m'étais souhaité tout cela dans le temps, quand j'étais encore chez mon père et que je voyais notre pasteur se promener confortablement avec toutes ces belles choses. N'ayant rien à faire, je restais assis la journée entière sur le petit banc devant ma maison, en robe de chambre et en bonnet de nuit, et fumant dans la plus longue pipe de la succession, et je regardais le monde aller et venir sur la grande route, à pied, à cheval ou en voiture. Je souhaitais toujours voir passer aussi des gens de mon village (qui avaient toujours prétendu que je ne serais jamais bon à rien), pour qu'ils me vissent dans ma splendeur. La robe de chambre m'allait bien et en général tout me plaisait beaucoup. J'étais donc assis, et pensais à toutes sortes de choses : je pensais comme tous les commencements sont difficiles, et que la vie comme il faut a bien ses charmes ; et je pris à part moi la résolution d'abandonner toute idée de voyage, de mettre de l'argent de côté comme les autres et d'arriver avec le temps à quelque chose de grand dans le monde. Mais, au milieu de mes résolutions, de mes soucis et de mes affaires, je n'oubliais en aucune façon la plus belle dame.

Je jetai dehors les pommes de terre et autres légumes que j'avais trouvés dans mon petit jardin, et je les remplaçai par les fleurs les plus rares : sur quoi le portier du château, l'homme au grand nez électoral, qui, depuis que j'étais receveur, venait souvent me voir et était devenu mon intime ami, me regardait de côté en haussant l'épaule et me prenait pour quelqu'un à qui sa fortune subite avait tourné la tête. Mais je ne m'en souciais pas, car non loin de chez moi, dans le parc du château, j'entendais de douces voix parmi lesquelles je croyais distinguer celle de ma belle dame, bien que l'épaisseur des buissons m'empêchât de voir personne. Tous les jours, je faisais un bouquet des plus belles fleurs de mon jardin ; et le soir, quand il commençait à faire nuit, j'escaladais le mur, et je le posais sur une table en pierre au milieu d'un berceau, et chaque soir, quand j'apportais le nouveau bouquet, l'ancien avait disparu de la table.

Un jour, les maîtres du château étaient allés à la chasse. Le soleil se couchait et enveloppait tout l'horizon de pourpre et de splendeur. Au loin le Danube superbe semblait rouler dans ses sinuosités des flots d'or et de feu. De la cime des coteaux jusqu'au fond de la plaine criaient et chantaient les vendangeurs. J'étais assis avec le portier sur le petit banc à l'entrée de la maison, et me réjouissais de l'air tiède, du doux crépuscule et du silence qui succédait peu à peu aux joies

bruyantes de la journée. Tout à coup, les cors des chasseurs sur le retour se mirent à retentir dans le lointain et à se répondre gentiment de montagne en montagne. Tout mon cœur s'épanouit, je m'élançai de dessus le banc et m'écriai tout enivré, transporté de joie : « Ah ! voilà un métier, la noble chasse ! » Mais le portier secoua flegmatiquement la cendre de sa pipe et dit : « Vous vous figurez cela. J'ai été dans la partie, on y gagne à peine les semelles que l'on use à ce métier, et de plus des toux et des rhumes à bouche que veux-tu. Ça vient de ce qu'on a toujours les pieds mouillés ! »

Je ne sais comment ça se fit, mais j'entrai dans une colère folle, que tout mon corps en trembla. Je pris tout à coup en horreur ce pauvre homme avec son fastidieux manteau, ses pieds interminables, ses prises de tabac et son grand nez. Hors de moi, je le saisis à la gorge et je lui dis :

« Portier, filez bien vite chez vous, si vous ne voulez que je vous tanne la peau ! »

A ces paroles, le portier revint à sa première idée, que j'étais devenu fou. Il me regarda avec de grands yeux et une crainte secrète, se dégagea sans souffler le moindre mot, et, allongeant le pas et retournant de temps en temps la tête avec frayeur, il arriva tout essoufflé au château et proclama que j'étais devenu complètement enragé.

Mais moi, je finis par éclater en rires bruyants, et je fus bien aise d'être débarrassé de ce trop avisé compagnon, car c'était juste le moment où j'avais l'habitude de porter le bouquet au berceau. J'escaladai vite le mur, et je me dirigeais vers la petite table de pierre, quand j'entendis à quelque distance de moi les pas d'un cheval. Il ne fallait pas songer à m'esquiver, car déjà ma belle noble dame elle-même arrivait par l'avenue lentement et abîmée dans ses pensers, semblait-il. Cela me fit tout juste le même effet que lorsque je lisais autrefois, dans les vieux livres de mon père, l'histoire de la belle Maguelonne, comment parmi les fanfares toujours plus rapprochées et les lumières changeantes du soir, elle sortait tout à coup de dessous les grands arbres.... Je ne pouvais bouger de place. Mais elle tressaillit vivement quand tout à coup elle m'aperçut, et s'arrêta presque involontairement. J'étais comme ivre de peur et de trop grande joie, et comme je vis qu'elle portait en effet mon bouquet d'hier, je ne pus me retenir, et dis tout troublé : « O la plus belle des dames ! prenez encore ce bouquet et toutes les fleurs de mon jardin, et tout ce que j'ai. Ah ! si je pouvais sauter au feu pour vous ! » D'abord, elle m'avait regardé d'un air si sérieux et presque mécontent, que cela m'avait saisi jusqu'à la

moelle; puis, tant que je parlai, elle tint les yeux profondément baissés. Justement quelques cavaliers et des voix se faisaient entendre dans le fourré; elle prit vite le bouquet de ma main, et eut bientôt, sans dire un mot, disparu à l'autre bout de l'avenue.

Depuis ce soir, je ne pus plus tenir en place. J'éprouvais constamment ce que j'avais l'habitude de ressentir à l'approche du printemps, une inquiétude, une gaieté sans savoir pourquoi, comme si j'étais à la veille d'un grand bonheur ou de quelque aventure extraordinaire. Je ne pouvais surtout plus me faire à mes maudits comptes. Quand le soleil jetait à travers le châtaignier devant ma fenêtre des reflets verts et dorés sur mes chiffres, et que j'escaladais et descendais les colonnes de l'addition, il me venait quelquefois des idées si étranges, que j'en étais tout troublé et que je ne pouvais réellement pas compter jusqu'à trois. Le 8 me faisait toujours l'effet de ma grosse dame, avec sa large coiffure et son corset trop serré; le méchant 7 ressemblait à un indicateur de grand chemin qui me rappelait en arrière, ou même à une potence. Le 9 m'amusait le plus : sans que je susse comment, il se renversait follement sur la tête et se transformait en 6; tandis que le 2, finement posé en point d'interrogation, semblait me demander : « Où veux-tu donc en venir, pauvre zéro? Sans elle, cette svelte unité qui est la somme de tout, tu ne seras éternellement que zéro ! »

Je ne m'arrangeai plus non plus de rester assis devant la porte. Pour être plus commodément, je sortis un tabouret et j'allongeai mes pieds dessus. Je raccommodai le vieux parasol du receveur, et je le plaçai comme un kiosque chinois au-dessus de ma tête. Mais tout cela ne servait à rien. Quand j'étais là assis à fumer et à réfléchir, il me semblait que l'ennui faisait allonger peu à peu mes jambes et que mon nez grossissait pendant que je passais des heures à le regarder. Parfois une chaise de poste venait à passer avant l'aube; je sortais tout endormi à l'air frais, et un joli minois, dont on ne découvrait dans l'ombre que les yeux étincelants, se penchait avec curiosité hors de la voiture et me souhaitait un gentil bonjour; dans les villages tout alentour, les coqs chantaient à pleine gorge par-dessus les blés bruissants et ondoiyants, et haut dans le ciel quelques alouettes matinales vaguaient déjà parmi les premières bandes de lumière. Le postillon donnait du cor, la voiture partait, les fanfares s'éloignaient; je restais là, je suivais les roues des yeux, et c'était comme si quelque chose me poussait, m'attirait au loin, sur-le-champ, vers le monde inconnu.

Cependant je continuais à déposer chaque soir, dès que le soleil se couchait, mes bouquets sur la table de pierre dans le sombre berceau.

Mais voilà précisément mon chagrin : depuis cette soirée heureuse, tout était fini, personne ne s'en souciait plus, et quand le matin je reve-
nais de bonne heure pour voir, mes fleurs étaient comme la veille, et
leurs petites têtes baissées et fanées où perlaient des gouttes de rosée
me regardaient tristement et comme en pleurant. J'en devins très-
marri. Je ne fis plus de bouquet. Dans mon jardin, les mauvaises
herbes pouvaient se donner carrière; je ne touchais pas aux fleurs et
les laissais là jusqu'à ce que le vent emportât les feuilles. Mon cœur
était abandonné et ravagé comme mon jardin.

Dans cette période critique, un jour que j'étais couché dans l'em-
brasure de ma fenêtre et que mes yeux erraient mélancoliquement dans
l'espace, je vois la femme de chambre du château se hâtant à petits pas
pressés par la grande route. Dès qu'elle m'aperçut, elle se dirigea
promptement de mon côté, et s'arrêta devant la fenêtre : « Monsei-
gneur est revenu hier de son voyage, dit-elle vivement. — Vraiment ? »
répondis-je étonné, car depuis quelques semaines je ne m'étais occupé
de rien, et je ne savais même pas que monseigneur fût en voyage.
« Sa fille, la jeune comtesse, en aura eu beaucoup de joie. » La femme
de chambre me regarda de la tête aux pieds d'un air étonné, et je dus
me tâter, pour voir si je n'avais pas dit quelque sottise. « Aussi vous
n'êtes au fait de rien ! dit-elle enfin en fronçant son petit nez. Voici,
continua-t-elle. Il y a ce soir au château bal et mascarade en l'honneur
de monseigneur. Madame se travestit aussi, en jardinière, vous enten-
dez bien, en jardinière; et comme madame s'est aperçue que vous
avez de bien belles fleurs dans votre jardin.... — C'est singulier, me
disais-je en moi-même, les mauvaises herbes y tiennent maintenant
presque toute la place. » — Mais elle continua : « Comme il faut à madame
de belles fleurs pour son costume, mais de toutes fraîches et qui vien-
nent du parterre, vous lui en apporterez ce soir à la brune sous le
grand poirier du jardin. Vous l'y attendrez, elle viendra les prendre
elle-même. »

Tout ébahi de joie à cette bonne nouvelle, je quittai la fenêtre,
et dans mon ravissement je courus rejoindre dehors la femme de
chambre.

« Fi, la vilaine robe de chambre ! » s'écria-t-elle quand elle me vit
ainsi tout à coup en plein dans mon costume. Cela me fâcha, et en
même temps je ne voulus pas demeurer en reste de galanterie : je fis
donc quelques cabrioles gracieuses pour la saisir et l'embrasser. Mal-
heureusement ma robe de chambre, beaucoup trop longue pour moi,
s'embarrassa dans mes jambes, et je tombai tout de mon long par

terre. Quand je me relevai, la femme de chambre était partie, et je l'entendis encore de loin rire à se tenir les côtes.

Mais j'avais maintenant de quoi m'occuper et me réjouir bien autrement. Elle songeait encore à moi et à mes fleurs ! J'allai dans mon petit jardin, j'arrachai en toute hâte les mauvaises herbes, et je les jetai en l'air par-dessus ma tête, comme si j'arrachais avec les racines tout mal et toute mélancolie de mon cœur. Les roses ressemblaient de nouveau à ses lèvres, les liserons bleus à ses yeux, et le lis blanc, avec sa tête mélancoliquement penchée, me la rappelait tout entière ! Je rangeai toutes les fleurs avec soin dans un petit panier. C'était une belle et calme soirée sans un nuage au ciel. Quelques étoiles paraissaient déjà au firmament. De loin on entendait le bruit du Danube roulant à travers la plaine. Dans les cimes des arbres du parc, à côté de moi, d'innombrables oiseaux mêlaient les éclats de leurs chants. Ah ! j'étais si heureux !

Enfin, à la tombée de la nuit, mon petit panier au bras, j'allai vers le grand jardin. Dans le panier, les couleurs riaient les unes à côté des autres : c'était blanc, c'était rouge, c'était bleu, et cela embaumait, que mon cœur riait aussi quand j'y regardais. Plein de joyeuses pensées, je m'en allai, par le beau clair de lune, sur le sable brillant des allées tranquilles ; je traversai les petits ponts blancs sous lesquels les cygnes endormis reposaient sur l'eau ; je longuai les jolis berceaux, les pavillons élégants. J'eus bientôt trouvé le gros poirier : c'était le même sous lequel je m'étendais avec plaisir dans les chaleurs de l'après-midi quand j'étais encore garçon jardinier.

L'endroit était obscur, silencieux. Seul, un tremble élancé ne cessait de frôler les unes contre les autres ses feuilles argentées. Par intervalles, l'air apportait la musique du bal, et j'entendais aussi par moments des voix dans le jardin ; elles venaient tout près de moi, puis soudain tout rentrait dans le silence.

Le cœur me battait, j'éprouvais je ne sais quoi, et je frissonnais comme si j'allais commettre un vol. Je restai longtemps en silence, appuyé contre l'arbre et guettant de tous côtés ; mais, personne ne venant, je n'y tins plus : mon petit panier au bras, je grimpai vite sur le poirier pour respirer plus librement au grand air. Là-haut, par-dessus les cimes des arbres, la musique arrivait parfaitement à mon oreille, je dominais tout le jardin, et je plongeais dans les fenêtres étincelantes du château. Les grands lustres tournaient lentement, comme des guirlandes d'étoiles ; des messieurs et des dames en grande toilette se découpaient comme des ombres chinoises, se balançaient,

valsaient et mêlaient leurs groupes. On ne pouvait distinguer personne. Quelquefois des danseurs se détachaient et venaient aux fenêtres pour regarder dans le jardin. Devant le château, la pelouse, les arbres et les buissons étaient comme dorés par le reflet des lumières, de sorte que les fleurs et les oiseaux semblaient vraiment se réveiller. Plus près, autour de moi et derrière moi, le jardin s'étendait en masses noires et silencieuses. « Elle danse là-haut, me dis-je à moi-même sur mon arbre, et sans doute elle t'a oublié depuis longtemps, toi et tes fleurs ! Tout le monde est dans la joie, et personne ne s'inquiète de toi ! Et c'est ainsi qu'il en advient toujours pour moi. Chacun a sa place marquée sur terre, son poêle bien chaud et sa tasse de café, sa femme et son verre de vin, et est très-content. Le portier lui-même se trouve bien dans sa longue peau. Moi, je suis mal partout : c'est comme si j'étais partout arrivé trop tard et que le monde n'eût plus du tout compté sur moi. »

Philosophant ainsi, j'entends tout à coup des pas frôler l'herbe : deux voix fines parlaient près de moi tout bas. Bientôt après, le branchage du fourré s'entr'ouvrit, et la femme de chambre passa son petit museau à travers le feuillage en regardant tout autour d'elle. Le clair de lune faisait étinceler ses yeux malicieux. Je retins mon souffle, et regardai fixement en bas. Il ne se passa pas beaucoup de temps que la jardinière, telle que la femme de chambre me l'avait dépeinte la veille, sortit d'entre les arbres. Mon cœur battait à se briser. Mais elle portait un masque et regardait autour d'elle avec surprise, à ce qu'il me sembla. Elle se rapprocha tout contre l'arbre et ôta son masque : c'était, sur ma foi, l'autre comtesse, la vieille.

Une fois revenu de mon premier effroi, combien je fus bien aise d'être là-haut en sûreté ! Comment diable, me disais-je, celle-là se trouve-t-elle ici en ce moment ? Si l'autre, la chère belle comtesse, vient chercher ses fleurs, ça fera une jolie histoire !

J'aurais pu pleurer, à la fin, de dépit de ce brouillamini.

Cependant la fausse jardinière se mit à dire : « Il fait une chaleur étouffante là-haut dans le salon ; j'ai été obligée de venir prendre le frais un peu en plein air, dans cette belle nature ! » En même temps elle s'éventait avec son masque et soufflait très-fort. Au clair de lune, j'aperçus distinctement les veines de son cou, qui étaient gonflées. Sa figure était toute bouffie et cramoisie comme une tuile. Pendant ce temps, la femme de chambre foulait partout dans les haies comme si elle y cherchait une épingle. « Il me faut absolument ces fleurs fraîches pour mon travestissement, continua la jardinière. Où diable

peut-il être fourré ? » La soubrette continuait de chercher en riant sous cape à part elle. « Que dis-tu donc, Rosette ? demanda la jardinière piquée. — Je dis ce que j'ai toujours dit, répondit la soubrette en prenant son air ingénu et sérieux : le receveur est et sera toujours un lourdaud ; sûrement il est étendu quelque part derrière quelque buisson à dormir. » Je me sentais des démangeaisons dans tous les membres de sauter en bas pour sauver ma réputation, quand il se fit entendre tout à coup un grand bruit de trompettes, de musique et de cris du côté du château.

La jardinière ne tint plus en place. « Voilà, dit-elle d'un ton de mauvaise humeur, voilà qu'ils portent le vivat à monseigneur ! Viens vite ! on s'apercevra de notre absence. » Remettant aussitôt son masque, elle partit furieuse avec la femme de chambre. Les arbres et les buissons semblaient lui faire le nez. Le clair de lune passait et repassait sur sa large taille, et elle fit ainsi, comme j'avais vu parfois au théâtre les cantatrices, sa sortie au son des trompettes et des cymbales.

Pour moi, perché sur mon arbre, je ne me retrouvais pas bien dans ce qui m'était arrivé ; mes yeux restaient fixés sur le château. Un cercle de grandes torches au bas du perron jetait une lumière magique sur les fenêtres étincelantes et bien loin dans le jardin. C'étaient les gens du château qui offraient en ce moment une sérénade à leurs jeunes maîtres. Au milieu d'eux se trouvait le portier, paré magnifiquement comme un ministre d'État, devant un pupitre de musique, et s'escri-mant de son mieux sur son hautbois.

Au moment où je me mettais à l'aise pour entendre la belle sérénade, les portes à doubles battants s'ouvrirent en haut sur le balcon du château. Un beau monsieur de haute stature, revêtu d'un brillant uni-forme et chargé de croix étincelantes, s'avança sur le balcon, et à sa main la jeune et belle comtesse en toilette toute blanche comme un lis dans la nuit, ou comme lorsque la lune passe dans le firmament étoilé.

Je ne pus détourner mes yeux. Le jardin, les arbres et les champs s'évanouirent pour moi. Comme elle était là magiquement éclairée par les torches, se tenant haute et svelte, tantôt causant avec grâce avec le bel officier, tantôt s'inclinant avec bonté vers les musiciens d'en bas ! Ceux-ci étaient hors d'eux de joie, et moi je ne me tins pas non plus à la fin, et me mis à crier : *Vivat !* de toute la force de mes poumons.

Mais quand elle eut bientôt disparu du balcon, et qu'en bas chaque torche s'éteignit après l'autre, quand les pupitres furent enlevés, que le jardin s'obscurcit et qu'on n'entendit plus que le murmure du feuillage, je commençai à revenir à moi et à me reconnaître. C'était

bien sans doute seulement la tante qui m'avait demandé des fleurs, mon adorée ne pensait nullement à moi, et était depuis longtemps mariée.... et moi je n'étais qu'un grand nigaud !

Cela me plongea dans un abîme de réflexions. Je m'enveloppai comme un hérisson des pointes de mes propres pensées. Du château, la musique du bal ne me parvenait plus qu'à de longs intervalles. Les nuages passaient solitairement par-dessus le sombre jardin. Et ainsi je demurerai toute la nuit sur mon arbre comme un hibou, dans les ruines de mon bonheur.

L'air frais du matin me fit enfin sortir de mes rêves. Je fus réellement étonné en regardant autour de moi. Depuis longtemps la musique et la danse avaient cessé. Dans le château et tout alentour sur la pelouse, les marches de pierre et les colonnes, tout avait un air silencieux, froid et solennel. Le jet d'eau devant l'entrée continuait seul à jaser. Par-ci par-là dans les branches à côté de moi, les oiseaux s'éveillaient ; ils secouaient leurs plumes colorées, et, étendant leurs petites ailes, ils regardaient avec curiosité et surprise leur singulier camarade de nuit. Les joyeux rayons du matin tombaient par-dessus le jardin sur ma poitrine. Je me mis sur mon séant, et pour la première fois depuis longtemps mon regard embrassa l'horizon. Des bateaux descendaient le Danube entre les coteaux pamprés ; les grandes routes, encore vides de voyageurs, étaient comme des ponts sur la campagne brillante, et s'étendaient au loin sur les montagnes et dans les vallées.

Je ne sais pas comment cela se fit, mais tout à coup mon ancienne passion pour les voyages me reprit : j'éprouvai ces anciennes joies, mêlées de tristesse et de vaste attente. Je songeai en même temps comment la belle dame dormait maintenant en haut dans le château, entre des fleurs, sous des rideaux de soie, avec un ange assis auprès d'elle sur son lit, dans le silence du matin. « Non, m'écriai-je, il me faut partir d'ici, partir et m'en aller droit devant moi, loin, loin, tant que je trouverai le ciel bleu au-dessus de ma tête ! »

Ce disant, je saisis mon panier et le jetai bien haut en l'air ; je m'amusai à voir les fleurs s'arrêter entre les branches ou s'éparpiller sur le gazon vert. Puis je descendis vite de l'arbre, et je revins par le jardin silencieux vers ma demeure. Bien souvent je m'arrêtai aux endroits où je l'avais vue une fois, à ceux où, couché à l'ombre, j'avais rêvé à elle.

Dans ma maisonnette et alentour, tout était encore comme je l'avais laissé la veille ; le jardin pillé et dévasté ; dans la chambre, le grand livre de comptes tout ouvert, et mon violon, que j'avais presque oublié,

était pendu au clou et tout couvert de poussière. Un rayon du matin tombait justement par la croisée opposée en scintillant sur les cordes ; cela fit une note vive dans mon cœur « Oui, me dis-je, viens, toi, fidèle instrument. Notre règne n'est pas de ce monde ! » Et ainsi je décrochai mon violon, laissai là livre de comptes, robe de chambre, pantoufles, pipes et parasol ; et, pauvre comme j'étais venu, je quittai ma maisonnette et m'en allai tout droit sur la route lumineuse.

Je me retournai encore bien des fois. Il me serait difficile d'expliquer ce que j'éprouvais. J'étais triste, et, d'un autre côté, d'une gaieté intempérante, comme un oiseau échappé de sa cage. Et quand j'eus déjà marché un bon bout de chemin, je pris mon violon, et jouai et chantai en plein air :

Dans le bon Dieu j'ai confiance :
Celui qui tient tout dans sa main,
Oiseaux, bois, terre et ciel immense,
Sait aussi marquer mon chemin.

Le château, le jardin et les tours de Vienne avaient déjà disparu derrière moi dans les ombres du matin. Au-dessus de moi, dans l'air, gazouillaient des bandes joyeuses d'alouettes. Ainsi, marchant entre de vertes montagnes et passant devant de jolies villes et de gais villages, je descendis vers l'Italie.

III.

Mais, voyez mon malheur, je n'avais pas encore songé que je ne connaissais pas du tout le bon chemin. D'ailleurs, à cette heure paisible du matin, il n'y avait pas une âme tout alentour que j'eusse pu consulter ; et, non loin de moi, le chemin se divisait en beaucoup de nouvelles routes qui se prolongeaient au loin et passaient par-dessus les plus hautes montagnes, comme si elles conduisaient hors du monde, tellement qu'en voulant les suivre la tête me tournait tout à fait.

Enfin je vis venir un paysan qui, je crois, allait à l'église, car c'était un dimanche. Il portait une redingote à l'ancienne mode, à gros boutons d'argent, et un respectable jonc d'Espagne avec une pomme d'argent massif qui brillait de loin au soleil. Je lui demandai bien poliment : « Ne pourriez-vous pas me dire par où l'on va en Italie ? » Le paysan s'arrêta, me regarda, réfléchit en avançant sa grosse lèvre inférieure, puis il me regarda de nouveau. Je répétai : « En Italie, où

viennent les oranges. — Eh ! que me font tes oranges ! » dit alors le paysan en continuant bravement sa route. J'aurais supposé plus d'usage à cet homme, qui avait un air tout à fait comme il faut.

Que faire ? Rebrousser chemin et retourner dans mon village ? les gens m'auraient montré au doigt, et les gamins auraient sauté autour de moi : « Eh ! soyez mille fois le bienvenu de retour du grand monde. Comment cela va-t-il dans le monde ? Ne nous rapportez-vous pas du pain d'épice de vos voyages ? » Le portier au nez électoral, qui était très-versé dans l'histoire universelle, m'avait dit souvent : « Honoré monsieur le receveur, l'Italie est un beau pays. Le bon Dieu n'y laisse manquer personne ; on peut se coucher sur le dos au soleil, et les raisins de Corinthe vous tombent dans la bouche ; et quand on est piqué de la tarentule, on se met à danser avec une agilité extrême quand même on ne l'a jamais appris. » — En Italie donc ! m'écriai-je gaiement, et sans plus songer aux différentes routes, je me mis à courir en avant sur la première qui se présenta devant moi.

Après avoir cheminé ainsi quelque temps, j'aperçus à droite de la route un très-beau verger où le soleil du matin brillait si gaiement, entre les troncs et les cimes des arbres, qu'on aurait dit le gazon tout couvert d'un tapis d'or. Comme je ne voyais pas une âme, je grimpai par-dessus la haie du jardin et je m'étendis tout à mon aise sur l'herbe sous un pommier, car j'avais encore les membres tout brisés d'avoir passé toute la nuit sur un arbre. De l'endroit où j'étais on pouvait regarder au loin, et, comme c'était dimanche, le son des cloches arrivait de très-loin par-dessus les champs paisibles, et entre les prés et les buissons on voyait des villageois parés s'en allant à l'église. J'étais bien joyeux au fond du cœur ; les oiseaux chantaient au-dessus de moi dans l'arbre ; je songeais à mon moulin et au jardin de la belle comtesse, et comme tout cela était maintenant si éloigné, et finalement je m'assoupis. Je rêvai que la belle dame montait vers moi de la belle contrée, ou plutôt qu'elle volait lentement au milieu du son des cloches, avec de longs voiles blancs flottant dans la pourpre de l'aurore. Puis il me semblait que nous n'étions pas du tout à l'étranger, que nous étions dans mon village, près du moulin, sous d'épais ombrages. Mais tout y était vide et silencieux comme quand les gens sont le dimanche à l'église et qu'il ne vous arrive à travers les arbres que le son de l'orgue. J'avais le cœur tout gros et serré. Mais la belle dame était très-bonne et très-affable ; elle me tenait par la main, allait avec moi, et chantait sans discontinuer, dans cette solitude, le bel air qu'elle avait coutume de chanter dans le temps de grand matin à sa

fenêtre, en s'accompagnant de la guitare. Je voyais ensuite sa figure se reflétant dans le paisible vivier, encore mille fois plus belle, mais avec de grands yeux étranges qui me regardaient si fixement que je manquai en avoir peur. Soudain le moulin se mit à tourner, d'abord bien lentement, puis toujours plus vite. Le vivier s'obscurcit, ses eaux se moutonnèrent; la belle dame devint toute pâle, ses voiles s'allongèrent de plus en plus et s'étendirent d'une manière effrayante en longues pointes comme des raies de brouillard! Le bruissement augmentait toujours. Souvent c'était comme si le portier y mêlait son hautbois. Enfin je me réveillai avec de violents battements de cœur.

Il s'était réellement élevé un vent qui soufflait légèrement au-dessus de moi à travers le pommier. Mais ce qui faisait tant de bruit et tant de tapage n'était ni le moulin ni le portier, mais bien le même paysan qui tantôt n'avait pas voulu m'indiquer la route d'Italie. Il avait quitté sa toilette de dimanche et se tenait devant moi en camisole blanche. « Ah ça, me dit-il pendant que je me frottais encore les yeux pour en chasser le sommeil, est-ce ici que tu veux déterrer tes oranges, pour piétiner ainsi cette belle herbe au lieu d'aller à l'église, fainéant? » Fâché d'avoir été réveillé par ce rustre, je me levai tout bouffi et ripostai incontinent : « On veut me dire des sottises à moi ? J'ai été jardinier avant beaucoup d'autres, et receveur, et si on était venu à la ville on aurait été obligé d'ôter devant moi son bonnet crasseux. Et j'avais ma maison à moi et ma robe de chambre rouge à grands pois jaunes ! » Mais le manant ne fit pas la moindre attention à tout cela. Les poings sur les hanches il se borna à dire : « Diras-tu enfin ce que tu veux ? Hé ! hé ! » Je m'aperçus alors que c'était un drôle trapu et cagneux, qu'il avait de grands yeux de bœuf et le nez rouge et un peu de travers. Et comme il continuait toujours de dire Hé ! hé ! et qu'il avançait chaque fois d'un pas vers moi, je fus tout à coup saisi d'une si curieuse et terrible peur que je m'élançai par-dessus la haie, et sans me retourner je me mis à courir à travers champs avec une telle vitesse que mon violon en résonnait tout haut dans ma vaste poche.

Quand je m'arrêtai enfin pour reprendre haleine, on ne voyait plus le jardin ni la vallée, et je me trouvais dans une belle forêt; mais je n'y pris pas garde. J'étais vexé de l'aventure et de ce que le drôle m'eût toujours tutoyé, et je rageai encore longtemps en moi-même. Tout en pensant à cette rencontre, je continuai de marcher vite, et m'écartant toujours plus de la grande route je m'enfonçai dans la montagne. A la sortie du chemin que j'avais suivi dans le bois, je me trouvai en face d'un petit sentier qui semblait peu fréquenté. Tout autour

on ne voyait âme qui vive, on n'entendait aucun bruit. Mais autrement il y avait plaisir à marcher là; les cimes des arbres s'agitaient en murmurant, et les oiseaux chantaient à ravir. Je m'abandonnai à la direction de Dieu, sortis mon violon et jouai mes plus jolis morceaux, et ma musique sonna délicieusement dans la forêt solitaire.

Mais mon jeu ne se prolongea guère. A tout instant les maudites racines d'arbres me faisaient trébucher; puis je commençais à avoir faim, et la forêt semblait ne pas vouloir finir. J'errai ainsi tout le jour, et le soleil envoyait déjà des rayons obliques entre les troncs d'arbres, quand enfin j'arrivai à une petite pelouse entourée de toutes parts de montagnes et émaillée de fleurs rouges et jaunes, au-dessus desquelles d'innombrables papillons voltigeaient dans les teintes dorées du soir. C'était une solitude profonde, on se serait cru à cent lieues du monde. Les grillons seuls chantaient, et un berger, couché sur le pré dans l'herbe touffue, jouait si mélancoliquement sur son chalumeau que mon cœur était prêt à se briser de douleur. « Oui, disais-je à part moi, qu'on serait heureux si on pouvait mener la vie de ce fainéant! Mais il me faut courir le monde et avoir toujours l'oreille au guet. » Comme une belle petite rivière limpide me séparait du berger, et que je ne pouvais la franchir, je lui criai de loin de me dire le village le plus proche. Mais lui, sans se déranger, souleva seulement un peu sa tête de dessus l'herbe, m'indiqua avec son chalumeau l'autre bois, et se remit à jouer.

Le jour baissait toujours, et je poursuivais vivement ma course. Les oiseaux, qui avaient encore fait grand tapage aux derniers rayons du soleil couchant, se turent tout à coup, et j'eus presque peur au milieu du monotone et solitaire murmure des feuilles. Enfin j'entendis de loin aboyer des chiens. Je pressai le pas, le bois s'éclaircit de plus en plus, bientôt je découvris entre les derniers arbres une belle place verte où une quantité d'enfants s'ébattaient autour d'un gros tilleul. Plus loin était une auberge devant laquelle se trouvaient attablés des paysans jouant aux cartes, fumant et buvant. De l'autre côté, devant la porte, de jeunes gars causaient dans le frais du soir avec des jeunes filles qui avaient enveloppé leurs bras dans leurs tabliers.

Je ne délibérai pas longtemps, et, sortant mon violon de ma poche, j'entamai vite une gaie valse en débouchant de la forêt. Les filles s'étonnèrent, les vieux éclatèrent en rires qui firent retentir le bois au loin. Mais quand je fus arrivé près du tilleul, et que, m'y appuyant, je jouai de plus belle, ce furent parmi les jeunes gens, à droite et à gauche, des signes et des chuchotements. Finalement les garçons posèrent de

côté leurs pipes du dimanche; chacun prit la sienne, et en un clin d'œil toute la jeune paysannerie se mit à vivement tourner. Les chiens aboyèrent, les sarraux volèrent. Les enfants se tenaient en rond autour de moi, examinant avec curiosité ma figure et mes doigts que je faisais manœuvrer dextrement.

Mais ce fut après la première valse que je pus reconnaître comme une bonne musique vous passe dans les membres. Les garçons, qui tout à l'heure étaient étendus sur les bancs, la pipe à la bouche et les jambes roides, étaient comme métamorphosés; ils laissaient flotter leur mouchoir de couleur en longue écharpe à leur boutonnière, et se démenaient si gentiment autour des danseuses que c'était un vrai plaisir de les regarder. Un d'entre eux fureta longtemps dans la poche de son gilet, de manière à bien faire voir aux autres ce qu'il voulait, et sortit enfin une petite pièce d'argent qu'il voulut me mettre dans la main. Cela me fâcha, bien que je n'eusse pas alors un sou vaillant. Je lui dis de garder sa monnaie, que je jouais pour mon plaisir, et de contentement de me retrouver parmi des hommes. Mais bientôt une accorte fillette vint à moi avec un grand verre plein de vin. « Les musiciens aiment à boire, » dit-elle en souriant; ses dents blanches comme des perles brillaient si bien entre ses lèvres roses que j'eusse été ravi de les baiser. Elle trempa son petit muscau dans le vin pendant que ses yeux dardaient leur feu sur moi, et me présenta ensuite le verre. Je le vidai jusqu'au fond, puis je jouai avec une nouvelle ardeur et tout le monde se remit à tourner gaiement autour de moi.

Cependant les vieux avaient quitté les cartes. Les jeunes gens commencèrent aussi à se sentir fatigués et se dispersèrent peu à peu. La place fut vide et silencieuse. La jeune fille qui m'avait apporté le vin s'en allait aussi du côté du village; mais elle marchait très-lentement, et se retournait souvent comme si elle avait oublié quelque chose. Enfin elle s'arrêta et fit semblant de chercher un objet par terre; mais je m'aperçus qu'en se baissant elle me regardait toujours par-dessous la courbure de son bras. J'avais appris à vivre au château, je courus donc vite et lui demandai : « Avez-vous perdu quelque chose, belle demoiselle ? — Oh non, répondit-elle en devenant toute rouge. Ce n'était qu'une rose. La voulez-vous ? » Je la remerciai, et je mis la rose à ma boutonnière. Elle me regarda d'un air bien affable et me dit : « Vous jouez très-bien. — Oui, ma foi, répliquai-je, c'est un don de Dieu ! — Les musiciens sont très-rares dans le pays, reprit la jeune fille; puis elle hésita, et tint les yeux constamment baissés. Vous pourriez gagner chez nous beaucoup d'argent. Mon père joue aussi un peu

du violon et aime à entendre parler des pays étrangers... et mon père est très-riche ! » Puis elle se mit à rire tout haut. « Ah ! si vous ne faisiez pas toujours ces drôles de grimaces avec votre tête en jouant. — Très-chère demoiselle, répondis-je d'un air sérieux, pour ce qui est de se trémousser la tête, ça ne peut pas être autrement. J'ai cela de commun avec tous les virtuoses. — Ah vraiment ! » repartit la jeune fille. Elle allait encore dire quelque chose, quand il se fit tout à coup un bruit affreux dans l'auberge. La porte s'ouvrit avec un fracas épouvantable, un personnage tout fluet fut lancé dehors comme une baguette d'un canon de fusil, et aussitôt la porte fut rabattue sur lui.

Au premier bruit la jeune fille s'était enfuie comme un chrevreuil et avait disparu dans l'obscurité. Mais la figure devant la porte se releva promptement de terre, et se mit à déblatérer contre l'auberge avec une incroyable volubilité de langue.

« Quoi ! dit-il, moi gris ? Moi ne pas payer les marques de craie notées sur la porte enfumée ? Effacez-les, effacez-les, vous dis-je. Ne vous ai-je pas rasé, pas plus tard qu'hier, par-dessus la grande cuiller de bois ¹, si bien que je vous ai même fait une entaille au nez et que vous m'avez cassé ma cuiller avec vos dents. La barbe vaut une marque, la cuiller en vaut une autre. Combien de ces abominables marques voulez-vous donc qu'on vous paye encore ? Mais c'est bon ! c'est bon ! je ne raserai plus personne dans le village ni dans le monde entier. Courez si vous voulez avec vos barbes, pour que le bon Dieu, au jour du jugement dernier, ne sache pas si vous êtes juifs ou chrétiens. Oui, pendez-vous à vos propres barbes, misérables ours velus ! » Ici il éclata tout à coup en pleurs lamentables, et continua dans un fausset désastreux : « Ah ! vous voulez que je boive de l'eau comme un misérable poisson ! Est-ce là votre amour du prochain ? Ne suis-je pas un homme, de plus barbier et chirurgien patenté ? Ah ! je suis si furieux aujourd'hui.... Mon cœur est plein d'attendrissement et d'amour ! » Après ces mots, comme tout restait tranquille dans la maison, il se retira peu à peu. Quand il m'aperçut il vint à moi les bras ouverts. Je crois, ma foi, que le fou allait m'embrasser. Mais je sautai de côté ; il poursuivit son chemin en trébuchant, et je l'entendis encore longtemps, au milieu de l'obscurité, discourir avec lui-même, tantôt en gros mots, tantôt en termes plus raffinés.

Il me trottait bien des choses dans la tête. La jeune fille qui tantôt m'avait donné la rose était jeune, belle et riche. En un tour de main

¹ Anciennement, dans certains pays, les barbiers introduisaient une cuiller dans la bouche de leurs clients, pour rendre la joue convexe et la raser plus facilement.

je pouvais faire ma fortune ici. Des moutons, des porcs, des dindons et des oies grasses farcies de pommes ! Oui, et il me semblait voir venir à moi le portier et l'entendre me crier : « Prends donc, receveur, prends donc ! Entrez jeune en ménage et vous serez heureux à tout âge ! Celui qui a la chance ramène la fiancée ! Reste au pays et nourris-toi bien ! » Tout en philosophant ainsi je m'assis au milieu de la place, alors toute déserte, sur une borne ; car faute d'argent je n'osais frapper à l'auberge. Il faisait un magnifique clair de lune ; des montagnes on entendait le murmure des bois dans la nuit paisible. Parfois les chiens aboyaient dans le village, situé un peu plus loin dans la vallée et comme enseveli dans les arbres et le clair de lune. Je contemplai le firmament, des nuages isolés passaient lentement à travers les rayons de la lune, et de temps en temps une étoile tombait au loin. « Ainsi, me disais-je, la lune luit au-dessus du moulin de mon père et sur le blanc château seigneurial ! Tout le monde là-bas repose depuis longtemps ; la comtesse dort, et les jets d'eau et les arbres dans le jardin murmurent toujours comme autrefois ; et personne ne s'inquiète si je suis encore là, ou bien à l'étranger, ou mort ! » Le monde me parut soudain terriblement grand et immense, et je m'y trouvai si seul que j'aurais pu pleurer toutes les larmes de mon cœur.

J'étais toujours sur ma borne, quand je distinguai tout à coup des pas de chevaux dans la forêt. Retenant mon souffle je les entendis approcher de plus en plus. Bientôt après je vis deux cavaliers s'avancer sous les arbres, mais ils s'arrêtèrent à la lisière du bois et se mirent à parler tout bas avec beaucoup de vivacité, autant que j'en pouvais juger aux mouvements de leurs ombres qui se découpaient sur le clair de lune, et faisaient aller leurs longs bras noirs dans toutes les directions.

Que de fois, quand feu ma mère me parlait de bois sauvages et de brigands armés jusqu'aux dents, j'avais désiré être moi-même un jour le héros d'une de ces histoires ! J'étais servi à souhait, et je me trouvais puni de mes sottises et impertinentes pensées. Je me dressai contre le tilleul sous lequel j'étais assis, et en m'allongeant je parvins à saisir la première branche, sur laquelle je grimpai bien vite. Mais je balançais encore dans l'air à mi-corps et me disposais à tirer après moi mes deux jambes, quand un des cavaliers galopa rapidement vers moi à travers la plaine. « Qui est là ? » cria tout à coup une voix tout derrière moi. — Personne ! » m'écriai-je de toutes mes forces, dans mon effroi de me voir attrapé.

Cependant je ne pouvais m'empêcher de rire tout bas en songeant

quelle mine feraient mes drôles quand ils retourneraient mes poches vides. « Eh ! eh ! reprit le brigand, mais à qui sont donc ces jambes qui pendent là ? Il faut se rendre. — Ce ne sont, repris-je, que de pauvres jambes égarées de musicien. » Je me laissai aussitôt aller à terre, car j'avais honte de rester plus longtemps pendu à la branche comme une fourche cassée. Le cheval du cavalier se cabra quand je glissai brusquement de l'arbre. Le cavalier lui donna une tape sur le cou et dit en riant : « Nous aussi nous sommes égarés ; nous sommes donc camarades ; m'est avis que tu nous aides un peu à trouver le chemin de B***, tu ne t'en trouveras pas mal. » J'eus beau protester que je ne connaissais pas du tout la route de B***, que j'aimais mieux m'en informer dans l'auberge, ou bien les conduire au village le plus proche : le mécréant ne voulut rien entendre. Il tira tranquillement de sa ceinture un pistolet qui jetait un assez vif éclat au clair de lune : « Mon cher ami, me dit-il d'un ton fort aimable en essuyant tour à tour le canon du pistolet et en le levant en l'air, tu vas avoir, je pense, la bonté de nous conduire toi-même à B***. »

Je fus alors dans une grande perplexité. Si je trouvais le chemin, j'arrivais au milieu de la bande, où je recevais des coups pour n'avoir pas d'argent ; si je ne le trouvais pas, je n'en recevais pas moins des coups. Je pris donc au hasard le premier chemin venu qui passait devant l'auberge, et nous nous éloignâmes du village. Le cavalier retourna brusquement vers son compagnon, et tous deux me suivirent lentement à quelque distance. Nous cheminâmes ainsi d'une manière assez drôle au clair de lune, à la grâce de Dieu. Le chemin longeait dans le bois une pente de montagne. Quelquefois on pouvait, par-dessus les sombres cimes des sapins qui s'élevaient sur les flancs de la pente et s'agitaient lentement, plonger l'œil dans les profondes vallées silencieuses. Par-ci par là, on entendait un rossignol ou des chiens qui aboyaient dans les villages. Au fond grondait constamment un fleuve, dont les ondes étincelaient parfois au clair de lune. Avec cela, le pas monotone des chevaux derrière moi, les chuchotements des cavaliers qui ne cessaient de parler dans une langue étrangère, et la claire lueur de la lune, et les ombres allongées des arbres qui passaient au-dessus des deux cavaliers et me les faisaient paraître alternativement noirs et clairs, tout petits et gigantesques : vous comprendrez que mes pensées finirent par se troubler. Il me semblait que j'étais plongé dans des rêves et que je ne pouvais me réveiller. Je marchais toujours droit devant moi. « Il faudra bien, me disais-je, qu'à la fin nous sortions du bois et de la nuit. »

Enfin il passa de longues lueurs roses sur le ciel, toutes légères comme un souffle sur une glace. Quelques alouettes éclatèrent bien haut dans les nues. Le soleil du matin éclaircit mon âme, et toute crainte s'évanouit en moi.

Cependant les deux cavaliers se dressaient sur leurs selles, regardaient de tous côtés, et parurent s'apercevoir qu'ils n'étaient pas dans le bon chemin. Ils recommencèrent à chuchoter. Je n'eus pas de peine à voir que c'était de moi qu'ils parlaient; l'un d'eux parut même prendre peur, comme s'il me tenait pour un chenapan qui s'était proposé de les égarer dans le bois. Cela m'amusa. Mon courage grandissait avec le jour, d'autant plus que nous arrivions justement à une belle clairière; je pris un air farouche, et, regardant tout autour de moi, je me mis à siffler sur mes doigts comme font les bandits pour se donner un signal. « Halte-là! » cria tout à coup l'un des cavaliers d'un ton qui me fit tressaillir. Je me retourne, et je vois qu'ils sont tous deux descendus de cheval et qu'ils ont attaché leurs montures à un arbre. L'un s'avance vers moi, me regarde fixement, et tout d'un coup éclate en rires tout à fait démesurés. Je dois avouer que cette hilarité déraisonnable m'agaça; mais lui s'écria : « Tiens, c'est le jardinier, je veux dire le receveur du château! » J'ouvris de grands yeux, mais je ne pus me le rappeler. D'ailleurs j'aurais eu trop à faire si j'avais voulu prendre garde à tous les jeunes messieurs qui allaient et venaient au château. Mon homme continua en poussant toujours ses éclats de rire : « Mais c'est superbe. Je vois que tu es en vacances. Il nous faut justement un domestique; reste avec nous, et tu auras des vacances éternelles. » Je fus tout interdit, et répondis enfin que j'étais en train de faire un voyage en Italie. « Nous y allons aussi. — Ah! s'il en est ainsi, m'écriai-je tout radieux... » Et, tirant mon violon de ma poche, j'en raclai à réveiller tous les oiseaux. Mon homme s'empara de l'autre cavalier, et ils se mirent à valser comme des enragés sur le gazon.

Puis ils s'arrêtèrent subitement.

« Par Dieu, dit l'un, voici là-bas le clocher de B***, nous y serons bientôt. »

Il tira sa montre, la fit sonner, secoua la tête, et la fit sonner encore. « Non, dit-il, cela ne va pas, nous arriverions trop tôt; cela pourrait mal réussir. » Ils allèrent prendre dans leurs gibecières des provisions : de la pâtisserie, de la viande rôtie, du pain et des bouteilles de vin. Ils étalèrent un tapis de couleur sur le gazon, s'étendirent dessus, et se mirent à manger et à boire à cœur joie. J'eus ma large part, ce qui ne me fit pas de mal, ne m'étant depuis quelques jours plus du tout nourri

dans les règles. « Et pour que tu le saches, me dit l'un, — tu ne nous connais pas, au moins, n'est-ce pas ? » Je secouai la tête. « Ainsi donc, pour que tu le saches, je suis le peintre Léonard, et celui-là est également peintre; il s'appelle Guido. » Je regardai alors mes deux peintres de plus près au crépuscule du matin : l'un, monsieur Léonard, était grand, svelte, brun, avait des yeux joyeux et ardents; l'autre, beaucoup plus jeune, plus petit et plus fin, était habillé à l'ancienne mode allemande, comme disait le portier, avec un collet blanc autour du cou nu, que chargeaient des boucles d'un brun sombre qu'il était souvent obligé d'écarter de son joli visage. Quand ce dernier eut assez mangé, il s'assit sur un tronc abattu, prit mon violon que j'avais posé à côté de moi par terre, et se mit à en pincer les cordes; puis il chanta d'une voix claire comme celle d'un oiseau des bois, à faire vibrer tout mon cœur :

Aux premiers feux que l'aube envoie,
Tout s'agite et frémit;
Le bois s'éveille, chante et rit,
Toute aile se déploie.

L'homme, par-dessus les buissons,
Fait voler sa casquette;
Au ciel, derrière l'alouette,
S'envolent ses chansons.

Les lueurs roses de l'aurore répandaient avec cela de gentils reflets sur sa figure un peu pâle et ses yeux noirs amoureux. Mais j'étais si fatigué, que pendant son chant les notes et les paroles se brouillèrent dans mon esprit, et je finis par m'endormir profondément.

Quand peu à peu je repris mes sens, j'entendis encore comme en rêve les deux peintres à côté de moi qui se parlaient, et les oiseaux au-dessus qui chantaient; les rayons du matin pénétraient dans mes yeux entr'ouverts. Et il y avait en moi comme ce doux clair-obscur de la lumière tamisée à travers des rideaux de soie rose : « *Come e' bello!* » entendis-je dire tout près de moi. J'ouvris les yeux, et j'aperçus le jeune peintre qui se tenait penché au-dessus de moi dans le jour le plus éblouissant, et dont je ne distinguais presque pour cela que les grands yeux encadrés par ses boucles pendantes.

Je me levai précipitamment. Il faisait grand jour. Monsieur Léonard paraissait contrarié; deux plis courroucés sillonnaient son front; il pressait le départ. L'autre peintre brida son cheval sans se presser, tout en fredonnant un air et en rejetant ses boucles en arrière. Léonard finit par rire tout haut, saisit une bouteille placée sur le gazon et versa

le reste du vin dans les verres. « A notre heureuse arrivée! » s'écria-t-il, et ils choquèrent les verres, qui tintèrent gaiement. Puis Léonard lança dans l'air la bouteille vide, qui étincela aux rayons du soleil.

Enfin ils montèrent à cheval et je marchai gaillardement à côté d'eux. Devant nous s'ouvrait une vallée immense. Nous y descendîmes. L'air étincelait, la forêt bruissait. Quel éclat et quelle joie! Je me sentais léger et heureux comme si j'allais du haut de la montagne m'envoler vers la plaine splendide!

IV.

Maintenant, adieu moulin, château et portier! On allait si vite que le vent me sifflait autour du chapeau. A droite et à gauche, les villages, les villes et les vignobles passaient devant les yeux à donner des éblouissements! Derrière étaient les deux peintres dans la voiture, devant quatre chevaux avec un superbe postillon, et moi, perché tout en haut sur le siège du cocher, je faisais parfois des bonds d'une aune.

Cela s'était fait ainsi : en approchant de B*** nous voyons venir à nous, à l'entrée du village, un grand monsieur maigre, sec et chagrin, en habit vert. Il fait beaucoup de révérences à messieurs les peintres et nous conduit au village. Sous les hauts tilleuls nous voyons devant la porte une magnifique voiture attelée de quatre chevaux de poste. Monsieur Léonard m'avait dit en route que mes habits m'étaient devenus trop petits. Il en sortit d'autres de sa valise, et me fit mettre un beau frac et un superbe gilet. Cela me donna l'air très-comme il faut, si ce n'est que tout était trop long et trop large et pendillait autour de moi. On me donna aussi un chapeau tout neuf qui brillait au soleil comme s'il était frotté de beurre frais. Puis le grand homme sec et chagrin prit les deux chevaux des peintres par la bride; Léonard et Guido sautèrent dans la voiture, moi je m'élançai sur le siège et déjà nous étions lancés au galop, quand le maître de poste, le bonnet de nuit sur la tête, ouvrit la croisée pour nous regarder. Le postillon sonna une fanfare triomphante et nous voilà en route pour l'Italie.

Ma vie était superbe là-haut. J'étais heureux comme l'oiseau dans les airs, sans avoir besoin de voler moi-même. Je n'avais rien à faire qu'à me tenir jour et nuit sur le siège, et à porter parfois des mets de l'auberge à la voiture, car les peintres ne descendaient nulle part, et pendant le jour ils tenaient les stores de la voiture étroitement fermés

comme si le soleil les eût grillés. Quelquefois seulement monsieur Guido passait sa jolie tête hors de la portière, causait gentiment avec moi et se moquait ensuite de monsieur Léonard, à qui ces longs discours ne plaisaient pas. Une ou deux fois je manquai fâcher mon maître. La première, par une belle nuit étoilée, pour m'être mis à jouer du violon sur mon siège ; et ensuite, plus tard, pour mon sommeil, qui était en effet bien surprenant.

Je m'étais bien proposé de voir l'Italie, et tous les quarts d'heure j'écarquillais les yeux tout grands. Mais à peine avais-je regardé un instant devant moi, que les seize pieds des chevaux se croisaient et se confondaient comme un écheveau embrouillé ; mes yeux tournaient, et à la fin je tombais dans un sommeil invincible contre lequel il n'y avait plus de remède. Que ce fût le jour, la nuit, la pluie, le soleil, le Tyrol ou l'Italie, je pendais tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en arrière par-dessus le siège, et ma tête venait quelquefois à pencher si fortement vers la terre que mon chapeau s'envolait à tous les diables et que monsieur Guido en poussait des cris dans la voiture.

Je traversai ainsi, je ne sais comment, la moitié de l'Italie qu'ils appellent là-bas Lombardie, quand, par une belle soirée, nous nous arrêtâmes devant une auberge en pleine campagne. Les chevaux de poste n'étaient commandés dans le village voisin que pour une couple d'heures plus tard. Messieurs les peintres descendirent de voiture, et se firent donner une chambre particulière pour s'y reposer un peu et pour écrire quelques lettres. J'en fus très-content, et je me rendis de suite dans la salle des voyageurs, pour pouvoir, après tant de fatigues, manger et boire au moins une fois tranquillement et tout à mon aise. Tout vous avait là un air fort débandé. Les filles couraient les cheveux défaits, et toutes débraillées ; leurs fichus ouverts laissaient voir leur peau jaune. Autour d'une grande table ronde les valets en blouse bleues étaient à souper et me regardaient quelquefois de côté. Ils portaient leurs cheveux en grosses courtes nattes ; ils avaient l'air fier et se tenaient comme de jeunes seigneurs. « Te voilà maintenant, me disais-je en moi-même sans en perdre une bouchée, te voilà dans le pays d'où viennent tous ces drôles de gens, chez M. le pasteur, avec des souricières, des baromètres et des images. Que de choses on apprend dès qu'on sort de derrière son poêle ! »

J'étais ainsi à manger et à méditer, quand un petit homme, jusqu'alors assis dans un coin obscur de la salle devant un verre de vin, sort tout à coup de sa cachette et se précipite droit sur moi comme une araignée. Il était tout court et bossu, mais il avait une grosse et hor-

rible tête avec un long nez aquilin et de maigres favoris rouges. Ses cheveux poudrés se dressaient de tous côtés en l'air, comme si un ouragan y avait passé. Avec cela il portait un frac passé de mode et de couleur, des culottes courtes en peluche et des bas de soie jaunes qui avaient dû être blancs. Il avait été en Allemagne et s'imaginait savoir l'allemand magnifiquement. Il s'assit à côté de moi, et, tout en se fourrant du tabac dans le nez, il me demanda ceci et cela, si j'étais le *servitore*, quand nous *arrivare*, si nous allions à *Roma*. Mais je n'en savais rien moi-même, et je ne comprenais d'ailleurs pas trop bien son baragouin. « *Parlez-vous français ?* » lui dis-je enfin dans mon trouble. Il fit signe que non avec sa grosse tête. J'en fus bien aise, car je ne le parlais pas non plus. Mais rien n'y faisait. Il avait résolu de m'entreprendre à fond. Il ne se lassait pas de me questionner, et plus nous parlions, moins nous nous entendions l'un l'autre. Nous finîmes par nous échauffer : il me semblait quelquefois que le *signor* allait me happer avec son long bec d'aigle. Enfin les servantes, qui avaient écouté notre conversation babélique, y mirent fin en éclatant de rire à mes dépens. Je déposai vite mon couteau et ma fourchette et je sortis de la maison. Dans ce pays étranger c'était comme si je me trouvais plongé, avec ma bonne langue allemande, à mille toises au fond de la mer, abandonné au milieu de toute espèce de monstres inconnus se tordant, me fascinant, m'assiégeant et happant après moi.

C'était une tiède nuit d'été, bien faite pour la flânerie. De l'autre côté des coteaux de vigne on entendait par-ci par-là chanter un vendeur ; au loin brillaient par moments des éclairs, et tout le paysage tressaillait et murmurait au clair de lune. Il y avait des instants où je croyais voir une longue figure noire se glisser dans les coudriers, passer comme une ombre devant la maison et regarder à travers les branches ; puis tout redevenait silencieux. Monsieur Guido parut alors au balcon de l'auberge. Il ne m'aperçut pas et joua très-habilement sur une guitare qu'il avait sans doute trouvée dans la maison, et chanta comme un rossignol :

O nuit charmante, lueur pure,
Paix rêveuse, calme enchanteur !
Dans le feuillage quel murmure !
Quel vague réveil dans mon cœur !

Temps écoulés, douces tristesses,
Chers souvenirs, regrets plus chers,
Vous me bercez de vos caresses,
Légers frissons, subtils éclairs.

Je ne sais pas s'il en chanta plus long. Je m'étais étendu sur le banc devant la porte et je m'étais endormi de ma grande fatigue dans la nuit tiède.

Quelques heures devaient s'être écoulées quand je fus réveillé par un cor de chasse dont les fanfares s'étaient mêlées joyeusement à mes rêves avant que je fusse parvenu à recueillir tout à fait mes sens. Je m'élançai de dessus mon banc. Le jour commençait à poindre aux montagnes, et la fraîcheur du matin se répandait dans tous mes membres. Je me rappelai alors qu'à cette heure nous aurions dû être partis depuis longtemps. « Ah! me disais-je, aujourd'hui c'est à mon tour d'éveiller les autres et de rire! Comme monsieur Guido va sortir des draps ses boucles ébouriffées quand il va m'entendre du dehors! » J'allai dans le petit jardin près de la maison, tout à fait sous les fenêtres où logeaient mes maîtres; je m'étirai encore une fois les membres au soleil levant et je chantai à pleins poumons :

Quand le coq finit sa chanson,
Le jour paraît à l'horizon;
Mais justement alors, dit l'homme,
Il est bon de refaire un somme.

La fenêtre était ouverte; mais tout demeura silencieux en haut. Le vent du matin seul murmurait dans les pampres qui enjambaient la croisée. « Qu'est-ce que ça signifie? » m'écriai-je tout surpris; et je courus dans la maison, à travers les corridors silencieux, vers la chambre de mes maîtres. Ce fut là que j'eus un coup. En ouvrant la chambre je la vois toute vide : pas d'habits, pas de chapeaux, pas de bottes. La guitare seule, sur laquelle Guido avait joué la veille, était pendue au mur; sur la table, au milieu de la chambre, était une grande bourse pleine avec un billet collé dessus. Je l'approchai de la fenêtre; à peine si je pouvais en croire mes yeux, mais, vrai, il y avait dessus en grosses lettres : « Pour M. le receveur ! » Mais que me faisait tout cela si je ne devais plus retrouver mes joyeux maîtres? J'enfonçai la bourse dans la poche profonde de mon habit, elle y tomba comme dans un puits et son poids me fit presque virer de bord. Je courus dehors, fis un grand tapage, et j'éveillai tous les domestiques et toutes les servantes. Ils ne savaient pas ce que je voulais et croyaient que j'étais devenu fou. Mais ils furent singulièrement surpris quand ils trouvèrent les oiseaux dénichés. Personne ne savait ce qu'étaient devenus mes maîtres.

Une sale servante me fit comprendre par ses signes et ses gesticula-

tions qu'elle avait remarqué que monsieur Guido, après avoir chanté la veille au soir sur le balcon, avait poussé tout à coup un cri et était ensuite vivement rentré dans la chambre auprès de l'autre monsieur. Plus tard, se réveillant dans la nuit, elle avait entendu des pas de chevaux, et, regardant par la lucarne de sa chambre, elle avait vu le monsieur bossu, qui la veille avait tant causé avec moi, galoper à travers champs au clair de lune, et bondir à deux pieds au-dessus de sa selle; de sorte qu'elle s'était signée, le prenant pour un spectre perché sur un cheval à trois jambes. Je ne savais à quoi me résoudre.

Cependant la voiture attelée était depuis longtemps devant la porte, et le postillon soufflait dans son cor à en crever, car il devait arriver à l'heure dite à la prochaine station : tout était arrêté d'avance et fixé à la minute. Je visitai encore une fois toute la maison, j'appelai les peintres; mais personne ne me répondit. Tout le monde de la maison accourait, on me regardait. Le postillon jurait. Les chevaux piétinaient. Moi, tout décontenancé, je m'élance dans la voiture; le garçon de l'auberge rabat la portière sur moi, le postillon fait claquer son fouet, et me voilà emporté Dieu sait où.

V.

Nous courûmes par monts et par vaux, jour et nuit, sans discontinuer. Je n'avais pas du tout le temps de me recueillir; partout nous trouvions les chevaux tout bridés et harnachés; je ne pouvais parler aux gens, de sorte que toutes mes démonstrations ne servaient à rien. Souvent, au beau milieu de mon dîner, le postillon sonnait du cor, et il me fallait laisser là couteau et fourchette et reprendre ma place en voiture, sans savoir exactement où j'allais, et pourquoi j'étais expédié avec une rapidité si extraordinaire. Autrement, ce genre de vie n'avait rien de désagréable : je m'étendais, comme sur un canapé, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre coin de la voiture. J'apprenais à connaître pays et gens, et quand nous passions dans des villes, j'appuyais mes deux coudes sur la portière et remerciais les gens qui m'ôtaient poliment leur chapeau, ou bien je saluais comme d'anciennes connaissances les jeunes filles aux fenêtres, qui étaient fort étonnées et dont les yeux curieux me suivaient longtemps.

Mais à la fin j'eus un bel effroi. Je n'avais jamais compté l'argent de la bourse. Partout, aux relais et dans les auberges, il m'avait fallu payer

beaucoup, et avant de m'en douter, je trouvai la bourse vide. D'abord je me proposai, en passant par une forêt solitaire, de m'élancer prestement hors de la voiture et de me sauver. Mais ensuite je me sentais contrarié à l'idée d'abandonner la belle chaise de poste dans laquelle je serais volontiers allé jusqu'au bout du monde.

J'étais justement plongé dans mes réflexions et ne savais à quel saint me vouer, quand soudain la voiture laissa la grande route pour prendre un chemin de traverse. Je criai et demandai au postillon où il allait comme cela. Mais j'avais beau me démener, il disait toujours : *Si, si, signore*, et s'en allait d'un train d'enfer, par-dessus les pierres et les troncs d'arbres, de sorte que je volais d'un coin de la voiture dans l'autre.

Cela ne voulait pas du tout m'entrer dans la tête, car la grande route allait à travers un magnifique paysage, droit vers le soleil couchant, dans une mer de lumière et d'étincelles. Le chemin que nous suivions, au contraire, conduisait vers de vilaines montagnes et des gorges grises que la nuit assombrissait depuis longtemps. Plus nous avançons, plus le pays devenait solitaire et sauvage. Enfin la lune monta derrière les nuages et jeta tout à coup une si vive clarté sur les arbres et les rochers, que c'était vraiment effrayant à voir. Dans les gorges étroites et pierreuses, nous ne pouvions plus aller que lentement, et le monotone roulement de la voiture résonnait contre les parois du roc, au milieu de la nuit, comme si nous entrions dans une grande route sépulcrale. On entendait au fond du bois le bruit constant de chutes d'eau qu'on ne pouvait voir, et les hiboux criaient toujours de loin : « Viens avec nous, viens avec nous ! » Avec cela, le cocher, comme je m'en aperçus alors, n'avait pas d'uniforme et n'était pas un postillon ; il se retournait de temps en temps avec inquiétude, et se mit à aller plus vite. M'étant penché hors de la portière, je vis sortir tout à coup un cavalier du fourré. Il passa devant nos chevaux, et disparut aussitôt après de l'autre côté du bois. Je fus tout troublé, car autant que je pouvais le distinguer au clair de lune, c'était le même petit bossu au cheval blanc qui, dans l'auberge, avait voulu tomber sur moi avec son nez d'aigle. Le cocher secoua la tête, rit tout haut de la singulière chevauchée, puis, se tournant de mon côté, me parla avec beaucoup de volubilité. Mais je ne compris rien à son langage, et il poussa ses chevaux tant qu'il put.

Je fus bien aise quand bientôt après je vis luire une lumière dans le lointain. Le nombre des lumières augmenta insensiblement ; elles grandirent et jetèrent un plus vif éclat. Enfin nous passâmes près de quel-

ques huttes enfumées, juchées sur le rocher comme des nids d'hirondelles. Comme il faisait chaud, les portes étaient ouvertes. Je vis dans les chambres claires toutes sortes de gens déguenillés, accroupis comme des ombres noires autour du foyer. Nous gravâmes dans le silence de la nuit une côte pierreuse qui enjambait une haute montagne. Tantôt des arbres élevés et d'épais buissons masquaient toute la gorge ; tantôt on découvrait tout le firmament, et dans le bas le vaste et silencieux amphithéâtre des bois, des collines et des vallées. Sur la crête de la montagne, un grand vieux château, avec force tourelles, se découpait au clair de lune. « A la grâce de Dieu ! » m'écriai-je tout content d'aller savoir enfin où ils me conduisaient.

Il se passa encore près d'une demi-heure avant que nous fussions arrivés sur la montagne, près de la porte du château ; elle ouvrait sur une large tour ronde, déjà tout en ruine par le haut. Le cocher fit claquer trois fois son fouet, qui résonna au loin dans le vieux château, et un essaim de corneilles effrayées sortit de toutes les lucarnes et de tous les soupiraux, et tourbillonna dans l'air en poussant de grands cris. La voiture entra sous une longue et sombre voûte. Les fers des chevaux tiraient des étincelles du pavé. Un gros chien aboya. La voiture passa avec fracas sous les murs voûtés. Les corneilles criaient toujours. C'est ainsi que nous arrivâmes avec un charivari épouvantable dans l'étroite cour du château.

« Singulière station ! » me disais-je quand la voiture s'arrêta. La portière fut ouverte du dehors, et un long vieillard, avec une petite lanterne à la main, me regarda d'un air chagrin de dessous ses gros sourcils. Il me prit ensuite sous le bras et m'aida à sortir de voiture comme un grand seigneur. Devant la porte de la maison était une vieille femme très-laide en robe noire, avec un tablier blanc et une coiffe noire dont un long bout lui descendait jusqu'au nez. Elle avait à la ceinture un grand trousseau de clefs, et portait à la main un candelabre de l'ancienne mode avec deux bougies allumées. Dès qu'elle m'aperçut, elle se mit à faire de profondes révérences, à me parler et à m'adresser des questions sans fin, auxquelles je ne comprenais rien. Je lui fis de grands saluts en courbette, et je ne me trouvai réellement pas à mon aise.

Cependant le vieillard ayant examiné la voiture de tous les côtés, grognait et secouait la tête en ne trouvant ni coffre ni bagages. Le cocher, sans me demander de pourboire, mena la chaise dans une remise déjà ouverte sur la cour. Quant à la vieille femme, elle me pria, par force gestes et en se faisant très-gentille, de la suivre. Elle me

conduisit avec ses bougies par un long corridor très-étroit, et puis me fit monter un petit escalier en pierre. Quand nous vinmes à passer devant la cuisine, quelques jeunes servantes passèrent avec curiosité leur tête par la porte entr'ouverte, me regardèrent avec de grands yeux, en chuchotant et en se faisant des signes comme si elles n'avaient jamais vu un homme de leur vie. Enfin, la vieille ouvrit à l'étage supérieur une chambre dans laquelle j'entrai tout ébahi. C'était une grande belle pièce seigneuriale, avec des ornements dorés au plafond; les murs étaient revêtus de grandes tapisseries, avec toutes sortes de figures et de grandes fleurs. Au milieu de la salle était une table chargée de viandes rôties, de gâteaux, de salade, de fruits, de vin et de confitures, dont la vue faisait venir l'eau à la bouche. Entre les deux croisées, il y avait une glace énorme qui montait du parquet au plafond.

A vrai dire, cette vue me réjouit infiniment. Je me tirai les bras une ou deux fois, et je me promenai fièrement et à grands pas dans la chambre. Enfin, je ne pus résister au plaisir de me regarder une fois dans une si grande glace. Il faut que je le dise, les habits neufs de monsieur Léonard m'habillaient à ravir. En outre, l'Italie m'avait mis un certain feu dans l'œil. Autrement, j'étais encore un blanc-bec, comme je l'avais été dans mon pays, si ce n'est un léger duvet qui commençait à se montrer sur ma lèvre supérieure.

La vieille femme faisait incessamment aller ses mâchoires édentées, et avait absolument l'air de mâcher la pointe du long nez qui lui pendait sur les lèvres. Elle me fit asseoir, me caressa le menton de ses doigts secs, m'appela *poverino*, en me regardant avec ses yeux rouges d'un air si fripon qu'un angle de sa bouche monta jusqu'à la moitié de la joue; et sortit enfin de la chambre en me faisant une profonde révérence.

Pour moi, je m'assis à la table mise; une jolie fillette entra pour me servir: je tâchai de placer quelques galanteries agréables, mais elle ne me comprit pas, et elle me regardait toujours de côté d'un air étonné parce que je faisais si bien honneur au repas, qui était exquis. Quand je fus rassasié et que je me levai de table, la soubrette prit une lumière et me conduisit dans une autre pièce, garnie d'un sofa, d'une petite glace et d'un superbe lit avec des rideaux de soie verte. Je lui demandai par signes si je devais me mettre là-dedans? Elle me répondit de même que oui; ce n'était cependant pas possible, car elle restait là comme clouée auprès de moi. Enfin, j'allai chercher un grand verre de vin dans la salle où j'avais mangé, et je dis à la

soubrette : « *Felicissima notte!* » car j'avais déjà appris assez d'italien pour cela. Mais comme je vidais le verre tout d'un trait, voilà qu'elle se met tout à coup à étouffer de rire, devient rouge comme une cerise, retourne dans la salle à manger et ferme la porte derrière elle. « Qu'a-t-elle à rire? me demandai-je tout étonné. Je crois que tout le monde est fou en Italie! »

J'avais toujours peur que le postillon ne se mît à sonner du cor. J'écoutai à la fenêtre, mais tout demeura tranquille au dehors.

« Qu'il sonne! » pensai-je en moi-même. Je me déshabillai et je me couchai dans le superbe lit. C'était absolument comme si l'on nageait dans du lait ou du miel. Devant les fenêtres, le vieux tilleul murmurait dans la cour; de temps en temps, une corneille s'élevait encore de dessus le toit à grand bruit d'ailes.... Enfin, je m'endormis très-heureux.

(Traduit de l'allemand de J. D'EICHENDORFF.)

(La fin à la prochaine livraison.)

DE LA POÉSIE ET DE L'ART

DANS LA GRÈCE ANTIQUE,

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA RELIGION ¹.

I.

LA POÉSIE.

De la poésie en général. — Homère. — Hésiode. — Les lyriques, la musique et la danse. — Les tragiques. — Aristophane.

Le récent historien anglais de la Grèce ² dit, au sujet de la supériorité reconnue des Grecs en ce qui touche les facultés mythiques et poétiques : « La plupart, si ce n'est toutes les nations, ont eu des mythes, » mais aucune autre que les Grecs n'a su leur donner un charme

¹ Ce chapitre nous a paru pouvoir être détaché, sans trop d'inconvénient, comme une étude à part, de la *Mythologie grecque* de M. Welcker, en ce moment en cours de publication, et sur l'ensemble de laquelle un travail nous est promis par un savant éminent, qui a été en France un des premiers interprètes de la science allemande. Le fragment que nous publions aujourd'hui n'est pas précisément d'une lecture aussi facile que les lettres de Demoustiers; la pensée de M. Welcker ne se dégage pas toujours avec une parfaite aisance, avec une entière netteté; on ne peut la suivre sans une certaine contention d'esprit; mais le lecteur qui voudra bien en faire les frais en sera largement récompensé, non-seulement par la richesse et souvent par la nouveauté des idées, mais, nous osons le dire, par un charme véritable qui, pour ne point s'étaler à la surface, n'en est que plus réel et de meilleur aloi. Quelques-unes des idées de M. Welcker nous paraissent discutables; mais notre unique objet a été, pour cette fois, de faire connaître, par une de ses parties les plus attrayantes, un des ouvrages les plus considérables qui aient jamais été écrits sur la matière. L'étendue de l'article nous a fait omettre quelques détails, mais ces suppressions n'affectent aucune idée essentielle, non plus que l'économie de l'ensemble.

² Grote, *Hist. of Greece*, t. I, p. 486.

» immortel et un intérêt général. » Il ajoute : « Les mêmes facultés » qui avaient porté à ce degré élevé les grands hommes de l'âge poétique poussèrent leurs successeurs à dépasser la foi ancienne dans laquelle les mythes avaient été engendrés et transmis. » Ce qui est vrai surtout, c'est que dans nulle autre mythologie, la poésie des divers âges n'a su donner aux conceptions primitives un développement à la fois si heureux et si logique, si vigoureux et si fin, si complet de forme et si riche de sentiment, les conduire ainsi, par un progrès spontané et par une série de créations harmonieuses, jusqu'à la beauté parfaite, et leur faire subir en même temps des transformations toujours intelligibles et frappantes, par le jeu du plus spirituel et même du plus libre caprice. Ce fut une grande œuvre de maintenir avec une telle fixité constante les premiers jets de l'idée primitive, les caractères essentiels de chaque individualité divine, dans leur double rapport avec le monde de l'homme et avec le monde de la nature; de leur donner une expression de plus en plus vivante et précise par l'harmonieuse combinaison de tous les traits, et de les enrichir d'attributs parlants. Il y fallut un esprit sérieux et recueilli pour conserver fidèlement le contenu des symboles, le sens des signes, et les défendre contre une fantaisie exubérante ou frivole; — non moins qu'une disposition toute particulière de la nation pour la forme, la beauté, la grâce. A ces conditions seulement la foi aux dieux, la merveilleuse illusion de leur réalité, pouvaient se maintenir et prendre un tel essor.

Par sa connexion avec les mythes les plus sacrés, la poésie dut gagner une telle autorité, que même ses inventions libres, volontaires et postérieures aux temps où la pensée ne se manifestait que par l'imagination, purent facilement se placer au rang de ses créations précédentes, que la foi avait revêtues d'une pleine réalité. Le nouveau se rattachait d'autant plus aisément à l'ancien, qu'il suffisait d'établir entre les dieux des rapports naturels de généalogie ou de mariage, de diviser un seul personnage en plusieurs par la section de ses attributs, ou d'en créer de nouveaux par l'amalgame d'attributs pris de côté et d'autre, procédé d'un grand emploi en mythologie. Si le mythe primitif et spontané remonte à des temps bien antérieurs à Homère, l'autre espèce au contraire, qui n'a pas été le produit spontané de la foi, qui est sortie du jeu libre de l'esprit, et procède déjà de l'interprétation ou de l'allégorie, se prolonge jusqu'à une époque bien plus récente; mais, comme je l'ai dit, la suite des temps l'a revêtue en partie du caractère positif de la première. Par suite de la connexion primitive de la poésie avec la religion, le monde si riche des

mythes poétiques dut avoir pour la nation une signification dont l'esprit moderne a peine à se faire une idée. Bien des figures et des récits que nous considérons non plus comme des formations mythiques, mais comme de simples fictions poétiques, étaient pour elle des réalités vivantes. Elle était habituée à l'idée de se croire entourée des créations invisibles mais charmantes de la fantaisie. Ainsi advint-il que la poésie eut sur les Grecs plus de pouvoir que sur tous les autres peuples. Après avoir enfanté la première forme de leur religion, elle resta à son service pour l'interpréter et pour l'étendre, non-seulement en ornant des formes de la beauté et des couleurs de la vie les manifestations de l'instinct religieux, mais en donnant l'expression la plus parfaite à toute pensée sérieuse sur les choses divines, sur le droit, la vertu et la sagesse, et à tous les sentiments profonds; elle descendait parmi le peuple sans vêtement sacerdotal, mais avec les paroles et les images du sacerdoce. Mais en se développant toujours plus librement, en se dégageant de ses liens primitifs, elle aboutit ensuite à attirer en quelque sorte sous sa dépendance les dieux et les mythes, et à les traiter d'après ses données à elle, différentes de celles de la foi première et spontanée. Le mythe primitif devint un de ses éléments et le fond d'une manière de romantisme. Il y eut un cycle de poésies mythologiques où les dieux ne furent plus autre chose que les personnages de légendes romantiques. Les anciennes figures mythiques, avec leurs traits sévères, profonds et significatifs, se trouvèrent mêlées à des formes plus libres et plus gracieuses; le sentiment de la vénération en souffrit, et une certaine indécision fut inévitable.

Il est néanmoins probable que certaines fictions furent généralement prises pour telles dès le début, comme par exemple le sommeil nocturne d'Hélios, après la lassitude de la journée, dans la nacelle ailée forgée par Vulcain, et qui le transporte des Hespérides jusque chez les Éthiopiens, où l'attend le char nouvellement attelé; et mainte autre fiction gracieuse. Il faut distinguer aussi les fictions qui n'ont jamais eu qu'une valeur locale, et celles que les poètes répandaient en tous lieux, comme les légendes des Hyperboréens, de l'enlèvement d'Orithye et de Cyrène, du jugement des douze dieux sur Oreste, de la contestation d'Athéné et de Poséidon à Athènes, de l'initiation d'Héraclès, de celle des Dioscures à Éleusis. Pas toujours, mais dans la plupart des cas, une comparaison attentive discernera la ligne de démarcation entre les formations secondaires, qui sont venues s'ajouter aux premières formations mythiques, et les créations libres, arbitraires, des poètes et des artistes. Les modernes, dans leurs travaux sur la mythologie, n'ont pas

toujours su faire la part de ce qui n'est que fiction poétique, ou mythe tout à fait adultéré et profané, ou simple motif de peintures agréables, ou même, moins que cela, addition complètement parasite. Déjà Pindare se plaint de ce que l'art ait faussé par toutes sortes de mensonges la tradition des mythes. Le caractère essentiellement poétique de la nation devait tendre à confondre la poésie pure avec le mythe religieux, et à lui conférer la même valeur. La grande poésie fonda des conceptions religieuses, que le culte localisa en partie, et que fixèrent les anciens hymnes homériques ou autres. De là vient que pour ceux des modernes qui n'approfondissent pas le détail, la mythologie tout entière n'a souvent que le caractère d'un simple jeu d'imagination. Il y a sans doute certaines conceptions mythiques et d'un ordre tout à fait général où l'allégorie est tellement claire, qu'il est impossible de ne pas la voir : telles sont celles d'Éros comme fils d'Aphrodite, et beaucoup d'autres semblables, qui appartiennent à des temps où toute l'ancienne mythologie menaçait de plus en plus de se dissoudre en allégorie. En face de la tradition positive de chaque État, rigoureusement maintenue par les coutumes et par la parole, la vie de l'esprit se développait chez toute la nation avec la plus extrême tolérance, avec la plus franche liberté. La mythologie positive et consacrée, et la mythologie pittoresque, poétique, arbitraire et continue, se pénétrèrent fortement ; les conceptions, d'abord précises, s'enveloppèrent peu à peu d'un crépuscule indécis qu'on ne se donna plus la peine de percer, tant ce monde composite et flottant était souriant et beau à la surface, et cette indécision devint le caractère de la foi générale en dehors du terrain que se conquit la philosophie. Il est probable que beaucoup de Grecs, dominés par la poésie, se délectaient à des récits ou à des peintures mythologiques, absolument comme nous à la lecture de l'Arioste ou du Tasse, sans poser la question de la réalité ou de la fiction, et par la même tendance qui avait fait accepter à la foi religieuse de leurs ancêtres de pures créations de la fantaisie. Bien tard encore des savants, du reste fort avancés dans la foi, comme Aristide, purent se plaindre de voir les mythes homériques considérés comme articles de foi par le peuple : c'était la conséquence inévitable de la haute antiquité des dieux anthropomorphes et du développement non moins ancien de la poésie et de l'art.

La poésie homérique a pour fond, pour sujet principal la légende héroïque, et, comme toute poésie, elle est déterminée par l'art, le

goût, le sujet et les auditeurs auxquels elle s'adresse : les dieux de la campagne en sont exclus, comme les masses disparaissent dans un tableau de bataille. L'Olympe avec toute sa magnificence est présenté comme une cour, présidant à la guerre ou à la marine et divisée en parties. Les anciens chants héroïques¹ avaient commencé par célébrer des héros isolés, et la glorification des héros resta la tâche des grands poèmes d'ensemble. Pas plus que les premiers, ceux-ci ne voulaient directement chanter la nature des dieux, leur toute-puissance, leur justice et leur sagesse, ni éclairer leurs rapports entre eux. Indépendamment même de la conception primitive, le côté théologique est subordonné et accessoire chez Homère; la fable des dieux se détermine en grande partie d'après les héros, et les dieux brillent ou s'éclipsent alternativement selon les motifs dont l'action a besoin. Rien que l'introduction de dieux purement allégoriques, et la métamorphose presque aussi visible d'Arès et d'Aphrodite en figures de ce genre, eût contribué à rendre flottante la personnalité de tous les habitants de l'Olympe, sans parler ici de certaines hardiesses postérieures comme celle qui introduit Scamandre dans l'assemblée divine, et le fait, sous la figure d'un homme, aller au combat avec les dieux. La part des dieux à la guerre et aux autres prouesses des héros, leurs divisions et leurs luttes à ce sujet, tout cela est déterminé par les peuples, leurs relations entre eux et leurs cultes, et appartient naturellement tout à fait à la fiction. La croyance populaire y a fourni au poète certains motifs merveilleux : ainsi, par exemple, la foi à l'assistance d'un Dieu présent vivait dans le peuple. Les héros dépendent comme des marionnettes d'une direction invisible; les mouvements humains qui les agitent dans le changement des temps et des circonstances ont leur prototype dans le monde olympien; leurs actions et leurs destinées se rehaussent en se reflétant en un drame continu entre les dieux. Dans ces conflits énergiques et souvent poussés aux dernières limites, les Olympiens ont occasion de se montrer très-passionnés et très-humains. Sans la présence des dieux parmi les héros, sans l'opposition morale qui se manifeste entre eux, jamais leur côté humain ne fût arrivé à l'expression vivante qui se maintiendra désormais. Le poète puise dans la mythologie ce que réclament les besoins de l'action et la caractéristique de l'ensemble et du détail. Pour renforcer le merveilleux de l'apparition d'Achille, il lui fait poursuivre Apollon; pour exalter Diomède, il lui fait blesser la tendre Aphrodite et Arès lui-même. Dans

¹ Κλέα ἀνδρῶν.

l'antiquité, quand la foi du peuple entier s'élevait vers les dieux, la relation intime, quoique visiblement exagérée par la fiction poétique, entre les mortels et les immortels, devait produire un tout autre effet sur les auditeurs des aèdes et des rhapsodes, que lorsque l'illusion des forces divines individualisées et vivantes a complètement disparu, et qu'il subsiste à peine une ombre de la sainte sublimité des dieux. La détermination des forces divines par la nature humaine qu'elles avaient revêtue suffisait à ouvrir une vaste carrière à la fiction pieuse, surtout en ce qui touchait leur hiérarchie dans le cercle olympien, dont la combinaison fut, avec la victoire des dieux sur les Titans, le grand prélude de la poésie homérique. Le caprice eut encore bien plus de champ quand une fiction plus libre mêla cet Olympe à l'histoire des peuples, et le fit entrer dans l'épopée des batailles et des aventures héroïques. Les invectives des dieux dans ce drame rivalisaient probablement de violence avec celles des héros dans les chants héroïques primitifs. Dans ce maniement libre des personnes divines, les rapports réels et historiques des différents cultes devaient nécessairement se bouleverser et se confondre, et cela est vrai non-seulement de Demeter et de Dione, de Dionysos, d'Héphaëstos, mais aussi d'Hermès, d'Apollon, etc. D'ailleurs le poète ne pouvait songer à emprunter des cultes et des usages qui lui étaient connus que ce qui lui était nécessaire comme motif ou comme coloris; il devait écarter tout ce qui était superflu, tout ce qui ne fût pas entré dans l'harmonie de sa conception limitée, mesurée. Il ne faut donc en aucune manière chercher dans l'épopée le système complet de la religion réelle. La conjecture, la divination seules peuvent saisir la société des dieux dans ses rapports avec Zeus, telle qu'elle existait dans la croyance générale, avant que la poésie choisissant, séparant, combinant les attributs et les traits, eût déterminé et arrêté l'ensemble selon les besoins des situations qu'elle avait créées, et nous l'eût transmis en images ineffaçables qui recouvrent et obscurcissent les vestiges primitifs restés épars dans le culte. C'est en cela que se montra surtout la nature et la force poétique de la nation, et c'est de là que la poésie garda la licence de librement traiter les dieux éternels dans sa fiction continue, de les exalter, mais aussi de les railler doucement ou bruyamment, et même de les rabaisser avec hardiesse.

Parfois la poésie homérique se permet avec un malicieux caprice l'intercalation d'un épisode divertissant. Il suffit de rappeler Hephestos, l'échanson boiteux, le conciliateur bonhomme, et le rire des dieux à son propos; ses infortunes conjugales, son épouse prise dans le filet

avec Arès; Aphrodite pleurant sur sa main égratignée dans le combat; la ruse féminine par laquelle Héré combine de troubler les projets de Zeus en lui ménageant un rendez-vous sur le mont Ida, et la violente explosion de jalousie chez la majestueuse reine de l'Olympe. Pour la bonhomie, la part des dieux est très-diversement faite, selon la nature de leur être. Zeus lui-même, la grandeur souveraine et parfois la terreur suprême, est par endroits abandonné à l'humour, comme mari et comme papa; Apollon et Athéné, si grands seulement parce qu'ils sont les plus rapprochés de lui, jamais; ni Artemis, ni Poséidon, ni Hermès. Les gaies histoires et les joyeux propos répondent encore dans l'épopée achevée à l'innocente malice par laquelle, dès les temps les plus anciens, le peuple a partout tempéré le sérieux de ses mythologies. Si on veut leur appliquer le caractère de l'ironie, il faut bien les distinguer de cette autre ironie que Tieck et Solger ont définie comme le plus haut point où l'esprit se puisse élever, accessible seulement à bien peu de poètes, et que quelques-uns voudront peut-être comprendre comme une sorte d'humour très-supérieure, très-idéalisée, et comme l'aile même du génie. Je veux dire la disposition d'âme d'un libre et haut esprit qui, nullement hostile, sympathiquement abandonné au contraire à tout ce que la sagesse des ancêtres et l'opinion contemporaine ont posé comme vrai et comme saint aux limites de la compréhension humaine, n'en reconnaît pas moins d'une intuition plus profonde que toute vue humaine est bornée, et que l'intelligence est faite pour se jouer avec sérénité dans les hautes régions. Cette ironie supérieure se trouve aussi dans Homère, en ce sens qu'en général il n'altère pas le caractère positif des dieux, et n'insinue jamais de doutes à leur sujet, et que, lorsque les nécessités de sa fiction ne l'obligent pas à les rabaisser, il les traite avec une liberté si heureuse, si mesurée à la fois et si naïve, qu'un sens plus fin pouvait seul faire la part du poète, tandis que la pleine illusion de la réalité devait subsister pour le grand nombre. Les poètes et les philosophes de l'antiquité y devaient trouver un grand charme, tandis que la majesté avec laquelle les dieux sont présentés, le respect dont Homère les entoure, devait empêcher la foule de saisir la différence.

La poésie épique resta tellement distincte des religions officielles, que jamais elle ne réussit à se substituer à celles-ci ni à les modifier en tout ou en partie. L'autorité d'Homère devint peu à peu si grande et si générale que très-souvent on se servit de ses paroles pour trancher des conflits d'honneur, de préséance, des questions de droit, de descendance, de race, de fondation de villes, comme du reste en général

on tenait toujours grand compte, en ces sortes de contestations, des personnages et des légendes des temps héroïques. En histoire et en géographie, le crédit d'Homère est suffisamment connu. Mais je ne sache pas d'exemple où l'on s'en soit rapporté à lui pour des choses de la religion, soit pour des questions sur les dieux et sur leurs attributs, pour lesquelles les philosophes le citaient si volontiers, soit pour les sacrifices et les rites; ni où, dans ces matières, on se soit inquiété de s'accorder ou de ne pas s'accorder avec lui. Même dans le temps où sa mythologie s'était emparée de toutes les têtes, ni les États ni les familles ne changèrent pour lui quoi que ce fût de leurs cultes, bien trop distincts et trop particuliers pour viser à la concordance et se systématiser autrement que dans le sens de la parenté de race. L'épopée ne pouvait agir que d'une manière lente et indirecte, en arrêtant, en embellissant les conceptions traditionnelles sur chacun des dieux, et c'est ainsi qu'il faut comprendre la parole d'Hérodote, qu'Hésiode et Homère ont fait les dieux des Hellènes. Elle a encore contribué à rendre plus familiers à tous la plupart des dieux nationaux, mais dispersés dans la nation, et à répandre leur culte en beaucoup d'endroits. Mais certainement la célébrité de certains sanctuaires, comme ceux de Pytho, de Délos, d'Olympie, d'Argos, d'Athènes, y a fait bien davantage. Comme objet de la foi, l'Olympe fut partout relégué à l'arrière-plan, et on ne le voit célébré nulle part comme une sorte de Jérusalem céleste. Le grand nom resta seul, comme synonyme de céleste : Zeus Olympien à Olympie, Athènes et ailleurs; les dieux olympiens chez les tragiques et les orateurs, et Zeus, père des Olympiens.

Si donc on a souvent et encore assez récemment avancé qu'Homère a été la Bible, le code religieux des Grecs, on voit aisément combien cette assertion doit se restreindre en ce qui touche les mythes. Grande est la divergence entre la mythologie uniquement prise dans Homère et un système composé d'après les cultes positifs, dans l'acception large où il est possible de parler ici de système. La proposition est plus vraie en ce qui touche les mœurs et la culture générale. Le développement religieux et moral des Grecs donne la mesure de ce que les dieux avaient été dans la conscience d'Homère et de ses contemporains. C'est en ce sens que l'orateur philosophe Dion a pu lui comparer Socrate et appeler celui-ci son disciple, et qu'Horace a dit de lui :

Qui quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Plenius ac melius Chrysippo et Crantore dicit.

De là vient ensuite que, même sur la foi proprement dite, l'influence

d'Homère n'a pas dû être mauvaise dans les premiers temps. L'élévation, le respect, l'aimable simplicité, la naïveté qu'on remarque généralement lorsqu'il parle des dieux, ont dû bien plus que contre-balancer la liberté mondaine avec laquelle sa fiction les met souvent en action. Il est incontestable qu'une telle culture, une telle poésie ont eu leur base profonde dans le sentiment religieux. Quand les héros arrivent en pays inconnu, leur premier soin est de s'informer si les habitants ont la crainte des dieux. Aux époques saines, vigoureuses, zélées dans la foi, où celle-ci se rattache par un lien naturel à la vie, ce que la fiction crée en vue de l'effet poétique n'a pas une grande action sur les âmes affirmées; on est généralement d'accord sur l'essentiel, on sait ce que sont les dieux en dehors des champs trôyens et de toute poésie pour le poète lui-même; les anecdotes scabreuses où celui-ci montre son esprit divertissent un moment, mais la réflexion ne s'y arrête pas, ne les commente pas, et leur effet passager s'évanouit sans avoir affecté la sainteté du culte et de la foi.

Mais si, au temps d'Homère et de ses successeurs épiques, la mythologie religieuse ne souffrit point du mélange avec les récits de guerre et les aventures des héros, il dut en advenir autrement peu à peu, à mesure que le poète devint plus familier à tout le peuple, et que la profane civilisation des villes affaiblit la simple foi primitive et la dévotion antique. Tout le monde sait comment et par quelles voies multiples Homère devint d'une manière inouïe le livre des livres, et comment presque tous les hommes des classes éclairées arrivèrent à le savoir par cœur. Ce qui est surtout important, c'est qu'il devint de très-bonne heure par excellence le manuel des écoles en Ionie et à Athènes, et plus tard aussi ailleurs, de sorte que Platon, en s'élevant dans sa République contre le scandale des mythes homériques, a surtout en vue la jeunesse. C'eût été un miracle si, dans le cours de ces siècles, parmi tout le peuple qui entendait les rhapsodes et se familiarisait aussi par d'autres voies avec le poète, il ne se fût pas trouvé des gens en toujours plus grand nombre pour abuser de la théogonie symbolique des mythes, donner une interprétation malsonnante au point de vue de l'éthique à ceux qui n'avaient qu'un sens dogmatique, confondre avec les mythes réels et sérieux ceux qu'y avait joints le libre caprice de la fiction, mal à propos appliquer la poésie homérique à leurs mœurs et à leurs vues pratiques, et enfin faire des faiblesses humaines des dieux la chose essentielle. Pour la foule frivole, ce côté particulier de la mythologie épique, qui tranchait sur la couleur religieuse de l'ensemble, et que le culte ne connaissait pas, dut peu à peu avancer au premier plan. La

différence entre la mythologie positive des temples et la mythologie poétique s'accusa fortement quand celle-ci, une fois répandue en tous lieux, eut livré tous ses détails à l'examen désordonné de chacun. Alors disparut l'innocence à laquelle elle avait pu prétendre, malgré toutes les libertés qu'elle avait prises avec l'ancienne foi et les anciens rites. Les paroles attribuées à Pythagore sur le châtimement d'Homère et d'Hésiode dans les enfers donnent la mesure de la force et du danger de son influence; de même, Héraclite voulait qu'Homère fût expulsé des Agones (où les rhapsodes le récitaient). Il faut rappeler aussi les vers de Xénophanes contre la forme humaine des dieux, et contre les vices humains qui leur sont attribués, le vol, l'adultère et les friponneries réciproques. Platon s'indigne également du vol déifié dans Hermès. Mais en même temps deux autres faits montrent les profondes racines de la foi mythologique. Le premier, que les États, pour lesquels Homère avait toujours été un poète et non un oracle, ne tinrent aucun compte de ces attaques des écoles contre Homère et Hésiode, auquel déjà Phérécyde, le théologue et maître de Pythagore, avait opposé une théogonie nouvelle, et abandonnèrent cette contestation au libre mouvement de l'esprit social. Le second, qui montre d'une façon encore bien plus remarquable la vivante énergie d'une religion qui sut, pendant de nombreux siècles, pénétrer tout l'ensemble de la vie sociale, est que la pensée libre fit elle-même des tentatives sérieuses pour insuffler une vie nouvelle à la mythologie palissante, et étayer la foi populaire par l'explication des mythes naïfs, qui ne devaient plus être maintenant que l'enveloppe de vérités rationnelles. Même à ce point de vue qui intéresse l'histoire générale de l'esprit, plus que pour se convaincre en détail de l'inanité des explications, il vaut la peine de suivre l'interprétation allégorique d'Homère, depuis Théogène, vers la fin du sixième siècle, jusqu'aux stoïques, Zénon, Chrysippe, Cratès, le grammairien de Pergame, qui poussèrent à ses dernières limites ce faux système, et aux néoplatoniciens. En démontrant dans le passage ci-dessus mentionné de la *République* l'inconvenance de certains mythes homériques, Platon ajoute que l'interprétation allégorique même, d'ailleurs inintelligible à la jeunesse, n'en pouvait être admise. Aristote et son école tinrent à distance cette interprétation des mythes, qui nous paraît aujourd'hui si peu historique et si peu rationnelle.

La *Théogonie* hésiodique s'est proposé de réunir en une vue systématique les dieux anciens et la foule des nouveaux ou la famille de Zeus,

les dieux de la nature et les Olympiens, et d'établir par la *Titanomachie* la transition d'un ordre à l'autre. Quelques personnifications de phénomènes naturels en démons, et beaucoup de figures allégoriques touchant à la vie humaine, se glissent dans la hiérarchie. Homère ne nomme que le père et la mère de Zeus, et ne remonte pas au delà d'eux jusqu'à Uranus et Géa. A la façon des déesses créées idéalement et non fournies par le culte positif, Lété, Sémélé, Maïa, on trouve aussi chez Hésiode beaucoup de noms nouveaux qui ne représentent que des manifestations d'êtres déjà honorés sous une autre désignation. A la tête de tout est placé le Chaos. A cause de cette partie, Aristote compte Hésiode parmi les théologiens, titre qui n'a jamais été donné à Homère. Mais ces personnages, ajoutés par la fiction pour les besoins de la doctrine et du système, apparaissent comme très-subordonnés à l'égard des vrais dieux, et la Théogonie tourne pour la plus grande partie autour de Zeus. La forme généalogique distingue seule d'une façon sensible cette société divine de celle qu'Homère met en action, et qui est placée sous l'autorité de Zeus, le père des hommes et des dieux. Hérodote dit qu'Hésiode et Homère ont représenté aux Grecs la théogonie, donné des surnoms aux dieux, distingué leurs honneurs et leurs fonctions et désigné leurs figures. Il réunit ainsi, comme on avait coutume de le faire même par des généalogies fictives, les deux noms attachés aux plus anciens documents concernant les dieux, bien que l'un de ces documents contînt de la poésie épique et l'autre de la poésie didactique. Le plan de la Théogonie est ingénieux, malgré la simplicité du sujet, bien exécuté, et la fiction n'y a ajouté aux rapports entre les dieux aucun de ces traits qui étaient indiqués par l'épopée.

L'autre poème hésiodique, *les OEuvres et les jours*, parle peu des dieux, mais pour tous ceux qu'il nomme, il s'accorde, en ce qui touche le caractère et les surnoms, avec le précédent Hésiode¹ et avec Homère. Le culte de Zeus en particulier y est accentué avec la plus grande vénération; Athéné, Apollon le Létéide, l'officieux Hermès plein de tours et de ruses, Poséidon, Demeter et Pluton, Aphrodite, et, dans le *Bouclier*, Dionysos, voilà les dieux qui sont mentionnés. On ne trouve ni Artémis, ni Hécate non plus, laquelle, d'après la Théogonie, paraît avoir obtenu en Béotie, de temps immémorial, un culte exceptionnel. La comparaison avec ce poème fait voir avec quelle fidé-

¹ M. Welcker admet qu'Hésiode, comme Homère, était devenu le nom générique de toute une série de poètes. Les Hésiode étaient particuliers à la Béotie.

lité Homère a en somme dessiné d'après nature, c'est-à-dire d'après la foi populaire, les dieux qui se meuvent dans son drame poétique, et aussi comme cette foi populaire était devenue nationale de bonne heure. Il ne faut pas oublier non plus que les Hésiodos étaient originaires de Kymé, dans l'Asie Mineure. Le point de vue, l'esprit, le caractère de ce second poème, comparés à la Théogonie, font ressortir des différences tellement claires et incontestables, qu'il serait impossible de songer au même auteur, quand même la divergence dans la manière de traiter la légende de Prométhée ne serait pas là pour établir la diversité d'origine. Le bon, honnête, pratique et naïvement croyant auteur des *Œuvres*, pieusement dévoué, autant qu'à Jupiter lui-même, à Dicé, qu'il fait épouser au père des dieux à la place de Thémis, sévèrement attaché aux rites religieux comme à l'ordre des journées du laboureur, contraste tellement avec le constructeur systématique et presque philosophique de la Théogonie, qu'aux temps de Pausanias les habitants de l'Hélicon ne voulaient considérer que son poème seul comme authentique.

Tout sentiment, toute émotion de l'âme cherche dans le chant une expression plus complète et plus intime que la parole ou que la récitation épique avec accompagnement de phorminx. Aux temps où la religion avait un caractère principalement épique, la religion était une intuition calme et naïve; mais à mesure que la culture s'étendit et que tout fut mieux pénétré, développé, senti, elle s'empara plus fortement de l'esprit et de l'âme, devint plus personnelle et plus riche en force poétique. Comme tous les autres sentiments, ceux qu'on vouait aux dieux devaient se vivifier et se fortifier par le chant sacré souvent accompagné de la danse, se formuler d'une manière plus précise, pénétrer plus profondément, et acquérir par là une grande action sur l'âme et sur la pensée. Les belles fables d'Orphée et d'Amphion, auxquelles on peut comparer les fables analogues sur la force du chant dans Gudrun et d'autres poésies du Nord, font voir assez quelle puissante action la musique a dès les plus anciens temps exercée en Grèce. Mais l'histoire de la musique hellénique, non pas seulement celle des premières manifestations, qui devaient tenir plutôt de la nature que de l'art, mais celle de l'art même, depuis Terpandre, Archiloque, Thaléas, etc., est perdue pour nous. Pour en marquer les premières directions et les premiers stades, nous n'avons que des conjectures obscures et des indications éparses, et même confuses en partie. Ce

n'est qu'à partir de l'époque où remontent les paroles accompagnées de musique qui nous ont été conservées, les débris mélodiques qui subsistent, que cette part de la vie religieuse, la puissance du son qui ouvre les cœurs et enflamme les esprits, nous est plus accessible. L'histoire de la poésie lyrique, depuis le commencement du septième jusqu'au milieu du cinquième siècle, et plus bas ensuite dans son mélange avec la poésie dramatique, touche la religion de très-près. Dans le vieux mélôs ionique aussi bien qu'éolo-lesbique d'Archiloque, d'Alcée et de Sapho, l'élément politique et personnel prime tellement, que, même dans la forme des hymnes, le côté religieux paraît avoir été dominé par le poétique. On connaît d'Alcée des hymnes sur Apollon, Athéné, sur la naissance d'Hermès et celle d'Héphaëstos. Anacréon célébra la blonde fille de Zeus, désastreuse aux cerfs, les nymphes aux yeux noirs et la purpurine Aphrodite, Eros aux cheveux dorés et les Muses aux belles tresses. Quant à l'élégie, elle n'était de sa nature ni destinée ni appropriée à l'hymne religieux; mais, par la bouche de Callinus et de Tyrtée, elle enflamma d'une façon incomparable le dévouement des guerriers pour la patrie; et par celle de Solon, elle proclama la conscience de la loi divine dans l'ordre universel. Fille de l'Ionie et le plus noble fruit de la religion et de la culture homériques, elle devint l'organe le plus général de la civilisation éthique et politique.

C'est dans l'accompagnement des chœurs que le mélôs prit un caractère supérieur. La danse, que les Romains trouvaient inconvenante, est un côté très-saillant et très-caractéristique du culte hellénique. Dans la Titanomachie cyclique, le père des hommes et des dieux dansait au milieu d'eux dans leur cortège, probablement pour célébrer une victoire sur les Titans. C'est sans doute à cause des danses qui lui étaient consacrées dès les premiers temps que le Pan des bergers est devenu danseur lui-même. Celles de Dionysos, le dieu nouveau-né du printemps, ne sont probablement pas moins anciennes. Dans le petit hymne placé avant le grand hymne pythique, les Charites, les Heures et trois autres déesses dansent dans l'Olympe au chant des Muses, et Apollon lui-même, jouant de la lyre et marchant sur la pointe des pieds, danse avec Artémis, Arès et Hermès. A Délos, à Pytho, à l'Ismenus, les jeunes hommes dansent autour de l'autel d'Apollon, comme les Crétoises chez Sapho autour de celui d'Aphrodite. Au début de l'Agamemnon d'Eschyle, le chœur marche autour de l'autel sur la mesure des anapestes. Chez Euripide, Electre se plaint que le manque de beaux habits l'exclue des fêtes, des sacri-

fices et des chœurs. Il y avait des chœurs d'enfants ou de jeunes gens et des chœurs d'hommes, et à Sparte, des chœurs de vieillards. Quand la musique eut reçu, depuis Terpandre, des lois plus définies et un plus riche développement, elle dut exercer une grande influence sur l'art des chœurs, étroitement lié avec elle. Les évolutions de l'ordre quadrangulaire, tétragonal, l'emportèrent probablement bientôt de beaucoup sur les chœurs cycliques, les danses en rond dans le dithyrambe et autour des autels de quelques dieux. La désignation de maître des chœurs, Stésichore, devint le nom d'un office, et en même temps celui d'une lignée de poètes célèbres qui exercèrent cette maîtrise de père en fils. On se trompe quand on parle, comme on fait souvent, de danses de chœurs en général, sans distinguer les dieux et les temps. Les chœurs étaient principalement et de tradition consacrés à Artémis et à Apollon, à Dionysos et à Aphrodite. Quant aux autres chœurs qu'on trouve mentionnés, l'état actuel des recherches ne permet pas encore d'assigner leur temps, leur importance et leur origine. Il va sans dire que les chants affectés aux processions les plus variées ne sauraient être confondus avec le chant orchestrique. Alcman, d'origine lydienne, de qui on cite un péan et des hymnes sur le Zeus Lycien, sur Apollon, Artémis, les Dioscures, Héra, Aphrodite, est surtout connu comme maître des chœurs de vierges, par ses parthénies. Arion, nommé comme son disciple, et en général les poètes dithyrambiques, enfermèrent leur inspiration vivante, enflammée, dans le cercle restreint du mythe dionysiaque, et les motifs de la légende héroïque qu'ils y ajoutèrent plus tard, pour éviter les répétitions et la monotonie, montrent plutôt le contraire du développement et de l'extension de l'élément religieux. Stésichore d'Himéra fait époque par l'emploi libre et large de beaucoup de sujets épiques dans les hymnes des chœurs. Mais, parmi les nombreux fragments de ce poète, il n'en est pas un qui indique une direction religieuse. Il fait chanter à la Muse les noces des dieux, les festins des hommes et les banquets des dieux. Par contre, Simonide de Céos et Pindare ont un esprit et un caractère d'autant plus sacerdotal : comme en beaucoup de passages d'Eschyle et de Sophocle, chacun peut saisir dans leurs chants un souffle de religiosité, et y reconnaître la Muse consacrée à la foi et portée par elle. Si Pindare ne le cède pas au chantre de Céos par la dignité et la hauteur de la pensée pieuse, celui-ci, plus mystique, le surpasse encore par la profondeur de l'idée. Que ces deux poètes n'aient pas eu de successeurs, la cause en est due sans doute en partie aux changements publics qui survinrent; mais c'est en même temps un indice de

la décadence religieuse; la religion ne paraît plus subsister que par la forme extérieure. Ces deux poètes avaient été de ceux que Platon appelait des hommes voués aux dieux. L'exécution de chœurs où l'hymne s'avancait comme un jeune dieu, dans la majestueuse draperie de la pensée poétique, même quand ces chœurs ne se rapportaient qu'à des victoires dans les jeux, à des jours mortuaires, à des festins, avait néanmoins toujours quelque chose de sacerdotal, et ennoblissait le mythe par l'interprétation morale. Elles se renouvelaient en partie tous les ans et se retrouvaient en tant de lieux, qu'on peut les considérer comme un culte commun d'une partie de la nation, en dehors des fêtes particulières partout consacrées aux dieux. Dans le sentiment de leur importance pour les vues religieuses et morales, et pour le développement d'une civilisation déjà avancée, mais encore tournée avec zèle et respect vers les dieux, Pindare dit de lui-même : « Moi, le seul appelé pour le bien commun. »

Ce que l'ensemble des chœurs était pour la religion en général, les chœurs tragiques l'étaient pour la foule que rassemblaient les fêtes dionysiaques. Le drame antique gravitait aussi autour de cette idée de l'ordre moral du monde ou de la justice des dieux; il tendait fortement à élever l'esprit par une compréhension plus claire et plus profonde de l'idée morale contenue dans les mythes, et par la peinture de grands caractères. Le théâtre était, pour les hommes inspirés, une vaste tribune; ils y parlaient à une multitude de l'esprit le plus ouvert et le plus cultivé, l'éclairaient de leur sagesse, épuraient, consolidaient, vivifiaient la foi aux dieux, et élevaient avec le niveau de la vie religieuse celui de la vie générale. Des hommes comme Eschyle et Sophocle, et quelques-uns de leurs contemporains et rivaux, qui vouaient leur vie tout entière à la scène tragique, et auxquels la cité renouvelait sans cesse le mandat du chœur, doivent être considérés comme obéissant à une vocation intérieure et assimilés aux prophètes hébreux. Les plus grands hommes d'une grande époque se présentaient dans leurs tragédies comme les maîtres et les éducateurs de leurs concitoyens, qu'ils ravissaient par leur art. Les trésors que leur sagesse et leur connaissance des hommes, leur idée de la vraie destinée humaine, leur faisaient trouver dans la tradition nationale et dans les données mythologiques fécondées par leur imagination, et souvent renouvelées par l'interprétation qu'ils en donnaient, ils en faisaient par leurs créa-

tions le bien commun de la nation. C'est surtout dans les chœurs que tout, jusqu'à l'allure altière, hardie, étrange du langage, fait voir un saint élan, une solennité religieuse dans l'âme du poète, d'Eschyle avant tous les autres, lequel prime Sophocle lui-même par son constant effort à trouver, à montrer clairement dans toutes les choses humaines, dans l'antiquité légendaire comme dans les grands événements de son temps, l'action de la Divinité et le châtement assigné à toute faute.

Eschyle, le guerrier de Marathon, était l'homme de la religion antique, et non pas seulement de celle du dieu suprême et de sa fille Athéné, d'Apollon et des autres dieux de la cité : Chronos et Rhéa, et la lutte des anciens et des nouveaux dieux, le préoccupaient fortement comme articles de foi. Mais cet esprit si puissant n'était pas resté étranger non plus aux opinions de Pythagore, ni même peut-être à celle des Éléates ; il avait été touché par le flot profond des idées qui depuis un certain temps commençaient à monter dans les esprits. Favorisée par le mélange des dieux de la campagne avec ceux des cités, il y avait longtemps qu'une réaction se propageait insensiblement contre les dieux transmondains et positifs de l'Olympe. Elle devait saisir un penseur comme lui, et le conduire à ramener à la nature et à leur sens primitif les dieux purement mystiques, que la poésie avait fini par poser comme un monde à part et distinct. Les conceptions de l'ancienne épopée avaient perdu de leur poids ; le culte avait vu s'appauvrir son fond et menaçait de devenir tout extérieur ; il était urgent de pénétrer les dieux d'idées nouvelles, d'obtenir une compréhension plus intime de leur être, et de rajeunir leurs formes par l'harmonieuse fusion des traits nouveaux et des anciens traits homériques. Par ce côté, Eschyle se rapproche de l'interprétation physique des mythes, et c'est pour cela qu'on l'a appelé mystique. Cette confusion de la mythologie orthodoxe et de l'interprétation personnelle du poète, qui replonge les personnalités positives et traditionnelles dans le monde de la nature et des esprits élémentaires, n'est pas sans offrir quelque chose de trouble et de flottant ; mais elle rétablit le rapport primitif que la poésie avait recouvert et caché, et confirme les déductions et les explications qui se découvrent aisément à la vue complètement libre de la critique moderne. Sans doute, les attributs nouveaux donnés ainsi aux dieux troublent souvent, pour l'esprit et le sentiment, l'impression de leur figure traditionnelle ; mais ces attributs n'appartenaient pas à la fiction du poète ; ils étaient la restitution des traits primitifs, et ne heurtaient pas le sentiment religieux, toujours tourné au mystique, comme elles heurtent la critique qui analyse et compare. Ainsi la religion, tandis

qu'elle était rejetée par des philosophes qui se plaçaient par là en dehors de la communauté religieuse, était au contraire sur le théâtre agrandie et purifiée par des hommes qui se tenaient dans cette communauté non-seulement pour les dehors, mais de toute leur âme. Et en même temps qu'Eschyle et Sophocle maintenaient la foi antique par leurs méditations sur le monde divin et moral, l'art plastique commençait à donner aux notions religieuses une force et une dignité nouvelles, et leur assurait encore un long avenir.

Tous les esprits compétents sont d'accord pour reconnaître chez Sophocle le sens noblement et profondément humain, et une éthique fine et achevée. On lui attribue avec vraisemblance les vers cités par Clément, où se trouve proclamé le grand principe ressuscité par Kant : que la vertu a sa récompense en elle-même. Mais ses dieux et ses mythes sont en général ceux de la foi vivante et populaire, de sorte que les vérités qu'il exprime, les vues qu'il indique, semblent germer d'elles-mêmes du sein de la religion des Pères, ce qui leur confèrait un caractère sacré.

Euripide aussi, l'ami de Socrate, était un homme religieux. C'est avec vénération que Walckenaër résume les idées de ce poète profondément initié à l'esprit d'Anaxagore. Si près qu'Euripide fût encore de ses grands devanciers, surtout de Sophocle, un temps nouveau n'avait pas moins surgi depuis qu'Anaxagore avait commencé de saisir Dieu comme esprit, et que Socrate était descendu dans les profondeurs de l'âme pour y chercher le souverain bien. Pour ceux qu'entraînaient les idées nouvelles, les dieux et toute la magnificence de l'Olympe devaient rentrer dans l'ombre avec le monde matériel. Mais les dieux étaient inséparables de la tragédie : chez Euripide, ils ressemblent de nouveau bien plus à ceux d'Homère que chez Eschyle et Sophocle. Poussés par l'activité de leur sentiment religieux, ces derniers les avaient marqués de l'empreinte de leur esprit. Mais Euripide ne les traite presque pas autrement que ne l'ont fait ensuite Virgile, Camoëns et presque tous les modernes ; il y voit des engins poétiques, ou les comprend allégoriquement. Il n'eût pu s'émanciper au point de faire sortir l'action tragique du cercle traditionnel des dieux nationaux et des données de la foi populaire ; mais il pouvait déjà se permettre de manifester assez clairement son incrédulité en travestissant les dieux, en faisant des sorties amères contre eux, en les exposant au blâme par le rôle et les discours qu'il leur prêtait, en usant enfin avec habileté de toutes les ressources que les mythes eux-mêmes fournissaient à son esprit et à son talent de combinaison. La contrainte des circonstances justifie ce

qui nous choque dans ce conflit entre la conviction propre et la mission du poète tragique astreint à des sujets donnés, et ce qu'il y a de peu franc dans cette polémique pour ainsi dire involontaire : les plus grands philosophes mêmes n'osaient jeter parmi leur nation la torche incendiaire de la pleine vérité. La religion traditionnelle vécut encore des siècles.

Dans les Grenouilles, Aristophane reproche à Euripide d'avoir des dieux tout nouveaux, c'est-à-dire ceux de la philosophie nouvelle. C'est ce qu'Euripide témoigne le plus souvent d'une façon indirecte en se mettant du côté des hommes contre les anciens dieux : le malheur des hommes n'est plus la conséquence de leur faute ; ils ne le doivent plus à une juste sentence des dieux, mais ils sont les victimes innocentes des dieux représentés comme agissant conformément à leur nature. Phèdre, Hippolyte et même Thésée sont les victimes de la contestation de deux déesses. La désolation d'Hécube et tout le désastre dans les Troyennes, dans l'Oreste et dans d'autres pièces, se tournent en reproche aux dieux. Par là, Euripide devient le plus touchant des tragiques, et le plus tragique pour Aristote, qui ne remonte pas jusqu'aux temps anciens et particulièrement pas à la trilogie, et dont la théorie embrasse de préférence la tragédie nouvelle, précisément depuis Euripide. Aristophane, au contraire, oppose Eschyle à Euripide comme le vrai poète tragique, comme un véritable instituteur du peuple, parlant dignement des mystères, et il s'arme contre son adversaire de ce principe, que le poète doit enseigner le bien, principe vraiment hellénique depuis Homère, si l'on considère l'ensemble et la tendance générale de la poésie. Je ne doute pas que la religion, ainsi que l'a déjà avancé Bernhardt, n'ait été pour Euripide une affaire de cœur, que son scepticisme n'ait eu son principe dans la passion même de l'intérêt religieux, alors que peu de ses contemporains prenaient un véritable intérêt à la religion, et qu'il n'ait cherché la vocation morale de l'homme en pénétrant sa vie intérieure, ses passions et ses sentiments obscurs. Assurément, il ne se mettait pas légèrement au-dessus des vues d'un parti nullement méprisable, qui soutenait que tout était vague et incertain au delà de la foi antique et des traditions des Pères. Il exprime lui-même dans plusieurs de ses drames cette opinion, bien qu'avec moins de candeur et moins personnellement que Plutarque. De même, il a signalé les dangers de la sophistique plus fréquemment qu'on ne paraît l'avoir remarqué jusqu'à présent. Il croyait à un ordre moral dans le monde, mais il allait trop au fond des choses, et était trop honnête pour combattre l'ascendant croissant de la philosophie avec une foi mythologique

qu'il eût dû feindre pour lui et pour une partie de ses auditeurs. La position qu'il prit de bonne heure avec supériorité et décision dans le grand mouvement des esprits contribua probablement à l'empêcher si longtemps de prendre pied au théâtre en face de la tragédie ancienne, bien que les plus grands obstacles aient dû être la différence de son style et ses innovations dans l'art, dans le choix et le maniement des mythes, et enfin la grandeur et la haute autorité d'Eschyle et de Sophocle. Après que, à sa première apparition, les juges lui eurent décerné le troisième rang, quinze années s'écoulèrent encore avant qu'il remportât le prix, et plus d'une fois il dut ensuite céder la place à Sophocle, tant de fois couronné en comparaison de lui. Il s'éleva plus tard avec le progrès de l'ochlocratie, et attaqué par Aristophane dans les Grenouilles, il l'emporta sur lui dans le public, et devint et resta le modèle des jeunes poètes de la manière la moins douteuse pendant la dernière des trois périodes de quatre-vingts ans chacune, qu'on peut assigner à la tragédie grecque, la première allant de Thespis à Eschyle, et la seconde d'Eschyle à la mort d'Euripide. Depuis, son influence dominante sur le théâtre et sur une grande partie de la littérature ne fit que s'accroître, sous les successeurs d'Alexandre, à Rome et dans un rayon presque infini.

Le grand adversaire d'Euripide, Aristophane, était du côté d'Eschyle et de Sophocle. Fidèle partisan des dieux paternels, il défendit avec zèle et enthousiasme les devoirs politiques et moraux placés sous leur sauvegarde. On ne peut savoir si sa vertu civique s'appuyait, comme chez les deux tragiques, sur une direction religieuse de l'âme, car la nature de la comédie ne permettait pas de représenter les dieux sérieusement et dans leur vraie nature, et n'en comportait que des représentations très-conditionnelles et indirectes. Mais, d'après le haut caractère éthique qu'on doit reconnaître à Aristophane, d'après la manière dont il rappelle et retrace les fortes vertus de la cité antique, il n'est pas invraisemblable que, si son génie poétique l'eût porté à la tragédie, il n'eût glorifié les dieux comme Eschyle et Sophocle; car l'exaltation des dieux était dans le rapport le plus étroit avec le développement d'idées morales, de caractères et de situations héroïques. Ce qui est singulier, c'est de reprocher à un chorodidascalos ou comedodidascalos, à un patriote qui se sentait appelé, comme plus tard Caton, à combattre de toutes ses forces le nouvel esprit, à un poète destiné à devenir un des premiers, et le premier à jamais dans son genre; de reprocher

à un tel homme de n'avoir pas été en même temps philosophe, et de n'avoir pas combattu la perversion des esprits par la théorie et les principes. Il est possible qu'Aristophane, même s'il eût été disciple de Socrate, n'eût pas eu plus de sens pour sa doctrine que pour la spéculation d'Anaxagore, et qu'il n'eût pas du tout compris l'impulsion divine à laquelle obéissait le fils de Sophronisque, et qui le poussait à venir en aide à la patrie, en ouvrant à l'âme humaine de nouvelles sources de religion et de moralité, et en élevant la jeunesse et tous ceux qui voulaient et pouvaient le comprendre à la connaissance de ce qui était encore plus vrai et plus certain que l'oracle de Delphes, bien qu'il ne retirât pas son respect à celui-ci. Il faut qu'Aristophane ait longtemps vécu dans l'illusion de pouvoir préserver l'esprit antique des atteintes de l'esprit nouveau, et de tous les autres dangers qui le menaçaient. De même, Platon crut possible d'étayer l'édifice ancien par de nouvelles institutions politiques, et Démosthène aussi vécut et mourut pour des espérances vaines. On ne saurait faire à Aristophane un crime de son erreur, pas plus qu'on ne saurait en faire un à Euripide, qui, en sa dignité de tragique, avait la mission de pénétrer dans les profondeurs de l'esprit et de la religion, de n'avoir pas repoussé les idées nouvelles, et d'avoir ainsi fait, devant tout le peuple, grand tort à la mythologie, qu'il eût dû défendre. Il est permis de penser que les deux poètes, que de tels hommes ont profondément souffert des grands et indécis conflits de leur époque. La sévère tristesse qui plane comme un nuage sur la noble figure d'Aristophane, dans l'excellent buste découvert il y a quelques années, s'explique certainement par le sentiment des maux et des dangers de son temps. Et de même la sombre et morne humeur d'Euripide, qui lui faisait si souvent chercher sa grotte au bord de la mer, à Salamine, provient sans doute de la crise si rapide et si menaçante, et du déchirement si profond des esprits, pour lequel aucune période d'un autre État marquant dans l'histoire ne peut être comparée à celle-ci. Ce qui importe surtout ici, c'est de se convaincre qu'en comparaison des insinuations critiques et sceptiques d'Euripide, et de sa métamorphose de nombre de personnages héroïques, selon le goût du siècle, la mise en scène comique des dieux était fort innocente, et n'affectait même en rien la religion de l'État et la foi mythologique. En dépit de toutes les ressemblances extérieures, la raillerie de Lucien, pleine d'intention et de satire, différerait profondément de la franche et joyeuse plaisanterie d'Aristophane, inspirée par l'esprit de l'ancienne comédie.

La comédie était une partie essentielle des fêtes dionysiaques. Son

origine, son histoire et la tendance lancée de l'homme vers le comique s'éclaircissent et s'expliquent réciproquement, surtout quand on se rappelle les réjouissances semblables chez d'autres peuples, par exemple les fêtes des fous et des ânes, le carnaval et les autres joyeusetés où la rudesse et la simplicité de la nature populaire aimaient à jouer avec les choses religieuses au moyen âge. La simple caricature et la charge ont toujours d'autant moins de dangers, que leur objet est plus grand et moins accessible; quant au travestissement, il métamorphose complètement l'objet, à ce point que sous l'apparence de la personne révéérée, c'est un tout autre être qui est livré au ridicule. C'est ainsi que sous le masque comique de Dionysos, Aristophane produit la personnification capricieuse du Démos attique. Dans la comédie de Sicile, qui s'est développée bien avant la comédie attique, les dieux et les mythes travestis ou parodiés ne sont pas non plus eux-mêmes, ils ne sont que des images avec lesquelles joue le poète, un déguisement sous lequel il présente ses observations recueillies dans la vie de tous les jours. Et à Athènes, où la comédie recherchait les contrastes avec le tragique, elle devait être bien plus portée encore à impliquer les dieux dans les drames tout fantastiques où elle visait les travers dangereux du temps, mais bien entendu en les traitant eux-mêmes d'une manière non moins fantastique et capricieuse. C'est ce que nous voyons particulièrement dans les Oiseaux. Si l'on veut se scandaliser de ce Prométhée qui joue le mécontent dans l'Olympe, indique aux Oiseaux les moyens d'ôter le pouvoir aux dieux, et se cache devant Zeus sous un parasol, on est tenu de s'indigner encore bien plus de la fiction chrétienne qui, au déluge, fait se promener Dieu le Père avec un parapluie. Homère qui, en général, représente les dieux aussi bien que les héros dans la réalité de leur être, n'en avait pas moins pu, comme nous l'avons vu, grâce à l'inébranlable fixité de leur valeur dans la croyance populaire, leur prêter beaucoup d'actes et de discours motivés uniquement par la nécessité ou le caprice de sa fiction. La comédie, très-peu sollicitée à les présenter dans leur vrai sens, trouva en eux le principal élément de son caprice; et chez un peuple habitué à mettre toutes les aventures humaines en rapport avec l'Olympe, il lui fut permis de faire entrer les Olympiens dans ses jeux, et de revêtir de leur feinte apparence les créations de sa fantaisie. Se heurter aux paroles d'Hermès dans le Plutus, c'est se fermer l'intelligence de la comédie et celle de l'esprit grec en général. Les Hellènes n'étaient pas un peuple assez foncièrement sérieux pour laborieusement méditer sur toutes les conséquences dogmatiques ou morales d'une saillie plaisante ou spirituelle, surtout

dans la comédie, pendant la fête consacrée par l'usage religieux le plus antique, après toute une année de vie ordonnées et d'activité régulière, à quelques jours de joyeux abandon, de liberté sans frein et de folle gaieté. « Quand le temps de l'ivresse était passé, dit O. Müller, on secouait le souvenir de tout ce qu'on avait vu et entendu dans la comédie. »

La comédie moyenne prit très-souvent ses sujets dans la mythologie, et non-seulement dans le cercle général des mythes, mais au cœur même des mythes religieux. Beaucoup de pièces avaient pour titre et par conséquent pour sujet des mythes relatifs à la naissance des dieux. L'origine de cet usage doit sans doute être ramenée aux grandes fêtes de la naissance d'Apollon, d'Artémis, de Dionysos et de l'enfant de Rhéa; mais il est probable que ces compositions ne reposaient pas même sur d'obscurcs traditions locales, et étaient de pures fictions se rapportant à des situations et à des personnes de la vie réelle et humaine. On ne peut douter non plus que l'esprit railleur et sceptique d'Euripide n'ait fait sentir son influence dans cette littérature qui dura peu, mais qui fut très-féconde.

Euripide et la polémique d'Aristophane expriment d'une manière directe et précise le grand fait de la dissolution de l'ancienne foi, attesté en même temps par la soudaine et violente passion des mystères et le goût du peuple pour les devins particuliers pendant la guerre du Péloponnèse. Savonarole dit que l'âme humaine oscille entre les choses divines et terrestres, entre la foi et les sens, comme un morceau de fer entre deux aimants. Tel dut être l'état d'Athènes et de la nation, après que les progrès de l'esprit eurent conduit à une abolition graduelle l'ancien système des dieux, qui avait donné aux Hellènes le sentiment de l'unité de culture bien avant que les guerres persiques eussent éveillé en eux celui d'une forte unité nationale, et qui avait été la condition fondamentale de leur civilisation noble et humaine. Dans le paganisme du Nord, on voit aussi le raisonnement pénétrer peu à peu dans le monde des dieux, amenant à sa suite l'incrédulité et l'indifférence religieuse. On en trouve les traces dans maintes sagas islandaises. Mais là, le christianisme survint à temps pour promptement terminer la crise. En Grèce, la philosophie, le matérialisme athée, la mystique nouvelle et un indifférent et superficiel attachement à la lettre des anciennes croyances se partagèrent les esprits. La mystique à son tour, héritière de l'ancienne ferveur et de l'ancienne mythologie, avait le choix entre deux directions : elle pouvait se rattacher avec sa force, avec son esprit créateur à d'anciens sanctuaires, comme Éleusis, Delphes et autres,

qui présentaient des éléments similaires; ou bien, suivant les esprits frivoles qui méprisaient les dieux indigènes et préféraient les barbares, elle pouvait s'approprier des mystères étrangers et les modifier conformément à ses idées et à ses sentiments. Les orgies du Zeus idéen, du Zagreus et des Curètes se trouvent déjà mentionnées chez Euripide.

II.

L'ART PLASTIQUE.

A mesure que l'idée de dieux anthropomorphes avait gagné du terrain, le goût des anciennes pierres et bois sculptés symboliques avait dû faire place au besoin de chercher une représentation réelle des dieux nouveaux. On ne pouvait sans doute soupçonner au début que cette représentation pût jamais être digne d'eux, et de la personnalité que leur avaient donné les poètes; mais il suffit que la force du principe poussât l'art à former des hommes qui figurassent des dieux. Les images idéales des Olympiens sont nées de ce germe qui paraît ne s'être développé que lentement. Il n'est pas conforme à l'histoire de dire que les Grecs, partant de l'apo théose de la nature, soient promptement arrivés au culte des images, et l'aient non moins promptement amené à sa perfection par la force de leur sens artistique. Avant que l'idée pût surgir de former des dieux à l'image des hommes, il fallait que le principe humain se fût d'abord opposé à la nature et élevé au-dessus d'elle, il fallait que le sens éthique se fût éveillé et eût dégagé celui du beau pour l'accompagner ensuite dans son essor. Mais, le point de départ une fois donné, nous pouvons nous convaincre par les sculptures du temple d'Égine, par les groupes des héros combattants des deux frontons, par la déesse du milieu, à quel degré d'expérience et d'habileté l'art était déjà parvenu un siècle avant Phidias. L'Apollon de Théra nous fait remonter à un temps encore plus ancien, même si nous laissons de côté, comme une exception obscure, l'Athéné assise du temple troyen, dont il est question dans l'Iliade. A partir de cet Apollon et des deux Athéné assises de l'Acropole d'Athènes, les anciennes idoles durent en général de plus en plus descendre au rang d'antiquités, toujours vénérables sans doute au zèle pieux; et fréquemment les documents mentionnent les œuvres d'art qui les remplacèrent. Avec la nouvelle manière de figurer les dieux naquit un art tout nouveau, qui paraît n'avoir eu aucun rapport essentiel avec

l'art ancien connu d'Homère et tourné vers d'autres objets, mais qui cependant devait trouver la voie frayée par les ustensiles sacrés où s'était essayée la sculpture d'ornement. Si indépendamment que l'art hellénique se soit montré dès le principe, il est possible que la vue des dieux de pierre de l'Égypte ait eu quelque influence sur l'exécution des premières figures de marbre, en certaines choses qui pouvaient prêter à l'imitation malgré toutes les différences caractéristiques.

On conçoit aisément que les mains téméraires par lesquelles fut commencée cette entreprise, de représenter les dieux dans la forme et la vérité humaines, aient reculé à l'idée d'introduire cette vérité jusque dans la figure, où s'exprime principalement l'individualité, et par où surtout, à cause de cela même, l'imitation de la nature semblait devoir rabaisser les dieux. Les anciennes figures symboliques s'éloignaient autant que possible de l'apparence humaine, et avaient plutôt quelque chose de terrifiant; de même, au temple d'Égine, les figures des dieux et des demi-dieux présentent encore un caractère intentionnellement typique, nullement sympathique, une expression profondément sérieuse, mystérieuse. Il y faut noter l'ordonnance roide des cheveux, empruntée probablement à la coiffure sacerdotale, tandis que l'Apollon de Théra porte la pleine chevelure de la jeunesse, comme l'ornement le plus aimé. Les dieux ne veulent pas qu'on change leur ancienne forme, dit Tacite, et naturellement celle de la figure bien moins que le reste. C'est l'unique manière de rendre compte du caractère particulier, étrange, qui nous frappe surtout dans la physionomie de l'Apollon. On devait craindre de métamorphoser subitement les traits des vieilles figures, d'une autorité si ancienne et si consacrée. C'est par des motifs semblables qu'ont subsisté sans doute le lourd bouclier de l'Athéné assise d'Athènes, et bien d'autres traits anciens.

L'art s'exerça longtemps à la belle reproduction de la nature dans les parties visibles du corps, placées en dehors des convenances religieuses et de la contrainte hiératique de la stabilité. Une série de grands maîtres se produisit à Athènes, où surtout le peintre Polygnote de Thasos, un des plus grands esprits et des plus puissants maîtres qui brillent dans l'histoire universelle de l'art, donna une vigoureuse impulsion vers le but suprême. Ce but, indiqué déjà par le plus ancien Apollon qui nous soit parvenu, et par les imitations qu'il provoqua, et qu'il ne faut pas confondre avec des copies, fut ensuite atteint par Phidias, fils de l'Athénien Charmidès. Le premier et plus que tout autre, porté par son inspiration, par son intuition d'artiste, il a su transfigurer les dieux anthropomorphes, les baigner dans la

divine lumière de l'esprit et en faire des figures idéales. Par là, et par son influence décisive sur les artistes qui ont suivi, il est l'Homère de l'art plastique, et c'est avec raison que le judicieux et pénétrant Millingen l'a appelé le législateur des arts. Strabon nous a conservé ce jugement porté sur lui : que seul il a vu ou fait voir les dieux. Quand Homère introduit un inconnu d'une beauté et d'une prestance merveilleuses, ceux qui l'aperçoivent demandent aussitôt si, par hasard, c'est un dieu. C'est cette idée des dieux que Phidias a réalisée. Son œuvre, c'est la transformation spiritualiste des dieux par l'esprit hellénique, rendue visible et palpable. C'est à lui, le chef et la tête d'une époque inspirée et glorieuse entre toutes pour l'art, que s'applique surtout ce que dit avec tant de vérité Dion de Pruse, à savoir : qu'aux trois révélations par lesquelles Dieu se manifeste à l'homme, celle qui nous est innée, la poétique et la politique, il faut en ajouter une quatrième, l'art plastique.

Il faut distinguer parmi les sculptures de Phidias les images des dieux, faites d'or et d'ivoire, et dont les proportions colossales correspondaient avec les proportions des temples destinés à les recevoir, et les figures des frontons du Parthénon, également plus grandes que nature, qui représentent des actions, la naissance d'Athéné et sa victoire sur Poséidon, en présence des dieux qui étaient le mieux désignés pour assister à la lutte. Dans ces dernières surtout, les dieux sont, par le costume et l'allure, tout à fait conformes à la nature, presque sans attributs consacrés, sans aucun prestige traditionnel.

Pour bien comprendre la formation idéale des dieux, par et depuis Phidias, il nous faut remonter un peu plus haut. Le sentiment de l'identité du Bien, du Vrai et du Beau, que Platon, Kant et Schiller nous ont rendu si familier, ne se trouve à l'état d'instinct naturel, chez les peuples les plus nobles, qu'à des degrés fort divers. Les Grecs avaient eu à leurs premiers âges, rudement et fortement exprimée, la religion de la conscience, comme nous ne la trouvons dans aucune autre mythologie; et comme dans cette première antiquité l'Erinnys, de même, aux temps d'une civilisation plus avancée, la déesse Némésis marqua le sentiment moral inné aux Grecs, et très-fortement prononcé. C'est ce que les faiblesses morales qu'on peut relever dans le cours de leur histoire ne doivent pas nous empêcher de reconnaître. Où il y a beaucoup de lumière il y a aussi beaucoup d'ombre. Si cette disposition naturelle fut le principe des dieux anthropomorphes, l'enthousiasme pour la beauté de ces dieux ne fut pas moins naturel. Des femmes mortelles sont fréquemment comparées, dans l'Odyssée et

ailleurs, à Artémis, à Aphrodite et à d'autres Olympiennes. De la foi transmise par les pères et vivante dans la nation, que les dieux avaient une nature à la fois humaine et surhumaine, sont nés l'idéal du Zeus et l'idéal de l'Athéné de Phidias. Le monde des dieux homériques était composé d'hommes divins; il ne s'agissait donc pas simplement de représenter les dieux d'après la vérité des corps mortels, comme y avait tendu l'art antérieur; il s'agissait de trouver dans la nature humaine, et d'exprimer par le charme d'une invention nouvelle, de rendre saisissable par l'art, ce qu'elle dérobe de haut, de noble et de divin à la perception des sens. De même, dans l'Olympe homérique, on voit partout une grandeur et une splendeur surhumaines, une sublimité idéale, une force sûre d'elle-même, une sagesse, une harmonie suprêmes, sans que pour cela les marques de la nature humaine, dans les passions et les faiblesses, soient laissées de côté, pas plus que Phidias ne dédaigne l'imitation des veines et de la nature en général. La juste pénétration réciproque de l'idéal et du réel est le mystère par lequel l'artiste crée l'illusion et transfigure la beauté naturelle de l'homme. Et comme dans l'antiquité les Grecs gardèrent le monopole de leur foi, ils eurent aussi la gloire de créer seuls l'idéal plastique. Pour produire des artistes capables de rendre visibles aux yeux les dieux comme humanité divine, il fallut dans l'âme et dans l'imagination des peuples la ferveur d'une telle religion. Les figures idéales qui naquirent ainsi ont exercé une influence incalculable sur l'idéalité de l'art plastique en général. Par elles, l'art devint véritablement pour les Grecs une sorte de révélation des dieux aux hommes; l'idée, la divinité fut visible, et, comme l'a déjà dit Winckelmann, « les Grecs seuls ont connu dans l'antiquité ce chemin vers les dieux » par l'art. » La figure idéale du dieu ou de la déesse ne leur procurait pas seulement une jouissance esthétique; elle leur inspirait une admiration vraiment religieuse. Ne croyons pas qu'ils songeassent à l'identité de l'idéal et du réel. Tout au contraire, les maîtres, bien convaincus que le plus parfait chef-d'œuvre ne saurait entièrement contenir et exprimer le divin, l'infini, conservèrent beaucoup des signes anciens et symboliques, et l'esprit flottant ainsi entre des idées précises et convenues et la profonde intuition de la révélation plastique, s'abandonnait tout naturellement à une certaine intuition mystique. L'effet du beau vivifiait la foi dans la réalité et la sainteté des dieux représentés, car cet art ne se fondait point sur le sentiment du divin dans l'homme, mais au contraire sur le sentiment de l'humanité des dieux.

Phidias procède d'Homère. Fixer pour le regard en images ma-

gnifiques les inventions homériques devenues nationales, et conservées et maintenues dans l'ensemble, bien que modifiées et même transformées de mille manières dans le détail : tel fut son effort et son génie, tel est le principe qui éclate dans ses œuvres et dont ses successeurs n'ont pas dévié. Il l'a dit lui-même en ce qui touche Zeus, par une parole connue et authentiquement attestée. De son Athéné, Maximus Tyrius dit avec raison qu'elle ne le cède en rien à la déesse homérique, et qu'elle la restitue ou lui ressemble par tous les traits caractéristiques. Et de même ce vieux et rude Romain, Paul-Émile, saisi par l'aspect de la statue d'Olympie, s'écria qu'il croyait voir le Zeus d'Homère. Mais la vue devait produire un effet nouveau et bien plus grand qu'Homère sur ceux où ne vivait point l'esprit de Phidias, et Quintilien a pu dire à juste titre : « *Cujus pulchritudo adjecisse aliquid receptæ etiam religioni videtur : adeo majestas operis deum adæquavit.* » Ce fut juste au moment opportun que l'art vint ainsi concourir chez les Hellènes au maintien de l'esprit religieux. Mais je ne voudrais pas affirmer que toutes les images attribuées à Phidias, deux Athéné en or et en ivoire autres que celles de l'Acropole, un Apollon, un Esculape, Aphrodite Uranie, Hermès, Cybèle, fussent réellement sorties de sa main. Pour la rivalité des Grecs à posséder des œuvres d'artistes de premier rang, la tentation était trop grande de nommer une statue religieuse d'après Phidias, pour que tôt ou tard de fausses légendes ne se soient pas formées par endroits, au sujet d'œuvres qui avaient pour elles des apparences de style et d'âge.

C'est un caractère connu, remarquable et unique de la civilisation hellénique, que tout s'y soit développé avec spontanéité et sans alliage comme du germe de sa propre nature. Tout progrès y a un antécédent visible et normal, et peut être observé dans son développement comme la croissance d'une plante. Mais dans nulle autre direction cette évolution organique n'est si manifeste et si merveilleuse que dans cette renaissance plastique des dieux, sous l'action de l'idée que l'époque avait d'eux, des notions acquises de l'art et des premiers antécédents. Bientôt apparaissent, dignes du Zeus et de l'Athéné de Phidias, la Héré de Polyclète, la Demeter de l'école de Praxitèle, Hestia. L'éternelle jeunesse d'Apollon, la chasseresse Artémis, Hermès, Dionysos, Arès, Héphestos, revêtent successivement leur forme incorruptible. Comme les plus grands maîtres, Denys d'Halicarnasse, Juvénal et Lucien nomment Phidias, Polyclète, Myron et Praxitèle; Dion de Pruse associe Phidias, Polyclète et Alcamène aux peintres Aglaophon, Polygnote et Zeuxis. L'esprit des deux époques tragiques, celui d'Eschyle et

de Sophocle d'une part, celui des tragiques suivants d'autre part, se distingue aussi aisément dans la succession des images divines. Il y a une transition graduelle du sublime et du profond au gracieux et au facile; du général, de ce qui est éternellement nécessaire à l'humanité, à ce qui ne peut intéresser et réjouir que certaines classes et certains temps. Aphrodite ne fut plus la vénérable déesse, revêtue de vêtements à longs plis, que montrent constamment les peintures des vases; elle devint la beauté féminine dans la splendeur de sa nudité. Quel ne devait pas être le prestige de la jeunesse et de la beauté là où elles étaient les principaux attributs d'un Apollon et d'un Dionysos, où Aphrodite nue et les déesses de la mer étaient représentées comme les merveilles de la création, et le pur enivrement des yeux !

A partir de Lysippe et d'Apelles, le sens religieux parut de plus en plus subordonné. Mais dans le siècle qui les précéda, tout le cycle des dieux homériques avait été créé à nouveau par la plastique, et l'on peut dire que toutes ces créations étaient inspirées par l'esprit homérique. Malgré l'individualisation la plus marquée, elles se rattachent les unes aux autres par quelque chose d'identique et par une commune harmonie. Par elles, les dieux d'Homère furent de nouveau révélés à la Grèce, et ces nouvelles fictions plastiques acquirent la même autorité générale que les anciennes fictions poétiques, tant fut puissante l'influence de Phidias et de son école, de ses contemporains et de ses successeurs sur les idées religieuses. Leurs chefs-d'œuvre renouvelèrent, confirmèrent et parachevèrent l'idée primitive des dieux-hommes. Les dieux furent restaurés, fixés une seconde fois. Par la tolérance régnante et par la nature même de ce polythéisme, bien des dieux s'étaient confondus et mêlés dans l'imagination. La sculpture les détermina et rétablit parmi eux l'ordre et l'harmonie, ce que Zoega vante avec raison comme un de ses plus grands mérites. Émile Braun fait observer, dans sa *Mythologie*, que les traits caractéristiques de bien des dieux, de Dionysos, des Satyres, s'étaient dérobés à la poésie même la plus expressive, et ne paraissent avoir trouvé leur détermination que par la sculpture, qui créa leur individualité en réunissant, en accordant les traits isolés et épars, et seule nous en donne une idée claire et juste par ses créations de marbre. Et ce ne furent pas seulement les grands dieux, ce furent aussi les moindres, les Charites, Éros, les Muses, les Néréides ou Dorides, et même les Moïres et les Erinnyes, qui reçurent ainsi la vie; et ils sont éternels, car ils sont, comme dit Goethe, dans le second Faust. Et l'art alla même plus loin, et, dépassant la nature humaine, il donna les apparences de la réalité

à des êtres démoniaques comme les Tritons, et composites comme les Centaures et le Sphinx. Grâce à ce nouvel évangile des dieux, la beauté du monde divin et la béatitude des Olympiens « vivant facilement » se grava plus profondément dans les esprits, et des artistes égaux aux poètes précisèrent les figures et les tableaux dont ceux-ci avaient rempli l'imagination du peuple. Les dieux, devenus peu à peu très-transparents depuis les plus anciens lyriques, et passés à l'état d'allégorie dans la plupart des esprits, eurent de nouveau le caractère de la personnalité et de la présence réelle. On les revit partout, et partout les mêmes, présents et vivants. Au charme de la forme, le choix de la matière ajoutait le charme des couleurs. Les créations des poètes prirent une empreinte durable, compréhensible à tous, souriante à tous. Par l'art seulement, les fleuves, les sources et les montagnes, les pays et les villes, reçurent à un haut degré l'apparence de la réalité. Des mythes et de belles légendes, qui, dans la bouche des poètes, avaient peu à peu perdu de leur naïveté et de leur sainteté primitives, retrouvèrent par la forme plastique leur jeunesse et leur attrait, comme le prouve la richesse d'invention que les artistes y dépensèrent en d'innombrables répétitions. En même temps, la précision des types fit disparaître la confusion qui naissait de l'emploi de plus en plus accumulé des épithètes.

Par toutes ces causes, l'art fut incontestablement pendant longtemps un des plus forts appuis de la religion et une partie essentielle du culte. Il a eu la même puissance et des effets semblables à une certaine époque du christianisme, quoiqu'il faille concéder au paganisme d'avoir donné la preuve la plus haute et la plus concluante de la salutaire influence que les belles effigies des personnes divines et saintes peuvent exercer sur le sentiment religieux. Un art capable de produire de tels effets développe aussi tous les nobles principes de la nature humaine, toutes les aspirations à la paix et à la liberté de l'âme : la vraie culture du goût achève celle du caractère. Sans doute l'art, livré à ses seules forces, n'a pas eu la puissance de maintenir fermes et pures la religion et les mœurs, et bien souvent on a dit que toujours sa grandeur a coïncidé avec la décadence morale. La sculpture grecque finit par vouloir montrer, circulant dans les corps divins, le sang ambrosien des dieux d'Homère, et altéra ainsi son caractère. La grâce accomplit des corps nus dut inévitablement dégénérer en charme sensuel ; les figures divines prirent souvent un aspect mondain, et l'art arriva, comme antérieurement la poésie, à faire un usage purement allégorique de ses dieux, sans compter les figures qui n'avaient jamais pu

avoir que ce sens, comme Éros, Méthé. Les cycles de Dionysos et d'Aphrodite surtout ne servirent plus qu'à la belle expression d'affections et de relations humaines, ce qui donna lieu à des équivoques, à une certaine indécision entre le sens historique et positif et l'allusion allégorique. A ce moment, l'art plastique traite les dieux aussi librement que peuvent le faire des peintres modernes et des poètes comme Raphaël et le Tasse, et comme faisaient déjà les Alexandrins et les Romains; et, donnant l'exemple aux poètes postérieurs, il introduit des créations nouvelles dans certaines familles de démons : il y a des Panesses et des enfants de Pan, des satyres féminins, etc. Semblablement, il y a dans l'art chrétien bien des choses étrangères à l'Évangile. Mais l'histoire de la sculpture religieuse, son importance pour les temples et l'influence qu'elle exerça jusqu'au bout sur l'art tout entier, montre suffisamment qu'elle est sortie spontanément du principe de la religion hellénique par le besoin et par l'enthousiasme religieux. C'est à ce rapport originel avec la foi qu'il faut principalement attribuer la grandeur, la sévérité et la pureté des arts plastiques et la lenteur relative de leur dégénérescence. Pour se replonger dans la vie religieuse de l'antiquité hellénique, il est indispensable de se familiariser avec leurs créations. On n'a pas donné jusqu'à présent une attention suffisante aux admirables, importantes et nombreuses effigies divines sur les pierres gravées et les monnaies du meilleur temps, copiées probablement de la statue du principal dieu de chaque endroit.

Les philosophes grecs, qui rejetaient la religion positive de leur peuple, se tournaient naturellement aussi contre les effigies des dieux. Tels Héraclite, Xénophane, Empédocle; et, avec bien plus d'effet par la diffusion de leur monothéisme parmi un plus grand nombre d'esprits cultivés, les stoiciens et d'autres philosophes, qui ne purent s'abstenir de comprendre l'iconolatrie dans leur polémique. Quant aux anciens Pères, Clément, Tertullien, Lactance, leur contact immédiat avec les païens leur fournit une suffisante occasion de s'emporter contre les images. Et plus tard, quand le christianisme fut lui-même devenu par trop païen, il se trouva dans l'Église un parti considérable pour commencer la terrible querelle des iconoclastes. Le peuple sera toujours tenté de confondre l'image avec la personne divine ou sainte elle-même, et il n'y a pas lieu de s'étonner que des théologiens aient souvent voulu combattre l'abus par le remède extrême, la répudiation de l'art. Mais l'abus superstitieux et l'effet religieux des œuvres d'art sont des pôles opposés, et de nos jours il n'est plus permis de contester que l'art plastique ne puisse, aussi bien que la musique, servir la religion.

Si notre époque ne peut guère montrer en ce genre de résultats satisfaisants, et si la musique seule conserve le privilège de toucher les cœurs, d'éveiller la pensée et de produire le recueillement, il n'en suit pas qu'en d'autres temps l'art religieux n'ait pas agi sur les âmes bien nées, ni qu'il ne puisse revenir des jours où la peinture surtout soit capable d'être mieux qu'un vain ornement dans les églises, et de produire autre chose que des pastiches d'œuvres et de sentiments anciens. Le culte de Dieu en esprit est l'idéal du christianisme, mais s'il pouvait être pleinement réalisé dans une confession quelconque, les protestants n'auraient pas non plus besoin du chant d'église ni de l'orgue, pas plus qu'ils ne devraient recourir à l'architecture, qu'ils emploient pourtant volontiers. Je pense, avec Lessing, que la religion mal entendue seule nous éloigne du beau, et que la religion bien entendue se prouve au contraire elle-même en nous y ramenant. Le Sauveur, représenté en bon pasteur, avec un agneau sur le dos, comme on le voit toujours figuré dans les catacombes nouvellement découvertes, ne pouvait donner lieu à aucune équivoque. Il est dans l'essence de l'art supérieur d'élever l'esprit, de remplir l'âme d'une joie plus pure, de vivifier et d'ennobler le sentiment, d'arracher l'homme à la trivialité, à l'inquiétude, aux emportements, aux convoitises de la vie ordinaire.

Mais si accomplie qu'on se figure l'expression des dieux homériques et nationaux par l'art, si général qu'ait été ce culte, si vif et si fort qu'on suppose le sentiment inné des Grecs pour le beau, ce n'en est pas moins, de la part de quelques philosophes modernes, une vue incomplète et peu conforme à la réalité historique, de désigner la religion hellénique purement et simplement comme la religion du beau, et de la distinguer essentiellement par là d'autres religions. On pourrait tout aussi bien appeler le christianisme italien, au siècle de Raphaël, le christianisme de la beauté. Ce fut Goethe qui fraya les voies à cette erreur. Puis vint Hegel avec sa classification des religions en trois séries : les religions de la nature en Orient, où Dieu est considéré comme force de la nature ; les religions de l'esprit, où Dieu est devenu personne, savoir celle de la sublimité chez les Juifs, du beau chez les Grecs, de l'entendement, de l'utilité politique chez les Romains ; après quoi le christianisme serait venu pour opérer dans l'Homme-Dieu la conciliation et la synthèse du divin et de l'humain. Depuis ce temps, la religion du beau est devenue fort à la mode, et passe même en dehors des écoles philosophiques pour la clef magique de tous les arcanes de la mythologie grecque. Par la même erreur de jugement, Tholuck soutint de son côté que la religion grecque périt parce qu'elle se trouva

complètement livrée à l'art. Mommsen aussi admet que l'idéalisation continue des dieux chez les Grecs a fini par transplanter tout à fait les idées religieuses du domaine de la religion dans celui de l'art, tandis que le culte romain, hostile aux images, aurait pénétré toutes les manifestations de la vie humaine du sentiment de la dépendance religieuse.

On peut objecter à cela que la vue des saints et des dieux est faite pour entretenir plutôt que pour affaiblir le sentiment de la dépendance. A côté de leurs chefs-d'œuvre plastiques, les Grecs avaient le système de sacrifices le plus achevé, le culte le plus beau et le plus riche d'idées et de formes, et, comme héritage de leurs ancêtres, l'esprit le plus religieux. Mais avec la décadence des États la religion perdit son support, et la dissolution croissante des mœurs étendit son influence sur l'art, qui, sous le voile de la représentation mythique et allégorique, mit toute sa finesse et un goût merveilleux au service de la frivolité. Les arts n'ont pas la puissance de divorcer avec le temps et avec l'esprit dominant. On voit assez, par les poètes érudits de la période alexandrine, par les œuvres d'art qui appartiennent à cette période plus récente, et même par des compositions plus anciennes trouvées à Pompéi, combien la mythologie était passée à l'état de phrase parmi les esprits cultivés.

(*Traduit de l'allemand de M. F. G. WELCKER.*)

SOUVENIRS

D'UN DIPLOMATE ALLEMAND ¹.

Carlsruhe est du commencement du dix-huitième siècle, et doit son origine, comme Mannheim et Rastadt, au dégoût que les princes de cette époque avaient pris de leurs anciennes résidences. Le margrave Charles-Philippe de Bade abandonna Durlach et son beau site à cause d'un différend avec les bourgeois, et se bâtit dans la forêt un château de chasse, qu'il appela : « Repos de Charles ² », et où il s'établit à demeure. De petites maisons à un étage s'élevèrent en face du château, au midi, et formèrent un arc de cercle coupé de rues droites, de sorte que le tout prit l'aspect d'un éventail. Comme encadrement d'un pa-

¹ Extrait du neuvième volume des *Mémoires et Mélanges* (*Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften*), de Varnhagen d'Ense, qui vient de paraître à Leipzig. Ce volume embrasse la période de 1816 à 1819, pendant laquelle Varnhagen remplit à Carlsruhe les fonctions de chargé d'affaires de Prusse. Nos lecteurs retrouveront dans les fragments que nous avons choisis et réunis cette manière sobre et précise, cette observation fine et spirituellement satirique, ce sens droit et ferme, qui caractérisent l'auteur, et qu'ils ont déjà pu remarquer dans l'Étude sur le prince de Metternich. Ces souvenirs sont d'autant plus intéressants pour nous que beaucoup de noms français s'y trouvent mêlés.

La mission diplomatique de Varnhagen à Carlsruhe fut loin d'être une sinécure. Le grand-duché, très-récemment constitué, traversait une crise dangereuse : les prétentions de la Bavière et de l'Autriche le menaçaient d'un partage; la Bavière redemandait tout l'ancien Palatinat, et l'Autriche le Brisgau qu'elle avait possédé. Varnhagen fut pour beaucoup dans les efforts qui finirent par déjouer ces projets, dont la menace resta suspendue sur le grand-duché jusqu'au congrès d'Aix-la-Chapelle. Ses Mémoires contiennent un récit complet des négociations officielles et officieuses auxquelles donna lieu cette difficile affaire. Nous avons laissé de côté cette partie la plus étendue de l'ouvrage; mais il était de notre devoir de la signaler aux futurs historiens de cette époque.

² Traduction française de *Carls-Ruhe*.

villon de chasse, cela pouvait passer ou était indifférent ; mais la nouvelle capitale en souffrit, et tous les agrandissements de la ville ne purent supprimer ou vaincre ce vice de la disposition primitive. Mais il fallait passer au caprice du fondateur de bien autres singularités, moins durables heureusement que des maisons. C'est ainsi qu'il s'était composé une garde du corps de soixante fillettes, habillées en hussards rouges. Elles l'accompagnaient à cheval dans ses promenades, le servaient à table, et chantaient et dansaient sur le théâtre du château. Mais la nuit on les enfermait dans des cellules aux étages supérieurs de la tour du château, on enlevait l'escalier, et on leur coupait ainsi toute communication avec le dehors.

Carlsruhe ne prit quelque importance que sous le long et bon gouvernement de l'excellent margrave Charles-Frédéric. Des héritages et plus tard l'alliance française qu'il dut subir, et qui se trouva être très-profitable, agrandirent considérablement ses possessions, et les transformèrent en un beau grand-duché, dont Carlsruhe, la capitale, suivit le développement. Ce margrave était un prince bienveillant et paternel, un sage et prudent administrateur ; il recherchait et protégeait les esprits distingués. On lui savait grandement gré d'avoir autrefois appelé Klopstock à sa cour, bien que la mesquinerie avec laquelle on avait trop fait sentir au grand poète qu'il n'appartenait qu'à la bourgeoisie eût fait échouer ces relations dès le début. On l'approuvait moins d'avoir attiré plus tard le pieux Jung-Stilling¹, dont les idées pouvaient bien aller à la vieillesse du prince, désormais adonné aux secrets des francs-maçons et des rose-croix, mais devaient séduire beaucoup moins la génération plus jeune et moins brouillée avec le monde. Du reste, la fréquentation des esprits n'avait pas rendu Charles-Frédéric entièrement inaccessible à d'autres attrait : veuf et très-âgé, il épousa morganaquement une demoiselle Geyer de Geyersberg, à laquelle l'empereur conféra le rang de comtesse de l'Empire avec le titre de Hochberg. Ce nom passa aux enfants issus de cette union, trois fils et une fille, sur la naissance tardive desquels la malveillance avait répandu toute sorte de bruits fâcheux, et particulièrement sur celle du plus jeune, des choses vraiment abominables.

Le prince héréditaire, issu du premier mariage, avait épousé une

¹ Une des plus curieuses figures de la littérature allemande ; successivement garçon tailleur, instituteur de village, précepteur, médecin, oculiste, professeur d'économie politique à Heidelberg, enfin conseiller intime et ami du grand-duc de Bade, avec cela très-fécond écrivain et visionnaire. Il est question de lui dans les Mémoires de Goethe, qui l'avait connu presque à ses débuts à Strasbourg.

princesse Amélie de Hesse-Darmstadt, et se voyait déjà à la tête d'une florissante postérité de six filles et d'un fils, quand il mourut en tombant d'un rocher pendant un voyage en Suède. Son fils, plus tard le grand-duc Charles, devint l'héritier présomptif, mais dut attendre la succession encore dix ans. La mère de celui-ci, la margrave Amélie, était en grand crédit auprès du vieux grand-duc. Elle fut la tutrice de son fils, et dirigea son éducation complètement à son idée. Ses beaux-frères, les margraves Frédéric et Louis, le premier marié à une princesse de Hesse, mais sans enfants, le second non marié, vivaient très-retirés, et n'avaient d'influence que lorsque parfois la margrave Amélie avait besoin d'eux.

Le grand-duc Charles était monté sur le trône en 1811, à l'âge de vingt-cinq ans. Jusque-là, il avait vécu sous la complète domination de sa mère. Cette princesse, caractère ferme, âme forte, pleine d'elle-même et de son ambition, avait vu avec la plus profonde douleur la perspective du trône s'évanouir pour elle par la mort malheureuse et prématurée de son mari, et avait tourné tout son zèle à s'assurer dans le gouvernement de son fils la part qui ne lui eût pas manqué dans celui de son époux. Elle s'était donc appliquée de bonne heure à maintenir son fils dans l'obéissance d'un enfant, et à lui rendre ses conseils, sa direction indispensables; elle lui avait fait la vie aussi agréable que possible, et lui avait volontiers passé toutes sortes de distractions, mais l'avait soigneusement tenu éloigné de toutes les affaires, et avait étouffé en lui le goût et la capacité des travaux sérieux. Elle y avait réussi au plus haut point. Parvenu au gouvernement, le jeune grand-duc ne se sentit ni l'intelligence ni la volonté dont un prince a besoin pour répondre à sa mission; il fut incapable d'aucune activité sérieuse; les heureuses dispositions et les forces notables dont la nature l'avait doué se tournèrent uniquement vers les plaisirs des sens. Son esprit s'affaissa de plus en plus et s'affaiblit promptement. Ce fut la triste conséquence de ce genre de vie. Avec cela, depuis son retour du congrès de Vienne, il était malade. Morose, énervé, il passait dans l'indifférence et la paresse des jours sans joie, où il était déjà presque impossible d'introduire l'aiguillon d'un charme quelconque. Mais il sentait profondément son état, et savait combien et pourquoi il avait été abandonné. Il ne se dissimulait pas qu'il n'avait pas la force de gouverner, mais il avait tout juste conservé assez d'énergie pour ne pas concéder aux autres ce qu'il ne pouvait faire lui-même. Sa mère avait tous ses respects; en toutes choses, il se montrait envers elle fils attentionné, avait la plus haute idée de son intelligence, craignait son

mécontentement ; mais en un point il fut ferme et inébranlable : il lui coupa toute action, lui ferma tout accès aux choses du gouvernement. Lui-même ne gouvernait pas, ne faisait que rarement valoir sa volonté, abandonnait tout à ses ministres, mais tint constamment et avec obstination la main à ce que personne n'ordonnât et ne gouvernât à sa place, sa mère moins que tout autre ; ni révolte ni ruse ne purent gagner quelque chose sur lui. Le pays avait sûrement beaucoup à pâtir de cette volonté purement négative : la margrave en souffrit encore plus, bien qu'elle sût parfaitement dissimuler la douleur de cette exclusion, qui trompait si cruellement ses plus chères et plus certaines espérances. La dignité de son attitude, le sens calme et la gaieté éveillée de ses discours, ne laissaient deviner en rien le profond mécontentement, l'amer chagrin cachés au fond de son âme, où se mêlait à la douleur de se voir frustrée, le remords de ce qu'elle avait fait. Son entourage le plus immédiat connaissait seul ses pensées.

Quant à sa qualité de chef de famille, elle sut toujours la maintenir en grand crédit. Ici sa volonté l'emportait sur toutes les autres, et son influence était constante au près et au loin. De ses six filles, parfaitement élevées, elle n'avait plus auprès d'elle que l'aînée qui portait son nom, et qui n'était pas mariée. Les cinq autres, appelées par leurs mariages sur les trônes de Russie, de Suède, de Bavière, de Hesse-Darmstadt et de Brunswick, ne négligeaient dans ces hautes situations aucune occasion d'envoyer à leur mère le tribut de leur vénération, de recevoir et de suivre ses conseils. Dans ces liens de famille si étendus, la margrave Amélie avait comme un empire à elle, dont elle sut habilement ménager l'éclat, bien supérieur à son rang personnel. Cet éclat s'était, il est vrai, plus tard un peu assombri : la reine Frédérique de Suède avait été déposée avec son époux ; l'impératrice de Russie n'avait pas d'enfants, et vivait très-retirée, dans une solitude presque complète ; la duchesse de Brunswick était morte de bonne heure ; mais, en dépit de ces pertes, la margrave Amélie sut constamment faire valoir tout le poids de ses avantages, et quand, parlant de ses filles, elle pouvait dire « ma fille de Russie » ou « ma fille de Suède », sa parole semblait l'expression du bonheur accompli, de l'orgueil entièrement satisfait.

Il est vrai que la margrave avait dû contracter, d'un autre côté, une parenté qui contrastait fort avec toutes ses splendeurs ; mais la puissance et l'éclat ne faisaient pas défaut non plus ici, et, tout en s'imposant d'autorité, étaient accompagnés de dons magnifiques. L'empereur Napoléon avait destiné au pays de Bade des agrandissements considé-

rables et en même temps au grand-duc Charles, fils de la margrave, la main de Stéphanie de Beauharnais, nièce de l'impératrice Joséphine. Il n'y avait pas à parler ici de naissance égale au sens ancien du mot, et le sang aristocratique de la margrave se révoltait à l'idée d'une telle mésalliance. Elle eut le courage de tenir tête au puissant empereur, à qui de pareils préjugés ne déplaisaient pas tout à fait, et de refuser son consentement maternel à ce mariage. Il fallut que Napoléon consentît d'abord à adopter la nièce de sa femme, et à lui conférer l'Altesse Impériale et la qualité de « fille de France ». Cette parole magique brisa la morgue margraviale, et le mariage eut lieu. Mais la margrave n'avait fait que se résigner, et la chose lui demeura odieuse. La belle, jeune, aimable et bonne princesse, dont la vue gagnait tous les cœurs, ne put amollir le dur orgueil de la margrave, qui ne voulut voir en elle qu'une étrangère imposée, sans droit, une tache sur la noble maison de Zæhringen. Par ses discours insinuants et pressants, elle sut tellement circonvenir son fils que celui-ci traita sa femme avec la plus grande froideur, et resta longtemps sans la voir intimement. La jeune grande-duchesse, éclatante de beauté et de grâce, acceptait son sort comme il était, sans soupçonner qu'on la voulût peiner et humilier; encore moins savait-elle qu'on dressait avec intention des pièges à sa jeunesse, tandis que son époux la négligeait absolument, afin de pouvoir l'accuser et incriminer avec violence, à la moindre ombre qui fût tombée sur sa conduite. Son innocence et sa vertu tinrent à l'écart toute séduction; elle sortit pure de toutes les embûches. Son mari dut à la fin reconnaître sa valeur, et ne put dès lors plus y rester insensible. Le mariage devint réel, et fut bientôt récompensé par des enfants. Quand en 1813 les armes des alliés eurent brisé la puissance de Napoléon, et, l'année suivante, l'eurent renversé lui-même, l'orgueil et la répugnance de la margrave s'enflammèrent de nouveau. Elle crut le moment favorable pour secouer, avec l'empire de Napoléon, la belle-fille napoléonienne, dont on considérait d'ailleurs l'Altesse Impériale et le titre de fille de France comme évanouis avec l'empereur. Elle sut aisément gagner à ses vœux sa fille, l'impératrice de Russie, alors en visite chez elle, et toutes les deux s'appliquèrent de tout leur zèle à décider le grand-duc à la rupture du mariage. Mais ce prince se montra très-éloigné d'accueillir leurs représentations. Depuis longtemps en méfiance des conseils de sa mère, et peu enclin à les suivre, il sentait en outre profondément l'indignité qu'il y aurait eu pour lui à livrer si lâchement au jeu de la fortune ses affections, sa situation personnelle. A tous les assauts, il opposa une roideur inflexi-

ble, et, bien loin de moins honorer sa femme parce qu'elle avait perdu son puissant protecteur, il se rapprocha d'elle plus intimement, et jamais Stéphanie ne fut plus décidément la grande-duchesse que depuis qu'elle ne l'était plus par la grâce de Napoléon. Une conduite si honnête et si virile était digne de la plus grande estime, que finirent par accorder ceux-là mêmes qui eussent voulu un dénoûment contraire. La margrave, en personne prudente et pratique, entièrement maîtresse de ses dehors, prit son parti de bonne grâce, et continua de vivre dans une honnête amitié avec son fils récalcitrant et la belle-fille qu'elle avait voulu éloigner.

La grande-duchesse Stéphanie n'avait pas d'ambition, et ne recherchait ni pouvoir ni influence. Il lui suffisait de pouvoir sans trouble accomplir ses devoirs d'épouse et de mère. Mais sa situation domestique était loin du bonheur. L'esprit et l'humeur de son époux lui donnaient beaucoup de mal et peu d'agrément. La paresse du prince, son entêtement, insurmontables à la pression du devoir, à la nécessité d'une résolution sérieuse, ne cédaient volontiers qu'à l'attrait de petites aventures et de dissipations licencieuses. Il n'y avait parmi les courtisans que trop de complaisants appliqués à servir ces instincts, et à l'attirer de plus en plus vers les plaisirs grossiers et bas. Le ton des discours, les histoires par lesquelles on s'efforçait d'égayer un peu son esprit abattu, et de lui arracher un sourire, étaient le plus souvent de telle nature, que la grande-duchesse, qui ne pouvait pas toujours se retirer, feignait volontiers de moins entendre l'allemand que ce n'était le cas. De la sorte, c'étaient des souffrances, des précautions, des soucis de tous les jours, et sous ses yeux son malheureux époux, de plus en plus incapable de toute noble affection, marchait sans retour possible à sa perte corporelle et morale.

Les margraves Frédéric et Louis, oncles du grand-duc, se dissimulaient, vivaient sans bruit et redoutaient tout ce qui eût pu les mettre en évidence. Ils avaient à se précautionner doublement, pour ne se mettre mal ni avec le grand-duc ni avec leur belle-sœur, la margrave Amélie; car si le grand-duc était jaloux de son indépendance, la margrave ne l'était pas moins de toute influence que d'autres eussent pu exercer sur lui. Un soupçon toujours tendu accompagnait donc tous les mouvements de ces deux membres de la famille. Du margrave Frédéric il n'y a rien à dire, si ce n'est qu'il était faible de corps et d'esprit. Le margrave Louis avait été général dans l'armée prussienne, mais avait dû quitter son service à cause des relations de Bade avec la France. Il se targuait fort de sa prussomanie et encore plus de ses

exploits dans la guerre contre la France, et tomba ainsi en conflit avec les officiers badois qui avaient conquis leurs lauriers en combattant avec les Français; et de même que le margrave affectait de ne pas estimer haut leurs services, ils se mirent à contester les siens : c'était un discours assez public qu'il n'avait pas à se vanter beaucoup de la renommée qu'il avait laissée en Prusse. Précédemment, quand il y avait encore eu quelque espoir de mener le grand-duc, l'oncle et la mère avaient voulu s'allier à cet effet, et, bien qu'ils n'eussent pas réussi, la simple tentative d'association avait laissé entre les deux parties une méfiance qui les séparait à jamais, chacune accusant l'autre de n'avoir pas joué franc jeu. Le margrave avait parmi les vieux fonctionnaires et les vieux officiers un petit parti qui lui rapportait fort assidûment, mais en grand secret, tout ce qui se passait à la cour; son envie, ses espérances se repaissaient des caquetages les plus risibles et les plus absurdes.

Avec toutes ces cours, Carlsruhe en possédait encore une autre d'une espèce particulière. La reine Frédérique de Suède s'y était réfugiée après la déchéance de son époux, et vivait avec ses enfants, trois filles et un fils, auprès de sa mère, et sous la protection de son frère le grand-duc. La Suède avait reconnu des sommes considérables à la famille exilée; le roi destitué, qui se livrait à ses propres frais à ses folies dissipées, n'en voulait rien accepter, de sorte qu'elles revenaient toutes à la reine et lui faisaient fort bien tenir sa cour avec ses enfants. Elle était belle, et prévenait en sa faveur par un air de bonté et de douce amabilité; mais l'entêtement et l'orgueil ne tardaient pas à percer sous ces dehors, et les bruits qui lui attribuaient une bonne part dans le malheur qui avait frappé sa maison ne trouvaient créance que trop facilement. Le prince Gustave, enveloppé sans faute personnelle dans la destinée de son père, ne renonçait en aucune manière à ses prétentions au trône de Suède; on l'élevait au contraire dans des espérances auxquelles la dernière péripétie européenne semblait extrêmement favorable : toutes les puissances, disait-on, surtout la Russie, à cause de la parenté du czar, allaient s'empresser de rétablir sur le trône de Suède la famille des anciens rois. Pour le moment, rien ne confirmait ces vues, mais les croyants assuraient que, dès que le prince Gustave aurait l'âge requis et pourrait se présenter en personne, le secours des puissances ne lui manquerait pas. Le prince était svelte, délicat et peu développé. Son extérieur n'avait rien d'énergique, et ne donnait pas une bonne idée de l'intérieur. Il n'y avait pas à espérer qu'il se pût fortifier sous les influences qui le dominaient;

tout commerce lui manquait, hors celui de sa mère, de ses sœurs et des dames, qui le gâtaient et l'affadissaient, et celui de son précepteur Polier. Des officiers badois, qui lui firent un jour une invitation un peu militaire de monter à cheval et de chasser avec eux, furent éconduits avec terreur et accusés pour leur audace auprès du grand-duc. Et ce prince devait être l'espoir de sa maison, et de la Suède elle-même !

On voit que le monde de la cour était nombreux et varié, et que Carlsruhe était un centre suffisamment important, moins encore par les personnes que par les relations qui venaient y aboutir de tous côtés. La réflexion politique n'y devait pas chômer faute de sujets. Du moins on devait se le figurer ainsi, mais combien on s'étonnait ensuite de voir la réalité répondre si peu à l'attente conçue. Tous ces éléments considérables et divers étaient comme dénués de vie, et ne semblaient agir les uns sur les autres que pour se paralyser réciproquement, ou du moins pour produire le minimum de mouvement. Toutes les augustes personnes se tenaient comme barricadées et cachées derrière les positions que leur assignaient la naissance et le rang, se gardaient de faire un pas en avant, et regardaient avec méfiance si par hasard on en risquait un à côté d'elles, sur-le-champ prêtes alors à le contenir. C'était comme si elles attendaient quelque impulsion du dehors pour rendre le mouvement à la machine rouillée. Le grand-duc surtout avait poussé à la perfection le talent de la réserve ; il se sentait le plus grand éloignement pour les étrangers, et la vue de ses parents ne lui était pas moins pénible ; était-il par hasard obligé de subir leur visite, leur conversation, il en avait ensuite pour longtemps à oublier sa mauvaise humeur. Il se tenait des heures entières aux fenêtres du château, observant la maison de son oncle le margrave Louis, qui était située en face, et guettant pour voir si la porte s'ouvrait, qui entraient et qui sortait. Les ministres alors n'eussent pas obtenu un instant pour leurs affaires les plus urgentes. Congédier, attendre, faire attendre, différer, voilà quel était toujours son fort. Il n'avait que peu de favoris intimes devant lesquels il ne s'imposait aucune gêne ; ils partageaient dans le huis clos de la Faisanderie ses plaisirs secrets, qui ne l'égayaient que rarement.

La grande-duchesse se conformait sans plainte à cette vie qui la confinait dans le cercle étroit de son entourage le plus immédiat. Elle s'occupait beaucoup de ses enfants et voyait souvent deux amies de jeunesse, dont l'une s'était mariée au vieux général badois de Lingg. Une grande maîtresse, la comtesse de Walsch, qui, après avoir jadis

guerroyé en Vendée, avait fait sa paix avec Napoléon et en avait obtenu ce poste pour récompense ; deux dames d'honneur de la bonne espèce ordinaire, et une cantatrice de chambre douée d'une voix merveilleuse, mademoiselle Berenfels : telles étaient les personnes qui formaient sa compagnie habituelle. On lisait, on brodait, on faisait des promenades. La margrave Amélie était encore celle qui avait su se donner le plus d'indépendance et de liberté. Elle tenait sa cour tous les dimanches, donnait plusieurs fois à dîner pendant la semaine, et voyait à volonté Badois et étrangers ; mais, chez elle aussi, tout était compassé, calculé, froid. Les autres personnes princières, y compris la comtesse de Hochberg et ses enfants, vivaient dans l'oubli et dans une complète insignifiance. On ne demandait pas de leurs nouvelles, on ne pensait pas à elles. Dans le flot des courtisans, très-nombreux avec tant de cours, quelques-uns se distinguaient par des talents, d'autres par une attitude convenable, mais la masse était un mélange répugnant de pédantisme prétentieux, de grossière lourdeur, de corruption raffinée, de convoitise à l'affût, et d'obséquieuse flatterie. S'il se trouvait quelque exception d'esprit, de sens plus fin et surtout de bonté d'âme, on pouvait être certain que ces qualités se dissimulaient le plus possible, et demandaient humblement pardon de se trouver là. Bref, toute cette vie de cour était pauvre, bouffie et timide, orgueilleuse et triviale, corrompue et sans joie, et si tranquille, si tranquille qu'on s'entendait respirer.

La fâcheuse impression de cette détresse sociale, et de la perspective du temps que nous aurions à y passer, s'accroissait encore de la mauvaise volonté qui retardait ma présentation à la cour. Je me savais annoncé et recommandé au grand-duc de la manière la plus avantageuse ; lui-même et la grande-duchesse m'avaient fait assurer à l'avance qu'ils se réjouissaient de ma mission, et qu'ils feraient tout leur possible pour rendre ma situation et mon séjour agréables. Je ne pouvais en aucune manière douter de leur sincère désir de me voir. Cependant les semaines se passaient, et ma présentation n'avait pas lieu ; le ministre de Hacke cherchait à l'ajourner indéfiniment, et il avait toujours quelque excuse quand je la lui rappelais. Finalement, il me donna à comprendre que cela ne lui souriait pas encore, et qu'en général je ne devais pas compter sur son amitié ; qu'il se bornerait à ce qu'exigeraient les affaires. C'était une espèce de déclaration de guerre que je n'avais ni attendue ni méritée, et qui pour le moment me laissait en désavantage. Néanmoins, tout en réprimant ma colère, je laissai tomber quelques paroles aiguës, et lui laissai voir que j'étais prêt à

l'avoir pour ennemi, et qu'il devait s'attendre à recevoir de son côté des coups dans le dos dès que l'occasion s'en présenterait.

Il prêtait assez le flanc, et depuis longtemps sa situation était telle qu'il eût dû se mettre en quête d'amis plutôt que d'adversaires. Né dans le Palatinat, élevé dans la société élégante et animée de Mannheim, très-fier de la culture qui régnait dans cette ville, et dont cependant il avait retenu fort peu de chose, il croyait pouvoir regarder de haut les gens de Carlsruhe. Il les appelait des béotiens, et leur trouvait des têtes carrées incapables de toute espèce de travail d'esprit, des sens obtus fermés aux jouissances de la vie. Quant à ces dernières, il les bornait à la table, le plaisir suprême pour lui et le seul qu'il lui fût encore permis de goûter. Gonflé en masse de chair informe qui se terminait par une panse gravitant vers la terre, il accusait déjà par son extérieur moins le vrai gastronome que le glouton et surtout le cuisinier, dont il aimait aussi à remplir l'office en personne. Il étalait son penchant avec un sans gêne grossier, recevait les fonctionnaires dans sa cuisine et déposait à peine le tablier blanc pour leur parler. L'esprit ne lui manquait pas, le grossier bien entendu. Il se moquait de tout, traitait tout par-dessous jambe, et disait que le véritable homme d'État devait ne croire à rien, ne compter sur rien, ne s'éprendre de rien, ne penser qu'à lui et se faire du bon temps. Ses principes, son insoucieuse dépense, ses magnifiques dîners, son imperturbable aplomb dans les affaires d'État où beaucoup de choses lui avaient réussi au delà de toute attente, imposaient à ses collègues, à la cour, au grand-duc lui-même, et on le tenait pour l'homme capable de mener la barque badoise à travers toutes les tempêtes. Mais avec cela personne ne le pouvait souffrir, et il n'avait pas de véritable appui. Pendant la confédération du Rhin, il s'était tenu avec les Français, et s'était reposé sur la puissance de l'Empereur. Mais ensuite il n'avait songé à se pourvoir d'aucun autre appui, et avait au contraire, comme ambassadeur à Vienne, profondément irrité la susceptibilité de l'Autriche en comparant la conduite de cette puissance envers Napoléon au coup de pied que l'âne de la fable donne au lion. On racontait encore d'autres étonnantes histoires de son impudence. Ainsi, l'autorité fédérale suisse ayant une fois, afin de préserver la pureté des mœurs fédérales de toute atteinte, refusé de recevoir un envoyé badois publiquement accusé d'un vice honteux, il répondit, dans toutes les règles du formulaire de la diplomatie, que le vice en question pouvait fort bien s'accorder avec le caractère diplomatique, comme le prouvaient de nombreux exemples, et que, pour ce qui était de la pureté de leurs mœurs, les Suisses n'avaient qu'à songer

à leur célèbre historien, Jean de Müller, et aux nombreux hobereaux bernois réputés pour les mêmes pratiques. De même, il disait en face au grand-duc qu'il n'était pas un vrai prince, puisqu'il n'avait pas le courage de se tenir une maîtresse en titre; il appelait Carlsruhe un village; le château, un chenil de paysan, et les dîners de la cour, de la pâtée de chiens. S'il oubliait le théâtre de la cour dans ses aménités, c'est qu'il le dirigeait lui-même, et s'en faisait accroire pour cela. Bref, il était aussi extravagant que possible, et s'en permettait de toutes les couleurs, et ce n'était pas merveille que pour la lutte avec un tel disgracieux personnage, je trouvasse des alliés en quantité. Avec cela, son ascendant était déjà entamé par la nouvelle tournure des choses; il s'élevait des voix pour contester ses prétendus talents, pour traiter son esprit de grossière imprudence : ses extravagances, disait-on, ne pouvaient, dans les circonstances données, qu'être funestes au grand-duché.

Cependant il m'était pénible, et en ma qualité de débutant il devait me paraître grave, de me trouver en hostilité déclarée contre le ministre auprès duquel j'étais accrédité et auquel j'étais adressé pour toutes les affaires. Je fis donc, par l'intermédiaire de Tettenborn¹, une tentative pour établir des relations au moins tolérables; mais elle échoua, et Tettenborn me dit que Hacke devait avoir une dent particulière contre moi, et que je n'avais rien de bon à attendre de lui. Il ne me resta donc qu'à me mettre sur le pied de guerre et à attendre l'occasion. Mais pour ce qui était de la présentation à la cour, mon adversaire garda l'avantage pour le moment. Le grand-duc et la grande-duchesse, et Hacke avec eux, se rendirent sans étiquette à Griesbach, bain très-isolé dans la Forêt-Noire, et on disait qu'ils y séjourneraient plusieurs semaines et peut-être des mois. Le grand-duc y était tout à fait inabordable, et ma présentation se trouva différée jusqu'à son retour.

Pendant son absence, je crus inutile de jouir plus longtemps des ennuis de Carlsruhe et me rendis avec Rachel² à Bade, où nous étions impatientement attendus. Le flot humain qui s'y était donné rendez-vous de tous côtés était moins agréable que la nature. C'était un mélange d'éléments hétérogènes et parfois peu engageants. La guerre et les

¹ Général au service de Russie, ami de Varnhagen. Il a déjà été question de lui dans l'Étude sur le prince de Metternich. A cette époque, il habitait le grand-duché de Bade, et après avoir renoncé au service de Russie, il y devint une sorte de ministre intime et sans portefeuille.

² Madame de Varnhagen.

changements politiques qui l'avaient suivie avaient arraché à leur position et jeté sur ce grand marché social une foule de gens. De France, de Suisse et d'Allemagne même étaient arrivés nombre d'aventuriers, de chevaliers d'industrie, de destitués, de persécutés, de mouchards attachés à ces derniers, des figures déplaisantes et peu sûres, et la partie féminine était presque encore plus effrayante que les hommes. Des manières brutales, des voix triviales rendaient insupportables non-seulement les salons publics où le jeu réunissait les plus hautes classes et la plus basse canaille, mais les promenades et les lieux de réunion au grand air; l'oreille et les yeux étaient offensés de la manière la plus repoussante, et les belles manières ne cachaient souvent non plus que mensonge et friponnerie. La police locale était exécration par ses maladresses et ses erreurs; elle vexait les honnêtes gens et laissait les filous tranquilles. Quelques incidents, où des personnes très-honorables se trouvèrent impliquées dans de fâcheuses affaires, inspirèrent une grande appréhension contre le commerce avec des gens inconnus, et détournèrent d'invoquer la protection de l'autorité. La grande société des eaux vivait entre elle en rapports très-tendus, en méfiance et en soupçon.

Quant à nous, cela nous regardait peu, nous touchait peu. Dans le grand et brillant cercle qui nous avait confisqués à notre arrivée, nous ne recevions qu'une société en quelque sorte tamisée. Le général Tetttenborn habitait alors la maison la plus belle et la mieux située de Bade, hospitalièrement ouverte du matin au soir à tous les amis anciens et nouveaux, qui lui arrivaient des quatre points cardinaux. Il était l'hôte magnifique du monde élégant, que ses nombreux chevaux de trait et de selle transportaient aux plus beaux endroits de plaisance, où il donnait des fêtes brillantes, comme ce pays n'en avait jamais vu; mais il était en même temps l'appui des malheureux, le refuge des nécessiteux, qui ne s'adressaient jamais en vain à son inépuisable libéralité. Son cercle comprenait toutes les nations, mais principalement des Russes et des Français, et parmi ces derniers, c'étaient les bonapartistes, maintenant persécutés, auxquels il faisait le meilleur accueil. Beaucoup d'entre eux l'avaient connu à la cour de Napoléon, et voyaient avec reconnaissance le général qui leur avait été si hostile dans la guerre, les traiter en amis dans le malheur. Bade était inondé d'espions envoyés par la police française et qui devaient surveiller non-seulement les bonapartistes et les libéraux, mais le gouvernement et la cour, où l'on prétendait que les partisans de Bonaparte avaient un fort appui dans la grande-duchesse Stéphanie. C'était complètement faux; mais l'impudence alla

si loin, qu'on osa demander à des fonctionnaires badois d'espionner leur propre souveraine pour le compte de la police française. Quelques envoyés de ce genre avaient aussi voulu s'insinuer chez Tettenborn sous des titres sonores, mais ils furent promptement et ignominieusement éconduits.

Si plusieurs des Français que nous voyions pouvaient être taxés d'un peu d'imprudence et de légèreté, ce reproche ne touchait à coup sûr pas un certain M. Huart, qui nous vint de Belgique et qui, tout en se mêlant à notre société, s'efforça d'y faire le moins de bruit et de figure possible. Il ne put toutefois soutenir son rôle jusqu'au bout. Dans une des grandes promenades organisées par Tettenborn, il eut sa place assignée dans notre voiture; et Louis Robert¹, par trop de parti pris pour certaines idées politiques qui avaient inspiré sa muse dans les conflits du temps, l'irrita par des assertions inexactes et insoutenables sur les commencements de la révolution française. L'étranger garda le silence, non sans des signes d'impatience; moi, je me crus tenu de rectifier beaucoup d'erreurs, et comme il reconnut ainsi de plus en plus la sûreté du terrain, il finit par se risquer et à prendre part au débat, qui bientôt l'entraîna au point de nous étonner par le flot impétueux, irrésistible du discours. Nous eûmes la conviction que ce n'était point là un homme ordinaire ni un novice dans la parole. Comme nous lui donnions à entendre amicalement combien différent il nous semblait tout d'un coup de ce qu'il s'était montré jusque-là, il convint en souriant qu'avec nous la dissimulation était inutile, et le même soir il nous fit dire par le général Bachelu, qui était aussi des nôtres, que son vrai nom était Teste², et qu'il était l'ami d'Arnault et d'autres exilés vivant en Belgique, pour les affaires desquels il avait en partie entrepris ce voyage. J'eus plus tard occasion de lui rendre quelques services, et il me fit écrire par Arnault, dont la tragédie de *Germanicus* faisait alors grand bruit, et qui m'envoya ses Fables imprimées en Belgique.

Cinq semaines avaient rapidement passé à Bade, et notre société commençait à se disperser pour faire place à de nouveaux arrivants. Tettenborn retourna à Mannheim, et nous l'y suivîmes volontiers; mais à peine y eûmes-nous passé quinze jours, que nous reçûmes de Hacke l'invitation de nous rendre au prochain cercle de la cour à Carlsruhe, où ma présentation devait avoir lieu. J'arrivai; la présentation se

¹ Le beau-frère de Varnhagen.

² L'ancien ministre.

fit dans les formes ordinaires, avec l'attirail obligé de visites et d'invitations; puis nous retournâmes terminer l'automne à Mannheim. La ville offrait une société nombreuse, agréable, variée, des concerts et un théâtre bien réputé de vieille date, et qui rendait encore un honorable témoignage de son ancienne splendeur. Quelques fils politiques parcouraient aussi la trame de la vie sociale, dont je veux toucher ici quelques-uns. Pendant la guerre avec Napoléon, l'Angleterre avait vu de plus en plus ses relations coupées avec le continent, et s'était trouvée dans la nécessité d'entretenir ses rapports, même avec les grandes cours, en secret et par des agents inostensibles. Dans ces circonstances, il se présenta pour de tels services des hommes considérés qui, en temps ordinaire, eussent trouvé cela fort au-dessous d'eux, comme le malheureux Bathurst, dont la disparition près de Perlberg est encore aujourd'hui une énigme. A Vienne, M. King, frère de lord King, avait pendant longtemps rempli ces fonctions d'agent avec d'autant plus de succès et d'agrément, que sa naissance le recommandait fort dans la haute société et sa belle prestance auprès des nobles dames; les princesses de Courlande notamment l'avaient distingué l'une après l'autre. Quand la tournure des affaires lui eut permis d'entrer dans la diplomatie officielle, M. King était resté par goût dans les voies secrètes, et s'y trouvait encore engagé après trois ans, quand depuis longtemps il n'en voulait plus. Ses fonctions à Vienne avaient cessé d'elles-mêmes; la société qu'il y avait connue s'était dispersée de par le monde, et pour le moment les ministres anglais n'avaient trouvé d'autre instruction pour leur agent, qu'ils payaient bien, que de se promener en observateur à travers l'Allemagne. C'est ainsi qu'il était venu à Mannheim et s'y était introduit dans la société. Il était le plus souvent chez Tettenborn, et dans les soirées intimes il ne se gênait pas pour nous faire part de ses observations et de ses expériences, en faisant des railleries amères de la sottise de ceux à qui il adressait ses rapports; car, quoique foncièrement tory, il était toujours mécontent des chefs du parti. Sa situation lui pesait, d'autant plus qu'il ne pouvait s'empêcher de voir maint regard équivoque tomber sur lui. Son emploi devait paraître important à ses supérieurs, car il recevait souvent des dépêches par des courriers et des estafettes; mais l'importance ne le blanchissait pas, et, comme au bout d'un certain temps il ne se trouva pas d'ambassade pour lui, il abandonna complètement cette situation.

M. d'Oempteda, baron hanovrien, pour expier le péché d'avoir été au service du roi de Westphalie, avait reçu la honteuse mission d'espion-

ner en Italie la princesse de Galles¹ et de la trahir. Il se présenta chez elle comme un homme repoussé par le gouvernement, fut le bienvenu en cette qualité et reçut l'accueil le plus empressé. La princesse vit en lui un ami et un compagnon de fortune, et ne s'imposa aucune contrainte; il put donc, comme témoin oculaire de ses nombreux égarements, en faire des rapports au comte de Munster, qui savait que le prince régent ne connaissait alors rien de plus important que de recueillir des témoignages contre l'honneur de son épouse. La vie de la princesse ne pouvait être défendue, et sa suite anglaise fut tellement blessée et honteuse de sa conduite, que les uns partirent après les autres, et qu'il ne demeura bientôt plus que des Italiens. Le dernier restant était un capitaine, Haunam, et lui-même avait déjà déclaré qu'il ne resterait pas, quand la noire trahison d'Ompteda se trouva révélée par accident. Haunam se crut encore trop obligé envers sa maîtresse pour ne pas se faire son champion en face d'une telle indignité. Ompteda avait déjà pris la fuite; mais le cartel de Haunam le poursuivit en Allemagne, et il ne put l'esquiver. Cependant il ne voulait se battre à aucun prix, aimant mieux jouir du prix de sa belle action que risquer sa vie : le comte de Munster l'avait nommé ambassadeur de Hanovre à Rome, et il sut aussi le débarrasser du duel. Ompteda avait fixé le lieu de la rencontre et le moment du rendez-vous; il vint au moment indiqué et attendit trois jours; au troisième arriva un courrier anglais avec des dépêches de Londres : sur quoi il se fit donner des certificats attestant son arrivée et qu'il avait attendu, et partit incontinent pour Hanovre, pour de là se rendre à Rome. Je n'appris que longtemps après l'ignominieux dessous des cartes. Haunam s'était rendu en Angleterre pour régler ses affaires avant le duel, et il était sur le point de repartir pour Mannheim quand il rencontra des difficultés imprévues : il se vit judiciairement empêché de quitter Londres, et c'était Munster qui lui avait suscité ces affaires. Haunam manqua le jour indiqué, et lorsque, les obstacles écartés, il ne fut plus possible de le retenir, ce fut encore Munster qui expédia ce courrier, pour avertir Ompteda de déguerpir au plus vite et de faire certifier qu'il avait vainement attendu son adversaire. Quand Haunam arriva et ne le trouva plus, il fut hors de lui. C'était sur lui, qui n'avait rien à se reprocher, que tombait le faux jour. Il maudit son adversaire, dont il lui fut impossible de

¹ Femme du prince régent d'Angleterre, plus tard la reine Caroline, dont le procès a fait tant de bruit. On sait que le prince régent d'Angleterre était en même temps souverain de Hanovre, ce qui explique l'intervention de personnages hanovriens dans cette histoire.

trouver la piste, et retourna en Angleterre. Que dire de si viles intrigues, ourdies par des hommes de haut rang et de hautes fonctions, et qui après cela veulent encore passer pour gens d'honneur !

L'année 1817 promettait d'être fort incidentée ; je mentionnerai d'abord quelques changements dans le corps diplomatique. Le Wurtemberg nous envoya comme ambassadeur le baron Grempp de Freudenstein, petit homme à grandes prétentions, qui se tenait pour un parfait homme du monde, et regardait de très-haut tous ceux qu'il ne reconnaissait pas comme ses égaux. Il était peu charmé de venir à Carlsruhe, trouva l'endroit détestable, un vrai nid de juifs, comme il dit, ce qui le brouilla tout de suite et à jamais avec Haber, le banquier de la cour. Il eut aussi le talent de blesser les ministres de France et d'Autriche par d'imprudentes sorties. Je restai sur un bon pied avec lui, parce qu'il avait des affaires en Prusse pour lesquelles il comptait sur moi, et il me fut aisé de le mettre quelque peu de mon côté dans la guerre que je poursuivais contre M. de Hacke. La Bavière rappela le comte de Seiboldtsdorf, et envoya le comte de Reigersberg, un bon homme qui ne se faisait pas de bile, mais n'avait aucune prétention de capacité politique. Plus tard, il y eut aussi des changements à la mission de Russie : le baron de Maltitz reçut sa retraite, avec permission de se fixer à Carlsruhe, et le comte Goloffkin, ambassadeur de Russie à Stuttgart, fut aussi accrédité à Carlsruhe, avec le conseiller d'État de Struve sous lui, comme chargé d'affaires, pour soigner le courant à demeure. Struve amenait une nombreuse famille, mais qui contribua peu à rehausser le charme de la société. C'était du reste un homme sans prétention et appliqué à son devoir.

La cour s'efforçait de donner quelque éclat à la capitale. Il ne manquait pas de fêtes, et quelque vie se manifestait même dans les cercles plus restreints, du moins à la surface. Au fond, c'était toujours étriqué et factice, une plate illusion. Mais cela suffisait pour fournir au ministre de Hacke l'occasion de me témoigner son mauvais vouloir par les omissions les plus ostensibles. Quand tous les diplomates étaient invités, je ne l'étais pas, et je n'arrivais que rarement à voir le grand-duc et la grande-duchesse. En face, ses manières étaient affables et même confiantes à sa manière ; mais, disait-il à d'autres, il ne fallait pas trop concéder au chargé d'affaires de Prusse. Je ne pouvais laisser passer ses dédains pour ma personne et encore moins pour mon emploi. Je pourvus sur-le-champ à ma satisfaction personnelle

en attaquant mon ennemi avec la plus forte raillerie et en le rabaisant dans l'opinion. Pour le reste, j'en réfèrai à Berlin. Tettenborn parla au grand-duc, et celui-ci lui dit en confidence que Hacke était un drôle ridicule qui voulait jouer le Richelieu badois, même vis-à-vis de lui, son maître; qu'il le prenait beaucoup trop haut, offensait à droite et à gauche toutes les situations, et lui nuisait plus par ses folies qu'il ne pouvait le servir par toute son habileté; que lui, grand-duc, lui en dirait son opinion, surtout en ce qui touchait mes justes griefs; mais, ajouta-t-il d'un ton de prière, il fallait que Tettenborn le fit aussi de son côté. Ce dernier trait est caractéristique pour les personnes et la situation; il explique aussi comment je pouvais, dans ma position, soutenir une telle guerre, et la soutenir de la manière que je fis.

Plus d'une fois, j'accablai l'ennemi et lui fis d'incurables blessures. Le salon de la margrave douairière était un bon champ de bataille pour moi. Un jour, on y parlait de la possibilité d'une révolution en Allemagne et des suites qu'elle aurait; je dis tout ingénument qu'elle se distinguerait de la révolution française, en ce que dans celle-ci un ancien cuisinier était devenu général, tandis qu'en Allemagne un certain ministre deviendrait à coup sûr cuisinier. La margrave trouva ce contraste fort réjouissant, et tous les regards se tournèrent sur Hacke, qui ne trouva rien à dire.

Vers ce temps, il se donna un ridicule qu'il eût pu s'épargner. Rien ne l'y poussait, et ce fut pur excès de vanité. Il avait conservé de son éducation de Mannheim quelques souvenirs de culture et de gloire littéraires, et il se persuada de prouver aussi par ce côté sa supériorité aux gens de Carlsruhe. Très en secret, il s'était mis à traduire les *Maximes* de la Rochefoucauld, travail facile, très-propre à remplir les heures perdues, et qu'il expédiait à ses moments de digestion avec le sans gêne le plus satisfait de lui-même. Enfin ce fut fini, et le chef-d'œuvre parut à l'improviste vers la fin de janvier. Grande fut la surprise de voir le ministre de Hacke métamorphosé en auteur; mais personne ne fut plus enchanté que moi. La traduction était la plus déplorable du monde, lourde, superficielle et pleine d'erreurs. On voyait assez qu'il ne savait ni le français ni l'allemand, et les plus risibles contre-sens sautaient aux yeux. Il suffisait de les signaler pour faire faire la plus piteuse figure au prétendu littérateur. Le grand-duc, lequel, sans nulle critique, vénérât fort tout ce qui était imprimé, et la grande-duchesse, qui s'attachait plus à l'original qu'à la traduction, furent un moment sur le point de croire au talent de leur ministre; mais j'eus bien vite anéanti leur bonne opinion en faisant rapidement voir l'ineptie mani-

feats, qui fut bientôt reconnue et jugée partout. Hacke ne put plus se dépatrer du ridicule et du mépris où il tomba, et, après avoir essayé de mordre à droite et à gauche, il baissa la tête comme un homme battu. Son gribouillage littéraire lui fit plus de tort que toutes les sottises qu'il avait faites dans son emploi, et le complet désastre de l'écrivain contribua fort à hâter celui du ministre. Sa chute était, à vrai dire, décidée de ce moment; mais, avec les irrésolutions et les délais qui retardaient tout, elle pouvait encore traîner un peu, et tant qu'il restait à son poste, il avait l'avantage sur moi, le grand-duc se contentant de me donner raison sans me faire justice. Je trouvai donc sage de retourner à Mannheim, chez Tettenborn, pour y attendre les événements.

Vers la fin de mars, une visite extraordinaire, mémorable, attira de nouveau les regards sur Carlsruhe. La princesse de Galles avait quitté l'Italie, où elle n'avait vécu en dernier lieu que parmi des espions et des traîtres, et venait à Carlsruhe, après avoir sondé le terrain en divers endroits, pour voir si la ville lui plairait pour y séjourner. On ne crut pas devoir lui refuser l'accès de la cour, bien que le fâcheux état de ses relations avec son époux, le prince régent d'Angleterre, fût non-seulement connu, mais suffisamment public. Il se trouva de bonnes âmes pour insinuer qu'en Angleterre un refus produirait le meilleur effet; mais le grand-duc décida qu'il n'était pas le juge de ces querelles domestiques, que la vie de la princesse ne le regardait en rien, qu'elle était toujours princesse de Galles et sa parente, et qu'à ce double titre elle avait droit à tous les honneurs dus à son rang. Ce prince, ordinairement faible et irrésolu, mais doué au fond de nobles instincts et d'un sens droit, avait de ces moments de résolution ferme et généreuse auxquels on eût seulement désiré plus de suite. Bref, la princesse, repoussée par des cours plus puissantes, trouva l'accueil qu'elle désirait à celle de Bade, plus indépendante en cela que les autres. Son train et sa suite étaient sans doute singuliers, choquants, et faisaient beaucoup parler. Un solide Italien à boucles noires, Bartolomeo Bergami de Crema, anciennement piqueur chez le général Pino, était grand maître du palais; sa sœur, nommée Oldi, première dame d'honneur; un autre frère, Luigi Bergami, avait également un emploi de cour; la domesticité anglaise avait été congédiée ou était partie volontairement. Je n'ai pas été témoin oculaire de ce qui se passa à Carlsruhe, mais je puis remplacer mes impressions personnelles par une lettre du comte de Trauttmansdorff, que je ne vois pas d'inconvénient à insérer ici. « Je n'approuve pas du tout votre projet de pro-

longer votre séjour à Mannheim jusqu'à la belle saison ; l'intérêt esthétique et diplomatique que vous y pouvez trouver s'efface complètement en ce moment devant celui de la résidence badoise. La princesse de Galles nous favorise depuis trois jours de sa présence, et le peuple ébahi ne quitte pas des yeux les fenêtres de l'hôtel de la Poste, où se montre de temps en temps une tête de Turc parmi la suite assez bizarre de la princesse. A la cour, on paraît fort content de cette auguste visite. On s'entretient, on chante, on monte à cheval, et n'était le carême, il y aurait grand bal. La beauté de la princesse est au-dessus de toute description : il faut l'avoir vue. Avant-hier, il y a eu grand dîner de gala en son honneur et présentation du corps diplomatique ; mais, comme elle nous a simplement dit que le climat de Carlsruhe était plus agréable que celui de Munich, sur quoi nous étions déjà suffisamment éclairés, ledit corps n'a pu juger du profit qu'elle a tiré de ses voyages. Le grand maître Bergami est un sire qui, dans mon opinion, peut encore défier les tempêtes d'un siècle tout entier ; dans la mêlée, je me le souhaiterais devant moi ; à table, il est assez ennuyeux compagnon ; à la chasse, il doit être terrible, et je pense que les enfants le prennent pour un second Saturne. Sur sa poitrine, il a trois ordres ; sur son dos, la clef de chambellan ; sur son sabre, les portraits de la famille Murat. Élevé dans l'écurie, il passe pour excellent cavalier, et est comme tel fort apprécié ici. Les autres compagnons, boutonnés dans une espèce d'uniforme de chasseur, n'ont pas beaucoup attiré l'attention. Hier, la princesse a assisté à une magnifique représentation de *Jean de Paris*. La salle était brillamment illuminée, et le plaisir rehaussé par une danseuse de Munich qui n'a pas encore eu le temps de se confire dans le vinaigre de Carlsruhe. Aujourd'hui, grande excursion à Bade, et dimanche sera, dit-on, le jour de la tristesse et des adieux. »

A ce moment, l'affaire paraissait encore assez plaisante pour justifier ce ton d'humour, mais pour moi j'avais déjà appris beaucoup trop du fond de ces histoires, pour ne pas me révolter des indignes complots incessamment tramés contre la princesse, et qui, chez tout homme de cœur, devaient reléguer à l'arrière-plan la question de son innocence ou de sa culpabilité. Le prince régent était plein d'amertume contre sa femme, mais qui, elle aussi, était autorisée aux plus justes plaintes depuis les premiers temps de leur mariage. Pour instrument de sa haine, il choisissait non ses ambassadeurs anglais, qui eussent difficilement rempli ses instructions avec le zèle nécessaire, et peut-être même les eussent déclinées, mais ses serviteurs hanovriens. C'est une aache dans la vie du comte de Munster d'avoir servi avec une si con-

stante complaisance cette passion de son maître, et partout impliqué les ministres de Hanovre dans ces odieuses intrigues. Le baron de Reden, représentant de Hanovre à Stuttgart et à Carlsruhe, dut se soumettre en soupirant à ce qu'on exigea de lui dans cette circonstance. Pendant le séjour de la princesse, il s'était rendu à Stuttgart pour éviter toute relation personnelle, mais il reparut aussitôt après son départ, et ce vieillard, blanchi dans la droiture et dans les sentiments les plus retenus, les plus dignes et les plus honorables, dut se commettre dans les plus viles enquêtes, interroger des garçons et des filles d'hôtel, et déterminer à prix d'argent l'une de ces dernières, dont le témoignage parut particulièrement précieux, à se faire envoyer à Londres et grassement défrayer, jusqu'à ce qu'enfin le funeste procès intenté à la reine appelât aussi ce lamentable témoin à la lumière du jour. Je n'ai pas le courage de rappeler les détails. Aucune considération ne me commandait de garder pour moi ce que je savais d'une manière authentique ; j'en donnai connaissance à des Anglais, et je connus ainsi risque de voir invoquer mon témoignage dans ce procès scandaleux, et désastreux pour toute royauté. Je n'aurais rien pu dire à la décharge de la reine, mais j'aurais eu à produire de fortes plaintes contre ses persécuteurs. Je considérai comme une faveur du sort d'en avoir été quitte pour la peur.

Dans la première quinzaine de mai, le petit grand-duc héritier, enfant délicat, tomba subitement malade et mourut en des convulsions, comme précédemment son petit frère aîné. Le grand-duc et la grande-duchesse se sentaient frappés et saisis de la manière la plus terrible ; pour la deuxième fois, ils perdaient leur héritier direct, car les deux petites princesses, auxquelles cette année même en ajouta une troisième, et qui croissaient et prospéraient sans encombre, n'avaient pas droit à la succession au trône, qui devait maintenant passer aux deux oncles du grand-duc. Or ceux-ci étaient vieux et sans enfants. Ainsi l'hypothèse impossible, mais dont on n'avait pas moins cru devoir tenir compte dans les négociations de 1815, savoir l'extinction de la maison régnante de Bade, semblait devoir se réaliser. Le pays tout entier fut consterné et envisagea les suites avec appréhension et méfiance. Les bruits d'empoisonnement, qu'on s'était chuchotés à l'oreille à la mort du premier enfant, se renouvelèrent et devinrent plus forts. Le bas peuple surtout fut ardent à échafauder, dans sa manière de voir confuse, les accusations les plus aventurées, les plus insoutenables. Le grand-duc était depuis longtemps rongé d'un semblable soupçon relativement à lui-même, et l'idée qu'il avait été

empoisonné par un de ses domestiques, qui s'était ensuite suicidé à Vienne, s'enracinait de plus en plus en lui. La grande-duchesse, qui avait soigné son fils avec une sollicitude maternelle et ne l'avait pas quitté un instant dans sa courte maladie, ne pouvait croire à la possibilité d'un crime, mais son esprit ne put complètement se dérober à ces sombres images, et elle ne vit plus qu'avec répugnance certaines personnes qui lui rappelaient trop vivement le malheur sans remède.

Quelques semaines après décéda le plus jeune oncle du grand-duc, le margrave Frédéric; mais cette mort fit peu d'effet. Le margrave avait toujours été insignifiant, et, quoique marié, n'avait pas d'enfants. Par contre, le crédit de l'oncle aîné, le margrave Louis, avait beaucoup monté depuis que la mort du petit grand-duc lui avait ouvert la perspective de la succession. Il n'avait pas de femme, mais il avait des enfants, et pouvait très-bien, par un mariage conforme à son rang, créer une lignée apte à succéder. On disait toutefois qu'il n'osait encore nourrir de telles pensées. Mais, parmi les courtisans et les fonctionnaires, il y en eut qui dès lors se rapprochèrent secrètement de lui, comptant pour leur fortune plutôt sur lui que sur le grand-duc, auquel un long règne ne semblait point promis, malgré sa jeunesse.

J'eus lieu cette année de me rendre à Bade plus tôt que l'année précédente. Le roi et la reine de Wurtemberg y étaient arrivés, et les ministres résidant à Carlsruhe s'empressèrent d'aller présenter leurs respects à Leurs Majestés. Le roi m'avait déjà témoigné de la bienveillance à Vienne, quand il n'était encore que prince héritaire. Je vis pour la première fois la reine Catherine : elle était remarquable au plus haut point par la beauté et par l'esprit, et on savait que la sœur de l'empereur Alexandre avait en tout de grandes vues. Elle n'avait rien d'exalté, et goûtait peu la poésie et l'art. Ce qui la distinguait, c'était une raison claire et pénétrante qui embrassait vivement, avec un tact prompt et heureux, tout ce qui était d'intérêt général au point de vue des hommes et des situations. Aux miévreries d'une esthétique nuageuse, elle préférait les choses pratiques et utiles, qui étaient en effet préférables à ce moment et dans sa situation. Son action bienveillante et féconde, qui dura malheureusement trop peu, a laissé des souvenirs ineffaçables en Wurtemberg. Avec cela, elle était la souveraine dans toute l'acception du mot, habituée à manifester sa volonté avec la certitude de l'accomplissement immédiat, et trouvant tout naturel de ne point faire de façons avec ses serviteurs, même les plus haut placés. Entourée des Russes les plus distingués, si elle les trouvait trop près quand elle voulait s'entretenir en confiance avec un

Allemand, elle leur disait tout simplement et d'un commandement sec : « Éloignez-vous », et ils s'empressaient d'obéir avec soumission. Elle ne se gênait ni en cela ni pour dire tout haut sa pensée, et un jour qu'on parlait de la nature sauvage du grand-duc Constantin, ces mêmes Russes purent entendre avec terreur ces paroles : « Je sais bien » qu'il est une bête sauvage, mais il est cependant le meilleur de nous, » parce qu'il se montre comme il est. » Ce mélange de hauteur et de franchise donnait un charme extraordinaire à la belle princesse, qui possédait avec cela une éducation accomplie, et sa conversation était souvent un véritable enchantement.

Comme la précédente année, la maison de Tettenborn fut de nouveau le centre principal de la société de Bade. La compagnie qui s'y réunissait pouvait à bon droit être appelée européenne, non-seulement parce que toutes les capitales de l'Europe y étaient richement représentées, mais surtout parce qu'elle appartenait complètement à cette sphère supérieure où s'effacent les différences nationales pour faire place à une aristocratie commune. Les Anglais eux-mêmes, déjà fort décriés pour leur peu de sociabilité, leur roideur et leur morgue, ne faisaient point exception en cela, parce que ce sont surtout les classes moyennes qui se font remarquer chez eux par ce caractère insociable, tandis que leurs vrais grands seigneurs entrent avec aisance dans le type général, et en deviennent même la plus haute expression. Du reste les Anglais, tant de l'aristocratie que des classes moyennes, n'étaient pas encore si nombreux sur le Rhin qu'on les y a vus plus tard; ils n'exerçaient aucune prépondérance dans la société, et n'en avaient point la prétention.

On voyait chez Tettenborn, pour nommer d'abord les étrangers les plus distingués, madame de Demidoff, venue de Paris avec une compagnie nombreuse; la maréchale duchesse de Raguse avec la sienne; l'ambassadeur comte Goloffkin, le général Bachelu, le comte et la comtesse de Saint-Aulaire, enfin l'ancien gouverneur de Moscou, comte Rastopschin. Ce dernier nom éclipsait tous les autres, et sa personne, où se heurtaient les plus violents contrastes, eût commandé l'attention et la crainte, quand même son nom n'eût pas été indissolublement lié à l'incendie de Moscou. Je vais en parler avec quelque détail.

Il venait de Paris où il avait fait un assez long séjour, et paraissait tout ravivé et ragaillardi du mouvement des esprits dont le tourbillon l'avait entraîné. Initié dès sa jeunesse aux lettres et aux manières françaises, rompu à toutes les finesses, à tout l'esprit de la langue et de

la conversation, il attachait par sa parole facile et aisée, dont le charme s'accroissait encore quand on ne tardait pas à découvrir que sous ce jeu étincelant se cachait une volonté de fer, un caractère absolu, terrible, dont on pouvait à peine séparer l'idée de passions à demi sauvages et d'une violence brutale. A l'attrait que chacun trouvait à sa conversation se mêlait souvent un étonnement, un frisson involontaire; on sentait comme un besoin de se retrouver, de se ramasser en face d'un tel homme. En talent, en esprit, en fine plaisanterie, en humour inépuisable, Rastopschin ne le cédait point au prince de Ligne; mais combien l'impression était différente! La plaisanterie enjouée du prince berçait l'auditeur comme sur un moelleux tapis de mousse, tandis qu'avec Rastopschin on sentait le terrain semé d'aiguillons pointus entre lesquels le pied ne devait se poser qu'avec précaution. Je crois vraiment que sans son talent de parole sa personne n'eût été que repoussante, mais celui-ci était irrésistible. C'était une fête de l'entendre dérouler à sa manière, tantôt en récits suivis, tantôt en comparaisons imprévues; les observations pénétrantes et souvent originales au plus haut point qu'il avait eu occasion de faire à Paris. La France et les Français, Paris et les Parisiens semblaient s'être emparés de toute son imagination, et quelque liberté qu'il sût maintenir à ses jugements frappants, on sentait cependant toute sa préférence pour ce sujet. Ses vues étaient absolues, affranchies de toute convenance politique, de tout calcul personnel. Il jugeait librement et disait hardiment ce qu'il pensait. Que le nouvel ordre de choses en France dût tomber au premier choc, était pour lui l'indubitable résultat de ses observations. Mais c'est surtout des affaires de Russie qu'il parlait avec une témérité incroyable et une véritable amertume, au grand tourment du comte Goloffkin. Tant que Rastopschin se contentait de dire que nulle part les gens de mérite n'avaient la certitude de faire fortune comme en Angleterre, ni les femmes comme en France, tandis que la Russie était au contraire le paradis des gueux, Goloffkin riait encore; mais il arrivait d'autres discours que le caractère officiel de l'ambassadeur ne pouvait absolument pas admettre. A ce moment, on voyait chez Rastopschin une passion indomptée s'agiter comme une bête fauve derrière les pointes des phrases françaises et en guetter l'effet. L'ingratitude et les déboires avaient élevé une barrière entre lui et sa patrie, au salut de laquelle sa grande résolution avait si essentiellement contribué, et il eût volontiers porté à ses ennemis du jour un coup aussi terrible et aussi décisif que naguère aux Français. Il était dangereux de le laisser s'abandonner à ces idées: il semblait à peine se dominer encore, son visage

prenait une expression épouvantable, et sa présence répandait autour d'elle l'impression la plus pénible. Mais, en dépit de ces explosions, je crus découvrir en lui des vestiges d'une émotion plus humaine, et, comme précédemment avec le prince de Ligne, je lui trouvais maintenant quelque ressemblance avec Guillaume de Humboldt : la même glace à la surface, qui pourtant ne réussissait pas à voiler tout à fait la chaleur du sentiment, et la même veine d'esprit tranchant et original, la même impatience de l'ennui qui s'attache volontiers aux conversations ordinaires, et auquel ces natures veulent se dérober par leur propre esprit, si celui des autres ne leur vient pas en aide.

Cet homme extraordinaire s'était fait remarquer de bonne heure par une rudesse peu commune. Ministre des affaires étrangères de Paul I^{er}, il s'était on ne peut mieux accordé avec la brutalité de son maître. On faisait des plaintes générales de la dureté froide avec laquelle il rembarrait son monde, mais presque toujours il y avait aussi de l'esprit et de l'originalité dans ses insolences. Lors de l'invasion des Français, sa violence concentrée se monta au diapason d'une fureur sauvage. Jamais on n'oubliera ses épouvantables appels au peuple, et les inscriptions ignominieuses qu'il faisait placarder contre l'ennemi. Trois jours avant l'évacuation de Moscou, il avait écrit à Bagrathion, dans le plus franc russe, qu'il tiendrait la ville aussi longtemps que possible, mais que si les choses allaient à l'extrême, il se rappellerait le vieux proverbe : « que mieux vaut aller au diable que tomber entre les mains » de l'ennemi. » Même dans le succès et la fortune, l'exaspération que lui avaient donnée le malheur et le désespoir se maintinrent ensuite. Les Français venaient de quitter Moscou en flammes; les blessés qu'ils avaient laissés avaient été massacrés par les Russes; quelques-uns seulement, qui de leurs faibles moyens osèrent se défendre dans l'hôpital des Enfants trouvés, obtinrent la grâce d'une affreuse captivité. Dans leur détresse, ils essayèrent d'émouvoir Rastopschin; l'impératrice mère s'intéressait à ces infortunés; Rastopschin ne pouvait complètement se refuser à ses prières, mais il y accéda par le cruel billet suivant, écrit de sa main : « Le comte Rastopschin accorde le temps nécessaire à » M. Gazo père pour se remettre de sa maladie; après quoi il faudra qu'il » se rende avec son fils dans le gouvernement de Wologda. La conver- » sation qu'il demande n'amènerait aucun résultat; il n'y a ni calomnie » ni malveillance qui agissent auprès du comte Rastopschin; mais une » nation qui n'a ni foi ni loi, et qui n'a d'autres titres depuis vingt ans » que des crimes et des forfaits, ne doit jamais prendre à témoin l'Être » suprême, dont la justice est méconnue chez les brigands. » Cet

homme de fer fut pourtant moins obstiné dans sa haine des Français que le baron de Stein : Paris avait su fondre le métal récalcitrant, et le héros de Moscou y avait trouvé un refuge et des attraits que sa patrie ne pouvait lui offrir.

Un soir, comme il n'y avait chez Tettenborn qu'un petit cercle intime, Rastopschinn nous fit à l'improviste un récit complet de l'incendie de Moscou et de la part qu'il y avait prise. Il se moqua fort des bruits qui le représentaient comme allumant l'immense capitale avec une torche, comme on voit sur le théâtre la courtisane Thais procéder seule à l'incendie de Persépolis : « J'ai enflammé les arties des hommes, » dit-il, et à ce plus terrible des incendies les torches s'allument aisément. » Il indiqua ensuite les mesures qu'il avait prises comme gouverneur : l'éloignement des pompes, nécessaire aussi parce que les pompiers étaient un corps militaire qu'il ne fallait pas abandonner à l'ennemi ; l'ouverture des prisons et les mesures de toutes sortes qui devaient faire trouver aux Français, à la place d'une capitale richement pourvue, une cité dévastée ; enfin l'exemple décisif qu'il donna en incendiant son palais, situé pourtant hors de Moscou. Il montra ses pensées, ses motifs, ses impressions, et avoua qu'il n'avait plus senti qu'une chose : le néant de tous les biens si la patrie périssait, — ajoutant qu'il s'était trouvé là-dessus en unisson avec tout le peuple, ce que prouvait le zèle avec lequel on avait accompli son projet. Des torches, des tourteaux goudronnés flamboyèrent bientôt aux mains des bandes sauvages, qui se donnèrent elles-mêmes une sorte de discipline et se partagèrent les rôles et les quartiers, ce qui se broutilla ensuite de nouveau dans la rage et la furie de l'exécution, comme aussi plusieurs dépôts de poudre, qui devaient être particulièrement désastreux, manquèrent leur effet par la précipitation ou le retard. Mais, en somme, la destruction fut immense et dépassa toute prévision, et bien que le dommage eût eu des suites mortelles pour l'ennemi et eût amené une totale périclépie de l'histoire, cependant, au moment même, le prix du succès parut trop épouvantable pour qu'on osât vanter l'initiateur. L'incendie de Moscou avait coûté la vie d'environ trois mille hommes, et cinq cents millions de roubles. Si nous, ayant devant les yeux l'auteur de ces choses énormes et les lui entendant raconter avec tant de calme, de finesse et d'agrément, nous n'éprouvions pas quelque frisson d'étonnement, c'est ce que le lecteur décidera d'après ses propres impressions.

Aussi, pendant longtemps, l'action ne put-elle être avouée en Russie. Ce fut la ferme conviction du peuple et de l'armée que l'ennemi avait incendié Moscou, et on trouva prudent de n'y pas contredire. Ras-

topschin lui-même ne recueillit de plusieurs côtés que blâme et reproches. Par un incident auquel je vais revenir, il s'était particulièrement attiré l'aversion de l'empereur Alexandre. Bientôt, au milieu des victoires et de la gloire nouvelle de sa patrie, le sol russe se déroba sous ses pieds, et il eut hâte de l'abandonner pour l'Allemagne et pour la France.

C'est un trait remarquable chez Rastopschin, et, à mon sens, un nouveau témoignage de sa force intérieure, que plus tard, pour retourner en Russie et y vivre en paix, il ait répudié l'incendie de Moscou dans une brochure écrite à cet effet, nié la part qu'au sud de tout le monde il y avait eue, et abandonné ainsi la gloire immortelle qui s'attachait à son nom. Le but immédiat dominait tout chez lui, et on peut dire qu'il immola de nouveau Moscou, maintenant son bien. Il faut reconnaître une sorte de grandeur dans cet acte, où on a voulu voir celui d'un courtisan flexible, car il ne peut venir aisément à la pensée de sacrifier, pour un court avantage temporel, ces prétentions légitimes à l'étonnement, à l'admiration de la postérité, que les héros ne croient pas payer trop cher même au prix de leur vie. Peut-être cependant, dans cette seconde immolation personnelle comme dans la première immolation patriotique de Moscou, se croyait-il assuré de sauver plus qu'il ne sacrifiait. Assurément, il ne pouvait que se flatter de gagner aux recherches plus pénétrantes auxquelles ses négations devaient exciter les historiens; la vérité, amenée au grand jour, entourerait son nom d'une auréole plus brillante, et, comme Galilée, il pouvait sourire de l'erreur de ceux qui croyaient le fait changé par la rétractation.

Ce qui indisposa sans retour l'empereur Alexandre contre Rastopschin est la suivante lamentable histoire, que je rapporte comme je l'ai apprise plus tard d'un Russe distingué et bien informé. A l'époque où les Français s'approchaient de Moscou, la police rencontra un jour un groupe de jeunes Russes écoutant avidement la traduction que leur faisait l'un d'eux de la dernière proclamation de Napoléon, d'après un journal français. L'interprète fut aussitôt appréhendé et entraîné comme criminel. C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, capitaine hors cadre, nommé Werischalin. Nul soupçon de mauvaise intention ne pouvait atteindre son imprudence; tous les témoignages établissaient au contraire qu'il n'avait communiqué à ses compatriotes les paroles de l'ennemi qu'avec défaveur et pour les désapprouver. Mais Rastopschin s'en tint au fait extérieur de la publication de proclamations françaises, et l'instinct de sa colère lui suggéra que celle du

peuple avait besoin d'une victime pour s'en rassasier et se fortifier. Il avait l'habitude de haranguer du haut d'un escalier extérieur la foule toujours amassée et souvent agitée devant sa demeure, et d'exciter encore plus violemment l'empoiement des esprits par des paroles brèves, enflammées. Ce fut là qu'il fit amener le jeune Werischalin, et dès qu'il l'aperçut, il s'écria dans la plus grande fureur : « Mais plus » que les Français, les traîtres sont nos ennemis ! Mille fois plus que » les autres, ceux-ci méritent notre haine et le plus exemplaire châti- » ment. En voici un qui a répandu les proclamations de Napoléon ; » voici votre pire ennemi. » Il se répandit ensuite en reproches et en outrages contre le prisonnier ; enfin, se détournant, il dit au soldat de police qui se tenait près de lui : « Frappe-le. » Le soldat donna un coup de plat de sabre. « Quoi ! s'écria Rastopschin en se tournant de » nouveau vers la foule, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. Livrez-le » au peuple, il saura mieux l'accommoder. » Aussitôt le malheureux fut jeté parmi la populace furieuse, et en peu d'instant déchiré en mille morceaux ; son corps, ses membres disparurent complètement ; un morceau de main avec quelques doigts fut tout ce qu'on trouva sur la place quand la foule se fut enfin dispersée.

Mais cette affreuse histoire ne fut pas terminée là ; elle reparut d'une manière terrible. Au commencement de 1813, dans un endroit de Pologne où ses succès avaient conduit l'empereur Alexandre, on lui présenta un vieillard qui voulait lui parler ; les jambes du suppliant s'affaissaient sous lui, ses lèvres tremblaient, et quand il se vit devant l'empereur, il tomba pleurant et implorant, et sans pouvoir de cinq minutes proférer une parole. L'empereur, dans l'agitation la plus pénible, semblait douloureusement lutter avec lui-même : il savait que le vieux Werischalin était prosterné devant lui. A la fin, celui-ci retrouva la parole, demanda une enquête, et, si son fils était trouvé innocent, sa réhabilitation ; il se lamenta sur sa vieillesse maintenant sans enfant, sur ses domaines sans héritier. L'empereur s'efforça de le calmer, lui parla avec bonté, lui promit justice ; il savait déjà, disait-il, que le jeune homme n'avait commis aucune trahison, entretenu aucune liaison avec l'ennemi. Il congédia le vieillard avec des paroles de calme et de conciliation. Le lendemain, Rastopschin présenta une demande de démission ; l'empereur l'agréa, et dit d'un regard sombre qu'il ne voulait pas le retenir un seul instant et ne souhaitait que de ne plus jamais le revoir. Ainsi Rastopschin se trouva soudain exclu de la voie glorieuse dont l'incendie de Moscou avait éclairé les commencements, précipité de son pouvoir et de son influence, paralysé

au milieu de l'effort éclatant, des succès grandissants de l'armée et du peuple tout entier, exilé. La patrie n'en était plus une pour lui. Plein d'un ténébreux courroux, il entra derrière les troupes dans les pays affranchis par elles, trouvant d'abord un court repos à Berlin, et respirant enfin à Paris dans le tourbillon des dissipations. Son esprit acéré, glacé, devint formidable aux siens : initié à tous les secrets et maître encore de puissantes connexions, il pouvait de sa parole aiguë faire des blessures terribles, mortelles.

Mais contre l'ennemi qu'il avait en lui-même, il était sans armes. Au crépuscule, il était souvent assailli de visions fantastiques, de spectres qui lui faisaient une impression affreuse. A Paris, où il retourna après ce séjour à Bade, ces moments ténébreux se multiplièrent et s'aggravèrent. A l'une de ces crises, deux de ses connaissances, deux Russes de distinction, pénétrèrent une fois jusqu'à lui, malgré l'anxieuse défense du valet de chambre; ils croyaient tout au plus troubler une galante aventure, mais quel ne fut pas leur effroi quand ils entrèrent dans la chambre écartée! Rastopschin se tenait assis, décharné et blême, étendant les mains comme pour les tenir à distance : « Que » voulez-vous de moi? Allez, allez, ce n'est pas moi qui vous ai frappés, » qui vous ai poussés en bas! » La terreur était en lui, la terreur émanait de lui. Les deux amis comprirent qu'il croyait voir les deux Werischalin, père et fils; ils se nommèrent, l'appelèrent par son nom, et l'éveillèrent enfin de sa lamentable rêverie; il les reconnut, fit un effort, se passa la main sur le front et les yeux, but quelques verres d'eau, et fut, après quelques minutes, en état de parler comme d'habitude. Mais les deux témoins gardèrent un ineffaçable souvenir de cette aventure, et bien longtemps après, l'un d'eux m'en a raconté toutes les circonstances textuellement, comme je les rapporte ici, avec tout le frisson de l'impression récente. On dit que longtemps encore Rastopschin fut tourmenté de telles apparitions; mais elles reposaient cependant plutôt sur un malaise physique, car elles cédèrent à la fin à l'usage de remèdes appropriés. On sait qu'il acheva sa vie en Russie, où il lui fut enfin permis de retourner, et où le respect et l'admiration qui l'entourèrent donnèrent à son ambition la satisfaction de se voir finalement reconnu comme un des héros de la délivrance nationale. J'ai réuni tout cela ici, parce que jusqu'à présent on a peu écrit sur Rastopschin, et que, pour rendre cette peinture complète, les traits démoniaques étaient le fond indispensable des traits enjoués et aimables.

Cet homme avait des moments où, sans penser à plus, il s'arrêtait

aux plaisirs les plus innocents, à la contemplation d'une fleur, d'un papillon, où il suivait en souriant les jeux des enfants, les préservait de mal et animait leur joie par des cadeaux; d'autres moments où il se montrait homme du monde le plus prévenant et le plus aimable qui fût, plein de fine attention même pour les hommes et s'attachant aux dames par un délicat hommage. Il ne dissimulait pas qu'il se sentait attiré vers la beauté et la grâce d'une artiste de Stuttgart, Augusta Brede; et une vive Française ne dissimulait pas non plus qu'elle lui voulait du bien, et faisait tout son possible pour qu'il s'en aperçût. C'était une grande attente, pour voir si le héros de Moscou allait devenir celui d'une comédie d'intrigue dans le genre français. Mais son bon sens le préserva du ridicule; il plaisanta lui-même du bonheur qui s'offrait à lui, et dit qu'à son âge il fallait se fier à l'amitié rarement et jamais à l'amour.

Madame de Demidoff, venue de Paris, était la femme du propriétaire de mines sibériennes, si célèbre par ses richesses. Elle était née Stroganoff, et son mari, que je connus plusieurs années après sa mort, m'a souvent vanté comme une des principales satisfactions de sa vie, qui en avait pourtant tant compté, l'honneur de cette union. Il était habitué à prévenir tous ses désirs, était heureux de la dépense qu'elle faisait et l'eût voulue plus considérable. Elle jouissait de tous les biens que peut donner la richesse, elle en était entourée, mais l'habitude l'en faisait user avec une complète indifférence; elle n'y attachait aucun prix particulier, et ne s'imaginait pas valoir plus par eux. C'est ce qu'elle avait montré de la plus généreuse manière dans une circonstance fâcheuse. Quelques années auparavant, on lui avait volé à Paris une grande partie de ses diamants, et rien que l'importance du vol suffisait pour activer au plus haut point les recherches de la police. Aussi la chose avait-elle été promptement tirée au clair : une comtesse de S***, du Hanovre, avait commis le crime, et en fut pleinement convaincue. Quand madame de Demidoff apprit que le nom d'une dame jusqu'alors estimée et d'une famille honorable allait être publiquement entaché, elle fut aussitôt prête à tous les sacrifices pour sauver la malheureuse; elle ne voulut pas reconnaître les diamants, préférant les perdre, et se désespéra quand on lui dit que cela ne servirait de rien. La coupable, qui ne pouvait s'expliquer à elle-même son acte, résultat d'un trouble maladif, alla se cacher profondément en Allemagne, avec le secours de madame de Demidoff. Elle est morte il n'y a pas bien longtemps à Vienne, sous un faux nom.

La grâce infinie de sa taille et de ses mouvements, le souriant regard

de ses yeux impérieux et sombres, le tour rapide et piquant de sa conversation, compensaient abondamment ce qui manquait à madame de Demidoff en beauté véritable. Son ton de commandement, souvent bref et rude, eût facilement induit en erreur sur son caractère, si on n'avait vu toutes les personnes qui l'entouraient remplies de zèle et de dévouement pour elle. Elle avait avec elle la fille du général français Morgan, une affranchie russe de florissante jeunesse et de joyeuse humeur, des seigneurs russes qui avaient voyagé de compagnie avec elle, un musicien, un dessinateur, des maîtres allemands et français pour son fils. Tout autour d'elle respirait la vie et la gaieté.

Il ne pouvait guère venir à l'esprit d'aucune autre dame de vouloir rivaliser avec elle; cependant la duchesse de Raguse sembla vouloir l'entreprendre. Elle n'était plus jeune, mais elle était encore très-belle, et rappelait vivement son frère, le jeune Perregaux, que nous avions vu à Berlin dans un emploi administratif. Elle était un peu forte, mais cette ampleur ne semblait que rehausser la majesté de son port. Elle avait aussi une grande suite et une cour nombreuse, et était habituée à se voir le centre d'un petit monde et d'une maison brillante. Mais, à ce moment, son règne était quelque peu troublé par la politique : le maréchal s'était, comme on sait, tourné vers les Bourbons, et, si peu portée qu'elle fût à soumettre ses opinions à l'autorité conjugale ou royale, elle comprenait trop bien les nécessités humaines pour ne pas faire quelques concessions à la réserve et à la prudence; contrainte d'autant plus urgente, qu'on savait Bade peuplé de curieux français, dont quelques-uns étaient nommés publiquement, dont les autres, au contraire, restaient dans les ténèbres, et n'en paraissaient que plus dangereux.

Les sympathies du monde avaient bien changé. A l'exception des gens de cour les plus haut placés et des chefs des cabinets, personne n'était satisfait des Bourbons, et ce n'était pas seulement en France qu'il était pour ainsi dire de grand ton et de bon goût d'appartenir à l'opposition; en Angleterre, dans le Nord et dans presque toute l'Allemagne, on ne pensait pas mieux de la Restauration, et beaucoup de voix s'élevaient partout en faveur de Napoléon, dans l'admiration duquel les Anglais notamment dépassaient toutes les bornes. Tandis qu'on oubliait l'oppressur de la liberté, chaque mécontent exaltait volontiers l'adversaire des rois, et personne ne refusait sa sympathie humaine au prisonnier de Sainte-Hélène. Il n'y avait pas lieu de s'étonner de l'excellent accueil que les proscrits et les fugitifs de France avaient reçu dans les pays rhénans, vers lesquels ils s'étaient

tournés d'abord. La plupart d'entre eux étaient des hommes de cœur et de tact qui gardèrent une attitude modeste et décente, tandis que le parti dominant montrait de jour en jour un orgueil plus insupportable et de plus blessantes prétentions.

Dans la guerre de Russie, le général Tettenborn avait connu le général Bachelu comme un vaillant adversaire; il le connut plus tard comme un noble cœur, et lors de la persécution, il lui avait hospitalièrement ouvert sa maison de Mannheim. La situation de Bade était favorable, et bientôt Tettenborn eut, comme l'été précédent, une petite troupe de Français fugitifs autour de lui. Madame de Demidoff, presque elle-même une Parisienne du temps de l'Empire, ne dissimulait de son côté ses sympathies en aucune façon. C'est dans ce cercle qu'on se communiquait et qu'on lisait *le Nain jaune* de Paris et *le Surveillant* de Bruxelles, qu'on montrait les caricatures dont les spirituels tirailleurs du parti libéral amusaient le public, et dont la partie adverse ne fournissait que trop facilement les sujets. Des amateurs russes aussi bien que français chantaient à l'envi les airs nouveaux des vaudevilles à la mode, et y mêlaient volontiers les joyeuses chansons satiriques contre le nouvel ordre de choses et ses tenants.

Dans ses sympathies pour ses compatriotes persécutés, la duchesse de Raguse ne pouvait aller aussi loin que ces étrangers indépendants et libéraux; elle devait suivre une ligne plus prudente, et savait trop bien qu'elle aurait encore fort à se défendre pour ce qu'elle se permettait. Aussi, dès que les deux rivales eurent transporté leur lutte du terrain de l'esprit et de la grâce sur celui de la politique, l'avantage passa tout à fait du côté de la Russe, qui vit sa cour s'augmenter tandis que celle de la Française s'éclaircissait. Soudain la duchesse changea de ton et d'allure, et l'élégante amitié qui avait uni les deux dames se changea en refroidissement complet. Malheureusement les relations continuèrent, et ne firent que développer les germes de conflit, jusqu'à ce qu'enfin la tension éclatât et se terminât en altercation ouverte. Nous eûmes la piquante scène d'entendre deux dames du monde le plus choisi de Paris, se dire coup sur coup, mais du meilleur air, et dans le français le plus coulant et le plus élégant, les choses les plus désagréables sans abandonner un instant les formes du bon ton. Aucun de nous ne pouvait songer à s'entremettre, et nous nous tenions silencieux comme devant une partie d'échecs où deux joueurs exercés essayent l'un contre l'autre les meilleurs traits, pour laisser à la fin la partie indécise.

Parmi les fugitifs français, il y en avait quelques-uns dont l'éduca-

tion et les mœurs inspiraient peu d'intérêt, d'autres dont il fallait se repentir d'avoir fait la connaissance; mais la majorité était honnête et digne de toute sympathie, et surtout notre ami Bachelu était un parfait homme d'honneur, noble, généreux, sincère, étranger à toute intrigue. Il détestait toutes les menées secrètes, n'était impliqué dans aucune : on le soupçonnait à tort. Rastopschin l'honorait et l'aimait, les dames lui voulaient du bien, et les enfants accouraient à lui. Et c'était justement lui qu'on s'acharnait à persécuter. Le ministre de France à Carlsruhe, comte de Montlezun, et le préfet de Strasbourg, comte de Bouthillier, travaillaient avec le plus grand zèle à l'éloigner de Bade. Il ne servit de rien que le roi de Bavière, dont il avait gagné l'amitié, s'entremît et se portât garant pour lui : les ordres de Paris étaient trop positifs, et les deux fonctionnaires n'eussent à aucun prix voulu encourir le soupçon de tiédeur. Le roi Max-Joseph, peu favorable au parti dominant en France, de tout temps hostile à la persécution et tenant notamment celle-ci pour injuste, acheva de s'emporter quand il eut appris que sa parole n'avait rien fait auprès du préfet; il ne garda plus de contrainte et dit son opinion hautement et librement. Quand le préfet sut comme le roi avait parlé de lui, il eut des scrupules, et ne voulut pas laisser les choses demeurer ainsi, parce qu'il craignait cependant qu'à Paris on ne lui fût mauvais gré d'avoir fâché le roi. En pareille circonstance, les Français savent se tirer d'affaire par l'aplomb, et le préfet n'en manquait pas. Il accourut aussitôt à Bade, aborda hardiment le roi à la promenade, lui tint le discours le mieux sonnante, lui parla de Strasbourg où le roi avait ses souvenirs de jeunesse¹, et sut peu à peu le disposer si favorablement que le bon monarque finit par oublier toute sa colère, et par se promener bras dessus, bras dessous avec le préfet. Celui-ci n'en voulait pas davantage, ce fait public le mettant amplement à l'abri. Mais Bachelu ne se trouva pas moins bien de l'aventure; il fit à son ennemi la concession de s'éclipser pour quelques jours, afin qu'on pût sans mentir annoncer son départ, et, quand il revint ensuite, on eut soin de l'ignorer.

Au retour d'une excursion dans la forêt Noire, nous trouvâmes Rastopschin plus exalté et plus sombre que nous ne l'avions laissé, et nous pensâmes que des nouvelles politiques étaient en jeu. Le vieil homme de cour et d'État avait sans doute espéré des changements dont il voyait tout juste s'effectuer le contraire; il était de nouveau

¹ Il y avait, avant la révolution, commandé un régiment français.

condamné à l'attente, ce qui à son âge raccourcissait singulièrement l'espérance. Avec cela, il s'attristait de l'esprit de liberté des peuples, dont les princes commençaient visiblement à tenir compte. Non-seulement Louis XVIII prenait la Charte beaucoup plus au sérieux qu'on ne l'avait cru, mais l'empereur Alexandre voulait en introduire une en Pologne, et Rastopschin se révoltait à l'idée de voir les Polonais vaincus obtenir ce qui était refusé aux Russes victorieux, dussent les concessions promises, disait-il, n'être que du clinquant et de vains signes de faveur. Il ne pouvait comprendre non plus la division du pouvoir qu'il avait toujours vu un, et qu'il trouvait ainsi plus facile et maniable, fût-il d'ailleurs incarné dans un prince, un ministre, un favori ou une maîtresse. Il manifesta un jour ces vues d'une manière tranchante et précise à un membre du Parlement anglais dont la roide argumentation fut fort endommagée par ses mots et par ses traits, et qu'il surpassait presque dans la connaissance de la Constitution et de l'histoire d'Angleterre. S'il n'aimait pas le gouvernement anglais, ce n'était certes pas pour ne pas l'avoir étudié, ni même pour le déprécier. — Rastopschin ne nous demeura plus longtemps et retourna à Paris, où se trouvait pour lui, en dehors de sa patrie, la vie la plus supportable.

Pendant ce temps, un changement important s'était accompli. Le grand-duc avait enfin congédié le ministre de Hacke, et mis à sa place le grand chambellan et ministre à la diète, baron de Berstett. Hacke s'était mis mal avec tout le monde, et ne pouvait plus réussir en rien ; mais la nomination de son successeur éveillait des doutes sérieux. Il n'avait pas beaucoup des qualités de son nouvel emploi. L'historien Wilken m'a raconté plus tard un trait remarquable de son ignorance. Berstett avait assisté, comme représentant de Bade, aux négociations de Paris en 1815, et devait aider le professeur Wilken à recouvrer les vieux manuscrits allemands provenant de l'ancienne bibliothèque de Heidelberg, que les Français avaient emportés de Rome ; Wilken lui dit que lui, Berstett, avancerait beaucoup l'affaire par une visite au sculpteur Canova, qui avait ici voix prépondérante en sa qualité de délégué du saint-siège. Mais Berstett, qui déjà trouvait le professeur trop familier, se redressa fièrement, et dit d'un ton de mépris : « Moi, » aller trouver ce sculpteur ! Y pensez-vous ? » Sur quoi Wilken avec une feinte humilité : « Sans doute cela a son côté désagréable, car » Votre Excellence court le risque d'y trouver l'empereur Alexandre et » le roi de Prusse, auquel cas elle est exposée à faire antichambre » pendant quelques heures. » Un autre fit observer que Canova portait

le titre qu'avait eu le maître de Berstett avant de devenir grand-duc, puisqu'il était marchese d'Ischia, ce qui voulait dire margrave.

J'avais un pressant besoin de voir le chancelier de Prusse, prince de Hardenberg, il devait à ce moment se rencontrer sur le Rhin avec le roi, qui revenait d'une excursion à Paris. J'espérais le rencontrer à Francfort. Pendant que je l'y attendais arriva Guillaume de Humboldt, qui se rendait à Londres comme ambassadeur de Prusse. Le prince de Hardenberg avait eu à cœur d'écarter ce dangereux rival, et lui avait offert ce poste, qui n'admettait guère de refus: Humboldt dissimulait sa mauvaise humeur et semblait assez content d'aller en Angleterre; il comptait du reste lui-même attendre le chancelier d'État à Francfort. Mais tout d'un coup nous reçûmes la nouvelle que le prince était tombé malade, et qu'au lieu de venir sur le Rhin, il s'était rendu à Pyrmont. Nul obstacle ne m'empêchait plus de profiter d'un congé que j'avais précédemment obtenu et d'accompagner Rachel à Bruxelles où l'appelaient des affections de famille.

A Bruxelles, je fus présenté au prince d'Orange en même temps que Guillaume de Humboldt, et je reçus à cette occasion de celui-ci une leçon de nature à ne jamais être oubliée. J'avais déjà vu assez de cours et approché des empereurs et des rois d'assez près, pour ne pas être tout à fait un nouveau venu dans cette circonstance. Je savais aussi suffisamment que les prétentions du grand monde, vu la valeur de la plupart de ses éléments, ne pourraient subsister un seul jour, si elles dépassaient les limites de l'ordinaire et du médiocre, et joncheraient les tapis des salons de victimes comme un champ de bataille. Mais j'avais néanmoins une trop bonne idée du haut rang et des dignités suprêmes pour douter que ceux qui les approchaient se missent à cette occasion complètement sous les armes, pour l'esprit comme pour la tenue extérieure, et fissent feu de toutes pièces. Je n'avais donc jamais abordé ce théâtre suprême qu'avec une certaine tension, et cette fois elle était poussée au plus haut point, mais complètement détachée de moi, et uniquement tournée vers Humboldt, à côté duquel je me savais complètement dans l'ombre. Comment cet homme vif, spirituel, armé pour toutes les discussions, familièrement initié à toutes les sciences, allait se comporter, ce qu'il allait dire, répondre, insinuer: voilà ce qui m'occupait fortement, jusqu'à l'inquiétude, et d'avance je tendais tous les fils de ma mémoire, pour ne laisser échapper aucune des précieuses paroles. Le prince parut, s'entretint successivement avec tout le monde avec une franchise prévenante, militaire, encourageant, provoquant même les réponses, et four-

nissant l'occasion de brillantes et frappantes répliques. Humboldt ne fut nullement muet, mais tout ce qu'il dit fut extrêmement pauvre de fond et de forme; il ne fit pas les frais d'une seule phrase élégante, ne dit que ce qu'il fallait rigoureusement et avec les plus mesquines paroles, et ne fut en rien différent des diplomates ordinaires que l'Europe voit aller et venir tous les jours. Et ce fut ainsi jusqu'à la fin de l'audience. Je m'en allai surpris et tout pensif, méditant sur l'homme extraordinaire qui n'avait pas du tout voulu paraître tel, et je dus m'avouer à la fin qu'il s'était conduit dans les règles et en vieux routier. Son exemple me fut une grande leçon et un grand allègement : quand les frais sont faits d'autre part, il ne faut pas vouloir les payer une seconde fois; ce serait une libéralité perdue dans la plupart des circonstances. Encore Humboldt se tint-il dans des limites raisonnables, et n'alla-t-il pas si loin que ce rusé ambassadeur du Brésil qui, revenant d'une conférence, dit à son ami : « Ils m'ont pris pour une bête, j'en suis enchanté. »

Pendant notre absence, de nouveaux événements s'étaient accomplis à Carlsruhe. Une loi de famille, publiée par le grand-duc le 4 octobre 1817, déclarait le grand-duché indivisible et inaliénable, et réglait l'ordre de succession au trône; en même temps avait paru une patente royale qui élevait les trois comtes de Hochberg, fils du margrave Charles-Frédéric, au titre de princes grand-ducaux et de margraves, et les déclarait aptes à succéder. Il avait fallu de bien grands efforts pour amener le duc à ce pas décisif, surmonter le vieil orgueil qui se croyait élevé fort au-dessus des Hochberg et les considérait comme un appendice inférieur de la dynastie, vaincre la jalousie de la margrave Amélie et du margrave Louis qui allaient partager leur titre avec ces parents mal vus; mais l'autre alternative, celle du mariage du margrave Louis à l'effet de procréer des héritiers, parut encore plus dure, et on préféra l'exaltation des Hochberg. La mesure était bonne : elle tenait à distance les velléités de partage de l'Autriche et de la Bavière, et coupait court à l'espoir qu'ils nourrissaient de l'extinction de la ligne masculine de la maison de Bade. Elle n'était pas moins audacieuse, en ce sens qu'elle avait été résolument prise, sans l'avis des grandes puissances et des maisons alliées : il n'y avait que la Russie dont des négociations antérieures fissent pressentir l'assentiment.

L'ambassadeur de Wurtemberg n'était plus Gremp de Freudenstein : le nouveau était le comte Rodolphe de Müllinen, longtemps aide de camp du roi avant son avènement au trône, et qui passait pour son favori; cependant les mauvaises langues prétendaient, à Stuttgart,

que le roi ne l'avait envoyé à Carlsruhe que pour s'en débarrasser. La suffisance et un éternel parler de soi-même étaient l'alpha et l'oméga de son caractère, mais je donnerais difficilement une idée, autrement que par des exemples, de l'ignorance et du manque de tact qui renforçaient ces qualités. Au premier dîner que lui donna le ministre des affaires étrangères de Bade, il se moqua à pleine gorge et par un bavardage sans fin des petits États, dont les contingents réunis formaient à peine une division ; mais Bade aussi bien que Wurtemberg se trouvaient dans le même cas, et le petit diplomate paraissait ne pas savoir d'où il venait, où il se trouvait. De l'air le plus satisfait, il disait : « Moi qui ai fait trois campagnes », devant des gens qui en comptaient quinze ou vingt. « Je puis dire, en ma » qualité de musicien et de chanteur », commença-t-il une autre fois ; et lorsqu'on le pria de lire quelques notes de musique, il répondit qu'il ne s'était pas exercé à cela. Un autre jour, il parla « des obscurs » philosophes allemands qu'il avait lus » ; on lui demanda naïvement s'il voulait parler de Fichte, de Schelling ou même de Kant, et il dit avec dédain qu'il ne se rappelait pas leurs noms. Ces incroyables sottises nous donnaient beaucoup à rire, mais cela ne compensait pas le terrible ennui attaché à son bavardage vide. Le diplomate wurtembergeois était long, maigre et n'avait que trente ans : il pouvait aller et est en effet allé loin dans son genre, car il devint ambassadeur à Paris, et y resta de longues années.

Je trouvai la grande-duchesse en chagrin et grand souci de l'état du grand-duc, souffrant depuis longtemps. J'ai déjà mentionné le sombre soupçon qui s'était emparé de lui, mais jusque-là sa nature primitivement robuste avait soutenu la lutte avec des intermittences de succès. Il y avait des semaines et des mois où il se portait relativement bien, allait à la chasse, assistait aux exercices militaires, et revenait même à ses anciens plaisirs, particulièrement funestes dans son état de faiblesse, mais que de misérables valets avaient soin de lui présenter toujours de nouveau avec des attrait irritants. Depuis longtemps, la faiblesse avait empiré ; elle ne cédait plus aux remèdes qui avaient réussi auparavant. Le médecin russe Rehmann parla d'un commencement d'hydropisie de poitrine ; les médecins badois contestèrent, et attribuèrent l'inefficacité de leurs remèdes à la négligence du malade. On s'efforçait de cacher cet état autant que possible, et on déterminait le grand-duc à se montrer en public à chaque petit mieux. Mais à moi la grande-duchesse confia en pleurant qu'elle était grandement inquiète : des oppressions, une toux violente, des crampes se présentaient fré-

quement; le malaise dans tous les membres, la faiblesse, l'affaissement étaient permanents. Le malade était sombre, devenait toujours plus indolent et plus soupçonneux. Personne ne devait toucher à ses médecines; il les mettait sous clef quand il quittait sa chambre; il ne prenait son vin que chez Tettenborn; on lui apportait les bouteilles cachetées et on les débouchait à table devant lui; il ne touchait à aucun mets préparé exprès pour lui, et ne mangeait que ce qu'il voyait manger à tout le monde. C'était un travail énorme de l'égayer et de le réconforter un peu; les tendres efforts de la grande-duchesse, le zèle des plus proches serviteurs restaient sans effet. Tettenborn seul pouvait le décider encore à expédier les affaires les plus pressantes, à sortir en voiture par le beau temps, à subir une audience indispensable. Il s'était à cet effet établi à Carlsruhe, et sa maison était la seule où le grand-duc vint parfois le soir. Le reste du temps, il se tenait dans le cercle de sa compagnie la plus intime.

On parlait aussi peu que possible de la maladie du grand-duc; la margrave Amélie ne laissait pas voir qu'elle fût exactement informée du déplorable état de son fils; non plus que le margrave Louis, dont toute parole là-dessus eût été interprétée comme dictée par l'espoir de la prochaine succession. Les deux sœurs du grand-duc présentes à Carlsruhe, la reine Frédérique de Suède et la margrave Amélie de Bade, ne purent comprimer tout à fait leurs sentiments inquiets, et se rapprochèrent de la grande-duchesse, qui accueillit leurs avances avec toute la bonté de son cœur; mais la froideur de la margrave douairière ne tarda pas à se mettre en travers. Cependant c'était une chose convenue que la cour devait avoir une physionomie joyeuse, et on se promettait un hiver brillant et animé.

(Traduit de l'allemand de K. A. VARNHAGEN D'ENSE.)

(La suite à une prochaine livraison.)

UN TOURISTE MILITAIRE

AU QUARTIER GÉNÉRAL AUTRICHIEN.

(Extraits du journal de M. HANS WACHENHUSEN ¹.)

Dans l'*albergo dei Tre Rei*, j'arrêtai le projet de quitter pour quelque temps le quartier général du comte Giulay et de suivre mon propre chemin jusqu'au Mincio. J'éprouvais le besoin de me dérober un peu au tumulte et de me recueillir. Les huit derniers jours ne m'avaient pas laissé une heure pour mettre de l'ordre dans mes pensées; les événements s'étaient tellement précipités, que je n'avais pas eu le temps de ranger mes notes, encore moins d'embrasser l'ensemble de ce qui se passait autour de moi. Ils étaient tombés sur nous comme des coups de massue, et nous nous trouvions dans un état d'étourdissement qui nous faisait tout apparaître pêle-mêle, comme dans un caléidoscope.

L'intendant général me dit que le directeur de la poste militaire partait le soir même pour Lodi, et m'emmènerait sûrement volontiers.

En revenant de la chancellerie au château, je rencontrai un nouveau convoi de prisonniers, et encore quelques zouaves parmi eux, de superbes visages bronzés par le soleil, mais les habits déchirés, la figure couverte de poussière et les pieds nus. Les chasseurs d'Afrique qui les accompagnaient étaient encore presque plus mal arrangés; l'un

¹ Voir la livraison de juillet 1859.

d'eux avait enveloppé l'un de ses pieds d'un mouchoir. Comme tous les prisonniers, ils avaient au milieu de l'ennemi cette attitude fière, cet air provocant qui caractérise le bon soldat.

Quand les prisonniers furent arrivés devant le château, plusieurs des hussards hongrois qui se tenaient par là s'approchèrent d'eux. Avec une fierté vraiment hongroise, ils passèrent notamment en revue les zouaves. L'un de ceux-ci adressa à un hussard quelques mots en français. Celui-ci ne répondit pas. Le zouave, très-communicatif, répéta son discours, quoique se doutant peut-être que le hussard ne le comprenait pas. Dans tous les cas, celui-ci ne parut pas goûter la conversation, et, avec tout l'orgueil de sa race, il ne jugea pas le zouave digne d'une réponse. Cet orgueil et l'expression qu'il prit fit naturellement sur nous l'effet le plus comique. Mais le Hongrois est ainsi. Dans l'armée autrichienne pas plus que dans aucune armée du monde, il ne reconnaît une troupe quelconque digne d'estime; et les fantassins surtout, il les regarde de très-haut dans sa fierté de cavalier, et leur applique toutes sortes d'épithètes plus pittoresques que flatteuses.

Ces hussards m'ont fourni des observations intéressantes, tant dans leurs rapports entre eux que dans leurs relations avec leurs montures.

Dans la mêlée, la plus étroite solidarité les unit. Tout hussard venge en conscience son camarade frappé à côté de lui, surtout quand il est du même village. Rien ne peut rompre ce lien étroit. Son attitude est fière et pleine d'assurance militaire. Il y a dans son port une grande élasticité et quelque chose de distingué que l'uniforme met bien en relief, tandis que ses hauts talons de bottes rehaussent sa taille et donnent de l'élan à ses mouvements. Il est assis ferme comme un roc sur sa selle, qui n'a qu'un défaut, celui d'être chaude, à cause de la fourrure; avec non moins de fierté que lui, son cheval, son compatriote à quatre pieds, s'avance en caracolant sous lui. L'intimité entre les deux êtres est d'un genre tout particulier; le cavalier brutalise très-souvent sa bête, lui enfonce dans le flanc son lourd éperon, ou lui donne des coups de poing sur le front: le cheval n'en porte pas moins au cavalier la plus tendre amitié; ils se comprennent instinctivement au combat aussi bien que dans la marche. Le cheval devine ou sent les intentions de son maître, qui, devant l'ennemi, n'a pas besoin de partager son attention entre ses armes et sa monture.

Dans la plus forte mêlée, le cheval, quand le hussard a mis pied à terre, ne le perd jamais de vue; son regard ne le quitte pas; il gratte le sable de son sabot de devant avec mauvaise humeur, suit lentement

son maître quand celui-ci s'éloigne davantage, et retourne aussitôt à sa place quand il revient.

J'ai constaté bien des fois cette bonne amitié entre le hussard et son cheval en campant dans les camps de cavalerie, et je me souviens notamment d'une nuit où j'avais choisi pour couche une petite botte de foin. L'une des bêtes avait sans doute éprouvé le besoin d'aller trouver son maître; elle brisa son lien, trouva son ami profondément endormi, et, tout en lui tenant compagnie, s'était mise à manger mon oreiller, c'est-à-dire le foin sur lequel j'appuyais ma tête; de sorte que je me réveillai couché à peu près sur la terre nue.

Le soir était venu quand il parut possible de manœuvrer la voiture et les fourgons de la poste à travers les convois de troupes qui se renouvelaient toujours et encombraient la route.

Nous étions trois qui voulions nous rendre à Lodi. Avec le directeur de la poste et trois employés de l'intendance générale, cela faisait une compagnie de sept personnes. Au moment de nous mettre en route, nous vîmes arriver un chasseur en plein équipement et six gendarmes. On me dit que c'était notre escorte : il y avait donc juste un garde par tête.

Dès l'après-midi, on nous avait donné la nouvelle que tous les chemins autour de Milan avaient cessé d'être sûrs, que notamment celui de Lodi était coupé depuis midi, que les Français avaient poussé leurs avant-postes au delà de Milan, et que Melegnano, où nous devions passer, et dont la population passait pour très-mal disposée, s'était soulevé. On disait que des troupes de paysans armés battaient le pays, avec le drapeau tricolore; que partout les cloches des villages sonnaient le tocsin, et que tout ce qui était Allemand était maltraité et emmené par les paysans.

Le chasseur et les gendarmes s'établirent dans les coupés des fourgons; les employés de la poste et de l'intendance prirent leurs places respectives. Six postillons menaient le convoi. J'eus, avec un ami, l'honneur de le précéder dans une élégante voiture de voyage ouverte, de sorte que nous deux aurions formé l'avant-garde en cas d'attaque.

Nous quittâmes Binasco par une nuit merveilleusement belle et tiède, nous avançant sur la grande chaussée de Milan. Le ciel s'était enveloppé du bleu le plus intense et le plus pur; les étoiles étincelaient comme des diamants; des milliers de vers luisants jouaient dans les

prés et dans les fossés des deux côtés de la route et coupaient l'air de leurs zigzags enflammés.

Le tiède souffle de l'air, le solennel silence de la nature agirent naturellement sur nos âmes. Mais le postillon, un Italien, ne semblait pas de bonne humeur; il ne touchait pas à son cor, qui lui battait le dos, tapait au contraire impitoyablement ses pauvres chevaux, et pensait sans doute comme on devait s'amuser en ce moment à Milan, au milieu du triomphe de la délivrance.

Mon compagnon et moi n'échangions pas une parole. Je le croyais comme moi sous l'empire des tristes impressions que nous emportions de Magenta et de Binasco, des scènes sanglantes auxquelles nous tournions le dos et que nous allions probablement retrouver devant nous. Mais mon ami avait enfoncé sa tête dans son coin, et commença bientôt à faire entendre quelques longs ronflements. La fatigue de ces derniers jours et la force des impressions qui l'avaient assailli l'avaient complètement épuisé, et je le voyais maintenant dormir dans le plus grand calme. Mes paupières commençaient à s'alourdir aussi au moment où nous quittâmes la chaussée pour entrer dans un misérable chemin vicinal qui s'enfonçait parmi les buissons. La chaussée nous eût conduits tout droit à Milan.

La nuit devait être assez avancée quand je me réveillai. J'entendis distinctement des cris de douleur, entremêlés de profonds et pénibles gémissements. Nous étions dans un grand village. La lune s'était complètement cachée; cependant je pus reconnaître le contour des maisons, et diverses figures assises à leur ombre. Deux grands bœufs gris, dont les cornes entraient dans notre voiture, achevèrent de me faire rendre compte des gémissements qui se répétaient tout près de moi.

« De l'eau ! de l'eau ! » murmurait une voix éteinte, avec une expression qui me fendait le cœur.

Nous étions arrêtés au milieu d'un grand convoi de blessés. Six de ces malheureux se trouvaient dans le chariot placé à côté de notre voiture. Un seul se plaignait; les autres gisaient autour de lui, silencieux, résignés.

Il n'y avait personne autour de leur chariot pour les secourir, et, autant que je pus voir, ce convoi, qui semblait interminable dans l'obscurité, n'était escorté que par deux gendarmes.

Je cherchai notre postillon : il avait disparu avec notre gendarme. Toutes les maisons étaient fermées, et pas âme qui vive autour de nous, excepté ces malheureux.

Dans mon désir de désaltérer le chasseur blessé, je me rappelai que nous avions emporté des *Tre Rei* de Binasco deux bouteilles de vin de Nostrano. Je lui en présentai une; il la saisit d'une main avide et but quelques bons coups.

« Bien merci, monsieur, me dit-il en me rendant la bouteille. Ah ! cela fait tant de bien !... Combien de temps avons-nous encore à marcher ? » ajouta-t-il avec une visible anxiété, et peut-être avec l'espoir d'être bientôt arrivé.

Je ne pus rien lui dire, ne sachant où ce convoi devait se rendre.

« Voilà quatre jours que nous sommes en route, reprit-il; la chaleur est grande ! »

Je l'invitai à faire passer la bouteille à ses camarades; il le fit, et, avant que nous fussions de nouveau en mouvement, l'influence du vin les avait tous les six profondément endormis.

Malheureusement les circonstances étaient telles qu'on ne pouvait avoir plus de soin de ces malheureux. Depuis Palestro on se trouvait en pleine retraite, et le plus urgent devoir était d'emmener les blessés assez loin pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi. Depuis Magenta, il n'y avait plus de halte pour eux entre le Tessin et le Mincio, et tout ce qui pouvait supporter le transport devait quitter les hôpitaux.

Il était cinq heures du matin quand nous entrâmes à Lodi par la porta Nuova. Dès les premiers pas, nous pûmes voir que nous nous trouvions chez une population distinguée entre tous les Lombards pour sa tolérance et sa bonté d'âme. Je ne vis aucun de ces visages sombres, fermés, menaçants, qu'on rencontrait ailleurs; les figures étaient bien moins hostiles, et, quoique les habitants fussent sans doute au fond du cœur parfaitement d'accord avec leurs compatriotes, ils l'affichaient moins.

Comme ceux que j'avais vus précédemment, les officiers que je trouvai à Lodi s'emportaient tous contre le chef de la deuxième armée. L'un d'eux, qui avait été blessé à Montebello, et qui se rendait à Mantoue, fit une observation qui me frappa beaucoup et que je ne compris pas tout de suite : il me dit que l'affaire de Montebello n'avait pas réussi parce qu'elle n'avait pas été essayée d'abord. J'eus bientôt l'explication de cette énigme.

Je me souvins d'une bénédiction de drapeaux qui avait eu lieu pendant mon séjour à Garlasco, sur un pré près de Tromello. Cette bène-

diction avait été un acte très-solennel et très-beau, et m'avait fait une impression d'autant plus vive que c'était un des premiers spectacles militaires que j'eusse pu voir au quartier général. La solennité fut encore redoublée par un incident particulier. Quand le chapelain eut béni le drapeau, que le colonel du régiment (régiment grand-duc de Hesse) eut prononcé un discours, et que chacun des officiers les plus haut placés eut enfoncé un clou dans la hampe du drapeau, on apporta une lettre au général Giulay. Celui-ci fit signe à ses officiers d'approcher, et donna la dépêche à l'un de ses aides de camp, qui en fit lecture devant les troupes réunies. Elle était ainsi conçue :

L'Empereur au feld-zeugmeister Giulay.

« Je remercie mes braves troupes de la valeur extraordinaire » qu'elles ont montrée à la journée de Montebello.

» FRANÇOIS-JOSEPH. »

Après lecture, le général fit encore aux troupes une petite allocution qui fut, comme la dépêche elle-même, accueillie par des vivats et des élans enthousiastes.

L'acte avait été extrêmement solennel, comme l'est toute bénédiction de drapeaux. A Lodi, j'appris que le général Giulay l'avait fait répéter la veille comme une pièce de théâtre.

Personne n'avait pu comprendre que cela fût nécessaire; mais, comme on l'a déjà pu remarquer, le général Giulay aimait l'effet. On voit que ce faible n'appartient pas exclusivement aux Français.

Des troupes prirent position autour de Lodi, et un malheureux bruit se répandit. On disait qu'on voulait prendre position sur l'Adda, et défendre le passage de cette rivière. On avait évacué Pavie en toute hâte, fait sauter les retranchements qu'on y avait élevés avec tant de peine et de frais; on avait de même abandonné Plaisance, anéanti les forts et les blockhaus, ainsi qu'un pilier et un arc du pont de la Trebbia; les canons avaient été mis sur des bateaux de transport, remorqués par les vapeurs. Tout ce qui n'était pas transportable avait été détruit. La garnison de Plaisance s'était rendue à Pizzighettone; le quartier général de Giulay avait voyagé de Binasco à Belgiojoso, et de

là à Casalpusterlengo et à Codogno. A quoi pouvaient servir dès lors les points de la ligne de l'Adda, Lodi, Pizzighettone et Crémone ?

Il n'y avait plus d'arrêt possible jusqu'au Mincio, et cela fut reconnu par le commandant en chef. Après un court repos, les troupes concentrées autour de Lodi partirent pour Mantoue et Vérone ; le temps était donc aussi venu pour moi de reprendre la retraite sur le Mincio, après une halte de trois jours.

Les dernières troupes partaient quand je quittai la ville. Tout le matériel auquel suffisaient les moyens de transport fut enlevé ; le reste, avec un petit nombre de soldats grièvement blessés, abandonné à la surveillance de la commune.

La chaleur était étouffante sur la grande chaussée qui nous conduisait à Mantoue. Une épaisse et blanche croûte de poussière couvrait tout ce qui avoisinait la route. Nous ne rencontrions que troupes allant à Mantoue. Les pauvres soldats souffraient affreusement de la chaleur, et pour s'en garantir un peu ils avaient dépouillé tous les fourrés d'acacias le long de la route ; ils avaient comme une espèce de bosquet vert sur la tête. C'était la forêt de Macbeth ; à travers les branches on distinguait des figures brunies, échauffées, couvertes de sueur et de poussière.

Dans les villages où nous passions, la chaleur n'empêchait pas la moitié de la population de se trouver dans les rues. Les bonnes gens étaient impatients de voir disparaître le dernier de nous, parce qu'ils espéraient que les libérateurs suivraient immédiatement les tyrans et les attraperaient peut-être encore par la basque de l'uniforme. Ces campagnards se montraient néanmoins encore d'assez facile humeur, quand on liait conversation avec eux ; ils nous donnaient tout ce qu'ils avaient, contre un prix équitable bien entendu. Peut-être y avait-il dans leur bienveillance quelque chose de celle qui préside au dernier repas des condamnés à mort. Les enfants même revendiquaient jusque dans ces villages leur voix au chapitre de la politique. Lorsqu'à Bozzolo j'entrai dans une osteria pour me faire donner un rafraîchissement, le petit garçon de l'hôtesse, un enfant d'environ quatre ans, se serra contre sa mère, la tira par le tablier et lui dit : « Madre, » quando vengono i Francesi ? » Le petit paraissait avoir le temps long.

Au moment où nous arrivions aux ouvrages extérieurs de Mantoue, on venait d'ouvrir l'écluse du Lago superiore qui alimente d'eau les

fossés de la forteresse et les marais environnants. De nouveaux retranchements, des ouvrages de palissades avaient été enlevés en divers endroits, notamment du côté de Crémone. Néanmoins j'eus lieu de m'étonner du repos qui régnait dans les fortifications et tout autour.

Malgré le voisinage des Français et les mille bruits qui circulaient sur leur approche, les remparts de Mantoue se trouvaient encore dans le plus entier négligé ; dans toute l'étendue du rayon, on n'avait encore rien rasé ; les arbres et les buissons croissaient dans la paix la plus profonde, et on eût pu croire que l'ennemi n'avait pas encore franchi le mont Cenis. Et il n'était plus qu'à peu d'heures de Lodi !

Je remarquai aussi la même insouciance, relativement aux postes et aux sentinelles, que j'avais déjà observée dans la Lomelline. Personne ne nous arrêta à la porte, personne ne demanda nos passe-ports, et nous pénétrâmes dans la ville avec la plus parfaite aisance. Avec la simple précaution de se coiffer d'une casquette militaire autrichienne, Garibaldi lui-même eût pu faire une visite à Mantoue.

Comme la municipalité de Cadix a manifesté une préférence toute particulière pour les grands hommes de l'histoire, en donnant aux rues de la ville les noms de César, d'Annibal, de Cornélius Népos, et même d'un tout modeste bourgeois qui avait acquis par héritage une petite bibliothèque, et que pour cela les magistrats regardaient, malgré sa résistance, comme un savant digne de l'immortalité ; — de même la municipalité de Mantoue paraît avoir un grand goût pour l'histoire naturelle ; du moins a-t-elle donné des noms zoologiques à tous les quartiers de la ville : Aquila, Leopardo, Leone, Camello, etc.

Nous eûmes l'honneur d'avoir notre logement assigné dans la rue Vescovada, quartier du Léopard, tout près de la piazza Virgiliana, la plus belle et à proprement parler l'unique promenade de Mantoue, où se trouve aussi l'anfiteatro ou théâtre d'été. En temps de paix, cette grande place plantée d'arbres est le Prado de la ville ; mais, au moment où nous arrivions, elle appartenait principalement aux bœufs. On y voyait les voitures du train rangées en longue file, les troupeaux de bœufs et les chariots de foin qu'on réunissait pour l'approvisionnement de la forteresse.

Notre unique distraction était l'anfiteatro. On y représentait une nouvelle pièce d'un confiseur de Milan : *il Pugnale de mio padre* (le Poinard de mon père). Le titre avait une pointe intéressante, en ce sens qu'à la fin le père se tuait d'un coup de pistolet. Mais comme la loi martiale avait fait livrer toutes les armes, même celles du théâtre, et que le dénouement ne pouvait cependant se passer de ce coup de pisto-

let, le père se tirait d'affaire en se précipitant dans les coulisses, où l'on faisait alors avec un instrument quelconque un bruit ressemblant à peu près à l'explosion d'une arme à feu. Mais il fallait un peu de bonne volonté et une grande connaissance de la pièce pour subir toute l'impression de ce qui se passait ainsi derrière les coulisses.

Le 16 au matin, l'omnibus nous fit franchir les portes de la forteresse. Nous allions à Villafranca. Nous franchîmes le Lago superiore et le Lago di mezzo sur la longue digue des moulins, longeâmes la forte citadelle, et nous trouvâmes au milieu des marécages de la plaine.

On avait beaucoup travaillé dans les derniers jours : tout était rasé dans le rayon de la forteresse; la hache avait fait disparaître tout ce qui eût gêné les exigences de la guerre. La nudité du terrain produisait une impression étrange et un peu anxieuse, bien que d'ailleurs la végétation de ce sol humide fût assez pauvre. Les arbres gisaient le long des fossés; les canons aux longs cous ouvraient leurs gueules par-dessus les remparts; partout on voyait des centaines d'ouvriers activement occupés à l'œuvre de destruction.

Mais la dévastation de cette chétive nature ne pouvait égaler celle que j'avais pu voir en Lombardie, où les points les plus beaux, les plus fertiles, avaient été sacrifiés sans pitié; de fières allées de peupliers y avaient disparu en peu d'heures sous les coups des sapeurs et des pontonniers; des jardins et des champs avaient été foulés; même les mûriers avaient souffert, bien qu'il y eût entre les deux parties comme une entente tacite pour épargner ces arbres autant que possible.

On me dit que la spéculation a profité de la guerre pour faire monter d'une manière exorbitante le prix de la soie. Il est certain que la sériculture lombarde a éprouvé des dommages sensibles, et que la récolte n'a pas été excellente. Cependant le dommage n'a pas dû atteindre des proportions extraordinaires, et je ne voudrais pas approuver non plus la manière dont on a exploité l'assertion que le ver à soie ne supporte pas l'odeur de la poudre : il n'a pas eu occasion d'en sentir une si grande quantité, puisque dans toute la guerre il n'y a eu que cinq rencontres, et toutes les cinq au bord des fleuves. Il faut ajouter encore qu'au plus fort de la guerre, les mûriers étaient déjà presque tout à fait dépouillés de leur feuillage.

Quant aux habitants, ils ne se sont pas laissé considérablement troubler dans leur travail séricole. Ils savaient que les Français

venaient en amis, qu'on ménagerait leur labeur et leurs moissons, et j'avais eu souvent occasion d'admirer le calme et la sécurité de ces paysans dans les travaux de leurs champs, quand le fracas et la terreur de la guerre passaient tout près. La destruction n'a été complète que là où on s'est battu; les champs de bataille offraient un aspect vraiment épouvantable, mais, au bout de peu de jours, le sol était tellement nettoyé qu'on y pouvait passer et chercher l'endroit quand déjà on s'y trouvait. Quelques vergers, quelques champs de blé avaient disparu : voilà tout.

Après une course de deux heures, nous aperçûmes devant nous un château moyen âge, une église à coupole comme les mosquées, et tout autour des groupes de maisons riantes, blanchies à la chaux : c'était Villafranca. Devant la gare, belle construction toute neuve, on élevait justement une redoute pour dominer la route et le chemin de fer; la gare et l'espace environnant étaient encombrés de troupes destinées pour Vérone. Un grand convoi d'huile et de vin attendait l'heure du départ.

Au bout de la grande rue de Villafranca s'élevait à notre gauche la façade du vieux château, avec ses fenêtres en ruine, à travers lesquelles passait le bleu du ciel. A notre droite se détachaient en teintes violettes et rougeâtres les montagnes tyroliennes, dont les cimes étaient encore par endroits couvertes de neige. Au tournant de la rue se présentait l'église avec ses larges coupoles et sa tour en forme de minaret. Un détachement de chasseurs, la garde du corps de l'Empereur, campait dans la rue, du côté de l'ombre.

Leur vue confirmait ce qu'on nous avait déjà dit, que le quartier général impérial serait prochainement transporté à Villafranca. Nous nous adressâmes à un jeune lieutenant de chasseurs qui nous surprit par la nouvelle que l'Empereur arriverait encore aujourd'hui avec le quartier général, et qu'on préparait des logements pour cinquante personnes.

Vers midi, nous entendîmes une joyeuse musique militaire. Ce devait être l'Empereur. Un détachement de hussards défila devant nous, s'arrêta un instant, puis disparut à l'autre bout de la petite ville.

Pendant que nous étions sous la marquise de la Trattoria où nous nous étions rendus pour dîner, une voiture de voyage aux armes de l'Empereur, attelée de quatre chevaux et conduite par deux postillons, passa devant nous. C'était en effet l'Empereur, mais où était le quartier général, et que venait faire l'empereur tout seul à Villafranca ?

Pouvait-il avoir l'intention de se rendre dès à présent aux campements sur le Mincio ?

A table, nous apprîmes que le comte Giulay était arrivé depuis une heure, tout à fait inaperçu à Villafranca, et que l'Empereur avait une entrevue avec le général en chef de la deuxième armée.

L'après-midi, pendant que nous assistions à la construction d'une redoute sur la route qui conduit aux Alpes tyroliennes, la nouvelle se répandit que le comte Giulay avait été déchargé du commandement en chef et que l'Empereur était retourné à Vérone.

Le soir, Villafranca se remplit tout à fait de troupes, qui toutes s'acheminaient aux campements sur le Mincio. Des ordonnances et des courriers traversaient la grande rue au galop; les patrouilles de hus-sards, le pistolet au poing, défilaient devant nous; d'interminables colonnes de train partirent jusque bien avant dans la nuit pour le Mincio; autour de nous, à côté de nous, les soldats faisaient leur cuisine; une chanson de chasseur fredonnée à mi-voix interrompait parfois notre conversation. A la fin, les feux s'éteignirent, les soldats s'étendirent sur le pavé pour dormir, et on n'entendit plus que le pas des sentinelles dans la rue.

Le lendemain, de grand matin, le mouvement des troupes vers le Mincio recommença. Parmi les officiers réunis dans la rue, j'en reconnus plusieurs que j'avais fréquemment vus à Garlasco. Les combats sur les bords du Tessin ne les avaient pas laissés complètement intacts, et ils allaient se faire guérir de leurs blessures à Vérone : triste revoir après les belles journées de Mortara et de Garlasco. Il semblait qu'une année séparât les deux moments. Alors les tuniques de combat des officiers étaient encore si fraîches et si propres, les armes si étincelantes, l'expression si assurée ! Maintenant, l'aspect était autre; la poussière et la sueur, les fatigues du bivouac, de la marche et du combat, avaient ruiné l'équipement; les balles et le sabre avaient entamé les membres, et on évoquait le souvenir de bon nombre de vaillants camarades dont on avait promis de transmettre les dernières pensées. On n'avait plus guère envie de bavarder, et si la conversation se mettait un peu en train, voilà que passait un convoi de blessés, et adieu la bonne humeur.

Villafranca est la patrie de si prodigieux essaims de mouches, qu'on ne peut se tenir dans les cafés que dans la posture d'un pacha, avec le chasse-mouches à la main. Pendant que nous étions assis de cette manière, nous vîmes passer dans la rue le train de l'archiduc Guillaume. Devant l'hôtel vis-à-vis de nous, la cour de Modène, arrivée de

la veille, remontait en voiture pour se rendre à Vérone. Un unique gendarme à cheval parut être la seule escorte que le duc de Modène eût amenée.

Le général Schlick, qu'on voulait avoir vu depuis plusieurs jours à Villafranca, y passa réellement ce matin, pour se rendre au quartier général de la deuxième armée. J'appris par là où celui-ci se trouvait, ce dont personne n'avait pu m'informer jusque-là. Il était pour le moment à Volta.

Le lendemain, l'Empereur fit une nouvelle visite à Villafranca avec le vieux Hess, le comte Grünne et quelques aides de camp. Le bruit d'un combat d'avant-postes sur l'aile droite se répandit et parut vraisemblable à tout le monde. Mon compagnon et moi, nous nous procurâmes une timonella et nous courûmes à Pozzolenigo, où le quartier général de la deuxième armée venait d'être transporté. Dans les campements où nous passâmes, on ne savait rien d'un combat, mais on s'attendait à un grand coup pour le premier jour.

Quelques minutes après Valeggio, nous trouvâmes les bords ondulés et verdoyants du Mincio, que nous longéâmes jusqu'à Monzambano. Au bout de trois heures, nous étions à Pozzolenigo. Le général Schlick venait de prendre son commandement. Combien l'aspect du quartier général avait changé! On parlait peu. Peut-être le paysage, montagneux et assez triste, contribuait-il à assombrir l'impression. Le comte Schlick avait le matin même adressé une courte allocution à ses soldats. A midi, à la place de la table luxueuse du comte Giulay, il n'avait fait servir à la sienne que l'ordinaire du soldat; le trompette qui donnait aux convives du comte Giulay le signal du dîner avait aussi été rendu à ses fonctions guerrières.

Toute l'armée avait pris position sur le Mincio, les avant-postes allant du Pô jusqu'à Peschiera; la première armée, sous le comte Wimpffen, devant Mantoue et dans la forteresse; la deuxième, sous le comte Schlick, de Vérone à Peschiera, avec ses avant-postes de Goito et de Lonato.

Malgré ses défaites, cette armée avait toujours un aspect fier et imposant; elle était numériquement plus forte qu'au Tessin, et son moral était remonté par un espoir plus assuré de la victoire, fondé sur un meilleur commandement. Aussi vrai qu'il était en fait que la deuxième armée, seule engagée jusqu'à présent, s'était vaillamment battue et n'avait encouru aucun blâme, malgré les vices de l'adminis-

tration et la faiblesse du commandement, aussi ferme était à ce moment dans l'armée la confiance dans l'issue de la rencontre prochaine. Il semblait que la Lomelline et le Tessin fussent oubliés et que la campagne ne fût que commencer. C'était comme un tout nouvel esprit, et seulement aux avant-postes, composés de troupes qui avaient extrêmement souffert, le souvenir du passé faisait peut-être quelque tort à l'assurance militaire.

Les positions que l'armée occupait à ce moment, mais qu'elle ne garda pas, étaient bien choisies et très-sûres. Le 21 à midi, le corps de Zobel traversa Villafranca. L'Empereur se tenait sous la porte de sa maison, entouré de ses généraux. Les régiments du corps défilèrent avec un hurra; mais les pauvres diables étaient en partie tellement épuisés par la marche et la chaleur, que leurs hurras avaient parfois un bien singulier son.

Tout Villafranca était naturellement sur les trottoirs pour voir l'Empereur. Aux fenêtres de l'une des maisons, on voyait des cahiers de dessin, derrière lesquels on découvrait les frères Adam, qui esquisaient le défilé. Près du mur blanc et chauffé par le soleil de la maison impériale se tenait un groupe de généraux, parmi lesquels trois civils en habit noir, comme les corneilles parmi les chardonnerets. L'un de ces civils était le comte de Rechberg, ministre des affaires étrangères.

Le 23 au soir, l'armée achevait de prendre ses nouvelles positions, encore avantageuses sous tous les rapports. On a fait au plan autrichien le reproche d'avoir trop isolé les ailes du centre, mais ce n'a point été réellement le cas; seulement l'aile droite était, par des accidents de terrain, privée de la vue de l'ensemble du champ de bataille, ce qui rendait la coopération de cette aile et du centre un peu difficile.

En somme, les dispositions étaient bonnes, mais le centre se trouvait trop faiblement composé, et les réserves manquèrent de nouveau, non-seulement au centre, mais à l'aile gauche.

.....

C'est la lourdeur qui a constamment mis l'armée autrichienne en désavantage vis-à-vis d'un ennemi dont la promptitude naturelle était doublée par son organisation. Les généraux autrichiens se montrèrent inférieurs aux généraux français en prompt résolution et en expérience de la guerre; les divisions des corps n'en facilitaient pas suffisamment la vue d'ensemble aux commandants, et les mouvements devaient être plus lents et plus difficiles. Et enfin, ce qui était encore plus grave, l'armée autrichienne était encore trop attachée à la vieille école, qui ne tient pas devant le nouveau système français.

Après la bataille de Solferino, l'armée autrichienne s'était retirée dans ses camps retranchés entre Vérone et Mantoue. Les deux adversaires semblaient se reposer du combat.

Vérone était naturellement le centre de la position nouvelle; ses rues, ses maisons se remplissaient de troupes; partout où s'étendait le regard, il ne voyait qu'un seul camp fortifié. Vérone était environné d'un grand bivouac, où vinrent s'accumuler peu à peu d'immenses colonnes de troupes et d'équipages.

L'aile droite s'étendait vers Peschiera, l'aile gauche vers Mantoue, le long de l'Adige et vers le Pô, jusqu'à Ostiglia. On prit toutes les mesures possibles pour assurer les abords du quadrilatère. A Vérone, la sévérité de l'état de guerre redoubla, et nul civil ne put plus franchir les portes sans permission spéciale. Le conseil de guerre de l'Empereur tenait tous les jours de longues séances au palazzo Carli. De nouveaux renforts, entre autres le quatrième corps, entraient dans le quadrilatère. On s'attendait à un nouveau choc au bout de huit jours.

En même temps, on se préparait à Vérone à un siège. Le quartier général impérial, qui n'eût pu demeurer dans une forteresse cernée, se préparait au départ; on disait qu'il se rendait à Palma-Nuova, petite forteresse très-bien située au pied des Alpes tyroliennes, par laquelle je passai à mon retour.

Malgré les maladies qui se montraient de plus en plus, notamment le typhus et la dysenterie, l'armée autrichienne avait de nouveau vaincu l'abatement qui s'était emparé d'elle après Solferino: elle attendait un nouveau choc, et s'y préparait avec résolution.

Une reconnaissance faite sous les yeux de l'empereur François-Joseph confirma l'armée dans la pensée qu'il se préparait un retour offensif. Elle avait eu le temps de se reposer; les blessés avaient été abrités dans toutes les directions; les renforts étaient arrivés. Il n'était pas invraisemblable qu'on ne voulût chercher une revanche de Solferino et empêcher provisoirement le siège de Vérone.

Mais ces bruits furent bientôt contre-balancés par un autre tout contraire, qui se confirma par l'arrivée de parlementaires français à Vérone et le départ de parlementaires autrichiens pour le camp français.

(Traduit de l'allemand de M. HANS WACHENHUSEN.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE.

JOURNAUX.

Hollenberg. *Deutsche Zeitschrift für christliche Wissenschaft und christliches Leben* (*Gazette allemande pour la science et la vie chrétiennes*), nos 33, 34 : Tholuck, Jadis et maintenant dans l'Église; Baxmann, Zwingli et le docteur Stahl.

Krause. *Protestantische Kirchenzeitung* (*Gazette ecclésiastique protestante*), nos 31, 32, 33, 34 : Robertag, Du rapport de la philosophie moderne et de la religion; Les juifs et l'Église chrétienne (anonyme); Lang, La conception moderne de l'univers; Krause, *idem*.

Hengstenberg. *Evangelische Kirchenzeitung* (*Gazette ecclésiastique évangélique*), nos 53-61 : Du prologue de l'Évangile de saint Jean; le deuxième chapitre du prophète Habacuc dans ses rapports avec le temps présent.

Gelzer. *Protestantische Monatsblätter* (*Feuilles mensuelles protestantes*), n° de juillet : Curtius, La parole orale et écrite chez les Grecs, les Orientaux et les peuples chrétiens des temps modernes; Gœbel, Jung-Stilling comme écrivain populaire chrétien.

Fichte, Ulrici et Wirth. *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* (*Revue de philosophie et de critique philosophique*), 2^e cahier du t. 34 et 1^{er} cahier du t. 35 : Seydel, Rosmini et Gioberti; Schildener, Sur la théorie de la connaissance, avec un *post scriptum* d'Ulrici; Ulrici, La force vitale et l'idée de l'organisme au point de vue des sciences naturelles; Anton, Les dialogues de Gorgias et de Phèdre.

LIVRES.

G. de Polentz. *Geschichte des französischen Calvinismus* (*Histoire du calvinisme français jusqu'à l'assemblée nationale de 1789, en partie d'après des documents manuscrits*), 2^e vol., 1^{re} partie : Histoire politique du calvinisme français, depuis l'insurrection d'Amboise jusqu'à l'avènement de Henri III, 1 vol. in-8°; xi-720 pages. — Gotha, Perthes, 1859.

Ce deuxième volume de l'une des œuvres historiques les plus considérables et les plus consciencieuses de notre temps est digne en tout point de la glorieuse et tragique histoire qu'il raconte. M. de Polentz réunit au plus haut point plusieurs des plus éminentes qualités de l'historien, un soin scrupuleux et une rare ardeur dans

l'investigation, et par-dessus tout, ce véritable esprit de justice historique qu'il ne faut pas confondre avec une impartialité superficielle, et qui ne peut procéder que de la plus intime pénétration du sujet. On n'a jamais parlé en termes plus équitables des chefs catholiques que dans ce livre, véritable monument élevé à la gloire du protestantisme français. Voici, par exemple, ce qu'ajoute M. de Polentz, après avoir raconté les atrocités de Montluc et du connétable de Montmorency : « Nous ne pouvons refuser à ces hommes de guerre et à d'autres hommes semblables du temps l'estime que nous inspirent toujours un caractère entier, une conséquence inébranlable, et nous ne devons pas oublier que les huguenots étaient à leurs yeux des criminels envers l'État et l'Église, des hérétiques impies, des séditeux qu'il était non-seulement permis, mais ordonné d'exterminer par le fer et le feu. Comme les huguenots, ils agissaient d'après les inspirations de leur conscience, et l'histoire doit rendre justice à la conscience, même quand elle se trompe. Pour ne pas les mal juger, il faut nous transporter de la sécurité du port dans la mer tourmentée, de notre temps dans le leur, dont leur contemporain Montaigne disait que la justice était plus criminelle que les crimes qu'elle punissait, et qui s'était à peine dégagé de la barbarie du moyen âge. Enfin, nous ne devons pas perdre de vue le caractère de ces guerres, qui étaient des guerres de principes, et de principes religieux, lesquelles visent non-seulement à la défaite, mais à l'extermination de l'adversaire qui représente le principe hostile. Notre connétable, avec tout son égoïsme, son esprit de cour et d'intrigue, sa nature de renard et toutes les déféctuosités morales qui le mettent si fort au-dessous de Coligny, n'était pas moins un caractère entier, soutenu par un sentiment religieux, loyal et militaire du devoir et de l'honneur, comme le montrent les dernières paroles et la mort joyeuse de ce vieux guerrier de quatre-vingts ans sur le champ de bataille de Saint-Denis. Il faut encore assigner une meilleure place au maréchal de Tavannes, quoiqu'un des auteurs et complices de l'abominable Saint-Barthélemy; car il n'avait rien de la nature de renard du connétable, et repoussa toutes les perfidies dont l'eût voulu charger la reine mère : il fut un cruel, sanguinaire, mais honnête ennemi des huguenots. »

Relativement à la Saint-Barthélemy, M. de Polentz adopte, avec quelques nuances, l'opinion de MM. Ranke et Soldan, qui, sans innocenter aucun des auteurs de cette exécration tragédie, fait néanmoins une moindre part à la préméditation que l'opinion commune. Nous saisissons cette occasion pour recommander le travail de M. Soldan, qui passe en Allemagne pour avoir à peu près tranché la question, et qui a été traduit en français par M. le professeur Schmidt, de Strasbourg.

Baumgarten. *Die Geschichte Jesus (Histoire de Jésus)*, 1 vol. in-8°. — Brunswick, Schwetscke et fils, 1859.

Die Apostelgeschichte (L'Histoire des apôtres, ou le Développement de l'Église de Jérusalem à Rome), 2^e édition, 2^e volume; même éditeur.

Ces deux ouvrages ne feront guère avancer la science. *L'Histoire de Jésus* se compose de leçons publiques faites l'hiver dernier à Hambourg devant un auditoire de croyants. C'est dire qu'elle vise plutôt à l'édification qu'à la critique. Nous ne comprenons du reste pas, même au point de vue de l'édification, l'utilité

de ces paraphrases et de ces interprétations dogmatiques, toujours fastidieuses et affadissantes. La naïveté de l'Évangile est mille fois préférable. — *L'Histoire des apôtres*, qui affiche des prétentions un peu plus scientifiques, ne les justifie guère. Ce qui étonne le plus de la lecture de ces deux livres, c'est qu'un auteur aussi croyant ait pu être destitué pour cause d'hétérodoxie, et c'est pourtant l'histoire de M. Baumgarten. Naguère professeur de théologie à Rostock, il a perdu sa chaire pour avoir paru enseigner quelque chose de contraire à un article des livres symboliques de l'Église luthérienne. On voit que l'orthodoxie luthérienne ne plaisante pas plus que les autres. Quant à M. Baumgarten, il a droit à l'estime publique comme tout homme persécuté et souffrant pour ses convictions, mais la sympathie qu'il inspire ne nous fait pas trouver ses livres meilleurs.

A. N.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

JOURNAUX.

Mittheilungen.... (*Communications de l'établissement géographique de J. Perthes sur les investigations actuelles les plus importantes dans le domaine général de la géographie*; par le docteur A. Petermann.) A. 1859.

6^e cahier. — *Émil de Sidow*. Aperçu détaillé, état par état, de la situation des grands travaux cartographiques en Europe à la fin de 1858, et principalement des travaux topographiques. Ce morceau ne remplit pas moins de quatre-vingt-quinze colonnes. — *W. Fils*. Extrait d'un grand travail hypsométrique sur le groupe central du Thuringerwald, entre Ilmenau et Oberhof; avec une carte. On a ici huit cent cinquante-quatre cotes hypsométriques. Le point culminant de tout le système (le Teufelkreis) s'élève à 2,961 pieds de France. — *Notices bibliographiques* sur cinquante-six publications récentes, ouvrages, mémoires ou cartes.

7^e cahier. — Derniers fragments du voyage de feu le docteur *J. R. Roth* en Palestine. Ces notes très-succinctes, les dernières qu'ait écrites le voyageur, dont une mort prématurée a interrompu les explorations, vont du 9 mai au 13 juin 1858. Elles commencent à Nazareth, touchent aux rives occidentales du lac de Tabariéh, et remontent jusqu'aux sources du Jourdain. Un assez long morceau du professeur Kuhn sur l'hypsométrie de cette partie de la Palestine donne de la valeur à ce fragment. — *Hugo Hahn et Rath*, Voyage dans la région sud-ouest de l'Afrique. La route des deux missionnaires suisses se trouve comprise entre la côte et le lac Ngami; elle est renfermée entre les 22° — 18° latitude sud, 14° — 17° longitude est de Paris. Elle se confond sur une portion de son parcours avec celle de MM. Galton et Andersson en 1851. La notice actuelle a été extraite par le docteur Petermann du journal manuscrit des deux missionnaires, lequel est accompagné d'une carte originale dont M. Petermann donne aussi la réduction. L'excursion a duré quatre mois, du milieu de mai au milieu de septembre 1857. Le journal contient beaucoup de détails sur la géographie physique de la contrée parcourue. Il fait aussi connaître pour la première fois bon nombre de tribus de la famille hottentote, qui occupe cette partie de l'Afrique; on y peut signaler notam-

ment une notice sur cette population déshéritée qu'on nomme les Buschmann. — *Chodzko*, Récentes déterminations hypsométriques dans le Caucase. Les mesures d'altitude dont le général Chodzko, chef du dépôt topographique de l'état-major de l'armée du Caucase, communique ici les principaux résultats, ont été relevées, au nombre de plus de trois mille sept cents, par les ingénieurs russes, de 1854 à 1858. Leurs opérations ont embrassé toute la partie de l'isthme comprise entre la grande chaîne et l'Araxe, depuis la mer Noire jusqu'à la mer Caspienne. Le tout est ici présenté sous la forme d'un profil général de l'isthme. Le point culminant est le mont Elbrouz, 18,524 pieds. — NOTES GÉOGRAPHIQUES. *Graul*, Sur l'état des Missions dans l'Inde. — Observations physiques et géographiques sur le haut Nil. Ces observations sont dues à plusieurs des membres de la Mission catholique du Nil Blanc, dont la fondation date seulement de onze ans, et qui a déjà contribué pour une part considérable aux notions nouvellement acquises sur le fleuve Blanc et ses populations. La moyenne des observations barométriques faites à Khartoum a donné pour la pression atmosphérique 327,7 lignes (pied de Paris), les observations correspondantes faites à Alexandrie donnant 337,7. Il en résulte pour la hauteur de Khartoum au-dessus du niveau de la mer 828 pieds. Il faut noter cette observation, mais sans oublier que Russegger, dont on connaît l'exactitude générale, a trouvé 1,431 pieds. Une telle différence appelle une vérification. Température moyenne à l'ombre, 26° R. Le Nil commence à monter en juin, et atteint sa plus grande hauteur, environ 17 pieds de crue, au milieu d'août. A Gondokoro, siège de la Mission dans le sud (4° 44'), la hauteur moyenne du baromètre a été trouvée, par une année d'observations continues, de 319,75; d'où se conclut une hauteur absolue de 1,506 pieds. Le chiffre paraît bien faible. Le Nil commence à croître en mai, mais faiblement. Jusqu'en juillet, la crue ne dépasse pas 3 pieds; son maximum est au commencement de septembre, 6 pieds 6 pouces. A partir de là, il commence à décroître. La crue est donc près de trois fois plus forte à Khartoum qu'à Gondokoro, et elle y arrive à son maximum un mois avant la saison des pluies; tandis qu'à Gondokoro la crue n'atteint son maximum que deux mois après le commencement de la saison pluviale. Ceci prouve que les crues du fleuve se règlent non sur les pluies médiocres de la vallée même du Nil, mais sur les pluies bien autrement considérables de l'ensemble du territoire occupé par les nombreuses rivières qui forment la tête du fleuve. — *Profondeur de quelques puits artésiens dans l'Amérique du Nord*. Un puits artésien, commencé en 1849 à Saint-Louis du Mississippi et continué avec énergie pendant cinq années entières, est arrivé à la profondeur de 2,199 pieds anglais avant de rencontrer la nappe d'eau potable, 178 pieds de plus que le puits de Grenelle. — *Les routes principales (des États-Unis) vers l'océan Pacifique*. Il y en a quatre principales, dites de New-York, de la Nouvelle-Orléans et de la Havane, de l'isthme de Tehuantepec, et la route dite Overland, qui part du poste de Saint-Louis et va gagner San-Francisco. — *Lamont*, Voyage au Spitzberg. Ce voyage a eu lieu en 1858, principalement en vue d'observations géologiques. On en donne ici un résumé sommaire. — *Variété d'aliments usités dans les diverses parties de la terre*, notice curieuse qui remplit près de dix colonnes. — *Aperçu bibliographique* des livres, mémoires et cartes relatifs à la géographie, publiés en Europe dans le 1^{er} trimestre de 1859.

8^e cahier. — *La mer Adriatique et ses ports les plus importants*. Cette notice traite successivement d'Ancône, de Venise, de Trieste, de Pola, de Fiume, de Zara, de

Spalato, de Raguse et de Cattaro. Une grande et belle planche réunit, chacun dans son cadre, le plan détaillé de ces neuf ports. — *Bergsträsser*, Données fournies par Ivanoff et Nazaroff (1858) sur le niveau de la mer Caspienne et de la mer Noire, au point de vue d'un canal de jonction des deux mers. La rivière Manitch, ou plutôt du double courant auquel ce nom s'applique, forme la ligne de jonction naturelle des deux bassins. Le lac Manitch, presque à distance égale des deux mers, est à 23 pieds anglais au-dessus de la mer Noire et à 107 pieds au-dessus de la mer Caspienne, d'après les mesures des officiers d'état-major russes. Une étude complète de M. Bergsträsser sur ces plaines et sur le tracé du futur canal sera prochainement publiée dans les *Mittheilungen*, avec une carte. Dans la lettre actuelle, l'habile ingénieur résume les points principaux de cette étude. — *Theod. Kotschy*, Nouveau voyage en Asie Mineure, 1859. Le docteur Kotschy, bien connu déjà par ses voyages antérieurs dans les hauts pays du Nil et dans le Taurus, est retourné en Anatolie au mois de mars de cette année. L'actif explorateur se proposait de parcourir en premier lieu l'intérieur de l'île de Chypre, et de là d'aller examiner les pentes septentrionales de l'Amanus; de visiter ensuite, au nord du Taurus, la contrée encore imparfaitement connue où le Sarus et le Pyramus ont leurs sources; puis, franchissant l'Euphrate à Malatia, de venir explorer les parties du haut Kourdistan comprises entre le Tigre et le lac de Van, pour regagner la mer Noire par Erzeroum et Trébizonde. Le voyageur est d'ailleurs bien muni d'instruments pour les observations astronomiques et physiques. Ce plan, s'il peut être rempli, promet à la science des résultats importants et neufs, car les contrées qu'il embrasse sont au nombre des moins connues de l'Asie occidentale. La première lettre que reproduit le docteur Petermann est datée de Messis, sur le Pyramus (Cilicie), 1^{er} mai. La distance de Tarse à Adana, sur la grande carte de M. Kiepert, est inexacte; le docteur Kotschy annonce l'envoi prochain d'une carte de la basse Cilicie (*Cilicia campestris*), qui rectifiera en beaucoup de points les données actuelles. — *H. Duveyrier*, Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, 1859 (d'après les lettres du voyageur). M. Duveyrier, bien que jeune encore, est déjà parfaitement préparé, par un premier séjour en Algérie et par sa connaissance pratique de l'arabe, à la course exploratrice qu'il a entreprise dans les oasis situées au sud de nos possessions algériennes jusqu'aux limites du grand Désert, et, s'il se peut, jusqu'aux territoires encore inexplorés du Sahara marocain. Les lettres dont nous avons ici des extraits n'entrent encore dans aucun détail scientifique; elles indiquent seulement son passage d'Alger à Constantine et de Constantine à Biskra. La dernière a été écrite de Ghardaïa (entre Laghouât et Ouargla) à la date du 4 juillet. — *Le grand lac de l'Afrique intérieure* (australe) *et les sources du Nil. Résultats de l'expédition anglaise de Burton et Speke. Nouvelles de Roscher* (d'après des lettres du capitaine Speke). Les grandes découvertes que notre époque a vues s'accomplir ou se préparer dans l'Afrique australe sont brièvement rappelées. Les lettres du capitaine Speke, écrites de Londres au docteur Petermann (la dernière est du 30 juillet) annoncent l'envoi prochain d'une carte de la contrée intérieure explorée par le capitaine; cette carte fera partie du prochain cahier des *Mittheilungen*. M. Speke ne doute pas que le Bahr-el-Abyad (c'est-à-dire une de ses branches¹) ne sorte du grand lac intérieur qu'il a reconnu au voisinage de

¹ On peut voir à ce sujet le cahier d'avril dernier de la *Revue*.

l'équateur et qui est appelé Nyansa. M. Speke fonde de grandes espérances sur le voyage du docteur Roscher¹, qu'il a rencontré à Zanzibar. Le docteur Roscher se proposait d'attaquer l'intérieur par le mont Kilimandjaro, en remontant, au nord-ouest, sur les traces des révérends Rebmann et Krapf²; malheureusement, au départ du capitaine, le jeune voyageur était retenu à Zanzibar faute des fonds nécessaires. — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. *Chodzko*, Ascension du grand Ararat (juillet-août 1850). — *Jonction projetée de l'Atlantique et de la Méditerranée en Espagne*. Le canal projeté par un ingénieur anglais, M. Charles Boyd, commencerait au golfe de Biscaye (ou de Gascogne), près de Bilbao, et viendrait déboucher dans la baie d'Alfiques, en Catalogne. — *Travaux d'encalassement de l'Elbe*. — *Bergsträsser*, Les lacs salés du gouvernement d'Astrakan. — Dernier voyage d'Adolphe Schlagentweit dans l'Asie centrale. Il n'y a plus à douter, malheureusement, que l'intrepide voyageur n'ait été assassiné sur la route de Yarkand, au mois d'août 1857, par une bande de musulmans fanatiques. — *Travaux géographiques dans l'Asie orientale* : exploration du Yang-tsé-kiang inférieur par les Anglais sur une étendue de 250 milles. Nouvelles cartes espagnoles des Philippines. — *Nouvelles récentes de Ladislaus Magyar*. Une lettre de Loueira (Benguéla) du 20 février dernier donne des nouvelles du voyageur hongrois. Il envoyait en Allemagne la suite de sa relation, accompagnée de cartes, où beaucoup d'indications inexactes du révérend Livingstone se trouvent rectifiées. Cette partie des courses de M. Ladislaus est à peu près comprise entre les 7° et 14° degrés de latitude sud, depuis le 17° jusqu'au 25° degré de longitude est de Greenwich. — *Expédition du docteur Livingstone*. La nouvelle expédition du célèbre explorateur n'a pas fait encore de bien grands progrès. Il a seulement remonté le Zambézi jusqu'à Tété. — *La rivière Cunéné atteinte par Andersson*. Les lettres reçues au Cap du voyageur suédois Andersson (déjà bien connu par une précédente expédition dans la même région de l'Afrique australe) annonçaient que dans le nouveau voyage qu'il vient d'entreprendre, il est arrivé à la rivière Cunéné. — *Fin de l'expédition scientifique de la frégate autrichienne la Novara autour du monde*. La *Novara* a effectué son retour en Europe. Le monde savant connaîtra bientôt dans leur ensemble les riches résultats de l'expédition. — *Les îles Antipodes*. Ce groupe d'îles, que les Anglais ont nommé *les Antipodes*, d'après les déterminations du capitaine Darley, se trouve par 49° 40' latitude sud et 178° 40' est de Greenwich. — NOTES BIBLIOGRAPHIQUES. Annonce (avec notices) de quatre ouvrages sur l'Asie, deux sur l'Afrique, six sur l'Amérique, et six sur des matières de géographie générale.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde (Journal de Géographie générale, édité par le docteur K. Neumann sous le patronage de la Société de géographie de Berlin, avec le concours spécial de MM. Dove, Ehrenberg, Kiepert, C. Ritter, etc.), t. VI, 6^e cahier. Juin 1859.

Dove, Distribution de la pression atmosphérique sur la surface terrestre. — Burmeister, Description physique du territoire de Parana. La ville de Parana,

¹ Voir le cahier de février de la *Revue*, p. 385.

² C'est précisément la ligne qui a été conseillée avec force aux futurs explorateurs dans un des cahiers de la *Revue* auquel nous venons de renvoyer, avril.

désignée sur les anciennes cartes sous le nom de Bajada del Parana, est située par 62° 11' 30" à l'ouest du méridien de Paris, et 31° 43' 10" de latitude sud (le lieutenant américain Page, qui a fait une longue reconnaissance hydrographique de l'estuaire du Rio de la Plata, a trouvé par plusieurs séries d'observations, 62° 53' 3" et 31° 42' 54"). C'est actuellement le siège du gouvernement de la Confédération Argentine, bien que comme ville ce ne soit encore qu'une place très-médiocre. Un dénombrement seulement approximatif lui donne 5,000 habitants, appartenant pour la plupart à la classe hybride des gens de couleur. — *Ravenstein*, Notes statistiques et géographiques sur les possessions anglaises en Europe et en Amérique. Ces notes, tirées des *Blue-Books* parlementaires, se rapportent à Gibraltar, à Malte, aux îles Ioniennes, au Canada, au New-Brunswick, au New-Scotland, à l'île du Prince Édouard, à Terre-Neuve, aux Bermudes, à la Colombie (Vancouver), au Honduras, à la Jamaïque, à Turk Island, aux Bahamas, aux Barbades, à l'île Grenade, à Tabago, à Saint-Vincent, à Sainte-Lucie, à Antigua, à Monserrat, à l'île Saint-Kitt (Saint-Christophe), à Nevis, aux îles Vierges, à la Dominique, à la Trinité, à la Guyane anglaise et aux îles Falkland. Elles indiquent la superficie des terres, leur population, et les principales données commerciales. Elles sont accompagnées d'une carte de la Colombie anglaise, c'est-à-dire du territoire britannique sur la côte nord-ouest d'Amérique. = **MÉLANGES.** Diminution de la navigation commerciale de l'Oder. — Notices sur les établissements français du Sénégal. Ces notices sont empruntées à l'*Annuaire du Sénégal pour 1858*, publication d'un très-haut intérêt faite à Saint-Louis par les soins du gouverneur, M. Faidherbe. — *Tchoukin*, Voyage d'Irkoutsk aux sources chaudes de Touransk. Traduit du russe. Ces sources sont situées près de l'Irkout, à 240 verst (le verst équivalant à peu près à un kilomètre), au-dessus d'Irkoutsk, non loin de la frontière. — Exportation de l'or de la colonie Victoria (Australie). — Navigation à vapeur sur le *Darling* (id.). — *Cartes du Brésil*. Notice sur une collection de cartes portugaises, tant marines que géographiques, envoyées du Brésil à la Société de géographie de Berlin par le lieutenant Schulz. = **NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.** Mosch, *Das Riesengebirge, Reiseführer*. Leipzig, 1858. — Schnars, *Reise durch die Neapolitanische Provinz Basilicata*. Saint-Gallen, 1859. — Heine, *Die Expedition in die Seen von China, Japon und Ochozk*. Leipzig, 1859. — Schade, *Illustrierter Handatlas*. Leipzig, 1859. = *Société de géographie de Berlin*. Juin. = Koner, *Catalogue des publications géographiques parues (en Europe) depuis le mois de décembre 1858 jusqu'en juin 1859*.

V. S. M.

LIVRES.

DAS MITTELMEER.... (*La Méditerranée. Tableau de sa géographie physique, accompagné de recherches géographiques, historiques et nautiques.*) Par le docteur C. Büttger, professeur au gymnase de Dessau. — Leipzig, 1858, in-8°, avec cinq cartes.

Le contre-amiral William Henry Smyth, de la marine royale d'Angleterre, publia en 1854 un volume intitulé *the Mediterranean, a Memoir physical, historical and nautical*. Cet ouvrage est digne à tous égards de la haute position scientifique de son savant auteur, connu depuis longtemps par ses belles explorations

nautiques des mers de Sardaigne et de Sicile, et d'autres points de la Méditerranée. Ce magnifique bassin, au pourtour duquel se sont développées les plus vieilles civilisations du monde et les plus anciennes puissances commerciales, y est étudié sous tous les aspects qui intéressent l'historien et le géographe, le physicien et le naturaliste, le commerçant et le navigateur. Le livre que vient de publier M. Böttger n'est au fond qu'une traduction de celui de l'amiral Smyth, mais une traduction augmentée en beaucoup de détails, développée sur des points essentiels, et modifiée dans quelques-unes de ses parties.

L'ouvrage s'ouvre par un périple complet de la Méditerranée. Sauf les distances qui ne sont pas marquées, sauf aussi la précision des détails archéologiques et physiques dans le travail des savants actuels, ce périple, qui commence et finit au détroit de Gibraltar, rappelle ceux que nous a laissés l'antiquité, à commencer par Scylax et à finir par le Stadiasme. Sous plusieurs rapports, le rapprochement de ces documents d'époques si diverses est plein d'intérêt et d'instruction. M. Böttger consacre ensuite un chapitre étendu à l'étude des bassins de la Méditerranée, c'est-à-dire à la profondeur diverse, à la conformation et à la nature de ses parties sous-marines. Les travaux et les recherches auxquels ont donné lieu, depuis la publication de l'ouvrage de M. Smyth, l'établissement des câbles électriques, donnent une actualité particulière à cette étude de notre auteur, en même temps qu'ils y ont fourni d'importants matériaux. C'est une des parties du livre où M. Böttger a eu le plus à ajouter aux notions de son prédécesseur, bien qu'on y puisse regretter la suppression de quelques détails historiques. Après un aperçu ou plutôt une énumération des fleuves, au nombre de quarante-neuf principaux, qui constituent le système fluvial du pourtour méditerranéen, l'auteur entre dans le détail de la nature même des eaux de la Méditerranée, de leur température, de leur couleur et de leurs particularités physiques; puis il en décrit les courants, tant généraux que particuliers, et les mouvements journaliers de soulèvement et d'abaissement des eaux qu'on appelle le flux et le reflux: car, bien que ce phénomène y soit beaucoup moins sensible que dans les mers ouvertes, il se produit cependant sur beaucoup de points d'une manière très-marquée. Vient ensuite un tableau de l'histoire naturelle de la Méditerranée, suivi d'un exposé physique très-développé de la nature atmosphérique de ce magnifique bassin, de sa température, et des vents, généraux ou locaux, qui règnent dans ses diverses parties. Un long chapitre commercial, avec un article spécial sur les télégraphes sous-marins, est une des additions que M. Böttger a faites à l'ouvrage anglais. Mais c'est d'après M. Smyth que M. Böttger expose l'histoire du développement graduel des notions qu'ont eues les anciens sur la Méditerranée, et des études successives qui depuis un siècle et demi en ont donné à l'Europe une connaissance exacte et complète, morceau que termine une Table étendue des positions qui y ont été astronomiquement déterminées. Les cartes que M. Böttger a jointes à sa publication en sont un utile complément.

Quoique M. Böttger, pas plus que M. Smyth, n'aborde les considérations d'histoire générale, de politique et d'économie comparée qui se rattachent naturellement à ce grand sujet du bassin méditerranéen, son livre n'en est pas moins une excellente monographie, où sont savamment groupés tous les faits sur lesquels s'appuient les considérations plus élevées de l'historien et du publiciste.

V. S. M.

C. L. Michelet. DIE GESCHICHTE DES MENSCHHEIT (*L'Histoire de l'humanité dans son développement, depuis 1775 jusqu'à nos jours*), 1^{re} partie; 1 vol. in-8°, 471 p. — Berlin, Schneider, 1859.

C'est la philosophie de l'histoire contemporaine que veut nous donner M. Michelet, qui s'explique en ces termes dans sa courte préface : « Mes méditations portent principalement le caractère d'une histoire philosophique. Je me propose de faire pénétrer dans la conscience, de lui faire connaître l'esprit des événements qui a fait mouvoir à leur insu les acteurs et les spectateurs. Moins que jamais, il nous est permis dans notre temps de nous abandonner aveuglément et sans réflexion au flot de l'histoire. Nous avons le besoin de savoir d'où nous venons, sur quelle mer nous nous agitions, quel but nous devons atteindre, voulons atteindre et atteindrons. Si une théologie malade, qui depuis longtemps a perdu le courage et la foi en elle-même, nous parle des insondables décrets de la Providence, la philosophie, cette plus jeune fille des peuples, a la témérité de suivre les sentiers de l'idée suprême, de chercher dans l'histoire la place et le dessein de l'éternelle raison, et de clairement expliquer la destination de l'homme, afin de faire voir comment l'Infini s'y réalise et s'y justifie, au milieu des luttes mêmes des passions humaines, du choc et du conflit des volontés finies. » C'est là en effet un irrésistible besoin de notre temps : de plus en plus l'humanité aspire à se connaître et à pénétrer la raison de ses actes. La tendance principale et naturelle de notre époque est de réfléchir sur elle-même. C'est sa grandeur, c'est peut-être aussi sa faiblesse. Chez les peuples, comme chez les individus, la réflexion est un signe de maturité sans doute, mais peut-être aussi de vieillesse, et nous ne pouvons nous retenir de citer ici une parole de Hegel même, dont M. Michelet est un si intrépide et si consciencieux disciple : « Pour » dire comme la réalité doit être, la philosophie vient toujours trop tard. Comme » pensée du monde, elle ne se dégage que lorsque le fait est accompli, lorsqu'une » période a clos son développement. Quand elle peint ses grisailles, c'est un » signe qu'un type de la vie a vieilli, et cette peinture grise ne peut que la » rendre visible et non la rajeunir. » Sentence mélancolique et vraie qui donne à toute philosophie de l'histoire le caractère d'une oraison funèbre. Il y a de plus un grand danger à vouloir interpréter les faits contemporains. La philosophie de l'histoire, démêlant de la contradiction des faits isolés le progrès général, est nécessairement optimiste ; et pour les esprits superficiels la tentation est grande d'appliquer cet optimisme à l'appréciation des faits isolés, des actes individuels, ce qui conduirait à l'anéantissement de toute morale. Mais, nous le reconnaissons, la tentative de M. Michelet répond à un besoin essentiel de notre temps, et nous ne doutons pas qu'il ne la mène à bien. Nous croyons néanmoins devoir ajourner notre jugement à la publication du second et dernier volume, qui est sous presse. Expliquons seulement la date prise par l'auteur comme point de départ. L'année 1775 marque le commencement de la guerre d'indépendance des États-Unis. M. Michelet remonte donc au delà de la révolution française jusqu'à la révolution américaine, et il a raison, car c'est en effet aux États-Unis que l'esprit moderne a passé d'abord dans les faits politiques, et la constitution des États-Unis est loin d'avoir été sans influence sur la révolution française. C'est un point de vue que M. Gervinus avait déjà indiqué dans son Histoire du dix-neuvième siècle.

A. N.

SCIENCES NATURELLES.

JOURNAUX.

Séeman. *Bonplandia*, nos 14 et 15 : Société horticole de Londres; Champignons fossiles dans les houillères glaiseuses de Thuringe; Histoire végétale du roseau danubien en Autriche et en Hongrie; Le palmier à dattes, ses noms et son culte dans l'ancien monde; *Spergula pyliifera*; *Corylus colurna*; *Syringa chilensis*.

Mohr et Schlechtendal. *Botanische Zeitung (Gazette botanique)*, nos 32-35 : Willkomm, Observations sur des plantes critiques de la flore méditerranéenne; Wenlland, Nouvelle plante horticole; Ascherson, Synonymie de quelques caryophyllines; Sturm, De quelques nouvelles espèces d'hyménophylles.

Giebel et Heintz. *Zeitschrift für die Gesamten Naturwissenschaften (Revue pour l'ensemble des sciences naturelles)*, nos d'avril et mai : Dieck, Analyse de l'aluminate de Preslersberg, près Halle; Wisliscenus, Observations théoriques et pratiques sur la glycérine; Giebel, Ostéologie des marmottes et du pteromys.

Leonhard et Bronn. *Nouvel annuaire (Jahrbuch) de minéralogie, de géognosie, de géologie et de la science des pétrifications*; 1849, 4^e cahier : Reinsch, Examen chimique de la formation jurassique en Franconie; Armbrust, Quelques observations sur la *Belemnitella mucronata* et *quadrata*; Wisser, Notices minéralogiques.

LIVRES.

Studer, Ulrich et Weilenmann. *Berg und Gletscherfahrten in den Hochalpen der Schweiz (Courses dans les montagnes et les glaciers des hautes Alpes de la Suisse)*, 1 vol. in-8^o; viii-366 pages, 8 lithographies. — Zurich, Schulthess, 1859.

Après tant d'ouvrages sérieux et frivoles, tant de descriptions et d'impressions de voyages, on eût dû croire la Suisse complètement épuisée. Mais la nature, et surtout une telle nature, est une mine féconde et qui ne cesse de récompenser ceux qui l'explorent. Le livre que nous annonçons nous conduit loin des sentiers battus et des endroits où s'abat la foule des touristes; MM. Studer, Ulrich et Weilenmann se sont donné pour tâche d'explorer des cimes qui passaient jusqu'à présent pour à peu près inaccessibles; ils nous mènent au grand et au petit Windgellen, à l'Oberalpstock, au Kreuzlistock, au mont Velan, au grand Combin, à la Gemmy, au Tœdi, au mont Rose et au mont Généreux. Leurs récits, qui sont de nature à intéresser vivement tous les amis de la nature, contiennent aussi mainte notice intéressante au point de vue de la géologie, de la géographie et de la météorologie. Ils méritent que la *Revue germanique* leur consacre un article étendu.

Birnbaum. *Das Reich der Wolken (l'Empire des nuages)*, physique de l'atmosphère et des phénomènes atmosphériques, 1 vol. in-16; xvi-216 pages, avec 90 gravures sur bois dans le texte. — Leipzig, Spamer, 1859.

Excellente météorologie populaire, très-claire et très-complète, dont la traduction serait assurément la bienvenue en France. La météorologie est une des

sciences les plus utiles et les plus intéressantes pour toutes les classes de lecteurs. Les trois derniers chapitres sur l'électricité et la lumière de l'atmosphère sont en forme de dialogue. Les illustrations sont principalement consacrées aux appareils d'observation.

Ch. Vogt. *Altes und neues aus Thier und Menschenleben (Tableaux anciens et nouveaux de la vie des hommes et des bêtes)*, 2 vol. in-12. — Francfort, Rutter et Lœning, 1859.

Sous ce titre, M. Vogt, professeur à l'université de Genève, donne une nouvelle édition « revue et modifiée en quelques endroits » de plusieurs ouvrages qui avaient paru isolément, et dont quelques fragments, notamment des *Thierstaaten* (les Républiques des animaux), ont été traduits en français. M. Vogt est un naturaliste de premier ordre, qui à l'attrait naturel de ses recherches ajoute l'assaisonnement d'infiniment d'esprit. Il est à la fois observateur et vulgarisateur; mieux que cela, il fait tout entrer dans l'histoire naturelle, la politique, l'économie politique, le socialisme, la religion, le parlement national de Francfort, etc.; il ne se contente pas d'étudier la nature, il l'interprète de la façon la plus inattendue, et tout en disséquant les mollusques et les poissons, il trouve moyen de cribler des plus mordantes épigrammes ses adversaires dans la science et dans la politique. Il en compte beaucoup. En politique, il appartient au radicalisme; dans la science, il est un des plus sérieux et certainement le plus brillant représentant de cette école qui ne veut comprendre l'univers que *sub specie materiæ*. A ce dernier point de vue, M. Vogt a déjà été apprécié dans cette *Revue* (voir l'article de M. Ch. Dollfus : *les Physiologistes allemands et la Question de l'âme*), et ce n'est point ici le lieu de renouveler une controverse qui serait nécessairement écourtée. La *Revue germanique* prendra occasion de la publication de ces deux volumes pour faire connaître par quelque extrait la manière de M. Vogt. En fait d'intérêt, elle n'aura que l'embarras du choix.

T. D.

MÉDECINE.

JOURNAUX.

Goeschen. *Deutsche Klinik (Clinique allemande)*, nos 30-35 : Wolf, Des sourds-muets; Seydel, Pathologie et thérapie des maladies du système uropoïétique; Lotzbeck, Observations sur le retour de la sensibilité après la section des nerfs chez l'homme; Billroth, Nouvel instrument pour l'extraction de corps étrangers; Ravoth, Observation sur *fractura patellæ duplex et luxatio humeri*; Billroth, Résection de l'articulation du genou; Althaus, Le galvanisme comme moyen de diagnostic dans les cas de paralysie; Abelles, Diagnostic des maladies du cœur; Buchheister, *Liquor ferri sesquichlorati* contre le choléra asiatique; Vogler, Remarques pratiques sur la valeur des inhalations, avec des observations sur les gaz thermaux contenant de l'acide carbonique; Voltolini, Des fonctions de l'os stapédien et de son ankylose dans le *fenestra ovalis*.

Wittelshoefer. *Wiener medizinische Wochenschrift* (*Gazette médicale hebdomadaire de Vienne*), nos 30-35 : Braun, Guérison du *prolapsus uteri* par la galvano-caustique; Bryck, Les exostoses traumatiques du crâne, et leur combinaison avec des tumeurs cérébrales; Stellwag de Carion, Traitement de *ophthalmia granulosa*; Czermak, Inspection de la cavité pharyngo-nasale et de la cavité nasale par les choanes au moyen de petits miroirs; Moleschott, Remarques théoriques et pratiques sur la diététique; Porges, Essai d'une explication du développement du croup; Lederer, De quelques causes du marasme des enfants en bas âge.

Schneider. *Deutsche Zeitschrift für die Staats arzneikunde* (*Gazette allemande de médecine légale*), 2^e cahier du 13^e volume : Sonnenkalb, Du plomb dans les tabacs à priser, spécialement en ce qui touche la consommation de Leipzig; Ritter, Moyens préservatifs contre le choléra, d'après les dernières observations; Kussmaul, De la superfétation.

Müller. *Hömœopathische Vierteljahrsschrift* (*Revue trimestrielle homéopathique*), 2^e cahier de 1859 : Tüeff, Pathologie historique, ou Histoire du développement des maladies; Kaan, Maladies des femmes; Buchmann, Effets physiologiques de l'*arsenicum album*; Traxl, La vaccination.

Bley. *Archiv der Pharmacie* (*Archives de Pharmacie*), nos de juillet et d'août : Ludwig et Krohmayer, Examen des semences de l'*Helianthus annuus*; Kraut, Communications du laboratoire de l'École polytechnique de Hanovre; Schlimpert, Détermination de la santouine dans les tentacules de santouine; Federking, De la *Calcaria hypophosphoria*; solubilité de l'arséniate d'oxyde de fer dans des acides; Hahn, Remarques de chimie cristallographique; Berg, Des cristaux qui se trouvent dans la racine de gaïac.

Krahmer. *Journal de pharmaco-dynamique, de toxicologie et de thérapie*, 3^e cahier du 2^e volume : Les expectorants; de l'arsenic dans les couleurs de peinture; les glycosides.

Mayr, Pollitzer et Schuller. *Jahrbuch für Kinderheilkunde und physische Erziehung* (*Annuaire pour la thérapie et l'éducation physique des enfants*), 4^e cahier de la 2^e année : Pollitzer, Thérapie des plus importantes maladies de l'enfance; Steinberger, De la formation des dents de lait, et des phénomènes qui accompagnent leur éruption; Mayr, Séméiotique de l'enfant malade.

LITTÉRATURE et PUBLICATIONS DIVERSES.

JOURNAUX.

Freitag et Schmidt. *Die Grenzboten* (*Le Messenger de la frontière*), nos 33-37 : Pèlerinage à Jérusalem; Questions militaires du jour, la Prusse et la guerre au Rhin, la landwehr prussienne, la paix et le protestantisme en Autriche; De l'art antique au moyen âge; L'avenir de la Prusse; Le protocole de Londres; L'armée pontificale; Les lois d'usure; Du problème constitutionnel en Allemagne après la guerre.

R. Haym. *Preussische Jahrbücher* (*Annales prussiennes*), juillet et août : Cavaliers et Têtes rondes; Du ministère public en Allemagne; Le prince de Metternich; Correspondance politique; Poètes contemporains, O. Ludwig; La chute de la Pologne et les puissances orientales; La Prusse et la mer; La France, l'Autriche et la guerre en Italie.

Morgenblatt (*Lectures du matin*), nos 32-36 : R. W., La veille de la conférence impériale de Villafranca; Zeising, Du caractère objectif et subjectif du beau; H. Kurtz, Tableaux de l'histoire souabe; Helfferich, La puissance des mœurs; Le somnambulisme à Rome.

R. Prutz. *Deutsches Museum* (*Musée allemand*), nos 33-37 : Præhle, Notes pour l'histoire de Prusse; Le système représentatif en Allemagne et la responsabilité des ministres; A propos de la paix; R. Prutz, Ch. Gutzkow et son dernier roman, *l'Enchanteur de Rome*; Sonnets de clair de lune; Poésie juive; R. Prutz, De la littérature allemande contemporaine; A la mémoire de Louis Ross; Henneberger, Souvenirs d'Island; La civilisation moderne et l'Église; Hopfen, Les voleurs; Chants populaires de 1848 et de 1813.

Blätter für literarische Unterhaltung (*Feuilles de récréation littéraire*) : Henneberger, Romans nouveaux; Travaux sur l'ancienne Égypte; Kirbach, Les voyages de Livingstone dans l'Amérique du Sud; Birnbaum, Contre le matérialisme des sciences naturelles; du même, État actuel de la chimie, de la physique et de la géologie; Margraff, Varnhagen d'Ense; Sur l'histoire de la langue et de la poésie allemandes; Fortlage, Sur les discours de Fichte à la nation allemande; Berneck, Les Mémoires du général Toll.

Europa, nos 33-37 : Charles-Joseph Lipinski, Sociétés secrètes musulmanes en Algérie; Une visite aux îles Marquises; Esquisses musicales, Franz, Schuloff, Fétis, Auber; Bianca Capello; Thomas Hood; Les adorateurs du feu; Frédéric le Grand et Catherine II.

Keipp. *Revue de Berlin*, tome 18, nos 5-9 : Lettres prussiennes; L'école torie de Canning; De la vie de la famille chrétienne; Auteurs et éditeurs; La noblesse russe; Un regard dans le passé; L'armée prussienne au point de vue de la guerre; Voyage pédestre à travers la Bretagne; Nouveaux ouvrages anglais sur l'Amérique.

Kolatschek. *Die Stimmen der Zeit* (*les Voix du temps*), juillet : Études, remarques et propositions au sujet de la situation actuelle; La question financière et monétaire en Autriche au début de la guerre; Les poètes des guerres de l'indépendance; De l'influence française en Allemagne.

Das Ausland (*l'Étranger*), nos 32-36 : Récits des campements des pays du Cap; La mer des Ariens; Courses à cheval à travers les Indes et les Pampas; Population des États de l'Église; Les résultats du libre échange en Angleterre; Aventures d'un chasseur et trappeur dans l'Amérique du Nord; Un marché aux grains sous les tropiques; Influence de la géographie physique sur l'esprit des peuples; Kohl, Petit vocabulaire d'expressions du dialecte français-canadien; Vie des fourmis; Schingabis, ou le Prince à la coquille, légende des Chippeways; R. Schomburgk sur Bangkok; Les trésors d'art de Gênes; Situation de l'empire indien aux Indes; Antiquités de Wisconsin; L'hippopotame

des écrivains de l'antiquité; Courses parmi les Peaux-Rouges de l'extrême Nord; De l'auteur de la plus ancienne carte du monde sortie du bureau hydrographique du roi d'Espagne à Séville en 1527; Tableaux des guerres de la marine américaine; La pluie; Récits de la vie des colons du Cap; Les soldats de terre et de mer en Chine; Scènes de la vie populaire en Bretagne; Des assurances sur la vie en Angleterre; De l'infibulation chez les peuples nubien et en particulier chez les nègres Gallas; Une traversée des Apennins; Schatt, Scènes de la vie des animaux sous les tropiques.

Erman. *Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland* (*Archives pour la connaissance scientifique de la Russie*), 1859, 4^e cahier: Du poison des poissons, traduit du russe du docteur Berkowskyi, inspecteur du bureau médical à Astracan, avec des notes; Remarques d'un nomade de l'Altai; Séance de la Société russe de géographie; De la séparation de l'acide tantalique d'avec les acides de Niob, et remarques sur l'acide pélopie, par M. Hermann de Moscou; Que le sel de Glauber a été appliqué pour la première fois en Russie, dans la fabrication du verre, par M. Einbrodt de Moscou; Des travaux de l'expédition de Sibérie dans l'été de 1858; Rapports zoologique, botanique, géologique et physique sur l'expédition du Khorassan, par MM. Keyserling, Bungs, Gœbel, Lents; Des troubles de l'atmosphère indépendants de l'humidité, par Erman; Notices mammalogiques par le professeur Kessler de Kiew; Remarques sur les observations météorologiques faites à Péking, par Erman; De l'infanticide chez les Chinois; Question du servage.

Ule et Müller. *La Nature*, nos 33-37: Hamm: Tableaux des steppes de la Russie méridionale; Grüner, Les races de chiens; Kittlitz, Les oiseaux chanteurs allemands; Salzwedel, Le système des plantes; Bettziech-Beta, Oolithes animaux; Müller, Le monde des herbes, une métamorphose des fleurs; Hirth, Le projet de Ch. Colomb; L'amiant dans le tissage des anciens; Ule, Tableaux des Alpes, un Orage dans les glaciers; du même, Le télescope; Rœbhelen, La mouche ordinaire.

Monatsschrift des wissenschaftlichen Vereins in Zurich (*Bulletin mensuel de la Société scientifique de Zurich*), nos 5-7: Ettmüller, Les dames blanches des Germains; Kolb, Statistique de l'industrie et du commerce en Suisse; Runge, Le culte des sources en Suisse.

LIVRES.

Sophie von la Roche, die Freundin Wielands (*Sophie de la Roche, l'amie de Wieland*), par Ludmilla Assing. Berlin, 1859.

Cet intéressant livre est la biographie d'une femme par une femme, et les noms réunis de l'héroïne et de l'auteur évoquent presque tous les souvenirs de la littérature allemande depuis un siècle. Madame de la Roche, arrivée elle-même de son vivant, par d'assez nombreux écrits, à une vogue littéraire maintenant fort éclipsée, est restée dans le souvenir des contemporains surtout par ses relations avec les plus grands écrivains allemands de son temps, avec Goëthe, Wieland, Jacobi, Schiller, etc. Contemporaine de la grande période classique, elle se trouva plus tard en rapport avec le romantisme d'outre-Rhin, car elle fut la

grand'mère de Clément Brentano et de Bettina d'Arnim. De son côté, madame Ludmilla Assing, déjà connue par son intéressant et charmant livre sur Immermann et la comtesse Ahlefeldt, est la pièce d'un homme que la *Revue germanique* fait en ce moment même connaître plus intimement à ses lecteurs, de Varnhagen d'Ense, dont elle a charmé et consolé la vieillesse. Un tel sujet devait tenter un tel écrivain, et on ne peut que féliciter madame Ludmilla Assing d'avoir restitué d'une aussi complète et charmante façon une des plus intéressantes figures de femme qui aient paru dans la littérature allemande.

La vie de madame de la Roche a tout l'attrait d'un roman. Elle était la fille d'un patricien d'Augsbourg, Gutermann, noble de Guterhofen, distingué comme savant et médecin, mais d'une violence de caractère que ne trahissait point son extérieur, et d'un attachement à la religion protestante qui pesa fort, comme on va le voir, sur les destinées de sa fille. Mademoiselle Gutermann eut pour premier maître le célèbre historien de la philosophie, Brucker, alors pasteur à l'église de Tous-les-Saints, à Augsbourg. Elle avait dix-sept ans quand le médecin du prince-évêque, Bianconi, s'éprit d'elle. Originnaire de Bologne, Bianconi paraît avoir eu toutes les séductions de la nature italienne, avec toutes celles qu'y peuvent joindre les dons les plus accomplis, l'éducation la plus achevée, l'esprit le plus exquis. Il n'avait pas encore trente ans. Ce fut lui qui initia la jeune Sophie à l'histoire et à l'art de l'antiquité, et qui lui fit connaître les poètes italiens. Il dirigea aussi ses études musicales et développa sa voix, qui était un beau contralto. Bianconi ne savait pas l'allemand, mais Sophie avait appris l'italien et le français pour pouvoir profiter de ses leçons. Ils étaient fiancés. La mère, qui mourut après les fiançailles, et le père, avaient donné leur consentement. Mais quand on en vint au contrat de mariage, Bianconi exigea que tous les enfants fussent catholiques. Le vieux Gutermann n'y voulut jamais consentir, et le mariage se rompit de la plus violente façon. Sophie eut défense même de pleurer en présence de son père. Bianconi lui proposa de l'enlever et de l'épouser secrètement, mais elle ne put s'y résoudre. Le père exigea une immolation complète ; elle dut livrer toutes les lettres, toutes les poésies de Bianconi, les airs de musique qu'il lui avait donnés, les exercices de mathématiques qu'il lui avait fait faire. Elle le vit déchirer tout cela et brûler les fragments dans le poêle de son cabinet. Elle-même dut couper en pièces avec des ciseaux, sous les yeux de son père, le portrait de Bianconi, et briser entre deux barres de fer une bague qu'elle avait reçue de lui et qui portait son nom avec cette devise : « Sans vous, rien. » Elle obéit en tout ; mais au moment même où elle voyait disparaître ces souvenirs, elle fit intérieurement le serment d'ensevelir en elle-même tout ce que lui avait enseigné Bianconi, le chant, la musique, l'italien, et de n'en jamais laisser jouir âme qui vive. Elle tint parole. Wieland, qui la connut et l'aima un an après, ne soupçonna rien de ses talents, et Bianconi lui-même, s'informant de Sophie bien longtemps après, fut très-étonné d'apprendre qu'elle était une femme agréable et distinguée, mais qu'on ne lui connaissait aucun talent particulier.

Sophie avait fait le sacrifice tout entier. Son désir eût été de se retirer dans un couvent, pour qu'à jamais séparée de Bianconi, elle fût au moins unie à lui par la religion ; mais l'évêque d'Augsbourg n'accueillit pas son vœu, en lui objectant justement qu'il n'était fondé que sur un désespoir d'amour ; et son ancien maître, Brucker, travailla de tous ses efforts à la détourner de son dessein, ce qui lui réussit à la fin. Les premiers mois passés, elle se rendit, du consente-

ment de son père, à Biberach, sur le Rhin, chez son grand-père. Celui-ci mourut bientôt; mais Sophie ayant appris que son père allait contracter une nouvelle union, prit la résolution de rester à Biberach, et s'établit dans la maison du pasteur Wieland, qui était son parent. Ce fut là qu'elle connut le jeune Christophe-Martin Wieland, le fils du pasteur et le futur auteur d'*Oberon*. Le jeune Wieland n'avait encore que dix-sept ans, elle en comptait dix-neuf. Il aima sa cousine un peu à la manière enthousiaste du temps, où Rousseau et Richardson étaient à la mode. Il écrivait à l'un de ses amis : « Ma métamorphose est comparable à celle » de Junius Brutus; j'avais une tête superficielle et dissipée, je devins posé, » tendre, noble; j'aimai la vertu et la religion. » Plus tard, il reconnut qu'elle avait inspiré ses premières œuvres et fait de lui un poète. Il emporta son amour à l'université, à Tübingue et à Berne; elle le payait de retour, bien qu'il y eût une forte nuance entre cet amour et le premier; toute sa vie, Sophie parla volontiers et avec un tendre souvenir de son ami Wieland, tandis que le nom de Bianconi restait enseveli au plus profond de son cœur. Mais Wieland était inconsistant et superficiel, et après quelques années d'absence, il déclara Sophie libre de tout engagement envers lui. Elle accepta alors la main de Frank de la Roche, conseiller électoral de Mayence, auquel elle raconta d'abord sa vie, et qui n'en persista que plus fortement à l'épouser. A cette nouvelle, Wieland jeta le portrait de Sophie à terre avec une telle violence, que le verre se brisa en mille pièces; le lendemain, il pleura, fit remplacer le verre cassé, et écrivit à Sophie et à son fiancé une lettre de tendre résignation.

M. de la Roche était un homme du monde et de science, un esprit critique, ennemi de toute sensibilité. Pendant que sa femme s'enthousiasmait de Klopstock et de Paméla, il lisait Voltaire et Diderot. Néanmoins, le mariage fut heureux. M. de la Roche était catholique, et le vieux Gutermann n'eut pas d'objection à ce que les enfants suivissent cette fois la religion de leur père, ce qui rend son premier refus inexorable et inexplicable. Quant à Bianconi, que Winckelmann nomme souvent dans ses lettres, après avoir passé plusieurs années à Dresde comme précepteur des comtes Stadion, il se rendit à Rome comme ministre résident de Saxe, devint comte, et mourut en 1781 à Pérouse.

Après son mariage, madame de la Roche publia des ouvrages qui la rendirent célèbre, et eut en Allemagne une grande position littéraire dont tous les écrivains du temps rendent témoignage. L'académie des Arcadiens de Rome lui envoya le diplôme de membre titulaire de l'académie. Elle tint une espèce de cour littéraire dans sa maison d'Ehrenbreitstein, sur le Rhin. Goethe y vint, et dut un moment épouser l'ainée de ses filles, charmantes toutes deux, et qu'elle condamna plus tard, peut-être par une protestation secrète contre sa propre destinée, aux mariages les plus prosaïques; mais il y eut comme un sort jeté sur la famille, et la poésie ne se laissa pas exiler ainsi. L'une des deux filles de madame de la Roche avait épousé un commerçant italien établi à Francfort, et elle devint, comme on l'a vu plus haut, la mère de Clément et de Bettina Brentano. Bettina parle souvent de sa grand'mère dans ses lettres.

Madame Ludmilla Assing a retracé avec un grand charme et un grand amour, sans engouement pourtant, cette existence orageuse au début, calme et sereine dans sa maturité et son déclin; c'était une heureuse idée de songer à restituer une figure qui ne méritait certes pas d'être effacée, et c'est un succès du meilleur aloi d'y avoir si complètement réussi.

A. B.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 25 septembre.

J'espère que la saison qui se rouvre va rendre à mes courriers plus d'intérêt que je n'ai pu leur en donner cet été. Dès aujourd'hui, la matière ne me manque plus; et d'abord suivez-moi, s'il vous plaît, à l'exposition des cartons de Cornélius. Nous avons là devant nous l'œuvre presque entière du maître, dans la forme qui est, comme tout le monde s'accorde à le dire, la plus favorable à son génie, un peu brouillé avec les couleurs. Les curieux, trop peu nombreux jusqu'à présent, qui vont visiter cette exposition s'arrêtent avant tout aux cartons des peintures de la Glyptothèque de Munich, où Cornélius a retracé la vie des dieux et des héros de l'antiquité. La salle des dieux comprend les trois empires de Jupiter, de Neptune et de Pluton, c'est-à-dire le royaume du ciel et de la lumière, le monde océanique et le monde infernal. La conception de l'Olympe est on ne peut plus heureuse; l'artiste ne s'est pas contenté de retracer l'assemblée des dieux, il a mis une action dans son tableau, mais une action qui ne trouble pas trop la majestueuse sérénité de l'assemblée céleste. C'est l'homme élevé au ciel et récompensé par l'immortalité après une vie d'efforts et de combats, c'est Hercule reçu parmi les dieux après ses travaux, qui a fourni le motif. Debout devant Jupiter, qui lui-même tient une coupe à la main, le plus grand héros de la mythologie grecque reçoit d'Hébé le breuvage de l'immortalité. Junon se détourne à moitié, avec l'orgueilleuse indifférence qui la caractérise. Sur le devant, dans un des côtés, le gros ventre de Silène représente peut-être avec un peu trop de réalisme Falstaff parmi les dieux. L'expression de quelques autres figures laisse aussi à désirer, mais l'impression de l'ensemble est puissante et répond au sujet. Dans le carton suivant, nous voyons le triomphe de Neptune et d'Amphitrite, sur leur char traîné par des chevaux marins et avec le cortège accoutumé des Tritons et des Néréides. Amphion, sur son dauphin, s'est mêlé au cortège; il joue de la lyre et ravit les dieux marins, qui lui jettent des perles et des coraux. Dans l'enfer, nous trouvons un autre poète, Orphée, qui, conduit par l'Amour, paraît devant la sombre majesté de Pluton, et chante en s'accompagnant de la lyre pour redemander Eurydice; les damnés écoutent en oubliant leurs peines, Cerbère et les Euménides se sont endormis, parce que la musique a assoupi pour un moment leur furie permanente. Pluton, attendri à contre-cœur, a saisi la main de Proserpine, qui écoute le regard baissé, la tête penchée : une gracieuse personnification de la mélancolie. Cependant le monde infernal ne chôme pas tout entier; les trois juges n'ont pas quitté leurs sièges, et Caron et Mercure leur amènent des ombres qui attendent leur sentence. C'est une heureuse idée — les idées ne manquent jamais chez M. Cornélius — d'avoir varié l'attitude de ces ombres; les unes trahissent l'inquiétude, les autres manifestent cette assurance que donne la conscience d'une noble vie. Mais je ne sais si tout ce groupe

ne rompt pas trop l'unité de la composition. Les peintures de la voûte, représentant les Saisons et les Heures, et les petits sujets accessoires qui complètent la décoration de la salle des dieux ont beaucoup de grâce et montrent une grande fécondité d'imagination.

Un carton rond nous fait voir Pallas animant l'homme créé par Prométhée; c'est une ingénieuse transition de la salle des dieux à celle des héros où l'Iliade a fourni les motifs des trois principales compositions. Achille, en colère de voir Briséis lui échapper, tire l'épée contre Agamemnon, et Pallas est obligée d'intervenir pour prévenir de plus grands malheurs. Par un procédé qui lui est habituel, mais qui choque moins ici que dans d'autres compositions, le peintre a groupé plusieurs épisodes autour de la scène principale. C'est un tableau synoptique des premières scènes de l'Iliade. Le deuxième carton représente le combat des Grecs et des Troyens autour du corps de Patrocle, mêlée savante et bien composée où l'art a su partout répandre la vie; les Troyens ont l'avantage pour le moment, mais au fond paraît Achille accompagné de Minerve. Le troisième est consacré au tableau de la ruine de Troie. On voit Priam étendu mort, la désolation d'Hécube, Polyxène entraînée par Ulysse, Agamemnon emmenant Cassandre, qui lui prophétise son destin. Parmi les petits tableaux de cette salle, il y en a une foule d'infiniment gracieux, et qui font grand honneur à l'inépuisable et gracieuse fantaisie du maître. Je citerai notamment Hélène et Pâris voguant vers Troie dans un navire entouré d'Amours. De combien de compositions attrayantes ou remarquables ne me faudrait-il pas encore parler! des cartons de Saint-Louis de Munich, de ceux destinés au futur dôme de Berlin, etc., etc. Mais l'espace me presse. En somme, et quelles que soient les critiques qu'on puisse faire de la peinture de Cornélius, et qui sont d'ailleurs, comme je l'ai déjà fait observer, bien moins applicables à ses cartons, cette exposition est très-remarquable, et certes il n'y a pas beaucoup de peintres contemporains qui pussent montrer un ensemble aussi important de créations. Il me faut malheureusement ajouter qu'elle ne paraît guère populaire, et que le public des salons de l'Académie est assez clair-semé.

Je ne veux pas quitter les beaux-arts sans vous dire un mot du congrès artistique qui a eu lieu au commencement du mois à Brunswick. Ce congrès, fondé il y a quelques années, est en passe de devenir une institution sérieuse et importante, depuis que l'exposition historique de Munich a commencé de le munir du nerf essentiel de toute entreprise humaine, c'est-à-dire de capitaux. J'ai sous les yeux un rapport de M. Feodor Dietz, duquel il résulte que cette exposition a été, au point de vue financier, une opération assez fructueuse, les dépenses ayant été de 84,226 florins et les recettes de 48,988, ce qui a laissé entre les mains du comité une somme de 14,672 florins. Les expositions universelles vont se renouveler tous les deux ou trois ans; il avait été convenu en principe que la deuxième aurait lieu à Berlin ou à Dresde en 1880, mais il a été décidé à Brunswick qu'elle serait ajournée d'une année, pour ne pas la faire coïncider avec l'exposition de l'Académie de Berlin. Le congrès veut arriver à la suppression des petites expositions faites par les comités locaux, auxquelles on reproche d'encourager la médiocrité.

La saison de notre Opéra s'annonce d'une manière assez brillante, et si je ne me fais illusion, je crois bien pouvoir vous signaler l'apparition d'une nouvelle constellation au ciel si clair-semé des ténors. La nouvelle illustration a un nom

polonais : M. Woworsky est encore fort jeune, n'avait encore chanté sur aucun théâtre, et vient de débiter de la manière la plus brillante dans *Robert le Diable*, dans *Tannhaeuser*, et dans Gennaro de *Lucrèce Borgia*. S'il veille sur sa voix et ne sacrifie pas trop aux ruineuses exigences des compositeurs du jour, il ira loin. Ce sera, je crois, un chanteur de grâce plutôt que de force. Sa voix est d'un charme infini, d'une jeunesse ravissante; sa méthode est bonne, quoique le fini de la virtuosité soit encore absent. Il articule bien, peut-être même avec une précision trop accusée, rare défaut chez les chanteurs. Mademoiselle de Ahna, qui débutait à côté de lui dans *Lucrèce Borgia*, comme Orsini, et que nous n'avions entendue jusque-là que dans les concerts, a reçu du public des encouragements justifiés en partie, mais auxquels se mêlait aussi quelque indulgence. Le rôle de *Lucrèce* est une des prédilections de notre célèbre prima donna, mademoiselle Wagner, aujourd'hui madame Jachmann-Wagner; et, comme au début des précédentes saisons, elle l'avait choisi pour sa rentrée; elle l'anime de toute sa fougue dramatique, de tout le feu de sa passion. Je vous ai dit dans le temps que, donnant en ceci un bon exemple, mais qui sera peu suivi, elle avait refusé un splendide engagement en Espagne, afin de pouvoir donner à son congé la destination pour laquelle sont faits les congés, le repos. Elle recueille aujourd'hui le fruit de son sacrifice; sa voix a repris de la jeunesse et de la fraîcheur, et le public lui a fait un accueil enthousiaste. Dans *Tannhaeuser*, une débutante, mademoiselle Ferlesi, a été une Vénus fort avenante.

Une comédie en cinq actes de M. Max Ring, *les Amis*, a obtenu un fort honorable succès au Théâtre-Royal. L'idée première n'est pas précisément neuve, puisqu'elle ressemble assez à celle que votre la Fontaine a exprimée dans sa fable de *l'Ours et l'Amateur de jardins*, mais elle n'avait guère été exploitée encore au théâtre. L'auteur a voulu nous montrer comment nos amis nous nuisent souvent avec les meilleures intentions. Il a assez habilement développé ce thème dans une série d'intrigues partielles fort bien emboîtées les unes dans les autres. La pièce affecte des allures historiques par le nom des personnages. C'est Addison qui est le héros de la comédie.

Nous avons ici une Société littéraire italienne dans laquelle on fait des leçons publiques, et dès lors vous comprenez qu'une leçon sur *Dante* ne pouvait pas manquer. Les Italiens commentent la Divine Comédie avec encore plus de passion que les Allemands *Faust*. M. Teodorani, qui a fait cette leçon fort remarquée, a reproduit les vues du célèbre commentateur Rossetti, qui voit dans l'œuvre de Dante le manifeste d'un parti occulte, d'une grande Église secrète, et une violente attaque contre le catholicisme. M. Teodorani prétend éclairer par cette hypothèse toutes les nombreuses obscurités du poème. J'ai eu dans le temps entre les mains un ouvrage français de M. Aroux, *Dante hérétique, révolutionnaire et socialiste*, où il me semble que de pareilles idées sont développées, de sorte que celles de M. Teodorani ne paraîtront pas absolument nouvelles à vos lecteurs.

Notre monde universitaire et savant vient d'être contristé par la mort prématurée, et entourée de bien douloureuses circonstances, du philologue Louis Ross, professeur d'archéologie à Halle. M. Ross, frère du peintre du même nom décédé l'an dernier à Munich, était à la fois un philhellène et un helléniste fort distingué. Il avait passé dix années en Grèce, d'abord comme conservateur des antiquités du Péloponnèse, ensuite en qualité de professeur d'archéologie à l'université d'Athènes. La révolution de septembre 1843, principalement dirigée contre

les étrangers, lui fit perdre ce dernier poste et le renvoya en Allemagne. Le roi de Prusse s'empressa de lui confier la chaire d'archéologie à l'université de Halle, mais il avait rapporté de Grèce les germes d'une maladie qui ne devait plus le quitter, et dont il ne paraît plus à la fin avoir eu la force de surmonter les douleurs; il s'est donné la mort le 6 août. On a de lui, entre autres, un « Manuel de l'archéologie de l'art », écrit en grec moderne, mais malheureusement resté inachevé, parce qu'il n'eut plus lieu de le continuer après son départ de Grèce, et de très-intéressants « Voyages dans les îles grecques de la mer Égée ». L'année dernière il avait pris à partie tout le camp de la philologie comparée qui ne s'entend en général pas trop bien avec l'ancienne philologie classique, en ressuscitant la vieille thèse, aujourd'hui généralement abandonnée, de l'origine grecque du latin. Vous avez, je crois, parlé de son travail : « Les Italiques et les Grecs. Les Romains parlaient-ils sanscrit ou grec? » L'armée de la philologie comparée eût accablé Louis Ross rien que par le nombre, mais les gens compétents assurent qu'elle avait aussi la raison de son côté. Ce fut une campagne malheureuse pour le professeur de Halle. M. Louis Ross était passionné dans la science aussi bien que dans la politique, à laquelle il prenait un vif intérêt; mais c'était en même temps un caractère infiniment honorable; sa mort a fait la plus pénible impression, et ses travaux assurent à son nom une renommée durable.

Et maintenant laissez-moi vous dire que toute l'Allemagne se prépare à célébrer dans deux mois le souvenir d'un de ses morts les plus illustres, de celui qu'elle aime le plus. Dans toutes les villes et dans le monde entier, partout où il y a des Allemands, jusqu'aux États-Unis, des comités se sont formés ou se forment pour fêter au mois de novembre le centième anniversaire de la naissance de Schiller¹. L'unité allemande sera réalisée ce jour-là — pour un jour. Mais ce mouvement est très-beau, ce culte est très-honorable pour la nation. Déjà la librairie accumule les publications, grandes et petites, en l'honneur du mort immortel. C'est d'abord le livre de M. J. Scherr, « Schiller et son temps », véritable monument, magnifiquement illustré; puis M. Kuno Fischer qui termine ses intéressantes Études, dont vous avez publié les deux premières. L'inévitable M. Julien Schmidt nous promet « Schiller et son siècle ». E. Palleske publie le deuxième et dernier volume de sa « Biographie de Schiller », qu'un juge compétent, Varnhagen, mettait au-dessus de l'ouvrage de Lewes sur Goethe. MM. Pecht et de Ramberg terminent leur « Galerie de Schiller ». La librairie Cotta annonce une publication illustrée des poésies, et trois ouvrages : « les Rapports de Schiller avec ses parents, ses sœurs et la famille de Wollzogen, d'après des papiers de famille », « Charlotte de Schiller et ses amis », et « Schiller et Goethe, vues et notes sur leur correspondance ». M. Rœnnesfahrtdt publie « Schiller et Goethe, ou le 13 juin 1794, un jour de bénédiction pour la nation allemande. » Ce 13 juin est le jour où Schiller invita Goethe à collaborer à son journal des Heures. J'en passe. Vous voyez que c'est toute une bibliothèque. Tout n'en sera pas bon; mais il faut honorer sans réserve la piété nationale qui inspire toutes ces œuvres.

¹ Nous apprenons que la colonie allemande de Paris vient aussi de nommer un comité à cet effet.

CHRONIQUE PARISIENNE.

La gloire posthume de Balzac vient de recevoir une consécration qui l'eût bien réjoui et peut-être même surpris, lui qui n'avait guère trouvé au théâtre que des mésaventures ou des succès d'estime. Deux de ses pièces ont été reprises presque en même temps à deux théâtres différents, et ont rencontré l'une un succès fort honorable, l'autre un succès retentissant et qui se prolonge. Le Gymnase, qui avait déjà *Mercadet*, a voulu ajouter à son répertoire *Paméla Giraud*, et le Vaudeville a rendu au public *la Marâtre*, drame autrefois joué au Théâtre-Historique, dans des circonstances peu propices à l'art dramatique, et qui pour cette raison n'avait point obtenu l'attention qu'il méritait à tous les titres. *Paméla Giraud* a moins d'importance, mais n'en a pas moins très-bien soutenu l'épreuve de la résurrection. On y remarque de la vérité, du mouvement, des intentions et des traits d'un bon comique. L'ensemble fait plutôt l'effet d'une rapide esquisse que d'une œuvre achevée. Les caractères de l'avocat et du général, ceux des femmes, eussent pu être plus fouillés. *La Marâtre*, postérieure à *Paméla Giraud*, témoigne d'un progrès considérable. Les situations les plus fortes s'y déroulent avec une violence qui paraît naturelle et qui est vraiment tragique. La fille du général est une figure conçue avec originalité, sobrement, mais fortement dessinée; il faut un peu la deviner au commencement, mais on la comprend et elle subjugue. La marâtre est horriblement vraie, et il fallait une grande habileté pour la peindre avec crudité et ne pas la destituer cependant du sympathique intérêt qui doit s'attacher à tout principal personnage d'une action tragique. On la plaint tout en la haïssant, et c'est la passion qui fait ce miracle d'exciter et de fondre ces deux sentiments contradictoires. *La Marâtre* est une vraie tragédie bourgeoise; peut-être le titre n'est-il pas parfaitement justifié, en ce sens que la pièce roule plutôt sur la rivalité de deux femmes que sur l'inimitié d'une marâtre contre les enfants du premier lit. Si la fille du général n'aimait pas Ferdinand Marcandal, elle n'entrerait pas en conflit avec sa belle-mère, qui ne serait pas une marâtre pour elle, et il n'y aurait plus de pièce.

Ce qui frappe surtout dans le théâtre de Balzac, c'est que rien n'y rappelle les procédés du romancier. Personne n'avait mieux saisi que lui la radicale différence du drame et du roman; ses premières pièces, *les Ressources de Quinola* surtout, sont une très-curieuse étude à ce point de vue et nous font suivre la trace des efforts qu'il a faits pour passer de la première forme à la seconde. Il eût pu, comme tant d'autres, d'après un procédé fort usité et qui n'en vaut pas mieux pour cela, seul ou s'associant avec un des faiseurs à la mode, découper en pièces

de théâtre ses romans les plus populaires, et cette méthode sommaire lui eût sûrement procuré de prompts et faciles succès. Mais il respectait trop ses créations pour les faire servir ainsi à deux fins, et quand il voulut aborder le théâtre, il fit ce qu'il avait fait pour le roman : il chercha longtemps et laborieusement sa voie. Pour qui se rappelle ses débuts, compare ses premiers romans à ses premiers drames, et mesure ensuite le chemin parcouru de *l'autrin* à *Mercadet*, il n'est pas douteux que Balzac, s'il eût vécu, ne se fût placé tout à fait au premier rang au théâtre. Peut-être eût-il créé ce qu'on cherche encore, la vraie comédie française du dix-neuvième siècle.

Le théâtre du Vaudeville s'est fait honneur en reprenant *la Marâtre*, et nous croyons que le résultat ne lui a pas donné lieu de regretter son audace. Le théâtre de la Porte-Saint-Martin a également fait diversion, par une tentative plus littéraire, aux drames à navires et à grandes machines ; mais ici l'effort est plus estimable que le résultat. Il y a de beaux endroits et de beaux vers dans *la Jeunesse de Louis XI*, de M. Jules Lacroix ; mais nous croyons qu'en compliquant un sujet historique d'incidents fictifs, le poète en a affaibli plutôt qu'augmenté l'intérêt. C'était une idée heureuse de montrer dans leur germe le caractère et le génie de Louis XI ; mais l'histoire fournissait assez d'éléments pour cela, et si vous impliquez le jeune conspirateur dans des aventures qui n'ont jamais eu lieu, ce n'est plus la jeunesse de Louis XI, c'est la jeunesse d'un scélérat quelconque que vous retracez.

Nous voyons peu de chose à signaler en fait de livres nouveaux. *La Légende des siècles*, de M. Victor Hugo, paraît au moment même où nous écrivons ces lignes, et c'est là le principal événement littéraire du mois ; mais elle ne fait que paraître, et nous ne pourrions en parler que dans notre prochaine livraison. Ici d'ailleurs le nom suffit.

La *Librairie nouvelle* vient de mettre en vente la deuxième édition d'un livre qui a eu beaucoup de succès il y a quelques années, alors que les circonstances ne lui venaient point en aide : ce sont les *Mémoires d'un conspirateur*, de M. Rufini, ancien ambassadeur de Sardaigne à Londres. Cet ouvrage, qui réunit l'attrait du roman à la vérité de l'histoire, retrace comme le prologue des événements qui se passent aujourd'hui en Italie ; la nouvelle édition vient donc au bon moment.

La librairie Michel Lévy annonce pour un jour très-prochain les *Mémoires de madame Récamier*.

A. N.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SEPTIÈME.

Septième livraison.

La Mort de Barnevelt, épisode de l'histoire de Hollande, par <i>Daniel Stern</i>	1
Poésie populaire : anciens chants populaires danois, par <i>M. E. Palman</i>	32
Michel Kohlhaas, chronique du temps de Luther, traduite de l'allemand de Henri de Kleist (deuxième partie).	57
Mohammed, sa vie et sa doctrine, traduit de l'allemand du docteur E. Meyer. . .	85
Abdias, nouvelle traduite de l'allemand de M. Adalbert Stifter (fin).	99
La Géologie en Allemagne (première partie), par <i>M. Auguste Laugel</i>	140
Une Cité allemande, études sur Augsbourg, traduit de l'allemand de M. G. Riehl. .	158
Un Touriste militaire au quartier général autrichien, traduit de l'allemand de M. Hans Wachenhusen.	193
Bulletin bibliographique et critique.	214
Courrier littéraire et scientifique.	233
Chronique parisienne.	238

Huitième livraison.

Le Parsisme, d'après les travaux allemands modernes. Premier article : <i>Les Livres des Parses</i> , par <i>M. Michel Nicolas</i>	241
La Mort de Barnevelt, épisode de l'histoire de Hollande, par <i>Daniel Stern</i> (suite et fin).	273
Michel Kohlhaas, chronique du temps de Luther, traduite de l'allemand de Henri de Kleist (troisième et dernière partie)	306
Poètes et romanciers de l'Allemagne : <i>Charles Immermann</i> , traduit de l'allemand de M. D. F. Strauss	327
La Jeune Fille de Treppi, nouvelle traduite de l'allemand de M. Paul Heyse. . . .	361
De la littérature apocalyptique chez les juifs et les premiers chrétiens : <i>L'Apocalypse de saint Jean</i> , par <i>M. A. Nefftzer</i>	391
Poésie : <i>Les Enfants</i> , poésies traduites de l'allemand, par <i>M. P. Vrignault</i> . — <i>La Vengeance des fleurs</i> , traduite de l'allemand, par <i>M. Charles de Lorbac</i> . . .	419
Bulletin bibliographique et critique.	429
Courrier littéraire et scientifique.	452
Chronique parisienne.	461

Neuvième livraison.

Le Rôle de l'Allemagne dans les modernes explorations du globe, par <i>M. Vivien de Saint-Martin</i> (sixième article)	465
Philosophie du beau, études sur le système d'esthétique de <i>M. Th. Vischer</i> , par <i>M. Victor Cherbuliez</i>	505
Clément de Rome, étude sur l'histoire primitive de l'Eglise, par <i>M. A. Stap</i>	534
Mémoires d'un vaurien, traduit de l'allemand de <i>J. d'Eichendorff</i> (première partie) .	562
De la poésie et de l'art dans la Grèce antique, dans leurs rapports avec la religion, traduit de l'allemand de <i>M. F. G. Welcker</i>	598
Souvenirs d'un diplomate allemand, traduit de l'allemand de <i>M. K. A. Varnhagen d'Ense</i>	630
Un Touriste militaire au quartier général autrichien, traduit de l'allemand de <i>M. Hans Wachenhusen</i>	667
Bulletin bibliographique et critique	681
Courrier littéraire et scientifique	697
Chronique parisienne	701

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

Friedrichs, le mycènes les flav. hnd 326

Graust, hnd Polynésie 461

Lechendorf Mem. Ann. nansen 562

culthucksonia ca 158

L^e Egypte (Lepsius ...) 464

W. d. k. 598





